This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

Geog
192
3

Harvard College
Library

IN MEMORY OF
Archibald Cary Coolidge
PROFESSOR OF HISTORY
1908–1928
DIRECTOR OF THE UNIVERSITY LIBRARY
1910–1928

GIVEN BY A FRIEND

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE FRANÇAISE

DE L'ÉTRANGER ET DES COLONIES

ET

EXPLORATION

GAZETTE GÉOGRAPHIQUE

TOME XXI — 1896

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE FRANÇAISE

DE L'ÉTRANGER ET DES COLONIES

ET

EXPLORATION

GAZETTE GÉOGRAPHIQUE

(Fondée en 1875. — Vingt et unième année.)

Sous la direction de MM. GEORGES DEMANCHE et ÉDOUARD MARBEAU

MÉDAILLE DE BRONZE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE BARCELONE DE 1888

MENTION HONORABLE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS DE 1889

TOME XXI — 1896

PARIS

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE CENTRALES DES CHEMINS DE FER

IMPRIMERIE CHAIX

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE CINQ MILLIONS

Rue Bergère, 20

1896

Digitized by Google

Geog 192.3

HARVARD COLLEGE LIBRARY
GIVEN IN MEMORY OF
ARCHIBALD CARY COOLIDGE
OCT 21 1930

Digitized by Google

REVUE FRANÇAISE
DE L'ÉTRANGER ET DES COLONIES
ET
EXPLORATION
GAZETTE GÉOGRAPHIQUE

LES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES EN 1895

EXPLORATIONS FRANÇAISES EN AFRIQUE

La Société de Géographie de Paris, dans sa séance du 20 décembre 1895, a entendu la lecture du rapport annuel dû à la plume si autorisée de son secrétaire général, M. Maunoir. Voici ce qui est relatif aux explorations françaises d'Afrique.

Depuis quelques années, une demi-douzaine d'États ont travaillé à se partager d'office l'immense continent africain : le partage est presque terminé, et actuellement, peu de la terre africaine reste aux Africains qui n'ont pas tous accepté avec philosophie la mainmise de notre civilisation sur leurs destinées. Si la politique n'était interdite dans cette étude, on pourrait faire remarquer que les opérations du partage ont fourni à l'équilibre européen, réputé fort instable, l'occasion de faire preuve d'une certaine élasticité et d'une solidité de tenue à laquelle on était en droit de ne pas s'attendre.

L'Afrique, semble-t-il, conserve comme une dernière lueur de prestige du mystère qui l'a voilée pendant un si long passé. Elle pose, en même temps, devant l'avenir de redoutables problèmes dont la solution coûtera plus cher encore que la découverte des sources du Nil, du Niger ou du Congo. Elle est désormais une dépendance de l'Europe; elle y est comme incorporée, et si la prise de possession n'a pas amené de chocs trop rudes, l'œuvre de l'assimilation entraînera peut-être des troubles profonds. Elle comporte, en effet, une lutte de races, dont

Digitized by Google

les tendances humanitaires professées par la race blanche ne suffiront pas à atténuer les sévérités. Les sentiments l'emportent rarement sur les intérêts.

Qnoi qu'il en doive être, l'attention des esprits — au moins en Europe — est tendue sur le spectacle du tassement qui s'opère dans ce nouveau monde. La géographie, pour sa part, s'intéresse spécialement aux transformations presque quotidiennes de ses notions sur l'Afrique, à la continuelle variation des traits qui viennent occuper les immensités blanches de la carte telle que l'ont connue les moins jeunes parmi nous.

Notre Société de géographie, désireuse de vulgariser les notions relatives à l'Afrique, a dressé une carte sur laquelle sont indiqués, autant que le comporte son échelle, les données actuelles de la géographie, et le tracé des frontières telles que les veulent nos intérêts nationaux. C'est un document d'ordre général sur lequel la Société, par les soins de son habile cartographe, M. J. Hansen, reportera les changements que produiront les explorations futures.

Il faut maintenant aborder l'exposé très sommaire de la part pour laquelle les voyageurs français ont contribué aux progrès de la géographie africaine. Notre rapporteur a trouvé en M. Froidevaux un précieux et savant collaborateur dans la tâche de coordonner tous les éléments du sujet, et il vous demande de vous associer aux remerciements qu'il lui exprime. Comme dans le rapport précédent, le Soudan et la Guinée occuperont, dans le rapport pour 1895, une place importante; mais le puissant intérêt des voyages aux rives du Niger et à l'intérieur du Dahomey ne doit pas nous faire oublier les hommes méritants qui ont contribué au progrès de nos connaissances pour d'autres parties de l'Afrique.

C'est le cas pour le Maroc, terre de défiance, dont le gouvernement suspecte les puissances européennes; elles le lui rendent bien, tout en se surveillant d'ailleurs les unes les autres avec un soin jaloux. Une carte, une étude sur le domaine chérifien ne saurait paraître avec une attache plus ou moins officielle sans provoquer, dans les chancelleries, des soupçons toujours en éveil.

Un membre de notre Société, M. René de Flotte de Roquevaire qui, n'étant pas des grands de ce monde, n'a aucun souci des susceptibilités diplomatiques a exécuté pour son instruction personnelle et pour l'amour

Digitized by Google

de la science une carte du Maroc digne d'être signalée comme un travail de critique attentive, comme le type actuel de la représentation de ce vaste pays par ses traits généraux. Les sources originales ont seules été utilisées par M. de Flotte pour l'établissement de son œuvre à laquelle nous devons souhaiter un éditeur; il n'aurait pas à redouter l'afflux des éléments nouveaux qui modifient chaque jour les cartes des autres parties de l'Afrique. Rien, en effet, n'annonce une prochaine rénovation de la géographie du Maroc; l'accès de l'empire reste interdit aux explorateurs. Ils visitent aujourd'hui Tombouctou, mais ils ne pénètrent ni dans le Rif, ni au Tafilett, et il en sera ainsi longtemps encore.

Jusqu'à un nouvel ordre de choses, il faut se contenter des perfectionnements de détails apportés aux itinéraires antérieurs. Voici, par exemple, que M. Henri de la Martinière, qui est bien connu par d'importantes explorations dans l'ouest marocain et par des études serrées sur le Maroc, a récemment publié dans le Bulletin de Géographie historique et descriptive, la relation d'un voyage exécuté en 1891, de Fez à la frontière algérienne, par Oudjda. Grâce à la toute-puissante protection du chérif d'Ouezzan, il a pu suivre cette route, aujourd'hui fermée, pour ainsi dire, jadis l'une des plus fréquentées de la Berbérie, et en lever l'itinéraire. Plein de précieux renseignements historiques et géographiques, le travail de M. de la Martinière marque un progrès notable dans le figuré de la contrée esquissée naguère par le capitaine anglais Colville (1877-78) et par le vicomte de Chavagnac (1881). M. de la Martinière révèle un trait de géographie physique qui mérite d'être noté : il fait finir le Tell marocain à quelque distance dans l'est de Taza, et commencer aussitôt après les hauts plateaux algériens, au col dit Bab-Tamalou, par une altitude de 1.000 mètres.

A l'autre extrémité du Magreb, dans la régence de Tunis, pays de protectorat français, voici longtemps que nos compatriotes sont à l'œuvre. Bien antérieurement à l'année 1884, ils avaient commencé l'exploration géographique, scientifique et archéologique de la contrée; mais l'institution, par le ministère de l'instruction publique, après la conquête, d'une double mission scientifique et archéologique de Tunisie, ainsi que la confection de la carte du pays par le Service géographique de l'armée, n'ont pas peu contribué au progrès rapide de nos connaissances. Que de précieux renseignements sur la géologie, la flore, la

Digitized by Google

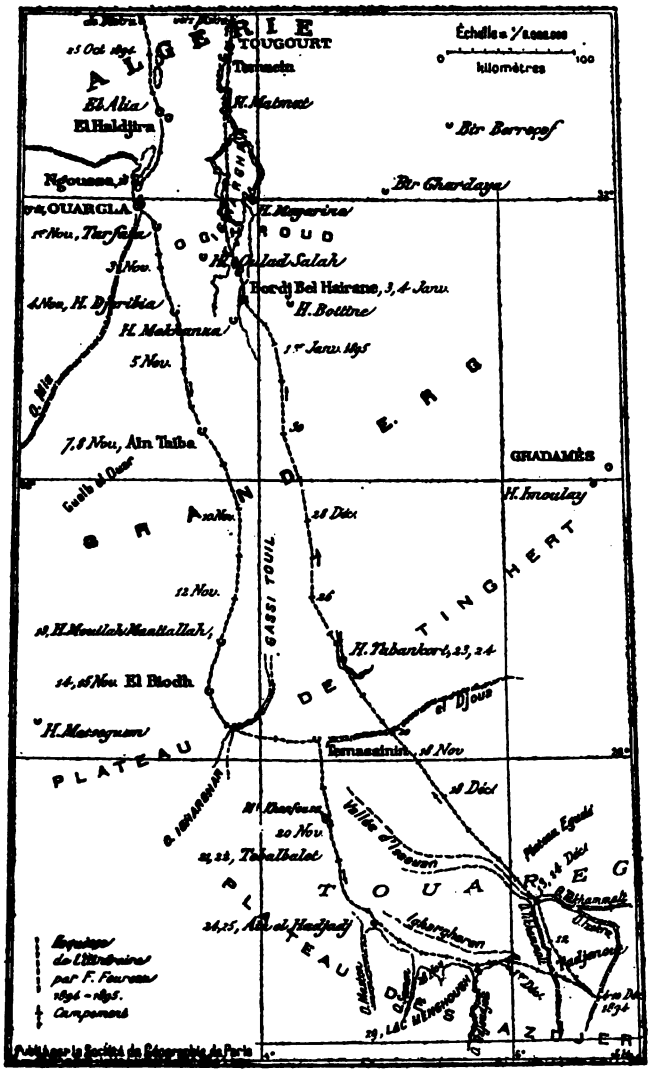
faune, les habitants, dus à notre regretté collègue, M. Cosson, à M. Doumet Adanson, au Dr Hamy et à leurs collaborateurs! Non moins importants sont ceux dont la géographie historique est redevable à des archéologues tels que MM. Cagnat, Saladin et de la Blanchère, successeurs des Daux et des Victor Guérin; ils ont permis de dresser une carte archéologique de la Tunisie dont le fond physique est emprunté aux travaux du Dépôt de la guerre, mais dont la nomenclature est due aux laborieuses recherches des missionnaires de l'instruction publique et de leurs collaborateurs bénévoles, des militaires tels que le Dr Carton, ou encore des agents d'administrations civiles.

Parmi les auxiliaires militaires des archéologues de profession, le lieutenant d'artillerie Lecoy de la Marche, collaborateur de M. F. Foureau, mérite cette année une mention spéciale. Il a adressé au comité des travaux historiques et scientifiques un résumé de ses recherches dans le sud-tunisien jusque vers la frontière tripolitaine qui, pour être très succinct, n'en est pas moins intéressant. Il en ressort que M. Lecoy de la Marche a pu étudier le tracé des voies romaines dans le pays, a reconnu 24 gisements de ruines, dont 10 absolument nouveaux; qu'il a exécuté des fouilles en sept points différents, et que ses reconnaissances ont précisé la géographie physique de la contrée.

Tout récemment, la Société de géographie a entendu le récit des explorations exécutées en Tunisie par un autre archéologue de profession, M. P. Blanchet, qui a suivi en trois mois, du 13 mai au 15 août dernier, un itinéraire d'une longueur totale de 2.800 kilomètres (c'est la distance qui sépare Paris de Moscou par Varsovie) à travers la Tunisie centrale et méridionale. Parti de Sousse, M. Blanchet a traversé, pour gagner Sfax, l'intérieur du renflement que la Tunisie projette vers l'Orient, entre les deux golfes de Hammamet et de Gabès; Kaïrouan et El-Djem sont les étapes principales de ce premier itinéraire, exécuté au milieu de grandes plaines à peine ondulées, dans un pays aujourd'hui ruiné, où se dressent seulement, de place en place, des oliviers, vestiges de l'ancienne forêt romaine. De Gabès, M. Blanchet s'est rendu dans les montagnes et les plateaux de l'extrême sud, aux curieuses populations troglodytiques, si bien étudiées par le Dr Hamy dans cette région des Ksour, dont les populations, semi-nomades, errent continuellement dans la plaine, à la recherche des paturages, mais sans jamais trop s'éloigner des greniers qu'elles ont établis d'une manière fixe sur le haut

Digitized by Google

des montagnes. Ensuite, le voyageur étudie avec un soin particulier les pays avoisinant les Chotts : le Nefzaoua du sud envahi par les



dunes, le Nefzaoua du nord qui reprend vie, sauvé par nos ingénieurs de l'envahissement des sables; le Djérid aux riches cultures fruitières, aux belles oasis d'El-Oudiane, Tozeur, Nefta, El-Hamma, Gafsa. Par

Digitized by Google

Feriana, Tébessa, Souk-Ahras, M. Blanchet rentre enfin à Tunis, n'ayant découvert nulle part, sauf dans les oasis, des travaux d'irrigation remontant à l'époque romaine, mais ayant rencontré partout, avec d'innombrables ruines, de fermes témoins de la mise en valeur du sol, des citernes ou de simples aménagements d'eau potable. Aussi pense-t-il, avec M. Paul Bourde, que les Romains ne faisaient pas, en Tunisie, des cultures d'irrigation, comme l'ont dit MM. Cagnat et Saladin, mais y cultivaient seulement des essences de terre sèche; pour lui, comme pour le Dr Carton, l'état désertique actuel du pays ne peut nullement s'expliquer par des variations de climat. Ce sont là des conclusions trop intéressantes au point de vue géographique pour ne pas être signalées brièvement dans ce rapport.

L'une des localités visitées par M. Blanchet, Nefta du Djerid, avait servi de point de départ, en mars 1893, au capitaine du génie Cazemajou et au lieutenant de spahis Dumas, qui ont poussé à cette époque une reconnaissance jusqu'aux portes de Ghadamès. Longeant le plus possible la frontière tripolitaine sur le territoire tunisien, puis à travers l'Erg, entre des dunes aux formes variées et aux noms caractéristiques, les deux officiers s'avancèrent jusqu'à la zaouia de Sidi-Maabet, située à quelques kilomètres de Ghadamès. Ils ne purent toutefois pas entrer dans la ville et durent même quitter la zaouia presque aussitôt après y être arrivés, la *Djemaa* de Ghadamès ne leur ayant pas permis d'y séjourner. MM. Cazemajou et Dumas n'en ont pas moins accompli un voyage utile à tous les points de vue; la géographie leur doit un itinéraire 1/100.000e, complètement inédit jusqu'à présent, dont une réduction exécutée par notre collègue M. Vuillot sera prochainement insérée dans le Bulletin; elle leur doit aussi la constatation de ce fait qu'entre Birer-Pressof et Ghadamès, les itinéraires partis du sud-algérien et du sud-tunisien, actuellement dépourvus d'eau, peuvent être jalonnés de puits nombreux et abondants.

En inclinant un peu vers l'ouest, nous voici au sud de ce Sahara algérien à l'hydrologie duquel M. G. Rolland a consacré, cette année même, une étude complète et instructive, digne pendant de ses études géologiques antérieures sur le pays. Une partie de ce terrain, M. Bernard d'Attanoux l'a figurée sur une carte au 1/400.000e qui constitue, à plusieurs égards, un document original, carte que la Société a récemment couronnée.

Digitized by Google

M. Fernand Foureau explore, en ce moment même, dans la direction de l'Aïr, une autre partie de cette même région. Les membres de la Société n'ont pas oublié quelles difficultés avaient arrêté, en 1894, notre persévérant collègue dans sa marche vers le sud ; deux fois encore, en 1894-1895, le voyageur a tenté de gagner l'Aïr, et deux fois il a dû rebrousser chemin, après s'être avancé, par Aïn-Taïba, El Biodh, Temassinin et le lac Menghoug, jusqu'au plateau des Azdjer en décembre 1894, jusqu'à El-Biodh seulement en mai 1895. Cette seconde tentative aurait pu se terminer par un désastre, et il a fallu tout le sang-froid dont M. Foureau a déjà donné tant de preuves pour que le ramassis de brigands déguenillés, affamés, mais bien armés, auxquels l'expédition s'est heurtée le 4 mai, et qui rentrait au Touat après avoir enlevé 700 chameaux aux Azdjer, aux Ifoghar et aux Ahaggar, n'ait pas anéanti la mission française ; elle n'a eu à regretter la perte que d'un individu.

Si la première tentative seule de M. Foureau fournit à la géographie un millier de kilomètres de route entièrement neuve et non encore vue par des Européens, ses deux expéditions de l'année qui représentent plus de 3.800 kilomètres de chemin (soit la longueur de la Méditerranée entière, du détroit de Gibraltar aux côtes de Syrie), ont valu à la science de nouvelles et nombreuses déterminations en latitude et en longitude, dont la précision a été appréciée des spécialistes ; des altitudes ; des observations météorologiques et magnétiques ; des photographies et des collections de fossiles. Souhaitons que M. Foureau, dont les rapports de mission sont toujours des modèles, récolte enfin le fruit de ses efforts patients et continus et qu'il parvienne, avec l'aide de son ami Mohamed-ben-El-Hadj-Mohamed-Ikhenoukhen, un des chefs Azdjer, dont la mort avait été faussement annoncée, à ce mystérieux Aïr qu'il s'est donné pour but d'atteindre ! Ce serait une belle page à ajouter au livre des explorations françaises dans la Sahara.

Plus à l'ouest encore, au sud du département d'Oran, au pied des montagnes des Ksour, a été construit, en février 1895, un poste fortifié à El-Abiod-Sidi-Cheikh. Identiques à ceux qui ont inspiré, en 1894, la construction de forts au sud de la province de Constantine, sont les motifs qui ont déterminé à élever le poste militaire d'El-Abiod-Sidi-Cheikh ; ce *bordj* doit garder le sud oranais et surveiller cette route du Gourara qu'ont récemment étudiée le major Godron, les lieutenants Sarton du Jonchay et de Lamothe.

Digitized by Google

C'est au grand jour, leur drapeau déployé, que nos officiers ont pénétré à Tabelkouza du Gourara, où ils ont été bien reçus; ils ont pu, tout à leur aise, lever un itinéraire complet et prendre des photographies des oasis et des principaux points de la route, des points d'eau notamment. Actuellement, la route d'El-Abiod aux riches oasis du Gourara est parfaitement reconnue.

Il ne faut pas quitter le Sahara sans signaler, à son extrémité occidentale, l'abandon par les Anglais de leur poste commercial de Dar Sbeira, près du cap Juby, en face des îles Canaries; ainsi, pour la 4e fois depuis 1764, les efforts tentés pour attirer dans ces parages tout le mouvement commercial qui se fait entre le sud américain et Tombouctou, par Tendouf, entre l'Ouad-Noun et l'Adrar, par Zemmour, ne donnent aucun résultat. Les Anglais ont cédé leur concession au Maroc qui aurait, paraît-il, déclaré port franc le cap Juby.

D'autre part, notre collègue, M. Paul Vuillot, nous a fait savoir que le poste de Tombouctou est entré en négociations avec le chef de la grande tribu des Berabich. Ces négociations ont pour but de recouvrer les papiers du major Alexandre Gordon Laing qui, selon toutes probabilités, se trouvent à Araouan, la dernière ville du désert, éloignée de Tombouctou à peu près comme Blois l'est de Paris. Par suite de la méfiance extrême des Berabich, les négociations n'ont encore donné aucun résultat. La Société de géographie fait les vœux les plus sincères pour qu'elles réussissent. Ces documents permettraient de rendre pleine et entière justice à un voyageur distingué, assassiné en 1827, après avoir vu Tombouctou, mais sans avoir pu communiquer à un Européen une seule ligne de ce qu'il avait écrit au cours de son exploration. La géographie y puiserait, sans doute, non seulement pour la connaissance historique de la grande cité, mais aussi, pour celle du désert, des renseignements des plus précieux.

Divisées jusqu'ici en plusieurs parties absolument distinctes, les colonies françaises de l'Afrique occidentale : Sénégal, Soudan, Guinée, Côte d'Ivoire, Dahomey, sont, depuis quelques mois, placées sous l'autorité supérieure d'un gouverneur général. Ainsi la géographie administrative tend à rentrer dans les cadres fournis par la nature qui a fait une seule et même contrée de tous les pays compris entre le Sahara et le golfe de Guinée, le lac Tchad et l'océan Atlantique. Sous la haute autorité du gouverneur général de l'Afrique occidentale, demeurent les

Digitized by Google

gouverneurs particuliers de chaque colonie, qui doivent travailler, comme par le passé, aux progrès des territoires administrés par eux. On sait combien la plupart de ces territoires sont encore mal délimités; le Sénégal lui-même, notre plus ancienne possession, ne l'est nullement. Voilà cependant sept ans que la convention anglo-française de 1889 a attribué à la Grande-Bretagne, sur chaque rive de la Gambie, une bande de terrain large de 10 milles et longue d'environ 300 milles, depuis la mer jusqu'à Yarbatenda à l'intérieur; cette zone n'est pas encore déterminée. Deux commissaires, l'un anglais, l'autre français, doivent faire ensemble le travail, et relever minutieusement les nombreuses sinuosités de la Gambie, ce fleuve dont le cours supérieur a été soigneusement étudié par le Dr André Rançon dans une publication récente et qui mérite d'être signalée.

Du côté du nord, la colonie du Sénégal n'est pas délimitée davantage; peu importerait si l'Espagne n'énonçait pas des prétentions sur des territoires revendiqués également par la France. Le Tagant est l'un d'entre eux; M. le capitaine Imbert, des escadrons de spahis soudanais, a exécuté en avril et mai 1894, la reconnaissance des routes qui, de Bâkel sur le Sénégal, conduisent à ce pays par le poste français de Selibaby. installé depuis le début de la même année à l'extrémité occidentale du Guidimakha. Un mémoire accompagné de dessins, un tableau des tribus maures et une carte résument les données positives et les simples renseignements recueillis au cours de raids qui ont mené nos soldats jusqu'à 200 kilomètres environ au nord de Selibaby. Ces travaux font grand honneur au commandant de ce poste français, le second existant sur la rive droite du Sénégal (le premier se trouve à Kaëdi), et précisent notre connaissance du sol, des productions, des habitants d'un territoire que, seul, le lieutenant de vaisseau Mage avait visité il y a longtemps déjà, en l'année 1859.

Les Maures étudiés par le capitaine Imbert sont séparés par de vastes espaces encore complètement inconnus d'autres habitants du désert avec lesquels l'occupation de Tombouctou nous a mis, il y a deux ans, en rapports continus, les Touareg des bords du Niger, ce grand fleuve dont le cours entier ne cesse d'occuper les diplomates, les coloniaux et les géographes français. Pour les masses, essentiellement simplistes, Tombouctou seul semble digne d'attention; es membres de la Société de Géographie ne peuvent pas penser de même, et c'est pourquoi le

Digitized by Google

rapporteur, avant d'étudier les faits géographiques très importants acquis au cours de l'année 1894 dans les environs de Tombouctou, doit gagner les territoires du cours supérieur du Niger.

Ces territoires semblent riches à ceux qui les ont visités, au capitaine Delaforge par exemple, qui a parlé récemment, ici même, du cercle de Faranah; mais ils ne sont pas encore exactement délimités. En attendant qu'ils le soient, les géographes peuvent étudier la contrée, ainsi que les autres parties méridionales du Soudan français, sur une belle carte due au capitaine Levasseur et pour l'établissement de laquelle ont été utilisés tous les travaux antérieurs, avec ceux des officiers de la colonne expéditionnaire du Soudan dirigée par le colonel Combes.

La carte du capitaine Levasseur donne le cours du Niger jusqu'à Kouroussa; 1 à 2 degrés de latitude plus au nord, voici la partie du fleuve la mieux reconnue par nos explorateurs depuis 1864, la plus souvent longée par nos colonnes expéditionnaires, la plus sillonnée par nos canonnières, qui ont été montées à Bamako. Il n'y a pas lieu de rappeler ici, à des personnes qui les ont présents à la mémoire, les beaux travaux exécutés antérieurement à 1895 par les marins et les soldats français; une seule exception doit être faite en faveur du lieutenant-colonel Joffre, qui a publié le récit détaillé de la marche de sa colonne, entre Ségou et Tombouctou, à travers des pays entièrement nouveaux. Il a signalé des montagnes, des rochers, des lacs, des villages jusqu'alors inconnus et a fourni sur notre nouvelle conquête des informations très précises, au point de vue ethnographique et commercial particulièrement. Au point de vue géographique, c'est aux officiers commandant les troupes d'occupation, c'est à la flottille du Niger qu'il faut surtout demander des renseignements sur Tombouctou; grâce à la collaboration active des officiers de l'infanterie de marine et des marins dirigés par le lieutenant de vaisseau Hourst, une foule de données nouvelles ont été recueillies, qui modifient complètement les idées sur la géographie du pays de Tombouctou.

(A suivre). CH. MAUNOIR.

Digitized by Google

MADAGASCAR

LES HABITANTS

Ce n'est pas tout d'avoir conquis Tananarive ; il va falloir maintenant soumettre toutes les peuplades non assimilées aux Hovas. Ce sera là une affaire de longue haleine, en raison des distances et de la variété des tribus.

Sous le nom générique de Malgaches on comprend tous les habitants de Madagascar ; mais ceux-ci appartiennent à des races différentes que l'on peut classer en deux groupes : les Hovas et les Sakalaves assez dissemblables les uns des autres et en complète opposition d'intérêts et d'aspirations politiques. Le traité de 1885, en donnant le titre de reine de Madagascar à Ranavalo, reine des Hovas, n'a pas sanctionné un état de fait, mais seulement donné satisfaction à des ambitions qui n'ont pu arriver à s'assouvir.

En effet les Hovas sont loin d'avoir été les maîtres de Madagascar. Du plateau de l'Imérina, qu'ils occupent comme une vaste citadelle au cœur de l'île, ils ont essaimé aux alentours, soumis les tribus voisines et établi leur suprématie sur la majeure partie de celles du nord, de l'est et de l'ouest de l'île. Mais dans le sud d'importantes peuplades sont restées complètement indépendantes. Parmi les principales tribus entièrement soumises il faut ranger les Betsiléos au sud de l'Imérina, les Betsimisarakas à l'est, les Antaimoro et les Antankars au nord. Les Sakalaves, les Antanosses, les Bares sont plus ou moins indépendants. Les Mahafales, les Antandroys, les Machicores le sont entièrement.

Les Hovas sont au nombre d'environ 800.000. L'appellation de Hovas, actuellement adoptée en France et en Europe, n'est pas correcte. « Elle désigne, dit le Dr Catat (1), une classe spéciale du peuple intermédiaire entre les nobles et les esclaves, ce qu'on pourrait appeler la bourgeoisie. L'appellation *Antimerina* est la plus exacte, la plus conforme aux habitudes malgaches. Dans l'île entière cette dénomination d'Antimerina est connue et comprise, mais elle n'est pas exclusivement adoptée. On

(1). *Voyage à Madagascar*, par L. Catat, gr. in-8° richement illustré. Hachette.

Digitized by Google

peut dire au contraire que chaque tribu a un mot spécial pour désigner les Antimerina. Ainsi les Betsileo les appellent Ambaniandro (ceux qui sont sous le jour) et les peuplades Sakalava les appellent Amboa-Lambo (chien-cochon). »

Les habitants de l'Imérina qui sont supposés venir de la Malaisie, ne diffèrent cependant pas beaucoup des autres Malgaches au point de vue des mœurs et des coutumes. Seulement, plus intelligents et surtout plus habiles que les tribus environnantes, ils ont fini par se dégrossir

Noble Antimerina (Hova).

au contact des Européens ; mais suivant le Dr Catat on aurait grand tort de les prendre au sérieux après avoir traité avec eux jusqu'ici d'égal à égal.

Les Hovas ont un gouvernement absolu, un roi ou une reine, qui pour eux est une personne inviolable et sacrée. Mais seul le premier ministre exerce le pouvoir et les collègues qu'il veut bien se donner en apparence font tout au plus fonctions de chefs de bureau. Bien qu'il y

Digitized by Google

ait, depuis peu, un code hova, qui a fait un certain bruit en raison de la clause interdisant de vendre des terres aux étrangers, il n'y a pas d'organisation judiciaire. L'organisation administrative se borne à la

FEMME ANTIMERINA (Hova).
Voyage à Madagascar (Calat).

nomination des gouverneurs de provinces, de villes et de villages, généralement indépendants les uns des autres. Le système financier est des plus simples : quand le premier ministre a besoin d'argent il mande un

Digitized by Google

des gouverneurs, qui lui verse la forte somme et se rattrape ensuite sur ses administrés par des taxes, amendes ou confiscations opérées selon sa volonté. Tel était le régime avant la conquête.

En ce qui concerne l'armée, tout homme libre est soldat en principe, mais il faut peu de chose pour se racheter et les pauvres diables qui ne peuvent y arriver sont les seuls à faire le service militaire. On voit par là que le recrutement n'est pas précisément de premier choix. Est officier qui veut pourvu qu'il paie en proportion du grade qu'il convoite. La hiérarchie, même dans le civil, s'appelle honneur, voninahitra. Un soldat, aussi bien qu'un homme libre est 1er honneur (1 tra); un caporal, 2e honneur; un sous-lieutenant, 4e honneur; un lieutenant, 5e honneur, etc. Un général de brigade est 10e honneur; un général de division, 11e honneur; un général d'armée, 12e honneur; un maréchal, 13e honneur; un très grand gouverneur, 14e honneur; un prince, 15e honneur. Seul le premier ministre a 16 honneurs.

Suivant le Dr Catat la réputation des Hovas est absolument surfaite. « Il est triste de reconnaître, dit-il, qu'il y a quelque vingt ans, l'Antimerina était comme l'Antandroy; grâce à d'autres, mais à nous surtout, il est devenu quelqu'un; nous nous sommes efforcés, comme à plaisir, à faire sortir du néant cette peuplade sauvage, au lieu de lui opposer quelque tribu, moins travaillée par l'or et les agents anglais, nous avons fait croire au monde que c'était une race supérieure, la seule, l'unique à Madagascar. C'est faux, absolument faux. »

Il nous sera permis de ne point partager, au moins d'une façon absolue les idées de M. Catat. Certes le gouvernement hova est corrompu, fourbe, tyrannique, etc. (on pourrait allonger facilement la collection des épitèthes peu flatteuses); mais on peut en dire autant des Sakalaves. Au contact des Européens les Sakalaves sont restés barbares, tandis que les Hovas ont prouvé une certaine possibilité de civilisation et d'assimilation (1). Sous ce rapport il ne peut pas y avoir de meilleur juge que les missionnaires. Toutes les missions catholiques — et presque toutes les protestantes — sont établies chez les Hovas et leurs tributaires. Aucune n'est chez les Sakalaves; on y a renoncé, ne pouvant rien tirer de ceux-ci. Et pour qui connaît le dévouement, la patience,

(1) Cette thèse a été développée dans un précédent article: *Sakalaves ou Hovas ?* (*R. Fr.* avril 1895, p. 194).

Digitized by Google

la persévérance, en un mot le zèle d'apôtre de nos missionnaires, il faut que les Sakalaves soient de rudes mauvaises têtes! Cette raison nous paraît convainquante.

La tribu des Betsiléos, au sud de Tananarive, est de toutes celles soumises aux Hovas, la plus pacifique et la plus docile. Aussi sa capitale, Fianarantsoa, est considérée comme la seconde ville de l'île, au point de vue de l'importance politique. Les Hovas ont fondé d'assez nombreuses colonies chez une tribu qui les adoptait si bien et qu'ils ne se font pas faute d'exploiter. Une autre raison est que le pays est riche et fertile.

Le Betsileo ressemble beaucoup au Hova ; il est cependant plus noir avec les lèvres plus épaisses et les cheveux plus crépus. Chez lui, le mélange de sang asiatique et de sang africain existe, mais avec une plus forte proportion pour ce dernier. Son apathie égale sa soumission et il ne demande qu'à vivre tranquillement sur ses terres dont il est un propriétaire très jaloux. Les Betsiléos comme les Antimerina, dit le Dr Catat, ont adopté depuis quelque temps la mode des cheveux courts chez les hommes. Les femmes ont les cheveux artistement tressés et leur donnent toutes espèces de formes. Quand elles sont tête nue, on les croirait coiffées d'un bonnet de dentelle.

Les Betsiléos sont évalués à 5 ou 600.000 individus. Entre le plateau central et l'Océan Indien sont établis les Betsimasarakas, sur une longue étendue de côte depuis Mananjary au sud, jusqu'à la baie d'Antongil au nord. Ils sont au nombre d'environ 800.000. Très doux, ils sont aussi très paresseux. « Il est peu de nations au monde, dit M. Martineau (1), qu'on puisse gouverner aussi facilement ; par contre, il en est peu qui soient aussi rebelles à toute idée de culture ou d'industrie. Les plus vaillants s'adonnent à la pêche et font des marins assez habiles ; d'autres exercent certains métiers, comme celui de forgeron, mais le travail de la terre leur est odieux et ils préfèrent vivre dans la misère plutôt que d'acquérir un peu de bien-être par quelques efforts ». Aussi leur existence s'en ressent : leurs cases sont primitives au possible et leur unique vêtement consiste en une pièce de cotonnade drapée autour de leur corps. Grands, bien faits, ils ont le nez écrasé et les cheveux épais. Ils sont fidèles sujets des Hovas, mais les détestent cordialement.

(1) *Madagascar*, par A. Martineau. Flammarion, éditeur.

Digitized by Google

La partie septentrionale de Madagascar, l'Ankara (où il y a des coraux) est habitée par les Antankars, qui ont longtemps lutté contre les Hovas pour conserver leur indépendance. C'est afin d'avoir notre appui qu'un de leurs rois nous céda Nossi-Bé en 1840. Leur dernier chef indépendant, le roi Tsialane est aujourd'hui réfugié dans les petites îles de Nossi Fali et de Nossi Mitsiou. De la race des Sakalaves, les Antankars sont peu intelligents, paresseux et pillards ; leur seule industrie est la construction des pirogues qu'ils manient avec habileté.

Une des peuplades les plus intéressantes de l'île est celle des Antaimoros, au sud des Betsiléos et des Betsimisarakas. Bien que n'étant guère plus civilisés que les autres tribus, les Antaimoro possèdent cependant, dit le P. Piolet (1), de sérieuses qualités qui tranchent complètement avec les vices communs aux autres Malgaches. En effet, ils sont travailleurs, se répandent dans tout l'île pour gagner quelque argent. Courageux, âpres au gain, solides au travail, ce sont les auvergnats de Madagascar. Ils sont également sobres, un peu par tempérament, beaucoup par avarice. Enfin, ils n'ont pas l'immoralité des autres Malgaches, étant monogames, époux fidèles et ayant des mœurs familiales qui leur font honneur. Ils ont été le premier peuple de l'île à donner quelque soin à l'éducation de leurs enfants. Ils ont l'avenir devant eux, car ils ont les qualités qui font les races fortes, vigoureuses et nombreuses. Aucune mission catholique n'est établie sur leur territoire ; c'est là un fait qui paraît assez surprenant.

Après les peuples soumis aux Hovas, ceux qui ont conservé une semi-indépendance. Au premier rang sont les Sakalaves.

Autrefois, le peuple le plus puissant de Madagascar, les Sakalaves, ont vu leur empire se démembrer à la suite de leurs dissensions. L'autorité a fini par s'émietter au point de voir surgir une infinité de petits chefs se considérant comme indépendants les uns des autres. Les Hovas ont profité de cet état de choses pour les soumettre pour la plupart. Les Sakalaves occupent tout le littoral ouest de l'île, de la baie de Passandava à la rivière Saint-Augustin. De leurs principales divisions territoriales, l'une, le Bouéni, où se trouve Majunga, a perdu son indépendance ; une autre, le Ménabé n'est qu'en partie soumise aux Hovas ; une troisième, le Fiérana, la plus méridionale, est presque entièrement

(1) *Madagascar, ses habitants*, par le P. Piolet, Challamel, 1895.

Digitized by Google

indépendante. Cette dernière est le berceau de la dynastie des Sakalaves, et renferme les tombeaux de leurs rois. On n'estime pas à plus de 500.000 le nombre des Sakalaves. Comme la *Revue Française* l'a déjà dit (1), les Sakalaves sont rebelles à tout travail, pillards par excellence, et il est impossible d'en tirer un parti sérieux.

Les autres tribus habitent toutes le sud de Madagascar. Les Bares sont considérés comme semi-indépendants, mais sauf un poste établi à Ihosy, entre Fianarantsoa et Saint-Augustin, les Hovas n'ont pu prendre pied nulle part dans la région. Sauvages et pillards, les Bares font de fréquentes incursions dans le pays betsiléo. Ils ne se séparent jamais de leurs armes et dorment avec. Leur aspect extérieur est grossier et, jusqu'ici, la civilisation n'a pas eu de prise sur eux. Ce qui les distingue surtout, dit le P. Piolet, c'est leur chevelure disposée en grosses boucles sur la tête. Ces boucles, dont un énorme chignon occupe le centre, sont

GROUPE DE FEMMES MALGACHES.

enduites de graisse, de cire et de terre blanche. Un os blanc, de la grandeur d'une pièce de 5 francs, est attaché par un fil au milieu de leur front. C'est un talisman auquel ils attachent la plus grande importance.

Comme les Bares, dont ils sont les voisins, les Antanosses sont à peu près indépendants, car le seul point de leur territoire occupé par les Hovas est notre ancienne possession de Fort-Dauphin. Au moment où se fit

(1) (*R. Fr.*, avril 1895, p. 194).

Digitized by Google

cette occupation un grand nombre d'habitants quittèrent le pays pour s'installer sur les bords du fleuve St-Augustin. L'arrivée des Hovas à l'embouchure de ce fleuve, en 1890, détermina un nouvel exode chez les Antanosses qui, ayant appris la création d'une résidence française à Fort-Dauphin, commencèrent à retourner dans leur pays d'origine, espérant trouver aide et protection près du drapeau de la France.

Les Antanosses forment la plus importante tribu du sud de l'île. Ils sont de 150.000 à 200.000 environ. Ce sont eux qui ont été le plus anciennement en rapport avec des Européens, car le premier établissement français à Madagascar, qui était Fort-Dauphin, date de 1642, et l'on sait que c'est dans cette région de l'île que se portèrent nos plus grands efforts de colonisation. Depuis que le pavillon français a disparu de Fort-Dauphin au commencement de ce siècle, toute relation n'a point cessé entre la France et les Antanosses, car un certain nombre de ces derniers se louent chaque année comme travailleurs à Bourbon, et en rapportent les éléments de notre langue et de notre civilisation. Aussi M. Martineau assure-t-il que, sur 2.000 habitants de Fort-Dauphin, les trois quarts comprennent et parlent le français.

Les Antanosses ont, en général, les défauts des autres Malgaches, notamment un penchant très prononcé pour le rhum. Cependant, M. Catat les apprécie très favorablement. Bien qu'ils n'aient pas, dit-il, comme les Antimerina « un chapeau haut de forme ou une redingote prétentieusement galonnée, ils n'ont pas autant qu'eux de vices, de défauts, leur morale est bien meilleure, et un Antanosy est bien plus susceptible qu'un Antimerina d'accomplir un progrès réel et non apparent ». Néanmoins, leurs mœurs sont restées primitives et leur servilité extrême, car M. Grandidier raconte que, lors de sa réception par le roi, les hommes furent admis à l'insigne honneur de frotter leur grosse figure sur le pied de leur souverain et de lui lécher les talons. Dans un dîner offert au grand explorateur le même roi, après avoir sucé un os, le jetait à un de ses favoris qui, accroupi à une distance respectueuse et tendant les deux mains, recevait avec bonheur ce présent royal !

Les Antanosses ont les traits plus délicats que les peuplades voisines ; leurs cheveux sont fins et bouclés, leur couleur de peau moins foncée. Flacourt, dont on peut encore contrôler l'exactitude, affirme qu'il y avait alors une famille souveraine à peau blanche et très civilisée ; mais cette famille a disparu. Comme tous les Malgaches, les Antanosses portent le

Digitized by Google

salaka et se drapent dans le *lamba* national (grande pièce de cotonnade). Les femmes ont aussi le lamba, le *simbo*, espèce de sac ouvert aux deux extrémités, et portent l'*akanjo* sur la poitrine. Ce dernier, à Fort-Dauphin, est toujours formé par des bandes d'indienne cousues ensemble, alternativement rouges et blanches; une bande de couleur rouge rehausse encore ce vêtement. Quant à la coiffure, hommes et femmes portent les cheveux divisés en un grand nombre de tresses qui, enduites d'huile ou d'un corps gras, sont roulées en boules sur elles-mêmes, les femmes les portent le plus souvent tombantes sur le cou. C'est un grand changement avec l'Imérina, où les costumes indigènes tendent à disparaître, depuis que les robes à volants et les jupes à traîne y ont fait leur apparition.

Les peuplades entièrement indépendantes : Antandroys, Mahafales, Machicores, toutes à l'extrémité sud de l'île, sont surtout connues comme sauvages et pillardes. Le pays des Antandroys est à l'ouest de celui des Antanosses. Mais tandis que celui-ci est assez riant et fertile, au moins dans certaines parties, le premier est un vaste plateau désolé, plus triste que le désert d'Arabie, au dire de M. Grandidier, et fort peu peuplé. La sécheresse y est extrême et, pendant plusieurs mois de l'année, seul le roi peut avoir de l'eau; encore celle-ci est-elle une espèce de boue rougeâtre absolument répugnante. Les habitants n'ont guère pour se rafraîchir que la pulpe des citrouilles ou la figue de Barbarie! Très primitifs en tout, ce sont plutôt des brutes que des hommes. Leur nombre est évalué à 20.000.

Les Mahafales, au nombre d'environ 30.000, sont encore plus sauvages et plus fourbes que leurs voisins de l'est les Antandroys; mais ils sont plus guerriers et, par suite, plus pillards. Toujours armés d'un fusil et de sagaies qu'ils ne quittent point, ils sont soumis à plusieurs chefs de bande — c'est le seul titre qu'on puisse leur donner — absolument rapaces. On ne peut commercer avec eux — et bien peu — qu'en faisant d'incessants cadeaux. Lorsque des Français s'installèrent, en 1876, dans la petite île de Nossy-Vey, à l'embouchure du fleuve St-Augustin, ils eurent bien des attaques à subir de la part des Mahafales. Ce point dé Nossy-Vey, où se trouvait un détachement hova a été occupé par nos marins au début des récentes hostilités.

Enfin les Machicores, qui habitent l'intérieur, au nord des Antandroys et au sud des Barès, forment des tribus éparsés assez semblables

Digitized by Google

aux précédentes. Leur pays est pauvre, dénudé et aussi privé d'eau que celui des Antandroys. C'est unes des tribus les moins connues.

Cette grande île de Madagascar, dont la superficie égale celle de la France et de la Belgique réunies, est en réalité fort mal peuplée. Dans l'Imérina se trouve 1 million d'habitants; les tribus soumises aux Hovas en représentent de leur côté près de 3 millions; les populations demi-indépendantes ou libres, très difficiles à évaluer, peuvent avoir de

Jeune fille Antanosse de Fort-Dauphin.

500.000 habitants à 1 million, soit un total d'environ 5 millions, ce qui représente à peu près 8 habitants par kilomètre carré, tandis qu'en France il y en a 71. Les étrangers établis dans l'île sont environ 20.000, dont 10 à 12.000 Hindous. Les créoles de Maurice et de Bourbon sont évalués à 1.200 et les autres blancs ou *vahaza,* parmi lesquels les Français dominent, étaient — avant la conquête — environ 600, fonctionnaires, colons, missionnaires et négociants.

Digitized by Google

Lorsque la paix et la tranquillité auront été établies dans toute l'île, qu'un régime vraiment équitable et protecteur régira ses habitants, sous les plis du drapeau de la France, le développement de la population prendra un essor considérable et, grâce à une colonisation intelli-

JEUNE FEMME ANTANOSSE.

FEMME PORTANT SON ENFANT.

gente et riche en capitaux, on pourra exploiter les innombrables richesses que renferme l'île. Mais c'est là l'œuvre du temps, et il faudra des années avant que Madagascar puisse rendre seulement une bonne partie de tout ce qu'il promet.

Gabriel VASCO.

Digitized by Google

LES ITALIENS ET L'ABYSSINIE

Le sérieux échec que les Italiens viennent d'éprouver en Abyssinie est un de ces épisodes assez fréquents qui accompagnent les entreprises coloniales. Anglais, Hollandais, Français en ont fait l'expérience en ces derniers temps. Au point de vue matériel, la perte des Italiens est facilement réparable, mais au point de vue de l'influence et du prestige sur les populations indigènes, le coup porté est grave. Enhardis par leurs récents succès, par la retraite ou plutôt par la disparition subite d'un ennemi qui résistait mal et se dérobait, les Italiens semblaient déjà partis pour la conquête de l'Abyssinie et ne paraissaient point redouter un conflit sanglant avec Ménélik, « roi des rois, empereur d'Éthiopie ». Aujourd'hui, on voit plus sagement à Rome, et on en vient à regarder l'Éthiopie comme un morceau qui pourrait être fort indigeste. Aussi est-il probable qu'après un premier succès des Italiens, vengeant les morts d'Amba-Alagi, un traité de paix ou simplement un *modus vivendi* interviendra avec Ménélik.

C'est à juste titre qu'on a appelé l'Abyssinie la « Suisse africaine ». Ce massif montagneux, bien autrement grand que la Suisse, et peu peuplé, malgré ses 5 à 6 millions d'habitants, a sa base sur un vaste plateau qui, à peu de distance de la mer Rouge, s'élève brusquement à 1.500 et 2.000 mètres d'altitude. C'est à cette hauteur moyenne que se trouvent les principales villes : Asmara, Addigrat, Adoua, Gondar, Ankober, Antotto, appartenant aux trois grandes régions de l'Abyssinie, le Tigré au nord, l'Amhara au centre, le Choa au sud. Le pays est sain, fertile dans certaines parties, aride et désert dans d'autres, chaud dans le sud du Choa, très pluvieux pendant la moitié de l'année, surtout au Tigré qui est l'un des réservoirs qui approvisionnent le Nil. L'une des branches du grand fleuve égyptien, le Nil Bleu, y prend sa source.

Braves jusqu'à la témérité, les Abyssins ne sont point des sauvages et des barbares comme les Dahoméens, les Achantis, les Somalis, etc. Chrétiens, ayant dans la pratique de leur culte une grande affinité avec la religion orthodoxe, ils sont les ennemis séculaires des musulmans

Digitized by Google

qui les entourent presque de tous côtés. Leur organisation quasi-féodale ne leur donne pas l'unité dont ils auraient besoin pour se défendre contre leurs ennemis du dehors. Aussi les *ras*, gouverneurs ou vice-rois de provinces grandes comme l'Italie, sont-ils parfois assez indépendants vis-à-vis de leur suzerain le *négous* ou empereur d'Ethiopie. C'est grâce à ces rivalités que les Anglais, sous le règne du négous Théodoros, ont pu conduire une expédition jusqu'au cœur de l'Abyssinie, (1868), que les Italiens et les Madhistes, sous son successeur l'empereur Jean, ont pu envahir le grand plateau éthiopien, que les Italiens seuls, soutenant contre Ménélik les chefs du Tigré, ont peu à peu étendu leur domination sur cette région.

Les débuts de l'Italie dans la mer Rouge furent très modestes. Ils ne datent que de 1881. En effet, le 9 janvier de cette année, le capitaine de frégate de Amezaga prenait officiellement possession d'Assab, acquis par l'Italie en 1870, et d'une bande de territoire achetée aux chefs indigènes entre le ras (cap) Durmah et le ras Sinthiar. Les Chambres italiennes, par la loi du 5 juillet 1882, donnèrent leur adhésion à cette occupation, premier pas des Italiens dans les entreprises coloniales.

Au commencement de 1885, un petit corps expéditionnaire partait de Naples sous prétexte de protéger la colonie d'Assab; mais changeant de destination en route, les Italiens s'arrêtaient à Massaouah et y débarquaient (5 février 1885) sans résistance. Les troupes égyptiennes qui y tenaient garnison, y restèrent encore quelque temps, mais au mois de septembre de la même année, elles furent renvoyées en Égypte, et le drapeau du khédive, qui était resté hissé à côté du drapeau italien, fut amené définitivement.

Peu à peu, les Italiens étendirent le cercle de leur occupation et constituèrent la défense de Massaouah par la création de troupes indigènes et l'occupation des trois points fortifiés d'Otumlo, Monkullo et Arkiko. Au mois d'avril 1885, un détachement avait occupé Arafali, dans la baie de Zoula et renvoyé la garnison égyptienne. A la nouvelle de cette occupation, la France avait protesté, faisant valoir des droits de cession de la baie d'Adoolis, remontant à 1860; elle avait de même protesté en 1868 lorsque les Anglais débarquèrent dans cette baie pour combattre Théodoros. Les Italiens ne tinrent compte de la protestation, soutenant que la cession n'avait pas été faite par l'empereur d'Éthiopie. Ce dernier trouva sans doute bonnes les raisons que l'Italie faisait va-

Digitized by Google

loir à la France, car lui-même les retourna contre les nouveaux occupants, protestant contre l'envahissement des Italiens, qui, peu à peu, avaient occupé tous les points de la côte entre Massaouah et le détroit de Bab-el-Mandeb.

Les protestations du négous n'ayant produit aucun résultat, le ras Aloula, lieutenant de l'empereur Jean ou Johannès, envoya au commencement de janvier 1887 un ultimatum exigeant l'évacuation de Zoula qui servait de port aux Abyssins. Peu de jours après, il se mettait en marche vers Massaouah et le 26 janvier, détruisait complètement à Dogali la colonne de Cristoforis, forte de 23 officiers et 400 hommes, qui s'avançait à sa rencontre.

A la nouvelle de ce désastre, le gouvernement italien envoya une véritable expédition à Massaouah, qu'il faisait en même temps relier à l'Europe par un câble touchant à Assab et à Périm. A la fin de 1887, le général San Marzano avait, dans le camp ratranché de Massaouah, 710 officiers, 17.000 Italiens et 2.000 soldats indigènes. Le système des forts éloignés avait été étendu et complété et un chemin de fer Decauville les reliait à Massaouah. Mais l'ennemi ne se montrait point, peu soucieux de s'aventurer sur le littoral, dans une région insalubre où les Italiens étaient assez éprouvés. Au commencement de 1888, le général San Marzano avait transporté son quartier général à Saati. Une bataille semblait inévitable avec l'empereur Jean qui était à Ghinda, à mi-chemin entre Massaouah et Asmara, lorsque tout à coup, les Abyssins disparurent. Cette retraite inattendue était motivée par l'envahissement des Mahdistes, qui après avoir dévasté le nord de l'Abyssinie, défirent complètement l'armée éthiopienne après une bataille qui dura 3 jours (10-12 mars 1889). L'empereur Jean fut tué dans la lutte. Ces événements ramenèrent la tranquillité dans la nouvelle colonie italienne qui avait pris le nom d'Erythrée, et le corps d'occupation, qui n'avait pas eu à combattre, fut réduit de plus de moitié.

L'empereur Jean avait désigné pour son successeur au trône impérial le ras Mangascia, mais celui-ci avait un rival redoutable dans le roi du Choa, Ménélik. Ce dernier ne s'occupa pas tout d'abord des affaires du Tigré, voulant, avant de marcher vers le nord, asseoir solidement sa domination dans le sud de l'Ethiopie, où elle avait pris de l'extension par suite de l'évacuation d'Harrar par les troupes égyptiennes. Ménélik,

Digitized by Google

en effet, avait pris possession de cette ville en 1887 et y avait établi comme gouverneur le ras Makonnen, son principal lieutenant.

Désireuse de profiter des rivalités avec le ras Mangascia au Tigré, l'Italie avait tout d'abord cherché à se mettre en bons termes avec le négous Ménélik et le 2 mai 1889, le comte Pierre Antonelli, son envoyé, avait conclu avec lui le traité d'Ucciali. Ce traité établissait une ligne frontière partant d'Arafali, sur la mer Rouge, et passant par Halai, Saganeiti et Asmara qui étaient compris dans la zone italienne (art. 3). Il reconnaissait donc aux Italiens toute la partie nord du Tigré et la route conduisant à Kassala et au Nil. C'est à cette époque qu'une ambassade, dirigée par le ras Makonnen, fut envoyée en Italie où on la combla de prévenances et de cadeaux. Le roi d'Italie approuva le traité (25 septembre 1889), ainsi qu'une convention additionnelle conclue le 1er octobre de la même année. Par cette convention, l'Italie avançait à Ménélik une somme de 4 millions de francs, dont les intérêts et le remboursement étaient garantis par les recettes du Harrar; en cas de non-paiement, l'Italie était autorisée à prendre en main l'administration de cette province. La moitié de cette somme (2 millions), fut payée en monnaie d'argent, l'autre conservée en Italie pour les achats que le négous devait y faire. En outre, le roi d'Italie envoyait à son allié 38.000 fusils Vetterli et 28 canons de 7 c. Ce ne fut qu'après la conclusion de ce traité que Ménélik fut couronné empereur à Antotto, le 3 novembre 1889.

Ces négociations n'avaient pas empêché la marche en avant des Italiens. Le 2 juin 1889, ils occupaient Keren, le 3 août Asmara, deux points très importants du haut plateau, le 1er à 1.480 m. d'altitude, le 2e à 2.372 m., dans un pays sain et fertile, à environ 100 et 80 kilomètres de Massaouah, formant avec cette dernière place un triangle défensif qui couvrait la colonie italienne à la fois contre les Derviches et contre les Abyssins (1).

Le 26 janvier 1890, une colonne italienne, sous les ordres du général Orero, était entrée sans résistance à Adoua, capitale du Tigré, mais s'était retirée immédiatement. Cette violation du traité d'Ucciali excita le mécontentement de Ménélik. Plus tard, en 1892, le général Gandolfi avait conclu avec le ras Mangascia et le ras Aloula une convention

(1) Voir *Rev. Fr.* 1891, t. XIV, p. 569 : *Le triangle italien en Abyssinie.*

Digitized by Google

étendant la frontière du territoire italien jusqu'au Mareb, affluent de l'Atbara. Cet accord entre les Italiens et Mangascia, toujours hostile à Ménélik, mit au comble l'irritation de ce dernier. Le négous était aussi vivement irrité de la façon dont les Italiens interprétaient l'art. 17 du traité d'Ucciali. Ceux-ci, en effet, regardant l'Abyssinie entière comme entrée dans leur sphère d'influence politique, se considéraient comme les intermédiaires obligatoires dans les rapports du négous avec les autres puissances. Or, tel n'était pas le sens donné à Ménélik à cet article qui est ainsi conçu :

« Art. 17. — S. M. le roi des rois d'Éthiopie *consent* à se servir du gouvernement de S. M. le roi d'Italie pour toutes les affaires à traiter avec les autres puissances ou gouvernements. »

On voit que le texte en langue amharique est bien différent du texte italien (le traité était rédigé en ces deux langues). Tout récemment (18 décembre 1895), à la Chambre des députés d'Italie, le marquis di Rudini, ancien premier ministre, reconnaissait lui-même à la tribune que cet article du traité d'Ucciali reposait sur une équivoque.

Devant le refus des Italiens de modifier leur interprétation, Ménélik, à qui il ne convenait pas d'être le protégé du roi Humbert, remboursa presque aussitôt les 2 millions de francs qui lui avaient été versés et dénonça le traité d'Ucciali attentatoire à sa liberté (1893). Afin de mieux marquer son indépendance, Ménélik, qui, aux termes du traité additionnel du 1er octobre 1889 (art. 14), devait faire frapper *dans les ateliers monétaires italiens* une monnaie spéciale ayant cours en Abyssinie et en Erythée, fit frapper à la monnaie de Paris, en 1894, un lot de pièces à son effigie, d'une valeur de 159.000 francs.

Les Italiens affectent de considérer Ménélik comme toujours lié par le traité d'Ucciali. Mais le négous a agi avec toute la correction d'un diplomate européen. Il a non seulement remboursé l'emprunt qui lui avait été consenti (ce qui n'a pas toujours lieu en pareille circonstance, même en Europe), mais encore il s'est conformé strictement à l'art. 16 du traité du 2 mai 1889, lui donnant le droit, dans les 5 années de la conclusion du traité, d'y faire introduire des modifications, sauf pour les concessions de territoires — ce qui indiquait bien que le traité était provisoire et toujours susceptible, d'ailleurs, d'une dénonciation. Comment le traité de 1889 subsisterait-il d'ailleurs, puisque les Italiens, les premiers, l'ont violé en envahissant le Tigré dès l'année suivante ?

Digitized by Google

La France, voisine des Italiens et de Ménélik par Obock, avait reçu de Rome notification du traité, par une communication en date du 10 octobre 1889, dont M. Spuller, ministre des affaires étrangères, avait donné acte purement et simplement. On ne saurait en tirer la conclusion de la reconnaissance, par la France, d'un traité qui aurait admis les prétentions de l'Italie, sur le Harrar en particulier.

L'extension progressive de la colonie d'Érythrée devait mettre bientôt les Italiens en contact avec les Mahdistes ou Derviches. Les Anglais, qui luttaient au Soudan contre le Mahdi, s'étaient montrés très favorables à l'établissement, à Massaouah, des Italiens, dans lesquels ils voyaient de futurs alliés pour la conquête du Soudan. Khartoum était tombé avec Gordon (26 janvier 1885), mais Kassala tenait encore avec sa garnison égyptienne; cependant les Italiens arrivaient trop tard pour songer à empêcher les Mahdistes de prendre cette dernière ville, qui tomba en effet au pouvoir d'Osman-Digma à la fin de 1885. La guerre qui éclata ensuite entre le Mahdi et le négous, guerre qui se termina par la mort de l'empereur Jean, détourna de la colonie italienne l'attention des musulmans.

Ce ne fut qu'en 1893 que les hostilités commencèrent. Les Italiens, après s'être avancés de Keren jusqu'à Agordat, s'étaient installés fortement dans cette dernière ville. Les Derviches entreprirent de les en déloger. Une colonne partie de Kassala assaillit les positions d'Agordat, mais, le colonel Arimondi, malgré son infériorité numérique, repoussa victorieusement l'attaque des Derviches (21 décembre 1893). Enhardis par ce succès, les Italiens marchèrent sur Kassala et s'en emparèrent le 17 juillet 1894, après une faible résistance. Battus à plusieurs reprises, affaiblis par leurs divisions intestines et rendus, par suite, incapables de faire un effort sérieux pour reprendre aux Italiens leurs conquêtes, les Derviches se tinrent tranquilles. Toute l'attention des Italiens put donc se porter à nouveau sur l'Abyssinie.

Profitant de la révolte d'un chef indigène, Bata-Agos, et des intrigues attribuées au ras Mangascia, le général Baratieri, gouverneur de l'Erythrée, franchit le Mareb avec 3.500 hommes et, envahissant le Tigré, entra à Adoua (30 décembre 1894) sans avoir eu à combattre. Ce n'est qu'après avoir repassé le Mareb pour revenir à Asmara qu'il apprit que le ras Mangascia se préparait à l'attaquer après avoir à son tour franchi le Mareb avec 12.000 hommes armés de fusils, et un moindre nombre

Digitized by Google

armés de lances. Un combat qui dura deux jours (13, 14 janvier 1895) eut lieu à Coatit. Après avoir vigoureusement tenu tête, le premier jour, au général Baratieri, le ras se défendit mollement et abandonna son camp qui tomba au pouvoir des Italiens. Ceux-ci se mirent à sa poursuite, le rejoignirent à Senafé et le mirent en fuite presque sans combat.

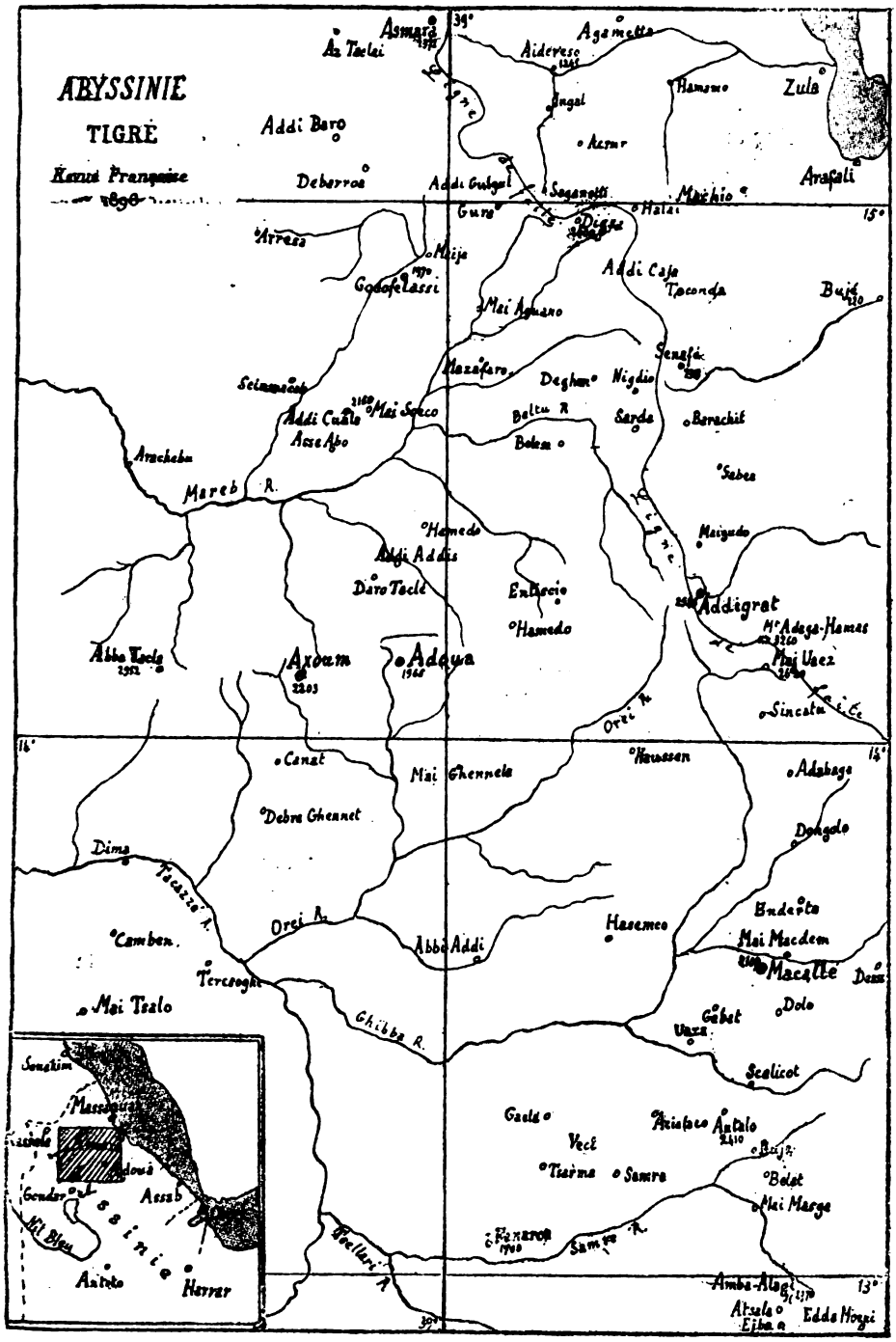
L'occupation d'Adigrat (25 mars) fut la conséquence de ce succès. Chef-lieu de l'Agamé, à 2.545 mètres d'altitude, au centre d'un plateau fertile et entouré de hautes montagnes, Adigrat est le point de croisement des routes venant de Zoula, d'Assab et de l'intérieur de l'Abyssinie; c'est une position stratégique importante qui a été aussitôt fortifiée et pourvue d'artillerie.

La victoire de Coatit eut une autre conséquence : l'expulsion des Lazaristes français de l'Erythrée. Sous prétexte qu'on aurait trouvé dans le camp de Mangascia la preuve d'une entente et de renseignements fournis à ce dernier par les missionnaires français — faits contre lesquels ceux-ci protestèrent vivement et qui ne furent jamais démontrés — le général Baratieri ordonna (22 janvier) leur expulsion de Keren, leur principal établissement, et de toute l'Erythrée. Cette décision fut rendue au moment même où le supérieur général rappelait en Europe Mgr Coulbeaux et tous ses missionnaires, fait qui était déjà connu des Italiens.

Suspendue un moment, la campagne reprit en automne. Après l'occupation de Macallé, où fut laissée une garnison, les Italiens poursuivirent leur marche en avant afin de disperser ce qui restait des troupes du ras Mangascia. Celles-ci, découragées et désorganisées, ne firent qu'une faible résistance, furent facilement battues à Antalo et à Debra-Ailat (9 et 11 octobre 1895), et poursuivies par le général Arimondi qui installa ses avant-postes dans la forte position d'Amba-Alagi dont le col (à 2.970 mètres d'altitude) commande la route entre Antalo, au nord, et le lac Ascianghi, au sud, à mi-distance de ces deux points. Abusés par leurs derniers et faciles succès, les Italiens se croyaient paisibles possesseurs du Tigré qui était soumis à leur domination jusqu'à la rivière Tacazzé et au confluent du Tsellari. Leur tranquillité n'allait pas tarder à être profondément troublée.

Le 7 décembre au matin, la colonne du major Toselli, forte d'un bataillon indigène à 5 compagnies, d'une batterie de montagne et de contingents irréguliers, était attaquée presque à l'improviste, par une force

Digitized by Google



Digitized by Google

ennemie évaluée à 20.000 hommes et dirigée par le ras Makonnen venu du Choa. Les Italiens combattirent valeureusement, causant des pertes cruelles aux Abyssins; mais débordés et cernés de toute part ils succombèrent après une héroïque résistance. Environ 300 hommes, et 3 officiers sur 22, parvinrent à percer les rangs des Abyssins et à rejoindre, dans la direction de Macallé, la colonne du général Arimondi. Presque tous les autres, et parmi eux le major Toselli, tombèrent sur le champ de bataille. Ce grave échec est dû à la faiblesse du service de renseignements italiens qui ne fit connaître la marche de l'ennemi qu'au moment où celui-ci approchait, ainsi qu'à la distance de plus de 30 kilomètres qui séparait la colonne du général Arimondi de son avant-garde et ne permit, ni à celle-ci de battre en retraite, ni à celle-là d'arriver à son secours en temps utile.

Le combat d'Amba-Alagi a permis de constater la solidité et la belle tenue au feu des troupes indigènes de l'Érythrée. La colonne Toselli ne contenait, en effet, point de troupes blanches; seuls les cadres et quelques servants d'artillerie étaient italiens. Avec des soldats de cette trempe, dont on apprécie mieux encore les qualités dans une défaite, les Italiens peuvent être sans inquiétude. Les Abyssins sont non moins braves, mais, sans Européens pour les encadrer et mal armés, ils sont voués d'avance à la défaite, malgré l'énorme supériorité de leur nombre.

Si le ras Makonnen, au lendemain même de sa victoire, avait continué sans hésitation sa marche en avant, il aurait sans doute enlevé Macallé et bloqué Adigrat (ses soldats ne paraissant pas capables d'entreprendre un siège) obligeant ainsi les Italiens à évacuer Axoum et Adoua et à se concentrer sur Asmara. Mais inhabile à profiter de son succès, c'est à peine s'il a poursuivi ses adversaires auxquels il vient de faire porter des propositions de paix, qui ne sont peut-être qu'une feinte. Aussi la partie, qui semblait assez compromise pour les Italiens, se présente-t-elle maintenant sous un jour bien différent, car les nombreux renforts embarqués à Naples auront le temps d'arriver utilement au Tigré et d'opposer aux lieutenants de Ménélik une résistance insurmontable.

Les troupes italiennes comptaient naguère dans l'Érythrée, 6.000 Européens et 10.000 indigènes. Par suite des renforts envoyés d'Italie et des enrôlements indigènes, le général Baratieri groupera facilement une vingtaine de mille hommes avec lesquels il pourra battre les Abyssins et reconquérir le Tigré. Mais ce serait une illusion de croire que,

Digitized by Google

même après de brillants succès, il pourrait conquérir l'Éthiopie et avoir raison de Ménélik.

Il ne faut pas oublier que d'Asmara, base d'opérations des Italiens, jusqu'à Antotto, capitale de Ménélik, il y a plus de 700 kilomètres *à vol d'oiseau*. Le pays, entre ces deux villes, est extrêmement montagneux, sans routes, propre aux embuscades dans lesquelles excellent les Africains. Si Ménélik peut réunir une armée de 100.000 combattants, comme l'ont déjà fait ses prédécesseurs, cette armée, qui combattra bravement, épuisera les ressources du pays ou le ruinera systématiquement.

Pour atteindre la capitale du négous, les Italiens auraient à franchir une distance à peu près deux fois égale à celle qui sépare Majunga de Tananarive, avec les mêmes obstacles, les mêmes difficultés de transport et de ravitaillement, sous un climat bien moins meurtrier, il est vrai, mais par contre, en face d'un ennemi aussi résolu et intrépide que les Hovas l'étaient peu.

Il n'est donc pas probable qu'ils tentent l'entreprise. Ces difficultés, jointes à l'état précaire de leurs finances, auront la force d'arrêter les soldats du roi Humbert aux extrêmes limites du Tigré, après avoir vengé leurs morts. Avec les Boërs du Transvaal, les Anglais se sont tenus pour satisfaits à beaucoup moins, et n'ont pas eu à le regretter par la suite. Les Italiens feront donc sagement d'imiter ceux dont ils vantent à chaque instant les sympathies et l'amitié à leur égard.

Georges Demanche.

Digitized by Google

LE JAPON ET LA CORÉE

On écrit de Chang-Haï, 30 octobre 1895, à la *Revue Française :*

Le Japon, depuis un an et demi, a considérablement attiré l'attention des puissances en Extrême Orient et, au début surtout, les admirateurs ne lui ont pas manqué. A part l'affaire du *Kao-ching*, ce transport chinois coulé par les Japonais à titre de déclaration de guerre, affaire qui a été généralement blâmée, nous éprouvions presque tous une secrète sympathie pour ce peuple qui se ruait avec tant d'entrain sur le colosse chinois et le faisait chanceler sur ses bases. Et pourquoi entreprenait-il cette campagne audacieuse? Dans un but purement désintéressé, je dirai même chevaleresque : c'était pour assurer l'indépendance de la Corée.

Mais alors que les Japonais se préparaient à entrer victorieusement à Pékin, au moment même où ils publiaient déjà des cartes fantastiques de l'Asie et se taillaient à plaisir dans l'empire chinois de nouvelles provinces qui décuplaient leur territoire, voici une triple alliance inattendue qui met une sourdine à leurs chants de triomphe et un frein à leurs désirs insatiables de conquête.

La France, la Russie et l'Allemagne ont-elles eu raison d'arrêter l'élan du Japon? Leur intervention était-elle justifiée par la prévision des événements? Dès maintenant on peut répondre hardiment : oui. Non content d'entrer dans le concert des nations civilisées et de traiter sur le pied de l'égalité avec les grandes puissances, le Japon se regarde d'ores et déjà comme le premier peuple du monde, et il faut voir avec quel dédain ses journaux parlent de l'Europe et de l'Amérique.

Aussi bien n'est.ce pas un peu notre faute, à nous Européens? Spectateurs de ces combats où les soldats chinois, mal armés, mal approvisionnés, mal payés, lâchaient pied au premier choc, nous avons trop facilement exalté l'habileté des Japonais. Qu'en est-il résulté? Gonflés d'orgueil (1), ils annoncent hautement leur intention de consacrer

(1) Dans une petite ville que je pourrais nommer, en apprenant que la paix était signée et que le Japon n'obtenait pas d'autres avantages que le Léao-tong, Formose et 200.000.000 de taëls, un habitant seulement sur deux cents pavoisa et illumina. Et l'on sait pourtant si les Japonais sont prodigues de drapeaux et de lanternes !

Digitized by Google

l'énorme indemnité qu'ils tirent de la Chine, à augmenter leur armée et surtout leur marine, afin de se rendre invincibles sur terre et sur mer.

Avouons toutefois qu'ils sont encore loin de cet idéal. Obligés d'évacuer la presqu'île de Leao-Tong et Port-Arthur sous l'œil menaçant de la Russie, ils concentrent leurs forces sur Formose où la fortune leur paraît quelque peu avare de ses sourires. L'île, une fois conquise, — car le résultat final ne saurait être douteux, — ils vont trouver les grandes exploitations du pays aux mains de puissantes compagnies, comme Jardine Matheson et autres, dont l'Angleterre ne souffrira pas qu'on lése les intérêts commerciaux.

Ici, même désillusion. « Votre industrie, disait-on aux Japonais, peut rivaliser avec celle de l'Angleterre; en faisant la paix avec la Chine, ne manquez pas d'imposer la condition que les étrangers pourront désormais établir des filatures à Changhaï, et vous ferez concurrence aux Chinois sur leur propre terrain », La clause fut insérée. Mais à peine le traité de Shimonoséki était-il signé, que de riches maisons de commerce européennes faisaient venir d'Angleterre les métiers les plus perfectionnés, et lorsque les industriels japonais arrivèrent, ils trouvèrent la place prise : ils avaient été distancés d'une longueur (1).

Ainsi blackboulé de tout côté, le Japon se retourne vers la Corée. On se rappelle comment un beau jour le ministre du Japon en Corée, M. Otori, fit entourer le palais royal à Séoul de paille imbibée de pétrole et menaça d'y mettre le feu, si le roi refusait d'apposer sa signature au bas d'un décret tout préparé qu'on lui présentait. Ironie du sort ! C'était le décret même par lequel le pauvre souverain proclamait l'indépendance de la Corée. Afin de prouver cette indépendance plus clairement encore les soldats japonais s'emparèrent des casernes de la capitale, désarmèrent les défenseurs du roi, lui imposèrent comme ministres un ramassis d'hommes vendus à la cause japonaise et replacèrent au pouvoir l'ancien régent, que l'opinion publique accusait de fomenter sous main la rebellion des Tonghaks.

Après ces exploits, la présence de M. Otori devenait impossible à Séoul : il fut rappelé au Japon et le comte Inouyé le remplaça. Ce nouveau ministre fit des réformes à outrance, par exemple : défense au

(1) Voir le « China Gazette » n° du 27 septembre 1895.

Digitized by Google

peuple coréen d'avoir un tuyau de pipe dépassant telle longueur, défense de porter un pardessus blanc, etc., etc. Les lecteurs de la *Revue Française* seront tentés de me prendre pour un mauvais plaisant : je ne rapporte cependant que la pure vérité. Le comte Inouyé envoya, aux frais du gouvernement coréen, quelques Japonais et quelques Coréens chargés d'offrir à S. M. le Mikado l'hommage de reconnaissance du roi de Corée pour l'insigne bienfait de l'indépendance dont il était redevable à la débonnaireté de l'empereur du Japon. On dit même qu'il fit cela sérieusement, tout en encombrant le palais d'espions japonais déguisés sous le titre de conseillers auliques et en favorisant la fuite d'un certain Pak, ministre accusé de haute trahison. Ce ministre prévaricateur trouva d'abord un asile à la légation japonaise à Séoul, puis un détachement de soldats japonais lui fit escorte jusqu'au port de Chemulpo, où un transport japonais le mit aussitôt en sûreté au Japon. Cela ne prouve-t-il pas surabondamment l'indépendance du pays qui s'intitule : *Le calme du matin ?* Je dois ajouter néanmoins pour être juste, que M. Inouyé ne s'aveugle pas complètement sur les défauts de ses compatriotes. Maintes fois, il exhorta ses nationaux à la frugalité et leur recommanda de ne plus brutaliser les Coréens, sous peine de voir les sympathies du peuple se porter ailleurs.

A propos, direz-vous peut-être, les Coréens aiment-ils les Japonais? — Voici la réponse authentique de quelques-uns que j'ai pu interroger, grâce à l'obligeance d'un missionnaire qui nous servait d'interprète : « L'an dernier, quand les Japonais envahirent notre pays, craignant pour notre tête nous prîmes d'abord la fuite. Ils cernèrent notre ville et nous réquisitionnèrent pour transporter les subsistances de leur armée. Notre corvée accomplie, nous nous estimions heureux d'en être quittes à si bon compte. Quelle ne fut pas notre stupéfaction et aussi notre joie de recevoir chacun deux dollars par jour! Sans doute, nous devions pourvoir à notre nourriture; mais la plupart du temps nous puisions simplement (en cachette) notre souper dans le sac que nous portions. En outre, quand la côte à gravir était trop raide, nous faisions un petit trou dans le sac de riz qui pesait sur nos épaules, et notre charge se trouvait allégée d'autant. Au pied de certaines montées, on aurait pu ramasser à la pelle le riz ainsi semé *par accident*. Vraiment, les Japonais sont un grand peuple! »

Mais où sont les neiges d'antan? Ces beaux dollars japonais fon-

Digitized by Google

dirent rapidement dans les mains du peuple, et à ces pauvres coolies il ne reste plus aujourd'hui, avec le souvenir d'un bonheur éphémère, que de tristes habitudes de jeu, d'ivrognerie et de débauche. Prenant naissance sur ces champs de bataille où tant de cadavres demeurèrent sans sculpture, le choléra a ravagé la Corée; après les horreurs de la guerre sont venues les horreurs de la famine. Actuellement, je ne connais guère de partisan convaincu des Japonais en Corée, en dehors des fonctionnaires installés et payés par eux aux frais du trésor public.

J'arrive maintenant aux dernières nouvelles. Le comte Inouyé était un trop grand personnage pour être compromis à la légère : la cour de Tokio le rappela donc prudemment et mit à sa place le vicomte Miura. C'est lui qui eut les honneurs de la révolution du 8 octobre dont voici un résumé sommaire :

Dans la nuit du 7 au 8 octobre, quelques Japonais se mettent à la tête d'une compagnie de soldats coréens formés par des instructeurs japonais, pénètrent dans la maison de campagne du régent en escaladant les murs, s'emparent de la personne de ce prince et l'amènent en chaise au palais royal de Séoul. Entre temps d'autres Japonais grimpaient sur les murs du palais, refoulaient les soldats de la garde et faisaient ouvrir les portes à leurs compagnons qui amenaient le régent et l'installaient de force.

Les insurgés se répandirent alors dans tout le palais cherchant la reine qui se prêtait trop peu aux agissements japonais. Ils massacrèrent le général Hong devant la grande porte et un cousin de la reine, ministre de la maison royale. Ils tuèrent aussi, dit-on, la reine et brûlèrent son cadavre avec celui de plusieurs filles du palais tuées à la même occasion. Vers 9 heures tout était fini : les soldats japonais sortirent du palais où ils étaient allés sous prétexte de rétablir l'ordre; un peu plus tard des Européens les virent retirer des cadavres portant l'uniforme japonais.

Tels sont les principaux épisodes de cette sanglante tragédie que les Japonais ont tout intérêt à couvrir d'ombre et de mystère. Mais quoi qu'ils fassent, peu à peu la lumière se fera et la justice suivra. Actuellement, la garde est faite au palais par les soldats coréens qui ont pris part à l'émeute. Chaque jour paraissent de nouveaux édits arrachés au roi ou pour lesquels on se passe même complètement de sa ratification :

Digitized by Google

Décret infâme dégradant la reine Min qu'on charge de tous les crimes.

Décret nommant la reine épouse de deuxième rang.

Décret ordonnant de procéder au choix d'une nouvelle reine, etc., etc.

Voilà ce qui se passe en Corée avec l'autorisation tacite, sinon d'après l'ordre formel de la légation du Japon. Le peuple est en émoi, le commerce paralysé, la sécurité menacée. Aussi les Russes ont-ils bien fait d'appeler neuf marins et les Américains une vingtaine pour protéger leur légation, Les navires de guerre commencent à arriver à Chemulpo.

Combien de temps cela durera-t-il? Comment tout cela finira-t-il? Je ne saurais le dire. Mais il est bien certain que les Japonais remplissent, non goutte à goutte, mais à grands flots, une coupe déjà presque pleine : quand elle débordera, il sera trop tard pour recourir aux mesures de prudence.

Je ne crois pas que l'opinion publique en France s'émeuve beaucoup de la question coréenne, et il semble, à première vue, qu'elle ait raison. En effet, nous avons si peu d'intérêts matériels engagés en Corée et, à part une dizaine de religieuses françaises et une vingtaine de missionnaires français, je ne connais qu'un seul compatriote résidant dans ce royaume.

Mais il n'en va pas de même avec la Russie. Elle est loin de se désintéresser de ce qui se passe en Corée. Elle l'a prouvé récemment en prohibant la publication d'un journal japonais en Sibérie et en faisant rentrer dans leurs quartiers des éclaireurs militaires qui levaient le plan de la province septentrionale entre Port-Lazareff et Vladivostock.

De leur côté, les Japonais sont bien décidés à ne pas abandonner la Corée et ils déclarent hautement que *la vraie guerre* est encore à faire et qu'elle est inévitable. Dans ces conditions, il est bon que la France connaisse la situation de son alliée et les adversaires qui la menacent.

J.-B. Duval.

Digitized by Google

LA FRANCE RECULE AU NIGER

LES POSTES D'YOLA ET D'ARENBERG

Lorsque le lieutenant de vaisseau Mizon, avec une ténacité et une vigueur dignes d'éloge, fut parvenu à remonter à deux reprises différentes le Niger et la Bénoué, malgré les obstacles de toute nature accumulés à plaisir par les agents de la Royal Niger Company, il ne voulut pas quitter Yola pour rentrer en Europe sans laisser auprès du sultan de l'Adamaoua, Zoubir, qui l'y avait d'ailleurs invité, un représentant de la France. C'est alors qu'il établit, sur le terrain qui lui avait été concédé par le sultan, un petit poste de douze hommes à l'abri du pavillon tricolore. Comme chef de poste et représentant de la France il laissa le sergent de tirailleurs algériens, Si-Ahmed, son interprète arabe, avec des vivres et des marchandises d'échange pour plus d'une année (1893).

Deux ans sont écoulés depuis cette époque et Ahmed, qui a pu se maintenir fidèle au poste, avec un rare dévouement et une obéissance toute militaire, ne voyant revenir ni Mizon ni aucun autre Français, ne recevant point de ravitaillements, ni même d'instructions, soit par la voie de la Bénoué, soit par celle du Congo et de la Sangha, a pris le parti de revenir en France, et est arrivé à Paris chercher ce qu'on ne lui envoyait pas. Avant de quitter Yola il a délégué ses pouvoirs au sergent indigène qui, avec 2 caporaux et quelques hommes, constitue le poste d'Yola. D'après les nouvelles apportées par Ahmed, Zoubir est toujours bien disposé pour la France, mais s'étonne de ne plus voir venir aucun Français après l'accueil si empressé qui a été fait à Mizon et à ses compagnons.

Ahmed sera-t-il mieux écouté que Mizon par notre gouvernement? Il est malheureusement à craindre que tout ce qui est relatif à la Bénoué ne soit *classé* — on sait ce que ce mot veut dire — comme paraissent l'être les demandes d'indemnités réclamées depuis 2 ans par la mission Mizon à la Cie du Niger et dont il n'est plus question. Bien plus la nomination de M. Mizon, comme résident à Madagascar, semble être la consécration de cette politique de laisser aller et d'abandon avec laquelle nous traitons si souvent nos affaires coloniales avec l'Angleterre. Il ne

Digitized by Google

faut pas être grand clerc pour prédire une reculade sur la Bénoué et voir annihiler les résultats acquis au prix de tant d'efforts et de difficultés.

Sur le Niger on a fait mieux encore!

Lorsque le capitaine Toutée entreprit l'exploration qu'il a dirigée avec tant de succès sur le Niger, un de ses premiers soins fut de créer sur le fleuve un poste d'appui et de ravitaillement, qu'il plaça sur la rive droite, en face de Badjibo et auquel il donna le nom d'Arenberg, en l'honneur du président du Comité de l'Afrique française.

Pour comprendre l'importance du choix fait par le capitaine Toutée il faut se rappeler quelle est la situation hydrographique du Niger. Ce grand fleuve est praticable sur tout son cours depuis Bamako jusqu'à son embouchure, sauf sur un point cependant où une série de rapides de 40 kilomètres de longueur environ arrête la navigation, à hauteur de Boussa et du 10e degré. Or toute la région du Soudan français arrosée par le Niger se trouvant en amont des rapides de Boussa, il importait au plus haut degré pour le commerce de cette région désormais française (région que la mission Decœur venait de souder en quelque sorte au Dahomey), qu'un libre accès lui fût assuré sur le Niger, en aval des rapides, c'est-à-dire sur un point où la communication avec la mer fût possible sans déchargement.

C'est ce que comprit admirablement le capitaine Toutée en choisissant, au coude que forme le Niger près du 9e degré, l'emplacement du poste d'Arenberg, dans un pays qui était *res nullius*, car aucun blanc n'avait encore été vu, de Carnotville à Tchaki, à Kitchi et dans la vallée de la Moussa, sur l'itinéraire que venait de suivre le capitaine Toutée. Établissant un dépôt de ses approvisionnements à Arenberg, où se fixait aussi la population flottante qui avait suivi la mission, le capitaine remonta le Niger jusqu'au delà de Sinder et le redescendit ensuite pour rentrer en France, après avoir constaté l'état florissant du poste qu'il avait fondé. Quel ne fut pas son étonnement en rentrant en France d'apprendre qu'ordre avait été donné d'évacuer immédiatement Arenberg, sans qu'il eût été mis à même de fournir le moindre renseignement sur la situation de ce poste!

Voici ce qui s'était passé.

La Royal Niger Company, apprenant la fondation d'un poste en face de Badjibo, se promit de mettre tout en œuvre pour le faire évacuer;

Digitized by Google

elle y réussit du reste au delà de toute espérance. On sait, par l'expérience du passé, avec quel art fallacieux, avec quelle habileté perfide cette Compagnie, qui ne recule devant aucun mensonge ni aucune calomnie, invente au mieux de ses intérêts, des traités de protectorat qui n'existent pas (comme celui de Sokoto), des pays soumis à son autorité et qui sont absolument indépendants (comme sur la Bénoué), des factoreries et des agents (comme un peu partout) qui ne sont que le produit d'une imagination inquiète et tourmentée. C'est en faisant usage de pareils procédés que la Compagnie télégraphia à Londres que les Français avaient passé le Niger, fait des incursions dans le Noupé, et établi des postes dans le voisinage des factoreries anglaises. Prenant au sérieux, quoique bien à tort, cependant, les réclamations assez fantaisistes de la Compagnie du Niger, le gouvernement britannique, par l'organe de son ambassadeur, fit faire quelques représentations au quai d'Orsay sur ces soi-disant empiétements.

Que fit alors le cabinet présidé par M. Ribot ? M. Hanotaux répondit-il qu'il y avait lieu d'attendre un rapport sur l'état de choses qui lui était signalé et que son collègue des colonies pourrait sans doute le lui fournir ultérieurement ? M. Chautemps, saisi de la question, fit-il faire une enquête sur le point de sovoir si Arenberg était en territoire anglais ou non ? Attendit-il, pour lui demander des explications le retour du capitaine Toutée dont le départ pour la France était signalé ? Non. De peur sans doute d'avoir à opter entre la parole loyale d'un officier et les affirmations d'une Compagnie qui n'était cependant que trop connue, le ministre n'hésita pas : il ordonna l'évacuation d'Arenberg.

Et cependant, si le ministre avait seulement pris la peine de se renseigner, il aurait appris que le capitaine Toutée n'avait pas passé le Niger, qu'il n'avait pas fait d'incursions dans le Noupé, que le poste qui avait été créé était non sur la rive gauche mais sur la rive droite, qu'il n'y avait pas de factorerie anglaise dans le voisinage d'Arenberg, qu'enfin le plus proche sujet anglais était à Egga, à 270 kilomètres en aval d'Arenberg ! A lui seul un noir de Sierra Leone, vendant du sucre dans une misérable case à Léaba, un peu en amont sur la rive *gauche*, représentait les agents et les factoreries de la Niger Company. Il eut suffi d'interroger, non seulement le capitaine Toutée et ses compagnons, mais nos résidents au Dahomey et même le lieutenant allemand de

Digitized by Google

Carnap, revenu du Niger, pour savoir qu'il n'y avait ni factoreries ni même d'Anglais dans ces parages. C'était élémentaire, c'était naturel et patriotique avant tout. On ne l'a pas fait. On a donné à l'Angleterre une satisfaction aussi immédiate qu'injustifiée, alors qu'elle ne nous paie jamais de la même monnaie. En un mot on a reculé sans motifs sur le Niger comme on recule sur la Bénoué.

En présence de l'émotion soulevée dans le monde colonial par cet acte inexplicable, des justes réclamations formulées par le comité de l'Afrique française, si vigilant pour les intérêts français, surtout au sujet d'une mission qu'il avait vivement soutenue, il n'est pas admissible que les choses restent en l'état. La France doit reprendre sans délai sur le Niger la position qui lui est indispensable pour la protection de ses intérêts au Soudan.

Georges DEMANCHE.

UN HIVERNAGE AU SPITZBERG

EXPLORATION EKROLL

M. Charles Rabot, que ses explorations dans les régions boréales ont mis à même de bien connaître et juger les entreprises dirigées vers le pôle, a rappelé à la Société de géographie de Paris (7 déc. 1895) que l'année précédente on avait signalé une importante reprise des explorations arctiques. Pour étendre leurs recherches, trois expéditions ont passé l'hiver 1894-1895 dans les terres polaires : M. Peary dans le Grönland septentrional, la mission Jackson à la Terre François-Joseph, et le Norvégien Martin Ekroll dans le Spitzberg oriental. Voici la relation que donne M. Rabot de cette dernière expédition :

M. Martin Ekroll, monté sur la goëlette le *Willem Barents* s'est dirigé de la côte de Norvège vers l'île de l'Espérance (Hopen Eiland), qu'il doubla par le sud. D'après ses observations, son étendue serait beaucoup plus considérable que ne l'indiquent les cartes. Sa longueur serait de 22 milles et non de 13. A l'exception d'une pointe sablonneuse, large d'un mille, sur la côte nord, toute cette terre est constituée par un plateau élevé de 2 à 400 mètres. De Hopein Eiland, M. Ekroll atteignit les îles d'Anderson, situées à l'Ouest de l'île de Barents. Sur cet archipel

Digitized by Google

fut édifiée une hutte destinée à quatre hommes débarqués avec mission de chasser pendant l'hiver dans la région avoisinante. L'expédition revint ensuite au sud s'établir pour l'hivernage dans un mouillage voisin de la Whales Point (Terre d'Edge). Ce port qui n'est pas indiqué sur les cartes et qui, de l'avis de M. Ekroll, est un des meilleurs du Spitzberg, est situé par 77° 36′ de lat. N. et par 20° 59′ de long. E. de Gr. Dans le courant de l'automne, l'expédition explora la Deevic-bay. A cette époque, il y avait très peu de glaces à l'est des terres d'Edge et de Barents, et de l'avis de M. Ekroll, il aurait été facile d'atteindre, en cette saison, la côte orientale de la terre du N.-E. Jusqu'à la fin de septembre, il n'y eut dans cette région d'autre glace que celle qui se forma par le froid sur la nappe calme des fjords.

Pendant l'hiver, la banquise s'ouvrit fréquemment dans le Storfjord et autour des Mille Iles. Plusieurs fois même, aux environs de cet archipel, elle dériva à perte de vue. A l'est s'étendait presque toujours une nappe d'eau libre plus ou moins large. Pendant l'hivernage, à plusieurs reprises, la température s'abaissa à — 40°. Le vent dominant était celui du N.-E. La brise du S.-E. avait les caractères du *fœhn*, et l'élévation brusque du thermomètre qu'elle déterminait amenait régulièrement chez les explorateurs des malaises présentant les symptômes de la malaria. Dès que le vent remontait vers le nord et que la température s'abaissait de nouveau, cette indisposition cessait immédiatement.

Toutes les stries formées sur les îles et les récifs du Storfjord par les glaces flottantes sont orientées vers l'embouchure de cette large baie, et indiquent que ces glaces ont un mouvement de dérive général vers le sud. Dans ce fjord, le courant porte au contraire vers le nord; le mouvement des glaces est donc déterminé principalement par le vent dominant du nord-est. D'après M. Ekroll les glaces de la mer de Kara arriveraient à la côte orientale du Spitzberg.

Ce voyageur a observé les glaciers du Spitzberg, et suivant ses observations, ils reculeraient annuellement, notamment dans le Spitzberg oriental. La phase de décroissance signalée par Heuglin en 1870 durerait donc encore aujourd'hui.

Dans le courant de juillet 1895, l'expédition quitta son port d'hivernage, et après avoir rallié les hommes laissés sur l'île Anderson, se dirigea vers la côte septentrionale du Spitzberg. Par suite de la persistance des vents d'ouest une épaisse banquise se trouvait entassée devant cette

Digitized by Google

côte. Dans ces conditions, M. Ekroll battit en retraite vers le sud et rentra dans le Storfjord. De ce côté, les glaces étaient non moins compactes. A la fin d'août, une grande banquise s'étendait vers l'ouest de la terre d'Edge, fermant presque complètement l'entrée de la baie; le long de la côte orientale du Spitzberg occidental s'ouvrait seulement un étroit chenal d'eau libre.

Jusqu'ici aucune expédition n'avait hiverné dans le Spitzberg oriental. Les observations météorologiques et hydrographiques exécutées par M. Ekroll ont donc une importance capitale. Ajoutons que cette expédition a réussi à tirer le nombre absolument colossal de 63 ours blancs.

Les remarques de M. Ekroll sur la position des glaces pendant l'été 1894 dans le Spitzberg oriental sont un nouvel argument à l'appui du projet d'exploration des régions arctiques situées au nord de l'Europe, développé l'an dernier. Actuellement les choses se passent ainsi : un beau jour un explorateur a l'idée d'étudier telle ou telle région, il part, il rencontre sur sa route d'énormes banquises, il n'essaie pas moins d'avancer, et comme finalement aucun navire n'est assez puissant pour se frayer un passage au milieu des glaces, il est bloqué, ou coulé, ou tout au moins réduit à l'inaction. Une somme considérable d'argent et d'efforts se trouve ainsi complètement perdue.

Selon M. Rabot, pour obtenir des résultats presque certains autour du Spitzberg, de la Nouvelle-Zemble et de la Terre François-Joseph, les expéditions doivent partir sans destination fixe et immuable. Certaines années les glaces restent agglomérées sur la côte nord du Spitzberg et entre la Nouvelle-Zemble et la Terre François-Joseph, laissant la mer très libre dans l'est du Spitzberg. D'autres saisons, les banquises affectent une distribution géographique inverse ; la côte du Spitzberg est dégagée très loin vers le nord et le N.-E., l'accès de la Terre François-Joseph relativement facile, et pendant ce temps le Spitzberg oriental se trouve bloqué par la glace. Au lieu d'essayer d'atteindre, à n'importe quel prix, une terre déterminée à l'avance, les expéditions arctiques devraient simplement rechercher la zone d'eau libre existant à cette époque, et travailler dans cette région. Les plus habiles chasseurs de phoques norvégiens ne procèdent pas autrement, et on sait l'importance des découvertes géographiques que ces humbles pêcheurs ont fait dans les régions arctiques.

A cet égard, l'expérience est particulièrement instructive. En 1872.

Digitized by Google

M. Nordenskiöld se met en route pour le Spitzberg, avec le projet de pousser vers le pôle en partant des Sept Iles. Les banquises arrêtent l'expédition, l'empêchent d'atteindre les Sept Iles, et l'exposent aux plus terribles dangers ; à la même époque, Payer qui devait, l'année suivante, découvrir la Terre François-Joseph, était bloqué par les glaces, à une très basse latitude, devant la Nouvelle-Zemble, et, pendant ce temps, les pêcheurs norvégiens trouvant la mer libre à l'est du Spitzberg, se promenaient tranquillement autour de la Terre du Roi Charles, dans leurs coquilles de noix. Les mêmes faits se sont passés en 1894. En essayant d'atteindre les Sept Iles, le navire de l'expédition américaine de Wellman, a été coulé par les glaces, et ce n'est qu'au prix des plus grands efforts que M. Jackson a pu marcher vers la Terre François-Joseph. A la même époque, la mer était au contraire très libre dans le Spitzberg oriental comme en 1872, et si M. Ekroll, qui a entrepris l'exploration à ses frais, avait eu à sa disposition un vapeur comme ses collègues américains et anglais, nul doute qu'il n'eût fait des découvertes d'une importance capitale.

UN NOUVEAU PAYS DE L'OR

LE COLORADO

Naguère la Californie était par excellence le pays de l'or; puis ce fut le tour de l'Australie; enfin, hier encore, le Transvaal passait pour le plus riche pays du monde et détenait sans conteste le record du métal jaune. Un nouveau concurrent vient cependant de se lever à l'horizon : c'est le Colorado, qui, comme jadis son aîné aux États-Unis, l'État de Californie, marche à pas de géant dans la voie de l'exploitation aurifère et de la spéculation. L'extraction est jusqu'ici peu considérable, mais en revanche les promesses d'avenir sont telles qu'il n'en a jamais existé de plus belles.

Voici, d'après la correspondance suivante de Colorado-Springs, 15 décembre 1895, adressée au *Journal des Débats*, quel est ce nouveau pays de l'or :

Digitized by Google

C'était naguère un séjour bien tranquille, bien éloigné du monde que ce petit village juché dans une brisure des monts Rocheux, à 3.000 mètres au-dessus du niveau de la mer, et dominant l'immense plaine de Denver. Quatre ou cinq hôtels au milieu de sapins, quelques cottages, une chapelle, voilà tout ce qu'il offrait aux malades qui venaient chercher ici, pour leur poitrine affaiblie, un air pur, raréfié et bienfaisant. Les temps sont changés et nous voici envahis par la foule étrange et mêlée des spéculateurs et des joueurs. Rien, du reste, qui rappelle le cercle des étrangers de Monte-Carlo ni la foule brillante qui surveille, souriant ou souffrant, les fantaisies de *la rouge* ou de *la couleur*. Pas d'élégances, aucun palais, mais simplement trois salles qui s'intitulent « Bourses des Valeurs minières », *Mining Exchanges*. Depuis quelques jours, la fièvre de l'or s'est emparée de tous les coureurs de bois ou de montagnes, de tous les employés de la ville et des villages, de tous les ouvriers du carreau ou du fond des mines. Et les actions de 75 compagnies de sauter, de tomber, de rebondir, de monter de nouveau pour redescendre plus vite, à la grande joie de ceux qui savent quitter le jeu à temps.

Voilà un simple commis de chez Proudfit et C° qui se retire avec 375.000 fr.; il avait acheté des Alamo, des Mont Roza, des Cripple Creek, des Isabella, des Anaconda, des Anchoria, des Moose, des Victor. Des actions d'un sou valent aujourd'hui vingt sous. Avec des hausses semblables, il est impossible de ne pas devenir riche en quelques jours et tous sont ici pour réaliser ce rêve américain : faire une fortune honnête en un tour de main. Cette semaine, on a vendu ou acheté 11.852.457 actions en trois Bourses, sans parler de ce qui s'est fait sur le trottoir, la coulisse d'ici. Nous battrons tous les records des Kaffirs et l'Afrique du Sud ne sera qu'un hospice de pauvres auprès de ce que nous promet l'avenir de Cripple Creek, le camp minier qui nous vaut cette fièvre nouvelle.

Plus de 150 *claims* sont en exploitation ou vont l'être, et chacune de ces entreprises compte sur des rendements incalculables. L'or est à pied d'œuvre : on n'a qu'à gratter dix mètres d'alluvion pour trouver d'abord des paillettes, puis des quartz aurifères réguliers donnant 200 fr. à la tonne; on peut descendre à 100 mètres, à 200 mètres, on trouve toujours le métal jaune et, avant quelques années, c'est 500 millions d'or que Cripple Creek aura ajoutés à la richesse du monde. Et

Digitized by Google

les mineurs de planter leurs pieux sur les terrains qu'ils convoitent, et les propriétaires d'élevages de s'armer jusqu'aux dents pour repousser par la force ces nouvelles invasions. Quinze cents mineurs nous sont arrivés hier de Denver pour s'emparer de lots supposés susceptibles de développements; ils auraient réussi s'ils n'avaient trouvé une petite armée organisée pour prévenir leur attaque. Quelques Français se trouvent ici, le baron de Bats, MM. Chartier, Paladan, le comte des Garetz, M. de Mony, et c'est plaisir de voir nos compatriotes se mêler, sans y rien risquer, à cette foule anxieuse d'arriver à la richesse.

Si l'or est à la mode, l'argent est, par contre, à la baisse. Le Colorado avait été très atteint, il y a deux ans, par la crise de l'argent. Les faillites succédaient aux faillites à Denver, et c'est grande chance que la ville n'ait pas été mise à sac par les malheureux qui, par milliers, faisaient queue à la porte des banques dans l'espoir, — trop vain, hélas! — de reprendre leurs épargnes. Les ruines ont été immenses et les misères au delà de toute expression. Aussi, malgré les prédications de quelques propriétaires de mines, personne ne veut plus entendre parler du métal blanc. Et le Colorado ne s'en trouve que mieux.

EXPLORATEURS ET VOYAGEURS

Le prince *Henri d'Orléans*, qui, après son départ (22 juin 1895) de Ta-Li-Fou, où il était arrivé en venant d'Hanoï par Mongtsé, n'avait point donné de ses nouvelles, a télégraphié de Sadiya, 24 décembre, pour annoncer son arrivée à la frontière de l'Inde. A la fin d'août il avait terminé l'exploration du Mékong chinois. De septembre à décembre il parcourut à pied les pays indépendants du Tibet et traversa toutes les branches de l'Irraouaddy près de ses sources. Depuis son départ du Tonkin, il a parcouru 3.300 kilomètres dont 2.400 nouveaux. Rapportant de nombreuses collections, il espère rentrer en France en février. Sadiya, située sur la rive droite du Lohit, un peu en amont de son confluent avec le Brahmapoutre, est un centre commercial assez important de l'Assam, situé à l'extrême frontière N.-E. de l'Inde.

Digitized by Google

Le capitaine italien *Bottego* est parti le 12 octobre de Berawa pour le pays des Somalis, afin de compléter les observations qu'il a faites en 1892-93 avec son compagnon Grexoni, dans le bassin supérieur du Juba et pour essayer de déterminer le système hydrographique de l'Omo dont l'issue est encore inconnue. On ignore en effet si cette rivière se jette dans le lac Rodolphe, ou si elle n'est pas le cours supérieur du Sobat. L'expédition Bottego a pour premier objectif Logh où elle fondera une station commerciale que doit diriger le Dr Sacchi.

L'explorateur allemand *Otto Ehlers* s'est noyé au cours d'un voyage qu'il faisait sur le territoire anglais de la Nouvelle-Guinée. Sur 43 personnes dont se composait l'expédition, 20 indigènes ont péri avec lui, 3 ont déserté; les autres sont arrivés à Portsmoesby. Toutes les notes de M. Ehlers sont perdues. Le sous-officier Prening, qui accompagnait M. Ehlers, a également péri.

Une expédition vers le pôle Sud est partie des États-Unis (décembre) sous la direction du Dr *Cook*, un des compagnons de Peary dans son premier voyage au Groënland. Elle s'embarque sur deux petits bâtiments de 100 tonneaux avec lesquels elle peut atterrir dans la baie d'Erebus et Terror, à 700 milles anglais au sud du cap Horn. Les navires doivent passer l'hiver aux îles Falkland si les régions polaires ne fournissent aucun lieu d'hivernage possible. L'expédition se compose de 16 hommes, dont 6 savants. Contrairement à l'opinion générale, le Dr Cook estime que les régions antarctiques sont habitées. L'été dernier, pour se préparer à ce grand voyage d'exploration, le Dr Cook avait entrepris une tournée dans l'ouest du Groënland, bien qu'il n'eût pas obtenu l'autorisation du gouvernement danois à cet effet. Son navire fut pris dans les glaces, et il dut fréter, à grand prix, un nouveau bâtiment pour rapatrier ses 50 passagers en Amérique.

Digitized by Google

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES ET COLONIALES

AFRIQUE

Tombouctou : *Provenances des marchandises européennes.* — Sauf le sucre qui vient de Marseille, les autres marchandises européennes qui arrivent à Tombouctou sont allemandes ou anglaises.

Les cotonnades blanches viennent de Hambourg. La guinée bleue constitue le fond des importations de tissus. Les étoffes teintes en rouge, andrinople et autres, sont très recherchées. Tous les tissus ornementés et de couleur, les gros bariolages sont dédaignés au Niger ; on préfère les sobres dispositions, les dessins composés de lignes droites et brisées selon le goût arabe. La pièce de guinée qui vaut 7 francs au Sénégal, se vend 20 à 25 francs à Tombouctou. Après les étoffes, les caravanes apportent à Tombouctou, en produits européens, le papier en rames (0 fr. 30 à 0 fr. 50 la feuille), les tabatières noires en carton laqué, les épices, le poivre, les clous de girofle, les petites perles à broder, les grosses perles pour colliers, les parfums, la soie à broder, les fez, couteaux, aiguilles, ciseaux, miroirs, ceintures, tasses à thé, théières, le thé, etc. Voici deux ans que Tombouctou est possession française et ce sont les commerçants étrangers qui semblent seuls avoir profité de notre occupation !

État du Congo : *L'affaire Stokes et l'Allemagne.* — Après avoir réglé l'affaire Stokes avec l'Angleterre (t. XX, 738), l'État du Congo a dû procéder à la même opération avec l'Allemagne, dont on ne s'explique pas bien l'intervention en cette affaire ; aussi une explication est-elle indispensable pour le lecteur. Stokes ayant recruté ses porteurs et formé sa caravane sur le territoire appartenant à l'Allemagne, celle-ci a argué de cette circonstance pour demander une indemnité au Congo « pour le préjudice qu'auraient subi les hommes de la caravane de M. Stokes par le fait d'avoir été illégalement privés de leur chef ». La raison paraissait un peu spécieuse, et jamais le souci pour les intérêts des noirs, dont le chef n'était pas un Allemand, n'avait été poussé si loin. Néanmoins le Congo admit la réclamation allemande par une note du 20 novembre 1895 et offrit une indemnité de 100.000 francs, qui fut acceptée par le gouvernement allemand et payée à celui-ci. 86 des porteurs de Stokes ayant été retenus par les autorités congolaises, ordre a été donné de les rapatrier aux frais de l'État du Congo, et ce dernier, pour chacun de ceux qui ne pourraient être rapatriés, consent à payer 1.000 marcs d'indemnité en faveur de la famille ou de la tribu à laquelle ils appartiennent.

L'Allemagne ayant protesté en même temps contre la prime de 10 0/0 que payerait l'État du Congo à ses agents pour l'ivoire ou les autres produits qu'ils achèteraient, prime de nature à nuire au commerce allemand, il lui a été répondu qu'aucune prime ne serait payée à l'avenir.

Digitized by Google

Les notes échangées sur ces affaires entre les deux gouvernements, du 20 novembre au 11 décembre, ont été publiées dans le *Mouvement géographique.*

Lors de l'insurrection de la Jamaïque, un civil dont le cas était analogue et même beaucoup moins grave que celui de Stokes, fut jugé sommairement par la cour martiale, condamné et exécuté. Dans cette circonstance l'acte du conseil de guerre anglais fut hautement approuvé en Angleterre. Les journaux belges font ressortir la contradiction qui existe entre cette affaire et celle de Stokes. Ils oublient seulement que, dans le premier cas le conseil condamnant était anglais, tandis que dans l'affaire Stokes, seul le pendu était Anglais !

Transvaal : *La question des étrangers.* — Il se produit depuis quelque temps une certaine agitation parmi les nombreux étrangers *(uitlanders)* qui se trouvent au Transvaal dans le but d'être admis à participer à l'administration du pays. Il y a actuellement au Transvaal environ 35.000 étrangers dont 20.000 Anglais au moins, contre 18 à 20.000 électeurs boërs. Les Anglais veulent jouir des mêmes droits que les Boërs et pour cela obtenir la naturalisation transvaalienne. Mais ce n'est pas là chose facile; en effet, la législation de ce pays est, sous ce rapport, très restrictive, car elle exige, outre des conditions de séjour, moralité, etc., une approbation de la demande de naturalisation par les deux tiers des électeurs boërs de la circonscription du postulant, et, de la part de celui-ci, la prestation du serment de fidélité à la République. Or ce sont des conditions (notamment le serment) que les Anglais jugent exorbitantes, et le président de la chambre des mines, M. Lionel Philipps, s'en est fait l'écho dans une allocution assez menaçante. Les *uitlanders*, dans leurs revendications, ne sont pas sans arrière-pensée. Ils demandent bien à avoir les mêmes droits que les Boërs, mais ils n'entendent pas avoir les mêmes devoirs. Ils veulent devenir citoyens du Transvaal, mais ils veulent aussi conserver la nationalité britannique. M. Lionel Philipps l'a déclaré formellement. Cela permet de juger à leur juste valeur les revendications anglaises.

De leur côté les Boërs ne veulent rien changer à leur législation, car ils estiment, non sans raison, que le jour où ils donneront des droits égaux aux leurs à ces 35.000 étrangers, dont beaucoup sont le rebut des colonies anglaises voisines, ils abdiqueront leur indépendance.

Un récent point d'histoire donne raison aux Boërs. Il y a une vingtaine d'années, la législation du Transvaal donnait toute facilité aux étrangers pour se faire naturaliser. Beaucoup en avaient profité, si bien qu'un beau jour les nouveaux sujets de la République, se trouvant en nombre, demandèrent l'annexion du Transvaal à l'Angleterre, ce qui fut fait sans plus tarder. Les Boërs, qui avaient fort mal vu escamoter leur indépendance, se contentèrent d'abord de protester; mais ne se voyant pas écoutés, ils prirent les armes (1880) et après une courte lutte, marquée par le brillant fait d'armes de Majuba Hill, ils reconquirent leur indépendance et la firent reconnaître par l'Angleterre (1881).

Digitized by Google

Madagascar : *Décret d'organisation.* — Sans se prononcer sur le régime qui sera établi à Madagascar, le gouvernement vient cependant de régler l'organisation provisoire du pays. Voici le texte de ce décret :

Art. 1er. — Le résident général est le dépositaire des pouvoirs de la République française dans toute l'île de Madagascar et ses dépendances, Il est nommé par décret du Président de la République et relève du ministre des colonies.

Il a seul le droit de correspondre avec le gouvernement de la République, sauf l'exception relative au commandement des troupes, réglée par l'art. 5. Il communique avec les divers départements ministériels par l'intermédiaire du ministre des colonies. Il correspond directement avec le gouverneur général de l'Indo-Chine, avec les gouverneurs des possessions françaises dans l'océan Indien, avec les consuls de France dans l'Afrique australe, les Indes, les côtes de l'océan Indien, les Indes néerlandaises et l'Australie.

Il ne peut engager aucune négociation diplomatique sans l'autorisation du gouvernement de la République.

Art. 2. — Le résident général organise, dirige ou contrôle les différents services de Madagascar et de ses dépendances. Il nomme à toutes les fonctions civiles exercées par les Français en dehors du personnel de la magistrature et des trésoriers-payeurs ou trésoriers particuliers visés par l'art. 155 du décret du 20 novembre 1882 et à l'exception des emplois ci-après : secrétaire général de la résidence générale, résidents, vice-résidents et chefs des principaux services administratifs. Les titulaires de ces derniers emplois sont nommés par décret, sur sa présentation.

En cas d'urgence, le résident général peut suspendre ces fonctionnaires et les renvoyer en France à la disposition du ministre; il doit en rendre compte immédiatement au ministre des colonies.

Art. 3. — Le résident général a sous ses ordres directs toutes les autorités, sauf l'exception mentionnée à l'art. 5, relative au commandement des troupes. Il peut déléguer tout ou partie de ses pouvoirs au secrétaire général de la résidence générale, qui est appelé à le remplacer en cas d'absence ou d'empêchement.

Art. 4. — Le résident général est responsable de la défense intérieure et extérieure de Madagascar et de ses dépendances. Il dispose, à cet effet, des forces de terre et de mer qui y sont stationnées, dans les conditions déterminées par l'art. 5. Aucune opération militaire, sauf dans le cas d'urgence où il s'agirait de repousser une agression, ne peut être entreprise sans son autorisation. Le résident général ne peut, en aucun cas, exercer le commandement direct des troupes. L'état de siège ne peut être établi ou levé que par le résident général.

Art. 5. — Le commandant supérieur des troupes exerce le commandement des troupes. Pour tous les objets qui concernent son commandement, discipline, personnel, matériel, administration, justice militaire, il correspond directement avec le ministre dont il dépend.

Chaque fois que le résident général est dans la nécessité de recourir à l'action militaire, il se concerte avec le commandant supérieur des troupes, et dans le cas où le concert ne peut s'établir et où il est impossible d'en référer au ministre responsable de la garde et de la défense des colonies, il détermine par voie de réquisition le but à atteindre.

Art. 6. — Le résident général est chargé de l'organisation et de la réglementation des milices affectées à la police et à la protection des populations.

Art. 7. — Des territoires militaires peuvent être déterminés par le résident général après avis du résident compétent et de l'autorité militaire. Dans ces territoires, l'auto-

Digitized by Google

rité militaire exerce les pouvoirs de résident. Les officiers commandant ces territoires sont nommés, sur la présentation du commandant supérieur des troupes, par le résident général et correspondent directement avec lui pour les affaires administratives. Les territoires militaires rentrent sous le régime normal par arrêté du résident général.

Art. 8. — Un conseil de résidence est institué près du résident général, qui le préside. En cas d'absence ou d'empêchement du résident général, le conseil est présidé par le secrétaire général de la résidence générale. La composition et les attributions de ce conseil seront déterminées par un décret spécial rendu sur la proposition du ministre des colonies, après avis du résident général.

Art. 9. — Le résident général dresse chaque année, en conseil de résidence, le budget de Madagascar et de ses dépendances. Après approbation de ce budget par le ministre des colonies, il prend toutes les mesures nécessaires pour sa mise à exécution. Il soumet à la ratification du ministre des colonies tous projets de travaux, contrats, concessions et entreprises de toute nature qui engageraient les ressources budgétaires au delà de l'exercice courant.

Art. 10. — Le ministre des colonies est chargé de l'exécution du présent décret.

Fait à Paris, le 11 décembre 1895. Félix Faure.

Par décret du 11 décembre, M. Wiart, ingénieur des ponts et chaussées, a été chargé des fonctions de directeur des travaux publics de Madagascar. M. François administrateur principal de 1re classe à Nossi-bé, a été chargé des fonctions de résident à Tamatave. M. Mizon, lt de vaisseau, a été chargé des fonctions de résident à Majunga. M. Decœne-Racouchot, chef du secrétariat du gouvernement à la Guadeloupe, a été chargé de l'agence de Fort-Dauphin. Par arrêtés du 11 déc. : M. Lemaire, secrétaire général de la Côte d'Ivoire, a été mis à la disposition du résident général. M. Péan, administrateur à Sainte-Marie de Madagascar, a été désigné pour continuer ses services à Nossi-Bé.

Tribunaux français. — Un décret organise le régime des tribunaux français. Une cour d'appel est instituée à Tananarive. Des cours d'assises siègent à Tananarive, Tamatave et Majunga et des tribunaux de 1re instance y sont installés ainsi que des justices de paix. Une justice de paix à compétence étendue est établie à Diégo-Suarez. M. Sourd, président de la cour d'appel de la Réunion est nommé président de la cour de Tananarive; M. Dubreuil, président du tribunal de Tamatave (le seul créé jusqu'ici), est nommé procureur général.

Crédits. — Les 65 millions votés il y a un an pour les frais d'expédition étant épuisés, les Chambres viennent de voter (28 déc.) un crédit supplémentaire de 17.932.000 fr.

Rapatriements, pertes, licenciements. — La presque totalité du corps expéditionnaire destinée à être rapatriée immédiatement est rentrée en France en décembre.

Le Cachemire, parti de Majunga le 8 nov., a débarqué 230 malades à Toulon le 5 déc. et le 6 déc., à Marseille, 389 soldats alités et convalescents. 12 décès se sont produits pendant la traversée; à bord, on manquait totalement d'infirmiers.

Digitized by Google

Le Vercingétorix est arrivé le 13 déc. à Philippeville, où il a débarqué 437 rapatriés, dont 333 convoyeurs Kabyles, et est reparti pour Marseille avec 20 militaires. Il y a eu 38 décès en mer.

Le Chandernagor a débarqué, le 18 déc., à Oran 200 militaires ; le 21 à Port-Vendres 186, et 172 à Toulon le 22. Il y a eu 26 décès en cours de route.

Le Canarias est arrivé le 20 à Bône et y a débarqué, ainsi qu'à Bougie, 434 Kabyles malades ; 22 militaires convalescents ont été dirigés sur Marseille.

L'Iraouaddy (M. M.) a débarqué le 21, à Marseille, 141 soldats de la marine.

Le Liban, ramenant le 1er bataillon du 200e, le colonel Bizot, 35 officiers et le drapeau du régiment, est arrivé le 21 à Port-Vendres, ayant à bord 600 rapatriés divers ; 23 décès ont eu lieu à bord.

La Carolina, ramenant le 2e bataillon du 200e avec 13 officiers, est arrivé le 22 à Port-Vendres avec 479 rapatriés et 240 destinés à Toulon.

L'Amérique, rapatriant le 40e bataillon de chasseurs, est arrivée le 23 à Port-Vendres, ramenant 440 militaires de diverses armes, dont 16 officiers et 212 chasseurs. Il y avait 256 convalescents ou alités. 2 décès en cours de route.

L'Italie, ramenant 283 passagers de la marine dont 13 officiers, 231 passagers de la guerre dont 52 officiers, est arrivée à Toulon le 26. Un seu décès en mer.

L'Hindoustan, rapatriant le 1er bataillon du régiment d'Algérie (légion étrangère), est arrivé le 26 décembre à Mostaganem, ramenant 23 officiers, 400 légionnaires et 130 tirailleurs. Les convalescents étaient une centaine ; 10 décès ont eu lieu à bord.

La Colombia est arrivée à Alger le 28 avec 23 soldats et 431 conducteurs Kabyles ; 23 décès en mer, dont 22 Kabyles.

Le total des rapatriés par ces divers bâtiments pendant le mois de décembre est de de 4.313 militaires de tous grades et de 1.198 Kabyles.

Le ministre de la guerre a décidé la dissolution, dès leur entrée en France, des corps suivants : 200e de ligne, 40e chasseurs, 1er bataillon du régiment d'Algérie (légion), 10e escadron de chasseurs d'Afrique (un peloton est maintenu à Madagascar), les 15e, 17e, 18e batteries, les 4 compagnies du train. Seront provisoirement maintenues : deux ou trois compagnies du génie rapatriées (réorganisées à Montpellier), la relève du 30e escadron du train. La 16e batterie seule, reste à Madagascar.

L'esclavage en Afrique orientale. — M. Donald Mackenzie a fait une conférence à la *London Institution* sur l'esclavage dans la colonie anglaise de l'Est africain. M. Mackenzie avait été envoyé en Afrique au commencement de 1895, par la Société antiesclavagiste anglaise. Il a visité Zanzibar, Dar-es-Salaam. Pemba et Mombasa. Il a étudié plus spécialement l'île de Pemba. Il affirme que, bien que l'esclavage ait été aboli nominalement dans le sultanat de Zanzibar, il y fleurit plus que jamais. Tout travail manuel

Digitized by Google

est accompli par des esclaves, très souvent des esclaves femmes. Celles-ci sont la propriété absolue de leurs maîtres qui les traitent parfois de la manière la plus cruelle, allant jusqu'à les faire mourir sous les coups.

Les chiffres de l'exportation et de l'importation ne mentionnent pas la traite des esclaves ; mais M. Mackenzie estime qu'on importe et exporte en moyenne, dans cette partie de l'Afrique, 17,000 esclaves, représentant une valeur de 200,000 livres (5 millions de francs) environ. Le transport des marchandises de la côte vers l'intérieur est exécuté exclusivement à l'aide d'esclaves et M. Mackenzie estime que le sort de ces porteurs est plus dur encore que celui des esclaves de l'île de Zanzibar. La mortalité parmi ces porteurs est habituellement de 30 0/0 environ. Très souvent elle est plus grande encore. M. Mackenzie a cité, à ce propos, le fait que M. Stanley, pour son dernier voyage, était parti avec 625 porteurs et qu'il n'en avait ramené qne 225. M. Mackenzie croit que les 17.000 esclaves qu'on fournit annuellement représentent au moins 60.000 êtres humains enlevés, car il se produit pendant le transport des esclaves vers la côte des pertes terribles. M. Mackenzie est d'avis qu'on devrait délivrer les esclaves et que ceux-ci, contrairement à ce qu'on affirme, travailleraient même après leur libération, si on les payait. Il pense qu'avec 30.000 livres (750.000 francs) par an. on pourrait atteindre ce but.

Les Italiens en Abyssinie : défaite d'Amba-Alagi. — La campagne que le général Baratieri avait si brillamment commencée, il y a un an, contre le ras du Tigré, Mangascia, qu'il avait battu successivement à Coatit, Senafé, Debra-Ailat, a été brusquement interrompue par un désastre (1). La colonne du major Toselli, qui se trouvait en avant-garde à Amba-Alagi, au sud de Makallé et d'Antallo, a été presque entièrement détruite par les Tigrins, renforcés par les troupes du Choa, soit plus de 20.000 hommes, commandés par Makonnen, lieutenant de l'empereur Ménélik. 300 hommes sur 1.200 et 3 officiers sur 22 ont pu échapper au désastre. Voici le récit du combat, d'après le rapport sommaire adressé au ministre de la guerre :

Le combat eut lieu le 7 décembre vers 6 h. 30 du matin. Le major Toselli avait avec lui les bandes du ras Sébat, avec 350 fusils, d'Okulekuzai avec 350 fusils, et de Schekthala avec 340 fusils, et une batterie d'artillerie. L'attaque fut ouverte par le ras Ollié avec 7.000 Choans. Les Italiens se défendaient vaillamment quand tout à coup débouchèrent les colonnes du ras Micaël et du ras Makonnen avec 15.000 hommes, qui attaquèrent le centre de la position des Italiens. Le major Toselli visait à garder la position qui protège la route d'Antallo, d'où il espérait voir arriver les renforts du général Arimondi.

A 9 h. 45, on signala que les colonnes du ras Alula et de Mangascia cherchaient à tourner la position. La résistance continua, intrépide, jusqu'à midi 40. A ce moment, tout espoir de secours étant perdu, le major Toselli ordonna la retraite. Dès lors les Choans, qui avançaient avec circonspection,

(1) Voir la carte du Tigré, p. 33.

Digitized by Google

s'apercevant de la cessation du feu de la batterie, s'avancèrent en masse, tournant de toute part la position. Las Soudanais, sous les ordres du lt Scala, plutôt que d'abandonner la batterie, précipitèrent les mulets, les canons, les munitions dans le ravin.

Alors commença la descente à travers les anfractuosités de la route pour poursuivre le mouvement de retraite sur Makallé. Le dernier à partir fut le major Toselli, entouré des capitaines Anghera, Persico, Bodrero et Pagella avec une poignée de braves, tous épuisés. La petite phalange, échangeant des coups de fusil à dix pas, diminuait d'instant en instant dans une descente terrible. Quand elle fut arrivée sur la route, le major Toselli ordonna au capitaine Bodrero de rallier les survivants et de les conduire à Makallé. Le major resta sur la place; en même temps que lui, tombèrent ses lieutenants. Le capitaine Bodrero put reformer une colonne en réunissant les hommes dispersés et les guida avec les capitaines Pagella et Bazanni, qui avaient aussi la vie sauve, à Adera, où se trouvait le général Arimondi. Ce dernier ignorait l'attaque des Choans Il put maintenir l'ennemi en respect et recueillir à Adera les blessés et les fuyards, et ce n'est que très avant dans la nuit qu'il put rentrer à Makallé.

A la suite de cette défaite, le gouvernement italien a demandé aux Chambres un crédit de 20 millions de francs. Ce crédit a été voté après une longue discussion, ainsi qu'un ordre du jour dans lequel la Chambre se déclarait confiante dans le gouvernement pour maintenir le prestige des armes italiennes, « mais opposée à toute politique d'expansion ».

Des renforts envoyés aussitôt débarquent journellement, à Massaouah, troupes et munitions. Le général Baratieri a appelé sous les armes les milices de l'Érythrée. Mais les Abyssins, très éprouvés dans le dernier combat, n'avancent point. Leur camp principal serait à Dolo, au nord de Scelicot; leurs reconnaissances tournent autour de Makallé et se montrent dans la direction d'Haussen et d'Adoua. Ménélik serait au lac Ascianghi, un peu au sud d'Amba-Alagi.

Makallé. — C'est près de cette ville qu'aura sans doute lieu un des premiers chocs. Makallé, à 2.100 mètres d'altitude, se trouve à 8 jours de bonne marche au sud de Massaouah et à 3 jours d'Adigrat; centre important de l'Abyssinie comme population, il est l'ancienne capitale du Tigré sous le négous Johannès. C'est de Makallé que partit le ras Alula pour combattre les Italiens à Dogali. Le ras Mangascia en fit sa base d'opérations avant sa défaite à Coatit. A Makalé se croisent les routes d'invasion, venant de l'Amhara et du Choa pour se diriger, soit sur Adigrat, soit sur Adoua; la position stratégique est donc importante. Le pays est un des plus fertiles de ceux occupés par les Italiens et présente de nombreuses voies d'accès pour pénétrer, à l'ouest, dans le Tigré. Makallé était la 3e grande étape de pénétration des Italiens : le 1re étant à Kassala, la 2e à Adigrat et Adoua. Faiblement occupé tout d'abord, Makallé vient de voir ses défenses sensiblement renforcées.

Digitized by Google

Abyssinie : *Le lac Zouaï.* — On se souvient qu'il y a un an le négus d'Abyssinie avait organisé une expédition militaire au sud du Choa, dans la région des pays Gallas où le système hydrographique est encore très mal connu. L'ingénieur suisse Ilg, à qui Ménélik doit plusieurs travaux d'art, entre autres un pont sur le moyen Haouach, a rapporté des documents géographiques sur le lac Zouaï. Nous les extrayons du *Globus* allemand et du *Bolletino* italien. Quoique le souverain d'Abyssinie cherchât à donner un air de mission scientifique à son entreprise, son mobile principal et peut-être unique, consistait à s'emparer des cinq îles de ce lac dont la superficie semble ne pas dépasser 700 kil. carrés.

Le négus, escorté de 18.000 guerriers, atteignit les rives du Zouaï après 50 jours de marches fatigantes. Des difficultés imprévues surgirent alors : il fallut, pour atteindre les eaux libres, franchir une zone de marais dont les creux se dissimulent sous des herbes trompeuses et où les buissons épineux surgissent partout. Néanmoins, les hommes de l'expédition parvinrent à fabriquer, en 3 jours, 100 canots dont chacun contenait 10 personnes. Les habitants des îles ne tentèrent pas la moindre résistance, tant les avaient épouvantés les coups de canon tirés par Ménélik sur les nombreux hippopotames de la région.

Le négus se mit aussitôt à la recherche des prétendus trésors dont il avait l'esprit hanté, à la suite de révélations des voyageurs. Il ne trouva que des églises bien conservées, contenant des objets précieux et surtout une grande quantité de manuscrits, datant probablement du commencement du xve siècle, époque où le christianisme florissait dans la contrée. Les insulaires, dont l'origine abyssinienne n'est pas douteuse, mais chez lesquels l'antique foi chrétienne s'est changée en un paganisme grossier, n'ont point été spoliés par leur nouveau maître. Ménélik, jaloux de gagner leur confiance, a laissé tout en place. Aujourd'hui, les savants abyssins ont pour mission d'étudier les manuscrits dont ils ne connaissaient que l'existence, parce que ces documents manquent complètement dans la bibliothèque du souverain.

M. de M.

ASIE ET DIVERS

Laos et Haut-Mékong : *Influence française.* — D'après une communication faite à la Société de géographie commerciale par M. Macey, l'influence française est devenue rapidement prépondérante sur le Haut-Mékong, depuis l'envoi, en 1894, d'un agent du gouvernement à Xieng-Kong et Xieng-Sen (rive droite), chargé de surveiller l'application du traité d'octobre 1893 avec le Siam et par suite le transit dans la zone réservée de 25 kilomètres. Les relations entre le Yunnan, le Szé-Chuen, les États chans, la Birmanie, les Sip-Song-Panas, le Luang-Prabang, Xieng-Mai, Nan et le Siam sont devenues plus faciles, par suite de l'expulsion des irréguliers qui infestaient cette zone.

De juillet à décembre 1894, l'agence française de Xieng-Kong a délivré des passeports à 1.452 personnes de nationalités diverses : Chans, Birmans,

Digitized by Google

Méos, Yaos, Yunnanais, Lues, Chinois, Siamois, Laotiens, etc. Ces diverses personnes couduisaient 277 animaux de bât et 100 bateaux d'un tonnage moyen de 900 à 1.000 kilos de marchandises. En trois mois, il a été transité pour 40.000 piastres ou 120.000 fr. de produits. Les années précédentes, avant la venue de l'agent français, le nombre des bateaux pointés à Xieng-Kong ne dépassait pas 12 à 15 par an ! Le nombre de colporteurs et de bêtes de somme pour les caravanes du Yunnan et du Szé-Chuen, est passé de 180 par an à 500 pour les deux mois de novembre 1894 et janvier 1895 ! Les passeports français sont si appréciés qu'on exige, vu l'abondance des demandes, des papiers réguliers pour les délivrer. Sans y être astreints, les Chinois sujets anglais, les Birmans et Chans, cependant si arrogants d'ordinaire, viennent d'eux-mêmes demander le visa de l'agent français. Les exploitations de bois de teck des pays chans et siamois se développent, et toute la région est en voie de prospérité.

Il faut accueillir avec satisfaction ces bonnes nouvelles, que donne M. Macey, mais qui sont cependant bien optimistes à côté des vexations et des ingérences continues des Siamois au Mékong, malgré le dernier traité.

Canonnières (t. XX, p. 613). — Le lt de vaisseau Simon, qui était arrivé avec la canonnière *La Grandière* à Luang-Prabang, n'a pas pris cette localité comme terminus de sa navigation. Il en est reparti le 11 octobre 1895 et, continuant sa marche en remontant le Mékong, est arrivé, après cinq jours de navigation difficile, à Xieng-Khong à environ 250 kil. en amont de Luang-Prabang. De là, il a pu atteindre Tong-Ho à une centaine de kilomètres plus loin, à l'extrémité nord de la province siamoise de Xieng-Sen qui aboutit au coude que fait le Mékong en se redressant brusquement vers le nord. Il est probable que le *La Grandière* ne pourra remonter plus haut en cette saison. La présence de notre canonnière sur le fleuve produit le plus heureux effet, à la fois sur les Laotiens dont elle calme les craintes et assure la protection, et sur les Siamois dont elle arrête les menées hostiles.

Mexique : *Soieries japonaises.* — Les soieries françaises, qui, jusqu'ici, n'avaient pas de concurrents sérieux au Mexique, viennent d'en rencontrer un dans le Japon. En 1894, pendant que la France importait au Mexique pour 759.000 piastres de soieries, les Etats-Unis n'en importaient que 109.000, l'Allemagne 35.000, la Suisse 8.100. Le chiffre du Japon était presque nul : 30 piastres ! Or, pendant les 4 premiers mois de 1895, grâce à leur prix, il est arrivé au Mexique pour 35.000 piastres de soieries japonaises. Notre suprématie est donc en péril. Pour lui maintenir son rang, il faudrait pouvoir disposer des armes de notre rival : le bon marché joint à la qualité. Ainsi, le pongée uni français coûte 51 centavos, celui du Japon 38 1/2; le pongée brodé français vaut au Mexique 2 piastres,52, tandis que celui du Japon s'y vend seulement 1 p., 35. Pour le crêpe, les prix sont de 2 p. 50 pour Lyon et 1 p. 13 pour Yokohama. La solution du problème est difficile.

Digitized by Google

Angleterre : *Pêcheries.* — En 1893, le produit total des pêches du Royaume-Uni, non compris les coquillages, a été de 713.000 tonnes, représentant une valeur de 170 millions et demi de francs. L'Angleterre seule a donné 357.000 t. et 125 millions de francs; l'Écosse, 313.000 t. et 39 millions; l'Irlande, 43.000 t. et 6 millions 1/2. Les coquillages représentent en outre, 10 millions de francs. Les poissons bon marché (morue, hareng, etc.) entrent pour les 4/7 du poids total, mais pour moins de 1/2 de la valeur. Le nombre des bateaux équipés pour la pêche a été, en 1893, de 27.204 pour l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande, avec 124.187 hommes et enfants. Londres reçoit directement 58.000 t. de poisson, venant au même rang que Hull, après Grinsby, le plus important de tous (84.000 t.). La seule compagnie de chemins de fer, *Manchester, Sheffield and Lincolnshire*, n'a pas transporté moins de 87.000 t. de poisson.

Messageries maritimes : *Nouveaux services.* — La convention passée entre l'État et la Cie des Messageries maritimes le 5 nov. 1894, approuvée par la loi du 9 juillet 1895, entre partout en vigueur avec l'année 1896. Cette convention apporte des changements assez importants dans les services d'Extrême-Orient, de la Nlle-Calédonie et de Madagascar. La ligne de la Nlle-Calédonie ne touchant plus à Mahé ne correspondra plus avec Madagascar. Cette ligne, au lieu d'un voyage mensuel, aura un départ toutes les 4 semaines de Marseille à partir du 5 janvier. De Suez elle ira directement à Colombo et de là en Australie comme auparavant. A Colombo elle correspondra, à l'aller et au retour, avec la ligne de Chine partie de Marseille une semaine avant et rentrant en France une semaine après elle. La ligne de Nlle-Calédonie aura une vitesse de 15 n. entre Marseille et Colombo et de 14 n. au delà.

Sur la ligne de Chine, dont le départ aura lieu toutes les 2 semaines comme auparavant, le paquebot partant 8 jours avant celui de Nlle-Calédonie desservira Djibouti et Bombay, nouvelle escale. Le paquebot partant 8 jours après ira directement d'Aden à Colombo sans toucher à Bombay. La 1re de ces lignes aura une vitesse moyenne de 13 n., la 2e de 13 n. 5, et de 14 n. après l'entrée en service des paquebots en construction.

Les départs pour Madagascar, le Réunion et Maurice qui avaient lieu les 3 et 12 de chaque mois seront reportés au 10 et au 25. Ce double service sera direct par Djibouti, Aden et Zanzibar (l'escale de Mahé étant supprimée), et se fera à la vitesse de 12 n.

Union coloniale française : *Conférences.* — Deux conférences importantes ont déjà été faites sous les auspices de cette Société, l'une, par M. P. Leroy-Beaulieu sur les *Grandes Cies de colonisation*, l'autre, par M. Martineau sur *Ce qu'il faut faire à Madagascar*. Voici quelles seront les prochaines conférences : 9 janvier, M. de Montebello : *L'Armée coloniale;* — 23 janv., M. Ch. Roux : *Comment avoir des colonies prospères?* — 6 fév., M. Marcel Dubois : *Les colonies et l'enseignement géographique;* — 27 fév., M. d'Estournelles : *Le recrutement des fonctionnaires des colonies;*

Digitized by Google

— 5 mars, M. Ulysse Pila : *Dix années de luttes aux colonies;* — 19 mars, M. Chailley-Bert : *L'Œuvre de colonisation et l'éducation nationale.*

Cours et conférences. — A la Faculté des lettres de Paris, M. Himly fait (le mardi et le jeudi) l'*Histoire sommaire des grandes découvertes après le* XVI*e siècle.* M. Marcel Dubois (le jeudi) traite de la *Colonisation française dans les contrées de climat tempéré.* — Au Collège de France M. E. Levasseur expose (le mardi et le vendredi) le *Développement industriel des États-Unis et la condition des ouvriers.* M. L. Léger étudie (le jeudi) les *Luttes des Serbes contre les Turcs* et le *Cycle de Kossovo*

Le pont le plus élevé du monde est le viaduc établi sur la rivière Loe, sur la ligne d'Antofagasta, en Bolivie. Ce pont est établi dans les Andes, à l'altitude de plus de 3.000 mètres; il laisse entre le niveau des eaux de la rivière et l'arête supérieure des rails un espace de 194 mètres. La longueur totale du pont est de 250 mètres, et la travée principale mesure 24m50. La voie est de 1m36 d'écartement et les trains circulent sur le pont à la vitesse de 48 kilomètres à l'heure.

BIBLIOGRAPHIE

— La librairie HACHETTE tient toujours la tête pour le bon goût, le fini et le choix de ses ouvrages illustrés.

Le Tour du Monde, dans cette année 1895, la 36e de son existence, a inauguré une nouvelle série qui élargit singulièrement sa portée et son cadre. Aux relations développées de grands voyages s'ajoutent : 1° une *Chronique* courante, embrassant toutes les parties du globe; 2° un *Courrier géographique* qui élucide et commente les nouvelles lointaines; 3° une série semi-mensuelle de *Tableaux graphiques* offrant, avec les renseignements pratiques d'heure, de prix, d'itinéraire et de distance, toutes sortes de devis de voyages à entreprendre au gré de chacun, selon la saison. Dans le volume de 1895, on trouve les récits de voyages de MM. Girardin, en Australie; de Soudak, A travers les Résidences impériales de Crimée; Marguillier, A travers le Salzkammergut; d'Albéca, Au Pays des Éoués; Vuillier, en Sicile; de Soudak, Aux villes mortes de Crimée; Foureau, chez les Touareg; l'abbé Le Camus. Aux sept églises de l'Apocalypse; Schrader, à Bordeaux; Mlle de Bovet, en Écosse; du lt Garde, Au Groënland; de MM. Lapicque, dans l'océan Indien; Ranson, dans la Gambie; Servières, en Bavière; Bernac, à Davos; illustrés de 500 gravures. L'année contient en outre 416 pages de chroniques hebdomadaires sous le titre : *A travers le monde et conseils aux voyageurs,* illustrés de 400 gravures et cartes et 104 pages de tableaux graphiqués du *Tour du Monde-Guide.*

Parmi les autres ouvrages, dont *la Revue* a déjà parlé, rappelons : *la France au Dahomey,* par A. d'Albéca, magnifique ouvrage relatant notre avant-dernière conquête, et *Voyage à Madagascar,* par le Dr Catat, splendide volume plein d'actualités, dont il est encore question dans ce numéro et dont nous publions des gravures. Enfin il ne faut pas oublier l'*Almanach*

Digitized by Google

Hachette, 3e année, dont les primes sont supérieures au prix de l'ouvrage et qui contient encore une foule de renseignements utiles et originaux. On ne saurait mieux constater son immense publicité que par ce fait que le capitaine Toutée l'a trouvé, au Soudan, entre les mains des noirs parlant le français.

— Depuis sa fondation, la librairie Quantin n'a cessé de présenter des ouvrages artistiques de premier ordre; MM. May et Motteroz continuent dignement ces traditions. Le chef-d'œuvre de cette année est l'*Histoire de l'orfèvrerie française*, par M. H. Havard. L'ouvrage débute par un tableau succinct de l'orfèvrerie en Egypte, en Judée, en Assyrie, chez les Perses, les Grecs et les Romains. Voici des spécimens de métallurgie gauloise et gallo-romaine, puis la bijouterie de l'époque mérovingienne, les œuvres du populaire saint Eloi; avec Charlemagne et les Carlovingiens, l'orfèvrerie revêt un caractère des plus fastueux, qui se modifie aux approches de l'an 1000. Un très piquant chapitre est consacré aux orfèvres parisiens, à l'aspect pittoresque de l'ancien Pont-au-Change. Au siècle de saint Louis, il faut signaler dans l'art religieux l'importance grandissante de la statuaire; enfin les progrès considérables des siècles derniers. M. H. Havard n'a eu garde d'oublier l'émaillerie et la joaillerie; de plus, 40 planches hors texte, dont 10 en couleurs, or et argent, et de très nombreuses vignettes disséminées dans le texte, offrent des modèles variés à l'infini; enfin, grâce au choix du papier, l'*Histoire de l'orfèvrerie française* (40 fr.) se présente comme un des plus beaux livres de luxe qu'on puisse offrir.

Signalons encore : dans la *Bibliothèque de l'Éducation maternelle*, deux volumes d'une illustration abondante, d'un sentiment exquis : *le Prince Serge*, par Mlle J. de Coulomb, et *Mauviette chérie*, par Mme Gevin-Cassal. Dans la *Bibliothèque enfantine*, trois ravissants opuscules : les *Récits d'un vieil oncle*, par C. Natal; *Mauvaises têtes et bons cœurs*, par C. Brio; les *Prisonniers de Maman*, par Mme de Sobol. Un album d'images nouveau — le 13e de la collection, — complète ces nouveautés.

— La collection Hetzel, si universellement connue et appréciée, vient d'accroître, comme tous les ans, le nombre de ses ouvrages plus spécialement destinés à récréer et instruire la jeunesse. C'est tout naturellement Jules Verne qui tient la première place dans les nouveautés de l'année. Son *Ile à hélice* est, comme toujours, le produit d'une imagination extraordinaire. Cette île formée, non par la nature, mais par la main de l'homme, flottant au milieu de l'océan Pacifique, est le rêve réalisé de tous les milliardaires d'Amérique, hommes blasés, qui y trouvent une intensité de vie, de passions et de haines jusqu'ici inconnues. Les anciens plaçaient dans les lointains de l'Océan, bien au delà des îles Fortunées, un véritable continent appelé Atlantide, disparu dans les flots, dont le nom seul est parvenu jusqu'à nous. C'est ce pays sous-marin que M. André Laurie rappelle à la vie par une sorte de fiction présentée, grâce au talent de l'auteur, avec toutes les apparences de la réalité. *Atlantis* est un véritable roman au fond de la mer. C'est encore

Digitized by Google

l'infini de l'océan qui apparaît avec les *Dompteurs de la mer* de M. Edmond Neukomm. Les héros sont, cette fois, ces intrépides marins normands qui, vers l'an 1000, avec Erik et le *Vinland* avaient découvert l'Amérique en l'abordant par les côtes du Labrador et du Canada. Ce sont là des faits peu connus et dont l'histoire authentique est pleine du plus vif intérêt. Il en est de même de la découverte du Brésil par le Dieppois Jean Cousin, 4 ans avant Christophe Colomb.

— La librairie Delagrave qui travaille avec activité et intelligence à renouveler les livres d'étrennes, donne *les Marins de la garde*, par M. J. Lemaire, récit palpitant, illustré par Job, et qui a pour théâtre l'Espagne, en 1810. C'est l'histoire d'un enfant d'émigrés, retenu prisonnier dans les plus dures conditions, que deux braves marins de la garde finissent par découvrir et délivrer après maintes péripéties curieuses et souvent comiques, joyeusement interprétées par le dessinateur. *La Tête de bronze*, dont l'auteur, Sixte Delorme, nous conduit en Orient, est le titre d'un recueil de contes, nouvelles et légendes, aussi variés que récréatifs. Aussi la jeunesse se divertira-t-elle en lisant ce joli volume illustré. Voici une traduction, par E. Gothi, d'un ouvrage du russe Tcherkassof, *Scènes de la vie sibérienne*. Le récit se passe au milieu des forêts sibériennes, des loups et des ours, parfois aussi dans des villages couverts de neige. Quelle joyeuse fantaisie que celle de M. E. Mouton, *le Dernier des lions*, séduisant album en couleur, d'une gaieté incroyable et d'une originalité singulière ! Un bien bon petit livre aussi, c'est la traduction en vers par Ch. Des Granges, des *Contes de Perrault*. Enfin, la perle des publications de la maison Delagrave est assurément ce merveilleux *Saint-Nicolas* qui vient de terminer sa seizième année, réunie en un volume superbement habillé, et qui nous promet pour l'an prochain des articles infiniment variés et des récits, comme *le Page de Napoléon Ier*, assurés d'ores et déjà du plus brillant succès. Tous ces ouvrages sont magnifiquement reliés. Mentionnons aussi, en passant, une curieuse œuvre d'actualité, *A la cour de Madagascar*, — *Magie et Diplomatie*, par Marius Cazeneuve, ancien médecin et conseiller intime de la reine Ranavalo ; — puis un petit traité très pratique de l'art musical : *la Musique et les Musiciens* par Albert Lavignac, professeur d'harmonie au Conservatoire.

— La librairie Laurens, qui apporte tant de soin dans l'édition de ses beaux ouvrages illustrés, offre comme nouveautés *Monténégro, Bosnie, Herzégovine*, par H. Avelot et J. de la Nézières. Rares sont les ouvrages sur ces pays, aussi ce livre sera-t-il fort apprécié, d'autant plus que les auteurs quittant les chemins battus ont pénétré au cœur du Monténégro, sur les confins de la Bosnie, malgré des obstacles nombreux. C'est en visitant ces régions qu'on voit quelle passion d'indépendance, quelles luttes religieuses et politiques agitent ces populations. Ecrit avec esprit, illustré avec goût, cet élégant volume représente les sites et les types les plus divers ; les bords enchanteurs de l'Adriatique et les rochers de la Tsernagore, les Dalmates aux costumes éclatants, les Monténégrins farouches, armés de pied en cap,

Digitized by Google

des brigands albanais, etc., ensemble aussi pittoresque qu'intéressant. — Un autre ouvrage dans un genre analogue est l'*Espagne*, de Marius Bernard. Ce beau volume, aussi richement illustré, est un récit de voyage de Tanger à Port-Vendres, par Grenade, Cordoue, la forêt de palmiers d'Elche, les Baléares, aussi curieuses que rarement visitées, Saragosse, le célèbre monastère du Montserrat, etc. Cette partie si pittoresque de l'Espagne est de celles dont on ne saurait trop parler; aussi l'ouvrage de M. Bernard sera-t-il accueilli avec faveur. Il est la suite de la collection : *Autour de la Méditerranée*, dont ont déjà paru 3 volumes; *Tripolitaine et Tunisie*, *Tunisie et Algérie*, *Algérie et Maroc*.

— La maison Firmin-Didot, bien connue par le choix de ses ouvrages, publie les *Derniers hommes rouges*, roman d'aventures de Pierre Maël, illustré de nombreux dessins. Au rapt d'une jeune fille se mêlent de nombreux épisodes de luttes entre les Sioux et les Comanches, rares survivants des Indiens de l'Amérique du nord. Les chasses aux ours grizly, aux buffles chargeant comme une immense cavalerie et écrasant tout sur leur passage, laissent au lecteur une profonde impression. Comme toujours ce sont des Français perdus parmi les Indiens qui jouent le principal rôle dans cet ouvrage qui sera fort apprécié de la jeunesse. — Parmi les études sérieuses signalons l'*Hôtel de Ville de Paris*, d'après E. Fournier, dont l'origine n'est pas, comme on le croit, le Parloir aux Bourgeois et dont l'histoire, en passant par Étienne Marcel, la Fronde et la Révolution, est aussi celle de Paris. — Les *Anglais dans l'Inde*, de Talboys-Wheeler, traduit de l'*anglais*, par J. Pène-Siefert, est une étude bien instructive de la conquête de l'Inde par les Anglais, de 1700 à 1805. Lord Clive aux idées étroites et marchandes, Warren Hastings, le Verrès des Indes, Cornwallis, Wellesley à l'esprit élevé et vraiment supérieur, personnifient en quelque sorte cette conquête que Dupleix faillit donner à la France. Tous ces ouvrages sont ornés de nombreux dessins.

Le magnifique ouvrage du colonel Monteil, **De St-Louis à Tripoli** par le lac Tchad, édité par la librairie Félix Alcan, et dont la *Revue* a parlé en détail, est de ceux qui méritent d'être signalés à nouveau, à cause de sa valeur intrinsèque d'abord (car rien n'est plus palpitant que cette traversée du Soudan et du Sahara), et ensuite à cause des belles illustrations de Riou qui en font un livre de luxe.

Rappelons aussi comme publication aussi intéressante que pleine d'actualité : **Ce qu'il faut connaître de Madagascar** (Ollendorff éditeur). C'est un ouvrage rempli d'illustrations inédites et malgré cela à la portée de tous par la modicité de son prix.

Signalons le rapport du comité du Var, par A. Laville, à l'occasion du 4e centenaire de la découverte de l'Amérique; et le projet de construction d'un globe terrestre au cent millième, brochure d'E. Reclus.

Le Gérant, ÉDOUARD MARBEAU.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 26246-12-95. — (Encre Lorilleux).

Digitized by Google

LES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES EN 1895 [1]

EXPLORATIONS FRANÇAISES EN AFRIQUE

Par M. Paul Vuillot, la Société de Géographie a été tenue, dès l'année 1894, au courant des travaux géographiques de la région de Tombouctou, qui sont plus que des levés de détail; depuis lors, des documents originaux sont venus s'ajouter aux documents antérieurs; un plan détaillé de Tombouctou a été publié, ainsi qu'une carte des environs de la ville et un croquis de toute la contrée. Des itinéraires levés avec soins par les officiers d'infanterie de marine ont permis de combler certains vides des cartes existantes, et pour donner des bases solides à la cartographie du pays, le lieutenant de vaisseau Hourst a déterminé plusieurs coordonnées géographiques, entre autres, les coordonnées directes de Tombouctou, qui se trouve par 16° 43' lat. nord et 5° longitude ouest de Paris. La science doit aussi à M. Hourst et aux enseignes de vaisseaux, ses collaborateurs, MM. Baudry et de Belloy, d'importantes études hydrographiques et la reconnaissance minutieuse du cours du moyen-Niger, depuis le lac Dhébo, étudié précédemment par le lieutenant de vaisseau Jaime, jusqu'à 60 kilomètres en aval de Tombouctou. En parcourant tous les marigots de la région ils ont découvert deux grandes séries de lacs situés au nord-ouest de Tombouctou, et qui sont venus garnir d'une façon tout à fait imprévue le blanc absolu de la carte de ces régions.

C'est dans le pays des Kel Antsar de Ngaouna, que se développe ce vaste système hydrographique dont une partie seulement nous est encore connue : les lacs de Télé et Faguibine, dominés au nord et à l'est par des massifs montagneux importants et bordés de très riches cultures. L'immense dépression du lac Faguibine, la plus septentrionale s'étend de l'est à l'ouest sur une longueur de 110 kilomètres; elle a des fonds de plus de 30 mètres, est parsemée de nombreuses îles, et voit se déchaîner de véritables tempêtes, au cours desquelles les lames atteignent une hauteur de trois mètres.

(1) Voir la *Revue Française*, janvier 1896, p. 5.

Digitized by Google

Il serait superflu d'insister plus longtemps sur l'importance de cette découverte dont les géographes ont saisi tout l'intérêt. Le rapporteur doit, toutefois, ajouter un mot encore sur ce sujet, pour signaler l'existence, au sud-ouest du Faguibine, d'une série de lacs encore inconnus, les lacs Daoua, qui en sont, au dire des indigènes, le prolongement. Voilà ce que le lieutenant de vaisseau Hourst doit étudier pour compléter son œuvre considérable.

Ces révélations (le mot n'a rien d'exagéré pour de tels faits demeurés jusqu'à présent hors du domaine de la science et totalement ignorés des voyageurs ayant visité Tombouctou, même du Dr Lenz, qui a presque longé le lac Faguibine en 1880), ne sont pas les seules dues par la géographie au commandant de la flotille du Niger; il appelle l'attention des explorateurs sahariens sur une nappe d'eau qui se trouverait, paraît-il,aux environs de Taoudéni; il fournit de précieux renseignements sur les Touareg ou ceux que l'on confond avec eux et sur le commerce de Tombouctou.

Le lieutenant Bluzet, d'autre part, l'auteur d'une intéressante notice sur *La région de Tombouctou*, récemment insérée au Bulletin trimestriel de la Société, déclare que cette contrée a été calomniée; on peut s'y bien porter, dit-il, et ce pays neuf, rude, attachant au suprême degré, est aussi riche que les parties les plus riches dn Sénégal.

Jusqu'à Tombouctou, c'est en descendant le Niger que des découvertes importantes ont été exécutées par nos compatriotes; pour en accomplir entre Tombouctou et le golfe de Guinée, il a fallu remonter le fleuve et voilà ce qu'ont fait cette année deux officiers français, le chef d'escadron d'artillerie de marine Decœur et le capitaine Toutée. Connue au moins d'une façon approximative, depuis Barth, entre Tombouctou et Say; tout à fait ignorée entre Say et Goumba par suite de la mort regrettable de Mungo-Park dans les rapides de Boussa en 1806, cette section du Niger vient d'être parcourue, de Say à Léba, la première factorerie de la Royal Niger Co, par M. Decœur, depuis Boussa jusqu'au Sahara français par M. Toutée, qui ont ainsi, fait disparaître le dernier blanc de la carte du Niger et l'ont complétée sur d'autres points.

A M. Decœur, bien connu de ceux qu'intéresse particulièrement le Dahomey, appartient l'honneur d'avoir vu le premier (après Mungo Park), la partie encore totalement inconnue du cours du Niger. Lui et

Digitized by Google

son second, M. Baud, y sont parvenus par l'arrière pays du Dahomey, en passant par Carnotville, Ouangara, Kouandé, Makka, puis en suivant, dans une contrée dont les habitants vont complètement nus, deux voies parallèles jusqu'à Boti, à quelque distance de Say. Pendant plus d'un mois (4 février-mars 1895), avec M. Baud ou avant lui, le commandant Decœur a ensuite longé, depuis Say, la rive droite du Niger, habité tantôt par des Peuhls indépendants et musulmans, tantôt par des fétichistes dont les villages sont fortifiés. Les voyageurs ont passé des traités avec plusieurs chefs du pays et ne sont arrêtés qu'en vue de l'établissement anglais de Léba, par 9°40' latitude nord, un peu au sud du confluent de l'Oly. Par une route tout à fait nouvelle, ils ont ensuite regagné Carnotville, ayant, pendant quatre mois de voyage ininterrompu, relevé 1 200 kilomètres d'itinéraires encore totalement inédits.

Cette exploration, dont une carte toute provisoire a seule été publiée, fait le plus grand honneur au commandant Decœur. Non moins honorable est, pour le capitaine Toutée son expédition récente sur les eaux du Niger. Bien que la Société de Géographie ait, dans sa dernière séance, entendu le capitaine Toutée lui raconter lui-même son voyage, il est du devoir du rapporteur de le résumer brièvement aujourd'hui.

C'est en 1894 que M. Toutée était chargé de remonter le Niger, de son delta à Tombouctou, ou tout au moins jusqu'à un pays placé sous le protectorat français et dépendant de notre colonie soudanienne. Par là, devaient être reliés les uns aux autres nos établissements du Dahomey et du moyen Niger. Par une série de considérations très simples et très logiques, cet esprit réfléchi avait été amené à considérer comme une fable ce qu'on disait de l'innavigabilité de la grande artère entre Tombouctou et Say, et à croire possible de naviguer sur ses eaux. Arrivé à Porto-Novo en décembre 1894, au lieu de gagner immédiatement le fleuve et de le suivre depuis ses bouches, M. Toutée se décida à l'atteindre par la voie de terre; c'était le moyen d'éviter les difficultés avec la compagnie anglaise du Niger et de faire un travail géographique différent de celui qu'avait exécuté M. Mizon jusqu'au confluent de la Bénoué.

Par une route sinueuse à travers le Dahomey, M. Toutée gagne Tchaourou, située par 8°54' latitude nord, puis il tourne droit à l'est e atteint la rive droite du Niger en face de Badjiebo, le 13 février 1895. Il avait reconnu le bassin de la Moussa. rencontré plusieurs villes im-

Digitized by Google

portantes (Tchaki, Kitchi, Kayama) passé des traités tout le long de sa route et fait reconnaître partout l'influence et la protection de la France. C'est sans difficultés que M. Toutée est parvenu à ce premier résultat; partout, il a été accueilli en libérateur; aussi, a-t-il pu accomplir d'importants travaux géographiques jusqu'au point où le Niger, après avoir eu sa direction générale du N.-O. au S.-E., tourne brusquement à l'E.; à l'itinéraire complètement inexact de l'Anglais Duncan, que le commandant Decœur traite sévèrement, aucun nom donné par ce voyageur n'ayant pu être retrouvé, malgré tous les efforts tentés dans ce but, le capitaine Toutée a substitué, de concert avec son collaborateur pour la topographie du pays, M. le lieutenant Targe, un itinéraire levé soigneusement à la boussole et appuyé tous les cinq jours sur des observations de latitude et de longitude. Il a en outre fondé, en face de Badjiebo, à Arenberg, un poste et un village français qui semblent appelés à devoir prendre, dans l'avenir, un développement réel, peut-être même, une véritable importance. C'est là qu'il a formé ses charpentiers et construit sa chaloupe.

S'engageant alors sur le fleuve, M. Toutée arrive bientôt au pied des rapides de Boussa, qui s'étendent sur une longueur de 40 kilométres; et, en seize jours de navigation difficile, il franchit, gráce au concours des indigènes, les Baribas, et des guides envoyés par le roi de Boussa, les trois séries de cet obstacle, rapides aux hautes eaux, vraies chutes aux basses eaux. Puis, navigant, lui premier, sur cette partie encore ignorée du Niger dont M. Decœur venait de longer la rive droite, il atteint Say, dont le roi l'accueille favorablement, et, pour gagner Zinder, situé à 150 kilomètres en amont, il aborde un pays peu sûr, habité par des hommes blancs, des Touareg sédentaires, les Touareg Loumaten. Nous avons tous présente à l'esprit la relation si animée que nous a faite M. Toutée de sa rencontre dramatique avec les Touareg. De vive force, il s'ouvrit le chemin de Zinder. Bien reçu dans cette ville, marché important, l'explorateur remonte le Niger plus en amont encore jusqu'au village de Tibi-Farka, situé au nord de Zinder; là seulement, le 11 juin 1895, dans un pays qui, peu après l'occupation de Tombouctou, a fait sa soumission au colonel Joffre et a reçu de lui un drapeau français, dans un pays dont les chefs connaissent et apprécient notre domition, M. Toutée estime accomplie la jonction des possessions françaises du Dahomey et du moyen Niger.

Digitized by Google

Il redescend alors le Niger sur 2.200 kilomètres, en poursuivant ses études géographiques et hydrographiques, à travers un pays exclusivement granitique, nullement calcaire par conséquent, très plat, riche en fer, et aux populations variées. Un peu en aval de Zinder, il retrouve les Touareg, qui l'attendent à un étranglement du Niger et veulent venger leur défaite antérieure, mais de nouveau M. Toutée force le passage en luttant contre un adversaire à l'énergie duquel il rend justice. Dès lors, le voyage se poursuit sans encombre jusqu'à Boussa, dont les chutes sont descendues, non sans difficultés, par la petite expédition. La *volute* d'une d'entre elles, près de Garafiri, a même causé un désastre : la perte des notes de l'explorateur. Du moins M. Toutée s'est-il tiré sain et sauf du naufrage, et a-t-il pu continuer sa descente triomphale jusqu'à Arenberg, puis jusqu'au golfe de Guinée. Par Lagos, par Cotonou, il a ensuite regagné la France, ayant exécuté un très périlleux mais très fructueux voyage de 4.400 kilomètres et démontré par la pratique que, au lieu de 1.960 kilomètres navigables en aval de Tombouctou, le Niger en possède seulement 40 dont la navigation présente quelques difficultés. Ainsi finit une légende trop longtemps accréditée.

Ainsi encore, MM. Decœur et Toutée ont achevé, un peu moins d'un siècle après la découverte du Niger par l'Écossais Mungo-Park (1796) et en quelque sorte pour son centenaire, l'exploration de la grande artère hydrographique de l'Afrique occidentale. Mungo-Park (1795-1797, 1805-1806), le Français René Caillié (1828), les frères Anglais Lander (1830), voilà, au début du XIXe siècle ses premiers découvreurs; l'Allemand Barth (1854) partage avec le Français Mage (1863-1866), au milieu du siècle, l'honneur de l'étudier à nouveau; mais c'est seulement entre 1887 et 1895, depuis les travaux hydrographiques des Caron, des Jaime, des Hourst, que la connaissance du fleuve se précise en même temps qu'elle se complète, grâce aux reconnaissances dont vous venez d'entendre la mention. Nos compatriotes, qui ont pris, de tout temps, une part active à l'étude du Niger, sont donc en réalité les seuls qui l'aient fait progresser en ces dernières années. L'histoire des étapes de cette découverte fera une large, très large place aux travaux des voyageurs français.

Les explorations françaises exécutées en 1895 sur le Niger ne doivent pas, malgré leur extrême importance, faire négliger, par le rapporteur, les travaux géographiques accomplis sur la Côte d'Ivoire et au Dahomey.

Digitized by Google

Là aussi, en effet, plusieurs de nos compatriotes sont à l'œuvre; là aussi les résultats acquis présentent un réel intérêt.

M. Henri Pobéguin, qui a commencé en 1893 le levé de la colonie de la Côte d'Ivoire, a continué ses travaux topographiques dans toute la portion occidentale du pays jusqu'au rio Cavalli. Il y a reconnu partiellement le cours de plusieurs cours d'eau, les uns plus, d'autres moins importants, les uns plus navigables que les autres. Ce sont 1.500 à 1.600 kilomètres ajoutés par M. Pobéguin aux itinéraires antérieurement suivis; ils permettent de combler en partie les blancs qui existent sur toute la portion occidentale de la Côte d'Ivoire.

Quelque loin que M. Pobéguin ait pénétré à l'intérieur de la Côte d'Ivoire, il ne s'y est pas avancé comme l'a fait un commis aux affaires indigènes à Grand-Bassam, M. Delafosse, qui est parvenu jusqu'au pays des Abé et jusqu'à Toumodi (Baoulé), ni comme l'a fait le colonel Monteil quand il est parti combattre Samory. Les antécédents de cet officier autorisaient à penser que la géographie n'avait pas été oubliée par lui au cours de sa dernière expédition. M. Monteil a, en effet, remis récemment, à la Société, un certain nombre de positions astronomiques recueillies par lui pendant son récent voyage.

Deux collaborateurs du commandant Decœur, MM. les lieutenants Baud et Vermeersch, ont été chargés au mois de mars 1895, de rejoindre le colonel Monteil à Kong en contournant par le nord les territoires allemands du Togoland et anglais de la Côte d'Or. Dès le 26 mars, six jours seulement après leur retour du grand voyage dans la boucle du Niger, les deux officiers quittent Carnotville, et les voici engagés dans une course de deux mois et demi qui les a menés à la Comoé, puis à Grand-Bassam. Pendant cette marche rapide, ils s'arrêtent seulement pour traiter et pour combattre des influences hostiles à nos intérêts. Ils recueillent sur leur chemin les restes de la mission Marchand, tirailleurs et porteurs, qui errent à l'aventure entre Nasian et Kong, cherchant à échapper aux sofas de Samory, le conquérant de Bondoukou. L'accomplissement de ces devoirs n'a pas, du reste, empêché nos jeunes officiers de prendre des notes rapides et de lever leur itinéraire d'une façon régulière; ils ont enregistré soigneusement l'apparition de tous les mouvements de terrain, reconnu la rivière de Sansanné-Mango, la Comma, important affluent de la Volta blanche, et remplacé le cours de la Volta rouge ou Volta du milieu par celui de la Poplogou, un autre

Digitized by Google

affluent de la Volta blanche coulant de l'O. à l'E., dont le cours a été partiellement levé. Voilà encore une reconnaissance importante, politiquement et géographiquement exécutée par des Français, à l'intérieur de la boucle du Niger.

Le lieutenant Baud qui l'a dirigée s'était déjà signalé par sa présence sur le Niger avec le commandant Decœur, et nous le retrouverons bientôt dans l'arrière-pays du Dahomey. Plusieurs missions se sont succédé et ont apporté une série de nouvelles contributions à la connaissance du haut Dahomey. Voici d'abord l'expédition de M. Decœur : partie de Carnotville, elle a fait le tour du Borgou par Séméré, Ouangara, N'Dali (où un tombeau fut élevé au voyageur allemand Wolf), Nikki et Parakou; elle a levé, à la boussole et au pas, sa route ainsi jalonnée par quelques déterminations de latitudes. Elle a aussi, dès ce moment, constaté l'existence d'un mouvement de terrain un peu considérable, qui, prenant naissance entre Kouandé et Sansanné-Mango, aboutit en plein Togoland, au massif de Bismarckbourg. Cette chaîne court du N.-N.-E. au S.-S.-O., et s'élève jusqu'à 1.000 ou 1.200 m. Le lieutenant Baud était le collaborateur du commandant Decœur, dont le voyage est le plus géographique de ceux qui ont été exécutés au cours de l'année. dans le haut pays dahoméen.

Le *Bulletin* trimestriel de la Société a publié les notices scientifiques de M. Mizon, et il nous a été, de la sorte, possible d'apprécier la valeur des documents de tout genre recueillis par notre collègue au cours de son voyage de 1890 à 1892, depuis les bouches du Niger jusqu'à l'estuaire du Congo par la Bénoué, le pays d'Adamaoua et la Sangha, ainsi qu'au cours de sa seconde mission. Vous vous rappelez tous l'issue de cette dernière campagne et la saisie de l'embarcation le *Sergent-Malamine* par les agents de la Royal Niger Co; mais M. Mizon n'avait pas quitté Yola en 1891 sans y laisser quelques agents français, des noirs, sous la conduite du kabyle Ahmed.

Cet Ahmed vient d'arriver en France, après avoir donné à ses hommes la consigne de demeurer au poste qui leur avait été assigné par le voyageur il y a quatre ans; il rapporte des renseignements nouveaux sur un événement déjà éloigné, mais dont la Société n'a pas perdu le douloureux souvenir : la destruction de la mission Crampel en 1890. A en croire Ahmed, Rabah, le puissant chef soudanien dont il a été si souvent question, serait l'instigateur du massacre; pressé par le manque d'armes,

Digitized by Google

et considérant l'expédition européenne comme une excellente occasion pour s'en approvisionner, il l'aurait attaquée. Le kabyle Ahmed va même jusqu'à prétendre que Rabah serait le propre meurtrier de notre compatriote. Toutes ces assertions peuvent-elles être admises? Les esprits critiques sont en droit de se le demander; mais le rapporteur ne devait pas, dans tous les cas, omettre d'en entretenir brièvement ses auditeurs.

Le nom de Mizon, celui de Crampel, évoquent les souvenirs du lac Tchad et du Congo français; c'est de ce dernier pays, depuis l'Océan Atlantique jusqu'à Zémio, le nouveau poste français créé le 10 juillet dernier par M. Liotard, sur la rive droite du M'Bomou, qu'il convient maintenant de s'occuper. Le service géographique des colonies, placé sous la direction de notre collègue M. Camille Guy, vient de publier une intéressante carte de la colonie du Gabon-Congo français et de l'Oubangui, ainsi que des pays avoisinants. On pourra consulter avec fruit, et ce travail, qui a utilisé les derniers renseignements recueillis et les derniers levés exécutés dans le pays, et la notice qui l'accompagne. Mention devait être faite ici de cette œuvre, comme d'une contribution nouvelle et précieuse à la géographie de notre colonie, et aussi comme d'une promesse pour l'avenir, en ce qui concerne le service géographique des colonies.

Du littoral de notre colonie, il y a fort peu de choses à dire; quand le rapporteur aura signalé la remise à la Société du journal de route rédigé par M. le Dr Alvernhe pendant une reconnaissance faite avec le capitaine Lamy, de la Louisa, un affluent de droite du Niari-Quilou, et du petit fleuve côtier le Nyanga, — quand il aura loué les trois cartes annexées à ce rapport, — il ne restera plus qu'à mentionner la publication d'une bonne étude sur la géologie du Congo français jusqu'à Brazzaville, dont l'auteur est M. Maurice Barrat, pour aborder le récit de ce qui a été exécuté en 1895 dans l'intérieur du pays.

Un seul voyage a été fait en 1895 dans les pays s'étendant au N. du Congo vers le lac Tchad; il l'a été par M. Clozel, un des compagnons de M. Casimir Maistre. Chargé à la fin de 1893, par le ministre des colonies, de tracer le plus à l'O. et le plus au N. possible, sur les territoires arrosés par la haute Sangha, les tributaires du Tchad et la Bénoué, un nouvel itinéraire français qui pût être opposé aux prétentions allemandes dans l'hinterland du Cameroun, M. Clozel a dû

Digitized by Google

renoncer à ses premiers projets après la conclusion de l'accord franco-allemand du 4 février 1894; mais il n'a pas moins poussé vers le N., dans l'inconnu, une pointe très intéressante. Après avoir, sur la haute Mambéré, fondé un poste à Tendira, au milieu de tribus anthropophages, et cependant vraiment supérieures, M. Clozel a suivi un itinéraire nouveau dans la direction du Tchad. Guidé par un indigène qui s'est engagé à lui « faire boire des eaux » d'un cours d'eau navigable appartenant au réseau fluvial tributaire du grand lac soudanien, il gagne les sources de la rivière la plus septentrionale dépendant du système hydrographique du Congo; puis il franchit la ligne de faîte, un plateau d'une altitude moyenne de 700 m., et descend ensuite en zigzag jusqu'à la Ouôm, une rivière déjà connue de M. Mizon en 1891. C'est un fleuve qui ne semble pas avoir de rapides et serait navigable pendant 10 mois de l'année pour les vapeurs fluviaux, même pour ceux d'une certaine importance. Des anthropophages habitent les bords de ce cours d'eau, qui constitue une des branches supérieures du Logone.

Satisfait de cette découverte, M. Clozel a regagné le Congo français par un route nouvelle, en descendant la Bali, qu'il juge être le cours supérieur de la Likouala et une excellente voie d'accès naturel vers le Tchad entre la Sangha et l'Oubangui.

L'avenir dira si cette appréciation est exacte, et si la Ouôm est la voie qui conduira au lac Tchad les Français venus du S. — Cette opinion de M. Clozel sera-t-elle celle de M. Gentil, qui a dû, dès juin dernier, partir explorer plus complètement la Ouôm? Sera-t-elle celle de MM. Bonnel de Maizières et Brunache, qui se proposent d'étudier à leur tour le réseau hydrographique tributaire de la grande dépression lacustre du Soudan central, et d'y chercher une voie navigable? Bien hardi qui prétendrait le prévoir; mais on peut affirmer combien il importe de faire bientôt flotter une chaloupe à vapeur française sur les eaux d'un tributaire du Tchad. Ce serait là un événement capital, et gros de conséquences pour les progrès de notre établissement dans ces contrées!

La science qui est ici en honneur bénéficiera certainement de l'expédition toute récente de Madagascar; la visite faite à la Société de géographie, la veille même de son départ, par le commandant du corps expéditionnaire, M. le général Duchesne, en est un sûr garant. C'était le 15 mars dernier, le jour où M. Emile Gautier racontait ses longues

Digitized by Google

explorations à travers la plaine sakalave et l'île entière. Depuis lors, tout cœur vraiment français a suivi avec intérêt toujours, parfois aussi avec anxiété, la marche prudente, mais sûre de la colonne expéditionnaire entre Majunga et la capitale de l'Imérina; la petite poignée d'hommes conduite par le général Duchesne a rempli noblement son devoir patriotique et militaire, elle a accompli aussi une œuvre importante au point de vue géographique en ouvrant définitivement à l'enquête de la science la troisième île du globe.

Il y aura intérêt, dans quelques années, à comparer les cartes dans lesquelles seront utilisés les travaux du corps expéditionnaire avec les nombreuses cartes publiées il y a quelques mois, au début des opérations militaires! Qui consultera, dans un avenir peu éloigné, tous ces travaux, dont l'efflorescence a été si considérable au cours de l'année 1895? Quelques érudits en histoire de la géographie, et voilà tout. En réalité, la géographie de Madagascar va subir, comme le gouvernement même de l'île, une vraie transformation. Celui-ci, de par le traité de Tananarive et son annexe, est étroitement dépendant de la France; la tradition créée il y a deux siècles et demi, au temps de Richelieu, continuée depuis lors par des colons, des explorateurs, avec une persévérance remarquable, reçoit maintenant sa consécration dernière, et Madagascar devient plus encore qu'auparavant une contrée vraiment nôtre. Nôtre, c'est-à-dire française; nôtre, c'est-à-dire aussi terrain d'études pour la géographie positive. Une mission scientifique, en effet, s'organise sous les auspices du gouvernement pour explorer le pays à tous les points de vue; la belle exposition ouverte au Muséum l'été dernier a montré combien il restait à faire pour connaître cette contrée plus grande que la France. Préciser ce qui est déjà su, combler les énormes lacunes existantes, voilà quelle sera l'œuvre de la commission de Madagascar; elle tiendra à honneur de faire comme l'Institut d'Égypte au début du siècle, puis comme les missions scientifiques d'Algérie, du Mexique et de Tunisie, œuvre sérieuse et vraiment utile.

S'il y avait maintenant à dégager une conclusion de ce qui précède, voici comment elle pourrait être formulée : pour être moins riche en explorations françaises exécutées à l'intérieur de l'Afrique que ne le furent certaines années antérieures, l'année 1895 n'en tient pas moins un rang très honorable dans l'histoire de la géographie. Elle a vu, dans le Soudan occidental et au Dahomey, s'exécuter de très importants

Digitized by Google

voyages; elle marque même (en ce qui concerne le Niger) une date considérable, car elle clôt la période de découverte du fleuve; elle a vu diminuer, au nord du Congo, l'une des dernières grandes lacunes de la carte. Elle marque, d'autre part, cette même année 1895, la consécration définitive des droits, plus de deux fois séculaires, de la France sur Madagascar et le début d'une ère nouvelle dans l'étude de cette partie du monde.

Sans recourir aux artifices de l'amplification, votre rapporteur aurait aisément pu doubler ou tripler l'exposé que vous venez d'entendre; les éléments ne lui auraient pas fait défaut, car il a dû forcément passer sous silence un grand nombre de résultats géographiques dus aux voyages dont il a parlé très sommairement. Toutefois ces pages auront rempli leur objet si elles ont pu prouver, une fois de plus, que nos voyageurs entendent conserver leur place au premier rang de cette phalange qui, après avoir ouvert de vive force l'accès de l'Afrique centrale, poursuit sans défaillance l'achèvement de son œuvre.

Ch. Maunoir.

Digitized by Google

LA DOCTRINE DE MONROË

ET LE VÉNÉZUÉLA

L'alerte a été vive, à la fin de l'année écoulée, non seulement à Londres et à Washington, mais encore dans le monde entier : le fulminant message du président Cleveland, aux allures hautaines et prenant crânement en mains la cause du Vénézuéla, a éclaté comme une bombe dans les cercles diplomatiques déjà inquiets des événements d'Arménie, et que devait bientôt troubler à nouveau le coup de piraterie manqué au Transvaal.

Le langage comminatoire de l'hôte de la « Maison-Blanche » a soumis à une rude épreuve les relations amicales des deux nations sœurs, l'Angleterre et les États-Unis. Il est vrai que le marquis de Salisbury n'a pas perdu son sang-froid, que les Anglais ont dissimulé leurs inquiétudes sous le masque d'une sereine indifférence et que John Bull s'est vengé de Jonathan en faisant perdre au marché *yankee* 200 millions de dollars (un milliard de francs). En cette fin de siècle, les hostilités préludent à coups de baisse à la bourse et de banknotes.

On sait l'objet du litige entre les cabinets de Londres et de Washington : il porte sur les limites à déterminer entre la Guyane anglaise et le Vénézuéla, question de souveraineté territoriale, sur laquelle se greffe celle autrement importante de l'Orénoque.

Les États-Unis avaient proposé un arbitrage pour régler le différend. M. Cleveland déplore que l'Angleterre ait repoussé cette proposition et, par suite de ce refus, il demande au parlement les crédits nécessaires pour l'envoi d'une commission d'enquête chargée de reconnaître et de fixer exactement la frontière du territoire contesté. Si le rapport des commissaires donne gain de cause au gouvernement de Caracas et que la Grande-Bretagne, malgré le bien fondé des réclamations vénézuéliennes, persiste à occuper un territoire qui ne lui appartient pas, le président déclare sans ambages que son gouvernement saura faire respecter, *par tous les moyens possibles*, les droits méconnus du Vénézuéla.

« Je ne me dissimule en rien, dit M. Cleveland, la pleine responsabilité que j'encours en faisant ces recommandations, et je me rends parfaitement compte des conséquences qui peuvent en découler.

Digitized by Google

» Tout en reconnaissant que c'est une chose pénible que d'envisager deux grandes nations de langue anglaise dans une position réciproque autre que celle de la concurrence amicale dans la marche vers le progrès et vers la paix, j'estime qu'il n'y a pas de calamité comparable à celle qui résulte d'une soumission passive aux torts, à l'injustice, ni comparable à la perte de l'honneur national. »

Le Sénat et la Chambre des représentants à Washington ont souligné la lecture de cette harangue presque belliqueuse par des salves d'applaudissements; la presse américaine lui a fait un chaleureux accueil, et l'enthousiasme a été général dans les États de l'Union. Inutile d'ajouter que le discours du président Cleveland, aussitôt transmis à Caracas, y a provoqué une joie bien naturelle, mais, fait plus significatif, le Mexique, le Brésil, la République Argentine et les divers gouvernements hispano-américains ont adressé de vives félicitations à l'auteur de cette altière déclaration. Tous, en effet, y ont reconnu, bien que le mot ne fût pas prononcé, une manifestation des principes contenus dans « la doctrine de Monroë », que les Américains sont toujours fiers d'invoquer à l'occasion.

Qu'est donc cette fameuse doctrine, devenue pour ainsi dire la charte des États-Unis dans leurs rapports parfois aigres-doux avec les chancelleries de la vieille Europe? Il est aussi intéressant de voir quelle en fut la genèse et quelles circonstances particulières firent éclore ces maximes qui, suivant les circonstances, servent soit de bouclier, soit d'arme offensive aux gouvernements de l'autre hémisphère.

Cette célèbre doctrine fut exposée le 2 décembre 1823 par Monroë, président de l'Union, dans un message adressé au Congrès, à l'occasion de la guerre d'indépendance des colonies espagnoles. Elle peut se résumer dans les deux propositions suivantes :

« *That we should consider any attempt of their part (of the part of the european powers) to extend their system to any portion of this hemisphere as dangerous to our peace and safety.* — Nous considérerions comme dangereuse pour notre tranquillité et notre sécurité toute tentative de la part des puissances européennes pour étendre leur système politique à une partie quelconque de cet hémisphère. »

« *That the american continents, by the free and independent condition which they have assumed and maintain, are henceforth not to be considered as subjects for future colonisation by any european power.* — Les

Digitized by Google

continents américains, par suite de l'état de liberté et d'indépendance qu'ils se sont acquis et dans lequel ils se sont maintenus, ne peuvent être considérés à l'avenir comme susceptibles d'être colonisés par aucune puissance européenne. »

On peut dire en deux mots que l'éclosion de cette doctrine fut amenée par la crainte de voir les principes d'absolutisme de la Sainte-Alliance franchir l'Océan Atlantique. Les États-Unis redoutaient alors que les grandes puissances monarchiques de l'Europe n'eussent la tentation de soutenir l'Espagne et le Portugal dans leur lutte contre leurs colonies révoltées et, en outre, de s'opposer à la constitution d'États autonomes sous la forme républicaine dans le Nouveau-Monde.

En effet, les congrès d'Aix-la-Chapelle, de Laybach et de Vérone avaient été réunis en apparence pour le maintien de la paix; mais, en réalité, l'Autriche, la Russie et la Prusse combattaient avant tout les idées libérales, le régime constitutionnel et représentatif. Les baïonnettes autrichiennes avaient réprimé les soulèvements populaires à Naples et dans le Piémont. Enfin Louis XVIII, investi d'un mandat des puissances alliées au congrès de Vérone, était intervenu en Espagne pour rétablir Ferdinand VII sur le trône et supprimer les Cortès qui avaient tenté d'abolir les prérogatives royales.

On sait que la prise du Trocadéro et la brillante campagne dirigée dans la péninsule ibérique par le duc d'Angoulême causèrent un violent émoi de l'autre côté de la Manche. L'Angleterre aussitôt feignit de craindre que le gouvernement français ne profitât des services rendus par lui au monarque restauré pour en obtenir la cession d'une des anciennes colonies espagnoles en Amérique, peut-être même de Cuba. Les bruits les plus alarmants couraient les chancelleries. Ne disait-on pas que le roi de France songeait à convoquer les grandes puissances à un aréopage pour décider du sort des possessions de l'Amérique espagnole alors insurgées, et même que, dans l'entourage de Louis XVIII, on tramait mystérieusement l'envoi d'un Bourbon à Buenos-Ayres ?

Le cabinet de Paris, de son côté, n'était pas sans inquiétude sur les intentions de la Grande-Bretagne, et il craignait d'apprendre d'un jour à l'autre que l'escadre anglaise, croisant dans les Antilles, s'était emparée de la perle de ces îles, où s'agitaient deux partis politiques sécessionnistes, dont l'un favorable à l'incorporation aux États-Unis, et l'autre partisan de l'annexion à l'Angleterre.

Digitized by Google

C'est alors que l'habile chef du cabinet anglais, Canning, entra en pourparlers avec Rush, ministre des États-Unis à Londres, et lui suggéra que les deux puissances feraient bien de se concerter sur la question très épineuse des colonies hispano-américaines et de conclure un arrangement entre elles ou de provoquer la réunion d'un congrès à ce sujet. Rush laissa entendre que son gouvernement pourrait adhérer à ces propositions si la Grande-Bretagne consentait à reconnaître l'indépendance des républiques espagnoles de l'Amérique du Sud. Canning se déroba, sans doute par crainte de complications européennes, et ne voulut pas faire cet acte décisif qui pouvait amener une rupture avec l'Espagne; aussi l'entente ébauchée entre les cabinets de Londres et de Washington n'eut-elle pas de suite.

La correspondance de Rush avec son gouvernement attira l'attention du président Monroë qui, dans cette conjoncture, jugea utile de prendre l'avis de Jefferson. Or, cet homme d'État éminent, qui fut deux fois président de l'Union et jouissait d'une très grande autorité, déclara nettement que, pour lui, si les États-Unis devaient se garder avec un soin jaloux de jamais intervenir dans les affaires de l'Europe, par contre, ils ne devaient pas permettre aux puissances du vieux continent de jamais s'immiscer dans celles du Nouveau-Monde.

« La question exposée, écrit Jefferson à Monroë, dans les lettres que vous m'avez adressées, est la plus importante qui se soit offerte à mes réflexions depuis celle de l'indépendance. Elle implique, en effet, la direction qu'il nous faut adopter à travers le vaste océan du temps qui s'ouvre devant nous. Pour nous, la première maxime fondamentale est que nous ne devons jamais nous laisser engager dans les complications européennes. La seconde est que nous ne devons pas tolérer que l'Europe intervienne dans les affaires cisatlantiques. L'Amérique (nord et sud) a des intérêts très distincts de ceux de l'Europe; elle doit, par suite, avoir son système particulier, séparé des systèmes européens. L'ancien continent travaille à devenir l'asile du despotisme; nous, au contraire, nous devons faire de notre hémisphère la demeure de la liberté. »

C'est alors que Monroë publia son message de 1823, qui fut discuté dans un conseil où siégeaient le secrétaire d'État, J. Quincy Adams, les ministres Wirt et Calhoun, et dont la déclaration de principes a eu un tel retentissement.

Digitized by Google

Dans cette harangue présidentielle, Monroë, en abordant la question des relations entre les États-Unis et les puissances étrangères, est amené à parler des négociations alors en cours avec la Russie qui possédait l'Alaska (cédée plus tard aux États-Unis), et concernant les « droits et intérêts respectifs des deux nations au nord-ouest du continent ». Et à ce propos le président ajoute : « Dans les discussions auxquelles cet intérêt a donné lieu et dans les arrangements qui peuvent les clore, l'occasion a été jugée propice d'affirmer, comme un principe où sont enveloppés les droits et les intérêts des États-Unis, que *les continents américains*, par suite de la condition libre et indépendante qu'ils ont prise et dans laquelle ils se maintiennent, *ne doivent plus être considérés désormais comme pouvant faire l'objet d'entreprises coloniales de la part d'aucune puissance européenne.* »

Puis Monroë, après diverses incursions sur le terrain de la politique étrangère, sur la suppression de la traite des nègres, la guerre d'indépendance soutenue par la Grèce, entame le sujet brûlant de la lutte des colonies espagnoles et portugaises soulevées contre la métropole; il déplore les lourds sacrifices faits par les populations hispano-américaines pour conquérir leur autonomie politique, et se déclare partisan de la politique de non intervention en Europe.

« Mais, dit-il, la bonne foi et les liens d'amitié qui nous unissent aux puissances alliées nous font un devoir de déclarer que *nous considérerions comme dangereuse pour notre tranquillité et notre sécurité toute tentative de leur part pour étendre leur système politique à une partie quelconque de notre hémisphère.* Le gouvernement des États-Unis n'est pas intervenu et n'interviendra pas dans les affaires des colonies que les nations européennes possèdent encore en Amérique; mais, en ce qui concerne les gouvernements qui ont proclamé leur indépendance, qui la soutiennent et dont nous avons reconnu l'émancipation après mûre réflexion et selon les principes de la justice, *nous ne pourrions faire moins que de regarder comme une manifestation de sentiments hostiles à l'égard des États-Unis l'intervention d'un pouvoir européen quelconque dans le but de les opprimer ou de contrarier en aucune manière leurs destinées.* »

Monroë ne se contenta pas de rester dans le domaine des principes abstraits, mais il s'efforça de faire reposer sa doctrine sur des bases plus solides, en montrant quelle politique le gouvernement de Washing-

Digitized by Google

ron avait invariablement suivie à l'égard de l'Espagne et des colonies qui s'étaient déclarées indépendantes.

« Ainsi, dit-il, la politique que nous avons adoptée vis-à-vis de l'Europé, dès le commencement même des guerres qui ont si longtemps agité cette partie du globe, est toujours restée la même; elle consiste à ne jamais nous interposer dans les affaires intérieures d'aucune des puissances de l'ancien monde; à considérer le gouvernement *de fait* comme gouvernement légitime par rapport à nous; à établir avec ce gouvernement des relations amicales et à les conserver par une politique franche, ferme et courageuse, en admettant sans distinction les justes réclamations de toutes les puissances et en ne souffrant les injures d'aucune. Mais, lorsqu'il s'agit de notre continent, les choses changent tout à fait de face, car, si les puissances alliées voulaient faire prévaloir leur système politique dans l'une ou l'autre partie de l'Amérique, *elles ne le pourraient pas sans qu'il en résultât un danger imminent pour notre bonheur et notre tranquillité;* aucune d'elles d'ailleurs ne peut croire que nos frères du Sud l'adopteraient de leur propre gré, si on les abannait à eux-mêmes. *Il nous serait également impossible de demeurer spectateurs indifférents de cette intervention, sous quelque forme qu'elle eût lieu.* Si nous envisageons la force et les ressources de l'Espagne et des nouveaux gouvernements de l'Amérique, ainsi que la distance qui les sépare, il est évident que l'Espagne ne pourra jamais parvenir à les soumettre. La véritable politique des États-Unis est toujours de laisser à elles-mêmes les parties contendantes, dans l'espoir que les autres puissances suivront le même système. »

Bref, deux idées fondamentales ont inspiré la déclaration de principes qu'on a appelée « doctrine de Monroë » : les États-Unis ne pourraient tolérer de la part des puissances européennes de nouvelles tentatives de colonisation, des conquêtes ou l'établissement d'une souveraineté territoriale autre que celle de l'Espagne existant déjà, dans les continents américains (nord et sud); ils ne sauraient admettre une intervention des États européens pour substituer nulle part en Amérique le système monarchique à la forme républicaine de gouvernement.

Les appréhensions du cabinet de Washington sur l'introduction éventuelle du régime monarchique dans le Nouveau-Monde peuvent s'expliquer à cette époque. En effet, l'année précédente, Iturbide, l'un des libérateurs du Mexique, s'était lui-même créé empereur sous le nom d'Augus-

Digitized by Google

tin Ier, mais il est vrai qu'il avait dû abdiquer quelques mois plus tard, et don Pedro venait de se faire proclamer empereur du Brésil, conservant par là cette riche contrée sinon au Portugal, du moins à la maison de Bragance.

Par le message présidentiel de 1823, un grand pas était fait sur la déclaration de Washington en 1793, proclamant le principe de neutralité qui ne visait alors que la jeune république, à la fondation de laquelle ce grand citoyen avait si puissamment contribué. Monroë, lui, interdisait péremptoirement aux puissances européennes toute immixtion dans les affaires américaines, en dehors des rapports déjà établis entre certaines métropoles et leurs colonies.

L'effet que produisit cette sorte de défi jeté aux vieilles monarchies de l'ancien continent, et surtout à la Sainte-Alliance, fut énorme : l'attitude si résolue du gouvernement de Washington coupa court aux hésitations du cabinet de Saint-James qui, d'abord, par la bouche de lord Brougham, et ensuite par celle de sir James Mackintosh, n'hésita pas à déclarer que la question des colonies espagnoles était enfin résolue et que tous les amis de la liberté en Europe devaient s'en réjouir.

Passons à l'époque actuelle. Si l'on examine les relations des puissances de l'Europe avec le nouveau continent, il est certain que nulle d'entre elles ne songe à *opprimer* une nation quelconque de l'Amérique, ni à en changer la forme de gouvernement. La malheureuse expédition du Mexique sous Napoléon III et le tragique effondrement de l'ébauche impériale tentée par Maximilien, voilà des leçons assez probantes pour qu'aucun des États européens ait jamais la velléité de se lancer dans pareille aventure.

On n'a pas oublié avec quelle persistance et quelle énergie le cabinet de Washington protesta contre le maintien de nos troupes au Mexique, déclarant que « la guerre entre la France et cette république était devenue aussi dangereuse pour les États-Unis que pour la cause républicaine ». Non seulement l'Union se refusa péremptoirement à reconnaître le nouvel empire, mais encore les remontrances presque comminatoires de M. Seward, sous-secrétaire d'État à Washington, devinrent tellement pressantes, que Napoléon III, pour éviter les plus graves complications, dut hâter le retrait du corps expéditionnaire qui soutenait le trône vacillant de Maximilien. On sait le reste et la sanglante catastrophe de Queretaro !

Digitized by Google

Aujourd'hui, l'Espagne, il est vrai, combat pour réduire les insurgés de Cuba, encouragés par les sympathies plus ou moins avouées des Américains du Nord; mais le gouvernement de Madrid opère là sur son propre terrain colonial, dans les limites de son droit strict, et, malgré leur désir intime, les États-Unis ne peuvent reconnaître aux révoltés cubains la qualité de belligérants.

Pour l'Angleterre c'est différent : il est manifeste qu'elle s'efforce, avec une insigne mauvaise foi, d'étendre ses territoires guyanais aux dépens du Vénézuéla. Ses empiétements envahissants constituent une menace pour les anciennes colonies de l'Espagne et du Portugal, devenues des États autonomes, dont l'indépendance est d'un intérêt de premier ordre pour les États-Unis, qui se posent en protecteurs suprêmes de ces jeunes nationalités et comme les garants de leur souveraineté territoriale.

Le litige entre l'Angleterre et le Vénézuéla remonte à près d'un demi siècle; jamais les frontières entre cette république et la Guyane anglaise n'ont été exactement déterminées; les gouvernements de Londres et de Caracas réclament l'un et l'autre un vaste district, l'Yuruari, dont la valeur s'est accrue, aux yeux des Anglais, dans une énorme proportion, depuis qu'on y a découvert des mines d'or d'une richesse, dit-on, fabuleuse. Jugez si le lion britannique est pressé d'étendre sur ce nouvel Eldorado sa griffe vorace.

En outre, sur cette importante question de l'Yuruari, vient s'en greffer, avons-nous dit au début de cette étude, une autre encore plus considérable : celle de l'Orénoque. Il s'agit, en effet, de savoir si les bouches de ce cours d'eau resteront au Vénézuéla ou iront agrandir le domaine colonial de l'Angleterre. Voici ce que disait sur ce fleuve dans cette *Revue* même (1) M. Engelhardt, dont on connaît la haute compétence dans les questions d'hydrographie politique :

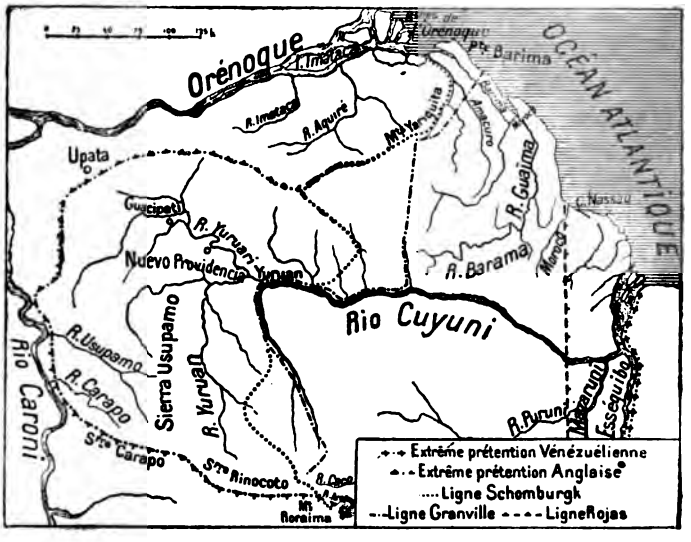
« L'Orénoque, récemment exploré jusqu'à ses sources par des pionniers français, parcourt, en décrivant une courbe d'environ 2.500 kilomètres, tout le territoire du Vénézuéla et atteint le cœur même de la Colombie, par le rio Méta, qui est navigable jusqu'à une distance de 100 kilomètres de Bogota. Il aboutit à l'Océan par deux branches principales : le Vagre au nord et l'Imataca au sud. Ce dernier émissaire,

(1) Voir *Rev. Fr.*, 15 mars 1888, t. VII, p. 553.

Digitized by Google

avec le Barrima qui en est la prolongation, peut être considéré comme sa véritable issue maritime. Trente fois plus considérable que la Seine, il confond ses eaux avec l'immense Amazone par le Cassiquiare et le Rio Negro. »

Les Anglais de la Guyane s'efforcent, depuis plusieurs années, d'atteindre la branche sud de l'Imataca, objet de leurs plus ardentes convoitises, en avançant systématiquement les frontières de la colonie dans cette direction. C'est ainsi que progressivement et sans bruit, ils ont établi des postes sur les rives de l'Amacoro et du Guaima, petits



TERRITOIRE CONTESTÉ ANGLO-VÉNÉZUÉLIEN.

affluents des branches de l'Imacata et du Barrima. Enfin, au moyen de stations militaires créées à l'embouchure de ce dernier fleuve et sur l'îlot même qui commande la *Boca grande* de l'Orénoque, nos voisins d'outre-Manche sont déjà presque maîtres du pays, et tout prêts à mettre en pratique la douce maxime *beati possidentes*, préludent à l'annexion du district. Sans l'intervention assez brusque des États-Unis,

Le cliché ci-dessus nous a été communiqué par la *Revue Encyclopédique*.

Digitized by Google

le coup préparé de longue main réussissait, et John Bull, triomphant, mettait le monde en présence du *fait accompli*.

Une fois maîtresse de l'estuaire, la Grande-Rretagne tenterait sans doute d'utiliser ce fleuve qui, par ses affluents, le Cassiquiare et le Rio Negro, communique avec la grande artère fluviale du Brésil, l'Amazone, et elle projette peut-être d'atteindre ainsi, en utilisant cet admirable réseau de voies navigables, les immenses et fertiles régions, à peine explorées, de l'Amazonie. Ce serait un beau rêve.

L'Angleterre redoute sans cesse que le Canàda et surtout les Indes ne lui échappent quelque jour; aussi cherche-t-elle à s'ouvrir d'autres débouchés commerciaux, et même à fonder un nouvel empire colonial à la fois en Afrique et dans l'Amérique méridionale. Mais l'hôte de la Maison-Blanche à Washington, s'appuyant sur la doctrine de Monroë, entre soudain en scène, agite avec *jingoïsme* le drapeau étoilé de l'Union et crie : Halte-là !

Le gouvernement britannique est d'autant moins excusable dans cette question litigieuse du Vénézuéla, qu'il a plusieurs fois modifié ses prétentions et de plus s'est constamment refusé à un arbitrage.

La domination hollandaise, avant 1814, époque où une partie de la Guyane a été cédée à l'Angleterre, avait pour limites l'Essequibo. En 1840, Robert Schomburgk envoyé sur les lieux par le gouvernement anglais, soutenait que le territoire de la Grande-Bretagne, héritière des droits de la Hollande, s'étendait jusqu'à la limite du bassin de l'Orénoque. Toutefois, il établissait une ligne de démarcation, qui a pris son nom, située en deçà de la ligne de partage des eaux, mais aboutissant cependant aux bouches de l'Orénoque.

Le gouvernement britannique élève aujourd'hui ses prétentions; il réclame présentement la démarcation tracée à son avantage par l'explorateur hessois Schomburgk, alors que sur les protestations de la partie adverse, il avait, sous le ministère Aberdeen, renoncé à cette délimitation.

En 1881, nouvelle frontière réclamée par lord Granville, s'étendant moins à l'intérieur mais aboutissant toujours à l'embouchure de l'Orénoque.

Pourquoi, se demandera-t-on, l'Angleterre n'a-t-elle pas voulu recourir à la voie des arbitres? L'an passé, le gouvernement de Caracas chargea Mgr Tonti, délégué apostolique du Saint-Siège au Vénézuéla, de

Digitized by Google

solliciter de Léon XIII ses bons offices auprès du cabinet de Saint-James. Mais le ministère anglais écarta catégoriquement les ouvertures courtoises que le Pape lui avait faites à ce sujet.

Au mois de juillet 1895, le marquis de Salisbury reçut du secrétaire d'État à Washington, M. Olney, une longue dépêche résumant la question, rédigée avec fermeté, et dans laquelle les États-Unis déclaraient devoir protester contre l'agrandissement de la Guyane anglaise « en dérogation aux droits et à la volonté du Vénézuéla »; le diplomate américain terminait son memorandum en demandant une réponse dans un délai assez court. Néanmoins, cet avertissement significatif ne fut pas entendu à Londres; au contraire, le gouvernement de la Reine donna l'ordre à ses agents de la Guyane de marcher de l'avant, et alla même, à la fin de l'an dernier, jusqu'à menacer Caracas, s'il ne cédait pas, de procéder sans retard à l'occupation des territoires contestés. Alors les États-Unis perdirent patience, et le président Cleveland lança son message retentissant. Depuis lors, le Sénat et la Chambre des représentants à Washington ont voté les fonds demandés pour instituer la commission relative à l'examen du conflit anglo-vénézuélien. Les membres de cette commission ont même été désignés d'après un choix judicieux et aussi impartial qu'on pouvait le souhaiter; d'ailleurs, ces honorables semblent vouloir étudier la question à fond, et en remontant aux origines, puisque, non contents de recueillir des renseignements à Caracas et à Georgetown, ils se proposent de se rendre à la Haye et à Madrid, pour compulser dans les archives de ces capitales les parchemins poudreux sur lesquels le gouvernement britannique prétend s'appuyer dans la revendication de ses titres sur la région contestée.

Voyons maintenant quelle valeur diplomatique il y a lieu d'attribuer à la doctrine de Monroë. Constatons d'abord que les maximes ou la thèse de ce président de l'Union ne provoquèrent aucune discussion parlementaire, ne furent l'objet d'aucune motion au Congrès, et que si les Américains s'en sont souvent servis fort habilement au profit de leur politique étrangère, jamais ils n'ont donné force de loi à cette doctrine par un vote législatif formel; les hommes d'État de l'Union ne sauraient donc prétendre l'élever à la hauteur d'un principe du droit des gens ou d'un contrat international, et jamais une puissance ne l'a reconnue officiellement. Sur ce point, aucune équivoque n'est admissible, et la valeur légale de cette doctrine, dépourvue de toute

Digitized by Google

sanction, est absolument nulle. En effet, le droit international est d'une application universelle entre toutes les nations civilisées, et il ne saurait exister un droit particulier à l'Europe et un autre spécial au continent cisatlantique. Comme le déclare avec autorité l'éminent économiste, M. Paul Leroy-Beaulieu, « cette doctrine exprime les sentiments permanents du peuple nord-américain, mais elle ne constitue aucun titre ayant la moindre portée internationale ».

Les jurisconsultes américains eux-mêmes en conviennent; ainsi, dans ses notes sur les *Éléments du droit des gens de Wheaton*, Dana déclare que Monroë, loin de prétendre créer en faveur de l'Amérique un nouveau mode de défense exclusif et dirigé contre les puissances européennes, n'a voulu qu'appliquer au Nouveau Monde un principe général de droit public; la thèse présidentielle se réduirait, d'après son avis, à une simple question de géographie politique. William Beach Lawrence, jurisconsulte distingué, considère comme une grave erreur de voir dans les assertions de Monroë une règle du droit des gens spécialement adaptée à l'Amérique. Quant au professeur Woolsey, il partage aussi l'opinion de ces jurisconsultes sur la valeur à donner à cette prétendue loi fondamentale du droit public extérieur de l'Amérique, qui n'a d'ailleurs été prise par la diplomatie des États-Unis, à aucune époque, comme base de stipulations internationales.

Si nous négligeons dans l'espèce le côté abstrait de la doctrine de Monroë, pour ne considérer que son application au litige anglo-vénézuélien et les conséquences rigoureuses ou téméraires que le gouvernement de Washington prétend en tirer, nous devons reconnaître, comme le fera tout esprit impartial, que la déclaration des plus bizarres du président Cleveland mérite d'être sévèrement jugée. Nous ne sommes pas porté, tant s'en faut! à une excessive indulgence pour la politique anglaise, qui a pour principe d'en imposer aux petits et d'écraser les faibles; mais la prétention des États-Unis d'envoyer au Vénézuéla une commission nommée par eux seuls, et de trancher souverainement le litige en dehors d'une des parties directement intéressées, l'Angleterre, dépasse les bornes permises et représente un fâcheux retour à l'abus de la force.

Il y a là un précédent des plus dangereux que la France, elle aussi, tout en se tenant soigneusement à l'écart du différend anglo-américain, a certes intérêt à ne pas laisser créer; car, si le gouvernement de

Digitized by Google

Washington triomphait aujourd'hui dans cette grave affaire de l'Orénoque, il est à présumer que demain il invoquerait ce précédent pour prétendre régler à sa fantaisie, c'est-à-dire sans doute à notre désavantage, l'importante question du contesté franco-brésilien. On sait, en effet, que depuis le traité d'Utrecht (1713), la France d'une part, le Portugal, puis le Brésil de l'autre, réclament une vaste et fertile région, riche en placers aurifères, qui s'étend des embouchures de l'Amazone à celles de l'Oyapock (Guyane), et sur le territoire de laquelle, à Mapa, un combat a eu lieu, en mai dernier, entre les marins français du *Bengali* et des aventuriers brésiliens conduits par un nommé Cabral.

Quoi qu'il en soit, espérons que la diplomatie découvrira une formule de conciliation qui, tout en bridant les ambitieuses visées de l'Angleterre sur les embouchures de l'Orénoque, ménage à la fois les susceptibilités américaines et l'amour-propre britannique. Les Anglais agiraient avec prudence, surtout au lendemain de l'affaire *très louche* du flibustier Jameson, leur compatriote, en soumettant la question du contesté vénézuélien à un arbitrage, comme l'ont fait la France et la Hollande pour les territoires de l'Aoua entre leurs possessions respectives de la Guyane. Les États-Unis, de leur côté, donneraient un grand exemple de sagesse politique en ne poussant pas à ses extrêmes conséquences « la doctrine de Monroë », dont l'application trop rigide pourrait soulever les plus périlleux conflits avec certaines puissances ayant des possessions sur le continent américain ou aux Antilles, et provoquer un antagonisme irréparable entre la vieille Europe et le Nouveau-Monde.

J. Joûbert.

Digitized by Google

LES BOËRS DU TRANSVAAL

LES ORIGINES

On a souvent dit que les Canadiens-Français de nos jours étaient restés comme l'image vivante des colons qui, il y a deux siècles, s'établirent sur le sol de la Nouvelle France. Cette assertion n'est qu'en partie exacte; elle pourrait cependant s'appliquer dans une certaine mesure à une catégorie d'*habitants*, c'est-à-dire de paysans, établis loin des villes et du courant de la civilisation moderne, et qui ont conservé beaucoup du langage, des usages et des mœurs patriarcales d'autrefois, ce qui n'est pas un reproche à leur faire.

Ce que l'on dit des Canadiens-Français s'applique bien plus justement à un peuple dont l'état politique n'est pas sans présenter quelque analogie avec eux, entouré qu'il est par la même nation envahissante et dominante qui s'efforce de supprimer ses libertés, sa langue, ses usages et de l'absorber sous le flot toujours croissant de ses masses d'émigrants. Je veux parler des Boërs de l'Afrique australe qui, les uns indépendants dans l'Orange et le Transvaal, les autres sujets britanniques dans la colonie du Cap, ont à soutenir les mêmes luttes — avec les coups de fusil en plus — que les Canadiens-Français et, comme ces derniers, ne parviennent à se maintenir que grâce à leur abondante natalité.

C'est une bien curieuse population que ces descendants des colons hollandais qui s'établirent au Cap de Bonne-Espérance et que vinrent renforcer des huguenots français qui avaient quitté leur patrie à la suite de la révocation de l'édit de Nantes. Il est de mode aujourd'hui, dans les expositions universelles, de ressusciter le passé, de faire revivre des cités du moyen-âge, avec leurs habitants, leurs corporations et leurs industries. Un pareil retour en arrière serait à peine nécessaire chez les Boërs qui, sans être cependant ce qu'étaient leurs ancêtres au moyen âge, sont toutefois peu dissemblables des premiers colons du Cap au XVIIe siècle.

Les Boërs sont avant tout pasteurs; leur nom — *boër* veut dire fermier, paysan — l'indique du reste d'une façon très significative. Ils sont par suite peu nombreux dans les villes et se trouvent surtout dans

Digitized by Google

de vastes fermes de plusieurs milliers d'hectares, généralement assez isolées et éloignées les unes des autres, afin d'avoir à leur disposition d'immenses étendues de terrain où ils puissent faire paître leurs nombreux troupeaux.

Les Anglais, qui ne les aiment pas, ont souvent fait d'eux un portrait peu flatteur, les représentant comme à moitié sauvages, ignorants, brutaux, poltrons même, vivant plus comme des bêtes que comme des être civilisés (1). Perdus comme ils sont dans d'immenses plaines où ils n'ont de contact qu'avec les nègres et les bêtes fauves, les Boërs, il faut le reconnaître, ont une rudesse de mœurs et de caractère qui cadre mal avec les habitudes policées de notre fin de siècle. Leur dureté à l'égard des noirs qu'ils méprisent et qu'ils traitent un peu comme des parias, est généralement reconnue; mais agissent-ils bien différemment de certains blancs très humanistes qui explorent ou exploitent l'Afrique? Leur culture intellectuelle laisse fort à désirer et la Bible est souvent le seul livre qu'ils connaissent. Mais ces défauts qu'on leur reproche tiennent à la nature même de leur existence et à la façon dont ils ont été traités par ceux-là mêmes qui ont été leurs maîtres et ont toujours cherché à étouffer en eux toute initiative, tout en voulant bénéficier le plus possible de leurs travaux et de leurs labeurs.

La tyrannie de la Cie hollandaise des Indes orientales, et plus tard celle des gouverneurs britanniques, ont donné à la population issue des colons hollandais et des huguenots français l'empreinte qu'elle conserve encore aujourd'hui et ce caractère rebelle à toute domination et assoiffé d'indépendance. Élevée sous un régime sévère, habituée à la fatigue et à l'endurance, laborieuse et probe, économe jusqu'à l'avarice, insouciante du plus élémentaire bien-être dont l'idée même semble ne jamais lui avoir été connue, religieuse et même fanatique comme au temps de la Réforme, elle semble à peine se douter que le temps a marché depuis deux siècles, tant elle est portée à méconnaître tout idée de progrès moderne.

Cette population si simple et si peu de son siècle a, par contre, conservé les vertus et les mœurs patriarcales d'autrefois. La vie de famille y est particulièrement en honneur. Le Boër se marie jeune, ne reste

(1) Il y a cependant des exceptions dans cette manière de voir, et le capitaine anglais A. Aylward, entre autres, a fait des Boërs un tableau séduisant qui fait contraste avec les dires de ses compatriotes.

Digitized by Google

presque jamais veuf, et multiplie rapidement sa descendance. Quand la famille devient trop nombreuse pour vivre sous le même toit, les jeunes ménages s'en vont un peu plus loin créer de nouveaux établissements. Voici, d'après un écrivain anglais qui a étudié de près les Boërs, Antony Trollope de quelle façon un Boër prend femme.

Le jeune homme désireux de se marier revêt ses habits les plus propres, met une plume à son chapeau et monte sur son cheval dans le but de visiter toutes les fermes des environs. A la première où il se présente il entre silencieux, se contentant de sortir de sa poche un bocal de prunes confites et une chandelle de cire — il suffit qu'elle soit en suif pour les plus pauvres — symboles bien connus qui le dispensent de toute explication. Les prunes, qui sont une friandise très appréciée, sont destinées à la mère qui les accepte toujours. La chandelle est pour la jeune fille; si celle-ci la refuse, le jeune homme n'a plus qu'à remonter à cheval. Si, au contraire, elle accepte, la chandelle est immédiatement allumée, et la mère, laissant en tête-à-tête les deux fiancés, se retire, mais non sans avoir piqué dans la chandelle une épingle, qui, lorsqu'elle sera atteinte par la flamme, marquera la fin de l'entretien. Si les jeunes amoureux trouvent que l'épingle a été plantée trop haut, ils usent de subterfuge pour prolonger leur tête à tête en mettant autour de la mèche quelques grains de sel qui l'empêchent de se consumer trop vite. En quelques jours le couple est uni, et les jeunes époux sont installés dans un logement préparé par les parents et mis en même temps en possession d'un petit troupeau. A la naissance des enfants les parents prévoyants leur avaient donné quelques bestiaux. Ces animaux avaient grandi, multiplié, et ils formaient en quelque sorte, au moment du mariage, la dot commune des deux jeunes gens. Ces mœurs simples et patriarcales sont sans doute d'origine hollandaise; mais dans les Pays-Bas on n'en trouve plus trace, tandis que chez les Boërs elles ont survécu avec une étonnante intensité.

Les Boërs indépendants sont constitués en deux républiques : l'État libre d'Orange (capitale Bloemfontein), qui compte environ 70.000 blancs presque tous Boërs et autant d'indigènes; le Transvaal ou République Sud-Africaine (capitale Prétoria), qui renferme environ 60.000 Boërs, plus de 100.000 blancs de toutes nationalités arrivés seulement dans le pays depuis la découverte des mines d'or, et 4 à 500.000 indigènes.

Digitized by Google

Comment les descendants des colons hollandais qui s'établirent au Cap, sont-ils aujourd'hui à 2.000 kilomètres et plus de leur point de départ, c'est ce que l'histoire de leurs vicissitudes et de leurs incessantes migrations fait connaître.

Bien que reconnu par les Portugais à la fin du xve siècle, occupé plus tard par un poste hollandais, le Cap de Bonne-Espérance ne vit qu'en 1652 les premiers colons débarquer sur ses rivages. La Cie hollandaise des Indes orientales. qui y commandait, avait surtout en vue le ravitaillement des navires hollandais qui faisaient le commerce des Indes; aussi s'occupa-t-elle fort peu des colons dont elle restreignit plutôt qu'elle ne développa l'initiative. Cependant, dès 1654, des orphelines d'Amsterdam débarquaient dans la colonie pour en accroître le peuplement. Comme les indigènes du Cap, les Hottentots, peuple pasteur, ne savaient pas cultiver la terre, les Hollandais eurent recours comme travailleurs aux esclaves noirs, et un premier convoi de ces derniers arriva dans la colonie en 1658.

La population ne se développait cependant qu'avec une extrême lenteur. En 1680, elle ne comprenait encore que 600 Européens. Mais alors lui arriva un secours inattendu. Des protestants français fuyant leur patrie par suite de la révocation de l'édit de Nantes furent envoyés au Cap au nombre d'environ 300 (1687 et 1688). Entreprenants, énergiques et persévérants, ces huguenots transformèrent rapidement la colonie et lui firent prendre un essor plus rapide. Leurs plantations réussirent admirablement, et ils s'adonnèrent avec succès à la culture de la vigne sur les coteaux voisins du Cap où se récolte le célèbre vin de Constance. « Les annales du Cap, dit Élisée Reclus (1), énumèrent 95 noms de familles françaises dont quelques-uns se sont perdus, tandis que d'autres ont été traduits en hollandais ». Les Du Toit, les Joubert, etc., dont les noms ont marqué dans l'histoire du Transvaal, sont des descendants de ces émigrés français. Ces derniers s'accrurent assez rapidement, car, à l'inverse des Hollandais, tous étaient arrivés avec leur famille. Malgré cela ils se fondirent bientôt parmi les colons hollandais au point de perdre peu à peu l'usage de leur langue d'origine; et comme si cette fusion ne s'opérait pas assez vite, un ordre de la Compagnie, de 1724 défendit l'usage du français dans les temples et dans

(1) *Géographie universelle : Afrique méridionale.* Hachette, éditeur.

Digitized by Google

les écoles. Aussi Lacaille, qui visita la colonie en 1751, n'y trouva plus que quelques descendants des Français parlant leur langue, et en 1780, Levaillant n'en rencontra qu'un seul.

Malgré les défenses réitérées de la Compagnie, la colonie s'étendait peu à peu vers l'intérieur et, du pays des Hottentots, débordait sur celui des Cafres. Les Boërs avaient déjà pris l'habitude de *trekken*, c'est-à-dire d'émigrer en bandes avec leurs familles, leurs troupeaux et leurs esclaves. Rien ne pouvait arrêter cette migration motivée souvent par l'étroite surveillance et la tyrannie commerciale de la Compagnie, qui, comme celle de la baie d'Hudson au Canada, entendait garder pour elle le monopole à peu près complet du trafic.

Mais la situation allait bientôt changer. En 1795, les Anglais s'emparèrent de la colonie du Cap; ils la rendaient, il est vrai, à la Hollande lors de la paix d'Amiens, mais pour quelques années seulement, car en 1806 elle retombait de nouveau, et cette fois définitivement, entre leurs mains. Il y avait alors au Cap environ 25.000 Européens, 20.000 serfs hottentots et 30.000 esclaves noirs. Bien que dans les premières années de la conquête les Anglais arrivant au Cap fussent surtout des soldats et des fonctionnaires, les gouverneurs britanniques entreprirent de bonne heure de dénationaliser le pays. En 1820, un sérieux courant d'émigration anglaise fut dirigé sur l'Afrique australe, et un important noyau de colons s'établit à Port-Élizabeth et à Graham'stown. La population anglaise s'accroissant rapidement, les conquérants cherchèrent à assurer la prédominance de leur langue. En 1825, l'anglais devint la langue officielle du gouvernement, et, en 1827, celle des tribunaux. Ce ne fut que plus tard, lors de la création d'un Parlement, que les descendants des Hollandais recouvrèrent le droit de parler officiellement leur langue au Parlement. Ils l'ont encore aujourd'hui, mais l'anglais est resté la langue des cours de justice.

L'abolition de l'esclavage, en 1834, détermina le grand *trek* des Boërs au delà du fleuve Orange. « Privés du travail de leurs noirs, dit Elisée Reclus (1), pour lesquels on avait alloué seulement les deux cinquièmes de leur valeur vénale, diminuée encore par les prélèvements d'agents peu scrupuleux, les fermiers se dirigèrent vers les solitudes du nord pour y gouverner à leur fantaisie leur « propriété » vivante, hommes et troupeaux. »

(1) Élisée Reclus : *Afrique méridionale.*

Digitized by Google

Cette émigration de tout un peuple se fit lentement et par petits groupes. « Emmenant avec eux leurs familles et leurs troupeaux, dit M. Montégut, les Boërs partirent dans leurs longs chariots attelés de 6 ou 7 paires de bœufs et surmontés d'une tente, espèces de maisons roulantes qui furent leurs seules habitations pendant les longues années où ils errèrent entre l'Orange et le Vaal. Ils campaient là où le gazon était fertile, jetaient en terre une moisson dont ils attendaient la récolte, puis poussaient plus loin à mesure que de nouveaux émigrants venaient les rejoindre. Souvent ils étaient assaillis par les indigènes ; alors ils liaient étroitement leurs chariots les uns aux autres, les disposaient en forme circulaire, déposaient au centre de ce cercle leurs femmes et leurs enfants et palissadaient de leurs bestiaux la ligne extérieure de ces boulevards d'où ils repoussaient les attaques de leurs ennemis. » C'est ainsi que les Gaulois, les Cimbres et les Teutons combattaient autrefois contre les légions romaines.

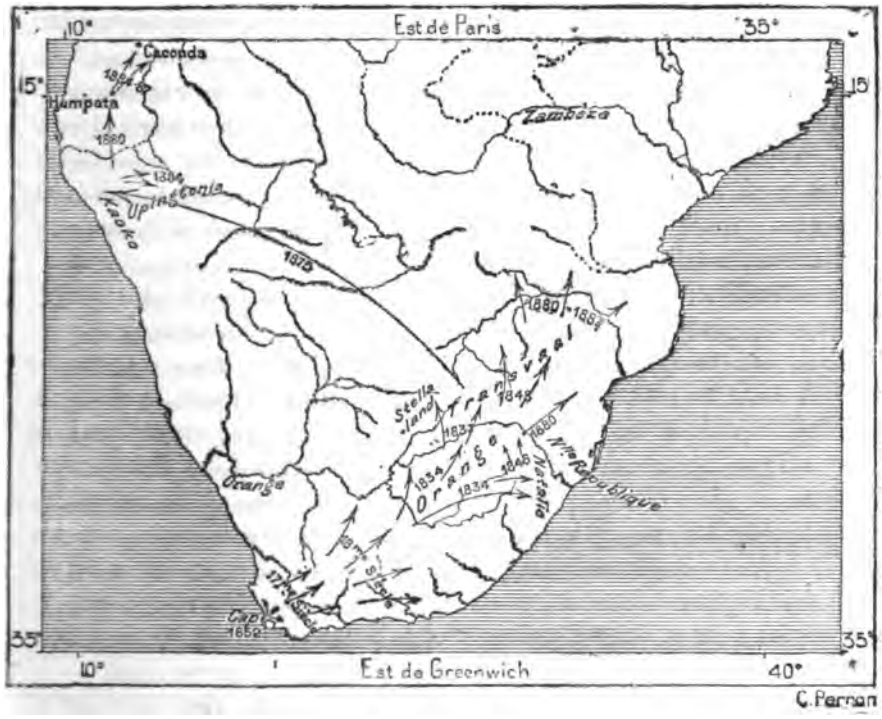
Pendant 6 ans les Boërs errèrent à l'aventure entre les fleuves Orange et Vaal, luttant sans cesse contre les indigènes, Cafres, Zoulous, Basoutos, etc. En 1840 ils se fixèrent en partie au nord de la colonie actuelle de Natal, au pied de la chaîne du Drakenberg, et fondèrent, après avoir défait les Zoulous, la ville de Pieter-Maritzburg du nom de deux de leurs chefs tués peu auparavant, Pieter Retief et Gert Maritz. Leur tranquillité ne dura pas longtemps. A peine étaient-ils établis à demeure que les Anglais survinrent, les revendiquèrent comme des esclaves échappés et firent de Natal une colonie anglaise (1842). Mécontents de cette protection qu'ils ne désiraient nullement, les Boërs repassèrent en grand nombre le Drakenberg, sous la conduite d'André Prétorius leur chef le plus éminent.

Sortis des limites du Natal, les Boërs franchirent le fleuve Orange et s'établirent dans une région ravagée et dépeuplée par les Zoulous et fréquentée surtout par les bêtes fauves. Les lions surtout étaient gênants et les Boërs en tuèrent par centaines. Bâtissant des fermes, défrichant le sol, ils avaient constitué l'État libre d'Orange, et se croyaient enfin délivrés de toute domination étrangère. Mais, comme à Natal, les Anglais les suivirent, triomphèrent facilement de leur résistance à Boom-Platz et prononcèrent l'annexion de l'État d'Orange (1848).

Renouvelant alors leur *trek*, les Boërs intransigeants passèrent le Vaal sous la conduite de Prétorius. C'est de cette époque que datent les

Digitized by Google

plus grandes migrations des Boërs qui poussent jusqu'au Limpopo, franchissent le grand désert de Kalahari et vont s'établir jusque sur les bords du Cunène, dans les possessions portugaises de l'Afrique occidentale. Les Boërs d'au delà du Vaal — du Transvaal — fondèrent alors la république de ce nom et en nommèrent Prétorius président,



AFRIQUE AUSTRALE : TREKKEN DES BOERS.

1/30.000.000 — 0 — 1.000 kilom.

pour répondre aux Anglais qui avaient mis sa tête à prix. Ceux-ci, en effet, essayaient encore de pénétrer au delà du Vaal. Et comme dit en termes très humoristiques M. G. Valbert en parlant des Boërs : « Ils ont dû subir la loi commune qui veut qu'au Zoulou succède l'éléphant, à l'éléphant le Boër et au Boër l'Anglais. Le Zoulou ravage, l'éléphant se repaît, le Boër défriche, et quand il a défriché, l'Anglais lui dit :

Digitized by Google

« Tu es chez moi ». Ce genre de politique a été pratiqué depuis longtemps par les chercheurs de truffes. Leur truie, unissant une finesse d'odorat sans égale à une extrême délicatesse de friandise, ils la chargent de déterrer le précieux végétal. Pendant qu'elle fouille avec son groin, le chercheur la suit d'un œil attentif; au moment où elle découvre la truffe et s'apprête à la manger, il écarte la pauvre bête en lui assenant un coup sec sur le nez et il lui jette, en guise de consolation, quelques glands qu'elle dévore, faute de mieux. Le travail est pour elle, la truffe pour lui. » Les Anglais considéraient ainsi les Boërs comme leurs porcs truffiers.

Cependant ils finirent par éprouver quelque lassitude à incorporer dans leur empire des sujets qui ne voulaient point de leur domination et ne manquaient pas une occasion de le faire voir. En outre, ces annexions étaient une lourde charge, car les Anglais avaient à soutenir contre les indigènes — les Basoutos d'un côté, les Zoulous de l'autre — les luttes commencées par les Boërs, luttes pénibles qui s'éternisaient, demandant toujours des sacrifices en hommes et en argent, sans qu'il résultât grand profit. Aussi, avec cet esprit pratique qu'ils ont en affaires, jugèrent-ils bientôt qu'ils avaient fait fausse route. Leur volte-face politique fut complète : au Transvaal, ils amnistièrent Prétorius, reconnurent sa république et l'indépendance de son pays (1852). Dans l'Orange ils firent mieux encore : ils l'avaient annexé malgré lui en 1848; en 1854, ils lui rendirent brusquement son indépendance, sans le consulter beaucoup plus, le laissant se débattre comme il pourrait au milieu des barbares qui l'assiégeaient. Il se trouva que les Boërs de cet État surent fort bien se tirer d'affaire et, grâce à la sage administration pendant un quart de siècle (1863-1888), d'un de leurs présidents, M. Brandt, prospérèrent et se multiplièrent, suivant les préceptes de l'Evangile.

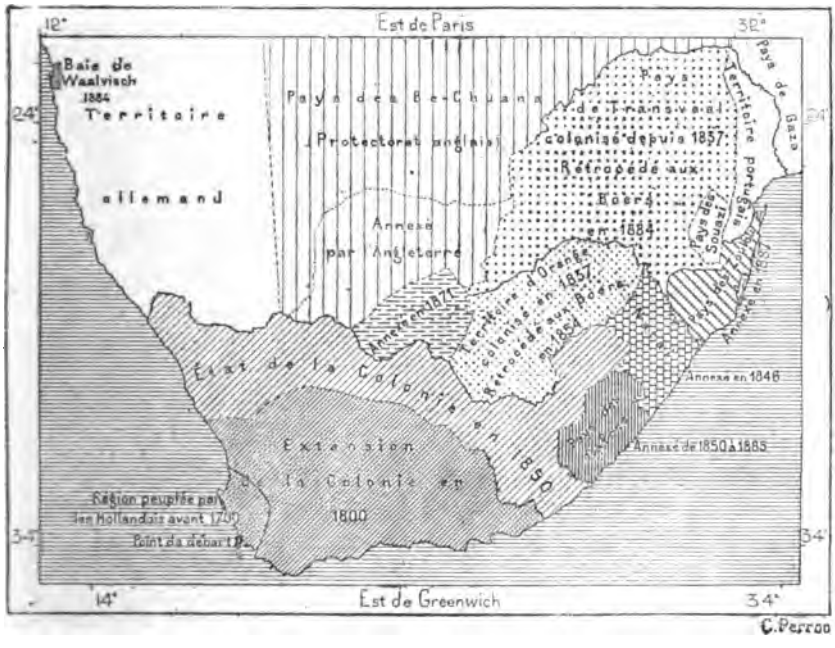
Au Transvaal, André Prétorius était mort en juillet 1853. Son fils, qui n'avait point ses talents, lui succéda à la présidence. Malgré ses efforts, il ne put arriver à la fusion des deux républiques sœurs, l'Orange et le Transvaal. Il avait été aussi pendant quelque temps président de la première, puis était revenu au Transvaal, où il resta président jusqu'en 1872. A cette époque ce fut un ancien clergyman, M. Burgers, qui lui succéda. Esprit novateur dans un pays très arriéré, imbu d'idées larges, mais impraticables, possédé du désir de faire grand quand les choses les plus indispensables faisaient défaut, il arriva peu à peu à un résultat diamétralement opposé à celui qu'il se proposait d'atteindre.

Digitized by Google

ANNEXION ET INDÉPENDANCE

En 1877 le Transvaal se trouvait dans une situation critique. M. Burgers qui avait voulu réformer entièrement le système scolaire, construire des chemins de fer et, dans ce but, était entré dans la voie des emprunts, ne savait plus comment sortir des embarras qu'il s'était créés. La dette dépassait 200.000 livres sterling (50 millions de francs),

Géographie universelle.



AFRIQUE AUSTRALE : ANNEXIONS SUCCESSIVES.

1/20.000.000 — 0 — 500 kilom.

ce qui était énorme pour un pays alors aussi pauvre (les mines d'or n'étaient alors qu'à l'aurore de leur développement) et aussi peu peuplé. Les paiements se faisaient mal et les membres du Volksraad (assemblée législative) divisés entre eux, ne savaient quelles mesures prendre pour remédier à la crise, et de plus les conflits avec les Zoulous avaient recommencé.

Digitized by Google

C'est alors qu'arriva à Prétoria sir Theophilus Shepstone, haut commissaire britannique, suivi à longue distance par quelques troupes. Profitant de la confusion qui régnait dans les esprits, du trouble qu'avait apporté sa présence, tout d'abord inexpliquée, sir Shepstone déclare tout d'un coup, dans une proclamation (12 avril 1877) « que le territoire précédemment connu sous le nom de République africaine du Sud fera partie du territoire britannique ». Shepstone n'avait pas été envoyé à Prétoria avec l'ordre d'annexer, mais il avait reçu des instructions de nature à tout justifier une fois l'acte consommé. C'est absolument ce que le Dr Jameson se proposait de faire s'il avait réussi.

Ce coup d'escamotage — car c'en était un — jeta la stupeur parmi les Boërs qu'il prit au dépourvu; aussi se tinrent-ils complètement tranquilles, faisant même assez bon accueil aux divers fonctionnaires britanniques envoyés dans toutes les parties du Transvaal. Seuls les immigrants étrangers, aventuriers de toute nature saluèrent avec joie le nouveau régime en qui ils voyaient le dispensateur des concessions territoriales, d'entreprises industrielles, commerciales, etc.

Cependant les Boërs en gens froids, peu accessibles à l'impression première et chez qui la pénétration des idées ne se fait que lentement et progressivement, revinrent peu à peu de leur surprise première. Bientôt ils purent constater que le gouvernement réparateur qu'on leur avait annoncé ne respectait ni leurs lois ni leurs usages, et après avoir supprimé leur volksraad, les administrait à coups de décrets sans jamais les consulter, eux qui étaient si attachés à leurs libertés. Des commissaires suivis d'une police noire, qu'ils ne pouvaient sentir, leur rendaient ce régime odieux.

Ils protestèrent alors près de leurs gouvernants, mais ce fut en vain. Ils envoyèrent des délégués en Europe pour revendiquer auprès des ministres britanniques leurs libertés confisquées. Mais cette démarche fut aussi inutile, et les délégués, à leur retour au Transvaal, ne purent pas même rendre compte de leur mission à leurs concitoyens assemblés à Prétoria.

Repoussés de partout, opprimés par ceux qui prétendaient les sauver de l'anarchie, les Boërs eurent recours au seul moyen d'action qui leur restait : ils prirent les armes pour reconquérir leur indépendance (décembre 1880).

Le soulèvement se communiqua d'un bout à l'autre du Transvaal

Digitized by Google

comme une traînée de poudre; Prétorius, Krüger, Joubert, ce dernier comme chef militaire, dirigent le mouvement. Les Boërs bloquent tout d'abord les garnisons de Prétoria, Potchefstroom, etc., s'emparent des convois, des services administratifs. Le 23 décembre, le 94e régiment d'infanterie anglaise, venu de sa garnison de Lydenburg au secours du résident britannique de Prétoria, est entouré par les Boërs à Lange-Neck. La colonne refusant de se rendre est en partie détruite. Apprenant cette défaite, le général Colley, gouverneur de Natal, arrive aussitôt sur le théâtre des opérations avec 500 hommes et attaque les Boërs établis dans une forte position à Ingogo. Il est repoussé avec de grandes pertes.

A la suite de ces échecs, des troupes de renfort sont envoyées non seulement du Cap, mais encore d'Angleterre. Mais sans attendre ces renforts qui lui auraient assuré une supériorité incontestable sur ses redoutables adversaires, le général Colley se porte de nouveau en avant et occupe la forte position de Majuba Hill dans la chaîne du Drakenberg, sur la frontière du Natal et du Transvaal. Il s'y croyait inattaquable. Mais le général Joubert, franchissant avec une rare audace tous les obstacles accumulés par la nature, escalade la montagne avec ses Boërs à cheval et attaque les Anglais dans leur camp. Après une résistance héroïque le général Colley est tué et sa troupe presque anéantie (27 février 1881).

Le combat de Majuba eut un retentissement considérable, non seulement dans l'Afrique australe, mais jusqu'en Angleterre. Le parti libéral qui, dans l'opposition, avait reconnu les griefs des Boërs, eut la force de ne pas se déjuger une fois au pouvoir. M. Gladstone, alors premier ministre, estima qu'il valait mieux traiter que de lutter dans des conditions aussi désastreuses. Aussi télégraphia-t-il simplement au gouverneur du Cap : « Nous avons fait tort aux Boërs, faites la paix. » Les négociations qui s'engagèrent alors aboutirent au traité de Prétoria du 3 août 1881.

Ce traité, qui fut ratifié par le Volksraad le 25 octobre suivant, rendait au Transvaal son autonomie administrative. Mais au point de vue des relations extérieures, la suzeraineté de l'Angleterre était établie par l'article 2 de la convention dont voici le texte :

« Sa Majesté se réserve pour elle, ses héritiers et successeurs le droit d'établir un résident dans et pour ledit État. Ce résident aura le droit

Digitized by Google

de faire lever des troupes par le Transvaal lorsqu'il y aura lieu de craindre une guerre entre l'État suzerain et une puissance étrangère quelconque ou avec une tribu indigène de l'Afrique australe. De plus, S. M. aura le contrôle sur les relations extérieures, y compris la conclusion de traités dudit État, ainsi que la direction des relations diplomatiques avec les puissances étrangères, et S. M. pourra charger ses agents consulaires d'entretenir ces relations à l'étranger. »

La vassalité du Transvaal résultait donc indubitablement de la présence d'un résident anglais et de l'obligation pour les Boërs de faire usage des représentants britanniques pour toutes leurs relations extérieures. Cette indépendance partielle n'était pas de nature à satisfaire les Boërs. Aussi M. Paul Krüger, qui était devenu président de la République, se rendit-il en Europe avec MM. Du Toit et Smith en vue d'obtenir du gouvernement britannique les modifications, jugées indispensables par les Boërs, à la convention de 1881. C'est alors que fut signé à Londres (27 fév. 1884) entre les délégués ci-dessus et sir Hercules Robinson, gouverneur de la colonie du Cap, le traité qui régit encore aujourd'hui le Transvaal.

Ce traité, en 20 articles, rectifiait légèrement les frontières de l'État du Transvaal — désormais désigné officiellement sous le nom de République Sud-Africaine — contenait diverses stipulations relatives à la situation financière de l'État, aux droits de douane, aux concessions territoriales, renouvelait la déclaration d'abolition de l'esclavage et garantissait les assurances données aux indigènes, etc.

L'article le plus significatif était l'art. 4, qui remplaçait l'art. 2 de la convention de 1881. Voici le texte de cet art. 4 :

« La République Sud-Africaine ne conclura aucun traité ou engagement avec aucun État ou nation autre que l'État libre d'Orange, ni avec aucune tribu indigène à l'est ou à l'ouest de la République, jusqu'à ce que ce traité ou engagement ait été approuvé par S. M. la Reine. L'approbation dont il s'agit sera considérée comme ayant été donnée, si le gouvernement de S. M. n'a dans les six mois qui suivront la remise de la copie du traité en question (qui sera délivré immédiatement après sa rédaction), notifié que la conclusion de tel traité est en conflit avec les intérêts de la Grande-Bretagne ou d'une des possessions de S. M. dans l'Afrique du Sud. »

Comme on le voit, la différence est grande avec le traité de 1881.

Digitized by Google

D'après la convention de 1884, plus de résident britannique, exerçant en quelque sorte un protectorat sur le Transvaal, et plus de vassalité. Une seule restriction est imposée au Transvaal : ne pas conclure de traité (sauf avec l'Orange), sans l'approbation de la Grande-Bretagne. C'est sur cette restriction que l'on se base en Angleterre pour établir que « Sa Très Gracieuse Majesté » est suzeraine du Transvaal. C'est aller bien loin, la suzeraîneté entrainant une dépendance générale. Or, sauf sur la question des traités, le Transvaal jouit de l'indépendance la plus complète, non seulement au point de vue administratif, mais au point de vue des relations extérieures, car il a des représentants directs accrédités auprès des principales puissances européennes. Le Transvaal ne possède pas, il est vrai, l'indépendance absolue, mais il n'est pas non plus un État vassal, suzeraineté impliquant vassalité. Sauf en Angleterre, c'est l'opinion généralement admise.

Redevenu indépendant, le Transvaal ne tarda pas à subir une nouvelle invasion, pacifique cette fois, mais non moins dangereuse que la précédente. La découverte des « champs d'or » du Rand et la mise en exploitation de ces riches filons aurifères, attirèrent au Transvaal, à partir de 1888 surtout, une foule d'aventuriers, de *prospecteurs*, d'émigrants de toute espèce, en grande majorité d'origine britannique. La région sud du Transvaal, où se trouvent principalement les terrains miniers, se peupla avec une rapidité incroyable. Johannesburg, centre de l'exploitation aurifère, qui n'existait pas il y a 10 ans, est aujourd'hui une ville de 50.000 habitants, tous étrangers. C'est à peine si l'on y aperçoit quelques Boërs, car ceux-ci, insensibles à l'appât de l'or, sont restés dans leurs fermes, maudissant même ceux qui venaient ainsi troubler leur paisible existence.

L'ÉQUIPÉE DU Dr JAMESON

Cet afflux d'étrangers amena une transformation sensible dans le régime économique du Transvaal (1). Dans ce pays, naguère presque impénétrable, des chemins de fer se construisirent de tous côtés, reliant Prétoria au Cap, à la baie de Delagoa et au Natal. Le mouvement commercial, jadis nul, prit un développement énorme. Les budgets, qui ne connaissaient guère que le déficit, se soldèrent par des excédents im-

(1) Voir *Rev. Fr.*, juin 1895, t. XX, p. 321: *Le Transvaal en 1894.*

Digitized by Google

portants. Le calme n'aurait pas cessé de régner dans le Rand et l'industrie minière de se développer si les étrangers immigrés, les *uitlanders*, n'avaient fait entendre leurs protestations contre les lourdes taxes qui les frappent, et n'avaient en même temps revendiqué une part proportionnée à leur nombre dans l'exercice des droits politiques du pays.

La naturalisation, au Transvaal, est assez difficile à obtenir (1); néanmoins, les uitlanders auraient fini peu à peu par acquérir les droits politiques, s'ils n'avaient en même temps voulu conserver leur nationalité d'origine, c'est-à-dire anglaise (les autres étrangers n'ayant, sauf de rares exceptions, pas pris part au mouvement). Une telle précaution n'était pas admissible, et les Boërs ne pouvaient songer à conférer en masse les droits électoraux, comme le demandaient les uitlanders, à une population étrangère qui leur était supérieure en nombre.

C'est alors que se prépara de longue main, à Johannesburg, une agitation destinée à avoir raison de la résistance du gouvernement transvaalien, et au besoin à obtenir gain de cause à l'aide d'un coup de force. Parmi les principaux chefs du mouvement se trouvaient : M. Lionel Philipps, président de la Chambre des mines, qui, dans un manifeste agressif, formula les revendications des uitlanders (d'un assez grand nombre tout au moins) ; M. C. Léonard, président du comité de l'Union nationale, chargé d'appuyer ces revendications; M. G. Farrar, le colonel Rhodes, administrateurs de la Cie à charte de l'Afrique du Sud (la *Chartered)*, ce dernier frère de Cecil Rhodes, président de ladite Compagnie et premier ministre du Cap.

Il fut convenu entre les conjurés que la Chartered, avec son organisation puissante et ses troupes de police aguerries, soutiendrait les réclamations des uitlanders et, à un signal donné de Johannesburg, envahirait le Transvaal, sous un prétexte quelconque, pour donner la main aux mineurs du Rand qui se soulèveraient au même moment. Si le coup réussissait, on proclamait la déchéance du gouvernement boër, et sir Cecil Rhodes, apparaissant à ce moment comme conciliateur, aurait ajouté à l'empire britannique un territoire aussi étendu que la Grande-Bretagne et l'Irlande. Quant à l'Europe, en présence du fait accompli, elle se serait certainement inclinée. On n'avait oublié qu'une chose : compter avec les Boërs.

---

(1) Voir *Rev. Fr.*, janvier, 1896, t. XXI, p. 52.

Digitized by Google

Dès les premiers jours de novembre, le dr Jameson, explorateur connu et administrateur de la Chartered, quittait Buluvayo, chef-lieu du Matabéléland, avec un fort détachement de la police montée, des canons Maxim, des approvisionnements, et venait à petites journées se poster à Mafeking, station de chemin de fer peu importante située sur la frontière de l'Orange et du Transvaal. Ce fait seul indique suffisamment la complicité de la Chartered dans l'acte de flibusterie qui allait se produire deux mois après, car la Compagnie ne pouvait ignorer, en un si long espace de temps, les agissements aussi peu dissimulés de ses agents. Forts de son silence et de ses encouragements tacites, ceux-ci se tenaient prêts à marcher.

Lorsque l'attention eut été suffisamment attirée par la presse anglaise sur les revendications des uitlanders, que l'agitation à Johannesburg eut été amenée au diapason voulu, les meneurs du mouvement adressèrent au dr Jameson une lettre collective dans laquelle, peignant la situation des étrangers, de leurs femmes et de leurs enfants sous les plus sombres couleurs, ils imploraient son assistance pour éviter de grands malheurs. C'était le signal convenu auquel Jameson allait répondre en franchissant la frontière.

Le comité de l'Union nationale, en même temps qu'il appelait le dr Jameson, envoyait à Prétoria, dans la matinée du 1er janvier 1896, un véritable ultimatum au président Krüger, demandant à ce dernier de faire droit aux réclamations étrangères, de laisser sortir et entrer librement la colonne Jameson, et de payer une indemnité pour les frais de la guerre (?). Une demande aussi extraordinaire fut rejetée sans hésitation, et le comité qui déployait une si incroyable audace n'allait pas tarder à s'en repentir.

Le 30 décembre 1895, le dr Jameson avait, au mépris du droit des gens, envahi le Transvaal avec une colonne de 800 hommes commandée par le major John Willoughby. A cette nouvelle, le général Joubert, le vainqueur de Majuba, avait immédiatement mobilisé ses *Burghers*. Ceux-ci, avec une rapidité incroyable, se portent par petits groupes vers la frontière. Les premiers en contact avec l'ennemi le harcèlent à distance afin de donner au général Joubert le temps de concentrer ses premières troupes. Le 1er janvier, le dr Jameson attaque les Boërs, à 2 milles au N.-O. de Krügersdorp, petite ville située à 21 milles à l'O. de Johannesburg. Malgré son artillerie, le dr Jameson ne peut enlever

Digitized by Google

les positions des Boërs. Le 2, il cherche à les tourner; mais ceux-ci, renforcés par des contingents qui ont marché toute la nuit, se portent à Vlakfontein, à 8 milles de Johannesburg. Jameson essaie d'enlever la position, mais il est brusquement assailli sur ses flancs et arrêté dans son élan. Désespérant de forcer le passage il veut battre en retraite, mais tourné sur ses derrières par un ennemi agile et entreprenant qui le mitraille sans relâche, ne voyant pas venir les secours attendus de Johannesburg, il juge alors la situation désespérée. Ses hommes quoique harassés et mourant de faim, luttent courageusement; mais, comme une prolongation de combat ne peut qu'amener l'anéantissement de la colonne, celle-ci se rend à discrétion, après avoir éprouvé des pertes sérieuses. Les Boërs, grâce à leur habile tactique, n'ont eu que quelques tués; 800 d'entre eux seulement auraient pris part au combat.

Sitôt la lutte terminée, les Boërs vont relever et soigner les blessés ennemis et partagent généreusement avec les 600 prisonniers amenés à Krugersdorp, les provisions qui leur restent, donnant ainsi, par leur conduite noble et généreuse, un éclatant démenti à ceux qui les traitent de demi-sauvages. Jameson et ses officiers, conduits aussitôt à Prétoria, y sont traités avec les égards dus au courage malheureux, au lieu d'être fusillés sur le champ comme ils l'avaient mérité.

Pendant que Jameson succombait ainsi, les conjurés de Johannesburg, qui l'avaient appelé, ne bougeaient point. Maîtres de Johannesburg, que le petit corps de police avait prudemment abandonné, ils distribuaient des armes, enrôlaient des volontaires, tenaient des meetings, mais ne se risquaient point à aller à la rencontre de Jameson comme ils l'avaient promis à ce dernier. La subite arrivée de sir Hercules Robinson, gouverneur du Cap, désavouant Jameson, le blâme formel et caractéristique adressé de Londres par le ministre des colonies, M. Chamberlain, répudiant toute complicité du gouvernement britannique, jetèrent le désarroi parmi les membres du comité révolutionnaire. La présence dans le voisinage de Johannesburg de 5 à 6.000 Burghers en armes ne contribua pas peu à calmer les esprits. Le gouvernement de Prétoria exigea alors la remise de toutes les armes et fit arrêter les principaux meneurs : Philipps, colonel Rhodes, G. Farrar, J. H. Hammond, etc. Ce fut la fin de la sédition.

L'acte de flibusterie du dr Jameson suscita une émotion profonde en Europe. Malgré le désaveu catégorique du cabinet britannique, l'opinion

Digitized by Google

publique en Angleterre se montra favorable à Jameson dont elle plaignit seulement l'insuccès. Sir Cecil Rhodes, dont le silence absolu fut très remarqué pendant cette tragique chauffourée, dut donner sa démission de premier ministre du Cap.

Dans l'Europe non britannique l'indignation fut générale et sa forme la plus caractérisée se rencontra dans le télégramme suivant que l'empereur d'Allemagne adressa au président Krüger : « Je vous félicite sincèrement, parce que, avec votre peuple, sans recourir à l'aide des puissances amies, et en n'employant que vos propres forces contre les bandes armées qui avaient fait irruption sur votre territoire en perturbateurs de la paix, vous avez réussi à rétablir la situation pacifique et à protéger votre pays contre les attaques provenant du dehors. »

Ce télégramme, blessant pour l'Angleterre et dans lequel Guillaume II, en traitant le président Krüger en chef d'État, affirmait indirectement l'indépendance du Transvaal, souleva des colères dans la presse britannique. La présence de nombreux Allemands au Transvaal, le voisinage des possessions coloniales allemandes et enfin une tendance à considérer les Boërs comme des membres importants de la famille germanique, expliquaient, en dehors de la réprobation motivée par l'acte du dr Jameson, la démarche de Guillaume II.

Après de longues conférences entre le président Krüger et sir Hercules Robinson, le dr Jameson et son état-major ont été reconduits à la frontière du Natal (20 janvier) et ont été embarqués aussitôt pour l'Angleterre. La crise aiguë est apaisée, mais la question des uitlanders n'est qu'ajournée. La plupart des étrangers se soucient peu de l'obtention des droits électoraux. Tous, par contre, se trouvent d'accord sur le terrain économique, en vue d'obtenir la suppression de certains monopoles et la réduction des tarifs excessifs de chemin de fer et de douane. Le président P. Krüger — *oom Paul*, l'oncle Paul, comme l'appellent ses Burghers — qui a fait preuve de beaucoup d'habileté dans la crise, aura certainement la sagesse de faire droit à des revendications fort légitimes au fond; et, en assurant ainsi la paix du Rand, il contribuera grandement à maintenir la suprématie politique de ses concitoyens.

Georges Demanche.

Digitized by Google

LES PROGRÈS DE L'ILE MAURICE

L'île Maurice avait, en 1851, 183.000 habitants et son commerce était de 11 millions de piastres, ou 22 millions de roupies. Actuellement, elle renferme 375.000 habitants et son commerce extérieur total atteint 57 millions de roupies. Ces progrès sont dus surtout au développement de l'industrie sucrière; les produits de la canne : sucre, rhum et mélasses représentent 85 0/0 des exportations. En 1834, époque de l'abolition de l'esclavage, Maurice produisait 30.000 tonnes de sucre; elle en exporte maintenant 115.000. Ces résultats sont dus à l'affluence des capitaux anglais, aux progrès de l'outillage des usines et surtout à l'introduction des travailleurs indiens.

On compte à Maurice 120 sucreries qui exploitent 40.000 hectares et dépensent 15 à 16 millions de roupies par an en frais de culture et d'usine. Il existe plusieurs banques et Sociétés de crédit agricole privées qui font des avances de fonds aux agriculteurs. Pour construire des chemins de fer, la colonie a dû conclure de 1862 à 1864 des emprunts pour 25 millions de francs en Angleterre. En 1892, elle en conclut un de 15 millions de fr. qui servit à atténuer les désastreux effets du cyclone qui avait, en quelques heures, détruit la moitié de Port-Louis et ruiné les récoltes de l'île entière.

Puissamment aidée par les capitaux anglais l'industrie sucrière a fait d'immenses progrès depuis cinquante ans. Les procédés d'extraction du sucre étaient autrefois fort primitifs : ainsi on écrasait les cannes entre deux cylindres en pierre ou en fonte mus par un cours d'eau ou un manège; le jus était conduit dans plusieurs chaudières et amené par l'évaporation à l'état de sirop; ce dernier se refroidissait lentement et on le versait dans des formes disposées pour laisser écouler le sirop et retenir les cristaux ou sucre brut. Peu à peu les moteurs à vapeur furent substitués aux roues hydrauliques; on introduisit en 1844 des appareils pour cuire, et, en 1851, la turbine commença à entrer en usage. Cet appareil, animé d'un mouvement de rotation de 1.200 à 1.500 tours à la minute, débarrasse en quelques instants le sucre cristallisé du sirop qui l'enveloppe. Enfin l'emploi de l'acide sulfureux et

Digitized by Google

plus tard des superphosphates comme décolorants des jus de la canne, a donné des sucres d'un blanc si pur faits à Maurice depuis 25 ans et qui sont consommés en Australie et dans l'Inde sans être raffinés.

C'est de 1858 à 1861 que l'outillage industriel de Maurice a subi le plus de changements; pendant cette période il a été introduit dans l'île des machines pour une valeur de 8 millions et demi de francs. En vue des réparations à faire dans les usines, on avait créé tout d'abord quelques ateliers de forges. Ces ateliers se développèrent peu à peu et lorsque la dépréciation de la roupie augmenta les charges des colons et rendit onéreuse l'importation des machines, ils se mirent à fabriquer pour tous les besoins des usines. Ces efforts furent couronnés de succès et, aujourd'hui deux établissements de Port-Louis font toutes les machines nécessaires à la fabrication du sucre. L'un de ces établissements, les « Forges et Fonderies coloniales » est dirigé par des ingénieurs français; 300 ouvriers y sont employés.

Si l'outillage industriel de Maurice s'est bien développé, il n'en est pas de même de l'outillage agricole. Les champs sont encore cultivés à la pioche, la charrue étant rarement employée; il est vrai que la nature rocheuse de l'île se prête peu à l'emploi d'instruments perfectionnés. Les terres sont exploitées sans ménagement comme dans la plupart des colonies. Il n'est pas sans intérêt de signaler que l'espèce de canne à sucre la plus répandue à Maurice, le « Port-Mackay » est originaire de la Nouvelle-Calédonie où elle est connue sous le nom d' « Otomaté ».

L'abolition de l'esclavage (1834) nécessita l'introduction dans l'île de travailleurs libres. De 1835 à 1839, l'Inde fournit 23.000 immigrants, mais des réclamations ayant eu lieu sur la façon parfois peu scrupuleuse dont on recrutait les Indiens, le gouvernement de l'Inde interdit l'immigration à Maurice en 1839. L'interdiction fut levée en 1842, mais les engagements des coolies furent réglés par diverses mesures. De 1859 à 1866, 86.313 Indiens et 33.936 Indiennes arrivèrent à Maurice. Le nombre des Indiens retournant dans leurs pays, une fois leur engagement expiré, diminuait de plus en plus. A l'origine, on n'embarquait des Indes pour Maurice que des hommes, mais vu les inconvénients constatés dans l'île, on imposa l'obligation de comprendre dans chaque convoi 40, puis 25 0/0 de femmes. Aussi, en 1891, la population indienne comprenait-elle à Maurice, 157.500 hommes et 108.420 femmes. Ces Indiens ont assuré la prospérité de Maurice qui, sans eux, eût été

Digitized by Google

voué à la ruine de l'industrie sucrière. Aussi, ce système est-il préconisé pour notre île de la Réunion.

Ces cultivateurs de l'Inde ont fait souche à Maurice et produit une génération qui, en grande partie, parle aujourd'hui le créole, patois dérivé du français. Par suite, leurs liens avec l'Inde se sont rapidement relâchés, les préjugés de religion et de caste ont peu à peu disparu et leurs mœurs se sont profondément modifiées au contact des blancs. Sobres, laborieux, économes, ils deviennent peu à peu acquéreurs de parcelles de terre et s'attachent à leur propriété. D'abord mal vus des habitants ils ont fini par modifier ces dispositions à leur égard par suite de leurs qualités de travailleurs.

La production sucrière moyenne de Maurice, qui était de 34.000 tonneaux il y a 50 ans, a atteint son apogée (123,000 t.) dans la période de 1855 à 1864. Depuis cette époque elle a un peu baissé et est en moyenne actuellement de 115.000 t. Le maximum (149.000) a été atteint en 1877. L'Angleterre, l'Australie et la France étaient il y a 30 ans les principaux débouchés du sucre de Maurice; les deux premières ont bien réduit leur achats de sucre et rien n'est plus envoyé en France.

C'est l'Inde qui reçoit presque tous les produits de Maurice (60.000 t. de sucre); elle lui envoie par an 100.000 t. de grains et de farine. L'île produit 35.000 hectolitres de rhum, dont 5.000 consommés sur place et le reste presque exclusivement exporté à Madagascar.

La culture de la vanille n'a jamais eu à Maurice l'importance qu'elle a eue à la Réunion; elle décline depuis quelques années. Par contre des essais de plantation de thé ont été faits il y a 7 ou 8 ans et ont admirablement réussi; aussi cette culture est elle appelée à prendre une sérieuse extension.

En résumé, suivant le rapport du consul de France à Port-Louis, M. Drouin, dont la *Revue Française* donne ici l'analyse, l'industrie sucrière dispose, à Maurice, de capitaux suffisants, d'usines bien aménagées et d'une main-d'œuvre abondante. La colonie est exposée à des crises graves, car sa fortune repose sur la culture d'une seule plante; mais sa situation économique est extrêmement prospère. C'est ce qu'il était bon de faire ressortir en songeant à la Réunion et à Madagascar, les proches voisines de l'île Maurice. B.

Digitized by Google

UN HIVERNAGE A LA TERRE FRANÇOIS-JOSEPH

EXPLORATION F.-G. JACKSON

Nous avons déjà relaté dans la *Revue Française* (nov. 1895 et janv. 1896) l'hivernage dans les régions polaires de deux explorations : l'une, celle de l'Américain Peary, au Groënland, l'autre, celle du Norvégien Ekroll, au Spitzberg. Voici quelques renseignements relatifs à un troisième hivernage, celui de la mission anglaise Jackson à la terre de François-Joseph, dont les résultats ont été publiés récemment. Une quatrième expédition, celle du Norvégien Nansen en route pour le pôle nord, a également hiverné dans les régions boréales, mais aucune nouvelle n'en est parvenue depuis plus d'un an.

La terre de François-Joseph a été découverte en 1873 par l'expédition autrichienne de MM. Payer et Weyprecht. Le navire qui portait ces explorateurs, pris par les glaces et entraîné vers le nord à la dérive, se vit arrêté dans ce voyage involontaire par une terre encore inconnue, à laquelle fut donné le nom de l'empereur d'Autriche. L'hivernage se fit dans des conditions fort difficiles et dangereuses. Au printemps de 1874, la reconnaissance de cette nouvelle terre fut entreprise. Puis les explorateurs, abandonnant leur navire, le *Tegethoff*, toujours bloqué par les glaces, reprirent le chemin du retour en traîneaux ou en canots et furent recueillis par des pêcheurs russes qui les déposèrent en Laponie.

Bien que cette région ait été considérée comme presque inabordable à la suite des difficultés surmontées par la mission autrichienne, de nouvelles explorations y furent faites quelques années après. En 1879, le commandant Markham, de la marine britannique, parvint jusqu'en vue de la terre François-Joseph. En 1880, l'explorateur Leig Smith, trouvant la mer libre de glaces, reconnut une partie de l'archipel. En 1881, il put encore pousser plus loin, grâce à l'absence de glaces, mais la perte de son navire l'obligea à hiverner dans des conditions fort difficiles, car les vivres manquaient. Cependant l'expédition, qui avait construit une hutte avec les débris du navire, parvint à subvenir à sa nourriture grâce aux produits de la chasse des ours, des morses et de quelques autres animaux.

Digitized by Google

Ces deux expéditions firent apparaître sous un jour tout nouveau la terre François-Joseph. Il fut reconnu que l'accès en était relativement facile par le nord et que la débâcle des glaces s'y produisait de bonne heure. Aussi fut-on amené à considérer ce point comme une position favorable en vue des explorations de longue haleine à entreprendre dans les régions boréales. C'est en s'inspirant de ce sentiment qu'un Anglais, M. F.-G. Jackson, résolut de diriger une série de reconnaissances dans ces régions polaires en prenant la terre François-Joseph comme base d'opérations. Un de ses riches compatriotes, M. Harmsworth, fit généreusement les frais de l'expédition.

Ce fut le 12 septembre 1894 que l'expédition se mit en route sur le baleinier *Windward*. Après avoir touché Arkhangel d'où elle repartait au mois d'août, elle atteignit la terre François-Joseph le 6 septembre. M. Jackson avait avec lui MM. Schlosshauer, capitaine, John Crowther, pilote, le lieutenant Albert Armitage, le dr Reginald Kettlits, le botaniste R. Fisher, le minéralogiste J.-E. Childs, Sydney Burgess, Durnsford, Blomgvist. Il emmenait 4 poneys russes, 30 chiens de Sibérie pour les traîneaux et des approvisionnements pour plusieurs années. Après avoir reconnu le littoral de la terre François-Joseph, M, Jackson s'arrêta au cap Flora et, en octobre 1894, installa les maisons démontables qu'il avait apportées en un point qu'il nomma Elmword. Pendant 15 mois on resta sans nouvelles des explorateurs, car le *Windward*, qui devait retourner en Angleterre après avoir installé l'expédition, avait été pris par les glaces dès le 13 septembre et obligé, lui aussi, d'hiverner. Ce ne fut que dans les derniers jours de juillet 1895 que le *Windward* parvint à se dégager. Il arriva à Londres apportant le journal de l'expédition.

Le 10 mars 1895, M. Jackson avait tenté une reconnaissance vers le nord, puis était revenu au campement. Le 16 avril, il en repartait, parcourait 300 milles, créait 3 dépôts de provisions, dont l'un aux îles Zichy, et emmenait 2 embarcations jusqu'à 81°20′ lat. N (13 mai). M. Jackson, qui est ensuite revenu en arrière, compte ainsi s'avancer progressivement vers le nord par la terre de Petermann en échelonnant des dépôts de vivres. Le *Windward* doit retourner, au mois de juin 1896, porter de nouveaux approvisionnements à la mission, qui fait un second hivernage. L'expédition Jackson est la première qui ait pu utiliser des bêtes de somme dans les régions polaires.

Digitized by Google

La carte de la contrée doit être refaite, notamment pour les îles Northbrook et Günther et le Markham Sound. La terre de Zichy est en réalité un groupe d'îles, non une terre compacte. Le pic Richtofen n'a pas été retrouvé et là où Payer, en 1873, avait noté la terre, M. Jackson a rencontré, au nord du Markham Sound, un chenal analogue à l'Austria Sound.

EXPLORATEURS ET VOYAGEURS

M. Léon *Fabert*, qui avait suivi l'expédition de Madagascar comme correspondant de l'agence Havas, est mort le 10 janvier, peu après son retour en France, emporté subitement par un accès de fièvre paludéenne dont il avait contracté le germe à Madagascar. Il avait accompli plusieurs explorations dans le nord de l'Afrique, particulièrement dans le pays des Maures Trarzas. Sa dernière exploration remontait à 1893 (t. XX, p. 8). A la fin de cette année il avait entrepris de faire la traversée du Sahara, de St-Louis du Sénégal à Mogador, au Maroc. Mais arrêté par la maladie au milieu de son voyage, il avait dû revenir sur ses pas et rentrer en France en 1894.

L'explorateur américain, A. *Donaldson Smith* (t. XX, p. 734), dans un compte rendu de son récent voyage en Afrique occidentale, relate la découverte de la rivière Calana, qui sort du lac Abeia et se déverse à l'extrémité nord du lac Stéphanie. Le lac Abeia (Abbala des cartes?) a 310 kilom. carrés. Le lac Rodolphe, à sa partie supérieure, ne reçoit que la rivière Nianam. La rivière Bass, supposée par Teleki, n'existe pas. Le Dr Smith ne parle pas de l'Omo.

Le major H.-S. *Mainwairing*, M. B. Christie et le lieutenant R. Sparrow ont exploré, en 1894-95, le pays des Somalis jusqu'à la vallée du Korayo (ou Erer?) Leur itinéraire jusqu'au 42°, long. E. traverse la région explorée par D. Smith. Le major Mainwairing indique comme continuant leur cours séparé au-dessus du 7e parallèle, trois rivières qui, d'après le Dr Smith se réunissent pour se déverser par une seule branche dans le Tug-Turfa, au nord du 7e lat. N.

M. *Chaffanjon* (XX, 607), dans une lettre d'Irkoutsk, 12 décembre 1895, annonce son arrivée dans cette ville et, par suite, la fin de

Digitized by Google

la 1re partie de son voyage. Son itinéraire à travers la Mongolie s'est exécuté comme il l'avait conçu. Il a seulement éprouvé un retard d'une quarantaine de jours provenant du mauvais vouloir des autorités chinoises de la frontière et des obstacles que présentait la traversée de la chaîne de l'Altaï. Aucune route ne traverse cette chaîne et on n'y rencontre que des sentiers où passent les chevaux et les moutons. M. Chaffanjon annonce l'envoi des collections recueillies en route qui seront envoyées à Pékin par les soins du consul de Russie à Ourga et remises au ministre de France. L'explorateur et ses compagnons ont reçu le meilleur accueil des autorités russes en Turkestan, en Mongolie, au consulat de Kouldja, à Tchougoutchak, à Ourga et même chez les simples commerçants de Kobdo et d'Uloustoï. Les membres de l'expédition n'ont pas eu trop à souffrir en Mongolie, mais ils ont besoin de repos avant de poursuivre leur voyage. M. Chaffanjon se propose, en effet, de repartir au mois d'avril pour traverser la Mandchourie d'Ourga à Vladivostok par les lacs de Dalaï Nor et Keuka. De la petite ville mandchoue de Khaïlar, il traversera la chaîne du Khinghan qui est, jusqu'à présent, complètement inconnue. Après une exploration des côtes de Sakhaline, il se rendra au Japon pour s'embarquer à destination de la France où il reviendra à la fin de 1896.

MM. *Kozloff* et *Roborovsky*, anciens lieutenants de Prjévalsky, qui dirigent la mission russe de Mongolie, sont rentrés au petit poste-frontière de Zaïzansk après une nouvelle expédition très intéressante, mais très pénible. M. Roborovsky a été frappé de paralysie à la suite d'une maladie étrange qui a également atteint tous les hommes de l'expédition et que l'on croit être une forme locale et chronique de la diphtérie.

M. *Cl. Madrolle*, après avoir parcouru l'Annam et le Tonkin, écrit de Mong-Tsé (Yunnan) le 29 septembre 1895 qu'il s'est décidé à traverser la Chine jusqu'à Pékin. Après avoir remonté le fleuve Rouge par les vapeurs jusqu'à Laokaï, il a gagné Mong-Tsé par eau et par terre. De là, il doit explorer la haute vallée du fleuve Rouge afin de reconnaître la voie la plus directe entre Laokaï et Bhamô (Birmanie). Son retour s'effectuerait par le Sé-Tchouen et Shangaï. Après le prince Henri d'Orléans et M. Bonin, il était le 3e Français passant par Mong-Tsé en quelques mois. Aussi les autorités chinoises manifestaient-elles quelque inquiétude en voyant se succéder ainsi les voyageurs.

Digitized by Google

ÉPHÉMÉRIDES ÉTRANGÈRES ET COLONIALES POUR L'ANNÉE 1895

FRANCE

M. Félix Faure est élu président de la République par 430 voix par suite de la démission de M. Casimir-Perier (17 janv. 1895).

M. Chautemps est nommé ministre des colonies (cabinet Ribot), en remplacement de M. Delcassé (26 janv.).

M. Guieysse est nommé ministre des colonies (cabinet Bourgeois) (nov.).

M. Berthelot est nommé ministre des affaires étrangères, en remplacement de M. Hanotaux (nov.).

Tunisie. — Entrée du 1er paquebot dans le canal de Bizerte (7 mai).

Dénonciation du traité de commerce italo-tunisien (août).

Afrique occle. — Création d'un gouvernement gal de l'Afrique occle française et nomination de M. Chaudié comme gouverneur (16 juin 1895).

Sénégal. — Arrêté du gouverneur divisant le Sénégal en 8 cercles (11 mai).

Guinée, Soudan. — Convention franco-anglaise portant délimitation de la Guinée française et du Soudan avec Sierra-Leone (21 janv. 1895).

Côte d'Ivoire. — La colonne expéditionnaire Monteil, après avoir soumis le Baoulé et livré plusieurs combats contre Samory, se retire vers la côte par suite de la dislocation qui en a été ordonnée (mars 1895).

Le lt Baud, parti de Carnotville le 26 mars 1895, arrive à Grand-Bassam (12 juin) après avoir contourné le Togo et la Côte d'Or.

Arrêté retirant à M. Verdier le monopole d'exploitation des bois (4 sept.).

Samory, étendant ses États vers l'est, passe le Comoé et occupe Bondoukou (10 sept.).

Dahomey-Niger. — La mission Decœur partie de Carnotville (déc. 1894) après avoir exploré le Borgou, arrive à Sansanné-Mango (7 janv. 1895), Fada N'Gourma, Say (1er fév.), d'où elle suit le cours, en partie inconnu, du Niger jusqu'à Séaba et revient à Carnotville (20 mars), après avoir assuré à la France l'hinterland du Dahomey jusqu'au Niger.

La mission Toutée partie de Porto-Novo (déc. 1894) atteint le Niger (15 fév.) en face de Badjibo, y fonde le poste d'Arenberg, remonte le Niger jusqu'à Say, Sinder, Tibi (11 juin), le redescend jusqu'à son embouchure pour revenir à Kotonou (1er août).

Oubangui. — Prise de possession du poste de Zemio remis par le Congo (10 juil.).

Madagascar. — Décret transformant en régiment des tirailleurs malgaches le bataillon des tirailleurs de Diégo-Suarez (13 janv. 1895).

Occupation de Majunga (16 janv.).

Départ sur le *Shamrock* des 1res troupes du corps expéditionnaire (27 janv.).

Le noir américain Waller est condamné pour espionnage à Tamatave (18 mars).

Premier engagement avec les Hovas battus à Mahabo (27 mars).

Prise d'Ambohimarina, près Diégo-Suarez (12 avril).

Digitized by Google

Prise de Marovoay par le général Metzinger (2 mai).
Arrivée à Majunga du général Duchesne, commandant en chef (6 mai).
Occupation de Mavetanana-Suberbieville (9 juin).
Défaite des Hovas à Tsarasoatra et Beritza (29, 30 juin).
Occupation d'Andriba (22 août).
Prise de Tananarive par le général Duchesne (30 sept.).
Traité de Tananarive plaçant Madagascar sous le complet protectorat de la France (1er oct.).
M. Laroche est nommé résident général (1er déc.).
Décret transférant au ministère des colonies les affaires de Madagascar qui relevaient du ministère des affaires étrangères (11 déc.).
Décret réglant les pouvoirs du résident général (11 déc.).
Décret établissant une cour d'appel et des tribunaux français (28 déc.).
Les Chambres votent 17.932.000 fr. pour les dépenses de l'expédition, en plus du crédit antérieur de 65 millions (28 déc.).

La Réunion. — L'*Officiel* promulgue la loi établissant le service militaire dans l'île (3 août 1895).

Inde. — Décret rétablissant le tribunal de Chandernagor (29 avrit 1895). L'*Officiel* publie un décret autorisant l'établissement en roupies du budget de l'Inde française (19 oct.).

Indo-Chine. — Création d'un secrétariat général du gouvernement et supression de la résidence supérieure au Tonkin (fév. 1895).

L'*Officiel* publie un décret réorganisant les tribunaux de Cochinchine et du Cambodge (19 mai).

Arrivée à Luang-Prabang de la 1re canonnière remontant le Mékong (juil.).

Océanie. — Les îles d'Huahiné et Bora-Bora (îles Sous le Vent) sont annexées (27, 30 sept.).

Guyane. — A la suite d'actes arbitraires d'aventuriers brésiliens sur le territoire contesté, un détachement français venu à Mapa est brusquement assailli et son chef (capitaine Lunier) tué. Mapa est enlevé d'assaut (15 mai).

Voir *Suisse, État du Congo, Chine, Grande-Bretagne (Canada).*

ALLEMAGNE

Inauguration du canal de Kiel, de la Baltique à la mer du Nord (19 juin).

Togo. — La mission allemande Grüner, partie de la côte (oct. 1894), arrive à Sansanné-Mango (10 janv.) et à Say (19 fév.), descend le Niger, va jusqu'à Gando (2 avril), revient au Togo par le bas Niger et par Sansanné-Mango.

Afrique or^le. — Le major Wissmann est nommé gouverneur (30 av.).

AUTRICHE-HONGRIE

Le cte Goluchowski succède au cte Kalnoky comme ministre des affaires étrangères (18 mai 1895).

Autriche. — Formation du cabinet d'affaires Kielmansegg à la suite de la démission du cabinet Windischgrætz (20 juin).

Digitized by Google

La *Wiener Zeitung* publie le décret de formation du cabinet Badeni (2 oct.).
Mort du comte Taaffe, 1er ministre d'Autriche, de 1879 à 1893 (29 nov.).
Bohême. — Élections à la Diète. Succès des Jeunes Tchèques.
Le cabinet Badeni ordonne la publication en tchèque et allemand du *Journal Officiel* de la Bohême qui n'était publié qu'en allemand (oct.).
Hongrie. — Le cabinet Banffy succède au cabinet Wekerlé (11 janv.).
Entrée en vigueur des lois sur le mariage civil et l'état civil (1er oct.).
La Table des Magnats vote, par 118 voix c. 111, l'article du projet de loi sur le libre exercice du culte permettant aux Hongrois de n'appartenir à aucune religion. Cet article avait été déjà rejeté 3 fois (21 oct.).

BELGIQUE

La loi scolaire, qui a soulevé les vives protestations des libéraux, est votée par la Chambre en 2e lecture, par 81 voix contre 52 (17 août).
Le Sénat, vote la loi scolaire par 56 voix contre 31 (août 1895).

BULGARIE

Mort à Sofia de Stefan Stambouloff, assassiné (18 juil.). Né en 1853, il avait ramené sur le trône Alexandre de Battenberg. Après l'abdication de ce prince, il devint régent, puis premier ministre de Ferdinand. Il exerca une véritable dictature de 1887 à 1894. La politique de cet homme d'État fut nettement hostile à la Russie.

ESPAGNE

Formation du cabinet conservateur Canovas del Castillo, à la suite de la démission du cabinet libéral Sagasta (23 mars 1895).
Mort, à Burgos, de Manuel Ruiz Zorilla, ancien premier ministre d'Amédée Ier, chef du parti républicain radical en Espagne (13 juin).
Cuba. — Une insurrection séparatiste éclate dans la partie orientale de l'île (27 fév.). Le maréchal Martinez Campos est envoyé pour réprimer l'insurrection qui prend un grand développement (28 mars).

GRANDE-BRETAGNE ET IRLANDE

A la suite d'un échec à la Chambre des communes, le cabinet libéral Rosebery donne sa démission. Lord Salisbury devient 1er ministre conservateur (25 juin 1895).
La *Gazette officielle* publie la proclamation royale annonçant la dissolution du Parlement (8 juil.).
Élections à la Chambre des communes (juil.). Sont élus 340 conservateurs et 71 unionistes, formant la majorité ministérielle, 177 libéraux, 69 nationalistes irlandais et 12 parnellistes.
La précédente Chambre avait une majorité libérale.
Ouverture du Parlement (12 août).
Mort de l'explorateur en Afrique Joseph Thomson (4 août).
Sierra-Leone. — Convention franco-anglaise de délimitation (21 janv.)

Digitized by Google

Niger. — A la suite du pillage des comptoirs de la Cie du Niger, à Akassa, par les indigènes de Brass (29 janv.), une colonne anglaise détruit Nimbi, centre du mouvement (23 fév.).

L'aviso français *Ardent*, échoué depuis la fin de 1894 dans le bas Niger et en butte aux vexations de la Cie du Niger, est renfloué par la crue des eaux (juin).

Afrique australe. — L'annexion du Tongoland ou Zoulouland est autorisée par le gouvernement anglais (30 mai). Par suite, le Transvaal doit renoncer à avoir un débouché direct sur la mer.

La *Gazette officielle* prononce l'annexion du Bechuanaland à la colonie du Cap à dater du 15 novembre 1895.

Afrique orientale. — Le Chambre des communes vote les crédits nécessaires au fonctionnement du protectorat établi entre l'Ouganda et la côte par suite de la dissolution de la Cie de l'Est africain (13 juin).

Tchitral. — A la suite de l'invasion du Tchitral par Umra-Khan, les troupes anglaises qui tenaient garnison à Fort-Tchitral sont assiégées et un détachement de secours massacré. Un corps expéditionnaire, après plusieurs combats, débloque Fort-Tchitral assiégé depuis 7 semaines (20 avril). Le Tchitral est entièrement occupé, ce qui rapproche les postes anglais de la frontière russe.

Birmanie. — Jonction du réseau télégraphique anglo-chinois par la Birmanie (16 mars).

Canada. — Entrée en vigueur de la convention commerciale conclue le 6 février 1893 entre la France et le Canada (9 oct. 1895).

Voir : *État du Congo, Chine, États-Unis, Nicaragua.*

GRÈCE

Formation du cabinet de transition Nicolas Delyannis (24 janv.).

Formation du cabinet Théodore Delyannis (11 juin).

ITALIE

Élections législatives. Sont élus 336 partisans du cabinet Crispi, 98 candidats de l'opposition constitutionnelle, 40 radicaux, 17 socialistes et 17 indépendants (26 mai).

La Chambre des députés vote un crédit de 20 millions pour la guerre d'Abyssinie (19 déc.).

Voir : *Abyssinie.*

PORTUGAL

L'Officiel publie un décret reformant la Chambre des pairs, qui sera composée de 90 pairs à vie au lieu de 139 et des pairs actuels membres héréditaires (26 sept.).

Élections législatives. Sur 120 députés élus, il y a 80 ministériels (17 oct.).

Digitized by Google

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES ET COLONIALES

AFRIQUE

Algérie et Tunisie : *Naturalisations.* — Le nombre des naturalisations en Algérie s'est élevé, en 1894, à 1.385, dont 398 pour l'élément militaire et 987 pour l'élément civil. Ce dernier chiffre se décompose en 305 femmes et 682 hommes. Des naturalisés mariés, 95 le sont avec des Françaises et 306 avec des étrangères. Au point de vue professionnel on compte, parmi les 682 naturalisés civils, 451 agriculteurs, commerçants, industriels et 167 pêcheurs. Sous le rapport de la nationalité d'origine, voici comment se classent les naturalisés : Italiens 311, Espagnols 155, Maltais 78, indigènes algériens 46, Marocains 40, Suisses 16, Alsaciens-Lorrains 11, Allemands 11, Belge 1, Tunisien 1, divers 12. Les familles des naturalisés comprennent 780 enfants dont 314 étaient déjà Français de droit; 152 conservent la faculté de répudier la nationalité française pendant un an après leur majorité. Les naturalisés militaires sont un peu moins nombreux qu'en 1893, 398 au lieu de 411; mais les deux éléments civil et militaire réunis donnent un chiffre supérieur en 1894, 1.385 au lieu de 1.247 en 1893.

Le nombre des naturalisations tunisiennes a été de 51 en 1894. C'est le chiffre le plus élevé constaté depuis plusieurs années. Le classement par nationalité d'origine donne : 33 Italiens, 9 Alsaciens-Lorrains, 2 Suisses, 2 Espagnols, 2 Maltais, 1 Turc, 2 Soudanais.

Nouveaux impôts. — Un décret beylical du 31 décembre 1895 a établi l'impôt du timbre et de l'enregistremont dans la Régence. Ce décret a soulevé une vive émotion, à Tunis notamment, et a motivé aussitôt une protestation de la colonie française. Le résident général, M. Millet, a déclaré ne pouvoir retirer ces nouveaux impôts; il a seulement consenti à en reculer l'application du 15 janvier au 1er mars. Une délégation de la colonie française est partie pour Paris afin de porter ses doléances au ministre des affaires étrangères.

En Algérie, la loi de finances du 28 décembre 1895 a également établi de nouvelles impositions, majorant sensiblement les droits sur l'alcool. Leur application immédiate à partir du 1er janvier et le caractère de rétroactivité que le gouverneur général a voulu donner à l'impôt, ont soulevé de très vives protestations. D'autre part, les droits de quai dans les ports algériens ont été transformés, de 0,50 c. par tonne déchargée, en 0,50 par tonne de jauge (1 fr. si le navire ne vient pas d'Europe). Il en résulte que les navires à service régulier qui ne déchargent que peu de tonnes de fret à chaque voyage, verront leurs taxes augmentées dans des proportions énormes. C'est un procédé nouveau pour favoriser — à rebours — le développement du port d'Alger, en particulier.

Jusqu'ici on croyait que les colonies, en raison même de l'intérêt qu'il y

Digitized by Google

avait à favoriser leur développement, devaient être favorisées sous tous les rapports et allégées notamment de nombreux impôts frappant la métropole. Il n'en est rien, paraît-il, et d'année en année, les différences disparaissent et les colonies semblent devoir être taxées au même degré que la France. Ce n'est certes pas de cette façon qu'on attirera dans nos possessions nos nationaux, déjà si difficiles à faire sortir de chez eux.

Sahara : *Conflits de Touareg.* — Il y a 8 mois, le jour de la fête des Sacrifices, les Touareg-Ifoghâs étaient tous réunis à Ghadamès, oasis autour de laquelle ils ont leurs pâturages. Les Ifoghâs sont une fraction relativement pacifique de la grande tribu des Azdjer, ou Touareg du N.-E. Avec eux se trouvaient les Issaccamâren qui forment la fraction la plus importante des Hoggar, ou Touareg du N.-O, qui étaient venus, avec leur permission, faire changer de pâturage à leurs chameaux malades.

Au sud de Ghadamès, à cinq journées sur la route de Ghât, commencent les pâturages des Imanghassaten, la fraction la plus pillarde des Azdjer. Quelques hommes de cette fraction, profitant traîtreusement de la fête qui absorbait l'attention de tous les musulmans, assaillirent un troupeau des Issaccamâren au pâturage et enlevèrent 20 chameaux.

La nouvelle de cet acte de brigandage arriva à Ghadamès dans la soirée. Aussitôt, Okha Ouga Meschaoui, chef des Ifoghâs, se mit à la poursuite des assaillants avec une petite troupe, les atteignit à Derje, oasis distante d'une journée à l'est de Ghadamès, tua 2 hommes aux Imanghassaten et leur reprit les chameaux volés. Depuis lors, les deux fractions touareg les plus voisines de Ghadamès, Imanghassaten et Ifoghâs, sont restées sur le qui-vive.

Les Imanghassaten, beaucoup plus faibles que les Ifoghâs, n'osaient pas les attaquer, lorsque, récemment, ils ont fait alliance avec les Zouaïda, tribu arabe du Fezzan qui a une réputation de pillardise et de mauvaise foi égale à la leur. Alors, il y a un peu plus d'un mois, ils ont surpris les Ifoghâs, en ont blessé un assez grand nombre, dont 7, aux dernières nouvelles, avaient succombé et leur ont enlevé 1.000 chameaux. Les Ifoghâs se sont enfuis dans l'ouest, pour demander secours à leurs alliés les Issaccamâren, cause première du conflit, qui ne vont pas manquer de prendre fait et cause pour eux. La situation autour de Ghadamès est excessivement troublée. Il ne circule plus aucune troupe dans les environs. Les marchandises n'arrivent plus; la disette commence à être très dure. Et le mal va, évidemment, s'étendre beaucoup plus loin, par l'irruption probable des Hoggar, contre qui les Azdjer tous ensemble vont sans doute se réunir, alliés à une partie des Arabes du Fezzan.

Ces nouvelles, que donne la *Dépêche tunisienne*, ne manquent pas de gravité et vont sans doute rendre impossible, cette année encore, toute tentative pour traverser le Sahara; M. Foureau en ressentira certainement les conséquences. Il y aurait, par contre, une belle occasion d'intervenir dans la lutte qui se prépare entre deux grandes fractions touareg en prenant parti pour l'une d'elles que l'on pourrait secourir secrètement, de façon à lui faire obtenir

Digitized by Google

le dessus. Nous ferions payer notre concours le plus cher possible et nous obtiendrions ce droit de passage au Soudan que M. Foureau s'efforce d'obtenir avec tant de persévérance. Nous pourrions même agir de façon à assurer la prédominance absolue de nos alliés et à annihiler l'influence turque dans les régions de Ghat et de Ghadamès, régions qui servent aussi de champ de reconnaissance aux Anglais.

Gourara et Touat. — Le Sahara occidental est également troublé. Les récents progrès de l'influence française au Gourara ont alarmé la cour marocaine qui vient, en conséquence, d'affirmer à nouveau ses prétentions sur cette région. Des contingents réunis par Moulaï-Rechid, gouverneur du Tafilet et oncle du Sultan, ont descendu la vallée de l'Ouad Saoura, sous le prétexte de châtier la tribu des Ghenamena qui avait assassiné un personnage important, ont pénétré jusqu'au Gourara et à Timmimoun.

La France a trop souvent affirmé ses prétentions sur ces oasis, pour permettre au Maroc, qui n'y a jamais exercé qu'une influence religieuse, de chercher à y établir sa suzeraineté politique. Le voyage exécuté l'an dernier dans ces parages par plusieurs de nos officiers démontre combien il serait aisé d'y intervenir. Cette intervention serait encore facilitée par la demande d'*aman* que viennent de faire la plupart des Chaamba de la région d'El Goléa qui ont suivi Bou Amema après la prise d'armes de 1881. Ces contingents, représentant environ 200 tentes, forment l'appoint le plus important de la troupe du marabout. Leur soumission enlèverait à ce dernier la plus grande partie de son influence.

Expédition anglaise contre les Achantis : *Occupation de Coumassie.* — Le pays des Achantis, situé au nord de la colonie anglaise de la Côte d'Or, était un obstacle au développement des relations commerciales de cette colonie avec le Soudan. Le roi des Achantis, pressenti de recevoir à Coumassie, sa capitale, un résident anglais, avait fait la sourde oreille. Le gouvernement britannique, sous prétexte que les clauses du traité de 1874 concernant les sacrifices humains et l'esclavage n'étaient pas observées, lui envoya un ultimatum pour lui imposer un résident. Le roi Prempeh n'ayant pas répondu au 31 octobre 1895, date fixée, l'envoi d'une expédition fut décidé, et le commandement en fut confié à sir Francis Scott. C'est alors que le roi envoya à Londres des ambassadeurs apportant sa soumission. Mais il était trop tard, l'expédition étant déjà en route.

La campagne fut préparée avec le même soin que celle de 1874. Des camps furent d'abord créés dans la colonie de la Côte d'Or, de façon à recevoir des approvisionnements et à servir de gîtes d'étapes à la colonne. Des porteurs en nombre considérable furent aussi rassemblés et un pont jeté sur la rivière Prah. L'expédition, qui ne comptait que peu d'Européens se mit en mouvement dans le courant de décembre. Par l'entremise de nouveaux ambassadeurs, le roi Prempeh essaya d'arrêter sa marche; mais sir F. Scott ne voulut rien écouter. Le roi, hors d'état de lutter contre les forces imposantes de la colonne, ne fit aucune résistance. Le 17 janvier 1896, au matin,

Digitized by Google

l'armée anglaise entrait à Coumassie sans avoir brûlé une cartouche. Le soir même le télégraphe était établi, et le surlendemain — fait qui peint bien les troupes anglaises — la partie de cricket fonctionnait.

Le colonel Scott après avoir fait camper ses troupes sur la grande place de Coumassie, fit aussitôt raser le bocage des sacrifices humains et fermer la maison des fétiches. En même temps le roi recevait ordre de faire nettoyer les rues et d'inviter ses sujets à se tenir tranquilles. Prempeh, qui à la manière dont agissaient les Anglais, n'avait plus d'illusion à se faire, fut reçu au palabre tenu le 18 janvier. Le gouverneur Maxwell, qui venait d'arriver, lui signifia qu'il était dépossédé de ses États et qu'il allait être envoyé à Cape Coast avec les principaux chefs. Prempeh, qui avait bu beaucoup pour se donner du courage, était si abruti qu'il ne comprit pas tout d'abord. Il ne s'expliqua sa situation que lorsqu'il se vit gardé prisonnier. Par l'annexion du pays des Achantis la colonie de la Côte d'Or va pouvoir établir un chemin de fer de pénétration au Soudan et créer une concurrence redoutable aux établissements français de la Côte d'Ivoire et allemands du Togo. La présence de Samory, qui est resté sur la réserve dans cette affaire, ne facilitera pas la délimitation de la sphère d'influence de la France dans ces parages.

Les Anglais n'auraient eu que 3 morts de maladie et 54 malades, contraste saisissant avec l'expédition de Madagascar. A ces victimes il faut ajouter le prince Henri de Battenberg qui, atteint par les fièvres, mourut en mer (20 janv.) au moment où on le rapatriait.

Transvaal : *L'armée boër.* — La force armée du Transvaal se compose de tous les Boërs valides âgés de 16 à 60 ans. La gouvernement dispose, en outre, d'une police de campagne et d'un régiment d'artillerie de très faible effectif. L'artillerie comprend 6 canons Krupp de campagne, 6 du type lourd à tir rapide, 4 canons légers et 2 lourds, système Maxim, 1 pièce à culasse et 1 mitrailleuse française. Il existe aussi un corps de télégraphistes de campagne de 15 hommes.

La mobilisation se fait sur l'ordre du président par les soins du commandant en chef, le général Joubert. Celui-ci transmet l'ordre de mobiliser aux commandants des 37 districts du pays qui le font parvenir à leurs sous-ordres. Si tous les citoyens répondaient à l'appel, l'armée comprendrait 24.000 hommes environ, dont 13.500 âgés de 18 à 34 ans. Le plus fort contingent est fourni par le district de Potschefstroom qui donne 3.371 hommes. Vient ensuite celui de Prétoria, fort de 3.207 hommes. Le cas échéant, la mobilisation comporte aussi l'enrôlement des indigènes valides employés par les citoyens du pays. Leur nombre est estimé à 60.000 pour une population de 380.000 indigènes environ. La mobilisation s'effectue avec une rapidité bien plus grande qu'en Europe. Ainsi, en 1890, à la suite d'un incident soulevé par des citoyens qui avaient déchiré le drapeau du pays, l'ordre de mobilisation fut envoyé à 6 h. du soir dans 3 districts, et le lendemain matin, à l'aube, 800 Boërs faisaient leur entrée à Johannesburg.

Digitized by Google

Les soldats boërs n'ont pas d'uniforme, mais leur bonne tenue à cheval leur donne une allure tout à fait militaire; comme costume, ils portent une *baaitje*, veste courte d'étoffe anglaise, et un pantalon de drap semblable. Un chapeau de feutre gris complète leur habillement. Sous la veste pend une cartouchière dont la courroie est supportée par l'épaule gauche. Le fusil adopté est le Martini Henry. Le Boër fait un excellent soldat. Grand, fort et agile, il résiste admirablement à la fatigue et fait des étapes incroyables. Il peut rester en selle nuit et jour. D'une habileté de tir remarquable, il manque bien rarement son but. On l'a vu au combat de Krugersdorp où les pertes des Anglais en tués ont été bien supérieures à celles en blessés, ce qui est absolument anormal. L'anéantissement de Jameson et l'écrasement des Anglais à Majuba, en 1881, ont porté au plus haut point l'habileté et la vaillance des troupes boërs.

Les intérêts allemands. — On s'est demandé si, en dehors de la question politique, l'Allemagne était fortement intéressée dans les affaires sud-africaines. D'après une grande maison de commerce allemande de Londres, la chose ne serait pas douteuse. Il y a environ 2 mois, on estimait que sur les 250 millions de £ placées dans les entreprises du Transvaal, 50 au moins appartenaient à l'Allemagne. Celle-ci est également intéressée dans la Société des chemins de fer néerlandais et dans la National Bank. Quant au nombre d'Allemands établis au Transvaal, il s'élevait, il y a un an, à 15.000 environ sur un total de 50 à 60.000 étrangers établis à Johannesburg. Les principaux établissements financiers et commerciaux de cette ville sont allemands. Une ligne de navigation à vapeur, « l'Ost Africa Linie », qui fait le service de Hambourg à Delagoa, a été établie depuis quelque temps et prospère si bien que ses propriétaires ont été obligés de commander trois nouveaux paquebots.

Madagascar : *Situation.* — M. Laroche, résident général, débarqué à Tamatave le 8 janvier, s'est mis aussitôt en route pour Tananarive. Dès son arrivée, il a présenté à la reine Ranavalo, qui l'a signé (18 janv.), l'acte unilatéral remplaçant le traité du 1er octobre 1895 et qui règle notre situation à Madagascar. D'après cet acte, la France est souveraine dans l'île vis-à-vis des puissances étrangères, mais l'administration intérieure reste confiée à la reine.

L'état d'incertitude causé par le changement de régime a amené un retour de brigandage et des troubles sur la côte orientale, dans le sud de l'île, où les tribus sont en lutte entre elles, ou contre les Hovas dont elles cherchent à renverser l'autorité. A Tamatave et à Majunga, les paquebots amènent de plus en plus des émigrants, principalement des Asiatiques. Les événements du Transvaal vont sans doute avoir pour contre-coup l'arrivée d'un certain nombre d'aventuriers dans l'île.

La *Gazette officielle* malgache, qui paraît tous les 15 jours à Tananarive, publie, en français, une série d'arrêtés et de kabarys relatifs à l'organisation administrative. Le service des courriers pour les points éloignés de l'île a

Digitized by Google

été établi périodiquement. En vue de régulariser le tracé des rues, nul habitant de la capitale ne pourra construire à l'avenir sans avoir demandé l'alignement Les palais de l'ex-1er ministre débarrassé des marchandises qui l'encombraient a été transformé en casernement pour l'infanterie de marine. Les gouverneurs ont été mandés à Tananarive pour rendre compte de leur administration; plusieurs ont été condamnés à de fortes amendes.

Mgr Cazet a repris son siège épiscopal à Tananarive.

L'*Iraouaddy* (M. M.) parti de Marseille le 10 janvier, inaugurant les modifications apportées aux services de Madagascar, a emmené M. Bourde, secrétaire général de la résidence, MM. Mizon et Alby, résidents.

Cent caisses de monnaie française, contenant chacune 5.000 francs, ont été envoyées à Marseille, à destination de Madagascar.

Par suite du rapatriement du corps expéditionnaire, 4 des 12 canonnières de la flottille resteront seules armées pendant les hautes eaux.

Le sanitorium de Nossi-Cumba a été fermé le 9 décembre. Pendant 7 mois il a reçu, sous la direction du dr Malinas 1.700 malades.

Le *Journal officiel* du 17 janvier 1896 promulgue la loi portant délivrance d'une médaille commémorative de l'expédition de Madagascar.

C'est par un décret du 11 décembre 1895 que les affaires de Madagascar relevant du ministère des affaires étrangères ont été rattachées à celui des colonies.

Rapatriements. Troupes. — Le général Metzinger, parti de Majunga au commencement de janvier a débarqué le 29 à Marseille, après avoir traversé l'Égypte. Il a été promu grand officier de la Légion d'honneur. Le général Duchesne s'est embarqué à son tour à la fin de janvier avec le général de Torcy, le colonel de Beylié, après avoir laissé le commandement des troupes au général Voyron. L'amiral Bienaimé va aussi rentrer en France. Un décret du 7 janvier lui a donné pour successeur, dans le commandement de la division navale de la mer des Indes, le capitaine de vaisseau Le Dô, qui s'est embarqué à Marseille le 25 janvier. Le croiseur *Lapérouse* arme pour recevoir M. Le Dô; il remplacera le *Primauguet*, qui rentrera en France.

Le bataillon des volontaires de la Réunion, réduit à 300 hommes, a été rapatrié.

Un détachement de 250 tirailleurs algériens avec ses officiers venant de Blidah s'est embarqué le 10 janvier à Marseille pour assurer la relève. Le colonel Combes nommé au commandement du régiment colonial, en remplacement du colonel de Lorme, s'est embarqué le 25 janvier. Par suite de la formation de 4 compagnies de troupes indigènes, les officiers désignés pour servir dans ces troupes prendront le paquebot du 10 février, pour se rendre à leur poste. Une compagnie sera formée à Majunga, 1 à Tamatave et 2 à Fianarantsoa, dans le pays des Betsiléos où nos soldats n'ont pas encore pénétré. Le *Vercingétorix* a été affrété pour transporter de Dakar à Madagascar, par la voie du Cap, 480 Sénégalais, dont 160 femmes et autant d'enfants.

Digitized by Google

Le *Colombia*, qui est arrivé le 29 déc. à Alger, ramenait 453 passagers presque tous convoyeurs kabyles; 35 décès à bord dont 34 kabyles.

Le *Massilia* est arrivé à Marseille le 6 janv., ramenant 14 officiers et 38 soldats, après avoir laissé 200 Somalis à Djibouti et 415 Kabyles à Alger; 4 décès à bord.

Le *Concordia* est arrivé le 7 j. à Marseille, après avoir débarqué 200 Somalis à Djibouti et 293 Kabyles en Algérie.

Le *Notre-Dame-du-Salut* a quitté Majunga le 28 et Nossi-Cumba le 30 déc.; il est arrivé le 20 janv. à Marseille, ramenant 10 officiers et 306 convalescents; 7 décès pendant la traversée.

Le *Djemnah* (M. M.) est arrivé le 20 janv. à Marseille, repatriant une centaine de soldats et quelques officiers: 1 décès a eu lieu à bord.

Le *Cachar* a ramené 200 Somalis à Djibouti et 238 Kabyles, 253 militaires (dont 22 officiers) à Toulon et 39 à Marseille, où il est arrivé le 23 janv.

Abyssinie : *Italiens. Siège de Makallé* (1). — Après avoir perdu un mois sans profiter de ses succès à Amba-Alagi, l'armée abyssinienne, rejointe par le négous Ménélik, mettait le siège devant Makallé, où le major Galliano s'était enfermé avec 1.200 hommes. Les fortifications de la place n'auraient pas retenu un instant une troupe européenne, mais les Abyssins, absolument inaptes à conduire des travaux de siège, n'ayant que quelques canons de campagne, entreprirent d'enlever la position de vive force. Le 7 janvier, de nombreuses colonnes venant de Scelicot et du camp de Dolo, donnèrent l'assaut. Mais arrêtés par un feu nourri et surtout par l'explosion de mines et des ouvrages avancés, les Abyssins durent battre en retraite après des pertes sensibles. Les jours suivants de nouveaux assauts furent aussi infructueux. Changeant de tactique, les Abyssins transformèrent alors le siège en blocus et coupèrent la conduite d'eau qui alimentait la ville. La disette d'eau se fit bientôt sentir dans la place privée de tout secours. Sur ces entrefaites l'explorateur italien Felter, qui avait connu au Harrar le ras Makonnen, fut envoyé au camp abyssin. Il parvint à négocier la reddition de Makallé réduit aux abois. La garnison, qui s'était héroïquement défendue, obtint de rejoindre le général Baratieri avec armes et bagages, en laissant plusieurs officiers prisonniers. Escortée par Makonnen, elle arriva ainsi (30 janv.) jusqu'aux avant-postes du quartier général italien d'Ada-Agamus (ou Adaga-Hamas) à 20 kil. d'Adigrat.

Les forces italiennes en Abyssinie s'élèvent actuellement à 30.000 hommes et 110 canons, ainsi répartis : 1.800 h. entre Asmara et Godofelassi; 6.300 h. et 64 canons à Massaouah et Kassala; 1.900 h. et 6 canons en déplacement; 20.000 h. et 40 canons concentrés autour d'Adigrat sous les ordres du général Baratieri. Les renforts envoyés d'Italie ne sont pas tous arrivés et les ravitaillements se font avec la plus grande difficulté.

Les forces de Ménélik sont évaluées à 70 ou 80.000 hommes et à une

(1) Voir la carte du Tigré, *Rev. Fr.*, janv. 1896, p. 33.

Digitized by Google

vingtaine de canons à tir rapide. A la suite de la prise de Makallé, son armée s'est avancée jusqu'à Haussen et Entiscio, d'où elle peut se porter à volonté sur Adigrat ou sur Adoua.

ASIE

Laos : *Canonnières du Mékong.* — Continuant à remonter le Mékong avec le *La Grandière*, le lt de vaisseau Simon est heureusement arrivé, le 14 octobre 1895, à Xieng-Khong, à environ 400 kilomètres au-dessus de Luang-Prabang. Cette ville se trouve en pays chan; aussi les Laotiens y sont rares et la population est très mélangée. Quelques jours après, M. Simon arrivait à Tang-Ho, localité qui peut être considérée comme le terminus de la navigation pour les canonnières, à 2.500 kilom. de la mer et à 475 mètres d'altitude seulement. Ce remarquable voyage s'est fait dans d'excellentes conditions pour le personnel et pour le matériel qui n'a, pour ainsi dire, point subi d'avaries. « A Tang-Ho, dit M. Simon dans une lettre du 26 octobre, le Mékong n'est plus un fleuve; son lit déjà si rétréci depuis Luang-Prabang, est devenu ici celui d'un torrent qui tombe en cascades sur un parcours de 8 à 10 kil., ce qui constitue pour la navigation un cul-de-sac où il faut fatalement s'arrêter. D'ailleurs, la navigation des pirogues est complètement morte; les riverains ne se sont même pas donné la peine d'en faire et on ne trouve pas un individu capable de manier une rame, une perche ou une pagaye. » A Tang-Ho se trouvent 2 ou 3 chutes infranchissables, même pour des pirogues; comme le fleuve, à cette époque des basses eaux, n'a qu'une hauteur variant de 2 à 4 mètres, les chutes que F. Garnier ne vit qu'aux hautes eaux, sont dans toute leur force.

Un poste de 50 miliciens venus de Luang-Prabang a été établi à Tang-Ho. A 8 jours de marche, sur la rive *gauche* du Mékong, se trouve Muong-Sing, que les Anglais, qui espéraient y faire passer la route de Birmanie au Yunnan, ont occupé précipitamment au commencement de 1895 et où ils ont établi, à frais considérables, une garnison de 3.000 hommes, ce qui prouve l'importance qu'ils accordent à Muong-Sing. L'arrangement du 15 janvier 1896 en reconnaissant le Mékong comme frontière franco-anglaise, a rendu Muong-Sing à la France.

Indo-Chine : *Convention franco-anglaise.* — A la suite du conflit survenu en 1893 entre la France et le Siam, ce dernier reconnaissait le Mékong comme frontière commune. Le gouvernement britannique, toujours disposé à tirer parti d'un conflit entre deux nations, parvint alors, à force d'insistance, à faire adopter par notre ministre des affaires étrangères le principe de la création d'une zone neutre, improprement appelée État tampon, dans la région du haut Mékong. Le but invoqué était d'empêcher tout contact entre les possessions françaises et anglaises, mais le but réel était de nous empêcher d'avoir accès en Chine par la vallée du Mékong. Cette région étant peu connue, deux missions, française et anglaise, dirigées par MM. Pavie et Scott, y furent envoyées pour préparer une délimitation. Elles ne purent se

Digitized by Google

mettre d'accord ; mais les Anglais, sans plus attendre, passèrent le Mékong et occupèrent fortement Muong-Sing, sur la rive gauche. Cette occupation, si elle était maintenue, rendait absolument inutile toute tentative de pénétration en Chine par la voie du Laos. Des négociations s'engagèrent et aboutirent à la convention du 15 janvier 1896 qui nous restitue Muong-Sing, que lord Salisbury déclare trop insalubre, et reconnaît le haut Mékong comme frontière entre la France et l'Angleterre.

La convention s'occupant du Siam le divise en 3 sphères : l'une comprenant le bassin du Ménam, est en quelque sorte neutralisée, et les deux puissances s'y interdisent toute intervention non commune, et déclarent s'y opposer à l'intervention d'une tierce puissance. La zone située à l'est du bassin du Ménam est abandonnée à l'influence de la France, et celle à l'ouest à l'influence de l'Angleterre. Par suite l'Angleterre, si elle perd Muong-Sing et une importante voie de pénétration en Yunnan, compense amplement cette perte par l'extension de son influence sur toute la péninsule malaise.

Deux articles de la convention sont relatifs à l'engagement de délimiter les possessions des deux pays dans le bas Niger, et à entrer en négociations pour la conclusion d'un nouveau traité de commerce entre l'Angleterre et la Tunisie, le traité actuel n'ayant aucune limite de durée.

Voici le texte de l'arrangement franco-anglais du 15 janvier 1896 :

Le Siam.

I. — Les gouvernements de France et de Grande-Bretagne s'engagent mutuellement à ne faire pénétrer, dans aucun cas, ou sous aucun prétexte, sans le consentement l'un de l'autre, leurs forces armées dans la région comprenant les bassins des rivières Petchabouri, Meiklong Ménam et Bang Pa Kong (rivière de Petriou) et de leurs affluents respectifs, ainsi que le littoral qui s'étend depuis Muong Bang Tapan jusqu'à Muong Pase, les bassins des rivières sur lesquelles sont situées ces deux villes, et les bassins des autres rivières dont les embouchures sont incluses dans cette étendue du littoral, et comprenant aussi le territoire situé au nord du bassin du Ménam entre la frontière anglo-siamoise, le fleuve Mékong et la limite orientale du bassin du Mo-Ing.

Ils s'engagent, en outre, à n'acquérir dans cette région aucun privilège ni avantage particulier dont le bénéfice ne soit pas commun à la France et à la Grande-Bretagne, à leurs nationaux et ressortissants, qui ne leur serait pas accessible sur le pied de l'égalité.

Ces stipulations toutefois ne seront pas interprétées comme dérogeant aux clauses spéciales qui, en vertu du traité conclu le 3 octobre 1893, entre la France et le Siam, s'appliquent à une zone de 25 kilomètres sur la rive droite du Mékong et à la navigation de ce fleuve.

II. — Rien dans la clause qui précède ne mettra obstacle à aucune action dont les deux puissances pourraient convenir, et qu'elles jugeraient nécessaires pour maintenir l'indépendance du royaume de Siam. Mais elles s'engagent à n'entrer dans aucun arrangement séparé qui permette à une tierce puissance de faire ce qu'elles s'interdisent réciproquement par la présente déclaration.

Le Haut-Mékong.

III. — A partir de l'embouchure du Nam-Huok et en remontant vers le nord jusqu'à la frontière chinoise, le thalweg du Mékong formera la limite des possessions ou

Digitized by Google

sphères d'influence de la France et de la Grande-Bretagne. Il est convenu que les nationaux et ressortissants d'aucun des deux pays n'exerceront une juridiction ou autorité quelconque dans les possessions ou la sphère d'influence de l'autre pays.

Dans la partie du fleuve dont il s'agit, la police des îles séparées de la rive britannique par un bras dudit fleuve appartiendra aux autorités françaises tant que cette séparation existera. L'exercice du droit de pêche sera commun aux habitants des deux rives.

Le Yunnan et le Setchuen.

IV. — Les deux gouvernements conviennent que tous les privilèges et avantages commerciaux ou autres, concédés dans les deux provinces chinoises du Yunnan et du Setchuen soit à la France, soit à la Grande-Bretagne, en vertu de leurs conventions respectives avec la Chine, du 1er mars 1894 et du 20 juin 1895, et tous les privilèges et avantages de nature quelconque qui pourront être concédés par la suite dans ces deux mêmes provinces chinoises soit à la France, soit à la Grande-Bretagne, seront autant qu'il dépend d'eux, étendus et rendus communs aux deux puissances, à leurs nationaux et ressortissants, et ils s'engagent à user à cet effet de leur influence et de leurs bons offices auprès du gouvernement chinois.

Le Bas-Niger.

V. — Les deux gouvernements conviennent de nommer des commissaires délégués par chacun d'eux, et qui seront chargés de fixer de commun accord, après examen des titres invoqués de part et d'autre, la délimitation la plus équitable entre les possessions françaises et anglaises dans la région située à l'ouest du Bas-Niger.

La Tunisie.

VI. — Conformément aux stipulations de l'article XL de la convention générale conclue entre la Grande-Bretagne et la régence de Tunis, le 19 juillet 1875, qui prévoit une revision de ce traité « afin que les deux parties contractantes puissent avoir occasion de traiter ultérieurement et de convenir de tels arrangements qui puissent tendre encore davantage à améliorer leurs relations mutuelles et à développer les intérêts de leurs nations respectives », les deux gouvernements conviennent d'ouvrir immédiatement des négociations en vue de remplacer ~~immédiatement~~ ladite convention générale par une convention nouvelle répondant aux intentions annoncées dans l'article qui vient d'être cité.

EUROPE ET DIVERS

Allemagne : *Commerce en 1894.* — La possibilité d'un conflit entre l'Angleterre et l'Allemagne a appelé l'attention sur les rapports commerciaux des deux pays. On verra par les chiffres ci-dessous quel intérêt pratique l'Allemagne a à conserver de bonnes relations avec la Grande-Bretagne.

Le commerce extérieur de l'Allemagne a suivi, depuis 23 ans, de grandes fluctuations. De 1872 à 1879, les importations ont dépassé les exportations; à partir de 1880, sous l'influence du tarif protectionniste, les exportations dépassèrent les importations jusqu'en 1883; mais, depuis 1884, et à l'exception de 1886 et 1887, les importations ont sans cesse dépassé les exportations de plus en plus, surtout à partir de 1889, époque de l'incorporation de Hambourg et de Brême dans le Zollverein.

Digitized by Google

Les importations en Allemagne ont été successivement de 3.464 millions de marks en 1872, 3.888 millions en 1879, 2.860 millions en 1880, 4.087 millions en 1889, 4.285 millions 1/2 de marks en 1894.

Les exportations allemandes, de 2.492 millions de marks en 1872, sont montées à 2.946 millions en 1880 et 3.335 millions en 1883 pour descendre ensuite à 3.244 millions 1/2 en 1893 et à 3.051 millions 1/2 de marks en 1894.

Pour 1894, les importations dépassent les exportations de 1.234 millions de marks. Depuis 1889, les exportations ont eu tendance à diminuer et les importations à croître.

En 1894, comparativement à 1893, il y a augmentation de l'exportation allemande pour les Pays-Bas (244 contre 240 millions), la Russie (194 contre 184), la Suisse, la Belgique, le Danemark, la Suède, la Norvège, l'Australie, le Cap, etc. Il y a diminution pour l'Angleterre (634 millions de marks au lieu de 673), l'Autriche-Hongrie (401 au lieu de 420), les Etats-Unis (271 contre 354), la France (188 contre 203), l'Italie, le Brésil, les Indes anglaises, la Roumanie, la Turquie, l'Espagne, la République Argentine, la Chine, le Chili, le Japon, le Canada, les Indes néerlandaises, le Mexique, le Portugal, etc.

Malgré son voisinage avec l'Autriche, la communauté de langue, les facilités de communications et les bons rapports politiques, l'Allemagne n'entretient pas avec cette puissance ses plus grandes relations commerciales. Voici, en effet, les pays où le chiffre des exportations allemandes est le plus élevé : Grande-Bretagne, 634 millions de marks; Autriche, 401; Etats-Unis, 271; Pays-Bas, 144. C'est donc l'Angleterre qui tient la corde, et de beaucoup, car l'exportation allemande dans ce pays est plus forte de moitié qu'en Autriche. Elle représente 1/5e de l'exportation totale de l'Allemagne. On voit par ces chiffres quel effet commercial désastreux pour ce dernier pays présenterait une rupture avec l'Angleterre.

Petites nouvelles. — Une circulaire (30 déc. 1895) du ministre de la marine reconnaît à la 1re compagnie de tirailleurs auxiliaires, détachée du Soudan en Guinée (1893-94) le droit à la campagne de guerre et à la *médaille coloniale*.

— La garnison de l'*Oubangui* sera formée de 3 compagnies de tirailleurs sénégalais. Les 11e et 12e compagnies y sont actuellement; une compagnie à créer portera le n° 10. Le capitaine Marchand est désigné pour servir à la 12e compagnie de tirailleurs sénégalais détachée sur l'Oubangui. Il s'embarque le 25 fév. à Marseille.

— Le général Dodds est nommé commandant en chef des troupes d'*Indo-Chine*, et le général Chevallier, commandant de la brigade de Cochinchine. Le colonel de Badens remplacera au Tonkin le colonel Gallieni.

— Le lt-colonel d'infanterie de marine de Beylié, un des préparateurs de l'expédition de Madagascar et sous-chef d'état-major du corps expéditionnaire, est promu colonel.

— L'*Officiel* du 31 janvier publie des rapports et décrets portant réorganisation de la colonie de *Mayotte* et des possessions des *Comores* et rattachant les établissements de *Nossi-Bé*, *Diégo-Suarez* et *Ste-Marie* à l'administration de Madagascar.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

L'année cartographique, par F. Schrader, 5e année, 3 fr. — La librairie Hachette vient de publier le 5e fascicule annuel servant de supplément, pour 1895, à son atlas de géographie moderne. Ce supplément a le grand mérite de tenir toujours à jour cet atlas si apprécié, en publiant les découvertes géographiques de l'année, les explorations récentes et les modifications territoriales résultant de la politique coloniale des différents peuples. C'est ainsi qu'ont paru successivement les cartes relatives : aux explorations russes et françaises de l'Asie centrale, au partage politique de l'Afrique (1er suppl.); à l'Indo-Chine (missions Pavie), aux délimitations portugaise et italienne en Afrique, aux territoires contestés de la Colombie, de l'Équateur, de la République Argentine (2e supp.); à l'état d'avancement des travaux topographiques du globe, aux régions du Haut-Congo et des grands lacs africains (3e supp.); au Tibet et à Madagascar (4e supp.); au Tibet, à la frontière birmane, à Malacca, aux partages politiques de l'Afrique en 1893 et 1894, à la Patagonie (5e supp.). Toutes ces cartes sont accompagnées de notices explicatives et de petits croquis et plans qui en font ressortir certains détails. C'est certainement, sous l'habile direction de M. Schrader, la publication de géographie périodique la plus intéressante et la plus sérieuse qui existe.

Pour suivre les opérations militaires en Abyssinie, il n'existe pas de meilleure carte que la **Carta demostrativa dell' Etiopia** à l'échelle de 1/1.000.000. Cette belle publication en 13 feuilles, dont quelques-unes ne concernent que la planimétrie, embrasse tout le territoire compris entre Souakim et l'Omo, le Nil et le golfe d'Aden. Publiée récemment, elle est mise en vente (12 fr.) au Bureau de l'état-major, à Rome.

Parmi les récentes publications signalons :

A signaler dans le n° de janvier 1896 du **Monde Moderne** une étude de M. E. Lanier sur l'Erythrée, et de M. E. Maury sur Raguse.

Sous le titre **Milleniumi Lapok** vient de paraître, à Budapest, un journal illustré, rédigé partie en français, organe de l'exposition qui aura liéu en 1896, à l'occasion du 1000e anniversaire de la fondation du royaume de Hongrie.

Le colon et l'administration en Basse-Cochinchine, par Paris, planteur et membre du conseil colonial de la Cochinchine. Challamel, éditeur. Cette étude traite successivement de l'aliénation des terres domaniales, du régime foncier et du crédit, de l'enseignement et de la colonisation.

Morel de la Durantaye, par B. Sulte, à Ottawa. Curieuse brochure qui montre comment un seigneur colonisait au Canada au XVIIe siècle.

Sous le titre de **Speluncа**, la Société de Spéléologie publie désormais, sous la direction de M. Martel, un bulletin trimestriel, renfermant tout ce qui a trait aux explorations souterraines.

Le Gérant, ÉDOUARD MARBEAU.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 1418-1-96. — (Encre Lorilleux).

Digitized by Google

Nouvel ATLAS COLONIAL de H

MAD

HE

Membre du Co

ESQUISSE

ET

Cap d'Ambre

DIEGO-SUAREZ

Antsirane

Limites appr

du Fiananana habitant

entre l'Onilahy et le Mang

soumis ont conservé leurs chefs.

Baie de

Presqu'île d

le commandant Mouriot de

prit solennellement possessio

echelle : 1 : 4.100.000 ème

n kilomètres (de 111k,11 au degré équat.)

0 10 20 30 40 50 100 kilom.

milles marins ou minutes (de 60 au degré)

0 10 20 30 40 50 60 milles

43

41

47

12

13

23

24

25

40

47

48

Gravé et Imprimé par A. Simon, 12, Rue

Digitized by Google

Digitized by Google

DU TONKIN AUX INDES PAR LE YUNNAN

EXPLORATION DU PRINCE HENRI D'ORLÉANS

Le 19 février 1896, le prince Henri d'Orléans, revenant des Indes et de la Chine, débarquait à Marseille, après une absence de plus de 20 mois. Parti de cette même ville le 3 juin 1894, le prince, après avoir quitté le paquebot à Tamatave, arrivait le 22 juillet à Tananarive d'où il effectuait quelques courtes reconnaissances dans l'intérieur de Madagascar. Mais les circonstances n'étaient point favorables pour une exploration (on était à la veille de la rupture entre la France et les Hovas) et le prince dut modifier ses plans primitifs.

Quittant alors la grande île, il prit la direction de l'Indo-Chine afin d'explorer sur le territoire chinois la région du haut Mékong, que M. Pavie devait reconnaître sur le territoire indo-chinois, et de trouver ensuite une route permettant de gagner les Indes par la haute Birmanie, à travers les gigantesques massifs qui forment des barrières presque impénétrables entre la Chine et les Indes. L'itinéraire que le prince s'était tracé a été suivi avec un succès complet, et le 6 janvier 1896, un an après son départ du Tonkin, l'expédition arrivait à Calcutta, après avoir trouvé la route la plus directe de Chine aux Indes, route vainement cherchée jusqu'ici par les Anglais, et déterminé d'une façon précise les sources de l'Irraouaddy qui ne se trouvent nullement dans le Thibet comme l'ont indiqué jusqu'à ce jour les cartes anglaises. Les résultats de l'exploration du prince Henri d'Orléans sont donc d'une haute importance. Si, au point de vue commercial, la nouvelle voie ne semble pas devoir être praticable pour les caravanes, au point de vue géographique les résultats acquis sont considérables.

A peine arrivé au Tonkin, le prince avait perdu son compagnon de route, M. de Grandmaison, mort subitement à Hongkong. M. Briffaud, colon de la première heure à Haïphong, prit sa place auprès du prince que venait de rejoindre l'enseigne de vaisseau Roux, détaché par le département des colonies pour s'occuper plus particulièrement des levés topographiques de l'expédition. Ce furent les seuls Européens faisant partie de la caravane.

Digitized by Google

Le 26 janvier 1895, le prince Henri et ses compagnons quittaient Hanoï. Remontant le fleuve Rouge jusqu'à Manhao, ils se dirigèrent tout d'abord sur Mongtsé, centre important de la province chinoise du Yunnan et route des caravanes se dirigeant vers le Tonkin. Ils y arrivèrent le 16 février et y restèrent 11 jours. Reçus avec empressement par M. Guérin, faisant fonctions de consul de France et le Père de Gaastaryn qui les aidèrent très utilement dans l'organisation de leur caravane, ils envoyèrent tout d'abord, avant de se lancer dans l'inconnu, une bonne partie de leurs bagages à Talifou par la route fréquentée par les caravanes.

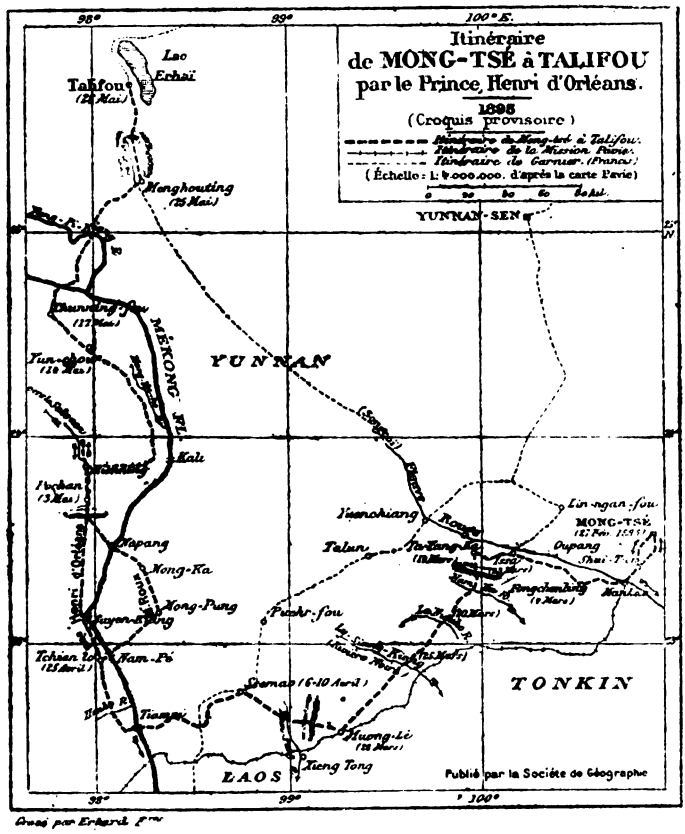
L'exploration du prince Henri peut se diviser en deux parties distinctes : du Tonkin à Talifou (26 janvier-26 mai 1895) par Manhao et Ssemao, à travers la région du hautMékong; de Talifou aux Indes (juin-décembre 1895) par Atentsé et Sadyia, à travers les régions escarpées arrosées par la Salouen et le haut Iraouaddy. Nous en rendrons compte successivement à l'aide des communications adressées par le prince à la Société de géographie de Paris et des lettres de ses compagnons de route.

Le plan des voyageurs pour la première partie de l'expédition était le suivant : explorer la rive droite du fleuve Rouge en amont de Manhao, c'est-à-dire en Chine, traverser la région fort mal connue qui s'étend de ce fleuve à Ssemao et au Mékong pour atteindre ce dernier à son entrée en Indo-Chine, là où Francis Garnier l'avait quitté pour se diriger sur Yunnan-Sen, enfin gagner l'importante ville de Talifou après avoir relevé autant que possible le cours du Mékong jusqu'à hauteur de cette ville. Cet itinéraire devait permettre de parcourir et de reconnaître une région limitrophe des possessions françaises d'Indo-Chine, dont elle forme en quelque sorte la zone naturelle d'expansion.

Le 27 février, l'expédition quittait Mongtsé; elle comprenait 3 Européens, 2 Annamites, Sao et Nam (le 1er ayant déjà accompagné le prince Henri au Laos), 1 interprète chinois, 1 chef muletier avec 6 hommes et 27 chevaux ou mulets. Après être retournée à Manhao, sur le fleuve Rouge (1er mars), la caravane, passant sur la rive droite de ce fleuve, le longe jusqu'à Issa (13 mars). Le pays est très accidenté, le chemin glissant et humide; les animaux tombent à chaque instant. Les *mafous* se désespèrent, et il faut pour les décider à continuer la route leur promettre des jours plus heureux dans les grandes villes. Les

Digitized by Google

demeures dans lesquelles les voyageurs doivent s'empiler la nuit sont des trous noirs, sordides, étroits; souvent, il leur arrive de préférer l'écurie ou le grenier. Pendant que M. Roux s'occupe du relevé topographique du pays, M. Briffaud dirige la caravane et le prince Henri prend des notes de tout genre ainsi que des photographies.



A Issa, ville commerçante et importante, les Chinois obsèdent les explorateurs, tournent autour d'eux comme une nuée de mouches et les agacent au point qu'ils préfèrent encore des villages pauvres et primitifs aux villes riches en ressources, mais où la tranquillité leur fait totalement défaut.

Digitized by Google

Après avoir quitté à Ta-Yang-Ka les bords du fleuve Rouge, traversé le Nam-Na, le La-Niouho, la rivière Noire, l'expédition arriva à Muong-Lé le 28 mars et à Ssemao le 5 avril, ayant parcouru 600 kilomètres de route entièrement nouvelle. Les populations traversées ne sont généralement pas chinoises; ce sont des Hou-Niis, des Taos, des Lolos, des Païs. Ces indigènes n'ont jamais attaqué la mission. Le 14 mars cependant, le prince Henri et Sao s'étant aventurés en avant de la caravane, furent pris par la nuit; ils frappèrent à la maison d'un village. Comme on ne leur répondait pas, ils commencèrent à s'installer dans la cour. Une vieille femme les prit alors pour des pirates, et, tandis que, sur la promesse d'un bon paiement en argent, elle leur préparait une paillasse pour passer la nuit, elle faisait appeler à son secours les habitants du village. Les voyageurs virent bientôt s'avancer une troupe d'hommes armés de fusils, de sabres, de lances, de tridents, de faux, etc. Sao, heureusement, eût l'idée de tracer avec son doigt des caractères chinois sur le sable et put ainsi s'expliquer avec le chef du village, qui comprit qu'il s'était trompé. Une autre fois, M. Roux se vit interdire l'entrée d'un village par des Hou-Nis armés.

Cette partie du Yunnan est aussi montueuse que le Tibet, mais les chaînes sont moins élevées. A Muong-Li, l'expédition faillit se rencontrer avec M. Pavie qui passa dans cette ville à quelques jours de distance.

Le 1er avril, un orage suivi de grêle, assaillit la caravane; les grêlons, gros comme des œufs de pigeon, jetèrent le trouble parmi les animaux du convoi. Les Annamites qui n'avaient jamais vu cela, ramassaient les grêlons avec étonnement. Le lendemain, à une altitude de 1.300 mètres, on passa dans le bassin du Mékong. L'expédition se reposa à Ssemao, du 6 avril au 10 avril. Deux Anglais venaient de quitter cette ville, qui est le point de croisement des routes commerciales qui relient la Chine à la Birmanie et au Laos. Partis de Birmanie, ils avaient passé par Tenguyeh, Tali-Fou, Chunning-Fou, Yunchou, Mienning, Tchienlo, Ssemao; de là, ils se rendirent à Puehr-Fou, Muong-Moun et rentrèrent en Birmanie, après avoir ainsi reconnu le cours du Mékong avant son entrée au Laos, exploration que le prince Henri et ses compagnons allaient entreprendre à leur tour.

Le mandarin de Ssemao se montra poli et aimable pour les voyageurs. Il poussa même l'attention jusqu'à renvoyer par des soldats, à

Digitized by Google

10 jours de distance de sa ville, 2 mulets qui avaient été volés à la caravane, D'ailleurs, à l'ouest du Yunnan, les populations chinoises sont très convenables vis-à-vis des Européens, alors qu'au Ssetchuen les voyageurs sont exposés à des insultes continuelles. Le pays paraît être dans un isolement profond, car on semble même ignorer que la Chine a soutenu une grande guerre contre le Japon.

Le 18 avril, on atteignit Notcha-Tiampi, sur le Mékong, après avoir traversé un gros massif calcaire, entouré de cuvettes dans lesquelles sont des villages païs isolés. Ces Païs, à Longtane, portent leurs cheveux en chignon et sont tatoués comme les Laotiens; les Chinois ont pour eux de grands ménagements. Ce point de Longtane a ceci de particulier qu'il forme comme un ilôt de Laotiens au milieu de populations qui ont adopté sinon la langue, du moins le vêtement, la coiffure et les coutumes des Chinois.

Le Mékong, sur une largeur de 110 à 150 mètres, coule entre des collines boisées en partie, aux pentes moins escarpées que celles qui forment la vallée du fleuve Rouge. Des pentes rapides rendent la navigation impossible; on ne peut que franchir le fleuve, à différents points, sur de grands bacs.

Du 18 avril au 20 mai, le prince Henri longea la rive droite du Mékong, tandis que M. Roux, avec 2 hommes, fit une excursion sur la rive gauche. Ce dernier, quittant le prince le 24 mai, franchit le fleuve à Nam-Pi, remonta par Muong-Pung et Mong-Ka, puis retraversa le Mékong à Napang pour rejoindre ses compagnons à 30 kilomètres avant Mienning.

Pendant ce temps, le prince Henri et la caravane côtoyaient le Mékong à Suyen-Kiang, entre Nampi et Napang. Outre ces quatre points, le Mékong fut encore atteint par la mission après Mienning (alors qu'elle gagnait Yun-Chou), puis entre Chunning-fou et Meng-hoating, soit 6 fois en tout. Partout le pays reste montagneux. Le 2 mai, l'expédition pénétra dans la plaine de Mienning, dont les eaux se jettent dans la Salouen, puis rentra bientôt dans le bassin du Mékong. Celui-ci est fort étroit dans cette région; aussi le prince Henri pense-t-il qu'on pourrait aller en 8 jours de trajet direct du bassin de la Salouen à celui du fleuve Rouge en franchissant celui du Mékong.

Entre le 18 avril et le 2 mai, on rencontra des populations lochai se rapprochant des Lolos. Le 6 mai, à Mienning, un des *mafous* de la mis-

Digitized by Google

sion assassine par vengeance le chef muletier, et le 11 mai, à la suite d'une insulte, M. Briffaud applique une correction à l'interprète chinois qui avait cherché à désagréger la mission, et qui en est chassé.

L'expédition, bien que restée sans interprète, n'en continue pas moins sa marche, mettant à profit les quelques expressions chinoises apprises par les uns et par les autres. Le 14 mai, elle est à Yun-Chou, le 17 à Phuming-Fou; le 20, elle traverse sur un pont de chaînes le Mékong qu'elle atteint pour la 6e fois. Le 21, le fidèle Sao faillit se tuer en tombant de son mulet et en roulant sur une pente très raide où un arbuste le retint miraculeusement. Le 22, on passe sur un radeau de bambous, la rivière Yangpi, affluent du Mékong, qui roule des eaux rouges sur une largeur de 100 mètres. Les 25 et 26, la route traverse la plaine de Meng-Hou-Ting, puis l'on arrive à une altitude de 2.600 mètres, d'où l'on découvre à ses pieds le lac Er-Hai. Le soir du 26 mai, la caravane arrive enfin à Talifou. Le Père Leguilcher y reçoit les voyageurs à bras ouverts.

Dans cette première partie, l'expédition a effectué un trajet de 1.700 kilomètres dont 1.290 d'itinéraires nouveaux. Entre Manhao et Ssemao, elle a parcouru une région à travers laquelle 2 Anglais, voyageurs émérites, ont déclaré qu'on ne pouvait passer. M. Colquhoun n'a pu aller de Manhao à Yuenchiang, malgré l'argent promis à Mong-Tsé. Dans ce trajet, le prince a suivi la route des caravanes de thé et de coton, revenant des jardins à thé de Mong-Hay et des frontières de Birmanie.

L'expédition a recueilli des renseignements importants sur les voies qui sont ouvertes vers la Chine, et sur les produits que nos possessions d'Indo-Chine trouveraient profit à exporter de ce côté. Le plus avantageux de tous paraît être, de prime abord, le coton. Sous le rapport commercial, la mission a rapporté de nombreux échantillons de produits européens et indigènes recueillis dans les principales localités visitées, c'est-à-dire à Mongtsé, Muong-li, Ssemao, Mienning, et Talifou, ainsi que diverses qualités de thé vendues à Ssemao.

Plusieurs voyageurs avaient présenté la vallée du Mékong comme malsaine et dangereuse. D'après leurs relations, il devait être fort difficiles d'y entraîner des habitants originaires d'une autre partie du Yunnam. Il est vrai qne plusieurs voyageurs anglais avaient reculé devant cette traversée. Outre M. Colquhoun, un autre de ses compa-

Digitized by Google

triotes, M. Bourne, n'avait pas osé se risquer dans ces parages. Dans un rapport publié à Londres en 1888, il écrivait de Ssemao :

« Une course directe nous aurait menés droit dans l'est, à Mongtsé, uste au-dessus de Laokaï. Malheureusement, là s'étend un large espace de contrée, à travers lequel il *n'y a pas de route*, et sur lequel presque rien n'est connu... »

Bien qu'il n'y ait pas plus de route aujourd'hui qu'en 1888, et que le pays n'ait pas été connu davantage, le prince Henri n'a pas hésité à s'y hasarder avec ses compagnons, et ses *mafous* n'ont pas fait de résistance pour l'y suivre. Le prince, en rejoignant sur la rive droite du Mékong la route qui part de Xienghoung, a pu relever une grande voie suivie et cependant encore inconnue, qui conduit du Laos à Talifou, dans la direction sud-nord.

A Talifou, dont le lac et les montagnes firent une impression enthousiaste sur les voyageurs, l'expédition se reposa de ses fatigues pendant une quinzaine, expédia ses collections en France et se prépara à aborder la partie la plus rude de son itinéraire.

(A suivre.)

Digitized by Google

MADAGASCAR

NÉCROLOGIE DE L'EXPÉDITION

Le rapatriement, aujourd'hui complet, de toutes les troupes du corps expéditionnaire, en dehors de celles destinées à tenir garnison à Madagascar, permet de jeter un coup d'œil d'ensemble sur les pertes subies pendant la campagne. Elles sont cruelles ces pertes, bien supérieures à tout ce qu'on aurait pu imaginer, et causées à peu près toutes, non par le feu de l'ennemi que l'on a rarement vu aussi peu meurtrier, mais par les maladies, la fièvre principalement. La cause en est au climat malsain, aux fatigues sans nombre endurées par les troupes travaillant à la construction d'une longue et interminable route la tête au soleil et les pieds dans les marécages, à l'insuffisance des moyens hospitaliers de toute nature : ambulances, médicaments, infirmiers, mis à la disposition du corps expéditionnaire.

Malgré tous les avertissements des hommes spéciaux, de ceux qui connaissaient le climat de Madagascar pour l'avoir subi, malgré l'opinion généralement admise que la campagne qui allait s'ouvrir était une campagne d'ingénieurs et de médecins, on n'avait calculé le nombre possible des malades et blessés que pour un chiffre légèrement supérieur à celui d'une campagne ordinaire, c'est-à-dire à 12 0/0 de l'effectif. Ce chiffre devait malheureusement être cinq fois plus élevé, car la morbidité dépassa 60 0/0 et la mortalité fut de 20 à 25 0/0, c'est-à-dire de près du quart du corps expéditionnaire. Les officiers comme les soldats furent frappés, moins cependant, leur hygiène étant meilleure et leur force de résistance plus grande en raison de leur âge, presque toujours plus élevé que celui de la troupe.

Parmi ceux qui sont tombés au champ d'honneur on compte 1 colonel, 1 l^t^-colonel, 1 commandant, 10 capitaines, 10 lieutenants ou sous-lieutenants, 6 médecins ou vétérinaires, 1 officier d'administration, soit 30 officiers. Avec les assimilés : 3 aumôniers, 1 interprète et 1 commis de trésorerie on arrive à 35. Voici, de source officielle, la liste de ces braves, morts pour la patrie, dont les noms sont dignes de passer à la postérité :

Digitized by Google

Corps.	Grades.	Noms.	Dates et lieux de décès.
—	—	—	—
200e de ligne.	Colonel.	Gillon.	12 juin. Majunga.
—	Médin major.	Bernard.	4 sept. Suberbieville.
—	Médin a.-maj.	Rossi.	27 janv. Perpignan.
40e chasseurs.	Capitaine.	E. de la Bigne.	26 sept. Suberbieville.
Régt d'Afr. (étapes).	Lieut-colonel.	Barre.	18 août. Majunga.
— (tirail.).	Lieutenant.	Augey-Dufresse.	29 juin. Tué à Tsarasoatra.
— —	Capitaine.	Girault.	13 août. Ankaboka.
Artilie (ét.-maj.).	Chef d'esc.	D'Affry de la Monnoye.	23 oct. Majunga.
— (38e).	Capitaine.	Menjaud.	18 mai. A bord du Vercingétorix.
— —	—	Guillemot.	30 oct. Suberbieville.
— —	Lieutenant.	Taratte.	20 oct. A bord N.-D.-du-Salut.
— (artific.).	—	Hourcq.	12 août. Majunga.
Génie.	Capitaine.	Krug.	19 nov, Suberbieville.
—	Lieutenant.	Beigbeder-Camp.	24 sept. Antsiafabositra.
1er chass. d'Afr.	Capitaine.	Corhumel.	28 oct. Majunga.
Cavalie (h. cadr.).	—	De Place.	1 déc. Ste-Gemmes (M.-et-L.).
Train (30e esc.).	—	Buguin.	2 juin. Majunga.
— —	Lieutenant.	Dessirier.	12 nov. Marololo,
— —	Vétérinaire.	Jaquin,	10 sept. Suberbieville.
— —	—	Bergougnan.	11 oct. Nossi-Bé.
Gendarmerie.	Lieutenant.	Courtot.	8 nov. Suberbieville.
Serv. des hôpit.	Off. d'admin.	Menetret.	12 sept. Majunga.
Marine.	Enseigne de vaiss.	Londevig.	4 août. Nossi-Bé.
—	—	Plaus.	25 juin. Majunga.
Infie de marine (13e),	Capitaine.	Desplanques.	20 oct. Soavinandriana.
— —	—	Bouvot.	22 nov. Marseille.
— —	Lieutenant.	Migeon.	9 août. Marololo.
— —	S.-lieutenant.	Becker.	27 sept. Mangasoavina.
—	Médin a.-major.	De Moutard.	sept. La Réunion.
Régt colonial.	—	De St-Germain.	13 sept. Suberbieville.
Artie de marine.	Lieutenant.	Gateau.	15 août. Ankaboka.
	Aumônier.	P. Berbizier.	mai. Majunga.
	—	P. Denjoy.	10 oct. Marololo,
	—	P. Verdelet.	12 déc. Majunga.
	Interprète.	Lapeyre.	11 sept. Mangasoavina.
	Commis de trésorerie.	Naud.	25 sept. Majunga.

A ces noms il faut encore ajouter celui de l'explorateur Léon Fabert, qui suivit la colonne comme correspondant de l'agence Havas et mourut (10 janv. 1896) peu après son retour en France.

Digitized by Google

Comme on le voit, les troupes de la guerre ont subi des pertes bien plus importantes que celles de la marine, qui étaient moins jeunes et plus aguerries pour une aussi rude campagne. L'artillerie, le train des équipages ont été particulièrement éprouvés. Le service des convois a été des plus pénibles et c'est en conduisant les échelons de ravitaillement que la plupart des officiers d'escorte ont pris le germe de la maladie. Un seul officier, le lieutenant Augey-Dufresse a été tué à l'ennemi.

Si l'état des pertes en officiers a été facile à relever, il n'en a pas été de même pour les sous-officiers et soldats. Aujourd'hui encore, on ne possède qu'un relevé approximatif des pertes subies pendant la campagne. Les troupes de la guerre : génie, 200e, 40e chasseurs, etc., ont été si gravement éprouvées que, dans certains corps, les 9/10es des effectifs ont été atteints. Les tirailleurs algériens, un moment affaiblis par la persistance de la saison des pluies, ont assez vite repris le dessus; ce sont les seuls dont les malades aient pu en partie rejoindre leur corps au cours de l'expédition. La légion étrangère et les corps indigènes ont montré comme toujours quel fonds on peut faire sur des troupes aussi solides et aussi entraînées. Combien le résultat de la campagne eût été moins désastreux si le corps expéditionnaire n'avait été composé que de troupes d'Afrique !

D'après les déclarations faites au Sénat le 24 décembre 1895, par M. Cavaignac, ministre de la guerre, voici comment s'établirait le bilan des pertes. A cette époque 10.300 hommes (en comptant les 300 volontaires de la Réunion) avaient quitté Madagascar. Il restait dans l'île, 3.400 hommes à Tananarive et 800 sur la ligne d'étapes, soit 4.200. En additionnant ces chiffres on arrive à un total de 14.500 hommes. Or, comme il est arrivé à Majunga 17.500 hommes de troupes, il s'ensuit, à quelques unités près, que le chiffre des décès s'est élevé à 3.000 hommes. Si l'on ajoute les hommes morts en cours de traversée ou depuis leur arrivée en France, c'est-à-dire environ 700, le nombre des soldats morts s'élève donc à 3.700 environ.

Ces chiffres, qui n'étaient qu'approximatifs, ont certainement subi une augmentation depuis le courant de décembre et en évaluant à 5 ou 600 les décès survenus depuis cette époque, soit à Madagascar, soit parmi les rapatriés, on arrive à un chiffre voisin de 4.500, c'est-à-dire environ le quart du corps expéditionnaire.

Dans ce nombre ne sont pas compris les convoyeurs kabyles, sénéga-

Digitized by Google

lais, somalis, dont le chiffre de morts fut encore plus considérable, 2.500 environ, c'est-à-dire le tiers environ de l'effectif total.

Si les décès pour cause de maladie furent considérables, par contre, les pertes au feu furent à peu près nulles. En faisant la récapitulation on n'arrive qu'au chiffre de 7 tués et de 94 blessés, dont plus de la moitié (2 tués et 56 blessés) le furent à la prise de Tananarive. Plusieurs de ces blessés, il est vrai, succombèrent par la suite, ce qui porte à 20 le nombre des morts.

Ce n'est pas sans un violent serrement de cœur que l'on met en parallèle les expéditions coloniales françaises et celles de nos voisins d'Outre-Manche, des maîtres en la matière. On a souvent cité comme modèle l'expédition anglaise dirigée en 1873 contre les Achantis. On pourrait en dire autant de celle qui vient de se terminer dans le même pays — et, rarement expédition fut mieux combinée, plus savamment préparée et plus habilement conduite en vue de ménager à tout prix la santé des troupes d'opération. Aussi, dans cette campagne de trois mois, sur un effectif de 2.587 hommes — troupes indigènes à part — n'y eut-il que 467 malades et 44 morts de maladie. Les blessés furent au nombre de 185 et les décès par suite de blessures au nombre de 15.

La morbidité des troupes anglaises ne fut donc que de 17,8 0/0, tandis qu'elle atteignit 56 0/0 pendant l'expédition du Dahomey et s'éleva de 60 à 70 0/0 à Madagascar. La mortalité, dans l'expédition des Achantis, s'éleva à 1,7 0/0, pour cause de maladies, tandis qu'elle fut de 20 à 25 0/0 à Madagascar. C'est-à-dire que si les pertes de l'expédition de Madagascar avaient été dans les mêmes proportions que celles de la campagne des Achantis, nous n'aurions eu à regretter pour tout le corps expéditionnaire, en y comprenant les troupes noires, c'est-à-dire celles qui résistèrent le mieux, que 300 morts de maladie — au lieu de près de 4.500 !

Ces chiffres ont une éloquence funèbre que tout autre commentaire affaiblirait et ne font regretter que davantage l'insouciance avec laquelle on sacrifie la vie des hommes, existences d'autant plus précieuses qu'elles concernent un peuple dont la natalité va sans cesse en décroissant.

Digitized by Google

LA DOMINATION DES HOVAS

La grande île de Madagascar est aujourd'hui possession française, mais cela ne veut pas dire qu'elle soit occupée militairement ou placée sous la haute direction de nos résidents dans toute son étendue. Il s'en faut même de beaucoup qu'il en soit ainsi. En effet, au point de vue militaire, nous n'occupons en quelque sorte, en dehors du territoire très restreint de Diégo-Suarez, que Tamatave et Majunga et les routes qui conduisent de ces deux ports à Tananarive avec une zone de terrain de chaque côté, zone de peu d'étendue qui ne s'élargit qu'autour de la capitale. Avec quelques rares petits postes placés en différents points du littoral, c'est là toute l'occupation militaire. Quant à nos résidents ou aux officiers en faisant fonctions, ils ne se trouvent encore que dans la partie occupée. Aussi le territoire ainsi placé sous l'influence directe de la France ne comprendrait qu'une très faible partie de la superficie de l'île.

Mais ce n'est pas à l'aide d'une occupation militaire directe que doit se faire la prise de possession complète de Madagascar. Le traité de Tananarive, en plaçant les Hovas sous le protectorat français, a maintenu leur organisation administrative, qui, si incomplète qu'elle fût, était encore la seule autorité hiérarchique qui existât dans l'île. Les fonctionnaires hovas ont été, en principe, maintenus dans leurs pouvoirs jusqu'à ce qu'une surveillance régulière puisse être exercée sur eux. Ils ont même si bien été maintenus en fonctions, qu'on a vu, à la stupéfaction des Français aussi bien que des indigènes, des gouverneurs hovas qui avaient combattu contre nos soldats et n'avaient point dissimulé leur animosité contre la France, venir reprendre purement et simplement leur ancien poste.

C'en était trop. Aussi ce maintien des gouverneurs hovas a-t-il eu pour conséquence le soulèvement de plusieurs peuplades soumises jusqu'alors aux Hovas, mais non domptées, qui voyaient dans la victoire de la France la disparition fatale de leurs tyrans. Ce ne fut que grâce à la présence d'officiers, de résidents ou de missionnaires français, qui se portèrent en quelque sorte garants d'une meilleure administration, que les séditions de la côte orientale de l'île purent être apaisées.

La domination française devant s'établir par le canal des Hovas, il faut se demander quelle est la situation exacte de ceux-ci sur toute la surface de l'île. Comme l'a maintes fois exposé M. de Mahy, comme le

Digitized by Google

fait si bien ressortir M. Henri Mager, dans la *Carte ethnographique et politique de Madagascar*, les Hovas, après un siècle d'efforts, n'ont pu asservir à leur despotisme qu'un quart de l'île. Mais, s'ils n'ont pu reculer partout jusqu'à la mer les limites de leur domination, ils ont, toutefois, pris possession des territoires les plus fertiles et soumis les tribus les plus pacifiques.

Parmi les 5 à 6 millions d'habitants que renferme Madagascar (1), il n'y a guère qu'un million de Hovas, mais ces derniers commandent à 2 ou 3 millions de tributaires et sont parvenus, avec une rare tenacité, à s'infiltrer sur divers points éloignés de l'île et à y établir des postes qui tiennent en respect les tribus insoumises.

Il y a à peine un siècle que l'empire des Hovas s'est constitué sous le règne du grand Andrianampoinimerina (1787-1810), le véritable créateur de l'unité hova. Avant lui, les Hovas formaient plusieurs petits États sans cesse en lutte les uns contre les autres. C'étaient les descendants de ces Malais qui, il y a une dizaine de siècles, abordèrent sur la côte orientale de Madagascar. Constamment en lutte contre les habitants originaires du pays, ils finirent par quitter un littoral qui leur était si inhospitalier et se réfugièrent sur le plateau central où, pendant longtemps, ils ne firent pas parler d'eux. Les Sakalaves, qui ne formaient autrefois qu'un peuple réuni sous un seul roi, vinrent plus d'une fois ravager l'Imérina, appelés par les chefs hovas en guerre les uns contre les autres.

C'est au moment où l'empire des Sakalaves se démembrait que celui des Hovas prenait naissance. Andrianampoinimerina, qui était habile, brave, doué du talent d'organisation et d'administration, fut l'homme supérieur dont l'adroite politique devait étendre jusqu'à la mer la domination hova. Il commença par réunir toute l'Imérina sous son sceptre. Puis, fort de ses premiers succès, il s'attaqua aux peuples voisins et, soit par la persuasion, soit par la ruse, soit par la force, il les soumit à ses lois. Ce furent d'abord les Antsianakas, riverains du lac Alaotra, au nord de l'Imérina, puis les Bezanozanos, ses voisins immédiats à l'est, qui furent obligés de se soumettre. Les Betsiléos, qui formaient une puissante confédération au sud, furent plus difficiles à conquérir. Les Hovas n'en vinrent à bout qu'après une rude campagne où ils firent un si riche butin en esclaves que ces derniers dépassaient et dépassent encore aujourd'hui de beaucoup le nombre de leurs conquérants.

(1) Voir *Rev. Fr.*, janvier 1896, t. XXI, p. 15, *Madagascar et ses habitants*.

Digitized by Google

Tout le plateau central était soumis. Pour avoir accès à la mer, il fallait s'attaquer aux Sakalaves. Grâce à des cadeaux habilement envoyés, les Hovas prirent pied tout d'abord dans le Ménabé. Puis la reine sakalave du Boina, qui touche à la mer par Majunga, fut ensuite amenée à se rendre à Tananarive, où elle fit acte de vasselage. Divisés comme ils l'étaient, les Sakalaves ne pouvaient plus s'opposer désormais à l'infiltration des Hovas, qui se fit par la suite aussi prudemment qu'heureusement.

Quand Radama Ier monta sur le trône, en 1810, il se trouva à la tête d'un empire dix fois plus étendu que celui dont avait hérité son habile prédécesseur. Il n'eut qu'à le maintenir. Il l'augmenta encore en s'emparant des principaux points de la côte orientale, sur les instigations du gouverneur anglais de l'île Maurice, sir Robert Farquhar, qui, ne pouvant établir sa nation à Madagascar, voyait avec joie le pavillon hova remplacer le drapeau français à Tamatave, à Tintingue, à Foulpointe et jusqu'à Fort-Dauphin, à l'extrémité sud de l'île.

A partir de cette époque, la domination des Hovas est restée à peu près stationnaire, et ce n'est que depuis peu d'années, sous la reine Ranavalo, que les Hovas ont pu établir quelques postes tout au nord de l'île, chez les Sakalaves, et, au sud, à Tuléar et Nossi-Vey, dans la baie St-Augustin. Mais tous leurs efforts sont restés infructueux pour pénétrer plus avant chez les Sakalaves à la côte occidentale et chez les peuplades indépendantes du sud.

Avant l'expédition de 1895, le territoire occupé par les Hovas était divisé en 11 provinces, correspondant aux 11 tribus soumises et administré par 11 gouverneurs. Ces provinces étaient celles :

1° D'Ambatodrasaka, chez les Antsianakas;
2° De Moramanga, chez les Bezanozanos;
3° De Fianarantsoa, chez les Betsiléos, à l'intérieur; puis sur la côte :
4° De Tamatave, chez les Betsimisarakas;
5° De Vangaindrano, chez les Antaimoros;
6° De Fort-Dauphin, chez les Antanosses;
7° D'Ihosy, chez les Bares;
8° De Tuléar, dans le Fiérénana;
9° De Mahabo, dans le Ménabé;
10° De Majunga, pour le Boina;
11° D'Ambohimarina, chez les Antankares.

Digitized by Google

Selon l'importance des provinces, plusieurs d'entre elles étaient subdivisées; mais quelques-unes, comme celles de Fort-Dauphin, d'Ihosy, de Tuléar, de Mahabo, n'étaient que des postes militaires, la zone soumise aux Hovas n'ayant point d'étendue. C'est grâce à ces gouverneurs et sous-gouverneurs, qui, partout où ils s'établissent, construisent un petit camp retranché pour les soldats et leur famille, avec un *rova*, réduit principal dans lequel ils se renferment, que les Hovas ont étendu peu à peu leur domination. Voici d'ailleurs, d'après le P. Piolet, comment ils procèdent ordinairement.

« Ils établissent un gouverneur dans un poste perdu, presque au milieu d'une tribu hostile. Il s'y maintient comme il peut. Son autorité est très douce d'abord et à peine sensible. Quand il a pris pied, qu'il s'est créé des partisans ou que ses soldats se sont établis dans le pays, il envoie des messagers chez des peuplades voisines pour leur proposer des échanges, leur demander à bâtir une maison et à s'établir sur leur territoire. Plus tard il enverra un gouverneur. Et l'on avancera ainsi peu à peu, comme une tache d'huile, le joug devenant de plus en plus lourd à mesure que la conquête se raffermit. »

Pour atteindre le résultat cherché, on sèmera surtout la division, et on en attendra les effets pour intervenir à l'heure propice. Ce n'est que très rarement que l'on fera usage de la force, lorsqu'une tribu aura repoussé toutes les avances et lassé la patience des Hovas. Mais, même en cas d'échec caractérisé, on ne renoncera jamais à son but et, en dépit de tous les obstacles, le travail de pénétration et d'absorption continuera avec une rare ténacité. C'est par cette politique habile, prudente et persévérante que les Hovas ont pu, grâce à la supériorité de leur organisation et de leur armement, prendre pied chez des tribus entièrement hostiles et s'y maintenir comme à Fort-Dauphin, Ihosy, Tuléar, etc. Cette organisation, cet esprit méthodique, cette hiérarchie administrative ont donc un bon côté dont il va falloir tirer le meilleur parti.

Dominant les Hovas, c'est par les Hovas que la France devra gouverner tout d'abord, non en se servant de tous ceux qui sont en fonctions, mais en remplaçant par un personnel plus jeune, plus malléable, imbu d'un esprit nouveau, les gouverneurs et leurs lieutenants connus par leur ancienne hostillité contre tout ce qui était français et rendus trop célèbres par leurs exactions, leurs rapines et leur tyrannie envers les populations qu'ils avaient charge d'administrer. Dans l'Imérina, c'est-

Digitized by Google

à-dire en pays hova par excellence, on ne pourra que substituer des Hovas à d'autres Hovas, pour l'administration intérieure, sous la tutelle des représentants de la France.

En sera-t-il de même pour les provinces soumises à l'Imérina, où les Hovas sont en quantité absolument négligeable? Dans les premiers temps il faudra forcément se servir des Hovas. En effet, seuls ou à peu près jusqu'ici, ils ont reçu une certaine culture intellectuelle, une instruction, élémentaire sans doute, mais suffisante pour les circonstances, et sont en état de fournir des fonctionnaires, des maîtres d'école, des agents administratifs divers. Mais il faudra aussi abaisser les barrières que les conquérants hovas maintenaient contre les vaincus, faciliter aux populations soumises l'accès de toutes les positions, afin de pouvoir confier aux représentants de chaque tribu l'administration de sa province. En éliminant ainsi progressivement les Hovas, on débarrassera les diverses tribus de maîtres qu'elles abhorrent, on leur rendra sympathique au premier chef le nom de la France, leur libératrice, et on constituera en quelque sorte une confédération de peuplades, qu'en cas de conflit ou de danger intérieur on pourra toujours opposer les unes aux autres, en mettant en principe la maxime toujours vraie *Divide ut imperes*.

Agir autrement, reconstituer un empire malgache, même sous la haute main de la France, en maintenant sur toutes les tribus l'autorité des Hovas et en l'étendant sur l'île entière, serait nous créer pour l'avenir de graves dangers, qu'il faut dès aujourd'hui prévoir afin de pouvoir les éviter. Qui sait l'effet qu'aura pu produire, dans un siècle d'ici, l'action de la civilisation européenne sur un peuple intelligent, souple, prompt à l'assimilation de toutes choses et par-dessus tout très prolifique, comme les Hovas?

A l'égard des tribus indépendantes, la politique à suivre peut être très différente. On a beaucoup parlé des traités passés par la France avec différents rois ou reines sakalaves, de nos *alliés* sakalaves, de la haine qu'ils avaient pour tout ce qui est hova, du concours et des services qu'ils pourraient nous rendre. Or il est advenu, pendant la dernière expédition, que ce concours a été négatif et ces services absolument nuls. Pas une tribu n'a bougé, pas un chef sakalave n'a voulu envoyer au corps expéditionnaire même quelques-uns de ces porteurs dont on avait tant besoin. C'était, dit-on, à cause de la terreur qu'inspiraient les

Digitized by Google

Hovas. Il faut dire aussi que c'était par crainte d'aliéner leur indépendance, et par certitude aussi de ne pouvoir donner carrière à leurs instincts pillards. Aujourd'hui, ces tribus ne pourront conserver une indépendance absolue et devront, tout en gardant leurs rois et reines, accepter la suprématie de la France. Cette suprématie pourra s'établir de deux façons : soit directement, soit par l'intermédiaire des Hovas.

Pour les Sakalaves du nord, il faut résolument écarter les Hovas, car ces derniers sont détestés des populations qu'ils ont mises à rançon, et leur retour. même à l'abri du drapeau de la France, ne ferait que créer des difficultés. Les tribus sakalaves ayant, au contraire, manifesté des sympathies pour la France — surtout par crainte des Hovas — c'est à l'aide de résidents français qu'il faut agir directement sur ces populations en leur faisant un épouvantail des Hovas et en leur démontrant, ce qui ne sera pas difficile, que notre tutelle est autrement douce et équitable que la brutale domination des représentants de l'Imérina.

Pour les peuplades à demi soumises ou indépendantes du sud et de l'ouest, qui occupent à elles seules la moitié du territoire de l'île, l'action de la France pourra se faire sentir directement par ses résidents. Mais ceux-ci, en raison de la turbulence des populations et de leur esprit réfractaire à toute domination, devront être nécessairement appuyés par une force armée capable de les faire respecter. De là une source de difficultés et de dépenses. Les tribus du sud n'ayant pas plus de sympathie pour les Européens que pour les Hovas, pourquoi n'emploierait-t-on pas ces derniers à cette œuvre de pénétration pour laquelle ils sont passés maîtres? Ce serait certainement le cas d'utiliser leurs qualités de patience, de prudence et de ténacité, tout en ayant soin de surveiller leur moralité politique et administrative. Ce serait le meilleur moyen d'arriver à peu de frais à la soumission de toutes les tribus encore indépendantes et de préparer les voies à la domination réelle de la France.

Si donc les Hovas doivent être peu à peu écartés de l'administration des tribus soumises et déjà imprégnées de quelque culture intellectuelle, par contre, c'est à eux qu'il faut avoir recours pour en faire les pionniers de la civilisation et l'instrument de pénétration de la France chez les tribus à demi barbares du sud de l'île.

Gabriel Vasco.

Digitized by Google

L'AFRIQUE PORTUGAISE ET SES PORTS

Le vaste domaine colonial que le Portugal possédait en Afrique est resté longtemps sans avoir été mis en valeur. Aussi, profitant de cet état de choses, les Anglais, que n'arrête aucun scrupule, quand ils trouvent un territoire riche, fertile et inexploité, et dont les pionniers avaient envahi peu à peu le bassin du Zambèze, n'hésitèrent-ils pas à prendre possession, au mépris des droits antérieurs du Portugal, des territoires formant le trait d'union entre les possessions portugaises de la côte occidentale et celles de la côte orientale d'Afrique. Par suite de cet acte de spoliation, consacré par un traité imposé au Portugal sous le bouche des canons de la flotte britannique, l'empire colonial portugais se trouvait démembré. Il en est resté cependant de beaux morceaux, et il semble que cette dure leçon ait quelque peu stimulé les Portugais pour la mise en valeur de leurs colonies.

En effet, de grandes compagnies commerciales ont été récemment constituées pour l'exploitation du Mozambique et, dans l'Angola, la colonisation semble s'étendre progressivement. Ces deux possessions peuvent former de belles colonies, car on y trouve de très bons ports, et quelques beaux fleuves navigables peuvent favoriser la pénétration à l'intérieur du continent. Mais ces ports sont encore mal outillés pour les besoins du commerce, et ne présentent pas toutes les garanties de sûreté indispensables aux navires qui viennent y mouiller. Sous ce rapport, il y a bien des progrès à réaliser.

Cependant un grand nombre de phares a été construit sur les côtes d'Angola et du Mozambique; le système d'éclairage, dans la première de ces colonies surtout, est devenu satisfaisant. Dans l'archipel du Cap Vert, on achève des travaux d'éclairage dont le principal ouvrage est le phare de l'île Saint-Vincent. Il reste à en établir dans la Guinée portugaise, qui ne possède jusqu'ici que des balises, ainsi que l'île de San-Thomé.

La revue mensuelle *Portugal em Africa*, qui se publie à Lisbonne, a fait paraître, en français, à l'occasion du congrès de Londres, un fascicule exceptionnel renfermant des études de haute valeur sur les colonies portugaises et les explorateurs portugais. C'est dans une de

Digitized by Google

ces études due à M. Ernesto de Vasconcellos, officier de la marine royale et ingénieur hydrographe, auteur de publications estimées sur les colonies portugaises d'Afrique, que nous avons puisé les renseignements qui suivent.

Cap Vert. — Saint-Vincent, au Cap Vert, est le seul grand port africain du Portugal sur l'Atlantique, et le rival du port français de Dakar, au Sénégal. Les plus grands transatlantiques peuvent y aborder à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, et ce port communique par le télégraphe avec le monde entier ; on y trouve du charbon excellent, de l'eau douce et des vivres de bonne qualité. Les denrées proviennent surtout de l'île San Antâo, qui produit le meilleur café du Cap Vert, celui de la Ribeira des Patas. Saint-Vincent est, par importance, le 4e dépôt de charbon parmi les 74 que renferme le globe; son exportation de charbon n'est dépassée que par Malte, Port-Saïd et Singapour.

L'île de San Thiago, où se trouve le siège du gouvernement établi dans la ville de Praïa, possède un port d'avenir, le Tarrafal, voisin de la région fertile du *concelho* de San Catharina.

L'île Brava est la plus salubre de l'archipel ; on y trouve les ports de Fajan d'Agua et de Furna, très propres pour ancrer. L'industrie de cette île consiste surtout en objets de paille (chapeaux, etc.).

Les îles du Sal et Boa Vista, qui ont longtemps exporté beaucoup de sel, ont perdu ce trafic, qui revivrait si l'on exploitait la pêche de la morue sur le banc d'Arguin.

Guinée portugaise. — Son meilleur port est Bolama, accessible aux navires de 4.000 tonnes par le canal de l'Orango. On en augmenterait l'importance en construisant un chemin du Dandum au Buba. On peut établir une route sur la rive gauche du Rio Grande ou Coliba, ou profiter de la navigation de ce fleuve jusqu'à la cataracte de Coliba, et construire ensuite, jusqu'au port de Buba, un chemin de fer Decauville sur 32 kilomètres. Les fleuves Cacheu, Bissau (Geba), Bollola, Corubidiane et Cossini sont les chemins de la colonie. Il faudrait une canonnière pour y faire la police, et on projette aussi l'établissement d'un poste de police dans les îles de Cayo et l'île d'Orango.

San-Thomé et Principe. — Ces îles n'ont qu'un seul port de commerce, Anna de Chaves ; l'Agua Grande et le canal par où se décharge le marais, derrière la forteresse San Sebastiâo, sont une cause permanente d'infection.

Digitized by Google

Il manque à San-Thomé (Saint-Thomas) une bonne route périphérique le long de la côte et des routes intérieures. Il est question aussi d'un projet de chemin de fer de Trindade à la capitale. San-Thomé est la première colonie agricole du Portugal ; malheureusement, elle manque de bras et on a dû y employer des noirs venus de la côte du Krou, du Dahomey ou de l'intérieur du Novo Redondo. On y essaie les travailleurs chinois. San Thomé cultive le café, le cacao, la chinchona ; cette dernière, introduite en 1864, a donné, en 1891, 49.000 kilogrammes. Le quinquina provenant de cette île sert à fabriquer le sulfate de quinine à Lumiar. On cultive encore la canne à sucre, la vanille, la cannelle, le caoutchouc, l'huile de palme, la coconote, le coca, la kola, le camphre, etc. Les bois de construction abondent.

L'île du Prince (Principe), qui atteignit un haut degré de prospérité au temps des missions des jésuites, possède les mêmes cultures ; la plus importante est le cacao. Le port de l'île est San Antonio, la capitale ; il est mal situé et il serait préférable de le transférer dans la baie de l'Ouest, qui est à l'abri des vents, en réunissant la capitale et le port par une route et une ligne télégraphique. La partie sud de l'île a été récemment concédée à une Compagnie d'exploitation.

Angola. — La province d'Angola (1.250.000 kil. carrés) s'étend du Congo au Cunène et au Coubango. Son sol est très fécond et est sillonné de nombreux cours d'eau navigables. Elle comprend surtout : le bassin du Zaïre (Congo), insalubre, embrassant une grande partie du district du Congo et de Loanda et tout le district de la Lunda ; le bassin du Couanza, insalubre, englobé dans la province du même nom ; le bassin du Cunène, comprenant les plateaux salubres des districts de Benguella et de Mossamédès ; les bassins du Coubango et du Zambèze jusqu'aux rapides de Catima.

Les Européens peuvent à peine vivre sur les montagnes qui forment la ligne de partage des eaux des bassins du Congo et du Couanza. Le bassin du Cunène, au contraire, est très favorable à la colonisation ; les 3 ou 4 colonies qui y ont été établies sont prospères. La langue de terre (plan' alto) qui s'étend sur les hauteurs du N.-E. au S.-O., depuis Huilla jusqu'au Bihé forment un vaste plateau de 1.500 à 1.600 mètres d'altitude, qui se prête bien à la construction de voies de communication. Mais il faudrait relier ensemble les parties navigables du Cunène, du Coubango, du Cuito et du Couando, ce qui permettrait, sans beaucoup

Digitized by Google

de dépenses, d'établir des relations suivies jusqu'au Mucusso, au Dirico et au Zambèze. Le caoutchouc des régions des Ambuellas et Ganguellas peut devenir une source de richesse, si l'on empêche son exploitation brutale par les indigènes. Tout le sud de l'Angola abonde en bestiaux. Le quartz aurifère a été trouvé dans la région du Cassinga et sur le fleuve Chitanda.

Pour la région du Congo et du Couanza, la culture devra être faite par les indigènes sous la direction européenne, notamment dans les *fazendas* du Couanza et du Casengo et depuis l'Ambriz jusqu'au Giraûl (canne à sucre, caféier). Le chemin de fer de Loanda à Ambaca, qui est déjà exploité jusqu'à la région du café, contribuera à développer le pays. Mais la principale exploitation des *concelhos* est à l'est de Loanda : c'est l'ivoire et le caoutchouc qu'apportent de l'est et du nord-est les caravanes des maisons de commerce de Malonge et de Duque de Bragança.

Sur la côte d'Angola, on rencontre les cinq grands ports de Loanda, Lobito, Mossamèdès, Porto-Alexandre et Bahia dos Tigres.

Seul, Loanda possède un chemin de fer de pénétration exploité sur 250 kilomètres ; ce port peut recevoir les plus grands navires ; l'espace où l'on peut jeter l'ancre s'étend sur 887 hectares, depuis l'extrémité du banc de rochers, à la pointe de l'île, jusqu'au fort San-Pedro ; les profondeurs du port varient entre 7 et 29 mètres ; 148 navires, en laissant à chacun une surface de 6 hectares, pourraient tenir ensemble dans le port de Loanda, qui est bien éclairé ; on se propose de construire un pont près de la pointe Mâe Izabel pour l'amarrage des navires ou de prolonger le chemin de fer jusqu'à San-Michel et par un viaduc à l'île où est établi le dépôt de la station navale. La prospérité de Loanda serait augmentée par le prolongement intérieur du chemin de fer d'Ambaca jusqu'à Malange et le Pèho (où pourraient converger les routes de Garanja, du Cassaï et du Chinte).

Il existe un autre projet qui consisterait à atteindre le Pého par une voie ferrée partant du Lobito et passant par le Bailundo et le Bihè.

Le port de Lobito, situé dans une rade ouverte et exposée aux calmes plats, a une surface, où l'on peut jeter l'ancre, de 429 hectares, la profondeur variant de $6^{m},50$ à 40 m. ; 71 navires peuvent y mouiller en même temps. Il suffirait d'un phare au fond de la baie pour pouvoir y aborder à toute heure du jour ou de la nuit. Le défaut de Lobito, c'est

Digitized by Google

de manquer d'eau potable; on pourrait en amener en canalisant le fleuve Catumbella, à 6 kilom. au sud. Catumbella et Benguella sont reliés par un chemin de fer; il est question de prolonger cette voie jusqu'à Lobito et Caconda, dans l'intérieur et même vers le S.-E., à travers la Lucèque, vers le fleuve Chitanda, centre aurifère de Cassinga, les vallées du Bale et du Coubango jusqu'à Massaca, en aval de Maculungungo (où le Coubango commence à être navigable et continue à l'être jusqu'à Andara, limite portugaise dans le pays fertile de Mucusso).

Le port de Mossamédès est la plus saine ville de l'Angola; toutes les habitations ont un petit jardin et un potager, les fleurs et légumes poussant parfaitement dans le sable. Les habitants boivent de l'eau des puits ou *cacimbas*, ce qui cause des maladies contagieuses, ces eaux étant contaminées par les déjections qu'on y jette. On a fait des tentatives pour trouver de l'eau à de plus grandes profondeurs; elles ont échoué. Ce manque d'eau arrête l'agriculture de la région et empêche l'importation des bestiaux de l'intérieur, qui mourraient de soif en route, car on ne rencontre de l'eau que dans les dépôts restreints de Pedra Grande, Pedra de Major, Providencia, etc. Le projet de chemin de fer de Mossamedès à Huilla est arrêté aussi par le manque d'eau. La langue de terre au N.-E. de Huilla étant très fertile, la ligne du Lobito est préférable, d'autant plus qu'elle n'a pas, comme celle de Mossamedès, l'inconvénient de passer dans le plateau de la Chella, le Bruco, Biballa et Quillengues.

Pour arriver au même point du Coubango, la distance par Lobito est de 25 kilom. plus courte que par Mossamedès. Le port de Mossamedès s'étend de la pointe de Noronha à l'extrémité ouest du récif de Bero et mesure 399 hectares, avec des profondeurs de 5m,50 à 33 m., où l'on trouve des pointes de roches au milieu des sables, ce qui fait que le nombre des navires ne peut y dépasser 66. La découverte d'eau potable à Mossamedès transformerait ce lieu en *sanitorium*. Les côtes sont riches en poisson. L'augmentation des industries des salaisons et l'établissement facile de fabriques d'étoffes de coton, assigneraient à Mossamedès un rôle important, qui pourrait être augmenté par la fabrication des eaux-de-vie de canne.

Port Alexandre, près de l'embouchure du Coroca, est excellent pour le mouillage des vaisseaux; il est parfaitement abrité, a une surface de 788 hectares, avec une profondeur de 9 à 35 m.; 130 navires

Digitized by Google

peuvent y jeter l'ancre. On y rencontre une colonie de pêcheurs de l'Algarve qui exportent des poissons secs pour le Congo, le Gabon et San-Thomé.

La Cie de Mossamedès, concessionnaire d'une vaste étendue de territoire au sud de la province, projette une voie ferrée allant de ce port à l'intérieur, qu'on exploiterait au point de vue agricole.

La baie des Tigres a 33.165 hectares, et 5.527 navires peuvent y mouiller; sa profondeur varie de 5m,50 à 36 m. C'est le plus grand port de la côte; mais comme la péninsule de sable qui le préserve de la houle est plane et découverte, d'immenses vagues s'élèvent à l'intérieur du port et gênent le mouvement des embarcations. On ne rencontre pas d'eau potable. On pourrait faire partir de la baie des Tigres une voie ferrée allant aux régions minières du S.-O. africain allemand. On projette d'y établir des colonies de pêche, des plantations de cocotiers, des distilleries d'eau de mer (comme à Aden).

A côté de ces grands ports, on peut citer encore la baie des Éléphants, mais les hautes montagnes qui l'entourent l'empêchent de servir de débouché aux pays intérieurs. Le gouvernement portugais a autorisé récemment la construction d'un chemin de fer de Noqui, sur la rive gauche du Congo, à San-Salvador (par Bembe et Cacongo), puis à Mataba et Couango; cette ligne a en vue l'exploitation du cuivre de Bembe, du café de Encoge et Mataba et des divers produits de la région nord du Lunda.

Mozambique. — Depuis le traité du 11 juin 1891 qui lui a enlevé une grande étendue de territoire attribué à l'Angleterre, la colonie de Mozambique est réduite à 780.000 kil. carrés, dont les Anglais, par fausse interprétation, veulent encore retrancher la zone à l'est du fleuve Save et au sud du plateau de Manica. L'administration est confiée aux Cies du Mozambique, du Nyassa et du Zambèze.

Les ports les plus considérables sont Lourenço-Marquez, Beira et Quelimane, qui relient entre eux, par des communications rapides, les grands entrepôts du Transvaal, du Manica, du Machona, du Zambèze et du Nyassa (or, charbon, ressources agricoles, etc.).

Lourenço-Marquez a vu s'améliorer beaucoup son système d'éclairage et de balisage. Un phare d'une portée puissante a été installé au cap Inhaca, le pont Vermelha a été amélioré, un pont a été construit à la pointe S.-O. de Xefina, des feux ont été placés dans la Catembe. Deux

Digitized by Google

autres phares vont être établis sur la pointe est du rocher de Xefina et sur la pointe Gibbon de l'île de l'Éléphant; le premier aura un secteur coloré pour indiquer le canal Hope, la meilleure entrée de la baie. Un nouveau pont est presque achevé. Lourenço-Marquez a un grand avenir par suite du chemin de fer qui le réunit par l'Incomati à Pretoria, capitale du Transvaal; il reste à construire un dock et un quai intérieur abordable, surtout maintenant qu'on va achever la ligne de l'Incomati aux mines d'or de Silati, qui permettra de drainer aussi une partie des produits des mines d'or du Zoutpansberg. Le district de Lourenço-Marquez, sillonné de fleuves navigables comme l'Incomati, le Tembe et le Limpopo est d'une facile exploration commerciale, minière et agricole. La barre du Limpopo une fois balisée, ce fleuve sera le plus important du district. A l'embouchure, il faut un phare et un sémaphore pour indiquer les marées et l'état de la barre; celle-ci donne accès aux navires à roues à vapeur n'exigeant que 6 pieds d'eau. Le Limpopo comprend 4 sections navigables. La 1re, de l'embouchure du Pafuri au fleuve Éléphant, ne pourra servir à la navigation à l'époque de la saison sèche, pendant laquelle on rencontre des fonds qui n'ont pas 1/4 de pied de profondeur; durant la saison pluvieuse (janvier-avril), elle peut être parcourue par des embarcations demandant 2 à 3 pieds d'eau; pendant les crues, la navigation peut se prolonger 20 jours et quelquefois plus pour des barques de 5 pieds. La 2e section, de l'embouchure du fleuve Éléphant ou Lipalule à Mahamba, à 150 kil. de l'Océan, peut être parcourue pendant la saison sèche, par des chaloupes fonctionnant avec 2 pieds d'eau. Entre Mahamba et l'embouchure du Chengane, on peut compter sur 3 pieds de profondeur, et du Chengane à Chaichai sur 5. Les embarcations qui peuvent passer la barre du Limpopo peuvent entrer à Chaichai toute l'année.

Toute la vallée du Limpopo est propre à l'établissement de colonies, surtout en amont du confluent du Chengane. A quelques milles à l'est de ce fleuve est la résidence du chef Gungunhana; son autorité a beaucoup diminué depuis que les autorités portugaises d'Inhambane ont administré les pays des chefs de la vallée du Inharrime. Inhambane, port militaire, est dans le Chicome, à 50 kilomètres de Manjacase, village de Gungunhana. Le poste militaire de Chicome est relié à Inhambane par une route carrossable qui longe le fleuve Inharrime jusqu'au poste militaire de ce nom, se dirige ensuite vers le nord en passant

Digitized by Google

par Cumbada, puis suit la rive gauche du Matamba, qui se jette dans la baie d'Inhambane. Si cette route depuis Chicome se prolongeait sur 100 kilomètres jusqu'au Limpopo, en passant par Manjacase, et du Limpopo, à l'extrême sud de Bilène, et si l'on ouvrait une autre route de 32 kilomètres vers Magul, l'Incomati, et par suite Lourenço-Marquez, serait relié à Inhambane.

Magul est une station commerciale de la rive gauche de l'Incomati où arrivent, à toute les époques, des chaloupes de 10 à 18 tonnes transportant des marchandises de Lourenço-Marquez. La petite route entre Magul et le Limpopo vient suppléer aux difficultés de navigation de la barre, amenant à Lourenço-Marquez le trafic qui profite ordinairement de la navigabilité de ce fleuve bordé de villages des Mabuingellas et Vatuas. Au milieu de ces peuplades, on pourrait établir des foires à jours fixes. Il faudrait construire 132 kilom. de chemin entre Chicome et Magul pour faire communiquer Inhambane et Lourenço-Marquez. Ces villes devraient à leur tour être reliées par le télégraphe avec stations intermédiaires à Inharrine, Chicome, Marracuene, Angoane, Ponta Vermelha.

Le port d'Inhambane est sûr, à l'abri des vents et capable de recevoir les navires de haut bord. Il est balisé par des bouées et un petit phare à la pointe de la Burra où est aussi un sémaphore. Les terrains d'Inhambane sont favorables à l'agriculture. Le café est excellent, ainsi que le coton, le riz, le sucre, l'eau-de-vie, l'arachide, le caoutchouc, la cire, l'orseille, la gomme copal. Le climat est favorable à l'Européen et plusieurs essais de fermes agricoles sont tentés actuellement. Les *sobas* ou roitelets payent l'impôt de *palhota* assez régulièrement. Bientôt une chaloupe-canonnière fera la police sur les rivières Inharrime et Iubapaballa ou Iubatumbo.

Du 22e parallèle jusqu'au Zambèze, l'administration appartient à la Cie du Mozambique. Une voie ferrée est en pleine activité entre Fontesvilla et Chimoio; elle sera prolongée vers l'ouest jusqu'à Manica et vers le S.-E. jusqu'à Beira, capitale de la Cie.

Le district du Zambèze a son siège à Quelimane, excellent port, muni d'un système complet d'éclairage et de balisage, le rendant accessible le jour et la nuit. Il est entouré de fermes (fazendas) reliées par des canaux naturels où les chaloupes fonctionnent. Le fleuve de Quelimane est navigable toute l'année jusqu'à Mogurrumba et vers l'ouest,

Digitized by Google

quand il y a de l'eau, jusqu'à Qua-qua. On devra cependant abandonner ce chemin pour aller au Zambèze et au Chiré dès qu'on aura achevé le chemin de fer de Quelimane à la frontière, sur le Ruo. Cette voie ferrée (qui se reliera avec celle de Blantyre), afin de passer la région des cataractes entre Catunga et Matope, suivra la vallée de Luala jusqu'aux rapides de Pocumpinga dans le Ruo; elle se dirigera vers Blantyre et Matope, en laissant un embranchement vers le Chiré, à la hauteur de Chironge. Ce chemin de fer permettra d'atteindre le lac Nyassa qui entre dans le Chiré. Les lacs Nyassa et Tanganika étant en communication par la route Stevenson, on aurait ainsi une voie rapide de Quelimane aux grands lacs. La navigation du Zambèze se fait par le Zin-Zin et par le Chiré, afin d'éviter la difficile traversée près de l'île d'Inhangona; de ce point au Chinde, la navigation est pénible. Or, si à Charonga, sur le Chiré, à 36 kilomètres, aboutit un chemin de fer, le commerce du Zambèze en amont de Zin-Zin, aboutira à Quelimane. Le bassin carbonifère de Tete, la région aurifère de Makanga et Maravia, trouveront là aussi leur débouché.

Le district de Mozambique a sa capitale dans l'île du même nom; il serait préférable de transférer cette capitale dans le port de Mocambo, où les baies de Velloso ou de Nacala sont d'excellents abris. Les territoires environnants sont couverts de forêts d'où l'on tire le bois de construction. Le siège du gouvernement gagnerait encore à être placé à Lourenço Marquès, où, en présence des convoitises étrangères qui se font jour sur ce port, l'élément portugais devrait être nécessairement renforcé.

Le district de Cabo Delgado est confié à la Cie du Nyassa.

On voit par cet exposé les progrès accomplis dans les possessions portugaises d'Afrique. Mais si le Portugal veut rester entièrement maître chez lui, s'il entend prévenir un nouveau partage de ses colonies, notamment du Mozambique, où les Anglais convoitent ardemment un débouché direct sur la mer pour leurs territoires du Nyassaland et du Zambèze, il lui faut, en outre, faire sentir et reconnaître son autorité par les indigènes et imprimer à la colonisation par ses nationaux un mouvement plus important et continu.

PAUL BARRÉ.

Digitized by Google

LA MÉDECINE ET LA PHARMACIE

EN EXTRÊME-ORIENT

Il n'y a guère de colonial, parmi ceux qui s'occupent de science plutôt que d'affaires, qui n'ait lu les ouvrages de Pauthier sur la Chine ou le livre de Dabry sur la médecine chez les Chinois. Mais pour les lecteurs de la *Revue Française* qui n'ont pas eu connaissance de ces ouvrages, il peut être intéressant de résumer les idées de ces auteurs en y ajoutant ce que le Dr Ivan nous a laissé de sa mission dans le Céleste Empire, ainsi que les renseignements que nos médecins militaires et de la marine, notamment le regretté Dr Mondière, nous ont appris sur les us et coutumes des praticiens de la Cochinchine, de l'Annam et du Tonkin. J'ai moi-même publié, en 1887, dans les *Bulletins de la Société d'ethnographie*, un travail de longue haleine, très documenté, sur « l'Ethnographie médicale des peuples de race jaune ».

De l'ensemble de ces travaux, il résulte que chaque race humaine a ses aptitudes pathologiques, ses maladies propres et exclusives. Il est certain que le climat et le sol sont pour beaucoup dans la production des germes morbides, mais pourtant ces germes trouvent un milieu de culture plus favorable chez une race que chez une autre, chez des nouveaux venus que chez les indigènes accoutumés depuis longtemps à leurs effets et pour ainsi dire immunisés. Il me suffirait de citer le paludisme qui tantôt sous une forme, tantôt sous une autre, a fait en Extrême-Orient, et ailleurs, tant de ravages parmi nos soldats.

J'ajoute également que la thérapeutique, le plus souvent empirique, appliquée à ces maladies par les médecins du pays, ne conviendrait pas toujours à d'autres hommes, dans d'autres lieux et sous d'autres climats pour la même maladie. Il n'en est pas moins certain que cette thérapeutique faite à l'aide de la flore et de la faune locales, peut, dans certaines circonstances, rendre des services en dehors de son milieu géographique, et, par cela même, rendre encore plus intéressante et surtout utile l'étude que nous présentons aujourd'hui.

Le culte des ancêtres est, comme chacun sait, en Extrême-Orient, la philosophie dominante. C'est la cause qui, pendant des siècles suc-

Digitized by Google

cessifs, avait fait interdire en Chine toute étude anatomique. Mais le réveil commence à se faire sentir au contact des Européens, et les jeunes mandarins, rompant avec les vieilles traditions, commencent dans les centres intellectuels de l'empire du Milieu, à disséquer des cadavres et à étudier la physiologie. Avant qu'il soit longtemps, la Chine aura, comme cela a été fait au Japon, des Facultés de médecine avec des professeurs européens.

C'est encore une raison de plus pour consigner ici, dans cette brève notice, les connaissances médicales des anciens médecins chinois, qui étaient certes d'excellents observateurs, mais dont l'expérience manquait de criterium puisqu'ils connaissaient à peine l'anatomie des animaux, et que la physiologie et *à fortiori* l'anatomie pathologique leur étaient complètement inconnues.

Pourtant, l'enseignement médical en Chine remonte à plus de 4.000 ans, et il n'existe pas moins de dix gros volumes ou traités sur la médecine écrits sous le règne de plusieurs empereurs, et auquel l'empereur Houang-ty lui-même ne dédaigna pas de mettre la main, 2.637 ans avant notre ère. Si ces traités ont guidé les médecins dans l'art de guérir leurs semblables, il n'est pas probable qu'ils y aient trouvé des règles de conduite relatives à l'hygiène publique, car, d'une manière générale, les villes en Chine sont pour la plupart d'une malpropreté écœurante. Ceci fait contraste avec les campagnes si bien tenues, en général, par l'agriculteur chinois; aussi les décombres amassées dans les rues des villes dégagent une odeur repoussante, et la lèpre et la variole y sont-elles endémiques.

Pourtant dans les rizières, quoique très bien tenues, des exhalaisons dangereuses dans l'été augmentent encore les chances de fièvres paludéennes, et les femmes du peuple forcées de piétiner dans la vase pour en extraire les mauvaises herbes, sont plus particulièrement exposées à l'ulcère de Cochinchine ou à l'éléphantiasis. Il n'est pas jusqu'aux engrais, composés de détritus de toutes sortes et de poisson pourri, qui n'augmentent les chances d'insalubrité.

L'alimentation du peuple est aussi pour beaucoup dans la cause de leurs maladies. Le porc et le poisson engendrent des maladies de la peau. Le Chinois consomme, par contre, beaucoup de végétaux ; mais si les préceptes du bouddhisme lui interdisent de manger la chair du bœuf, son compagnon de travail, il se rattrape sur les chiens, les rats,

Digitized by Google

les souris, les sauterelles. les vers à soie et jusqu'aux serpents (1). Au fond, les Chinois sont très sobres, sauf pour le thé et pour l'opium.

Il n'entre pas dans mon plan de décrire les ravages que font ces deux substances prises en excès et surtout la dernière (2); qu'il me suffise de dire que les maladies des yeux sont fréquentes, particulièrement l'ophthalmie et la cataracte. La myopie y est aussi répandue, et l'usage des verres concaves remonte chez eux à la plus haute antiquité.

La vieille thérapeutique chinoise dont il nous reste à parler fait place peu à peu à une thérapeutique plus rationnelle et aujourd'hui les malades acceptent volontiers l'assistance des médecins européens et se rendent en foule aux consultations des hôpitaux fondés par les barbares d'occident à Pékin; il existe maintenant un collège où l'on enseigne déjà, avec les langues d'Europe, la physique, la chimie, la médecine, et même la physiologie... Presque tous les cours y sont faits par des maîtres anglais.

Quant aux prix des visites, jusqu'ici les anciens médecins s'étaient contentés de la somme modeste de 0,60 centimes. Dans les campagnes ils sont souvent payés en nature. Pour les grands praticiens, les honoraires des consultations vont de 1 fr. 50 à 2 francs. Il est vrai que la vie en Chine est bon marché et que les exigences du luxe ne dévorent pas, comme en France, les revenus des médecins.

Quant aux pharmaciens, leurs officines sont à peu près toutes copiées sur le même modèle. Nous en décrirons une qui servira de type pour nos lecteurs. Elle se compose de la boutique, d'une arrière-boutique et d'une galerie supérieure en communication par un escalier tournant avec le rez-de-chaussée. Deux appartements, contigus à la galerie, donnent sur une terrasse à ciel ouvert. L'arrière-boutique sert de laboratoire. La galerie n'est qu'une annexe de la boutique et contient comme celle-ci des substances pharmaceutiques; la terrasse sert à opérer des manipulations en plein air ou à faire sécher des plantes. Enfin les deux appartements sont remplis par des ballots d'herbes, de drogues, entassés pêle-mêle et entre lesquels il faut placer les lits des apprentis, car en Chine ce sont de véritables apprentis que les élèves en pharmacie qui n'ont pas du reste de scolarité à accomplir. Quant au

(1) Milne. *La vie réelle en Chine.*

(2) Dr Verrier. *De l'usage de l'opium en Chine. Bulletin de la Société d'ethnographie,* 2e série, t. II, 1888.

Digitized by Google

patron son appartement se trouve en ville, quelquefois assez éloigné; c'est là que résident sa ou ses femmes, ses enfants et ses domestiques.

Dans la boutique ou plutôt dans l'officine, le comptoir placé à droite ou à gauche, tout à fait à l'entrée, empiète sur l'ouverture de la porte et s'étend jusqu'au fond de la pièce principale où il forme angle droit pour se replier au fond de cette pièce faisant face à la porte d'entrée. Des chaises placées dans la partie libre sont réservées au public qui attend l'exécution des ordonnances. Sur le mur du côté du public sont des annonces professionnelles et des sentences ou aphorismes comme celui-ci, par exemple : « Il faut deux yeux au pharmacien qui achète des drogues, il n'en faut qu'un au médecin qui les emploie. Le malade qui les prend doit être aveugle. » Les annonces charlatanesques ne manquent pas plus en Extrême-Orient que dans notre vieille Europe; ici c'est un Rob infaillible contre la syphilis, là un remède sans pareil contre le rhumatisme; ailleurs la pâte de peau d'âne, préparée à la pharmacie, pour guérir les bronchites, etc. La devanture diffère de celle de nos apothicaires par l'absence de ces bocaux coloriés par une solution de sulfate de cuivre ou autre substance, mais par contre, elle est ornée de colossales enseignes placées perpendiculairement au mur et faisant face aux deux extrémités de la rue, de sorte que le bon public puisse les apercevoir de loin. Enfin, à l'un des angles de l'officine s'élève habituellement un autel consacré au culte des ancêtres, sur lequel brûlent constamment des parfums et où on étale deux fois par jour des mets divers pour régaler les défunts!

En arrière du comptoir, sur des étagères disposées le long du mur sont rangés dans un ordre minutieux, les pots, les tisanes, produits chimiques, etc., à peu près comme dans nos pharmacies d'Europe. Quant aux mortiers, alambics et autres ustensiles, ils sont relégués dans l'arrière-boutique.

Quelles sont les substances employées par ces praticiens? Le Dr Ivan, qui a assisté à Canton à l'exécution d'ordonnances chez un pharmacien où il fréquentait, nous donne dans le *Journal de chimie médicale* (3e série T. I, p. 148) le détail de deux ordonnances formulées par un esculape du pays :

Camphre malais	4 tchin.	Amandes de pin	n° 20
Camphre chinois.	4 —	Noix	n° 2
Mercure coulant	4 —	Alun calciné.	15 tchin

Digitized by Google

Le tchin est une monnaie chinoise nommée *sapèque* par les Portugais, dont l'unité ne vaut pas plus d'un centime.

Le Dr Ivan ajoute que cette manière de formuler ressemble au procédé des paysans ou des ouvriers français qui demandent au pharmacien six sous d'huile de ricin, ou un emplâtre de quatre sous. Les grands praticiens pourtant formulent leurs prescriptions en poids et la 2e ordonnance ci-dessous est un modèle du genre. M. Ivan a traduit en grammes l'unité de poids chinoise.

Rhubarbe pulvérisée.	17	grammes.
Alun de roche.	45	—
Littharge	45	—

Suit le *fac secundum artem* dont je fais grâce au lecteur.

Les remèdes sont extraordinairement bon marché en Orient et cette prescription fut payée 48 tchin, soit environ 40 centimes.

A Hanoï, à Canton, et dans toutes les villes du littoral et probablement aussi dans celles de l'intérieur, le pharmacien vis-à-vis du public, joue, comme à Paris, le rôle du médecin. Il semble au public que celui-là qui a sous la main les remèdes est plus à même de les appliquer que le médecin. Puis n'ayant pas de consultation à payer c'est encore autant de gagné. Naturellement le pharmacien a intérêt à entretenir cette erreur et pourtant il ne possède pas le plus petit bouton de mandarinat, n'ayant toujours été, qu'un simple apprenti manipulateur.

Chez les droguistes, qui fournissent les pharmaciens, l'accumulation des produits est considérable, ils ont jusqu'à des animaux vivants et des quantités innombrables de bocaux remplis de pilules faites d'avance. Un de ces grands industriels, interrogé sur ce que contenaient ces pilules répondit en latin : « *Sont excrementa lupi* », sur quoi notre spirituel collègue répliqua : « *Animal quod manducatur, et animal quod illud edit, non possunt ejusdem excrementa naturæ deponere; dicto igitur ista excrementa pecorum esse.* »

Outre les produits naturels, la matière médicale chinoise comprend aussi des pierres aux formes bizarres, des pétrifications, des térébratules, des spirifers, des ammonites, et jusqu'à des os fossiles de vertébrés.

Le *Pen-tsao-cang-mou* ou herbier des Chinois et Cochinchinois est une immense encyclopédie de matière médicale qui mériterait d'être connue en France. Je suis sûr qu'il serait possible de retirer de tout le fatras de recettes contenues dans ce volumineux in-folio, des choses utiles

Digitized by Google

pour nos malades d'Europe. Malheureusement, des plantes de la Chine et du Thibet, rapportées par M. Dabry, consul de France en Chine, et offertes à la Société d'Acclimatation, en 1863, sont restées enfouies depuis ce temps dans les herbiers de la Société, sans que personne ait jusqu'ici cherché à en tirer parti. Ne serait-ce pas le cas pour le ministre de l'instruction publique de créer à l'École des Hautes Études une chaire de thérapeutique comparée, dont le titulaire serait en outre conservateur des collections de produits médicaux exotiques?

Parmi les maladies qu'on rencontre le plus communément en Extrême-Orient et qui frappent surtout la race jaune, nous comptons au premier rang les maladies constitutionnelles, notamment la scrofule qui est fréquente et grave. Le phagédénisme complique souvent la plaie en ulcère annamite, l'ulcère de Brassac, pris longtemps pour une variété de lèpre. Nous avons parlé de la syphilis qui affecte surtout des formes graves, de la variole contre laquelle, non seulement dans nos possessions de l'Annam et du Tonkin, mais même en Chine, les indigènes commencent à employer la vaccination. Quant à la phthisie, elle est rare, elle est même inconnue au Thibet. Malgré la fréquence des maladies de peau, on rencontre fort rarement l'épithélioma du cancer de la peau.

Parmi les maladies miasmatiques, on note comme endémique le choléra, qui attaque plus volontiers nos sujets de race jaune que le Chinois pur sang. Ces mêmes hommes résistent assez bien au paludisme qui exerce ses ravages de préférence sur les Européens. Les maladies parasitaires, la gale, les vers intestinaux, présentent un caractère spécial, et diffèrent presque toutes des formes connues en France. Il y a plus souvent que chez nous, dans la natalité, des vices de conformation, comme le bec-de-lièvre, les pieds bots, la hernie ombilicale congénitale, etc. Les maladies nerveuses, malgré le peu d'action réflexe des peuples de race jaune, se transforment souvent en aliénation mentale, et le suicide y est fréquent.

L'usage de l'opium, si néfaste pour l'Oriental, lui fait pourtant tolérer l'alcool et empêche les mauvais effets du *delirium tremens*. Aussi le Chinois supporte-t-il facilement les opérations sans chloroforme et résiste-t-il aux plaies les plus hideuses. Par contre, et sans qu'on puisse en trouver la raison, les abcès de la paume des mains sont fréquents et donnent naissance à des phlegmons diffus et à des suppurations considérables dues au tempérament scrofuleux des races jaunes.

Digitized by Google

Je ne parlerai pas du Japonais, qui est en train de s'européeniser complètement; mais je terminerai cette notice, forcément restreinte, par une vue générale sur la manière dont les médecins chinois et annamites envisagent les maladies de leurs compatriotes. Ils divisent tout d'abord les maladies en externes et en internes. Ils abandonnent le plus souvent les premières à des empiriques, à des barbiers, comme cela se faisait en Europe au moyen âge. Elles sont du ressort de la petite chirurgie et divisées en 6 classes : maladies vénériennes, de la peau, chirurgicales proprement dites, maladies des dents et du cuir chevelu et enfin la rage, dont ils n'ont point encore leur Pasteur.

Quant aux maladies internes que les médecins instruits, comme peuvent l'être des médecins ne connaissant pas l'anatomie, se réservent, elles comprennent 4 grandes classes : — 1° Les empoisonnements miasmatiques, qui correspondent à peu près à nos fièvres paludéennes et à nos maladies infectieuses; — 2° les empoisonnements par substances vénéneuses qui comprennent tous les poisons minéraux et végétaux, y compris l'opium et le haschich, ainsi que les poisons animaux, viandes corrompues, leucomaïnes, etc.; — 3° maladies provenant d'un refroidissement, correspondant aux maladies des climats tempérés; — 4° maladies inflammatoires dans lesquelles ils rangent les affections vermineuses. Les troubles de la menstruation, les avortements, les accouchements forment une classe à part généralement réservée aux sages-femmes. Il y a aussi les maladies des enfants; et contre la variole, avant l'arrivée des Européens, on pratiquait l'inoculation. Aujourd'hui, ce n'est plus qu'un souvenir, sauf encore dans le fond de la Chine.

Le diagnostic et le pronostic ont une très grande importance pour les médecins de l'Extrême-Orient, qui ne peuvent faire que des études cliniques sans contrôle *post mortem*.

On comprendra que nous n'entrions pas ici dans le détail du diagnostic de chaque maladie. Il nous suffira de dire quels sont les moyens que les medecins de ces pays emploient pour arriver à établir leur diagnostic. D'abord et avant tout, la recherche du pouls, qui, en Europe, perd tous les jours de sa valeur depuis l'intervention du thermomètre. Rien, au contraire, n'égale l'importance du pouls pour les médecins chinois qui, à l'aide de ses manifestations, établissent tout à la fois le diagnostic et le pronostic.

Digitized by Google

Il y a un pouls particulier pour la femme dans ses différentes situations physiologiques et un pouls pour les enfants.

Après le pouls, vient la langue, dont l'inspection et l'étude sont de première nécessité. La langue est la fenêtre du cœur. M. Abel Rémusat, docteur de la Faculté de Paris, a publié, en 1813, une savante dissertation sur la séméiotique de la langue, considérée par les médecins chinois. Les lecteurs de la *Revue Française* qui voudront consulter ce travail le trouveront à la Bibliothèque Nationale.

Les odeurs et les couleurs du corps sont aussi, en Extrême-Orient, des éléments de diagnostic; et si nous arrivons aux méthodes de traitement en dehors des remèdes internes de la pharmacie, nous trouvons *l'acupuncture*. Alors qu'en Europe ce moyen, qui se pratique à l'aide d'aiguilles enfoncées dans les tissus vivants, est borné à quelques cas particuliers, il est d'un usage très répandu en Chine au point qu'il réduit considérablement le champ d'action des autres médicaments.

J'ai publié dans les *Bulletins de la Société d'ethnographie* la technique de son emploi et les maladies qui la réclament(1). En France, depuis surtout qu'il m'a été donné de perfectionner les anciens appareils, on remplace volontiers l'acupunture par l'aquapuncture ou douche filiforme, qui n'entame pas la peau et donne les meilleurs résultats.

Les moxas viennent ensuite, et enfin pour éviter au lecteur des détails fastidieux, je signalerai encore le *long-fou*, sorte de gymnastique physique et morale signalée par Mondière, en Cochinchine, et qui, d'après Huveau de Villeneuve, serait aussi employée par les médecins mongols dans le traitement de diverses maladies.

Le *long-fou* paraît tenir de l'hypnotisme et les *Taotsée* se procurent, par ce moyen, un sommeil agréable qui leur donne une idée anticipée du *Nirvana*, ou sommeil éternel qui, dans la religion de Bouddha, est la récompense définitive des hommes vertueux.

Le regretté Dujardin-Beaumetz recommandait le *long-fou* à son auditoire de Cochin comme un excellent exercice de gymnastique respiratoire. Enfin le *long-fou* est encore employé en Chine pour calmer les douleurs de la parturition.

Dr Verrier.

---

(1) 2e série, T. I, 1887, p. 155 et suiv.

Digitized by Google

ABYSSINIE

LES FORCES DE MÉNÉLIK

Lorsque les Italiens, à la suite du désastre d'Amba-Alagi, apprirent qu'ils avaient eu devant eux 25 à 30.000 Abyssins, ils manifestèrent un certain étonnement d'avoir rencontré un ennemi aussi supérieur en nombre. Mais lorsqu'ils apprirent que l'armée de Ménélik était forte de 60 à 80.000 hommes et même de 100.000, suivant certaines versions, cet étonnement ne connut plus de bornes. L'opinion publique, mal renseignée, pouvait jusqu'à un certain point se faire illusion; mais, dans les hautes sphères militaires et dans les régions gouvernementales, la chose était-elle admissible, et pouvait-on prendre au sérieux un seul instant le propos prêté au général Baratieri de conquérir l'Abyssinie avec 10.000 hommes de renfort et même de ramener en cage le puissant Ménélik ? Il semble pourtant que le gouvernement italien ne s'est pas tout d'abord rendu compte de la gravité de la situation, et, ce qui le prouve, ce sont les renforts à petite dose envoyés successivement au général Baratieri, après la défaite d'Amba-Alagi, renforts qui étaient absolument insuffisants, même pour se tenir sur la défensive.

Et cependant le cabinet présidé par M. Crispi avait sous la main tout ce qu'il fallait pour être éclairé. Il n'avait qu'à ouvrir, comme l'a fait l'*Avenir militaire*, le Livre vert publié le 17 décembre 1889, pour y trouver un rapport très détaillé, envoyé du Choa par le comte Antonelli, sur les forces composant l'armée de Ménélik et des ras, ses vassaux. Ce travail très consciencieux a été fait directement par l'explorateur italien, à l'aide d'informations personnelles recueillies au cours de quatre expéditions militaires auxquelles il avait pris part en suivant Ménélik. On pouvait donc, on devait même à Rome lui accorder un sérieux crédit, étant donnés le caractère de l'explorateur et la sûreté de ses informations.

Voici quelle serait la composition et les forces des divers corps dont le comte Antonelli donne la nomenclature par petits groupes avec les noms de chaque chef.

Digitized by Google

La maison militaire du roi.	9.000	hommes.
La garde robe du roi.	3.000	—
La maison administrative du roi	6.000	—
Les ouvriers de la maison du roi.	1.000	—
Soit un premier total de.	19.000	hommes.

Trois corps d'armée de 20.000, 15.000 et 10.000 hommes, donnent ensuite un ensemble de 45.000 hommes.

Ces 3 corps, d'après l'organisation nouvelle, ne forment plus des corps unis, mais ont été mis sous le commandement des différents généraux qui ont marché à la conquête des royaumes Galla.

Vient ensuite l'armée des généraux comprenant 2 corps, avec les généralissimes : l'un, le ras Gobana, dont la plus grande partie des troupes est formée de cavalerie, commande à 30.000 hommes; l'autre, le ras Darghié, à 15.000. Soit pour l'armée des généraux un total de 45.000 hommes.

L'armée valeureuse et fidèle comprend une énumération de 19 chefs dont les forces varient entre 1.000 et 8.000 hommes. Ce dernier chiffre est celui du dejac Mangascia, dont le corps est ainsi qualifié par le comte Antonelli : armée forte, mais composée d'aventuriers. Ces 19 chefs réunissent ainsi un ensemble de 114.000 hommes.

Le comte Antonelli ajoute :

« A ces tableaux, il faut adjoindre le corps commandé par l'Agafari du roi, actuellement Turk Pacha Tamaré, appelé Uàsenkù, c'est-à-dire le corps formé par tous les généraux, fitaurari et petits scialaka, mis en disponibilité et qui ne commandent aucune province, mais suivent le roi dans la Zemeccià avec leur suite modeste de serviteurs fidèles. Le chiffre de ce corps est de 3.000 hommes.

Et pour ne rien oublier du nombre des hommes en état de porter les armes au Choa, nous pouvons ajouter le corps de volontaires qui s'élève à 15.000.

Maison militaire du roi.	19.000	hommes.
Corps d'armée	45.000	—
Généraux	114.000	—
Uà-Senkù	3.000	—
Fannô.	15.000	—
Total général des forces de l'armée choane .	196.000	hommes.

Digitized by Google

Ce tableau de 196.000 hommes, peut être exagéré, mais peut être aussi exact ou au-dessous de la vérité.

Je m'explique : si l'on retire la maison du roi, les Gondarini, les Guindebel et les Neftegnà, qui représentent un total de 64.000 hommes, les autres troupes sont à la solde des différents généraux appartenant aux pays Galla de conquête récente et au service des nouveaux conquérants.

Comme je l'ai déjà dit, les corps des Gondarini, Ghindebel et Neftegna ont été remis aux généraux qui gouvernent les pays Galla; ils ne font donc plus partie de l'armée flottante du roi et, en cas de guerre sérieuse, le rappel de ces trois corps impliquerait la perte des pays conquis.

Comme armée mobilisée, fidèle et prompte à aller où va le roi il faut compter seulement la maison du roi. en y ajoutant les Ghindebel, soldats fidèles, mais non armés de fusils et que, par un effort suprême, on retirerait des pays Galla. Le chiffre de cette armée serait alors de 34.000 hommes. Le nombre des autres, dans un moment sérieux et décisif pour le sort du royaume Choa, on doit le réduire de 50 0/0, parce que si l'on retirait les garnisons des pays Galla, ces pays se révolteraient, et les soldats Galla, à la solde des Amarici, ne resteraient pas fidèles.

On arrive donc à cette conclusion que l'armée choanne que l'on peut employer dans une guerre sérieuse se réduirait avec beaucoup de sacrifices à 100.000 hommes, dont 50.000 à peu près armés de fusils, sur lesquels 12.000 ont de bons fusils se chargeant par la culasse, 20.000 des fusils à capsules, 18.000 des fusils à deux coups, des fusils à pierres et des fusils à mèches, c'est-à-dire imparfaits.

Mais, d'un autre côté, si le roi Ménélik peut maintenir dans l'obéissance les pays Galla, s'il n'a pas de guerre désastreuse avec ses rivaux amarici, le chiffre total de 196.000 hommes augmentera chaque jour d'un nombre de soldats prêts à tous les sacrifices et très utiles pour les conquêtes faciles. »

Si l'on tient compte que, depuis 1889, l'armée choanne n'a fait que se mieux organiser, on comprendra difficilement ceux qui ont eu l'air absolument surpris de voir Ménélik marcher à la tête de 70 à 80.000 hommes.

L'armement de l'armée de Ménélik ne correspond pas à la bravoure de ses soldats. Son artillerie est mal servie et peu redoutable, car le négous ne posséderait qu'une quarantaine de canons de petit calibre. Le

Digitized by Google

fusils sont de très différents et parfois assez anciens. La presse italienne gallophobe a accusé à maintes reprises la France d'avoir fourni des fusils, et notamment des Lebel, aux Abyssins. Il suffira de répondre, d'abord que le fusil à petit calibre de l'armée française n'est pas dans le commerce et que l'État, qui du reste n'aurait eu garde de le faire, n'en a livré à qui que ce soit. Ensuite le commerce des armes est libre et les négociants français ont pu, aussi bien que les négociants anglais, allemands et même italiens, vendre des armes aux Abyssins, comme les trafiquants allemands avaient vendu des chassepots aux Dahoméens.

C'est du reste une publication autorisée, la *Revista militare italiana* qui déclare qu'on voit en Abyssinie des Martini-Henry donnés au négous par les Anglais, des Remington pris sur les Egyptiens, des fusils Gras, des Wetterli envoyés en cadeau à Ménélik au temps où l'Italie cherchait à s'en faire un allié pour conquérir le Tigré. C'est à cette époque (1889) que le gouvernement italien fit cadeau au négous de 38.000 fusils Wetterli et de 28 canons. Les Italiens n'ont donc qu'à s'en prendre à eux-mêmes d'avoir ainsi armé Ménélik.

Suivant la même Revue, Ménélik avait, en mars 1895, 25.000 fusils de divers modèles, le ras Ollié 8.000, le ras Mikaël 8.000, le ras Darghiê, le ras Mangascia et quelques autres, 16.000, le ras Makonnen, du Harrar, 8.000 armes excellentes, soit au total 65.000 fusils de qualités différentes. Depuis un an, ce chiffre s'est entièrement augmenté et les forces de Ménélik sont aujourd'hui plus redoutables qu'elles n'ont jamais été, en présence de l'union de tous les ras pour combattre sous les ordres du négous d'Ethiopie.

LE PROJET DE LOI SUR L'INSCRIPTION MARITIME

Par ce temps de destructions, la lecture du rapport de M. de Kerjégu, fait au nom de la Commission chargée d'examiner le projet de loi sur l'inscription maritime (annexe au procès-verbal de la séance de la Chambre des députés du 29 novembre 1894), est une surprise des plus agréables. On assure que ce rapport, après un an et demi d'attente, sera enfin présenté au Corps législatif; il semble donc que le moment soit venu de le rappeler et de l'examiner.

Digitized by Google

M. de Kerjégu disculpe l'inscription maritime de la plupart des accusations dont elle a été l'objet. Une sage ventilation, pour employer un terme qui devient à la mode, fait justice des gros chiffres d'inscrits que l'armement en guerre de nos escadres laisserait inutiles. Au surplus l'auteur trouverait l'emploi des inscrits non embarqués en les consacrant à la défense des côtes qui n'existe plus aujourd'hui. Cette défense, il voudrait en effet la confier, comme en Allemagne, au ministère de la marine.

On ne saurait trop remercier M. de Kerjégu d'avoir, par son remarquable rapport, aidé à faire connaître et estimer comme elle le mérite la vieille institution de Colbert; mais qu'il soit permis d'élever quelques critiques sur une partie de son travail (p. 27 et 28), destinée, dans sa pensée, à satisfaire des réclamations que nous ne croyons pas fondées.

L'esprit d'envie, le désir d'égalité quand même, la méconnaissance des réalités, ont fait taxer de privilège injustifié la faculté accordée aux marins de compléter leur temps de navigation par des embarquements sur des navires de plaisance ou dans les rivières.

Ce temps de navigation — 300 mois — donne droit à la petite retraite, dite de la demi-solde, couronnement d'une vie de fatigues et de dangers, dont la perspective soutient le courage de ces braves gens et les rive à leur dur métier. Mais si, d'une part, le tonnage de notre marine au long cours n'augmente guère, d'une autre, l'augmentation des dimensions des navires, les machines, les perfectionnements des mâtures, les nécessités de la concurrence, la baisse des frets, entraînent à embarquer chaque jour moins d'hommes sur nos navires marchands. Le cabotage, de son côté, a été ruiné et anéanti en grande partie par la faute de l'État qui a homologué des tarifs de chemins de fer d'un taux si bas qu'il cesse d'être rémunérateur pour les lignes longeant nos côtes. Il devient donc de plus en plus difficile de faire ces 300 mois, c'est-à-dire ces vingt-cinq années d'embarquement; aussi ce qu'on a appelé la navigation fictive est-elle devenue indispensable, dans bien des cas, pour permettre aux vieux marins de remplir les conditions de la demi-solde. M. de Kerjégu voudrait réduire ou même supprimer la navigation dite fictive, et nous craignons fort que les conséquences de pareilles mesures n'aillent à l'encontre de ce qu'il désire. Tout d'abord elles produiraient de la part des vieux matelots, des demandes d'em-

Digitized by Google

barquement sur les navires au long cours qui feraient baisser les salaires et qui, par suite, éloigneraient les jeunes gens d'une profession devenue plus pénible que rémunératrice. Beaucoup des meilleurs parmi ces anciens matelots qui n'ont plus besoin de reprendre la mer sur laquelle ils auraient passé tant d'années, seraient refusés par les capitaines parce que, n'ayant que peu d'hommes à bord, il les leur faut dans toute la force et la vigueur de la jeunesse et de la maturité. Ces anciens matelots retomberaient donc dans leur vieillesse à la charge de l'assistance publique, ce qui est peu encourageant pour ceux qui les suivent dans leur carrière, ce qui est en contradiction avec le but si élevé, si humain, poursuvi par l'institution même de l'inscription maritime.

Que des abus se soient introduits dans les pratiques de nos populations maritimes, que des gens s'attribuent tous les avantages réservés aux inscrits et la demi-solde sans courir les hasards de la navigation en mer ou sur les côtes, nul ne le nie. Il y avait donc quelque chose à faire, mais non pas ce que propose le projet de loi, excellent pour le reste, et ce qu'approuve M. de Kerjégu. Rien cependant n'eût été plus facile que de n'attribuer les avantages de l'embarquement comptant pour la demi-solde qu'aux seuls marins du long cours et du cabotage ayant obtenu un certificat de bonne conduite pendant leur service militaire, et ayant accompli un nombre d'années fixé de navigation à la mer. De la sorte, on eût créé une sorte de réserve bien précieuse, toujours sous la main pour les brusques déclarations de guerre dont l'avenir nous menace, composée d'hommes d'une expérience consommée, qui aurait merveilleusement encadré nos jeunes levées. Ce dernier avantage eût été obtenu sans frais, tandis que les Anglais dépensent des sommes élevées pour créer une réserve analogue, et on eût évité, avec les abus incontestables de la navigation fictive, les très graves inconvénients de sa suppression.

Enfin, dans un temps où il est si désirable de ressusciter parmi nos populations le vieil esprit d'entreprise et d'aventure, il eût été bon de fixer davantage le long de nos fleuves, dans une situation heureuse, les bons matelots d'un certain âge dont les conversations et l'exemple seraient de nature à inciter les jeunes gens à faire comme eux et à courir au loin les mers.

A. Nogues.

Digitized by Google

LES MARINES DE GUERRE EN 1895

Les constructions navales effectuées en 1895 ont fait ressortir, d'une façon plus accentuée, la lutte qui se continue entre le canon et la cuirasse. Dans ces dernières années, la cuirasse, de plus en plus fortifiée, semblait devoir résister avec avantage aux projectiles les plus puissants. Mais la mise en service régulier d'explosifs puissants, comme la mélinite, la cordite, qui, brisant tous les obstacles, jettent la destruction et la mort partout où ils peuvent pénétrer, a amené des changements notables dans le mode de protection des bâtiments.

Jusqu'ici, les cuirassés étaient protégés par une ceinture d'une seule bande étroite et épaisse et par un pont cuirassé ayant pour but de préserver les œuvres vives de l'explosion des projectiles. Par suite de l'augmentation de puissance attribuée à l'artillerie, on a commencé à modifier ce système défensif et à doter les bâtiments d'une double cuirasse protégeant l'armement secondaire sur la longueur presque entière du navire et d'un deuxième pont blindé.

C'est dans cet ordre d'idées que le *Dupuy-de-Lôme* avait été construit; mais on s'en est tenu là, et les cuirassés actuellement en cours d'exécution : *Charles-Martel*, *Charlemagne*, *Saint-Louis*, ne sont pas construits d'après la nouvelle méthode, car ils ont de grands espaces non cuirassés.

Par contre, les nations étrangères ont suivi la voie ouverte, puis abandonnée par nous. En Angleterre, le puissant cuirassé *Magnificent* est doté d'une double cuirasse et protégé sur presque toute sa longueur. En Autriche, les 3 navires *Monarch*, *Wien* et *Budapest*; en Italie, l'*Amirale-di-Saint-Bon* et l'*Emmanuele-Filiberto;* en Russie, le *Rostilaw*, dans la mer Noire, et le *Sisoï-Veliki*, dans la Baltique, sont protégés d'après la nouvelle méthode. Les États-Unis eux-mêmes, avec l'*Indiana*, le *Massachusetts* et l'*Oregon*, ont adopté ce type de bâtiment.

Ainsi, dit le *Yacht*, auquel sont empruntés les renseignements de cette étude, toutes les grandes puissances étrangères reconnaissent la nécessité de protéger plus complètement leurs bâtiments contre les explosifs. Quant à la France, elle hésite et se laisse distancer.

Examinons maintenant les progrès des marines de guerre en 1895.

France. — Les essais des bâtiments ont été assez nombreux.

Le cuirassé *Brennus* (11.000 ton.), qui a vu ses essais plusieurs fois

Digitized by Google

interrompus et dont il a fallu modifier la superstructure et réduire les mâts militaires à un, pour l'alléger, a fini par obtenir, au tirage forcé, les 13.500 chevaux et les 17 n. 5 prévus. Mis en chantier en 1889, il ne sera entré en ligne qu'au commencement de 1896, portant le pavillon du commandant en chef de l'escadre de la Méditerranée.

Les garde-côtes *Bouvines*, *Jemmapes* et *Valmy*, de 6.600 t., ont donné près de 9.000 chevaux et 17 n. 5.

Après de nombreux essais, le croiseur de 1re classe, *Dupuy-de-Lôme*, mis en chantier en 1888, est enfin entré en service, après avoir donné la belle vitesse de 20 n. 5.

Les croiseurs *Chanzy*, *Latouche-Tréville*, *Amiral-Charner*, de 4.750 t., actuellement en service, ont donné 19 nœuds.

Les croiseurs de 2e classe *Bugeaud*, *Chasseloup-Laubat*, *Friant*, de 3.710 t., ont varié entre 18 n. 7 et 19 n. 2.

Le croiseur de 3e classe *Linois*, de 2.275 t., a atteint 20 n. 5.

Les avisos-torpilleurs *Casabianca* et *Cassini*, de 950 t., ont dépassé la vitesse de 21 n. 5.

La palme dans la vitesse est revenue au torpilleur *Forban*, de 135 t., qui a pu atteindre 31 nœuds. Le torpilleur *Lansquenet*, de 138 t., a donné 26 n.; les torpilleurs *Ariel* et *Flibustier*, de 120 t., 25 n. 5. Quinze torpilleurs, de 84 t., ont réalisé 24 nœuds. Enfin, la canonnière *Surprise*, de 627 t., a donné 13 n., et les 12 canonnières, de 40 t., pour Madagascar, de 6 à 8 nœuds.

Voici maintenant quels ont été les lancements effectués :

Le *Masséna*, cuirassé de 11.900 t.;

Le *Charlemagne*, cuirassé de 11.200 t.; ce dernier, commencé le 2 juillet 1894 et lancé le 17 octobre 1895, n'est donc resté que 15 mois sur cale;

Le *Pothuau*, croiseur cuirassé de 5.310 t.;

Le *Pascal* et le *Duchayla*, croiseurs de 2e classe de 3.960 t.;

Les torpilleurs *Forban*, *Ariel*, *Flibustier*, *Aquilon*, et 5 torpilleurs;

Le croiseur porte-torpilleur *Foudre*, la canonnière *Surprise* et les 12 canonnières destinées à Madagascar.

Les mises en chantier comprennent les bâtiments suivants :

Le cuirassé *Gaulois*, du type *Charlemagne*, pour lequel on a utilisé les mêmes gabarits et la même cale;

Les croiseurs de 1re classe *Guichen* et *Châteaurenault*, de 8.200 t.,

Digitized by Google

26.000 chevaux et d'une vitesse présumée de 23 nœuds. Ces bâtiments, connus sous le nom de croiseurs corsaires, auront une mâture semblable à celle des paquebots, afin de leur permettre d'approcher ces derniers sans être trop facilement reconnus;

Le croiseur de 2e classe *Protet*, de 4.110 t. et 19 n.;

Les croiseurs de 3e classe *d'Estrées* et *Infernet*, de 2.000 t. et 17 n.;

L'aviso de station *Kersaint*, de 1.300 t. et 15 n.;

Les torpilleurs *Mangini* et *Tenare*, de 130 t. et 25 n.

En résumé : 1 cuirassé, 3 garde-côtes, 8 croiseurs, 2 avisos-torpilleurs, 19 torpilleurs (dont 4 de haute mer), 1 canonnière, et les 12 de Madagascar, ont achevé leurs essais.

2 cuirassés, 3 croiseurs, 9 torpilleurs (dont 4 de haute mer), 1 croiseur porte-torpilleur, 1 canonnière et les 12 de Madagascar ont été lancés.

1 cuirassé, 5 croiseurs, 1 aviso et 2 torpilleurs de haute mer ont été mis en chantier.

Tel est le bilan de 1895 pour la France.

Angleterre. — Les conflits dans lesquels a été engagé le gouvernement britannique au cours de 1895, ont eu pour conséquence un redoublement d'activité dans les constructions navales. Il en est résulté aussi un nouveau cri d'alarme relativement à l'insuffisance que pouvait présenter la flotte actuelle, bien que les constructions des bâtiments aient été poussées avec une activité de plus en plus grande.

Les cuirassés de 15.000 t., *Magnificent* et *Majestic*, lancés un an seulement après leur mise sur chantiers (19 déc. 1894 et 31 janv. 1895), ont procédé à leurs essais et donné respectivement 17 n. 6 et 17 n. 8. Deux ans après avoir été commencés, ils entraient en service. C'est l'exemple de plus rapide construcution qu'on puisse citer jusqu'ici.

Le croiseur de 1re classe *Blake*, dont les machines ont été complètement refondues, a réalisé 20 n. 1 et a même été un instant jusqu'à 21 n. 5. Les avisos *Alert* et *Torch*, de 960 t., ont donné 13 n. 4; 27 contre-torpilleurs de 280 t. ont donné de 27 à 29 n., et 4 contre-torpilleurs de 300 t. ont atteint 30 nœuds.

Ont été mis à l'eau : les cuirassés *Jupiter*, *Majestic*, *Prince-George*, *Victorious* et *Renown*, ce dernier, de 12.350 t., un peu plus petit que les précédents; les croiseurs de 1re classe *Powerful* et *Terrible*, de 14.250 t., 25.000 ch. et 22 n.; les croiseurs de 2e classe *Minerva* et

Digitized by Google

Talbot, de 5.600 t. et *Diana*, *Juno* et *Venus;* les avisos *Phœnix* et *Algerine*, de 1.050 t.; 20 contre-torpilleurs de 280 t. et les 4 de 300 t. qui ont fait leurs essais.

Nombreuses ont été les mises en chantier. Ce sont : les cuirassés *Cæsar*, *Hannibal*, *Illustrious* et *Mars*, du type *Magnificent;* les croiseurs de 1re classe *Andromeda*, *Diadem*, *Europa* et *Niobe*, de 11.000 t., 20.000 ch. et 22 n.; les croiseurs de 2e classe *Arrogant*, *Furious*, *Gladiator* et *Vindictive*, de 5.750 t. et 20 n,; les croiseurs de 3e classe *Pelorus* et *Proserpine*, de 2.130 t. et 22 n.; et 12 contre-torpilleurs de 300 t. et 30 n. On voit, par cette énumération, que la vitesse a été une des plus grandes préoccupations de la marine anglaise.

En résumé, ont terminé leurs essais : 2 cuirassés, 1 croiseur, 2 avisos et 31 contre-torpilleurs.

Ont été lancés : 5 cuirassés, 7 croiseurs, 2 avisos et 24 contre-torpilleurs.

Ont été mis sur chantiers : 4 cuirassés, 10 croiseurs, 12 contre-torpilleurs.

Allemagne. — Les travaux concernant la flotte ont été peu importants, le Reichstag ayant à plusieurs reprises réduit les crédits demandés. Le cuirassé *Kurfurst-Friedrich Wilhelm*, du type *Wœrth*, de 10.900 t., a réalisé 17 n. aux essais. Le croiseur de 2e classe, *Gefion*, de 2.400 t., a donné 20 n. 45; le croiseur de 4e classe, *Geier*, de 1.600 t., 16 n.; l'aviso *Komet*, de 946 t., 20 n. 8, et 2 torpilleurs divisionnaires de 380 t., 27 nœuds.

Le cuirassé garde-côtes *Ægir*, de 3.600 t., du type *Odin*, est le seul bâtiment qui ait été mis à l'eau.

Ont été mis sur cale : 1 cuirassé de 11.000 t., 1 croiseur de 1re classe, de 10.300 t., 2 de 2e classe, de 6.000 t. et 4 torpilleurs de 25 nœuds.

Autriche. — La marine autrichienne fait peu parler d'elle. Un torpilleur a seul été mis en chantier en 1895. Trois cuirassés à éperon fortement protégés, *Monarch*, *Wien* et *Budapest*, de 5.500 t., ont été mis à l'eau. Le seul essai intéressant est celui du croiseur *Maria-Teresa*, de 5.270 t., qui a donné 19 n. 4.

Italie. — Les constructions navales sont encore importantes, bien qu'elles soient moindres qu'autrefois, en raison de la diminution des ressources budgétaires. Le cuirassé *Sicilia*, de 13.375 t., a donné aux essais une vitesse de 19 n. avec 16.900 chevaux; les béliers-torpilleurs

Digitized by Google

Calabria et *Elba*, de 2.400 et 2.700 t., ont dépassé 19 n.; le croiseur-torpilleur *Caprera*, de 853 t., a atteint 20 n.; la canonnière *Governolo*, de 1.250 t., a donné 15 n. et 2 torpilleurs de 80 t., 22 nœuds. On a lancé 1 torpilleur de 80 t. et 2 croiseurs cuirassés, *Carlo-Alberto* et *Vittor-Pisani*, de 7.000 t. et 20 n., à peu près du même type que le *Garibaldi*, vendu à la République Argentine.

Plus nombreuses ont été les mises sur chantiers : 2 cuirassés, *Amirale-di-Saint-Bon* et *Em.-Filiberto*, à grande hauteur verticale de cuirasse, de 9.800 t.; 2 béliers-torpilleurs protégés, *Principe-di-Napoli* et *Reina-Margherita*, du type *Etruria*, et le *Puglia*, de 2.550 t.; 2 croiseurs protégés, *Agordat* et *Coatit*, de 1.313 t. et 23 n., et 1 contre-torpilleur.

Russie. — Les événements d'Extrême-Orient ont fait donner à la marine russe un sérieux développement et fait activer tous les travaux en cours. Les essais ont été importants. Ils ont été terminés pour les grands cuirassés *George-Pobedonosef*, de 10.280 t. et 17 n. 5, et *Tri-Sviatitelia*, de 12.000 t. et 17 n. 5; le cuirassé *Sisoï-Veliki*, à grande hauteur de cuirasse, de 8.860 t., a donné 16 n.; les garde-côtes cuirassés, *Amiral-Senjavin* et *Amiral-Ouchakoff*, ont dépassé 16 n.; le croiseur cuirassé *Rurick*, à grand rayon d'action, de 10.900 t., a donné 19 n. 3; le yacht impérial *Standart*, de 5.500 t., a dépassé 20 nœuds, et le contre-torpilleur *Sokol*, 29 n. 5. Ce dernier est le plus rapide de la marine russe.

Ont été mis à l'eau : les cuirassés *Sevastopol*, de 10.950 t. et *Rostilaw*, de 8.800 t.; la canonnière cuirassée *Khrabri*, de 1.492 t.; le contre-torpilleur *Sokol*, de 240 t.; 2 torpilleurs, 1 transport et 1 bâtiment-école.

Ont été mis en chantier : le garde-côtes cuirassé *Amiral-Apraxine*, de 4.126 t.; les croiseurs cuirassés *Peresviet*, *Oslabia* et *Rossia*, de 12.000 à 14.000 t. et 20 n.; le croiseur *Svietlana*, de 3.800 t. et 20 n.; 3 torpilleurs de 120 tonnes.

Comme on le voit, la Russie s'efforce de doter promptement sa marine de croiseurs rapides et à grand rayon d'action.

États-Unis. — Longtemps privés d'une marine sérieuse, les États-Unis ont fait de grands efforts pour prendre un rang honorable parmi les grandes puissances navales. Les craintes, quoique peu justifiées, de conflit avec l'Angleterre, occasionneront certainement une augmenta-

Digitized by Google

tion nouvelle des forces navales. Mais la création rapide de la marine américaine a amené d'assez vives déceptions. C'est ainsi que le croiseur *Columbia*, qui avait donné près de 23 n. aux essais, est tombé à 18 de vitesse moyenne en service. Le cuirassé *Texas*, qui avait donné 17 n. a faibli également en service. Le cuirassé *Indiana*, de 10.200 t. a dépassé 15 n. 6 aux essais; l'*Oregon*, du même type a donné 16 n. 2; le croiseur-cuirassé *New-York*, de 8.500 t. a dépassé 21 n. 5; le *Maine*, 6.680 t. a atteint près de 18 n. et le garde-côtes cuirassé *Katadhin*, 17 nœuds.

Ont été lancés : le croiseur cuirassé *Brooklyn*, de 9.270 t. et 24 n.; les canonnières *Helena*, *Nashville* et *Wilmington* de 1.370 tonnes.

Ont été mis sur chantiers : 2 cuirassés de 11.500 t., à grande hauteur de cuirasse; 6 canonnières de 1.000 t.; 2 contre-torpilleurs de plus de 27 n.; 6 grands torpilleurs, dont 3 à 27 n. 5 et 1 bateau torpilleur sous-marin.

Espagne. — Des puissances secondaires, l'Espagne est la seule dont la marine ait sensiblement progressé. Deux croiseurs cuirassés, *Amiral-Oquendo* et *Infanta-Maria-Teresa*, de 7.000 t., donnent 18 n. 5 au tirage naturel et 20 n. 2 au tirage forcé; mais ces navires sont sans protection au-dessus de la ceinture. L'aviso-torpilleur *Filipinas*, de 750 t. a donné 20 n. Pour Cuba, 9 canonnières de 350 t. et 11 n., ont été commandées, lancées et armées. Ont été, en outre lancés : le croiseur cuirassé *Emperator-Carlos-V*, de 9.200 t. et 21 n.; la canonnière *Quiros*, de 347 t. Un croiseur destiné à la Chine a été acheté en Allemagne. Trois croiseurs *Reina-Regente*, *Cristobal-Colon*, *Barcaiztegui*, remplaçant ceux de même nom naufragés en 1895, ont été mis sur chantiers.

Les autres puissances n'ont presque rien à signaler. La Norvège a mis en chantier 2 cuirassés de 3.400 t. et 3 torpilleurs; le Portugal, le croiseur *Adamastor* de 2.000 t.; la Hollande, 3 croiseurs cuirassés : *Friesland*, *Holland* et *Zeeland*, de 3.900 tonnes,

En Asie, le Japon a augmenté sa marine de 1 cuirassé, 2 croiseurs, 9 canonnières et 8 torpilleurs pris à la Chine. Il a lancé le torpilleur *Fusi-Yama* de 12.450 t. et les croiseurs *Suma* et *Akaski*, de 2.800 t., construits dans ses arsenaux. Il a mis en chantier 1 cuirassé de 12.450 t. et 3 croiseurs de 20 n. L'extension qu'il se propose de donner à sa marine est considérable.

La Chine, si éprouvée pendant la guerre, a vu ce qui reste de sa

Digitized by Google

marine s'accroître du contre-torpilleur *Fei-Ying* de, 850 t. et 22 n., et de quelques torpilleurs.

Dans l'Amérique du Sud, la République Argentine a ajouté à sa marine, peu nombreuse, mais à grande vitesse, les croiseurs *Garibaldi*, de 6.850 tonnes et 20 n., acheté à l'Italie et *Buenos-Aires*, de 4.250 t. et 24 n. Ont été mis sur chantiers : 1 croiseur, le *San-Martin*, 1 torpilleur de 30 n. et 6 de 27.

Le Brésil a commandé en France 2 cuirassés de 3.000 t. et 2 torpilleurs sous-marins dont 1 est déjà livré.

Le Chili s'est augmenté du croiseur *Errazuris* de 2.000 t. et 18 n. 5 et a mis en chantier le croiseur *Esmeralda*.

Cette revue de l'année sera complète en signalant le lancement du croiseur de 1.000 t., *Crête-à-Pierrot*, à Haïti et la réception de la canonnière *Independencia* par la République dominicaine.

EXPLORATEURS ET VOYAGEURS

M. *Cowper* a effectué dans les districts montagneux de Tarhuna et Gharian, au sud de Tripoli, une exploration dans le but de rechercher des ruines mégalithiques ; il a été jusqu'au Djebel Nsid et a regagné Tripoli par le Ouadi-el-Ghan. Déjà un autre voyageur anglais, M. Blundell (t. XX, p. 488), avait exploré un an auparavant la région de la Tripolitaine et de la Cyrénaïque.

M. *Lecler*, parti de Kayes (Sénégal) en janvier 1895, explora le Falémé, le Boundou, Sénoudébou, Boutoung, le Bambouck (mai), le Dentilla, le Dialongola et atteignit la Gambie, puis le Fouta-Djallon. Il revint par le Gombo, le Dinguiray et rentra, le 13 août, à Bafoulabé. Son compagnon, M. Volpesnil, mourut d'épuisement, au retour, à Boutoung.

Le révérend *Ch.-H. Robinson*, parti pour une longue exploration en juillet 1894, au nom de la « Haussa Association », a remonté le Niger jusqu'à Loko, puis, par Keffi et Zaria, au Sokoto, il a atteint Kouka, capitale du Barnou, sur le lac Tchad. Après avoir visité Kano, M. Robinson passa au S.-O. par Maska, Birnin-Gbari et Watere, rejoignit le

Digitized by Google

Niger à Egga et redescendit ce fleuve. La langue haoussa, d'après les observations du voyageur, serait parlé par 15 millions d'individus.

MM. *Maurice Versepuy* et *G. de Romans* (XX, p. 607), qui avaient quitté Zanzibar le 7 juillet 1895 avec une nombreuse caravane pour explorer les régions comprises entre l'Ouganda et le lac Rodolphe, ont été arrêtés dans leur marche en avant par la farouche tribu des Massaï, particulièrement redoutée des voyageurs. Le 26 novembre, une partie de la caravane était partie en avant de Fort-Smith Kikouyou et s'engageait sur le territoire des Massaï. Mais, le même jour, la nouvelle de son massacre arrivait à Kikouyou. MM. Versepuy et de Romans partaient aussitôt pour recueillir ses débris. Chemin faisant, ils rencontrèrent quelques Oua Kikouyous échappés qui confirmèrent le massacre. Après avoir rejoint M. Dick dans son camp, à la suite d'une longue marche de nuit, ils repartirent aussitôt avec 50 fusils. Au petit jour (27 nov.), ils rencontrèrent les premiers cadavres des Oua Kikouyous transpercés d'affreuses blessures, mais ce n'est que quelques kilomètres plus loin qu'ils arrivèrent à Kédong, sur le champ du carnage, qui présentait un horrible spectacle. Un kraal massaï s'élevait à peu de distance; la colonne s'en approcha avec circonspection, mais reconnut qu'il venait d'être abandonné par ses habitants. Les Oua Kikouyous s'emparèrent cependant d'un troupeau de bœufs et d'ânes qu'ils emmenèrent. M. Versepuy fit alors battre en retraite. Les Massaï se montrèrent à ce moment et s'enhardirent jusqu'à attaquer la colonne au passage d'un col. Celle-ci fit un feu soutenu sur les Massaï qui se précipitaient en poussant des cris terribles, avec leurs coiffures en plumes, leurs faces hideusement peintes, et en tua 18. Mais M. Dick, qui était resté un instant en arrière, fut tué d'un coup de lance. Ce fut la seule victime de la colonne qui revint au camp de Kikouyou brisée de fatigue, ayant fait environ 80 kilomètres en 27 heures.

Cet événement fermait pour longtemps la route de l'Ouganda et du lac Rodolphe par Naiwascha, car il aurait fallu 200 fusils pour forcer le passage. MM. Versepury et de Romans revinrent alors à la côte. Ils sont partis de Mombaz le 1er février 1896 afin de gagner l'Ouganda par une autre voie.

M. *Jules de Cuverville,* chargé de mission par le ministre de l'instruction publique, dans l'Asie russe, après avoir passé par Moscou, Nijni-Novgorod, Ielabouga, Kazan, assisté dans les forêts de la Kama

Digitized by Google

aux sacrifices de bêtes des Votiaques, a continué sa route par Perm, Ékaterinebourg et l'Oural. Après avoir pris la voie d'eau par la Toura et le Tobol, visité Tobolsk et redescendu l'Irtich jusqu'à Omsk, il s'est rendu jusqu'à l'Ob, près Tomsk, pour étudier le chemin de fer transsibérien. Quittant Petropavlovsk, il s'est enfoncé, au nord de la mer d'Aral, dans la steppe Kirghize, à Ouloutow, à 250 verstes du désert de la famine, où les *aouls* ou villages kirghiz sont rares. L'eau manque presque complètement, le pain est inconnu et l'on ne trouve que le mouton et le *koumis* ou lait de jument. M. de Cuverville réussit à se procurer un *saoukelé*, coiffure de femme en forme de cône d'un mètre de haut, couvert de plaques d'argent, d'argent doré, de pierres de valeur, d'étoffes et de bandes de corail de 1 mètre de long; cette coiffure, très difficile à avoir, vaut de 800 à 2.500 francs.

M. de Cuverville a exploré les monts Kokchetof et, au sud, les monts Anganstiskaïa-Ouloutow, qui renferment de l'argent, du plomb, du cuivre, du cristal de roche, du charbon. Il a suivi ensuite les bords de l'Ichim, où les efforts de la colonisation russe ont à lutter surtout contre le manque d'eau. L'Ichim, au printemps, atteint 5 à 6 kilomètres de large. Certains paysages kirghiz sont très pittoresques; des monts y ont la forme trapézoïdale et quelques-uns, près de lacs, ont 7 kilomètres de tour, comme le Jakchi (1.000 m. de haut), et contiennent du cuivre et des sources ferrugineuses.

En quittant ces parages, on ne rencontre plus d'arbres, mais des rivières desséchées, des plaines nues, au milieu desquelles sont les villages d'Atbasar et d'Akmolinsk, lieux de foires importantes au printemps. D'Atbasar au Turkestan, on marche en plein désert; les bords des cours d'eau et des lacs salés sont riches en carbonate, chlorate, gypse, etc.; les plaines sont couvertes d'un herbage appelé *kovil*.

L'hospitalité est une religion dans les *aouls* kirghiz, où l'on élève les moutons et les chevaux. M. de Cuverville a vécu au milieu de ces populations, rapportant une ample moisson de renseignements, de photographies et d'objets. Il est rentré en France à la fin de 1895.

M. *D.-G. Hubbe* est parti en novembre, de Oodnadatta, point terminus du chemin de fer, se dirigeant vers Port-Darwin (Australie occidentale) afin d'ouvrir une route par l'est aux champs d'or occidentaux. Coolgardie ou Typhoidville, fondée en 1888 en plein désert, compte 10.000 habitants.

Digitized by Google

ÉPHÉMÉRIDES ÉTRANGÈRES ET COLONIALES POUR L'ANNÉE 1895 (1)

ROUMANIE

Inauguration du pont de Tchernavoda, sur le Danube, établissant une communication permanente entre la Roumanie et la Dobroudja, sa dernière province (26 sept.).

A la suite de la retraite de M. Carp et de 2 de ses collègues, le cabinet conservateur Catargi donne sa démission. M. Demètre Stourdza forme un cabinet qui amène le retour des libéraux au pouvoir (15 oct.).

Dissolution du Corps législatif.

Élections législatives. Immense majorité libérale; les conservateurs n'ont que 2 sièges au Sénat (sur 110) et 5 à la Chambre (sur 184). Les conservateurs étaient en forte majorité dans le précédent Parlement.

Ouverture des nouvelles Chambres (19 déc.).

SUISSE

Entrée en fonctions du président Zemp (1er janv. 1895).

Convention commerciale avec la France mettant fin à la guerre de tarifs (25 juin).

SERBIE

Le cabinet Novakovitch, entièrement progressiste succède au cabinet Christitch (6 juil. 1895).

RUSSIE

Par suite du décès de M. de Giers, le prince Lobanof-Rostovsky devient ministre des affaires étrangères (28 fév. 1895).

Pamir. — Convention anglo-russe fixant la frontière du Pamir (15 avril).

TURQUIE

Saïd Pacha Kutschuk est nommé grand vizir en remplacement de Djevad Pacha, en fonctions depuis 1890 (8 juin 1895).

Des bandes bulgares détruisent des villages musulmans en Macédoine et massacrent leurs habitants (août).

Troubles à Constantinople suscités par les Arméniens (30 sept.)

Kiamil Pacha est nommé grand vizir (3 oct.)

A la suite de conflits et de nombreux massacres d'Arméniens par les Turcs, le sultan donne son adhésion aux réformes à introduire en Arménie présentées et vivement soutenues par la France, la Russie et l'Angleterre (17 oct.)

Les journaux turcs publient un décret étendant les réformes d'Arménie à tout l'empire (21 oct.)

Halil Rifat Pacha est nommé grand vizir (7 nov.)

---

(1) Voir la *Revue Française*, février 1896, p. 113.

Digitized by Google

AFRIQUE

Maroc. — Le comptoir anglais du cap Juby est vendu au Maroc (mars 1895).

État du Congo. — Convention signée à Paris portant règlement du droit de préemption de la France sur les territoires de l'État du Congo (5 fév. 1895).

A la suite de l'exécution irrégulière du trafiquant anglais Stokes (janv. 1895) reconnu coupable d'avoir vendu des armes aux esclavagistes, le Congo paie à l'Angleterre une indemnité (nov.)

Transvaal. — L'Angleterre ayant autorisé le Transvaal à s'annexer le Souaziland, le général boër Joubert occupe ce pays (mars 1895).

Inauguration du chemin de fer de Prétoria à Lourenço-Marquès. Cette ligne soustrait le Transvaal à la dépendance économique du Cap (8 juil.)

Érythrée. — Les Pères lazaristes français sont expulsés par les Italiens (janv. 1895).

Abyssinie. — Le général italien Baratieri, après avoir occupé Adoua (30 déc. 1894), défait le ras du Tigré, Mangascia, à Coatit (13, 14 janv.), puis à Sénafé et occupe Adigrat (25 mars 1895).

Le général Baratieri bat les Abyssins à Antalo et Debra-Ailat (9, 11 oct.).

La colonne du major italien Toselli est presque entièrement détruite à Amba-Alagi, par le ras Makonnen (7 déc.).

Égypte. — Slatin-bey, depuis 10 ans prisonnier des Mahdistes, s'évade d'Omdurman (20 fév. 1895) et arrive en Égypte.

Nubar-Pacha, président du conseil, démissionnaire, est remplacé par Mustapha-Fehmy-Pacha (11 nov.).

ASIE

Japon et Chine. — Les forts de Weï-Haï-Weï et la flotte chinoise tombent successivement au pouvoir de l'armée japonaise du maréchal Oyama (4-13 fév. 1895).

Combat et prise de Niéou-tchouang par les Japonais (4 mars).

Les Japonais s'emparent des îles Pescadores (mars).

Traité de paix de Shimonoseki, par lequel la Chine cède au Japon Formose, les Pescadores et la presqu'île de Liao-Tong, reconnaît l'indépendance de la Corée et s'engage à payer une forte indemnité (17 avril).

A la suite de l'intervention de la Russie, de la France et de l'Allemagne, le Japon consent à rétrocéder à la Chine la presqu'île de Liao-Tong. Le protocole réglant cette rétrocession, ainsi que le paiement par la Chine d'une indemnité supplémentaire de 30 millions de taëls, est signé le 19 oct.

Chine. — Convention franco-chinoise relative à la délimitation du haut Tonkin et à l'ouverture au commerce de nouvelles villes chinoises (25 juin 1895).

Destruction de missions catholiques et protestantes au Sé-Tchuen (juin).

L'Angleterre adresse à la Chine un ultimatum demandant la dégradation du vice-roi auteur des massacres du Sé-Tchuen. Cet ultimatum est sans effet, coïncidant avec les satisfactions accordées par la Chine.

Digitized by Google

Le Tsong-li-Yamen communique au ministre de France le décret dégradant le vice-roi du Sé-Tchuen, complétant les satisfactions déjà accordées au sujet des troubles (30 sept.).

AMÉRIQUE

États-Unis. — Message du président Cleveland revendiquant, au nom de la doctrine de Monroë, le droit d'intervenir dans le conflit de frontière entre l'Angleterre et le Vénézuéla (17 déc.).

La Chambre des représentants vote par acclamation l'institution d'une commission d'enquête chargée de rechercher la frontière de droit du Vénézuéla (18 déc.).

Le Sénat adopte à l'unanimité le bill instituant la commission d'enquête (20 déc. 1895).

Nicaragua. — A la suite d'un ultimatum resté sans effet, demandant réparation pour des nationaux lésés, les Anglais occupent Corinto (27 avril 1895). Satisfaction ne leur est donnée que le 4 mai.

Brésil. — Une décision arbitrale attribue au Brésil le territoire des Missions contesté par la République Argentine (6 fév. 1895).

L'amiral Saldanha da Gama, à la tête des insurgés de Rio-Grande, est battu et tué (27 juin).

Mort du maréchal Peixoto, ancien président (29 juin).

Les négociations entre le gouvernement et les insurgés de Rio-Grande amènent la fin de la guerre civile dans cet État (août).

Le gouvernement proteste contre l'occupation par les Anglais de l'îlot de Trinidad (juillet).

La Chambre, par 118 voix contre 58, repousse le projet d'amnistie voté par le Sénat sanctionnant la fin de la guerre civile. Mais le Sénat ayant décidé que les officiers insurgés ne seraient réintégrés qu'à mesure des vacances, la Chambre vote l'amnistie ainsi modifiée (oct.).

G. D.

Digitized by Google

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES ET COLONIALES

AFRIQUE

État du Congo : *Sédition de Luluabourg.* — En juillet 1895, une sédition militaire, qui faillit avoir de très graves conséquences, éclatait à Luluabourg, poste de l'État du Congo dans le bassin du Kassaï : les soldats indigènes Batétélas, Bakussus, anciens guerriers de Gongo Lutété, mécontents de la discipline imposée, tuaient le capitaine belge Pelzer et pillaient les magasins de la station. Aussitôt, M. Gillain, commissaire du district, prévenu à Lusambo, envoya une expédition de 200 fusils commandée par M. Michaux pour châtier les révoltés. Le lieutenant Cassart et M. Lassaux, blessés dans une rencontre avec les soldats mutinés, durent se réfugier chez le chef Zappo-Zap qui les protégea. Les révoltés, après le pillage de Luluabourg, se dirigèrent vers l'est, et furent rejoints par des Batélélas du sud qui grossirent leurs rangs. Ils marchèrent sur Kaiée, où se trouvaient 2 blancs; l'un, M. Bollen, put se sauver; on est sans nouvelles de l'autre, M. Dehaspe. Continuant vers l'est, les révoltés se portèrent sur le poste de Kabinda, résidence du chef Lupungu. M. Bollen, accompagné de MM. Shaw et Fromont et de 100 hommes, armés de fusils rayés, et d'auxiliaires de Lupungu, armés de fusils à piston, marchèrent à leur rencontre. A 40 kil. de Kabinda eut lieu un combat terrible; les soldats de l'État furent écrasés sous le nombre, et M. Bollen fut tué. Les 2 blancs restés à la station, MM. Borsut et Niveleer (ce dernier est mort depuis de fièvre hématurique), se sauvèrent. MM. Fromont et Borsut purent gagner le poste de Lusambo. M. Shaw, sorti de la brousse après le départ des révoltés, rentra à Kabinda dont il s'occupa de réinstaller la station.

Les Batétélas avaient continué leur marche vers Gandu, où se trouvaient MM. Augustin et Desaegher. Avertis à temps, M. Franken, venant de Kassongo, et M. Lallemand, venant de Lusuna, se portèrent au secours du poste de Gandu.

Tandis que M. Desaegher gardait la station, les autres blancs s'avancèrent au-devant de l'ennemi, mais durent battre en retraite devant le nombre. M. Augustin fut tué le 18 août, ainsi que M. Franken et le sergent Langerock. Le 13 septembre, le lieutenant Sandrart et le sergent De Corte furent frappés à mort sur la rive droite du Lomami.

Le commandant Lothaire, averti à Nyangoué de la situation critique du district du Lualaba, marcha dans cette direction. Déjà, le 9 octobre, deux détachements, commandés par MM. Michaux et Swenson, avaient rencontré les rebelles; le premier fut battu, mais le second eut le dessus. Enfin le 18 octobre, le commandant Lothaire attaqua les révoltés sur la rive droite du Lomami, les écrasa complètement et fit un grand nombre de prisonniers. Les rares rebelles survivants se sont réfugiés chez le chef Dibué, dont on attend la soumission. 4 officiers belges ont péri dans le combat du 18 octobre.

Digitized by Google

Afrique australe : *Télégraphe* (XX, 183). — La ligne télégraphique que la Chartered C° avait poussée à travers le pays des Matabélés, après le défaite de cette peuplade, puis à travers le Zambèze portugais, vient d'être terminée jusqu'à Blantyre, sur les hauts plateaux, au sud du lac Nyassa. On sait que le rêve de M. Cecil Rhodes est l'établissement d'une ligne ininterrompue en territoire britannique du Cap à Alexandrie.

Mozambique : *Défaite et soumission de Gougounhana.* — Après avoir vainement essayé d'amener le puissant chef cafre révolté Gougounhana à faire sa soumission, le gouvernement portugais s'était vu obligé d'envoyer contre lui une importante expédition. Au commencement de novembre 1895 les forces de Gougounhana avaient tenté de rompre les lignes portugaises d'Incomati. Les troupes des postes de Chinavana et de Maguda, s'étant portées à leur rencontre, les Cafres s'enfuirent après avoir subi de grandes pertes. Poursuivis par 3.000 indigènes alliés aux Portugais et par la police montée, ils furent complètement battus et se sauvèrent dans la direction du fleuve Limpopo. Les Portugais occupèrent (11 nov.) Manjacazé, le kraal de Gougounhana et le brûlèrent. Hors d'état de résister, le chef cafre fit des propositions de paix; mais les Portugais ayant exigé sa soumission complète, Gougounhana se rendit aux autorités du Mozambique (janvier 1896). Ainsi s'est terminée la guerre qui, depuis plus d'une année, désolait la région de Gaza située au nord de Lourenço Marquez.

Chemin de fer. — La Cie du Zambèze, autorisée par décret royal portugais, vient de charger la Cie des chemins de fer du Zambèze de l'excution de diverses lignes, une notamment dont l'étude ne doit prendre que 18 mois au maximum et qui doit relier Quelimane, ou tout autre point voisin du Zambèze à proximité de la mer, à la frontière des possessions anglaises de l'Afrique du sud dans la direction de Ruo. La ligne sera à voie étroite et les travaux de construction devront être commencés dans l'année qui suivra l'approbation du projet par le gouvernement.

Madagascar : *Nouveau traité.* — M. Laroche, résident général, est arrivé à Tananarive le 16 janvier. Le 18, il a soumis à l'approbation de la reine l'acte unilatéral devant remplacer le traité du 1er octobre 1895. Dans une entrevue postérieure, il a offert à la reine une parure en diamants, don du gouvernement français. Le nouveau traité porte la seule signature de Ranavalo. Il consacre la prise de possession de Madagascar par la France et résume à grands traits le précédent traité. En voici le texte qui a été apporté par le courrier arrivé le 28 février à Marseille.

TRAITÉ.

S. M. la reine de Madagascar,

Après avoir pris connaissance de la déclaration de *prise de possesssion de l'île de Madagascar par le gouvernement de la République française*, déclare accepter les conditions ci-après :

ARTICLE PREMIER. — Le gouvernement de la République française sera représenté auprès de S. Majesté la reine de Madagascar par un résident général:

Digitized by Google

Art. 2. — Le gouvernement de la République française représentera Madagascar dans toutes ses relations extérieures.

Le résident général sera chargé des rapports avec les agents des puissances étrangères; les questions intéressant les étrangers à Madagascar seront traitées par son entremise.

Les agents diplomatiques et consulaires de la France en pays étrangers seront chargés de la protection des sujets et des intérêts malgaches.

Art. 3. — Le gouvernement de la République française se réserve de maintenir à Madagascar les forces militaires nécessaires à l'exercice de son autorité.

Art. 4. — Le résident général contrôlera l'administration intérieure de l'île.

S. M. la reine de Madagascar s'engage à procéder aux réformes que le gouvernement français jugera utiles au développement économique de l'île et au progrès de la civilisation.

Art. 5. — Le gouvernement de S. M. la reine de Madagascar s'interdit de contracter aucun emprunt sans l'autorisation du gouvernement de la République française.

Situation. — En dehors des troubles qui ont éclaté sur la côte orientale de l'île plus particulièrement, la tranquillité est générale; quelques bandes de *fahavalos* se montrent cependant de temps à autre. De Tamatave à Tananarive, des petits postes ont été établis pour protéger la circulation. La route entre Suberbieville et la capitale se repeuple. Les habitants de l'Imérina sont absorbés en ce moment par les travaux des rizières; la culture du riz est vivement encouragée, car cette année le corps expéditionnaire a fait des brèches importantes dans les approvisionnements du pays. La culture maraîchère prend une rapide extension, due surtout à la présence des troupes à Tananarive. Nos soldats se refont de leurs fatigues et apprécient hautement le séjour de la capitale où ils trouvent à bon compte des dindes, des oies grasses, des moutons qui font le bonheur des turcos. Ces derniers sont parvenus à organiser une *nouba*, et cette musique algérienne contribue à maintenir leur moral à un bon degré; mais, comme disait leur colonel, ils n'en seront pas moins très heureux de retourner au douar.

Les capitaines Aubé et Girod accompagnés de Marc Rabibisoa, l'ancien secrétaire de l'ex-premier ministre, ont parcouru rapidement le pays des Betsiléos jusqu'à Fianarantsoa. Leur voyage a produit le meilleur effet sur les populations qui n'attendent plus que la réinstallation d'un résident français.

L'ex-premier ministre Rainilaiarivony, qui était interné à quelque distance de Tananarive, a été dirigé sur Tamatave où il a été embarqué le 19 février. Il sera définitivement interné en Algérie.

Il est question d'établir un port à Andevourante, à l'embouchure de la rivière Iaroka. La construction de ce port réduirait à 180 kil. (au lieu de 280 par Tamatave) la distance séparant la capitale d'un port accessible en tout temps. Malheureusement, il existe à l'embouchure de l'Iaroka une barre qui rend la navigation fort difficile. En outre, la position d'Andevourante est fort insalubre.

Immigration asiatique; ses dangers. — La fin de la guerre a amené à Madagascar d'assez nombreux immigrants. Il en vient de l'Afrique australe,

Digitized by Google

de la région de Zanzibar, de la Réunion, de Maurice, de l'Inde et de l'Extrême-Orient. En quelques semaines, il a débarqué à Tamatave environ 5 à 600 créoles, ne possédant guère que leurs bras pour toute ressource. Comme il ne peuvent entrer en concurrence avec la main-d'œuvre indigène, ils seront bientôt une source d'embarras et se trouveront à la charge, soit des colons, soit de l'administration.

Mais le danger le plus sérieux réside dans l'arrivée de nombreux Chinois et Hindous. Ces Asiatiques ne seront pas une charge, car ils n'ont besoin pour vivre que de 4 à 5 sous par jour. Leur endurance, leur esprit d'économie et leur habileté comme trafiquants sont légendaires ; aussi vont-ils être une concurrence terrible pour les Européens et les créoles. Chaque navire arrivant dans l'île amène de ces immigrants; aussi le pays en sera-t-il avant peu envahi, et tout le petit commerce passera entre leurs mains. A un autre point de vue, la santé publique courra de grands dangers, car les Asiatiques amènent toujours avec eux un cortège de maladies infectieuses dont il serait prudent de préserver l'île à bref délai. Aussi n'est-il que temps de jeter un cri d'alarme et de demander la réglementation d'urgence, et au besoin la prohibition jusqu'à nouvel ordre, de l'immigration des Asiatiques. Ce n'est pas pour eux que nous avons conquis Madagascar; leur présence n'est nullement nécessaire, car la main-d'œuvre indigène ne fait pas defaut; enfin, au point de vue de l'hygiène, leur éloignement ne peut avoir qu'une influence salutaire. Pour que « Madagascar soit aux Français », il faut y prohiber rigoureusement l'élément asiatique.

Résidents. — Par décrets des 25 et 20 février ont été nommés, résidents : de 1re classe, M. Pradon, ancien sous-préfet; de 2e classe, M. Faucon, lt de vaisseau; M. Besson, vice-résident à Fianarantsoa; de 3e classe, M. Ferrand; vice-résident de 1re classe, M. Fr. Estèbe. MM. Besson, Ferrand et Estèbe appartiennent à l'ancienne administration de Madagascar.

M. Ranchot, consul de France, détaché auprès du général Duchesne, qu'il a puissamment secondé dans l'organisation première qui a suivi la conquête de Madagascar, a été nommé officier de la Légion d'honneur (5 fév.). M. Ranchot rentre en France. Son départ sera vivement regretté, car son expérience des affaires avait été très utile à la nouvelle administration.

Rapatriements. — Le général Duchesne avec son état-major, un certain nombre d'officiers et une vingtaine de soldats est arrivé par le *Yang-Tsé*, le 20 fév., à Marseille, où une brillante réception lui a été faite.

Le paquebot *Ville-de-la-Ciotat* est arrivé le 28 fév. à Marseille, rapatriant plusieurs officiers ayant fait la campagne et 53 convalescents. Le transport *Annamite*, arrivé le 29 fév. à Marseille, a débarqué 94 officiers et soldats; 265, appartenant aux troupes de la marine, ont été ensuite dirigés sur Toulon. 3 décès ont eu lieu pendant la traversée. L'*Annamite* est le dernier bâtiment chargé de ramener en France les malades du corps expéditionnaire. La série de ces rapatriements est donc close.

Digitized by Google

Mayotte, Nossi-Bé, Diégo-Suarez : *Rattachements.* — Par décrets du 23 janvier, la colonie de Mayotte, les possessions de la Grande-Comore, d'Anjouan et de Mohély sont placées sous l'autorité du gouverneur de la Réunion. La colonie de Mayotte est confiée à un administrateur principal des colonies, assisté d'un conseil consultatif. La Grande-Comore et Anjouan sont administrées chacune par un résident, le résident d'Anjouan étant en même temps chargé de l'administration de Mohély. L'administrateur de Mayotte, les résidents de la Grande-Comore, d'Anjouan et de Mohély correspondent directement avec le ministre. Ils sont tenus d'adresser un duplicata de leurs rapports au gouverneur de la Réunion.

Les établissements français de Diégo-Suarez, de Nossi-Bé et de Sainte-Marie de Madagascar cessent de former des possessions distinctes et sont placées sous l'autorité du résident général à Madagascar. Chacun de ces établissements est dirigé par un administrateur colonial, qui ne correspond qu'avec le résident général. Par suite, l'emploi de gouverneur à Diégo-Suarez, les emplois des secrétaires généraux à Diégo-Suarez et à Nossi-Bé sont supprimés ainsi que les conseils d'administration de ces établissements. Diégo-Suarez, Nossi-Bé et Sainte-Marie seront érigés en communes. Leurs administrateurs exerceront les fonctions ne maire.

MM. Lacascade et Froger, gouverneurs de Mayotte et Diégo-Suarez, sont admis à faire valoir leurs droits à une pension de retraite. M. Froger gouvernait Diégo-Suarez depuis sa création, en 1886.

Italiens en Abyssinie : *Opérations.* — Depuis la capitulation de Makallé, la situation des Italiens n'a fait que s'aggraver, malgré les renforts qui ne cessent de leur arriver. Le mois de février s'est écoulé presque entièrement en marches et en contre-marches des deux armées. De Makallé, l'armée de Ménélik, ne réussissant pas à attirer le général Baratieri dans les défilés de la route d'Addigrat à Dongolo (1), et ne voulant pas aborder de front les positions qu'il occupait à Adaga-Hamas, avait prononcé sa marche en avant sur Haussen et de là sur Adoua, où se trouve encore le grand quartier général du négous. Aucun engagement n'a eu lieu entre les deux armées. Suivant parallèlement les Abyssins dans leur marche, le général Baratieri a transporté son camp dans la vallée d'Entiscio. Cette localité se trouve exactement à mi-route d'Adoua et d'Adrigat, à 40 kilomètres environ de chacune de ces deux villes. En face des Italiens, les Abyssins occupent le cirque d'Adoua, fortement retranchés sur les hauteurs couvrant Adoua et Axoum. Les deux adversaires sont dans d'excellentes positions défensives et aucun d'eux ne paraît devoir se risquer à attaquer. La tactique de Ménélik semble être d'user ses ennemis jusqu'au moment où l'arrivée prochaine de la saison des pluies rendra encore plus difficile la situation des Italiens.

La défection de deux chefs indigènes, qui servaient dans l'armée italienne a failli compromettre un moment le ravitaillement, déjà si difficile à effec-

(1) Voir *Rev. Fr.*, janv. 1896, p. 33, la carte du théâtre des opérations en Tigré.

Digitized by Google

tuer, des troupes du général Baratieri. La situation devenant de plus en plus critique, le cabinet de Rome a décidé l'envoi de 16 nouveaux bataillons de renfort, ce qui portera à plus de 60.000 hommes de troupes blanches et à 10 généraux, l'effectif de l'armée d'opérations. Celle-ci sera divisée en deux corps, le général Baratieri devant servir en sous-ordre et être remplacé par le général Baldissera, qui est arrivé à la fin de février à Massaouah.

Au moment où la situation se tendait au Tigré par suite de la défection de bandes indigènes, les Derviches, restés tranquilles jusqu'à ce jour, faisaient une incursion du côté de Kassala avec un millier d'hommes. Mais, à la suite d'un engagement avec les troupes indigènes italiennes, ils battaient en retraite après avoir perdu 90 morts, blessés ou prisonniers (22 fév.). Depuis, tout est redevenu tranquille de ce côté.

Défection de deux ras. — Dans la nuit du 14 février, les ras Agos Tanfari et Sebat, quittant subitement les rangs de l'armée italienne où ils servaient avec leurs bandes fortes d'environ 2.000 hommes, faisaient défection en faveur de Ménélik. Le 16, ils attaquaient le col de Seeta, à l'ouest d'Adrigat, défendu par un détachement italien, et s'en emparaient; de là, ils se dirigeaient sur la passe d'Alequa qu'ils occupaient également. Les détachements italiens envoyés contre eux reprirent les positions perdues, après une lutte fort vive. Dans ces chaudes affaires de Seeta et d'Alequa, les Italiens perdirent 97 morts, 30 blessés et 40 prisonniers. Les pertes des Abyssins ne furent pas moindres; 50 de leurs morts furent trouvés sur le terrain. Les lieutenants Cimino et Negretti ont été tués, le l^t de Conciliis fait prisonnier par les dissidents. Ceux-ci ont perdu 21 morts dans un engagement subséquent, mais ils tiennent toujours la campagne sur les derrières du général Baratieri cherchant à soulever l'Agamé et à couper les communications entre Adigrat et Asmara. Leur présence a été signalée dans la région de Barachît.

La défection des deux ras et le soulèvement de quelques indigènes ont produit une vive émotion sur les Italiens qui ne peuvent plus compter d'une façon certaine sur la fidélité de leurs soldats indigènes. Le retentissement produit par cette défection a rendu très difficile leur situation au milieu de populations dont ils ne possèdent point les sympathies.

Le ras Agos Tanfari était entré au service des Italiens, il y a 1 an, après leur succès de Coatit. De 200 hommes qu'elle comptait alors, sa bande s'éleva peu à peu à 1.500, que les Italiens armèrent du fusil Wetterli. Le ras Agos avait mission de protéger l'Agamé contre les incursions possibles des Tigrins. Le ras Sebat avait autrefois gouverné l'Agamé qui avait prospéré sous son administration. Lorsque le ras Aloula, dont il avait épousé la nièce, prit les armes contre le ras Mangascia, en 1892, Sebat resta neutre. Malgré cela, Mangascia vainqueur le fit venir à Makallé où il fut aussitôt arrêté et emprisonné. Enfermé à Alagi, il y fut délivré par les Italiens et, par reconnaissance, se rangea sous leurs drapeaux. Il combattit avec le major Toselli à Amba-Alagi; mais voyant pâlir l'astre du général Baratieri, il fit sa paix avec Mangascia et se tourna brusquement contre les Italiens. Les

Digitized by Google

bandes de ces chefs sont composées surtout d'aventuriers toujours prêts à batailler, hardis, entreprenants, et vendant leurs services au plus offrant.

Égypte : *Répression de la traite.* — Une convention vient d'être signée, entre l'Angleterre et l'Égypte, pour la répression de la traite des esclaves. Désormais, les acheteurs d'esclaves seront passibles des mêmes peines que les vendeurs. Pour réprimer la traite, les deux gouvernements se concèdent réciproquement le droit de visite sur tous les navires de moins de 500 tonneaux, dans une zone qui s'étend le long des côtes de la mer Rouge et de l'océan Indien, jusqu'à 20 milles au sud de Madagascar, et remonte par l'est jusqu'au golfe Persique.

Cette convention a pour origine le fait suivant : En août 1894, 3 pachas du Caire, dont Aly Pacha Chérif, président du conseil législatif, officier de la Légion d'honneur et favorable à la France, furent arrêtés pour avoir acheté des esclaves. En réalité, ils avaient bien acheté des négresses à des négriers pour en faire leurs domestiques; mais les musulmans considèrent comme une bonne action de recueillir ainsi dans leur maison des malheureuses qui, lorsqu'elles ne sont pas promptement achetées, expirent sous les coups et les privations, et, de leur côté, les esclaves sont satisfaits de savoir qu'ils seront bien traités, qu'ils mangeront selon leur faim, car il faut tenir compte des idées que se font ces populations de la liberté individuelle. Il en résulte donc que les Anglais ont cherché surtout à passer pour des humanitaires exagérés, et d'ailleurs, ils n'ont pu réussir à faire condamner les pachas qui furent acquittés par la cour martiale, les juges ayant refusé d'assimiler l'achat au trafic des esclaves, contre lequel seule la loi édictait des peines.

La loi nouvelle établit cette assimilation; elle n'aura pour résultat que d'écarter des vendeurs les gens qui auraient encore pu arracher quelques victimes. Et sous le prétexte de rechercher des esclaves, on pourra perquisitionner partout. La France doit surtout se préoccuper d'une pareille convention, par laquelle les Anglais trouveront un motif d'exercer une surveillance inquiète autour de notre île de Madagascar, sous prétexte de perquisitionner les navires égyptiens. Une fois de plus, les Anglais ont su exploiter habilement la philanthropie, pour la mettre au service de leur politique.

AMÉRIQUE, OCÉANIE ET EUROPE

Guyane : *La situation au contesté.* — Le conflit qui eut lieu à Mapa, en mai 1895, entre un détachement d'infanterie de marine et l'aventurier brésilien Cabral, avait produit son effet dans le pays, car on croyait la France décidée à appuyer énergiquement ses revendications. Mais ce n'était là qu'un incident à la suite duquel avaient été rappelés en France le gouverneur Charvein, partisan d'une action énergique, et le commandant Péroz, qui avait exposé, dans un rapport empreint d'un esprit politique très juste, les mesures nécessaires pour occuper certains points du contesté et assurer à nos

Digitized by Google

nationaux leur complète liberté d'action dans l'exploitation des terrains aurifères (1). Notre modération et nos hésitations ayant été prises pour de la faiblesse, Cabral revint bientôt à Mapa et retrouva au contesté une autorité plus grande qu'auparavant. Il en profita pour molester nos nationaux, entraver leur commerce et empêcher l'exportation de l'or vers la Guyane, tarissant ainsi la meilleure source de revenus de la colonie. Enhardi par notre abstention, il ne se contenta pas d'assurer son autorité à Mapa, mais l'établit encore à Counani et à Cachipour, en y créant des intendances et en nommant des capitaines chargés d'y imposer la domination brésilienne. Ses émissaires vinrent même jusqu'à l'Oyapock. Une lettre du maire de Cayenne, fait ressortir ce fâcheux état de choses :

« Il n'est pas un coin du territoire contesté, dit-il, où le Brésil n'ait, depuis quelque temps, assis son autorité. La France, au contraire, ne cherche même pas à conserver ses positions. Elle fait de la diplomatie, pendant que le Brésil agit. Voilà maintenant que celui-ci refuse d'accepter l'arbitrage. Son but est évident. Il veut profiter du temps, qu'il gagne de cette façon, pour prendre possession du contesté, de telle sorte qu'il puisse invoquer ses droits acquis au moment où la question reviendra sur le tapis. »

Dernièrement, la chambre de commerce de la Guyane française protestait contre l'établissement au contesté d'une banque brésilo-américaine qui détournerait vers le Brésil l'or qui prenait en grande partie le chemin de la France. Depuis, c'est le conseil général de la Guyane qui, las de protester en vain auprès du gouvernement, a donné sa démission. La municipalité de Cayenne a fait de même. La situation s'aggrave au contesté, mais le ministère des affaires étrangères négocie toujours avec le Brésil, qui ne se presse pas de changer un état de choses qui lui est aussi profitable.

Nouvelle-Calédonie : *Commerce avec les îles océaniennes.* — La Nouvelle-Calédonie est très bien placée pour être l'entrepôt des produits des îles océaniennes et ces dernières se développent chaque année. Pour l'archipel de la Nouvelle-Bretagne, les exportations, pendant les 10 premiers mois de 1894, ont été de 2.400 tonnes de coprah, 290 balles de coton, 30 t. de biche de mer et 150.000 turbos nacrés. L'île de Rotumah fait pour un million de commerce de café et de coprah par an. Fidji a un mouvement de 15 millions; les îles Gilbert, 375.000 francs (coprah et ailerons de requins); les Tonga, 1.617.300 fr. à l'importation et 1.980.000 fr. à l'exportation; le tonnage de ces dernières îles a été de 65.222 t. à l'entrée et de 79.229 t. à la sortie. Il est regrettable que le commerce français n'entre pour rien dans ce mouvement, tout entier aux mains d'Anglais, Allemands, Suédois, Norvégiens et Danois.

Naturalisations : *France.* — *L'Officiel* du 9 janvier 1895 a publié le rapport relatif aux naturalisations en 1894. Peu nombreuses avant la loi du 26 juin 1889, les naturalisations se sont élevées à 5.984 en 1890, 5.371

(1) Voir *Rev. Fr.*, août 1895, t. XX, p. 473 : *L'affaire de Mapa et le rapport Péros.*

Digitized by Google

en 1891, 4.537 en 1892, 4.212 en 1893 et 5.759 en 1894, en augmentation sensible sur les deux années précédentes. Les étrangers ainsi devenus Français comprennent 4.402 hommes, soit 76 0/0, et 1.357 femmes, soit 23 0/0. L'influence de la femme française se fait sentir dans les mariages croisés, car 2.304 hommes, soit 52 0/0, sont mariés à des Françaises. Cette proportion qui avait été de 55 0/0 en 1892, était tombée à 47 0/0 en 1893. Au point de vue de la nationalité d'origine voici quel est le classement des naturalisés : Italiens 1.553, soit environ 35 0/0; Alsaciens-Lorrains 948, environ 22 0/0; Belges 893, environ 20 0/0; Allemands 288, environ 7 0/0; Luxembourgeois 173, environ 4 0/0; Suisses 166, environ 4 0/0; Russes et Polonais 102, environ 2 0/0; Austro-Hongrois 81, environ 2 0/0; Espagnols 66, environ 1 0/0; divers 129, environ 3 0/0. On remarquera qu'il n'y a pas d'Anglais dans ces chiffres.

Pendant l'année 1894, 12.409 personnes (7.500 hommes et 4.909 femmes) sont devenues Françaises par voie de naturalisation, déclaration ou réintégration. A ce nombre il faut ajouter 10.233 mineurs, dont 9.099 sont devenus irrévocablement Français, et 1.134 ont la faculté de répudier cette qualité dans l'année qui suivra leur majorité. Le nombre total de nos acquisitions est de 22.642. Ce chiffre n'était que de 15.241 en 1893. Les résultats de l'année 1894 sont donc très supérieurs à ceux de 1893. L'augmentation est surtout sensible en ce qui concerne les Italiens : beaucoup d'entre eux, dit le rapport, ont demandé leur naturalisation en raison de l'impression profonde causée par l'assassinat du président Carnot par Caserio (24 juin 1894).

Un autre motif d'augmentation est causé par la loi du 8 août 1893 relative au séjour des étrangers en France et à la protection du travail national. Cette loi a augmenté le chiffre des naturalisations, soit parce que les étrangers y ont vu un moyen d'échapper à des formatités et à une surveillance gênantes, soit parce que les patrons, responsables du défaut de déclarations, se sont montrés plus difficiles pour l'admission d'ouvriers non français.

Colonies. — En dehors de l'Algérie-Tunisie, dont il a été parlé (voir janv. 1896), la naturalisation a été accordée : à la Guadeloupe, à 1 Italien et 1 Maltais; à la Martinique, à 1 Autrichien et 2 Anglais; à la Réunion, à 1 Italien, 1 Anglais, 6 Chinois; à la N^lle^-Calédonie, à 1 Alsacien-Lorrain et 1 Anglais; en Cochinchine, à 2 Alsaciens-Lorrains, 1 Italien, 1 Allemand, 1 Suisse, 1 Luxembourgeois, 1 Espagnol, 1 Polonais, 1 Américain et 1 indigène; au Tonkin et en Annam, à 3 Suisses, 1 Espagnol, 1 Portugais et 30 indigènes. Il y avait eu, dans ce dernier pays, 45 naturalisations en 1893.

Belgique : *Commerce.* — D'après le rapport du consul général de France à Anvers, le commerce extérieur total de la Belgique, en 1894, a été de 5.127 millions de francs (soit 273 millions de moins qu'en 1893), dont 2.703 millions d'importations (en moins 107 millions) et 1.574 millions d'exportations (en moins 600.000 fr.). Les marchandises que la Belgique a reçues de l'extérieur pour sa propre consommation ont une valeur de

Digitized by Google

1.574 millions. La valeur des produits belges exportés a été de 1.303 millions (en moins sur 1893 : 52 millions). Le reste représente le transit.

Les échanges de la Belgique avec les pays d'Europe représentent, en 1894, 79,1 0/0 du mouvement des importations et exportations réunies. La France tient toujours le premier rang avec 285 millions d'exportations belges (diminution de 8 0/0) et 282 millions d'importations françaises (augmentation de 1 0/0). L'Allemagne vient ensuite avec plus de 184 millions d'importations en Belgique et 294 millions d'exportations belges.

L'Angleterre n'occupe que le 3e rang; elle vend à la Belgique pour plus de 177 millions et lui achète pour 235 millions. Les Pays-Bas ont vendu pour 174 millions et acheté pour 154. La Russie a vendu pour 105 millions et acheté pour 21. Les États-Unis ont vendu pour 126 millions et acheté pour 42 millions (en diminution de 7 et 16 0/0); etc.

Comme on le voit, les échanges entre la France et la Belgique sont à peu près égaux. L'Allemagne et l'Angleterre sont un excellent marché pour les produits belges, ces deux pays important en Belgique beaucoup moins de marchandises qu'ils n'en reçoivent. Par contre, les Pays-Bas et surtout les États-Unis et la Russie envoient à la Belgique beaucoup plus de produits qu'ils ne lui en prennent.

Marine marchande. — Le nombre des navires de la marine marchande belge est descendu de 56 en 1893, à 55 en 1894, mais le tonnage est monté de 75.538 tx à 79.188. De ces navires, 51 relèvent du port d'Anvers.

Roumanie : *Commerce comparé.* — On pourrait croire qu'en Roumanie, pays de race latine, le commerce français a une place importante. On va en juger. L'Angleterre qui importait en Roumanie 21,88 0/0 des importations totales de cette dernière, en 1883, en importait 21,84 0/0 en 1893; elle reste donc stationnaire et même ne doit de conserver son rang qu'à ses importations de houille. L'Autriche, dont les importations entraient, en 1883, pour 42,78 0/0 dans celles de Roumanie, est tombée à 13,42 0/0 en 1889 pour se relever à 25,64 0/0 en 1893. L'Allemagne, au contraire, a vu son pourcentage monter de 12,20 0/0 en 1883 à 31,97 0/0 en 1891 pour s'abaisser légèrement à 27,38 0/0 en 1893. La France a périclité; de 10,14 0/0, ses importations en Roumanie sont tombées à 4,88 0/0 en 1886 pour se relever à 10,93 0/0 en 1889 et retomber à 8,24 0/0 en 1893. Enfin, la Belgique est passée, de 1,58 0/0 en 1883 à 5,14 0/0 en 1893. L'état d'infériorité dans lequel se trouve la France est d'autant plus incompréhensible qu'en Roumanie nos nationaux sont parfaitement accueillis et que la langue française est parlée couramment dans la haute société.

La « Maison du marin » de Dunkerque. — On a inauguré, dernièrement, à Dunkerque, un établissement où un certain nombre de marins pourront prendre pension. Cette œuvre philanthropique, la 1re qui soit établie en France, que la Chambre de commerce de Dunkerque a prise sous son patronage, rappelle les « Sailors homes » d'Angleterre.

Digitized by Google

La « Maison du marin » de Dunkerque comporte le logement pour 12 pensionnaires, avec les facilités pour doubler ce chiffre si l'œuvre prospère. Chaque marin coûte 3 francs par jour pour le logement et 3 repas; mais la Société ne leur demande que 1 fr. 50, car elle n'est pas destinée à réaliser des bénéfices, au contraire. Les ressources actuelles sont de 12.600 fr. Cette œuvre si intéressante, qui a pour but de protéger les marins, de les encourager à ménager un salaire péniblement acquis et de faciliter le bon recrutement des équipages, est de celles qu'on ne saurait trop voir se multiplier.

Petites nouvelles : *Médaille coloniale.* -- Le droit à la médaille coloniale et le bénéfice de la campagne de guerre ont été accordés aux militaires qui ont pris part : 1° à la mission du lt Baud à la Côte d'Ivoire, du 26 mars au 15 juin 1895; 2° aux opérations dans le haut Oubangui, du 1er janv. 1894 au 1er juin 1895.

Ils ont été également accordés (décret 22 f. 1896) aux militaires ayant fait partie de la mission du capitaine Toutée qui a opéré dans les territoires du moyen Niger, du 23 janvier au 2 août 1895.

— Un décret modifie l'organisation centrale du ministère des colonies qui comprendra 4 directions : affaires politiques et administratives, affaires commerciales et colonisation, personnel et comptabilité, défense. M. Roume passe à la 1re direction, M. de Lavaissière de Lavergne à la 3e.

— M. d'Albéca, qui avait accompagné le général Dodds dans la campagne du Dahomey et écrit sur ce pays un ouvrage fort remarqué, est décédé à Assinie (Côte d'Ivoire), où il était administrateur colonial, à l'âge de 38 ans.

— Par décret du 25 fév., M. Eugène Bertin a été nommé gouverneur de 3e classe, et chargé provisoirement du gouvernement de la Côte d'Ivoire, où il remplace M. Binger.

— Par décret du 15 fév., M. Girod est nommé gouverneur de l'Inde française en remplacement de M. Clément Thomas.

— La 21e caravane d'Arcueil quittera Paris à la fin de mars afin de se rendre à Athènes pour assister aux Jeux Olympiques. Elle gagnera la Grèce par Modane, Brindisi et Patras; le retour s'effectuera par Brindisi, Bologne et le St-Gothard. La durée du séjour en Grèce sera de 13 jours. Le récit de la 19e caravane (Grèce et Orient) a été publié en un fort beau volume illustré (Mersch, éditeur).

Bibliographie du Congo, 1880-1895, par A.-J. Wauters. — Cette publication, qui résume une somme de travail considérable, est le catalogue méthodique de 3.800 ouvrages, brochures, notices et cartes relatifs à l'histoire, la géographie et la colonisation du Congo. Le nom et la compétence de son auteur, aidé dans son travail par M. Buyl, assurent à ce travail une autorité indiscutable. Tous ceux qu'intéressent la colonisation belge et l'exploration de l'Afrique centrale, trouveront là les sources des matériaux accumulés par 20 années d'études et de consciencieuses recherches. (Édité par le *Mouvement géographique*, à Bruxelles.)

Le **Katanga**, par le capitaine Van Ortroy, Bruxelles, Schepens, éditeur. Cette intéressante brochure est une étude historique, géographique et climatérique de cette rég'on du sud du Congo.

— Le **Résumé de Géographie** du colonel Niox est aujourd'hui achevé. La 3e partie est consacrée à l'Asie, l'Afrique, l'Amérique et l'Océanie (le 1er et le 2e concernant la France et l'Europe). Ainsi se trouve terminée une œuvre commencée depuis plusieurs années et poursuivie avec toute la conscience habituelle à l'auteur. Elle

Digitized by Google

présente un tableau résumé de la géographie physique et historique du globe, assez synthétique et assez lumineux pour que la lecture en soit à la fois profitable à ceux qui se proposent d'apprendre, et également facile à ceux qui désirent seulement retrouver des notions déjà acquises, mais plus ou moins effacées de la mémoire. C'est en même temps un memento utile pour tous ceux qui suivent les événements des pays hors d'Europe, événements qui, de nos jours, prennent une si grande importance.

Cette publication, qui fait le plus grand honneur au colonel Niox, dont les ouvrages sont si appréciés dans le monde militaire et scientifique principalement, est accompagnée d'atlas du même auteur, qui en forment en quelque sorte le complément indispensable (Delagrave, éditeur).

— **Annuaire de l'armée coloniale, almanach du marsouin pour 1896,** par Ned-Noll. Lavauzelle, éditeur. — Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, une sèche et aride nomenclature, contenant seulement l'état du personnel des troupes de la marine et des corps indigènes. Ce livre d'or de l'armée coloniale contient une revue complète de tous les faits d'armes accomplis pendant l'année 1895, et met en relief bien des actes de dévouement et d'héroïsme trop peu connus. C'est, sous ce rapport, un ouvrage des plus utiles à consulter, rédigé avec beaucoup de compétence et de talent par un de ces nombreux officiers d'infanterie de marine qui ont porté haut le drapeau de la France sur tous les points du globe. Histoire de nos colonies, récits militaires, études sur l'armée coloniale, tels sont les chapitres les plus en vue de cette publication éditée avec soin, ornée d'illustrations, de nombreux croquis et cartes géographiques.

— Les débats qui ont eu lieu dernièrement devant les Chambres au sujet de l'emprunt de 80 millions du Tonkin donnent une nouvelle actualité au livre de M. de Lanessan, la **Colonisation française en Indo-Chine,** publiée chez l'éditeur F. Alcan. Les projets de chemins de fer étudiés par l'auteur, et l'indication des moyens à employer pour tirer parti des richesses naturelles de l'Indo-Chine sont particulièrement à remarquer.

— **En Scandinavie,** par Al. Boutroue. Em. Leroux, éditeur. — Dans cette brochure, accompagnée d'une carte, M. Boutroue raconte avec beaucoup d'humour ses pérégrinations sur les côtes de Norvège jusqu'au cap Nord et décrit avec beaucoup d'intérêt le pays, ses monuments et ses habitants.

Étude des arbres à quinquina, par le dr Verrier, J. André, éditeur. M. le dr Verrier, un de nos collaborateurs, a publié sous ce titre une étude, qui se recommande d'elle-même, sur les conditions propres à la culture des arbres à quinquina et leur introduction dans nos colonies africaines. La prise de possession de Madagascar donne une grande actualité à cette si utile brochure.

La Banque de France, par Ed. Demachy, Savine, éditeur. Tel est le titre d'un ouvrage approfondi sur le renouvellement du privilège de la Banque, les caisses d'épargne, l'or et l'argent, toutes questions à l'ordre du jour.

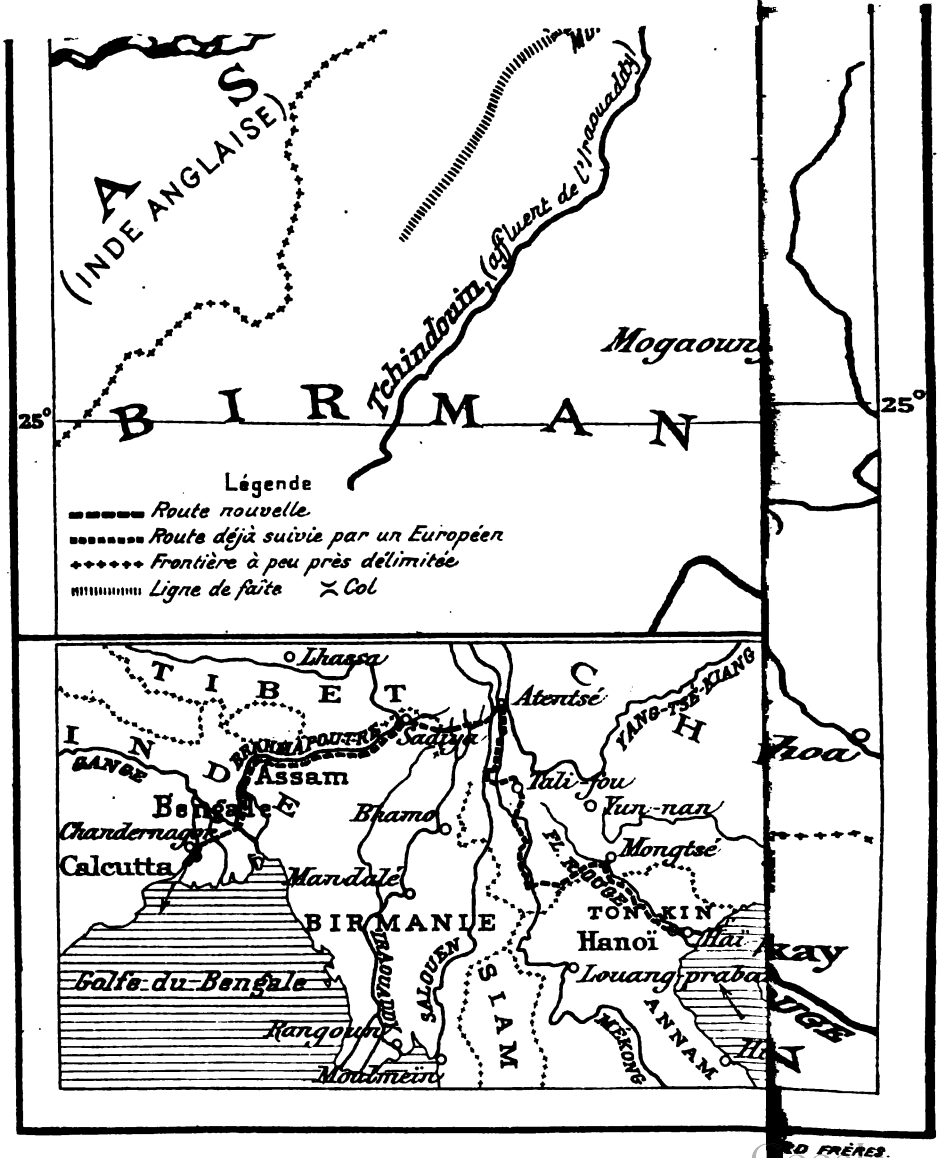
Signalons la réapparition de l'**Europe militaire,** revue des questions d'art et d'histoire militaires, et la transformation en publication bimensuelle du **Paris-Canada,** organe des intérêts franco-canadiens, à Paris.

Le Gérant, ÉDOUARD MARBEAU.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 4136-2-96. — (Encre Lorilleux).

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

DU TONKIN AUX INDES PAR LE YUNNAN[1]

EXPLORATION DU PRINCE HENRI D'ORLÉANS

C'est au milieu de juin 1895 que le prince Henri d'Orléans et ses compagnons quittaient Tali-fou. Pendant leur séjour à Tali, ils avaient pu remonter leur caravane avec un bon chef muletier et un Chinois chrétien, servant d'interprète, avec lequel la conversation se faisait en latin. Joseph, c'était son nom, rendit à la mission les plus grands services. Les deux Annamites et quelques mafous complétaient la caravane.

Celle-ci arrive tout d'abord à Feylong-Kiao, où elle traverse le Mékong sur un beau pont, le dernier dans le nord jusqu'à Tsiamdo. Il n'y a de route que sur la rive gauche; la rive droite est impraticable pour les mulets, très peu connue et n'est habitée que par des populations sauvages. Attiré par l'appât du nouveau, c'est cette dernière voie que prend le prince Henri. Les renseignements qui lui ont été donnés ne sont pas trompeurs. Les porteurs. sont obligés en effet de décharger constamment les bagages pour faciliter le passage des mulets. La besogne est très pénible; il faut avoir le pic en main et faire un véritable travail de cantonnier. Pour comble de malheur, la saison est celle des pluies; bêtes et gens glissent et tombent fréquemment. Un jour même cinq mulets dégringolèrent avec leur charge au fond d'un ravin profond d'une trentaine de mètres. Ce ne fut pas une petite affaire de relever les bâts, de les raccommoder et de les remonter sous une pluie battante pendant que les mulets, qui étaient restés sains et saufs dans cette chute formidable, broutaient tranquillement au fond du ravin, comme s'ils eussent été faits de caoutchouc. Cette marche si pénible avait eu pour conséquence d'amener quelques désertions parmi les porteurs, qui avaient pu cependant être remplacés par des gens du pays.

Au bout de 15 jours, la mission arrivait sur la rive gauche de la Salouen et la remontait pendant plusieurs jours, après avoir rencontré des Lissous soumis à la Chine.

Le 9 juillet, la caravane se retrouve sur la rive droite du Mékong

(1) Voir *Rev. Fr.* mars 1896, t. XXI, p. 129.

Digitized by Google

qu'elle remonte jusqu'au 11 août à Into. De route, point. C'est tout au plus si les mulets peuvent passer au milieu de nombreux éboulis. Un jour, un mulet tombe dans le fleuve, mais sa charge est heureusement arrêtée avant d'avoir atteint l'eau. Entraîné par le courant, l'animal traverse le fleuve et aborde à la rive opposée; mais les habitants le chassent et le renvoient par la même voie. Les Lissous et les Lamajens, qui habitent sur la rive droite du Mékong, ne suscitent nulle difficulté au passage des voyageurs, qu'ils semblent plutôt craindre. Ce sont des populations pauvres, en butte aux incursions des brigands de la Salouen, contre lesquelles elles ne peuvent pas se protéger. Dans une circonstance seulement, M. Roux a eu à subir le vol de deux valises, ce qui l'a privé de son théodolite pour faire ses observations. Désormais les relevés ne pourront plus être faits qu'à la boussole, car malgré les promesses de récompenses, les objets volés n'ont pu être retrouvés.

Into est en face de Shiao-Ouïsi, où le prince Henri retrouve un missionnaire français, le père Tinlet, qu'il avait précédemment rencontré au Ssé-Tchouen, lors de son voyage avec M. Bonvalot. Il lui apprend que le passage sur la rive droite du Mékong est impraticable en aval de Tsékou, des rochers à pic formant une barrière infranchissable. « Deux jours au-dessus d'Into, dit le prince, nous sommes donc obligés de traverser le Mékong, passage dangereux, sur de petites pirogues lancées au milieu de rapides. On s'en tire pourtant sans accident. Le 19 août nous repassons le Mékong par un pont de cordes sur lequel hommes et animaux glissent tour à tour attachés à une petite sellette de bois, et on arrive à Tsékou.

» Tsékou, station de la mission du Tibet, est habité par deux missionnaires dont nous recevons le meilleur accueil possible. Bien que sous la juridiction du Yunnan, nous sommes en pays de langue tibétaine. Quelques jours auparavant, nous avons terminé l'exploration du Mékong en Chine. Au delà de ce point, son cours a été relevé par MM. Cooper, Gill et Mesny, le comte Szécheny, le Pandit A.-K. et les missionnaires jusqu'à Tsiamdo. Au nord de ce point, M. Bonvalot et moi, et M. Rockkill l'avons traversé. Pour que le cours soit entièrement connu, il ne resterait plus qu'à en relever une partie à travers le Dégué jusqu'aux sources. Nous avons donc terminé notre mission proprement dite et rempli le but que nous nous étions proposé. Il s'agit de rentrer. »

Digitized by Google

Le séjour à Tsékou fut prolongé en raison de l'état de santé du prince Henri, qui profita de la bonne hospitalité des missionnaires pour se remettre de ses fièvres. Pendant ce temps, M. Roux avait poussé à 3 jours dans le nord jusqu'à Atentsé. A Tsékou, le prince put acquérir des Lissous et des Mossos de la région des cahiers de prières des sorciers écrits avec des hiéroglyphes et les fit traduire en sa présence. Pour la seconde fois aussi, il reconstitua sa caravane, qui, outre l'interprète Joseph, 2 Chinois et les Annamites, comprenait 26 hommes de Tsékou ou des environs. Ces gens, vêtus à la tibétaine, parlaient le tibétain. Métis de différentes races, ils savaient presque tous le chinois, et, en plus, parlaient quelques dialectes comme le mosso, le lousé et le lissou. Recrutés par les soins des missionnaires, ces hommes, qui étaient presque tous chrétiens, s'étaient engagés à suivre partout la caravane. Il lui rendirent les plus grands services.

L'objectif du prince était de gagner les Indes par la route la plus directe et la plus courte, en passant le plus près possible du Dzayul, afin de chercher à résoudre le problème des sources de la Salouen et de l'Iraouaddy. Les muletiers chinois, les collections et tout ce qui n'était pas absolument nécessaire furent renvoyés à Tali-fou, mais cette fois par la grande route qui passe à Ouïsi.

La région à traverser est presque inconnue, les routes y sont. paraît-il, très mauvaises, les habitants sont des sauvages, dont certains, au dire des indigènes, vivent sur des arbres.

Du 10 au 19 septembre, la caravane passe de la vallée du Mékong dans celle de la Salouen, par un col d'une altitude de 3.300 mètres. Un grand pic, plus élevé de 1.000 mètres, reçoit le nom de Francis Garnier. Les habitants sont des Loutsés qui font bon accueil aux voyageurs. Le passage de la Salouen se fait facilement sur de petites pirogues, mais une chaîne, avec un col de 3.600 mètres, se dresse près de Tasou, entre la Salouen et l'un de ses affluents. Il faut absolument passer la montagne, et comme l'escalade est impossible pour les mulets, force est de les renvoyer à Tsékou et de continuer le voyage à pied jusqu'à la fin de décembre, c'est-à-dire pendant trois mois. Cette dernière période du voyage peut se diviser en 3 parties :

1° Du 22 septembre au 18 novembre, depuis la vallée de la Salouen même jusqu'a l'arrivée à la plaine de Khampti;

3° Du 18 au 25 novembre, séjour à Khampti et traversée de la plaine;

Digitized by Google

3° Du 25 novembre au 16 décembre, depuis Khampti jusqu'au premier grand village de l'Assam.

1° Le pays traversé depuis l'abandon des mulets jusqu'à la plaine de Khampti, n'est formé que de montagnes escarpées, cachant leurs pentes raides sous des forêts; à leur pied coulent de gros torrents aux eaux glacées. « Des routes, il n'y en a, à proprement dire, pas. On escalade les côtes à quatre pattes en s'aidant autant des pieds que des mains, en s'accrochant tant bien que mal aux racines lorsqu'on en trouve; on passe les rochers en cherchant un point d'appui sur les moindres anfractuosités; lorsque la roche est trop haute, les rares passants ont dressé contre elle un tronc d'arbre, marqué d'encoches; c'est l'échelle sur laquelle il faut se hisser. Les torrents sont traversés à l'aide de ponts en rotin auxquels on se suspend dans une sorte de cerceau; on s'aide avec les pieds ou les mains; ou bien on jette sur le cours d'eau un bambou, sur lequel il faut garder l'équilibre. Quand les eaux ne sont pas trop profondes, on passe à gué. Certains torrents sont utilisés comme voies de communication; durant deux ou trois jours on les suit, sautant de pierre en pierre, glissant, arrivant à tenir avec difficulté, tombant sans cesse. Dans cette marche, on n'est jamais sec; lorsqu'on a eu le bonheur de ne pas tomber de tout son long dans l'eau, la pluie se charge de mouiller la partie des vêtements que n'aurait pas atteinte l'eau du torrent. »

Les villages sont très rares, les plus rapprochés ne se trouvant qu'à 3 jours les uns des autres; les habitants sont des sauvages à peu près nus, ne portant qu'un petit pagne. Quelques-uns parlent le lissou que comprennent plusieurs porteurs, ce qui ménage un bon accueil aux voyageurs. Dans ce pays, presque inhabité, la nourriture d'une caravane de 40 hommes est extrêmement difficile à assurer; on ne peut charger d'approvisionnements les porteurs au delà d'une certaine limite, et parfois on ne trouve qu'une quantité insuffisante de riz à acheter.

Des incidents imprévus opposent souvent le plus grand obstacle à la marche des explorateurs. Ceux-ci se trouvent un jour arrêtés sur les rives d'un torrent débordé; il y a bien un pont de cordes, mais les eaux le recouvrent complètement et, en essayant de le passer, on serait entraîné par le courant. En temps ordinaire, on peut passer en radeau, mais les indigènes ne veulent pas essayer, car le passage est trop dan-

Digitized by Google

gereux. « Quand les eaux montent, disent-ils, on ne passe pas, on reste chez soi ». Il n'y a plus qu'à camper sur les bords du torrent; mais la tente est à peine établie sur un amas de galets que les eaux, qui montent sans cesse, menacent de l'envahir. Malgré la nuit noire et la pluie battante, il faut décamper à la hâte et se réfugier sous un grand rocher dans les bois. Au petit jour, on allume le feu, lorsque tout à coup un homme s'écrie : « Les eaux ont baissé ! » Bien qu'invraisemblable, le fait est pourtant vrai. En effet, par un phénomène constaté plusieurs fois dans la suite, le niveau du torrent suit un mouvement régulier avec le jour : bas dans la matinée, il augmente le soir. La pluie a cessé, on passe rapidement sur le pont de cordes, et l'on aborde avec joie la rive opposée.

2° Les indigènes parlaient d'une grande plaine qu'ils décrivaient comme un vrai paradis où se trouvaient de nombreux villages, habités par des gens à dents noires et portant turban. Cette perspective, fort agréable quand on en est réduit pendant 10 jours à ne manger que du riz cuit à l'eau sans assaisonnement, sans même un grain de sel, stimule l'ardeur de la caravane. C'est le 18 novembre qu'elle arrive dans cette plaine qui n'est autre que le pays de Kampti où se trouvent des Shans, des Thaïs, qui parlent la langue de leurs frères des bords du Mékong. Le pays est ici connu, car plusieurs Anglais sont venus de l'Assam jusqu'à Kampti. Mais, bien qu'en présence d'une race plus instruite et plus civilisée, qui a déjà vu des voyageurs européens, la mission rencontre de grandes difficultés. C'est même à partir de ce point que commence la partie la plus ardue de son exploration.

Les habitants, tout d'abord, sont d'une exigence extrême au point de vue des cadeaux; ils demandent constamment de l'argent, des fusils et toutes sortes d'objets. Les parents du roi sont d'une rapacité inouïe. Le fils du roi va même jusqu'à demander au prince Henri de lui donner ses bottes. Pour continuer le voyage, il faut malheureusement passer par quelques-unes de ces exigences, et la difficulté de se faire comprendre complique encore la situation. En effet, le prince Henri parle latin à Joseph, qui traduit en chinois à l'un des Tibétains; celui-ci transmet ce qui lui est dit en lissou à l'un des porteurs; le porteur parle sa langue à un Thaï, lequel répète enfin ce qu'on lui a dit au chef de Kampti.

3° Trois routes mènent dans l'Assam; une dans le sud assez longue

Digitized by Google

et déjà suivie par les Anglais; une dans le nord allant au Dzayul, par le pays dangereux des Mishmi; une troisième, à l'ouest, escaladant de nombreuses montagnes, mais plus courte, et n'ayant encore été suivie par aucun européen. C'est celle que choisit le prince.

Le 24 novembre, la caravane quitte Kampti pour franchir le massif qui sépare le bassin de l'Iraouaddy de celui du Brahmapoutre. Cette partie du voyage est la plus dangereuse et la plus pénible. Outre les difficultés ordinaires : escalade de montagnes, marche dans les torrents, équilibre à garder sur des ponts de bambou, etc., s'ajoutent des obstacles de toute nature. Les villages sont extrêmement rares, on n'y trouve presque pas de vivres et les quelques porteurs indigènes récemment engagés s'enfuient à la pensée d'avoir à traverser un véritable désert de forêts pendant 140 kilomètres, au milieu des montagnes.

Pour comble de malechance, les porteurs ont pris des germes de fièvre dans les nuits brumeuses de Kampti et, fatigués, anémiés, harassés, ont toutes les peines du monde à avancer. M. Roux est pris d'un fort accès de fièvre, et bientôt M. Briffaut est atteint à son tour.

Il y a 8 jours que la caravane a quitté Kampti. Retourner en arrière dans un pays malsain, ne remettrait sans doute pas les hommes; envoyer chercher des vivres n'avancerait pas beaucoup, car on continuerait pendant ce temps à manger sur place ses approvisionnements, avec le risque de ne pas en recevoir de nouveaux. Il faut donc continuer à avancer à tout prix. Le prince divise sa colonne en deux. Les moins forts partiront tout d'abord avec le guide et, s'ils trouvent des vivres, ils en enverront aussitôt à la seconde colonne.

Au bout d'un jour, M. Roux ne se sent pas de force à partir. « Il me prie, dit le prince, de partir avec la seconde colonne, et m'écrit un papier certifiant que c'est lui qui me prie instamment de partir. Je le laisse avec 2 hommes et 12 jours de vivres. Quoiqu'il m'en coûte de laisser ainsi dans la montagne, peut-être à 8 jours de tout ravitaillement possible, un compagnon malade, je comprends que mon devoir est de partir. En restant, je ne ferais qu'augmenter d'un membre la troupe qui consomme sur place, et je puis être bien plus utile en allant aussi vite que possible en avant, et en m'occupant du ravitaillement. M. Briffaud malgré sa faiblesse vient avec moi.

» Au bout de deux jours nous passons à 3.000 mètres, par un peu de neige, le col qui nous conduit aux Indes. La joie d'avoir atteint le

Digitized by Google

but de notre voyage est bien effacée pour moi par les soucis qui me tourmentent continuellement. Au bas du col nous trouvons 2 hommes de la première colonne, restés à la recherche d'un vieillard qui, souffrant, n'avançant que difficilement, s'est perdu dans la nuit. Hélas ! on ne l'a pas retrouvé. Les tigres sont nombreux. Il est perdu, le pauvre vieux.

» A la nuit, sur une terrasse au milieu des rhododendrons parmi lesquels nous sommes campés, nos hommes se réunissent en cercle, et s'étant tournés vers Tsékou, s'agenouillent pour réciter pendant près d'une heure de longues litanies. Ils prient pour leur aîné qu'ils ne reverront plus. Des rafales de vent d'ouest font frissonner la cime des arbres, tandis que quelques bûches demi-consumées éclairent mal cette scène lugubre. De ma vie je n'ai vu de spectacle aussi saisissant et aussi profondément triste.

» Pendant les jours qui suivent c'est une marche forcée, à longues étapes. Chacun cherche tout ce qu'il peut donner de forces. On comprend qu'il faut avancer coûte que coûte. On fuit devant la mort. Nos vivres baissent; on est pourtant à la ration. Les hommes ne font que deux repas par jour : 3 écuellées de riz largement étendu d'eau.

» On continue; il n'y a plus qu'un repas; puis, plus rien du tout. Nous sommes obligés d'abandonner 2 de nos hommes malades qui ne peuvent avancer aussi vite que nous. On leur enverra du riz dès que nous en aurons. La tente, les ustensiles sont abandonnés. On ne garde plus que les couvertures et une ou deux marmites. La marche est retardée par des gués continuels, des passages de torrent avec de l'eau jusqu'aux aisselles. Les hommes ont marché 24 heures sans rien manger, lorsque nous trouvons un homme laissé en arrière par la première colonne, avec un sac de riz; c'est le salut ! De plus on nous annonce que nous ne sommes qu'à un jour d'un petit village. Il faut immédiatement songer aux 2 malades restés en arrière. Je promets une forte récompense à qui veut leur porter secours. Un vieux Tibétain Jayo se lève; il repartira en arrière et ramènera ses camarades après leur avoir donné des vivres. »

Enfin, voici un village; ce sont des Mishmis. Là on retrouve la 1re colonne qui, partie avec 24 heures d'avance ne fait que d'arriver. On recueille aussitôt tout ce qu'on peut de riz et on l'envoie en arrière, à la petite colonne de M. Roux.

Digitized by Google

A force d'approvisionner la colonne d'arrivée, il ne reste plus rien pour celle d'avant qui part avec un peu moins d'un jour de vivres pour le premier village important d'Assam, Bishi, qu'on assure être à deux jours de marche. Les hommes disent en riant qu'en mettant beaucoup d'eau dans le riz, cela pourra aller.

Mais pour comble d'infortune, le guide perd la route. Les hommes sont complètement découragés. Le lendemain, après une marche fort pénible à travers bois, on arrive à une hutte de pêcheurs où on trouve un peu de riz et de poisson. Enfin quelques heures après, on rencontre des gens de Bishi. C'est le salut.

Le 16 décembre, la 1re caravane atteint Bishi, c'est-à-dire la plaine de l'Assam, après être restée 16 jours dans les montagnes, sans voir d'habitants. A Bishi, l'abondance règne, au milieu de gens aimables qui, à l'inverse de ceux de Kampti, donnent sans demander. M. Roux n'a toujours pas rejoint la caravane. Le 20, au matin, on annonce tout à coup son arrivée : c'est bien lui, en effet, et la caravane se trouve réunie en entier après avoir passé par de cruelles angoisses.

De Bishi, elle se dirige sur Sadiya, trouvant au cours de sa route des provisions et des bateaux envoyés à sa rencontre. Le 24, elle arrive à Sadiya, sur le Lohit-Brahmapoutre, à l'extrémité N.-E. de la province anglaise d'Assam. Là le prince et ses compagnons prennent le chemin de fer pour Calcutta, où ils arrivent le 6 janvier 1896, près d'un an après leur départ d'Hanoï et après être restés 6 mois sans pouvoir faire parvenir de leurs nouvelles en France.

Tout d'abord, avant de partir pour Bombay et l'Europe, ils font rapatrier par Rangoun et Bhamo les porteurs qui ont fait preuve d'un réel dévouement et montré les qualités dont ils ont puisé le germe auprès des missionnaires français. C'est grâce à ces derniers que l'expédition a pu être menée à bien, car sans l'aide des Pères des Missions étrangères, le prince et ses compagnons n'auraient jamais pu trouver des hommes décidés à les suivre et surtout à ne pas les abandonner au moment le plus critique.

Comme la *Revue* l'a indiqué au début de ce récit, le voyage du prince Henri a eu pour principaux résultats de découvrir la route la plus courte de Chine aux Indes, route vainement cherchée par les Anglais, et de fixer d'une façon certaine les sources de l'Iraouaddy, que les cartes anglaises montrent à tort comme prenant sa source fort loin à

Digitized by Google

l'intérieur du Tibet. Dans la carte publiée par la Société de géographie de Londres, en 1894, sous la direction du général Walker, la Salouen est indiquée comme prenant sa source à la hauteur de Tsékou, tandis que le grand cours d'eau qui traverse le Tibet, sous le nom d'Ourtchan, ne serait autre que l'Iraouaddy. Or l'Ourtchan n'est que la haute Salouen, que l'expédition traversa précisément à la hauteur de Tsékou, près du 28e degré, où le fleuve est encore large et profond. Là, il est connu sous le nom de Lou-Tsé-Kiang. Précédemment, il avait été coupé 1 degré plus au nord, par le pandit hindou Krichna (A-K), qui avait signalé le fait; mais les Anglais, et notamment le service géographique de l'Inde, ne voulurent pas l'admettre.

Quant à l'Iraouaddy, ses sources se trouvent dans l'immense barrière neigeuse qui prolonge l'Himalaya et dont les sommets ne doivent pas avoir moins de 5 à 6.000 mètres. C'est cette barrière que longea au sud l'expédition, qui, des différents cols qu'elle franchit, put fixer à quelques kilomètres les sources de l'Iraouaddy. Les trois grandes branches qui le forment sont, en partant de l'ouest, le Kiou-Kiang, la rivière Télo et le Nam-Kiou, qui ne figuraient sur aucune carte. Le Kiou-Kiang ne sort pas d'une latitude plus nord que 28° 30′.

Depuis son départ du Tonkin, la mission du prince Henri a parcouru 3.400 kilomètres, parmi lesquels 2.400 entièrement nouveaux, dont le relevé a été fait par les soins de M. Roux.

La Société de géographie de Paris a jugé que cette belle exploration était digne de tous ses éloges, et elle a décerné au prince sa grande médaille d'or, la plus haute récompense qu'elle puisse donner à un explorateur.

Dans une séance solennelle, tenue le 11 mars dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, elle avait reçu le prince Henri et son compagnon M. Roux (M. Briffaud n'étant pas à Paris). La croix de la Légion d'honneur y a été publiquement remise au prince par le délégué du ministre des colonies et, quelques jours après, la même distinction était accordée à l'enseigne de vaisseau Roux qui, ayant été à la peine, se trouve aussi être à l'honneur.

Digitized by Google

LA QUESTION DU NIGER

ET LES NÉGOCIATIONS AVEC L'ANGLETERRE

La convention du 15 janvier 1896, qui a réglé les situations respectives de la France et de l'Angleterre dans le bassin du Mékong, contenait *in fine* une disposition portant que des commissaires seraient nommés pour « fixer de commun accord, après examen des titres invoqués de part et d'autre, la délimitation la plus équitable entre les possessions françaises et anglaises dans la région située à l'ouest du Bas-Niger ».

Ces commissaires furent désignés fort peu de temps après la signature de la convention. C'étaient, pour la France, MM. Roume, directeur des affaires politiques au ministère des colonies, et Larrouy, ministre plénipotentiaire, sous-directeur des protectorats au ministère des affaires étrangères, et, pour l'Angleterre, M. Henry Howard, sir Augustus Hemming, gouverneur de la Guyane anglaise, et le colonel Everett.

Les délégués se réunirent à Paris et se mirent immédiatement à l'œuvre. Voici tantôt deux mois que durent les négociations et elles ne semblent pas près de finir, car les difficultés à aplanir sont grandes pour arriver à un accord qui permette de concilier les intérêts des deux nations. La tâche des commissaires est d'autant plus ardue qu'ils ont entrepris de régler les questions pendantes, non seulement à l'ouest du Bas-Niger, mais encore à l'est, dans la région de la Bénoué, où les prétentions de la *Royal Niger Company* sont peut-être plus grandes encore que dans la partie occidentale des territoires qu'elle revendique comme rentrant dans sa sphère d'action et d'exploitation. Enfin, la question de la libre navigation du Niger ne peut rester sans recevoir une solution conforme aux principes de l'acte de Berlin. A une époque où ce puissant facteur qu'on appelle l'opinion publique exerce une influence nullement négligeable sur les décisions à intervenir dans les hautes sphères, il est nécessaire non seulement de rappeler les points en litige, mais encore de faire ressortir les droits et les prétentions de la France dans le bassin du Niger.

Digitized by Google

L'OUEST DU BAS-NIGER

Tandis que la France est maîtresse du cours supérieur et du cours moyen du Niger, la partie inférieure du grand fleuve soudanais se trouve entre les mains de l'Angleterre, représentée par la Cie royale du Niger. Jusqu'au commencement de 1895, une partie du bassin du fleuve échappait encore à toute influence européenne reconnue, notamment dans les régions voisines de Say, Gomba, Badjibo. Le cours même du fleuve n'avait pas été jusqu'alors entièrement relevé, et son tracé, dans un secteur au nord de Boussa, ne figurait encore sur les cartes qu'approximativement.

C'est à la fin de 1894 que plusieurs missions françaises se mettaient en mouvement pour rattacher au Niger et à nos possessions du Soudan l'hinterland du Dahomey. Le 26 novembre, le commandant Decœur, qui venait d'arriver de Nikki, capitale du Borgou, signait avec le roi de ce pays, un traité de protectorat que confirmait, peu après, la mission Alby, arrivée quelques jours plus tard. Le 20 janvier 1895, M. Ballot, gouverneur du Dahomey, arrivait à son tour à Nikki et poussait jusqu'à Boussa (29 janvier) pour reconnaître le pays compris entre Nikki et le Niger (1).

D'un autre côté, la mission Decœur-Baud arrivait à Say le 31 janvier, par l'intérieur, y confirmait le traité conclu à Ouro-Guéladjio (août 1891) par Monteil et, précédant toujours la mission allemande Grüner-de Carnap, descendait le Niger jusqu'au delà de Léaba (au sud de Boussa), signant partout des traités sur son passage. Le 21 mars, le commandant Decœur était de retour à Carnotville.

Au moment où il achevait de descendre le Niger, le capitaine Toutée se préparait à le remonter. Après avoir traversé les territoires de Tchaki et de Kitchi, au nord du Yorouba, il était arrivé le 13 février 1895 en face de Badjibo, sur le Niger, sans avoir rencontré sur son passage la moindre trace d'influence anglaise. Là, il fondait le poste d'Arenberg et faisant en sens inverse le trajet du commandant Decœur, remontait le Niger jusqu'à ce qu'il ait trouvé, au delà de Say et de Sinder, des populations ayant traité avec le commandant français de Tombouctou.

(1) Voir *Rev. Fr.*, nov. 1895, t. XX, p, 657, la carte des explorations au Dahomey-Niger.

Digitized by Google

Le résultat de ces missions était d'assurer à la France la possession de la rive droite du Niger entre Say et Arenberg et le protectorat du Borgou. Mais la Cie anglaise du Niger a vivement protesté et nous conteste le protectorat du Borgou ainsi que la possession de Boussa et d'Arenberg.

Elle se fonde, pour faire valoir ses droits sur le Borgou, sur le traité passé par le capitaine anglais Lugard, bien connu par ses massacres dans l'Ouganda. Celui-ci, en effet, arrivé à Nikki, quelques jours avant le commandant Decœur, y avait signé un traité. Lorsque la mission française y entra à son retour, le roi de Nikki, déclara à plusieurs reprises n'avoir pas vu les Anglais et n'avoir rien signé avec eux. C'est alors que le commandant Decœur passa un traité avec lui. Dans une lettre adressée au *Times* (1), le capitaine Lugard a reconnu, depuis, n'avoir pas vu le roi; mais il soutient que son traité n'en est pas moins valable et prétend que la signature royale ne figure pas non plus sur le traité Decœur. Le traité Alby serait, au contraire, régulier. Il y a là une question délicate à régler, et on comprend que les négociateurs franco-anglais soient quelque peu dans l'embarras. Mais si les deux premiers traités doivent s'annuler réciproquement, le 3e, celui de l'administrateur Alby, nous donnerait alors entièrement gain de cause.

Pour revendiquer les territoires de Boussa et Arenberg, la Cie du Niger se fonde sur un traité conclu en 1885 avec le roi de Boussa et sur l'établissement d'une factorerie à Léaba, entre Boussa et Arenberg. Ce traité de 1885 n'a jamais été signifié et la Cie l'exhibe seulement au moment ou l'action de la France la gêne dans son expansion.

Lorsque le capitaine Toutée, à son premier passage à Boussa s'entretint avec le roi sur le traité qu'il aurait signé, ce dernier déclara qu'il n'avait jamais aliéné sa liberté et que les divers papiers qui lui avaient été remis par des blancs n'avaient, à ses yeux, qu'une valeur commerciale, très relative, du reste, puisque les marchands d'Egga lui versaient chaque année 50 sacs de cauris pour être exonérés des droits sur le sel. Pendant que le capitaine Toutée remontait le Niger, le roi de Boussa envoyait des messagers jusqu'au Dahomey pour se rendre compte de la situation des Français et, au retour du capitaine, il lui demanda de placer ses États sous sa protection, ce qui fut fait. En échange de cette protection le roi donna son concours absolu à la mission, lui fournit

(1) Voir *Rev. Fr.*, déc. 1895, t. XX, p. 702.

Digitized by Google

des guides et lui facilita singulièrement le passage des rapides qui faillit avoir pour elle un résultat tragique.

Il est fort intéressant de comparer cette conduite du roi de Boussa et celle qu'il eut avec le capitaine Lugard. Ce dernier, avant de se diriger sur Nikki, s'était rendu, avec M. Watts, à Boussa, dont il appelle le roi « le chef du Borgou ». Voici comment le capitaine Lugard, d'après son propre récit, y fut reçu : « Boussa, dit-il, ne voulut me donner aucune lettre de recommandation pour ses voisins, disant que son messager transmettrait verbalement ses ordres. Il me fournit cependant un guide, en échange d'un cadeau plus qu'exorbitant. Je n'entendis plus jamais parler du messager, et même le guide refusa d'aller plus loin que ma première halte dans le Borgou. J'ai des raisons de croire que Boussa souhaitait, dans son for intérieur, ne jamais me revoir... Pour être plus sûr de son fait, il eut soin de ne me donner aucune lettre de recommandation, et, plus tard, lorsqu'une bande de maraudeurs nous attaqua, nous retrouvâmes, à cet endroit même, un homme que nous avions déjà remarqué à Boussa. Nous quittâmes cette ville sans le moindre regret. »

La réception fort peu aimable et tout à fait indépendante faite au capitaine Lugard est d'autant plus à remarquer, que celui-ci était accompagné de M. Watts, un des principaux administrateurs de la Cie du Niger, et que la présence de ce dernier fut sans aucun effet sur le roi de Boussa. Aussi est-il vraiment difficile de croire qu'après l'accueil fait au capitaine Lugard en septembre 1894, c'est-à-dire plusieurs mois avant l'arrivée de la mission française, la Cie du Niger puisse considérer le roi de Boussa comme son protégé.

Mais si la Cie du Niger n'a aucune autorité sur Boussa, n'a-t-elle pas un résident à Léaba, entre Boussa et Arenberg ?

Il y a, en effet, à Léaba, un représentant de la Cie qui s'appelle Byron-Macaulay. Ce n'est pas un Anglais, comme pourrait le faire croire le nom qu'il porte, mais un simple noir, à demi vêtu, installé dans une misérable case, et dont la seule influence se manifesta, lors du passage de la mission Toutée, par un vol de marchandises qu'il fit commettre au détriment de cette mission. Le petit commerce que ce noir fait à Léaba semble simplement toléré, et le représentant du roi de Boussa ne considère Byron que comme un personnage très inférieur. Ce noir agent de la Cie du Niger n'exerce point d'autorité politique et, au point

Digitized by Google

de vue commercial, il est entièrement sous la coupe des agents du roi de Boussa.

Et quand bien même la Cie du Niger aurait à Léaba ou à Boussa cette autorité que rien n'indique, ce ne serait point un obstacle au maintien du poste français d'Arenberg. Lorsque le capitaine Toutée s'établit ainsi sur les bords du Niger, il le fit dans un pays complètement abandonné, qui avait autrefois subi les incursions des Dahoméens. D'Anglais, point de traces nulle part. A Badjibo, on n'avait pas souvenir d'avoir jamais reçu leur visite. Il fallait, pour en trouver trace, descendre le fleuve assez loin, comme le fit le capitaine Toutée, qui, à Géba, rencontra un noir représentant la Cie du Niger, à Rabba en trouva un second, mais dut aller jusqu'à Egga, à plus de 250 kilomètres en aval de Badjibo pour constater la présence d'un blanc. C'est donc à bon droit que le capitaine Toutée a planté le pavillon français sur un territoire pleinement indépendant.

Dans le parcours qu'il avait effectué du Dahomey au Niger, le capitaine Toutée n'avait pas davantage trouvé trace de la présence d'agents anglais, notamment dans les centres de Tchaki et de Kitchi.

Les dernières explorations françaises ont donc fait justice de cette légende soigneusement entretenue par la Cie du Niger, que le grand fleuve soudanais était anglais jusque bien au delà de Boussa, tout comme la Bénoué l'était jusqu'au delà d'Yola. S'il en avait réellement été ainsi, si les Anglais avaient eu en mains des traités établissant d'une façon indiscutable les droits qu'ils revendiquaient, la Cie du Niger n'aurait pas, à la nouvelle du départ de missions françaises, expédié précipitamment le capitaine Lugard à Boussa et à Nikki. La hâte avec laquelle celui-ci se mit en route faisait bien ressortir le haut intérêt qu'il avait à devancer les Français, et s'il voulait les devancer, c'est que la Cie du Niger n'avait rien de sérieux à leur opposer pour arrêter leur marche sur le Niger.

Les commissaires délégués chargés d'examiner les divers traités qui leur sont soumis et la situation respective des deux nations seront peut-être amenés à une transaction, si la Cie du Niger arrive à étayer de documents sérieux quelqu'une de ses nombreuses prétentions. Et si ces revendications s'appliquaient à Nikki, que des postes français enserrent aujourd'hui au sud et à l'ouest, ce territoire ne pourrait constituer qu'une enclave, tout au plus une impasse, la France devant à tout prix

Digitized by Google

conserver la voie d'accès qui mène du Dahomey au Niger, à la hauteur d'Arenberg.

Cet accès au Niger est d'une importance capitale, car, écartée du fleuve en aval de Boussa, la France n'a plus d'accès direct sur la mer pour ses possessions de la boucle du Niger. Il ne faut pas perdre de vue, en effet, que le Niger, navigable sur environ 900 kilomètres depuis son embouchure, se trouve tout à coup obstrué par une série de rapides qui, sur un parcours d'environ 40 kilomètres en aval de Boussa, interceptent totalement la navigation aux basses eaux et, à l'époque des crues, ne sont franchissables qu'avec les plus grandes difficultés, et pour les pirogues seulement. La navigation est donc totalement arrêtée à ce point.

Rejeter en amont des rapides de Boussa les limites de la zone française, c'est enlever à nos possessions tout accès direct sur la mer, c'est, par suite, les condamner à végéter sans pouvoir trouver un écoulement rapide et à bon marché pour leurs produits, c'est rendre presque inutiles les résultats acquis au prix de tant de peines et de fatigues par nos explorateurs, c'est stériliser par avance tout ce qui pourra être entrepris dans l'hinterland du Dahomey. L'accès du Niger navigable nous est donc absolument indispensable. Sur ce point, les délégués français ne doivent accepter aucun compromis, aucune transaction ; ce serait une faute capitale, une véritable abdication de nos droits et de nos intérêts. Mieux vaudrait rompre les négociations que de céder sur ce point. Les commissaires britanniques, qui représentent un peuple essentiellement pratique et commerçant, comprendront trop la justesse de ce raisonnement pour assumer une responsabilité de cette nature.

LA BÉNOUÉ ET LA LIGNE SAY-BARROUA

On n'a pas oublié les deux expéditions faites par le lieutenant de vaisseau Mizon, sur le Niger et la Bénoué jusqu'à Yola, expéditions auxquelles les entraves et la mauvaise foi de la Cie royale du Niger ont contribué à donner un retentissement considérable.

Dans un premier voyage (1890-1891), la mission était parvenue, non sans peine, à atteindre Yola. Attaquée à l'embouchure du Niger, retenue pendant plus de 6 mois par la baisse des eaux, elle arrivait enfin dans la capitale de l'Adamaoua, tout étonnée de ne plus trouver d'Anglais au

Digitized by Google

delà de ce point. Avant de remonter le fleuve, M. Mizon avait dû prendre l'engagement de ne pas voyager par terre sur les territoires de la Cie, à 100 milles en amont de Yola, limite de ses territoires. Or, bien avant Yola, la mission ne rencontrait déjà plus d'Anglais ni de comptoirs; à Yola, il y avait bien un ponton de la Cie, mais le sultan de l'Adamaoua, Zoubir, ne le tolérait qu'à la condition que les agents de la Cie ne missent pas pied à terrre. Enfin, au delà de Yola, la Cie et ses représentants étaient totalement inconnus.

Bien accueilli par le sultan Zoubir, M. Mizon réussit à signer avec lui un traité de protectorat et obtint qu'un poste militaire français fût établi en permanence à Yola même.

Rentré en France par le Congo en 1892, M. Mizon en repartit presque aussitôt pour revenir à Yola par le Niger, avec une mission commerciale, montée sur deux bâtiments. Surpris par la baisse des eaux avant d'avoir pu atteindre l'Adamaoua, il se rendit auprès du sultan de Mouri, dont il avait constaté la pleine indépendance lors de son premier voyage et passa avec lui un traité de protectorat. En même temps il ouvrit des factoreries dans ses États, et, à la crue des eaux, arriva de nouveau à Yola (19 août 1893). Les obstacles sans cesse suscités par la Cie du Niger ne faisant que croître, une expédition armée par celle-ci menaçant la mission, M. Mizon rentra en France pour essayer d'aplanir ces difficultés. A peine en route sur la Bénoué, la Cie fait saisir un de ses bâtiments resté à Yola, le *Sergent-Malamine*, fermer les comptoirs français et confisquer toutes les marchandises. Deux ans et demi sont écoulés depuis cette audacieuse violation du droit des gens, et depuis cette époque, le gouvernement français n'a pas su obtenir la réparation à laquelle nos nationaux ont un droit incontestable.

La Cie du Niger trouve absolument naturelle sa conduite envers la mission Mizon. Pour elle, le Bas-Niger et la Bénoué sont des cours d'eau fermés, entièrement britanniques, et cela résulte de la convention du 5 août 1890. Dans l'assemblée des actionnaires de la Cie en août 1895 et dans un entretien postérieur, sir George Taubman-Goldie, président de ladite Cie, a fait connaître sa manière de voir qui mérite d'être mise en relief :

« Cette question du Niger est fort simple, mais fort mal comprise en France. Pour bien juger des torts de certains explorateurs français qui

Digitized by Google

se sont livrés à d'inqualifiables agressions contre nous, il faut dire tout d'abord que la limite de nos possessions et des possessions françaises a été réglée par la convention de 1890 signée par M. Waddington et lord Salisbury : par cette convention, la France reconnaît que la limite de sa sphère d'influence au sud, est une ligne allant de Say, sur le Niger, à Barroua, sur le lac Tchad.

» La Cie du Niger avait mis depuis longtemps tout le Niger inférieur sous la juridiction britannique ; elle avait conclu au début de 1890 un traité avec le roi de Boussa, assurant à l'influence britannique toute la région à l'ouest du moyen Niger, qui est indépendante de l'empire de Sokoto. Enfin, en juillet 1890, M. D.-A. King avait obtenu des sultans de Gando et de Sokoto, non seulement la confirmation des précédents traités, mais la reconnaissance absolue de l'influence britannique sur le Sokoto. Je ne veux pas entrer dans de plus longs détails, qui seraient inutiles, mais je dois vous dire, pour vous donner une preuve de notre désir d'accommodement avec la France, que lorsque la convention de 1890 fut sur le point d'être signée, lord Salisbury me fit appeler et je lui déclarai que, bien que la ligne idéale de Say à Barraoua nous enlevât une portion considérable du Niger pour la donner à la France, nous ne faisions pas de difficultés à ce sujet, et acceptions ce sacrifice afin de régler définitivement cette question.

» A ce moment, la France n'avait aucune réclamation à formuler, ni sur le Niger inférieur, ni sur le moyen Niger, aucun intérêt commercial, à l'exception de ceux de nos associés français. Nous avions le droit de croire la question de frontières résolue, lorsqu'en 1891 le colonel Monteil fit un voyage dans nos possessions. Ce fut le signal d'une série d'expéditions agressives plus ou moins officielles et que je ne rappellerai que pour mémoire. »

Sir George cite alors la mission Mizon dont les actes sont absolument « inavouables », les missions envoyées dans l'hinterland du Dahomey, au Borgou, etc.

Ces assertions étalées avec grand fracas dans la presse britannique, ont été relevées comme elles le méritaient par M. Tharel, président de la Cie française de l'Afrique centrale, dans l'assemblée de cette dernière Société tenue peu après celle du Niger. M. Tharel répond point à point à sir Taubman-Goldie. De son exposé très complet, citons cette réfutation de l'interprétation donnée à la convention de 1890 :

Digitized by Google

« A l'appui de sa prétention de fermer le commerce et l'accès du bas Niger, le gouverneur de la Royal Niger Company nous oppose l'arrangement anglo-français du 5 août 1890, qui suivant ses théories, nous interdit toute influence au sud de la ligne Say-Barroua. C'est dans ce sens que la presse de l'époque aurait interprété cet arrangement.

» Nous en demandons bien pardon à sir George, mais en nous reportant au texte même de cet arrangement et aux débats du Parlement et de la presse, nous voyons qu'il limite l'influence de nos possessions méditerranéennes, c'est-à-dire de notre Algérie et de notre Tunisie, à cette ligne de Say-Barroua; qu'il comprend dans la zone d'action de la Cie du Niger, tout ce qui « équitablement » appartient au royaume de Sokoto, mais qu'il est muet, non seulement sur la question du commerce dans le bas Niger, mais encore sur notre pénétration (entreprise dès cette époque) dans l'Adamaoua et le Bornou, d'une part, et dans la boucle du Niger, de l'autre.

» Sir George nous fait observer que c'était déjà bien beau de la part de l'Angleterre de nous reconnaître tout le pays d'Alger au Niger, et d'avoir ainsi, en quelque sorte, ratifié notre occupation d'Algérie. Grand merci ! Lord Salisburry était plus finement ironique lorsqu'il affirmait aux Lords qu'il ne nous avait abandonné que des sables. »

Voici d'ailleurs le texte de la convention du 5 août 1890, dont le § 2 seul est relatif au Soudan :

2° *Le gouvernement de S. M. britannique reconnaît la zone d'influence de la France au sud de ses possessions méditerranéennes, jusqu'à une ligne de Say, sur le Niger, à Barroua, sur le Tchad, tracée de façon à comprendre dans la zone d'action de la Cie du Niger, tout ce qui appartient équitablement au royaume de Sokoto, la ligne restant à déterminer par des commissaires à désigner.*

Ce texte indique bien qu'il s'agit de la délimitation du sud de l'Algérie et de la Tunisie jusqu'au lac Tchad. S'il n'en était pas ainsi, il n'aurait pas été question de la zone d'influence de la France *au sud* de ses possessions *méditerranéennes*. A cette époque, il était fort question de la construction d'un chemin de fer transsaharien, dont M. Georges Rolland s'était fait l'apôtre infatigable. Ce chemin de fer, nous ouvrant le commerce du Soudan, devait aboutir au Tchad d'un côté, au Niger de l'autre, et la convention n'avait d'autre but que d'assurer l'établis-

Digitized by Google

sement de son terminus en territoire français. S'il a été question de Sokoto, c'est que la Cie du Niger faisait valoir un traité passé avec ce royaume, traité que la Cie n'a jamais pu montrer, car le sultan du Sokoto n'a jamais signé de traité politique avec la Cie. Le Sokoto étant supposé avoir des territoires au nord de la ligne droite Say-Barroua, la convention n'avait d'autre but que de laisser au Sokoto ce qui lui appartiendrait *équitablement* au nord de cette ligne.

Quant à argumenter de la convention de 1890 qu'elle interdit à la France toute action dans le Bas-Niger, c'est aller chercher dans ce texte diplomatique ce qui n'y est nullement.

Ce qui prouve bien, d'ailleurs, que la convention de 1890, en dehors du Sokoto, ne s'appliquait pas aux royaumes du Bas-Niger, ce sont les efforts répétés faits seulement depuis cette époque par la Royal Niger Company, pour y faire pénétrer son influence et y asseoir au besoin son autorité. Lorsque la mission Mizon entra dans le Niger et que le but de l'expédition fut connu, la Cie du Niger prit peur, et, après avoir trouvé moyen de retenir déloyalement la mission jusqu'à la baisse des eaux, elle s'empressa de faire partir dans toutes les directions des envoyés chargés de traiter avec les sultans indépendants et de les prévenir contre la mission Mizon.

Si la Cie du Niger avait établi son influence sur les royaumes au sud de la ligne Say-Barroua, si la limite de ses eaux territoriales sur la Bénoué s'était étendue jusqu'à 100 milles en amont d'Yola, comme elle obligeait M. Mizon à le reconnaître, pourquoi aurait-elle envoyé en toute hâte M. Mac-Intosh auprès du sultan du Bornou, M. Mac-Donald auprès du sultan d'Adamaoua, des agents près du sultan de Mouri, le noir King auprès du sultan de Sokoto, démentant ainsi par le fait même de cette dernière mission, motivée par la marche de Monteil du Niger au Tchad, l'existence d'un traité politique avec le Sokoto? L'attitude de la Cie du Niger ne démontrait qu'une chose, c'est que la place était encore à prendre. C'est aussi ce qu'on pensait en Allemagne, puisque cette puissance envoyait au même moment ses explorateurs dans l'Adamaoua et au Bornou.

L'insuccès de ces missions fut complet; plusieurs sultans refusèrent même de recevoir les envoyés britanniques, et celui du Mouri alla jusqu'à interdire l'accès de son royaume aux représentants de la Cie. Le contraste frappant de la mission Mizon signant des traités de protectorat

Digitized by Google

avec les sultans de l'Adamaoua et du Mouri, ne fit qu'exciter les ressentiments de la Cie du Niger. Voyant ses ambitions politiques en partie détruites, son monopole commercial menacé, elle ne recula devant aucun acte violent et malhonnête pour fermer complètement le Niger et ses affluents aux Français. On a vu qu'elle n'avait que trop bien réussi.

Aujourd'hui, les négociateurs franco-anglais doivent tenir compte de ce fait que la Cie du Niger est loin de posséder cette souveraineté absolue qu'elle invoque dans le Bas-Niger et la Bénoué. (Elle est même si peu maîtresse chez elle qu'au début de 1895, les indigènes de Brass ont pu envahir à main armée le chef-lieu de ses établissements et le mettre à sac pendant trois jours.) Ils doivent aussi tenir compte des traités passés au nom de la France avec les sultans, *entièrement indépendants*, de l'Adamaoua et du Mouri, traités qui ne sont d'ailleurs pas contestés. la Cie du Niger n'ayant rien à leur opposer, en dehors d'une prétendue vassalité du Sokoto que rien ne démontre et qui n'existe pas d'ailleurs.

La France ne saurait abandonner Yola, où elle a établi un poste, et qui lui est indispensable pour l'accès de ses territoires voisins du Tchad. On n'a pas oublié que la convention franco-allemande de délimitation du Kameroun-Congo (4 fév. 1894) a laissé à la France, au sud des territoires allemands en forme de bec de canard (1), le point saillant de Bifara, sur le Mayo Kebbi, affluent navigable de la Bénoué, précisément dans le but de nous ménager un point d'accès par le Niger et la Bénoué. Renoncer à Yola et à la haute Bénoué serait donc abdiquer toute influence dans ces parages, et rendre absolument nuls et sans effet les avantages obtenus dans la convention franco-allemande.

LA LIBRE NAVIGATION DU NIGER

Quelle que soit l'étendue des territoires que la France possédera au Niger, il est un point important que les négociateurs devront examiner: c'est celui qui est relatif à la libre navigation du Niger. On sait ce qu'il en est de cette prétendue liberté de navigation, qui n'existe que sur le papier et est, en fait, complètement supprimée par la Cie du Niger. Il est inutile de rappeler ici par quelle série d'entraves violentes la mis-

(1) Voir *Rev. Fr.*, avril 1894, t. XIX, p. 223, la carte Kameroun-Congo.

Digitized by Google

sion Mizon a appris à connaître ce qu'est la *libre navigation* du Niger. Plus tard, l'aviso français l'*Ardent* s'étant échoué dans le fleuve, à peu de distance de l'embouchure, a eu à subir mille vexations de la part de la Cie du Niger. Et ce qui prouve bien que la liberté de navigation n'existe pas au Niger, c'est que pas un bâtiment portant pavillon étranger n'ose se risquer dans les eaux du fleuve. Bien plus, les bâtiments anglais eux-mêmes, autres que ceux de la Cie, se donnent bien garde de pénétrer dans le Niger. Ils savent trop bien ce qu'il leur en coûterait.

Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est de voir la Cie du Niger, qui exerce un véritable monopole sur le fleuve, et qui, par des procédés variés, mais toujours perfides, en interdit soigneusement l'accès, venir soutenir effrontément que la navigation du Niger est libre et se décerner à elle-même des satisfecit. N'est-ce pas ce que faisait sir Taubman-Goldie en faisant ressortir ses *bons offices* vis-à-vis de l'*Ardent?*

« L'incident de la canonnière l'*Ardent*, qui a prouvé notre désir d'entente, puisque nous avons laissé les officiers français *substituer* leur autorité à la nôtre dans les régions du Niger qui nous appartiennent, et que nous avons poussé l'obligeance jusqu'à assurer leur ravitaillement; cet incident est réglé et ne se représentera plus. Si *le droit de navigation* sur le Niger, tel qu'il a été réglé par l'acte de Berlin, est mal compris de la presse française, ce n'est pas à nous de le discuter. Les diplomates français savent ce que veut dire *libre navigation*, et, dans l'exercice de nos devoirs gouvernementaux depuis 1886, nous n'avons jamais donné lieu à aucun sujet de blâme de la part du ministre des affaires étrangères britannique. »

Le président de la Cie du Niger veut sans doute reprocher aux officiers français d'avoir *substitué* leur autorité à la sienne le jour où ils ont fait le coup de feu à Akassa, à côté des agents de la Cie, expulsés de leurs comptoirs et traqués par les noirs de Brass.

M. Tharel a d'ailleurs répondu avec beaucoup de finesse à sir Taubman :

« Quant à l'affaire de l'*Ardent*, de cette canonnière confiée à l'énergique commandant d'Agoult, qui est entré dans le Niger, et eût, sans un malheureux échouage, poursuivi une course triomphante jusqu'aux rapides, nous ne pouvons que signaler, en attendant les rapports du commandant de l'*Ardent* lui-même, toutes les difficultés que la Cie du Niger

Digitized by Google

a apportées au ravitaillement de ce bateau, et son exigence, un instant produite, de mettre l'embargo sur un navire de guerre français.

» Notre gouvernement, toujours très courtois, a pu finalement remercier la Cie d'avoir, de guerre lasse, aidé le bateau à se renflouer et à reprendre la mer, pour se débarrasser plus vite de lui; mais, à coup sûr, il n'a pu, il ne saurait reconnaître l'extraordinaire prétention de la Cie de fermer la navigation du Niger au pavillon de la France.

» Sir George Taubman prétend que jamais le gouvernement de la République n'a fait de représentations diplomatiques formelles au cabinet de Londres, contre l'interdiction du bas Niger au commerce des nations, et que, notamment, il n'a jamais invoqué à notre profit l'Acte de Berlin qui déclare le Niger libre aux navires de toutes les nations, et stipule que les règlements que la Grande-Bretagne pourra établir « pour la sûreté et le contrôle de la navigation seront conçus de manière à faciliter, autant que possible, la circulation des navires marchands » et ne seront pas « contraires à l'esprit des engagements » de l'Acte de Berlin, c'est-à-dire à la liberté de navigation elle-même.

» Nous avons quelque raison de croire que sir George Taubman est mal informé sur les doctrines et les démarches du gouvernement français à ce sujet: la liberté de la navigation du Niger n'a jamais cessé d'être revendiquée par notre diplomatie, conformément à l'Acte de Berlin, et l'Acte de Vienne n'a rien à voir en cette affaire. »

En pareille circonstance, il peut être utile de rappeler le texte de l'Acte de Berlin, en ce qui concerne la libre navigation du Niger. Voici le chapitre qui y est relatif:

CHAPITRE V. — *Acte de navigation du Niger.*

Art. 26. — La navigation du Niger, sans exception d'aucun des embranchements ni issues de ce fleuve, est et demeurera entièrement libre pour les navires marchands, en charge ou sur lest, de toutes les nations, tant pour le transport des marchandises que pour celui des voyageurs. Elle devra se conformer aux dispositions du présent acte de navigation et aux règlements à établir en exécution du même acte.

Dans l'exercice de cette navigation, les sujets et les pavillons de toutes les nations seront traités, sous tous les rapports, sur le pied d'une parfaite égalité, tant pour la navigation directe de la pleine mer vers les ports intérieurs du Niger et *vice versa*, que pour le grand et le petit cabotage, ainsi que pour la batellerie sur le parcours de ce fleuve.

En conséquence, sur tout le parcours et aux embouchures du Niger, il ne sera fait aucune distinction entre les sujets et les états riverains et ceux de nos riverains, il ne

Digitized by Google

sera concédé aucun privilège exclusif de navigation soit à des sociétés ou corporations quelconques, soit à des particuliers.

Ces dispositions sont reconnues par les Puissances signataires comme faisant désormais partie du droit public international.

Art. 27. — La navigation du Niger ne pourra être assujettie à aucune entrave ni redevance basées uniquement sur le fait de la navigation. Elle ne subira aucune obligation d'échelle, d'étape, de dépôt, de rompre charge ou de relâche forcée. Dans toute l'étendue du Niger, les navires et les marchandises transitant sur le fleuve ne seront soumis à aucun droit de transit, quelle que soit leur provenance ou leur destination. Il ne sera établi aucun péage maritime ni fluvial basé sur le seul fait de la navigation, ni aucun droit sur les marchandises qui se trouvent à bord des navires. Pourront seuls être perçus des taxes ou droits qui auront le caractère de rétribution pour services rendus à la navigation même. Les tarifs de ces taxes ou droits ne comporteront aucun traitement différentiel.

Art. 28. — Les affluents du Niger seront à tous égards soumis au même régime que le fleuve dont ils sont tributaires.

Art. 29. — Les routes, chemins de fer ou canaux latéraux qui pourront être établis dans le but spécial de suppléer à l'innavigabilité ou aux imperfections de la voie fluviale sur certaines sections du parcours du Niger, de ses affluents, embranchements et issues seront considérés, en leur qualité de moyens de communication, comme des dépendances de ce fleuve et seront également ouverts au trafic de toutes les nations.

De même que sur le fleuve, il ne pourra être perçu sur ces routes, chemins de fer et canaux que des péages calculés sur les dépenses de constructions, d'entretien et d'administration, et sur les bénéfices dus aux entrepreneurs.

Quant aux taux de ces péages, les étrangers et les nationaux des territoires respectifs seront traités sur le pied d'une parfaite égalité.

Art. 30. — La Grande-Bretagne s'engage à appliquer les principes de la liberté de navigation énoncés dans les articles 26, 27, 28, 29, en tant que les eaux du Niger, de ses affluents, embranchements et issues sont ou seront sous sa souveraineté ou son protectorat.

Les règlements qu'elle établira pour la sûreté et le contrôle de la navigation seront conçus de manière à faciliter autant que possible la circulation des navires marchands.

Il est entendu que rien, dans les engagements ainsi pris, ne saurait être interprété comme empêchant ou pouvant empêcher la Grande-Bretagne de faire quelques règlements de navigation que ce soit qui ne seraient pas contraires à l'esprit de ces engagements.

La Grande-Bretagne s'engage à protéger les négociants étrangers de toutes les nations faisant le commerce dans les parties du cours du Niger qui sont ou seront sous sa souveraineté ou son protectorat comme s'ils étaient ses propres sujets, pourvu toutefois que ces négociants se conforment aux règlements qui sont ou seront établis en vertu de ce qui précède.

Art. 31. — La France accepte sous les mêmes réserves et en termes identiques les obligations consacrées dans l'article précédent, en tant que les eaux du Niger, de ses affluents, embranchements et issues sont ou seront sous sa souveraineté ou son protectorat.

Art. 32. — Chacune des autres puissances signataires s'engage de même, pour le

Digitized by Google

cas où elle exercerait dans l'avenir des droits de souveraineté ou de protectorat sur quelque partie des eaux du Niger, de ses affluents, embranchements et issues.

Art. 33. — Les dispositions du présent acte de navigation demeureront en vigueur en temps de guerre. En conséquence, la navigation de toutes les nations, neutres ou belligérantes, sera libre en tout temps pour les usages du commerce, sur le Niger, ses embranchements et affluents, ses embouchures et issues, ainsi que sur la mer territoriale faisant face aux embouchures et issues de ce fleuve.

Le trafic demeurera également libre, malgré l'état de guerre, sur les routes, chemins de fer et canaux mentionnés dans l'article 29.

Il ne sera apporté d'exception à ce principe qu'en ce qui concerne le transport des objets destinés à un belligérant et considérés, en vertu du droit des gens, comme articles de contrebande de guerre.

Est-ce donc dans l'esprit de cet acte et en conformité de son texte, notamment de l'article 27, que la Cie a toujours agi?

Neuf ans après la signature de l'Acte de Berlin, la Cie a édicté un « règlement de navigation » arrêté en conseil le 19 avril 1894 et signé : Aberdare, George Taubman-Goldie et Scarborough. Il a été promulgué le 31 mai 1894 par M. Joseph Flint, agent général. Cet important document, que publie le *Bulletin du Comité de l'Afrique française*, est assez étendu. Tout en rappelant dans son préambule que l'Acte de Berlin déclare libre la navigation du Niger, il arrive, par sa réglementation même, à rendre cette liberté illusoire. Assez inoffensif en apparence, il est dans son application essentiellement dangereux, car il régularise en quelque sorte le monopole qu'exerce la Cie. L'obligation de faire relâche à l'entrée dans le fleuve, les déclarations de transit et les visites douanières qui en sont la conséquence, les formalités complexes à remplir, l'obligation de ne se ravitailler en vivres, bois de chauffage, etc., qu'aux seules stations de la Cie, sont autant d'entraves à la libre navigation. Il suffit, du reste, du refus arbitraire et non motivé de la Cie, s'appliquant à l'une des formalités à remplir, pour arrêter net le passage d'un bâtiment tant soit peu gênant.

Et ce n'est pas tout. La Cie vend « *et cela à un prix raisonnable*, un recueil des règlements territoriaux des territoires du Niger » (art. F). C'est-à-dire qu'outre le règlement général, il y a une série de règlements particuliers, et que même après avoir scrupuleusement observé le premier, on peut facilement se trouver en contravention avec les autres. Aussi plus que jamais les bâtiments n'appartenant pas à la Cie, sont-ils obligés de renoncer à la navigation du Niger dont le monopole se trouve entre les mains d'une Cie sans scrupules.

Digitized by Google

Un tel état de choses, si manifestement contraire à l'esprit et à la lettre de l'Acte de Berlin, ne saurait durer davantage Il est temps que les vues depuis longtemps échangées entre les cabinets de Paris et de Londres, prennent corps et aboutissent au respect de l'Acte de Berlin. Que la Cie du Niger réglemente la navigation du fleuve, cela ne souffre point de difficulté. Mais que ces règlements soient abusifs, vexatoires et constitutent la monopolisation du Niger au profit de la Cie royale, voilà ce qu'il est impossible d'admettre. A quoi servirait donc à la France de posséder les trois quarts du cours du Niger, d'avoir des établissements sur la haute Bénoué, s'il lui est impossible d'y avoir accès pour ses bâtiments, ses marchandises et ses navires de guerre chargés d'assurer la police du fleuve dans ses eaux territoriales?

Les Anglais, qui ne possèdent pas les bouches du Zambèze, mais sont établis dans le bassin central de ce fleuve, n'ont-ils pas fait remonter jusque-là leurs bâtiments de guerre ? Notre situation vis-à-vis d'eux au Niger est identique à la leur au Zambèze vis-à-vis du Portugal. La solution doit donc être la même.

Ce que la France attend de ses plénipotentiaires, c'est une revendication énergique de ses droits dûment établis. Que pour les points secondaires des transactions s'établissent, cela n'est point discutable; mais si une convention doit intervenir, il faut qu'elle soit honorable et avantageuse pour les deux contractants et non au profit d'un seul. Une défaillance de notre part serait inexpliquable et mieux vaudrait encore le *statu quo*.

Georges Demanche.

Digitized by Google

NAPOLÉON ET ALEXANDRE Ier

L'ALLIANCE RUSSE SOUS LE PREMIER EMPIRE (1)

Les deux premiers volumes de cet ouvrage ont obtenu un succès unanime auquel l'Académie française a donné sa consécration décisive en décernant deux années de suite à l'auteur le grand prix Gobert.

Le troisième volume, qui vient de paraître, est plus attachant encore que les deux précédents. M. Albert Vandal y raconte le dernier acte du drame; il fait dérouler devant nos yeux les phases poignantes de la rupture entre les deux empereurs : ces négociations stériles qui, de part et d'autre, n'avaient pour but que de gagner du temps et tromper l'adversaire; ces dépêches où chacun des deux rivaux attestait qu'il ne voulait pas la guerre, mais ne parlait que de guerre; ces entretiens mouvementés de Napoléon avec l'ambassadeur Kourakine, avec Tchernitchef, avec Caulaincourt; cette note qu'il dicte au duc de Bassano pour se préciser ses réflexions, et où, exposant sincèrement, puisqu'on est toujours sincère avec soi-même, ses motifs, son but, ses moyens d'action, il donne le saisissant commentaire de sa politique. M. Albert Vandal termine son récit au moment où l'alliance conclue à Tilsitt est définitivement brisée, et où Napoléon commence cette campagne de Russie qui va ruiner son prestige, épuiser ses forces et amener les désastres de 1814 et de 1815.

En lisant ces pages émouvantes, on se demande qui est vraiment responsable de tant de deuils et de misères. Qui a voulu cette guerre funeste. Est-ce Napoléon? On l'a souvent répété. Thiers lui-même, se laissant séduire par la parole caressante d'Alexandre, accuse à regret Napoléon d'avoir une fois de plus cédé à son insatiable besoin de domination; d'avoir, au faîte de sa puissance, subi l'irrésistible vertige du pouvoir absolu. Cette légende doit désormais disparaître. M. Albert Vandal est trop pénétré des devoirs austères de l'historien pour se faire l'avocat d'une thèse; mais la lumière se dégage d'elle-même, éclatante, des documents multiples qu'il a patiemment recueillis et interrogés sans parti pris. La vérité apparaît, plus humaine et plus dramatique encore que la légende.

---

(1) *Napoléon et Alexandre*, tome III, *La Rupture*, par Albert Vandal. Plon, 1896.

Digitized by Google

Ce fut Alexandre qui le premier, résolut la guerre. Dès la fin de 1810, il la prépara en secret. Il rassemblait ses troupes sur sa frontière; il engageait avec toutes les puissances de mystérieuses négociations. Son plan était de prendre une offensive soudaine et d'envahir par surprise le grand-duché de Varsovie. Il espérait qu'un premier succès, en prouvant que Napoléon n'était pas invincible, entraînerait l'Europe et la soulèverait contre le conquérant. Pendant qu'il tramait ces surprises, il continuait à protester de son amitié pour son allié; il affirmait, sur sa parole de souverain, qu'il ne lui déclarerait jamais la guerre; il savait même ne pas témoigner de mauvaise humeur et se contenter d'une réclamation amicale quand survenait quelque incident, tel que la prise de possession de l'Oldenbourg, dont il aurait eu juste droit de se montrer froissé.

Quant à Napoléon, tout entier à sa lutte contre l'Angleterre, il ne songeait à ce moment qu'à raffermir son alliance avec la Russie, pour en obtenir tout ce qu'il en avait attendu; il cherchait si peu la guerre que, lorsqu'il fut averti des menées sourdes d'Alexandre, au lieu de s'en offenser et d'y saisir un prétexte de rupture, il s'en étonna; il crut que la Russie était trompée sur ses intentions, et il s'attacha à la rassurer. Quant il ne lui fut plus possible de douter qu'Alexandre ne préparât une agression, il n'était pas prêt à la guerre. Il commença à la hâte des préparatifs qu'il poussa avec sa fougue habituelle; mais il continua à offrir des garanties, espérant encore éviter de recourir à la force des armes.

Mais bientôt un double revirement se produisit à la fois dans l'esprit des deux empereurs. Alexandre vit les puissances hésitantes, Napoléon averti; l'offensive sur laquelle il comptait était devenue impossible. Il commença à s'effrayer des chances d'une lutte ouverte; il parut chercher à l'éviter, et, pour le cas où elle devrait éclater, il songea à une campagne défensive, dans laquelle il aurait du moins pour auxiliaires le climat et l'immensité des steppes. De son côté, Napoléon avait enfin deviné Alexandre; il sentait qu'il ne retrouverait plus en celui qui se disait encore son ami, l'allié fidèle et utile des premiers jours; que de nouvelles victoires pourraient seules obliger la Russie à rentrer dans le système continental et à respecter les engagements de Tilsitt. Ce fut alors seulement qu'il résolut la guerre, et, comme il n'était pas encore en mesure de la faire avec toutes ses forces, il ne s'attacha plus qu'à

Digitized by Google

l'ajourner pour avoir le temps de s'y préparer. A son tour, il dissimula ses armements et chercha à surprendre son adversaire par une attaque imprévue. L'histoire ne serait-elle donc que le tableau navrant des violences sauvages des peuples et de la duplicité des chefs d'États?

Toutefois, si Napoléon ne mérite pas le reproche d'avoir, de propos délibéré, pris l'initiative de cette lutte fatale, il n'en porte pas moins une lourde part de responsabilité; si ce n'était pas sa volonté qui le poussait à la guerre, c'était la situation qu'il avait lui-même créée et dont il subissait les inévitables conséquences. Le blocus continental, représaille légitime peut-être contre les prétentions intolérables de l'Angleterre, était devenu plus intolérable encore pour toute l'Europe, et devait fatalement la soulever tôt ou tard contre le conquérant.

Dans le remarquable chapitre qui forme la conclusion de son ouvrage, M. Albert Vandal fait justement remarquer que la responsabilité de cette crise terrible pèse également sur les deux empereurs. « L'alliance qu'ils avaient conclue à Tilsitt, dit-il, portait en soi un germe de mort, parce que c'était une alliance pour la guerre et la conquête, et que ces pactes ne se concluent jamais sans arrière-pensées respectives, sans méfiances réciproques, d'où renaissent à coup sûr les rivalités et les haines... Le tort des deux souverains ne fut pas de se déclarer la guerre; ce fut de s'être mis dans une situation où elle devait inévitablement éclater entre eux. Ils étaient condamnés à se disputer l'empire, du jour où ils avaient essayé de se le partager » (pages 544 et 545). La vraie cause de la guerre de 1812 fut dans ce vice originel de l'alliance franco-russe du Premier Empire, si différente de l'alliance franco-russe actuelle, qui est essentiellement modératrice, conservatrice et défensive.

Napoléon avait pour lui ses forces colossales, son génie, son prestige qui entraînait ses soldats et qui s'imposait même à ses ennemis; Alexandre avait le climat, l'espace immense, la distance qui séparait Napoléon de la France; mais il avait aussi l'âme de la Russie. Si, à la fin, les éléments l'emportèrent, si, comme dit le poète, Napoléon fut « vaincu par sa conquête », il y eut à sa défaite d'autres raisons plus hautes. « La lutte, dit M. Albert Vandal, était entre deux forces morales: le prestige de Napoléon, qui pouvait lui livrer la Russie matériellement vaincue, et, d'autre part, la foi des Russes en la justice de leur cause, en l'immensité de leurs ressources, en l'assistance providentielle; cette religion de la patrie qui se confondait en eux avec le sentiment chrétien

Digitized by Google

et leur interdisait malgré tout de désespérer. De ces deux forces, la plus noble, la plus sainte, avait fini par l'emporter sur l'autre. Un moment ébranlée et vacillante, l'âme de la Russie s'était pourtant ressaisie; la grande épreuve l'avait fait chanceler sans l'abattre. Atteinte dans ses biens, dans ses terres, dans ses châteaux, la noblesse n'avait pas bougé; aucune voix ne s'était élevée de ses rangs pour exiger, pour imposer la paix. Le peuple avait refoulé ses doutes, refréné sa douleur; il avait compris la pensée de résistance et de salut dont s'inspirait l'empereur, et il s'y était instinctivement associé. Avec une résignation morne, il s'était serré autour du maître, autour du père; entre eux, il y avait eu communion d'âmes en ces heures solennelles, communion dans le deuil et la prière, renouvellement tacite du pacte qui les liait l'un à l'autre. Chacun, tristement, stoïquement, avait gardé son poste et fait son devoir; frappée, meurtrie, la Russie était restée debout, compacte, indivisible, inébranlablement forte de foi et d'obéissance... » (Page 537.)

Ainsi, le spectacle que quelques années auparavant la France avait donné au monde alors que, à l'appel de la patrie en danger, ses bataillons improvisés avaient repoussé l'agression du duc de Brunswick, la Russie le donnait à son tour contre nous. Chez nous, c'était dans l'amour de la liberté que le patriotisme avait puisé la force de vaincre; chez les Russes, le sentiment était le même, mais il s'incarnait sous une autre forme : la foi dans le tsar. Ce sentiment, que nos incessantes et inutiles révolutions ont si complètement détruit en nous, demeure chez les Russes aussi intense aujourd'hui qu'autrefois : le tsar est toujours pour eux l'incarnation de la patrie et de la foi. Lors des fêtes, pendant lesquelles fraternisèrent à Toulon les flottes russe et française, on raconte qu'un matelot russe, visitant un de nos cuirassés au bras d'un Français, lui demanda par signes, car les deux amis ne parlaient pas la même langue, ce que signifiaient deux mots gravés sur l'arrière du bâtiment : *Honneur*, *Patrie*. Expliquer par des signes des idées aussi abstraites n'était pas facile. *Honneur!* C'était impossible. *Patrie!* On pouvait essayer. Le Français montra le ciel étincelant, la mer bleue, les belles montagnes qui entourent la rade, puis la ville de Toulon, et il frappait sur sa poitrine, comme pour dire que tout cela lui était cher. Le Russe suivait ses mouvements, regardait tour à tour le soleil, la mer, la terre, mais ses yeux interrogeaient toujours : il ne comprenait pas. Tout à coup, le Français eut une inspiration : il enveloppa d'un geste rapide

Digitized by Google

les deux mots *Honneur*, *Patrie*, puis s'écria : « Tsar » ! Cette fois, le Russe avait compris ! La devise qui suit le marin dans toutes les mers, signifiait le devoir, l'idéal, ce à quoi l'on rêve quand on est au loin, ce qu'on a reçu de ses ancêtres et ce qu'on désire transmettre à ses enfants, ce pour quoi l'on veut vivre et l'on consent à mourir. Voilà ce qui soutenait nos volontaires devant les canons de Valmy, et les Russes au milieu des flammes de Moscou. Voilà ce que, pour nos adversaires de 1812 et pour nos alliés d'aujourd'hui, représente ce seul mot : le Tsar.

Nous ne voulons pas quitter M. Albert Vandal sans le remercier du plaisir que nous avons éprouvé à le suivre dans son récit. L'intérêt ne faiblit pas un instant; le style est toujours vivant et animé, quoique net et sobre; l'exposition toujours claire, malgré la multiplicité des documents dont l'auteur s'entoure sans se laisser déborder, et dont le faisceau lumineux porte la conviction dans l'esprit du lecteur.

Eugène MARBEAU.

ABYSSINIE

LA BATAILLE D'ADOUA

L'armée italienne d'Abyssinie a éprouvé, le 1er mars, un désastre complet près d'Adoua. Avant de retracer les péripéties, encore imparfaitement connues de cette action, il faut examiner quelle était à ce moment la situation des belligérants.

Après la reddition de Makallé aux Abyssins, Ménélik, qui ne songeait point à aller attaquer le général Baratieri fortement retranché à Adaga-Hamas, près d'Adigrat (1), dirigea le gros de ses troupes sur Adoua et Axoum en décrivant une légère courbe par Haussen. De son côté, le général Baratieri, quittant les environs d'Adigrat, se dirigeait sur Entiscio en suivant les mouvements de son adversaire, et se rapprochait d'Adoua. Fortement établis dans des positions rendues presque inaccessibles par la nature profondément tourmentée du pays, les deux armées restèrent longtemps immobiles l'une en face de l'autre, aucune

(1) Voir *Rev. Fr.*, janv. 1896, p. 33, la carte des opérations au Tigré.

Digitized by Google

ne voulant encourir le désavantage d'une attaque de front. Un événement grave en lui-même, quoique peu important en apparence, vint tout à coup modifier la situation.

Dans le courant de février, deux chefs de bandes, les ras Sebat et Agos Tanfari, alliés des Italiens et combattant dans leurs rangs, désertèrent avec armes et bagages aux environs d'Adigrat et coupèrent quelque temps les communications entre cette place et le camp du général Baratieri. Battus, mais non sans peine, ils remontèrent au nord sans être trop entamés, et s'établirent sur les derrières de l'armée italienne, interceptant en partie la ligne de ravitaillement de celle-ci par Sénafé. Croyant pouvoir comprimer le mouvement de révolte qui se dessinait parmi les paysans soulevés par les deux ras, le général Baratieri donna l'ordre de désarmer tous les habitants et de fusiller tous ceux qui seraient trouvés porteurs d'une arme à feu. Cet ordre, exécuté avec une extrême rigueur, ne fit qu'aviver le soulèvement, et les convois de vivres qui n'arrivaient déjà que très difficilement au camp, ne purent plus circuler qu'avec une forte escorte au milieu d'une région mise à feu et à sang.

Les ravitaillements se faisant de plus en plus rares, le commandant en chef fut obligé d'envisager le cas où les vivres viendraient à manquer totalement. Depuis le 26 février les bataillons d'Ascaris ne recevaient plus qu'une poignée d'orge comme ration quotidienne et les 2 thalers de supplément qu'on leur allouait, par jour et par homme, compensaient mal la disette dont ils souffraient, car avec leur argent ils ne trouvaient rien à se mettre sous la dent. Les bêtes de somme n'avaient à manger qu'un kilogr. d'orge et au 1er mars les derniers approvisionnements menaçaient d'être épuisés.

Très inquiet du mouvement tournant qui s'opérait sur son extrême droite, le général Baratieri avait, le 24 et le 25 février, exécuté deux grandes reconnaissances pour donner le change à l'ennemi et lui faire craindre une attaque. Il croyait ainsi pouvoir battre en retraite sans éveiller l'attention des Choans. Mais ceux-ci se tenaient sur leurs gardes. Rétrograder à travers un pays en armes, en présence d'une armée cinq fois plus nombreuse, qui débordait déjà sur les ailes, offrait au moins autant de dangers que de prendre l'offensive. On avait toutes chances d'être assailli en route par l'ennemi et d'être obligé de livrer bataille, en formation de marche, au milieu de la confusion inséparable

Digitized by Google

de toute retraite précipitée. Dans le conseil de guerre où le général en chef exposa la situation, tous les officiers généraux opinèrent pour la bataille sur les positions mêmes. Tous les officiers supérieurs, à l'exception du major Salsa, furent du même avis.

C'est dans ces circonstances que le général Baratieri se décida à livrer bataille, c'est-à-dire à attaquer l'ennemi, puisque ce dernier s'obstinait à ne pas sortir de ses positions. D'après l'ordre de bataille de l'armée italienne, le général Baratieri disposait, à la date du 1er mars, de 35.740 fusils et de 84 pièces d'artillerie. Mais de ce nombre il fallait défalquer les garnisons et les troupes chargées d'escorter les convois et de veiller à la sécurité de la ligne de retraite Sénafé-Saganeïti-Asmara, fort menacée depuis la défection des deux ras. Voici quels étaient les effectifs des 4 brigades qui prirent part à la bataille d'Adoua.

Brigade Albertone : 4 bataillons indigènes, 4 batteries de montagne (dont 2 indigènes), comptant 85 officiers, 5.207 hommes (dont 287 Italiens) et 16 canons.

Brigade Dabormida : 6 bataillons italiens, 1 indigène, 4 batteries de montagne italiennes, comptant 156 officiers, 4.932 hommes (dont 4.132 Italiens) et 24 canons.

Brigade Arimondi : 5 bataillons italiens, 2 compagnies indigènes, 2 batteries de montagne italiennes, comptant 119 officiers, 4.076 hommes (dont 3.576 Italiens) et 12 canons.

Brigade Ellena : 6 bataillons italiens, 1 indigène, 2 batteries à tir rapide italiennes, comptant 138 officiers, 5.320 hommes (dont 4.220 Italiens) et 12 canons.

Enfin 1 compagnie du génie de 4 officiers et 180 hommes, tous Italiens, et l'état-major comprenant 8 officiers et 26 hommes (dont 16 Italiens), soit au total : 510 officiers, tous Italiens, 12.411 hommes italiens et 7.330 indigènes, formant un ensemble de 20.251 combattants avec 64 pièces de canon.

Quant aux troupes de Ménélik, elles étaient 3 ou 4 fois plus considérables, et avaient en outre l'avantage de la position.

Voici, d'après l'état-major italien, le rapport officiel télégraphié par le général Baratieri après la déroute, daté de Massaouah, 3 mars :

» Samedi 29 février, le général Baratieri décida soudainement une action contre les positions avancées des Choans vers Adoua. Il avança avec trois colonnes communiquant entre elles et une réserve générale.

Digitized by Google

La colonne de droite (général Dabormida) comprenait six bataillons blancs, quatre batteries et un bataillon de milice mobile.

La colonne du centre (général Arimondi) comprenait cinq bataillons blancs, un détachement indigène et deux batteries.

La colonne de gauche (général Albertone) comprenait quatre bataillons indigènes et quatre batteries.

Le général Ellena était en réserve avec quatre bataillons blancs, un bataillon indigène et deux batteries à tir rapide. Les deux colonnes latérales devaient parcourir deux routes qui, de la position de Sauria, mènent à la conque d'Adoua.

La colonne centrale servait de lien et s'avançait par une route située entre les deux et où marchait aussi la réserve.

Le départ eut lieu à 9 heures du soir, à la faveur de la clarté de la lune. L'objectif était premièrement l'occupation à droite du col de Rebbi-Arienne, à gauche du col de Chidane-Meret.

Ces cols par lesquels passent deux routes quasi parallèles sont séparés par une roche caractéristique à pic, nommée le mont Rajo; mais au delà, c'est-à-dire à l'ouest, les communications deviennent relativement faciles, et les colonnes peuvent s'apercevoir réciproquement. Les opérations se déroulèrent selon le plan arrêté.

Le 1er mars, à l'aurore, les cols trouvés évacués furent occupés presque simultanément, et le général Baratieri, qui s'était avancé jusqu'au col de Rebbi-Arienne, en recevait avis. A 7 heures, on entendit vers la gauche, au delà du col de Chidane-Meret, une fusillade plutôt vive dans la direction d'Adoua. Alors on vit avancer un peu la colonne Dabormida qui vint prendre position vers Mariam-Sciavitu, pour être mieux en condition d'appuyer la brigade Albertone et coopérer avec elle. En même temps, la brigade Arimondi était appelée sur le col de Rebbi-Arienne.

Un peu après 7 h. 30, on entendit le canon tirant dans la direction d'Abbacarima, à la distance d'environ 5 kilomètres du lieu de commandement. La colonne de gauche était engagée, mais beaucoup plus en avant qu'il ne lui avait été prescrit. En effet, un billet du général Albertone informait aussitôt le général Baratieri de la situation en lui disant que le bataillon Turitto, envoyé du col vers Adoua, s'était fortement engagé et que lui, Albertone, déployait toutes ses forces pour le dégager.

Alors le général Baratieri ordonna à la brigade Arimondi d'occuper,

Digitized by Google

avec ses bersagliers, puis avec le reste de ses troupes, une hauteur en saillie du col de Chidane-Meret pour soutenir le général Albertone. En même temps, il faisait avancer sur la position 2 batteries à tir rapide. Cependant le combat continuait avec une grande intensité sur la crête, vers Adoua. L'ordre fut envoyé au général Dabormida d'appuyer vers la gauche et de soutenir plus directement le général Albertone. On ignore si cet ordre arriva à destination. De grosses masses ennemies, à droite et à gauche, débouchaient sur la crête et obligeaient la brigade Albertone à se replier, d'abord en bon ordre.

Il y eut un moment d'arrêt de la part des ennemis, en même temps que nos indigènes paraissaient accentuer leur mouvement en avant qu'on attribua à la colonne Dabormida, dont les mouvements étaient cachés par un mont. En attendant, les batteries à tir rapide pouvaient ouvrir le feu sur les ennemis dont les grosses phalanges descendaient d'une crête. Le général Albertone se retira sous la position occupée par le général Arimondi. Cette position se trouvait sur une pente difficile descendant rapidement sur un col.

Pour renforcer cette position, le bataillon Galliano, déjà placé en réserve, accourut. En ce moment, de gros et nombreux groupes d'ennemis, profitant des sinuosités de terrain, se réunissaient et cherchaient à nous envelopper, tandis que des bandes choanes, qui étaient établies sur un mont, obligeaient deux bataillons de bersagliers à se replier rapidement. Les bataillons du régiment Brusati abandonnèrent également leur position, de sorte qu'à son tour, le bataillon alpin de la réserve ne fut plus en état d'opposer de résistance dans la retraite des autres.

En attendant, les ennemis, avec beaucoup d'audace, montaient sur la position et pénétraient dans nos rangs, tirant presque à bout portant sur les officiers. La mêlée fut acharnée et la retraite ne put se faire avec calme. Plus tard, on put organiser la retraite avec un certain ordre, mais à cause des erreurs faciles dans les sentiers, la colonne se divisa : les uns, avec les colonels Brusati et Stevani, allèrent vers Mai-Haïni ; les autres, avec le général Baratieri, le général Ellena et le colonel Valenzano, allèrent à Addicaié. »

Ces deux points se trouvent à environ 70 kilomètres du champ de bataille. Cette fuite précipitée et désordonnée indique combien était grand le désastre subi par l'armée italienne. Pendant plusieurs jours on fut sans nouvelles des débris des diverses colonnes, qui peu à peu se

Digitized by Google

retrouvèrent, soit à Adigrat, soit à Asmara, où tous les détachements italiens reçurent ordre de se concentrer.

Les troupes italiennes avaient combattu héroïquement, avec le courage du désespoir, mais les conditions d'infériorité dans lesquelles elles abordaient un ennemi non moins vaillant, les destinaient par avance à la défaite. L'attaque après une marche de nuit, c'est-à-dire avec des troupes déjà fatiguées, le manque de cohésion entre les trois brigades, dont l'une fut écrasée avant que les autres aient pu seulement la secourir, les difficultés extrêmes du terrain, qui empêchèrent une bonne partie de l'artillerie de prendre part à l'action, enfin l'infériorité numérique des Italiens furent cause de leur sanglante défaite.

D'après des correspondances particulières, la marche en avant des troupes italiennes aurait été fort décousue. La brigade Albertone, au lieu de se porter au centre, sans s'engager, attaqua de flanc et arriva jusque sur Adoua. Les Abyssins cherchèrent aussitôt à l'envelopper et y réussirent, car il s'écoula deux longues heures avant l'arrivée de la brigade Arimondi. Deux heures aussi se passèrent entre l'engagement des troupes du général Arimondi et l'arrivée de la brigade Debormida.

La déroute fut complète. Les fuyards furent poursuivis avec acharnement par la terrible cavalerie des Gallas. Ceux-ci, armés de cimeterres en forme de faux, montraient une habileté sauvage dans la façon dont, en se courbant sur leurs chevaux sans selle, ils coupaient ou entaillaient profondément le cou à tous ceux qu'ils trouvaient à leur portée. Les soldats des bandes révoltées achevaient ensuite les blessés. Les officiers, tant dans le combat que dans la retraite, étaient le point de mire des Abyssins.

Il est encore difficile d'évaluer d'une façon à peu près certaine les pertes du général Baratieri. D'après les renseignements rapportés par le major Salsa, envoyé auprès de Ménélik pour entamer des négociations, les prisonniers italiens dans le camp du négous seraient au nombre de 1.500. Sur 5 généraux, 2 sont morts : Dabormida et Arimondi; 1 prisonnier, Albertone. Sur 7 colonels, 2 sont morts, 1 prisonnier. Sur 24 commandants de bataillon, 15 peuvent être considérés comme morts, 1 prisonnier. Plus de 300 officiers manquent à l'appel. En ajoutant les pertes des troupes indigènes, on arrive au chiffre de 10.000 morts. On croit que les pertes des Abyssins sont égales. L'artillerie tout entière est tombée aux mains des vainqueurs.

Digitized by Google

Le général Baldissera, débarqué à Massaouah au lendemain de la catastrophe, a pris aussitôt le commandement en chef dans lequel il venait remplacer le général Baratieri. Outre les débris de l'armée battue à Adoua, il concentre à Asmara tous les corps détachés et les 15.000 hommes envoyés d'Italie, qui se trouvaient déjà en route pour Massaouah. Il a télégraphié à Rome pour faire suspendre l'envoi de nouvelles troupes, qu'il serait fort difficile de ravitailler. Les forces actuelles paraissent, en effet, suffisantes pour la défensive, le Tigré étant complètement abandonné et les négociations pour la paix, sérieusement entamées cette fois, paraissant devoir aboutir.

ADIGRAT, ADOUA, AXOUM

Les derniers événements d'Abyssinie ont appelé l'attention de ceux qui suivent les péripéties de la lutte entre Ménélik et les Italiens, sur Adigrat, Adoua et Axoum. Quelques mots sur chacune de ces trois localités, d'après le *Petit Temps*, ne seront pas hors de propos.

Quand on arrive au sommet de la hauteur qui domine la *conque* d'Adigrat, du côté du nord, on admire à partir du pied de la montagne jusqu'à perte de vue une grande et belle vallée toute sillonnée dans sa verte étendue par des routes et des ruisseaux nombreux. La *conque* de Senafé est peut-être plus pittoresque en raison des deux monticules rocheux qui se dressent fièrement au milieu d'elle, mais celle d'Adigrat lui est supérieure sous le rapport de l'étendue et par la richesse de ses eaux.

Dans les gorges des plus hautes montagnes qui entourent comme un amphithéâtre la vaste plaine circulaire qu'on a sous les yeux, le regard se repose avec complaisance sur de petits bois d'une verdure luxuriante et que les indigènes considèrent comme sacrés; la végétation est d'une intensité admirable, perpétuellement entretenue par de frais ruisseaux retombant par endroits en gracieuses cascatelles et ne tarissant jamais; l'air est tout imprégné et de cette fraîcheur et des effluves balsamiques des diverses essence d'arbres, en majeure partie résineux. Des oiseaux de grandeur et de plumage variés, habitués sans doute au respect séculaire de l'homme pour les forêts qui leur servent d'abri, peuplent ces régions. Au milieu d'un de ces petits bois se trouve une église indigène aux formes élancées, ornée de peintures rudimentaires, mais non dépourvues d'originalité.

Digitized by Google

Toute la partie de la plaine que l'on traverse du nord au sud pour arriver à Adigrat est sillonnée par les ruisseaux s'échappant des gorges boisées et qui, dans la saison des pluies, grossissent, paraît-il, considérablement. Cette abondance d'eaux est utilisée par les indigènes au profit de l'agriculture moyennant des canaux d'irrigation distribués d'une façon intelligente.

Le fort se trouve à l'extrémité sud de la vallée, sur la gauche du cours d'eau principal où vont confluer les ruisseaux secondaires. Autour du fort, sont groupés pittoresquement les campements, l'infirmerie, les logements des officiers, etc. De l'autre côté de l'eau, les cases du village indigène d'Adigrat, avec son église copte, qui s'élance du milieu d'un bosquet touffu d'un bel effet.

D'Adigrat, suivons la route conduisant à Adoua et à Axoum.

Un sentier escarpé, serpentant au milieu des oliviers et des sapins, amène le voyageur presque au sommet du mont Alequa, d'une altitude de 3.100 mètres au-dessus du niveau de la mer, et redescend le long d'une paroi de roche granitique verticale, d'un passage si difficile qu'il faut décharger les mulets et opérer une espèce de transbordement avec des précautions infinies. Puis le sentier continue, désert, au milieu d'une file ininterrompue d'*ambas*, sur le haut plateau couvert de hautes herbes sèches; il redescend encore pour suivre quelque temps le cours d'eau qui sépare l'Agamé de l'Entiscio, et finalement remonte sur le haut plateau qu'il ne quitte plus.

On ne tarde pas à voir les cônes des montagnes en pain de sucre derrière lesquelles est Adoua. Par-ci par-là, quelques petites vallées pourvues d'eau sont cultivées soigneusement et donnent avec assez d'abondance de l'orge, des lentilles, des pois, etc. Au milieu des hauteurs en pain de sucre, arides, noires, déboisées, on arrive enfin à un défilé qui domine Adoua, avec ses cabanes adossées aux flancs de deux collines entre lesquelles passe une petite rivière.

Adoua, qui autrefois était presque une ville, n'est plus aujourd'hui qu'un amas de ruines. Les cases, ou *tukuls*, sont généralement bâties en pierre et argile et entourées d'un mur renfermant le plus souvent un jardin. Grand nombre de ces maisons sont en ruines, ainsi que le mur d'enceinte, et les hautes herbes sauvages poussent librement sur ces débris. C'est à Adoua que Mangascia avait établi sa résidence composée de deux cabanes, l'une ronde et l'autre carrée, au milieu d'un jardin

Digitized by Google

entouré d'un mur élevé. La cabane carrée est à deux étages et a un plafond en bois qui semble l'œuvre de quelque ouvrier européen.

En fait d'édifices proprement dits, il n'y a guère à noter que les deux églises du pays. La principale, placée sous le vocable de la Sainte-Trinité, est entourée d'une double enceinte, dont l'une sert de cimetière. L'église, de forme circulaire, est couverte en paille ; une boule dorée et une croix surmontent le toit. A l'intérieur, la nef circulaire est nue ; seul, le *Sanctus sanctorum* est orné, sur la muraille, de quelques rares peintures. Le plancher est en canne tressée, le plafond en paille tressée également, mais de couleurs rouge et jaune alternées. Dans un édicule voisin, les prêtres tiennent leurs ornements sacerdotaux et deux caisses renfermant des ossements sacrés ou reliques. L'autre église, dédiée au Sauveur, est plus petite mais plus belle ; le mur extérieur est formé de pilastres.

En face d'Adoua, un peu au nord-ouest, se trouve la hauteur de Fremona que les Italiens avaient en partie fortifiée, mais qu'ils ont abandonnée, après en avoir détruit tous les ouvrages, lors de la concentration des troupes à Adigrat. Dans le bas, une petite église abandonnée, construite jadis par les jésuites portugais et disparaissant presque dans la verdure des plantes parasites qui la recouvrent entièrement.

D'Adoua à Axoum, la distance est d'environ 24 kilomètres. Le chemin, très pierreux, traverse deux petits cours d'eau à une certaine distance d'Adoua, grimpe et descend le long de petits coteaux incultes et inhabités, pour s'engager ensuite dans une série de vallées montagneuses, couvertes de hautes herbes jaunes, et flanquées des éternelles hauteurs en pain de sucre.

Au milieu de la conque d'Axoum, un peu plus élevée que celle d'Adoua, s'élève une église bâtie par les Portugais et autour de laquelle sont éparses plusieurs cabanes habitées par des prêtres, le tout donnant à peu près l'idée de quelque chartreuse désolée et misérable. La façade du temple est en forme de portique soutenu par trois larges pilastres et surmonté par une ligne de créneaux. L'intérieur n'offre rien de remarquable.

Un obélisque de granit, monolithe de 25 mètres de hauteur, orné de dessins réguliers en forme de cannelures, mais sans inscription, s'élève au milieu de la place principale, à côté d'un platane dont le tronc mesure 15 mètres de circonférence ; il est entouré de huit ou neuf autres monolithes de granit de moindre dimension.

Digitized by Google

Les autres curiosités du pays sont l'aqueduc creusé dans le roc vif; le flanc d'une montagne taillé en hypogées qui furent, suivant la tradition, les « tombeaux des rois » et où, suivant la légende, se réfugia « le grand serpent, ancien souverain de l'Éthiopie »; enfin, une énorme pierre tombale portant une inscription grecque. Cette inscription célébrerait les victoires d'un roi Aïzana, « fils de l'invincible Mars ». Une autre inscription, en caractères imiarites, vante la gloire du « valeureux Halen, roi d'Axoum et d'Amer ».

Axoum devrait son titre de « ville sainte » à une tradition éthiopienne qui fait remonter sa fondation à Abraham. Un dignitaire de l'église locale prétend aussi qu'on y garde les tables de la Loi, et l'Arche d'alliance apportée de Jérusalem par Ménélik, fils de Salomon et de la reine de Saba.

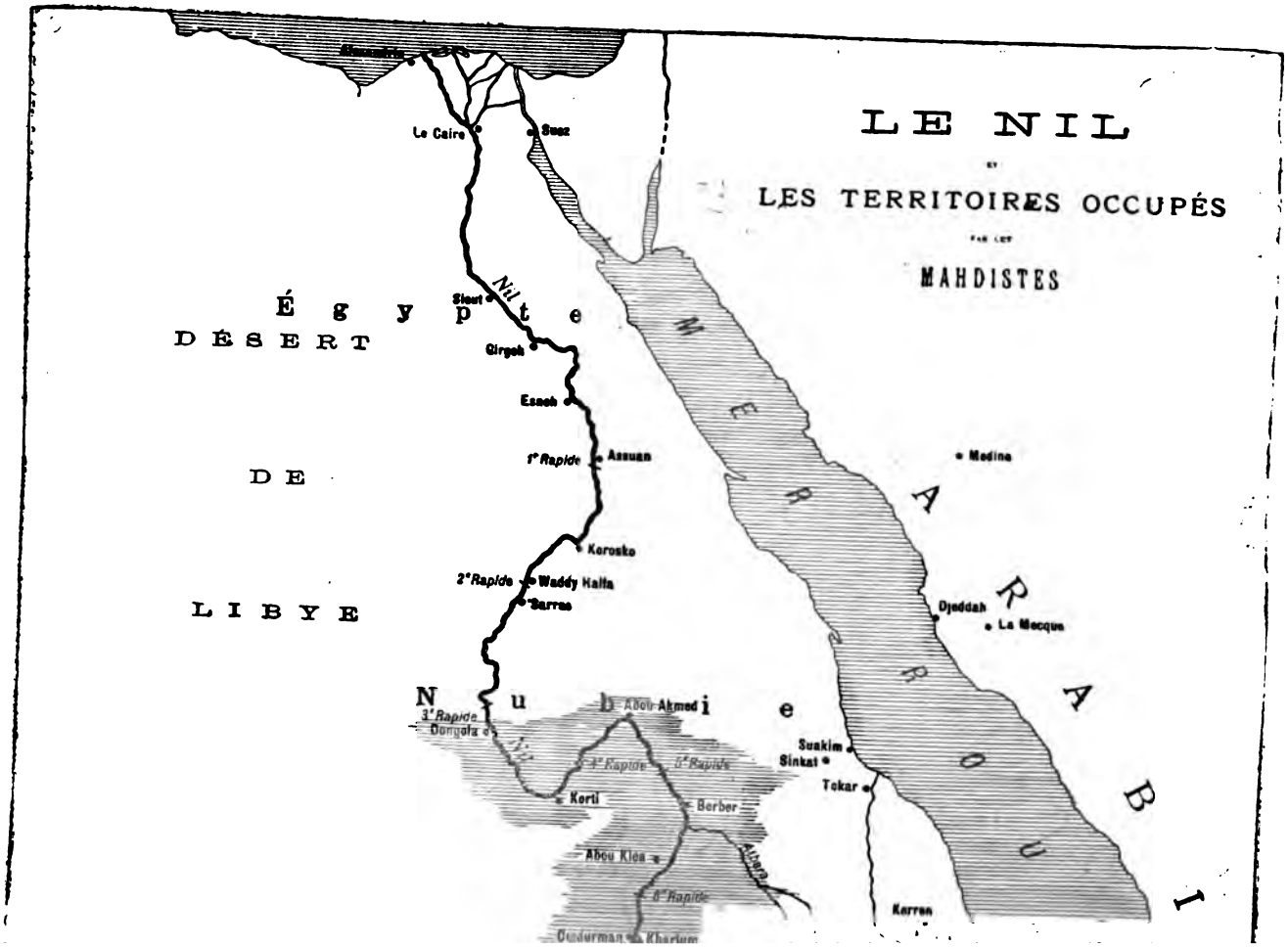
LE MAHDISME AU SOUDAN [1]

Les événements d'Abyssinie viennent d'avoir une répercussion assez inattendue en Égypte. La défaite des Italiens à Adoua vient de déterminer l'Angleterre à envoyer une expédition anglo-égyptienne au Soudan. La raison mise en avant est de venir en aide aux Italiens en faisant une pointe sur Dongola, pour attirer de ce côté l'attention des Mahdistes qui menacent Kassala occupé par les Italiens. Or, entre la frontière égyptienne et Kassala existe une distance d'environ 1.200 kilom. qui ne saurait être raisonnablement franchie avant la fin de l'année par une colonne de troupes victorieuse. Or, bien avant ce laps de temps, ou Kassala sera au pouvoir des Mahdistes et l'expédition n'aura plus d'objectif, ou les Mahdistes auront été complètement battus par les Italiens. et l'expédition sera également sans objet.

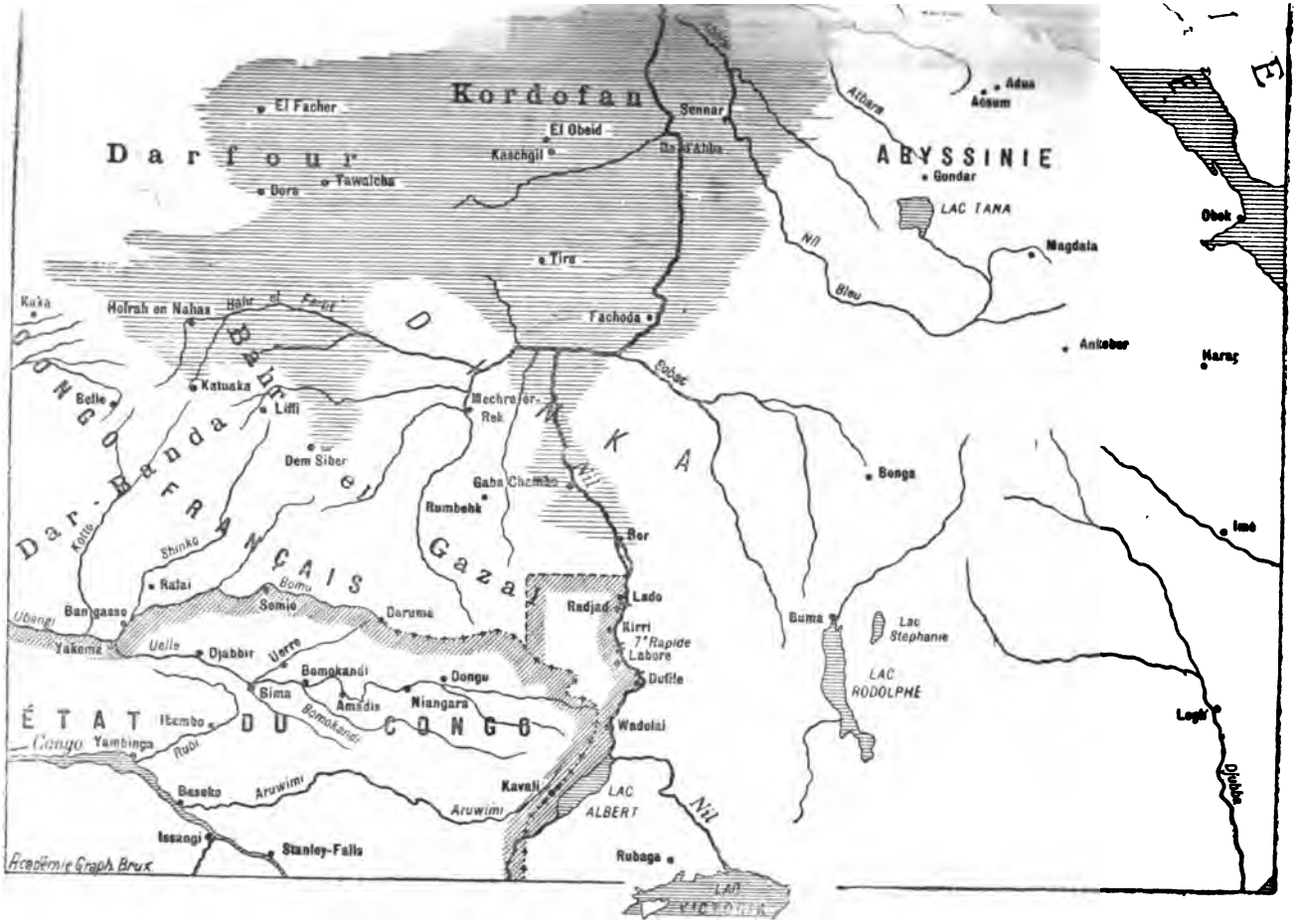
Le véritable motif de l'expédition anglaise est la reprise du Soudan abandonné au Mahdi en 1885, après la prise de Khartoum et la mort de Gordon. La défaite des Derviches, au cœur même de leur empire, aurait pour conséquence la dislocation de celui-ci, la réoccupation graduelle du haut Nil et la jonction opérée avec les possessions an-

(1) La carte ci-contre nous a été obligeamment communiquée par M. Wauters, directeur du *Mouvement géographique*, de Bruxelles.

Digitized by Google



Digitized by Google



Digitized by Google

glaises de l'Ouganda et l'Est africain. Ce serait le rêve de Cecil Rhodes presque réalisé, le télégraphe unissant le Caire au Cap sur un territoire presque entièrement britannique.

Le but de la politique anglaise a toujours été, au lendemain même de la chute de Khartoum, la réoccupation des provinces égyptiennes du Soudan. Longtemps l'occasion d'agir n'a point paru favorable, bien que des indices certains aient fait connaître les dissensions qui régnaient à à Omdurman, résidence du Mahdi, et la désagrégation des forces de son empire. Ce n'est que tout dernièrement, prenant prétexte du danger que ne court pas Kassala, que le cabinet égyptien, qui n'est que l'humble exécuteur des volontés de l'Angleterre, a décidé l'envoi d'une expédition au Soudan, sous les ordres de sir Kitchener, dans le but avoué d'occuper Dongola.

Un coup d'œil rétrospectif sur les événements qui se sont déroulés au Soudan depuis 15 ans est nécessaire pour expliquer la situation présente et faire connaître l'état des pays mahdistes.

Au cours de l'année 1881, un indigène de la puissante et belliqueuse tribu des Baggaras, Mohammed-Ahmed, se posa tout à coup en prophète inspiré de l'Islam et se fit connaître aux populations du Soudan égyptien comme Mahdi ou chef religieux suprême des musulmans. L'agitation qu'il provoqua dans la vallée du Nil, jusqu'aux portes de Khartoum, appela sur lui l'attention du gouverneur égyptien, Réouf-Pacha qui, pour étouffer le mouvement qui se préparait, résolut de le faire arrêter et conduire en Égypte. Mais, averti à temps et protégé par ses partisans, Mohamed-Ahmed parvint à s'enfuir au Kordofan où il souleva le pays contre le khédive. Les troupes envoyées contre lui furent battues; Obéid et le Kordofan tout entier reconnurent son autorité qui s'étendit de plus en plus dans la vallée du Nil, grâce aux troubles qui se produisaient alors en Égypte.

C'était en effet à ce moment qu'Arabi-Pacha, soulevé contre l'autorité du khédive Tewfik, provoquait l'intervention de l'Angleterre, intervention qui se termina par la défaite d'Arabi, à Tell-el-Kébir (13 sept. 1882) et l'occupation de l'Égypte par les Anglais. On ne songeait guère alors à ce qui se passait au Kordofan, à l'autre extrémité de l'empire égyptien. Cependant, à la fin de 1882, un corps expéditionnaire de 10.000 hommes de troupes égyptiennes, placé sous les ordres de Hicks-Pacha, était envoyé contre le Mahdi. Parti de Souakim,

Digitized by Google

sur la mer Rouge, il se dirigea par Berber et Khartoum sur le Kordofan. Quelques mois plus tard, on apprenait que l'expédition avait été complètement anéantie dans le défilé de Hashgill, au Kordofan.

Ce désastre livrait au Mahdi presque tout le Soudan égyptien. Quelques villes comme Khartoum, Berber, tenaient encore. En attendant qu'une expédition de troupes anglaises pût marcher à leur secours — car l'Angleterre avait fini par assumer la tâche de protéger les provinces du khédive — Gordon-Pacha, dont l'énergie était bien connue, fut envoyé en toute hâte à Khartoum pour en organiser la défense. Parti de Londres le 18 janvier 1884, il etait à son poste le 18 février, après une périlleuse traversée du désert de Nubie.

Mais déjà la partie était perdue. Trois semaines après son arrivée à Khartoum, Gordon y était bloqué. Les Mahdistes, dont le nombre augmentait sans cesse, s'avançaient graduellement vers le nord, bloquant Berber, coupant les communications entre Souakim et le Nil. C'est en vain que les troupes anglo-égyptiennes s'efforçaient de rouvrir la route de Souakim à Berber, la plus courte pour arriver à Khartoum. Le 4 février 1884, Baker-Pacha, parti de Souakim dans ce but, était complètement battu à El Teb par Osman Digma, un des principaux lieutenants du Mahdi. A la suite de cette défaite, les places voisines de Souakim tombèrent aux mains d'Osman Digma. Sinkat était pris d'assaut (11 fév.) et Tokar capitulait (21 fév.). L'arrivée d'une brigade anglaise ne produisit pas de meilleurs résultats. Les victoires disputées du général Graham à El Teb (29 fév.) et Tamanieh (13 mars) furent absolument stériles. La résistance héroïque des Bédouins et la forte chaleur ne permirent pas de tenter la marche sur Berber, qui, peu de temps après, tombait aussi au pouvoir du Mahdi.

Toute possibilité de porter rapidemeut secours à Gordon ayant disparu, le gouvernement britannique se décida, après de longues hésitations, à finir par où il aurait dû commencer. Il fit préparer, pour la fin de 1884, une expédition de longue haleine, chargée de débloquer Khartoum en opérant par la vallée du Nil. L'entreprise devait être longue et difficile, car la puissance du Mahdi ne cessait de grandir, et ses partisans occupaient la vallée du Nil jusqu'aux confins de l'Égypte.

Le général Wolseley, chargé du commandement de l'expédition, avait établi son quartier général à Ouady-Halfa. C'est de ce point, qu'avançant lentement, il suivit le cours du Nil, que remontait une nombreuse

Digitized by Google

flottille chargée des approvisionnements de sa colonne, qu'il fallait transborder à chaque cataracte. L'ennemi se montra peu, mais partout où l'expédition le rencontra, elle ne put en triompher qu'après une lutte désespérée. Un combat sanglant livré par le général Stewart à Abou-Klea, le 17 janvier 1885, entre Berber et Khartoum, ouvrait enfin à l'armée anglaise les approches de cette dernière ville, et le colonel Wilson, avec l'avant-garde, arrivait sous ses murs le 28 janvier. Mais il était trop tard. Khartoum était depuis 2 jours aux mains du Mahdi et Gordon avait été tué.

Nullement outillé pour entreprendre un siège et pleinement édifié sur la résistance que ne manquerait pas de lui opposer, au cas d'une attaque de vive force, un ennemi dont la prise de Khartoum doublait la puissance, le général Wolseley, après une nouvelle victoire chèrement acquise à Kerbikan (10 fév.), se décida à ordonner la retraite sur l'Égypte. C'était l'abandon complet du Soudan au Mahdi.

Sur le haut Nil, cependant, l'autorité du khédive était encore maintenue par 3 Européens : Slatin-Bey au Darfour, Lupton-Bey au Bahr-el-Ghazal, et Emin-Bey dans la province d'Equatoria. Mais, privés de tout secours et abandonnés à eux-mêmes, ils ne devaient pas tarder à succomber l'un après l'autre. Slatin-Bey, le premier, devint prisonnier des Mahdistes ; après 10 ans de captivité, il parvint à s'évader et à gagner l'Égypte (1895). Lupton-Bey, assiégé dans Rumbehk et abandonné par ses troupes, tomba ensuite au pouvoir des Mahdistes, qui l'emmenèrent à Omdurman où il mourut.

Emin, en raison de son éloignement, résista plus longtemps. Mais l'Equatoria était déjà en partie envahi lorsque Stanley arriva à son aide en 1888 et lui proposa de l'emmener à la côte. Emin refusa, ne voulant point quitter son poste. Cependant, la révolte de ses soldats rendait sa position de plus en plus difficile. Stantey revint à la charge auprès d'Emin et lui fit abondonner sa province (1889), presque malgré lui, pour l'emmener à Zanzibar et en Égypte. Par suite, la vallée du Nil, d'Ouadi-Halfa au lac Albert, subit la domination du Mahdi.

Ce dernier était mort en 1885 et un de ses lieutenants, Abdulah, avait pris sa place à la suite de vives compétitions. C'est le Mahdi actuel.

Depuis la retraite du général Wolseley, Ouadi-Halfa d'un côté et Souakim de l'autre sont restés les frontières méridionales de l'Égypte. A part quelques incursions des Derviches et quelques engagements sans

Digitized by Google

importance, tout était demeuré tranquille de ce côté et rien ne motivait l'expédition actuelle, en dehors de la pensée de reconquérir le Soudan.

Du côté de l'Abyssinie, les Mahdistes avaient eu affaire aux Italiens, qui leur avaient pris Kassala (1894), et, sur le haut Nil, aux Belges venant du Congo.

Le *Mouvement géographique*, bien informé sur la situation de ce dernier pays, donne quelques renseignements intéressants sur la position respective des forces congolaises et mahdistes. En 1891-1892, l'expédition Van Kerckhoven remontait l'Ouellé, et le lieutenant Milz, en septembre 1892, arrivait jusqu'au Nil. A cette époque, les Mahdistes, inquiétés par les habitants, avaient évacué le pays au sud de Lado et le haut Bahr-el-Ghazal. Quelques postes furent alors établis sur le Nil, à Labore, Dufilé, mais furent bientôt évacués devant un retour offensif des Mahdistes. Ceux-ci pénétrèrent même dans le bassin de l'Ouellé, mais furent battus à Mundu (18 mars 1894) et mis en déroute par les capitaines Francqui et Christiaens sur l'Egara, au nord de Dongu (23 déc. 1894). Actuellement, Bor, sur le Nil, est le point le plus méridional de leurs possessions.

Au sud du Darfour, le contact entre les Mahdistes et les expéditions belges avait eu lieu sur le haut Kotto et le Shinko, à Katuaka (août 1894), et à Liffi, sur le Bahr-el-Homhr. Fort peu nombreuses, les missions belges rétrogradèrent sur leur base d'opérations, le M'Bomou. C'est alors que la convention franco-congolaise du 14 août 1894 reconnut à la France le territoire au nord de cette rivière. Bangasso, Rafaï et Semio, sur la rive droite du M'Bomou, sont actuellement occupés par des postes français. Sur la frontière du Congo, la défense est sérieusement organisée par 4 camps solidement fortifiés et protégés par du canon, à Djabbir, Ouerré, Nyangara et Dongou.

Quel que soit le résultat de l'expédition anglo-égyptienne, la campagne qui vient d'être entreprise ne peut que réveiller le fanatisme musulman à l'intérieur de l'Afrique. Victorieuses, les bandes du Mahdi redoubleront d'audace sur le haut Nil; vaincues, elles viendront se rejeter sur le bassin du Tchad et de l'Oubangui, et seront un danger sérieux pour les postes français. Il importe donc de renforcer les faibles effectifs de ceux-ci à bref délai, car il ne faut pas oublier qu'il faut 4 mois pour se rendre de France sur les bords du M'Bomou.

Gabriel Vasco.

Digitized by Google

CHINE

COMMENT ON REÇOIT LES EUROPÉENS : EXPLORATION MADROLLE

Lorsqu'un voyageur européen visite les provinces de l'intérieur de la Chine, où l'autorité des mandarins est solidement assise et où des Européens ont passé à différentes reprises, il reçoit généralement un accueil, sinon cordial, du moins convenable et même courtois. Mais se hasarde-t-il à pénétrer dans des régions non encore parcourues, il n'est pas d'obstacles que ne lui suscitent les mandarins. Et quand ceux-ci ne peuvent arriver à le dégoûter de son entreprise ou qu'une imposante escorte ne le protège pas, comme il arrive parfois aux voyageurs russes, ils ne reculent point devant une attaque à main armée, organisée en sous-main, quand bien même elle aurait pour conséquence l'assassinat du trop hardi explorateur.

M. Madrolle (t. XXI, p. 112) qui, après avoir parcouru l'Annam et le Tonkin, s'est lancé au cœur du Yunnan et du Sé-Tchouen, a éprouvé dans une large mesure les effets de l'hostilité des mandarins et des populations yunnanaises. Dans une lettre de Houili-Tchéou (Sé-Tchouen), bouche méridionale du fleuve Bleu, 6 novembre 1895, adressée à la Société de géographie de Paris, il annonce que depuis 3 mois il a quitté Hanoï, parcourant le Yunnan qu'il vient de laisser sans regrets. En effet, son passage dans les villes chinoises était salué par des cris, des hurlements, des imprécations et des menaces. A Shih-ping, les habitants détruisirent sa porte, et, la nuit venue, montèrent sur le toit pour décrocher quelques tuiles qui tombèrent dans sa chambre.

« Tel était, dit-il, l'état d'esprit des populations yunnanaises, que les mandarins ne cherchaient nullement à calmer. La guerre du Japon, les fausses nouvelles, les placards contre les étrangers, avaient monté toutes les têtes, et mes trois boys, tous Cantonnais, dépaysés dans cette province dont ils ne comprenaient guère le dialecte, n'échappaient point à l'orage. « N'as-tu pas honte de servir un Européen? Ne sais-tu pas que c'est un crime de conduire un Français en Chine? » disait à un des miens le mandarin du Kuo-Tchiou; puis en plein midi, dans la capitale du Yunnan, devant un magasin où je m'étais arrêté, un de mes boys

Digitized by Google

entendait ces paroles : « Ta tête est pour demain! » C'est avec cette antipathie et des menaces journalières que j'ai traversé le Yunnan.

» Le pays, pourtant, est bien intéressant à visiter. La population rurale est laborieuse; elle se compose d'une quantité de tribus, dont beaucoup ne se sont jamais mélangées aux Chinois. Le sol est excellent pour toutes les cultures, et son sous-sol d'une grande richesse minière : étain, cuivre blanc, cuivre rouge, or, fer, charbon de terre, salines, etc., se rencontrent à fleur de terre, délaissés par les indigènes.

» Mon itinéraire, qui, en partant de Laokaï, devait être la reconnaissance des sources du fleuve Rouge, fut complètement annihilé à Shih-ping. Le mandarin s'effraya de ce projet, qui lui avait été dévoilé par mes muletiers : « Aucun Européen, dit-il, n'est passé par ce chemin; il faut, à tout prix que la région reste inconnue à ce Français ». Ordre fut donné à mes muletiers de refuser de me conduire par cette route, et on voulut même me faire repartir sur Yunnan-sen, par la route des caravanes. Dans l'impossibilité d'acheter des animaux et d'avoir des hommes dévoués, je dus paraître me soumettre, non sans récriminer; mais, en route, je réussis à m'enfoncer dans les montagnes, où, pendant quatre jours, je traversai des tribus que les Fils du Ciel traitent de sauvages « Lolos », mais qui n'en sont pas moins de paisibles montagnards. A Tong-hoi, je retrouvai la route de la capitale où je séjournai quelques jours.

» De Yunnan-sen (capitale du Yunnan) partent trois grandes routes commerciales, celles de la Birmanie, du moyen fleuve Bleu et du Tonkin, toutes déjà connues : une quatrième, qui n'a jamais été relevée, mais dont le commerce est entièrement local, traverse le grand coude méridional du fleuve Bleu; c'est cette route que j'ai décidé de suivre, pour reconnaître la forme du coude et les produits commerciaux de cette partie de la Chine. La population y est moins dense, les cultures peu variées, les montagnes à pic. On y trouve une grande quantité de bœufs, de zébus et de chevaux. Le fleuve Bleu, à l'endroit où je l'ai traversé, est encaissé; ses eaux sont rapides, et son cours, limité vers l'est et vers l'ouest par des rapides, n'est navigable que pendant une journée.

» Là encore, j'eus à subir la mauvaise volonté du mandarin, qui, partout le même, cherche à entraver tous les projets de l'Européen. J'avais loué une barque pour descendre cette partie du fleuve jusqu'aux

Digitized by Google

rapides; mais le mandarin sut si bien déranger ma reconnaissance, qu'après une journée passée sur le fleuve, je n'avais rien vu et j'étais encore devant le bourg de Loung-Kaï. Le mauvais vouloir des bateliers, le retard apporté dans l'appareillage, la mollesse commandée par ordre supérieur, firent que, sept heures après mon embarquement, je n'avais encore rien vu.

» Ceux qui n'ont jamais circulé dans l'intérieur de la Chine (là où l'Européen n'habite pas) ne peuvent se douter des tracasseries dont le voyageur est l'objet; défense ici, aux aubergistes de le recevoir; — là, aux marchands de lui vendre; — voulez-vous un guide? personne ne connaît le chemin; — la route traverse des régions montagneuses où les bandes de pillards sont nombreuses (les mandarins doivent « aide et protection » d'après le passeport), on désire donc quelques soldats (c'est l'habitude); mais nous n'en avons plus, il faut attendre trois jours, puis huit jours, puis un mois! etc. La population vous rit au nez, vous lance des imprécations; les soldats qui vous accompagnent ont reçu l'ordre de laisser faire; l'Européen doit amuser le peuple, être son jouet. « Il faut l'en dégoûter, disait un mandarin; comme cela, d'autres ne viendront pas! », et ainsi mille tracasseries de tout genre et de toute espèce.

» Je viens de pénétrer dans une nouvelle province, le Sé-Tchouen, qui a été récemment soulevée par ses propres mandarins contre les Européens et les chrétiens; je suis bien loin encore des grands centres de nos missionnaires et de leurs chrétientés, et ne puis encore rien ressentir des effets du pillage et de l'excitation des esprits! Je souhaite de pouvoir traverser cette région éloignée et peu connue sans trop d'embarras, me proposant de gagner la frontière tibétaine par le pays des Lolos noirs.

» Je pense être de retour en France vers l'été. L'hiver, qui commence ici, me paraît très rude; le vent du nord, après avoir traversé la Mongolie, le Tibet et les glaciers des montagnes, qui limitent ici la Chine, suit, avec une violence extrême, les plaines étroites qu'enserrent de hautes montagues (je suis actuellement à 2.000 mètres d'altitude). »

Digitized by Google

EXPLORATEURS ET VOYAGEURS

M. *Dybowski*, plusieurs fois chargé de mission au Congo, est nommé directeur de l'agriculture en Tunisie.

Le commandant *Destenave*, de la légion étrangère, commandant du cercle de Bandiagara (Soudan français), a récemment exploré le Mossi. Il n'a pu entrer à Ouaghadougou, sa capitale, mais il a engagé des relations avec le naba qui commande à tous les chefs du Mossi et a conclu avec quelques-uns des traités permettant l'installation de résidents français. Cette exploration complète donc les résultats politiques déjà obtenus par Binger, par le Dr Crozat, par Monteil et par M. Alby en 1895 (ce dernier ayant atteint Boussourima, en partant du Dahomey).

Le lt de vaisseau *Hourst* avait été chargé, avec l'enseigne de vaisseau Baudry, d'explorer en 1894 le cours du Niger au delà de Tombouctou. Il était à peine arrivé à Kayes que l'occupation de Tombouctou et le massacre de la colonne Bonnier modifièrent complètement la situation au Soudan. La mission fut alors suspendue et M. Hourst appelé au commandement de la flottille du Niger. Après avoir relevé avec soin le cours du fleuve en amont et en aval de Tombouctou et fait l'hydrographie de la région des lacs récemment découverts au nord de Goundam, il a obtenu l'autorisation de reprendre sa mission d'exploration vers Say. M. Hourst emmène avec lui l'enseigne de vaisseau Baudry, le lt Bluzet, le Dr Tabaret et le P. Hacquart, fondateur de la mission des Pères Blancs à Tombouctou, que son exploration chez les Touareg et sa parfaite connaissance de la langue arabe et des peuplades du Centre africain rendent un précieux compagnon de route. La mission a quitté Koulikoro le 12 décembre 1895 et Ségou le 16, sur le bateau démontable en aluminium *Jules Davoust* et sur 2 chalands. Elle ne pense pas arriver à Say avant le mois de mai 1896.

Le Père C. de *Deken*, de la congrégation belge de Scheut est décédé le 3 mars à Boma, peu après son retour au Congo. Il n'avait que 44 ans. Voyageur éminent, il était surtout connu par ses explorations en Asie. Il avait visité le Kansou (1880-1883) et après avoir traversé le grand désert de Gobi, il était allé fonder dans la province d'Ili sur les confins du Turkestan et de la Sibérie, une mission qu'il dirigea 5 ans. Revenu en Belgique en 1889, il était ensuite retourné en Asie. C'est alors que

Digitized by Google

M. Bonvalot et le prince Henri d'Orléans firent sa rencontre et le déter minèrent à les accompagner dans leur difficile traversée du Tibet, où son concours fut des plus précieux et des mieux appréciés. En 1892 il fut envoyé au Congo où il resta 2 ans. Après un nouveau séjour en Belgique, il était reparti pour le Congo le 6 novembre 1895.

La mort du P. de Deken est une perte pour la science géographique et pour les missions catholiques.

Le capitaine *Jacques*, chargé d'organiser dans l'État du Congo le nouveau district du lac Léopold II a fondé sur la Lukenge un poste qu'il a confié à M. Brohée; il vient de rentrer à Boma.

Le capitaine *Lugard* et son frère le lieutenant Lugard vont diriger au Ngamiland une exploration géographique et économique. Le Ngamiland est placé au sud des possessions portugaises de l'Angola, entre le pays de Khama, le Kalahari et le Damaraland.

M. Ed. *Foa* (t. XX, p. 46), dont on n'avait pas de nouvelles depuis longtemps a écrit de Mikorongo, sur la Koanza, 5 déc. 1895. Il arrivait, en bonne santé de Blantyre. Il est reparti ensuite pour Zumba sur le Chiré.

M. et Mme *Littledale* viennent de terminer leur 3e grand voyage en Asie, commencé avec leur neveu, M. A.-W. Fletcher. Partis de Kachgar en juin 1895, ils ont passé par Khotan, Tcherchen, les monts Kouen-Lun, le Tibet, le Garing-Cho, le lac Tengri-Nor; ils ont pu s'approcher à moins de 40 milles de la ville sainte de Lhassa, mais leurs tentatives pour pénétrer plus avant ont échoué comme celle de tous les voyageurs précédents. Ils ont pris alors la direction de l'ouest et sont arrivés dans l'Inde par le Cachemire et Srinagar, en janvier 1896.

M. *Rod Weber*, américain, est arrivé en juillet 1895 à Tebang-Turggi, chez les Baltaks, à l'est de Sumatra; il doit étudier en détail l'archipel malais.

M. *Horn* a récemment rendu compte de son exploration en Australie. L'expédition partit en mai 1894 d'Oodnadatta, point terminal du chemin de fer d'Adelaïde (Australie méridionale) et regagna cette dernière ville au mois d'août de la même année. Elle avait traversé une région déserte, généralement presque impraticable et tout à fait stérile; mais la proximité des monts Mac-Donnel (5.000 pieds d'altitude moyenne) fait que ce désert de sable mouvant se couvre parfois, dans la saison des pluies, en quelques semaines, d'une végétation luxuriante.

Digitized by Google

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES ET COLONIALES

AFRIQUE

Congo français : *Commerce.* — Le Congo français coûte à la métropole 1.862.270 fr. par an; avec ses recettes locales, son budget atteint 3 millions. En 1894, le commerce d'importation du Congo français a été 3.142.675 fr., dont 1.107.106 fr. fournis par la France. Ses exportations ont été de 2.597.037 fr, dont 451.184 fr. à destination de France. Nous dépensons donc pour la colonie une somme sensiblement supérieure à la valeur des produits français qui y sont écoulés, ceux-ci d'ailleurs représentant surtout les achats faits pour le compte de la colonie.

État du Congo : *Sédition de Luluabourg* (XXI, 181). — Le commandant Lothaire, blessé deux fois à la jambe par les révoltés de Luluabourg, s'est remis de ses blessures et a complètement écrasé la rébellion. Mais aux morts déjà cités, il faut ajouter le lieutenant Delava, le sous-lieutenant Collet, l'adjudant Cassieman et le sergent Heysse, tués le 18 octobre. 800 soldats composaient l'armée congolaise opposée aux 1.000 révoltés, qui étaient armés de 600 fusils Albini et de 400 fusils à piston enlevés précédemment. Le 6 novembre, l'expédition belge, la colonne du capitaine Doorme en tête, attaqua de nouveau les révoltés, qui furent écrasés. Une colonne de poursuite, dirigée par le lieutenant Svensson, partit le 7, mais ne put rejoindre les fuyards, tant la course de ces derniers avait été rapide. Le sous-lieutenant Spilliaert a été blessé.

Le commandant Lothaire, après avoir assuré la sécurité du pays, s'est retiré vers la Lualaba. Les révoltés se sont débandés dans plusieurs directions, vers le Lualaba, vers Kabambarré et vers le Lomami.

Afrique australe anglaise : *Langues parlées.* — La langue anglaise est la plus en usage. Elle est parlée par les colons européens, par un grand nombre de Boërs et supplante peu à peu les différents idiomes indigènes. La langue hollandaise étant officiellement en usage, se trouve favorisée des mêmes prérogatives que l'anglais, mais elle est employée surtout par la classe agricole de la population, y compris un grand nombre de « natifs; » c'est même une des causes qui se sont opposées le plus longtemps à la pénétration des immigrants anglais.

Tandis que, dans les provinces occidentales, le hollandais est prédominant, dans l'est il disparaît : à Port-Élisabeth il n'y a même pas d'église hollandaise et, au Natal, on entend rarement ce langage. Dans le Transvaal, au contraire, l'anglais n'est reconnu officiellement sous aucune forme; néanmoins, le commerce étant entre les mains des Anglais, leur langue s'introduit dans la plupart des agglomérations urbaines; pour cette raison, les employés des maisons de commerce doivent connaître les deux langues et cela ferme les portes aux nouveaux venus.

Digitized by Google

Le hollandais du Cap n'est qu'un grossier patois de la langue mère originelle, le bas hollandais, qui a été altéré, tandis qu'actuellement on ne parle plus en Hollande que le haut-hollandais. Il n'y a que peu d'ouvrages ou de journaux publiés en hollandais, mais les documents officiels sont imprimés en haut hollandais, conjointement avec l'anglais.

L'allemand, beaucoup employé dans la contrée à l'entour d'East-London, gagne journellement du terrain par l'arrivée de nouveaux adeptes, et, commercialement, son usage s'étend aussi, la correspondance entre clients et fournisseurs étant très souvent menée dans cette langue.

Le nombre de personnes parlant ou comprenant le français dans toute l'Afrique du Sud atteindrait avec peine quelques milliers ; dans les écoles de la colonie du Cap, cependant, le français est enseigné avec succès et les cours de français sont plus suivis que les cours d'allemand.

Les idiomes indigènes présentent un grand intérêt au philologue. Ils peuvent se diviser en trois groupes différents : langues bantoues, hottentotes et des Boschimans.

L'idiome bantou, de beaucoup le plus répandu, comprend le zoulou proprement dit et des dialectes plus ou moins affiliés.

L'idiome hottentot avait beaucoup d'adhérents dans l'ouest, mais ceux-ci se sont trouvés de bonne heure en contact avec les colons hollandais, de sorte que le patois des Boërs a fini par s'imposer dans leur milieu. Le hottentot subsiste encore dans certaines parties des Betchouanas, des Damaras et des Ambos. Cet idiome est plus abondant en clappements de langue que celui des Bantous et aussi d'un ordre plus élevé; il a trois nombres : le singulier, le dualiste et le pluriel, et ses racines se modifient par des affixes.

L'idiome des Boschimans est formé d'un assemblage de gloussements, de clappements de langue, mêlés de grognements analogues à ceux des baboins; ils appartiennent du reste à la race la plus grossière de l'Afrique. En boschiman, le pluriel des noms est formé par leur répétition et on assure qu'il n'existe pas d'adjectifs numéraux au-dessus de trois.

L'étude de ces idiomes devient de moins en moins nécessaire. Le seul dialecte qui devienne aisément familier aux Européens est le « Kitchen Kaffir » se rapprochant du zoulou, et qui est parlé par la majorité des serviteurs employés dans le Natal.

Transvaal : *Travaux publics. Immigration.* — Les chemins de fer concédés par le gouvernement du Transvaal à la S^té^ des chemins de fer sud-africains sont presque tous achevés; il ne reste plus qu'à terminer 160 kil. entre Krugersdorp et Klerksdorp. Dans les ateliers pour réparations du matériel roulant travaillent exclusivement des ouvriers européens, presque tous hollandais : ils gagnent de 2 fr. à 2 fr. 50 l'heure et travaillent 53 heures par semaine.

Les Cafres sont employés comme manœuvres pour les travaux les plus durs, pour les mines de charbon, les fours à briques, etc. Les surveillants sont seuls européens et gagnent 400 à 500 fr. par mois.

Digitized by Google

La Cie franco-belge des chemins de fer du Nord construit la ligne de Selati; ses employés sont français et belges, ses ouvriers sont cafres.

On construit beaucoup de maisons en briques à Johannesburg et à Pretoria.

L'agriculture n'est pas très développée. Le Boër préfère vendre ses terrains pour l'extraction du minerai qu'ils peuvent contenir, ce qui leur donne plus de profit. La colonisation agricole, tentée en grand par une Sté hollandaise, en 1890, ne réussit pas. La vie est très cher. Le pain coûte 5 ou 6 fois plus au Transvaal qu'en Europe; un vêtement de travail revient à 100 fr., un vêtement habillé, 160 fr., une paire de chaussures 40 à 50 francs.

L'émigrant ne doit aller au Transvaal qu'avec un contrat de travail assuré, ou une certaine avance d'argent. Mais l'attraction exercée par les mines d'or est si forte, que beaucoup arrivent avec fort peu de ressources. C'est au Cap, bien qu'aujourd'hui la plus longue route par chemin de fer, que débarquent presque tous les immigrants pour le Transvaal, et leur nombre augmente chaque semaine. C'est ainsi qu'en un même jour, arrivaient au Cap 2 paquebots venant l'un d'Australie, l'autre d'Angleterre. Le 1er avait à bord 250 passagers de pont, qui ne quittèrent le bateau que pour prendre le train de Johannesburg; l'autre amenait plus de 500 immigrants de toute nationalité dont 200 juifs russes. On estime l'augmentation de population de Johannesburg à 400 habitants par semaine. Des services réguliers de bâtiments anglais et allemands desservent l'Afrique centrale; les derniers touchent à Amsterdam et à Naples.

Le Transvaal importe des machines, des roues, etc., d'Angleterre et d'Allemagne; des produits manufacturés de ces deux pays et de Hollande; du beurre, du fromage, du tabac, des liqueurs de Hollande, des fruits, légumes, bestiaux, céréales de Natal; des bois d'Australie. Le commerce est presque exclusivement aux mains des Anglais et des Allemands. A Pretoria et à Johannesburg, il y a cependant quelques maisons hollandaises.

Rhodesia : *Soulèvement des Matabélés.* — Les tribus de Matabélés des districts d'Insiza et de Changani se sont révoltées. Une partie de la police noire a fait cause commune avec elles. Des blancs, au nombre d'une vingtaine, surpris par le mouvement, ont été massacrés. Bien que le pays soit en partie dégarni des forces de police de la Chartered Cy par suite de l'équipée de Jameson au Transvaal, on a pu former rapidement une colonne qui a atteint un groupe de révoltés et les a mis en fuite. Le district de Changani est situé à 280 kil. environ au nord de Boulouvayo ; celui d'Insiza à environ 138 kil. au sud-est. Le mouvement paraît avoir une certaine importance.

Mozambique : *Chemins de fer.* — La Cie de Mozambique vient d'achever les études d'une voie ferrée entre Pungue Sena et Lacerdonia (266 kil.). La Cie des chemins de fer du Zambèze a fait étudier, par le major Soeiro, la ligne de Quelimane, entre ce port, Milange et Gueriza.

Digitized by Google

La Cie anglaise du Sud Africain doit proposer à la Cie du chemin de fer de Beïra de prolonger cette ligne de Chimoio, son terminus actuel, à Umtali, sur le territoire de la Cie anglaise, à 328 kilom. de Beïra et à 240 kilom. de Fort-Salisbury.

Madagascar : *Situation*. — La Chambre des députés, dans sa séance du 19 mars, a eu à examiner le régime institué à Madagascar par l'acte du 18 janvier 1896 qui n'établit ni l'annexion ni le protectorat. M. Berthelot, ministre des affaires étrangères, a déclaré que cet arrangement n'avait pas à recevoir l'approbation du Parlement, parce que ce n'était pas un traité, mais un acte unilatéral n'entraînant pas d'adjonction de territoire et n'engageant pas les finances de la France. La prise de possession ne fait pas non plus disparaître le gouvernement malgache. Cette prise de possession a été notifiée aux puissances étrangères. La Chambre a approuvé ces déclarations par 445 voix contre 8. Des projets de loi relatifs à la conversion de la dette de Madagascar et à l'établissement du tarif général de douanes français dans l'île, ont été déposés.

La relève des troupes d'occupation aura lieu à partir du mois de mai. Mais un bataillon de tirailleurs sénégalais, actuellement en formation, doit s'embarquer pour Madagascar avant cette époque.

L'ex-premier ministre Rainilaiarivony est arrivé à Alger (17 mars) où il a été interné en attendant son envoi dans l'intérieur.

Un envoi de 600 Annamites va être dirigé sur Madagascar.

La situation est toujours un peu troublée dans certaines parties de l'île. L'extension de l'occupation militaire sera indispensable, au retour de la saison sèche, pour assurer la tranquillité.

L'ex-consul des États-Unis, Waller, condamné à Tamatave pour espionnage et détenu en France, a été gracié et mis en liberté.

Origine des noms de lieux. — D'après M. Alfred Grandidier, le grand explorateur de Madagascar, les diverses tribus n'avaient aucun nom pour désigner leur île. Jusqu'en 1861, c'est-à-dire jusqu'à l'avènement de Radama II, on se servait de périphrases signifiant « le pays entier », « le pays qui est sur la terre et sous les cieux ». Cependant, dès le commencement du siècle, quand les Mérina (Hova) eurent soumis une grande partie de l'île et manifesté l'intention de se rendre maîtres du pays entier, on cherchait déjà une appellation générale et on finit par adopter le nom de Madagaskara, qui est d'origine purement européenne.

Ce nom avait toujours été repoussé à cause de la consonnance de sa dernière syllabe avec le mot malgache « kari » qui signifie chat, animal abhorré comme étant le compagnon habituel des sorciers. Le nom de Madagaskara ou Madagascar vient, par corruption, de Magadicho, colonie arabe du XIIIe siècle.

Autrefois, il n'y avait pas non plus de nom collectif pour désigner l'ensemble des habitants de Madagascar. Depuis la conquête par les Mérina

Digitized by Google

(Hova), l'on employait un mot qui signifie « ceux qui sont sous le ciel ». Le mot Malagasy, qui n'est pas indigène, est la forme adoucie des mots Madécasses et Malgaches, dont se servirent les premiers colons français.

Presque tous les noms de lieux malgaches ont une signification. D'après M. Grandidier, *Imerina* (province) veut dire « pays élevé, nu et découvert, où l'on voit au loin » ; *Betsiles* (peuple) « beaucoup qui n'ont pas été vaincus » ; *Sakalava* (peuple) « gens de Saka qui se sont étendus sur une grande surface de pays » ; *Betsiboka* (rivière) « le grand cours d'eau qui n'est pas saumâtre » ; *Antananarivo* (Tananarive capitale) « la ville des mille guerriers », etc.

La syllabe *am* ou *an*, qui commence un grand nombre de noms de lieux malgaches, est la contraction de l'adverbe démonstratif *any* qui signifie « où il y a, où il se trouve, auprès de, sur ». *Analasora* signifie « là où est le bois des hérissons » ; *Ambolanosa* » où est l'enclos des chèvres » ; *Antsahaondry* « dans le vallon des moutons », etc.

Afrique orientale allemande : *Chemin de fer.* — Les projets de chemin de fer depuis longtemps à l'étude dans l'Afrique allemande vont entrer dans une phase décisive. Le gouverneur, major de Wissmann, a arrêté, d'accord avec l'ingénieur Bormann et le lieutenant Schlobach, le tracé du chemin de fer de pénétration vers les grands lacs, que ces derniers ont étudié sur le terrain. La ligne, partant de Dar-es-Salam, sur le littoral, passera par Ukami, Mpouapoua, Tabora. De ce point un embranchement se dirigera vers le lac Tanganika et un autre vers le lac Victoria.

Soudan oriental : *Expédition contre les Derviches.* — Les gouvernements anglais et égyptien ayant décidé d'envoyer une expédition au Soudan contre les Derviches (1), le général Kitchener, commandant l'armée égyptienne, est parti pour Ouady-Halfa, afin de prendre la direction des opérations et marcher sur Dongola. Les troupes égyptiennes, encadrées par des officiers anglais, forment le corps expéditionnaire. Un régiment anglais est envoyé en réserve à Ouady-Halfa. Il sera remplacé au Caire par un régiment venant de Malte.

Les troupes égyptiennes ont occupé Akasheh le 20 mars sans avoir rencontré l'ennemi. On y construit un fort qui recevra un dépôt de vivres. Une nombreuse flottille de transport est réunie sur le Nil. Akasheh est aux 2/3 de la distance séparant Ouady-Halfa de Dongola. Ce dernier point se trouve sur le Nil, à 720 kilomètres environ de Souakim, le port le plus rapproché, et à environ 500 kilomètres en ligne droite de Khartoum.

Pour faire face aux dépenses premières de l'expédition, le gouvernement britannique, qui n'entend pas demander un penny au trésor anglais, a résolu de prélever 500.000 livres (12 millions 1/2 de francs) sur le fonds de réserve de la caisse de la dette égyptienne. Assuré du concours de 4 commissaires sur 6 représentant les grandes puissances dans la commission internationale

(1) Voir plus haut, page 231.

Digitized by Google

de la Dette, il a demandé à celle-ci l'autorisation de faire ce prélèvement. Malgré l'opposition des commissaires français et russe, la majorité de la commission a voté les crédits.

L'armée égyptienne. — L'armée égyptienne compte actuellement 13 bataillons d'infanterie, 6 escadrons de cavalerie, 6 batteries, dont 1 à mulets et 1 à chameaux, et 4 compagnies de chameliers, soit au total 509 officiers, 12,000 hommes de troupe, 750 chevaux, 738 chameaux, 240 mulets et 18 canons. La police égyptienne compte, en outre, 130 officiers et 5.000 hommes. Quant au corps anglais d'occupation, il compte 4.000 hommes d'infanterie, 520 de cavalerie, 500 d'artillerie, soit, en tout, environ 5.000 hommes.

Société de géographie du Cher : *Possessions et population en Afrique.* — La Société de géographie du Cher, fondée en 1882, et dont le colonel H. Gaertner est le président, organise un grand nombre de conférences pour vulgariser les connaissances géographiques et les idées coloniales. Le 29 février 1896, répondant à l'aimable invitation du colonel Gaertner, notre collaborateur, M. Paul Barré, professeur à l'Association Polytechnique, s'était rendu à Bourges pour traiter, au théâtre de cette ville, du « Partage de l'Afrique ». Après un rapide exposé historique des conditions de partage de l'Afrique entre les diverses puissances européennes, M. Paul Barré a exprimé l'espoir que nos sacrifices ne seront pas vains et que la politique coloniale réalisera réellement pour l'avenir « une plus grande France ». Il a montré qu'en Afrique, le drapeau français était planté à Fort-Miribel, à près de 1.300 kil. d'Alger, à Tombouctou, à près de 2.800 kil. de St-Louis du Sénégal (par la route), à Zemio sur le M'Bomou, à plus de 3.000 kil. du Gabon, et que si nous avions, par une condescendance incompréhensible, commis la faute d'évacuer le poste d'Arenberg sur le Niger, nous avions toujours un poste à Yola, sur la Bénoué. Les traités de 1890 avec l'Angleterre et de 1894 avec l'Allemagne, malgré nos fautes, nous permettent d'envisager comme certaine, dès que nous le voudrons, la soudure en un vaste empire de l'Algérie-Tunisie, du Sahara, du Soudan occidental, du Sénégal, de la Guinée française, de la Côte d'Ivoire, du Dahomey, du lac Tchad, de l'Oubangui, du Congo jusqu'aux sources du Nil, ce qui représente de Paris plus bas que l'Équateur, une longueur de 6.000 kil. en territoire français !

Une cinquantaine de projections lumineuses ont terminé cette conférence. M. Paul Barré a donné les chiffres approximatifs suivants, comme représentant la population et la superficie des zones dévolues, en Afrique, aux diverses puissances :

Zone anglaise.	38.000.000	d'hab.	5.100.000	kil. carrés.
— française (avec Sahara) .	35.000.000	—	9.600.000	—
— belge (Congo)	20.000.000	—	2.600.000	—
— allemande	8.650.000	—	2.800.000	—
— portugaise	7.715.000	—	2.250.000	—

Digitized by Google

Zone égyptienne	7.000.000	d'hab.	1.000.000	kil. carrés.
— italienne (contestable) .	6.300.000	—	1.350.000	—
— turque (Tripoli)	1.000.000	—	1.000.000	—
— espagnole.	450.000	—	510.000	—
— indépendante	8.250.000	—	1.314.000	—
— non répartie	12.000.000 ?	—	2.478.000 ?	—

Soit un total approximatif de 145.000.000 d'hab. et de 30.000.000 de kilomètres carrés.

ASIE

Arménie : *Zeïtoun.* — Les douloureux événements qui ont attiré sur l'Arménie la compassion de tout le monde civilisé, ont inspiré à M. le baron d'Avril quelques aperçus sur les autonomies dans l'Empire ottoman (*Revue Bleue*, 29 février). Il rappelle que le 5 juillet 1878 au Congrès de Berlin, sur la demande des plénipotentiaires de France et d'Autriche-Hongrie, le représentant de la Sublime Porte déclara que pour le moment il n'y aurait aucun changement à la situation de la tribu albanaise des Mirdites. — Zeïtoun, qui fit son apparition sur le champ de la diplomatie en 1862, peut être justement appelée la Mirditie aménienne, ou le Liban de l'Arménie.

Zeïtoun contenait en 1862 environ 20.000 chrétiens et 4.000 à 5.000 musulmans. Ce sont les descendants des Arméniens qui, à la chute du royaume de la Petite Arménie au XIVe siècle, se réfugièrent dans le Taurus et formèrent une sorte de confédération de dix villages, dont six sont chrétiens. Le bourg de Zeïtoun est au fond du golfe d'Alexandrette et à peu de distance de Marasch. Les musulmans de Marasch et les tribus turcomanes de tout temps ont été une menace pour les Zeïtounli. En 1857, des tribus circassiennes s'établirent dans la contrée. En 1862, conduites par le pacha de Marasch, elles dévastèrent Alabasch, mais éprouvèrent près de Zeïtoun un échec retentissant. Les Arméniens, pour éviter les représailles, envoyèrent des délégués à Paris et furent soutenus à Constantinople par l'ambassadeur de France. Grâce aux interventions diplomatiques, l'autonomie séculaire de Zeïtoun fut alors sauvée. Cette fois encore, les puissances européennes, qui ont laissé s'accomplir tant d'infamies en Asie Mineure dans ces derniers mois, ont chargé leurs consuls à Alep de s'interposer pour protéger les Zeïtounli. Elles ont été en cela fidèles à la tradition affirmée au Congrès de Berlin en 1878.

Les Arméniens dont il s'agit ici ne sont pas catholiques. Ils appartiennent à la communion grégorienne, qui n'a pas accepté les canons du concile de Chalcédoine (451). Leur patriarche réside à Sis, en Cilicie, mais n'a aucune influence auprès de la Sublime Porte. A Constantinople réside un patriarche de leur communion, investi, depuis Mahomet II, de l'autorité civile supérieure sur sa nation dans tout l'Empire ottoman, mais il n'est le protégé d'aucune grande puissance; ce qui place cette communion dans une situation très défavorable.

Chemins de fer turcs (1) : *Ligne de jonction Salonique-Constantinople.* — Les travaux de cette ligne auraient été achevés, comme c'était prévu,

Digitized by Google

à la fin de l'année dernière, sans un cyclone qui a passé sur la région correspondante, il y a quelques mois, causant d'importants dégâts et nécessitant plusieurs mois de travaux de réfection. Le tout est bien en train et l'on compte avoir définitivement terminé pour dans deux mois. Il ne reste d'ailleurs plus que 43 km. à ouvrir, car le 2 février 1896 on a ouvert à l'exploitation la section de Nousratli, km. 248, à Buck, km. 271, du côté de Salonique, et à la même date la section de Kerka à Okdjilar, comprenant les stations de Okdjilar, km. 314, Xanthi, km. 328, Kizildjakeui, km. 344, Narlekeui, km. 361, Gumuldjina, km. 376, Demirbeyli, km. 392, Kaïbikeui, km. 406, Kerka, km. 422. Cette dernière section du côté de Dédéagatch. Les résultats de l'exploitation sont encore faibles, mais l'on étudie en ce moment des modifications aux tarifs dont on augure bien pour l'avenir.

Ligne de Smyrne-Cassaba et prolongement. — Les travaux sur le prolongement entre Alascheir et Aflun-Karahissar sont attaqués sur toute la ligne; ils ont été un peu entravés à cause des rigueurs exceptionnelles de l'hiver; mais dès que le beau temps reprendra, ce qui est proche, ils pourront marcher très activement. Les recettes du réseau actuel, entre Smyrne et Alascheir, ont atteint 12.000 francs par kilomètre en 1895, et les dépenses ne se sont élevées qu'à 4.800 francs. Ce résultat, très convenable, eût été bien supérieur encore si les événements politiques qui se sont produits à la fin de l'année dernière n'étaient venus créer un arrêt presque complet dans les affaires.

Ligne d'Anatolie. — Les travaux, sur cette ligne, continuent normalement, et l'on espère livrer, avant la fin de l'année, à l'exploitation, le dernier tronçon de l'embranchement d'Eskichéir à Konia.

Pour l'instant, il n'est pas question de construire de nouveaux chemins de fer en Turquie; on compte un temps de recueillement salutaire et, d'ailleurs, absolument nécessaire à la consolidation des affaires récentes.

Indes anglaises : *État sanitaire des troupes.* — L'effectif des troupes anglaises des Indes était de plus de 70 000 hommes en 1893, celui des troupes indigènes de 127 000 hommes. Cette année a été une des plus salubres qu'on ait rencontrées. La moyenne des entrées à l'hôpital, a été, pour 1.000 hommes d'effectif, de 1.415 Européens et 862 indigènes. En Angleterre, la moyenne des entrées est de 751. La moyenne des décès a été à peu près la même pour les deux races : 12,61 pour 1.000 Européens, 12,81 pour 1.000 Hindous. Cette mortalité est plus du double de celle des troupes anglaises de la métropole (5,13); elle est peu supérieure à la mortalité des troupes de Malte (10,47), mais notablement inférieure à celle de la période 1883-92 (15,21). La mortalité dans les colonies françaises est beaucoup plus grande.

Le nombre des réformés a été, pour les troupes européennes, de 25 p. 1.000, tandis qu'en Angleterre il n'est que de 15,70 p. 1.000. 6.382 officiers ont donné une mortalité de 10,67 p. 1.000 d'effectif pour ceux du *British Service*

(1) Voir *Rev. Fr.*, octobre 1895, t. XX, p. 621.

Digitized by Google

et 8,82 pour ceux de *l'Indian Service*. Les officiers ne passant dans ce dernier qu'après un ou deux ans de service dans un régiment anglais, il semble donc que la mortalité est plus forte chez les nouveaux venus.

Les principales causes de décès pour les troupes européennes ont été : la fièvre typhoïde, les affections pulmonaires, l'hépatite, la dysenterie, le traumatisme. La fièvre typhoïde a causé 42 0/0 des décès européens. Chez les indigènes elle est beaucoup plus rare, comme le démontrent les chiffres suivants. Sur 1.000 soldats, il est entré à l'hôpital 20 Européens et seulement 0,30 indigènes; il est mort 5,29 Européens et seulement 0,04 indigène. La mauvaise qualité des eaux de boisson, l'insuffisance des filtres expliquent la fréquence de la fièvre typhoïde, vis-à-vis de laquelle les Hindous paraissent jouir d'une notable immunité.

La mortalité par traumatisme a été de 8 p. 1.000, celle par l'abcès du foie de 7,93 p. 100 des décès. On n'a observé que 16 cas de choléra parmi les Européens, dont 10 suivis de décès, et 862 cas chez les indigènes, avec une mortalité de 0, 20 p. 100 du nombre des décès.

Les maladies des voies respiratoires ont donné 46 p. 100 du nombre des décès chez les indigènes; ces maladies sont, avec le paludisme, celles qui les attaquent le plus.

La dysenterie entre pour 4,90 0/0 dans la léthalité des troupes anglaises. Chez les Hindous, le nombre des cas d'hépatite est 14 fois moins grand et la mortalité, par cette maladie, 12 fois moins élevée que pour les troupes anglaises.

Singapore : *Commerce en 1894.* — Singapore est avec Hong-Kong un des points les plus importants d'Extrême-Orient. Sa position géographique, sur le passage obligé des navires venant de l'Europe et de l'Inde pour se rendre en Chine et au Japon, lui fait prendre de plus en plus une remarquable extension. Le commerce général des établissements anglais des Détroits (Straits Settlements) dont Singapore est le grand centre, a été, en 1894, de 410.937.000 dollars contre 323.771.000 en 1893. Les importations ont été en 1894 de 224.151.000 d. et les exportations de 186.786.000 d. C'est à Singapore que viennent aboutir tous les produits de la péninsule malaise, de Sumatra et des îles environnantes : café, coprah, tapioca, sagou, guttapercha, gommes, gambier, peaux, cornes, poivre blanc et noir. Les produits d'importation sont les cotonnades, lainages, soieries, parapluies, quincaillerie, vins, bières, spiritueux, conserves.

Aux importations, le premier rang appartient aux Colonies anglaises (31.270.000 dollars), le Japon (24.248.000), puis viennent : l'Angleterre (21 320.000), le Siam (11.100.000), l'Indo-Chine française (5.790.000), etc. La France est représentée par 1.083.000 dollars.

Sauf la Russie et les États-Unis, le commerce de chaque puissance est en augmentation sur l'année précédente. L'Angleterre ne vient qu'après le Japon, dont la différence énorme de 5 à 24 millions, provient en grande partie de l'importation de numéraire. De 1893 sur 1892 l'augmentation n'était pas

Digitized by Google

moins importante (5 millions de dollars au lieu de 845.000). Cette prodigieuse marche ascendante du commerce japonais ne peut que continuer depuis la dernière guerre. Aussi l'Angleterre s'émeut-elle des progrès de cette rivale qui a déjà enlevé aux Indes l'importation des cotonnades sur le marché de Singapore et n'est pas loin de créer une sérieuse concurrence aux fabricants de Manchester.

Les exportations se classent ainsi par pays de destination : Angleterre 21.199.000 dollars; Java 15.483.000; Possessions anglaises 15.086.000; Siam 10.229.000; France 8.103.600, etc. L'Indo-Chine française figure pour 4.930.500 dollars. Il est à remarquer que la France, sans l'Indo-Chine, arrive ici au 2me rang parmi les nations européennes.

Navigation. — En 1894, il est entré dans le port de Singapore 4.380 navires jaugeant 3.648.500 tonnes, contre 4.435 en 1893, jaugeant 3.519.063 t. Le chiffre des sorties est à peu près identique.

Le tonnage des navires entrés est ainsi réparti par pavillons : anglais, 2.795 navires et 2.323.500 tonnes; allemand, 325 navires et 395.500 t.; hollandais, 308 navires et 264.500 t.; français, 129 navires et 210.271 t.; espagnol 45 navires et 86.000 t.; etc. Les navires français se décomposent ainsi : Messageries maritimes 105, Cie Nationale 19, Cie Nantaise 1, Messageries fluviales 1, voiliers 3. Les navires français sont trop rares. Les chargements ne font cependant pas défaut, car les Messageries refusent constamment des marchandises, faute de place.

Tonkin : *Emprunt et travaux publics* (1). — M. Rousseau, gouverneur de l'Indo-Chine, a obtenu du Gouvernement et du Parlement français un emprunt de 80 millions de francs, qui a été couvert un grand nombre de fois, pour venir en aide au budget obéré du Tonkin. 43 millions seront consacrés à l'extinction des dettes de la colonie et 37 à l'exécution de travaux publics. M. Rousseau a indiqué, comme travaux de chemins de fer à exécuter, la construction de la ligne d'Hanoï à Phu-Lang-Thuong, la transformation de celle déjà existante entre Phu-Lang-Thuong et Lang-Son, le prolongement de cette ligne de Lang-Son à Nachang. 3 millions de l'emprunt serviront à la construction de routes dans les territoires militaires, 8 millions pour travaux maritimes (dont 1.250.000 fr. pour éclairage et balisage des côtes, 6.750.000 fr. pour amélioration du port de Haïphong), 4 millions pour les bâtiments civils, 2 millions pour la transformation de l'armement des tirailleurs tonkinois.

Chine : *Nouveaux ports ouverts* (t. XX, p. 440). — Les ports que le traité sino-japonais de Simonoseki vient d'ouvrir au commerce sont très bien choisis.

Sou-Tchéou-fou (dans le Kiang-sou), *Hang-tchéou-fou* et *Chao-hsing-fou* (dans le Tché-Kiang), sont au centre de la production de la soie.

(1) Voir sur ce sujet l'étude de M. E. Duchemin, *Rev. Fr.*, juin 1894, t. XIX, p. 340.

Digitized by Google

Cha-chi (Houpe) commande l'entrée des deux Hou et du Szé-Tchuen; c'est là qu'aboutissent les canaux qui, au nord, vont rejoindre la rivière Hau, et au sud, le lac Tung-Ting et le réseau fluvial du Hou-nan.

Hiang-tau-sian (Hou-nan) est un point situé sur la voie commerciale qui relie Canton au cours moyen du Yang-tsé, au centre de la production du coton, à proximité des mines de charbon.

Tchung-King-fou (Szé-Tchuen), au confluent du Yang-tsé et du Kia-ling, où pouvaient déjà résider les consuls européens, a été ouvert à la navigation à vapeur, malgré les obstacles dus aux rapides du Yang-tsé. Le Szé-Tchuen produit de la soie et renferme des mines d'anthracite.

Concession française de Canton. — Le récent recensement de la concession française de Canton a donné 52 000 habitants, chiffre que l'on croit inférieur à la réalité, beaucoup de Chinois, par crainte d'impôts, dissimulant le nombre de ceux qu'ils occupent dans leur maison. Il y a 430 Européens ou étrangers, dont 143 Français et 75 protégés (Grecs, Suisses ou Turcs). Cette population est administrée par le consulat général de France et le conseil municipal avec un personnel et une police qui comprennent en tout 52 Français seulement. La situation financière est prospère. Une usine d'éclairage électrique va être établie.

Commerce de Mongtzé. — Mongtzé est une des villes ouvertes au commerce français par la récente convention commerciale franco-chinoise; sa proximité du Tonkin et les travaux de navigabilité exécutés dans le fleuve Rouge lui réservent une importance considérable. On peut déjà se rendre compte de son avenir par le mouvement commercial de ce port fluvial dans ces dernières années.

En 1894, la valeur totale des échanges à Mongtzé a été de 2.185.000 taëls Haï Kouan (1 taël = 4 fr. 50), soit 74.300 taëls de moins qu'en 1893. Les importations ont diminué de 282.000 taëls, mais les exportations ont augmenté de 208.000 taëls. Les recettes de douanes ont été, en 1894, de plus de 88.800 taels H. K.

Le port de Man-hao a eu un mouvement de 1.800 jonques et 5.900 tonneaux. Près de 115.000 bêtes de somme ont été employées, en 1894, au transport des marchandises entre Man-hao et Mongtzé et *vice versâ* (durée du trajet : 7 jours).

Les principaux produits importés à Mongtzé sont le coton filé des Indes (qui a diminué de près de moitié, en quantité, en 1894), les cotonnades, le coton brut du Tonkin (4.520 piculs en 1894, soit 1.595 de plus qu'en 1893, très estimé au Yunnan), les lainages, les planches pour cercueils, le tabac du Fo-Kien, le papier, le bois de santal, les boutons en métal, les parapluies, les allumettes, les couleurs d'aniline, les aiguilles, le pétrole, les montres que les Chinois riches aiment à acheter par paires. C'est une maison suisse, ayant une succursale depuis longtemps établie à Shanghaï, qui fournit la majeure partie de l'horlogerie au Yunnan, comme dans tout le reste de la Chine. Le bois pour cercueils qui pénètre au Yunnan constitue,

Digitized by Google

après le coton brut, le principal produit d'échange du Tonkin. Il provient de la région de Tou-long, à 2 jours de la frontière chinoise. Il passe par an environ 22.000 planches valant 40.000 taëls.

Parmi les produits exportés en 1894, citons l'étain, l'opium, le thé de P'ou Eul, les cornes, le sucre brun, l'eau-de-vie, les arachides, les peaux, les plumes, le marbre (qui s'exporte de plus en plus par la voie du fleuve Rouge, ce qui constitue une économie de temps), la cire, le musc.

Le service hebdomadaire des correspondances fluviales, entre Yen-Bay et Lao-Kaï, a fonctionné toute l'année, mais d'une façon irrégulière par suite du manque de puissance des machines. Les steamers sont de trop faibles dimensions, mais on en construit actuellement deux mieux agencés. En amont de Yen-Bay, les cargaisons sont transportés par jonques.

Ouverture du Si-Kiang. — Sur la demande instante de l'Angleterre, la Chine vient d'ouvrir au commerce international le Si-Kiang ou rivière de Canton, qui arrose la partie méridionale du Kouang-Si, voisine du Tonkin. Cette mesure met en question les avantages que nous comptions tirer pour le Tonkin du dernier traité franco-chinois. Il semblait, en effet, que cette colonie devait attirer entièrement à elle le trafic chinois du haut Kouang-Si par la prolongation du chemin de fer de Langson à Langtchéou. L'ouverture du Si-Kiang donne aux Anglais l'avantage de la pénétration première et leur permet de draîner à leur profit le commerce d'une riche contrée. Mais nos nationaux pourront arriver à reprendre l'avantage une fois le chemin de fer prolongé, car la navigation du Si-Kiang n'est pas sans présenter certaines difficultés et la route du Tonkin sera toujours la plus courte pour atteindre le littoral.

AMÉRIQUE ET DIVERS

Terre-Neuve : *Commerce.* — Le commerce de l'île de Terre-Neuve est représenté aux importations par 7.382.000 £, dont 5.800 000 £ provenant du Royaume-Uni et de ses colonies (le Canada compris), 1.500.000 £ des États-Unis, 50.000 £ de l'Espagne et des Antilles espagnoles, 3.000 £ seulement de France et de Saint-Pierre. Aux exportations, sur 6.049.000 £, 2.300.000 £ vont dans le Royaume-Uni et ses colonies (y compris le Canada), 1.400.000 £ au Brésil, 940.000 en Portugal, 640.000 aux États-Unis, 400.000 en Espagne et aux Antilles espagnoles, 300.000 en Italie et 4.000 £ seulement sont à destination de la France et de Saint-Pierre. La part de la France est donc insignifiante.

La navigation à vapeur est représentée, à Terre-Neuve, par 600 steamers et 500.000 tonnes (entrées et sorties); la navigation à voiles comprend 2.000 navires et 200.000 tonnes. Depuis plusieurs années, aucun navire français autre que les bâtiments armés en pêche, ne fréquente Terre-Neuve.

L'exploitation du hareng, fort négligée, donnerait cependant de beaux résultats si elle était bien entreprise, car le hareng est abondant et régulier à Terre-Neuve; sa qualité est supérieure. Les États-Unis et le Canada sont des marchés facilement accessibles et toujours avides de hareng.

Digitized by Google

Mexique : *Vins*. — Les essais tentés au Mexique avec des ceps de France, d'Espagne et surtout de Californie, n'ont donné que des résultats médiocres. Le vin est léger, acide et n'est pas buvable. Le vin a été produit surtout dans les États de Zacatecas, Chihuahua, Durango, Guanajuato (San Miguel de Allende), Coahuila (Parras et Monclova); en 1893, sur 48.000 hectolitres produits, 16.000 ont été distillés pour faire de l'eau-de-vie. En 1894, M. Lartigues, Français, a établi à Orizaba une installation pour faire du vin de raisins secs. Les vins rouges importés au Mexique proviennent pour les 3/4, de France; le reste vient d'Espagne et très peu d'Italie. La France n'introduit, par contre, que 1/10 des vins blancs; la majeure partie vient d'Espagne et de Portugal. En 1894, il est entré au Mexique pour 5.690.000 fr. de vins rouges ou blancs et pour 207.600 fr. de vins mousseux (Champagne, etc.).

Brésil : *Vins*. — En 1874, la France importait à Rio-de-Janeiro 10 millions de litres de vins, le Portugal près de 5 millions, l'Espagne 4 millions et demi, l'Italie 30.700. Notre importation vinicole représentait 51,50 0/0 de l'importation totale.

En 1894, l'ordre est renversé, la France ne représente plus que 4,60 0/0 de l'importation totale des vins avec 1.827.000 litres, alors que le Portugal a importé 19.493.000 litres (soit 50 0/0), l'Espagne 16.211.000 (41 0/0) et que l'Italie menace de nous surpasser à son tour, envoyant déjà au Brésil 1.401.000 litres (3,70 0/0). Notre décadence est d'autant plus notoire que l'importation totale des vins au Brésil a doublé depuis 20 ans. Le Portugal et l'Espagne ont quintuplé leurs quotes-parts, l'Italie écoule 45 fois plus de vins, tandis que la France en écoule cinq fois et demi moins.

Les causes de notre déchéance proviennent de ce que les vins étrangers n'ont plus en France, depuis la reconstitution de notre vignoble, les débouchés qu'ils y avaient pendant la période du phylloxera. On a cherché à les exporter ailleurs et la place de Rio, qui demande surtout le bon marché, était de nature à les attirer. Les vins soi-disant français que l'on boit au Brésil sont rarement purs, aussi est-ce une cause de dépréciation. Enfin la population, de race portugaise, et les immigrants italiens préfèrent des vins de leur pays, plus communs mais moins chers.

Société de Géographie de Paris. — Cette Société vient de décerner les prix suivants :

Grande médaille d'or : Prince Henri d'Orléans. Exploration en Asie centrale. — Médaille d'or : Capitaine Toutée. Exploration du Niger. — Médaille d'or : Cᵗ Decœur. Mission dans la boucle du Niger. — Médaille spéciale et 1.300 fr. (prix Fournier) : *Dictionnaire de géographie universelle*, par M. L. Rousselet. — Médaille d'or : M. E. Chantre. Missions au Caucase. — Médaille d'or : M. Clozel. Exploration au nord de la Sangha. — Médaille d'or et 6.000 fr. : M. A. Pavie, ministre plénipotentiaire. Longues explorations en Indo-Chine. — Médaille d'or : Dʳ Lapicque. Étude sur les Négritos. — Médaille d'or : Cᵗ Décazes. Levés exécutés au pays des Abiras. — Grande médaille d'argent : MM. Renaud et Rollet de l'Isle, ingénieurs hydrographes. Levés au Tonkin en 1884-1885. — Grande médaille d'argent : M. R. de Saint-Arroman,

Digitized by Google

Ouvrage sur les missions géographiques. — Grande médaille d'argent : Frère Alexis-M. Gochet. Travaux relatifs à l'enseignement géographique. — Grande médaille d'argent : M. Forel. Ouvrage sur le lac Léman et les glaciers. — Grande médaille d'argent : M. Foureau. Ensemble d'observations au Sahara. — Prix Jomard : M. H. Froidevaux. Histoire des voyages dans la Guyane française.

Petites nouvelles. — Par arrêté du 2 mars M. Decazes chef d'escadrons au 2e spahis est nommé résident à la Grande Comore.

Par décrets du 17 mars, M. Beauchamp, gouverneur de St-Pierre-Miquelon, est nommé gouverneur de la Réunion, en remplacement de M. Danel ; M. Daclin-Sibour, directeur de l'intérieur dans l'Inde, est nommé gouverneur de St-Pierre-Miquelon.

Par décret du 28 mars, M. Bourgeois, président du conseil, a été nommé ministre des Affaires étrangères en remplacement de M. Berthelot, démissionnaire.

Une expédition avec Ménélik par G. Vanderheym, Hachette éditeur. — Cet ouvrage, orné de gravures, ne saurait venir plus à propos et les événements qui viennent de se dérouler en Abyssinie lui donnent un vif intérêt d'actualité. L'auteur qui a fait un séjour prolongé dans la capitale de Ménélik en a rapporté des notes fort curieuses sur le négous, son entourage et son peuple. Obligé en quelque sorte d'accompagner Ménélik dans une expédition militaire il a été à même de juger l'organisation et la manière de combattre de ses soldats.

Mémoires de Mlle Avrillon, première femme de chambre de l'Impératrice, sur la vie privée de Joséphine, sa famille et sa cour, 32 vues et portraits. Garnier, éditeur.

Cette étude sur Joséphine est nouvelle, car la première femme de chambre d'une souveraine lit plus loin dans son âme que les courtisans et les diplomates, et tous les jours elle parvient facilement, à travers cette pensée, à la connaissance des mystères les plus obscurs et les plus importants de la politique. Mlle Avrillon, fidèle aux malheurs de sa maîtresse, comme celle-ci avait été compatissante pour les siens, ne l'a quittée qu'à son dernier moment. Un heureux hasard a fait de cette compagne assidue, une femme intelligente et spirituelle qui relate toutes ses observations avec beaucoup de jugement et de finesse. Ces mémoires sont des plus curieux et auront beaucoup de succès.

La Jonquière, chef d'escadre et le Canada, par le Mte de la Jonquière. Garnier, éditeur. — La France a eu sa part des grandes découvertes et y a porté sa civilisation. Quelles splendides contrées n'avaient pas colonisées ses enfants. La plus belle de toutes, justement appelée *Nouvelle-France* enviée par les nations rivales devint l'enjeu d'une guerre sans trêve ni merci. Le livre que nous annonçons contient le récit d'un épisode de cette guerre et la vie de nos hommes de mer dont les mémoires du temps ont gardé le souvenir.

Ce livre pourra être consulté avec intérêt par ceux que préoccupent les questions coloniales si intimement liées à la politique des nations européennes. Que serait l'Angleterre sans ses colonies ?

Les fêtes du couronnement du tsar amèneront sans doute en Russie de nombreux touristes. Faute de guide français sur le pays, nous leur recommanderons spécialement les remarquables études de M. Courrière sur la **Russie et les Russes** publiées de 1887 à 1890 dans la *Revue Française*, de Paris à **Bokhara** et **Samarcande**, de M. L. Cochard, publiées en 1890 dans cette Revue, et la **Russie du Caucase**, par M. Thiébaut, avec une carte en couleurs (janv. 1892).

Le Gérant, ÉDOUARD MARBEAU.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 6352-3-96. — (Encre Lorilleux).

Digitized by Google

FRANCE ET ANGLETERRE

QUESTIONS ACTUELLES.

Depuis que l'accord avec la Russie nous a permis de sortir de notre isolement et d'avoir une action effective, nous avons dû suivre une ligne de conduite répondant aux tendances et aux intérêts de la France et du grand empire. Les tendances, les intérêts communs nous poussaient au maintien de la paix. Pour la Russie le développement de ses merveilleuses forces économiques, pour la France la conservation de la forme de gouvernement qui la régit et l'aspiration des masses laborieuses imposaient la même politique.

Mais la paix ne pouvait pas être assurée par l'unique volonté de ne provoquer personne; il fallait aussi une action constante prévenant les causes de conflit, empêchant la violation du droit des gens, s'opposant aux abus de la force dans les guerres inévitables.

Comprise de la sorte, notre politique rentrait dans les traditions de nos plus belles époques. Le poids des deux puissances, qui l'auraient fidèlement suivie, les services qu'elle aurait rendus, eussent ramené peu à peu l'Europe au sentiment de l'étroite solidarité qui en unit les différentes parties.

Nous avons eu comme une vision de cette politique. En Extrême-Orient, malgré nos sympathies pour les Japonais, nous les avons arrêtés au moment où ils prétendaient tirer toutes les conséquences de leurs victoires. L'Allemagne nous aida dans cette entreprise pacifique et ce fut pour elle une vraie leçon de choses qui dut la faire réfléchir sur ce qui s'est passé il y a un quart de siècle.

Ensuite, lors des troubles d'Arménie, la même entente, tout en ne se faisant pas sentir assez énergiquement pour mettre fin à d'odieux massacres, arrivait, en dépit de blâmables intrigues, à circonscrire l'incendie dans des limites restreintes.

Après de pareils succès, il n'y avait plus qu'à continuer, à donner plus d'ampleur aux manifestations de cette action à la fois pacifique et moralisatrice. Les occasions n'ont certes pas manqué, mais on les a laissé échapper.

Et d'abord, lorsque le président Cleveland lança son retentissant message, la France et la Russie sont restées muettes. Elles avaient cependant quelque chose à dire. Tout en reconnaissant le droit incon-

Digitized by Google

testable des États-Unis de venir au secours d'une nation menacée par un tout-puissant adversaire, elles devaient, au nom du droit des gens, repousser, pour le présent et pour l'avenir, la singulière extension de la doctrine de Monroë qui prétendait faire juger par le cabinet de Washington les différends entre les puissances européennes et les républiques américaines.

Il n'eût pas fallu, non plus, laisser l'Allemagne isolée dans sa protestation si légitime contre l'expédition des flibustiers au Transvaal. Point n'était besoin, pour arriver à ce résultat, de blesser le sentiment national en se mettant à la remorque des maîtres de l'Alsace-Lorraine. Il suffisait d'une note signalant à Londres les violations du droit des gens auxquelles donne lieu, au Niger comme dans l'Afrique du sud, la création des compagnies à chartes. Les circonstances auraient donné d'autant plus de force à cette manifestation que le gouvernement anglais, lui-même, n'aurait pu s'empêcher de reconnaître à quel point il lui eût été difficile de remplir ses plus strictes obligations, de garantir l'indépendance du Transvaal en présence d'une opinion publique surexcitée et soudoyée, si les fonctionnaires de la *Chartered Company* avaient été vainqueurs au lieu d'être complètement vaincus par les Boërs. Il semble qu'une telle attitude eût mieux valu et porté plus de fruits que la visite à Kiel et le voile modestement jeté sur les fêtes de Belfort.

La vérité, le rappel à la justice, objectera-t-on, ne sauraient être agréables à ceux dont on dévoile ainsi les prétentions non fondées et les visées coupables. C'est exact ; mais il est dans la destinée de ceux qui défendent ces nobles causes de réjouir les désintéressés et, dans une époque où les règles sont oubliées, où chacun a tort à son tour, de faire successivement les affaires de tous. L'estime, la confiance, le respect, la sympathie même de la grande majorité finissent par être la récompense d'une telle conduite.

Notre inertie a eu des conséquences. L'Allemagne s'est souvenue que, malgré les gros intérêts français compromis par le docteur Jameson, nous nous étions bien gardés de lui fournir le moindre appui. L'Angleterre, ce qui était plus dangereux encore, s'est répandue en témoignages affectueux. Quoique notre silence n'impliquât pas la moindre approbation pour les bandits acclamés à Londres, la presse retentit de nos éloges. Il fallait faire quelque chose pour nous, assurait-elle, et gagner notre alliance.

Digitized by Google

C'est très sincèrement, semble-t-il, qu'obéissant à ce sentiment, Lord Salisbury voulut nous donner une satisfaction en faisant cesser un état de choses anormal, blessant pour nous, qu'expliquent seuls les déplorables procédés et le sans-gêne britanniques. Les vaillants montagnards Gorkas qui occupaient Muong-Sing contre tout droit, qui y souffraient du climat et demandaient à s'en aller, reçurent l'ordre de rentrer aux Indes. Mais, par malheur, cédant à de vieilles habitudes, à propos de cette évacuation, qui se serait peut-être faite toute seule, le gouvernement anglais voulut, par un traité, nous lier les mains au Siam et regagner auprès de la Chine une partie de l'avance que nous avait méritée notre intervention dans le conflit sino-japonais.

Ce traité, dont notre gouvernement voulut tirer vanité, nous replongeait dans l'individualisme, nous faisait déserter les grandes causes générales et la voie des ententes. Il impliquait un souci trop exclusif de nos intérêts, que d'ailleurs il servait mal, il autorisait enfin la Russie à ne pas nous consulter dans la poursuite de ses avantages particuliers. C'est alors, en effet, que le grand empire, sans doute pour des compensations prématurées du côté de l'Amour, céda dans le Pamir des passages et des positions stratégiques qui constituent, au nord du Penjab, une frontière formidable.

L'Inde, ainsi garantie, n'a plus besoin de consacrer une armée à se couvrir contre une invasion venant de l'Afghanistan et peut, en cas de guerre, tourner toutes ses forces contre notre Tonkin.

L'Angleterre triompha modestement de ces deux succès diplomatiques, elle les jugea insuffisants pour compenser les échecs successifs et retentissants dont son orgueil a tant souffert. Elle se sent toujours diminuée et n'oserait plus employer les ultimatums et les procédés dont elle usait, il y a si peu d'années, sans que personne protestât, pour dépouiller le petit Portugal en faveur de la trop fameuse Chartered. Elle sait que l'appel aux passions jalouses, qu'excitait jadis le bonheur un peu vaniteux de la France, n'est plus de mise depuis nos désastres, et qu'elle a ainsi perdu la base de son influence en Europe. Plus détestée que nous ne l'avons jamais été, enviée pour sa richesse, n'inspirant confiance à personne, elle se voit à la veille d'une coalition de tous les droits, de tous les intérêts sacrifiés à ses convenances.

On dit que, vouée au culte de ses intérêts matériels, l'Angleterre ne fera jamais la guerre. Il y a cependant des guerres qui profitent à ces

Digitized by Google

intérêts matériels eux-mêmes. La Grande-Bretagne ne doit-elle pas sa puissance et sa richesse actuelles à ses longues guerres contre nous? Pratique avant tout, peut-elle ignorer l'avantage d'une guerre qui éclate à l'heure choisie, lorsque l'adversaire est le plus faible et qu'on est mieux préparé qu'on ne l'a jamais été?

Quoi qu'il en soit, l'Angleterre, maîtresse déjà de toutes les lignes télégraphiques sous-marines, des dépôts de charbon, vient de s'armer d'une façon redoutable. Le monde n'a jamais vu un pareil étalage de forces maritimes. On dirait que l'Angleterre cherche qui humilier ou vaincre pour se rehausser à ses propres yeux, pour reconquérir son prestige, pour devancer ceux qui ne l'aiment pas et empêcher leur ligue. Ne serait-ce pas, pour elle, une rare fortune d'anéantir la seule marine dont la disparition assure, pour longtemps, malgré toutes les coalitions de l'avenir, sa suprématie sur les mers, d'avoir affaire à l'adversaire dont le domaine colonial est le plus tentant. d'en finir, d'un coup, avec de vieilles contestations, un peu partout, que la justice et le bon droit ne semblent pas devoir trancher en sa faveur?

Les plus optimistes estimeront qu'une telle situation exigeait la plus grande réserve, la plus stricte prudence. Fidèles à la cause de la paix. qui nous est si favorable, nous devions éviter tout motif de dispute, laisser le jingoïsme anglais se calmer et attendre des occasions plus propices pour faire valoir des droits trop négligés d'ailleurs dans le passé.

On raconte dans les chancelleries qu'il y a quelque temps un de nos diplomates près d'une grande cour européenne, désigné pour continuer ses services à Londres, faisait ses adieux à ses collègues. « Vous serez bien reçu dans mon pays, lui disait l'ambassadeur britannique, vous êtes si aimable! Mais permettez-moi un conseil, n'y parlez pas de l'Égypte. » C'était peut-être alors qu'il en fallait parler.

Aujourd'hui, le poids de quelques maladresses récentes, notre situation financière un peu embarrassée, le défaut d'union autour du gouvernement, la lassitude de la fortune qui nous avait comblés, le remaniement de notre ministère de la marine, tout nous prescrit la circonspection. Empêcher la prescription est nécessaire, mais, raisonnablement, il fallait s'y borner. Il est fâcheux que nous ayons été au delà.

Allons-nous continuer le colloque commencé? Comme à la bouillotte ou au poker, allons-nous surenchérir à l'envi avec le secret et vain espoir de n'avoir pas à abattre nos cartes? Notre caractère et nos tra-

Digitized by Google

ditions se prêtent peu à ce jeu — si tant est que ce soit un jeu pour les deux parties — et nous y avons affaire à des maîtres.

Nous ne réclamons que notre droit, assure-t-on. Quelle ironie ! Avoir le droit pour soi, jusqu'à ce que le terrain des relations internationales soit assaini, c'est bien peu de chose; la dernière imprudence serait de s'y fier tant qu'on n'a pas accumulé les forces suffisantes pour soutenir les plus légitimes revendications.

Le passé ne nous appartient plus, et on ne peut empêcher que les fautes commises pèsent sur le présent. Le bien comprendre est indispensable pour mieux s'orienter désormais et sauvegarder l'avenir. Il est pénible de changer ses voies et d'avouer ses erreurs, cependant c'est ainsi qu'agit le vrai patriotisme. L'Angleterre nous en a donné de fréquents et mémorables exemples. Lorsqu'une affaire est mal engagée et qu'elle y peut perdre, elle recule, mettant sa gloriole au-dessous de ses intérêts nationaux. C'est ainsi qu'elle se conduit au Vénézuéla en ce moment même. Imitons-la et ne nous laissons pas acculer au point où la reculade devient trop humiliante.

La question égyptienne, avons-nous dit officiellement, est une question européenne, nous n'avons pas à la résoudre à nous seuls. L'Europe, répliquera-t-on, n'est pas prête et, du reste, à peine si elle existe. Attendons alors ; nous avons tant attendu quand les conditions étaient meilleures ! L'attente est, aujourd'hui, la plus sage des politiques; le temps lutte pour nous, et bien des indices prouvent que l'Europe se réveille et désire renaître. L'attente, en outre, n'est pas le mutisme et l'inertie qui viennent de nous être si nuisibles. L'attente s'accommode très bien avec la politique dont nous avons éprouvé l'efficacité, avec la politique des ententes entre les puissances, de respect du droit des gens, d'appel à la solidarité, d'opposition aux abus de la force. Cette politique de paix et du souci des justes intérêts de tous referait l'Europe et lui donnerait conscience d'elle-même. C'est une œuvre de longue haleine, ayons le courage d'y revenir, la ténacité voulue pour y persévérer. Elle est d'accord avec les tendances communes de la France et de la Russie, elle nous préserve des aventures et des coups de tête, elle est à la fois la plus digne et la plus gênante pour nos ennemis, surtout elle nous promet dans l'avenir des révisions du passé accomplies dans ce même esprit d'équité dont nous aurons su donner nous-mêmes des preuves et que nous aurons ainsi imposé à tous.

A. Nogues.

Digitized by Google

AFRIQUE AUSTRALE

LA RHODESIA.

Il n'est personne qui n'ait entendu parler depuis quelques mois du Transvaal, de Jameson et de Cecil Rhodes. Si l'agression inouïe du dr Jameson contre les Boërs du Transvaal a fait couler des flots d'encre — et ce n'est sans doute pas fini — par contre on s'est à peine occupé des territoires de la compagnie puissante qui est la cause de tout ce trouble. La *British South africa Chartered company* ou la Chartered, comme on l'appelle communément, est beaucoup plus connue, sous ce dernier nom surtout, des financiers que des géographes. Elle est cependant un véritable État dans l'empire britannique et son influence pèse d'un poids considérable dans la balances des destinées sud-africaines. Ses possessions territoriales qui dépassent en superficie le quart de l'Europe, s'étendent du N.-O. du Transvaal aux grands lacs équatoriaux. En l'honneur du président de la Cie, M. Rhodes, l'homme entreprenant et énergique que l'on connaît, mais qui a été dénommé bien à tort et par une singulière exagération le Napoléon du Cap, on leur a donné le nom de Rhodesia. Voici comment s'est formée et développée la Cie du Sud-Africain.

En 1888, le 22° de latitude sud formait la limite nord des possessions anglaises de l'Afrique australe. Craignant que les Allemands, partis de la côte occidentale et que les Portugais, partis d'Angola ou de Mozambique, ne pénétrassent dans l'intérieur, l'explorateur anglais Rudd, arrivé à Boulouwayo, se faisait octroyer, le 30 octobre 1888, par le roi Lobengula, la concession des mines de son territoire. Aussitôt se forma la Cie anglaise du Sud-Africain, qui comprenait le duc d'Abercorn, le duc de Fife, Cecil Rhodes, premier ministre du Cap, etc., et qui se constitua au capital de 25 millions de francs. Le 29 octobre 1889, la Cie obtenait un charte de la reine, l'autorisant à acquérir des indigènes tous droits et pouvoirs nécessaires pour maintenir l'ordre et la paix dans les pays situés au nord du 22° de latitude. La Cie fut autorisée à édicter des règlements, à avoir une police armée, à contracter des emprunts, à acquérir des navires, à établir des banques, à créer des routes, chemins de fer, télégraphes, postes, etc., à exercer ou concéder toutes industries, etc. Il fut toutefois stipulé que si la Cie ne se conformait pas aux pres-

Digitized by Google

criptions de la charte, la reine pourrait la révoquer et que cette dernière se réservait le droit, au bout de 25 ans et ensuite tous les 10 ans, de modifier la charte. De plus, si un différend surgit entre la Cie et un chef indigène ou entre la Cie et une puissance étrangère, le secrétaire d'État à Londres, jugera en dernier ressort. Enfin l'esclavage doit être aboli, la vente des spiritueux interdite aux indigènes, la liberté religieuse proclamée ; les coutumes et les lois établies doivent être respectées.

Grâce à ces droits régaliens, la Cie prit un rapide essor. En 1889, le chemin de fer de Capetown s'arrêtait à Kimberley ; il est décidé que sa construction sera poussée jusqu'à Mafeking, puis à Palapye, au nord de Limpopo. Le télégraphe, plus rapide à établir, est prolongé jusqu'à Fort-Salisbury, vers le 18° de latitude sud. Au Machonaland, on commence la construction d'une route de 640 kilomètres. Dès la première année, la Cie accorde 2.703 concessions et délimite 11.613 claims (rectangles de 60.000 pieds carrés).

En 1891, on commence à construire une route d'Umtali à Chimoio, où s'arrête le chemin de fer de Beïra. Salisbury, Victoria, Umtali sont déclarés villes. En 1892, le capital de la Cie est doublé et porté à 50 millions de francs. Le télégraphe est prolongé de Salisbury à Zomba, dans le Nyassaland. En 1893, Lobengula, roi du Matabéleland, est battu et tué ; sa capitale Boulouwayo est occupée par le dr Jameson et l'action de la Cie, qui s'exerçait au début sur 500.000 milles carrés s'étend dès lors sur 750.000 milles carrés.

En 1895, M. Cecil Rhodes résumait ainsi la situation : « Nous tenons la terre et les mines dans tout le nord du Zambèze, excepté dans le protectorat du Nyassaland ; et encore dans ce pays avons-nous obtenu de nombreuses concessions minières. La Cie possède le sol et le sous-sol depuis Mafeking jusqu'au Tanganika sur une longueur d'à peu près 2.000 kilomètres et une largeur de plus de 800 kilomètres, soit une surface de 1.600.000 kilomètres carrés. Le budget s'équilibre à 500.000 francs près. »

Le domaine actuel de la Cie s'étend du Bechuanaland britannique, au sud, à la frontière méridionale de l'État du Congo au nord, et du Sud-Ouest allemand et de l'Angola portugais, à l'ouest, à l'Afrique orientale allemande et au Mozambique à l'est. La région contiguë au lac Nyassa en est seule distincte et constitue le protectorat du Nyassaland. En juillet 1895, les 50 millions de capital de la Cie avaient été

Digitized by Google

absorbés et elle avait une dette de 18.760.000 francs; aussi décida-t-elle l'émission de 500.000 actions nouvelles au capital de 25 francs. Ces titres furent émis avec une prime de 62 fr. 50 (soit 87 fr. 50 pour l'action) et rapportèrent 43.750.000 francs, ce qui constituait pour la Cie un joli bénéfice.

Mais, comme le dr Rouire le fait remarquer dans la *Revue de géographie*, l'avenir financier de la Cie est incertain. Les dépenses administratives annuelles ont été en 1890 de 10 millions de francs contre 100.000 francs de recettes seulement; en 1891, de 7.912.000 francs contre 385.000; en 1892, de 2.372.000 contre 910.000; en 1893, de 3 millions contre 190.000 francs. Et si M. Rhodes présente la Rhodesia comme un eldorado, lord Randolph Churchill, qui en compagnie d'hommes techniques a fait une étude approfondie sur le pays, est d'un avis bien différent. « Jusqu'ici, dit-il, les affleurements de mines d'or n'ont donné qu'un rendement insuffisant. L'agriculture sur une large échelle, élevage de bêtes à corne ou à laine, sera une inutile et ruineuse entreprise. Le climat du Machonaland, beau en hiver, est, en beaucoup d'endroits, très malsain pour les Européens en été. Les pluies torrentielles en janvier et en février, pendant lesquelles les travaux doivent être suspendus et les routes deviennent impraticables, la fièvre paludéenne, les diverses maladies du bétail et en général l'absence complète de cette terre végétale riche et profonde qui distingue le Transvaal, semblent opposer un obstacle à l'établissement d'une grande immigration européenne. »

Pendant le cours de l'année 1895 les travaux de chemins de fer ont été activement poussés au delà de Mafeking jusqu'à Gaberones, sur la grande ligne venant du Cap, et entre Chimoio et Umtali, sur la ligne venant de Beïra, au Mozambique, et devant se prolonger jusqu'à Fort-Salisbury. Lorsque ce dernier point aura été atteint, cette ligne sera la voie d'accès la plus courte et la plus économique pour se rendre d'Europe dans la Rhodesia. La grande ligne télégraphique venant du Cap a été achevée entre Salisbury et Têté (depuis elle a été prolongée au Nyassaland). Depuis le mois de mai, un service postal bi-hebdomadaire fonctionne régulièrement entre Mafeking, terminus du chemin de fer et Boulouwayo. En dehors de la police, la Cie n'emploie pas plus de 130 fonctionnaires blancs. Le développement des travaux aurifères s'est accentué : ainsi, en décembre 1895, on comptait 67.923 claims enregis-

Digitized by Google

trés et la production de l'or s'élevait à 4.398 onces. La population blanche atteignait 5.900 habitants. Beaucoup parmi ces derniers constituent ce qu'on pourrait appeler la population aurifère et leur nombre s'accroîtra en proportion de la découverte de l'or. Mais celui-ci est loin d'avoir la même abondance et la même richesse qu'au Transvaal. Aussi, jusqu'à présent, l'opinion de lord R. Churchill semble-t-elle la plus accréditée.

Quoi qu'il en soit, il ne faut pas oublier que sur les bords du Nyassa, à Blantyre, sur le plateau du Chiré, une colonie anglaise vit et prospère tous les jours et que, dans les hautes vallées ou les affluents du Zambèze et du Limpopo prennent leurs sources, à 2.000 m. d'altitude, des villes se fondent, des fermes s'établissent. Boulouwayo, née en 1894, compte 4.000 habitants. Pourquoi cette prospérité ne se continuerait-elle pas, surtout si des filons rémunérateurs sont découverts dans les champs d'or de la Rhodesia ? Il faudrait pour cela que la Cie ne suivît pas une politique de casse-cou. Cette politique a pu jusqu'à un certain moment être favorable à l'Angleterre, mais elle a aujourd'hui de funestes conséquences pour la Rhodesia. Après l'équipée de Jameson, survient la révolte des Matabélés, puis une série de fléaux naturels qui s'abattent tous à la fois sur le pays. Il y aura là un dur moment à passer, mais il est hors de doute qu'avec un peu de sagesse et de prudence, de meilleurs jours ne tarderont pas à luir pour la colonie naissante.

LES MATABÉLÉS : CONQUÊTE ET RÉVOLTE

Les Matabélés, qui viennent de se mettre en état complet d'insurrection contre les Anglais, occupent, dans la Rhodésia, un territoire de 180 milles de long du N. au S. sur 150 milles de l'E. à l'O. dans la région qui s'étend entre le Zambèze et le Limpopo (frontière N. du Transvaal). Ce territoire fertile, traversé par de nombreux cours d'eau, assez boisé, avait la réputation de posséder de nombreux gisements aurifères. Aussi fut-il l'objet des convoitises britanniques, dès que le mouvement d'expansion des colons anglais du Cap, eut pris un caractère accentué vers le Zambèze.

Les Matabélés forment un rameau de la grande famille des Zoulous, et, comme ces derniers, sont d'un caractère sauvage et belliqueux. Avant la conquête anglaise ils avaient pour roi Lobengula, célèbre dans toute l'Afrique australe par son despotisme et ses cruautés. Guerriers et pillards avant tout les Matabélés, à l'instar des Dahoméens, ne vivaient

Digitized by Google

guère que du produit de leurs expéditions chez les tribus voisines, d'où ils revenaient toujours avec du butin consistant surtout en esclaves et en bétail. Lobengula avait une armée, qui était en quelque sorte toujours sur le pied de guerre. Les soldats aguerris formaient le corps des *indounas* (vétérans) et devaient avoir soin de stimuler le zèle et la cruauté des nouveaux enrôlés. Armés tout d'abord de boucliers et de zagaies, ils commencèrent à se servir de fusils perfectionnés lorsque les premiers Anglais arrivés auprès de Lobengula lui eurent donné de l'argent et même des armes pour obtenir des concessions minières. Avec cet argent, Lobengula acheta des fusils se chargeant par la culasse dont il arma une partie de ses indounas.

La Cie anglaise du Sud-Afrique (Chartered) qui venait de s'établir au Machonaland, après que le Portugal eût été si brutalement évincé de ses droits légitimes sur ce pays et sur le bassin du Zambèze, n'attendait qu'une occasion pour mettre la main sur le pays des Matabélés. Lobengula ne fut pas long à la faire naître. A la suite d'un conflit entre Machonas et Matabélés, ceux-ci poursuivirent les premiers jusqu'au poste anglais de Fort-Victoria, massacrèrent les indigènes et mirent le pays au pillage (juillet 1893). La Cie demanda réparation à Lobengula des incursions de ses sujets et, à la suite de son refus, décida de mettre à la raison le potentat nègre et de s'annexer son territoire.

Le 7 octobre 1893, les troupes de la Cie divisées en 2 colonnes, l'une de 260 blancs et de 115 indigènes, commandée par le major Forbes, l'autre de 415 blancs et 440 indigènes sous les ordres du major Allan Wilson se mirent en marche sur Boulouwayo, capitale de Lobengula. Peu après (11 oct.) deux autres colonnes fortes de 500 blancs, partaient de Tuli et Macloutsie, dans le sud marchant sur Boulouwayo. Le chef betchuana Khama (le même qui a effectué récemment un voyage en Angleterre) rejoignait ensuite les colonnes avec 2.000 auxiliaires; mais son concours fut bientôt considéré comme inutile. Tous les combattants blancs étaient montés. Telles étaient les forces envoyées contre les 15.000 guerriers Matabélés, dont un millier était armé de fusils Martini.

Le 14 octobre les colonnes Forbes et Wilson, parties des forts Charter et Victoria, firent leur jonction et marchèrent ensemble sur Boulouwayo. Le 25, elles rencontrèrent 6 à 7.000 guerriers près de la rivière Shangani, et, après une bataille rangée, les mirent en fuite. Le 1er novembre, nouvelle défaite des Matabélés. Le 4, Boulouwayo est occupé et Loben-

Digitized by Google

gula prend la fuite. Le 15 novembre les colonnes du sud arrivaient à Boulouwayo presque sans avoir eu à combattre. Ainsi s'était effondré, après une courte résistance, le royaume des Matabélés.

Cependant Lobengula étant toujours un danger, des colonnes furent lancées à sa poursuite. Le roi nègre, n'ayant plus autour de lui que quelques fidèles, envoya des négociateurs pour demander la paix avec mission de remettre une somme importante. Mais ces envoyés furent arrêtés par les hommes de la police montée du Bechuana qui s'approprièrent l'argent. Le major Wilson qui ignorait la démarche de Lobengula, arriva devant le kraal qu'occupait ce dernier et lui intima de se rendre. Lobengula considérant cette sommation comme un refus de traiter prit le parti de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Mais la troupe du major Wilson ne comptait que 37 hommes. Le combat fut acharné. Entourés par les Matabélés les Anglais succombèrent jusqu'au dernier homme.

Cet épisode faillit prolonger la lutte. La crue des rivières paralysant toutes les opérations, les troupes durent se replier sur Boulouwayo pour y attendre la fin de la saison des pluies. Peut-être une 2e campagne aurait-elle été nécessaire, si, au commencement de février 1894, on n'avait appris la mort de Lobengula. Privés de leur roi les chefs se soumirent tous successivement. La pacification étant complète, un acte du 23 mai 1894 incorpora le Matabéléland dans le territoire de la Cie du Sud-Afrique.

La tranquillité n'aurait sans doute pas cessé de régner chez les Matabélés, si le dr Jameson qui avait dirigé la conquête, puis organisé le pays, n'avait, par suite de son acte de flibusterie contre le Transvaal, privé le Matabéléland de l'élite de sa police montée, la seule troupe blanche chargée de maintenir la tranquillité. Les premiers soulèvements n'ayant pas été aussitôt réprimés, l'insurrection se propagea comme une traînée de poudre.

Ce soulèvement des Matabélés a pris, peu à peu un caractère de gravité de plus en plus accentué. Ce n'est plus aujourd'hui une révolte partielle mais une insurrection générale de tous les anciens sujets de Lobengula. Ceux-ci sont plus dangereux, à l'heure actuelle, qu'ils n'étaient au temps encore récent de leur indépendance, car ils comptent parmi eux la plus grande partie des 700 agents de la police indigène organisée après la conquête par le dr Jameson pour tenir le pays en

Digitized by Google

respect de concert avec quelques détachements de blancs. Ces hommes exercés au maniement des armes perfectionnées, tireurs assez habiles (ils l'ont montré en mettant hors de combat les servants d'un canon Maxim dans un récent engagement), ont déserté avec leurs fusils et leurs munitions et forment aujourd'hui le noyau des révoltés qui sont évalués à 12 ou 15.000 hommes.

Les causes de l'insurrection, d'après la *Revue Sud-Africaine*, sont assez multiples; trois surtout apparaissent clairement. La première serait le désir, chez ces populations belliqueuses et fières, de reconquérir leur indépendance. Habituées pendant longtemps à dominer elles n'ont pu se faire à l'idée d'être asservies pour toujours. L'échec retentissant du dr Jameson à Krugersdorp a certainement été pour beaucoup dans ce réveil des Matabélés. Sans calculer que Jameson avait été battu par des blancs et non par des noirs, ils n'ont vu qu'une chose : la défaite et la capture de celui qui les commandait naguère. Ils en ont conclu que, du moment que le chef et ses lieutenants disparaissaient, les autres blancs restés dans le pays pouvaient facilement être chassés et ils ont attendu, pour se soulever, une occasion qui n'a pas tardé à se présenter.

Une seconde cause de l'insurrection serait le mécontentement causé par la Cie du Sud-Afrique en obligeant les indigènes à travailler pour le compte des blancs. Les noirs ont généralement une profonde horreur du travail. Habitant un pays où le climat leur permet de vivre sans avoir à travailler ils n'ont que la peine de tendre la main pour prendre leur nourriture. Parfois, cependant lorsque le désir de posséder certains objets ou d'acheter une ou plusieurs femmes se fait vivement sentir, ils consentent, dans certaines tribus, à aller travailler chez le blanc pour amasser le pécule nécessaire à l'achat de l'objet de leurs convoitises. C'est ce qui fait que les entreprises minières du Transvaal, si elles réussissent à se procurer des ouvriers noirs, ne parviennent guère à les garder plus de quelques mois, les indigènes retournant chez eux lorsque leur gain leur paraît suffisamment élevé.

Mais s'ils consentent parfois à s'employer de leur plein gré, ils ont, par contre, une répugnance et une aversion marquées pour le travail qui leur est imposé. Or la Cie, qui avait besoin de mettre en valeur son immense territoire, de le rendre accessible et quelque peu praticable pour les colons, n'hésitait pas à avoir recours aux corvées des indigènes et les traitait assez durement.

Digitized by Google

Une troisième cause de la révolte, celle qui fit jaillir la première étincelle de l'incendie qui allait parcourir le Matabéléland, fut la mesure d'extrême rigueur prise contre le bétail atteint par une épizootie. Dans le but d'empêcher la propagation du redoutable fléau la Cie avait ordonné à ses agents d'abattre impitoyablement tous les troupeaux dans lesquels se seraient manifestés des cas d'infection. La sévérité avec laquelle ces ordres étaient exécutés, les hécatombes de troupeaux auxquelles se livraient les représentants de la Cie firent croire aux Matabélés que les blancs avaient juré leur perte. Fort ignorants de tout ce qui concerne l'hygiène ils n'eussent pas été à même de comprendre les raisons que les agents de la Chartered n'essayaient même pas, du reste, de leur donner. Si à ces exécutions brutales on joint le refus absolu d'accorder la moindre indemnité aux propriétaires des troupeaux abattus, on s'expliquera facilement que ces dernières mesures aient déterminé l'explosion de la révolte. Le premier acte des Matabélés soulevés fut le massacre de tous les blancs isolés et les victimes qui tombèrent ainsi furent sans doute immolées en représailles de la destruction des troupeaux des indigènes.

L'insurrection fut tout d'abord considérée comme étant sans gravité; mais, n'ayant point été étouffée à ses débuts, elle fit de rapides progrès au point de gagner le Matabéléland tout entier, à l'exception de quelques centres ou postes fortifiés où les blancs se réfugièrent en toute hâte, non sans avoir eu à regretter la perte de 250 à 300 des leurs surpris et massacrés par les indigènes. Si la Chartered avait eu sous la main les forces du dr Jameson si follement lancées à la conquête de Johannesburg, ces 800 hommes aguerris, bien armés, connaissant admirablement et leurs adversaires et le théâtre des opérations, auraient eu raison à bref délai de l'insurrection. Leur absence se fait cruellement sentir et obligera la Cie à une seconde conquête du pays. La 1re a coûté 114.000 £, soit 2.850.000 francs; celle qui va se faire ne coûtera sans doute pas moins, et, comme l'a déclaré le ministre des colonies, M. Chamberlain, à la Chambre des Communes, c'est la Cie qui paiera.

Son succès ne fait d'ailleurs pas de doute, car les insurgés ne pourront résister aux colonnes de secours envoyées du Cap. Leurs munitions une fois épuisées — et ils ne sauraient les renouveler — ils en seront réduits aux armes blanches et seront alors à la discrétion de leurs adversaires.

C. DE LASSALLE.

Digitized by Google

L'ALGÉRIE EN 1895

M. Jules Cambon, gouverneur général de l'Algérie, en ouvrant la session du Conseil supérieur, a passé en revue les progrès accomplis en Algérie pendant le cours de l'année 1895. Voici, d'après son discours, les événements les plus importants à signaler :

Au point de vue agricole, l'année a été bonne; le produit de la dernière récolte des vins a été rapidement écoulé, laissant entre les mains des viticulteurs plus de 50 millions de francs. Cette vente rémunératrice doit être attribuée non seulement au déficit de la récolte dans la métropole, mais encore à l'amélioration sensible des produits algériens. D'autre part, le phylloxera n'a point étendu ses ravages d'une façon appréciable. Lorsque le fléau fit son apparition en 1885, dans les environs de Tlemcen, on parut craindre un désastre pour les vignes algériennes. Dix années sont aujourd'hui écoulées; le résultat est acquis et l'ensemble du vignoble n'est pas entamé, grâce à la loi du 21 mars 1883. Dans le cours de 1895, les vignes détruites pour cause de contamination phylloxérique représentent une surface de 95 hectares. C'est, il est vrai, le chiffre le plus élevé qui ait été atteint, mais cela tient au développement pris par le fléau à Jemmapes et à Mascara. Sur ces deux points, la lutte va être continuée avec plus de vigueur que jamais.

La marche ascendante de l'exportation du bétail en France prouve quelle source de richesse il peut y avoir là pour l'Algérie. Tandis que cette exportation représentait, en 1892, 24 millions de francs, elle a atteint, en 1894, le chiffre de 36 millions. On a craint de voir dans ce développement considérable une cause de diminution de l'effectif total du troupeau; mais en général le développement des exportations entraine forcément avec lui une augmentation de l'élevage. Des obstacles ont été opposés à l'introduction du bétail algérien en France pour des raisons sanitaires. Afin de diminuer, autant que possible, les entraves qui, sous ce rapport, pourraient se présenter, on doit installer sur les rivages algériens des lazarets où les troupeaux soupçonnés d'être contaminés seront placés en observation et, avec un peu de bonne volonté de la part de la métropole, on pourra ainsi mettre fin à un état de choses qui jette trop d'incertitude dans un commerce important.

Digitized by Google

L'année 1896 verra la suppression complète de la bergerie nationale de Moudjebeur, décidée par un vote du Parlement. Cette mesure n'impliquera pas l'abandon des efforts faits en vue de l'amélioration du troupeau algérien par des animaux perfectionnés. Les géniteurs de race mérine pure qui se trouvent à Moudjebeur seront répartis entre les meilleures des bergeries communales; les comices et associations agricoles en auront aussi leur part.

On sait que la loi de finances du 28 décembre 1895 a disposé qu'à partir de 1896 le droit établi sur les alcools importés ou créés en Algérie serait élevé de 30 à 75 francs; en outre, elle a mis un droit de fabrication sur les liqueurs consommées en Algérie quelle qu'en fût l'origine. Or, des approvisionnements considérables avaient été faits par certains industriels dans le cours du mois de décembre. La loi, pour sauvegarder les intérêts du Trésor, a ordonné que ces approvisionnements seraient recherchés et soumis au paiement des droits. Les quantités d'alcool pur ainsi recensées se sont élevées à 39.174 hectolitres qui, frappés du droit supplémentaire de 45 francs représentaient un chiffre total de 1.762.830 francs.

Ces nouveaux droits n'ont pas été sans provoquer une certaine émotion. En effet, le climat chaud de l'Algérie est un obstacle à la vinification et beaucoup de ses vins ont besoin d'être additionnés d'une certaine quantité d'alcool pour être conservés et vendus. Jusqu'ici le vigneron employait à ses opérations les alcools qu'il fabriquait avec ses propres produits; cela lui deviendra impossible si l'alcool dont il se sert reste soumis à un droit élevé. Il serait donc bon qu'il fût autorisé à employer, indemne de tout droit, l'alcool qu'il produit et dont il a besoin pour porter la force alcoolique de son vin à 12 degrés, 9, tolérance admise. Cette autorisation concilierait et associerait même les intérêts du trésor avec ceux de la viticulture algérienne.

Le sol de l'Algérie renferme des richesses minérales qui jusqu'ici ont été trop négligées. Des sables particulièrement propres à la fabrication du verre ont été découverts; les gisements de pétrole d'Aïn-Zeft, ceux de mercure de Bir-Beni-Salah, font naître de légitimes espérances; quant aux phosphates, ils font l'objet d'un projet de loi soumis au Parlement. Pour extraire ces riches produits et surtout pour les transporter, il faut des moyens de communication faciles. En 1895 il a été consacré plus d'un million à l'achèvement des routes nationales et si ces crédits

Digitized by Google

ont été réduits de 400.000 francs pour 1896, ce n'a été que sur l'engagement pris qu'un crédit spécial serait demandé pour l'achèvement de la route de Boghar à Laghouat qui doit, dans l'avenir, servir d'assiette au chemin de fer.

En 1895, 32 bureaux de poste ont été crées, ainsi que 13 bureaux télégraphiques et 12 nouveaux services de transports de dépêches. Les recettes postales et télégraphiques ont présenté pour cette année une plus-value de 200.000 francs, bien supérieure à l'accroissement moyen annuel. Les recettes de chemin de fer en 1894 ont dépassé de 2 millions celles de 1893. Enfin, le chiffre global du commerce général de l'Algérie s'est élevé de 432 millions, en 1893, à 530, en 1894, et s'est encore accru en 1895. Les 4/5 de ces transactions se font avec la France.

Le port d'Alger était devenu pour la navigation le grand centre du ravitaillement en charbon et l'on se préoccupait de l'agrandir, car les navires s'y trouvaient à l'étroit, quand la loi de finances est venue placer l'Algérie sous le régime de la loi de 1872 et a imposé aux bâtiments qui entrent dans ses ports des droits de quai calculés, non plus comme auparavant sur la marchandise débarquée, mais sur l'ensemble de la jauge. Ces droits s'élèvent à 0 fr. 50 par tonneau pour les provenances d'Europe et du bassin de la Méditerranée et à 1 franc pour celles des autres pays. La loi a établi en outre un droit de statistique qui, en particulier, a pour effet de grever les charbons de 0 fr. 10 par tonne au débarquement et de 0 fr. 10 à l'embarquement. Du coup la prospérité du port d'Alger s'est trouvée menacée; de vives représentations ont été faites à Paris et il faut espérer que cette innovation fâcheuse n'aura été qu'un accident.

Le développement de la colonisation s'est poursuivi. En 1895 on a pu créer et peupler 6 villages et peupler entièrement celui de Turgot créé en 1894; 17 autres villages ont été créés pendant cette dernière année ou sont en cours d'exécution; ils seront livrés au peuplement au cours de l'année 1896.

Pour assurer la sécurité qui pendant si longtemps a fait défaut, un service anthropométrique a été établi à Alger, Oran et Constantine. D'autre part un service de surveillance des douars rattachés aux communes de plein exercice a commencé à fonctionner. Ces efforts ont permis d'arriver à détruire complètement le banditisme en Kabylie et permettront sans doute d'extirper l'industrie séculaire du faux-monnayage.

Digitized by Google

Enfin, le nombre des attentats a baissé d'une façon notable et les incendies de forêts qui ruinaient le domaine forestier et inquiétaient si profondément les populations ne se sont pas reproduits cette année.

Le développement de l'instruction primaire se continue, car les écoles indigènes qui n'avaient que 10.000 élèves en 1891 en recoivent 18.000 aujourd'hui. Il faut signaler surtout la réorganisation des medersas en vertu d'un décret du 29 juillet 1895. Par suite, le gouverneur général a décidé qu'à partir du 1er janvier 1898, nul ne pourrait plus être nommé aux fonctions de la justice et du culte musulman s'il n'avait passé par ces médersas. C'est une réforme très importante, car on ignore généralement qu'il y a près de 12.000 agents musulmans dans les services publics et que sur ce nombre, la justice et culte en comprennent environ 2.000. A l'avenir ils seront formés par nous et ne recevront pas, dans de secrètes zaouïas ou à l'étranger un enseignement dont l'esprit nous échappe.

L'assistance des indigènes a donné des résultats vraiment remarquables : les hôpitaux spéciaux de la Kabylie et de l'Aurès sont déjà trop petits. Il semble que, pour la première fois, les Arabes comprennent nos bienfaits et ce serait un heureux résultat que de pouvoir, par ce moyen, faire germer en eux le sentiment de la reconnaissance.

Dans le sud, la pénétration se poursuit lentement par la construction d'ouvrages, de points d'eau, etc. El-Oued et Touggourt viennent d'être reliés à Biskra par une ligne télégraphique et celle en construction de Touggourt à Ouargla et Ghardaïa sera achevée cette année. Les relations avec les populations sahariennes sont pacifiques. Le général de la Roque a réussi à établir, aux confins de notre territoire, un certain nombre de tentes touareg, qui sont venues se placer sous notre protection. Ce sont là des symptômes qu'il était bon de signaler.

Digitized by Google

HAUT MÉKONG

LE « LA GRANDIÈRE » DE VIEN-TIAN A LUANG-PRABANG

La grande œuvre de pénétration au cœur de l'Indo-Chine par le Mékong, tentée et menée avec succès de 1893 à 1895 par le lieutenant de vaisseau G. Simon et l'enseigne Le Vay, est une de ces entreprises laborieuses, pénibles et lentes, mais fécondes en résultats, que l'on ne saurait trop mettre en relief. Les deux officiers de marine qui, sur les canonnières *Massie* et *La Grandière*, ont opéré cette magnifique reconnaissance hydrographique du Mékong, ont eu à lutter contre des difficultés inouïes, et c'est miracle qu'ils aient pu conduire jusqu'à Luang-Prabang et même jusqu'aux pays shans, les bâtiments confiés à leur garde. De brefs télégrammes ont fait connaître en leur temps la marche en avant de ces explorateurs. Mais ce n'est que par la lecture de leurs rapports qu'on peut se rendre compte des obstables à vaincre et des dangers courus. La *Revue Française* a donné précédemment (1895, mars, p. 164) la relation du voyage du *Massie* dans les rapides de Kemmarat. Voici maintenant, d'après le rapport du lieutenant de vaisseau Simon, en date de Luang-Prabang, septembre 1895, publié par la *Revue maritime et coloniale*, comment la canonnière *La Grandière* accomplit le dangereux voyage de Vien-Tian à Luang-Prabang.

De son embouchure, à Luang-Prabang, c'est-à-dire à plus de 2.000 kilomètres de la mer, le Mékong peut se diviser en 3 grandes sections :

1° De la mer aux cataractes de Khône, bief navigable, malgré quelques rapides, d'une façon constante de la mer à Kratié et pendant trois mois, pour des vapeurs, de Kratié à Khône. Là, une série de chutes rend le passage à peu près impossible, et pour permettre aux canonnières de pénétrer dans le bassin supérieur, il a fallu les transborder à l'aide d'un petit chemin de fer;

2° De Khône à Kemmarat. C'est le bief le plus court, de Khône à Pakmoun; il renferme une série de rapides fort difficiles à franchir de Pakmoun à Kemmarat;

3° De Kemmarat à Luang-Prabang. Ce bief, de navigation libre et facile en aval de Vien-Tian, est obstrué, de ce point à Luang-Prabang

Digitized by Google

par une suite de rapides que l'on jugeait infranchissables. Ces rapides ont cependant été franchis. Mais avant de faire le récit de cette aventureuse traversée, rappelons ce qu'étaient nos deux canonnières.

Les deux canonnières *La Grandière* et *Massie*, construites dans les chantiers de Chantenay-sur-Loire, sont de tôle d'acier doux et démontables en 5 tranches. Elles possèdent une machine compound à pilon et à condenseur par surface. Le nombre de tours prévu était de 350, mais on a pu en réaliser 374, avec une force de 120 chevaux. La chaudière est du système du Temple. La disposition la plus nouvelle et la plus intéressante de ces canonnières consiste dans la forme qui a été donnée aux œuvres de l'arrière pour installer une hélice d'un diamètre beaucoup plus grand que le tirant d'eau. Dans ce but, on a supprimé la quille et la partie affinée à l'arrière de la carène, et on les a remplacées par une voûte qui forme la partie supérieure d'une sorte de canal dans lequel tourne l'hélice. Cette dernière, au lieu de se trouver tout à l'arrière du bâtiment, est placée à $4^{m},50$ en avant de cette extrémité.

L'artillerie comprend 3 canons de 37 millimètres, à tir rapide, et l'équipage est formé par 7 Européens et 7 indigènes.

Les renseignements connus jusqu'alors sur la navigabilité du Mékong indiquaient Vien-Tian comme limite probable de la navigation, Luang-Prabang s'en trouvant séparé par des obstacles considérables, qui ne devaient pas permettre à des vapeurs de remonter jusqu'à ce point. C'est cependant cette zone, qui comprend un parcours de 350 kilomètres et ne comprend pas moins de 68 rapides (23 de Vien-Tian à Xieng-Khan et 45 de ce point à Luang-Prabang), que le lieutenant de vaisseau G. Simon a franchie avec la canonnière *La Grandière* (août 1895).

De Vien-Tian à Kok-Peung, à une vingtaine de milles de ce premier point, la navigation ne présente point d'obstacles. Il y a cependant en aval de Sampana une sorte de goulet, large de 120 mètres et long de 2 kilomètres, que les Laotiens appellent Ang-Niaï (grande marmite laotienne), en raison de l'état de bouillonnement continuel dans lequel se trouvent les eaux du fleuve au moment de la crue. A cette époque, les pirogues n'y peuvent même pas circuler, sous peine d'être prises dans les remous et projetées sur les parois de roc. En 1894, le *Massie* ne franchit ce passage qu'avec une peine inouïe, ayant été une première fois emporté comme une plume sous la poussée d'un grand remous. En

Digitized by Google

faisant franchir ce passage au *La Grandière* avant l'époque de la crue, ces inconvénients ne furent pas à redouter.

Le 24 août 1895, au matin, l'eau ayant monté rapidement de 4 m. à 6m 80, le *La Grandière*, qui attendait la crue, appareilla.

D'une manière générale, le fleuve, de Kok-Peung jusqu'à Xieng-Khan, large ordinairement de 700 à 900 mètres, se réduit, en saison sèche, à une largeur de 100 mètres. Cette largeur tombe elle-même à 35 m. dans les 23 rapides qui se succèdent sans interruption sur un parcours de 80 kilomètres. Sans entrer dans le détail du passage de tous ces rapides que donne le rapport de M. Simon, nous nous contenterons de citer les plus difficiles et les plus dangereux.

Le premier de ceux-ci est le Song-Ang (1), formant des remous et tourbillons dans une forte pente parsemée de brisants. Faute de 3 mètres d'eau de plus, ce gouffre présente les plus grandes difficultés. La canonnière, lancée à toute pression, se rapproche des tourbillons et s'y précipite à toute vitesse (près de 11 nœuds). Tout d'un coup, le bâtiment se couche brusquement sur bâbord, sous l'action d'un courant traversier et de la barre: c'est un moment d'inexprimable angoisse, car la canonnière est fort peu stable. Cependant, elle tient tête, coupe franchement le courant et parvient heureusement à gravir la pente. Ce passage difficile a demandé 35 minutes.

A peu de distance au delà se trouve le Keng-Tian qui, à cette époque, constitue avec Keng-Luong les deux plus effrayants rapides du Mékong, depuis Luang-Prabang jusqu'à l'aval. Aux hautes eaux, le *keng* (rapide) est relativement facile, mais l'eau manque cette année, la crue étant des plus faibles. Le chenal secondaire ou « khone » ne présente qu'un passage large comme trois fois la canonnière où s'engouffre en pente une masse d'eau considérable. Néanmoins, grâce aux efforts de la machine, le passage est franchi avec succès.

Le 26 août, le *La Grandière* entreprend le passage du Keng-Fa. Les gros tourbillons du grand chenal font rouler et embarder fortement; la manœuvre de la barre est très pénible. Au milieu du courant, la machine signale tout à coup une fuite de vapeur. Le bâtiment avance à peine. Bien plus, la machine fait savoir qu'on ne peut plus marcher. La situation est des plus graves. Il n'est pas possible de stopper au mi-

(1) Song, deux; — Ang, col.

Digitized by Google

lieu du passage : il ne reste guère qu'une longueur de bateau à parcourir pour atteindre un mouillage. Le commandant ordonne coûte que coûte un suprême effort. Pendant deux ou trois interminables minutes, le bateau reste immobile ; enfin, dans la machine, on accomplit un véritable prodige ; le bateau gagne lentement et, par une chance inespérée, atteint le mouillage : tout est sauvé. Les mécaniciens européens, les chauffeurs annamites ont fait preuve d'un remarquable dévouement et l'équipage entier s'est signalé par son calme et son sang-froid. L'avarie fut vite réparée et, après un passage au milieu de tourbillons violents, la canonnière arrive à la fin de la journée à Xieng-Khan. Là, commence sur la rive gauche le territoire de Luang-Prabang.

Jusqu'à une faible distance de Paklay, la route du Mékong est libre. Aussi ce trajet se fait-il facilement, et le 27 au soir on arrive à Paklay.

Là, on trouve l'inspecteur Laune et les hauts fonctionnaires du roi de Luang-Prabang, qui viennent recevoir la canonnière. Toute la population est massée sur la berge et dans un tel état de stupéfaction que pas un homme ne comprend qu'il faut se déranger pour attraper l'amarre qu'on lance du bord. Cet étonnement des populations est causé par le tour de force accompli par la canonnière en franchissant les rapides avec les eaux si peu hautes.

Le 28, le *La Grandière* appareille de nouveau, après une pluie abondante tombée toute la nuit, et qui a fait monter le fleuve d'environ 3 centimètres par heure. Grâce à cette crue, les rapides, peu nombreux au-dessus de Paklay, sont facilement franchis. Les collines, qui s'étaient éloignées pendant quelque temps pour faire place à quelques pics en forme d'aiguilles, contournés et rongés par le fleuve, apparaissent de nouveau en chaîne parallèle et continue. Elles forment ainsi deux énormes digues qui enserrent les eaux du fleuve, dont la largeur n'est plus que de 300 à 350 mètres ; aussi la hauteur des eaux ne fait-elle que s'accentuer au moment des grandes crues. L'étiage total, dans ces parages, atteint jusqu'à 25 mètres, soit plus du double de l'étiage de Vien-Tiang, qui peut être considéré comme une moyenne pour tout le bief Paklay-Bang-Mouk.

Le 30 août, au matin, le *La Grandière* s'amarre près du petit village de Ban-Pak-Neune, où on embarque du bois et un certain nombre de briquettes de charbon, qui attendaient là depuis 3 ou 4 mois. Il faut alors franchir le terrible rapide de Heng-Luong. Aux basses eaux, ce

Digitized by Google

rapide forme une chute de près d'un mètre ; actuellement, le dénivellement subsiste encore, quoique très atténué. Il est réparti en plusieurs pentes ou sauts espacés sur toute la longueur du *keng* (rapide), c'est-à-dire environ 500 mètres. Le niveau peu élevé des eaux rend ce passage très dangereux ; le commandant hésite un moment avant de lancer son bateau et son équipage dans un tel chaos de dangers, mais il faut passer quand même et l'hésitation n'est pas longtemps permise. La canonnière se lance en pleine pression et franchit à toute allure un étranglement où la pente est longue et forte. Après un passage en eau morte, elle s'engage entre les brisants ; l'eau gronde furieusement de tous côtés, le bateau a des roulis exagérés, mais franchit néanmoins une série de sauts sans avaries. Après une demi-heure de lutte à outrance, elle arrive dans une eau tranquille, où elle s'arrête un moment ; l'homme de barre et le commandant ont les bras comme brisés par le rude exercice qui leur est imposé, et qui se répète presque à chaque instant dans ce voyage.

Après une demi-heure de repos, on se remet en route. Grâce à de savants contours au milieu des brisants, des vagues et des remous, en traversant le fleuve fréquemment d'une berge à l'autre, la canonnière franchit successivement une série de sept rapides, qui ont rendu particulièrement pénible cette journée du 30 août.

« Le Mékong, dit M. Simon, a ici un aspect tourmenté et bruyant. Son lit est obstrué par un amas de roches noires et élevées que le plus incohérent des hasards aurait jetées là pêle-mêle. Quand on suit, aux eaux basses, l'étroite et sombre gorge qui en constitue le chenal unique, il vous semble parcourir le fond d'un abîme, tant la vue est bornée de tous côtés par ces roches sans fin entre lesquelles on ne découvre pas toujours le fleuve à 100 mètres devant soi. Sur chaque rive des collines à pic, hérissées de forêts inextricables, retiennent les eaux, lors de la crue, dans un ravin étroit où elles se debattent parfois avec furie, et la ligne haute et continue de leurs sommets, en limitant aussi la lumière du jour, constitue pour l'ensemble un cadre d'une sauvage mélancolie et d'une enveloppante tristesse. »

A l'exception de Keng-Koun, les plus gros obstacles sont désormais franchis. C'est le 1er septembre que la canonnière aborde ce rapide qui, aux hautes eaux, est un passage des plus redoutables. La pente est rude et demande un long effort. La canonnière se lance dans la gorge et,

Digitized by Google

faisant des efforts inouïs « refoule de toute sa vitesse la masse liquide, qui tombe rageusement sur l'étrave ; le bateau incline violemment sur bâbord sous cette résistance insensée, tient tête, gagne, et de son irrésistible élan s'élance, par un dernier bond, dans les eaux paisibles d'amont. »

Grâce à l'œil remarquable du pilote, ce dangereux passage est heureusement franchi. Le commandant Simon fait le plus grand éloge de Sien-Tong, c'est le nom du pilote. Bien qu'ayant passé 40 années à voyager sur le haut fleuve, il n'avait jamais pensé trouver chez un Laotien « cette expérience, cette sûreté absolue de soi-même, laquelle, sans exclure une conscience exacte du danger, se traduisait, au moment voulu, par une audace véritablement entraînante ». Cet homme a fini par acquérir une certaine expérience du bateau à vapeur et le passage des rapides n'a fait qu'affermir sa confiance en cet instrument de puissante action inconnu pour lui jusqu'à ce jour.

Du Keng-Koun à Luang-Prabang, la route est désormais facile, les collines s'abaissent ou s'éloignent, les eaux du fleuve sont plus calmes, le lit plus large et les berges peuplées de villages nombreux qui s'élèvent au milieu d'une végétation variée. Sur tout le parcours les habitants viennent en grand nombre contempler cet « être extraordinaire ou surnaturel » qu'on appelle un bateau à vapeur. Enfin, on aperçoit Luang-Prabang, dominé de haut par le Tiom-Si, dont le *tat* doré (monument en forme de pyramide) brille au soleil couchant.

La ville est enserrée par un demi-cercle de collines et les innombrables villages qui constituent la capitale s'étendent à perte de vue sur la rive gauche. Le Mékong a retrouvé ici sa majestueuse splendeur, la berge est noire de monde, et bien que les Laotiens s'étonnent difficilement, il est facile de constater la stupéfaction empreinte sur ces milliers de visages. On arrive à hauteur du grand escalier de pierre où aboutit la rue Françis Garnier, belle artère qui donne accès au cœur de la ville. Celle-ci est pavoisée de drapeaux tricolores.

La canonnière, pour saluer son arrivée, tire une salve de 21 coups de canon. Le détachement d'infanterie de marine et la milice prennent les armes et les clairons sonnent aux champs. Au débarcadère, le lieutenant de vaisseau Simon est reçu par M. Vacle, commandant supérieur du haut Laos, les fonctionnaires européens et le roi de Luang-Prabang. Tous avaient tenu à être témoins de l'arrivée du premier vapeur qui

Digitized by Google

ait pénétré dans le Laos en remontant le cours du Mékong à plus de 2.000 kilomètres de la mer.

Du voyage du *La Grandière* faut-il conclure que le Mékong soit *navigable* en amont de Vien-Tiang? Oui, si l'on veut dire que l'on peut y passer en exécutant des tours de force sur ce qu'on pourrait appeler une « piste pour acrobates ». Il en est différemment si l'on envisage le côté réellement pratique de la navigation, au point ce vue de l'établissement d'une route commerciale. Mais cet état de choses pourra se modifier à la suite de quelques travaux d'amélioration. Actuellement, au point de vue de la navigation, on peut envisager trois situations différentes :

1° Basses eaux. L'innavigabilité est absolue;

2° Moyennes eaux (de 5 à 7^{m},50 à Vien-Tiang). La navigabilité commence à être possible, mais elle est très difficile, à en juger par le voyage du *La Grandière;*

3° Hautes eaux. De 8 à 10 mètres de niveau, c'est le moment le plus favorable pour atteindre Luang-Prabang. Pas de difficulté sérieuse. Au-dessus de 10 mètres, la navigation est exempte de dangers jusqu'au Keng-Luong; au delà, il faudra lutter contre des tourbillons d'une ampleur dangereuse. Cette période ne dure, il est vrai, qu'une quinzaine de jours.

En résumé, on peut compter sur 3 mois de trafic par eau entre Vien-Tiang et Luang-Prabang, et 4 mois quand on aura fait quelques travaux de dérochement, travaux relativement peu importants. Cette voie sera alors, grâce à quelques améliorations, bien plus praticable, au moins jusqu'au Keng-Luong, que les rapides de Kemmarat.

G. V.

Digitized by Google

LE COMMERCE DU JAPON EN 1894

ET LES CONSÉQUENCES DE LA GUERRE SINO-JAPONAISE (1)

Le Japon qui, depuis un quart de siècle, a pris un rang important parmi les nations civilisées et qui, depuis la guerre avec la Chine, est devenu grande puissance militaire et maritime en Asie, est en train de conquérir, par la qualité et le bon marché de ses produits, la suprématie commerciale en Extrême-Orient. Les grandes puissances européennes luttent encore avec avantage contre lui, mais la fin de leur règne est proche; ce n'est plus qu'une question d'années, comme on va le voir.

Loin de se ressentir de la guerre avec la Chine, qui dura pendant les six derniers mois de 1894, le commerce du Japon a continué, au contraire, de progresser. En 1894, en effet, il a été de 230.728.000 yen (2) contre 176.398.000 yen en 1893; la baisse de l'argent, il faut le reconnaître cependant, a été pour beaucoup dans ce résultat et le progrès réel n'est pas aussi considérable qu'il le paraît.

Avant 1893, les exportations dépassaient de beaucoup les importations. En 1893, les exportations étaient à peu près égales aux importations (88 millions de yen); pour 1894, les importations sont de 117.482.000 yen contre 111.300.000 yen d'exportations.

Presque tous les pays ont profité de l'accroissement des transactions; les États-Unis ont gagné près de 20 millions 1/2 de yen, l'Angleterre 15 1/4 de yen, l'Inde anglaise plus de 3 millions, la Chine plus d'un million 1/2, l'Italie 1.352.000, la Corée 1.248.000, les Philippines 1.232.000, Hong-Kong 1.242.000, la France 1.009.000 yen, etc. Voici le total des importations et exportations des diverses puissances au Japon, pour 1894 :

(1) Voir *Rev. Fr.*, t. XVII, p. 546, un aperçu sur le Japon et son commerce en 1892, et t. XX, p. 270, ses progrès commerciaux en 1893. La présente étude est résumée d'après le rapport du consul général de France à Yokohama *(Rapports commerciaux)*.

(2) Le cours moyen du change, en 1894, a été de 2 fr. 72.

Digitized by Google

États-Unis . . . yen.	54.306.000	Corée . . . . . yen.	4.548.500
Angleterre	48.140.000	Italie	3.071.000
Chine	26.325.500	Canada et Antilles angl.	2.257.000
Hong-Kong.	25.200.000	Russie.	2.200.000
France.	23.847.000	Philippines.	1.919.500
Indes anglaises	14.249.000	Australie.	1.633.000
Allemagne	9.427.000	Suisse.	1.332.000
Indo-Chine française .	6.229.000	Belgique.	1.220.500

Le Siam, dont le trafic avec le Japon était insignifiant (61.000 yen), vient tout à coup d'atteindre 622.000 yen en 1894; c'est, sans doute, par suite de l'établissement d'un comptoir japonais à Bangkok. Le trafic avec l'Italie a presque doublé en un an; celui avec les Philippines a triplé.

Les Japonais cherchent, de plus en plus, à se passer des intermédiaires étrangers. Les transactions faites directement par les négociants japonais ont passé de 15.581.000 yen en 1888 à 54.440.000 yen en 1894.

Importations. — Les importations anglaises laissent en 1894, plus encore qu'auparavant, loin derrière elles, les autres puissances. Elles ont atteint 42.190.000 yen contre 27.930.000 en 1893. Cette augmentation provient, en partie, de l'achat de vapeurs (7.729.000 yen contre 600.000 en 1893) nécessité par la guerre contre la Chine. Les autres articles anglais pour 1894 sont : les fils de coton (7.289.000), les cotonnades (6.700.000), le fer (5 millions), les machines (4 millions, dont 2.786.000 de métiers à filer), les lainages (2.700.000), etc. L'augmentation, outre les vapeurs, porte surtout sur les machines et le fer.

La Chine vient toujours au second rang; la guerre n'a pas nui à ses importations au Japon qui ont atteint en 1894 17.511.500 yen (soit 415.500 de plus qu'en 1893), comprenant le coton (8.560.000), le sucre roux, qui vient de Formose, désormais japonais (2.607.000), les pois et haricots (2.313.000), etc.

Les États-Unis, qui occupaient le 6e rang en 1893, arrivent au 3e rang en 1894. Leurs importations au Japon ont atteint 10.982.500 yen (contre 6.090.500), comprenant surtout le pétrole (4.079.000) et le coton (2.680.000 yen).

L'Inde anglaise, qui passe du 3e rang au 4e, a vendu au Japon pour

Digitized by Google

10.560.500 yen en 1894 (contre 8.679.000 en 1893). Le coton constitue les 9/10e de ce chiffre (7.846.000).

Hong-Kong (5e rang) a importé en 1894 pour 9 millions de yen (8.268.000 en 1893), presque exclusivement du sucre (8.830.000). Ce sucre vient de Formose et est raffiné à Hong-Kong.

L'Allemagne vient au 6e rang avec 7.909.000 yen en 1894 (7.318.000 en 1893); elle a vendu surtout des clous (1.017.000), du fer en barres, des produits chimiques et pharmaceutiques. Au lieu de 1.245.000 yen de flanelles en 1893, elle n'en a plus vendu que pour 241.000 yen en 1894, le Japon s'étant mis à fabriquer cet article à un prix qui va rendre toute concurrence impossible.

L'Indo-Chine vient au 7e rang et la France au 8e (voir plus loin).

Les importations de la Corée, tombées en 1893 à 2 millions, se sont relevées un peu en 1894 à 2.183.000 yen; le riz vient en tête (810.000).

Les Philippines, du 13e rang en 1893 (567.000), montent en 1894 au 10e avec 1.699.000 yen. Cette plus-value porte surtout sur les sucres (1.480.000 contre 345.000 yen) et s'explique par la défense qui fut faite, pendant la guerre, d'importer du sucre chinois au Japon.

La Belgique a rattrapé, et au delà, sa baisse de 1893 et atteint, en 1894, 1.201.000 yen d'importations, dont 545.000 de fer.

La Russie est en baisse (1.174.000 en 1894 contre 1.880.000 en 1893); les principaux produits importés sont le pétrole de Bakou (1.055.000). L'importation de la Russie d'Europe ne figure que pour 8.500 yen.

La Suisse, déjà en perte en 1893, l'est encore en 1894 (629.000 yen, dont 363.000 de montres).

Viennent ensuite : le Siam (619.000, dont 618.000 de riz), l'Australie (535.000, dont 380.000 de laine), l'Italie (170.000), etc.

En résumé, l'Angleterre a profité de près de la moitié de l'augmentation des importations, les États-Unis d'envion 1/6 ; viennent ensuite l'Inde anglaise, les Philippines, la France. Les seules pertes notables ont été subies par la Russie.

Exportations. — Les premiers clients du Japon sont toujours les États-Unis; ils lui ont acheté, en 1894, pour 43.323.500 yen, contre 27.739.500 en 1893. Les principaux articles sont la soie et les manufacturés de soie, qui représentent à eux seuls les 2/3 du trafic

Digitized by Google

(29.140.000); le thé vient ensuite (5.140.000), puis les nattes pour parquets (1.750.000).

La France conserve le 2e rang (voir plus loin), avec une diminution insignifiante.

Hong-Kong vient au 3e rang; c'est avant tout un port de transit, et la plupart des articles qu'il achète au Japon sont dirigés ensuite sur la Chine méridionale. Il a acheté au Japon, en 1894, pour 16.200.000 yen (500.000 de plus qu'en 1893), constitués surtout par le cuivre (2.700.000), les allumettes (2.280.000), le riz (1.500.000), le charbon de terre (1.500.000), les seiches, etc.

La Chine arrive au 4e rang. Elle a acheté au Japon pour 7.745.000 en 1893 et 8.814.000 en 1894, dont 1.480.000 de charbon, 982.000 de flanelles, etc.

L'Angleterre vient au 5e rang avec 5.950.000 yen en 1894, contre 4.996.000 en 1894; elle a acheté surtout au Japon des soies et soieries (1.309.000) et du riz (1.279.000).

L'Inde anglaise a augmenté ses achats de plus de 1/3; ils sont passés de 2.471.000 yen en 1893 à 3.688.000 en 1894; le charbon reste le principal article (700.000).

Viennent ensuite: l'Italie (2.900.000 en 1894 contre 1.632.000 en 1893; dans ces chiffres, il y a 2.800.000 de soie); la Corée (2.365.000 en 1894 contre 1.301.000 en 1893); le Canada (2.212.000 contre 1.720.500, dont 1.450.000 de thé), l'Allemagne (1.517.000 contre 1.380.000), la Russie (1.126.000), l'Australie (1.098.000), la Suisse 703.000 contre 227.000).

Les États-Unis achètent au Japon quatre fois plus qu'ils ne lui vendent; il en est de même de la France, de l'Italie, du Canada, de Hong-Kong et de l'Australie. Au contraire, l'Angleterre, la Chine, l'Inde anglaise, l'Allemagne vendent 8 fois, 2 fois, 3 fois et 6 fois plus qu'ils n'achètent.

L'Indo-Chine française, la Belgique, les Philippines et le Siam importent beaucoup au Japon mais exportent peu. L'équilibre commercial existe à peu près pour la Corée, la Russie, la Suisse.

Commerce par ports. — Le mouvement commercial se concentre surtout sur deux ports: Yokohama, qui figure pour 123.463.000 yen, et Kobé pour 86.349.000. A une grande distance viennent ensuite: Nagasaki, pour 8.972.500, puis Osaka (4.779.000) et Shimonoséki (2.780.000).

Digitized by Google

Classification des produits. — Parmi les produits importés au Japon, c'est toujours le coton brut qui tient la première place (19.104.000 yen en 1894). La culture du coton est encore peu répandue au Japon, et la consommation devient de plus en plus importante. L'Inde, la Chine et les États-Unis se partagent la fourniture de cet article. La demande des filés de coton (yarns) baisse toujours. Dans quelques années, les Japonais seront suffisamment outillés pour suffire à leur consommation et même pour en exporter chez leurs voisins.

Les sucres viennent après comme produits importés (13.242.000); ils sont envoyés par la Chine. Formose produisant presque tout le sucre venant de Chine, ce produit subira, par suite de l'annexion de cette île, une forte diminution dans l'avenir.

Citons encore le riz (8.413.000), les cotons filés (7.977.000), le pétrole (5.135.000), les mousselines de laine (3.151.000), etc. La laine fait absolument défaut au Japon, qui l'achète surtout à l'Australie.

Pour les produits exportés du Japon, la première place appartient toujours à la soie brute (39.353.000). Viennent ensuite les pièces de soie (12.028.000), le thé (7.916.000), le riz (5.593.000), le charbon de terre (3.917.000), etc.

Commerce avec la France. — Les conditions du commerce entre le Japon et la France méritent une étude particulière.

Les exportations du Japon en France, qui étaient de 19.532.000 yen en 1893, ont été de 19.499.000 en 1894, soit légèrement en baisse. Les importations de France au Japon, de 3.305,000 en 1893, sont montés à 4.348.000 yen en 1894, soit une augmentation d'un tiers. Placée toujours au 2e rang comme client du Japon, la France ne vient qu'au 8e quand il s'agit d'y faire entrer ses produits. Actuellement, il entre encore en France pour 4 fois 1/2 plus de produits japonais qu'il n'entre de produits français au Japon, mais la différence tend à s'accentuer à notre avantage. Et si l'on ajoute, au trafic de la France, celui de l'Indo-Chine française (6.204.000 yen d'importations au Japon et 24.500 yen d'achat au Japon), on arrive à une vente de 10.552.000 yen de produits français ou coloniaux au Japon, ce qui nous place alors à ce point de vue au 5e rang, avec un chiffre presque égal à celui de l'Inde anglaise.

Parmi les produits de la France continentale introduits au Japon,

Digitized by Google

citons : les mousselines de laine (2.932.000), les vins (213.800 dont 58.500 de champagne), les canons (161.000), l'extrait de campêche (141.000), les satins de soie et coton (62.000). La France a presque le monopole de la fourniture des mousselines de laine. Cet article constitue d'ailleurs plus des 3/4 de son importation au Japon; mais il n'est pas sans intérêt de constater qu'il se trouve entièrement *entre des mains anglaises et allemandes surtout*, bien qu'il ne manque pas de maisons françaises au Japon.

Pour les armes et munitions de guerre, la France occupe toujours le premier rang, avec l'Angleterre, la Belgique et les États-Unis pour concurrents. Il en est de même pour les vins, la France en fournissant les 2/3. Les locomotives et machines accusent une plus-value qui a profité aux États-Unis et à l'Angleterre. La France fournit la moitié du matériel des imprimeries. Nos ventes de montres et accessoires ont baissé de plus de moitié. La France ne fournit même pas 1/10e des vêtements importés au Japon; presque tous viennent d'Angleterre. Notre infériorité est encore plus grande pour le fer. La France n'a vendu au Japon que 35 yen de rails contre 1.150.000 fournis par les Anglais. Quant au matériel de chemin de fer dont la fourniture s'élève à 881.000 yen, la France n'y figure pas pour un centime!

Parmi les produits que le Japon vend à la France, signalons : la soie brute (13.801.000), les pièces de soie *habutal* (2.128.000), les frisons (907.000), les déchets de soie (745.000), le riz (412.500), etc.

Commerce de l'Indo-Chine. — L'accroissement considérable du mouvement commercial entre le Japon et l'Indo-Chine française fait figurer cette dernière, pour la première fois en 1894, sous une rubrique spéciale. Les objets importés de l'Indo-Chine française au Japon atteignent une valeur de 6.204.000 yen, soit, au change de 2 fr. 72, 16.875.000 francs. La presque totalité de cette importation est fournie par le riz (5.866.800 yen). Le riz d'Indo-Chine est en grande faveur au Japon et représente plus des 2/3 de l'importation totale, laissant loin derrière lui la Corée (810.000 yen), la Chine, le Siam et l'Inde. Le cours du riz — base de la nourriture des Japonais — est en hausse depuis 2 ans, aussi les classes pauvres sont-elles obligées de plus en plus de recourir au riz étranger, inférieur en qualité, mais bien meilleur marché.

Le coton (297.000 yen) est le seul produit après le riz qui ait quelque

Digitized by Google

importance dans les exportations d'Indo-Chine au Japon. La consommation de ce produit augmente dans des conditions considérables et l'Indo-Chine peut trouver sous ce rapport un important débouché au Japon. La Chine, l'Inde, les États-Unis retirent chaque année de très gros bénéfices dans la vente de leur coton au Japon; l'Indo-Chine n'a qu'à marcher dans la même voie. Bien d'autres produits, comme le chanvre, l'indigo, les bois, le caoutchouc, la laque, que le Japon demande en grande quantité à la Chine et à l'Inde, pourraient être facilement fournis par l'Indo-Chine.

Si notre colonie vend beaucoup au Japon, en revanche elle lui achète fort peu : pour 24.500 yen seulement.

Navigation. — Le tonnage des navires qui sont entrés dans les ports japonais a été en 1894, de 2.690.000 t. (contre 1.674.000 t. en 1890), dont 2.540.000 t. pour 1.788 steamers et 150.000 t. pour 729 voiliers. L'Angleterre vient au premier rang avec 1.614.000 t., représentées par 850 vapeurs et 124 voiliers. Bien loin derrière elle, arrive l'Allemagne avec 343.000 t. (370 vapeurs et 6 voiliers). Au troisième rang, se place le pavillon japonais, avec 297.000 t. Viennent ensuite : les États-Unis, 122.000 t.; la Russie, 92.000 t.; la Norvège, 89.500 t.; l'Autriche, 56.700 t.; la France, 54.700 t., avec 26 vapeurs.

Le tonnage de l'Angleterre a presque doublé de 1891 à 1894. Le Japon est, au contraire, en baisse. L'Allemagne le surpasse pour la première fois cette année, et passe au deuxième rang. La Norvège voit diminuer son tonnage et se laisse dépasser par les États-Unis et la Russie. Les États-Unis font peu de progrès, mais la Russie, au contraire, avance rapidement, et a presque doublé d'une année à l'autre son tonnage au Japon.

La France, du sixième rang, tombe au huitième, et voit la Russie et l'Autriche la dépasser; elle n'est représentée que par la Cie des Messageries Maritimes et presque toutes nos affaires le sont par des mains étrangères. L'Angleterre a 7 compagnies, l'Allemagne 2, l'Autriche une.

Conséquences de la guerre — La guerre entre la Chine et le Japon n'eut pas, comme on aurait pu le croire, un résultat fâcheux pour le commerce des deux pays, puisque les transactions du Japon avec l'étranger accusent une plus-value notable pour 1894, et que la même

Digitized by Google

constatation a lieu pour la Chine. Il en eût été différemment si la Chine avait pu résister à son adversaire. Elle avait décrété, à l'ouverture des hostilités, l'interdiction de l'exportation des articles formant la base de son commerce avec le Japon (pois, fèves, haricots, chanvre, coton, sucre, riz). Mais la victoire navale du Yalou rendant les Japonais maîtres de la mer, permit de reprendre le trafic des principales denrées qui vinrent, comme avant, dans les ports du Japon, sous pavillon neutre et parfois même sous pavillon chinois. Les Japonais, de leur côté, n'avaient point usé de représailles et laissaient leurs produits prendre sans difficulté la route de Chine. L'exportation du charbon, considéré comme contrebande de guerre, fut tout d'abord prohibée, mais cette interdiction ne dura qu'un instant.

L'ouverture des hostilités eut pour résultat d'arrêter net les arrivages de riz; les prix haussèrent dans de fortes proportions et la marchandise devint rare au point de faire craindre la disette. Il fallut en toute hâte noliser des navires (les transports étant réquisitionnés pour le service de l'armée), afin d'assurer à tout prix les arrivages de riz.

La guerre eut pour conséquence le renchérissement de toutes les denrées, l'avilissement des articles de luxe et l'arrêt de l'industrie. Cependant, bien que 400.000 hommes, y compris les coolies, eussent été mobilisés, les salaires n'augmentèrent pas. La détente qui se produisit après les premiers succès japonais, fut complète lorsque se firent les premières négociations de paix. Les prix baissèrent, les entreprises suspendues reprirent, d'autres furent mises à l'étude, et il régna bientôt une activité inconnue jusqu'alors dans toutes les branches du commerce et de l'industrie. Seule une gêne dans la circulation du numéraire se fit sentir d'une façon prolongée.

Le traité de Simonoseki et le traité de commerce qui en est la conséquence, vont permettre aux Japonais d'écouler leurs produits par les principaux ports fluviaux de la Chine, puisque leurs bâtiments auront toute liberté pour remonter les grands cours d'eau. Le Japon va certainement développer ses manufactures et devenir, sur le marché chinois, un rival redoutable pour l'Europe, pour les filés de coton et de laine, les tricots et cotonnades, les flanelles, les tapis de chanvre et de coton, le allumettes, les parapluies, les savons, les cigarettes, les soieries, le sucre, le papier, la bière, plus tard, les rails et les machines.

Digitized by Google

Formose. — L'annexion de Formose au Japon peut causer un grand dommage aux Anglais de Hong-Kong. Hong-Kong possédait depuis 1878 les seules raffineries de sucre de l'Extrême-Orient, qui fournissent presque tout le sucre du Japon et de la Chine.

Si les Japonais installent, comme ils en ont l'intention, des raffineries analogues à Formose, le Japon ne sera plus tributaire de Hong-Kong et pourra même plus tard alimenter la Chine. Ce sera une somme moyenne de 24 millions de francs perdue pour Hong-Kong sur ce seul article chaque année. Formose renferme aussi des mines de charbon et d'or que les Japonais vont s'empresser d'exploiter ; ce sont encore les Anglais qui ont le plus à craindre de cette concurrence.

Progrès de l'industrie au Japon. — Les Japonais ont fait depuis dix ans les plus grands efforts pour restreindre leurs achats à l'étranger et pour créer sur leur propre sol l'outillage et les ateliers nécessaires à produire eux-mêmes, d'abord pour leur consommation et ensuite pour approvisionner tout l'Extrême-Orient.

Le nombre des filatures augmente tous les jours ; elles disposent maintenant de plus de 700.000 broches. A la fin de 1893, il existait au Japon 4.523 sociétés pour l'exploitation des richesses industrielles et agricoles du Japon, représentant un capital social de 200 millions de yen.

Depuis la fin de juillet 1893, 27 compagnies de chemins de fer possèdent ensemble un capital de 38 millions de yen. Une société s'est formée pour établir des tramways électriques à Tokio, une autre veut relier Yokohama à Tokio par un chemin de fer électrique. Les sociétés d'éclairage par l'électricité sont nombreuses. Une raffinerie de sucre va être installée aux îles Liou-Kiou, à Yayéyema. On songe à exploiter sérieusement les gisements de fer de Kamaishi, etc. Des hauts fourneaux, forges et aciéries vont bientôt s'installer. Un câble sous-marin reliera Nagasaki à Kelung (Formose). Ce câble a été commandé en Angleterre, mais il sera exploité par le Japon, qui entend se réserver le bénéfice de cette opération commerciale et ne pas laisser en des mains étrangères, une arme dangereuse en temps de guerre.

Le nombre des banques était de 270 en 1892 ; en 1893 on en compte 604. Des agents commerciaux japonais ont été envoyés aux États-Unis, en Australie, aux Philippines, dans l'Inde, au Siam, en Indo-Chine. Il faut s'attendre bientôt à voir se créer une ligne de paquebots subven-

Digitized by Google

tionnée par le gouvernement Japonais, et desservant les ports d'Europe, d'Amérique et surtout d'Australie.

Le Japon peut produire à un bon marché extraordinaire. Les ouvriers en nattes, paravents, porcelaine, laque, les journaliers. les tisserands gagnent en moyenne 0 fr. 75 par jour, les femmes 0 fr. 45.

Le rapport de M. Klobukowski, consul général de France à Yokohama, conclut en affirmant que pour les Français, les difficultés commerciales au Japon ont décuplé depuis les derniers événements et leurs conséquences.

Le Japon ne demande plus à l'étranger que de rares articles que, grâce au machinisme, il ne tardera pas à fabriquer aussi bien que nous, et les matières premières qui font défaut à ses manufactures.

Nous sommes donc à la veille de voir se fermer pour l'Europe le marché japonais, de voir ensuite se fermer celui de la Chine que nous croyons ouvrir, parce que bientôt il s'approvisionnera au Japon. Enfin, le temps et le progrès aidant, le Japon, puis la Chine, exploitant tous deux leur immense sol avec la formidable quantités de bras que peuvent offrir plus de 400 millions d'hommes, viendront lutter contre nous sur nos propres marchés, grâce au bas prix de leurs produits, cette exportation asiatique étant alors grandement aidée par la multitude de Chinois qui aura émigré dans les cinq parties du monde.

En secouant l'Extrême-Orient de sa torpeur qui la faisait jadis sourire, l'Europe se sera tout simplement créé en Asie une concurrence qui lui sera fatale. Mais n'est-ce pas, en somme, l'histoire du monde que l'éternelle lutte économique entre les peuples ; et l'ancienne Rome n'est-elle pas tombée parce qu'elle voulait conquérir toute la terre ?

Paul Barré.

Digitized by Google

LES VILLES DÉCORÉES

La translation des restes des soldats morts pour la défense de Belfort, vingt-cinq années après ce siège qui a sa place marquée dans les annales de l'histoire, a été l'occasion d'une cérémonie solennelle. S'il est parfois triste et pénible d'éveiller les souvenirs de cette guerre de 1870-1871, dont les Allemands ont célébré le 25e anniversaire par des manifestations aussi bruyantes qu'inusitées, il est, par contre, salutaire et réconfortant de mettre en lumière avec dignité les actes de courage et d'héroïsme qui sont toujours un enseignement pour les générations futures. La meilleure école du patriotisme ne consiste-t-elle pas à glorifier et à donner en exemple ceux qui, mus par le plus ardent amour du pays, sont tombés pour la défense de leurs foyers sans avoir devant eux d'autre mobile que l'accomplissement du devoir ? C'est à ce noble sentiment qu'obéissait certainement le ministre de la guerre quand, ne pouvant récompenser tous les actes de dévouement et d'héroïsme, il leur donnait tout récemment une consécration d'ensemble en autorisant les deux cités de Rambervillers et de Belfort, qui s'étaient particulièrement distinguées pendant l'invasion prussienne, à joindre à leurs armes la croix de la Légion d'honneur.

Les décorations de cette nature accordées aux drapeaux étaient jusqu'ici plus généralement connues. C'est ainsi qu'à Magenta le 2e zouaves, qui enleva le drapeau du 9e autrichien, vit son aigle décorée de la croix des braves. Au Mexique fut décoré le drapeau du 99e de ligne, dont une compagnie de 120 hommes enleva les positions de Cerro-Borrego, défendues par 2.000 Mexicains. Décorés aussi les drapeaux du 3e zouaves et du 3e tirailleurs algériens pour leurs brillants faits d'armes, au Mexique également.

Déjà, sous le Ier Empire, le 57e de ligne avait été décoré. A la suite de la campagne de 1812 en Russie, il fut autorisé à porter une croix de la Légion d'honneur gravée sur les boutons de l'uniforme, ce qui le fit appeler « le régiment décoré ». Le 57e est resté fidèle à ses traditions, car sous les murs de Metz il s'empara du drapeau du 16e régiment prussien.

C'est à la suite de la campagne de 1814 que Napoléon, au retour de

Digitized by Google

l'île d'Elbe, conféra la croix de la Légion d'honneur à plusieurs villes dont les habitants avaient fait preuve d'un ardent patriotisme en prenant les armes pour défendre leurs foyers contre l'ennemi, sans craindre un moment le pillage, la ruine ou le massacre qui pouvaient fondre sur leurs familles et leurs biens. Un décret du 22 mai 1815 conféra aux villes de Tournus, Chalon-sur-Saône et St-Jean-de-Losne, le droit de fixer dans les armes de la ville la croix d'honneur. La ville de Roanne reçut la même distinction pour la conduite de ses habitants en 1814, mais elle ne lui fût octroyée qu'en 1864. En 1877, un décret décorait Châteaudun pour sa brillante défense en 1870. Avec Rambervillers et Belfort ce sont aujourd'hui les seules villes de France portant la croix dans leurs armoiries.

Quels brillants faits d'armes ou quels dévouements obscurs ont motivé ces témoignages de haute distinction ? C'est ce que nous allons rappeler pour chacune des villes énumérées ci-dessus.

RAMBERVILLERS.

Dans un rapport en date du 19 avril 1896, adressé au Président de la République le ministre de la guerre s'exprime ainsi :

Monsieur le Président,

La ville de Rambervillers a donné, il y a vingt-cinq ans, une preuve éclatante du patriotisme de ses habitants.

Le gouvernement a jugé qu'il était nécessaire de perpétuer le souvenir de la résistance qu'ils ont opposée, durant plusieurs jours, à l'ennemi.

Le conseil de l'ordre de la Légion d'honneur a émis un avis favorable à l'adoption de la mesure que j'ai l'honneur de soumettre à votre approbation. Aussi vous serais-je reconnaissant de vouloir bien revêtir de votre signature le décret ci-joint.

Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'hommage de mon respectueux dévouement.

Le ministre de la guerre : G. Cavaignac.

Suit un décret ainsi conçu :

Art. 1er. — La ville de Rambervillers est autorisée à faire figurer dans ses armoiries la croix de la Légion d'honneur.

Art. 2. — Les ministres de la guerre, de la justice, de l'intérieur sont chargés de l'exécution du present décret.

Fait à Paris, le 19 avril 1896. Félix Faure.

Digitized by Google

Le court et sec rapport du ministre de la guerre aurait pu rappeler en quelques lignes les phases glorieuses de la défense de Rambervillers. Puisqu'il ne l'a pas fait, suppléons-le en mettant en lumière les héros trop longtemps oubliés de la vaillante cité vosgienne.

Après la prise de Strasbourg, le général de Werder, commandant le 14e corps d'armée allemand (Badois), qui venait de faire le siège de cette ville, marcha sur Epinal et pénétra dans les Vosges par Schirmeck et les sentiers du Donon. Les forces françaises ne comprenaient que la brigade Dupré (32e de marche et 34e mobiles (Deux-Sèvres), plus le 58e mobiles (Vosges), 6 pièces de canons et quelques corps francs. Ces troupes campées à la Bourgonce, furent attaquées le 6 octobre, à 6 h. du matin, par la colonne badoise du général de Degenfeld. Le 32e de marche, les mobiles, les francs-tireurs de Colmar, ceux de Lamarche, commandés par Mlle Antoinette Lix, receveuse des postes à Lamarche, soutinrent pendant toute la journée les attaques furieuses de l'ennemi, ne cédant le terrain que pied à pied. Débordées, privées de leurs chefs (le général Dupré était grièvemént blessé, le lt-colonel Hocédé qui le remplaça, mortellement atteint), nos troupes battirent en retraite à la nuit laissant sur le champ de bataille 500 morts et 300 blessés ou prisonniers. Les Allemands reconnurent une perte de 400 hommes.

Pendant le combat, les gardes nationaux de Rambervillers, sous les ordres du commandant Petitjean, avaient occupé le col de la Chipotte. Suivant le mouvement de retraite général ils étaient rentrés à Rambervillers, bien décidés à défendre leur ville. Leur chef leur exposa les graves conséquences qui pouvaient en résulter en présence d'un ennemi peu généreux après le combat. Rien ne put ébranler leur courage et, bien que sans aucune illusion sur l'issue de la lutte, ils résolurent, malgré des conseils pusillanimes, de faire leur devoir jusqu'au bout. Voici, d'après M. Félix Bouvier, qui s'est fait l'historiographe de ce fait d'armes (1), comment Rambervillers tint tête à ses assaillants.

Le commandant Petitjean, une fois sa décision prise, s'occupa d'organiser sérieusement la défense. Des barricades furent élevées aux débouchés des faubourgs, et le cimetière, qui commande les routes de Raon et St-Dié par où l'ennemi devait arriver, fut crénelé. Environ 200 gardes

(1) La défense de Rambervillers en 1870, par F. Bouvier. Berger-Levrault, éditeur, 1895.

Digitized by Google

nationaux, la plupart n'ayant jamais servi et armés presque tous de fusils à piston, allaient lutter en désespérés et seuls contre des forces aguerries bien supérieures en nombre.

Le 8 octobre une fusillade fut échangée entre une reconnaissance allemande et les avant-postes.

Le dimanche 9, à 1 heure de l'après-midi, par une maussade journée de pluie, on signale l'approche de deux colonnes comprenant en tout 6 a 700 fantassins et des cavaliers. Ceux-ci entament bientôt une vive fusillade avec les défenseurs qui ont pris en toute hâte leur poste de combat. Vers 3 heures le 2e bataillon du 30e prussien s'avance sur le cimetière. Les meilleurs tireurs parmi les gardes nationaux ont été placés là ; bien abrités par le mur du cimetière ils entretiennent un feu nourri contre l'assaillant qui, pendant 1 heure et 1/2 ne gagne pas un pouce de terrain et essuie des pertes sensibles. Décidé à en finir coûte que coûte, car la nuit approche, le major von Berckefeldt, qui commande les Allemands, pousse vigoureusement en avant deux colonnes d'attaque qui débordent le cimetière. Menacé d'être tourné, le commandant Petitjean se replie sur la barricade de la Tuilerie. Là, les gardes nationaux opposent une résistance désespérée. Le capitaine Besson est grièvement blessé ; du côté des Allemands, le major von Berckefeldt tombe gravement atteint par une balle. Enfin les Allemands, avançant par bonds successifs, enlèvent la barricade.

Mais les gardes nationaux ne reculent que pied à pied. Des jardins, des fenêtres une fusillade nourrie accueille l'ennemi qui ne progresse que fort lentement, enlevant maison par maison, pavé par pavé. Enfin, après une résistance acharnée, les Allemands emportent la dernière barricade, défendue par le capitaine Dussourt et le lieutenant Christophe, et arrivent sur la place de l'hôtel-de-ville. La résistance cesse alors et les derniers défenseurs, toujours en combattant, battent en retraite sous la pluie dans la direction d'Epinal. Il est 6 heures et 1/2 du soir.

Les gardes nationaux avaient eu 9 tués. Les Allemands avouèrent 4 tués et 26 blessés (dont 4 officiers). Mais leurs pertes durent être autrement sensibles, car ils cachèrent leurs morts dont aucun ne fut inhumé à Rambervillers.

La journée qui suivit cette héroïque défense fut marquée par des scènes atroces. Les vainqueurs fouillèrent toutes les maisons et massacrèrent froidement, méthodiquement et avec des raffinements de cruauté,

Digitized by Google

tous les blessés de la veille qu'ils purent découvrir. L'un d'eux, vieux médaillé de Crimée et d'Italie, le caporal des sapeurs-pompiers Noirclair, fut tiré de son lit pendant qu'on le pansait, traîné dans les rues et achevé à coups de fusil et de baïonnette ; son corps ne comptait pas moins de 46 bessures. Des habitants inoffensifs, des femmes même furent massacrés sans pitié. Près de 30 habitants périrent ainsi. Et comme si cette tuerie n'était pas suffisante pour assouvir leur haine, les vainqueurs insultèrent les cadavres qu'ils affublèrent d'une façon grotesque pour l'arrivée du général de Werder. Lorsqu'on put enfin ensevelir les morts, sept d'entre eux étaient tellement mutilés qu'on ne pût les reconnaître...

Grâce à l'héroïsme de Rambervillers la marche des envahisseurs fut retardée et les restes de la brigade Dupré qui étaient menacés dans leur retraite, purent se retirer en bon ordre sur la ligne du Doubs. Le digne exemple donné par la cité vosgienne, ne fut donc pas inutile pour la défense de la patrie.

Un décret du 8 août 1871, rendu à la suite d'un rapport du commandant Petitjean, attribua 2 croix et 4 médailles militaires aux défenseurs de Rambervillers. Le commandant Petitjean avait négligé de parler de lui dans son rapport ; aussi ne fût-il l'objet d'aucune proposition de récompense. Il est mort il y a 13 ans, sans qu'une voix autorisée se soit élevée pour la réparation d'un aussi injuste oubli !

Pendant 25 ans, Rambervillers est restée aussi sans récompense, mais, plus heureuse que le commandant Petitjean, dont les habitants ont peut-être consacré la mémoire autrement que dans leurs souvenirs, elle a vu luir le jour de la suprême récompense en ce monde, en recevant la croix des braves.

(A suivre.) Georges DEMANCHE.

Digitized by Google

SALON DU CHAMP-DE-MARS

LES PEINTRES ÉTRANGERS

Sept années ont consacré le succès du Salon du Champ-de-Mars et son ouverture annuelle est un de ces événements parisiens qui ne peuvent passer inaperçus. Est-ce là une des causes de cette avalanche de plus en plus serrée de toiles bigarrées qui n'ont qu'une vague parenté avec l'art exquis du peintre? L'idéal n'est point aujourd'hui ce qu'on recherche le plus. Il faut avant tout frapper l'attention par la bizarrerie et même l'incohérence des sujets, ainsi que par une véritable orgie de couleurs disparates. Cependant, pour être juste, il faut reconnaître que la peinture dite impressionniste, la peinture brutale, si peu en rapport avec l'idéal, paraît être en baisse. Il est bon de s'en féliciter car l'art ne peut qu'y gagner.

Passons rapidement devant les 1.265 toiles suspendues dans les vastes salles du palais du Champ-de-Mars, et, parmi les peintres étrangers qui sont, dans leur pays, les meilleurs propagateurs de nos goûts et de nos produits, faisons une sélection en faisant ressortir ce qu'il y a de plus saillant en laid comme en beau. Commençons par la salle III.

Fuyant les belles nuits des régions boréales, M. Thaulow, un Norvégien se complaît, en Normandie, dans des effets de sombre crépuscule. Mieux vaut sa *Rivière d'Arques*, aux reflets argentins d'une douce harmonie.

A côté de deux têtes de femme bien étudiées par Mlle Lee-Robbins et d'un expressif tableau familial de M. W. Martens, un Hollandais, M. Robinson, de Londres, expose quelques bonnes études marines aux effets de lumière très naturels. A celles qu'expose aussi M. Courtens, un Belge, je préfère ses clairières où une suave lumière se tamise au travers d'une riante futaie.

A l'inverse de ceux qui se complaisent dans les ténèbres de la nature M. Lucien Gros, de Wesserling (Alsace), recherche la lumière, et celle-ci ne le fuit pas. Son *Cidre nouveau*, que dégustent en connaisseurs ses voisins et amis, et *Autour d'un pardon*, sont des scènes bretonnes où toutes les physionomies ont leur expression propre. Les commères qui bêchent le prochain, les solides gars qui débattent leurs affaires en

Digitized by Google

prenant une bolée de cidre provoquent cette réflexion d'un passant : « Voilà qui est vivant et vrai ».

Il est malheureusement impossible d'en dire autant, surtout à côté de l'excellent groupe de portraits de M. Weerts, des *Jardins arabes de Grenade*, de M. Rusinol, de Barcelone. Cette série de toiles s'est évidemment trompée d'adresse, et les arbres sans relief de ces célèbres jardins ont trop l'air de faire concurrence aux produits de l'imagerie d'Epinal.

La gravure a popularisé plusieurs des scènes de genre de M. J. Stewart. Son *Yachting en Méditerranée* pourrait prendre place dans cette série ; mais dans quel pays sans façon peut bien se passer son *Baptême* avec des assistants qui ont un air aussi indifférent et même aussi assoupi ?

Dans le salon rouge central M. William Dannat nous représente la belle Otero. Ce portrait couleur vert-pomme manque quelque peu de relief, surtout pour un sujet qui n'est pas dans le même cas. Les portraits de femmes assez extraordinaires de M. Boldini et les petites scènes très finement rendues de Em. Friant, un Lorrain, se font encore remarquer, malgré le voisinage de la lumineuse Cène de M. Dagnan-Bouveret.

Dans la salle voisine, M. H. Vos, de Maëstricht, expose *Dernières touches*. C'est le portrait du peintre qui se présente très agréablement d'ailleurs. Les plus petits détails sont reproduits avec un soin méticuleux, et le velours du vêtement de l'artiste n'était certainement pas plus brillant le jour où son tailleur le lui a apporté.

M. Marsh, de Chicago, fait bien d'intituler *Fantaisie* la toile à fond verdâtre où six femmes plus ou moins vêtues d'étoffes flamboyantes s'avancent gravement en ligne de bataille. Le choix du titre dispense au moins le public de chercher une explication rationnelle.

Peut-on entrer ? demande un gentil minois bien emmitouflé, après avoir ouvert toute grande la porte d'un atelier quelque peu en désordre. Très fine, pleine d'expression et de nature est cette mutine figure de femme comme sait d'ailleurs fort bien les rendre M. Gaston Linden, l'auteur du *Faux Modèle* de l'an dernier.

Plus rares sont cette année les toiles poussées au noir au point de rendre le sujet méconnaissable. Mais M. Humphreys Johnston, de New-York, tient essentiellement à ce que ce genre ne disparaisse pas du

Digitized by Google

Salon. Son *Portrait à la perle* représente une femme debout ayant sur tout son être le coloris d'un ramoneur sortant d'une cheminée, et, afin qu'il n'y ait pas de contraste, tout ce qui l'entoure est d'une teinte scrupuleusement semblable. Ces ténèbres rendent impossible toute appréciation du sujet. Quant au *Clair de lune*, que l'auteur indique comme étant en Espagne, ce qui y manque, c'est la clarté.

M. Claus, un Belge, ne donne pas dans cet extrême, mais combien les lueurs blafardes de ses paysages, non dénués de cachet, font une mauvaise impression ! Quel contraste surtout avec la toile voisine de M. Lesrel, d'une si exquise richesse de coloris !

Le *Halo*, de M. A. Marcette de Spa, apparaît à travers les décompositions de toutes les nuances du bleu. Sous ce ciel peu harmonieusement bigarré, les vagues de l'océan ondulent avec une tonalité fort juste.

Quelle idée a bien pu germer dans le cerveau de M. Slevogt, un Bavarois, avec sa *Danaë ?* La mythologie nous raconte que Jupiter se changea en pluie d'or pour pénétrer dans la prison où était enfermée Danaé. Mais que peut-il donc y avoir de commun entre cette poétique légende et la repoussante horreur qu'expose M. Slevogt ?

Avec M. Harrison la vue se repose agréablement sur une de ses belles études marines. Cette année, sa vague (car c'en est toujours une) vient expirer doucement sur la grève en harmonieux replis ; c'est ce qu'il intitule le *Grand Miroir*. Une autre fois M. Harrison pourra nous montrer les flots en courroux et intituler sa toile d'un nom cher aux marins : la grande tasse.

Comme le précédent, M. Mesdag se complaît dans les marines. Dans son *Approche de l'orage*, la mer, qui jouit d'un calme précurseur, est d'un naturel parfait. Mais pourquoi le ciel aux fauves couleurs, est-il d'une teinte aussi semblable à celle des flots ? Un cadre moins dans la note de couleur du tableau en aurait mieux fait ressortir le sujet.

Quand on voit la célèbre gorge d'El-Kantara si éblouissante de lumière, on ne peut que se demander si M. Girardet n'embellit pas encore cette belle nature algérienne.

Une route coupant en plein milieu des champs où s'épanouissent des blés d'or, au second plan une lisière d'arbres dans une coulée et, tout au fond, la sombre ramure ondulée d'une forêt, tel est le sujet bien banal à ce qu'il semble, qu'expose M. Davis, un Londonien, sous le titre

Digitized by Google

de *Vallée de la Liane*. Mais il suffit de regarder une seconde ce paysage pour être séduit par la netteté et la richesse du coloris, la justesse du ton et la séduisante perspective qui règne dans tout l'ensemble du sujet. C'est réellement la teinte naturelle de la végétation que M. Davis s'est appliqué à rendre, et non ces colorations falsifiées et de mauvais goût qu'une certaine école se plaît à exhiber. En son genre c'est certainement une des meilleures toiles du Salon, qu'encadrent deux autres paysages également fort bien rendus. Un peu moins de modestie de la part de l'auteur permettrait de découvrir sa signature perdue dans les blés dont elle a emprunté la teinte.

De M. Hagborg, de Gothembourg, il faut surtout remarquer la toile intitulée *Dans les parcs aux huîtres*, petite scène de pêcheuses d'un caractère banal, mais où tous les sujets sont rendus avec un fini remarquable. Ces figures de femmes qu'un rien distrait, ressortent avec un naturel remarquable et une expression de physionomie saisissante.

Ce personnage à la figure intelligente qui tient un tube en main est sans doute un médecin, ce que ne nous dit pas l'auteur, un Finlandais bien connu, M. Edelfelt. Mais approchez-vous, et vous reculerez presque aussitôt en lisant sur un coin du tableau ces mots sinistres : *Leçon de tétanos*.

Pour clore ce rapide exposé, il faut encore signaler un bon portrait de M. Myrton-Michalski, d'une grande justesse de ton et d'un sentiment des nuances très prononcé.

A. Micaud.

Digitized by Google

EXPLORATEURS ET VOYAGEURS

AFRIQUE

M. *F. Foureau*, invité par le gouverneur de l'Algérie à ne pas poursuivre sa tentative de pénétration vers l'Aïr, à cause de la situation troublée du pays, s'est contenté de pousser une pointe sur Ghadamès. Il a fait, dans cette dernière exploration 879 kilomètres d'itinéraires nouveaux sur un total de 1.600 kilomètres effectués. A la fin de son voyage, il a recherché, en vain, dans la partie sud de l'Erg un ancien point d'eau qui lui était signalé. Il a trouvé de ce côté un gisement de sel, des tombes, des sentiers encore tracés et des débris de poteries. Parti le 13 décembre 1895 de Biskra, M. F. Foureau a passé à Messelmi, Bir-Tourkyia, Hassi-bou-Jorara, Hassi-Bottine et s'est approché le 28 janvier du plateau de Tinghert, à l'ouest de Ghadamès; il est rentré par Touggourt à Biskra le 15 février 1896. Il a rencontré dans l'Ouar une partie montagneuse ensevelie sous les sables, et constaté la présence d'un lit de rivière qui n'est autre qu'un bras de l'Igharghar communiquant encore par des feidjs plus ou moins obstrués avec la hamada de l'Oudje, mais entièrement invisible.

Le commandant *Réjou* vient de rentrer à Goundam, après une excursion dans la région située à l'ouest de Tombouctou, au cours de laquelle il a déterminé la position du lac Daoussa. Remontant ensuite vers le lac Faguibine il a relevé le marigot, qui met les deux lacs en communication et, après avoir contourné le Faguibine à la pointe Ras-el-Ma, il a longé la rive nord dans toute son étendue, ce qui lui a permis de rectifier les positions données sur les premières cartes à la dépression de Bonkor ainsi qu'aux monts Tahakim et Tinegadda.

Sir *G. Taubman Goldie*, président de la Royal Niger Company est revenu avec l'agent Wallace à Akassa, après avoir visité Boussa sur le Niger. Il déclare avoir ratifié les traités de protectorat signés précédemment par les Anglais avec le Borgou et les Ilorins et a établi des stations dans ces pays.

Digitized by Google

M. *Ed. Foa*, dont l'arrivée à Mikorongo, sur la Moanza a été signalée (t. XXI, p. 242), a, dans une lettre du 12 janvier, écrite de Tchikwawa, au nord de Katunga, annoncé qu'il venait de Zomba et de Blantyre. Il est retourné depuis à Mikorongo et s'est rendu à Johannesburg, d'où il doit partir en mai, pour la région des grands lacs.

Le gouvernement allemand vient de décider l'envoi d'une nouvelle expédition dans le hinterland de Togo. Le Dr *Grüner* qui a été mis à la tête de cette expédition a déjà exploré l'hinterland du Togo, en 1894.

Le dr *Moloney* vient d'explorer la région, jusqu'ici fort peu connue de la Rhodésia située au nord du Zambèze, entre les lacs Nyassa, Tanganika et l'Etat du Congo. Ce pays est habité surtout par un peuple zoulou d'origine qui, très hostile aux blancs avait obligé Thomson et Sharpe à quitter son territoire. Seul, un négociant allemand, M. Viese avait réussi, avant le dr Moloney, à rester dans le pays. M. Moloney y a séjourné 5 mois. Le sol est riche et fertile; il est à une altitude de 900 à 1.200 mètres et semble parfaitement habitable pour les Européens. La mouche tsétsé n'y existe pas et le bétail abonde. Le dr Moloney a laissé dans le pays des compatriotes qui y sont installés.

M. *W. N. Nutt* a exploré en 1894 la région entre Fouambo, au S.-E. du lac Tanganika et le lac Rikoua, par le plateau de Fipa. Après avoir traversé une forêt, M. Nutt traversa les affluents du Saisi (qui se jette dans le lac Rikoua), franchit le pic Nakitumba (2.000 m.), traversa le pays des Uwanda et atteignit le lac Rikoua à son extrémité méridionale, visitée déjà par H. H. Johnston et le dr Cross en 1889. Ce lac est peu profond et reçoit peu de rivières; les hippopotames, les crocodiles et les rhinocéros sont abondants.

Le capitaine italien *Bottego* (XXI, p. 50), parti le 12 octobre 1895 de Brava pour le pays des Somalis, est arrivé à Decie (étang de Saha) à 3 kilom. de l'Egherta, puis à Lugh (15 nov.); il a eu quelques difficultés avec les Rahanin.

ASIE

M. *Cl. Madrolle* (t. XXI, p. 238), a écrit de Yé-hy-tin (Kien-Tchang), le 20 novembre 1895. Il venait, en 8 jours, de faire 172 kilomètres. Il pensait d'abord passer sur le territoire tibétain et atteindre Ta-tsien-lou

Digitized by Google

le mois suivant, pour regagner ensuite le Sé-Tchouen; au dernier moment, les troubles de la région lui faisaient prévoir qu'il rentrerait bientôt à la côte par Shang-haï ou Pékin.

Les différents groupes de la *mission lyonnaise* d'exploration commerciale en Chine ont opéré leur concentration à Tchoung-King, dernier port ouvert sur le Yang-Tsé, après avoir parcouru dans leur plus grande largeur les provinces du Yunnan, du Koueï-Tchéou et du Sé-Tchouen. Partie de Marseille le 15 septembre 1895, la mission lyonnaise arrivait à Saïgon le 10 octobre et à Haïphong le 16. Elle séjournait un mois et demi dans notre colonie du Tonkin et entrait en Chine le 1er décembre par Man-Hao et Mong-Tsé. Le 28 décembre, elle atteignait Yunnan-fou, elle y restait jusqu'au 15 janvier 1896, visitant les marchés, les centres d'échange. A son départ de Yunnan-fou, la mission se fractionnait en deux subdivisions : la 1re, sous les ordres du consul Rocher, et comprenant MM. Sculfort, Métral, Duclos, Waeles et Rabaud, traversait le Sé-Tchouen jusqu'à Tchen-fou, et redescendait par Kiating-fou jusqu'à Souï-Tchéou, sur le Yang-Tsé, qui l'a conduit à Tchoung-King; la 2e fraction, sous la direction de M. Brenier, composée de MM. le dr Deblenne, Vial, Antoine, Grosjean et Riault, a pris la route du Koueï-Tchéou par Kouy-Yang-fou, Tsen-y-fou, Ky-Kiang-Hsien. Nos compatriotes qui sont en excellente santé, ont rencontré jusqu'ici, auprès des autorités chinoises toutes les facilités pour l'accomplissement de leur tâche. La mission lyonnaise s'arrêtera plusieurs semaines à Tchoung-King.

On mande d'Irkoutsk que M. *Chaffanjon* (t. XXI, p. 111), après son hivernage dans cette ville, a quitté le 20 mars le territoire sibérien et est entré en Chine par Kiatka avec ses compagnons, poursuivant son voyage du Turkestan à la mer de Chine.

Digitized by Google

UN VOYAGE DE 80.000 KILOMÈTRES

MISSION HENRI MAGER.

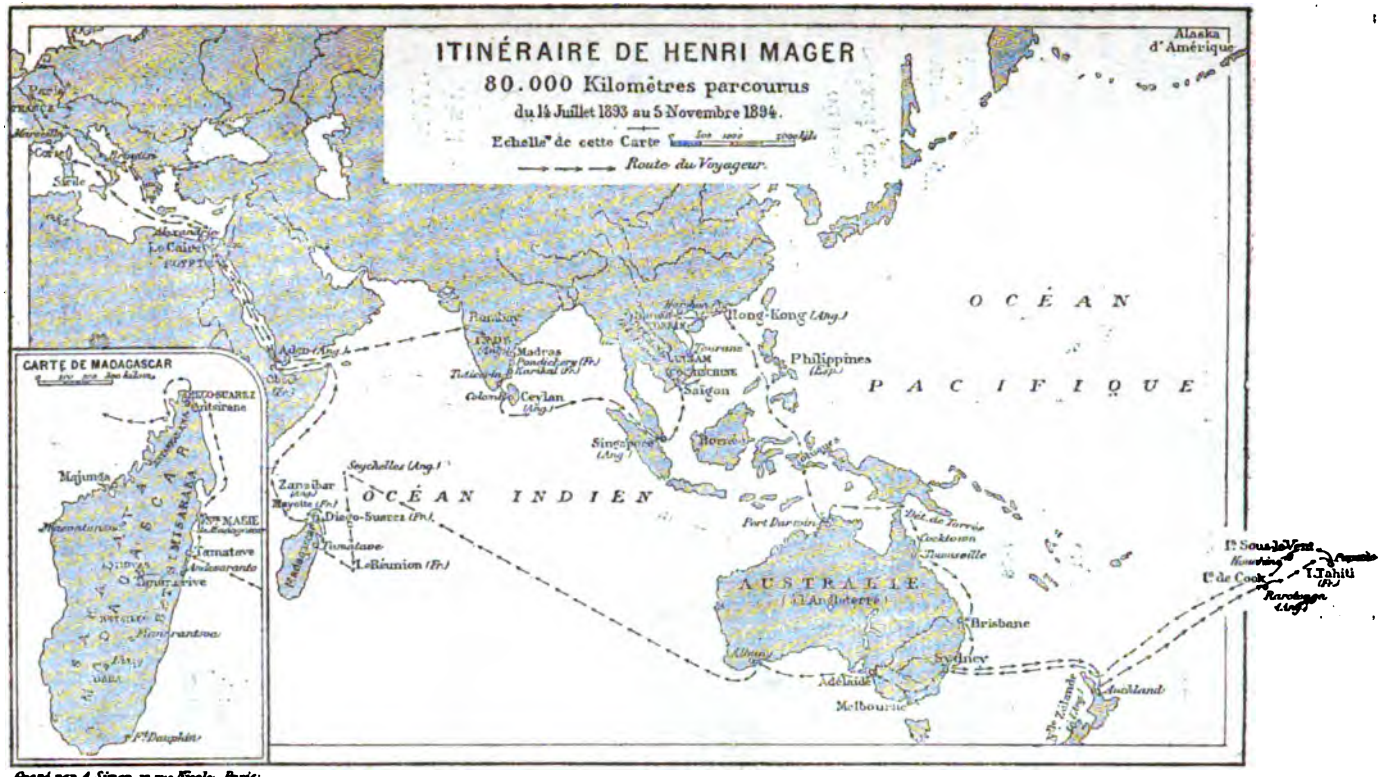
M. Henri Mager a fait dernièrement, à Saint-Denis, une conférence très applaudie, au cours de laquelle il a communiqué quelques-unes des impressions qu'il a rapportées de son voyage à travers le monde.

Il a quitté Paris le 14 juillet 1893; il est rentré le 5 novembre 1894, après 479 jours d'absence ; il était parti pour faire le tour du monde, il a fait en réalité deux fois le tour du monde, car il a parcouru 80.000 kilomètres, dont 60.000 sur mer, et 20.000 sur les terres d'Asie, d'Océanie et d'Afrique.

De Paris il a gagné Brindisi, où il s'est embarqué pour Bombay ; il a visité l'Inde de Bombay à Madras, puis de Madras à Tuticorin, dans l'extrême sud, séjournant quelques semaines à Pondichéry et à Karikal, passé à Ceylan, il a parcouru l'île entière, et de Colombo est allé par la ligne des Messageries maritimes à Saïgon. Il a étudié la Cochinchine, l'Annam et particulièrement le Tonkin, où il a séjourné six semaines ; d'Haïphong il a pris passage sur un steamer en partance pour Hong-Kong, et, de Hong-Kong, un vapeur, qui devait naufrager peu après, le conduisit en 25 jours de navigation à Sydney : il longea les Philippines, les Molluques, toucha l'Australie à Port-Darwin, franchit le détroit de Torrès et longea toutes les côtes du continent australien jusqu'à Sydney où il séjourna deux mois. De la Nouvelle-Galles du Sud il passa à Auckland, dans la Nouvelle-Zélande, d'où un petit steamer devait le conduire aux Iles de Cook, qu'il tenta en 1889 d'arracher aux griffes britanniques ; s'il ne put conserver ces îles à la France, il eut au moins la satisfaction d'obliger à la retraite le ministre qui n'avait pas défendu avec assez d'énergie les droits de la France; des Iles de Cook il alla à Tahiti, où il s'arrêta deux mois encore. Il devait revenir par San-Francisco, la Nouvelle-Orléans et les Antilles ; mais en présence des nouvelles qu'il recevait de Madagascar, il jugea bon de revenir vers l'Afrique : il modifia son itinéraire en conséquence.

20.000 kilomètres étaient à franchir entre Papeete et la Réunion ; il franchit ce demi-tour du monde en 40 jours. Cette partie de son itinéraire rappelle la course des héros de Jules Verne. Lorsque le *Richmond*, venant de Tahiti (et des Iles-sous-le-Vent) le dépose à Auckland, il rencontre dans le port un vapeur accidentellement en retard de quelques

Digitized by Google



Gravé par A. Simon, 11, rue Nicolas, Paris.

Digitized by Google

heures. A peine à bord, le navire lève l'ancre ; lorsqu'il arrive à Sydney le paquebot mensuel des Messageries maritimes vient de partir pour les Seychelles : il faut le rattraper ; il prend la voie ferrée de Melbourne à Adélaïde (distance : 1.800 kilom.) ; il arrive ainsi à Adélaïde, en gare, au moment où les Messageries maritimes touchent la rade ; aux Seychelles, il transborda pour la Réunion ; il effectua de la sorte un demi-tour du monde en 40 jours, ce qui semble demontrer qu'il faut rationnellement 80 jours pour accomplir le tour du monde.

A la Réunion, M. Henri Mager séjourna un mois : une quarantaine l'empêcha de visiter Maurice. Enfin le 26 juin, il descendait à Tamatave. Il consacra quatre mois à parcourir Madagascar, monta à Tananarive, vit le premier ministre d'alors, et recueillit des renseignements précis sur la valeur économique de l'île malgache.

Après un court séjour en Egypte, M. Henri Mager rentrait en France.

Quel avait été le but de son voyage? « Publiciste colonial, il voulait, dit-il, voir nos colonies pour ne parler dorénavant que de choses vues, pour parler avec plus d'assurance et d'autorité ». Il les a vues, et il les a vues à ses frais, ce qui est une excellente chose, car cela lui permet de parler en toute indépendance. Pourquoi cependant parle-t-il si peu, si parcimonieusement de ses impressions ? Que de choses intéressantes il a dû constater ! Que de matériaux il a dû accumuler !

Il est vrai qu'il se prodigue en conférences sur Madagascar ; que le ministère du commerce, d'accord avec le ministère des colonies, lui a donné la mission très flatteuse d'aller exposer aux chambres de commerce de France la valeur des marchés malgaches et le mandat de grouper les chambres de commerce dans un grand effort vers Madagascar. Il est vrai aussi que M. Henri Mager a visité bien d'autres terres que Madagascar : pourquoi ne publie-t-il pas ses impressions?

Il les a transmises au ministre des colonies, sous forme de notes, entendons-nous dire. Cela ne nous surprend pas ; mais si nous ne pouvons connaître le sentiment du voyageur que par ces notes, pourquoi ne sont-elles pas ou ne seraient-elles pas publiées ? Cette publication nous paraît d'autant plus nécessaire, que M. Henri Mager, repartant pour Madagascar, ne pourra faire paraître un livre sur son voyage de 80.000 kilomètres. Disons en terminant que le nouveau voyage de M. Henri Mager est entrepris sous les auspices des chambres de commerce de France.

G. B.

Digitized by Google

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES ET COLONIALES

AFRIQUE

Tunisie : *Bizerte inutilisé.* — Le port de Bizerte qui, grâce aux travaux qui y ont été exécutés, peut recevoir les navires du plus fort tonnage, n'est relié avec l'intérieur du pays que par une seule route, dite « militaire » qui conduit à Tunis. Cet isolement de Bizerte peut être très préjudiciable à son développement, si l'on n'y met pas un terme. Il serait utile notamment de relier Bizerte à la vallée de la Medjerdah, qui produit tout le blé tunisien. Dans les conditions actuelles, si nos navires de guerre étaient appelés à séjourner dans le port de Bizerte, il serait impossible de les ravitailler avec le chemin de fer de Bizerte à Tunis, qui n'est qu'à voie unique et en rails légers. Depuis longtemps on réclame aussi des ponts pour franchir les oueds de Tindja et Cedjenane.

De plus, les tarifs de chemin de fer sont très désavantageux pour le port de Bizerte. Un nouveau tarif de transport des minerais de plomb, zinc et antimoine de la région de Béja ne leur fait plus payer que 7 francs par tonne pour Tunis-ville, Tunis-port et Hammam-Lif, soit un parcours de 122 kilomètres, alors qu'ils continueront à payer 17 fr. 26 pour Bizerte, distant de 169 kil., soit 10 fr. 20 de différence au détriment de ce dernier port pour un supplément de parcours de 46 kilomètres. Le syndicat français de cette région proteste énergiquement contre la situation désavantageuse faite à Bizerte.

Enfin la suppression des anciens services maritimes postaux a privé Bizerte de l'escale qu'y faisaient deux fois par semaine les paquebots de la Cie transatlantique. Ce port n'est donc même plus desservi par une ligne française ! Seul, le vapeur *Adèle* assure, une fois par mois, les transports pour la France.

Tandis qu'après avoir dépensé des millions pour faire de Bizerte un grand port de refuge et de commerce, on fait en quelque sorte le vide autour de lui, la marine anglaise se dispose, la première, comme presque toujours, à profiter des grands travaux accomplis pour faire de Bizerte un port d'escale. Le consul anglais, M. Haggart, qui a visité deux fois ce port, en vante la situation favorable pour tous les navires traversant la Méditerranée, de Gibraltar à Port-Saïd. Des maisons de Marseille, Cardiff, Malte y ont déjà constitué d'importants dépôts, cette dernière se préparant à y entreposer du charbon et du pétrole.

Il serait donc grand temps de relier Bizerte à une ligne française, de créer des voies de communication vers l'intérieur et surtout d'empêcher que Bizerte, port français aménagé par la science et l'argent de la France, ne devienne un dépôt de charbon britannique. Il serait aussi bête que ridicule de justifier une fois de plus cet adage que les colonies françaises sont surtout créées pour les commerçants étrangers.

Digitized by Google

Fouta-Djallon. — *Prise de possession.* — M. de Beeckmann, résident français, vient de s'installer avec quelques tirailleurs sénégalais à Timbo, capitale du Fouta-Djallon, région montagneuse où prennent leurs sources le Sénégal, la Gambie, les rivières de la Guinée française, les deux Scarcies et le Tankisso (affluent du Niger). Les habitants du Fouta-Djallon, en grande partie de race peulhe, ont résisté longtemps à notre influence. En 1880, l'almamy Ibrahim Sary signait avec le Dr Bayol un traité de protectorat, mais quelques années plus tard, le passage d'un détachement se rendant du Niger aux Rivières du sud mécontenta les Djallonkès qui, d'amis, devinrent franchement hostiles et opérèrent des razzias chez nos alliés, malgré le paiement par nous d'une rente de 10.000 fr.

Le principal chef du pays, Bokar-Biro, après avoir repoussé les ouvertures faites par MM. de Beeckmann et Alby en 1891 et 1892 vient enfin d'accepter notre protectorat effectif et a reçu comme résident à Timbo, celui-là même qu'il avait repoussé autrefois, car il a besoin de notre appui pour combattre certains chefs djallonkès.

C'est le 18 mars 1896 que la ville de Timbo a été occupée sans coup férir. A son arrivée devant la ville, M. de Beeckmann, administrateur principal des colonies, a été accueilli par Bokar-Biro avec ses frères, ses fils et une suite nombreuse, accompagnés de l'almamy. M. de Beeckmann et le capitaine Aumar, à la tête de ses tirailleurs, ont traversé toute la ville et sont allés occuper un groupe de cases situées à proximité, préparées pour les recevoir. Dans l'entrevue qui a suivi, M. de Beeckmann, en présence des notables et des anciens, a exposé à Bokar-Biro le but de sa mission et l'intention formelle du gouvernement français d'assurer la paix du Fouta-Djallon par l'institution d'un résident français à Timbo. Bokar-Biro a répondu en exprimant devant tous son entente complète avec les Français.

Côte d'Ivoire : *Samory et les Anglais.* — On sait que l'almamy Samory, chassé du haut Niger par les colonnes françaises, s'était rabattu vers le S.-E. et avait envahi l'hinterland de la Côte d'Ivoire française et de la Côte d'Or anglaise. Sa présence fut cause de l'expédition Monteil. Samory, libre de tous ses mouvements après le rappel de cette expédition, était entré à Bondoukou en septembre 1895 (1), mais depuis il n'a pas cherché à s'avancer davantage vers le littoral du golfe de Guinée, et il semble vouloir s'installer à demeure sur les pays situés au nord de la Côte d'Or et de la Côte d'Ivoire. De ce côté, depuis le rappel de la colonne Monteil et l'abandon de Kong, la France est restée inactive et confinée sur le littoral. Les Anglais, au contraire, à la suite de leur expédition chez les Achantis, profitant des bonnes dispositions de Samory à leur égard (ce dernier leur aurait même proposé de traiter avec eux, se souvenant que les Anglais de Sierra-Léone lui avaient autrefois fourni à bon compte des armes et des munitions), ont envoyé une

(1) Voir *Rev. Fr.*, t. XX, p. 673, nov. 1895.

Digitized by Google

colonne volante qui, partie de Coumassie, s'est avancée jusqu'à Bondoukou, à peu de distance du camp de Samory, situé au N.-E. de ce point.

Il bon de rappeler que Bondoukou, situé sur la frontière orientale de la Côte d'Ivoire, a été placé sous le protectorat français par Treich-Laplène, en 1888. L'année dernière, Ardjoumanie, roi du Bondoukou, avait été chassé de ses États par les sofas de Samory et avait demandé protection à la France. Les Anglais n'ont donc aucun droit à faire valoir sur cette région, et il est impossible que leur marche en avant puisse être acceptée autrement que comme une reconnaissance du pays voisin des Achantis. *Les Débats* affirment cependant que les plénipotentiaires anglais chargés de règler avec nous les droits respectifs de la France et de l'Anglerre en Afrique occidentale, réclament le Mossi, le Gourounsi, le Mampoursi et la ville de Bouna (au Bondoukou), malgré les traités rapportés par Binger, Braulot et Baud, auxquels ils opposent le passage de leur agent nègre Fergusson qui n'a fait signer là-bas que des imprimés commerciaux.

D'autre part, Samory aurait fait des propositions de paix aux autorités françaises de la Côte d'Ivoire, et le nouveau gouverneur, M. Bertin, aurait pour mission de mener à bien les négociations avec l'almamy. Nous avons été trop de fois victimes de la duplicité de notre vieil ennemi, en lutte contre nous depuis 15 ans, pour ne pas être tenus d'agir de ce côté avec la plus grande circonspection ; il faut éviter avant tout que Samory, tout en négociant, ne fasse le jeu de la colonie anglaise qui ne cherche rien moins qu'à empêcher le développement de la Côte d'Ivoire à l'intérieur.

Transvaal : *Procès des conjurés de Johannesburg.* — Le procès des membres du comité des réformes de Johannesburg qui, au mois de décembre 1895, avaient appelé le dr Jameson, et avaient amené ce dernier à envahir le Transvaal, a eu lieu à Préloria. Les principaux accusés, MM. Farrar, colonel Rhodes, Lionel Philipps, Hammond (les 3 premiers Anglais, le dernier Américain) ont plaidé coupables d'attentat contre le gouvernement du Transvaal, ce qui a motivé l'absence de débats. Le jugement rendu contre eux a prononcé la peine de mort (28 avril). Mais presque aussitôt le président Kruger a commué cette peine. Les autres accusés, en nombre de 60, ont été condamnés à deux années d'emprisonnement, 50.000 francs d'amende et 3 années de bannissement à l'expiration de leur peine.

Les messages échangés entre les membres du comité des réformes et Jameson, messages qui ont pu être déchiffrés, ont été produits au procès et publiés. Ces documents montrent clairement que M. Cecil Rhodes était parfaitement au courant des projets de Jameson. La complicité de la Chartered est indéniable dans cette affaire.

Situation. — Les relations entre le Transvaal et l'Angleterre restent toujours tendues depuis l'affaire Jameson. Le président Kruger a refusé, après de longues hésitations, de se rendre en Angleterre, où le ministre Chamberlain l'avait invité à venir traiter les questions pendantes. Il a donné pour motifs de son refus la nécessité de s'entendre au préalable sur les modifi-

Digitized by Google

cations à apporter à la convention de 1884. D'autre part, les revendications formulées par les *uitlanders* de Johannesburg n'ont encore reçu aucune solution.

Madagascar : *Situation.* — L'administration militaire ayant décidé que la relève des troupes du corps d'occupation se ferait par la voie de Tamatave, le génie s'est mis immédiatement à l'œuvre pour rendre la route de Tananarive à la côte Est praticable au passage des mulets pour le 15 mai. Grâce au zèle de nos officiers et à un judicieux emploi de la corvée les travaux avançaient avec une grande rapidité. Le génie s'est également chargé d'aplanir les deux voies qui, de la capitale, conduisent à Majunga et à Fianarantsoa ; ces travaux pourront sans doute être exécutés pour la fin de 1896.

Tous les agents de l'étranger, à l'exception des consuls d'Amérique et d'Angleterre qui ont fait leurs réserves et attendent des instructions, ont accepté le nouveau traité de Tananarive qui supprime implicitement les juridictions consulaires.

On a inauguré à Tananarive l'église protestante française. Le premier service religieux a été célébré le dimanche 1er mars. Le nouveau temple est bâti dans le quartier européen au lieu dit Ambatonakanga. Il paraît douteux que l'introduction du protestantisme français produise de bons résultats sur les indigènes. C'est plutôt là un moyen de division entre Français qu'il était bien inutile d'implanter officiellement à Madagascar.

La résidence générale fait procéder à un recensement de la population de l'île. Les premiers résultats ont causé quelque suprise. Jusqu'ici on croyait qu'il y avait environ 100.000 habitants à Tananarive et plus d'un million dans l'Imérina. Il n'en est rien. La capitale ne compte que 43.000 habitants et l'Imérina 600.000.

Le port de Mananjary, au sud de Tamatave, est aujourd'hui occupé par une milice indigène composée de contingents betsiléos avec des cadres pris dans l'infanterie de marine.

Brigandage. — Des actes de brigandage assez graves ont été signalés dans la région d'Ambotomainty, au nord de Tananarive et près de Manarinsoa, à 40 kil. sud-est de la capitale. L'agitation qui a gagné un certain nombre de villages a nécessité la formation de deux colonnes volantes chargées de rétablir l'ordre. L'une sous la conduite du colonel Combes s'est rendue dans le nord, sur les rives de la haute Betsiboka. L'autre, dirigée par le général Oudri s'est dirigée vers le sud, où deux Français ont été tués par les Fahavalos. Les bandes, dispersées sur une étendue surperficielle assez considérable, n'ont opposé aucune résistance sérieuse à nos troupes qui leur ont infligé des pertes sensibles. La colonne Oudri est rentrée à Tananarive.

Crédits. — Le 2 avril, la Chambre des députés a voté par 427 voix contre 29, des crédits s'élevant à 13.243.000 fr. pour les dépenses de Madagascar n'ayant qu'un caractère temporaire, du 1er mai au 31 décembre 1896. Ces crédits, d'abord ajournés par le Sénat comme mesure de non-confiance contre le cabinet Bourgeois, ont été, sitôt la démission de ce dernier, adoptés à

Digitized by Google

l'unanimité (24 avril). Si l'on ajoute à ces crédits ceux précédemment votés, les dépenses de Madagascar s'élèvent jusqu'ici au chiffre de 92.395.000 francs.

Pendant les 6 mois d'expédition, il a été dépensé 41.920.000 fr. pour un effectif moyen de 14.000 combattants, soit 3.000 fr. par homme ou 500 fr. par homme et par mois, ou encore 16 fr. 66 par homme et par jour. Du 1er décembre 1895 au 30 avril 1896 il a été dépensé 9 millions et 1/2 pour un effectif moyen de 6.000 hommes, soit 1.580 fr. par homme ou 263 fr. par homme et par mois. Pour la période allant jusqu'au 31 déc. 1896, la dépense est évaluée à 12 millions pour un effectif de 7.170 hommes, soit 1.681 fr. par homme ou 210 fr. par homme et par mois. Cette dépense est diminuée en raison de la réduction des troupes non indigènes.

Concessions et régime de la propriété. — Le régime de la propriété, qui fut longtemps une cause de conflit, car les Hovas, après avoir reconnu aux Européens le droit d'acheter des terres, avaient formellement défendu de leur en vendre, vient d'être réglé par le gouvernement malgache d'après les indications du résident général. En raison de leur importance nous reproduisons *in extenso* les documents qui y sont relatifs.

LOI SUR LES CONCESSIONS DE TERRES

Voici ce que je dis à mon peuple :

De grandes étendues de terrain sont incultes dans l'île. C'est autant de perdu pour la richesse publique. Plus il y a de cultures, plus le pays est prospère. C'est pourquoi je désire que quiconque veut mettre en valeur des terres du domaine puisse le faire sans difficulté.

On pourra à l'avenir acquérir ces terres de trois manières :

Soit par concession gratuite. — Mais, afin que les terres ainsi données ne tombent pas entre les mains de gens qui continueraient à les laisser incultes, il faut que les demandeurs prouvent qu'ils ont les ressources nécessaires pour les mettre en valeur, et des précautions sont prises pour qu'elles fassent retour au domaine si elles ne sont pas exploitées.

Soit par location. — Chacun pourra, moyennant une rente payée à l'État, s'établir sur son lot et, si son entreprise est heureuse, acheter ce lot en toute propriété, au bout de 15 ans, à un prix déterminé d'avance.

Soit par achat immédiat. — Chacun pourra, au prix fixé par la loi, acquérir tout de suite, en toute propriété, le lot qu'il aura choisi. Il est à présumer que, sur la côte est, où des cultures riches, comme le café, le cacao, la vanille, réussissent, et dans le haut pays où la population est nombreuse, la terre acquerra vite une grande valeur. C'est pourquoi, pour éviter qu'elle ne soit accaparée par des spéculateurs, l'étendue que la même personne peut acquérir est limitée à 2,000 hectares.

Dans les bas pays du Nord et de l'Ouest, qui paraissent surtout propres à l'élevage, pour lequel de plus grandes étendues sont nécessaires, une précaution semblable a paru inutile.

Afin qu'aucune contestation ne puisse jamais s'élever sur les terres preve-

Digitized by Google

nant du domaine de l'État, aucune d'elles ne pourra être louée ou vendue avant d'avoir été immatriculée.

Que mon peuple travaille! Le gouvernement lui assurera la jouissance paisible du produit de ses travaux. C'est dans cette intention que je promulgue la loi suivante :

Article 1er. — Les terres du domaine peuvent être aliénées par voie de concession gratuite, de location ou de vente. Le directeur de l'agriculture et du domaine a qualité pour opérer ces aliénations, qui devront être approuvées par le résident général en conseil de résidence.

Art. 2. — Les concessions gratuites sont réservées aux personnes qui justifient par un dépôt dans une banque, soit en France, soit à Madagascar, d'un capital pour les mettre en valeur, qui ne saurait être inférieur à 5.000 francs.

Elles ne peuvent dépasser une étendue de 50 hectares. La même personne ne peut en obtenir qu'une.

Art. 3. — Toute personne qui désire une concession gratuite doit en adresser la demande à la direction de l'agriculture et du domaine, à Tananarive, en l'accompagnant de la justification de sa qualité de citoyen, sujet ou protégé français, d'un certificat constatant qu'elle a fait le dépôt exigé par l'article ci-dessus et d'une déclaration par laquelle elle s'engage à employer la somme déposée à la mise en valeur de la concession.

Le directeur de l'agriculture et du domaine attribue au demandeur le lot que celui-ci a choisi et lui délivre un titre de propriété provisoire, qui sera transformé en titre de propriété définitif lorsque le demandeur se sera établi sur la concession, qu'il y aura dépensé la somme qu'il aura déposée en banque à y bâtir et à la mettre en culture.

Les concessions gratuites ne seront définitives qu'au bout de 5 ans. Si, dans les 2 premières années qui suivront la concession provisoire, le demandeur ne s'est pas établi sur son lot et n'a point commencé à le mettre en valeur, la concession sera annulée. Si, au bout des 3 années suivantes, le demandeur, après un commencement d'installation, abandonne son lot, ou cesse d'y travailler et d'y résider, la concession sera annulée également.

Art. 4. — Des locations ou des ventes seront consenties aux personnes qui ne désireront ou n'obtiendront pas de concession gratuite. Les personnes qui auront obtenu des concessions gratuites pourront prendre en location ou acheter des terres domaniales au même titre que les autres.

Art. 5. — L'étendue des locations est déterminée au gré des demandeurs dans les limites des terres domaniales disponibles. Elles sont faites par baux de quinze ans au maximum, au prix fixe de 25 centimes par hectare et par an, payables à l'avance, dans les régions de l'ouest et du nord, et de 50 centimes par hectare et par an, payables à l'avance, sur la côte est et dans le haut pays.

On entend par haut pays les parties de l'île situées à plus de 500 mètres d'altitude et par côte est, les parties de l'île comprises entre le haut pays et

Digitized by Google

la mer, de la rivière Onibé près du cap Angoutsi, à l'embouchure de la rivière Mandrary, au delà de Fort-Dauphin.

Un locataire aura toujours le droit d'acheter son lot en toute propriété au cours du bail, aux conditions fixées par l'article 6.

Art. 6. — Les ventes sont faites au comptant et au prix fixe de 5 francs dans les régions de l'ouest et du nord, et de 10 francs sur la côte est et dans le haut pays.

Les terres vendues à la même personne sur la côte est et dans le haut pays ne pourront pas dépasser une étendue de 2.000 hectares d'un seul tenant.

Pendant la durée de son bail, le locataire d'une terre aura le droit de préemption pour l'acquérir au prix indiqué ci-dessus. La vente aura lieu au comptant. Si l'étendue louée est située sur la côte est ou dans le haut pays et dépasse 2.000 hectares, le locataire ne pourra acheter qu'un lot de 2.000 hectares d'un seul tenant qu'il déterminera à son choix dans l'étendue louée. Si le locataire n'use point de son droit d'achat, à l'expiration de son bail, le gouvernement reprendra possession de la terre pour en mettre la location ou la vente en adjudication.

Art. 7. — Quand un locataire aura laissé écouler six mois sans payer le prix annuel, payable à l'avance, de son bail, le bail sera annulé de plein droit et le Domaine reprendra possession de la terre.

Art. 8. — Aucune terre domaniale ne sera louée ou vendue avant d'avoir été immatriculée. Les frais de l'immatriculation sont à la charge du locataire ou de l'acheteur.

Toute personne désirant acheter ou prendre en location des terres domaniales adresse au directeur de l'agriculture et du domaine une demande dans laquelle elle spécifie soit l'étendue de terre qu'elle désire, soit les limites du lot qu'elle a choisi, et consigne entre ses mains le montant des frais présumés d'immatriculation.

Art. 9. — Si, parce qu'ils sont situés dans un lieu habité ou pour toute autre raison, des terrains vacants ont une valeur exceptionnelle, le gouvernement se réserve le droit de ne point leur appliquer la présente loi et de les mettre en adjudication.

Si plusieurs compétiteurs se disputent un même lot et qu'il soit impossible d'établir quel est le premier demandeur, le gouvernement aura également recours à l'adjudication.

Ranavalo-Manjaka.

LOI SUR LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE

Article 1er. — Le sol de Madagascar appartient à l'Etat, sauf les réserves contenues dans les articles 2, 4 et 6 ci-après.

Art. 2. — Les habitants continueront à jouir des parcelles sur lesquelles ils ont bâti et de celles qu'ils ont eu l'habitude de cultiver jusqu'à ce jour.

Art. 3. — Il est institué, à Tananarive, une conservation de la propriété foncière à Madagascar.

Digitized by Google

Le conservateur de la propriété foncière est chargé, dans des formes qui seront déterminées par une loi ultérieure :

1° De l'immatriculation des immeubles;

2° De la constitution des titres de propriété;

3° De la conservation des actes relatifs aux immeubles immatriculés;

4° De l'inscription des droits et charges sur ces immeubles.

Art. 4. — Il est intitué à Tananarive un service topographique chargé de mesurer les terres et de dresser les plans qui doivent accompagner les titres de propriété.

Art. 5. — Les habitants qui voudraient acquérir des titres de propriété réguliers sur les parcelles qu'ils ont bâties ou qu'ils ont eu jusqu'à ce jour l'habitude de cultiver, pourront le faire sans autre dépense que les frais de constitution du plan par le service topographique et des titres par la conservation de la propriété foncière. Ils adresseront dans ce but une demande au directeur de la conservation foncière, en consignant à l'avance entre ses mains les frais présumés de l'opération. Le directeur de la conservation foncière fera procéder à l'immatriculation et, après que les droits des demandeurs auront été établis, il fera gratuitement un acte de propriété en leur faveur au nom de la reine.

Les parcelles dont la jouissance est garantie aux habitants par l'article 2 ne pourront être désormais vendues qu'autant qu'elles auront été immatriculées, afin d'éviter toute contestation sur la propriété.

Art. 6. — Toute propriété immatriculée est inviolable. Le propriétaire ne peut être dépossédé de la moindre portion que pour une cause d'utilité publique légalement constatée et moyennant une juste et préalable indemnité.

Italiens en Abyssinie : *Négociations et rupture.* — Les pourparlers entamés entre les Italiens et Ménélik à la suite du désastre d'Adoua, ont été rompus après avoir été sur le point d'aboutir. Le gouvernement italien avait renoncé à la clause du traité d'Ucciali imposant à Ménélik l'obligation de prendre l'Italie comme intermédiaire de ses relations avec les autres puissances, mais il lui demandait l'engagement de n'accepter aucun protectorat. Ménélik ayant refusé net, les négociations ont pris fin.

Le Livre vert distribué le 29 avril à la Chambre italienne a fait connaître quelles avaient été ces négociations. D'après les lettres de Ménélik et de Makonnen, les pourparlers semblaient devoir amener un résultat, et M. di Rudini avait télégraphié au général Baldissera que, les conditions du négous étant acceptables, il pouvait pousser à fond les négociations. Le major Salsa, qui avait entamé ces pourparlers, retourna au camp abyssin. Il en revint le 17 mars apportant deux lettres du négous. Celui-ci proposait l'abrogation du traité d'Ucciali et la rédaction d'un nouveau traité. La frontière de l'Erythrée serait reportée à la ligne Mareb-Belesa-Mina. Le traité signé, les Italiens évacueront Adigrat, et toutes les troupes qui ne seraient pas nécessaires à la défense de la colonie seront rapatriées. Le traité provisoire devra rester secret jusqu'à la conclusion du traité définitif.

Digitized by Google

Le 20 mars le gouvernement télégraphia qu'il acceptait la rectification de frontières demandée par Ménélik, mais réclamait la libération des prisonniers et la libre sortie de la garnison d'Adigrat. Il consentait, en outre, à l'abrogation du traité d'Ucciali, si le négous s'engageait à n'accepter aucun autre protectorat. Quant à tenir secret le traité provisoire, ce n'était pas possible, à cause de la ratification à demander au Parlement.

Le 23 mars le major Salsa repartit pour le camp abyssin. L'entente n'ayant pu se faire, Ménélik retint le major jusqu'à ce que ses lettres lui eussent été rendues. Le général Baldissera s'empressa de les lui retourner.

La place d'Adigrat est toujours bloquée par les Abyssins. Le gros de l'armée de Ménélik est retourné au Choa, mais les forces des chefs du Tigré sont encore bien supérieures en nombre à l'armée italienne. Celle-ci ne se ravitaille que très difficilement par suite d'une sécheresse exceptionnelle; aussi considère-t-on comme très problématique une marche en avant pouvant amener la délivrance d'Adigrat.

Erythrée: *Les Derviches devant Kassala.* — La défaite des Italiens à Adoua n'a pas manqué de produire son effet sur les Derviches ou Madhistes. Ceux-ci, qui depuis quelque temps faisaient des démonstrations menaçantes, ont franchi l'Atbara au nombre de 6 ou 7.000 et sont venus installer un camp devant Kassala. Trop faible pour agir le commandant italien Hidalgo, qui ne disposait que d'un bataillon, se tint sur la défensive. L'arrivée d'un convoi de vivres et de 2 bataillons de renforts sous la conduite du colonel Stevani changea la situation. Après avoir ravitaillé la place le colonel Stevani se disposait à faire sortir son convoi lorsqu'un de ces bataillons, chargé d'opérer une diversion pour faciliter cette sortie fut attaqué par environ 5.000 Derviches. Le colonel accourut avec des renforts et 4 pièces d'artillerie et, après un vif combat parvint à repousser l'ennemi. Les pertes des Italiens furent d'une centaine d'hommes hors de combat (2 avril). Le lendemain, le colonel Stevani prit à son tour l'offensive. Il attaqua le camp des Derviches à Tucruf et se rendit maître en partie des retranchements, mais sans pouvoir en déloger toutes les forces ennemies. Ne pouvant pas s'engager plus à fond en raison de la faiblesse de ses forces et de la résistance qu'il avait rencontré, il rentra le soir même à Kassala. Mais les Derviches avaient été fort éprouvés de leur côté; aussi profitèrent-ils de la retraite du colonel Stevani pour lever leur camp et se retirer en toute hâte au-delà de l'Atbara en abandonnant d'importants approvisionnements. Cette retraite a mis fin aux opérations devant Kassala qui est entièrement dégagé.

Soudan oriental : *Expédition contre les Derviches.* (XXI, p. 247) (1). — L'expédition anglo-égyptienne bruyamment annoncée contre Dongola semble faire long feu, ou tout au moins être ajournée à l'automne. L'avant-garde des troupes égyptiennes n'a point dépassé Akasheh et les Derviches n'ont presque point paru de ce côté. Par contre quelques engagements ont eu lieu

(1) Voir *Rev. Fr.* avril 1896, la carte des *Territoires madhistes.*

Digitized by Google

dans la région de Souakim avec les bandes d'Osman-Digma. Celles-ci, après quelques pertes, n'ont pas renouvelé leurs attaques du côté de Tokar.

On s'occupe vivement de construire le long du Nil, un chemin de fer de Sarras (au sud de Ouady-Halfa) à Akasheh, sur la piste encore tracée de celui qui avait été construit en 1885, lors de l'expédition Wolseley sur Khartoum. Ce chemin de fer, dont 10 kilom. sont déjà achevés, sera ensuite prolongé, à mesure de la marche des troupes, jusqu'à Abou-Fatmeh, à 180 kilom. au nord de Dongola. Actuellement on se rend du Caire à Girgeh en chemin de fer (544 kil.); de Girgeh à Ouady-Halfa par le Nil (770 kil.). De Ouady-Halfa à Dongola il y a 770 kil.

Afrique : *Territoires à délimiter.* — Depuis la conférence de Berlin (1884-85), les vieilles puissances coloniales (Portugal, France, Angleterre, Espagne) auxquelles viennent se joindre la Belgique, l'Italie et l'Allemagne, se sont jetées sur l'Afrique pour en occuper d'abord complètement les côtes et les îles, puis pour placer sous leur domination le plus possible de terres intérieures. Aujourd'hui la répartition des terres africaines est presque complètement faite entre ces diverses puissances. Il ne reste que bien peu de terres libres ou indépendantes. C'est la conséquence des progrès de la géographie, des conquêtes européennes et des nombreuses conventions délimitant les possessions de chaque Etat. Pour parachever le partage de l'Afrique, il ne reste plus à délimiter ou à préciser que :

1° Le territoire égyptien, redevenu libre, après évacuation des Anglais (avec la Tripolitaine, l'Angleterre et la France);

2° La limite S. du territoire tripolitain (avec la France et l'Egypte);

3° Le territoire marocain (avec la France et l'Espagne);

4° Le territoire espagnol de Rio de Oro (avec le Maroc et la France);

5° La limite N. de l'hinterland anglais de la Côte d'Or (avec la France et l'Allemagne);

6° La limite N. de l'hinterland allemand de Togo (avec l'Angleterre et la France);

7° La limite N. et O. des possessions anglaises du Bas-Niger (avec la France);

8° La limite N. de l'Oubangui français (avec l'Angleterre et l'Egypte);

9° La limite N. de l'Afrique orientale anglaise (avec la France et l'Egypte);

10° La limite S. et O. du territoire français d'Obock (avec l'Italie).

Ces questions ont fait l'objet d'un mémoire très documenté que notre collaborateur M. Paul Barré a présenté au congrès des sociétés savantes, section de géographie (séance du 10 avril 1896).

ASIE

Turquie d'Asie : *Marine française et fournitures anglaises.* — La colonie française de Beyrout a été fort surprise de voir les fournitures des vivres et numéraire de l'escadre française, adjugées à un Anglais, alors que des fournisseurs français se présentaient et, contraste frappant, tandis qu'aucun

Digitized by Google

étranger n'est admis à fournir la marine anglaise, à Beyrout tout au moins. L'intérêt même de l'Etat ne peut être invoqué, car les apparences sont trompeuses. Une soumission, dit le *Journal des Chambres de commerce*, comprend, en effet, un bloc de 60 à 80 articles avec une désignation d'une certaine quantité de chaque à fournir, à titre de base. La soumission acceptée est celle qui a donné le total le moins élevé. Il est donc facile de coter à bas prix les articles que l'on sait être rarement demandés et d'élever, par contre, au-dessus des cours normaux, ceux dont la marine a journellement besoin. C'est par ce système que le négociant anglais a pu évincer ses concurrents français; mais on s'étonne que le gouvernement français ne sache pas mieux sauvegarder l'intérêt de nos nationaux et le sien même, car si le fournisseur anglais manque à ses engagements, qui le forcera, là-bas, à les remplir ?

Chemin de fer transcaspien : *Prolongement.* — Le chemin de fer transcaspien qui, partant d'Ouzoun-Ada, sur la mer Caspienne, s'arrête à Samarkand, va être prolongé dans deux directions. Une branche principale ira de Samarkand à Tachkent et sa raccordera plus tard, par Viernoïé, au chemin de fer transsibérien. L'autre branche desservira le Ferghana, en passant par Khodjent et Margelan, pour se terminer à Andidjan, sur un affluent du Syr-Daria.

La ligne de Samarkand à Tachkent (330 kilom.) est tracée; l'autre embranchement est à l'étude. La première section, de Samarkand à Djizak (100 kilom.) est en construction depuis le milieu de 1895; deux ponts seront jetés sur le Siab et le Zerafchan. Le délai prévu pour l'achèvement de cette ligne est de deux ans, mais il est possible qu'elle soit terminée en 1896. De Djizak à Tachkent, on a étudié trois tracés; on adoptera probablement celui qui franchit le Syr-Daria à Tchinaz; l'embranchement du Ferghana s'en détachera à Djizak et gagnera Kodjent par Oura-Toubé. La durée de construction prévue est de 2 années. En même temps, on construit à Tchardjoui sur l'Oxus un pont métallique de 3 kil. de long destiné à remplacer le pont provisoire en charpente. Il ne coûtera pas moins de 10 millions et sera sans doute fini en 1896. Enfin on projette un embranchement de Douchak à Serakhs, remontant la Tedjem jusqu'à la frontière persane.

Plus tard, pour relier l'Asie centrale au réseau européen, on construira un raccordement entre Tachkent et Orenbourg (2.200 kil.) sur l'Oural, en suivant la vallée du Syr-Daria par Turkestan, Pérovsk-Kazabinsk. Un projet de ligne entre Ouralsk et Bokhara ferait concurrence au précédent, mais a moins de chances d'être exécuté, traversant un pays désert.

Le port de Krasnovodsk, future tête de ligne du chemin de fer sur la mer Caspienne, approche de son achèvement; il faudra construire le tronçon Krasnovodsk-Ouzoun-Ada, ce dernier point étant toujours la tête de ligne du Transcaspien. Par un singulier hasard, le tremblement de terre du 27 juin 1895 a eu pour conséquence d'amener des affaissements dans le golfe d'Ouzoun-Ada, de sorte que ce port est devenu accessible à certains

Digitized by Google

paquebots qui jusque-là n'y pouvaient accéder. Mais il faudrait encore un tremblement de terre pour le rendre abordable à tous les navires sans exception.

Perse : *Assassinat du schah.* — Le 1er mai, le schah Nasser ed Dine a été assassiné d'un coup de pistolet par un fanatique au moment où il entrait dans la cour du sanctuaire Abdul-Azim, à Téhéran. Il était monté sur le trône en 1848. Son successeur est le vallyat, ou prince héritier, Mozaffer ed Dine, gouverneur de Tauris qui est né en 1856. Celui-ci, bien que n'étant pas l'aîné, est le successeur légitime d'après la coutume de l'empire, comme étant issu de princesses Kadjares. Son frère aîné Zell-ès-Sultan, gouverneur d'Ispahan, ne réalise pas cette condition, étant fils d'une esclave. Ce dernier, très énergique, très ambitieux, pourrait bien disputer un jour la couronne à son frère, moins habile et moins populaire. Le nouveau schah représente la politique russe, tandis que Zell-ès-Sultan est soutenu activement par les Anglais. Cette question des rivalités étrangères en Perse et de la succession au trône a fait l'objet, dans la *Revue française*, d'une étude très complète de M. A. Lacoin de Vilmorin (1).

Routes. — Une concession a été accordée pour 75 ans, à un négociant allemand, M. Félix Moral, pour la construction d'une route reliant la capitale à Bagdad et devant être achevée en 2 ans 1/2. M. Moral a aussi obtenu le droit exclusif pendant 90 ans d'établir des lignes de tramways électriques ou à vapeur entre Téhéran et les villages formant la banlieue septentrionale de cette ville sur une étendue de 16 kilomètres. Déjà on a commencé la construction de la route entre Recht et Kazvin, pour laquelle le gouvernement russe a garanti aux entrepreneurs un intérêt de 5 0/0 sur leur capital 2 millions 1/2 de roubles.

Progrès du commerce allemand. — L'Allemagne, toujours à la recherche de débouchés nouveaux pour ses produits, a fait récemment en Perse des efforts qui semblent avoir été couronnés de succès. Un service de navigation entre Bréme et Bouchir, sur le golfe Pérsique, a été inauguré en juin 1895, et un comptoir allemand a été installé à Bouchir. Les navires qui ont été envoyés en Perse, ont importé principalement dans ce pays de la verrerie, de la quincaillerie, du sucre, de la bonneterie, des étoffes, de la parfumerie, des jouets, des armes, des ciments, des meubles, etc. Ils ont exporté de Bouchir, de l'orge, des tapis, des gommes, du tabac, de la laine, des dattes.

Le but cherché par les maisons allemandes paraît aujourd'hui atteint ; un courant d'affaires existe aujourd'hui entre les deux pays et les maisons anglaises, seules connues jusqu'ici en Perse, vont avoir à lutter contre cette sérieuse concurrence. Si les industriels français faisaient preuve de la même initiative et si des maisons d'ameublement, de verrerie, de parfumerie, etc., envoyaient à frais communs des voyageurs en Perse, elles arriveraient certainement aux mêmes résultats que les Allemands. Les marchandises

(1) *Rev. fr.* mars, mai, juillet, août 1894.

Digitized by Google

envoyées dans le sud et le centre de la Perse sont expédiées en majeure partie *viâ* Bouchir et le golfe Persique. La route de Trébizonde beaucoup plus longue et moins sûre est aujourd'hui à peu près délaissée.

AMÉRIQUE

Canada : *Service direct avec la France.* — Une nouvelle ligne franco-canadienne, ayant Dunkerque comme tête de ligne s'est récemment formée, et le steamer *Sarnia,* qui porte encore le pavillon britannique, a effectué le premier départ de France de cette ligne le 11 avril. Les agents généraux de la nouvelle Cie sont MM. Walbaum et Tosetti, de Dunkerque. Ce service doit faire escale à Saint-Pierre et Miquelon, il sera bi-mensuel l'été et mensuel l'hiver. Le point terminus serait Saint-Jean pendant l'hiver. Après les échecs des tentatives précédentes (ligne Bossière, ligne de la Cie franco-canadienne, etc.), le succès de la nouvelle Compagnie est vivement souhaité pour le développement des échanges commerciaux entre la France et le Canada. Le parlement canadien ayant voté une somme de 250.000 francs à titre de subvention pour l'établissement d'un service direct avec la France, il serait naturel d'attribuer ce subside à la ligne qui vient de se créer. On avait tout d'abord songé à créer une ligne rapide entre le Canada et l'Angleterre avec escale dans un port français. Mais cette combinaison a été abanbonnée comme remplissant mal un double but. Le service rapide qui sera établi avec l'Angleterre sera direct et jouira d'une subvention du parlement canadien de 750.000 francs.

États-Unis : *Chambre de commerce française à New-York.* — On sera peut-être fort étonné d'apprendre qu'il n'y avait pas, jusqu'à ce jour, de Chambre de commerce française dans ce vaste centre commercial qui s'appelle New-York. Cette lacune est aujourd'hui comblée. En effet, les chefs ou agents français de 24 de nos maisons établies à New-York viennent de se réunir au consulat général de France et ont décidé de constituer une Chambre de commerce française, sur l'initiative de notre consul général, M. Bruwaert. Les Français établis aux Etats-Unis avaient jusqu'ici presque toujours vécu isolés. Cependant, à une époque déjà lointaine, quand une sorte de petite cour était formée autour du roi Joseph Bonaparte connu en Amérique sous le nom de comte de Survilliers, une cohésion assez forte régnait parmi nos nationaux exilés. Lorsque ceux-ci furent rentrés en France, de riches marchands avaient représenté notre pays. A cette époque les Américains, encore désireux de reconnaître les services qui leur avaient été rendus par la France lors de la guerre de l'indépendance, admettaient en franchise nos vins et nos soieries. Il n'en est plus de même aujourd'hui, car la douane n'a plus que des sévérités pour notre commerce. Nos négociants ont quitté la place et leurs maisons florissantes ont souvent passé entre les mains d'un employé intelligent d'une nationalité différente. L'isolement dans lequel ont vécu jusqu'ici nos compatriotes aux Etats-Unis va donc cesser en partie. Cela sera d'autant plus nécessaire que notre commerce

Digitized by Google

n'occupe pas là-bas sa place légitime. Nous achetons sur la rive américaine de l'Atlantique pour 260 millions de francs de marchandises et c'est à peine si 10 négociants français prennent part à ce trafic. Nous vendons aux États-Unis pour 380 millions de francs dont 200 seulement sont dans des mains françaises.

L'importance de New-York seule est d'ailleurs accusée par ce fait que les 54/100 de tout le commerce américain se font par cette seule ville, 1/6 seulement de l'importation et 1/9 de l'exportation se font par navires américains. Le commerce total des Etats-Unis pour 1894-95 a été de 1.709 millions 3/4 de dollars dont 934 millions 1/4 pour New-York. Pour tout le pays, il y a une diminution de 50 millions 1/2, soit 3 0/0 ; mais pour New-York le trafic s'est maintenu au même niveau. L'article d'importation le plus important à New-York est le café (679 millions 3/4) puis viennent les lainages (50 millions), le sucre et la mélasse (38 3/4), les soieries (27 1/2), les cotonnades (25 1/2), etc.

L'exportation de New-York consiste surtout en provisions de bœuf, de porc et de produits de laiterie (73 millions), le coton (30 millions), les céréales (38 1/2), le pétrole (29 1/4), etc. L'importance considérable de New-York, surtout si l'on y joint ses deux voisines Brooklyn et Jersey-City, soit un bloc de 4 millions d'habitants justifie donc pleinement la création, depuis longtemps attendue, d'une Chambre de commerce française.

VARIÉTÉS

Châtelet. — Les scènes de la vie russe, qui depuis les Danicheff sont en faveur après du public, ne cessent d'avoir un succès croissant. Le drame historique de MM. P. Ginisty et Ch. Samson, *Catherine de Russie*, en est la preuve. Celle qu'on a a appelé la Sémiramis du Nord, jalouse de n'être que l'épouse du tsar Pierre III, a juré sa perte. Les succès d'une rivale, la belle Parania, la poussent à bout. Pierre est détrôné et étranglé dans sa prison par Orlef. Catherine monte sur le trône. Mais le peuple écrasé d'impôts se soulève à la voix de Pougatchef. Parania, qui rencontre le chef des rebelles, frappée de sa ressemblance avec Pierre III, lui persuade de se faire passer pour ce prince dont la mort a toujours été mystérieuse. Après avoir fait trembler Moscou il est vaincu et pris. Catherine l'amène à confesser son erreur et lui fait grâce. Dans une autre circonstance elle se montre encore généreuse. Serge Mamonof, son favori, s'éprend de la jeune Daria et tombe à ses pieds. Catherine les surprend et les unit au lieu de les punir.

La pièce est bien jouée par MM. P. Garnier, Bouyer, Fleury, Mmes Tessandier (Catherine), A. Leriche, O. de Felh. Montée à grands frais, elle est assurée d'un long avenir.

Dans ce drame à grand effet les auteurs n'ont pas été sans donner quelques entorses à l'histoire et ont fait de Catherine une princesse grande et magnanime, tandis qu'elle se fit surtout remarquer par sa cruauté. Loin d'être gracié Pougatchef fut pendu et les vengeances personnelles de Catherine s'exercèrent sans pitié.

Digitized by Google

Les expositions en 1896. — Avec le mois de mai s'ouvrent une série d'expositions :

A *Genève*, une exposition nationale suisse présentant un grand intérêt;

A *Berlin*, une exposition industrielle nationale;

A *Innsbrück* (Tyrol), une exposition internationale d'hygiène, d'alimentation et de sport;

A *Budapest*, l'exposition nationale hongroise du Millénaire, en l'honneur du 1 000e anniversaire du royaume de Hongrie. Elle sera l'occasion d'une série de concours et de fêtes extrêmement brillantes. Un grand enthousiasme règne dans toute la Hongrie à l'occasion de cette exposition.

A *Rouen*, une exposition nationale et coloniale aura lieu du 16 mai au 15 octobre;

A *Nijni-Novgorod*, une exposition industrielle et des beaux-arts s'ouvrira à la fin de mai;

A *Mexico*, une exposition internationale s'ouvrira le 15 septembre;

Au *Guatemala* enfin, aura lieu une exposition centro-américaine, industrielle et artistique.

Petites nouvelles. — Par décrets du 29 avril 1896 sont nommés (cabinet Méline) : ministre des Affaires étrangères, M. Hanotaux, en remplacement de M. Bourgeois; des colonies, M. André Lebon, en remplacement de M. Guieysse.

— Le colonel Archinard, directeur de la défense au ministère des colonies, est nommé général de brigade. Agé de 45 ans, il est le plus jeune général de l'armée.

— Les événements qui viennent de se passer au Soudan, en Abyssinie, au Transvaal, à Madagascar, rendent indispensable à tout le monde la possession d'une bonne carte. La meilleure carte que nous puissions signaler à nos lecteurs est la grande **Carte de l'Afrique centrale et australe** au 1/800.000e qui a été dressée par les soins du colonel Niox : ce nom est un garant certain de la valeur scientifique de la carte et nous n'en connaissons aucune à l'étranger qui, pour la clarté et la facilité de la lecture, puisse lui être comparée.

Par une intelligente innovation, l'auteur a eu l'excellente idée d'indiquer dans des cartouches très apparents les dates des conventions, traités, protocoles, qui ont réglé le partage du continent africain entre les puissances européennes. Des cartons à plus grande échelle donnent les détails des territoires du Sénégal, du haut Niger, de la côte de Guinée, sur lesquels l'attention est actuellement appelée. Cette carte est tirée en phototypographie et en couleurs, en une seule feuille, malgré ses grandes dimensions (1m,10 sur 0m 80). Elle est constamment tenue au courant des derniers événements par des corrections manuscrites (Lib. Delagrave, Paris, 6 fr.).

— Viennent de paraître :

L'*Indépendance du Transvaal*, par J. Joubert (à la Revue britannique).

L'*Angola* et la colonisation portugaise d'outre-mer, par Ch. Delannoy. Société belge de librairie, Bruxelles.

Les *Rothschild*, par Ed. Demachy. Chez l'auteur, 48, rue Pergolèse, Paris.

Note sur la *Carte du massif du Mont Blanc*, par J. et H. Vallot.

Revue du cercle militaire : La 2e campagne du Dahomey et les Haoussas (mars). La campagne du Chitral en 1895 (avril).

Tour du Monde, mars 1896 : Une expédition avec le négous Ménélik.

Le Gérant, ÉDOUARD MARBEAU.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 8880-5-96. — (Encre Lorilleux).

Digitized by Google

HAUT-MÉKONG

LA MISSION G. SIMON EN AMONT DE LUANG-PRABANG

Le 18 avril 1896, le lieutenant de vaisseau Georges Simon, chef de la mission hydrographique du Mékong, arrivait à Paris après une exploration de 3 années en Indo-Chine.

La *Revue Française* a déjà exposé les circonstances délicates et périlleuses dans lesquelles les canonnières *Massie* et *La Grandière* ont accompli avec un succès complet le passage des rapides du Mékong dans les régions de Kemmarat et de Vien-Tian (1). Il nous reste, pour achever de rendre compte de cette remarquable exploration, à relater la dernière partie du voyage du *La Grandière*, de Luang-Prabang à Tang-Ho, terminus de la navigation des canonnières. Mais avant d'entreprendre ce récit et de présenter des considérations générales sur le pays et ses habitants, il n'est pas sans intérêt de retracer la marche progressive de la mission hydrographique du Mékong depuis ses débuts.

LA RECONNAISSANCE DU MÉKONG

Après la grande exploration en Indo-Chine à laquelle Doudart de Lagrée et Francis Garnier ont attaché leur nom, on resta longtemps sous l'impression que les nombreux rapides et cataractes qui émaillaient le Mékong sur une grande partie de son cours, étaient un obstacle insurmontable à la navigation. Aussi pendant plus de 15 années le village cambodgien de Kratié, sur le Mékong inférieur, marqua-t-il la limite extrême de la navigation à vapeur. Ce ne fut qu'en 1885, que le capitaine de vaisseau Réveillère, reprenant la reconnaissance hydrographique du Mékong avec des bâtiments plus maniables et plus puissants qu'à l'époque de Doudart de Lagrée franchit, avec le torpilleur 44, les rapides de Préapatang. En 1887, le lieutenant de vaisseau de Fésigny parvenait jusqu'à Stung-Streng et au pied des rapides de Khône. En 1889, le lieutenant de vaisseau Heurtel suivait la même voie avec

(1) *Rev. Fr.*, mars 1895, mai 1896 (t. XX, p. 164, et t. XXI, p. 274).

Digitized by Google

l'aviso l'*Alouette* et le paquebot fluvial *Cantonnais* (1). Puis l'enseigne de vaisseau Guissez essayait vainement (1890-1893) de franchir, avec la chaloupe à vapeur l'*Argus*, les rapides de Khône que M. Pelletier venait de remonter en canot (2).

En présence de l'aggravation des rapports entre la France et le Siam, résultante de l'envahissement graduel par les mandarins siamois des territoires de la rive gauche du Mékong, M. Delcassé, sous-secrétaire d'État aux colonies, fit construire, en mars 1893, 2 canonnières démontables, le *La Grandière* et le *Massie*, qui devaient être mises à flot, en amont des cataractes de Khône. Pour tourner l'obstacle que celles-ci présentaient, une voie ferrée fut établie dans l'île de D. Khône, pour servir au transbordement des navires.

Au mois d'août 1893, les canonnières étaient montées et lancées à Saïgon, puis dirigées par eau jusqu'au pied des rapides de Khône.

Le 31 octobre, le *Massie* et la chaloupe *Ham-Luong*, transbordées à l'aide d'un chariot roulant sur la voie ferrée, flottaient au delà des chutes. Le *La Grandière*, par suite d'avaries de machines, était resté en aval des rapides.

Le *Massie*, commandant Le Vay, et le *Ham-Luong*, commandant Pi, remontèrent aussitôt jusqu'à Bassac et à Pakmoun, au confluent de la Sé Moun. Au delà commence un véritable chapelet de rapides qu'il fallut reconnaître aux basses eaux.

Le 16 février 1894, le *Massie*, sur lequel était monté M. Simon, quittait Pakmoun et, après avoir franchi successivement tous les obstacles accumulés sur une distance de 120 kilomètres, notamment les deux redoutables rapides de Yapeut et Keng-Kaac, arrivait à Kemmarat le 28 février.

Là il dut attendre 3 mois la crue du fleuve avant de pouvoir franchir le Keng-Sa, un des plus dangereux rapides de la région. Au delà, après Don-Tan, s'étend un vaste bief de 600 kilomètres, qui rend la navigation libre jusqu'à Vien-Tian. Le 10 juin, M. Le Vay, avec le *Massie*, arrivait à Tha-Kek et visitait successivement les villes de La-Khône, Outhène, Saniaboury, Nongkhay et remontait le Ngum.

Pendant ce temps M. Simon, redescendu à Khône, faisait transborder

(1) *Rev. Fr.* 1er déc. 1889, t. X, p. 689.

(2) *Rev. Fr.* 15 juin 1890, t. XI, p. 479; 1er juil. 1892, t. XVI, p. 11.

Digitized by Google

en 3 heures (5 sept.) le *La Grandière* au-dessus des cataractes et, après une infructueuse tentative en octobre, accomplissait, en novembre, le passage des rapides de Kemmarat, avec des difficultés plus grandes que précédemment, en raison de la hauteur des eaux. Le 15 novembre, il arrivait à Kemmarat et rejoignait peu après le *Massie* à Lakhône. Naviguant de conserve, les deux bâtiments remontèrent jusqu'à Vien-Tian, faisant l'admiration des Laotiens et portant un coup terrible à l'autorité des Siamois.

Laissant dans le bief de Lakhône le *Massie*, sur lequel l'enseigne de vaisseau Pi avait remplacé M. Le Vay rentré en France en mars 1895, M. Simon appareillait, le 24 août, pour franchir les 68 rapides qui, sur une distance de 350 kilomètres, séparent Vien-Tian de Luang-Prabang. Après avoir surmonté tous les obstacles du Keng-Tian et du Keng-Luong, les rapides les plus effrayants de cette partie du Mékong, le *La Grandière* faisait une entrée triomphale à Luang-Prabang (1er septembre).

Après un séjour d'une semaine à Luang-Prabang, M. Simon, pressé de gagner le haut Laos où il était urgent de se rendre en raison des négociations engagées pour la formation d'un État tampon, appareilla de nouveau (8 sept.) avec le *La Grandière* pour poursuivre le cours de son exploration. Mais bientôt, arrêté par la violence et le caractère particulièrement dangereux du Keng-Hoy, rapide situé à peu de distance du confluent du Nam-Hou, il fut obligé, après avoir reconnu le fleuve en amont, de redescendre à Luang-Prabang pour attendre des circonstances plus favorables.

Le Nam-Hou est une rivière importante, mais qui a le défaut de ne pas être navigable. Cependant, faute de mieux, on l'utilise pour communiquer avec Hanoï en passant par Dien-Bien-Phu et Laï-Tiao, sur la rivière Noire. Seules les pirogues peuvent faire ce trajet, et encore pendant la saison sèche reste-il à peine assez d'eau pour traîner les embarcations. Afin de rendre les communications plus faciles avec le Tonkin et de leur donner un caractère de permanence qui leur manquait jusqu'ici, M. Vacle, résident à Luang-Prabang, a fait entreprendre l'étude d'une route praticable aux charrettes à bœufs qui permettra de se rendre directement de Luang-Prabang à Hanoï en 18 jours au maximum.

Au-dessus de son confluent avec le Nam-Hou, le Mékong cesse d'avoir le caractère de grand fleuve aux larges bords qu'il avait jusqu'ici. Son

Digitized by Google

lit est généralement resserré, encaissé entre des falaises à pic et des collines boisées. Sa largeur est en moyenne de 250 à 300 mètres; elle se réduit parfois à 100 mètres, les eaux traversant de longs couloirs excessivement profonds. Entre Luang-Prabang et Xieng-Khong, le lit du fleuve est obstrué, sur la majeure partie de son cours, par d'énormes amas de roches qui réduisent la largeur du chenal principal à 30 mètres et même à moins, aux très basses eaux. Les berges sont difficilement abordables étant hérissées de roches qui s'avancent dans le fleuve et créent ainsi, au moment des hautes eaux, des tourbillons et des rapides très durs à franchir. A cette époque le courant est fort de 4 nœuds en moyenne (soit 2 mètres à la seconde), les mouillages sont difficiles, ce qui peut devenir dangereux en cas d'avarie.

Le 10 octobre, profitant de la baisse des eaux, le *La Grandière* reprit sa marche et put franchir le Keng-Hoy qui l'avait arrêté un mois auparavant. Le niveau du fleuve, qui était alors à 7 mètres au-dessus du zéro à Luang-Prabang, était descendu à 4m 50. Avec des navires dont la puissance ne sera pas supérieure à celle du *La Grandière* dont la vitesse maxima est de 10 nœuds à 10 nœuds 5, c'est le moment le plus favorable pour la navigation à vapeur. Cette vitesse, quoique généralement suffisante, ne pouvait être soutenue longtemps; aussi, à certains passages, la navigation était-elle fort pénible. C'est ainsi que le *La Grandière* dut s'y reprendre à trois fois pour franchir le Keng-Hang-Luong. En effet, avec des eaux basses, beaucoup de rapides doublent d'impétuosité, le chenal s'étrangle de plus en plus et les pentes s'accentuent.

Par contre, d'autres rapides, sensiblement apaisés avec ce niveau de 4m,50, prennent le caractère d'obstacles redoutables lorsque le niveau du fleuve est plus élevé. Aussi, pour naviguer en amont de Luang-Prabang, importe-t-il de profiter d'un niveau « juste milieu » réunissant les conditions les moins défavorables et ce niveau paraît être 4m,50 à la côte de Luang-Prabang.

Une fois lancé, le *La Grandière* accomplit d'une seule traite, en 5 jours, le parcours de Luang-Prabang à Xieng-Khong, soit 330 kilomètres. Ce résultat ne fut obtenu qu'après avoir franchi 47 rapides, dont les principaux, le Keng-Khan et le Keng-Lé (ce dernier est le plus redoutable de tous), nécessitèrent un déchargement partiel du navire, afin de pouvoir vaincre plus facilement tous les obstacles.

Digitized by Google

M. Dupuy, commissaire du gouvernement dans le haut Laos occidental, accueillit la mission comme des libérateurs. En entendant le sifflet du bâtiment et ses salves d'artillerie, M. Dupuy, qui était cloué depuis plusieurs jours sur son lit par de violentes attaques de fièvre, ressentit une impression tellement vive, qu'il recouvra subitement l'usage de ses jambes, descendit au pas de course la hauteur de 80 mètres sur laquelle se trouve le fort Carnot, sa résidence sur la rive gauche du fleuve, sauta dans une pirogue et se présenta à bord miraculeusement guéri (15 oct.).

Xieng-Khong, sur la rive droite du fleuve, n'est qu'un gros village. La race n'est plus la même depuis le Nam-Ta, limite N.-O. du royaume de Luang-Prabang; les habitants sont des Youeuns de Nan ou Xieng-Maï, on rencontre aussi des Birmans et des habitants de la vallée du Nam-Hou, qui, eux aussi, ont été transportés par les Siamois sur la rive droite du Mékong.

La semaine suivante, le *La Grandière* se rendit de Xieng-Khong à Xieng-Sen (65 kilomètres), la dernière ville du Laos siamois sur le fleuve. Dans ce parcours, le Mékong se resserre toujours et, dans la première moitié du trajet, il faut naviguer au milieu des roches et des tourbillons en franchissant des passes à coudes brusques. Puis les collines disparaissent et l'on arrive dans la plaine de Xieng-Sen où l'on retrouve les rizières, perdues de vue depuis Vien-Tian. Les eaux sont peu profondes et coulent sur des lits de galets; la navigation est cependant assez facile lorsque les eaux ne sont pas à leur niveau le plus bas.

Xieng-Sen renferme environ 350 cases dissimulées derrière des rangées de bananiers. Des ruines accumulées par les Hos témoignent des ravages de ces derniers.

A 6 kilomètres en aval de Xieng-Sen, le Mékong reçoit, sur sa rive droite, le Nam-Kok et, à une dizaine de kilomètres plus haut, le Nam-Ouok. C'est au confluent de cette rivière que s'élève la frontière du Siam et de la Birmanie marquée par un poteau depuis 1893. On entre alors dans les États chans.

Le 25 octobre 1895, le *La Grandière*, dépassant cette frontière, arrivait au terme de son voyage, à Tang-Ho, par 20° 40′ de lat. N., par plus de 400 mètres d'altitude et à 2.500 kilomètres de la mer. Entre Xieng-Sen et Tang-Ho, de nombreuses forêts de teck bordent les rives, mais les villages birmans sont rares. La piraterie a quelque peu dépeuplé ces régions. Le passage de la mission Pavie, l'annexion à la France de la

Digitized by Google

rive gauche du Mékong et la présence d'un agent français à Xieng-Sen, chargé de contrôler et délivrer les passeports, ont ramené la tranquillité que la présence d'une canonnière garantit désormais.

Depuis Don-Luong, la dernière île au-dessus de Xieng-Sen, le Mékong s'est encaissé à nouveau dans une gorge étroite entre des collines abruptes. Son lit n'apparaît plus que comme un torrent en partie desséché, et l'œil a peine à suivre le cours rapide et désordonné de ses eaux, étranglé de toutes parts et que l'on devine plutôt au grondement sourd et incessant qu'elles font entendre. Quatre rapides bien caractérisés appelés *tang* précèdent le barrage principal de Tang-Ho. Le *La Grandière* s'amarre à une certaine distance en aval du village, les abords des gros rapides à hauteur desquels il se trouve ne présentant pas après le Tang-Khaneng, le dernier franchi, un espace suffisant pour son mouillage.

Dans l'état où se trouvent les eaux du fleuve il était matériellement impossible de dépasser le Tang-Ho; c'est en ce point, du reste, que la mission Doudart de Lagrée dut abandonner ses embarcations pour cheminer par terre, car il n'est même pas possible de haler les pirogues au-dessus de ces rapides, et, depuis les chutes de Khône, c'est le seul obstacle qui arrête la circulation des barques indigènes. Il faut dire aussi que les riverains, qui sont ici des Birmans, ne sont point navigateurs; seuls les marchands de Luang-Prabang, qui sont les plus habiles bateliers du Mékong, montent jusqu'à Tang-Ho leurs pirogues et se rendent par terre en 4 heures de marche à Muong-Len sur la rive droite, pour y faire le commerce de l'opium.

Cependant, à Tang-Ho même, le lit moyen du Mékong est assez large : 600 mètres. Une reconnaissance topographique minutieuse des vastes plateaux de roche qui bordent le chenal des basses eaux permit au lieutenant de vaisseau Simon de conclure que Tang-Ho pourrait être franchi aux très hautes eaux, en cherchant passage le long de la rive gauche et peut-être avec moins de difficulté que le *La Grandière* n'en rencontra au Keng-Luong et au Ken-Koun, entre Luang-Prabang et Vien-Tian. Mais il est à craindre que, le Tang-Ho franchi grâce à une bonne crue, on ne soit arrêté plus haut par l'impétuosité du courant, que cette même crue aurait peut-être rendu insurmontable par suite du resserrement brusque des berges. C'est ainsi qu'à Tien-Dao, par exemple, le halage des pirogues à la cordelle ne peut même pas être

Digitized by Google

pratiqué jusqu'au Sop-Yong (*sop*, em
sont, d'ailleurs, difficiles dans cette régi
ni bateliers de profession. La seule ba
à faire les bacs à Xieng-Kok et à Xieng
le Mékong présente une cuvette calme.

Xieng-Lap est le point de passage de
par Muong-Sing. Cette dernière localité
rive gauche du Mékong, dans une pl
Pampa. On y accède par une route
inondée. Muong-Sing est sur un affluent
dans le Mékong à Xieng-Lap. On peut
en 8 jours, mais il faut alors passer p
puis traverser le Mékong à Xieng-Lap
sont beaucoup plus difficiles, et devron
facilement praticables. On n'a pas oul
était vivement disputé par les Anglais
pris possession au préalable, a été attri
tion du 15 janvier 1896.

M. Simon utilisa les dernières semain
le haut Mékong, à dresser la carte trian
Ho. C'est une nouvelle étendue de 110
exacte qui permettra de raccorder plu
explorateurs qui ont parcouru cette régi

Après avoir laissé le *La Grandière* ent
l'enseigne de vaisseau Mazeran, à Xieng
tout le Mékong en radeau et arriva à Sa
voyage de 52 jours.

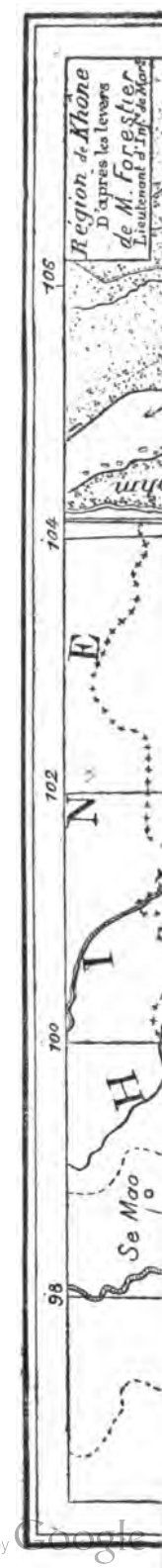
LA NAVIGABILITÉ D

Dans une conférence faite à la Soci
15 mai, M. G. Simon a émis les conclu
la navigabilité pratique du Mékong à p

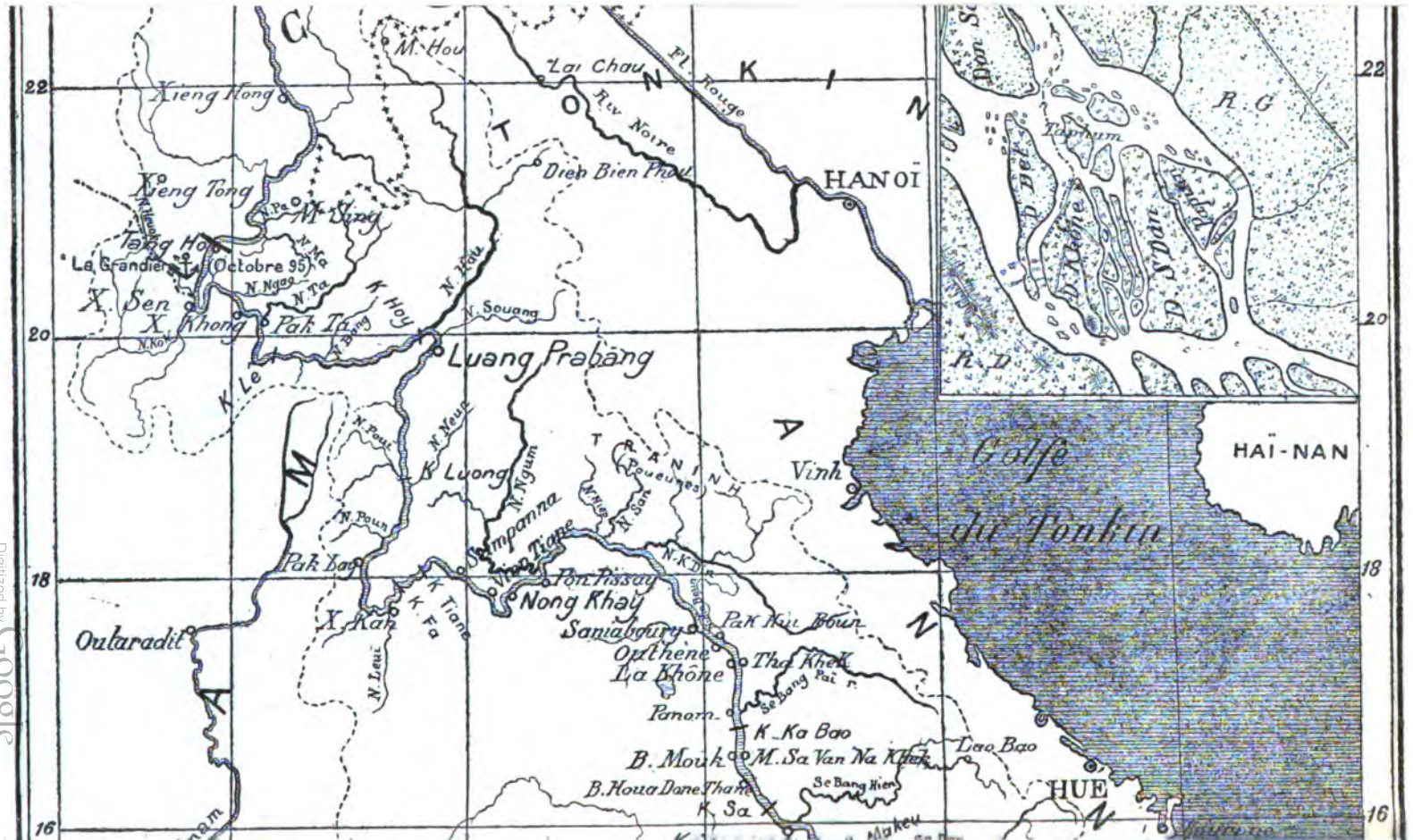
« En principe et dès le début on ser

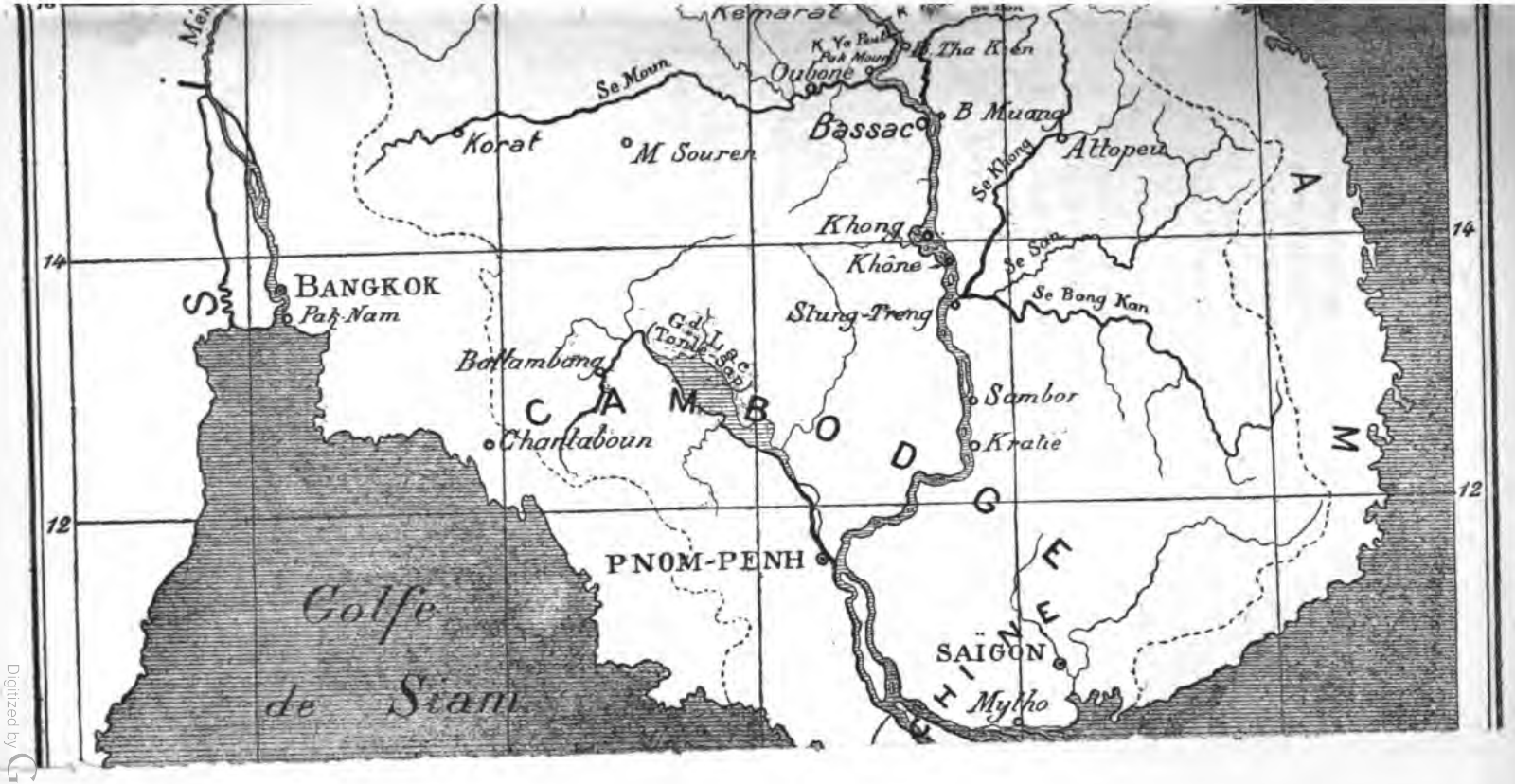
1° Bief de Khône à la Sé-Moun.

Ce bassin, qui comprend Khong, Bassa
pratiquement navigable dans les conditio
de mai à janvier, soit pendant 8 mois



Digitized by Google


Xieng Hong
Xieng Tong
M. Sing
Tang Hoi
La Grandière 1er Octobre 95
X. Sen
X. Khong
Pak Ta
Luang Prabang
Lai Chau
Fl. Rouge
Riv. Noire
Dien Bien Phou
HANOÏ
Golfe du Tonkin
HAÏ-NAN
Vinh
Pak Lay
Pak Bao
Nong Khay
Sanabouri
Outhene
La Khone
Pak Nin Boun
Tha Khek
Outaradit
Panom
K. Ka Bao
B. Mouk
M. Sa Van Na Khek
Lao Bao
HUE
B. Houa Done Thani
K. Sa
Se Bang Hien
Se Bang Fai
Mekong
Don Sao
Don Dec
Don Xiche
Don Dam
Don Lapham
Tapium
R. G
R. D
22
20
18
16


Se Moun
Korat
M Souren
Oubone
Bassac
B Muang
Attopeu
Se Klong
Khong
Khône
Se Sam
Se Bong Kan
Stung-Treng
BANGKOK
Pak-Nam
Battambang
Tonle Sap
Lac
Sambor
Kratie
Chantaboun
PNOM-PENH
SAÏGON
Mytho
Colfe de Siam
14
12

Entre Khône et Khong, c'est-à-dire dans l'archipel, sur un parcours de 22 kilomètres, il n'y a pour ainsi dire pas de chenal aux très basses eaux, et j'estime qu'il n'est pas prudent de fréquenter ces passages tant que le niveau de Khône nord est inférieur à 1 m. 50, ce qui, pour une année normale, implique une période de 5 à 6 mois de navigabilité, soit de juin à fin novembre.

2° Rapides de Kemmarat.

Des navires puissants, gouvernant bien et calant 1 mètre, pourraient, sans grandes difficultés, fréquenter pendant 5 mois les rapides de Kemmarat, en novembre, décembre, janvier, mai et juin, c'est-à-dire lorsque les eaux ne sont ni trop hautes, ni trop basses, si l'on n'avait pas à compter avec le Keng-Sa et les seuils ou barrages qui lui succèdent jusqu'à Don-Tane.

Un niveau un peu élevé est nécessaire pour franchir ces obstacles, soit un minimum de 4 à 5 mètres à Kemmarat même, où l'étiage total atteint 18 mètres. Cette condition limite à trois mois : novembre à mi-décembre, juin à mi-juillet, le passage d'un bief dans l'autre, si l'on veut éviter les eaux particulièrement violentes du fort de la crue, dans les rapides compris entre la Sé-Moun et Kemmarat.

3° Grand bief de Don-Tane à Sampana.

600 kilomètres d'une navigation possible à la rigueur pendant toute l'année lorsqu'on aura exécuté les légers travaux de dérochement qui sont à faire en trois ou quatre points pour donner une marge plus grande à la circulation aux basses eaux. On sera surtout gêné par les bancs de sable qui se déplacent chaque année et parfois même dans le courant de la même saison.

4° De Sampana à Luang-Prabang.

Impraticable aux basses eaux. En année de crue normale les vapeurs pourront desservir Muong-Mai (c'est-à-dire Xieng-Khan) et Paklay, et atteindre même le Keng-Luong, ce gros rapide qui se trouve à l'embouchure du Nam-Neun et à 5 jours de pirogue de Luang-Prabang; mais je ne pense pas que le commerce puisse s'accommoder pour le moment d'une navigation fréquente ou régulière au delà du Nam-Neun. En effectuant certains dérochements que j'ai signalés dans mes rapports, un vapeur pourra, sans trop grandes difficultés, circuler entre Vien-Tian, Paklay et très probablement Luang-Prabang pendant 3 mois chaque année.

Digitized by Google

Les chiffres suivants permettront de constater qu'en dépit de ses caprices, le Mékong est une voie sur laquelle on navigue. Pendant leur campagne, nos canonnières ont respectivement fait les parcours suivants et, ce qui est presque miracle, sans avaries : Le *Massie*, avec M. Le Vay, 7.174 kilomètres; avec M. Pi, 3.712. Personnellement sur le *La Grandière*, malgré une année de retard dans le passage de cette canonnière au-dessus des chutes du Khône, j'ai pu parcourir 10.486 kilomètres, soit, pour les deux navires, 21.372 kilomètres. Le *Massie* a compté 770 heures de marche et le *La Grandière*, 750, et cela malgré les longues semaines que nos navires passaient aux ports d'amarrage, tandis que nous effectuions dans les pirogues et embarcations indigènes les sondages ou travaux hydrographiques. »

LE LAOS ET SES HABITANTS

M. G. Simon a donné aussi sur le Laos et ses habitants quelques renseignements généraux intéressants à signaler.

« Deux saisons bien caractérisées, dit M. Simon, se partagent l'année au Laos : saison des pluies, du 15 avril au 15 octobre, et saison sèche ou hiver, du 15 octobre au 15 avril.

Les pluies sont généralement très abondantes : en 1894, nous avons observé qu'il était tombé 2 m. 233 d'eau, tandis qu'en 1895, où il y a eu sécheresse exceptionnelle, la quantité de pluie tombée n'a pas dépassé 1 m. 410; à Paris, le total annuel atteint, je crois, une moyenne de 0 m. 56. Au Laos, certaines journées ont donné 89 et 184 millimètres.

La température n'est réellement pénible pour les Européens acclimatés qu'en mars, avril, mai et octobre. En juin, juillet, août et septembre, saison d'été, l'atmosphère est rafraîchie par les pluies. En novembre, décembre, janvier, février, la mousson du nord-est se fait sentir assez fraîchement dans la vallée du Mékong et j'ai vu le thermomètre descendre à 7 et 8° au-dessus de zéro. D'épaisses brumes, surtout dans le Luang-Prabang et le Xieng-Khong, arrêtent même le batelage jusqu'à 10 heures du matin. D'une manière générale, je crois le climat sain et plus particulièrement sur le fleuve.

A mesure que l'on remonte le Mékong à partir de Khone, la population laotienne ne se modifie pas sensiblement en tant que races — je ne parle, bien entendu, que des riverains. Physiquement, ce sont les

Digitized by Google

mêmes hommes, aux proportions plutôt élégantes, bien bâtis et de taille moyenne, à peu près comme chez nous. Le teint est plus cuivré dans le Bas-Laos que dans le haut. A l'encontre des Chinois et des Annamites, les Laotiens portent les cheveux courts ; d'aucuns, fidèles encore aux traditions siamoises, se rasent le pourtour de la tête et ne conservent sur le haut du crâne qu'un toupet en forme de brosse arrondie.

Les femmes portent les cheveux courts dans le Moyen-Laos, comme au Siam. Cette coiffure trop rudimentaire les flatte d'autant moins qu'elles ont les traits plutôt durs et fortement accentués. Le Bas-Laos et le Luang-Prabang échappent à cette coutume ainsi que les Laotiennes Poueuns ou Thaïs des provinces plus reculées de la rive gauche. D'ailleurs, c'est dans ces régions que la femme laotienne détient le record de la beauté et plus particulièrement à Luang-Prabang de l'élégance.

Au moral, je ne crois pas qu'il soit possible de rencontrer un peuple doué d'un caractère plus doux, plus conciliant, plus bon enfant, en un mot, que le peuple laotien. Jamais de querelles, de rixes ou de discussions entre eux, ils s'arrangent toujours pour être d'accord, aiment le plaisir sous toutes ses formes, mais en revanche ont peu de penchant pour le travail.

Les fêtes absorbent chez eux une importante fraction du calendrier, et, en dehors de cela, on trouve toujours mille prétextes à réjouissances. Un mariage, la mort d'un bonze, d'un haut personnage ou d'un riche particulier, la récolte du riz, la construction d'une case, l'heureuse issue d'un voyage ou d'un négoce, les offrandes aux pagodes, etc.

Certaines fêtes durent deux ou trois jours, elles ont généralement lieu autour des pagodes, où l'on construit des abris légers pour recevoir et loger tous les invités des villages environnants. En dehors des provisions de bouche, il faut avoir soin d'apporter sa natte et son oreiller, car on couche sur place. Entre eux, les Laotiens pratiquent peu l'hospitalité; aussi chaque village possède-t-il généralement un *sala*. Le sala est une sorte de grand hangar, de forme rectangulaire, construit sur le terrain de la pagode et destiné à servir d'hôtel aux voyageurs. Cet hôtel se borne généralement à une toiture en paille. L'entretien en est confié aux bonzes qui, à part de rares exceptions, les laissent, comme leurs pagodes, s'écrouler de vétusté.

Les saisons au Laos réglementent d'une manière toute particulière le programme des occupations annuelles. De mai à novembre, la saison

Digitized by Google

des pluies est consacrée à la culture et à la récolte du riz, le riz étant la base de l'alimentation.

En octobre et en novembre, on plante le tabac et le coton. Les berges du Mékong, laissées à découvert par la baisse des eaux, offrent un sol remarquablement fertile et favorable à ces plantations, et cela sur une immense étendue.

En décembre, janvier, février, la pêche bat son plein, les eaux sont basses, le fleuve très maniable, le poisson abonde. Certains, comme le plabeuk, ont la dimension du requin, sans pour cela être doués de la même férocité, et sont d'autant plus appréciés qu'un seul animal, séché et fumé, peut nourrir une famille entière pendant un an. Car il faut dire qu'après le riz, le poisson est la nourriture favorite des Laotiens; ils y joignent parfois du porc, du poulet, du canard, du buffle, mais jamais de bœuf. »

La prise de possession du Mékong par la France est aujourd'hui un fait accompli. Le *La Grandière*, commandé par l'enseigne de vaisseau Mazeran, a établi son quartier général à Xieng-Khong, en amont de Luang-Prabang. Le *Massie*, commandé par l'enseigne de vaisseau Le Blévec, flotte dans le bief Kemmarat-Vien-Tian. Le *Ham-Luong*, passé au service local, est resté dans le bief de Bassac où a été transbordée récemment la chaloupe à vapeur *Haïphong* affectée aux services administratifs de la même région. Enfin la Cie des Messageries fluviales prépare le transbordement de vapeurs destinés au service commercial du moyen Mékong.

Grâce à l'habileté, à la persévérance, au dévouement de M. Georges Simon et de ses deux lieutenants, MM. Le Vay et Pi, qui ont marché dignement sur les traces de leurs illustres devanciers Doudart de Lagrée et Francis Garnier, les résultats des 3 années d'exploration de la mission hydrographique sont considérables. Le Mékong est aujourd'hui reconnu navigable sur une bonne partie de son cours et ouvert au commerce. Sur ses rives flotte le drapeau tricolore, objet de crainte pour les Siamois, emblème de protection et de paix pour les Laotiens. Ces fructueux résultats sont d'autant plus appréciables qu'ils ont été obtenus sans tirer un coup de fusil, grâce aux progrès de la science unis à l'esprit de patriotisme et au sentiment du devoir.

G. V.

Digitized by Google

TOMBOUCTOU

LE DÉSASTRE DE LA COLONNE BONNIER. RAPPORT OFFICIEL

Un des chefs touareg qui ont pris part au massacre de la colonne Bonnier ayant fait sa soumission, a donné, de cette désastreuse affaire, une version en désaccord avec ce que l'on connaissait jusqu'ici. Ce récit ayant donné lieu à une polémique de presse, le *Journal officiel* du 24 mai 1896 y a coupé court en publiant le rapport du capitaine Nigote, le seul officier qui ait survécu à cette affaire. C'est un morceau du plus dramatique et du plus poignant intérêt.

Le l^t de vaisseau Boiteux, commandant la flottille du Niger, avait occupé Tombouctou, à la fin de décembre 1893, avec une poignée d'hommes. Le l^t-colonel Bonnier, commandant supérieur du Soudan, bien que sans nouvelles de ce qui se passait, mais prévoyant quelque danger pour une si faible troupe, quitta Ségou en descendant le Niger. Ses craintes n'étaient pas sans fondement, car l'enseigne de vaisseau Aube venait d'être tué, avec quelques hommes, entre Kabara et Tombouctou, et la position du l^t de vaisseau Boiteux à Tombouctou était périlleuse.

Le 10 janvier 1894, la colonne fluviale commandée par le l^t-colonel Bonnier arrivait à Kabara à 6 h. du matin et y trouvait mouillées les 2 canonnières et les quelques chalands qui composaient la flottille du Niger. Ces bâtiment étaient sous les ordres d'un second maître de marine, le l^t de vaisseau Boiteux, commandant la flottille, étant à Tombouctou.

La colonne comprenait les 5e. 9e et 11e compagnies de tirailleurs soudanais (capitaines Tassart, Pansier et Philippe), 4 pièces de 80^mm et 2 pièces de 4 de montagne. Ce matériel était démonté et placé dans des pirogues. Un convoi assez considérable de vivres et de munitions suivait ces troupes. La flottille comprenait environ 300 pirogues.

Le débarquement commença aussitôt et à 7 h. 30 du matin le colonel Bonnier se mettait en route pour Tombouctou où il arrivait à 11 h. Après lui avoir remis la ville, le l^t de vaisseau Boiteux évacuait, à 4 h., les deux maisons crénelées qu'il occupait et rejoignit la flottille à Kabara.

Digitized by Google

Le 11 janvier, le colonel ayant appris la présence de campements touareg à l'ouest vers Goundam, organise une reconnaissance de ce côté. Celle-ci quitte Tombouctou le 12 au matin. Le colonel Bonnier emmène avec lui les capitaines Regad, Livrelli, Sensarric, Nigote, le l^t Garnier, le d^r Grall, M. Lenoir, vétérinaire, et l'interprète Aklouch, formant son état-major. La colonne, sous les ordres du chef de bataillon Hugueny, comprend : la 5e compagnie de tirailleurs, capitaine Tassard, l^t Bouverot, 6 sous-officiers européens, 142 indigènes; 1 peloton de la 11e compagnie, s.-lieutenant Sarda, 3 sous-officiers européens, 62 indigènes.

Voici maintenant la relation que le capitaine Nigote fait de l'expédition :

« A 1 h. de l'après-midi la reconnaissance bivouaque sur les bords de la mare de Tinguila, à 21 kilomètres à l'ouest de Tombouctou. Elle repart à 6 h. du soir et marche jusqu'à 11 h. Elle s'arrête pendant environ 2 heures et repart le 13 à 1 h. du matin.

Au bout de quelques minutes de marche, les guides prétendent qu'ils ne reconnaissent plus la route, car la nuit est assez obscure ; le commandant supérieur arrête alors la reconnaissance, qui bivouaque en cet endroit jusqu'au point du jour.

13 janvier. — A 5 h. 30 du matin la reconnaissance se met en marche et se dirige toujours vers l'ouest. A 8 h. elle rencontre le premier campement touareg. Elle s'empare d'un troupeau de 5 à 600 moutons ; quelques captifs armés de poignards et de javelines sont tués. A partir de ce moment la reconnaissance continue sa marche au milieu de campements assez rapprochés, et à 6 h. 30 du soir elle s'arrêtait sur la limite des inondations du marigot de Goundam, en un point appelé Tinteïlou. Elle avait à sa suite un troupeau de plus de 3.000 moutons ou chèvres.

14 janvier. — La reconnaissance quitte son bivouac à 6 h. 15 du matin ; le troupeau retarde beaucoup sa marche ; de 11 h. à midi et 1/2, elle fait la grande halte sur les bords d'une mare, et à 2 h. elle arrive sur la limite des inondations du marigot de Goundam, à 200 mètres environ du campement touareg de Massakoré. Un troupeau de 5 à 600 moutons est pris ; une section de la 5e compagnie, sous la conduite du capitaine Sensarric, poursuit pendant quelques minutes un groupe

Digitized by Google

d'une trentaine d'hommes armés ; quelques coups de fusils sont alors échangés. Cette section ramène plusieurs prisonniers, parmi lesquels sont cinq femmes touareg. Les prisonniers annoncent que les Touareg (Kel Antassar et Tenguerebb) sont tous rassemblés avec leurs troupeaux au campement de Djidjin, près d'un village appelé Dougoï et qu'il nous faut 2 heures de marche pour atteindre ce campement. Il est alors 3 h. de l'après midi.

Le commandant supérieur prend la résolution de marcher sur le campement de Djidjin et de laisser à Massakoré les hommes fatigués, déjà fort nombreux, les bagages, le troupeau, sous la garde d'un peloton (une section de la 11e compagnie, une section de la 5e), commandé par le sous-lieutenant Sarda. A 3 h. 15, la reconnaissance se remet en marche ; les officiers et les sous-officiers ont laissé les ânes au convoi pour ne pas retarder la marche ; quelques porteurs nous suivent portant le repas du soir.

A 4 h. 45, la reconnaissance débouche dans une plaine ; à sa gauche se trouve un marigot, à sa droite une ligne de dunes de sable peu élevée : le terrain est assez découvert ; devant elle, c'est-à-dire à l'ouest, elle distingue un massif montagneux assez élevé au pied duquel, disent les guides, est situé le village de Goundam.

A ce moment, 2 porteurs chargés de quelques vivres de l'état-major, et qui se trouvaient à 800 mètres en arrière de la reconnaissance, sont massacrés par 3 cavaliers qu'on aperçoit pendant quelques minutes ; en même temps, des cris se font entendre dans des dunes couvertes de mimosas et de gommiers situés sur la gauche et légèrement en avant du chemin que suit la reconnaissance. Le lt-colonel Bonnier donne alors le signal d'une halte pour permettre aux tirailleurs de se reposer pendant quelques minutes, car la marche a été rapide. Tous les indices, les cris qui se font entendre toujours dans la même direction, des traces fraîches du passage d'un fort troupeau de bœuf, font présager la proximité des campements touareg.

A ce moment, les capitaines Regad et Livrelli escaladent une petite dune. Je les accompagne. A nos pieds s'étend une forêt de mimosas et de gommiers ; nous ne pouvons rien distinguer. Les cris d'appel continuent toujours sur notre gauche ; il est alors 5 h. 15.

La reconnaissance se remet en marche ; conduite par les guides, elle tourne à gauche (direction sud), gravit une légère pente sablonneuse

Digitized by Google

couverte d'épaisses broussailles et se trouve subitement (5 h. 25) à l'entrée d'un campement targui évacué à peine depuis quelques instants. Le lt-colonel Bonnier dirige alors une section de la 5e compagnie (lt Bouverot) sur la gauche, les 2 autres sections de la même compagnie (capitaine Tassard) se portent sur la droite; l'état-major et la section de la 11e compagnie marchent sur le point que les guides indiquent comme centre du campement. Quelques captifs armés de lances et de poignards essayent de défendre 4 femmes touareg et des porteurs chargés de bagages; ils se font tuer, les 4 femmes sont prises; les guides les reconnaissent pour appartenir à un chef touareg. En même temps quelques coups de feu se font entendre du côté des détachements du capitaine Tassard et du lt Bouverot.

Le groupe du centre continue sa marche pendant une centaine de mètres environ et à 6 h. le lt-colonel Bonnier s'arrêtait an centre d'une petite clairière mesurant 200 mètres de long sur 100 mètres de large. Le jour est près de finir; nous sommes entourés de gommiers et de mimosas; de larges trouées font communiquer la clairière où nous sommes avec deux autres, situées, l'une à l'est, l'autre à l'ouest, à 100 et à 150 mètres environ de nous.

Le colonel fait alors allumer un grand feu au centre de la clairière où il se trouve; il m'envoie avec son interprète et avec 2 tirailleurs en allumer un autre au centre de la clairière située à l'est, puis fait sonner « l'assemblée » par un clairon de tirailleurs.

A 7 h. 15, les groupes du capitaine Tassard et du lt Bouverot nous rallient. Le lt Bouverot ramène environ 800 moutons : cet officier a vu devant lui des hommes armés qu'il n'a pu rejoindre. Le capitaine Tassard annonce au colonel qu'il a capturé un troupeau de 100 à 120 bœufs et qu'il a tué quelques hommes armés qui se sont défendus jusqu'à la dernière extrémité. Il est alors 7 h. 15. L'ordre est donné de s'installer pour passer la nuit sur les emplacements où l'on se trouve. Le peloton du lt Bouverot est chargé de la garde des moutons et bivouaque dans la clairière n° 3 (celle de l'ouest?). Le groupe du capitaine Tassard conserve la garde des bœufs qu'il vient de capturer et occupe la clairière n° 2 (celle de l'est?). L'état-major, les guides, les prisonniers, s'installent dans la clairière n° 1 (celle du centre). Un poste de 1 caporal et 4 tirailleurs est chargé des prisonniers.

Le froid est trés vif; nous en souffrons énormément, car nos cou-

Digitized by Google

vertures sont restées au convoi. A 11 h. nous nous couchons autour des feux.

A 9 h. le colonel avait essayé d'interroger les prisonniers, et en particulier les femmes des Touareg. Elles refusèrent de répondre.

15 janvier. — A 4 h. du matin, le lt-colonel Bonnier se lève et pousse quelques morceaux de bois dans le feu ; il se recouche au bout de quelques minutes. A 4 h. 15, quatre coups de feu éclatent du côté du bivouac de la compagnie Tassard, une rumeur sourde se fait entendre tout autour de nous. Tous les officiers de l'état-major sont debout en un clin d'œil; étant couché aux pieds du colonel, je me trouve à sa gauche et tout contre lui. Malgré la rapidité avec laquelle nous nous sommes levés, les Touareg sont déjà sur nous. A la lueur des feux, nous apercevons devant nous et venant de la clairière du lt Bouverot, une masse d'hommes à cheval et de fantassins qui se rue sur nous en ordre et en silence. Ils sont à peine à quelques mètres.

A ce moment, des javelots arrivent sur nous; l'un m'atteint au bras droit, le coup est amorti par mes vêtements de flanelle. « Ces gens-là sont sur nous » dis-je alors au lt-colonel Bonnier. — « Oui », me répondit-il. J'entends alors le dr Grall, placé à la droite du colonel, s'écrier : « Mais ils nous attaquent ». L'état-major se trouve alors pris à dos par une foule d'hommes et d'animaux. Ce sont les tirailleurs du capitaine Tassard complètement affolés et sans armes, les bœufs que les Touareg ont fait sortir de leur parc et qu'ils poussent sur nous à coups de lance.

La surprise et l'attaque sont si rapides, le désordre prend une extension si grande en si peu de temps, que toute résistance est impossible. Nous n'avons même pas le temps de nous retourner pour essayer de nous rendre compte de ce qui se passe derrière nous et du danger qui nous menace par là; les Touareg venant de la clairière occupée par le peloton du lt Bouverot sont sur nous, je tire un coup de revolver sur un cavalier qui arrive sur ma droite, entre le colonel et moi; au même instant je reçois sur le côté gauche de la tête un coup de sabre, et le poitrail d'un cheval me fait rouler à terre, tout contre un buisson de petits roniers à côté duquel nous avions établi notre bivouac; pendant quelques minutes je reste étourdi par la violence du coup, et pendant ce temps le groupe formé par les quelques officiers encore debout et par tous les tirailleurs affolés et sans armes qui les entouraient a été

Digitized by Google

rompu par les bœufs et par les cavaliers touareg et poussé dans une direction qui me semble être celle de la clairière du lt Bouverot.

La résistance paraît avoir complètement cessé, aucun coup de fusil on de revolver ne se fait entendre. A ce moment, un noir armé d'un javelot arrive sur moi, il me reconnaît; c'est mon garçon, le nommé Bara, il a la cuisse traversée par une lance; 3 tirailleurs qui ont pu échapper aux Touareg passent alors près de moi; ils sont affolés et courent droit devant eux. Mon garçon les appelle, ils me reconnaissent et viennent près de moi. Deux ont leurs fusils avec quelques cartouches; le 3e n'a qu'une épée-baïonnette. J'entends alors du bruit du côté de la clairière du capitaine Tassard; 5 ou 6 coups de feu éclatent aussi dans cette direction. Croyant qu'un Européen, officier ou sous-officier, y résiste encore avec quelques tirailleurs, je tente de gagner ce bivouac situé à environ 100 mètres de l'endroit où je me trouve. Au bout de quelques pas je me heurte à des gens à pied (captifs) qui me semblent placés de façon à cerner notre campement.

Je suis alors obligé de me servir de mon revolver à deux reprises, 3 cartouches ratent. Je gagne enfin le bivouac de la 5e compagnie. Mon garçon seul est avec moi, les 3 tirailleurs ont disparu. Cette clairière est encore éclairée par des feux, ça et là des corps étendus à terre. Je me mets à l'abri d'un buisson de mimosas et j'aperçois des captifs des Touareg qui commencent à dépouiller les morts et à achever quelques blessés. Je veux alors recharger mon revolver; je constate que je n'ai plus une seule cartouche et que j'ai dû les perdre au moment où j'ai été blessé. J'estime qu'il doit être alors 4 h. 30. De sourdes rumeurs se font toujours entendre du côté de la clairière du lt Bouverot. Je reste environ une vingtaine de minutes à l'abri de ce mimosa, je ne puis faire le moindre mouvement tellement je perds de sang. A ce moment, des cris d'appel se font entendre; les captifs touareg évacuent la clairière, ils passent à quelques mètres de moi; mon garçon me dit alors que que tous les blancs de la colonne sont tués, que le jour ne va pas tarder à se lever et qu'alors les cavaliers battront la campagne à la poursuite des gens qui auraient pu échapper.

Tout à coup le galop de plusieurs chevaux se fait entendre. Ces cavaliers sont séparés de moi par quelques buissons. Ils s'arrêtent juste en face de moi et j'entends alors ces paroles prononcées à deux reprises, comme une espèce de cri d'appel : « A moi, mon colonel ! » Puis les

Digitized by Google

gémissements d'un homme que les cavaliers sabrent et percent de leurs lances. Les Touareg s'éloignent et retournent du côté de la clairière de l'état-major. Mon garçon me dit qu'il a reconnu la voix du dr Grall, qu'il faut partir, car les Touareg vont arriver.

Je m'entends alors appeler : « Mon capitaine, mon capitaine ! » Et je voir arriver un sergent-major (Beretti, 5e compagnie), accompagné de 8 tirailleurs. Cinq de ses hommes sont blessés et sans armes; trois ont encore leurs fusils avec quelques cartouches. Ces hommes sont affolés; j'essaye en vain de leur faire charger leurs armes; le sergent-major est obligé de le faire lui-même; le jour est arrivé; il doit être environ 6 heures.

Je me décide enfin à quitter cette place où nous sommes à la merci des Touareg, dont les cris d'appel se font entendre dans toutes les directions. Je me dirige vers le nord pour essayer de retrouver le chemin de la veille et rejoindre le convoi et son escorte. Je songe encore que les Touareg ont pu aussi le surprendre pour entrer en possession de leurs 3 000 moutons.

Au bout de quelques minutes de marche, je rencontre la limite des inondations; devant moi s'étend un marigot mesurant environ 800 mètres de large. Je donne l'ordre de tourner à gauche, c'est-à-dire vers l'ouest; plusieurs tirailleurs m'en dissuadent, en me disant que les Touareg occupent la tête du marigot et que nous ne pourrons jamais passer par là. Il faut traverser le marigot; je le fais sonder par un tirailleur et cet homme met plus de 20 minutes à effectuer ce passage.

Pendant ce temps, un cheval blanc couvert de sang arrive près de nous; son maître, un Touareg, a été probablement tué. Je donne l'ordre de prendre ce cheval. Pendant cette station sur le bord du marigot, les cris des Touareg se font toujours entendre; quelques-uns ne sont pas à plus de 100 mètres de nous, mais les mimosas et les gommiers, assez épais sur la limite des inondations, les empêchent de nous voir.

Le gué est enfin reconnu praticable; le passage commence, quand un Européen, accompagné de 2 tirailleurs blessés et sans armes, apparaît à quelques pas de nous : c'est le sergent Lalire de la 11e compagnie. Ce sous-officier me confirme la nouvelle de la mort de tous les officiers et sous-officiers européens. La traversée du marigot est longue; les blessés le passent difficilement, car, à certains endroits, le gué a près de

Digitized by Google

1 m. 50 de profondeur. Le fond est formé de sable mouvant et de vase.

A 9 heures, je rejoins le bivouac du convoi après avoir été forcé de traverser un autre marigot d'un passage plus facile que le premier (200 mètres de large). M. le sous-lieutenant Sarda connaissait déjà la nouvelle de cette malheureuse surprise par quelques tirailleurs blessés arrivés avant moi. L'escorte du convoi se composait d'une section de la 11e compagnie, d'une section de la 5e compagnie et d'une quarantaine de malades et d'éclopés. Tous ces hommes étaient terrifiés par les récits de leurs camarades revenus avec moi,

Je pris immédiatement le commandement de ce groupe et fis former un convoi comprenant les bagages de toute la colonne, les blessés, les malades, les ânes, les prisonniers faits les jours précédents. Je donnai l'ordre de lâcher le troupeau, ne pouvant, avec 70 tirailleurs, escorter plus de 3.000 moutons et espérer d'amener à Tombouctou un pareil troupeau. Les Touareg m'auraient certainement suivi et un second désastre aurait eu lieu, car il m'était impossible de compter sur les tirailleurs qui formaient l'escorte du convoi.

A midi, je donne l'ordre du départ. Les blessés et les bagages sont encadrés par les deux sections; je marche lentement m'arrêtant tous les 2 kilomètres, pour permettre aux retardataires de me rejoindre. Plusieurs alertes eurent lieu cet après-midi, causées par quelques cavaliers isolés.

A 5 h. 30 je m'arrête sur une dune de sable, Le bivouac est aussitôt entouré d'une haie d'épines; la nuit se passe tranquillement.

16 janvier. — Départ à 6 heures du matin; grande halte de midi à 2 heures sur les bords d'une mare. Bivouac sur une dune de sable à 5 h. 30; mêmes dispositions que la veille. Quelques cavaliers sont encore aperçus dans la journée.

17 janvier. — Départ à 6 heures du matin. A 10 heures, arrivée à Tombouctou.

Un appel fait immédiatement dans les différentes unités de la colonne donne les résultats suivants :

État-major : 8 officiers tués.

Troupes : 3 officiers, 2 sous-officiers européens, 67 indigènes tués.

Convoi : 3 guides, 1 interprète (Silman Sillé), 1 planton indigène, 1 cuisinier, 7 à 8 garçons d'officiers tués,

Digitized by Google

Depuis ma rentrée à Tombouctou, j'ai pû interroger les quelques tirailleurs revenus avec moi du campement de Tacoubâo et recueillir quelques renseignements sur la surprise du 15 janvier.

Le détachement du capitaine Tassard avait établi ses faisceaux en avant du parc aux bœufs. Les deux sections étaient à six pas l'une de l'autre; une sentinelle avait été placée devant les faisceaux de la première section; un poste de 4 hommes avait pris position à quelques mètres en avant. Les Touareg, qui connaissaient ce campement de longue date, ont pu venir pendant la nuit étudier l'emplacement de nos différentes fractions.

Profitant probablement de l'engourdissement causé par le froid, peut-être même du sommeil du petit poste de 4 hommes et de la sentinelle placée devant les armes, les captifs sont arrivés en rampant et ont renversé en un clin d'œil les faisceaux; les cavaliers qui se trouvaient à quelques mètres en arrière se sont aussitôt lancés en avant, et les tirailleurs, réveillés en sursaut, pris d'une panique folle, se sont précipités sur la clairière de l'état-major sans même essayer de reprendre leurs armes. Les Touareg ont ensuite ouvert le parc aux bœufs et poussé les animaux sur nous. Du côté de la clairière occupée par le l^t^ Bouverot, les Touareg, paraît-il, sont arrivés sur les faisceaux en traversant le parc aux moutons et en rampant au milieu de ces animaux; la ligne des faisceaux était placée contre la haie d'épines qui entourait le troupeau.

Les faisceaux ont dû être renversés en un clin d'œil : aucun coup de feu n'a été entendu de ce côté. Les cavaliers se sont alors lancés sur le groupe de l'état-major; ils ont été immédiatement sur nous, le terrain, de ce côté, leur permettant de prendre le galop.

Un tirailleur m'a raconté que le Dr Grall avait pu ramasser un fusil et quelques cartouches. Avec 4 tirailleurs qu'il aurait pu rallier, il se serait ouvert un passage en tuant plusieurs cavaliers. Deux tirailleurs auraient alors été tués, les deux autres l'auraient abandonné. Le Dr Grall, ayant épuisé toutes ses cartouches, aurait alors cherché à rejoindre le convoi. Il serait arrivé tout près de moi, sans que nous puissions nous voir, la nuit et les buissons nous en empêchant. Quelques cavaliers ont dû alors l'apercevoir et l'ont tué à quelques mètres de moi.

Le corps du capitaine Regad ayant été trouvé à 2 kilomètres du lieu

Digitized by Google

du combat et sur une dune, on peut admettre également que cet officier avait dû s'ouvrir un chemin au milieu des Touareg. Ayant pris une mauvaise direction, celle de l'ouest, il serait alors monté sur une élevation du sol, une fois le jour arrivé, pour examiner le pays et essayer de s'orienter. Aperçu alors par les Touareg il a dû être tué à l'endroit où son corps a été retrouvé.

J'estime que les Touareg qui ont pris part à cette surprise devaient être assez nombreux : 110 à 130 cavaliers, 200 ou 250 à pied.

Signé : Nigote.

Le sous-lieutenant Sarda est mort très peu de temps après son retour à Tombouctou. Quelques mois plus tard le capitaine Nigote a succombé à son tour à Kita, (11 octobre 1894) en rentrant en France. Il n'y a donc plus aujourd'hui aucun officier survivant de la colonne Bonnier qui opéra cette malheureuse reconnaissance autour de Tombouctou.

Digitized by Google

ABYSSINIE

A LA COUR DE MÉNÉLIK

Ménélik n'est point le monarque barbare que ses ennemis ont représenté. Sans doute, il n'a point la culture et le degré de civilisation d'un Européen, mais sa physionomie intelligente, sa loyauté, sa générosité chevaleresque envers ses adversaires, lui attirent bien des sympathies.

Avant d'être *négous néghesti*, c'est-à-dire roi des rois d'Ethiopie, Ménélik n'était que roi du Choa. C'est dans cette région méridionale de l'Abyssinie qu'il continue à résider. Sa capitale, Addis-Ababa, s'élève à 2.300 mètres d'altitude. Elle est à 650 kilomètres du poste français de Djibouti, à 2 mois de la côte par caravanes, à 8 jours de marche rapide de Harrar et 2 jours d'Ankober. Cette dernière ville, naguère résidence de Ménélik, est pour ainsi dire abandonnée, surtout depuis la famine de 1892. Les capitales des souverains d'Abyssinie sont d'ailleurs fréquemment changées; elles ont un caractère en quelque sorte nomade et dépendent d'un simple caprice royal. Après Ankober, la faveur de Ménélik s'est portée sur Entotto, qui ne fut point longtemps résidence royale, et est actuellement plus déserte encore qu'Ankober. Combien durera Addis-Ababa?

Celle-ci compte environ 10.000 habitants, mais la population augmente singulièrement lorsque les ras des différentes provinces arrivent avec une escorte et une suite nombreuses. La ville n'est qu'un assemblage de huttes aux toits coniques. Elle est traversée par plusieurs torrents dont les eaux gonflées pendant la saison des pluies rendent à ce moment la circulation presque impossible d'un quartier à l'autre.

Le *Guébi*, ou palais impérial, se dresse sur une éminence, au centre d'un vaste cirque entouré de montagnes. Il est protégé par plusieurs enceintes et renferme plusieurs habitations que domine l'*Elfigne*, aux murs blanchis à la chaux, au toit couvert de tuiles rouges bordées de zinc, résidence particulière du négous et de son épouse, l'impératrice Taïtou. De même que le palais royal à Tananarive, celui de Ménélik est un véritable dépôt d'objets les plus hétéroclites : cadeaux, marchandises de toute sorte, objets saisis, confiscations de douane, car c'est au palais

Digitized by Google

du négous, fort exigeant en cadeaux, que se fait la *visite* des caravanes importantes.

Voici le portrait que fait M. G. Vanderheym (1) de Ménélik, par qui il fut souvent reçu lors de son séjour à Addis-Ababa, en 1894 :

« Le souverain n'aimant pas que l'on vienne les mains vides, j'avais apporté quelques pièces d'étoffes de soie. Aussi Sa Majesté me reçut-elle d'une façon charmante. Accroupi sur un fauteuil pliant recouvert de peluche vieil or, au milieu d'une pelouse, l'empereur était entouré d'une foule de seigneurs. L'un d'eux projetait sur lui l'ombre d'un vaste parasol rouge brodé d'or.

» La physionomie intelligente de Ménélik plaît au premier abord. Sa barbe légèrement grisonnante entoure une figure très noire et grêlée. Une chemise de soie de couleur, un pantalon de cotonnade blanche, un *chamma* en coton blanc très fin et un burnous de satin noir brodé d'or, forment son habillement; un vaste feutre noir à larges bords et un serre-tête en mousseline blanche cachent sa calvitie. Ses mains sont énormes, ainsi que ses pieds qu'il chausse de souliers Molière sans lacets ou de chaussettes de soie. Quelquefois, mais rarement, il met chaussettes et souliers ensemble. Les seigneurs qui l'entourent épient ses moindres gestes et suivent chacun de ses regards pour devancer ses ordres.

» Lorsque l'empereur sort, il est escorté de quelques milliers de soldats armés de fusils ou de lances et de boucliers. Le négous chemine sous une grande ombrelle rouge à franges d'or portée par un favori. Il est monté sur un mulet richement caparaçonné d'étoffes éclatantes et harnaché de cuirs brodés de fils d'or et d'argent avec écussons à ses armes qui représentent un lion mitré tenant dans sa patte droite un bâton enrubanné terminé par une croix. Des soldats portent son bouclier, son fusil et souvent une chaise couverte d'une housse en andrinople. »

Quant à l'impératrice Taïtou, elle sort rarement, mais son cortège est également nombreux. « Elle est montée sur un mulet, à califourchon, ainsi que les femmes de sa suite. Sa tête est voilée de tissus de mousseline qui cachent sa figure, que bien peu de personnes ont pu voir, car, par ordre, le vide se fait comme par enchantement partout où elle doit passer. »

(1) *Une expédition avec Ménélik*, par G. Vanderheym. Hachette, 1896.

Digitized by Google

Ménélik n'est pas sans faire un assez vif contraste avec ses sujets. Si nombre de ceux-ci sont encore fort peu civilisés, quoique chrétiens, il est par contre doué, grâce à sa haute intelligence, d'une très grande facilité d'assimilation, et avide de connaître toutes les choses, nouvelles pour lui, que les Européens qui viennent à sa cour peuvent lui enseigner. Levé de très bonne heure, il inspecte tout ce qui se fait dans les cours du Guébi. Là où il réside, il se rend compte de tous les travaux qu'il fait entreprendre: constructions de maisons ou d'églises, canalisations, barrages de rivières. Il s'intéresse vivement aux travaux mécaniques, ne dédaigne nullement d'y mettre la main, et se montre généralement beaucoup plus adroit et plus apte à saisir ce qu'il faut faire que tous ceux qui l'entourent, Européens exceptés.

Mais c'est surtout pour les questions militaires et les armes que Ménélik, comme la plupart des Abyssins, se passionne. Tout Européen qui arrive dans sa capitale doit lui faire cadeau de quelques armes nouvelles, cadeau que le négous apprécie le plus de tous. Il attache le plus grand prix à l'entretien et à la réparation des armes des soldats qui l'entourent. Il essaie souvent lui-même les armes perfectionnées qu'on lui donne, fait faire des exercices de tir avec les canons Hotchkiss qu'il possède, et ne dédaigne pas de pointer en personne une bouche à feu. Il est, du reste, assez adroit. Il prend plaisir à étonner ses sujets et même les rois, ses vassaux, par l'expérimentation de quelque engin nouveau. C'est ainsi qu'un jour il plongea dans le plus grand étonnement le roi du Godjam en faisant sauter à la dynamite tout un chapelet de roches qui formaient une cataracte dans une rivière. Quelques autres exemples de ce genre contribuèrent sans doute à entraîner contre les Italiens le roi que l'on disait favorable à ces derniers.

Il y a assez fréquemment, à la cour de Ménélik, de grands festins qui portent le nom de *guébeur*. « Ménélik, dit encore M. Vanderheym, mange à l'antique, couché sur un vaste divan surélevé, recouvert de lourds tapis et de coussins de soie, sous un baldaquin en bois peint, garni d'étoffes aux tons criards. Sa nourriture, contenue dans une corbeille ornée de pendeloques de verre et de métal, est placée devant lui sur un guéridon. Les favoris entourent l'empereur, attentifs à ses moindres gestes, le cachant aux regards profanes avec leurs toges dès qu'il lui prend envie de boire, de tousser, d'éternuer ou de se moucher. »

Le cérémonial d'un guébeur est toujours le même. Le grand échanson

Digitized by Google

présente au négous un breuvage dont il verse au préalable quelques gouttes dans le creux de sa main pour le déguster. Si la boisson déplait au maître, dit M. J. Borelli dans son *Éthiopie méridionale*, l'échanson est séance tenante puni de quelques coups d'alangha. Le grand panetier offre le pain après l'avoir goûté devant Ménélik. Le choum chargé des cuisines couvre de sauces les pains entassés sur une table. Le porte-aiguière présente l'eau d'ablution au négous et lui tend un pan de sa toge en guise d'essuie-main.

Quand le négous a commencé son repas, on fait entrer dans la salle du festin les ras et les grands prêtres, puis, peu après, les généraux et les personnages importants, parmi lesquels sont compris les Européens présents au palais. Chacun s'accroupit sur des nattes ou des tapis, plus ou moins près de Ménélik, suivant son rang. D'autres fournées de convives sont ensuite introduites, mais les derniers venus se tiennent debout.

Les serviteurs, le torse nu, apportent devant chaque groupe des corbeilles de galettes de farine, des cornes de boisson et le mets national abyssin, le *brondo*, bœuf que l'on mange cru et tout pantelant, avec grand assaisonnement de poivre et de piments. C'est cette nourriture qui donne le ténia aux Abyssins; mais ceux-ci s'en délivrent en prenant chaque mois de la graine de kousso. Le remède est violent, mais il débarrasse complètement l'intestin.

Le morceau préféré des Amhara est la côte de bœuf qu'on met griller sur de la braise. On la retire à peine cuite et on la soupoudre de sel. La surface grillée se mange seule, mais on replace le reste sur le feu à plusieurs reprises.

En signe de distinction, le négous envoie à un assistant quelque bribe de son repas. C'est un honneur fort goûté. Pendant le repas, un trou badour chante les louanges du négous; après, des musiciens soufflent dans des trompettes en bambous, ou raclent quelques instruments à corde. Souvent, le négous donne audience à la suite de ces festins.

Ménélik ne parle ni ne comprend aucune langue européenne. Un de ses généraux, Joseph Négoussié, est le seul qui, en dehors de quelques interprètes cauteleux, parle le français, et très correctement.

M.

Digitized by Google

LES VILLES DÉCORÉES[1]

BELFORT

Le *Journal officiel* du 21 avril 1896, contenant le décret attribuant à la ville de Belfort le droit de faire figurer la croix de la Légion d'honneur dans ses armoiries, était précédé d'un exposé de motifs. Voici le texte de ces documents :

Paris, le 19 avril 1896.

Monsieur le Président,

Le gouvernement a jugé qu'il était opportun de perpétuer le souvenir de la résistance que la place de Belfort a opposée à l'ennemi pendant la guerre de 1870-1871.

Le siège a duré cent trois jours, dont soixante-treize de bombardement. L'ennemi a perdu 88 officiers et 2.049 hommes, dont 250 prisonniers. La ville, enfin, n'a interrompu sa défense que sur l'ordre du gouvernement, Ces faits, plus éloquents qu'aucun commentaire, justifient la mesure proposée.

La translation, vingt-cinq ans après le siège, des restes de quelques-uns des soldats qui y ont été tués, a paru l'occasion naturelle de cette mesure.

Le conseil de l'ordre de la Légion d'honneur, qui devait être consulté, a donné un avis favorable.

J'ai donc l'honneur de vous prier de vouloir bien revêtir de votre signature le décret ci-joint.

Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'hommage de mon respectueux dévouement.

Le ministre de la guerre : G. Cavaignac.

Le Président de la République française,

Vu l'avis émis par le conseil de l'ordre de la Légion d'honneur dans sa séance du 15 avril 1896 ;

Sur la proposition des ministres de la guerre, de la justice et de l'intérieur, décrète :

Art. 1er. — La ville de Belfort est autorisée à faire figurer dans ses armoiries la croix de la Légion d'honneur.

Art. 2. — Les ministres de la guerre, de la justice et de l'intérieur sont chargés de l'exécution du présent décret.

Fait à Paris, le 19 avril 1896. Félix Faure.

Le siège de 1870 n'est pas le seul qui soit glorieux pour Belfort, car, par deux fois déjà depuis sa fortification par Vauban, cette place avait soutenu un siège mémorable (en 1814 et en 1815) dont les historiens de l'épopée impériale (Thiers notamment) ne disent généralement rien.

(1) Voir *Rev. Fr.*, mai 1896, t. XXI, p. 291 : *Rambervillers.*

Digitized by Google

L'armée autrichienne de Schwarzenberg ayant passé le Rhin à Bâle, le 21 décembre 1813, le maréchal bavarois de Wrède reçut la mission d'assiéger Belfort. Le chef de bataillon Jean Legrand, qui commandait la place, résista pendant 113 jours (25 déc. 1813-12 avril 1814) avec quelques milliers d'hommes rassemblés au hasard. Un bombardement terrible et la rigueur de l'hiver ne purent venir à bout des défenseurs; seules la faim et la soif en triomphèrent. Lorsque le commandant Legrand capitula, la garnison n'existait pour ainsi dire plus; elle comptait à peine 600 hommes.

En 1815, nouvelle invasion, nouveau siège. Le général Lecourbe, l'habile et heureux adversaire de Souvarow pendant la campagne de 1799 dans les montagnes de la Suisse, lutta pendant 15 jours, avec 8 à 9.000 hommes, contre le corps autrichien du général de Colloredo-Mansfeld très supérieur en nombre, défendant pied à pied les approches de la ville. La chute de Napoléon mit fin aux hostilités. Après la conclusion d'un armistice à Bavilliers (11 juillet), le siège fut levé. Les Autrichiens, qui avaient passé le Rhin au nombre de 40.000 subirent des pertes considérables, supérieures au nombre de leurs adversaires (1).

Lorsque éclata la guerre de 1870, Belfort n'était pas en état de soutenir un long siège en raison des progrès de l'artillerie moderne. Au château à cinq étages de feux, construit par Vauban sur un rocher qui domine la ville à 60 mètres de hauteur, et à l'enceinte bastionnée qui entoure celle-ci, on avait ajouté, sous Louis-Philippe, les deux forts de la Justice et de la Miotte, bâtis l'un et l'autre sur un roc escarpé, à environ 1.000 mètres à l'est de Belfort. Sous Napoléon III, on avait construit, à l'ouest, le fort des Barres et c'est le chef de bataillon Denfert-Rochereau, commandant du génie à Belfort, qui avait dirigé les travaux. Au début de la guerre le même officier, toujours chef du génie, avait obtenu que l'on construisît sur les hauteurs environnantes les ouvrages qui prirent le nom de forts des Basses-Perches et des Hautes-Perches, au sud-est de la ville, et de Bellevue au sud-ouest. Avec les travaux des lignes des faubourgs et les villages fortifiés de Pérouse et de Danjoutin, la défense avancée de Belfort pouvait se faire dans de bonnes conditions.

Le 19 octobre 1870, le colonel Denfert-Rochereau était nommé com-

(1) *Le général Lecourbe*, par le général Philebert.

Digitized by Google

mandant supérieur de Belfort. Le 3 novembre, après deux petits combats, la place était entièrement investie par le corps du général de Treskow évalué à 25.000 hommes par la défense, mais qui n'était que de 10.000 hommes, d'après les rapports allemands.

La garnison de la ville assiégée était forte de 16.200 hommes dont 3.000 seulement de l'armée permanente; le reste, comme l'indique l'*Histoire de la défense de Belfort*, écrite sous le contrôle du colonel Denfert, ne comprenait que des mobiles et des mobilisés. Ces troupes étaient formées par : 1 bataillon du 84e de ligne (commandant Chapelot); 1 bataillon du 45e de ligne (commandant Allié; le 57e mobiles (Hte-Saône); les 16e et 65e mobiles (Rhône); plusieurs compagnies de mobiles de la Hte-Saône, du Haut-Rhin, de Saône-et-Loire, des Vosges; plusieurs compagnies de mobilisés et de gardes nationaux du Haut-Rhin; 100 douaniers; quelques gendarmes à cheval et cavaliers isolés. L'artillerie était servie par 5 demi-batteries de l'armée régulière, 5 batteries de mobiles (Haut-Rhin et Hte-Garonne). Le génie comprenait 1 demi-compagnie du 2e régiment du génie et 1 compagnie du génie formée dans la mobile du Haut-Rhin. Le bataillon du 84e était la seule troupe aguerrie sur laquelle on pût absolument compter.

L'armement de la place comprenait 350 bouches à feu, dont la moitié consistait en mortiers ou canons lisses pour lesquels on utilisa en partie les nombreux boulets sphériques pleins et les bombes restant encore des immenses approvisionnements accumulés par Vauban. Les pièces rayées étaient en nombre insuffisant, et la place ne contenait pas une seule pièce du dernier modèle. On manquait aussi d'artillerie légère pour les sorties, car on ne put jamais disposer que de 3 canons de 4 et d'une pièce de 12. Une fonderie établie par les soins du colonel Denfert parvint à produire 2.000 projectiles oblongs pleins.

La population civile, réduite à 4.000 personnes par suite de la sortie des bouches inutiles, avait des vivres pour 130 jours au moins et la garnison possédait des rations assurées pour 180 jours.

Lorsque l'investissement s'effectua, l'armement des forts des Perches, l'achèvement de celui de Bellevue, les abris, les blindages, les travaux de défense des villages compris dans le périmètre de la défense, étaient loin d'être achevés. On y travailla sans relâche, sous le feu de l'ennemi, qui dans les premiers temps fut peu gênant, le général de Treskow n'étant pas assez fort pour prendre l'offensive.

Digitized by Google

PLAN DE LA RÉGION DE BELFORT

(Extrait de : *Le siège de Belfort*, par Dussieux. L. Cerf, éditeur).

Digitized by Google

En même temps on redoublait d'activité pour surveiller les agissements des Allemands. Des détachements de guetteurs furent formés parmi les habitants; des compagnies d'éclaireurs, dirigées par le capitaine Perrin, eurent pour mission spéciale de harceler sans cesse l'ennemi et de surprendre ses avant-postes.

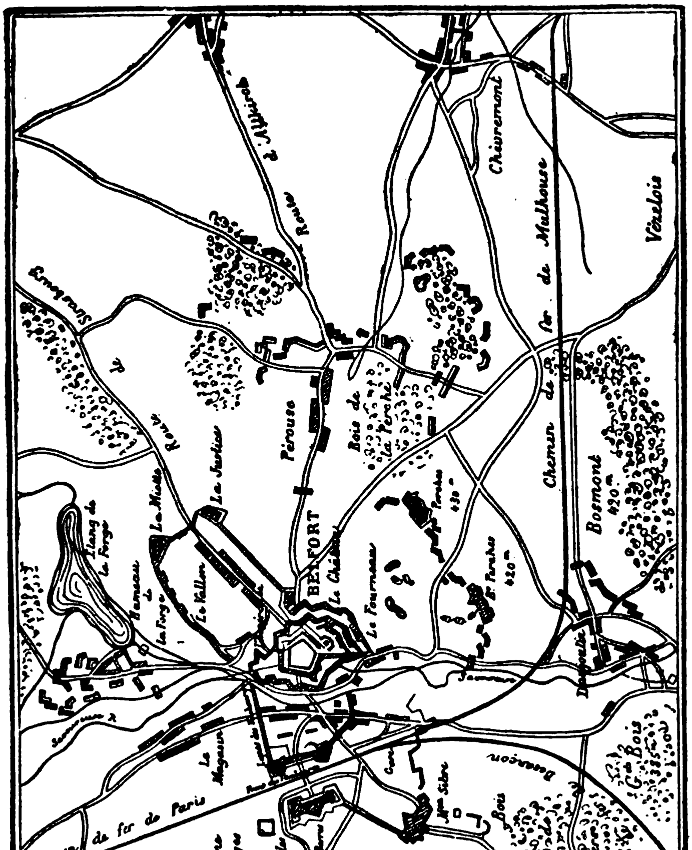
Sommé de se rendre (4 nov.) par le général de Treskow, qui l'invite à livrer la forteresse « pour éviter à la ville toutes les horreurs d'un siège », le colonel Denfert lui répond « que la retraite de l'armée prussienne est le seul moyen que conseillent à la fois l'honneur et l'humanité pour éviter à la population de Belfort les horreurs d'un siège ».

L'assiégeant n'attaquant pas, le colonel Denfert qui ne voulait point rester sur la défensive, prit le rôle d'assaillant. Son système de défense consistait surtout à étendre le plus possible le cercle de protection avancée de la place, afin de retarder par tous les moyens le moment où l'ennemi pourrait commencer les travaux réguliers du siège. Le 10, le 11, le 13 novembre, il fit exécuter des sorties qui avaient pour but de harceler l'ennemi et d'aguerrir ses jeunes soldats. Avec une garnison de vieilles troupes il aurait sans doute forcé le général Treskow à lever le siège. Ne pouvant rien entreprendre, l'ennemi demanda instamment des renforts. Ceux-ci furent envoyés et portèrent son effectif à 17.000 hommes et 30 canons. Vers le 20 novembre le matériel de siège commença aussi à arriver, comprenant en partie des canons français pris à Strasbourg et à Metz.

Le 23 novembre, l'ennemi attaqua la position du Mont à l'ouest de Belfort; il fut repoussé, mais il parvint à s'emparer des deux villages voisins de Cravanche et d'Essert qui flanquaient la position. Renouvelant son attaque le lendemain il finit par devenir maître du Mont, les mobiles qui le défendaient étant harassés de fatigue et n'ayant été qu'insuffisamment et tardivement secourus par la place. Cet échec était grave, car, de ces positions, l'assiégeant allait pouvoir facilement bombarder la ville. Il compléta cet avantage en s'emparant, le 28, du village voisin de Bavilliers et il ouvrit aussitôt sa 1re parallèle contre le fort de Bellevue.

Le 3 décembre, le bombardement commença; il devait durer 73 jours. Pendant tout le mois de novembre le colonel Denfert avait mis à profit l'inaction de l'ennemi : l'armement des forts était achevé; celui des Perches l'était presque; le fort de Bellevue, quoique sans abris, était

Digitized by Google



PLAN DE BELFORT ET DES LIGNES DE DÉFENSE

(Extrait de : *Le siège de Belfort.*)

en état de résister à un coup de main ; la gare était fortifiée ainsi que les villages de la Forge, Pérouse, Danjoutin. Tous les forts étaient reliés entre eux et à la résidence casematée du gouverneur par des fils télégraphiques aériens dont la destruction fréquente par les obus nécessita un constant et dangereux travail de réparation.

Les habitants, d'abord fort démoralisés et peu partisans d'une résistance à outrance, avaient repris courage ; le bombardement ne les effraya bientôt plus. Des abris blindés avaient été établis dans les rues, les caves étaient protégées et les habitants y avaient élu domicile. Des veilleurs de nuit et des surveillants étaient établis par groupe de maisons pour signaler les incendies qui, ainsi prévenus, ne firent que peu de dégâts. Les caves de l'hôtel de ville et les caveaux de l'église abritèrent ceux qui n'avaient point d'asile sûr. Mais ces deux édifices furent le point de mire des artilleurs prussiens. L'église ne reçut pas moins de 1.500 obus. Dans ces endroits humides et malsains les maladies se répandirent vite ; la petite vérole y sévit en permanence et la fièvre typhoïde emplit promptement les hôpitaux que les Allemands bombardèrent avec acharnement, malgré le drapeau de la Croix-Rouge qui les couvrait.

Avec le bombardement, l'hiver était advenu dans toute sa rigueur. A la pluie avaient succédé la neige et la gelée qui éprouvaient nos jeunes soldats. Mais l'ennemi souffrait encore plus, car ses tranchées étaient couvertes de neige ou remplies d'une boue profonde et les abris manquaient. Aussi, à la date du 16 décembre, avait-il 2.500 malades sur un effectif de 26.000 hommes. Mais les renforts lui arrivaient sans cesse et le général Treskow allait avoir sous ses ordres 34 bataillons, 10 escadrons, 54 pièces de campagne, 8 compagnies de pionniers et un parc de siège de 205 pièces qui furent mises en action et 235 en réserve (1).

La place riposta vivement au bombardement, mais en modérant son feu pour ménager ses munitions en vue d'un long siège. La précision du tir racheta sa modération, car, le 1er jour, les batteries allemandes comptèrent 11 tués et 42 blessés. Le capitaine de la Laurencie avait établi au château plusieurs pièces de 24 qui, tirant à l'aide de repères

(1) Ces chiffres, cités par M. Dussieux (*Histoire du siège de Belfort*, Cerf éditeur), ne concordent pas avec ceux des Allemands qui mentionnent des effectifs moindres pour toutes les armes.

Digitized by Google

par-dessus la caserne du château et la tour des Bourgeois, étaient invisibles pour l'ennemi qui ne put jamais les démonter.

Le 9 décembre, les Allemands tentèrent un coup de main sur le fort de Bellevue; ils furent repoussés. Dans la nuit du 10 au 11, ils ouvrirent une 2e parallèle contre le fort qu'ils n'avaient pu surprendre. Le refus d'obéissance d'une compagnie de mobiles empêcha le capitaine du génie Thiers, commandant le fort, d'entraver leurs opérations.

Cependant le général de Treskow, qui s'était flatté d'amener la reddition de la place par le bombardement, dut reconnaître au bout d'un mois qu'il s'était trompé, car les positions n'avaient point changé de part et d'autre. Après deux mois d'investissement, aucune des positions avancées de la place, sauf le Mont, n'avait été prise. Le général de Mertens, chef du génie de l'armée allemande, obtint alors de ralentir l'attaque de la place par l'ouest et de porter tous ses efforts sur le front sud en attaquant les Perches, d'où on pourrait ensuite avoir raison du château, centre de la résistance.

Le 7 janvier, le feu de l'assiégeant fut d'une violence incroyable. C'était le prélude d'une attaque que le colonel Denfert ne sut pas déjouer. En effet, dans la nuit du 7 au 8, 1.200 Allemands se jetèrent sur Danjoutin, entourèrent le village, après avoir coupé les lignes télégraphiques, et l'enlevèrent, maison par maison, avant qu'aucun secours eût été porté aux mobiles qui le défendaient. Nos troupes perdirent dans cette affaire environ 800 hommes, en grande partie faits prisonniers. La prise de Danjoutin découvrait l'un des flancs des Perches, dont une diversion du dehors allait seule retarder l'attaque.

Le 8 janvier, on apprenait d'une façon certaine (car des émissaires parvenaient parfois à traverser les lignes d'investissement) l'approche d'une armée de secours commandée par le général Bourbaki. Les jours suivants on entendit le canon de cette armée qui, avançant lentement, avait pu, le 16 janvier, enlever les positions allemandes, entre Chenebier et Frahier, à moins de 10 kilomètres de Belfort. Puis le silence se fit. Désespérant de pouvoir forcer les retranchements allemands avec une armée harassée de fatigue et menacée sur sa ligne de retraite, Bourbaki avait battu en retraite. Pendant ce temps, le général de Treskow avait envoyé au secours du général de Werder, qui luttait contre l'armée française de l'Est, une partie des troupes et de l'artillerie de siège; mais le bombardement de la ville n'en continua pas moins.

Digitized by Google

En entendant le canon dans la direction d'Héricourt et de la Lisaine, le colonel Denfert avait, les 15, 16 et 17 janvier, dirigé plusieurs reconnaissances sur les lignes d'investissement; mais partout il avait rencontré l'ennemi en forces et n'avait pas osé s'engager à fond. Pour le faire, il ne pouvait disposer que d'un corps de 4 à 5.000 hommes et d'une demi-batterie de campagne. Avec des forces aussi faibles, il paraissait difficile de s'avancer bien loin sans craindre de se voir couper la retraite.

Néanmoins, il eût été du devoir du colonel Denfert, au lieu de se contenter d'insignifiantes escarmouches, d'engager une action sérieuse du côté où s'avançait l'armée de secours. Qui sait si, vu la proximité de celle-ci, les Allemands, pris entre deux feux, entre Chenebier et la place, auraient pu empêcher la division française Cremer de rompre la ligne ennemie à Frahier et de pousser jusqu'à Belfort les premiers succès de la journée du 16 janvier?

Délivrés de toute préoccupation au sujet de l'armée de Bourbaki, les Allemands entreprirent le siège régulier de Belfort, voulant à toute fin briser une résistance qu'ils n'avaient plus l'habitude de rencontrer. C'est par le sud que les travaux d'attaque furent entrepris; le château et les Perches devinrent alors les deux points de mire de l'artillerie assiégeante. Les obus Krupp, pesant 78 kilos, faisaient de grands dégâts. L'un d'eux perça de part en part un blindage composé d'un plancher de sapin de 50 à 60 centimètres, d'une couche de rails de 12 centimètres, d'un mètre de fumier, de 2 mètres de terre, enfin d'une autre couche de rails. Le 15 janvier, le capitaine de la Laurencie fut grièvement blessé, mais il n'en continua pas moins à diriger le tir du château.

Dans la nuit du 20 au 21 janvier, 3.000 Allemands se jetèrent sur Pérouse, dont la prise, après celle de Danjoutin, était un sérieux danger pour les Perches. Les mobiles, surpris encore une fois, furent chassés des bois en avant du village; mais celui-ci, énergiquement défendu par le commandant Chapelot et le capitaine Perrin, repoussa tous les assauts. Les Allemands durent battre en retraite. Cependant Pérouse fut évacué, sa position étant difficile sous le feu ennemi partant des bois.

L'occupation de Pérouse par les Allemands leur permit d'étendre leur 1re parallèle contre les Perches, longue de 1.750 mètres. Ce n'était pas une petite affaire pour les assaillants, car il fallait creuser le sol gelé à

Digitized by Google

35 centimètres de profondeur. Aussi, pour gagner du temps, le général de Treskow résolut-il de tenter un coup de main contre les Perches. Le 26 janvier au soir, 5 bataillons attaquèrent la position. Les Allemands arrivèrent en rampant jusqu'au fossé des Basses-Perches et s'y jetèrent; mais ils furent accueillis par une vive fusillade qui les empêcha de pousser plus loin, et ceux qui ne purent ressortir du fossé furent pris comme dans un piège. Aux Hautes-Perches, ils ne purent aborder la redoute. Après 2 heures d'un violent combat, ils se retirèrent, ayant perdu 212 soldats tués ou blessés et 225 prisonniers, plus 10 officiers. Nous eûmes 54 tués ou blessés. Après cet insuccès, le général de Treskow dut se résigner aux lents et difficiles travaux d'approche.

La nouvelle de la capitulation de Paris et de la continuation de la guerre dans l'Est, vite répandue par les Prussiens, eut pour conséquence de démoraliser les mobiles et de susciter parmi eux de nombreux actes d'insubordination. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que le commandant supérieur put maintenir la discipline, en présence des fatigues et des privations dont souffraient ces jeunes troupes.

De leur côté, les assiégeants étaient durement éprouvés; les pluies et la fonte des neiges inondaient les tranchées transformées en véritables marécages. Malgré cela, le feu de l'artillerie ne diminuait point. Les milliers d'obus tombés sur les Perches avaient fini par les rendre intenables. Les Allemands, poursuivant leurs travaux d'approche, étaient arrivés au pied de ces redoutes, lorsque le 8 février ils crurent remarquer qu'elles étaient abandonnées. Elles avaient, en effet, été évacuées la veille. Les Allemands y entrèrent aussitôt; mais, accueillis par un feu nourri partant du château, de Bellevue, de la Justice et de la Miotte, ils ne purent y rester. Néanmoins, ils durent y revenir et y installèrent leurs batteries, afin de protéger les travaux de sape dirigés contre le château.

Pressé d'en finir par le grand quartier général allemand, le général de Treskow fit connaître qu'il n'espérait pas avoir raison de la place avant plusieurs semaines. Le gouvernement allemand entama alors des pourparlers avec le gouvernement français et obtint de celui-ci qu'ordre fût donné au colonel Denfert de négocier la reddition de la place.

Le 13 février, le dernier coup de canon était tiré.

Le 16, une convention fut signée, mentionnant que la place était

Digitized by Google

rendue *sur l'ordre du gouvernement français*. La garnison sortit tout entière avec armes et bagages et 6 canons qu'on put atteler, pour rallier le poste français le plus rapproché, c'est-à-dire dans le département du Jura.

Le 18, Belfort était évacué. Les Prussiens y entraient aussitôt.

Le siège avait duré 103 jours, dont 73 de bombardement.

La garnison avait eu 2.500 hommes tués ou morts de maladies. Au départ, il y avait 1.600 blessés ou malades dans les hôpitaux. Les Prussiens avaient fait 800 prisonniers; 100 mobiles avaient déserté. Le colonel Denfert emmena 11.000 hommes avec lui. La population civile eut 262 morts, dont 50 tués par les obus. La ville était à moitié détruite par le bombardement.

La place avait tiré 86.000 projectiles. Elle en reçut 100.000, d'après le récit du capitaine allemand Wolff. Tout le matériel de guerre ayant été laissé à l'ennemi, celui-ci trouva dans Belfort 341 bouches à feu et de nombreux approvisionnements en vivres et munitions.

D'après l'état-major prussien, les pertes des Allemands s'élevèrent à 88 officiers et 2.049 hommes, dont 14 officiers et 354 hommes tués au feu.

Belfort est, avec Strasbourg, la seule place forte qui, pendant la guerre de 1870, ait été l'objet d'un siège régulier de la part des Allemands. C'est aussi, il est bon de le signaler, la seule place attaquée, qui ne soit pas tombée en leur pouvoir.

Tel fut ce siège qui a sa place marquée dans l'histoire. Le rôle de la population civile y fut marqué au coin de l'abnégation et de la souffrance, mais il fut surtout passif, les habitants n'ayant pas, comme à Rambervillers et à Châteaudun, pris une part directe à la lutte. Aussi, en décorant Belfort, le gouvernement a-t-il surtout rendu hommage à la valeureuse résistance de la garnison.

(A suivre.) Georges DEMANCHE.

Digitized by Google

SALON DES CHAMPS-ÉLYSÉES

LES PEINTRES ÉTRANGERS

Si le salon du Champ-de-Mars ne renferme pas moins de 1.265 toiles, ce chiffre s'élève à 2.093 pour celui des Champs-Élysées; et si l'on y ajoute le restant des œuvres, plus ou moins « d'art », qui sont exposées, il atteint 4,879, pour le seul Palais de l'Industrie. Devant cet océan de produits intellectuels le visiteur se trouve en quelque sorte submergé. Armons-nous de patience et de persévérance afin de découvrir les toiles éparses des peintres étrangers qui viennent se former en France à nos écoles. La note générale est du reste assez bonne et l'on ne rencontre guère, parmi eux, de ces études qui sont un défi à l'idéal et au naturel.

Un jeune seigneur faisant sa cour à une jolie fermière se trouve en présence d'un retour de chasse assez inattendu. L'air penaud de la jeune femme, les regards narquois des chasseurs, rangés en ligne comme pour un défilé, sont rendus spirituellement et avec beaucoup de naturel par M. Alonzo Perez, sous la rubrique *Pincée*.

Que M. Bridgmann, un Américain, se fasse une conception particulière des bacchantes, montées sur des bêtes fauves ou exécutant une farandole endiablée en tenant des lionceaux dans les bras, cela se comprend, étant donné le caractère mythologique du sujet; mais pourquoi la nature arborescente présente-t-elle, sous son pinceau, de ces tonalités bizarres, assez semblables aux reflets de lumière perçant au travers de lanternes multicolores?

M. Gerson, de Varsovie, expose une *Vue de Fatra*. Sous un ciel à demi-couvert, qui donne un caractère morose à son paysage alpestre, l'auteur reproduit un site d'une des montagnes célèbres de la Hongrie.

Eos, de M. Bunny, de Melbourne, apparaît marchant sur les flots comme un fantôme. Des pêcheurs, couleur gris se muraille, loin d'être saisis par cette apparition, n'ont pas même l'air de l'apercevoir passant devant eux. Il est vrai pue la teinte brumeuse qui règne dans cette toile permet de supposer que l'apparition se produit dans une nuit sans lune.

Le *Gardien au temps des califes*, de M. Weisse, originaire de Bohème, est une étude très soignée d'intérieur arabe.

Digitized by Google

Le portrait de Mme C., de M. Weisz, un Hongrois, qui la représente assise dans un fauteuil et couverte d'un immense chapeau noir voilant le haut de la figure, se fait remarquer par l'habile facture de la toilette.

Très finement rendue, très léchée dans son ensemble est la dame qu'expose M. Willems, de Liège. Le petit chien noir qu'elle porte sous les bras est pris sur le vif; mais l'ensemble du tableau manque de relief. Le contraste saisissant avec cette toile est le portrait de femme de M. Wenker, de Strasbourg. La dame en toilette de bal qu'il expose est rendue avec plus de naturel; les plis sinueux de sa robe blanche ressortent avec beaucoup de justesse et sont peints de main de maître.

M. Santoro, de Naples, présente sous une lumière fort bien canalisée, un trio d'étameurs travaillant sous une sombre grange. Ces figures de bohémiens ont une expression farouche qui frappe et que fait ressortir encore le demi-jour sous lequel ils apparaissent, émergeant en quelque sorte au milieu de l'obscurité qui les entoure.

M. Th. Ralli, originaire de Grèce, a toujours le culte des sujets de sa patrie. Sa *Vendeuse de cierges*, assise sur un banc, a un air de béatitude bien oriental. Mais comme le costume des pays du Levant trompe à première vue, on se demande, en présence de cette figure un peu mâle, si cette vendeuse n'est pas un vendeur.

Quand l'orage éclate dans les montagnes les troupeaux battent en retraite vers leur abri. De même les cerfs gagnent leur reposée, comme le représente M. Ch. Stuart. Le rayon de pâle soleil qui perce encore les nuages jette une douce lumière sur ce verdoyant paysage des hauts pays, rendu avec un très juste sentiment des nuances.

Quelles petites figures éveillées et joyeuses que celles des trois enfants dont les *Contes de la grand'maman* captivent l'attention sous l'humble toit d'une chaumière. C'est pris sur le vif, et avec un naturel très grand, que M. A. Taljanski, de Varsovie, nous présente cette petite scène charmante.

M. A. Visconti, de Milan, s'est fait une spécialité dans la reproduction des objets d'art où il apporte un soin très méticuleux.

Dans une *Matinée musicale*, de M. Probst, de Vienne, petite audition intime d'un siècle passé, ce qu'il faut surtout regarder c'est le costume des seigneurs où tout est détaillé avec un souci très complet d'exactitude. C'est une véritable scène de genre.

Dans son précédent n° la *Revue Française* rappelait le souvenir de la

Digitized by Google

valeureuse défense des gardes nationaux de Rambervillers, en 1870. Cet épisode de nos luttes contre les Allemands a été pris pour sujet par M. J. Benoit-Lévy, qui représente les défenseurs de la cité lorraine pressés contre une barricade que l'ennemi est sur le point de déborder. Dans un angle, un garde-champêtre, calme et résolu, fait avec le plus grand sang-froid le coup de feu contre les Allemands. Des fenêtres les habitants tirent partout. Mais on se demande où l'auteur a placé les garde nationaux, car on ne distingue qu'un uniforme parmi les défenseurs rangés derrière la barricade.

Cette grande toile, qui occupe tout un fond de salle, représente le bourgmestre de Landsberg (Bavière) et son conseil en salle des séances. Le sujet n'est pas mal rendu par M. Herkomer, un Bavarois naturellement, qui pour être bien sûr de passer à la postérité en a fait hommage à la dite ville de Landsberg. Mais c'est un bien grand tableau pour une si petite ville et pour un si menu conseil !

M. G. Croegaert, d'Anvers, se révèle bon peintre de bibelots. Cette belle dame à robe écarlate et en manteau de velours rouge, qui est assise d'un air un peu soucieux entre une table et une étagère couverte de bibelots, a devant elle une magnifique gerbe de roses thé que le peintre a su rendre avec une expression des nuances qui lui fait honneur. Avec un peu de patience, il semble qu'on pourrait voir les boutons s'épanouir sous ses yeux.

Par ce temps de socialisme un peu à la mode il fallait bien un tableau dans ce genre. M. Luyten, un Hollandais, s'est chargé de nous le servir. Sous le titre de *Lutte pour la vie*, on aperçoit une mêlée d'ouvriers qui crient, se bousculent, cognent les uns sur les autres, montent sur des tables en se démenant. On ne comprendrait pas très bien le sens de cette scène sans un écriteau sur lequel sont ces mots : « Nous voulons du pain ». Une remarque se fait tout naturellement : c'est que les réclamants qui sont de solides gaillards, n'ont pas du tout l'air ou la tournure de pauvres diables souffrant de privations. Allons, M. Luyten, appelez cela de son vrai nom, cela sera plus naturel.

A. Micaud.

Digitized by Google

ÉTAT DU CONGO

LES TRAVAUX DU CHEMIN DE FER

Les Belges poursuivent avec une infatigable persévérance la création d'une voie d'accès à l'intérieur du Congo. Peu favorisés par la nature qui leur oppose d'insurmontables obstacles à l'embouchure d'une incomparable route fluviale de plusieurs milliers de kilomètres, ils ont entrepris de tourner les obstacles qu'ils ne peuvent vaincre de front, et d'ici peu d'années ils auront atteint le prix de leurs justes efforts. Le *Mouvement géographique*, de Bruxelles, a publié, sur le chemin de fer en construction, de Matadi à Léopoldville, et destiné à tourner les rapides du Congo, le rapport de la Commission d'enquête chargée de constater l'état des travaux. Nous en extrayons les renseignements suivants :

Au 30 janvier 1895, les 133 premiers kilomètres de la ligne étaient construits, pose de rails comprise. La rampe maxima admise était de 45 millimètres par mètre. Le rayon minimum admis pour la pose des courbes est de 50 mètres, ce qui a facilité la construction de la ligne dans les parties à nombreux escarpements, comme le long des rives du Congo et de la Mpozo.

De juin 1894 à juin 1895, il a été transporté, sur la partie exploitée de la ligne, 11.000 tonnes de marchandises, dont 1.000 pour le commerce. Depuis, le mouvement s'est accentué, et l'on évalue que le trafic actuel, pour le public, atteint environ 5.000 tonnes par an; cela est dû à l'ouverture de la section de Kengé à la Lufu.

En 1887, on évaluait la longueur totale de la ligne à 465 kilomètres; en tenant compte des réductions de longueurs que l'on obtiendra, la longueur totale ne dépassera guère 400 kil. Le pays à traverser est très accidenté, sauf sur 15 kil. compris dans la plaine sablonneuse qui borde le Stanley-Pool. D'après le Dr Cornet, la zone traversée comprend 3 régions géologiques : 1° celle de Bambesi à la Guvu, dans laquelle les terrassements seront faciles à exécuter, mais qui renferme peut-être quelques blocs de roches siliceuses; 2° celle de la Guvu à Tampa; 3° celle de la Tampa au delà du Stanley-Pool; dans ces deux dernières

Digitized by Google

régions, très sablonneuses, dominent des couches énormes de dépôts meubles ne présentant pas d'obstacle à la construction.

C'est la traversée des points de partage entre les bassins du Kouilu, de l'Inkissi et du Pool qui réclamera le plus de travaux. Le pont sur l'Inkissi aura une portée d'environ 100 mètres. Il y aura encore beaucoup de petits ponts à construire pour franchir les rivières et les ravins. On pourra, par contre, établir toute la ligne sans tunnels, ni viaducs au-dessus de la voie.

C'est près du village de Luvaka, au kilomètre 231, que la ligne atteindra son altitude maxima, 746 mètres. C'est à ce point que le chemin franchit la ligne de partage des eaux du bassin de l'Atlantique (colonie portugaise d'Angola), et de celui du haut Congo, autrement la ligne séparatrice du bassin du Kouilu de celui de l'Inkissé.

De juillet à octobre 1895, la progression des travaux a correspondu à un avancement annuel de plus de 70 kilomètres. A ce taux, la ligne serait achevée en 3 ans 1/2. D'ailleurs, l'avancement s'est accru d'année en année : la 1re année, on a fait 4 k. 5 ; la 2e 15 k. 8 ; la 3e 22 k. 7 ; la 4e 33 k. 2 ; la 5e 42 k. 1 ; la 6e 71 k. 1.

A partir de Kimpessé, le pays est plus fertile et plus peuplé ; les travaux se feront donc alors dans de meilleures conditions. En tenant compte de l'imprévu, on peut donc dire que dans 4 ans 1/2, c'est-à-dire en 1900, la ligne entière sera en exploitation.

Le coût kilométrique des travaux va sans cesse en s'abaissant. Après avoir été de 240.000, 144.000, 120.000 francs, le prix par kilomètre s'est abaissé à 100.000 fr. pour 1894-95. Le coût kilométrique de la ligne restant à construire n'atteindra pas 130.000 fr. On estime à une vingtaine de millions la somme nécessaire à l'achèvement de la ligne.

Tous les travaux sont exécutés par des noirs de la côte : Sénégalais, Sierra-Léonais, Accras, etc. Le noir indigène ne se fait que très difficilement au métier de terrassier. Il préfère la pose et l'ajustage de la voie ; presque tous ceux qui sont employés à ce travail sont des Congolais. Ce métier est, à leurs yeux, analogue au portage qu'ils font pour les caravanes. Les noirs sont distribués par brigades dans les chantiers, sous la direction d'un chef noir. Tous ceux qui y sont employés manient l'outil avec facilité. Le rapport indique même, chose surprenante, qu'ils apportent une grande assiduité au travail.

Afin d'assurer le succès de l'œuvre de pénétration au Congo une con-

Digitized by Google

vention est intervenue entre le gouvernement belge et la Cie du chemin de fer du Congo (convention du 26 mars modifiée par un acte additionnel du 10 avril 1896). Aux termes de cet accord la garantie de l'État belge est accordée pour l'émission d'obligations du chemin de fer. Soumise à la Chambre, cette convention a rencontré de nombreux adversaires et il a fallu toute l'insistance du Cabinet et l'intérêt que le roi Léopold porte aux questions congolaises pour en déterminer l'adoption (15 mai). La majorité n'a été que de 6 voix, mais le fait est acquis et l'avenir assuré.

Cette grande entreprise est donc en bonne voie d'achèvement, et le siècle ne s'achèvera sans doute pas sans en voir la fin. Pendant ce temps nous cherchons encore, dans notre Congo, quelle peut être la meilleure voie à suivre pour aller de Loango à Brazzaville, soit 30 jours actuellement. Lorsque les Belges atteindront le Stanley-Pool en 2 jours, il nous faudra sans doute encore environ 4 semaines pour effectuer le même trajet. Il est inutile de faire ressortir de quel côté se portera alors le trafic commercial de l'immense bassin du Congo.

B.

LES ÉCOLES FRANÇAISES A LA COTE D'AFRIQUE

L'extension de l'influence française ne se fera jamais d'une façon plus efficace que par la propagation de notre langue. C'est par elle que nos idées pénétreront, que notre commerce trouvera plus facilement des débouchés, que notre domination s'affermira. En Afrique, surtout, l'œuvre à accomplir est considérable. Le terrain d'action y est éminemment propice, car, dans les possessions françaises de la côte, nous n'avons à lutter contre aucune influence concurrente, mais seulement à faire œuvre d'initiative et d'activité. Malheureusement, le personnel enseignant est insuffisant, l'argent fait souvent défaut, et, non seulement les résultats obtenus, mais encore les efforts tentés jusqu'ici, sont loin d'être proportionnés à ce qu'ils devraient être. On en jugera par les renseignements ci-dessous, relatifs à chacune de nos colonies de l'Afrique occidentale et orientale.

Le *Sénégal* consacre 315.000 francs, soit seulement 1/10 de son bud-

Digitized by Google

get, à l'instruction publique, dont 100.000 francs à l'enseignement secondaire. 23 Frères de Ploërmel dirigent 4 écoles; 16 Dames de St-Joseph de Cluny en dirigent 2; 6 Dames de l'Immaculée-Conception, de Castres, en dirigent 2. Il y a, à St-Louis, 1 école laïque de garçons (1 instituteur, 2 adjoints, 10 moniteurs) et 1 de filles (1 institutrice et 1 sous-maîtresse). Les Pères du St-Esprit ont fondé d'autres écoles, notamment à Joal. La mission protestante évangélique en entretient à St-Louis et près de Dagana. Des cours du soir sont faits dans la plupart des écoles. 2.000 élèves des deux sexes reçoivent une instruction française, alors que 166.000 enfants sont en âge d'aller à l'école!

L'enseignement secondaire est représenté, à St-Louis, par une école secondaire confiée aux Frères de Ploërmel (1 directeur et 4 professeurs). 54.000 francs de bourses sont accordés aux jeunes Sénégalais pour achever leurs études en France.

Au *Soudan français*, quelques écoles ont été fondées depuis 1882, par nos officiers, avec le concours de l'*Alliance française*. Les premiers instituteurs ont été des sous-officiers et des soldats. Plusieurs de ces écoles ont été confiées, depuis, aux Pères du St-Esprit. Les seules écoles officielles existantes sont l'école des otages de Kayes et celle de Tombouctou.

En *Guinée française*, on ne dépense que 8.000 francs pour l'instruction, soit 1/108 du budget, consacrés à quelques secours aux écoles de Benty et de la Mellacorée, dirigées par les Pères du St-Esprit, qu'encourage l'*Alliance française*. La langue anglaise est, malheureusement, la plus répandue de cette côte.

La *Côte d'Ivoire* ne dépense que 10.000 francs, soit 1/60 de son budget pour l'enseignement. L'école d'Assinie est prospère, grâce à M. Jeand'heur.

Au *Dahomey*, on dépense 8.000 francs, soit 1/58 du budget, à l'instruction. Il y a 2 répétiteurs indigènes à Porto-Novo. L'école congréganiste du Grand-Popo est subventionnée. En 1893, des écoles ont été fondées à Dogba, Calavi, Godomey, Abomey, et confiées à des sous-officiers. Les Pères des Missions africaines de Lyon, subventionnés par l'*Alliance française*, enseignent le français à Porto-Novo, Ouidah, Grand-Popo.

Au *Congo français*, 42.900 francs, soit 1/40 du budget, sont employés à l'instruction publique. La majeure partie sert à subventionner les écoles de garçons et de filles fondées par les missions catholiques et pro-

Digitized by Google

testantes. Le reste est affecté à des bourses et des achats de prix. Il y a, à Libreville, 2 écoles de garçons, 1 école professionnelle de garçons et 1 école professionnelle de filles. Les autres écoles de garçons des missions catholiques sont celles de Batah, Dinguilah, Fernand-Vaz, Lambaréné, Mayumba, Loango, Linzolo, Brazzaville, Liranza, Bangui, Sette-Cama, Bouenza. Il y a des écoles de filles, dirigées par des religieuses dépendant de ces missions, à Lambaréné et Loango. Les écoles protestantes sont établies à Baraka, Lambaréné, Foulabifoum.

L'île de la *Réunion* consacre 786.571 francs à l'enseignement (dont 228.922 francs pour les enseignements secondaire et supérieur), soit 1/7 de son budget. Il y a un vice-recteur à St-Denis, un inspecteur primaire, un conseil de l'instruction primaire.

Le lycée de garçons de St-Denis a 35 pensionnaires et quelques boursiers; la majorité des élèves est externe. 12.125 francs sont consacrés à des bourses destinées à permettre aux jeunes créoles d'achever leurs études en France. Il n'y a ni lycée, ni collège, ni école normale de filles, mais il existe une école normale de garçons.

Le nombre des enfants en âge de fréquenter l'école est de 28.000, mais seulement 11.974 garçons et filles reçoivent l'instruction, dont 1.105 dans l'enseignement privé. Il y a 112 écoles primaires publiques, 49 de garçons (dont 42 laïques et 7 congréganistes), 52 de filles (dont 24 laïques et 28 congréganistes), 11 mixtes laïques. Il y a, en outre, 28 écoles privées, dont 9 congréganistes.

Le nombre des instituteurs laïques est de 79, celui des instituteurs congréganistes de 44, celui des institutrices laïques de 57, celui des institutrices congréganistes de 78. L'enseignement privé comprend 64 maîtres et maîtresses.

A *Madagascar*, les écoles françaises étaient toutes confessionnelles et dirigées par les Jésuites.

A *Diégo-Suarez*, les écoles ont été détruites par un cyclone et récemment reconstruites.

A *Mayotte*, la dépense pour l'enseignement n'est que de 5.751 francs, soit 1/15 du budget; il y a un instituteur laïque à Draoudzi et une école congréganiste de filles.

A *Nossi-Bé*, on dépense 1/17 du budget, soit 11.235 francs pour une école laïque à Helville, 1 école des Pères du St-Esprit et une école congréganiste de filles.

Digitized by Google

EXPLORATEURS ET VOYAGEURS

AFRIQUE

La mission *Hourst* (XXI, 241), composée outre son chef, de MM. Baudry, Bluzet et du père Hacquart, partie de Gourao le 3 janvier, arrivait le 11 à Kabara, avec le bateau en aluminium *Jules-Davoust* et le chaland *Aube*. Le 21 janvier, la mission quittait Kabara, le port de Tombouctou. Le 26 janvier elle se trouvait à Kagha, bien reçue par le frère du cheikh El Aouata, chef des Kountab et neveu d'El Bakay, le protecteur de Barth. El Aouata était alors en lutte avec les Kel Goschi, vers le N.-E., et ne devait rentrer à Kagha que quelques jours plus tard. (Kagha est un important village du Kountab situé, d'après la carte Vuillot, sur la rive droite du Niger, par 4°40' de longitude O, à 35 kil. de Kabara.)

M. *Nebout*, administrateur colonial, qui était en résidence à Kodiokofi, notre poste le plus avancé dans l'intérieur de la côte d'Ivoire, est tombé malade à Grand-Bassam et va rentrer en France. M. Nebout, s'est trouvé en contact avec les émissaires envoyés par Samory pour connaître les dispositions du gouvernement français. C'est lui qui les a amenés à Grand-Bassam.

L'administrateur *Gentil*, ancien enseigne de vaisseau, est parvenu, au prix des plus grandes difficultés, à transporter son petit vapeur *Léon Blot* de Loango à Brazzaville. Après l'avoir fait remonter à Brazzaville, il s'est dirigé sur l'Oubangui afin de se rapprocher le plus possible du bassin du Chari et d'atteindre le Gribingui. Primitivement, M. Gentil devait remonter la Sangha et reprendre, à partir de la Ouom, l'itinéraire projeté de la mission Clozel. Ce programme a été modifié et c'est sur un des affluents de droite de l'Oubangui, peut-être le Kémo, que la mission a dû établir sa base d'opérations.

Le commandant congolais *Lothaire*, poursuivi pour l'exécution irrégulière du mercanti anglais Stokes, a été acquitté par le tribunal de Boma. Le vice-consul anglais à Boma, a aussitôt interjeté appel du jugement.

Digitized by Google

Le sous-lieutenant belge *Miot*, ancien membre de l'expédition anti-esclavagiste Descamps, qui, parti de la côte orientale d'Afrique, s'était rendu au lac Tanganika, a gagné ensuite le Congo et, descendant ce fleuve, atteint Boma, sur l'Atlantique, ayant ainsi accompli une nouvelle traversée de l'Afrique. M. Miot, rentrant en Belgique, a débarqué à Anvers, le 14 mai 1896.

Le capitaine *Marchand*, ancien explorateur du Soudan et de la Côte d'Ivoire, est parti de Bordeaux en mai, chargé d'une mission dans le haut Oubangui. Le capitaine Cartolène-Barratier et le lieutenant Simon, de l'infanterie de marine, adjoints à l'expédition, partis précédemment, attendront M. Marchand à Loango.

La mission française *Versepuy*, partie de Zanzibar le 6 juillet 1895, avait eu près de Kikouyou un vif engagement avec des Massaï, qui venaient de massacrer une caravane de 1,200 hommes (XXI, 176). MM. Versepuy et de Romans ont repris le chemin de l'Ouganda, par le pays du Oua-Nandi et du Oua-Niga, contre lesquels opéraient des expéditions anglaises. Ils sont arrivés sains et saufs à Mengo, la capitale, et devaient en repartir à la fin de février pour se diriger sur le lac Albert-Edouard, puis, traversant la Semliki, redescendre au Congo en suivant le cours de la Lindi. Enfin, la mission espérait arriver à Brazzaville dans le courant du mois d'août, après avoir traversé l'Afrique de l'est à l'ouest.

ASIE

M. *A. Madrolle*, qui était à Ta-Tsien-Lou le 4 décembre 1895, n'a pu pénétrer au Tibet ; il a dû revenir à la côte et s'est rendu à l'île d'Haï-Nan, d'où il écrit le 29 mars 1896 qu'il allait explorer l'intérieur si peu connu de cette île.

L'explorateur suédois *Sven Hedin* (XX, 672), qui est depuis 2 ans en Asie centrale, a vainement essayé par trois fois d'atteindre le sommet du Tagharma (8.180 mèt.), point culminant du massif du Pamir, à l'angle N.-E. duquel il forme une sorte de belvédère colossal dominant la plaine de Kachgar élevée seulement de 1.200 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il a accompli, l'été dernier, la traversée du désert de Takla-Makan, qui s'étend entre le Yarkand-Daria et le Tchertchen-Daria, deux des branches principales du fleuve Tarim, la grande artère de

Digitized by Google

Kachgarie. D'après les nouvelles communiquées par M. Ed. Blanc, son compagnon de voyage en 1890-1891, le Dr Sven Hedin, pour cette traversée où il devait rester 3 semaines sans eau, avait emporté à dos de chameau, comme autrefois Rohlfs dans le désert de Libye, des réservoirs en tôle contenant de l'eau. Pendant cette traversée de 24 jours, 2 de ses hommes moururent de soif (les réservoirs ayant été mal remplis), ainsi que 4 chameaux. Il atteignit cependant, mais complètement exténué, la vallée du Khotan-Daria où il trouva de l'eau, mais point de vivres; aussi fut-ce avec les plus grandes peines qu'il atteignit une région habitée en se nourrissant exclusivement de têtards de grenouilles. Dans ce voyage à travers le désert il a perdu tous ses bagages et tous ses documents, clichés photographiques, collections, qui ont dû être abandonnés dans les sables. Aux dernières nouvelles, le Dr Sven Hedin avait atteint Korla, le 11 mars 1896.

On sait que M. Sven Hedin a l'intention de se diriger de Khotan, où il a fait un long séjour, sur Pékin, à travers le Tibet septentrional et la Chine. Mais avant d'effectuer ce grand voyage, il s'est porté sur Korla, d'où est datée sa dernière lettre, et sur Kerachar, avec retour sur Khotan par Thertchez, accomplissant ainsi un voyage absolument nouveau.

Le colonel russe *A. Wilkizki* poursuit l'exploration des côtes de la mer Glaciale arctique, qui n'ont pas été relevés depuis 1743. Déjà, en 1894-95, M. Wilkizki a relevé la côte de l'Ienisséi à l'Obi; il continue de ce fleuve jusqu'à la mer de Kara.

Digitized by Google

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES ET COLONIALES

AFRIQUE

Tunisie : *L'escadre française à Bizerte.* — Le 13 mai, l'escadre de la Méditérranée a jeté l'ancre à Bizerte. Les torpilleurs de haute mer et les croiseurs sont entrés successivement dans le chenal et ont jeté l'ancre dans la baie intérieure de Sebra (1). Les roches qui avaient empêché le passage, en 1895, des gros navires de l'escadre ayant été dérasées, le vaisseau-amiral *Brennus* et le cuirassé *Redoutable* sont entrés dans le canal. Les croiseurs *Troude*, *Wattignies*, *D'Iberville*, bientôt suivis par le *Redoutable*, franchirent même le barrage des pêcheries et vinrent évoluer dans le lac afin de bien démontrer sa parfaite navigabilité. Le 16 mai, l'amiral Gervais après avoir remis la croix de la Légion d'honneur à M. Couvreux, l'entrepreneur des travaux du port, quittait Bizerte avec l'escadre et y était remplacé le même jour par les 3 croiseurs composant l'École supérieure de marine.

Gambie. — *Travaux de délimitation.* — La commission française de délimitation de la Gambie est rentrée à Saint-Louis au commencement de mai après avoir achevé la détermination de la frontière Nord dans le Sabach-Sandial, le Saloum, le Niani, le Sandougou et le Ouli jusqu'à l'escale de Bagananko. Les opérations devaient être continuées sur la frontière Sud, qui touche aux possessions de la Casamance, dans le Kantora, le Firdou, etc. Mais la commission anglaise, ayant été éprouvée et réduite par la maladie, n'a pu continuer ses travaux et force a été d'interrompre la délimitation qui aurait été entièrement achevée sans ce contretemps. Les résultats obtenus sont, en général, favorables aux populations placées sous notre domination. La mission française était composée de M. Fargue, administrateur colonial, son président, et de MM. Dejussieu et Robert.

Sierra Leone. — *Travaux de délimitation.* — La commission anglo-française de délimitation entre Sierra Leone et la Guinée française, partie de Tembikounda, près du 8°, est parvenue à Yomaya, sur la grande Scarcie, à 1° environ au sud de Timbo, sur le 10° lat. N., après avoir exploré le Kouranko, Kalliéri, etc. Les commissaires ont appliqué sur le terrain les clauses de la convention de 1895. La source du Niger, au massif de Tembikounda, doit être reportée à 20 kilomètres plus au sud, à 9°, 5′ 20″ lat. N. La délimitation de la frontière entre la république de Liberia et la colonie anglaise de Sierra Leone a été achevée par le major Grant.

Dahomey-Lagos : *Délimitation.* — Le capitaine J. Plé, chef de la commission française de délimitation du Dahomey et de la colonie anglaise de Lagos, vient de rentrer en France. La délimitation, conforme à la convention

(1) Voir le plan de Bizerte, *Rev. Fr.* t. 20, p. 231.

Digitized by Google

du 10 août 1889, est aujourd'hui achevée. Dès le mois de juin 1890, une commission s'était mise à l'œuvre et ses travaux avaient été divisés en 3 sections : de la côte à la lagune de Porto-Novo ; de ce point à la crique d'Adjarra en suivant cette rivière ; de la crique au 9e parallèle. C'est sur cette 3e section, étendue de 270 kilomètres, tandis que les 2 autres n'en ont que 18, qu'ont porté les travaux de cette année.

Rhodesia : *Soulèvement des Matabélès.* — (XXI, 265). — L'insurrection des Matabélés dont on avait, à dessein peut-être, exagéré l'importance paraît devoir toucher à sa fin. Pendant tout le mois de mai, les insurgés n'ont point pris l'offensive et les opérations des colonnes de secours envoyées contre eux ont commencé. Lord Grey venant du Cap est arrivé avec une petite troupe à Boulouwayo après avoir traversé, sans avoir eu à combattre, la région au sud de cette ville. Une colonne de 600 hommes, qui avait quitté Mafeking le 25 avril, est entrée sans résistance à Boulouwayo. M. Cecil Rhodes, après avoir quitté Fort-Salisbury, est arrivé à Gouelo où il a formé une colonne destinée à opérer de concert avec la colonne Napier partie de Boulouwayo. Les deux troupes ont fait leur jonction près de Gouelo. Une autre colonne sous les ordres du colonel Plumer, partie de Boulouwayo le 24 mai, a eu plusieurs engagements avec les insurgés qui ont essuyé des pertes considérables ; celles des Anglais sont nulles. Les Matabélés sont aujourd'hui rejetés dans la région de Matoppo et leur soumission ne saurait tarder.

Transvaal : *Le procès des conjurés de Johannesburg.* — (XXI, 308). — Le gourvernement du Transvaal a commué en 15 années de prison la peine de mort prononcée contre les 4 principaux membres du comité des réformes. Tous les autres condamnés à l'emprisonnement ont été libérés (30 mai) à l'exception de 2 qui n'avaient pas voulu signer leur recours en grâce. Les amendes subsitent. La sentence du bannissement est maintenue ; toutefois elle sera suspendue pour les condamnés qui prendront l'engagement de ne pas s'immiscer dans la politique du Transvaal. Cet acte de clémence semble avoir produit une détente dans les rapports avec l'Angleterre. A la suite du procès, la publication faite à Pretoria d'un *Livre vert*, contenant les documents saisis dans les bagages de Jameson, a démontré, davantage encore, la complicité de M. C. Rhodes, dans le coup de main dirigé contre le Transvaal et les responsabilités encourues par plusieurs hauts personnages britanniques.

Le général Joubert a été élu vice-président de la République.

Madagascar : *Annexion à la France.* — La situation hybride établie jusqu'ici à Madagascar et qui n'est ni l'annexion ni le protectorat, va prochainement cesser. Le traité du 1er octobre 1895 n'avant pas été ratifié, la reine Ranavalo avait signé, le 18 janvier 1896, un acte unilatéral dans lequel elle disait avoir pris connaissance de la déclaration de prise de possession de l'île de Madagascar par le Gouvernement français, décla-

Digitized by Google

ration faite à la Chambre par le cabinet Bourgeois. Cette prise de possession de l'île ayant été notifiée, par dépêche du 11 février 1896, aux puissances, plusieurs de celles-ci, liées avec Madagascar par des traités antérieurs, ont demandé des éclaircissements sur la portée d'une prise de possession de fait qu'elles ne saisissaient pas très bien, au point de vue des conséquences qui pouvaient en résulter. Afin de faire disparaître d'une façon certaine les avantages que plusieurs puissances étrangères semblaient devoir invoquer à l'avantage de leurs nationaux en vertu de traités antérieurs, le Gouvernement a soumis le 30 mai au Parlement, qui le votera sans aucun doute, un projet de loi « déclarant colonie française l'île de Madagascar et les îles qui en dépendent ». Mais cette solution ne fera disparaître ni les lois, ni les usages, ni le statut personnel des habitants de l'île. La reine et les chefs indigènes conserveront leur titre, rang et autorité vis-à-vis des populations.

Brigandage (XXI, p. 309). — Les colonnes Combes et Oudri, envoyées de Tananarive contre les Fahavalos, n'ont obtenu que des succès relatifs, les brigands se dispersant au premier choc pour se reformer après le passage des colonnes. Les postes de tirailleurs échelonnés sur leur route ont des escarmouches continuelles. D'Anzozorobé, le colonel Combes s'est rendu à Ambatondrazaka, chef-lieu des Antsianaks, près du lac Alaotra, où la situation a été critique pendant plusieurs jours pour les 8 blancs qui s'y trouvaient. La colonne Combes comprenait des soldats malgaches, commandés par le prince Rahamatra ; mais au bout de quelques jours ce contingent était réduit à 10 hommes, les autres ayant déserté.

Les Fahavalos, qui n'ont jamais été aussi nombreux, ont été renforcés par les débris des anciennes troupes malgaches qui se dispersèrent en tous sens après la prise de Tananarive. Certains gouverneurs favorisent le mouvement que le manque de renseignements et de troupes suffisantes empêche de réprimer. Le colonel Combes au retour de son expédition a exprimé l'avis que les colonnes ne donneraient aucun résultat. Ce qu'il faut pour rétablir l'ordre c'est l'établissement de postes sur les points stratégiques les plus importants. Des milices indigènes bien encadrées rayonneraient autour de ces postes et auraient pour mission de veiller à la sécurité du pays dans une zone déterminée. C'est à l'aide de contre-guerillas qu'il sera possible d'avoir raison des Fahavalos, trop bien renseignés par les habitants pour être combattus autrement que par leurs propres armes.

Dans plusieurs provinces, en dehors de l'Imérina, la situation est très troublée. Les habitants las de la tyrannie des Hovas se soulèvent contre des fonctionnaires execrés et le mouvement, qui n'a rien d'hostile contre les Français, tourne vite au pillage et au brigandage.

Français massacrés. — Trois Français, MM. Duret de Brie, Grand. ingénieur civil, et T. Michaud, ont été massacrés par les Fahavalos, le 30 mars, à Manarintsoa, à environ 40 kilomètres au sud de Tananarive. Partis de cette ville au commencement de mars pour reconnaître les gisements mi-

Digitized by Google

niers de la région de Tsinjoarivo, sur l'Onibé, ils furent bien accueillis par les populations sédentaires. Mais leur présence fut signalée à des bandes de voleurs qui épièrent toutes leurs démarches. Avertis de ce dangereux voisinage ils résolurent de remonter de Tsinjoarivo à Tananarive. Mais les Fahavalos les suivirent et les rejoignirent le 29 mars. Quelques coups de feu furent échangés avec les agresseurs qui ne possédaient que 2 fusils et des armes blanches, Le 30 mars, dès l'aube, nos compatriotes poursuivirent leur route et arrivèrent à Manarintsoa épuisés de fatigues. Les habitants leur promirent de les protéger.

A midi apparurent environ 1.500 Fahavalos hurlant, sonnant de la trompe, brandissant des sagaies et montrant une centaine de fusils. Les rares habitants se postèrent autour de l'enceinte couverte par un fossé profond. Les 3 Français et leurs serviteurs disposaient de 6 fusils contre 100. L'échange des balles commence et dure jusqu'à 2 heures. A ce moment, un des assaillants qui s'est avancé en rampant sans avoir été vu, envoie à M. Duret de Brie une balle qui, traversant la poitrine. le blesse mortellement. Les habitants, démoralisés par la chûte du chef des blancs qu'on transporte dans une maison voisine, abandonnent la défense, et les Fahavalos font irruption dans le village par les 4 portes. Les assaillants se précipitent sur la maison où les blancs sont réfugiés et essayent d'en enfoncer la porte, Accueillis par une vive fusillade ils changent de tactique et mettent le feu au toit de chaume. Menacés d'être brûlés vifs ou asphyxiés les défenseurs se précipitent au dehors. L'interprète Clément est massacré.

MM. Grand et Michaud gagnent chacun une maison différente, d'où l'incendie les chasse encore une fois. Cinq fois de suite M. Grand répète la même manœuvre; atteint dans la rue, il est tué à coups de gourdin et de couteau. M. Michaud résiste encore de maison en maison jusqu'au moment où il est acculé au fossé de l'enceinte. Il y saute, y tue à bout portant deux des assaillants qui l'ont suivi et se lance éperduement dans la campagne. Mais là, sans abri. exténué, il est entouré par une douzaine de Fahavalos qui le percent de 20 coups de sagaie.

Un immense hurlement salue la victoire des brigands dont 50 cadavres sont étendus dans les rues de Manarintsoa, Les habitants qui ont donné asile à M. Duret de Brie sont impitoyablement mis à mort. Les bourjanes (porteurs) des blancs sont dépouillés de leurs vêtemants et chassés aussitôt à coups de bâton. Ils se hâtent de se diriger vers le nord, marchent toute la nuit et arrivent dans l'après-midi à Tananarive.

Le 4 avril, M. Laroche se rendit à Manarintsoa pour y chercher les dépouilles des victimes qui furent solennellement enterrées à Tananarive le 8 avril. Pendant la marche, des groupes de Fahavalos furent dispersés par quelques feux de salve.

Le chef des brigands de cette région, Rainibetsimisaraka, bien apparenté à Tananarive, est depuis dix ans la terreur des habitants auxquels il en impose par sa stature gigantesque. Sa tête a été mise à prix.

Digitized by Google

Un Belge et un Irlandais, MM. Mercier et Patrick Molyneux, ont été assassinés le 28 février par des brigands, près de Nossi-Bé, au S.-E. de Tananarive.

Protestants français. — Les rapports sont de plus en plus cordiaux entre la reine et les autorités françaises. Celles-ci ont assisté le jour de Pâques au baptême d'une nièce de Ranavalo. La cérémonie, qui se passait dans le temple de la reine, était célébré par le pasteur Lauga, un de ceux qui sont arrivés à Madagascar avec M. Laroche. Une correspondance adressée à la *Liberté* fait, à ce sujet, les réflexions suivantes : « Les Malgaches trouvent très curieux que des pasteurs protestants français soient venus ici et fassent concurrence aux catholiques. Ils sont encore bien plus étonnés de voir M. Laroche assister à toutes les cérémonies protestantes. Ils y voient une preuve que *nous ne voulons pas déplaire aux Anglais* et ceux-ci disent couramment qu'ils ont exigé de la France un résident protestant. Beaucoup de Malgaches qui seraient veuus à la religion catholique par politique, s'abstiennent, et dans les campagnes du sud, ce sont les populations catholiques qui sont opprimées par les gouverneurs indigènes protestants, au nom du réaident général protestant. »

On serait pourtant mal venu à croire que le zèle protestant de M. Laroche a désarmé les Anglais. Le 15 avril dernier. au temple protestant de Faravohitra, un pasteur méthodiste, dans son prêche, a excité les Malgaches contre les Français, disant qu'ils étaient des lâches de ne pas nous avoir tous exterminés lorsque nous étions si peu nombreux. Cette excitation se fait ausssi dans les villages et donne aux mouvements insurrectionnels un caractère anti-chrétien prononcé. En effet, partout où il y a des troubles, les temples ont été brûlés ou démolis par les rebelles. Il serait temps de rappeler aux prédicants anglais, qui n'ont jamais accepté notre domination qu'en apparence, que le temps où ils parlaient en maîtres à Madagascar est à jamais fini.

Les pertes du corps expéditionnaire. — Le ministère de la guerre a fait publier, le 12 mai, l'état des pertes subies pendant la campagne de Madagascar. Ainsi que la *Revue Française* l'a fait connaître dans son tableau des officiers décédés (t. XXI, p. 136), le chiffre de ces derniers s'élève à 35, dont 29 ont succombé à Madagascar, 4 en mer, 2 après rapatriement. Voici maintenant les pertes en sous-officiers et soldats subies par chaque corps des troupes de la guerre :

200e régt d'infanterie : 1.018 hommes, dont 789 décédés à Madagascar, 118 en mer, 82 après rapatriement et 29 disparus.

40e bat. de chasseurs : 506, dont 430 à Madagascar, 48 en mer, 27 après rapatriement, 1 disparu.

Régt d'Algérie (tirailleurs et légion étrangère) : 591, dont 492 à Madagascar, 35 en mer, 26 après rapatriement, 38 disparus.

Génie : 387, dont 309 à Madagascar, 50 en mer, 25 après rapatriement, 3 disparus.

Digitized by Google

38e régt d'artillerie : 351, dont 298 à Madagascar, 28 en mer, 20 après rapatriement, 5 disparus.

30e escadron du train : 250, dont 203 à Madagascar.

30e section d'infirmiers : 104 — 30e section d'administration : 92 — chasseurs d'Afrique : 39 — ouvriers d'artillerie : 26 — gendarmerie : 10 — artificiers : 5 — secrétaires d'état-major : 3.

Les pertes des troupes européennes de la marine ont été :

13e régt d'infanterie de marine : 577, dont 509 à Madagascar.

2e régt d'artillerie de marine : 148.

Equipages de la flotte ; 41.

Dans les troupes non européennes (haoussas, malgaches), le régiment colonial a perdu 309 hommes.

En totalisant ces pertes, on trouve : 3.417 hommes pour les troupes de la guerre. 772 pour les troupes blanches de la marine et 309 pour les troupes indigènes, ce qui fait un ensemble de 4.498 officiers et soldats, dont 4.189 Européens. Sur ce nombre 3.738 ont succombé à Madagascar, 407 en mer, 262 après rapatriement, 91 ont disparu.

Aux combattants, il faut ajouter les convoyeurs Kabyles, somalis, etc. qui ont perdu 1.094 hommes, dont 862 à Madagascar, 147 en mer et 85 après rapatriement. Pour ceux-là, la colonne des disparus est muette.

Le total général, en y comprenant les convoyeurs, s'élève à 5.592, dont 4.600 ont succombé à Madagascar même. Le nombre des soldats débarqués à Madagascar étant de 17.000 environ, le chiffre des morts a donc dépassé 25 0/0. La proportion est à peu près la même pour les convoyeurs. Jamais, dans aucun pays, une expédition coloniale n'a été aussi meurtrière, surtout si l'on considère qu'il n'y eut pas 30 hommes tués à l'ennemi.

Relève des troupes. — A la suite du vote des crédits demandés aux Chambres, il n'y aura plus, lorsque la nouvelle organisation sera achevée, que 3.000 hommes de troupes blanches à Madagascar. Le reste du corps d'occupation sera formé de 4.000 hommes de troupes malgaches ou soudanaises. Voici quelle sera la répartition du corps d'occupation :

A Tananarive, 2 bataillons d'infanterie de marine, 6 compagnies de tirailleurs algériens, 1 bataillon et 2 compagnies malgaches, plus l'artillerie et les services divers, soit près de 4.000 hommes.

A Diégo-Suarez, 1 compagnie d'infanterie de marine, 1 bataillon malgache et les compagnies disciplinaires.

A Tamatave, 1 compagnie d'infanterie de marine, 1 bataillon de tirailleurs haoussas, 1 compagnie malgache.

A Majunga, 1 compagnie d'infanterie de marine, 1 compagnie malgache, 1 compagnie de tirailleurs haoussas.

La relève des troupes se fait actuellement. Déjà, le 10 janvier 1896, 2 compagnies de tirailleurs algériens sont parties pour Madagascar.

Le 6 mars, 250 tirailleurs sénégalais ont débarqué à Tamatave.

Un bataillon de sénégalais et haoussas, commandant Dorr, récemment

Digitized by Google

recruté, est arrivé à Majunga le 28 mai sur le *Paraguay*, après avoir eu 9 décès en mer.

Le 10 avril, 120 hommes du 2e génie, sous la conduite de 7 officiers sont partis de Marseille, à titre de relève pour Tamatave, où ils doivent surveiller la construction des routes.

Le 25 avril, 70 officiers et 270 sous-officiers et soldats d'infanterie de marine, destinés à la relève des troupes ont pris passage à Marseille sur le *Djemnah*. Ce même paquebot a emmené aussi le personnel chargé de l'installation du service géographique, composé du commandant Verrier, chef de service, du capitaine Delcroix, chef de la brigade topographique et de 4 officiers.

Le 22 mai, s'est embarqué à Alger sur le *Liban*, un bataillon de relève, commandant Bonnet, composé de 2 compagnies du 1er et 2 compagnies du 2e tirailleurs. Les troupes comprenaient 36 officiers et 682 hommes. Ce départ a été précédé d'une horrible catastrophe. Le train portant les 2 compagnies du 2e tirailleurs venant de Mostaganem, s'est rencontré à Adelia, le 10 mai au soir, avec le train d'Alger. Sur 10 officiers, 7 sont morts à la suite de la collision : le commandant Lagarde, les capitaines Delebecque, Lamaignère, les 1ts Laurent, Godard, Pietri, le sous-lt Coutant; les 3 autres ont été légèrement blessés. Les obsèques des victimes ont eu lieu au milieu de démonstrations de touchante sympathie.

Le régiment d'Algérie sera, une fois la relève effectuée, commandé par le lt-colonel Hurstel, et ses 2 bataillons de tirailleurs, (le 2e n'ayant que 2 compagnies) sous les ordres des commandants Bonnet et Reynes.

Côte française des Somalis (Obock). — Depuis quelques mois le siège de la colonie d'Obock a été transféré de fait à Djibouti, où les paquebots des Messageries font maintenant escale. Un décret du 20 mai 1896 a régularisé cet état de choses et réuni les territoires d'Obock, de Tadjourah et des Danakils au protectorat des Somalis, sous le nom de Côte française des Somalis et dépendances, avec Djibouti comme chef-lieu.

Les Italiens en Abyssinie (t. xx, p. 313). *Adigrat debloqué et évacué.* — Au moment où une sanglante bataille semblait devoir se livrer entre Italiens et Abyssins, près d'Adigrat, la délivrance de cette place, où les vivres touchaient à leur fin, s'est opérée pacifiquement par suite d'un accord préalable entre les belligérants.

Le 2 mai, les Italiens, concentrés à Sénafé, se mirent en marche sur Adigrat avec les divisions Heusch et Delmayno. Le même jour, les bandes du ras Sebath furent délogées, après un léger engagement dans lequel les Italiens eurent 1 tué et 6 blessés, des positions qu'elles occupaient dans le défilé de Gunaguna, en avant de Dongolo. Ce dernier point fut occupé par les Italiens le 3 mai. Le 4, les communications étaient établies avec Adigrat, où le général Delmayno entra, pendant que le corps expéditionnaire s'établissait à Chersaber, à trois quarts d'heure d'Adigrat. Le major Prestinari,

Digitized by Google

commandant la place, fit aussitôt commencer l'évacuation des malades et des blessés. Il y avait 1.900 hommes dans le fort, le 4 au matin. Les positions occupées par les Abyssins, sur les hauteurs qui entourent Adigrat, de tous côtés étant très forte, le général Baldissera a préféré négocier avec le ras Mangascia, plutôt que d'engager une lutte dont l'issue était incertaine. Les Abyssins laissant le passage libre aux Italiens ont reporté leur camp sur le versant sud d'Adigrat sur les hauteurs qui dominent la place.

Aussitôt Adigrat délivré, le général Baldissera a invité les ras Mangascia, Sebath et Agos Tafari à lui remettre les prisonniers italiens qu'ils possédaient, menaçant, s'il n'était pas fait droit à sa demande. de mettre le pays à feu et à sang. Tafari remit aussitôt vingt prisonniers, dont un lieutenant, faits à Alequa. Sebath ayant répondu qu'il n'en avait pas, le colonel Stevani fut envoyé contre lui, détruisit quatre villages où on avait blessé 9 de ses Ascaris, et tua 12 hommes au ras, qui réussit pourtant à se dérober. Le ras Mangascia, après d'assez longues hésitations, fit remettre une centaine de prisonniers, les seuls restant au Tigré, tous les autres ayant été amenés au Choa par Ménélik.

Fin de la campagne. — A la suite de la libération d'Adigrat, le général Ricotti, ministre de la guerre, exposa au Parlement italien que si l'on voulait poursuivre la guerre à outrance, pour réduire Ménélick à l'impuissance, il faudrait dépenser un milliard et employer 150.000 hommes pendant deux ans. Pour s'emparer de toute l'Abyssinie, il faudrait un milliard et demi et cinq années. Aussi était-il d'avis de rentrer dans la ligne frontière d'Érythrée, formée par le Mareb et la Belesa, et, si l'on ne pouvait signer un traité de paix avec Ménélik, de rester dans le *statu quo*. La Chambre ayant approuvé ses déclarations, le général Ricotti ordonna d'abandonner entièrement Adigrat et de commencer aussitôt le rapatriement de la plus grande partie du corps expéditionnaire, où le typhus fait des ravages et dont le ravitaillement est toujours des plus difficiles. La campagne peut être considérée comme terminée.

OCÉANIE ET AMÉRIQUE

Australie occidentale : *Or.* — L'Australie occidentale, fort déshéritée jusqu'en ces dernières années à cause de son sol sablonneux et de sa sécheresse, est en voie de prospérité depuis que l'or y a été découvert.

Le premier gisement fut aperçu en 1882; dès 1886, on l'exploitait. En 1887, on découvrait l'or à Yilgarn, par 31° lat. S. et 117° long. E. Le district minier se trouve à 320 kilom. au N.-E. de Perth; il comprend une bande de 130 kilom. de terrains aurifères. Trois Compagnies principales les exploitent : la *Golden Valley*, au nord; la *Southern Cross*, au centre; la *Parkers Find*, au sud. A 185 kil. à l'est de Southern Cross ont été récemment trouvés de nouveaux gisements sur les bords de la rivière Murchison, ainsi qu'à Coolgardie. En 1894, il y avait 9 districts miniers. Celui de Coolgardie, le plus important, est malheureusement situé en pays stérile, malsain,

Digitized by Google

dépourvu d'eau et d'arbres, loin des villes; son principal centre porte le nom caractéristique de *Typhoïdville*, et l'immigration, d'abord très forte, a diminué par suite des désillusions qui se sont produites; néanmoins, cette cité, fondée en 1888, compte déjà, d'après le *Tour du Monde*, plus de 10.000 habitants. Elle a produit, en 1894, 400.000 onces d'or, tandis qu'Yilgarn n'en donne que 31.500.

La Nouvelle-Zélande — M. Pierre Leroy-Beaulieu a fait à la Société de géographie de Paris le récit d'un voyage qu'il a fait en Nouvelle-Zélande en août et septembre 1895. Située aux antipodes de l'Espagne et du golfe de Gascogne, à 32 jours de l'Europe par la voie d'Amérique qui est la plus rapide, cette colonie anglaise, grande comme la moitié de la France, est une terre de contrastes et d'étrangeté. La plus septentrionale des deux îles est le théâtre de phénomènes thermiques extraordinaires : le grand massif volcanique du Tongariro qui se dresse au centre de l'île, et dont l'un des anciens cratères, rempli par un lac tantôt gelé, tantôt bouillant, ne suffit pas à l'échappement des vapeurs souterraines qui se dégagent du sol de toutes parts dans les fumerolles, les geysers, les volcans de boue des bords du lac Rotorua. Les dépôts minéraux des sources chaudes ont formé en maints endroits de magnifiques terrasses dont les deux plus belles, la terrasse rose et la terrasse blanche, ont malheureusement disparu en 1886, dans une terrible éruption volcanique. Les grands glaciers, les lacs, les fjords plus beaux que ceux de la Norvège qui se trouvent à l'extrémité de l'île du sud dont le plus haut sommet s'élève à 3,700 mètres, ne sont pas moins intéressants que les volcans de l'île du nord.

Mais le grand charme de la Nouvelle-Zélande, c'est sa magnifique végétation d'arbres toujours verts dont le plus beau est le kauri et surtout l'exubérant sous-bois de fougères arborescentes grimpantes et rampantes. Ce pays, dont la colonisation ne remonte guère au delà de 50 ans, est aujourd'hui habité par une colonie active de 600,000 Européens, presque tous d'origine britannique. On y trouve des mines d'or importantes, mais la principale ressource du pays c'est l'élevage des moutons dont l'archipel contient plus de vingt millions et dont plusieurs centaines de mille sont chaque année abattus pour être expédiés en Europe à l'état de viande congelée. Mais ce n'est pas seulement aux viandes des antipodes que l'application du froid permet de venir lutter en Europe contre les produits indigènes; le beurre et même les œufs arrivent aussi sur les marchés européens grâce aux mêmes procédés. Les colons de la Nouvelle-Zélande, si entreprenants au point de vue économique, ne sont pas moins hardis au point de vue social : ils ont été les premiers à accorder aux femmes les mêmes droits politiques qu'aux hommes et celles-ci s'en servent avec ardeur.

A côté des colons se trouvent encore 40,000 des anciens indigènes, les Maoris qui décroissent lentement après avoir pendant de nombreuses années opposé la plus vive résistance aux Anglais. Quoiqu'ils fussent cannibales à cause sans doute de l'absence de tout mammifère dans l'archipel, ce

Digitized by Google

n'étaient pas des sauvages inférieurs. Grands, bronzés, mais non pas noirs, les traits presque européens, mais souvent défigurés par des tatouages d'une extrême complication, ils se rattachent à cette mystérieuse race polynésienne qui ne sera bientôt plus qu'un souvenir. Ils cultivaient la terre, tissaient les fibres du phormium dont ils confectionnaient leurs vêtements et se faisaient constamment la guerre. Fort intelligents, ils se civilisent au contact des Anglais, ils ont même des représentants au Parlement, dont l'un passe pour le meilleur orateur de cette assemblée. Mais encore quelques générations et ils auront été absorbés par la population européenne à l'avantage sans doute de la civilisation mais au détriment du pittoresque et de la poésie.

Nouvelle-Calédonie : *Colonisation.* — M. Feillet, gouverneur de la Nlle-Calédonie, dans un récent rapport, fait appel comme émigrants, pour la Nlle-Calédonie, aux cultivateurs, petits fermiers et métayers de France possédant un capital de 4.000 à 6.000 fr. Avec cette somme ils pourront acheter le premier fonds d'une basse-cour, quelques têtes de bétail, une vache, planter un jardin. Dans ces conditions leur vie matérielle sera assurée jusqu'à ce que le café, qu'on les engage à planter, arrive à sa période de rendement en 5 ans. Les colons mariés ont plus de chance de réussir, à cause de la main-d'œuvre. A ces émigrants, la colonie accorde gratuitement des concessions de 10 à 15 hectares de terres, moitié en terres propres à la culture du café, moitié en pâturages. Le passage gratuit est accordé jusqu'à Nouméa aux colons offrant des garanties d'aptitude et justifiant d'un capital de 5.000 fr. En exigeant cette condition, le gouverneur veut éviter les mécomptes de ceux qui partiraient sans aucune avance et qui, dans ce cas, commenceraient par être à la charge de la colonie.

L'excellence et l'égalité du climat de la Nlle-Calédonie, la fertilité du sol assurent un grand avenir aux agriculteurs qui viendront s'y établir. C'est à la colonisation agricole seule que s'adresse le gouverneur, et c'est la culture du café qui est représentée dans son rapport comme la plus rémunératrice. Plusieurs, plantations sont déjà en plein rendement et donnent un revenu évalué à 1.200 fr. l'hectare. La production totale est suffisante pour la consommation des 20.000 Européens de l'île et permet déjà une légère exportation qui, lorsqu'elle aura pris son essor, sera une source de richesse et une cause de rapide développement pour la colonie.

Les États-Unis et leur développement. — M. Paul Barré, notre collaborateur, a fait le 20 avril 1896, sous le patronage de la Société de géographie commerciale, de Bordeaux, à l'Athénée de cette ville, une conférence sur l'Amérique du Nord. La séance était présidée par M. J. Gebelin, vice-président, assisté de M. J. Manès, secrétaire général.

En 1787, la confédération des États-Unis de l'Amérique du Nord comprenait 13 États et le district fédéral ; elle se compose aujourd'hui de 48 États et 2 territoires (Alaska et territoire indien). La superficie totale est de

Digitized by Google

9.340.000 kilomètres carrés, soit 18 fois la France. La population est passée de 4 millions d'habitants en 1790, à 67 millions actuellement, ce qui indique que la population double tous les 26 ans environ, que depuis un siècle, elle s'est augmentée dans la proportion de 1 à 16 et que, si ce taux d'accroissement se maintient, les États-Unis auront, dans 70 ans, la population de l'Europe, en tenant compte de l'augmentation de cette dernière pendant le même laps de temps.

La population américaine se compose pour les 3/5 de Yankees d'origine anglaise, de 15 millions d'Allemands, 1.300.000 Français, un million d'Italiens, 1.500.000 Espagnols et Portugais, 800.000 Polonais, 8 millions de nègres émancipés en 1865, 200.000 Indiens (parqués dans les réserves), 100.000 Chinois, etc.

Les progrès de la population sont dus à la fois à une très forte natalité et à une immigration qui varie de 300.000 à 800.000 par an. Aussi l'augmentation de la population est-elle la plus forte du globe : sur 1.000 habitants, l'augmentation annuelle est de 25 habitants aux États-Unis, de 14 1/2 en Russie, de 9 1/2 en Allemagne, de 6 1/2 en Angleterre, de 1,7 seulement en France. Certaines villes ont eu une poussée féerique, comme Chicago, fondée en 1832 et qui a 1.400.000 habitants, comme Perry-City, fondée en 1894 et qui 3 jours après avait 10.000 habitants.

Les États-Unis s'acheminent à conquérir rapidement sur la terre le premier rang à tous les points de vue où ils ne l'ont pas encore atteint. C'est ainsi que la fortune publique des États-Unis (325 milliards contre 42 en 1850) les place bien avant l'Angleterre (250 milliards) et la France (225 milliards), que leur réseau ferré (290.000 kilomètres) est presque aussi étendu que celui de tous les autres pays réunis, que leur commerce extérieur (10.200 millions), le tonnage de leur marine marchande (2 millions de tonnes), leur production en houille (140 millions de tonnes), en fer (sept millions 800.000 tonnes) viennent immédiatement après les chiffres de l'Angleterre. Leurs animaux de ferme (163 millions de tête contre 46 en France), leur production en pétrole, coton, or, argent, céréales (1.100 millions d'hectolitres dont 222 en blé), etc., leur assure aussi un rang supérieur.

Les Américains sont en outre un peuple heureux qui, n'ayant guère d'ennemis à craindre, peuvent se contenter d'une armée permanente de 27.000 volontaires, ce qui représente 1 soldat sur 2.500 habitants, alors que le régime de la paix armée oblige la France à entretenir 1 soldat sur 65 habitants.

République Argentine : *Colonies juives.* — Une Société anonyme au capital de 50 millions, ayant à sa tête le baron Hirsch, a été fondée il y a quelques années pour envoyer des juifs d'Europe dans la République Argentine. Les diverses colonies israélites qui y ont été créées comprennent déjà, d'après le rapport de la Société, 1.222 familles établies surtout à Mauricio, Clara, Mosesville, San-Antonio et dans 14 autres centres fondés depuis deux ans. Ces colonies sont administrées par des représentants de la Société ; on

Digitized by Google

s'y occupe surtout d'agriculture. En 1894, il y avait 13.801 hectares ensemencés en blé et 1.240 en autres grains ; en 1895, le blé couvrait 14.137 hectares et les autres grains 4.073. La Société est propriétaire de 189.023 hectares, dont 20.000 seulement sont occupés ; elle a donc de vastes réserves pour les colons futurs.

Des écoles ont été fondées partout ; celle de Mauricio était fréquentée en août 1895 par 110 enfants et celle de Clara par 109 écoliers (dont 52 filles).

Les non-valeurs, parmi les nouveaux arrivants, n'excèdent pas, parait-il, 5 à 10 0/0.

EUROPE ET DIVERS.

Angleterre : *Le Canal de Manchester en 1895* (t. XIX, p. 107). — Le canal inauguré en 1894, entre la mer et Manchester, dont le coût n'a pas été moindre de 385 millions de francs, et qui devait, au dire de ses promoteurs, augmenter considérablement la richesse de cette ville au détriment de Liverpool, n'a pas réalisé complètement jusqu'ici les calculs primitifs, malgré les facilités offertes à la navigation de pouvoir effectuer ses transports sans transbordement jusqu'aux docks de Manchester, beaucoup de négociants ont encore préféré la voie ferrée qui relie Liverpool à Manchester. Cependant, les résultats de 1895 sont déjà plus encourageants que ceux de 1894, et l'outillage du canal ayant été complété, on espère rémunérer bientôt les capitaux employés.

Le trafic maritime du canal, qui avait été de 925 000 tonnes en 1894, s'est élevé en 1895 à 1 358 000 t. dont 1 087 000 t. pour le trafic maritime ; les recettes ont été, pour les trafics, les voyageurs et les locations diverses de près de 3 millions 1/2 de francs, soit une augmentation de 1 million ou 44 0/0 sur l'année précédente, ce qui est encore insuffisant pour payer les intérêts et amortir le capital engagé. Ajoutons que pour 1895, les recettes ont dépassé de 500 000 fr. les dépenses d'entretien.

Allemagne : *Canal de Kiel* (t. XX, p. 239, 446, 501). — Les Allemands ont fait grand bruit autour de l'inauguration, en 1895, du canal qui relie la Baltique à la mer du Nord. Cependant, les résultats des 8 premiers mois d'exploitation ne répondent nullement aux prévisions. Pendant ces 8 mois, 8.806 bâtiments jaugeant 976.478 tonnes ont traversé le canal, ne donnant que 605. 050 marks de recettes, alors qu'on avait prévu 5 millions de marks et 7 millions 1/2 de tonnes par an. D'ailleurs, le canal n'est fréquenté que par des navires de petites dimensions, tonnage moyen ne dépassant pas 110 tonnes.

Le canal de Kiel a évidemment pour l'Allemagne une valeur stratégique considérable, mais son influence économique sera très restreinte. Il constitue bien un raccourcissement notable de la distance pour les bâtiments allant d'une mer à l'autre, mais les armateurs se sont préoccupés aussi de leur avantage pécuniaire et préfèrent souvent prendre la voie libre des détroits qui, dans certains cas, ne leur occasionne qu'un retard de moins d'un jour, plutôt que d'avoir à payer des droits trop élevés.

Digitized by Google

Le gouvernement allemand, dans ces conditions, trompé dans son attente, serait disposé à modifier ses tarifs de passage par son canal et à en établir plusieurs catégories.

Quoi qu'il en soit, la première année d'exploitation du canal de Kiel aura nécessité plus de 3 millions de marks de frais d'exploitation, alors que les recettes n'atteindront pas cette année, 900.000 marks. Le budget de l'Empire devra combler le déficit.

Danemark : *Port franc de Copenhague.* — Nous avons indiqué (t. XX, p. 381 et 444) que pour lutter contre la concurrence du canal allemand de Kiel, les Danois avaient décrété la franchise du port de Copenhague, afin de compenser, par une très forte économie et des facilités de tous genres, l'avantage que les navires trouveraient à passer par la voie plus courte du canal allemand. Alors que cette dernière entreprise a été jusqu'ici, au point de vue financier, une déception pour l'Allemagne, le Danemark, au contraire, ne peut que se féliciter de l'initiative qu'il a su prendre avant même l'ouverture de la voie concurrente. L'importation du blé de la mer Noire, notamment, a été si abondante que l'espace a presque fait défaut et que de nouveaux magasins ont dû être bâtis. Copenhague est devenu, pour les pays scandinaves, l'entrepôt des cafés de Santos, Rio et Java, au détriment de Brême et Hambourg. Le commerce du bois dur s'y est également beaucoup développé, et des scieries nombreuses ont été établies, ainsi que des usines, fabriques, moulins, etc., dont plusieurs marchent à l'électricité.

Un nouveau service de Copenhague à Malmö a été inauguré en septembre 1895 et presque toutes les importations en Suède passent par Copenhague, de même que toutes les exportations de ce pays y transitent. Un certain nombre d'autres lignes ont été créées, rattachant le Danemark à l'Amérique du Sud, à New-York, la Nouvelle-Orléans, avec escales occasionnelles à Southampton et le Havre. Il est aussi question de créer vers l'Orient une ligne ayant son terminus à Copenhague et destinée à attirer sur ce point les importations des contrées orientales qui passent par Hambourg.

Pêches maritimes : *Enseignement professionnel et technique.* (Siège social, 25, quai Saint-Michel). — Cette Société, autorisée par arrêté ministériel du 16 mai 1895, a déjà créé deux écoles : l'une à Groix, l'autres aux Sables-d'Olonne. Une troisième s'ouvrira bientôt à Dieppe, sous les auspices de la Chambre de commerce.

Il serait à souhaiter qu'une École supérieure de pêche fut constituée à Boulogne-sur-Mer. L'importance de ce port de pêche justifie pleinement le choix de cette ville. Sa position entre la mer du Nord, où se pratique la pêche de la morue et celle du hareng, et la Manche, où se fait sur une grande échelle celle du maquereau, indépendamment la pêche côtière semble indiquer Boulogne comme le point où les expériences des diverses sortes de pêche peuvent être le plus utilement centralisées. E. M.

Digitized by Google

Médaille coloniale. — Le droit à l'obtention de la médaille coloniale est acquis aux militaires qui, d'octobre 1868 à avril 1889, ont pris part aux opérations effectuées en Nouvelle-Calédonie dans les circonscriptions d'Onayape, de Poucho et du nord-ouest de l'île. Il en est de même pour ceux qui ont pris part aux opérations effectuées au Soudan français du 21 novembre 1894 au 31 décembre 1895.

La médaille commémorative de l'expédition de Madagascar est acquise à tous les militaires présents dans l'île, du 3 déc. 1894 au 31 déc. 1895, et à ceux qui faisaient partie de l'escorte du résident général, du 26 oct. au 21 nov. 1894.

Réorganisation du ministère des colonies. — Sur la proposition de M. André Lebon, un décret du 23 mai a réorganisé l'administration centrale du ministère des colonies. Il est créé un secrétariat général comprenant le cabinet du ministre et le personnel. Les directions sont réduites de 4 à 3. La direction de la défense des colonies est supprimée et remplacée par un comité technique consultatif.

Sont nommés : secrétaire général, chargé en même temps de la direction de l'Afrique, M. Lagarde, gouverneur d'Obock; directeur de l'Asie, Amérique, Océanie, M. Roume; directeur de la comptabilité et des services pénitentiaires, M. de Lavergne; président du comité technique, le général Archinard (23 mai).

Petites nouvelles. — Par décrets du 14 mai 1896 sont nommés : Gouverneur de la Guyane, M. Danel, en remplacement de M. de Lamothe; gouverneur de 4e classe, chargé provisoirement du gouvernement de la Côte d'Ivoire, M. Mouttet en remplacement de M. Bertin décédé en mer en rentrant en France.

— En vertu d'un décret du 23 mai les nominations dans les ordres coloniaux devront être désormais soumises pour avis au conseil de l'ordre de la Légion d'honneur et proposées à la signature du Président de la République.

Le siège de Belfort, par L. Dussieux. 1 vol. in-16, 1 fr. 50. L. Cerf, éditeur. — La décoration de la Légion d'honneur récemment accordée à la ville de Belfort à l'occasion de la translation des restes des soldats morts pour la défense de cette ville en 1870-71, a redonné une actualité à l'ouvrage de M. Dussieux, le savant professeur honoraire à l'École de St-Cyr. De toutes les relations du siège, c'est celle qui se lit avec le plus de facilité et le plus d'intérêt, grâce à la simplicité du style et à l'attrait particulier avec lequel l'auteur, qui est un admirateur trop enthousiaste du colonel Denfert, à su présenter des faits d'un caractère technique. Des plans et des dessins permettent de suivre facilement la marche des opérations. Le petit volume de M. Dussieux est de ceux qui trouvent place dans une bibliothèque.

Le partage de l'Afrique, par le général Philebert, Lavauzelle, éditeur. — Dans une forte brochure, le général Philebert, qui est un partisan convaincu et éclairé de l'expansion française en Afrique et dont nos lecteurs ont pu apprécier plus d'une fois les articles, passe en revue le rôle de la France et de l'Angleterre dans la Méditerranée, l'importance de Bizerte et les moyens nécessaires pour effectuer la pénétration de l'Algérie au Soudan. Dans une 2e partie, il examine les ressources de l'Algérie en soldats et les moyens de créer et d'utiliser une réserve de tirailleurs. La compétence particulière du général Philebert sur toutes ces questions donne à son étude une haute valeur.

L'avenir de l'Afrique du Nord, par J. Saurin. Challamel, éditeur. — Cette notice, qui vient après beaucoup d'autres publiées par l'auteur sur la Tunisie, est la justification de la colonisation agricole française qui trouve dans l'Afrique du Nord un terrain d'avenir. Prêchant d'ailleurs d'exemple, M. Saurin, dont on ne saurait trop admirer le dévouement, a créé lui-même une série de fermes françaises qui peuvent

Digitized by Google

servir de modèle. Les enseignements que donne M. Saurin pour les colons et pour les capitalistes qui peuvent les encourager avec profit, sont de ceux qu'il faut répandre partout.

— Au moment où les événements d'Égypte attirent de nouveau l'attention, l'ouvrage, si intéressant par lui-même, du regretté Harry Alis : **Promenade en Égypte** (Hachette, éditeur) se recommande au lecteur soucieux de l'étude des choses d'Orient ou simplement amateur de curieuses descriptions ou de merveilles archéologiques. M. H. Alis qui a été jusqu'à Ouady-Halfa, à l'extrême frontière sud de l'Égypte, termine le récit de sa « Promenade » par des entretiens sur la question politique émanant de personnages de diverses nationalités.

Souvenirs d'escales et de traversées, par Gaston Dujarric. Librairie africaine, 27, rue Bonaparte, Paris. — M. G. Dujarric, ancien capitaine au long cours, rédacteur en chef du journal la *Géographie* a condensé en un élégant volume de 275 pages une série de souvenirs de voyages d'une lecture très attachante. Ce sont des nouvelles n'ayant aucun lien entre elles, mais qui ont la saveur particulière des choses vécues. M. G. Dujarric nous conduit notamment à Bombay, à Calcutta, à Madagascar, à Smyrne, à Constantinople, à Haïti, au Brésil, et partout il nous donne des détails, parfois piquants, mais toujours suggestifs, sur les mœurs exotiques. Ce livre instructif, souvent divertissant, mérite assurément d'être lu par tous les amis des voyages. P. Barré.

— Le ministère de la marine de Portugal (commissão de cartographia), vient de publier une belle carte en 4 feuilles, au 1/100.000e, des districts de **Benguela** et **Mossamedès**, dans la province d'Angola. Cette carte indique les itinéraires des principaux explorateurs portugais : Capello et Ivens, Serva Pinto, de Paiva, etc. Cette partie de l'Angola est celle où se porte la colonisation portugaise, notamment dans le district de Huilla, sur le haut Cunéné, etc. Mais combien d'autres parties de la carte sont encore vides de tout nom !

Le même service géographique publie la carte au 1/10.000e de la barre du rio Lieungo (M'Gondo) au Mozambique.

— Il vient de se fonder à Port-Louis (île Maurice), une **Société mauricienne de colonisation à Madagascar**, sous la présidence du Dr Clarencq. Cette Société, qui peut jouer un rôle important dans la colonisation de notre nouvelle possession, a pour but de faciliter l'émigration de ses membres à Madagascar, de leur donner un appui moral et une assistance pécuniaire, de recueillir tous les documents et tous les renseignements utiles sur Madagascar.

— Le comité Dupleix, fondé par M. Bonvalot, a désormais son organe régulier : *la France extérieure*, qui s'occupera, non seulement des questions asiatiques, son but principal, mais encore de toutes les questions relatives à l'expansion de la France au dehors. L'intelligente énergie de son fondateur ne peut que lui assurer une sérieuse influence.

— M. Mabyre a publié une *carte de France* au 1/1.000.000e où il lui a été possible d'indiquer tous les bureaux de poste, télégraphe, téléphone, courriers. Cette carte a déjà obtenu plusieurs récompenses dans les expositions et congrès.

Le Gérant, Édouard MARBEAU.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 9968-6-96. — (Encre Lorilleux).

Digitized by Google

LE TRANSVAAL EN 1895

SITUATION ET MINES D'OR

Il y a un an, lorsque la *Revue Française* (juillet 1895) exposait les progrès remarquables accomplis par le Transvaal au cours de l'année 1894, il n'était question que de mines d'or, de lancements de compagnies d'exploitation et de spéculation de tout genre. Depuis cette époque les mines d'or n'ont pas cessé d'attirer l'attention, d'une façon moins bruyante toutefois. Mais un autre élément a fixé sur l'Afrique du sud les regards fascinés par l'éclat de l'or, et le Transvaal, simple pays agricole et industriel jusque-là, a pris un rang des plus élevés dans le monde politique et diplomatique par suite du coup de main, avorté d'ailleurs, du flibustier Jameson. Cette invasion en pleine paix (1), la démonstration bruyante de l'empereur Guillaume II, les démêlés encore pendants aujourd'hui du Transvaal et de l'Angleterre à propos de la *Chartered Company* et de son directeur Cecil Rhodes, le procès des conjurés de Johannesburg, sont des événements encore présents à la mémoire. Mis à la mode par ses mines d'or, le Transvaal a maintenant conquis une célébrité politique indéniable.

Cette effervescence politique s'apaisera certainement avec le temps, et cela d'autant plus aisément que, à part quelques politiciens, tous les habitants de la République sud-africaine, Anglais aussi bien que Boërs, ont un intérêt primordial dans le développement et l'exploitation des richesses naturelles du pays. C'est là une source de revenus considérables pour l'État, et une source encore plus grande de richesse pour les compagnies exploitantes, dont quelques-uns des directeurs, hommes entreprenants et habiles, comme les Barnato, Beit, etc., ont édifié, avec une rapidité inouïe, une fortune colossale.

Comme les années précédentes, 1895 a vu augmenter, et dans des proportions encore plus fortes, la prospérité du Transvaal. L'industrie minière a pris un développement considérable, et le mouvement commercial qui en a été la résultante, a dépassé toutes les prévisions. L'extension des voies ferrées, la mise en exploitation de la ligne de Prétoria à la baie de Delagoa, dans les possessions portugaises, ont donné un essor inattendu au commerce et à l'exploitation agricole. L'immigration

(1) Voir *Rev. Fr.*, t. XXI, p. 89, *Les Boërs du Transvaal.*

Digitized by Google

n'a cessé de se produire, même pendant la période aiguë de la crise politique, et, bien qu'il soit difficile d'en dégager tous les éléments, on peut dire sans hésitation que la partie intelligente, instruite et capable de prendre une part importante dans des entreprises sérieuses était bien représentée dans le flot des arrivants. Le Transvaal est donc en bonne voie pour devenir une des régions les plus florissantes de l'Afrique du sud et la double crise minière et politique qui a sévi récemment aura eu son côté salutaire en marquant un temps d'arrêt nécessaire et en inoculant une dose de modération et de sagesse à des entreprises industrielles qui en avaient quelque peu besoin.

Le rapport, très détaillé, de M. Aubert, consul de France à Prétoria, que nous allons analyser, est très fourni de renseignements sur le développement du Transvaal en 1895. A l'encontre de celui de l'an dernier, qui ne fut pas sans faire quelque bruit, ce rapport est beaucoup plus réservé comme observations. M. Aubert s'est plutôt contenté de grouper tous les renseignements et tous les résultats connus. Bien que le manque volontaire d'appréciations de notre consul soit regrettable, son étude n'en présente pas moins un attrait encore très vif pour ceux qui s'intéressent aux choses du Transvaal, et ils sont aujourd'hui légion.

COMMERCE

L'année 1895 a été on ne peut plus favorable aux transactions commerciales. Les importations ont atteint 245.407.000 francs, au lieu de 161 millions l'année précédente, ce qui constitue une augmentation d'environ un tiers ou 84 millions. Sauf en 1891 et 1892, la progression a été constante depuis 10 ans et a marché à pas de géant. En 1886, les importations ne représentaient encore que 12 millions de francs. En 1887, elles sautent à près de 42 millions et dépassent 92 millions en 1890. Après avoir fléchi à 65 millions en 1891, elles montent à 87 en 1892 et s'élèvent les années suivantes à 134, 161 et 245 millions. Depuis 4 ans le mouvement ascensionnel est donc ininterrompu.

Par sa position géographique, ses ressources et la situation de ses trois grands ports : Capetown, Port-Elisabeth, East-London, la colonie du Cap a, dans le trafic du Transvaal, la part prépondérante. Cette part a été de plus de 172 millions de francs à l'importation, pour 1895, tandis que pour 1894, elle n'était que de 112 millions et 1/2, pour 1893, de 87 millions et 1/2, à l'époque où ses chemins de fer étaient encore à

Digitized by Google

assez grande distance du Transvaal, et seulement de 40 millions et 1/2 en 1892, alors que les transports se faisaient par bœufs.

Les importations par la voie de Natal continuent à baisser. Elles ont été de 24.559.000 fr., en 1895, contre 25.435.000, en 1894, près de 29 millions, en 1893, et 48 millions en 1892. L'absence de chemins de fer était alors très avantageuse pour le Natal que traversaient de nombreux convois en raison du peu de durée relative du trajet pour atteindre le Transvaal.

Par Delagoa, les importations ont atteint 24.978.000 fr., au lieu de 11 millions et 1/2 en 1894. Cet accroissement notable provient de la mise en exploitation de la ligne de Prétoria à Lourenço-Marquès, mais ne répond cependant pas, selon M. Aubert, aux espérances qu'avait fait naître l'ouverture du chemin de fer.

La république d'Orange a tiré un excellent parti de ses ressources agricoles, car ses importations au Transvaal ont atteint 23.165.000 fr., doublant et au delà le montant de ses importations en 1894 (11.351.000) et sextuplant celui de 1892, époque où les chemins de fer n'existaient pas dans l'État libre d'Orange.

Si l'on compare avec les deux années précédentes la proportion dans les importations de chacune de ces voies de pénétration, on trouve :

Pour le Cap : 65 0/0 en 1893, 69,9 0/0 en 1894, 70,4 0/0 en 1895 ;
Pour la colonie de Natal : 22 1/2, 15,8 et 10 0/0 ;
Pour Delagoa : 7 1/2, 7,2 et 10,2 0/0 ;
Pour l'État d'Orange : 6, 7,1 et 9,4 0/0.

En examinant les importations par pays de provenance, on trouve :

Europe : 150.733.000 francs (contre 98 1/2 en 1894) ;
Le Cap : 41.318.000 fr. (contre 28) ;
Natal : 17.930.000 fr. (contre 11) ;
Orange : 23.165.000 fr. (contre 11) ;
Delagoa : 6.002.000 fr. (contre 4) ;
Autres pays : 6.257.000 fr. (contre 2 millions).

Quant à la proportion des marchandises importées, elle est la suivante : Europe, 61,4 0/0 ; le Cap, 16,8 ; Natal, 7,3 ; Orange, 9,4 ; Delagoa, 2,5 ; autres pays (Amérique et Australie), 2,6. La proportion, comparée à l'année précédente, a été un peu plus favorable (1 0/0) pour l'Orange, l'Australie et l'Amérique ; elle a, par contre, baissé de 3 0/0 pour Natal.

Digitized by Google

Les articles européens et américains, que le Cap tire de ses entrepôts, forment une grande partie des importations de cette colonie. Les produits particuliers à celle-ci sont : les céréales, farines, fourrages, fruits, vins et alcools, voitures, etc.

En dehors des produits d'outre-mer, Natal importe ses thés, sucres, fruits, etc. ; l'État d'Orange, ses produits agricoles et horticoles, du bétail, etc.

Le Mozambique, ne produisant que de l'alcool et des farines, presque tous les objets importés par Delagoa sont de provenance européenne ou australienne.

L'Amérique envoie une grande quantité de marchandises agricoles et industrielles, des outils, meubles, bois de charpente, et des conserves de toute nature. L'Australie importe des farines, des bois et même du beurre conservé frais dans la glace.

Le produit des douanes suit la même progression que le trafic. De 11 millions de francs, en 1892, il s'est élevé à 17 millions en 1893, 20 en 1894, et a atteint 27.133.000 fr. en 1895.

Voici, parmi les produits importés en 1895, les articles les plus importants. Au 1er rang figurent les machines, mécaniques et outils, qui représentent 51 millions de francs, soit plus du 5e des importations totales. Viennent ensuite : les vêtements et la lingerie : 16 millions; les ouvrages en fer et le métal : 15.900.000 francs; la mercerie et les modes : 14 millions 3/4; le bétail : 12 millions; les boissons et spiritueux : 11 millions (dont 6 et 1/2 de spiritueux, 3 et 1/2 de vins — parmi lesquels 1 million de mousseux — et 1 million de bières); les objets importés par l'État : 9 millions; les ouvrages en cuir : 8 millions; les blés et farines : 7 m. et 1/2; le matériel de chemin de fer : 7 millions, etc.

Presque tous les articles accusent une augmentation. Celle-ci est surtout sensible pour les machines et outils (21 millions et 1/2) et les articles de mercerie et modes (6 millions et 1/2). Les objets de consommation ont tous bénéficié largement du développement du trafic. Mais les articles intellectuels font bien maigre figure à côté des objets matériels. C'est ainsi que les livres, cartes géographiques, musique, ne représentent qu'une valeur de 287.000 fr., les imprimés 75.900 fr. seulement. Par contre, les bonbons figurent pour 681.000 fr. (en augmentation de 256.000), et les seuls vins de Champagne pour

Digitized by Google

plus d'un million. Ce contraste ne doit rien avoir de surprenant, car les étrangers qui vont au Transvaal pour y faire une fortune rapide, font généralement bonne chère au moindre succès et ne s'adonnent point à l'étude. Aussi l'importation des boissons a-t-elle augmenté de moitié d'une année sur l'autre.

Trois articles seulement ont subi une diminution d'importation en 1895 : la dynamite importée pour compte particulier, conséquence du monopole; la houille, par suite de l'extension de l'industrie houillère locale, et le matériel de chemins de fer par suite de l'achèvement des principales lignes ferrées.

Si le commerce d'importation est facile à connaître, il n'en est pas de même du commerce d'exportation. Le chiffre ne pourra en être établi approximativement que lorsque les courants commerciaux auront pris l'habitude de suivre les voies ferrées.

COMMERCE FRANÇAIS

En ce qui concerne les intérêts français et leur développement, voici comment s'exprime M. Aubert dans son rapport :

« Le commerce français a fait des progrès incontestables dans la République sud-africaine; mais il est malheureusement impossible de les chiffrer. Il en sera toujours ainsi, et nos débouchés dans la République sud-africaine ne prendront pas un réel développement, tant qu'il n'existera pas de communications directes entre la France et la côte orientale d'Afrique, par où nos produits pourront pénétrer dans l'intérieur et être écoulés à chances égales avec les articles allemands et anglais. Nos grandes compagnies ont étudié différents projets; elles ont envoyé en Afrique des inspecteurs qui ont fait des enquêtes sommaires, et, sous prétexte qu'on ne pouvait pas leur assurer à l'avance une quantité de fret et de revenus déterminée, elles ont renoncé à l'entreprise. Une d'elles a même envoyé un vapeur à l'essai, croyant voir immédiatement affluer toutes les marchandises disponibles. Les négociants ne se sont naturellement pas souciés de rompre leurs anciennes relations pour profiter d'une occasion qui ne se renouvellerait peut-être pas, et la compagnie qui avait tenté la chose de s'écrier qu'elle avait bien jugé, qu'il n'y avait rien à faire.

Nos compagnies jouissent cependant de primes à la navigation ; il existe de nombreux éléments de fret entre la France et l'Afrique; à

Digitized by Google

la faveur d'un service régulier, nos relations avec ces contrées ne peuvent que se développer, comme se sont développées, grâce à la ligne de Hambourg par Naples à Natal, les transactions entre l'Allemagne, l'Italie et l'Afrique du sud; le nombre des voyageurs français et même étrangers ne peut qu'augmenter lorsqu'ils seront certains de trouver à bord de nos navires le confort et les avantages qui font défaut, la plupart du temps, sur les bâtiments rivaux.

Le bruit fait autour de mon rapport l'année dernière a eu, du moins, pour heureux résultat de révéler, pour ainsi dire, le Transvaal à nos commerçants, à nos industriels. Il n'y a jamais eu pareille affluence de Français à Johannesburg comme depuis six mois. Un des derniers vapeurs en a apporté une trentaine, banquiers, ingénieurs, journalistes, négociants, employés. Petit à petit une colonie se forme, elle ne peut que contribuer à produire un courant régulier d'affaires entre la métropole et l'Afrique du sud, en y introduisant ses goûts, ses besoins particuliers, de même que les Anglais, les Allemands, les Hollandais voient leur commerce augmenter précisément par les rapports qu'ils ouvrent ou entretiennent avec la mère patrie.

Il est regrettable, toutefois, que la plupart des agents et commerçants français qui cherchent à s'établir dans le pays, soient dépourvus de ressources suffisantes ou ne soient pas assez soutenus pour être en mesure d'entrer en concurrence avec les maisons rivales étrangères. Il faut lutter avec elles à armes égales, c'est-à-dire avec des capitaux. Les tentatives timides et faiblement appuyées sont condamnées d'avance à l'insuccès.

Nos négociants en vins ont dû remarquer, en consultant le tableau des importations, l'énorme quantité de vins du Cap qui a été introduite au Transvaal pendant l'année dernière. A quoi cela tient-il? Ces vins sont-ils donc tellement supérieurs aux vins d'Europe au point de leur être préférés par les consommateurs? Ils ne sont pas meilleurs, tant s'en faut, ils sont même ou trop sucrés, ou trop alcoolisés; mais ils sont moins chers. Tandis qu'une bouteille de vin du Cap coûte 2 à 3 fr., nos vins de Bordeaux ne peuvent pas se vendre à moins du double; dans les hôtels et les bars, on n'en trouve même pas à moins de 10 francs.

Les vins d'Europe ont à supporter les frais de transport par mer,

Digitized by Google

ce qui les rend évidemment plus chers. Mais il serait possible d'obvier à cet inconvénient en expédiant les vins par grandes quantités et en barriques, au lieu de les faire venir en caisses. On les ferait ensuite mettre en bouteilles, capsuler et étiqueter sur place. On pourrait, de cette façon, abaisser le prix de revient de moitié, au moins, surtout si, comme les Allemands et les Italiens qui nous font également une grande concurrence, nous avions un service direct de vapeurs sur la côte orientale d'Afrique.

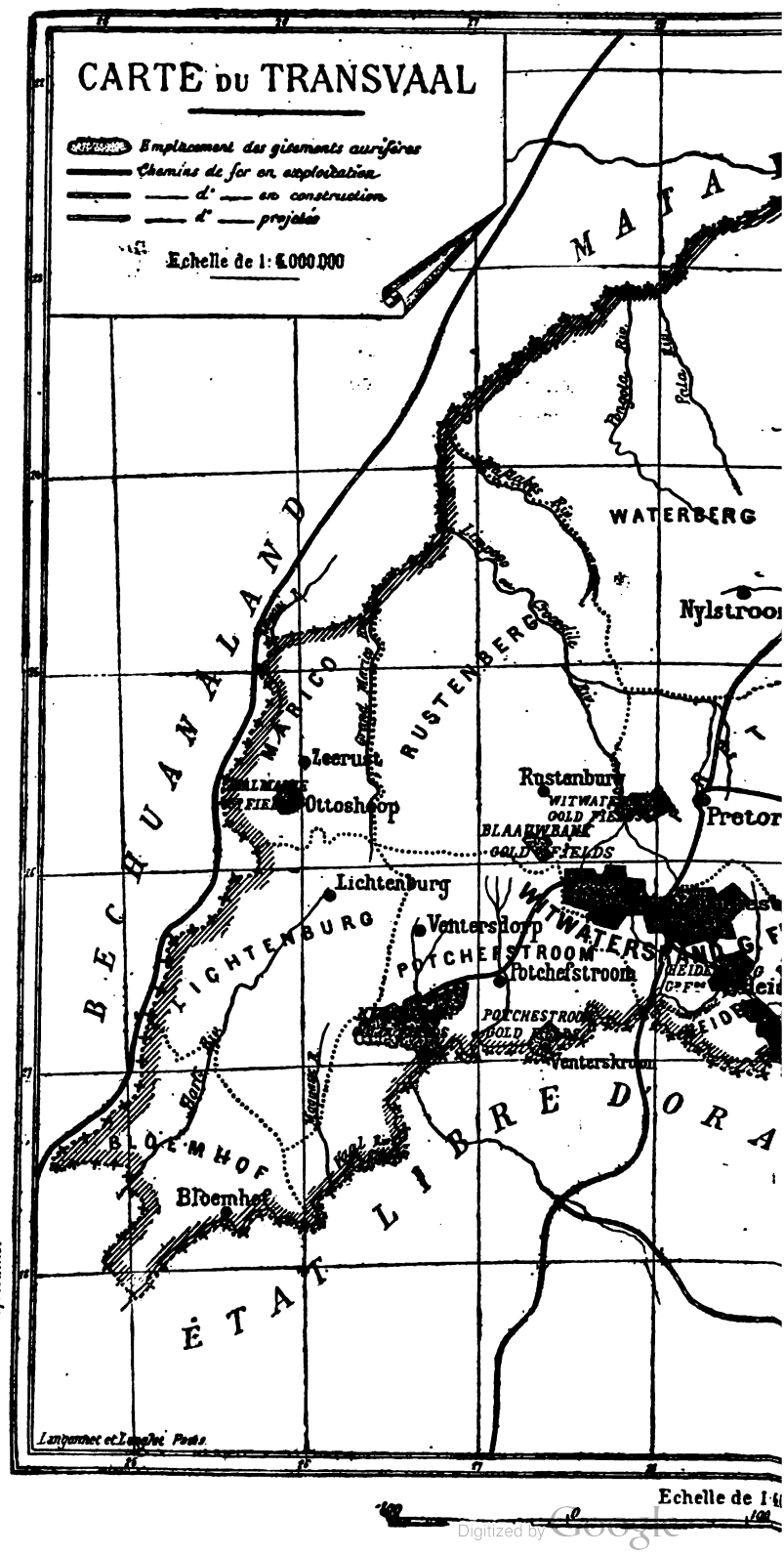
Il n'est, de même, pas de courrier qui ne m'apporte quelques lettres de maisons de Bordeaux ou de Cognac me demandant l'adresse d'un bon agent ou représentant pour le placement de leurs produits. A l'exception de trois ou quatre Français qui sont déjà en rapport avec des maisons françaises, il n'y a pas d'agents s'occupant du placement des vins et cognacs en Transvaal. Force m'est donc invariablement de répondre à ces demandes par l'envoi de l'adresse des quelques maisons de gros de Prétoria et de Johannesburg qui mettent, toutefois, régulièrement au panier toutes les lettres et les prix courants qui leur sont adressés en français et en monnaie française. Pour faire des affaires en vins et cognacs dans ce pays, comme en tous autres articles, d'ailleurs, il faut s'y établir avec un stock de marchandises et avoir un représentant actif, intelligent et parlant couramment l'anglais.

Je reçois aussi une quantité innombrable de demandes d'ingénieurs, d'employés, d'artisans, qui ont tous recours à moi pour se procurer une place ou se créer une situation en Transvaal. Je dois non moins invariablement décliner la responsabilité d'engager des personnes, souvent avec de la famille, dont je ne puis apprécier ni les capacités, ni les aptitudes, à venir tenter la fortune dans un pays où les conditions d'existence et de travail sont si différentes de celles de France, et où le commerce et l'industrie sont presque exclusivement entre les mains des Anglais *qui écartent systématiquement comme employés tout ce qui est étranger.* »

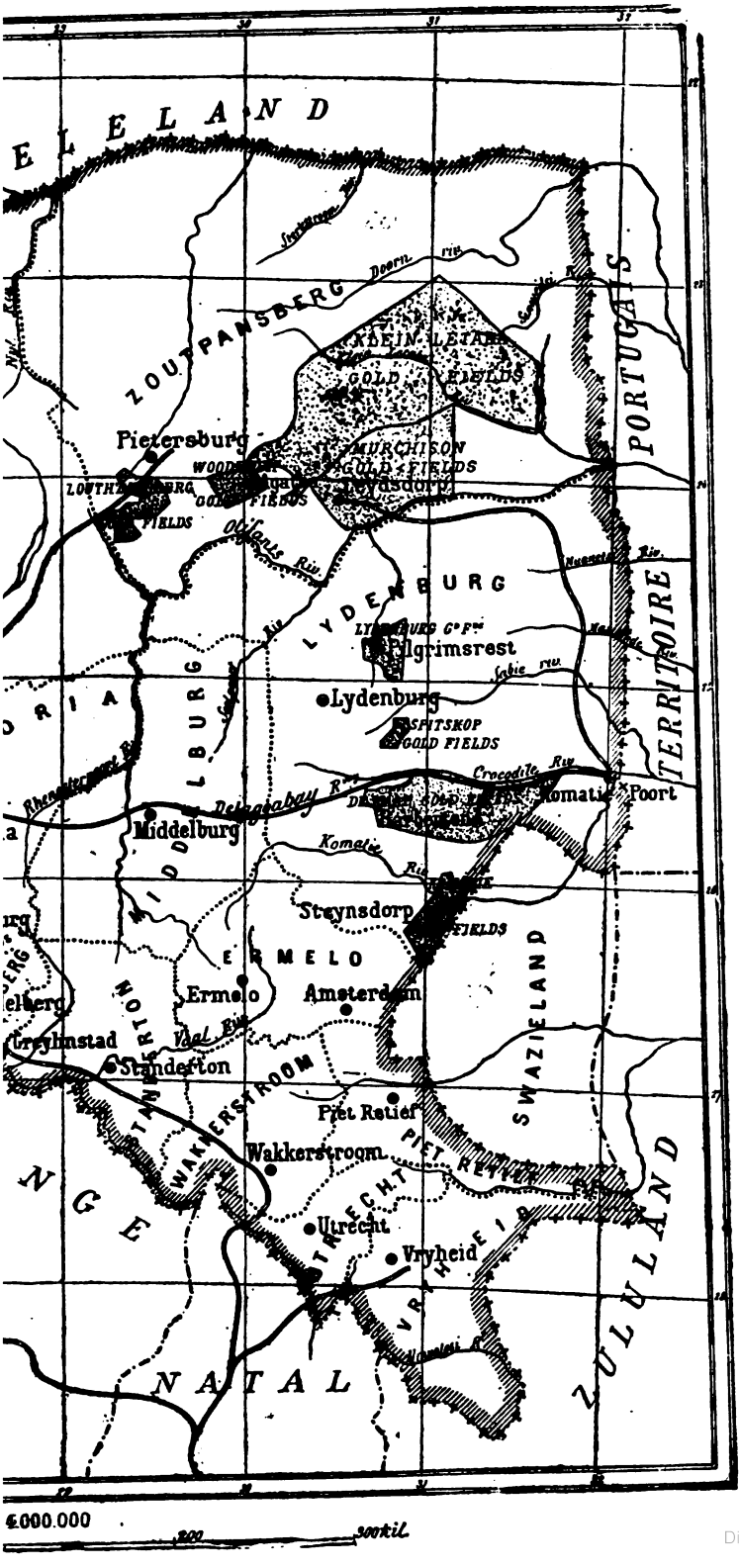
CHEMINS DE FER

La fin de l'année 1894 avait été marquée par l'ouverture de la ligne « Prétoria à Lourenço-Marquès », rattachant ainsi le Transvaal au port du littoral le plus rapproché. La fin de 1895 a été marquée par

Digitized by Google



Revue Sud-Africaine.



Digitized by Google

un autre rattachement : celui du réseau ferré du Transvaal à la ligne de Natal par suite de l'ouverture, au mois de décembre, de la section de Charlestown à Johannesburg par Standerton et Heidelberg. Ce rattachement était d'une importance capitale pour la colonie de Natal, qui avait vu ses importations au Transvaal tomber de 40 millions à 25, de 1892 à 1894, par suite de l'ouverture des lignes ferrées du Cap. Ce n'est que l'année suivante que l'on pourra juger de l'avantage que Natal aura pu tirer de la nouvelle ligne.

Le Transvaal est désormais rattaché aux trois grands ports de la colonie du Cap : Capetown, Port-Elizabeth et East-London, à Durban (Natal) et à Lourenço-Marquès (Mozambique). Ces 5 ports luttent à qui mieux mieux pour absorber la meilleure part du trafic du Transvaal.

C'est une compagnie hollandaise qui a construit et qui exploite le réseau ferré du Transvaal. Ce réseau comprend :

1° La ligne de Krugersdorp-Johannesburg-Springs, 82 kilomètres;

2° La ligne du Vaal à Johannesburg-Prétoria, 125 kil.;

3° La ligne de Prétoria à la frontière portugaise, 473 kil.;

4° La ligne nouvelle d'Elsburg à Charlestown (Natal), 254 kil.

Le matériel en circulation comprenait, au 1er janvier 1895, 99 locomotives, 96 voitures à voyageurs, 1.443 wagons à marchandises, 23 wagons divers.

En 1893, les recettes ont atteint 15.260.000 fr. (soit 45.275 fr. par kil. exploité) et les dépenses (non compris le service des intérêts) 6.397.000 fr. (soit 18.975 fr. par kil. exploité). L'excédent de recettes a donc été de 8.862.000 fr. En 1894, les recettes ont été de 19.934.000 fr., présentant un excédent de 10.228.000 fr. Enfin en 1895, l'ensemble des recettes a doublé, car il s'est élevé à 40.072.000 francs.

La Cie néerlandaise construit en régie, pour l'État, le prolongement de la ligne de Krugersdorp à Klerksdorp par Potchefstroom. L'embranchement desservant Barberton, près de la frontière portugaise et du Souaziland a été inauguré le 1er avril. La région minière de la vallée du Kaap en tirera certainement profit. Les études de la ligne du nord du Transvaal, qui de Prétoria doit atteindre Pietersburg par le district de Waterberg, sont achevées; le tracé est terminé et les travaux commenceront prochainement. La région que traversera ce chemin de fer est peu habitée; mais la construction de cette ligne permettra de pénétrer rapidement dans une partie fort peu accessible du Transvaal et de

Digitized by Google

maintenir plus facilement dans l'obéissance les tribus peu dociles du Zoutpansberg. Elle aura aussi pour conséquence de faciliter le recrutement des nègres de cette région pour les travaux des mines du Rand.

INDUSTRIE

La fabrique d'eau-de-vie de Hatherley, près de Prétoria, doit être florissante, si l'on en juge par le dividende de 20 0/0 qu'elle vient de distribuer; mais cette distillerie n'est point communicative sur la marche de ses affaires. Les brasseries de Prétoria et de Johannesburg sont prospères. La fabrique de dynamite a livré, en 1895, 151.000 caisses d'explosifs. Son usine, à Modderfontein, près Johannesburg, est presque terminée; elle occupe un terrain de 22 kilomètres carrés et est rattachée au chemin de fer par un embranchement de 8 kilomètres. Une fabrique de cyanure de potassium, qu'on emploie pour traiter les résidus aurifères, a été établie à Prétoria. Une fonderie à Johannesburg, des ateliers de réparation et de montage de machines, pour ne parler que des industries importantes, se forment et se développent peu à peu. Mais ces industries ont souvent besoin d'être perfectionnées et mieux connues; aussi existe-t-il encore une marge considérable pour les importations.

L'industrie des mines de houille a pris un développement important; la production de charbon s'est élevée à 1.152.000 tonnes, soit 400.000 tonnes de plus qu'en 1894. Le nombre des mines est de 38. Le groupe principal (16 mines) est celui du district de Boksburg; il a donné à lui seul 920.000 tonnes, qui sont employées dans les mines du Rand. Les houillères les plus importantes sont celles du *Transvaal Coal trusk*, qui ont produit 327.000 tonnes en un an, contre 266.000 pendant la période correspondante précédente.

La dernière mine de plomb argentifère encore en exploitation a suspendu tout travail en 1895, les bénéfices étant insuffisants pour couvrir les dépenses générales. Les travaux ne seront repris que s'il se produit sur le prix de l'argent une hausse suffisante pour rendre le travail rémunérateur.

MINES D'OR

Si la production des mines d'or avait suivi le même développement que le mouvement commercial, la progression serait considérable. Le rendement de 1895 a été de 2.509.851 onces (78.035 kilogrammes),

Digitized by Google

présentant une augmentation de 243.998 onces (7.587 kil.) sur l'année précédente. Un coup d'œil rétrospectif permettra de mesurer les progrès accomplis depuis 10 ans. En 1885, la production n'était encore que de 1.737 onces ou 54 kil.; elle atteignait 10.032 onces ou 312 kil. l'année suivante et 48.940 onces ou 1.522 kil. en 1887. A partir de ce moment, la production augmente rapidement et régulièrement : 279.600 onces ou 8.693 kil. en 1888 — 835.516 onces ou 25.977 kil. en 1891 — 1.289.498 onces ou 40.092 kil. en 1892 — 1.575.397 onces ou 48.981 kil. en 1893 — 2.265.853 onces ou 70.448 kil. en 1894.

C'est le Witwatersrand ou Rand qui tient et de beaucoup la tête de la production : 2.238.430 onces ou 69.595 kil., soit environ 88 0/0 du rendement total du Transvaal. Viennent ensuite les districts de Klerksdorp, 90.841 onces ou 2.825 kil., de Lydenburg et de Kaap, à peu près égaux (63.000 onces ou 1.960 kil.), de Heidelberg, etc.

Pendant l'année 1895 on a foré, d'après le rapport de l'ingénieur des mines de l'État, 133.417 mètres de galeries de mine et 48.228 mètres de puits, ce qui représente un travail considérable. On a extrait 4.377.000 tonnes de minerai et on en a broyé 3.903.000. Les résidus traités ont été de 3.250.000 tonnes. Le rendement des batteries a été de 1.636.000 onces, celui des résidus de 855.000 onces et celui des alluvions de 3.127 onces seulement. Le nombre des ouvriers employés aux mines a été de 7.523 blancs et 54.127 hommes de couleur.

Le rapport de M. Aubert donne le tableau détaillé de la production des mines d'or du Rand. C'est une longue énumération d'un caractère uniquement financier.

En dehors du Rand les autres districts progressent aussi, mais dans de moindres proportions. A l'ouest de Prétoria, on a découvert quelques filons aurifères, mais qui paraissent peu importants.

Dans le district de Klerksdorp et Potchefstroom la production est en sensible augmentation depuis 2 ans. De 25.000 onces, en 1893, elle a passé à 77.700, en 1894, et 90.800, en 1895. Six compagnies fonctionnent; la plus importante est la Buffelsdoorn.

A l'inverse des autres districts, la production des mines de la vallée du Kaap, de Moodie et de Komati, dont le chef-lieu est Barberton, se trouve être en décroissance d'un tiers sur 1894, et il faut remonter à 1891 pour trouver un rendement inférieur à celui de 1895. La part principale (les 2/3 environ) revient à la Sheba, qui supporte presque

Digitized by Google

exclusivement la diminution. Celle-ci résulte des dégâts causés par les inondations qui ont motivé une suspension de travail de plusieurs mois.

Le rendement, très faible d'ailleurs, du Zoutpansberg (8.726 onces ou 271 kil.), est aussi en légère diminution. La création d'un chemin de fer permettra seule le développement de cette région. Comme dans la vallée du Kaap, au début, la saison pluvieuse y est très pernicieuse pour les blancs qui, par suite, y vont peu.

La production des mines de Lydenburg, où travaillent 4 compagnies, a quelque peu augmenté. Ce district a produit plus de la moitié de l'or (1.746 onces) tiré des alluvions du Transvaal. A ce propos, un voyageur quelque peu fantaisiste a publié que les chercheurs d'or, faisant une ample moisson dans les sables des rivières, avaient extrait des alluvions, de 1873 à 1877, pour plus de 300 millions de francs d'or. L'invraisemblance de ce chiffre saute aux yeux en consultant le tableau des exportations d'or qui, de 1871 à 1880, n'accuse que 8 millions.

C'est le Witwatersrand qui est le centre de l'exploitation aurifère du Transvaal. Le rendement du Rand a été de 70.952 kilogrammes d'or, ne présentant qu'une légère progression de 504 kilog. sur 1894. Si l'on remonte à quelques années en arrière, il est facile de constater combien autrement rapide avait été la progression. En 1887, la production ne donnait que le chiffre infime de 787 kil.; mais dès l'année suivante elle dépassait 7.000. En 1890 elle était de 15.384; en 1892, de 37.643; en 1893, de 45.967. Le nombre des bocards ou pilons, employés pendant l'année, a varié de 2.250 en février, à 2.870 en novembre. Ils ont donné un produit de 46.794 kil. Quant aux résidus, leur rendement a été de 23.353 kil. (ou 751.141 onces d'or), soit 32 0/0 de la production totale et 2.461 kil. de plus qu'en 1894. C'est le procédé par cyanuration qui a donné le plus fort rendement (14.116 kil.). Les expériences pour le traitement des sous-résidus *(slimes)* et pour le broyage à sec des minerais aurifères n'ont pas encore donné de résultats concluants.

Suivant une estimation locale, Johannesburg avait à la fin de décembre 1895 une population de 136.000 habitants, faubourgs compris. Ces chiffres doivent être exagérés ou comprendre les nègres, car le district de Witwatersrand n'employait pour le travail des mines, sa grosse industrie, que 6.524 blancs et 45.287 nègres. Les salaires payés aux premiers ont dépassé 44 millions et ceux des seconds 45 et 1/2.

Au sujet de la main-d'œuvre indigène voici ce que dit M. Aubert :

Digitized by Google

« Le problème de la main-d'œuvre a incontestablement une importance vitale pour l'industrie minière ; mais il ne serait pas juste de rendre le gouvernement responsable du manque de travailleurs, qui se fait de plus en plus sentir par suite du développement extraordinaire qu'a pris l'exploitation des mines.

L'Afrique du Sud offre un champ illimité de recrutement d'ouvriers nègres. Le Basutoland, le Swazieland, le Zoulouland, le Transvaal, les colonies portugaises de la côte est possèdent une population noire pouvant être évaluée à plusieurs millions d'individus, qui pourrait aisément fournir les 50.000 travailleurs dont on a besoin, sans qu'on fût obligé d'avoir recours à l'importation de coolies chinois ou indiens, comme d'aucuns l'ont proposé.

Sans se poser en champion de la race noire, il faut cependant reconnaître que les nègres sont considérés comme des êtres qu'on peut traiter et exploiter à son gré. Nombre de mines sont tellement mal aménagées, si mal aérées, que les nègres y sont fréquemment asphyxiés ou doivent être remontés à la surface à moitié suffoqués. Dans d'autres, il existe à proximité de l'exploitation des cantines et des magasins, patronnés par les compagnies, où on pousse les nègres à dépenser tout leur argent pour les empêcher de s'amasser un petit pécule afin de les retenir plus longtemps ; ou bien on les oblige, dans le même but, à se pourvoir à des prix excessifs, dans les magasins des compagnies qui les emploient, de tous les objets qui sont nécessaires.

Au lieu de favoriser l'épargne et l'économie chez les nègres et d'encourager ainsi les autres à se décider à travailler, on les exploite de toutes les façons et, après quelques mois de travail, ils s'en retournent dans leurs tribus à peu près aussi pauvres que quand ils sont venus. Si le gouvernement intervient, on l'accuse de despotisme et d'atteinte à la liberté du commerce.

Je n'entends pas dire qu'il en soit partout ainsi. Au contraire, nombre d'entreprises ont soin de leurs nègres. Celles-là aussi manquent rarement de bras. Mais il suffit que quelque compagnie traite ses ouvriers de la façon que je viens d'indiquer pour que le recrutement des travailleurs soit entravé, compromis même. Car le nègre est très patient, il ne se plaint pas et supporte, à moins d'être poussé à bout et excité, tout ce qu'on lui fait endurer ; mais rentré chez lui il suppute ses bénéfices, voit qu'ils sont bien maigres ; il raconte ce qu'il a souffert, ce

Digitized by Google

qu'on lui a extorqué, et cela suffit pour empêcher toute une tribu de retourner dans les mines. Tous les agents recruteurs vous diront, de plus, qu'il leur est plus facile de recruter des nègres pour travailler à la surface. A quoi cela tient-il ?

C'est pour prévenir et remédier aux abus dont les nègres sont victimes que la colonie de Natal a institué une agence spéciale à Johannesburg afin de protéger les Zoulous qui y ont engagés. »

Le service des chemins de fer a pris également des mesures spéciales et nommé des conducteurs nègres pour empêcher les Cafres de tomber pendant le voyage entre les mains d'exploiteurs.

On n'a pas oublié que les *uitlanders* réclament, non seulement des droits politiques, mais encore des réformes économiques. M. Aubert fait ressortir l'exagération de beaucoup de ces réclamations en donnant, d'après les rapports des compagnies, le relevé des frais d'exploitation des principales entreprises du Rand dans ces dernières années. Il en résulte que ces frais ont toujours été en diminuant, malgré l'augmentation des difficultés d'exploitation des mines en avançant en profondeur. D'après le *Mining Journal*, de Johannesburg, le total des dividendes payés en 1895 a été de £ 3.994.044, soit 99.851.100 francs, contre £ 1.981.854, soit 49.546.350 fr. en 1894. Comment concilier cette augmentation considérable avec le fait que l'industrie est écrasée de charges et entravée dans son développement ?

Pendant l'année 1895, 536 compagnies ont vu le jour. Elles représentent à elles toutes un capital nominal de £ 77.545.470, soit 1 milliard 938.636.750 francs, pour l'exploitation de l'Afrique du sud et du Transvaal en particulier.

SITUATION FINANCIÈRE

L'essor considérable donné au mouvement commercial n'a pas été sans réagir heureusement sur les finances de l'État. Les recettes totales ont atteint 108.972.000 fr., et les dépenses 103.138.000 fr., ce qui laisse un excédent de 5.834.000 fr. En y joignant les excédents antérieurs, on arrive à 30.666.000 fr. en partie placés en valeurs de la Banque nationale, du chemin de fer, etc. Au premier rang des recettes budgétaires figurent les droits de douane (16 millions) et les licences d'explorateurs, d'emplacement, etc. (9.666.000 fr.). Sur une recette

Digitized by Google

totale de 40 millions, plus de 33 ont été fournis par les districts de Witwatersrand, Heidelberg et Krugersdorp.

Le mouvement télégraphique a donné lieu à l'envoi ou la réception de 1.705.000 dépêches. En 1885, il n'était que de 17.985; en 1887, il atteignait 271.000; en 1888, 666.000 et 1.269.000 en 1889. Depuis cette époque il n'avait fait qu'osciller autour de 1 million jusqu'à la hausse brusque de 1895. Il ne faut pas compter dans le chiffre de 1895 les messages télégraphiques en transit (583.000), ni les communications téléphoniques (1 million 100.000). Les recettes télégraphiques ont atteint 2.090.008 fr. Il a été reçu, en outre, 38.000 câblegrammes, et il en a été expédié 36.000.

Le service des postes a expédié ou reçu plus de 37 millions d'objets. Dans ce nombre figurent 23 millions de lettres, plus 600.000 lettres chargées. Il a été délivré des mandats pour 13 millions, mais il n'en a été payé que pour 4.685.000 fr. Les recettes de l'administration postale ont été de 3.150,000 fr., laissant un excédent de 888.000 francs.

De tout ce qui précède nous pouvons conclure hardiment en disant que la République sud-africaine est entrée dans une ère de prospérité remarquable. Son développement ne peut manquer de s'accentuer encore dans de fortes proportions et la présence à la tête des affaires du président Kruger, dont l'habileté, la prudence, la finesse diplomatique dissimulée sous un air de bonhomie, sont aujourd'hui universellement reconnues depuis l'affaire Jameson, est un gage de tranquillité pour le Transvaal et une garantie de paix pour l'Afrique du sud.

En dehors des capitaux français, très considérables, engagés dans les mines d'or (un milliard de francs environ), en dehors de la place importante que notre commerce peut prendre dans les affaires du Transvaal, il est un point de vue spécial auquel nous devons nous placer, et que la *Revue Française* ne saurait trop signaler depuis les événements accomplis dans l'océan Indien en 1895, c'est-à-dire depuis le jour où le drapeau français flotte à Tananarive. La prise de possession de Madagascar ne permet plus à la France de rester indifférente aux événements politiques qui se déroulent aux portes de sa nouvelle colonie, c'est-à-dire au Mozambique et au Transvaal. Il ne faut pas oublier que le seul câble aboutissant à Madagascar se rattache, par le Mozambique, au réseau général africain, et que Lourenço-Marquès, le

Digitized by Google

seul port véritable de la côte orientale d'Afrique, et le débouché le plus voisin de la mer du Transvaal, n'est qu'à 48 heures de Madagascar, c'est-à-dire à une distance à peu près égale à celle qui sépare Tamatave de la Réunion. A l'époque de la précédente campagne de Madagascar, on avait songé à appeler les Boërs à fournir un corps de troupes qui aurait rendu d'excellents services contre les Hovas. Aujourd'hui encore, la venue d'émigrants boërs dans la grande île, ou de vastes espaces pourraient être mis à leur disposition, assurerait à notre nouveau domaine des colons dont la qualité est indiscutable.

Au point de vue commercial, des rapports très importants peuvent et doivent s'établir entre le Transvaal et Madagascar, et il est regrettable qu'une ligne régulière de paquebots ne relie pas la baie de Delagoa aux services français qui desservent Madagascar. Le fret peut ne pas être abondant tout d'abord, mais la certitude d'un service régulier amènerait certainement un courant de transactions très appréciable. Le Transvaal produit peu, et l'étude ci-dessus a montré quelle était la valeur de ses importations. Madagascar peut lui envoyer en grande abondance du riz, du bétail, des bois (il en vient même de l'Amérique du nord !), etc. Le Transvaal peut donc être pour notre colonie un débouché précieux; mais il faut savoir profiter de l'occasion et ne pas laisser des étrangers, Anglais ou Allemands, tirer parti, une fois de plus, de notre apathie ou de notre indifférence.

C. DE LASALLE.

P. S. — On annonce que la Compagnie des Chargeurs réunis vient de décider la création d'une ligne nouvelle entre le Havre, Bordeaux et le Transvaal (par Lourenço-Marquès), d'où elle continuera pour Madagascar. Le premier départ aura lieu du Hâvre le 15 juillet prochain. On ne saurait qu'applaudir à cette initiative qui remplit pleinement les desiderata exprimés ci-dessus.

Digitized by Google

LE COMMERCE DE LA TUNISIE

EN 1894

Les négociations récemment entamées au sujet de la Tunisie entre la France et l'Italie, vont aboutir fatalement à l'abolition des privilèges de cette dernière puissance. La position commerciale de la Régence, vis-à-vis de l'Angleterre et de l'Italie, se présentait jusqu'ici, en effet, dans des conditions particulièrement avantageuses pour ces deux puissances (1). Cet état de choses va cesser prochainement, en partie tout au moins.

La Tunisie est liée vis-à-vis de l'Angleterre par un traité perpétuel conclu le 19 juillet 1875. Par la convention du 15 janvier 1896, concernant le Siam (article additionnel), l'Angleterre a *promis* d'entrer en pourparlers pour la conclusion d'un nouveau traité. Jusqu'ici, il faut s'en tenir à cette promesse; c'est là un produit britannique très répandu, qui coûte fort peu chez nos voisins et qui se place encore assez avantageusement, en France notamment.

Vis-à-vis de l'Italie, le traité conclu pour 28 ans avec la Tunisie arrive à expiration le 8 septembre 1896. La dénonciation de ce traité a été faite en temps utile en 1895, et, si une nouvelle convention commerciale n'est pas conclue, le droit commun sera appliqué aux produits italiens en Tunisie. Seule l'Italie a quelque intérêt à la conclusion de cette convention, et si la France accorde quelques avantages aux produits de la péninsule, il y a lieu de supposer que ce ne sera pas sans réciprocité.

La part de l'Angleterre dans le mouvement commercial d'ensemble de la Tunisie n'est que de 5 0/0; avec Malte ce chiffre s'élève à 15 1/2 0/0. Quant à l'Italie, son quotient commercial atteint 9 0/0. C'est peu, il est vrai; mais, à une époque où la lutte commerciale est la vie d'un peuple, il faut avant tout songer aux produits nationaux et ne pas accorder de faveurs à ceux de l'étranger.

Un exposé de la situation commerciale de la Tunisie pour 1894 (la dernière année dont les résultats détaillés aient été publiés) permettra

(1) Voir *Rev. Fr.*, sept. 1895, t. XX, p. 523.

Digitized by Google

de constater les progrès accomplis et l'accroissement de plus en plus sensible du mouvement commercial de la Régence. Ce développement est d'autant plus intéressant à étudier qu'il ne faut pas oublier que la Tunisie est placée sous le régime du protectorat et dans des conditions qui lui sont spéciales.

En 1893 (1), pour la première fois depuis que la Tunisie est sous le protectorat français, on avait constaté une diminution très sensible (8 millions de francs) du commerce extérieur de la Régence. Ce fait anormal, dû à la mauvaise récolte de l'année, n'a été que temporaire, car, en 1894, le mouvement commercial tunisien a repris son essor et a dépassé toutes les années antérieures. Le maximum avait été atteint en 1891 avec 77.668.000 fr.; en 1894, le commerce total se chiffre par 78.855.000 fr. C'est là une progression remarquable, car, en 1881, le mouvement commercial n'était que de 37 millions, et, en 1875, de 27 millions seulement.

Pour 1894, les importations en Tunisie ont été de 41.922.000 fr. (38.383.000 fr. en 1893) et les exportations tunisiennes de 36.932.000 fr. (29.685.000 en 1893). Il y a donc augmentation notable sous tous les rapports.

La part de la France dans le mouvement total est de 54,29 0/0, celle de l'Algérie de 10,13 0/0, celle de l'Italie de 9,34 0/0, celle de l'Angleterre de 5,33 0/0, celle de Malte de 10,33 0/0. Les importations en Tunisie viennent principalement de France (22.941.900 fr.), puis de Malte (6.023.000 fr.), d'Italie (4.199.000 fr.), d'Algérie (1.955.000 fr.), d'Angleterre (1.728.000 fr.), etc.

Les exportations sont dirigées surtout sur la France (19.874.000 fr.), l'Algérie (6.037.800 fr.), l'Italie (3.163.000 fr.), l'Angleterre (2 millions 573.000 fr.), Malte (2.119.000 fr.), etc.

La France vend donc plus à la Tunisie qu'elle ne lui achète, et se trouve notablement supérieure aux autres puissances pour le trafic avec la Régence. La France et l'Algérie réunies font 64,42 0/0 du trafic du pays, tandis que l'Angleterre et Malte réunies n'atteignent que 15,66 0/0, soit 4 fois moins que la France et l'Algérie. L'Italie ne figure que pour 9 0/0, soit le septième du chiffre d'affaires de la France et de l'Algérie en Tunisie.

---

(1) Voir *Rev. Fr.*, t. XX, p. 524 *Le Commerce de la Tunisie en 1893.*

Digitized by Google

En ce qui concerne l'Italie, il est bon de faire remarquer que ses rapports commerciaux avec la Tunisie suivent depuis quelques années une marche toujours, quoique irrégulièrement, ascendante. De 1892 à 1894, les importations italiennes dans la Régence, s'élèvent de la façon suivante : 2.926.000, 4.115.000 et 4.199.000 fr. Les exportations de la Régence en Italie, progressent également, mais d'une façon moins régulière. Pour la même période, elles atteignent 2.811.000 et 4.540.000 fr. mais fléchissent à 3.163.000, en 1894. Cette diminution dans les achats de l'Italie contraste avec la hausse continue de ses ventes. Les résultats de 1894 ont encore pour conséquence un renversement de position. En effet, les importations de l'Italie, qui avaient été toujours inférieures à ses exportations depuis quelques années, l'emportent cette fois, d'un tiers sur celles-ci.

Quant à l'Angleterre (Malte compris), son mouvement commercial, qui ne cessait de décliner depuis quelques années, s'est brusquement relevé en 1894. De 7 millions, en 1890, les importations anglo-maltaises étaient descendues à 5 en 1893 ; en 1894, elles remontent à 7.751.000 fr. Les exportations avaient décliné davantage encore : descendues de plus de 6 millions (1890) à 3 (1893), elles se relèvent à 4.692.000 fr., en 1894. Il y a donc, pour ces deux pays ayant un traité avec la Tunisie, un symptôme de relèvement dans les importations dont il faut tenir compte.

Les principaux produits exportés par la Tunisie en 1894, ont été : les huiles d'olive (7.622.000 fr.), le blé (6.327.000), les animaux vivants (6.119.000), l'orge (3.877.000), puis les marbres, pierres, minerais, filaments, tiges, tissus de soie, poils, laine, crins, coton, chéchias, teintures, tannins, produits de la pêche, éponges, peaux, dattes, vins, bois.

Les importations comprennent notamment : les tissus (6.954.000 fr.), la farine de froment. orge, gruaux, etc. (5.189.000), le froment, l'orge, l'avoine, le maïs, etc. (2.853.000), les sucres (2.068.000), puis des objets divers, de la lingerie, des vêtements, de la coutellerie, ferronnerie, des peaux, des bois, du café, du thé, de la fonte, du fer, de l'acier, de la soie, du tabac, etc. L'importation des céréales varie sensiblement suivant l'état de la récolte. Le froment vient surtout de Russie et de France, le maïs de France et l'orge en majeure partie de Russie.

La France ne prend encore qu'une part insuffisante à la fourniture des tissus, environ 1 million 1/2 sur 7, le principal article d'importa-

Digitized by Google

tion en Tunisie. Les tissus de laine et de soie sont surtout fournis par la France, mais l'Angleterre tient une place prépondérante pour les tissus de coton, de beaucoup les plus répandus. C'est ainsi qu'elle importe de ces derniers pour 1.189.000 fr. directement et pour 3.666.000 fr. par Malte. Ce seul article représente du reste les 2/3 de l'importation anglaise directe et plus de la moitié de celle de Malte.

La France achète surtout à la Tunisie : l'huile d'olive (7.045.000 fr.), le blé (5.632.000 fr.), l'orge (2.250.000 fr.), les bestiaux, les vins, les éponges, les peaux, etc. etc. La Tunisie nous achète principalement : gruaux, semoules et farine de froment (5.134.000 fr.), tissus (1.498.000 fr.), sucres, coutellerie, cafés, machines, peaux, soies, rails, etc.

Les huiles d'olive et de grignon sont, avec les céréales, le produit d'exportation par excellence de la Régence. L'exportation des huiles n'a fait que progresser dans ces dernières années, sauf en l'année de disette 1893. Sur 7 millions 1/2, elle a été de 7 millions pour la France, soit 92 0/0. Ce produit est l'avenir de toute une région de la Tunisie.

Sur les 10 millions 1/2 de céréales exportées, il y a 6.327.000 fr. de froment et 3.877,000 fr. d'orge. L'avoine, que ne cultivent pas les Arabes, ne compte encore que pour 250.000 fr. Ce sont la France et l'Algérie qui prennent la presque totalité de cette exportation, environ 90 0/0. Il y a quelques années, l'Angleterre prenait la majeure partie de l'orge tunisienne; actuellement, elle n'en prend plus que le quart. Grâce à la loi douanière du 19 juillet 1890, la France occupe aujourd'hui une situation prépondérante et a pris la place de l'Angleterre et de l'Italie.

Le manque de fourrages succédant à une année de mauvaise récolte a amené une augmentation considérable dans l'exportation des animaux vivants (6.119.000 fr. en 1894, contre 1.571.000 fr. en 1893). C'est là un fait purement accidentel, ce produit, comme les céréales, étant sujet à de très fortes variations suivant l'état des récoltes.

L'alfa est un des produits spéciaux de la Régence qu'il importe de signaler. L'Angleterre est presque seule à acheter ce produit (1.283.000 fr. sur une exportation totale de 1.457.000). L'alfa, qui pousse comme la mauvaise herbe, ne demande qu'à être arraché. Ce produit naturel a malheureusement perdu 50 0/0 de sa valeur depuis 10 ans, c'est-à-dire depuis que l'on fabrique de plus en plus du papier avec du bois et aussi en raison de la concurrence de l'Algérie et de la Tripolitaine.

Digitized by Google

Le mouvement de la navigation dans les ports tunisiens a suivi la progression du trafic. En 1894, 9,088 navires sont entrés ou sortis dans ces ports, avec un tonnage de 2,010,690 tonnes (contre 1,830,000, en 1893), dont 1,091,795 tonnes françaises, 703,353 tonnes italiennes, 112,496 tonnes anglaises, 35,665 tonnes tunisiennes. Sur 1893, il y a une augmentation de 61,000 tonnes françaises, 94,000 italiennes et 27,000 anglaises. La plus forte augmentation, totale et proportionnelle, est donc à l'avantage de l'Italie. Bien que le mouvement commercial de celle-ci soit inférieur de plus d'un tiers à celui de l'Angleterre et de Malte, le tonnage italien est 6 fois plus élevé que le tonnage anglo-maltais. Cela tient surtout à ce que les ports tunisiens sont régulièrement desservis par une ligne de navigation italienne, tandis qu'aucune ligne anglaise n'a de service régulier sur les côtes de la Régence.

Ces navires ont débarqué 244,000 tonnes de marchandises en Tunisie et en ont embarqué 188.862 tonnes.

Le port de Tunis-La Goulette a vu, en 1894, 1,365 navires, ayant un mouvement de 141,809 tonnes, à l'entrée. et de 69,470, à la sortie;

Le port de Sousse, 1,092 navires avec 35,550 et 38,060 tonnes ;

Le port de Sfax, 2,098 navires avec 19,160 et 26,030 t. ;

Le port de Gabès, 672 navires avec 11,930 et 10,870 t. ;

Le port de Bizerte, 343 navires avec 16,650 et 3,450 t. ;

Le port de Mehdia, 932 navires avec 2,590 et 9,570 t. ;

Le port de Monastir, 519 navires avec 5,570 et 5,300 t. ;

Le port de Tabarca, 305 navires avec 3,400 et 7,060 tonnes.

Les autres ports, qui sont par ordre d'importance, S'Kira, Djerba, Zarzis, Hammamet, Kerkennah, Kebbia et Porto Farina, ont un tonnage total variant entre 9,300 et 134 tonnes. Grâce à une année de bonnes récoltes le mouvement des sorties a considérablement augmenté dans certains ports ; ainsi, il a doublé pour Sfax et triplé pour Sousse.

Le mouvement des passagers (non compris les militaires) a été de 41,300 à l'arrivée (inférieur de plus de 10,000 à 1893), et de 79,700 au départ (supérieur de 30,000 à 1893).

Ainsi donc on ne peut que considérer avec satisfaction les résultats commerciaux de 1894. L'occupation française a fait prendre à la Tunisie un essor remarquable, mais il ne faudrait pas non plus vouloir aller trop vite et entraver, par la création de nouveaux impôts, un mouvement d'expansion qui aurait été encore bien plus fécond si la

Digitized by Google

question du régime douanier et celle de la construction des chemins de fer n'étaient restées en suspens pendant une dizaine d'années. Il est certain que, depuis 15 ans que le protectorat existe, les anciens impôts ont suffi à faire face à toutes les dépenses ordinaires. Bien plus, ils ont permis de créer un fonds de réserve, de dépenser, sans recourir au moindre emprunt, 20 millions pour les ports, de commencer la construction d'un réseau de chemins de fer et d'établir une série de grandes routes à travers le pays. En présence de tous ces résultats, on conçoit le vif émoi causé à la population lorsqu'on a annoncé la création de nouveaux impôts. La crainte d'une extension sensible du fonctionnarisme, déjà très puissant, n'a pas peu contribué à amener de vives protestations contre ces nouveaux impôts.

Il est un autre point noir qui inquiète la colonie : la sécurité laisse à désirer plus que jamais (1). Au début du protectorat elle était complète : elle ne l'est plus maintenant. Les crimes contre les colons restent trop souvent impunis et les repris de justice italiens semblent se donner rendez-vous en Tunisie. La police est insuffisante, les gendarmes trop peu nombreux et d'ailleurs très occupés par l'autorité militaire, ce qui ne leur permet de consacrer qu'une faible partie de leur temps à la surveillance du pays. Pourquoi, en présence de cet état de choses n'autoriserait-t-on pas la création de gardes-champêtres et de gardes particuliers que les propriétaires réclament depuis longtemps ?

Pourquoi aussi, ne restreindrait-t-on pas et ne surveillerait-t-on pas l'immigration italienne, afin d'en éliminer les mauvais éléments, trop nombreux, qu'elle renferme ? Les Américains nous donnent l'exemple en refusant de laisser débarquer aux Etats-Unis les vieillards, les infirmes, les gens sans ressources, etc., même ceux qui ont un contrat de travail. Inspirons-nous de ce qu'il y a bon dans leur réglementation pour défendre l'accès de la Tunisie aux condamnés et aux gens sans aveu qui nous viennent d'Italie. La mesure est élémentaire ; il est vraiment singulier qu'on n'ait pas encore cherché à l'appliquer.

Gabriel Vasco.

(1) *Economiste français*, 6 juin 1896.

Digitized by Google

LE MASSACRE DE LA MISSION MORÈS

Le Sahara vient de faire de nouvelles victimes, et d'inscrire le nom du marquis de Morès et de ses compagnons à la liste déjà longue qui forme le martyrologe des Français au grand désert. Après Flatters, Palat, Camille Douls, pour ne citer que les derniers, le marquis de Morès tombe par trahison et guet-apens — comme ses devanciers du reste — sous les coups des Touareg ou de leurs affidés. C'est une perte.

Esprit entreprenant, audacieux, chevaleresque, le marquis de Morès était un de ces hommes qui réalisent de grandes choses lorsqu'ils ne sont pas étouffés dans les limites étroites de notre civilisation moderne. A une autre époque il eût sans doute accompli les exploits qui illustrèrent les *conquistadores* qui, avec une poignée dh'ommes, donnèrent l'Amérique à l'Espagne.

Depuis plusieurs années, le marquis de Morès travaillait en vue d'ouvrir le Soudan, par le Sahara, aux caravanes françaises et de lutter contre l'influence anglaise qui se faisait sentir indirectement dans le désert des deux côtés de nos possessions africaines, par le Maroc et la Tripolitaine. Persuadé que le traité conclu en 1860 à Ghadamès par MM. Mircher et de Polignac était toujours observé par les Touareg, il cherchait depuis assez longtemps à organiser une expédition au centre de l'Afrique. Il pensait que les populations musulmanes lui réserveraient bon accueil et l'aideraient à pousser jusqu'au lac Tchad. Il y a trois ans déjà, il devait, disent les *Débats*, partir du Sud algérien; mais certaines difficultés surgirent qui le forcèrent à ajourner son voyage pour l'effectuer, il y a quelques mois seulement, du sud de la Tunisie.

Son projet consistait principalement dans l'envoi au Soudan de caravanes tunisiennes. Aussi s'adressa-t-il tout d'abord à la chambre mixte de commerce et d'agriculture de Sousse pour lui demander son appui.

Ce projet, qui d'ailleurs fut pris en considération par la chambre de commerce et d'agriculture de Sousse, était complété par des propositions émanant de M. Goguyer, qui, poursuivant une œuvre semblable, s'était associé aux efforts du marquis de Morès. Ces propositions peuvent être considérées comme le programme d'action auquel l'expédition devait s'attacher. En voici les principaux articles :

Digitized by Google

1° Admission en transit, à la douane de Gabès, pour commencer, des marchandises qui doivent être réexportées vers l'intérieur du Sahara et le Soudan.

2° Aménagement d'un port de commerce à Bougherara, puis déplacement, au profit de ce port, de l'admission en transit, qui est demandée provisoirement pour Gabès.

3° Ouverture d'une voie carrossable, qui passe le plus près possible de la frontière de Tripolitaine, pour une raison à exposer ci-après, ayant, de plus, le mérite de traverser avec le plus petit effort le massif montagneux situé entre la mer et le Sahara. Ces deux conditions paraissent remplies par une ligne qui suivrait en majeure partie le lit du Khaoui-Lagered. De plus, la région ainsi traversée est relativement riche en eaux et généralement propre à être colonisée.

4° Création d'un marché Romada ou Kecira, hors des tribus arabisées qui inspirent de la défiance aux Berbers du Sahara, commerçants des oasis ou pasteurs ou convoyeurs nomades, et sur le bord des pays où les transports à dos de chameau commençent à être le plus avantageux.

5° Institution d'une zone douanière neutre entre la route susindiquée et la frontière, zone qui sera très étroite, si la route est telle qu'il a été dit, et où il y a si peu de population que la perte causée de ce chef au fisc tunisien sera pour ainsi dire nulle.

6° Demande au gouvernement français de l'admission en franchise, à Marseille, des cuirs soudanais qui arriveraient par la voie susindiquée, en vue d'assurer le fret de retour aux convoyeurs qui feront les transports entre le golfe de Gabès et le Soudan.

7° Propagande parmi les commerçantes indigènes de Tunis et des principales villes de Tunisie à l'effet de recueillir des souscriptions en nature pour la première caravane.

8° Propagande parmi les populations sahariennes de la région qui dépend topographiquement du golfe de Gabès, à l'effet de les convaincre que la nouvelle voie commerciale à ouvrir leur profitera surtout à elles, que les Européens ne leur feront jamais concurrence dans l'aride et brûlant Sahara ni dans le fiévreux Soudan, mais se contenteront de louer leurs chameliers et de commanditer leurs commerçants.

9° Subvention du gouvernement tunisien à l'effet de participer aux frais d'une mission politique et scientifique qui serait adjointe à la première caravane et demande au gouvernement français de supporter le reste de ces frais.

L'expédition avait quitté Gabès à la fin de mai avec un important chargement en marchandises et en argent. Le marquis de Morès était le seul Européen de la caravane qui comptait une quarantaine de Tunisiens, hommes d'escorte ou convoyeurs. La colonne se dirigea d'abord sur Beresof, poste avancé au sud du chott El-Djerid ; mais, arrivée à Kabili, elle changea brusquement de route, sur de fausses indications données à son chef, et s'orienta sur Ghadamès. Le marquis de Morès se dirigea sur Sinaoun, poste turc de la Tripolitaine, au N.-E. de Ghadamès, d'où il revint vers l'ouest sur El-Ouatia, en suivant la route des puits.

A El-Ouatia, M. de Morès se laissa convaincre par les Touareg et les Chaambas qui rejoignaient peu à peu la colonne, faisant mille protestations. Il crut que le meilleur moyen de traverser les tribus enne-

Digitized by Google

mies était de se faire escorter par quelques-uns d'entre-eux, et, croyant à la bonne foi des Touareg et aux protestations des Chaambas dissidents auxquels il aurait promis l'aman, il congédia son escorte de Tunisiens qu'il avait engagée à Gabès, ne gardant que 8 d'entre eux.

Le marquis de Morès partit d'El-Ouatia le 8 juin pour Ghadamès; mais il conçut des soupçons presque aussitôt en voyant la mauvaise qualité des chameaux fournis par les Touareg. Il changea alors d'itinéraire, voulant retourner à Sinaoun. Les Touareg et les Chaambas, qui probablement comptaient faire leur coup en plein désert, résolurent alors le massacre.

Ces renseignements ont été donnés par les trente compagnons de M. de Morès congédiés à El-Ouatia. Quant aux détails du massacre, ils ont été donnés par Ali ben Zemerli, un des survivants. Voici le récit de la marche de l'expédition qu'a fait ce dernier à son retour en Tunisie.

La caravane quitta Djeneien le 31 mai. Le 1er et le 2 juin elle dut camper sans avoir trouvé d'eau. Le 3, elle arrive au puits d'El-Ouatia. L'interprète Abd el Hack, qui avait été détaché la veille avec 2 hommes pour chercher un puits, rejoignit alors la caravane.

Abd el Hack ramenait au camp deux Touareg, dont un nommé Bou Chaoui, rencontrés le matin même. Ces Touareg reçurent de M. de Morès un excellent accueil. Il les retint au camp, les fit déjeuner et dîner. Il paraissait enchanté de ces premières relations. Dans la soirée, une quinzaine d'autres Touareg arrivèrent au camp et y reçurent le même accueil. Bou Chaoui semblait leur chef. Il était le seul qui parlât arabe. Abd el Hack servait d'interprète entre lui et M. de Morès, qui ne parlait pas l'arabe.

Le vendredi 5 juin, le camp fut changé de place et rapproché du puits. Aussitôt l'opération terminée, une dizaine de Chaambas dissidents vinrent abreuver leurs bêtes. M. de Morès les fit venir et leur demanda pourquoi ils avaient quitté leur pays. Il leur proposa d'intervenir auprès des autorités françaises pour leur faire obtenir l'aman. Les Chaambas refusèrent cette intervention et se retirèrent, emportant la farine, l'orge et l'huile que M. de Morès leur avait données. Puis, se ravisant, ils renvoyèrent au marquis de Morès ses présents.

Des négociations pour la location de chameaux avaient été entamées avec Bou Chaoui. Elles aboutirent, et M. de Morès remit des arrhes aux Touareg. Il annonça ensuite aux chameliers gabésiens qu'il les congé-

Digitized by Google

diait. Ceux-ci manifestèrent une grande joie, car ils devaient aller jusqu'à Rhât et le début du voyage leur semblait déjà pénible.

Quelques femmes chaambas, attirées par la curiosité, vinrent visiter le camp. M. de Morès leur remit à chacune 10 francs. Cette générosité fit accourir trois Chaambas à qui M. de Morès remit 60 francs.

Le samedi 6 juin, dès l'aube, les Gabésiens partirent. M. de Morès restait à El-Ouatia, entouré de 9 personnes seulement, au milieu des Touareg et des Chaambas. Cependant la journée fut tranquille. M. de Morès était très gai. Il convint que les chameaux seraient amenés dès le lendemain matin, et il paya la location jusqu'à l'oasis de Rhât.

A l'occasion de la conclusion définitive du marché, M. de Morès fit cadeau à Bou Chaoui, chef des Touareg, d'un burnous, d'une carabine à répétition et de divers vêtements de femmes. Puis il distribua à sa nouvelle escorte quatre carabines prises aux trois serviteurs noirs de Hadj Ali et à Zmerli.

La soirée s'achevait tranquillement lorsque plusieurs Chaambas ar-arrivèrent, réclamant des cadeaux semblables à ceux faits aux Touareg dans la matinée. M. de Morès refusa net. Ce refus mécontenta les Chaambas à tel point que leur compatriote Ali el Chambi, engagé à Djenien, demanda l'autorisation de se retirer, pressentant probablement le drame.

Le 7 arriva, mais aucun chameau ne parut; on ne vit aucun Touareg ce jour-là.

Le 8 juin au matin, les chameaux n'arrivant toujours pas, Hadj Ali alla les chercher et revint vers 8 heures, amenant les chameaux et 8 ou 9 Touareg avec leurs nègres chameliers. Les chameaux avaient pour tout harnachement des bâts sans cordes ni sangles. Le camp fut levé, les chameaux chargés difficilement, parce que les caisses et cantines retombaient continuellement. Après de vains efforts, M. de Morès ordonna de décharger les bêtes et renvoya le départ au lendemain ; on ne redressa pas les tentes.

M. de Morès, toujours gai, commençait pourtant à comprendre combien il aurait de difficultés avec les Touareg pour les convoyeurs ; il le dit le soir même à Bou Chaoui, lui annonçant sa résolution de renoncer à aller à Rhât dans de telles conditions et lui demandant de conduire la caravane seulement jusqu'à Sinaoun, où elle trouverait des animaux du pays faisant mieux son affaire. M. de Morès ajouta qu'il abandonnait

Digitized by Google

les sommes données pour le conduire jusqu'à Rhât; Bou Chaoui y consentit et les Touareg, promettant de revenir le lendemain, quittèrent le camp à la nuit close.

Le mardi 9 juin, au réveil, M. de Morès constata le vol de son mehari et de sa sacoche, il se plaignit amèremeut à Bou Chaoui; celui-ci fit rendre la sacoche; les papiers qu'elle contenait étaient déchirés; quant au chameau, Bou Chaoui déclara qu'il allait le rechercher et il disparut.

Le chargement des chameaux commença; il fut très long; pendant l'opération, M. de Morès surprit un des Touareg fouillant les bagages.

Ce n'est qu'à 8 heures qu'on put partir; les Touareg avaient disparu au moment du départ, laissant seulement les chameliers. La caravane avançait très lentement, les chargements tombant à tout instant; elle mit 2 heures à parcourir moins de 3 kilomètres dans la direction d'El-Ouatia à Sinaoun.

En tête du convoi, sur une seule ligne, marchaient une quarantaine de chameaux flanqués à gauche des 8 ou 9 chameliers nègres fournis par les Touareg et à droite les trois serviteurs nègres de Hadj Ali et d'Ali de Sinaoun, à 20 pas en arrière et à pied, Ali Zmerli, à 10 pas en arrière encore, Abd el Hack, monté sur un chameau; 30 pas plus loin, sur la gauche, le mehari de M. de Morès, suivi à 80 mètres environ de ses deux serviteurs algériens, Mohamed, sur la gauche, Ahmed, sur la droite; enfin, à 50 pas derrière, Abd el Hack, mais à droite, conséquemment, presque parallèlement à M. de Morès, venait Hadj Ali, sur un chameau, qu'un domestique conduisait par la bride.

Vers 10 heures ou 10 heures et demie, la caravane vit arriver les Touareg divisés en petits groupes et montés sur des mehara.

Aussitôt qu'ils eurent rejoint la caravane, ils mirent pied à terre et conduisirent leurs montures par la bride. Tout à coup, Zmerli, se retournant, vit trois Touareg attaquer le marquis de Morès par derrière et à coups de sabre, en même temps qu'ils poussaient des cris d'appel, pendant que M. de Morès tuait un Targui d'un coup de revolver et blessait les deux autres dont un grièvement.

M. de Morès avait reçu un coup de sabre sur le poignet droit qui saignait assez fort; craignant le vol de ses marchandises, M. de Morès criait à ses gens d'aller aux chameaux, Zmerli avait rejoint Abd et Hack qui, descendant de chameau, prit une carabine et courut au secours de M. de Morès.

Digitized by Google

Cependant, celui-ci continuait à crier : Aux chameaux ! indiquant qu'il fallait à tout prix les arrêter et les faire agenouiller ; c'était, du reste, la consigne donnée depuis longtemps en prévision d'un désordre quelconque dans la colonne.

Zmerli, sans arme, et inutile au salut de M. de Morès, court pour faire exécuter l'ordre, mais les chameliers touareg rabattent vivement le convoi vers la droite, tandis que les Touareg et les Chaambas unis fondent sur les Algériens et les Tunisiens, les font prisonniers et les ligotent, puis les chameliers touareg font agenouiller les chameaux et déchargent les marchandises. Ils étaient alors à 400 mètres environ de M. de Morès.

Zmerli voyait ce dernier avec Abd el Hack et Hadj Ali, tous trois debout, adossés à un buisson de joncs dits sobotts. Le marquis de Morès et Abd el Hack avaient des carabines, Hadj Ali était sans arme ; Ahmed et Mohamed, les domestiques de M. de Morès, qui avaient également des fusils à tir rapide, avaient été tués dès le début, sans avoir pu faire usage de leurs armes.

La lutte dura une heure environ, M. de Morès et Abd el Hack, tirant derrière les touffes de sobotts dont le terrain est semé. Les Touareg faisaient un cercle de 150 mètres de rayon. Le soleil était très haut.

Quand la fusillade cessa, les Touareg et les Chaambas se précipitèrent alors sur les bagages. Peu après, arriva Bou Chaoui qui assura les prisonniers qu'aucun mal ne leur serait fait et les prit à témoin de son absence pendant le massacre, puis on procéda au partage du butin. Celui-ci dura toute la journée et donna lieu à diverses querelles. Le soir, enfin, on rendit aux captifs leurs vêtements dont ils avaient été dépouillés ; on leur distribua, en outre, de l'eau, mais pas de nourriture.

Le 10, à l'aube, Bou Chaoui partit avec les Touareg, laissant les prisonniers libres.

En repassant sur le champ du massacre, Zmerli et ses compagnons virent les cinq cadavres. Hadj Ali avait une balle au front et une autre à la jambe, il était couché sur le bras droit ; Abd el Hack avait une blessure de coup de feu au côté droit de la poitrine et le flanc gauche percé d'un coup de lance touareg ; il était couché sur le dos ; les deux serviteurs algériens, Ahmed et Mohamed, étaient l'un sur le dos, l'autre sur le ventre ; quant au marquis de Morès, il était tellement criblé de

Digitized by Google

blessures qu'il était impossible de distinguer celles des armes à feu de celles des armes blanches : on avait dû s'acharner sur lui après sa mort.

Zmerli et ses compagnons gagnèrent rapidement Sinaoun. Le 12 juin, Zmerli partit à dos de chameau pour Tatahouine, poste français, où il arriva sans encombre le 17 juin ; la nouvelle était connue depuis la veille, elle avait été envoyée à Tatahouine télégraphiquement de Dhaiba.

Tel est, d'après le récit de Zmerli à l'officier chargé de faire une enquête, le dénouement de cette expédition. La mort du marquis de Morès ne peut plus faire de doute, car une caravane arrivée depuis en Tunisie, a vu en passant les corps des malheureuses victimes que les autorités tunisiennes vont envoyer recueillir.

Les lettres écrites par le marquis de Morès avant son départ laissaient pressentir la possibilité d'un pareil événement. M. de Morès n'avait point fait mystère de ses projets — au contraire, et c'était une faute. — Il emportait des marchandises et de l'argent pour une valeur qui était très importante pour des Touareg et des Chaambas, gens misérables et malheureux. Cela se savait, et c'était une autre faute, car les indigènes intéressés et même les Européens désireux de voir échouer l'expédition, avaient organisé autour d'elle un espionnage constant.

Le marquis de Morès ne l'ignorait pas du reste, et, dans une lettre adressée au juif tripolitain Arbib, qu'il désigne comme l'instigateur du massacre de la mission Flatters, il le rendait responsable du malheur qui pouvait lui advenir. C'est de la Tripolitaine que devait, en effet, venir le danger, causé par le fanatisme des Senoussis et surtout par l'atteinte portée aux intérêts commerciaux. C'est ce que fait ressortir l'explorateur F. Foureau, dans une lettre du 22 juin, quand il dit : « Les projets de M. de Morès étaient connus à l'avance ; la crainte d'une concurrence menaçant le monopole commercial avec le Soudan — monopole qui se trouve actuellement dans les mains des juifs tripolitains écoulant des marchandises anglaises — aurait été une des causes du massacre. Ce sont les mêmes intérêts qui ont été la raison déterminante de l'affreuse boucherie de la mission Flatters. »

Cet espionnage et la rapidité avec laquelle les nouvelles volent de bouche en bouche chez les indigènes, suffisent à expliquer la présence

Digitized by Google

d'une bande de Touareg qui se présente, comme par hasard, au marquis de Morès presque aussitôt après son entrée dans le désert. Et cette observation prudente des forces et de la marche de la caravane, ces offres de service, cette insistance à vouloir fournir des guides et des chameaux, ce désir de voir l'escorte tunisienne revenir en arrière, ne serait-ce donc là que l'effet du hasard? Non; il est certain que tout cela était combiné à l'avance.

Mais ce qui semble extraordinaire et inexplicable, c'est que le marquis de Morès se soit livré en quelque sorte à ceux qui devaient le massacrer. L'exemple de la colonne Flatters — inattaquable lorsqu'elle était en forces et unie, massacrée dès qu'elle se départit de sa prudence et cessa d'être en éveil contre les Touareg — aurait dû servir de leçon au chef de l'expédition, s'il avait eu un caractère moins aventureux. En renvoyant presque toute son escorte et en s'entourant, par un sentiment trop chevaleresque, de Touareg, incapables de comprendre cette marque de confiance, le marquis de Morès signait lui-même son arrêt de mort.

Et maintenant quelle conduite le gouvernement français va-t-il tenir vis-à-vis des assassins? Qu'on ne vienne pas dire que la mission Morès étant seulement commerciale, le gouvernement n'est pas engagé. Moins que tous autres les indigènes sont capables de comprendre de pareilles subtilités. Quand un Français est massacré, ses serviteurs tués, sa caravane pillée, c'est la France qui subit un échec, et son prestige est encore plus gravement atteint quand elle ne sait ni en obtenir réparation, ni en tirer vengeance. Jamais les assassins de Flatters n'ont été punis, ni même recherchés. Si ceux de Morès ne le sont pas davantage, il n'y a pas de raison pour qu'une pareille impunité n'engendre pas de nouveaux crimes. Et ce qui indique bien qu'il y a dans ces événements une influence extérieure qui agit, c'est que les Anglais explorent sans danger le Sahara et que les Français seuls y sont massacrés.

Une situation aussi humiliante ne saurait durer plus longtemps et une action énergique s'impose dans le sud algérien. Voici plusieurs années qu'il est question de soumettre à l'influence française le Touat, ce foyer de fanatisme d'où partent toutes les insurrections, ce refuge de tous les mécontents et de tous les pillards du sud algérien. Mais chaque fois, pour un motif ou pour un autre, l'affaire en reste là. Le brusque départ du gouverneur général de l'Algérie pour Aïn-Sefra,

Digitized by Google

au lendemain même de la nouvelle annonçant le massacre de Morès, indiquerait-il enfin que l'on songe à donner une solution à ce qu'un ministre appelait une simple opération de police et de gendarmerie ?

En 1892 et 1893, la pénétration au Sahara avait été commencée et avait amené l'établissement de postes permanents : Hassi-Inifel, Fort Mac-Mahon, Fort Miribel, au sud d'El-Goléa. Le Touat craint alors pour son indépendance. Les Touareg se sentent menacés et se montrent plus accueillants envers l'explorateur Foureau, qu'ils s'engagent presque à conduire, plus tard, jusque dans l'Aïr. Mais notre marche en avant s'arrête sans motif. Les Touareg redeviennent intraitables et M. Foureau, qui a repris ses tentatives de pénétration (1895-1896), ne peut même s'avancer aussi loin qu'il l'a fait précédemment. Enfin le marquis de Morès est massacré. Tout cela est le résultat de nos tergiversations et du manque absolu d'esprit de suite qui préside à la direction de nos entreprises.

Une politique d'action s'impose donc pour l'hiver prochain. Que le gouvernement fasse occuper le Touat, qu'il prépare l'établissement de nouveaux postes avancés dans le sud, qu'il entreprenne enfin la construction, si nécessaire au ravitaillement des nos troupes et si utile à notre influence, de la ligne ferrée Biskra-Touggourt-Ouargla, qu'il tire vengeance des Touareg ou qu'il cherche à transformer, à prix d'argent, ces bandits en gendarmes, mais enfin qu'il fasse quelque chose. En pareille occurence une politique d'indécision, de faiblesse et d'abandon a toujours été plus coûteuse en hommes, et plus ruineuse en argent qu'une politique basée sur une action persistante et énergique. Quand l'heure de cette politique aura sonné, les restes des membres de la mission Flatters seront près de recevoir la sépulture qu'ils attendent depuis quinze années.

Georges Demanche.

Digitized by Google

LA PIASTRE EN EXTRÊME-ORIENT

ET LA CRISE MONÉTAIRE

Avec la crise monétaire qui sévit aujourd'hui plus ou moins fort aux quatre coins du monde, avec la suite d'événements qui ne cessent de se précipiter en Extrême-Orient, le lecteur a dû, par la force des choses, lire et relire le mot *piastre* ou *dollar*. Mais si les périodiques lui ont servi le vocable à toutes les sauces possibles, ils ne lui ont pourtant guère fourni d'explications capables de le bien renseigner. Moi-même, et dans la présente Revue, j'ai parlé de piastres, le plus naturellement du monde, voyant les faits à mon point de vue extrême-oriental, sans beaucoup me douter qu'une personne au loin, en Europe, dans un État pourvu de tous les moyens d'échange nécessaires à la vie, et régi par l'or ou le bi-métal, était en droit de ne comprendre que très superficiellement mes affirmations et mes doléances. C'est d'ailleurs ce qu'un ami métropolitain m'a très-gentiment fait remarquer, et je m'empresse de répondre à son invitation en fournissant quelques notes sur la question.

A cet effet, je vais ramener le lecteur tant soit peu en arrière, et lui exposer la situation monétaire à notre venue en Cochinchine.

Les transactions dans l'empire d'Annam, lorsqu'elles ne se faisaient point par voie d'échange, s'opéraient alors au moyen de barres d'argent d'environ 80 francs l'une, de taëls, ou clous d'argent, dont dix faisaient une barre, de piastres mexicaines *(pesos)*, de dollars américains *(trade dollars)* et enfin de l'encombrante sapèque annamite, pièce en zinc percée d'un trou carré au milieu et dont six cents formaient une ligature valant à l'époque environ 1 franc. On rencontrait aussi quelquefois des sapèques et des lingots d'or, mais ils constituaient une véritable rareté. Ce système de monnaies était également celui usité en Chine, sauf la sapèque qui, chez les Chinois, est de bronze. Au Siam, on se servait du *tical* (6/10 de piastre) et de ses subdivisions formant un ensemble de minuscules lingots d'argent. Au Laos on employait, comme aujourd'hui encore, des barrettes de fer, de la poudre d'or, et c'est balance en main que s'y opèrent les transactions.

Digitized by Google

Ainsi donc, la Chine et l'Indo-Chine s'accusaient uni-métallistes et se servaient (sauf au Laos dont le commerce extérieur était à peu près nul) de l'étalon argent. Quant à la sapèque, quoique pourvue d'une estimation commerciale en tant que métal, elle n'était qu'une monnaie fiduciaire dont l'infime valeur offrait si peu d'avantage aux faux monnayeurs, qu'ils se contentaient d'en frapper de bonnes lorsque la ligature était en hausse. Mais, fait à remarquer et sur lequel j'insiste tout particulièrement, car il va nous expliquer plus loin bien des choses, c'est que les Asiatiques n'ont jamais considéré et ne considèrent encore toujours les pièces de monnaie que comme des barres ou lingots de métal dont l'effigie garantit simplement le titre et le poids. Leur code — que ce soit le chinois ou l'annamite — nous en fournit une preuve des plus catégoriques. Le prix de rachat des peines y est fixé partout, non en sapèques ou en barres, mais en *onces d'argent*, en dixièmes, centièmes et jusqu'en cent millièmes d'once d'argent.

Je citerai aussi pour mémoire le Japon, quoique, vers cette époque, il vécût encore dans un grand isolement, qui possédait, comme monnaie légale, le *rio d'or* (plus tard le *yen d'or*) et, de la sorte, avait lui aussi un étalon monétaire unique, mais d'or.

Deux questions se posent ici : Pourquoi l'entier Extrême-Orient était-il uni-métalliste, et pourquoi (si l'on excepte le Japon) avait-il choisi l'argent comme étalon monétaire?

C'est qu'avec le haut esprit de trafic qui distingue les Chinois d'entre tous les peuples de la terre, il ne leur a jamais été possible d'admettre une valeur officielle ou fiduciaire pour des métaux, qui, sans doute, leur servent de moyen d'échange, mais qu'ils utilisent également à d'autres fins, et qui, pour cette saison, ont une valeur propre et variable, comme toute marchandise. En ne reconnaissant donc aux monnaies que leur valeur réelle en métal fin, ils excluaient jusqu'à la possibilité du système bi-métallique. Car ce système, comme on sait, est basé sur une constance de rapport entre les deux étalons, ce qui conduit fatalement à donner aux métaux-monnaies une valeur autre qu'aux métaux-marchandises, d'où dans les transactions avec l'extérieur, et suivant les besoins du moment, un perpétuel jeu de hausse et de baisse connu sous le nom de *change*.

Le bon sens des commerçants et hommes d'État chinois leur a fait voir sans peine que les métaux précieux, c'est-à-dire des valeurs effec-

Digitized by Google

tives, ne sauraient servir de monnaie fiduciaire. Et ne s'en fussent-ils pas aperçus, que les centaines de millions d'habitants non en relation avec les barbares du couchant, soit tout ce qui vit à l'intérieur de leur vaste empire et des contrées vassales les auraient rappelés net au sentiment de la réalité. Là, pas de convention possible, tout se traitant contre valeurs réelles. Est-ce à dire qu'ils ignoraient les moyens d'échange fiduciaires? Tout au contraire, ils les connaissaient fort bien et savaient s'en servir à l'occasion.

Mais les moyens d'échange fiduciaires reposent essentiellement sur le crédit, la bonne foi, et celle-ci est entière ou elle n'est pas. Or, du moment qu'elle existe, l'emploi d'une monnaie métallique à valeur fictive est pour le moins inutile. Le papier suffit; je dirai même que seul il est logique et pratique en ce cas particulier. En effet, on lit dans le dictionnaire de Kong Hi, cité par Philastre dans le code annamite: « Du temps de la dynastie des Tông, la 24e année du règne de Cheo-Ching (1094 ap. J.-Ch.?) le royaume du Nu-Chon, manquant de cuivre, imita la règle d'échange des Tông et fabriqua des *sao*. Il y avait cinq sortes de coupures représentant 1, 2, 3, 5 et 10 ligatures, qu'on appelait *grands sao*, et cinq autres sortes de coupures représentant 100, 200, 300, 500 et 700 sapèques, qu'on appelait les *petits sao*. On les employait concurremment avec la monnaie de sapèques. Au bout de sept ans, terme fixé comme limite, on devait échanger les vieux contre des neufs. Partout on avait ouvert des bureaux de change pour les *sao*, et l'administration percevait sur chaque ligature en *sao* 15 sapèques pour prix de main-d'œuvre et d'impression. Ils étaient employés aux usages publics et privés. »

Pour l'édification du lecteur, j'ajouterai que ce papier-monnaie fut beaucoup déprécié plus tard. Du temps de la dynastie des Ming (1368-1573) par exemple, 700 sapèques en monnaie valaient une once d'argent et une ligature se composait de 1000 sapèques, tandis que la ligature en papier-monnaie ne valait que 0,0125 d'once d'argent. La raison de cette dépréciation ne nous est pas connue, mais si l'on admet chez ce peuple conservateur s'il en fut, l'identité de procédés administratifs anciens et modernes, on comprendra facilement le peu de valeur d'un papier d'État

Comme on voit, les Chinois, moitié de force, moitié de raison, ne pouvaient adopter le système des deux étalons rejeté par les masses et

Digitized by Google

par les populations demi-civilisées de leur immense territoire. Tous ces peuples, grâce à la mauvaise administration du pays, à la rapacité des mandarins, étaient tenus d'écarter l'intrusion gouvernementale (trop aisée avec des valeurs fiduciaires) en confiant leurs économies, leurs réserves — toutes transformées en métaux précieux, bruts ou ouvrés — soit au coffre, soit à la cachette. Les Chinois procédaient donc comme toutes les nations qui, alors aussi que le crédit leur est connu, ne peuvent se fier à leurs fonctionnaires; ils recouraient au seul moyen qui leur permît à la fois de se servir sur-le-champ de leur bien et de le dérober à l'avidité administrative. Ils se privaient ainsi, il est vrai, de l'intérêt du capital métallique qu'ils tenaient immobile, mais gardaient cependant le crédit dont la solidité, on le sait, relève beaucoup moins des fonds possédés présentement, que de la valeur morale du possesseur et de son degré probable de solvabilité future.

Quant au motif qui a fait adopter aux Extrême-Orientaux l'étalon argent, il est simple; c'est que, chez eux, le prix des salaires et des objets nécessaires à la vie quotidienne est infime comparé au nôtre. Ils ont donc besoin d'une monnaie très divisée, chose difficile à obtenir avec l'or; il leur faut de plus des quantités de métal proportionnées à l'immensité de leur population, exigence parfaitement impossible à réaliser avec l'or.

Ceci entendu, voyons ce qui est arrivé le jour où l'Extrême-Orient a passé au commerce en grand style avec les pays bi-métallistes ou à étalon unique or. Lorsque les importations et les exportations se balançaient, le numéraire avait beaucoup de chance de ne jouer qu'un rôle fort secondaire, sans influence marquée sur la circulation métallique des pays trafiquants. Tout autre était la situation dès que l'équilibre des transactions venait à se rompre. Les Asiatiques réglaient leurs comptes au moyen de lingots d'argent, et les étrangers au moyen de pièces d'or et d'argent admises selon leur valeur marchande en métal fin. Jusque-là rien d'extraordinaire, mais voici le point saillant, c'est qu'en Asie l'or qui s'achemine des ports, ou centres commerciaux, vers l'intérieur, ne revient plus. Il quitte dès lors la circulation et devient aussi inutile, aussi perdu pour les échanges que s'il était encore incrusté dans le quartz d'où l'industrie humaine l'a extrait.

Le fait s'explique par ce que la production de l'or en Extrême-Orient est une quantité infinitésimale à côté de la demande d'emploi. Les

Digitized by Google

économies, comme nous avons vu précédemment, se convertissent en métaux précieux, et les gens du peuple, pour plus de sécurité, portent leurs économies sur eux. Il en résulte forcément un très gros emploi de bijoux qui, suivant le poids du pécul amassé, sont d'argent ou d'or. Et c'est ainsi que souverains et napoléons se transforment en boutons d'habit, en bagues, en boucles d'oreilles, en colliers et même en simples grains formant des chapelets que leurs propriétaires portent au cou, roulés tant de fois qu'il est nécessaire. Dans les régions où l'on ne sait pas ouvrer les métaux précieux, les gens se contentent de percer la monnaie d'un trou et de s'en parer de la sorte. Il va de soi qu'à défaut d'or, les monnaies d'argent servent également et la preuve c'est que notre circulation métallique en Indo-Chine nous fait passer journellement dans les mains de la monnaie divisionnaire d'argent trouée. Officiellement, ces pièces perforées n'ont pas cours mais avec la pénurie de petite monnaie dont nous souffrons d'une manière chronique, les commerçants, asiatiques surtout, ne font guère de difficulté pour les recevoir.

En somme, l'emploi des métaux précieux chez tous les peuples de l'Extrême-Orient peut se résumer ainsi :

L'argent sert à la bijouterie et aux échanges courants, soit sous forme de lingots, soit sous forme de monnaies. L'or entre surtout dans la formation des réserves pour les temps malheureux; une fois acquis, l'on n'y touche qu'en cas d'absolue nécessité; et pour le mieux garder. il est transformé en objets de parure, ce qui permet, même aux jours néfastes, de ne jamais s'en dessaisir complètement alors qu'on veut recourir à l'emprunt sur gages.

Le lecteur comprendra maintenant sans peine qu'avec un pareil état social et un pouvoir de consommation aussi immense, tout or déversé sur le marché asiatique est fatalement condamné à la disparition. Enfin, autre conséquence, tout État trafiquant, même simplement en contact serré avec l'Asie, et qui ne sait pas employer l'étalon monétaire usité, doit, au bout d'un temps plus ou moins long, voir ses pièces d'or, par un inévitable effet d'absorption, passer au creuset du joaillier chinois.

Un exemple typique nous est fourni par le Japon.

Peu de temps après son entrée dans le courant européen, l'argent se dépréciait par suite de l'emploi toujours plus considérable de l'or dans nos systèmes monétaires. L'or faisait donc de plus en plus prime, et le

Digitized by Google

Japon, qui exportait à cette époque encore beaucoup moins qu'il n'importait, soldait la différence avec ses yens d'or. Joignez à cela que nombre de Célestes commerçaient dans l'empire du Mikado et vous saisirez du coup que l'or japonais n'a pu durer bien longtemps. Quelques années ont suffi pour complètement dévaliser le pays. Il s'était même établi, à un moment donné, une véritable exportation de yens d'or. Et voilà comment le Japon s'est vu forcé, mais littéralement forcé, de changer son étalon or contre celui argent.

Revenons maintenant à notre propre histoire.

Au début, et faute de mieux, nous nous sommes servis tout uniment des fonds qui se trouvaient sur place : barres, piastres, sapèques. Nos caporaux d'ordinaire chargaient sur la brouette allant au marché les ligatures nécessaires à l'achat des vivres; nos soldats transformaient, les jours de prêt, leurs cartouchières en porte-monnaie; et les commerçants, pour parfaire leurs comptes, coupaient les piastres en deux, quatre et huit morceaux. Les expressions annamites *góc tú et góc tám* (1) encore souvent d'usage, quoique à tort, pour désigner la pièce de 20 et celle de 10 cents, rappellent explicitement le fait.

Petit à petit, notre monnaie française était venue aussi se joindre à cette pesante charge de moyens d'échange. Mais l'or — on s'en était tôt rendu compte — subissait l'affinité sinique. L'argent, au contraire restait volontiers (2), car le peso mexicain de l'époque et surtout le dollar américain *(trade dollar)* (3) avec un poids plus considérable et un titre de fin plus élevé que notre monnaie, passaient, en règle, seuls au creuset.

Après les tâtonnements de la première heure, et l'inéluctable carte d'apprentissage à payer, on dut se rendre à l'évidence que si l'on voulait

(1) *Góc* = coin, *tú* = quatre, c'est-à-dire *quart de piastre;* de même *tám* qui désigne le nombre huit fait de l'expression *góc tám*, huitième de piastre.

(2) Le 5 mars 1863 paraît une décision du gouverneur au sujet du cours des monnaies fractionnaires et le 24 janvier 1864 un arrêté du gouverneur décide de l'introduction des monnaies françaises dans la circulation. Fin 1879 apparaissent les monnaies divisionnaires de la piastre.

(3) Le *peso* était celui dit *clean dollar* dont les conditions du cours forcé avaient été indiquées dans une décision du gouverneur amiral Bonard (10 avril 1862). En 1872 (15 mars), un arrêté du gouverneur autorisait le cours forcé en Cochinchine de la piastre mexicaine nouveau modèle et un arrêté (30 juin 1874) autorisait également l'admission dans les caisses publiques du *trade dollar* américain. La piastre du commerce paraît en 1885.

Digitized by Google

introduire notre système monétaire dans la colonie, il fallait : 1° exclure l'or; 2° déverser sur le pays une quantité de numéraire bien au-dessus de notre pouvoir économique en ce temps. Deux conditions également impossibles à remplir. Aussi dut-on se borner à établir le budget en francs tout en règlant avec la monnaie du pays. Il n'y avait à cela aucun mal, vu que, durant toute cette série des premières années, l'argent monnayé oscillait autour du pair (par rapport à l'or monnayé) souventes fois même le dépassait. C'était l'heureux temps où l'on pouvait rapporter en France les dollars qu'on avait reçus pour 5 francs et recevoir en échange 5 fr. 50 de notre monnaie.

Un tel état de choses devait nécessairement conduire à l'établissement du budget en piastres (décret du 5 juillet 1881); innovation qui ne lésait ni les dominateurs ni les dominés, mais qui facilitait singulièrement les opérations de caisse et l'entier travail comptable.

Au point de vue monétaire, tout semblait donc pour le mieux et, vraiment, tout l'eût été sans la continuelle dépréciation de l'argent. La situation tournait de mal en pis. La piastre pesant 27 grammes et plus était tombée au-dessous de 5 francs et continuait à baisser. Aussi le fonctionnaire qui la recevait toute l'année pour une somme fixée au 1er janvier ne touchait-il plus son dû, et lorsqu'il réglait des comptes métropolitains, il perdait au change. Le commerçant, par crainte de la concurrence, maintint tout d'abord ses prix cherchant à perdre le moins possible en combinant ses échéances européennes avec les époques présumées de hausse. Car il est bon de remarquer que la baisse de l'argent, quoique constante jusque dans ces derniers temps n'a jamais été continue en Extrême-Orient. Il y a une époque de l'année où la Chine — dont l'influence est quasi prépondérante — a tout particulièrement besoin de numéraire, c'est, par exemple, quand elle fait des achats de riz. Achats plus ou moins importants selon l'état de la récolte, mais inévitables, périodiques, et déterminant, à époque prévue, une certaine élévation du taux de la piastre, hausse qui cependant ne saurait influer sur la dépréciation générale de l'argent.

Ne sachant pas au juste d'où venait le mal, on ne pouvait pas non plus en prévoir la durée, ni la gravité. On employait de petits remèdes, persuadé que la crise s'arrêterait, tandis que, tout à rebours, elle ne faisait que s'intensifier. Un moment vint où il fallut recourir à des moyens plus énergiques. Des abonnements furent prévus pour la solde

Digitized by Google

des fonctionnaires de manière à leur faire toucher en piastres à peu près l'équivalent de leur solde en francs. Les négociants augmentèrent le prix en piastres des marchandises et les mieux avisés se mirent à régler le gros de leurs comptes européens avec des produits du pays, entre autres, et surtout, avec le riz qui est devenu, dans ces dernières années, une véritable monnaie de compte.

On venait donc de trouver un palliatif; mais la dépréciation s'accentuant toujours, un moment vint où le palliatif aussi fut reconnu insuffisant.

A bout d'expédients, il fallut bien alors en revenir à ce qu'on aurait dû faire dès les premiers jours. Le prix des marchandises européennes fut décompté en francs et le règlement se fit avec la piastre au cours du jour. Quant au budget, l'on commit, non pas une, mais deux énormes bévues, ainsi :

1° L'on établit, comme dans le commerce, le budget en francs, et de même on fit les paiements avec des piastres selon le taux officiel fixé chaque mois. Ce système, possible dans le commerce où l'on ne s'amuse pas à courir après les centimes, créa, dès le début, des difficultés de comptabilité telles, qu'après une année d'expérience, le gouvernement métropolitain se vit obligé non seulement de revenir à l'ancien système amélioré (1), mais encore de passer une grosse éponge sur les comptes de l'année 1887 auxquels personne n'entendait plus rien; les comptables, malgré leurs soins et leur bonne volonté, n'ayant pas réussi à balancer leurs comptes. Quant aux indigènes, c'était une vraie lamentation; ces braves gens, on le sait, sont très attachés à leurs habitudes, tandis que leur gymnastique intellectuelle est loin de pouvoir se prêter à une aussi continue et aussi variable transposition de valeurs que celle de piastres en francs. Ç'avait été pour tout le monde une augmentation d'ennuis nullement compensée par une plus-value des impôts, car de l'avis unanime des gens compétents, l'Annamite — qu'on le fasse payer en francs ou en piastres — donne dès maintenant à peu près tout ce qu'il peut donner. Les seuls capables de tirer avantage de pareille mesure étaient les Malabars et les Chinois, ces bons apôtres toujours parés à se transformer en changeurs et à plumer sans vergogne le contribuable indigène.

(1) L'amélioration consiste à donner, en regard de la solde en piastres, son équivalent en francs et de décompter d'après cet équivalent et selon le taux mensuel.

Digitized by Google

2° La monnaie française fut reconnue, concurremment avec la piastre monnaie libératoire. C'était un manquement aux règles du plus élémentaire bon sens (1).

Comment! le gouvernement obligé, d'une part, de se servir de l'unique étalon argent, reconnaissant de plus comme monnaie légale la piastre mexicaine et, d'autre part, acceptant et mettant en cours la monnaie de notre système bi-métallique! Mais c'était une monstruosité économique, dont les commerçants ne se sont pas fait faute de profiter. D'abord ils ne reçurent le franc que pour 20, 21 ou 22 cents environ (il valait en moyenne à l'époque 25 cents) (2) et au lieu de se servir de cette monnaie pour solder leurs comptes avec l'État, ils la renvoyaient à la métropole pour acquitter ainsi directement leurs factures en numéraire. Et malgré le fret et le chargement, ils trouvaient leur bon compte à cette opération. C'est ainsi que la monnaie française au lieu de s'acclimater en ces pays, retourna simplement aux lieux qui l'avaient vue naître. D'ailleurs, étant données les conditions actuelles du prix de l'argent, notre monnaie en fera autant toutes les fois qu'on tentera l'essai.

(A suivre.) Alfred SCHREINER.

---

(1) L'arrêté du gouverneur du 11 janvier 1887 prévoyait même l'introduction de l'or! « Art. 2. *Transitoirement et jusqu'à ce que le trésor ait été approvisionné de monnaie française d'or, d'argent et de billon par la métropole, les paiements des caisses publiques continueront à être opérés exclusivement en piastres.* »

(2) Le taux officiel avait baissé successivement de 4 fr. 20 en janvier à 3 fr. 95 en décembre; celui de la Banque de l'Indo-Chine avait passé de 4 fr. 15 à 3 fr. 91 au commencement de décembre 1887 pour revenir à 3 fr. 96 à la fin du même mois.

Digitized by Google

LES VILLES DÉCORÉES[1]

CHATEAUDUN

Quelques jours à peine après Rambervillers, Châteaudun se signalait à son tour par son héroïque résistance.

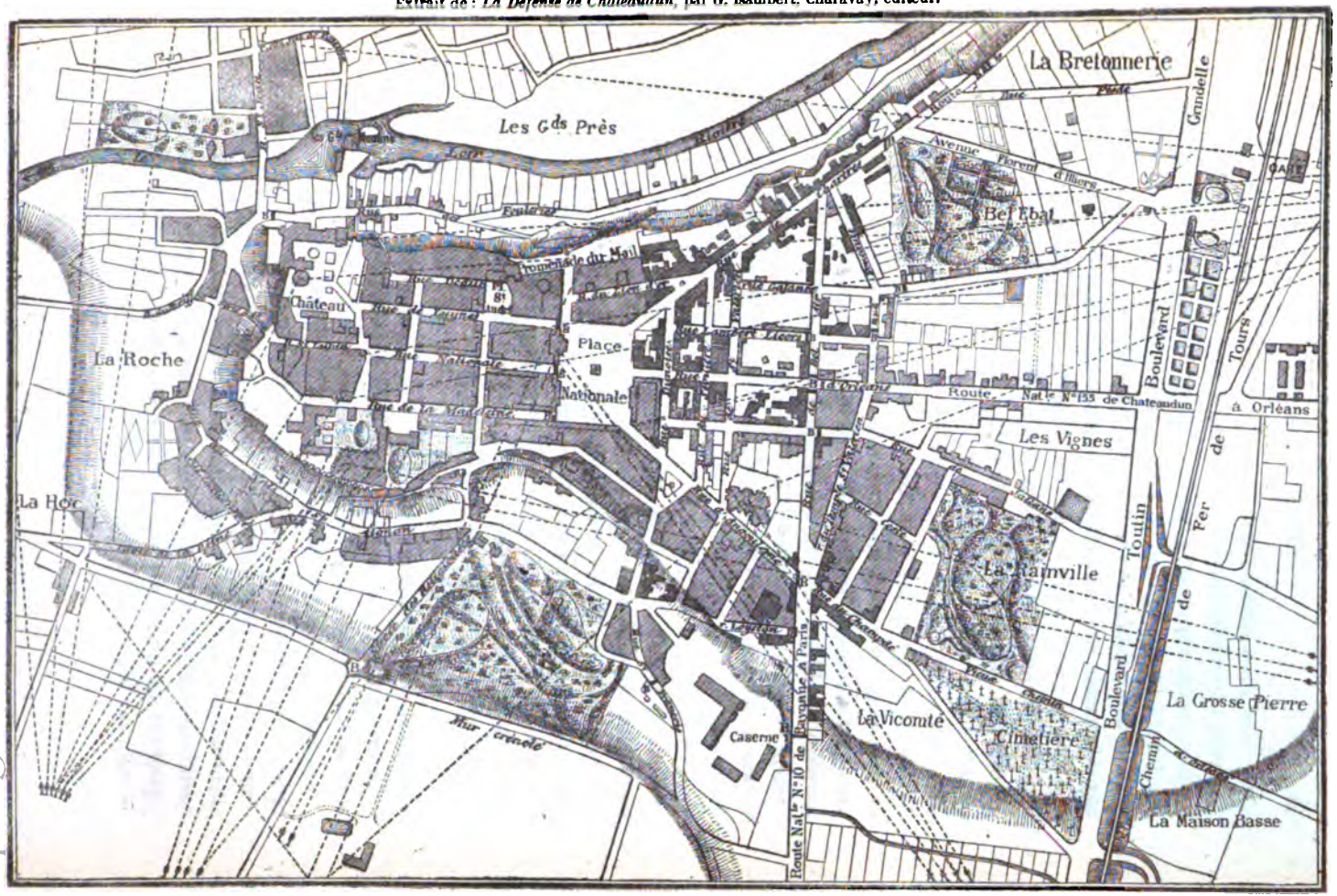
Depuis l'investissement de Paris, les Allemands s'avançaient de plus en plus vers la Loire, mais non sans rencontrer parfois une résistance inattendue. Un bataillon de francs-tireurs de Paris avait établi son quartier général à Châteaudun, où les gardes nationaux avaient résolu de défendre leur ville contre les Prussiens. C'est de là que partaient de nombreuses reconnaissances qui tentaient, contre les détachements ennemis, de fréquents coups de main, souvent heureux, comme à Ablis, où un escadron prussien fut enlevé par surprise.

Maîtres d'Orléans le 11 octobre 1870, les Allemands se portèrent en nombre dans la région de Châteaudun où se trouvaient, outre les corps francs, des mobiles du Gers, d'Eure-et-Loir, deux escadrons de hussards et une réserve à Vendôme avec le général Tripart. Les gardes nationaux de Civry et de Varize, bien qu'abandonnés à eux-mêmes, tentèrent d'arrêter les premiers détachements allemands; ils furent écrasés sous le nombre et leurs villages incendiés (15 octobre). A Civry, la moitié des maisons fut brûlée. A Varize, il n'en resta que 2 debout sur 80! Non seulement ces courageux habitants ne furent pas secourus, malgré leurs demandes réitérées, mais les troupes régulières reçurent ordre de se replier sur Vendôme, une marche de l'ennemi étant à craindre sur Blois. Cette crainte était chimérique, car Châteaudun était, pour le moment, le seul objectif de l'ennemi. C'est là que l'attendait le chef des francs-tireurs, le commandant de Lipowski qui, avec l'aide des habitants, avait organisé la défense de la ville.

La ville de Châteaudun est bâtie sur les bords d'un plateau escarpé et d'un accès raide et difficile sur trois faces : au nord, à l'ouest et au sud. Le Loir coule au pied de l'escarpement nord et un ravin, connu sous le nom de val St-Aignan, l'entoure des deux autres côtés. Ce n'est que vers l'est, où s'élève la gare, que le terrain est uni et plat. Au centre de la ville se trouve une large place d'où partent en éventail, vers l'est, les trois rues principales de Chartres, d'Orléans et d'Angou-

(1) Voir *Rev. Fr.*, mai, juin 1896, t. XXI, p. 291, 348.

Digitized by Google



PLAN DE CHATEAUDUN EN 1870. — B Barricades. — - - - - - - Direction du tir des batteries allemandes.

Digitized by Google

lème. Ces voies d'accès, qui allaient recevoir le principal choc de l'ennemi, avaient été barricadées à la hâte, ainsi que les rues adjacentes. La gare servait de position avancée. Le quartier de cavalerie, le parc des Dames Blanches, dont le mur avait été crénelé, devaient par la force de leur position sur le front sud, au-dessus du ravin, opposer aux Allemands une barrière solide et facile à défendre. Du côté du Loir une attaque n'était guère à craindre. C'est de ce côté que se trouvait la ligne de retraite la plus assurée pour les défenseurs.

Les forces qui protégeaient Châteaudun étaient peu nombreuses; elles comprenaient : 650 francs-tireurs de Paris (commandant de Lipowski), 400 gardes nationaux (commandant Testanière), 110 francs-tireurs de Nantes, 45 de Cannes et 50 de Loir-et-Cher. Il n'y avait ni un cavalier ni un canon. Les détachements de mobiles et de hussards qui se trouvaient à Châteaudun avaient été rappelés à la veille de l'attaque. Le commandant Lipowski avait également reçu l'ordre de suivre le mouvement de retraite; mais décidé à soutenir les habitants plus que jamais résolus à défendre leur ville, il attendit l'ennemi de pied ferme. Ce ne fut pas long.

Le 18 octobre, à 11 heures 1/2 du matin, le guetteur signalait au loin dans la plaine l'apparition d'éclaireurs ennemis bientôt suivis de nombreux cavaliers et fantassins. Au signal donné tout le monde se précipite à son poste de combat et à midi le combat est engagé sur tous les postes avancés voisins de la gare, l'ennemi arrivant de l'est par la route d'Orléans. Les troupes allemandes, sous les ordres du général de Wittich, qu'accompagnait le duc de Saxe-Meiningen, comprenaient la 22e division, avec cavalerie et artillerie (6 batteries). C'est contre ces forces, environ 10.000 hommes, que les 1.200 défenseurs de Châteaudun allaient combattre pendant 12 heures derrière leurs barricades.

La lutte peut se répartir en trois phases : défense avancée, résistance derrière les barricades, combat dans les rues.

Les postes avancés, renforcés à la hâte à l'approche de l'ennemi, résistent vigoureusement au premier choc; la gare et le remblai du chemin de fer sont des positions qui arrêtent tout d'abord les tirailleurs allemands et les escadrons qui s'avancent de ce côté. C'est alors que l'artillerie ennemie ouvre le feu et force le détachement de la gare à se replier sur les maisons voisines, où il résiste encore près d'une heure, et enfin sur la 1re ligne de barricades.

Digitized by Google

Il est 2 heures. Alors commence la lutte à l'intérieur.

A l'extrême gauche, les barricades des rues de Chartres, Galante et d'Orléans subissent un feu violent d'artillerie et de mousqueterie. Pendant 5 heures ces positions résistent à toutes les attaques des Allemands.

Au centre, la résistance est encore plus opiniâtre à la barricade de la rue d'Angoulême et à la caserne. Celle-ci, clef de la défense de ce côté, repousse toutes les attaques et le capitaine Kastner qui y commande, ne la quitte qu'à 8 heures du soir, pour ne pas être enveloppé.

Sur la droite, dont les positions dominent le val St-Aignan, la défense est assurée par le parc des Dames Blanches, dont le mur crénelé offre un abri précieux aux gardes nationaux, aux francs-tireurs de Paris et de Nantes qui y sont postés. Le capitaine Boulanger, qui commande ce secteur, arrête tous les efforts de l'ennemi, qui rencontre une telle résistance de la part des tirailleurs du parc et de ceux postés dans les vignes, que la journée entière se passe en vains efforts de ce côté.

Jusqu'à 5 heures l'artillerie allemande n'a cessé de tonner. A ce moment les masses d'infanterie se lancent en avant afin de tenter un effort décisif. C'est sur notre gauche, où l'attaque est plus facile, que les Allemands se portent en grand nombre. Vers 7 heures du soir, la barricade de la rue Galante est tournée; ses défenseurs, pris à revers, sont obligés de se replier et leur retraite découvre les barricades voisines. La lutte continue néanmoins, francs-tireurs et gardes nationaux ne reculant que lentement sur la place centrale.

Le commandant de Lipowski, n'espérant plus recevoir de secours, ordonne alors la retraite et se retire en bon ordre, par le faubourg Saint-Jean, sur Courtalain. Mais il n'emmène qu'une partie de ses forces, car 200 francs-tireurs environ et un certain nombre de gardes nationaux ignorant sa retraite ou croyant pouvoir encore résister, combattent toujours sous les ordres des capitaines Ledeuil et Kastner. Par trois fois les Prussiens pénètrent jusqu'à la place centrale; par trois fois ils en sont chassés. La fusillade continue à travers l'obscurité ou plutôt à la lueur des incendies, car les Allemands mettent le feu aux maisons. Enfin, à 11 heures du soir, les derniers défenseurs, après avoir noyé les poudres, emporté les munitions et envoyé une dernière salve aux Allemands qui osent à peine s'aventurer au delà de la place centrale se retirent en bon ordre sur Brou et Nogent-le-Rotrou.

Digitized by Google

Maîtres de la ville, les Allemands en organisent aussitôt le pillage et l'incendie. Toute la nuit, les rues où ils ont rencontré une si opiniâtre résistance sont livrées aux flammes systématiquement. Les habitants qui n'ont pu sortir à temps de leurs maisons y sont brûlés vifs; d'autres, réfugiés dans les caves, y sont asphyxiés. 235 maisons furent incendiées, dont 197 de la main des Allemands.

Le lendemain les scènes de violence continuent. Un franc-tireur, saisi après le combat, est fusillé sur la place. Des habitants sont menacés du même sort, lorsqu'une religieuse occupée à soigner les blessés, sœur Jeanne de Chantal, se précipite devant eux et leur fait un rempart de son corps. Les Bavarois, qui avaient déjà mis leurs fusils en joue, hésitent et en réfèrent au général de Wittich, qui ordonne d'envoyer en Prusse cent habitants prisonniers. L'héroïsme d'une sœur a sauvé la vie de ces derniers.

Les pertes des défenseurs de Châteaudun furent sensibles : les francs-tireurs eurent environ 200 hommes hors de combat et les gardes nationaux 70, soit 270 hommes, dont une cinquantaine faits prisonniers.

Quant aux pertes des Allemands, elles ne furent certainement pas inférieures, bien qu'ils n'aient avoué qu'une centaine d'hommes, nombre bien invraisemblable pour une lutte de 12 heures pendant laquelle ils combattirent souvent à découvert.

Le combat de Châteaudun aurait pu être un brillant succès si des secours avaient été envoyés à un moment quelconque aux défenseurs de la ville. Il y avait à Brou 1.200 mobiles d'Eure-et-Loir; à Cloyes, 1 bataillon de mobiles du Gers, dont 2 compagnies avaient occupé Châteaudun jusqu'au 17 octobre, et, à une moindre distance encore, 2 escadrons de hussards qui avaient quitté Châteaudun le matin même du 18. Enfin, de Vendôme, des renforts pouvaient arriver en une heure de chemin de fer. Quels résultats n'eussent pas obtenus 3.000 combattants de plus, là où 1.200 hommes avaient lutté, et avec succès, de midi à 7 heures du soir! Mais aucune de ces troupes ne bougea et aucune démonstration ne fut même tentée pour protéger la retraite des défenseurs.

Voulant rendre hommage à la courageuse résistance de Châteaudun, le gouvernement de la Défense nationale, dès le 20 octobre, rendit un décret déclarant que Châteaudun avait bien mérité de la patrie. Il aurait pu en faire autant pour les deux villages voisins de Varize et de

Digitized by Google

Civry qui, quelques jours avant, avaient avec leurs seuls gardes nationaux résisté non moins courageusement à l'ennemi.

Le 4 octobre 1877 le *Journal officiel* publia le décret suivant :

Le Président de la République française,

Prenant en considération la demande présentée au nom de la ville de Châteaudun (Eure-et-Loir), en vue d'obtenir l'autorisation de faire figurer dans ses armoiries une croix de la Légion d'honneur;

Voulant perpétuer le souvenir de la résistance héroïque opposée, en 1870, par cette ville à l'invasion de l'armée allemande;

Sur le rapport du président du conseil, garde des sceaux, ministre de la justice, déclare :

Art. 1er. — La ville de Châteaudun est autorisée à faire figurer dans ses armoiries la croix de la Légion d'honneur, qui sera posée en chef de l'écu.

Art. 2. — Remise est faite à la ville de Châteaudun des droits attachés à la modification des armoiries.

Art. 3. — Le président du conseil, garde des sceaux, ministre de la justice, est chargé de l'exécution du présent décret.

Fait à Paris, le 3 octobre 1877.

Maréchal de Mac-Mahon, duc de Magenta.

Le président du conseil, etc.,
Broglie.

Les défenseurs de Châteaudun n'avaient pas attendu jusque-là pour recevoir les récompenses auxquelles ils avaient bien droit. Aussitôt après le combat du 18 octobre, M. de Lipowski avait été nommé lieutenant-colonel et la croix avait été accordée aux capitaines de francs-tireurs Boulanger et Ledeuil.

Le 18 octobre 1871, le général de Cissey, ministre de la guerre, qui s'était rendu à Châteaudun à l'occasion dn 1er anniversaire de la défense de la ville, remit 7 croix de chevalier et 5 médailles militaires à des gardes nationaux et habitants de Châteaudun. Le commandant de la garde nationale, Testanière, blessé dans le combat, fut nommé officier de la Légion d'honneur.

En 1882, une médaille d'or et une modique pension furent attribuées à une jeune fille, Laurentine Proust qui, sous le feu de l'ennemi, avait porté des munitions aux défenseurs et relevé les blessés.

(A suivre.) Georges Demanche.

Digitized by Google

EXPLORATEURS ET VOYAGEURS

La mission hydrographique du Niger, dirigée par M. *Hourst* (XXI, 367) se trouvait le 12 février à Gheïrago, où elle nouait des relations avec deux chefs du pays; le 29, elle s'arrêtait à Tosaye et se préparait à une entrevue avec le chef des Touareg Aouellimiden. Des marabouts de la tribu des Kel es Souk ont essayé d'effrayer les populations riveraines du Niger pour arrêter la mission Hourst, mais M. P. Vuillot pense que tous ces obstacles doivent être surmontés à l'heure actuelle et que notre flotille doit être maintenant à Say.

Le major anglais *Donavan*, parti de la Côte d'Or, après avoir visité Coumassie, a découvert au nord le lac Bushnakwe, qui mesure 9 kilom. de large sur 12 de long; c'est une mer intérieure, sans aucun débouché ni écoulement apparent.

Le capitaine *Braulot*, chef de la mission du Baoulé, a été désigné par le gouvernement français comme chef de la mission envoyée auprès de Samory qui a, comme l'on sait, exprimé le désir de traiter avec la France.

En février dernier, M. *Forget*, administrateur colonial au Dahomey, partait de sa propre autorité avec 2 boys pour l'Hinterland de la colonie dans la direction du Niger. Quelque temps après on apprit que M. Forget, dont on était resté sans nouvelles avait été tué au delà de Péréré, entre Carnotville et Nikki, par des indigènes du Borgou.

Le gouverneur de la colonie envoya alors le chef de son secrétariat, M. *Fonssagrives* pour faire une enquête et exercer des représailles s'il y avait lieu. M. Fonssagrives est rentré à Porto-Novo le 3 juin, après avoir dépassé Nikki, retrouvé à Cakamandji les restes de Forget et poussé jusqu'à Yagdassou, lieu de l'assassinat. M. Fonssagrives a lui-même été attaqué par les Baribas qui lui tuèrent 7 miliciens et le blessèrent au bras. Pendant le combat les porteurs abandonnèrent les bagages. En raison de ces événements, il dut modifier son itinéraire et se dirigea sur Kiama. Une section de son escorte, placée sous la direction des gardes principaux, Carré et Beauron, se sépara de lui pendant la marche. Au bout d'un jour de recherches inutiles il reprit sa marche et entra sur le territoire des Nagos où il fut bien reçu. Il arriva à Savé

Digitized by Google

d'où il se rendit à Carnotville pour attendre les deux gardes principaux et leur escorte, qui ont dû se diriger vers le Niger.

M. *Levat* a été chargé, par le ministre de l'instruction publique, d'une mission en Sibérie orientale, pour étudier le bassin de l'Amour et les vallées de la Zéya et de l'Amgoun.

M. *de Brettes* est rentré à Paris le 15 mai, après douze années de voyages dans le sud-américain et surtout dans la République de Colombie, où il avait été chargé d'une mission économique et commerciale. Il a exécuté la triangulation du massif orographique détaché de la chaîne des Andes et appelé la Siera Nevada de Santa-Martha, qui couvre 16.400 kilomètres carrés. Il a dû y consacrer 5 voyages et 8 reconnaissances partielles, soit en tout 347 jours de voyage pendant lesquels 3.185 kilomètres ont été parcourus en pays inexploré. M. J. de Brettes a étudié les mœurs et les coutumes souvent étranges des tribus indiennes des Arhouaques-Kaggabas, des Chimilas et des Goajires, ces derniers habitant dans la presqu'île qui confine à la frontière vénézuélienne. Toutes ces tribus, qui n'ont jamais pu être réduites par les Espagnols d'autrefois, ont conservé encore aujourd'hui leurs caractères intacts, mais sont compromis par l'avancement graduel de la civilisation. M. de Dalmas accompagnait M. de Brettes chez les Goajires.

Le Dr suédois *Andrée* est parti le 7 juin de Gothenbourg pour le pôle nord. Mais au lieu de chercher à s'y rendre comme Nansen, dont on est sans nouvelles depuis 1893, sur un navire, il se dirigera vers les îles Norskœarna, au N.-O. du Spitzberg ou des îles d'Amsterdam, à 1.050 kilomètres du Pôle, d'où il s'élancera en ballon vers l'inconnu, avec une vitesse de 27 kilomètres à l'heure. Par un vent normal, M. Andrée pense atteindre le Pôle en 40 heures, mais avec l'imprévu il compte une semaine. Le ballon le *Pôle nord*, qui a été exposé à Paris, cube 4.500 mètres, et coûte 51.000 francs ; il a été construit par M. Lachambre, dont les ateliers sont à Vaugirard (Paris). Le roi de Suède, M. Nobel et le baron Oscar Dickson ont donné 180.000 francs pour l'expédition, dont le Dr Eckholm, de l'université d'Upsal, est le météorologiste et M. Strindberg le photographe. Avec M. Andrée, ce sont les 3 seuls membres de l'expédition.

Digitized by Google

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES ET COLONIALES

AFRIQUE

Le commerce du Sahara. — D'après le commandant Rébillet, l'ensemble des échanges entre le Soudan et les côtes méditerranéennes, qui était autrefois de 50 à 60 millions, est tombé à 10 millions, par suite de la pénétration européenne et de la suppression de la traite des noirs. Le Sahara renferme environ 1.500.000 nomades et 450.000 habitants des oasis.

Les 10 millions d'échanges qui se font actuellement entre le Soudan et la Méditerranée ont lieu pour les 4/5 par Tripoli (8 millions); le reste (2 millions seulement) a lieu par l'Algérie et la Tunisie. Les échanges sont nuls par le Maroc, depuis l'occupation de Tombouctou par la France. Pour faire passer par l'Algérie le trafic qui se dirige vers Tripoli, il faudrait d'abord attirer à nous les commerçants de Tripoli et créer une route de pénétration par Ghadamès et Rhât, occupés par les Turcs.

État du Congo: *Procès Lothaire.* — Le commandant belge Lothaire, qui avait fait exécuter le trafiquant anglais Stokes sur le territoire de l'État du Congo, en 1895, a été jugé par le tribunal de Boma (Congo). Les débats ont eu lieu les 22, 25 et 27 avril, sous la présidence du juge Fuchs.

Le commandant Lothaire a exposé qu'après la campagne contre le chef esclavagiste Rumaliza, il s'était mis en marche contre Kibongé qui fut capturé à la Lindi et fusillé le 1er janvier 1895. Lothaire ayant trouvé la preuve de l'alliance de Stokes avec Kibongé, lança aussitôt un mandat d'arrêt contre Stokes. Celui-ci surpris dans son camp au moment où il attendait le gendre de Kibongé, fut jugé comme militaire provoquant à la guerre civile, condamné et exécuté dans les 24 heures.

Le lieutenant Henry et 4 témoins indigènes ont affirmé que le mandat d'arrêt avait été remis à Stokes, qu'outre de grandes quantités de poudre, 10 charges de cartouches avaient été saisies à Kilonga-Longa, que les fusils et munitions de Stokes avaient été retrouvés enterrés à Kwa M'Pini, qu'il n'avait été fait aucune violence aux gens de Stokes qui avaient pourtant tout saccagé sur leur route. 7 témoins ont confirmé les déclarations de Lothaire et d'Henry.

M. Ghislain, qui occupait le siège du ministère public, après avoir rendu hommage à la vaillance de Lothaire, voit dans le jugement même du Conseil de guerre où Stokes est qualifié sujet anglais s'occupant de commerce, la preuve que Stokes n'était pas un militaire et avait droit à en appeler. Le jugement du conseil de guerre est entaché de nullité parce qu'il n'y a pas eu d'instruction préparatoire ni de greffier. L'acte de Lothaire est un acte illégal, ayant causé mort d'homme.

M. de Saegher, défenseur, rappelle la campagne entamée contre l'État du

Digitized by Google

Congo par l'Angleterre et l'Allemagne et dit qu'on a cédé à leur pression sans avoir les éléments de l'affaire et en oubliant que l'instruction préparatoire au Congo est secrète. Le défenseur déclare que, c'est un procès politique où tout a été violé, que les poursuites ont été ordonnées par le gouverneur et non par le procureur d'État et il proteste contre ce fait que le consul britannique intervient officiellement, discute avec le procureur, a droit d'intervenir aux débats et d'interjeter appel. Le défenseur rappelle que Stokes était un aventurier cupide qui a repris les tentatives de l'Arabe Rumaliza et que l'Allemand Langheld a armé sa troupe. Le colonel anglais Colville lui-même a refusé à Stokes de le laisser passer par l'Ouganda avec 1.000 hommes armés. Le défenseur a montré Stokes organisant dans l'Itouri la guerre contre l'État du Congo et secourant l'Arabe Kibongé; Lothaire l'a jugé comme un chef de bande analogue à un corps franc. La culpabilité de Stokes domine tout le débat; elle a été reconnue par plusieurs Anglais : le colonel Colville, le capitaine Lugard, le missionnaire Pilkington ; ce dernier dit qu'il était de notoriété publique dans l'Ouganda que Stoke llait se livrer à des opérations de guerre pour son compte personnel, dans la vallée de l'Itouri. Les capitaines anglais Eyre et Nelson ont été acquittés dans un cas analogue à celui de Lothaire.

Le ministère public renonce alors à l'accusation. Apres une délibération de 40 minutes, le tribunal a acquitté Lothaire. Ce dernier est rentré à Bruxelles le 3 mai. Le vice-consul anglais à Boma, M. Arthur a reçu l'ordre d'interjeter appel de ce jugement; mais il ne s'ensuit pas qu'il poursuivra l'affaire. *La Revue Française*, qui a fait ressortir en son temps la nécessité dans laquelle se trouvait Lothaire de faire un exemple, voit son opinion complètement justifiée par le jugement du tribunal.

Transvaal : *Conjurés graciés. Situation.* — Une dépêche de Prétoria, 11 juin, a fait connaître que le conseil exécutif avait ordonné la mise en liberté des 4 condamnés à mort de la conspiration de Johannesburg, dont la peine avait été primitivement commuée en 15 ans de prison. Chaque prisonnier a payé aussitôt une amende de 25.000 £ (625.000 francs). La peine du banissement est maintenue, mais restera suspendue si les condamnés s'engagent à ne plus s'immiscer dans les affaires politiques du Transvaal. Le colonel Rhodes ayant refusé de prendre cet engagement, la peine du bannissement lui a été appliquée. Les *uitlanders* de Johannesburg ont manifesté au président Kruger toute leur reconnaissance pour la magnanimité du Transvaal. Quant aux journaux d'Angleterre ils n'ont pas eu un mot de remerciement; quelques-uns ont même tourné en dérision cet acte de haute clémence. — M. Leyds, secrétaire d'État du Transvaal, a fait remettre, au gouvernement britannique, deux notes dans lesquelles il exprime sa conviction que les documents connus jusqu'ici justifient la mise en accusation de MM. C. Rhodes, A. Beit et R. Harris comme complices du Dr Jameson. Il constate en même temps, avec beaucoup de regret, les retards apportés à l'enquête annoncée sur la complicité et la responsabilité de la Cie à charte.

Digitized by Google

Il insiste enfin sur la nécessité de transférer, dans les mains du gouvernement britannique, le contrôle et l'administration de la Rhodésia.

La presse de Londres a pris de très haut les notes du Transvaal; mais le ministre des colonies, M. Chamberlain, a cependant cru qu'il était nécessaire de donner au moins une satisfaction au Transvaal et les démissions de MM. Rhodes, Beit et Harris ont été acceptées.

Rhodésia : *Démission de C. Rhodes.* — Le conseil d'administration de la Cie à charte de l'Afrique du sud vient enfin d'accepter les démissions, données depuis longtemps, de MM. Cecil Rhodes, son directeur, Alfred Beit l'un des administrateurs, et Rutherford Harris, secrétaire. Cette mesure était d'autant plus nécessaire que la complicité de ces trois personnages dans l'équipée du Dr Jameson était devenue indéniable. C'est une satisfaction, quoique bien tardive, donnée au Transvaal, qui considérait la présence de C. Rhodes à la tête de la Chartered comme une menace perpétuelle et qui avait récemment envoyé une note à ce propos au cabinet britannique. Mais comme si l'on avait voulu contre-balancer l'effet produit par cette démission, on annonce (26 juin) que M. Rhodes reste dans la Rhodésia pour *prêter son concours* à l'administration de ce pays. Si cela est, la démission ne serait qu'une comédie de plus, M. Rhodes exerçant dans l'ombre un véritable gouvernement occulte. L'ancien premier ministre du Cap a rendu de très importants services à son pays, mais chez lui le spéculateur a fini par étouffer l'homme politique et l'invasion du Transvaal, préparée et organisée par lui, a singulièrement nui à son prestige dans la colonie du Cap. Malgré tous ses titres et les hautes protections qui le couvrent, il est nécessaire qu'il ne reste pas au-dessus des lois de son pays.

Insurrection des Matabélés. — Le soulèvement des indigènes, qui semblait toucher à sa fin dans la région de Boulouwayo, vient de se propager tout à coup dans le Machonaland. Ce mouvement a dû être assez imprévu, car les colons ont été surpris et une soixantaine auraient été massacrés. Les Matabélés ont coupé toutes les communications avec Fort-Salisbury. Dans les engagements qui ont eu lieu les révoltés ont toujours été battus en éprouvant des pertes considérables, tandis que les pertes des colonnes britanniques ne seraient jamais que de quelques hommes blessés ou seulement même de quelques chevaux tués.

Madagascar : *Gravité de la situation.* — D'après les derniers courriers la situation dans l'île s'aggrave de plus en plus, le mouvement insurrectionnel gagne de tous côtés et il n'y a plus de sécurité nulle part, pas même dans l'Imérina. Les insurgés ont leurs espions partout, notamment dans la capitale; aussi peuvent-ils se dérober facilement à l'arrivée de nos troupes. Ce qui n'était d'abord que brigandage est devenu rebellion avec un certain caractère populaire. La partie païenne, encore très nombreuse, des habitants, fait de la révolte une lutte caractérisée contre le christianisme et les étrangers. Le reste de la population est terrorisé et semble porté peu à peu

Digitized by Google

à pactiser avec les insurgés. Les maladresses de certains fonctionnaires, ne connaissant rien du pays ni de ses habitants, ne sont pas sans les y pousser. L'inquiétude règne sur le régime politique qui doit régir l'île, et il est à craindre, si l'ordre n'est pas promptement rétabli, de voir la révolte prendre une extension considérable. Malheureusement les troupes du corps d'occupation ne sont pas en nombre suffisant; les colonnes les fatiguent et ne produisent que peu de résultats. Afin de réprimer le mouvement il sera indispensable d'occuper complètement le plateau central et, par suite, de renforcer d'une manière sensible les effectifs avant le retour de la saison des pluies. En attendant, un décret constituant une milice indigène, commandée par des officiers et des sous-officiers français, a été promulgué le 13 mai.

L'arrêté pris par le résident général, invitant la population des villages révoltés dans le nord à rentrer dans ses foyers, n'a donné aucun résultat. Le désarmement s'est mal opéré partout et la vente des armes aux révoltés se fait jusque dans Tananarive. On y a même saisi dernièrement un canon qui allait être livré aux émissaires des Fahavalos.

L'administration du résident général donne lieu à de vives critiques. M. Laroche inaugure des temples protestants, assiste à l'ouverture d'écoles anglaises, reçoit fort aimablement les missionnaires britanniques, mais n'a pas le temps d'ouvrir sa porte aux missionnaires français. Il est fort bien à la cour: les hauts personnages hovas, qui de tout temps ont opprimé et pressuré les populations, sont au mieux avec lui, mais il n'en sait rien tirer et se trouve être leur dupe, tandis que les habitants, qui dissimulent mal, prennent un air arrogant avec nos troupes. M. Ranchot avait fait mettre en prison les principaux chefs fahavalos du nord; ils ont tous été relâchés et sont aujourd'hui à la tête de leurs bandes. En un mot, la confiance n'existe plus, le prestige de nos armes s'affaiblit et la révolte fait la tache d'huile. Que cet état de choses se prolonge encore quelque temps et Madagascar deviendra un nouveau Tonkin.

Brigandage. — Les Fahavalos relèvent partout la tête. Le 30 avril, sur l'ordre du premier ministre, 8 officiers royaux étaient allés arrêter un prêtre d'idoles qui prêchait la révolte près de Manjakandriana, village situé à 30 kilomètres E. de la capitale, sur la route de Tamatave. Les officiers hovas, assaillis par une troupe de 3 à 400 individus, se réfugièrent dans une maison où, après une longue résistance, ils furent brûlés vifs, les rebelles ayant mis le feu à l'habitation.

Le 26 mai, les révoltés ont incendié plusieurs villages à peu de distance au N.-O. de Tananarive. Quelques jours auparavant, une centaine de Fahavalos se rendant dans le nord, avaient passé sans obstacle à 12 kilomètres seulement de la capitale.

Dans le sud, Rainibetsimisaraka, le même qui a massacré M. Duret de Brie et ses compagnons, commande à 3.000 hommes, dont 400 armés de fusils. Ayant appris que sa tête était mise à prix pour 5.000 francs, il en a

Digitized by Google

promis 15.000 à celui qui lui apporterait la tête du résident général. En attendant, il continue le cours de ses exploits. Ayant été averti que M. Alby, résident à Betafo, s'était dirigé avec une escorte sur Fianarantsoa, il s'est jeté sur Betafo, qui a été réduit en cendres. De là, il s'est dirigé sur Antsirabé, village à 110 kilomètres S. de Tananarive et renommé pour ses sources minérales. M. Gerbinis, chancelier de résidence et sa jeune femme, se réfugièrent dans la maison de la mission norvégienne où, avec quelques miliciens, ils se défendirent résolument pendant trois jours. Ils auraient sans doute fini par succomber sous le nombre, si M. Alby, averti, n'avait rebroussé chemin avec ses 40 miliciens et les 200 soldats du gouverneur hova. M. Alby attaqua les Fahavalos qui furent dispersés après un vif engagement, laissant 200 des leurs sur le terrain.

Enfin, un télégramme vient d'apprendre que trois Français, MM. Savonyan et Rizel, entrepreneurs et Colin Miry, surveillant des travaux, ont été assassinés par une bande de Fahavalos, dans la forêt qui s'étend à l'est de Mantasoa. D'autre part, le P. Berthieu, missionnaire à Ambatomainty, à 40 kilomètres N. de Tananarive, a été fait prisonnier par une autre bande.

— Le lieutenant-colonel Lantonnet, qui avait si vigoureusement repoussé les Hovas au combat de Tsarasoatra, est mort (20 juin) à bord du *Djemnah* qui le rapatriait.

— M. Barrat, ingénieur et ancien explorateur au Congo, a succombé aux fièvres presque aussitôt après son débarquement à Tamatave. Il était chargé d'organiser le service des mines dans l'île.

Annexion. Abolition de l'esclavage. — Dans sa séance du 20 juin 1896, la Chambre des députés a statué sur le projet de loi déclarant Madagascar colonie française (V. juin, p. 371), projet qui a été adopté par 312 voix contre 73. En même temps, la Chambre votait à l'unanimité de 518 votants l'ordre du jour suivant, présenté par M. de Mahy : « L'esclavage étant aboli à Madagascar, par le fait que l'île a été déclarée colonie française, le gouvernement prendra des mesures pour assurer l'émancipation immédiate. »

Cette question de l'esclavage a donné lieu a un débat très vif où tous les orateurs ont reconnu la nécessité de supprimer l'esclavage, tout en comprenant cette mesure de façons fort différentes. Exécutée brusquement, sans préparation, elle pourrait, en effet, avoir de très graves conséquences. Il y a, à Madagascar, de 500.000 à 1 million d'esclaves. S'ils étaient tous libérés sans que leurs moyens d'existence fussent assurés, quelle serait leur situation? Un grand nombre, sans doute, ne manquerait pas de joindre aux bandes déjà si désastreuses des Fahavalos et la conquête de Madagascar serait alors à recommencer. Lorsque le tsar Alexandre II émancipa 23 millions de serfs, il eut soin de leur donner à tous un lot de terre afin de leur permettre de gagner leur vie. La libération des esclaves doit donc être entourée des plus sages précautions. M. André Lebon, ministre des colonies, qui a parlé en véritable homme d'État soucieux de l'avenir aussi bien que du présent, a fait valoir ces excellentes raisons et a mis la Chambre en garde contre

Digitized by Google

son propre entraînement. Mais celle-ci, véritablement emballée, n'a rien voulu écouter et l'ordre du jour de M. de Mahy a réuni dans un même vote les partisans de systèmes fort opposés.

Ouganda : *Police hindoue.* — Le commissaire H. Johnston, représentant l'Angleterre dans le Nyassaland, avait organisé dans ce pays des garnisons formées par des Sikhs du Pendjab, plus aptes que les Européens à s'adapter aux conditions du climat et de la vie dans les parties chaudes du continent noir. Cette tentative a si bien réussi que le Foreign Office vient de se décider à l'étendre à l'Afrique orientale. Il a requis le gouvernement des Indes de l'aider à organiser une force de police dans le protectorat de l'Ouganda. Cette force consistera principalement en 300 mahométans du Pendjab, engagés pour trois ans et équipés par l'arsenal de Bombay; si l'on ne trouve pas, parmi eux, le nombre nécessaire de volontaires, on enrôlera des Pathans, c'est-à-dire des Afghans de la frontière, toujours prêts à aller quelque part où l'on puisse se battre; les Pathans sont les Suisses de l'Asie, ils s'expatrient volontiers et l'on en trouve dans toutes les colonies du monde, au Cap, en Australie, etc. Les 300 hommes de police hindoue dans l'Ouganda seront commandés par quelques officiers indigènes et par deux officiers anglais, l'un ayant titre de commandant en chef et recevant un salaire de 17,500 francs par an (c'est le capitaine W.-A. Barratt).

Missions. — Le missionnaire G.-L. Pilkington, à son retour de l'Ouganda, a affirmé que toute trace d'animosité entre protestants et catholiques a disparu et que les missions françaises de Mgr Hirth et les missions anglicanes de l'évêque Tucker vivent en bonne intelligence. Il est à remarquer que cette pacification coïncide avec l'éloignement des agents de la Cie britannique de l'Est africain et avec leur remplacement par le gouvernement direct de l'Angleterre.

Il y a 50 000 Ouagandas sachant lire. La mission protestante, dit-il, consiste en 27 missionnaires, y compris l'évêque, 2 docteurs et quelques dames; il y a 200 églises indigènes dans un district de 160 kilomètres autour de Mengo, la capitale. La grande église de Mengo a été rebâtie et peut comprendre 3.000 personnes. Chaque dimanche 20.000 indigènes environ assistent aux différents services anglicans; 6.000 suivent régulièrement l'instruction religieuse pendant la semaine. Il y a 3.000 baptisés; chaque année 2.000 adultes sollicitent le baptême.

La mission catholique, suivant M. Pilkington, compte 10.000 membres baptisés; 7 stations sont occupées par des Européens. Mgr Hirth a quitté l'Ouganda et résidera sur terrritoire allemand, au sud du lac. C'est le père Guillermain, naguère supérieur de Rabaga, qui a été créé évêque du diocèse français de l'Ouganda, partie S.-O.; Mgr Hanlow est évêque anglais dela partie N.-E. Ainsi présentées, ces nouvelles sont incomplètes; à lui seul le vicariat des Pères Blancs situé dans la partie anglaise de l'Ouganda renfermait déjà 14.000 indigènes en 1894.

Digitized by Google

Italiens en Abyssinie : *Procès du général Baratieri.* — Le 5 juin, s'est réuni à Asmara (Érythrée) le conseil de guerre, présidé par le général Del Mayno, chargé de juger le général Oreste Baratieri rendu responsable du désastre d'Adoua. Après plusieurs audiences le conseil a prononcé l'acquittement par 3 voix contre 3. La sentence exclut l'accusation de lâcheté et écarte les responsabilités pénales. Elle déclare que les capacités militaires du général Baratieri étaient insuffisantes pour lui mériter les hautes fonctions dont il avait été investi.

— Un décret royal publié à Rome le 18 juin ordonne la cessation de l'état de guerre dans la colonie d'Érythrée. Néanmoins, la paix n'est toujours pas conclue avec Ménélik. Le pape Léon XIII a envoyé à ce dernier une mission chargée de demander la mise en liberté des prisonniers italiens. Le cabinet italien a également envoyé M. Nerrazini chargé d'entamer des pourparlers dans le même but.

Navigation par Suez en 1895. — D'après les statistiques concernant le canal de Suez, la navigation en 1895 s'est chiffrée par 3.434 navires (3.352 en 1894) représentant un tonnage net de 8.448.383 tonnes (8.039.175 en 1894).

Voici la répartition du transit en 1895 (1), par nationalité, nombre de navires et tonnage net.

Anglais.....	2.318 nav.	6.062.587 t.	Ottoman...	36 nav.	35.183 t.
Allemand.....	314	693.645	Portugais..	3	3.580
Français.....	278	672.898	Américain..	5	2.470
Néerlandais....	192	365.770	Japonais...	2	2.354
Austro-Hongrois	72	166.426	Égyptien...	2	2.274
Italien.....	78	146.161	Suédois....	2	2.271
Norvégien.....	57	108.685	Danois.....	1	863
Espagnol.....	33	95.623	Chinois....	2	483
Russe.....	39	87.101			

La progression est générale pour les neuf premiers pavillons; elle est surtout sensible pour le norvégien (40.000 t.) qui passe du 9e au 7e rang, distançant ainsi l'espagnol et le russe; elle est également importante pour le pavillon français qui gagne 205.000 t. et pour le pavillon italien qui en gagne 27.000. Mais, pour ces deux derniers, l'augmentation est occasionnelle, car elle tient surtout aux expéditions de Madagascar et d'Abyssinie. En 1894, le pavillon français n'avait gagné que 6.000 t. et le pavillon italien en avait perdu 700. Le pavillon anglais qui avait bénéficié de 244.000 t., l'année précédente, n'en gagne que 66.000 en 1895. Le pavillon allemand maintient sa progression et gagne 67.000 t., soit seulement 3.000 t. de moins que son gain de l'année précédente. Le pavillon ottoman est en perte légère (4.000 t.) et le pavillon japonais qui était monté de 1.280 t. (1893), à 12.100 (1894) est retombé à 2.300. Par contre, le pavillon chinois a fait son appa-

(1) Voir le transit en 1894, *Rev. Fr.* t. XX, p. 439 (juillet 1895).

Digitized by Google

rition avec 2 petits navires. Le pavillon portugais, qui était tombé de 11.000 t. à 672 t., se relève à 3.500. En résumé, l'augmentation est générale pour tous les pavillons des grands États.

La proportion par tonnage est la suivante : anglais 71,8 0/0 ; allemand 8,2 ; français 8 ; néerlandais 4,3 ; austro-hongrois 2 ; italien 1,7 ; norvégien 1,3 ; espagnol 1,2 ; russe 1,1. En comparant avec les chiffres de 1894, il y a diminution de 2,8 pour le pavillon anglais, augmentation de 0,4 pour le pavillon allemand, de 2,2 pour le pavillon français et de 0,2 pour le pavillon italien.

Le nombre des passagers, qui, de 180.000 (1893), était descendu à 165.000 (1894), s'est vivement relevé à 216.940. Dans ce nombre, on compte 23.423 passagers spéciaux (pèlerins, émigrants), 74.878 passagers civils et 118.635 militaires ; parmi ces derniers, il y a 47.000 Français, chiffre considérable dû à l'expédition de Madagascar, 29.000 Anglais, 14.000 Ottomans, 10.000 Italiens et 8.000 Russes.

Par rapport au tirant d'eau, 2.184 navires calaient 7 mètres ou au-dessous ; 1.250 avaient un tirant supérieur à 7 mètres et parmi ceux-ci 228 dépassaient 7m,50. Ce dernier chiffre, supérieur de 56 à celui de 1894, indique une sensible progression dans le nombre des gros navires.

Soudan oriental : *Expédition* (XXI, 314). — Le premier combat depuis l'ouverture de la campagne sur le Nil au mois de mars 1896, s'est livré le 7 juin. Le sirdar (général Kitchener) a surpris les Derviches à l'aube à Firket et, après une résistance des plus vives s'est emparé du village et des positions établies sur les collines. Le camp des Derviches et leurs approvisionnements ont été pris. Les Égyptiens ont eu 20 tués et 80 blessés. Les pertes des Derviches seraient de 800 morts. A la suite de ce combat, Suardeh a été occupé après un nouvel engagement. Une colonne a ensuite atteint Kedden, à 45 milles de Suardeh. Elle se trouve ainsi arrivée aux 3/4 de la route de Ouadi-Halfa à Dongola. Le chemin de fer n'est plus qu'à 6 milles d'Akasheh.

A Souakim, la garnison égyptienne a été remplacée par un corps de troupes venant de l'Inde. Ces troupes sont destinées à marcher sur Berber. La voie ferrée de Teb à Trinkitat est terminée.

Pour faire face aux frais de l'expédition une somme de 500.000 livres (12 millions et 1/2) avait été prélevée sur le fonds de réserve de la caisse de la dette égyptienne. A la suite d'une action intentée par des porteurs français le tribunal mixte du Caire a condamné le gouvernement égyptien à restituer les sommes indûment perçues (8 juin). Appel a été interjeté.

ASIE

Arabie : *Anglais*. — Les Anglais cherchent depuis longtemps à profiter de l'apathie des Ottomans pour prendre pied de plus en plus en Arabie. Depuis longtemps ils sont installés à Aden et aux îles Kourian-Mourian, au sud de cette péninsule. Depuis plusieurs années le gouvernement indien

Digitized by Google

subventionne l'iman de Mascate dont les possessions sont déjà indiquées sur des cartes anglaises comme rentrant dans la sphère britannique. L'année dernière les Anglais ont bombardé et occupé l'île Bahrein, dans le golfe Persique. Ils viennent, dans cette même région, de faire un nouveau pas en avant. Le colonel Wilson, consul général de la Grande-Bretagne à Bouchir (port persan sur le golfe Persique), a placé, en effet, sous le protectorat de l'Angleterre deux localités situées sur le territoire de Zibara, dans la presqu'île de Katar. Cette région était considérée jusqu'ici comme dépendant du sultanat de Mascate.

Perse, — *Commerce et navigation (1894)*. — Les trois ports persans du golfe Persique (Bouchir, Lingah et Bender-Abbas) ont fait, en 1894, un commerce extérieur de 85.609.000 francs contre 82.119.000 fr. en 1893. Les importations consistent surtout en cotonnades de Manchester.

Les ports du golfe Persique sont desservis toutes les semaines par deux Compagnies de navigation à vapeur anglaise : 1° la *British India steam navigation company limited*, qui fait le service postal entre Bombay et Bassorah, avec escales à Kurrachee, Mascate, Bender-Abbas, Lingah, Bahrein et Bouchir; 2° la *Bombay and Persia steam navigation company* faisant aussi le service entre Bombay et Bassorah avec escales à Mascate, Bender-Abbas, Lingah et Bouchir. Il est question de l'établissement d'un troisième service régulier entre l'Angleterre et le golfe Persique, par la Compagnie anglaise *Clan line*, qui a fréquenté ces parages en 1894. L'*Anglo-arabian steam ship company* fait un service à peu près régulier entre Londres et Bassorah, avec escales à Marseille et Obock.

Le pavillon français ne paraissait pas jusqu'ici dans le golfe Persique. De tous les navires arrivés d'Europe en 1894, 6 ou 7 seulement ont touché à Marseille, et encore n'ont-ils fait cette escale que pour compléter leur chargement. Heureusement qu'en janvier 1896, la Compagnie des Messageries Maritimes a inauguré une ligne annexe de Bombay à Bassorah, desservant les principaux ports du golfe Persique. Les marchandises d'Europe, sauf celles de la Russie, à destination de la Perse, sont presque toutes expédiées par les voies de Bouchir et de Bagdad.

Birmanie : *Commerce avec les pays limitrophes*. — On sait avec quelle persistance les Anglais poursuivent la recherche d'une route commerciale de Birmanie en Chine ; un état du commerce sur cette frontière montre quels maigres résultats ont été obtenus. Les pays qui trafiquent directement avec la Birmanie par la voie de terre sont la Chine occidentale, le Siam, le Xiengmai ou Zimme et les Etats shans placés sous le contrôle de l'Angleterre (Mongmit, Khachin Hills, Karennie, etc.).

Le transport des marchandises se fait par des porteurs et par des bêtes de somme (mulets, chevaux, bœufs), rarement par bateaux ou chariots. Les pièces de bois de teck descendent la Salouen en radeaux. Les chemins ou sentiers de caravanes, à travers les collines, les marais et les bois, ne sont

Digitized by Google

pas nombreux. Il existe 17 bureaux sur 500 lieues de frontière où l'on prend note des marchandises qui entrent ou qui sortent par ces chemins.

Du 1er avril 1894 au 1er avril 1895, le commerce extérieur de la Birmanie par voie de terre a été de 23.031.000 roupies (1 roupie = 1 fr. 40), dont 13.169.000 r. d'importations et 9.862.000 r. d'exportations.

Le total du commerce se répartit ainsi : Chine occidentale, 5.066.000 roupies; États shans du nord (principautés de Si Pao et Semvi, Mongmit, pays des Khachins), 5.294.000 r.; États shans du sud (qui se divisent de ceux du nord par une latitude qui est à peu près celle de Mandalay, 5.511.000 r.; Siam, 1.425.000 r.; Xiengmai ou Zimmé, 2.652.000 r.; Karennie, 3.084.000 r.

Les importations chinoises se font presque toutes par Bhamo; elles consistent surtout en soie grège et métaux précieux. Les exportations de Birmanie en Chine comprennent surtout l'argent monnayé et le coton brut. Les États shans du nord fournissent surtout du thé et achètent à la Birmanie du poisson salé et des tissus de coton. Les États shans du sud vendent notamment du bétail et achètent des tissus de coton. Le Siam s'approvisionne de bétail en Birmanie mais ne lui fournit presque rien. Le Xiengmai ou Zimmé et la Karennie envoient des bois de teck et recoivent surtout des tissus de coton.

En résumé, le commerce de la Birmanie par voie de terre se développe lentement. Déduction faite du numéraire, la valeur totale des marchandises échangées n'est que de 16 millions de roupies. Les caravanes cependant jouissent d'une grande sécurité, mais les sentiers qu'elles doivent suivre à travers les montagnes sont rudes, et les marchandises trop encombrantes ou trop lourdes ne peuvent être transportées. Aussi les Anglais parlent-ils de construire des chemins de fer vers la Chine, et la construction d'une ligne de Mandalay à la Salouen, traversant les États shans du Nord et s'approchant du Yunnan, va être bientôt mise à l'étude. Mais on sait quels obstacles redoutables les chaînes de montagne qui se succèdent sur les confins du Yunnan opposent à toute entreprise commerciale.

Siam : *Commerce et navigation.* — La situation spéciale faite au Siam par les dernières conventions donne un intérêt particulier à l'exposé commercial que de fait ce pays un rapport consulaire allemand. Les importations du Siam qui étaient de 56 250 000 fr. en 1893 sont tombées à 46 250 000 fr. en 1894 et ses exportations ont baissé encore davantage, de 112 500 000 fr. en 1893 à 67 500 000 fr. en 1894.

Les principaux pays importateurs sont Singapour (pour les produits européens et chinois) et Hong-Kong (pour les produits chinois). Les importations directes d'Europe avec transbordement à Singapour ne représentent que le sixième du chiffre total et elles diminuent sans cesse, car les Chinois et les Hindous tendent à monopoliser le commerce. Il a été importé en 1894 pour 3 200 000 dollars de tissus de coton et pour 690 000 dollars de filés de coton et ces articles représentent ensemble près du tiers de l'importation totale;

Digitized by Google

les métaux viennent ensuite avec 670 000 dollars. 45 °/₀ des exportations du Siam sont à destination de Singapour et autant à destination de Hong-Kong. Les principaux articles sont le riz (10.400.000 dollars), le bois de teck (1.400.000), les poissons secs et salés (1.800.000), etc.

De ce que le mouvement commercial du Siam se fait, pour environ 90 °/₀ par Singapour et Hong-Kong, il ne faudrait pas conclure que ces produits vont ou viennent d'Angleterre ou des colonies anglaises. Pour les importations, par exemple, les Hindous et les Chinois tendent à monopoliser ce commerce. Les Japonais, de leur côté, se mettent en ligne et tous font la plus sérieuse concurrence aux Européens. Pour certains produits métallurgiques, l'Allemagne lutte avec succès contre l'Angleterre; mais le Japon, dernier venu sur ce terrain, parvient déjà à éliminer l'une et l'autre pour quelques articles qu'il fournit à moitié prix des produits européens.

Le *sem-chou* (eau-de-vie chinoise) et les bières blondes de Brême (celles du Japon ne supportent pas le transport) représentent presque toutes les importations de spiritueux. Les pétroles russes ont détrôné ceux des États-Unis, mais ils sont à leur tour menacés par les produits de Langkat (Sumatra). La France, l'Espagne, l'Italie ne fournissent avec succès que quelques articles d'ordre très secondaire. En résumé la part de l'Angleterre est prépondérante sur le marché du Siam grâce aux manufactures et aux produits de l'Inde; mais la Chine et le Japon y prennent, d'année en année, une influence croissante.

En 1894, les entrées à Bangkok où se fait en quelque sorte tout le commerce maritime, ont été de 516 navires jaugeant 414.500 tonneaux, dont 306.200 tonnes anglaises et 57.200 tonnes allemandes. La France ne vient qu'au 6e rang avec 6 navires et 2.182 tonnes.

Mines. — Les exploitations des mines d'étain du nord de la péninsule malaise et celles des mines de rubis des environs de Chantaboun sont encore peu importantes, mais se développent. Des concessions de mines d'or et de houille ont été données mais n'ont pas été exploitées par suite de l'insuffisance des capitaux. Dans les provinces du S.-E. avoisinant le Cambodge un syndicat parisien a obtenu la concession des mines d'or de Wattana Bulkhanon et Sakio et un syndicat anglais a obtenu les mines d'or de Gabin.

Chemins de fer. — La ligne de Bangkok à Korat, commencée en 1892, et qui devait avoir 268 kilomètres, est encore à construire sur 111 kil.; elle ne fait aucun progrès. Les derniers événements du Mékong n'y sont sans doute pas étrangers. Des capitalistes anglais ont entrepris en 1895 une ligne de Kedah à Singora, pour relier le golfe de Siam à l'océan Indien.

Le chemin de fer à voie étroite de Bangkok à Paknam (23 kil.) n'a donné en 1894 que 3 ½ °/₀ de dividende.

Le tramway de Bangkok a 10 kil. de longueur; depuis 1895 il est à traction électrique avec fils aériens et a donné un dividende de 14 °/₀.

Tonkin : *Famine.* — En 1894 et 1895, les récoltes du riz au Tonkin avaient été très médiocres et même presque nulles dans certaines régions, par suite

Digitized by Google

d'une inondation suivie d'une sécheresse inouïe. Une grande quantité de rivières n'ont pu être cultivées depuis par suite du manque d'eau, et dès février 1896 la disette a commencé à se faire sentir. En avril, écrit Mgr Grandeau, vicaire apostolique du Tonkin occidental, aux *Missions catholiques*, c'est la famine pour l'immense majorité de la population. Sauf quelques familles riches, les Annamites n'ont presque rien à manger. Le riz est si rare qu'il atteint des prix fous ou même est impossible à trouver. Les pommes de terre et les céréales s'épuisent. Les chemins se couvrent de mendiants, les villages se dépeuplent par l'expatriation des habitants, qui vendent jusqu'à leurs enfants pour se procurer des aliments.

La disette s'étend partout. Dans les provinces de Hanoï, Thanh-Hoa, Ninh-Binh, Nam-Dinh et Hâ-Nam, sur 150 paroisses catholiques, 145 ont adressé des demandes de secours et sur 200 000 chrétiens, 160 000 vivent d'emprunts ou d'aumônes.

Dans le but de tenir compte de cette déplorable situation, le gouverneur général de l'Indo-Chine a suspendu au Tonkin jusqu'au 30 juin 1896 la perception des droits d'entrée frappant les riz étrangers, afin de permettre leur introduction dans le pays.

Chemins de fer. — Le contrat, concédant à la Cie française de Fives-Lille le chemin de fer de Langson à Langtchéou avec prolongement éventuel à l'intérieur de la Chine, a été signé récemment sur l'énergique intervention de M. Gérard, ministre de France à Pékin. Les travaux relatifs à la construction de la ligne d'Hanoï à Phu-Lang-Thuong ont été adjugés, ainsi que ceux d'élargissement et de réfection de la ligne de Langson.

Roumanie. — *Commerce.* — Par suite de la sécheresse excessive, la Roumanie a vu péricliter son commerce en 1894, car le pays étant essentiellement agricole, le commerce subit immédiatement le contre-coup des souffrances de l'agriculture.

Les exportations roumaines, qui étaient de 370 millions de francs en 1893, sont tombées à 294 millions en 1894; elles consistent presque exclusivement en céréales, grains et farines (256 millions de francs en 1894 contre 339 1/2 en 1893, dont 123 millions en blé et 69 1/2 en maïs en 1894). Les pays qui ont reçu en 1894 le plus de produits roumains, sont : l'Angleterre (79 millions), la Belgique (61 1/2), l'Allemagne (58), l'Autriche-Hongrie (43), la Turquie (19 1/2), la France (10 millions de francs), etc. Ces chiffres ne doivent pas être considérés comme exacts pour les pays de destination. En effet, une grande partie des céréales embarquées de Roumanie sur bâtiments anglais, et considérées comme se dirigeant sur l'Angleterre sont, en réalité, débarquées en France, de sorte que les statistiques françaises accusent l'entrée en France de 35 millions de fr. de marchandises roumaines, contre 10 millions seulement relevés par les statistiques de Roumanie.

Les importations en Roumanie ont baissé aussi quelque peu (de 8 millions de francs); elles ont été en 1894 de 422 millions de francs, dont 144 millions de tissus et matières textiles et 10,4 millions de métaux et produits

Digitized by Google

métalliques. Les principaux pays importateurs sont : l'Allemagne (116 millions), l'Autriche-Hongrie (114), l'Angleterre (84), la France (34), la Belgique (22 1/2 millions de fr.), etc. Ici encore, le tableau du commerce général de la France n'est pas d'accord avec ces chiffres, mais, cette fois, c'est en sens inverse : il ne fixe, en effet, l'importation française en Roumanie qu'à 12 millions 1/2 de francs, contre 34 millions accusés par les statistiques roumaines. Ces différences tiennent aux différences d'évaluations des marchandises dans les deux pays, et surtout dans ce fait, que la plupart des produits français consommés en Roumanie sont concentrés auparavant à Vienne.

L'importation française en Roumanie, depuis dix ans, n'a su que perdre du terrain (t. XXI, p. 190), alors que l'Autriche, l'Allemagne, l'Angleterre, la Belgique font presque chaque jour de nouveaux progrès, grâce à leurs produits moins finis, mais moins coûteux, à leur empressement à satisfaire les goûts du pays et au crédit que ces pays accordent.

La peste au 19e siècle. — M. Mahé a communiqué à l'Académie de médecine, ses recherches sur l'histoire de la peste dans notre siècle, fléau qui a reparu cette année encore à Hong-Kong. De 1886 à 1895 il a relevé 10 apparitions de peste bubonique :

1° Trois dans l'Empire ottoman, dont une en Irak-Arabi (basse Mésopotamie), avec environ 630 décès sur 4.000 habitants atteints en 1891-92 et deux en 1889 et 1893 dans l'Assyr (Arabie) ayant causé 1.330 décès sur 15.000 habitants atteints ;

2° Deux en Perse, dont l'une au Khorassan, à Méched et à Astrabad en 1886-87 et l'autre au Turkestan russe, dans le district de Merv ; elles furent légères et bénignes ;

3° Si les Indes n'ont pas été éprouvées depuis 1878, la peste bubonique a apparu en Chine méridionale, à l'état d'épidémie en 1889, 1893 et 1894. Depuis 40 ans la maladie est endémo-épidémique au Yunnan. Elle a fait 2 ou 3 apparitions dans le Kouang-si et, en progressant vers l'Est elle a atteint Canton en mars 1894 ; elle a disparu de cette grande ville en novembre suivant, après en avoir enlevé de 100.000 à 130.000 habitants, sur un million qu'elle renferme. Hong-Kong a perdu par la même cause et à la même époque, de 3.000 à 5.000 habitants, et la peste a réapparu à Hong-Kong le 1er février 1896, causant en 2 mois près de 500 cas nouveaux.

Au total, quoique limitée à trois régions de l'Asie (Arabie, basse Mésopotamie et Perse, Chine méridionale), la peste a encore fait depuis 10 ans, près de 150.000 victimes, presque toutes des Chinois (les autres sont des Persans, des Arabes et des Turcomans).

C'est de 1840 à 1845 que la peste disparut de presque tout le Levant, de l'Égypte, de l'Asie Mineure, de la Syrie et de la Turquie d'Europe. Pendant 10 ans on crut à son extinction. Mais en 1858 elle se réveillait en Tripolitaine, de 1860 à 1880 en Mésopotamie, en Perse, dans la Russie du Sud, dans les Indes du Nord, dans la Chine du sud.

Digitized by Google

Depuis 40 ans on a constaté environ 26 apparitions de peste dans l'empire ottoman, près de 18 en Perse, 1 dans la Russie du sud-est, 4 ou 5 au Turkestan et en Afghanistan, 6 ou 7 dans l'Hindoustan et davantage en Chine méridionale. Ce total, de plus de 60 apparitions pestilentielles a coûté la vie à 80.000 habitants de l'empire ottoman, à 15.000 à 20.000 de la Perse, à 1.000 de la Russie, à au moins 10.000 des Indes et à plus de 150.000 à la Chine, soit un total de 260.000 à 300.000 victimes.

La mortalité de la peste dépasse 50 0/0 des malades, elle a quelquefois atteint jusqu'à 95 0/0.

Congrès de géographie. — Le congrès national des sociétés françaises de géographie se tiendra, en 1896, à Lorient (3-9 août). Organisé sous les auspices de la Société bretonne de géographie, il traitera notamment les questions suivantes : du rôle de l'armée dans les connaissances géographiques, par le lieutenant Olivier ; de la vulgarisation des renseignements commerciaux et coloniaux, par M. Barbier ; des moyens de faire connaître nos colonies, en France, et d'y attirer l'émigration, par M. Castonnet des Fosses ; de la pêche à Terre-Neuve et sur la côte occidentale d'Afrique, par M. Lallemand, capitaine de frégate, etc.

Nécrologie : *G. Rohlfs.* — L'explorateur allemand Gerhardt Rohlfs, né à Vegesaet, près de Brême, en 1831, est mort à Godesberg-sur-le-Rhin, d'une attaque d'apoplexie, le 2 juin 1896.

En 1855, il avait pris part à l'expédition française de Kabylie. En 1861, déguisé en mahométan, il alla au Maroc et y conquit la confiance du grand chérif

En 1862, Rohlfs explora le Sahara marocain, qu'il traversa de l'ouest à l'est, et l'oasis d'Ouadi-Draa ; attaqué entre Tafilet et Kenatsa par ses guides et laissé pour mort, il fut recueilli par un marabout et, rétabli, se rendit trois mois après au Touat (1864), dont il donna le premier une description et une carte. Il revint en Algérie par Ghadamès. En 1865, à Mourzouk, il traduisit une histoire manuscrite du Fezzan.

En 1866-67, il traversa l'Afrique, de Tripoli au golfe de Guinée, par Bilma et Kouka, sur le lac Tchad (Bornou), et, n'ayant pu visiter l'Ouadaï, atteignit la Bénoué, remonta le Niger jusqu'à Rabba, traversa le Yorouba et aboutit à la côte de Lagos.

En 1868, Rohlfs accompagna l'expédition anglaise d'Abyssinie et poussa seul une pointe vers Lalibala et Sokota.

En 1869, il explora la Cyrénaïque et l'oasis de Jupiter-Ammon et découvrit les grandes dépressions du désert de Lybie.

En 1873-74, il retourna en Lybie et visita les oasis de Farafrah, Dachel et Siwah.

En 1875, il traversa l'Amérique du Nord.

En 1878, il partit de Tripoli pour aller porter au sultan du Ouadaï les présents de l'empereur d'Allemagne et passa par Sokna, Dschalo, Koufra. En 1880, il se rendit en Abyssinie et porta au négus, à Debra-Tabor, une lettre de l'empereur d'Allemagne ; il rentra par Gondar, Axoum, Adoua et Massaouah. Enfin, en 1885, il fut consul général à Zanzibar.

Rohlfs a publié un grand nombre de cartes géographiques et de relations, dont la plupart ont paru dans les *Mittheilungen* de M. Petermann. Voici les titres de ses principaux ouvrages : *Traversée du Maroc* (1869) ; *Voyages à travers l'Afrique septentrionale* (1868 et 1873) ; *Pays et Peuples de l'Afrique* (1870) ; *De Tripoli à Alexandrie* (1871) ; *A travers l'Afrique* (1874) ; *Trois mois dans le désert lybique* (1875) ; *Quid novi ex Africâ?* (1886), etc...

Digitized by Google

Brière de l'Isle. — Le général de division Brière de l'Isle est mort à St-Leu-Taverny, le 18 juin 1896. Né à la Martinique, le 4 juin 1827, il conquit tous ses grades dans l'infanterie de marine et fit campagne à La Plata, en Chine, en Cochinchine. Colonel du 1er régiment d'infanterie de marine, en 1870, il fut blessé à sa tête à Bazeilles. De 1876 à 1881 il fut gouverneur du Sénégal. Il ne faut pas oublier que ce fut lui l'initiateur de la pénétration au Niger, d'après la conception du général Faidherbe. En 1879, il créait le poste de Bafoulabé ; en 1880, il envoyait la mission Galliéni à Ségou et faisait étudier, par une mission topographique, le tracé d'un chemin de fer partant de Kayes sur le haut Sénégal. En 1881, il envoyait le lt-colonel Borgnis-Desbordes occuper Kita et préparer cette marche du Niger, qu'il ne put voir s'accomplir, ayant été rappelé en France à sa nomination de général de brigade.

Il dut sa plus grande célébrité à la campagne du Tonkin. Commandant en chef, il battit les Chinois à Kep, Chu, Loch-Nam. Promu général de division (1885), il enleva Lang-Son, battit les Chinois à Haomoc et débloqua Tuyen-Quan, défendu par le commandant Dominé. Remplacé par le général de Courcy, après la paix, il rentra alors en France.

Cyclisme : *Le record de la vitesse.* — Il y a quelques années à peine, on eût été loin de se douter des progrès considérables que devait acquérir la vélocipédie et des vitesses extraordinaires qu'elle permettrait de couvrir. Un exemple des plus remarquables vient d'en être donné récemment dans la course, sur piste, dite du Bol d'or (27 juin). Un coureur français, Rivierre, a pu faire 859 kilomètres en 24 heures consécutives, soit environ la distance de Paris à Marseille (863 kil.), ce qui fait environ 35 kil. à l'heure, et qui représente la vitesse ordinaire des trains de chemin de fer. Au début de la course la vitesse était encore supérieure puisque, pendant les cinq premières heures elle donnait 204 kil. soit 40 kil. à l'heure, et que pendant la première heure elle atteignait 44 kil. C'est un résultat qu'il est curieux de signaler, bien que ces vitesses ne puissent se soutenir sur route. Mais ces épreuves, qui dénotent une force de résistance inouïe ne peuvent qu'engendrer un surmenage qui n'est pas à encourager.

La défense de Châteaudun, par G. Isambert, un vol. avec cartes et dessins, Charavay, éditeur. — La croix de la Légion d'honneur récemment décernée à deux villes qui se signalèrent par leur courageuse défense en 1870, a rappelé l'attention sur la valeureuse résistance de Châteaudun. Nous donnons plus haut le récit de ce fait d'armes mémorable sur lequel M. Isambert a publié les détails les plus attachants dans un ouvrage que tout le monde doit connaître, car il est de ceux qui rendent hommage au patriotisme des villes de France.

Carte des missions Decœur et Baud. Hachette, éditeur. — Cette carte forme l'ensemble des relevés topographiques exécutés dans l'Hinterland du Dahomey et la boucle du Niger par le comt Decœur, les lieutenants Baud, Vermeersch, Vargoz et M. Alby. On se rappelle que ces missions, parties de Carnotville, visitèrent le Borgou, le Gourma et suivirent le Niger de Say à Badjibo. Enfin le lieutenant Baud parvint jusque dans la région de Kon. Cette carte, en quatre couleurs, très soignée, est à l'échelle de 1/1.500.000.

Le Gérant, ÉDOUARD MARBEAU.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 12864-7-96. — (Encre Lorilleux).

Digitized by Google

AU POLE NORD EN BALLON

La conquête du pôle ne répond pas seulement à un sentiment de curiosité ou de gloire. Il y a, en effet, lieu de supposer que c'est au pôle que la science parviendra à pénétrer certains secrets qui n'ont été qu'entrevus, tels que les lois qui président aux courants aériens et aux courants marins, au régime général des pluies et des tempêtes, au jeu du magnétisme terrestre et de l'électricité atmosphérique. Dès lors, la science proprement dite n'y est pas seule intéressée, et c'est là la raison invoquée pour exprimer les nombreuses expéditions faites dans les régions glacées.

Malgré toutes les tentatives faites depuis deux siècles, la route du pôle nord est restée obstinément fermée à tous les explorateurs. On croit cependant qu'il y a au pôle nord une mer libre de glaces; c'était, il y a plus de 25 ans, l'opinion de Gustave Lambert; c'est celle de Nansen, qui est actuellement dans les glaces du nord, et de bien d'autres explorateurs. Une des raisons qui militent en faveur de cette opinion est fondée sur la migration régulière de certains palmipèdes qui ne pourraient pas vivre toute une saison dans une région entièrement glacée. Telle a été l'opinion émise par M. Blanchard à notre Académie des sciences. Enfin, le géomètre Plana s'est efforcé de démontrer mathématiquement, dans les *Mémoires de l'Académie de Turin*, l'existence d'une mer libre au pôle. Du reste, les pôles de froid ne semblent pas coïncider avec le pôle de rotation terrestre, car ceux-là se tiennent en Sibérie et dans les îles glacées de l'Amérique boréale.

Aucun navire n'a, jusqu'ici, réussi à dépasser le 82°50′ de latitude nord, et les tentatives pour avancer à pied sur la banquise n'ont guère été plus heureuses. Au prix de difficultés inouïes, les explorateurs ont à peine pu gagner quelques dizaines de milles vers le nord. Aussi, depuis longtemps, M. Nordenskiöld, qui est l'autorité la plus compétente en matière d'exploration arctique, a-t-il déclaré le pôle nord inaccessible avec les moyens de locomotion dont nous disposons actuellement. C'est la conclusion qu'il tire de ses quatre expéditions au Spitz-

Digitized by Google

berg, de ses 2 explorations à la Nouvelle-Zemble et au Groënland et du voyage accompli en Sibérie sur la *Vega*.

Aucun bâtiment, malgré tous les perfectionnements employés à sa construction, n'a pu arriver à se frayer un passage à travers les glaces. L'*Alert*, commandée par Nares, n'a point dépassé le 82°50′ de latitude, au nord du détroit de Smith; la *Germania* a été arrêtée au 78°15′ sur la côte orientale du Groënland; Nordenskiold a atteint avec peine le 81°42′ au nord du Spitzberg, et personne, jusqu'à ce jour, n'a pu s'avancer au delà de la tour François-Joseph; enfin, la *Jeannette* a été prise par les glaces à une latitude très méridionale, au nord du détroit de Behring.

Dans ces conditions, Nansen a imaginé, non plus de se frayer un passage au milieu des glaces, mais de se laisser entraîner avec une banquise par un courant qui, entrant dans le bassin polaire par le détroit de Behring, le traverse pour suivre ensuite les deux côtes du Groënland. Frithjof Nansen s'est embarqué le 24 juin 1893, à Christiania sur le *Fram (En avant)*, construit spécialement en vue de résister à la pression exercée par la glace sur les navires. Ce bateau, monté par 13 hommes et ayant des vivres pour 5 ans, a suivi le littoral jusqu'à la mer de Kara. Il a quitté Chabarowa le 3 août 1893, se dirigeant sur les îles de la Nouvelle-Sibérie et, depuis ce temps, il n'est arrivé aucune nouvelle des explorateurs.

Sans attendre le résultat de cette expédition, M. Andrée a résolu de tenter une exploration en ballon vers le pôle. L'idée a déjà été plusieurs fois présentée, mais toujours par des rêveurs ou des personnes inexpérimentées en exploration arctique. Aujourd'hui, elle émane d'un homme d'une compétence indiscutable. M. Andrée a une très grande pratique des régions polaires pour avoir hiverné au Spitzberg en 1882-83, et, d'autre part, c'est un aéronaute expérimenté.

M. S.-A. Andrée est né le 18 octobre 1854, à Grenna, sur les bords du lac Wettern, le plus grand des lacs de Suède. Blond comme presque tous les hommes de son pays, il est de haute taille, ce qui passe encore pour ordinaire en Suède. Il a un peu la tournure d'un officier de cavalerie. Son regard est doux, sa parole énergique et son caractère reflète une forte dose de volonté. Il parle le français grammaticalement, avec quelque difficulté, ce qui, chez les étrangers, ne manque pas d'un certain charme.

Digitized by Google

Au dire de M. Andrée, sa passion pour les voyages en ballon remonterait à 1876, époque où il se rendit en Amérique. Sur mer, il étudia les courants atmosphériques, et l'idée lui vint de traverser l'Atlantique en ballon, en utilisant les courants aériens. Mais, faute d'argent, ce projet tomba dans l'eau. En 1888, il exécuta quelques ascensions à Bruxelles, puis dans son pays, avec des aéronautes forains qui parcouraient la Suède. En 1891, il fit deux voyages intéressants dans les airs avec un Norwégien, M. Cetti, et trouva enfin les fonds nécessaires à ses travaux sur la météorologie et les aérostats dans une fondation suédoise, appelée legs Lors Hjertas, du nom du donateur, riche Suédois qui laissa un million de francs à ses compatriotes pour l'étude expérimentale des sciences.

Avec le concours de l'un des exécuteurs testamentaires, M. Retzius, journaliste à Stockholm, M. Andrée put enfin disposer de 14.000 francs, qu'il employa dans 9 ascensions scientifiques. Il fit construire un ballon auquel il donna le nom poétique de *Svea*, qui personnifie la Suède, et se livra alors à des études dont on fit grand éloge. Ses notes d'ascensions ont été publiées dans un volume où il a résumé ses observations.

En octobre 1893, exécutant la traversée de la Baltique et la descente en Finlande, il a expérimenté le ballon à voile, et, en novembre 1894, il est descendu dans l'île de Gotland après avoir tiré parti de l'alternance des courants aériens pour échapper au vent qui l'entraînait en pleine mer. M. Andrée a toujours exécuté seul ses voyages aériens. Son but, en agissant ainsi, n'était pas seulement de se donner une grande habitude des manœuvres aérostatiques, mais de lui permettre de dépasser l'altitude de 2.000 mètres avec un ballon qui était de faible volume.

Son projet de voyage en ballon au pôle nord une fois arrêté, M. Andrée eut vite convaincu ses compatriotes et recueilli, en vue de son expédition, les fonds qui lui étaient nécessaires. Son premier souscripteur fut M. Nobel, l'inventeur de la dynamite, qui donna 90.000 francs. Le roi de Suède s'inscrivit pour 40.000 francs; le baron Oscar Dickson, l'un des donateurs de l'expédition de la *Véga*, pour 40.000 francs.

Voici comment est constitué le navire aérien de M. Andrée, qui porte le nom de *Pôle Nord* et a été construit à Paris par M. Lachambre :

Digitized by Google

Le ballon a une force ascensionnelle capable d'enlever trois pers onnes munies de vivres pour quatre mois et des instruments d'observation nécessaires. Le tout ne dépasse pas un poids de 3.000 kilogrammes. La nacelle est munie de bouées de sauvetage et de canots Berton pour le cas de naufrage. L'aréostat a une double enveloppe de manière à pouvoir rester gonflé pendant un mois.

M. Andrée compte pouvoir diriger son ballon dans une certaine mesure à l'aide d'un appareil qu'il a expérimenté dans plusieurs ascensions. L'aréostat est muni d'une voile et de *guide-ropes*, dont le frottement sur le sol a pour effet de ralentir la marche du ballon. Le retard du ballon sur la vitesse du vent permet l'emploi de la voile et par ce moyen la marche est déviée de la direction de la brise. La déviation ne sera pas forte, mais ne fût-elle que d'une trentaine de degrés, on pourra disposer jusqu'à un certain point du lieu d'arrivée. L'expérience en a été faite d'ailleurs en juillet 1893 à Gothembourg et l'écart ainsi obtenu a été de 27° et a atteint, en certains cas, 45°.

A la nacelle sont suspendues de lourdes lignes destinées à remplacer le lest et à fonctionner comme appareils de sauvetage automatique. Si une baisse brusque de température entrainait une chute rapide de l'aérostat, la partie inférieure des câbles venant toucher à terre, le ballon serait soulagé d'autant et se maintiendrait à une certaine hauteur. Tous les câbles servant de lest sont munis de plaques portant gravé un numéro d'ordre ; le lieu et la date de leur abandon seront notés afin qu'il soit possible, dans le cas où on les retrouverait, de fournir des indications sur la marche des courants.

Comme point de départ, M. Andrée a choisi judicieusement les îles de Norvège situées à l'extrémité nord-ouest du Spitzberg. En cet endroit on ne se trouve plus qu'à 10° du pôle, c'est-à-dire à environ 1.200 kilomètres. Cette côte est toujours libre dès le milieu de juin et aucune entrave n'est à craindre de la part des glaces. Sur l'archipel, le ballon sera gonflé à l'aide d'hydrogène comprimé dans les cylindres et l'opération aura lieu derrière une haute palissade en bois, de manière à pouvoir attendre un état météorologique favorable.

Les îles de Norvège (Norskö) n'étant situées qu'à 600 milles environ du pôle, un ballon peut donc atteindre ce point en quelques heures dans des circonstances favorables. On se rappelle qu'un aérostat parti de Paris pendant le siège, dans la nuit du 25 novembre 1870, arriva

Digitized by Google

le lendemain matin en Norvège. Un vent soufflant avec une pareille vitesse porterait en 5 ou 6 heures un ballon du Spitzberg au pôle. Avec une vitesse de 27 kilomètres à l'heure que, d'après les calculs de M. Andrée, le ballon aurait à l'altitude de 250 mètres, le but serait atteint en 43 heures.

Mais pour faire œuvre plus complète d'explorateur, il est préférable de rester dans les basses couches de l'air ou l'on jouirait d'une température moyenne et ne faire le voyage qu'en moins de 2 jours. Le ballon devra se maintenir à une hauteur moyenne de 250 mètres au-dessus du sol, c'est-à-dire au-dessous de la région inférieure des nuages, mais au-dessus des brouillards de la surface terrestre. On y parviendra en ralentissant la marche du ballon et, pour cela, on se servira des guide-ropes, qui seront d'un grand poids et pourront être utilisés à la fois sur la glace et sur la mer.

Dans les régions polaires, la variation diurne de la température est très faible. L'expédition météorologique suédoise au Spitzberg (1882-1883) a fait des observations qui se rapprochent beaucoup de celles des Américains au Fort Conger (baie de Lady Franklin) à peu près à la même distance du pôle, mais beaucoup plus près d'un des pôles du froid. Ainsi, au Spitzberg, au mois de juillet, la température moyenne était de + 4° 4, maxima de 11°6, minima de 0°8. Au Fort Conger elle était à la même époque de + 2° 8, 11° 3 et — 1°5. La vitesse moyenne du vent était de 3 mètres 8 par seconde, au premier point, et de 4 mètres 9 au second.

La ligne droite du Spitzberg au pôle et au détroit de Behring doit donc jouir approximativement, pendant le cours du mois de juillet où la nuit ne vient jamais refroidir l'atmosphère, d'une température moyenne de 4°, qui ne s'abaisse guère à la glace fondante et qui doit favoriser un voyage en ballon, car les variations journalières ne dépassent pas l'amplitude de 1° à 11°.

D'autre part, il n'y a aucun orage à redouter, et les tempêtes sont rares à cette époque de l'année, car la vitesse maxima du vent ne dépasse pas 16 m. 8 et la chute de la neige ou de la pluie n'est que de 6 kg 9 par mètre carré. Toutes ces conditions sont donc favorables à un voyage aéronautique.

Le projet de M. Andrée est très étudié à tous les points de vue. Nordenskiöld n'a pas hésité à lui accorder son patronage autorisé.

Digitized by Google

M. Eckholm, le savant professeur de l'université d'Upsal, qui l'a vivement encouragé, fait partie de l'expédition en qualité de météorologiste. Un 3e et dernier membre est M. Strindberg qui, comme photographe, aura pour mission de relever, à l'aide de ses appareils, les régions que l'on franchira. A cette époque le soleil éclaire continuellement l'horizon et permet à l'aéronaute de fixer, à un moment quelconque, avec un appareil, l'image des régions au-dessus desquelles il vogue. Le soleil, toujours présent, maintient la température du ballon et de l'air à un chiffre tellement égal, que la force ascensionnelle de l'aérostat ne subit que des variations minimes.

Grâce à la collection complète d'instruments d'observation dont elle est dotée, l'expédition, quand même elle n'atteindrait pas le pôle, ne peut qu'augmenter sensiblement la dose de renseignements connus sur les régions arctiques.

Aller au pôle n'est pas tout ; il faut en revenir. Et ce retour ne sera pas des plus faciles. Dans l'ignorance des vents qui règnent autour du pôle, il n'y aura qu'un parti à prendre, celui d'atteindre une côte quelconque et d'y descendre avec les provisions. De là, on courra la chance d'atteindre des régions plus ou moins fréquentées par des peuplades ou des chasseurs. Autrement il faudra transformer la nacelle en traîneau et risquer un voyage aussi long et aussi pénible que celui de Nordenskiöld dans les glaces du Groënland.

M. Andrée s'est embarqué le 7 juin, à Gothembourg, avec ses compagnons sur la *Virgo*, qui l'a conduit au Spitzberg. L'installation du campement, le gonflement du ballon et tous les préparatifs du départ ne demandent pas moins d'un mois et c'est à la fin de juillet seulement que M. Andrée sera prêt à saisir le premier vent favorable le poussant vers le pôle.

L'entreprise est hardie et l'on se demande si l'avantage de connaître ce qui se passe dans des régions qui seront toujours inaccessibles, vaut les risques de vie d'hommes qui pourraient employer plus utilement leur dèvouement et leurs brillantes facultés.

A. P.

Digitized by Google

LA PÉNÉTRATION ANGLAISE

DANS LA CHINE DU SUD

L'ouverture de la Chine au commerce britannique a toujours été la préoccupation des hommes politiques de la Grande-Bretagne. Les provinces du Céleste Empire touchant à la mer sont aujourd'hui de plus en plus accessibles, mais il n'en est pas de même de la région intérieure. Du côté de l'Inde les voies d'accès sont très difficiles, car des chaînes de montagnes sans nombre forment une véritable barrière entre l'Inde, la Birmanie et la Chine du sud. Cette région a été parcourue par plus d'un Anglais, et l'un d'eux, l'explorateur Colquhoun, s'est déclaré partisan convaincu de la création d'une route de pénétration de Birmanie en Chine. L'exploration récente du prince Henri d'Orléans semble avoir réveillé sous ce rapport les projets anglais qui sommeillaient depuis quelque temps.

Nous trouvons, à ce sujet, dans le *Daily Graphic*, journal de Londres, un petit article que nous offrons aux méditations de nos hommes d'État.

« En lisant l'autre jour l'admirable discours de lord Salisbury sur les routes commerciales de la Chine, mes pensées se portèrent vers Archibald Colquhoun. Voilà des années qu'il prêche à un monde incrédule sur les richesses de la Chine sud-occidentale fermée à tout commerce régulier avec les barbares européens par des chaînes de montagnes escarpées et par les rapides de ses larges fleuves. Il a écrit un livre empoignant sur ce terrain négligé ; il a insisté sur l'importance d'un chemin de fer birman qui drainerait les richesses du Sé-Tchouen du côté de Sémao ; et il a signalé avec une infatigable vigilance les efforts des Français du Tonkin pour nous devancer au Yunnan. Dernièrement, le somnolent *India Office*, qui s'obstine à réserver toute son énergie politicienne pour la décevante question de la frontière du nord-ouest, a laissé soupçonner quelques signes d'intelligent intérêt pour le problème dont M. Colquhoun a été l'initiateur. Peu après que le prince Henri d'Orléans eut découvert une route praticable du côté français

Digitized by Google

vers Sémao, le *Foreign Office* eut l'inspiration de stipuler dans un traité avec le Siam que la France ne pourrait réclamer des privilèges exclusifs dans la Chine sud-occidentale, et il a récemment pris une décision au sujet du chemin de fer de Kunlon Ferry qui doit conduire de Mandalay à la frontière chinoise. Le récent succès des Français obtenant du Tsung-li-Yamen le droit de construire un chemin de fer du Tonkin au Yunnan, a évidemment donné un coup de fouet à l'*India Office*, et c'est probablement à cela que nous devons la récente déclaration du Premier.

Je m'empressai d'aller trouver Archibald Colquhoun pour le féliciter.

« Oui, me dit-il complaisamment, la déclaration de lord Salisbury est très satisfaisante. C'est un grand progrès sur tout ce qui a été dit à ce propos par aucun ministre antérieur, et, en somme, il est allé aussi loin qu'un homme raisonnable pouvait désirer.

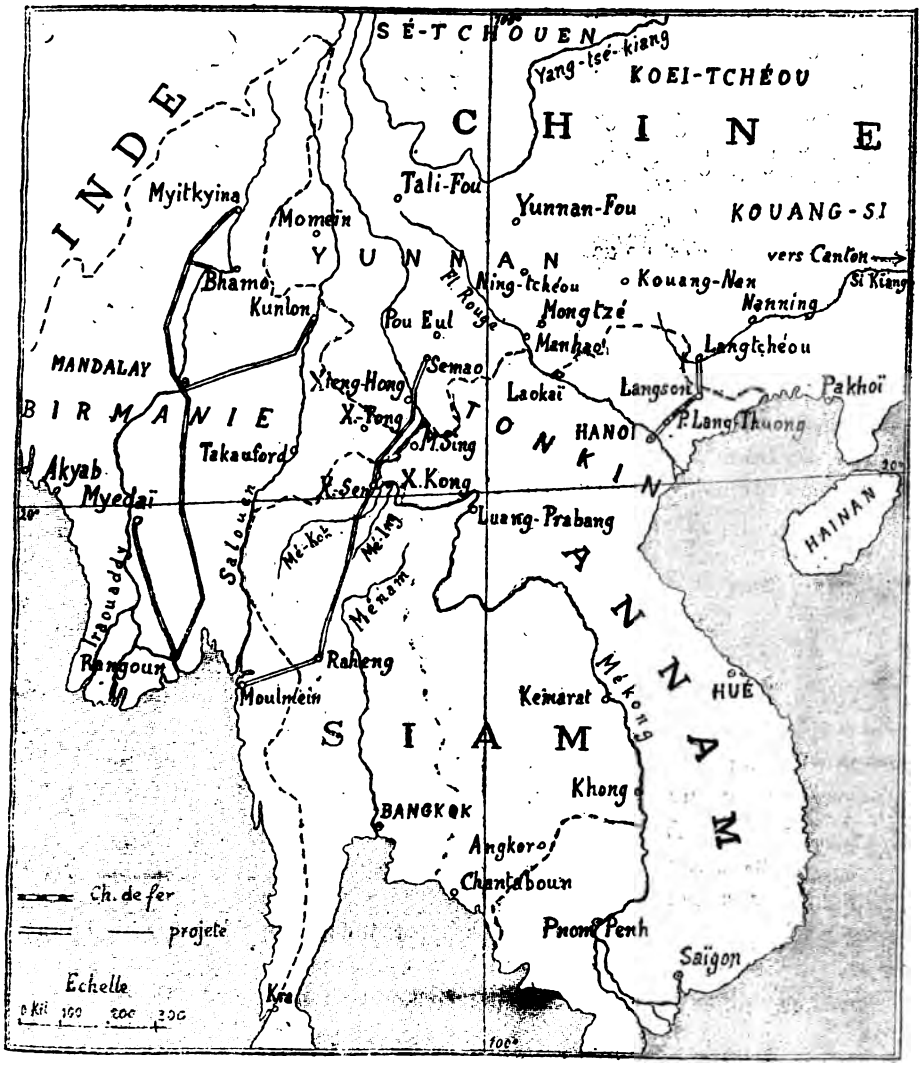
— C'est beaucoup dire pour un enthousiaste comme vous !

— Oh ! je ne veux pas dire que cela concède tout ce que j'aurais rêvé, mais le reste en découlera en son temps. Le gouvernement a adopté les principes fondamentaux. En premier lieu, nous avons l'assurance générale que l'accès aux marchés étrangers est une des questions qui préoccupent le plus l'esprit du Premier. Puis, plus spécialement, il admet que l'idée d'atteindre le Sé-Tchouen par la côte de Chine est illusoire, et que toute notre attention doit se concentrer sur les routes intérieures à travers la Birmanie et le Siam. C'est très important, parce que cela entraîne comme conséquence logique l'établissement d'un chemin de fer. Et, en effet, lord Salisbury complète son raisonnement par une promesse formelle d'assistance pour une voie ferrée de communication. Cette promesse est d'autant plus précieuse qu'elle réalise tout ce que les Chambres de commerce demandaient depuis quelque temps.

— L'assistance, ai-je rappelé à M. Colquhoun, sera limitée au territoire britannique ?

— En effet, et, par suite, le choix des tracés en devient quelque peu limité. Il y a trois tracés possibles reliant le Yunnan au territoire britannique. Le premier est la ligne Kunlon Ferry, actuellement en cours d'exécution ; le second est la ligne Rangoun-Karéni ; et le troisième est la ligne Raheng-Sémao, qui passe en grande partie à travers le Siam. Cette dernière est celle dont je me suis le plus occupé. Vous observerez

Digitized by Google



CHINE DU SUD-OUEST

CARTE DES VOIES DE PÉNÉTRATION ANGLAISES

Digitized by Google

cependant que c'est essentiellement une voie étrangère, et qu'elle serait par suite exclue de l'assistance du gouvernement britannique. Mais, dans ce cas même, je conclus du langage de lord Salisbury qu'une garantie serait accordée pour la section qui joindrait Moulmein au territoire siamois. Des deux autres lignes, celle de Karéni doit être éliminée parce qu'elle n'est pas bien connue, et ce que l'on en sait est loin d'être favorable. En outre, elle est en évidente défaveur auprès du gouvernement de l'Inde. Reste la ligne Kunlon Ferry. Franchement ce n'est pas l'idéal, mais, c'est un admirable début, et maintenant que nous savons que le gouvernement s'en occupe, j'espère que nous l'appuierons tous. Les principales objections que javais à lui opposer ont disparu depuis que lord Salisbury s'est prononcé pour sa pénétration dans le territoire chinois par la voie de Semao, la porte d'or du Sé-Tchouen. L'idée première était de passer par Tali-fou, ce qui l'aurait conduite dans un cul-de-sac. Du moment que nous aurons accès par chemin de fer jusqu'à Sémao et que les négociants anglais auront tâté des richesses du Sé-Tchouen, la ligne siamoise se fera d'elle-même.

— Mais que feront les Chinois? Ne devrions-nous pas nous assurer d'abord s'ils consentent à laisser une voie ferrée franchir leur frontière?

— Je ne le pense pas. Lord Salisbury a raison de croire que les diplomates n'auront pas de grandes difficultés à surmonter quand la voie ferrée atteindra la frontière. Vous allez objecter que les Chinois sont un peuple conservateur, essentiellemeut rétrograde, et plus encore. Dans une certaine mesure vous aurez raison. Mais le chemin de fer est souverain pour ouvrir les yeux. Que les Chinois le voient senlement à l'œuvre, et ils n'auront de cesse qu'on ne leur en ait donné tout leur sôul. Dans le Nord le peuple était très opposé aux chemins de fer, mais quand les rails ont été posés de la rivière de Tiensin aux mines de Rayping, et que les Chinois ont vu comment cela fonctionnait, ils ont aussitôt sollicité son extension de leur gouvernement. Ils ont saisi tout d'un coup les avantages qu'ils pouvaient en tirer. La même chose arrivera dans le sud-ouest. L'initiative ne viendra pas de Péking, mais de la population locale, qui est intelligente, prospère et entreprenante. Vous pouvez compter sur ceci, qu'une fois le cheval de fer aux portes du Yunnan, il entraînera tout devant lui. Le peuple le recevra à bras ouverts. Il pressera le gouvernement de consentir à sa pénétration dans le pays. Du Yunnan, il sera bientôt conduit au Yang-tsé-Kiang et alors

Digitized by Google

le temps ne sera pas éloigné où le réseau s'étendra jusqu'au cœur de la Chine.

— Et vous pensez réellement que le jeu vaut la chandelle?

— S'il la vaut! s'écria M. Colquhoun en riant dédaigneusement, c'était le Sindafu d'or du temps de Marco Polo, et sa richesse est demeurée intacte jusqu'à nos jours. Le Sé-Tchouen est le seul marché libre au monde qui attende encore d'être ouvert au commerce. Imaginez une contrée aussi vaste que la France, avec un meilleur climat, une population plus nombreuse, plus industrieuse, et même plus économe, dont chaque pouce carré est cultivable, et recélant la richesse minérale, cuivre, fer et or. Tel est en peu de mots le Sindafu ou Sé-Tchouen, comme nous l'appelons maintenant. Un point important à noter aussi, il est aussi aimable qu'il est prospère et, par conséquent, nous n'aurons à lutter contre aucune prévention hostile lorsque nous pénétrerons dans cette région. »

Evidemment dans ce tableau enchanteur de la Chine sud-occidentale, il faut tenir compte de l'exagération ordinaire chez les voyageurs qui ont adopté une région visitée, observée, pour ainsi dire inventée par eux. Mais il n'en est pas moins à retenir que tous les efforts de l'Angleterre se porteraient sans doute de ce côté si une diversion utile à nos intérêts ne se produisait en ce moment même dans l'hinterland de l'Égypte.

Saurons-nous profiter du répit qui nous est laissé pour devancer nos rivaux sur ce terrain commercial convoité par eux? J'ai bien peur que nous ne nous attardions encore et que nous ne perdions l'occasion favorable (1); mais j'ai tenu à pousser le cri patriotique : *Caveant consules!*

Cte DE BIZEMONT.

(1) Voir p. 493, les projets à l'étude pour relier les chemins de fer de la Birmanie et de l'Assam.

Digitized by Google

RICHESSE ET AVENIR DU YUNNAN

ET LA CONVENTION FRANCO-ANGLAISE DE 1896

LES DÉBUTS DE LA MISSION LYONNAISE

Tous les événements accomplis en Extrême-Orient depuis un demi-siècle ont eu, sinon pour résultat, du moins comme objectif, l'ouverture de la Chine au commerce européen.

Les richesses de toute nature que renferme ce vaste empire asiatique, plus étendu et plus peuplé à lui seul que l'Europe entière, ont excité les convoitises de la race blanche, et c'est à coups de canon qu'il a fallu, à plusieurs reprises, enfoncer les portes que la Chine ne voulait pas ouvrir. Peut-être aurait-on mieux fait de laisser sommeiller ce peuple qui ne voulait pas s'éveiller, car il pourrait bien être un jour un concurrent terrible pour le monde européen. Il a le nombre, il a l'intelligence, il ne lui manque que les moyens d'action; et ces moyens, nous nous efforçons tous les jours de les lui donner. L'exemple du Japon, qui, de consommateur, devient producteur avec une rapidité inouïe, est un premier avertissement.

Quoi qu'il en soit, c'est à qui se disputera aujourd'hui le marché chinois. C'est pour en avoir une part que la France a occupé le Tonkin, et il ne semble pas que jusqu'ici, nous ayons bien tiré parti de ce voisinage. Cependant un grand effort vient d'être fait de ce côté à la suite du traité franco-chinois du 20 juin 1895 qui a ouvert à notre commerce plusieurs villes de la Chine méridionale, et lui a fait une situation favorisée au Yunnan et au Kouang-Si notamment. Dans le but de tirer le meilleur parti de cette situation, la Chambre de commerce de Lyon a pris l'initiative de l'envoi d'une mission d'étude dans les provinces méridionales de la Chine. Avec la coopération des chambres de Marseille, Bordeaux, Lille, Roubaix et Roanne, cette mission, composée de commerçants et d'hommes techniques, s'est mise en route dans le courant de l'été dernier. Une série de correspondances adressée au *Journal des Débats* donne sur cette exploration et sur les voies de pénétration au Yunnan des renseignements fort intéressants que nous allons résumer.

Partie de Marseille le 15 septembre 1895, la mission lyonnaise, après

Digitized by Google

une courte escale à Saïgon, débarquait le 16 octobre à Haïphong. Là, sous l'énergique impulsion de son chef, M. Rocher, naguère consul de France à Mongtzé, elle se divisait en deux groupes pour visiter les charbonnages d'Hongay, Kébao, Port-Wallut et les centres importants de Nam-Dinh, Bac-Ninh, Langson, etc. Le 31 octobre, les deux groupes se réunissaient à Hanoï (1).

Le 9 novembre elle quittait la capitale du Tonkin sur le vapeur *Yunnan* des Correspondances fluviales, en route pour la province du Yunnan, par laquelle devait se faire la pénétration en Chine. A cause de la baisse des eaux et des rapides qui commencent à Yen-Baï, il fallut transborder en ce dernier point et effectuer en jonque le restant de la montée du fleuve Rouge. Aussi la mission n'arriva-t-elle que le 20 novembre à Laokaï, à la frontière chinoise. Laokaï, située sur la rive gauche du fleuve, est séparée de Son-Phong, ville chinoise, par une petite rivière. Elle possède encore sa vieille citadelle avec blockhaus carrés aux angles, et un village adossé aux flancs de la forteresse. Laokaï, où se fait la visite de la douane française, ne compte qu'une quinzaine de commerçants français. Elle est appelée à prendre une certaine importance par suite de la dernière convention franco-chinoise qui nous facilite l'accès du Yunnan.

Le 24 novembre, la mission quitte Laokaï remontant toujours le fleuve Rouge dont la rive droite reste française, jusqu'à Namit, à 40 kil. de Baxat notre dernier poste. Peu après apparaissent de nouveau les rapides, qui présentent de sérieux obstacles à la navigation et ne sont franchissables à certains moments que grâce à l'habileté reconnue des bateliers païs. Le 30 novembre, à la nuit, la mission débarque à Manhao, terminus de la navigation, ville sale, triste et malsaine, mais où les Chinois saluèrent l'arrivée des voyageurs par des retraites aux pétards, des sonneries de trompettes et des détonations d'artillerie. Dans tout le Yunnan l'accueil fut courtois, mais il faut dire que la mission ne quitta pas les chemins battus.

A Manhao la mission lyonnaise se fractionna encore en deux groupes pour atteindre Yunnan-Fou, capitale de la province. Le 1er décembre, l'un des groupes quittait Manhao et arrivait le 3 à Mongtzé, ville de 12,000 âmes au centre d'une grande plaine. Plusieurs Français s'y trouvant, le nombre des Européens atteint 26, ce qui semble causer quelque

(1) Voir la carte, p. 457.

Digitized by Google

inquiétude aux habitants. Aussi s'abstiennent-ils de cette curiosité indiscrète dont sont obsédés trop souvent les voyageurs.

C'est le 19 décembre seulement que la caravane quitta Mongtzé pour arriver le 28 à Yunnan-Fou, où son séjour se prolongea jusqu'au 14 janvier. Le convoi se composait d'une trentaine de bêtes, dont 5 ou 6 chevaux seulement, car ces petits mulets du Yunnan, à peine plus grands que des ânes, sont préférables aux chevaux à cause de leur solidité, de leur agilité et de leur endurance vraiment extraordinaires. Ma soignés par leurs muletiers, les *mafous*, ils marchent quand même, malgré le bât qui les blesse et malgré de nombreuses plaies. En revanche leurs conducteurs les ornent souvent de pompons, de crinières rouges et d'un attirail de clochettes.

Les hôtelleries de la région ne justifient pas la détestable réputation qui leur a été faite; elles sont acceptables, mais rien de plus. Trois planches sur des chevalets de bois et par-dessus, de la paille de riz, une natte cambodgienne et des couvertures, voilà ce qui constitue un lit. Les fenêtres, ou plutôt les ouvertures qui donnent du jour, sont veuves du papier blanc qui remplace le verre. Ce qu'il y a de plus désagréable ce sont les odeurs de cuisine, d'opium et d'étable où se trouvent à la fois bêtes et gens.

La région qui conduit à Yunnan-Fou est cultivée en partie, boisée et très accidentée. Jusqu'à 2.000 mètres on rencontre des rizières. Le climat est doux; le thermomètre (en décembre) ne marque pas au-dessous de 6°, le matin à 6 heures, et 24° dans l'après-midi. Les villages sont nombreux. Dans le Chi-Kiang on en rencontrait à peu près tous les quarts d'heure. La population, quoique très dense dans certaines parties, est susceptible de s'accroître d'une façon très importante.

LA RICHESSE DU YUNNAN

Le pays, riche et plein d'avenir, peut devenir une source considérable d'affaires par le Tonkin. Voici du reste l'exposé très complet que fait des ressources du Yunnan le correspondant du *Journal des Débats :*

« Le Yunnan, — dont la superficie est égale à peu près aux deux tiers de la France, — a une population de 12 à 13 millions d'habitants. Il a été autrefois beaucoup plus peuplé, mais les vingt années de la rébellion musulmane, les destructions et les ruines qui se sont accu-

Digitized by Google

mulées pendant cette période, ont entravé sa prospérité. Les horreurs de la guerre civile et de la terrible répression qui l'a terminée sont encore visibles dans la contrée, notamment dans la « plaine des Tombeaux » aux alentours de Mongtzé.

Le pays s'est guéri peu à peu de ses blessures. La population débordante du Sé-Tchouen reflue sur la province. Ajoutez à cela la prolificité naturelle des Chinois, la paix qui règne depuis vingt ans dans la région (où les derniers événements n'ont eu aucune repercussion), la richesse croissante amenée par la culture de l'opium, et il n'y a rien d'étonnant à ce que la prospérité revienne. La peste, qui autrefois faisait de véritables hécatombes, est en décroissance. Ainsi, en 1894, elle n'a guère sévi qu'à Mongtzé, et encore là n'a-t-elle fait que 300 victimes, sur une population de 12.000 habitants.

Le « staple produce » du Yunnan, comme disent les Anglais, est actuellement l'opium (le plus réputé de la Chine) dont la production annuelle est évaluée de 25 à 26 millions de francs, suivant les douanes impériales.

Mais la véritable fortune de la province réside dans le sous-sol. Le Yunnan possède en grande abondance presque tous les minéraux connus. Et, sur ce point, nous avons un document d'une autorité indiscutable : c'est le rapport du consul de France à Mongtzé. Nous lui empruntons les renseignements qui suivent :

Avant la rébellion, il existait 245 mines de toute nature. Dès que le calme fut rétabli, 40 chantiers furent mis en exploitation. Depuis lors malgré la pénurie des bras, l'industrie minière a un peu repris. On compte aujourd'hui (1896), — suivant les déclarations du vice-roi, — une centaine de gisements régulièrement traités. Ils produisent principalement l'argent, le fer, le cuivre, l'étain, le zinc. On trouve aussi du cinabre et de l'antimoine.

Le cuivre est surtout commun. Avant 1860, on comptait 45 mines en activité. Pendant la rébellion musulmane, plusieurs galeries ont été envahies par les eaux, d'autres entièrement perdues, en sorte que la production est devenue insignifiante, malgré les efforts des mandarins pour l'encourager. Deux ingénieurs ont même été mandés du Japon pour étudier la question, mais les résultats de leur mission ont été à peu près nuls.

Les mines d'étain sont plus florissantes. Celles de Kiou-Tsieou, à une

Digitized by Google

trentaine de kilomètres de Mongtzé, exportent une moyenne annuelle de 204.000 kilogrammes.

Trois causes principales s'opposent vraisemblablement au relèvement des exploitations minières du Yunnan : 1° le manque de capitaux ; 2° l'insuffisance des procédés de fabrication ; 3° la difficulté des transports.

Il y a peut-être là un élément des plus sérieux à notre attention. Non pas qu'il faille se flatter de l'illusion d'obtenir jamais une concession de mine proprement dite sur le territoire chinois ; mais très certainement au point de vue de l'outillage et des hommes à fournir, il y a au Yunnan un débouché certain pour nos constructeurs, nos ingénieurs, nos techniciens, et spécialement pour l'industrie métallurgique de la région *lyonnaise*.

C'est, en effet, un grosse erreur de croire que les Chinois sont opposés à remettre la direction d'une affaire entre les mains des Européens. Au contraire, les plus intelligents d'entre les Célestes, les mandarins, les dignitaires rendent volontiers hommage à la science supérieure, et... à la plus grande honnêteté des Européens. Le tout est de leur inspirer confiance par une compétence indiscutée et par une gestion scrupuleuse.

La perspective de l'emploi de nos nationaux au Yunnan a bien son prix ; et, si l'on veut se rappeler que la dernière convention franco-chinoise du 20 juin 1895 a catégoriquement stipulé dans son article 5 un droit de priorité en faveur de la France, en ce qui concerne la mise en valeur des mines et la construction des chemins de fer du Yunnan, je ne crains pas d'encourager assez tous nos jeunes gens qui sortent de nos grandes écoles, à la recherche d'emplois, à jeter leurs yeux de ce côté où il y a tout à faire.

Si nous étudions ensuite le commerce général, nous sommes frappés des éléments précieux qu'il rencontre au Yunnan. Pour Mongtzé seulement le chiffre annuel des échanges est évalué, d'après les douanes impériales, à 15 millions.

Et dans ce total ne figure pas l'opium qui entre en contrebande au Tonkin ou qui va sur Canton par la voie de terre....

Un indice de l'activité commerciale du Yunnan est fourni par cette constatation que les principales localités visitées jusqu'à ce jour (Ami-Tchéou, Lunan-Fou, Kouang-Nan-Fou, Ting-Haï, Kaï-Hoa, Ning-Tchéou, Yunnan-Fou), ont des représentants des maisons chinoises de Hong-

Digitized by Google

Kong ou de Canton. A Mongtzé même, nous avons visité des maisons chinoises possédant ensemble, d'après les renseignements les plus sérieux, un capital de roulement de 20 millions de francs.

Si l'on jette un coup d'œil sur les statistiques des douanes impériales, on remarque que les principaux articles importés au Yunnan sont : les cotonnades de Hou-Peh (2.200.000 fr. environ); les soies de Sé-Tchouen (1.800.000 fr.); le thé de P'ou-Eul (2.000.000 de francs); les filés de coton (principalement le n° 20, 2.500.000 fr.); les lainages (Long-Ells, couvertures); le bois de santal, les aiguilles, les allumettes, le pétrole, les montres, la bimbeloterie, les parapluies et ombrelles, le musc, le tabac dit tabac de Canton, etc.

A l'exportation, nous devons citer : l'étain, les plantes médicinales, les peaux de buffle et de bœuf, l'huile d'arachides, l'orpiment (sulfure jaune d'arsenic), le thé noir de P'ou-Eul, et surtout l'opium. Les peaux et les laines paraissent susceptibles d'un grand transit.

Le Yunnan est un pays d'élevage. Le mouton, le bœuf, le buffle, la chèvre se rencontrent un peu partout, et il est certain que les indigènes se livreraient à l'éducation sur une plus grande échelle s'ils étaient assurés d'un débouché. Le mouvement commercial du Yunnan est donc important.

Ajoutons que la douane de Mongtzé a enregistré, en 1894, 240.000 kilog. de coton brut, et 200.000 de cotonnades en provenance du Tonkin, Certes, il paraît impossible que les filatures métropolitaines puissent lutter avec succès, là où Manchester a succombé devant Bombay. Mais il n'en serait pas de même le jour où l'industrie cotonnière française s'établirait solidement au Tonkin, avec un régime économique convenable. Si le Tonkin devient un pays cotonnier, — et il le deviendra, — ce qui paraît certain, d'après les essais de plantations de coton à longues fibres, le commerce des filés peut faire la fortune d'Hanoï et d'Haïphong comme cela l'est pour le Japon qui fait une sérieuse concurrence à Bombay par Shanghaï où ils se « poussent » tous les jours davantage. Nous sommes bien mieux placés, au Tonkin, aux portes mêmes du Yunnan.

En résumé, il y a dans cette province un marché important, à prendre et à mettre en valeur, et notons-le, le pays est absolument neuf au trafic des Européens. Si nous le voulons, nous ne rencontrerons ici aucune concurrence, malgré les efforts persévérants des Anglais du

Digitized by Google

côté de la Birmanie (Bahmo-Tali-Fou) et de la West River ou Si-Kiang pour y arriver. »

LES VOIES DE PÉNÉTRATION

« Toute la politique économique de l'Angleterre en Asie a pour but de relier Calcutta à Shanghaï par le continent, de manière à accaparer les marchés de l'intérieur. La Birmanie a été occupée à cet effet en 1885; on a construit un chemin de fer de Rangoon à Bahmo, et l'on vient de relier télégraphiquement Bahmo à Tali-Fou. Mais il faut 50 jours pour aller de Bahmo à Yunnan-Fou par Tali; entre cette ville et Bahmo, il n'y a pas moins de 9 chaînes de montagne courant parallèlement du N.-O. au S.-E. Pour les franchir, une douzaine de tunnels comme le Cenis ou le Gothard seraient nécessaires, et jusqu'ici les Anglais ont reculé devant l'énorme sacrifice d'argent. De plus, les statistiques des douanes montrent que non seulement Tali-Fou, mais aussi le nord et l'ouest de la province et même quelques portions du Sé-Tchouen sont déjà alimentés et approvisionnés par Mongtzé.

La voie de la Birmanie n'est donc pas pratique. Les Anglais l'ont si bien compris qu'ils ont imaginé un chemin de fer partant de Maulmein, sur la côte de Birmanie, au sud de Rangoon, destiné à rejoindre Sé-Mao et P'ou Eul par Raheng, Xieng-Hong et la vallée du Haut-Mékong. Mais il est à peine besoin d'indiquer que nos droits politiques et notre sphère d'influence dans cette partie du Laos siamois viennent d'être solennellement consacrés dans un instrument diplomatique récent. D'autre part, les statistiques des douanes montrent encore que c'est Mongtzé qui approvisionne P'ou-Eul et Sé-Mao ainsi que la région.

Reste la voie du Si-Kiang ou West-River, dont on parle beaucoup. Elle est plus intéressante; mais là encore l'avantage est pour nous. L'itinéraire le plus rapide : Canton, Outchéou, Nanning-Fou, Paï-Sé, Yunnan-Fou, demande 70 jours, contre les 30 à 50 jours, au grand maximum, qui séparent Haïphong de Yunnan-Fou par le fleuve Rouge. Sans compter les innombrables *likins* ou octrois de barrière qui gênent le commerce sur la West-River et qui dépendent trop souvent de l'arbitraire ou de la fantaisie des mandarins.

Le trajet d'Haïphong à Yunnan-Fou s'effectue en 50 jours; mais c'est un *maximum*. En effet, supposons un transport de marchandises pendant la saison sèche, d'avril à septembre. (C'est pendant cette période

Digitized by Google

que la navigation est le plus active.) Les circonstances climatériques qui influent sur la navigabilité du fleuve Rouge sont les mêmes pour le Si-Kiang. Notre hypothèse est donc normale.

Ce transport mettra 2 jours d'Haïphong à Hanoï, 30 jours (par jonque) d'Hanoï à Laokaï; 7 jours de Laokaï à Manhao; 2 à 3 jours de Manhao à Mongtzé, et enfin 8 à 9 jours de Mongtzé à Yunnan-Fou, soit 50 jours.

Si l'on remarque que les vapeurs ou les remorqueurs, — quand le service fonctionnera sur le fleuve Rouge, — vont en 4 ou 5 jours d'Hanoï à Laokaï, on arrive à une approximation moyenne de 30 jours, contre 70 jours par le Si-Kiang et 50 à 60 jours pour la Birmanie (Bahmo-Tali-Fou). Atteindre le Yunnan en trente jours, voilà l'objectif à viser et tout doit être fait pour y arriver; c'est une question de vie ou de mort pour le Tonkin.

Une seule route pourrait nous inspirer quelque inquiétude. Il s'agit des trois tronçons Pakhoï-Nanning-Fou-Paï-Sé, qu'il est question depuis longtemps de relier par un chemin de fer. Mais ce n'est jusqu'ici qu'un itinéraire très compliqué, et nous espérons que ce ne sera encore pendant longtemps qu'un vague projet, d'autant que le mouvement du port de Pakhoï paraît décliner tous les jours. »

Malgré cette assertion, il n'empêche que c'est encore Pakhoï et non pas Haïphong par le fameux chemin de fer de Phu-lang-Thuong à Langson, qui approvisionne la région de Lang-Tchéou. Bien mieux, sur les marchés de Kilua et Langson, on ne trouve que des cotonnades anglaises, des pendules allemandes, des parapluies japonais apportés de Pakhoï à Lang-Tchéou à dos d'homme et importés chez nous par des colporteurs chinois, malgré l'application à Dong-Dang du tarif général des douanes.

LA SITUATION PRIVILÉGIÉE DU TONKIN

« Comme nous venons de le voir, le Tonkin profite, comme voie de pénétration au Yunnan, d'avantages naturels trop évidents pour les méconnaître. Notre diplomatie s'est attachée à les fortifier, en assurant à notre colonie un traitement vraiment privilégié. Le traité franco-chinois du 26 juin 1887 dit formellement en son article 3 que les marchandises importées en Chine par le Tonkin paieront les 3/10 des droits inscrits

Digitized by Google

au tarif général des douanes impériales. Ce traité autorise l'exportation de l'opium au Tonkin moyennant un droit de 20 taels par picul. Enfin par l'institution des *san lin tain* ou passes de transit, les droits de *likins* étaient supprimés pour les négociants chinois qui voudraient exporter au Tonkin des marchandises chinoises.

Quel parti avons-nous tiré jusqu'ici de cette situation privilégiée ?

Dans les quatre villes ouvertes à notre commerce : Manhao (Ho-Kéou depuis 1895), Long-Tchéou, Sé-Mao et Mongtzé, nous ne trouvons aucun Français résident. La présence de nos consuls, leurs louables appels sont restés jusqu'ici sans résultats positifs. La convention du 20 juin 1895, — qu'on se rappelle sans doute, — ouvre Sé-Mao au commerce français. Elle établit, par l'article 5, un droit de priorité en faveur de nos compatriotes, en ce qui touche les mines et les chemins de fer, et, tandis que les représentants des maisons anglaises et allemandes, des usines belges et américaines se démènent, intriguent, s'agitent, se partagent des commandes importantes en fournitures et travaux avec leurs consuls pour intermédiaires, nous, nous restons inactifs, fidèles à nos habitudes de douce et apathique indifférence, mettant les marrons au feu et les laissant manger par les autres.

Quelle est la proportion du Tonkin dans le commerce du Yunnan ? La douane de Mongtzé va nous le dire. Tandis que Canton et Hong-Kong figurent pour 83 0/0, le Tonkin n'accuse que 10 0/0 à peine dans le total des échanges. Les chiffres ont leur éloquence.

Le protectorat prohibe le commerce de l'opium ; mais cette prohibition atteint la véritable monnaie d'échange du Yunnan, car, l'opium jouant ici le rôle d'une véritable monnaie, — cette prohibition pèse par répercussion sur tous les échanges, — elle n'est point de nature à augmenter les recettes du Tonkin, au contraire. Car une fraude énorme, qui se pratique sur toute la frontière, ne peut être ni surveillée ni atteinte. Elle est insaisissable et alimente le budget de la piraterie. Cette question de l'opium est la plus importante de toutes pour l'avenir et la sécurité de notre colonie. »

Contrairement à l'assertion du correspondant des *Débats*, le protectorat ne prohibe nullement le commerce de l'opium ; il le monopolise au Tonkin pour l'achat, la préparation et la vente, comme l'État fait en France pour le tabac. Il ne fait venir de l'Inde que des quantités re-

Digitized by Google

lativement peu importantes pour fabriquer la qualité de luxe dite opium de Bénarès. Il achète, au contraire, à Monkay, Dong-Dang et Laokaï des centaines de mille taëls d'opium du Kouang-Si, du Sé-Tchouen et surtout du Yunnan. A Laokaï notamment est en vigueur un marché passé par M. de Lanessan avec un négociant, M. Bleton ; celui-ci achète seul l'opium aux Chinois et le transmet au protectorat moyennant une commission de 10 0/0; en échange de cet avantage, M. Bleton doit entretenir à Laokaï par lui ou par ses fils un comptoir commercial.

Dans ces conditions, les Chinois payés à Laokaï peuvent faire leurs achats de retour.

Ce qui est vrai à dire, c'est qu'il existe une fraude énorme que le service des douanes ne peut réprimer faute de chemins et faute de personnel ; aussi a-t-on essayé de décourager la contrebande en divisant le territoire en plusieurs zones dans chacune desquelles le prix de vente par la régie augmente à mesure qu'on s'éloigne de la frontière et qu'on s'approche du Delta, où la surveillance est possible et où se trouve le plus grand nombre des consommateurs.

Ce qui est vrai aussi, c'est que la question de l'opium touche de très près à la question de la piraterie.

« Avec le puissant esprit d'initiative et d'association qui caractérise les Fils du Ciel, on pouvait trouver en eux le levier du négoce. On a tout fait pour les rebuter. Sans parler des vexations inutiles auxquelles sont astreintes les collectivités chinoises et même les traitants, que penser du contrôle rigoureux des vérifications, contre-vérifications et revérifications dont sont frappées les marchandises à destination du haut fleuve ? Et les taxes exorbitantes, qui constituent un singulier moyen d'étendre nos relations commerciales ? Nous ne nous pénétrerons jamais assez de cette vérité que, étant les voisins des Chinois, nous devons tout faire pour créer des affaires avec eux. Nous paraissons rechercher le contraire, les éloigner de nous et les reléguer dans un monde spécial. »

Le droit de transit, qui est le 1/5 du droit fixé à l'importation par le tarif général (80 0/0 de détaxe), paraît être, en effet, trop élevé au moins pour les débuts de la nouvelle voie. Pour ce qui est des opérations de transit, elles sont aussi simples que possible quand les circons-

Digitized by Google

tances sont normales; les caisses et ballots sont plombés à Haïphong et dirigés ainsi sur Laokaï. Il est vrai que s'il survient un naufrage sur le fleuve Rouge, il devient nécessaire de s'assurer par une revérification de ce qu'aucune des marchandises ne reste dans le pays pour y profiter de la détaxe.

Quant à la question chinoise, qui se pose dans toute notre Indo Chine, elle est trop complexe et difficile pour pouvoir être examinée en quelques jours et traitée en quelques lignes. A Hong-Kong, les Anglais n'avaient à leur disposition aucun autre élément de population ; à Singapore, il en était à peu près de même. les populations de la péninsule étant peu assimilables. Au Tonkin nous nous trouvons, au contraire, en présence d'un peuple intelligent, industrieux, travailleur; allons-nous faire la colonisation à son profit ou à celui des Chinois ? Le Chinois est un habile commerçant et un excellent contribuable; comme coolie, il a une endurance à nulle autre pareille. Mais il reste un étranger; il n'apprend pas notre langue; ses enfants, même métissés, restent exclusivement chinois; il ne fait que passer, accapare tout ce qu'il peut (le riz notamment), fait fortune et rentre en Chine. Sa présence en petit nombre est très utile; mais son affluence dans un pays annamite dominé par nous est-elle à encourager ou à restreindre ? La question se pose; je n'oserais la trancher sans une connaissance approfondie du pays.

« Quant aux voies de communication et de transport, après dix ans de domination française, la navigation du fleuve Rouge n'est ni sûre ni économique. Cette merveilleuse voie de transit n'est ni appropriée ni améliorée suivant ses fins. »

On a, en effet, jusqu'à ce jour, fait trop peu de chose. Les marins qui ont étudié la navigabitité du fleuve Rouge ne sont malheureusement pas tous d'accord sur son appropriation. Il y en a qui ne voient d'autre solution que la voie ferrée.

« Telles sont les conclusions de cette courte enquête sur le Yunnan et le Tonkin; nous les soumettons avec confiance à l'opinion.

Le Tonkin est appelé à jouer un rôle capital dans l'évolution économique du Céleste-Empire. Puisque nous y sommes les premiers jusqu'ici, pourquoi nous laisserions-nous devancer ? Pourquoi ne pas nous assurer au plus vite les marchés du Yunnan, et, par le Yunnan, ceux

Digitized by Google

du Kouei-Tchéou, du Sé-Tchouen et du Kouang-Si qui rayonnent autour. Le moment est venu de réaliser cet empire indo-chinois entrevu par Francis Garnier, et rêvé par Paul Bert. Créons des communications faciles et rapides, établissons des comptoirs dans les villes qui nous sont ouvertes, et où les Français qui nous ont précédé ont laissé de durables sympathies. A Mongtzé, à Ho-Kéou, à Sé-Mao, à Lang-Tchéou, à Yunnan-Fou, installons des maisons, associons-nous aux Chinois, attirons leur confiance; comprenons leurs goûts et leurs besoins, et, pour des relations fréquentes, suggérons à ces Asiatiques, — les maîtres du négoce, — des habitudes et des modes qui, étant donné leurs traditions et leur horreur du changement, seront indestructibles. En un mot, prenons la place : elle nous est ouverte. »

LA CONVENTION FRANCO-ANGLAISE DE 1896

Les intéressantes lettres ci-dessus du secrétaire général de la mission lyonnaise (1) font nettement ressortir les avantages de notre situation au Tonkin; elles témoignent de la facilité relative de la voie de communication que nous avons acquise, signalent l'importance des marchés à atteindre et invitent nos commerçants à profiter des divers avantages que la diplomatie a obtenus pour nous au Yunnan.

Mais elles sont écrites avant la conclusion du traité du 15 janvier 1896 (2) avec l'Angleterre, par lequel est réglée la situation respective des deux nations, tant sur le haut Mékong qu'au Siam et dans les provinces chinoises du Yunnan et du Sé-Tchouen. Or, l'art. IV de cette convention aura certes dû causer quelque étonnement au distingué correspondant du *Journal des Débats*.

Son étonnement, toutefois, n'aura pas pu être plus grand que celui de tous les Français d'Indo-Chine lorsque, au milieu de janvier dernier, ils reçurent la nouvelle du pacte signé, par un premier Hanoï à sensation du journal l'*Indo-Chine française;* cependant comme cet article n'avait d'autre base que les télégrammes des journaux anglais de Hong-Kong, on ne crut pas à son bien fondé. Et pourtant il donnait comme certaine la rétrocession des provinces d'Angkor et de Battambang; mais cela ne paraissait pas compenser l'abandon définitif de

(1) M. Brenier est aujourd'hui chef de la mission, par suite de la rentrée de M. Rocher en France.

(2) V. le texte dans la *Rev. Fr.*, 1896, p. 124.

Digitized by Google

l'espoir nourri par chacun de voir croître encore notre empire indo-chinois. Ce qui soutenait cette incrédulité, c'est que les plus hautes autorités de la colonie étaient laissées dans la plus complète ignorance des événements ; aucun câblogramme confirmatif d'origine française, officiel ou autre ! Les informations sûres n'arrivèrent que par le paquebot régulier à la mi-février. On constata alors avec stupéfaction qu'aucune critique n'avait surgi contre ce malheureux traité ; ceux des journaux de Paris qui suivent les questions coloniales en connaissance de cause, la Chambre, le Sénat, avaient donné leur approbation à l'unanimité. Ce fut et c'est resté pour les Indo-Chinois absolument incompréhensible.

Depuis 23 ans que nous avons pris pied au Tonkin, nous avons sans cesse tendu à gagner les lointaines provinces chinoises pour rendre leurs marchés accessibles à notre commerce ; et comme notre commerce est timide et a besoin de protection, nous avons recherché et obtenu quelques avantages exclusifs, ceux-là mêmes que rappelle le secrétaire de la mission lyonnaise. Eh bien ! de ces avantages le traité du 15 janvier fait litière ; nous renonçons à les invoquer contre les Anglais ; bien mieux, nous devrons user de notre influence sur le gouvernement de Pékin pour les faire partager à nos bons amis. L'engagement est, il est vrai, réciproque ; mais qu'importe aux Anglais ? Ils connaissent bien la force d'expansion de leur commerce à bon marché, et savent qu'à traitement égal ils seront toujours victorieux. Ils jouiront maintenant de la détaxe sur les droits de la douane chinoise que nous a concédée l'art. 4 du traité du 20 juin 1895 avec la Chine ; par conséquent, s'ils réussissent à ouvrir une voie commerciale de Moulmein au Yunnan, qui soit à l'abri des droits de transit comme ceux dont les Français restent les maîtres à travers le Tonkin, nos négociants lyonnais et autres les trouveront partout au Yunnan et au Sé-Tchouen sur le pied de l'absolue égalité en vertu du traité du 15 janvier 1896.

Par cette convention encore, la France s'engage à maintenir l'indépendance du royaume de Siam. Elle renonce ainsi à une tradition qui remontait à Louis XIV. Elle renonce à faire notre Indo-Chine assez grande pour être de quelque poids au flanc de l'Inde britannique. Elle renonce à l'espérance de lui ouvrir l'accès de la mer des Indes où un port de refuge et de ravitaillement placé à l'entrée du détroit de Ma-

Digitized by Google

lacca sur la côte occidentale de la grande presqu'île, nous eût été du plus grand secours en cas de guerre maritime. En 1893, l'occasion était excellente; les Anglais eux-mêmes donnaient tort à la politique siamoise et s'attendaient à ce qu'ils perdissent leur indépendance (1); nous n'avons pas su profiter des événements; la convention du 15 janvier 1896 consacre maintenant l'arrêt de notre expansion.

Il est vrai que nous conservons le droit de faire pénétrer des forces armées sur les territoires siamois autres que ceux désignés dans l'article Ier, et d'y acquérir des privilèges et avantages particuliers. Ce droit existe pour nous à l'ouest de la région médiane neutralisée, c'est-à-dire dans la presqu'île de Malacca, aussi bien que pour les Anglais, à l'est, dans le bassin du Mékong. Mais si les termes du traité permettent cette interprétation stricte, il est probable qu'aujourd'hui nos voisins d'outre-Manche ne verraient pas d'un meilleur œil notre intervention dans la péninsule malaise que nous la leur, s'ils venaient à s'introduire à Korat, Angkor ou Battambang. On a qualifié ces deux zones extérieures sphères d'influence française ou anglaise; c'est vis-à-vis des Siamois, brutal, mais à peu près exact.

Il nous reste donc encore la possibilité éventuelle d'étendre notre action sur la rive droite du moyen Mékong. Là nous avons déjà des droits à faire valoir sur tous les anciens pays cambodgiens, droits reconnus, sauf pour Angkor et Battambang, par des lettres royales siamoises qui datent de 1867; les Anglais n'avaient aucun titre de ce genre à invoquer pour faire entrer dans l'orbite de l'Inde la totalité de la presqu'île de Malacca. Le traité est donc ici, comme ailleurs, à leur avantage.

Et le jour où une action militaire serait devenue nécessaire, nous pourrions bien encore faire le blocus du Mé-nam; mais nous ne pourrions plus, sans l'autorisation préalable de Londres, renouveler les hauts faits maritimes de 1893 et aller à Bangkok imposer une solution prompte et décisive. Ce jour-là, sans grande difficulté, nous nous saisirions des provinces qui confinent au grand lac; mais il faudrait ensuite se lancer dans une marche difficile sur Korat et conquérir pied à pied les principautés des vallées occidentales tributaires du Mékong.

En échange, qu'avons-nous obtenu?

L'Angleterre elle-même garantit l'indépendance du Siam; les vallées

(1) V. Henry Norman, *The peoples and politics of the Far East* (1895), chap. XXIX, *The true story of France and Siam*.

Digitized by Google

du Mé-nam et du Mé-Ing deviennent pour elle, comme pour nous, intangibles. Mais elle n'avait jamais prétendu mettre la main sur Bangkok où, jusqu'à ces dernières années l'influence française avait toujours été prépondérante. Sa politique ne visait qu'un but : arrêter la France; elle y est parvenue.

Elle a consenti à évacuer Muong-Sin. Grande concession! L'occupation de ce poste n'avait eu lieu qu'en violation d'un arrangement provisoire conclu avec la France en vue de donner le temps aux missions Pavie et Scott de recueillir sur place les renseignements nécessaires à la délimitation projetée.

Les articles V et VI du traité nous font aussi entrevoir une délimitation équitable dans la région à l'ouest du Bas-Niger (1) et la revision du traité de commerce conclu en 1875, sans terme, entre la Grande-Bretagne et la Tunisie. Le beau billet qu'a La Châtre! Il y a seulement, notons-le bien, convention, promesse « de nommer des commissaires délégués, d'ouvrir immédiatement des négociations »; rien de plus. Donc, si au cours des conférences, l'Angleterre émet des prétentions inacceptables, cela suffira pour réduire à néant l'avantage escompté par la France; et, cependant, elle aura exécuté le traité qui ne fait pas de l'accord une obligation.

Le fait ne s'est-il pas déjà produit? Les journaux quotidiens ont, il y a quelques semaines, annoncé, sans que personne au Parlement s'en soit ému, l'échec des négociations touchant le bas Niger. A quoi donc nous a servi l'art. V du traité du 15 janvier?

Au sujet de la Tunisie, rien encore n'a transpiré; mais, vu qu'il s'est écoulé plusieurs mois, depuis l'échange des signatures, alors qu'on était convenu « d'ouvrir *immédiatement* des négociations en vue de remplacer ladite convention générale » (art. VI), on ne peut douter qu'il y ait de la part de l'Angleterre un marchandage acharné qui obligera un de ces jours le ministre des affaires étrangères à rompre les négociations.

Si au moins on avait eu la prudence élémentaire de rendre toutes les parties du traité solidaires! si l'accord touchant le Siam, le haut Mékong, le Yunnan et le Sé-Tchouen, n'eût été considéré comme

(1) Il n'est question, dans le traité, que de la région à l'Ouest; on n'y parle ni du Mouri, ni du Bornou, ni de Yola. Ce silence implique-t-il renonciation de notre part? Quelle concession faudra-t-il donc faire pour obtenir aussi de ce côté une *délimitation équitable?*

Digitized by Google

valable que le jour où l'entente eût été faite en Tunisie et au Niger, en échange d'une diminution en Asie, nous aurions été sûrs d'une augmentation en Afrique. Mais non ; la proie pour l'ombre.

D'un autre côté, on dit qu'il a fallu en venir là pour obtenir de lord Salisbury la renonciation à cette zone neutre, en travers du haut Mékong, dont M. Develle avait si imprudemment admis la formation le 31 juillet 1893. S'il en a été ainsi, croit-on vraiment qu'il y ait eu avantage à supprimer une petite zone au nord pour une grande au Midi ? La possession de Muong-Sin et de la rive droite du Mékong, au-dessus de Luang-Prabang, pour satisfaisante qu'elle soit à l'œil sur une carte, ne nous rend nullement les maîtres des communications avec le Yunnan par la vallée du grand fleuve.

L'accord actuel favorise au contraire pleinement les Anglais. Car si de Moulmein, ils peuvent établir une voie ferrée jusqu'à Raheng, qui est situé dans le Siam neutralisé, le chemin leur sera dès lors ouvert vers le Mékong d'abord, par les hautes vallées d'où se forme le Mé-Nam, puis, soit par le Mé-Khok, soit par le Mé-Ing, que la convention a eu le soin de rendre intangibles. De l'embouchure de ces cours d'eau vers le N., la rive gauche qui porte tous les villages, Xieng-Khong, Xieng-Sen, Xieng-Kheng, Xieng-Hong, ne nous appartient pas. En face de Xieng-Hong, la rive droite du Mékong est devenue chinoise, cédée à l'Empire Céleste sous la condition de ne pas être rétrocédée à la France ; de là, des rivières et des chemins qui nous ont été ouverts par l'art. 3 de la convention du 20 juin 1895 et que nous venons, par suite, d'ouvrir aux Anglais, permettront le transport de leurs marchandises vers Muong-ha-hin, Szé-mao et le Yunnan.

Pour nous qui possédons le fleuve Rouge, que vaut l'occupation de la rive gauche du Mékong dans sa traversée des États Shans, comme voie de pénétration au Yunnan ? Bien peu de chose, en vérité, tant cette région est loin de Hanoï à travers la montagne, loin de Saïgon et Pnom-Penh, au travers des rapides du fleuve. Or, combien plus puissante et plus riche aurait été notre Indo-Chine, malgré l'existence de la zone Develle-Dufferin (1), si un jour, le Siam entré dans l'orbite

(1) L'existence de cette zone n'était, bien entendu, admissible que comme pis aller. Nous n'aurions pas dû nous laisser précéder par les Anglais dans les États Shans, dont les voyages de Colquhoun avaient démontré l'indépendance. (V. Colquhoun, *Amongst the Shans*, p. 106 et la carte jointe ; — V. aussi p. 375 la déclaration de lord Northbrook, en séance de la Société royale de géographie.

Digitized by Google

de la France, elle se fût étendue de Hanoï à Bangkok, de la mer des Indes au golfe du Tonkin; — et cela d'autant plus que, prépondérants au Siam, nous étions maîtres des communications de Moulmein au Mékong, par la haute vallée du Ménam!

Aujourd'hui, le Siam est abandonné aux Anglais. L'Angleterre n'en aura pas le protectorat politique; mais elle en a déjà la domination morale. Le prince héritier a été élevé à Londres; d'autres fils du roi sont en cours d'éducation outre Manche et, par un des derniers paquebots arrivés d'Extrême-Orient, voici venir encore deux fils du roi, puis trois de ses neveux et cinq fils de hauts mandarins qui, tous, se rendent en Angleterre pour y faire leurs études. De plus, le précepteur anglais qui accompagne les princes est chargé de recruter tout un personnel de maîtres anglais afin de créer pour les indigènes un grand collège anglais aux portes de Bangkok.

Il y a assurément là un *privilège et avantage particulier dont le bénéfice n'est pas commun à la France et à la Grande-Bretagne*. (V. art. Ier du traité du 15 janvier 1896). Mais, malheureusement, il est peu probable que l'Angleterre consente jamais à user de ses bons offices auprès du gouvernement siamois pour nous faire partager une influence déjà puissante, et qui destinée, sans conquête armée, à devenir suprême, servira pour ses fins, non seulement au Siam, mais au Yunnan et au Sé-Tchouen, par l'ouverture de la voie commerciale qui la libérera du transit par le Tonkin.

Si, enfin, on a cru, par ces sacrifices en Indo-Chine, acquérir quelque droit à la condescendance de l'Angleterre, on n'a pas tardé à être désillusionné par l'expédition de Dongola et les entraves au régime commercial de Madagascar.

A qui donc incombe la responsablité de cette néfaste convention? M. Berthelot l'a signée et on avait pu croire que l'éminent chimiste s'était laissé jouer par le marquis de Dufferin et Ava qui, lui, ancien vice-roi de l'Inde, connaît bien les questions asiatiques. Mais on dit que M. Hanotaux l'avait préparée. Le fait demeure dès lors incompréhensible.

C'est ainsi que nos Indo-Chinois ont apprécié le traité du 15 janvier 1896; c'est sans doute ainsi que l'aura apprécié quand il l'aura connu, l'auteur des lettres sur la mission lyonnaise.

A. Salaignac.

Digitized by Google

UN CHANGEMENT DE RÉGIME AU CANADA

Les élections législatives qui viennent d'avoir lieu au Canada ont amené un changement complet dans la direction des affaires politiques de la Puissance. Après une éclipse de 18 années les libéraux reviennent au pouvoir, avec un Canadien-Français à leur tête, M. Wilfrid Laurier. Depuis que la Confédération existe (1867) c'est la première fois que le premier ministre appartient à la race française. Depuis cette époque également les libéraux n'avaient tenu les rênes du gouvernement que pendant une seule législature, avec M. Mackenzie comme premier ministre (1873-1878). Afin d'apprécier en connaissance de cause les motifs du revirement politique qui vient de se produire au Dominion, il faut remonter à 6 années en arrière et dire quelques mots de cette question des écoles de Manitoba qui a servi de plate-forme électorale.

En 1890, M. Greenway, chef du cabinet libéral du Manitoba, fit présenter par son bras droit, J. Martin, et voter par la majorité anglaise du parlement de cette province, une loi enlevant aux écoles catholiques et françaises (confondues dans la même haine), les subsides qu'elles recevaient au même titre que les écoles protestantes — et anglaises, ces deux épithètes étant synonymes au Canada, comme en Orient, comme à Madagascar, etc. Il en résulta que les Canadiens-Français du Manitoba furent obligés soit de renoncer au système des écoles séparées, légalement établi, et d'envoyer leurs enfants dans les écoles protestantes (ce qu'ils ne firent pas d'ailleurs), soit de s'imposer de lourds sacrifices pour conserver leurs écoles, tous les subsides attribués jusqu'ici à ces écoles en proportion du nombre des élèves et conformément à la loi, étant réservés désormais aux écoles protestantes.

Ils s'adressèrent alors au gouvernement fédéral ; mais le premier ministre à Ottawa, sir John Macdonald, fit la sourde oreille et ne voulut pas, ainsi qu'il en avait le droit, désavouer une loi contraire au statut. La minorité éconduite s'adressa alors aux tribunaux et. de degré en degré de juridiction, obtint du conseil privé de Londres une décision

Digitized by Google

qui considérait ses droits comme fondés (janvier 1895). Fort de cette décision, elle s'adressa alors au gouvernement fédéral afin que celui-ci obligea le cabinet Greenway à lui donner satisfaction.

Le Premier fédéral était alors M. Mackensie Bowell, protestant, ancien chef des loges orangistes de la province anglaise et protestante d'Ontario, mais avant tout homme juste et esprit pondéré. Il estima qu'il était équitable et politique tout à la fois de faire respecter les droits de la minorité, et invita M. Greenway à trouver une solution amiable conforme à la décision de justice. Celui-ci s'y étant absolument refusé, M. Bowell déclara qu'une loi *remédiatrice (remedial bill)* obligeant le Manitoba à rentrer dans la légalité, serait présentée au Parlement d'Ottawa (25 mars 1895). Pressé de déposer son bill, M. Bowell prit l'engagement de le faire au début de la session de 1896. Comme on n'était encore qu'en juillet 1895 et que la législature expirait le 25 avril 1896, les trois ministres français qui représentaient la province de Québec et étaient ses organes autorisés dans ses revendications en faveur de la minorité de Manitoba, donnèrent alors leur démission. Un seul, M. Angers, la maintint; les deux autres, MM. Caron et Ouimet, la reprirent sur les assurances que leur donnèrent leurs collègues anglais au sujet du dépôt du bill. M. A. Desjardins remplaça, plus tard, M. Angers.

La session de janvier 1896 n'était pas encore ouverte qu'une crise ministérielle se produisit. Sept ministres anglais donnèrent leur démission sans motifs bien déterminés, mais en laissant entendre qu'ils n'avaient point confiance en leur chef, M. Bowell. Après bien des pourparlers les démissionnaires, se donnant tort à eux-mêmes, reprirent leurs portefeuilles; en réalité, ils désiraient surtout voir ajourner le bill. Le cabinet, dont les dissensions intestines n'étaient que trop révélées, crut nécessaire de se fortifier par l'accession de sir Charles Tupper, un des pères de la confédération.

La loi remédiatrice fut enfin présentée. Elle donnait à peu près satisfaction à la minorité manitobaine quil l'acceptait franchement, ainsi que le clergé catholique. Les débats en 2e lecture furent longs à la Chambre des communes. Les conservateurs protestants d'Ontario n'acceptaient le bill que parce qu'il émanait du gouvernement. Quelques-uns cependant, conduits par M. Dalton Mac-Carthy, orangiste fanatique, le combattirent avec fureur, faisant cause commune avec

Digitized by Google

l'opposition. Parmi les membres de celle-ci quelques libéraux canadiens-français, comme M. Beausoleil, eurent le courage de rompre avec leur parti, de parler en faveur du bill qui rendait justice aux opprimés de leur race et de le voter. Mais à part ces rares exceptions, le parti libéral tout entier, conduit par M. Laurier, combattit très vivement le bill. Les libéraux de Québec faisaient valoir qu'ils étaient tout aussi désireux que les conservateurs de donner satisfaction à la minorité du Manitoba, mais que le procédé était défectueux et que le bill ne valait rien. Aussi proposaient-ils un nouvel ajournement et de nouvelles négociations avec M. Greenway (mars 1896).

Ajourner, c'était renvoyer après les élections, c'est-à-dire ne rien faire et se reconnaitre impuissant. M. Bowell ne le voulut pas et la Chambre des communes lui donna raison en repoussant, après une séance qui ne dura pas moins de 39 heures, le renvoi à six mois. 91 voix se prononcèrent pour le renvoi du bill et 115 contre; 15 conservateurs et 3 Mac-carthystes votèrent avec l'opposition, tandis que 7 libéraux appuyèrent le gouvernement. La Chambre approuva aussitôt après, le bill en 2e lecture (20 mars, 6 heures du matin).

Fort de son succès, le cabinet demanda alors à la Chambre de passer à la 3e lecture de la loi. Mais alors l'opposition, décidée à empêcher à tout prix le vote du bill, fit une obstruction laissant bien loin derrière elle, celle cependant fameuse que firent les Irlandais au Parlement britannique, il y a quelques années.

Les adversaires du cabinet, avec un courage digne d'une meilleure cause, combattirent article par article le bill en discussion. Les séances furent interminables, les discours se succédèrent sans relâche et jamais on n'éleva aussi haut l'art de parler pour ne rien dire. A bout d'arguments, ayant lu et relu vingt fois tous les textes de lois scolaires possibles, l'acte de la Confédération et ses innombrables commentaires, les orateurs de l'opposition, auxquels personne ne répondait plus, en vinrent à donner lecture de chapitres entiers de l'Ancien Testament, de romans plus ou moins connus, etc., bref, des sujets les plus hétéroclites. En présence du caractère irréductible de l'opposition, de l'impossibilité réglementaire de faire cesser une pareille obstruction, le cabinet, après une dernière séance de 108 heures consécutives, déclara renoncer au vote de la loi. On n'était plus qu'à quelques jours de la fin de la législature et une solution était impossible.

Digitized by Google

Ainsi, grâce à l'opposition, la minorité du Manitoba ne put obtenir satisfaction, et, tandis que les conservateurs protestants d'Ontario risquaient leur réélection pour faire rendre justice à des catholiques et à des Canadiens français, les libéraux catholiques de la province de Québec refusaient de soutenir leurs frères de race et de religion, plutôt que de donner leur vote au gouvernement qui n'était pas de leur choix.

Le Parlement dissous, M. Mackensie Bowell, découragé et estimant qu'il avait loyalement tenu ses engagements se retira, entouré de l'estime générale. Sa faiblesse et ses hésitations avaient été cause de la non-adoption du bill, mais la correction de sa conduite ne laissait prise à aucun reproche.

Sir Charles Tupper qui, malgré ses 73 ans, avait montré une activité et une vigueur étonnantes dans les débats parlementaires, lui succéda en qualité de premier ministre. Comme principal collaborateur pour la lutte électorale qui allait s'ouvrir, il choisit M. Angers, dont le tempérament d'action et la fermeté de principes étaient connus. M. Taillon, chef du cabinet de la province de Québec, entra aussi dans le ministère (1er mai). Jusqu'ici le Cabinet fédéral n'avait compté que 3 ministres canadiens-français, sur les 14 le composant. Grâce à l'influence de M. Angers, un 4e y fut introduit, mais sans portefeuille ; ce fut M. Ross, de nationalité très française malgré son nom, ancien chef du gouvernement à Québec.

Le cabinet Tupper, ainsi constitué, se lança avec ardeur dans la lutte électorale dont la question des écoles fit presque tous les frais. Le clergé catholique, qui a tant contribué à conserver aux Canadiens leur langue et leur religion après la cession du pays à l'Angleterre, et qui jouit encore d'une haute influence dans la province de Québec se prononça pour la politique d'intervention au Manitoba.

Le 23 juin les électeurs rendirent leur verdict : d'un côté, 115 libéraux furent élus ; de l'autre, 87 conservateurs. On comptait en outre, 7 indépendants et 4 membres du groupe des patrons. Le parti conservateur qui, dans l'ancienne chambre, comptait plus de 30 voix de majorité, était battu, et les libéraux avaient une majorité de 17 voix à eux seuls et de 37 voix en ralliant tous les indécis.

La politique de M. Laurier triomphait, dans la question et de non intervention. Elle triomphait aussi au point de vue économique. Les conservateurs, en effet, étaient les champions du système de la protec-

Digitized by Google

tion, tandis que les libéraux arboraient le drapeau du libre échange — ou tout au moins d'une réduction dans le tarif douanier — et se déclaraient partisans d'un rapprochement commercial avec les États-Unis.

Ce verdict ne fut pas sans causer quelque surprise, non pas tant à cause du résultat final, que par la composition de la majorité. Les conservateurs, en prenant parti pour la minorité canadienne et catholique du Manitoba, espéraient, et cela paraissait assez naturel, trouver un puissant appui dans la catholique et française province de Québec, qui réclamait, à grands cris, justice pour le Manitoba, et comptaient bien compenser de ce côté les pertes qu'ils semblaient devoir faire du côté des protestants anglais. Grande fut leur déception ! Québec, qui dans la précédente Chambre était représenté par 31 conservateurs et 34 libéraux, envoyait à la nouvelle assemblée 48 libéraux et seulement 17 conservateurs. Non seulement le parti conservateur perdait la moitié de ses sièges dans Québec, mais c'était cette même province qui, par son vote, assurait la majorité au parti libéral. Enfin les 3 ministres français (le 4e était sénateur) restaient sur le carreau.

Pour bien se rendre compte de ce revirement électoral et de la défaite des conservateurs, il faut regarder plus haut que la question des écoles. Le parti conservateur qui, depuis 18 années était sorti vainqueur de toutes les luttes électorales, avait engagé la bataille dans des conditions défavorables. Désuni et affaibli par l'éloignement de plusieurs de ses chefs, l'état-major du parti manquait de l'autorité nécessaire pour inspirer confiance à ses troupes. Depuis la mort, en 1891, de sir John Macdonald, qui avait été si longtemps son guide autorisé, le parti conservateur avait eu quatre chefs en 5 années : Abbott, Thompson, Bowell et Tupper. Les indécisions et les tergiversations des derniers ministres, les démissions données puis reprises, tantôt par les uns, tantôt par les autres, les défections, enfin les abstentions, avaient enlevé confiance à beaucoup d'électeurs. Les libéraux, au contraire, marchaient unis et disciplinés, montrant une cohésion qu'étaient loin d'avoir leurs adversaires.

A ces causes, qui s'appliquaient au Dominion tout entier, s'en joignait une spéciale à la province de Québec et qui fit pencher le plateau de la balance. Les Canadiens-Français désiraient très ardemment voir un des leurs arriver à la tête du gouvernement. Et comme M. Laurier était seul en passe de devenir premier ministre, ils votè-

Digitized by Google

rent en masse pour lui, espérant bien qu'il trouverait un moyen de régler l'épineuse question du Manitoba.

Leurs vœux sont aujourd'hui réalisés. M. Laurier est chef du gouvernement et il le doit à sa personnalité sympathique, à son éloquence persuasive, tout autant qu'à sa nationalité. Porté au pouvoir, grâce à la province de Québec, il doit à ses compatriotes de ne pas oublier ses origines. Il lui faut donc imposer sa manière de voir à son parti (dont la majorité est anglaise) et non pas subir ses exigences. Si M. Laurier ne savait pas profiter des conditions particulières qui lui assurent la victoire, les Canadiens-Français en arriveraient à se demander quel avantage ils ont à posséder un des leurs comme premier ministre. Trop longtemps ils n'ont eu dans les fonctions officielles de toute classe et de toute nature, qu'une part de beaucoup inférieure à celle que leur donne droit leur nombre dans la confédération. Dans combien de comtés exclusivement français de la province de Québec ne voit-on pas les Anglais à la tête de fonctions fort enviées et très lucratives, tandis que la réciprocité n'existe pas dans les autres provinces?

Ce que les Canadiens-Français n'ont pu obtenir du parti conservateur, ils le doivent demander à M. Laurier. Et si celui-ci, profitant de sa situation exceptionnelle, ne parvient pas à le leur accorder, ses compatriotes, trompés dans leurs espérances, regretteront amèrement leur dernier vote, et, comme dans *la Fille de Mme Angot*, pourront répéter en chœur un refrain, trop connu pour que je le cite.

Georges Demanche.

Digitized by Google

LE MILLÉNAIRE DE LA HONGRIE

Il fut un temps où la Hongrie n'était renommée en France que pour ses vins, ses femmes et ses chevaux. En Angleterre, elle n'était connue que par son vin, sa musique, sa farine et son Kossuth. On classait aussi les Hongrois ou Magyars, parmi les peuples slaves avec lesquels ils n'ont absolument de commun que le sentiment qui anime un représentant de la race canine en présence d'un félin.

Ces temps sont déjà loin, et aujourd'hui les Hongrois ont pris dans la politique, dans le commerce, dans les arts et les lettres, une situation remarquable à tous égards. Depuis bientôt trente années, c'est-à-dire depuis le jour où elle a reconquis sa vie nationale, la Hongrie a pris un développement extraordinaire. La population des villes a triplé; les chemins de fer ont étendu leur réseau sur tout le pays et singulièment activé la mouvement général par la récente création du tarif par zones; le Danube, partout navigable jusqu'aux Portes de Fer, va voir tomber cette barrière qui fermait à la navigation l'accès de la mer; l'industrie, à peine existante, a pris un essor qui devient de plus en plus important. Après le règne, qui semblait interminable, du déficit, la Hongrie a enfin vu, il y a quelques années, son budget se solder par des excédents et son crédit prendre un rang important dans le monde financier.

Sous le rapport intellectuel, l'enseignement a marché à pas de géant dans la voie du progrès. La vie artistique et littéraire, le domaine de la science ont suivi la même marche ascendante et la jeunesse magyare est aujourd'hui assoiffée de progrès et de science, comme elle l'était naguère de liberté et d'indépendance.

Ce sont les résultats de cette résurrection matérielle et morale, chez un peuple si bien doué, si ardent et si jeune malgré son antiquité, que consacre l'Exposition du Millénaire de la Hongrie actuellement ouverte à Budapest. Que de chemin parcouru depuis mille ans que date la Hongrie! Et par quelles vicissitudes, par quels cataclysmes politiques les Magyars n'ont-ils pas dû passer depuis le jour où ils ont quitté les grands plateaux de l'Asie!

A la fin du 9e siècle, les tribus magyares occupaient, en effet, le versant oriental de l'Oural, lorsqu'une poussée d'invasion les précipita

Digitized by Google

sur l'Europe. Traversant la Russie et franchissant les Karpathes, ils vinrent s'établir entre ces montagnes et le Danube, dans les vastes plaines de la Pannonie. C'est là que leur chef, Arpad, fonda en 896 l'État qui est aujourd'hui la Hongrie. Cinq années avaient suffi pour conquérir le pays, qu'occupaient des populations slaves, et s'y installer à tout jamais.

Suivant les écrivains de cette époque, les Magyars d'Arpad portaient la cuirasse; non seulement les guerriers, mais encore leurs montures en étaient revêtues. Leurs vêtements étaient ornés de boutons et d'aigrettes d'or. Cela prouve, dit M. Maurice Jokai, qu'ils exerçaient les métiers d'armuriers et d'orfèvres. Ils avaient des armes perfectionnées, ce qui leur donnait une grande supériorité sur leurs adversaires. Leurs flèches, leurs carquois revêtus de cuir, leurs harnais, témoignent de l'habileté de ceux qui les fabriquaient.

Ce n'était pas seulement une invasion, mais une migration qu'effectuaient les Magyars. Les guerriers emmenaient avec eux leurs familles, leurs tentes et leurs troupeaux. Afin de protéger ce peuple en mouvement, une partie des guerriers escortait les femmes, les enfants et leurs richesses, tandis que l'autre ouvrait les voies et livrait bataille.

« C'est aux fondateurs de la Hongrie, écrit M. Maurice Jokai, qu'est due entr'autres innovations l'introduction en Occident des chars à quatre roues. A cette époque, l'Europe ignorait ces chars. Ce sont les Magyars qui apportèrent ces grands véhicules sur lesquels un peuple émigrant peut transporter, dans ses longues pérégrinations, tout ce qui lui est précieux : familles, outils et vivres. Les guerriers d'Arpad aimaient la ribote, surtout après les victoires, mais comme ils n'avaient pas trouvé de vignes sur leur route, les femmes durent savoir brasser de la bière; aussi, l'agriculture étant la condition première pour réussir dans cette besogne, elles cultivaient les champs pendant les combats, et, pour maintenir l'apparat, filaient, tissaient, brodaient. »

Race turbulente et guerrière, les Magyars ne purent tenir en place dans leur nouvelle patrie et attaquèrent à la fois les empires de Byzance et d'Allemagne. Deux grandes défaites essuyées à Mersebourg et Augsbourg (en 933 et 955) les refoulèrent vers l'Orient. La civilisation et le christianisme les pénétrèrent peu à peu, et un siècle après Arpad, son successeur Étienne, que l'Église canonisa plus tard, obtint du pape Sylvestre II la couronne royale. C'était en l'an 1000.

Digitized by Google

Un de ses descendants, saint Ladislas, rattacha à son pays la Croatie (1070), et Kalman (1109) en fit autant pour la Dalmatie. En 1222, le roi André II consacra les libertés de la nation par la promulgation de la Bulle d'or, *Bulla aurea*, aussi célèbre dans l'histoire de la Hongrie que la charte dans celle de l'Angleterre.

Au milieu du XIIIe siècle, l'invasion des Tartares transforma le pays en un vaste cimetière. Il fallut de longues années pour cicatriser de si profondes blessures.

La dynastie d'Arpad s'éteignit en 1301, après 4 siècles d'existence, en la personne d'André III. Les Angevins, d'origine française, occupèrent alors le trône par suite de leurs alliances avec les descendants d'Arpad. Les rois Charles Robert et son fils Louis, surnommé le Grand, dont le règne dura de 1308 à 1382, assurèrent au pays une longue période de paix et de prospérité qui influa de la façon la plus heureuse sur le développement de la race magyare. C'est à cette époque que se forma la société hongroise, telle qu'elle exista jusqu'en 1848, société composée de nobles, de serfs et de bourgeois.

Au siècle suivant survint l'invasion des Ottomans, qui devait peser si longtemps et si lourdement sur la Hongrie. Jean Hunyad, un soldat doublé d'un apôtre, défendit héroïquement son pays contre les Turcs. Son château gothique, Vajda-Hunyad, en Transylvanie, est aujourd'hui un lieu de pélerinage national. Son fils, Mathias Corvin, proclamé roi en 1457, vainquit successivement les rois de Bohême et de Pologne et conquit l'Autriche. Sa cour de Bude fut un foyer brillant des arts et des sciences de l'Italie.

Après Mathias, les Jagellons montent sur le trône (1490). C'est l'époque de la décadence morale et matérielle de la Hongrie. La terrible jacquerie de Georges Dozsa et les farouches bandes des Turcs fondent tour à tour sur la Hongrie qu'une cour efféminée abandonne à son malheureux sort, et qu'aucune Jeanne d'Arc ne vient secouer dans son apathie et son indifférence. Dans une journée tristement célèbre, Soliman le Magnifique écrase l'armée hongroise à Mohacs (1526) et la majeure partie du pays devient la proie des janissaires. La Hongrie est démembrée, et ce qui en reste est pendant plus d'un siècle un foyer d'anarchie politique et de révolutions. Enfin, en 1686, les Turcs sont chassés de Bude et de la plus grande partie de la Hongrie, grâce aux victoires du duc Charles de Lorraine et du prince Eugène de Savoie.

Digitized by Google

La dynastie des Habsbourg règne alors d'une façon absolue sur la Hongrie. Des souverains de cette dynastie, un seul, Marie-Thérèse, témoigna d'une réelle sympathie pour les Hongrois qui l'avaient acclamée en des heures difficiles et dont les magnats, électrisés par l'énergie de la jeune souveraine, avaient tiré leur sabre en son honneur au cri de : *Moriamur pro rege nostro Mariâ-Theresâ.*

La révolution française de 1848 eut son contre-coup en Hongrie, où la législature vota avec enthousiasme la création d'un ministère responsable en Hongrie, la suppression des privilèges de la noblesse, l'abolition du servage, etc. L'empereur Ferdinand donna d'abord sa sanction à ces lois, puis la retira. Sous la vibrante parole de Louis Kossuth et les chants belliqueux du poète Pétöfi, la Hongrie se souleva. Pendant plus d'un an, Kossuth, dictateur, lutta avec succès contre les armées de l'Autriche, mais l'intervention de la Russie rendit impossible la résistance des Hongrois, dont l'armée principale mit bas les armes à Vilagos (13 août 1849).

Après une réaction violente, l'apaisement se produisit ; le mouvement national reprit, mais pacifiquement. Le latin et l'allemand qui avaient été jusque vers 1848, le langage dominant dans l'enseignement et dans la société, disparurent devant la langue magyare. Enfin la réconciliation se fit avec la monarchie autrichienne grâce aux efforts de François Deak (1867). Le gouvernement du pays fut confié à un ministère hongrois parlementaire, présidé par le comte Jules Andrassy. Une constitution, semblable à celle dont la Hongrie était dotée, fut donnée à l'Autriche, et les deux États, tout en ayant le même souverain, furent reconnus indépendants l'un de l'autre, n'ayant de commun que les affaires étrangères et l'armée. C'est ce qu'on a appelé le dualisme austro-hongrois, régime qui compte aujourd'hui 29 années d'existence, et qui a permis aux Hongrois de prendre dans la direction des affaires générales une influence prépondérante et bien supérieure à la position qu'ils occupent dans la monarchie.

Après avoir été le boulevard de l'Europe contre les envahissements des Tartares, après avoir résisté pendant deux siècles au flot de l'invasion musulmane, après avoir perdu dans ce naufrage, puis dans une guerre toute contemporaine ce qui lui restait d'autonomie et de liberté, la Hongrie a reconquis en quelque sorte son indépendance, d'une façon toute pacifique, et est aujourd'hui plus vivante, plus fière et plus forte

Digitized by Google

que jamais. Comme dit son grand explorateur, Arminius Vambéry, les orages de dix siècles ont maintes fois fait plier cette fière nation, mais ne l'ont jamais brisée. Les blessures sanglantes se sont cicatrisées, et la fête du Millénaire marque le triomphe du patriotisme, symbolisé par les succès d'un peuple épris de liberté et persévérant dans l'œuvre du progrès.

Pour célébrer avec éclat ce jubilé grandiose, le gouvernement hongrois a organisé une série de fêtes : cérémonies officielles et populaires, inaugurations de monuments, statues, etc., fêtes commémoratives en l'honneur des héros de la patrie, qui rappelleront la part prise par la Hongrie dans l'histoire pendant cette période de dix siècles. Et la grande manifestation pacifique servant de cadre grandiose à toutes ces fêtes, c'est l'Exposition nationale du Millénaire.

Cette Exposition, dont la superficie n'est pas moindre de 532.000 mètres carrés, contient près de 200 bâtiments et pavillons, aménagés avec ce goût luxueux que possèdent les Hongrois. Elle se divise en deux grandes sections : l'exposition historique — consacrée au passé et reproduisant tout ce qui a trait à la vie politique, militaire et religieuse du peuple magyar — et l'exposition moderne, représentant la Hongrie actuelle, c'est-à-dire les richesses du sol, l'industrie, le commerce, l'armée, la marine, la vie intellectuelle et artistique. Les gouvernements de Croatie-Slavonie et de Bosnie-Herzégovine ont des expositions spéciales qui ne manquent point de pittoresque.

La patriotique pensée du gouvernement magyare a été comprise dans tout le pays hongrois et le succès couronne aujourd'hui son entreprise.

Gabriel Vasco.

LE VILLAGE ETHNOGRAPHIQUE DE L'EXPOSITION

Nous détachons d'une communication particulière la description du village ethnographique, un des groupes les plus curieux de l'Exposition.

L'ethnographie, qui forme un groupe particulier dans l'Exposition nationale de Budapest de 1896, a enrichi cette Exposition d'une curiosité très pittoresque, qui est en même temps un important objet d'études, un vaste recueil de documents humains pour les historiens de la civilisation universelle.

Digitized by Google

Le groupe de l'ethnographie de l'Exposition Millénaire forme un village complet de trente maisons, avec toutes les dépendances pour chaque maison, avec les cabanes de pâtres et de tziganes qui sont le complément d'un village hongrois. Chaque maison reproduit minutieusement le type de construction le plus original et le plus caractéristique que l'on rencontre dans telle région intéressante ou chez telle race particulière du pays; elle renferme les meubles, ustensiles de ménage, outils et instruments qui distinguent la population de la région ou race respectives. Les habitants de chaque maison sont présentés dans leurs costumes de tous les jours et vaquent à leurs affaires ou portent les costumes de fête pour se livrer à leurs plaisirs, dont les cérémonies traditionnelles font la joie des folkloristes et de tous les touristes. Le village compte 120 habitants, ce qui fait autant de costumes divers, autant de traits de mœurs particuliers. C'est un peu de trop pour le train-train monotone de la vie ordinaire, et on s'est contenté de mannequins. Mais pour certains jours, la population du village s'animera et s'accroîtra. Les rues se rempliront de la foule joyeuse et brillante des villageois qui seront venus de la province pour célébrer une fête populaire quelconque. Les hommes et les femmes, les gars et les jeunes filles qui ont servi de modèles pour ces poupées viendront eux-mêmes, à tour de rôle, accompagnés de toute la population de leur village respectif, pour étaler les réjouissances populaires d'une noce, d'un baptême, d'une fête de vendange. Les noces seront particulièrement animées, car les couples qui vont célébrer leur mariage ne seront pas des figurants de théâtre, mais de vrais amoureux, des couples d'élite de leur région, choisis avec discernement, et les cérémonies seront accomplies avec observation des formes légales et des usages séculaires. Saxons, Magyars, Serbes, Roumains et Slovaques viendront à tour de rôle.

A l'entrée du village se trouve l'église, une imitation du temple gothique d'une noble simplicité des calvinistes de Kalotaszeg. Le bastion qui protège le portail est un symbole des époques de malheur dans lesquelles le peuple s'attendait chaque jour à une invasion de Barbares et était constamment sur le qui-vive. Aujourd'hui, les murs fortifiés servent à des buts pacifiques. La population, qui se livre maintenant, pendant les longues soirées de l'hiver, à des travaux manuels, s'occupe à tisser, à broder et à sculpter selon les procédés

Digitized by Google

traditionnels — perfectionnés par l'enseignement moderne — et sur les dessins et modèles les plus curieux et les plus jolis des temps passés — étalera dans les niches de ses fortifications les spécialités populaires que l'on commence à rechercher et à aimer.

Ces objets dénotent bien l'origine orientale des Hongrois; on les vend déjà dans le bazar de Stamboul. On pourra, du reste, constater leur ressemblance frappante avec les produits similaires du Caucase et de l'Asie centrale qui ont été rapportés de là par le comte Eugène Zichy et qui se trouvent à côté dans l'intérieur de l'église.

En quittant l'église, on s'engage dans la « rue magyare » du village. Chaque maison s'y distingue par la disposition et la forme particulières de la porte d'entrée, du vestibule, du toit, de la cheminée, de l'enclos. Ainsi la cheminée est carrée chez les Jazyguiens, voûtée au comitat de Csongrád, se terminant tout plat en Borsod, arrondie en Veszprém, affectant la forme d'un coin dans les marais de Nyir; chez les Magyars de Kalotaszeg ou de Toroczko, c'est un simple soupirail, mais décoré de jolis ornements. La porte d'entrée montre des allonges en Csongrád, un grillage chez les Jazygues, des planches en forme de feuilles à Kalotaszeg et est garnie d'un colombier chez les Sicules.

La première maison est un type emprunté au comitat de Szolnok; les mannequins portent les costumes et représentent la manière de vivre des Jazyguiens ou des Kumaniens. La maison de Mindszent, contiguë, élevée aux frais du comitat de Csongrád, produit une agréable impression avec la belle aisance qui s'y accuse dans les somptueux costumes des habitants et le confortable aménagement des chambres. Dans la gentille maison de Kalotaszeg on célèbre une noce qui offre l'occasion d'étaler le faste des vêtements et les bijoux de la famille. La population de Toroczko — originaire de Styrie, mais tout à fait magyarisée — présente un type réputé pour sa beauté, et les bâtiments qu'elle habite sont des plus intéressants. La maison de Zebeczke se distingue par ses guirlandes, celle du comitat de Borsod par le luxe de ses habitants qui paraissent, les jeunes filles en soie et velours, les gars en manteaux dont les ornements et passementeries représentent de longues semaines de travail. Le comitat de Veszprém délègue les curieux types de Szt-Gál, qui se targuent d'avoir été jadis les chasseurs et porchers attitrés de la cour royale. Les maisons Zala et Szabolcs inspirent la curiosité générale, car leurs gars ont la réputation d'être

Digitized by Google

des modèles de beauté et d'énergie, d'être une race pur sang, des « Magyars par excellence ».

La nationalité allemande occupe le coin qui relie la rue magyare avec la rue des nationalités. Elle a fourni quatre bâtiments. La maison saxonne renferme des types richement vêtus, un ameublement et une vaisselle d'une propreté luisante; la population de Metzenzéf (comitat d'Abauji-Torna) qui approvisionne le pays entier avec des produits métallurgiques, délègue une matrone affublée de robes pompeuses et un conscrit des hussards. La maison d'une famille souabe, originale de la riche plaine du Banat, nous montre la belle coutume des soins voués par les enfants à leurs parents invalides; enfin, on remarquera la vaste construction des Allemands de Handlova (comitat de Nyitra) qui passent l'été dans les plaines de l'Alfœld et reviennent, en hiver, dans la maison de la *communauté* de famille.

La « rue des nationalités » commence par une maison des Sicules qui sont censés être les descendants directs des Huns; l'enclos est pittoresque; la grande porte est surmontée d'un colombier. Une inscription nous dit que la maison a été élevée « à la mémoire des souffrances du Christ »; et le maître de céans y souhaite « la paix à ceux qui viennent et la santé à ceux qui partent ». La rue présente une variété extraordinaire : on y voit des maisons ruthène, serbe, roumaine, slovaque, bulgare, slovène, chokatz (serbe catholique), les intérieurs reflétant, bien entendu, les mœurs et coutumes si diverses de toutes ces races.

Au bout du village on rencontre les imitations exactes des cabanes primitives des bouviers de la Haute-Hongrie avec leur outillage pour la fabrication du fromage, des pâtres nomadisants de Kecskemét, des *tchikauche* (gardes-chevaux) de la *puzsta* de Hortobágy et un *quartier de tsiganes* dont l'arrangement a été dirigé par S. A. l'archiduc Joseph, une autorité reconnue pour tout ce qui concerne le folklore tsigane.

Les 120 mannequins exhibés dans les maisons, qui représentent autant de types et de costumes, de même que les nombreux objets d'aménagement, formeront le stock pour le *musée ethnographique* à créer à Budapest. La mention de cette destination suffit pour faire comprendre qu'on n'a pas visé que les effets « curieux »; le village est fort pittoresque; il n'en est pas moins une imitation absolument exacte de la réalité, de la vie populaire telle qu'elle est.

Digitized by Google

Au seuil du deuxième Millénaire, où la nation hongroise passe en revue les événements de son passé, elle veut se rappeler les mœurs patriarcales, la vie primitive des siècles écoulés. D'un côté elle a réuni les reliques et objets d'art des guerres nationales et des périodes de prospérité, et les expose dans de magnifiques constructions imitées d'après les châteaux et monuments architecturaux les plus fiers du pays. De l'autre côté elle réunit les ustensiles, outils et costumes des humbles; elle représente les mœurs traditionnelles de la population rurale dans un groupe d'édifices rustiques, et elle fait ainsi revivre la vie matérielle et intellectuelle de son époque d'enfance. C'est là un but assurément idéal, dont la réalisation a exigé des efforts et des sacrifices que les organisateurs d'une exposition industrielle quelconque n'auraient point voulu faire.

Le passé se rattache à l'avenir. Au milieu des cabanes primitives on trouve une mairie, une école, un hôpital et un poste de pompiers, tels qu'ils *devraient* et tels qu'ils *peuvent* être dans le plus modeste village. Les populations rurales qui afflueront dans ce village — on leur offre le moyen de venir à Budapest et d'y faire à très peu de frais un séjour de 48 heures — verront là des institutions modèles qu'ils pourront imiter à peu de frais. Au milieu des vestiges du passé, ces institutions sont les prodromes et symboles du village hongrois du deuxième Millénaire.

EXPLORATEURS ET VOYAGEURS

M. *Flamand*, chargé de cours à l'École supérieure des sciences à Alger vient d'accomplir heureusement un voyage dans l'Areg occidental. Parti d'El-Abiod-Sidi-Cheikh, il a descendu l'Oued Gharbi, gagné Hassi-El-Aziz à travers les dunes de l'Areg, puis traversé l'extrémité N.-E. du Tin-Erkouk. Il a atteint le fort Mac-Mahon et exploré le Meguiden jusqu'au revers nord du plateau de Tademaït. Ce voyage a été couronné de succès grâce à l'appui donné à M. Flamand par le service des affaires indigènes.

Le capitaine *Marchand* s'est embarqué à Marseille le 25 juin; il va prendre le commandement des forces militaires du Haut-Oubangui.

Digitized by Google

Ces forces sont destinées à occuper les postes de la vallée du M'Bomou, qui nous ont été remis, il y a 18 mois, par les agents de l'État du Congo. Il ne saurait être question d'une opération contre les Derviches qui laissent tranquilles les populations Azandès soumises à notre autorité. Le capitaine Marchand sera placé sous les ordres de M. Liotard, commissaire de la République dans le Haut-Oubangui.

M. *Gentil*, enseigne de vaisseau, (XXI, 366), parti de Loango le 27 juillet 1895 est arrivé le 24 novembre au poste des Ouaddas, sur l'Oubangui. Il avait avec lui tout le matériel de son petit vapeur *Léon-Blot* et 200 charges. Le poste des Ouaddas est à une vingtaine de kilomètres en aval de l'embouchure de la Kémo. C'est de ce point qu'était partie la mission Maistre dans sa marche vers le Chari. C'est ce poste que M. Gentil prit également comme point de départ, la route de la Kémo lui paraissant la plus courte et la plus pratique pour aller du bassin du Congo dans celui du Tchad. S'appuyant sur les résultats de la mission Maistre, M. Gentil a établi un poste chez le chef Imoussou, par 5°40 sur la rivière Tomi, le principal affluent de droite de la Kémo. Le Tomi lui a semblé offrir plus de facilité que la Kémo dans sa marche vers le nord. La mission n'a rencontré aucun obstacle de la part des populations indigènes, qui ont des vivres en abondance. Du campement de la Tomi, M. Gentil se proposait de gagner la Nana, en trois étapes d'une trentaine de kilomètres. Dès qu'il sera parvenu sur la haute Nana, M. Gentil procédera au montage de la coque de son vapeur, afin de pouvoir descendre la rivière en se servant de cette coque comme d'un radeau; le *Léon-Blot* a très peu de tirant d'eau. C'est seulement quand la mission aura franchi le dernier rapide de la Nana que l'on effectuera le montage complet du bateau.

MM. *A. Courmes* et *Chauveau*, partis de Tamatave ont exploré le plateau des Betsileos et la région de Fianarantsoa. Le pays est fertile, sain, d'un climat doux, propice à l'agriculture, à l'élevage des bœufs et à l'exploitation de l'or. Ce serait une des régions les plus colonisables de Madagascar.

Le capitaine italien *Bottego* (XXI, 301) a fondé une station commerciale à Lugh et est reparti le 27 décembre 1895 pour Neb par la rivière Ganane; il a exploré depuis le pays des Aroussi et la rivière Daoud pays des Somalis).

Digitized by Google

Le prince *Démétrius Ghika* est revenu au mois d'avril 1896 de son exploration au pays somali. Parti avec son fils Nicolas, 50 hommes armés et une caravane de 72 chameaux, du port de Berbera, sur le golfe d'Aden, à la fin d'octobre 1895, il s'avança jusque dans le voisinage de Harrar, poussa jusqu'aux frontières des pays gallas, traversa les fleuves Salul et Dachato et s'avança à 5 journées de marche plus au nord de ces fleuves que l'expédition autrichienne du comte Ernest Hoyos en juin 1894. L'expédition prit ensuite la direction du sud vers le fleuve des Léopards, revint vers la région des Somalis, en suivant la rive droite de l'Ouebi-Chebeli et atteignit la côte de l'océan Indien par l'Ogaden, le paradis des Somalis. Il a rapporté de nombreuses collections botaniques, zoologiques. L'expédition du prince Ghika est la première expédition roumaine en Afrique.

Le P. *Werszowitz* et un de ses compagnons, qui étaient partis, en juin, pour le Choa avec une mission du comité de secours des dames de Rome, afin d'y traiter de la libération des prisonniers italiens et, en attendant, leur porter des secours, sont morts d'insolation à la première étape de la route en partant de Djibouti. Mgr. Macario, envoyé du pape Léon XIII à Ménélik, a pris la direction de la mission qui a poursuivi sa route sur Harrar.

Le comte suédois *Carlo Landberg*, parti en décembre 1895, a exploré l'île de Socotora puis a gagné le Mahra, sur la côte de l'Arabie; rentré en Égypte il en repartira pour la même région.

MM. *Roborowsky* et *Kozloff* (XXI, 112) sont rentrés de leur expédition en Mongolie et au Tibet. Parvenus à Kourlik, au sud de la chaîne du Nan-Chan, ils étaient partis en décembre 1894 pour le S.-E. Ils ont exploré le Bain-Gol ou Jegrai-Gol, qui sort du Tosso-Nor, et par des passes de 4.000 mètres d'altitude, ils atteignirent le lac Tosso (4.050 m.) en janvier 1895 puis le Chara-Nor ou Dygmzo. Après avoir poussé en février jusqu'au Fleuve Jaune supérieur, l'expédition revint à Kourlik le 6 avril, par Ljutshkun et Gutschlu, et rentra à Saïzansk, dans le Turkestan russe, le 3 décembre 1895. Le 28 janvier, les explorateurs étaient à Saint-Pétersbourg.

Une expédition anglaise de 500 hommes, dirigée par l'ingénieur *Way*, a étudié les passes entre les bassins du Brahmapoutre et de l'Irraouaddy, dans les monts Patkoï pour préparer la jonction du réseau isolé des chemins de fer de l'Assam avec celui de la Birmanie,

Digitized by Google

entre Mekam (Ma Kun) et Mogaung, points terminus des lignes actuelles. La mission a campé, en novembre, à 1.300 mètres sur le sommet du Patkoï; elle a dû rejoindre en février une autre expédition partie de Mogaung (Birmanie) sous les ordres du colonel Feil qui devait soumettre la tribu turbulente des Sana-Kachin et faire une reconnaissance au delà de Myitkhina, le poste britannique le plus avancé vers les sources de l'Irraouaddy.

La *mission lyonnaise* en Chine, dirigée jusqu'à ce jour par M. Rocher, a aujourd'hui pour chef M. Brenier. Malade, M. Rocher a quitté la mission à Tchung-King, capitale du Sé-Tchouen, et est rentré en France. Reçu par la Chambre de commerce de Lyon, le 4 juillet, il lui a rendu compte des premiers travaux de la mission. Celle-ci, aux dernières nouvelles, s'était divisé à Tchung-King en 4 groupes disséminés dans le Sé-Tchouen. Une fraction est restée à Tchung-King, une autre explore le Sé-Tchouen occidentale jusque vers le Tibet, une 3e se dirige vers la Mongolie par Sungpan; enfin le groupe le plus réduit est descendu par Ichang et Hankéou jusqu'à Shangaï, d'où il poursuivra son enquête à Tien-Tsin. La concentration de ces diverses fractions se fera, vers le mois de novembre, dans le Yunnan.

M. *Bonin*, vice-résident de France, chargé d'une mission au Thibet, parti du Tonkin, s'est rendu à Tali et à Tatsienlou à travers une région très difficile; il a constaté que le cours du Yang-Tsé-Kiang tel qu'il est marqué sur nos cartes, doit être modifié. M. Bonin à visité le premier la ville de Li-Kiang, principal centre de commerce entre le Thibet et le Yunnan, et parcouru le pays où vivent des restes d'anciennes peuplades refoulées dans les montagnes par les Chinois; ce sont les Mantze, les Mossos, les Lolos, les Thibétains Si-Fan, etc. Par une lettre datée du 20 mars, M. Bonin annonce qu'il vient d'arriver à Tchen-Tou (Su-Tchou, à l'est du Thibet et au nord du Yunnan). Il va se diriger sur Lang-Tchéou-Fou, capital du Kan-Sou (Mongolie). De là, il descendra par le Hoang-Ho et la Mandchourie jusqu'à Pékin, d'où il rentrera en France. M. Bonin a rencontré à Tchen-Tou, la mission commerciale lyonnaise et M. *Marcel Monnier*, correspondant du *Temps;* ce dernier est arrivé à Lao-Kaï, premier poste français sur le Fleuve-Rouge, après avoir accompli le voyage de Pékin au Tonkin.

Digitized by Google

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES ET COLONIALES

AFRIQUE

Bas-Niger : *Anglais et alcool.* — Les agissements de la Cie royale anglaise du Niger sont tellement répréhensibles qu'ils soulèvent l'indignation des Anglais eux-mêmes. La *Pall Mall Gazette,* pourtant « jingoiste » accuse la Cie d'hypocrisie, ce que l'on n'ignore pas en France... et depuis longtemps. Tandis qu'elle se vante d'être humanitaire et de prohiber le commerce des alcools, elle donne du gin en guise de salaire à ses employés et subventionne de la même façon les chefs indigènes. En 1889, l'importation des alcools dans les territoires de la Cie du Niger s'élevait à 5.918 livres sterling sur un total de 139.500 livres ; elle s'est montée en 1893 à 28.447 livres, sur 160.000 livres d'importations totales. On sait du reste que quand il s'agit de faire du commerce aucune considération philanthropique ou morale ne peut arrêter les Anglais et qu'ils vendent fort bien armes et munitions — parce qu'il y a un bénéfice à réaliser — aux indigènes que leurs propres soldats peuvent avoir à combattre.

Congo français : *Établissements des missions catholiques.* — Le vicariat apostolique du Congo français, lors de sa création le 21 décembre 1886, ne comptait que deux établissements de missionnaires. Depuis, trois autres ont été fondés, ainsi qu'une communauté de religieuses de St-Joseph de Cluny chargées de l'éducation des jeunes filles. Sur la côte sont les établissements de Loango (chef-lieu du vicariat, résidence de Mgr Carrie et des sœurs), Mayumba et Sette-Cama ; dans l'intérieur sont ceux de Buanza (entre la côte et Brazzaville) et Linzolo (sur le Congo, à 30 kil. en aval de Brazzaville). Ces stations comprennent une ou deux maisons d'habitation, une chapelle ou église, des bâtiments pour les enfants, des magasins, des cuisines, des basses-cours, des jardins potagers et des champs de culture. Les constructions de la côte sont en bois, couvertes en fer galvanisé et élevées souvent sur colonnettes en fonte ; dans l'intérieur elles sont en briques.

Des caravanes d'esclaves passent souvent à portée de ces stations, et les missionnaires en achètent souvent pour les délivrer et les instruire ; les prix d'achat varient de 60 à 200 francs.

La journée des enfants est partagée en deux parties, l'une consacrée à l'enseignement, l'autre au travail productif. Des ateliers ont été fondés, et les missionnaires ont formé des imprimeurs, des relieurs, des horlogers, des charpentiers, des maçons, des cordonniers, des tailleurs, des cuisiniers, des ferblantiers, des briquetiers et surtout des agriculteurs, arboriculteurs, etc.

Il existe aussi un grand et un petit séminaire pour former le clergé indigène, 3 noviciats de frères et de sœurs indigènes, une école normale pour former les instituteurs, une imprimerie et un atelier de reliure, etc.

Il y a, dans les écoles catholiques du Congo français, 800 garçons et filles.

Digitized by Google

Rhodesia : *La peste bovine.* — Les *Missions catholiques* de Lyon publient une correspondance de Buluwayo qui énumère les fléaux qui frappent le Matabeleland. Après l'insurrection des indigènes est venue une sécheresse extraordinaire qui ne prendra fin qu'en novembre. Un fléau plus terrible que les précédents est celui qui s'est abattu sur les bœufs. On sait combien ces animaux sont nécessaires comme moyen de transport.

Autrefois les routes étaient couvertes de longs attelages de 14, 16, 18 bœufs, traînant des chars lourds et solides qui amenaient des provisions et des engins pour le travail des mines. Maintenant ces routes sont bordées de carcasses de bœufs abattus par le *rinder pest.* Il y a un mois, 80.000 animaux avaient succombé à cette épidémie dans le Bechuanaland seul, et l'épidémie ne s'arrête pas là. Au Matabeleland, les fermiers qui n'ont pas été ruinés par l'insurrection le sont par le *rinder pest.* Il n'y a pas un individu qui n'éprouve les conséquences de cette épidémie.

Le prix de toutes les denrées a monté énormément. Le sac de farine se vend actuellement neuf livres; la livre de sucre, trois shellings; la petite boîte de lait condensé, trois francs; les œufs, on n'y pense que pour ceux qui sont très malades, se vendent trois shellings, non pas la douzaine, mais la pièce, et ainsi en va-t-il des autres choses. Heureux si le pays échappe à une épidémie de fièvre typhoïde qui est très à craindre, puisque l'air est vicié, ainsi que l'eau des mares, par les carcasses des animaux sans nombre en putréfaction partout.

Enfin les colons de la Rhodesia des territoires insurgés ont dû prier le Transvaal de recevoir leurs femmes et leurs enfants, les bouches inutiles, pour sauver celles-ci de la famine et des misères de l'insurrection.

Révolte des Matabélés. — Dans le Machonaland les révoltés ont coupé toutes les communications avec les principaux points : Fort Salisbury, Fort Charter. Des colonnes parties de ces forts ont ramené un certain nombre de blancs. A Engeldoorp, plus de 200 étaient bloqués dans un camp, et ils avaient eu 8 tués en repoussant les attaques des indigènes.

De la région de Boulowayo une colonne, partie pour les monts Matoppo, a essayé de forcer les positions des indigènes. Après un premier succès elle a dû s'arrêter, par suite de ses pertes sensibles. Le général Carrington a alors réuni toutes ses forces, et, avec 1.700 hommes, blancs ou alliés indigènes, a repris les opérations, mais sans pouvoir triompher de la résistance des Matabélés. La colonne du capitaine Laing, campée dans la région des Matappo, a été attaquée le 20 juillet à l'aube. Après un combat acharné, l'ennemi a eu 90 tués. Les pertes des Anglais ont été de 4 blancs et 25 auxiliaires indigènes tués, 11 blancs et 25 auxiliaires blessés. En présence de la résistance des indigènes et des pertes sérieuses qu'il éprouvait, le général Carrington paraît avoir abandonné son plan primitif de prendre d'assaut les positions des Matabélés. Il se contente d'établir des forts d'arrêt aux points stratégiques importants.

Digitized by Google

Nyassaland : *Défaite des esclavagistes arabes.* — Depuis longtemps la région du lac Nyassa (Afrique australe britannique) était ravagée par des Arabes, chasseurs d'esclaves. Une campagne en règle a dû être menée contre leur principal chef, Mlozi, au nord du lac. Elle s'est terminée, dit le *Mouvement antiesclavagiste*, par la défaite complète et la capture des esclavagistes.

Le 1er décembre 1895, les forces anglaises bloquèrent le fort de Mlozi, au sud de la rivière Roukourou, dominé par une colline que les Anglais occupèrent. Le fort était défendu par un double mur percé de meurtrières; 3.000 personnes, 100 têtes de gros bétail, beaucoup de chèvres et de brebis y étaient enfermés.

Le bombardement du fort mit vite le feu à la ville et les Arabes ripostèrent d'abord mal, mais bientôt, armés de fusils Remington, les hommes de Mlozi firent beaucoup de mal aux Anglais. Grâce à son canon Nordenfeld le commandant Cullen fit sauter le magasin à poudre de l'ennemi qui arbora le drapeau blanc. Le feu cessa, mais Mlozi refusant d'accepter les conditions du commissaire anglais et exigeant que ce dernier pénétrât sans armes dans le fort, les pourparlers furent rompus et le bombardement reprit, mais le feu des Arabes fut très violent.

A ce moment, les majors Edwards et Bradshaw arrivèrent de Karonga et le lieutenant H. Coape-Smith remit le commandement à Edwards. Le bombardement du 3 décembre ne fit pas encore brèche dans la muraille.

Le lendemain, un chef Atonga, échappé du camp arabe, vint faire connaître aux Anglais l'endroit où étaient réfugiés Mlozi et ses hommes armés en cas d'un assaut. Le sergent-major Devoy pointa son canon dans cette direction et y envoya trois boulets. Aussitôt l'ennemi fit une sortie terrible et lutta même corps à corps. Les lieutenants Coape-Smith et de Herries-Smith en profitèrent pour s'élancer sur le rempart avec 30 Sikhs; de Herries-Smith eut le bras droit fracassé au moment où il sautait du haut du rempart dans la ville. Les majors Edwards et Bradshaw, le commandant Cullen et le commissaire s'élancèrent vers la porte d'entrée du fort. Pendant que les deux majors escaladaient le rempart, le commandant Cullen, faisait, au moyen d'un canon, une brèche par laquelle il pénétra dans le fort avec le commissaire et les auxiliaires Wankondés, armés de lances qui capturèrent le bétail. Le Dr Poole, le lieutenant L. Rhoades entrèrent aussitôt dans la ville et un combat corps à corps s'engagea dans la ville.

Mlozi, blessé, se réfugia avec ses fidèles dans une maison et fut sommé de se rendre; ayant répondu en blessant des Sikhs, le feu fut mis au toit, la plupart des ennemis furent tués et Mlozi fut pris par le sergent major Bandawe. Le chef Kopa-Kopa avait été tué par M. Gordon Cumming.

Les Arabes eurent en tout 151 tués hors du fort et 65 à l'intérieur. Les Wankondès en poursuivirent furieusement un grand nombre d'autres. Le major Edwards trouva dans ce fort 596 esclaves. Les Anglais eurent 1 Sikh et 3 Atongas tués et 12 blessés. Mlozi fut condamné et pendu le 4 décembre. En tout 1.184 esclaves furent délivrés, sur l'ordre du commissaire Johnston.

Digitized by Google

Mozambique: *Commerce de Beira.* — Le Mozambique est le chemin le plus direct pour pénétrer dans la Rhodesia et le port de Beira en est le point de la côte le plus rapproché. Aussi le commerce de ce port s'est-il notablement accru, en 1895, grâce surtout à l'extension du chemin de fer. La durée du voyage pour Fort-Salisbury, dans la zone anglaise, a été réduite à moins d'une semaine, et la dépense n'est plus que de 14 £. Si le matériel de transport n'avait pas été insuffisant, le trafic aurait été plus considérable encore. Le chemin de fer de Beira à Fontesvilla, tout récemment achevé, sera prolongé vers l'ouest. En novembre 1895 on a commencé l'étude d'une ligne de Chimoio à Umtali qui demandera 2 ans de travaux ; plus tard, la voie ferrée ira jusqu'à Fort-Salisbury, ainsi relié à la côte portugaise du Mozambique. L'irrégularité des vapeurs touchant à Beira est une grave cause de perte de temps.

Les importations à Beira comprennent surtout le fer ondulé, le bois de construction, les filets pour pêcheurs, les boîtes de conserves, les couleurs, les toiles à voiles, le thé, le savon, le sucre, le charbon, les cotonnades anglaises. Les exportations sont insignifiantes. A part l'exploitation des mines d'or de la province, il n'y a à Beira comme industrie qu'une fabrique de glace et d'eaux minérales. Il est difficile de se procurer de la main-d'œuvre pour les travaux du chemin de fer,

Madagascar : *Mort de Rainilaiarivony.* — Rainilaiarivony, qui gouverna Madagascar ou plutôt les Hovas pendant près de 40 ans, est mort le 17 juillet à Alger, où il était interné depuis 4 mois.

Fils d'un premier ministre de la reine Ranavalo Ire, il naquit en 1828. Il vint au monde un jour réputé néfaste, mais l'augure, soudoyé par le père, déclara que le mauvais sort pouvait être conjuré par l'amputation de la phalange d'un doigt de la main gauche, et ce subterfuge fit échapper le nouveau-né à la mort. Son frère aîné fut nommé premier ministre à la mort de son père, tandis que Rainilaiarivony obtenait le commandement en chef de l'armée qu'il conserva pendant le règne de Radama II.

La veuve de ce dernier, Rasoaherina, en montant sur le trône, épousa son premier ministre; mais celui-ci se livrait à l'intempérance. D'accord avec la reine, Rainilaiarivony fit saisir son frère qui fut transporté à Antsirabé où il mourut quelques années après.

Rainilaiarivony, qui était marié et père de 18 enfants, recueillit la double succession de son frère. Après la mort de la reine, il fit donner la couronne, en 1866, à Ranavalo II, et exerça dès lors une dictature absolue. Il encouragea la reine et son peuple à renoncer au paganisme et à adopter la religion protestante. Le jour de leur abjuration publique, la reine et le premier ministre contractèrent mariage. Le chef des fétichistes fut exilé et mourut en 1879.

Pendant plus de dix ans, Rainilaiarivony travailla à l'organisation politique et religieuse de son pays; il abolit la traite et rendit la liberté aux

Digitized by Google

Mozambiques esclaves, qui devinrent les serviteurs de la reine. Il détruisit l'oligarchie militaire et réduisit le nombre des aides de camp. Il fonda l'église nationale malgache, divisa Madagascar en 12 évêchés, nomma des évêques, des pasteurs, des catéchistes indigènes, fit décréter l'instruction obligatoire et pourvut d'un instituteur la plupart des villages hovas.

En 1881, Rainilaiarivony organisa les ministères et fit promulguer un code.

La reine Ranavalo II étant morte en 1883, peu après le bombardement de Tamatave par les Français, Ranavalo III, sa nièce, devint reine et épousa Rainilaiarivony, qui termina la guerre avec la France par le traité de décembre 1885.

La non-exécution de ce traité par les Hovas amena la campagne de 1895 qui mit fin à la domination hova. Rainilaiarivony, notre vieil ennemi, fut interné en Algérie. C'est là qu'il vient de mourir après avoir pardonné à ses vainqueurs et laissé comme testament politique, une lettre engageant son peuple à se soumettre à la France.

Révolte. — La situation est toujours mauvaise dans l'Imérina, et la révolte poursuit sa marche ascensionnelle. On ne peut plus s'éloigner à 5 kilogr. de la capitale et même dans certaines directions à 2 kil. sans que nos troupes soient attaquées par les rebelles. A partir de 6 heures du soir, les incendies s'allument, les villages et les temples brûlent tout autour de la ville, et au sommet des montagnes on aperçoit les signaux que se font les rebelles. La route de Tamatave est menacée à 12 kil. de Tananarive. Près de Babay, un convoi de 800 mulets, qui montait de Majunga, escorté par 250 tirailleurs, a eu à soutenir pendant 2 heures les attaques des rebelles. Ceux-ci ont perdu 50 morts.

Non seulement l'Imérina est en feu, mais Tananarive elle-même est en effervescence. Des placards affichés la nuit poussent la population à se révolter, et les esclaves reçoivent l'ordre de rejoindre les rebelles. La colonne Combes a dû revenir pour renforcer la garnison, car on s'attendait à une attaque de nuit sur Tananarive. La population devait prendre les armes cachées dans différentes maisons et nous surprendre pendant que les rebelles attaqueraient les postes avancés; mais ce complot a été déjoué et les Hovas n'ont pas bougé.

On a exécuté, pour faire un exemple, à Tananarive le chef Rakotovao, qui appartenait à la famille royale; il avait appelé les fahavalos et, avec eux, il avait mis le feu à l'église catholique d'Anosiarivo et avait pillé les villages voisins.

En présence des troubles qui s'étendent de plus en plus, la colonie française de Tananarive a envoyé à Paris un télégramme demandant que des mesures énergiques fussent prises. En même temps elle adressait au résident général une pétition dans laquelle elle protestait contre l'insuffisance des mesures prises pour rétablir l'ordre. En réponse, le résident général a décrété l'état de siège.

Digitized by Google

Situation. — Dans sa séance du 11 juillet, le Sénat a voté le projet de loi, déjà adopté par la Chambre, relativement à l'annexion de Madagascar.

— Par décision du 11 juillet, le colonel d'infanterie de marine Gallieni a été désigné pour exercer le commandement supérieur des troupes, en remplacement du général Voyron qui rentre en France. Le colonel Gallieni, bien connu par ses campagnes au Soudan, a commandé un territoire militaire du Tonkin pendant trois années; il a eu le mérite de mettre entièrement fin à la piraterie qui sévissait à l'état endémique, grâce aux habiles mesures qu'il a su prendre pour la protection et l'organisation de la défense des villages indigènes de son commandement. Le colonel, qui est à peine débarqué du Tonkin, doit s'embarquer le 10 août pour Madagascar.

— Un décret institue une direction des finances et du contrôle à la résidence générale de Madagascar. M. Homberg, inspecteur des finances, directeur des services financiers à Madagascar, est mis à la tête de ce nouveau service.

— Dans le courant du mois de mai, 500 Chinois et 80 noirs de la côte de Mozambique, enrôlés par des résidents, ont débarqué à Tamatave; ils sont destinés aux travaux des routes.

ASIE

Laos : *Occupation de Muong-Sing.* — L'évacuation de Muong-Sing par les Anglais est un fait accompli, M. Vacle, commandant supérieur du haut Laos, et M. Sterling, commissaire britannique, ont signé la déclaration suivante : « M. Sterling rend et M. Vacle reçoit le district de Muong-Sing et les territoires qui en dépendent, comme étant sur la rive gauche du Mékong, conformément aux termes de la convention franco-anglaise du 15 janvier 1896. » Un procès-verbal a été établi en double dans les 2 langues. Tous les mandarins de Muong-Sing étaient venus attendre l'envoyé français à une étape de la ville et l'ont escorté à son entrée dans Muong-Sing. Le procès-verbal de restitution a été signé le 10 mai, et le 11 M. Sterling quittait la ville avec le major Caufields et les derniers soldats anglais.

Chine : *Commerce de Pakhoï.* — Le mouvement commercial du port de Pakhoï présente pour le Tonkin un intérêt particulier, car c'est de ce port que partent les marchandises qui viennent faire, par la voie de la Chine, concurrence à celles qu'amène le chemin de fer de Langson. Il a été de 17.159.000 francs en 1895, soit un million 1/2 de moins que l'année précédente, diminution qui porte surtout sur l'importation de l'opium indien.

Les importations (12.614.000 fr.) ont fléchi de 900.000 fr. sur 1894, dont un tiers imputable à l'opium; avant 3 ou 4 ans, si cela continue, Pakhoï n'importera plus d'opium de l'Inde, celui de Chine ayant de plus en plus la préférence des fumeurs. Les produits japonais sont de plus en plus demandés, notamment les serviettes et mouchoirs, dont la qualité équivaut à ceux d'Europe et dont le prix est moindre. La France n'est pas représentée dans les importations de Pakhoï.

Digitized by Google

La valeur des exportations (4.545.000 fr.) est en diminution de 470.000 fr. sur 1894, bien que les produits aient été exportés en plus grande quantité. Cette différence s'explique par ce fait que les produits de valeur, tels que l'anis étoilé et l'huile de badiane, ont été beaucoup moins abondants.

Le nombre des vapeurs entrés et sortis de Pakhoï en 1895 a été de 204, contre 212 en 1894, avec 100.546 tonnes en 1895, contre 86.006 en 1894. Le pavillon danois s'est montré 138 fois, les bateaux allemands 60 fois, les bateaux français 4 fois seulement et ceux de l'Angleterre 2 fois.

Les recettes de la douane de Pakhoï en 1895 n'ont été que de 735.000 fr., contre 834.000 en 1894. L'importance de Pakhoï comme port de transit diminue chaque année, et cette décroissance s'accentuera avec l'ouverture de la rivière Si-Kiang au commerce étranger, au dire, tout au moins, du consul de France à Pakhoï.

Le commerce par jonques entre Pakhoï et le Tonkin a été de 813.900 fr. en 1895, contre 1.831.600 fr. en 1894, soit une diminution de plus d'un million. Cette énorme différence a été causée par la diminution des produits de la pêche et par la mauvaise récolte du riz au Tonkin; ce pays n'a envoyé que pour 167.600 fr. de riz contre 938.400 en 1894.

Le transit par le Tonkin entre Hong-Kong et le Yunnan a été au total de 8.600.000 fr. en 1895, contre 6.688.000 en 1894. La voie du fleuve Rouge a donc bénéficié en grande partie du déficit constaté à Pakhoï.

AMÉRIQUE ET DIVERS

Canada : *Élections législatives.* — Ainsi qu'il est dit plus haut (p. 477) les élections législatives qui ont eu lieu le 23 juin ont amené les libéraux au pouvoir, qu'ils n'avaient pas occupé depuis 1878. Ont été élus : 115 libéraux, 87 conservateurs, 7 indépendants, 4 patrons. La précédente Chambre élue le 5 mars 1891 comptait alors une majorité conservatrice de 27 voix (1). En raisons des souvenirs qui rattachent le Canada à la France, il est intéressant d'entrer dans quelques détails sur ces élections.

Parmi les caractéristiques du scrutin il faut signaler l'échec des 3 ministres français MM. Angers, Taillon et Desjardins, reniés par la province de Québec, qui, d'autre part, laisse sur le carreau M. J. Tarte, l'infatigable lieutenant de M. Laurier. Dans Ontario, M. White, président de la Chambre, ennemi prononcé de l'élément français, est battu, et le groupe des orangistes fanatiques de M. Mac-Carthy, qui se flattait de devenir l'arbitre de la nouvelle Chambre, perd son lieutenant M. O'Brien et ne compte que 3 membres. Enfin au Manitoba, M. J. Martin, l'auteur de la loi sur les écoles, est battu à Winnipeg. Son échec délivre M. Laurier d'un partisan qui eût été bien gênant.

Un échec caractéristique a été aussi celui du parti des patrons : sur 28 candidats, il n'a pu en faire passer que 4. Ce parti ne répondait pas à

(1) Voir *Rev. Fr.* 15 mars 1891, t. XIII, p. 333.

Digitized by Google

un mouvement de l'opinion publique et n'était pas compris par elle. Selon leur manière de voir, les patrons se classeront parmi les libéraux ou parmi les conservateurs.

Voici comment se répartissent les députés dans la classification par province : Ontario : 42 conservateurs, 43 libéraux, 3 patrons, 4 indépendants. — Québec : 16 cons. 48 lib. 1 ind. — Nlle-Écosse : 10 cons. 10 lib. — Nouveau Brunswick : 9 cons. 4 lib. — Ile du Prince Édouard : 3 cons. 2 lib. — Manitoba : 4 cons. 2 lib. 1 ind. — Nord-Ouest : 1 cons. 2 lib. 1 patron. — Colombie : 2 cons. 4 lib. Dans 3 provinces les conservateurs ont gardé la majorité, dans 1 ils sont à égalité, dans Québec seulement leur défaite est complète. C'est le vote de cette province qui a donné la victoire aux libéraux.

Au point de vue de la représentation des races on ne compte, parmi les 213 membres de la Chambre des communes, que 55 Canadiens-Français, chiffre qui est dans les proportions habituelles. La province de Québec à elle seule en possède 50, (dont 38 libéraux); les 5 autres députés appartiennent aux provinces suivantes : Nouveau- Brunswick (M. Blanchard pour le comté de Gloucester), Ontario (M. Isidore Proulx pour Prescott et M. Belcourt pour Ottawa), Manitoba (M. Larivière pour Provencher), Nord-Ouest (M. W. Laurier, élu aussi à Québec, pour Saskatchewan).

Eu égard à leur nombre dans la confédération, où ils représentent le tiers de la population, les Canadiens-Français auraient droit à environ 20 sièges en plus.

Le recensement de 1891 a motivé quelques changements dans la part de représentation de chaque province, par suite de l'augmentation de population dans l'Ouest. C'est ainsi que le Manitoba a vu porter le nombre de ses députés de 5 à 7, par contre, l'île du Prince Édouard a perdu 1 député, le Nouveau Brunswick 2, la Nlle-Écosse 1. Ontario reste avec 92 députés et Québec avec 65. La représentation de Québec est invariable ; le chiffre de sa population sert de base à la répartition des sièges entre les autres provinces.

M. Laurier, appelé à former un cabinet, a pris pour ministres français MM. Joly de Lotbinière, Tarte et Geoffrion, ce dernier ministre sans portefeuille (13 juill).

États-Unis : *Sardines.* — L'industrie de la sardine a pris une grande extension depuis 20 ans aux États-Unis; elle procure un travail direct à plus de 7.000 individus; plus de 2.000 y sont employés indirectement et près de 30.000 y trouvent leur moyen de subsistance. La mise en boîte de la sardine se fait surtout à Eastport et à Lubec, sur la baie de Passamaquoddy (Maine); on trouve aussi des manufactures à Jonesport et sur la côte du Nouveau-Brunswick. La sardine américaine est, en réalité, un petit hareng de 9 centimètres de long. Pendant plusieurs années, les essais ne réussirent pas, mais en 1875, on parvint à préparer la véritable sardine à l'huile. Dès le début, on fit 200 caisses contenant ensemble 20.000 boîtes; actuellement on fait de 200 à 500 caisses par jour. Il y a aujourd'hui 60 fabriques sur la côte du Maine. Au début on payait 12 dollars une caisse de 100 boîtes; le prix moyen est aujourd'hui descendu à 3 dollars.

Digitized by Google

Le procédé employé est presque identique à celui employé en France et les industriels américains emploient presque toujours des boîtes portant des *étiquettes françaises*. En 1894, la production était de 625.000 caisses contre 250.000 en 1885 et 40.000 en 1880. L'huile d'olive, employée surtout à l'origine, a été remplacée presque partout par l'huile de coton. Tout le poisson pris ne peut servir comme sardine, — aussi emploie-t-on le surplus à la fabrication de la pommade et de l'huile, produits qui trouvent un marché avantageux. Malgré quelques échecs, l'industrie des sardines américaines est rès florissante et fait d'incessants progrès. Comme le fait remarquer le consul général de France, les Américains peuvent encore, malgré les réductions des prix, lutter avantageusement contre les produits similaires français, grâce au tarif douanier qui les protège.

La concurrence d'Australie favorisée en France. — On sait que nous avons en France la gracieuseté d'ouvrir toutes grandes les portes de nos usines et de nos fabriques aux étrangers qui viennent chez nous pour connaître nos procédés agricoles et industriels. Bien souvent cette générosité est mal placée, car nos rivaux, une fois en possession de nos systèmes, les appliquent dans leur pays, et nous créent ainsi des concurrences que nous aurions pu, seuls, arrêter dans l'œuf.

Le *Journal des Chambres de commerce* signale notamment que des viticulteurs australiens qui avaient reçu en France l'accueil le plus cordial, et qui avaient obtenu l'autorisation de visiter en détail les celliers d'Épernay, de Reims et de Bordeaux, ont, une fois rentrés dans la colonie de Victoria, obtenu de la Chambre législative l'augmentation des droits d'importation sur les vins de France et fondé dans la colonie des établissements vinicoles basés sur les nôtres.

De même, la colonie de Victoria s'adonne à la sériciculture qu'elle a fait étudier en France et en Italie, à la fabrication des beurres qu'elle copie au Danemark, à celle des fromages, qu'elle emprunte au Canada et à la Suisse.

Il y aurait lieu certainement, en face des procédés souvent peu délicats de nos concurrents, de nous montrer moins généreux, en ne faisant pas connaître nos procédés et, dans tous les cas, de demander la réciprocité. Plus avisés ont été, en Suisse, les fabricants de lait concentré, qui, malgré des lettres de recommandation du gouvernement helvétique, ont refusé aux membres de la commission australienne qui les présentaient, l'entrée de leurs usines et de leurs manufactures.

Océanie : *Ile intermittente Falcon.* — Il y a en Polynésie un certain nombre d'îles temporaires qui apparaissent, puis soudain disparaissent. Dans l'archipel de Tonga, où sont plusieurs volcans actifs, des îles ont apparu entre Late et Tofoua, puis ont été submergées. En 1881, l'île Falcon a surgi dans ce même groupe. Les Anglais y plantèrent leur pavillon en 1889; à cette époque, l'île dressait sa plus haute falaise à 50 mètres au-dessus du

Digitized by Google

niveau de la mer. Un an après il n'y avait plus à cette place qu'un récif à fleur d'eau. On croyait donc que l'île avait disparu, comme Late et Tofoua. Mais en 1892, on retrouva l'île Falcon émergeant de nouveau et présentant un promontoire de 12 mètres de haut. En avril 1894, une ligne de brisants marquait seule la place de l'île. Quelques mois après, l'île Falcon avait surgi pour la 3e fois, se dressant à 40 pieds au-dessus des eaux. Le roi des îles Tonga y a fait arborer son drapeau; mais y flottera-t-il plus longtemps que le pavillon britannique?

Petites nouvelles. — M. *Grandidier* est nommé officier de la Légion d'honneur, en raison de la part qu'il a prise aux travaux préparatoires de l'expédition de Madagascar. C'est une juste récompense donnée à l'explorateur et au savant et qui lui était due depuis longtemps.

— Mgr *Augouard*, vicaire apostolique de l'Oubangui, est nommé chevalier de la Légion d'honneur. Ses efforts pou rétablir l'influence française dans la région de l'Oubangui et les précieux appuis donnés par lui et ses missionnaires aux explorateurs français ont toujours été hautement appréciés.

— M. *Le Vay*, lt de vaisseau, second de la mission du Mékong, est fait chevalier de la Légion d'honneur.

— Le général de division *Bichot* est nommé commandant supérieur des troupes de l'Indo-Chine, en remplacement du général de brigade Dodds.

— M. Chaudié, gouverneur général de l'Afrique occidentale, est rentré en France (26 juil.). M. Chaudié ne retournerait pas à son poste, qui serait supprimé.

Société de géographie d'Alger. — Une Société de géographie vient de se fonder à Alger; elle a pour président, M. le colonel de Polignac; pour vice-présidents, MM. Mesplès et Bonjour; pour secrétaires, MM. Descorps et Bernard; pour trésorier, M. Rolland; pour archiviste, M. Dujardin.

Un comité de publication a été formé et composé de représentants des journaux, MM. Cat, Saurin, Percé, Jodet. Déjà, par deux fois, on avait fondé à Alger une Société de géographie qui n'avait pu subsister.

Auvergne et Centre, par P. Joanne, Hachette, éditeur, 1896. — Cet ouvrage de la collection des *Guides Joanne* remis tout dernièrement au courant, a trait à une des régions les plus intéressantes de la France centrale et comprend, outre l'Auvergne, les pays limitrophes, de Bourges à Roanne, du Puy à Rodez, de Tulle à Limoges; les hautes vallées du Lot, de l'Indre, la Creuse, la Cère, la Dordogne, dont les bords souvent accidentés, parfois escarpés, présentent toujours un pittoresque et riant aspect. Ces régions ne sont pas connues comme elles devraient l'être et méritent certainement d'attirer davantage les touristes. A la fin d'août, le Club alpin français, dont la fête annuelle se place, cette année, en Auvergne, donnera une occasion de visiter en détail toute la chaîne des puys, les stations thermales de Royat, du Mont-Dore, de la Bourboule, ainsi que Mauriac, Aurillac, le Plomb du Cantal, le Lioran, les cascades et le pas de la Cère. La réédition du *Guide Joanne* pour cette région, avec les cartes et plans en couleurs très détaillés et très appréciés qu'il renferme, son index contenant les renseignements d'hôtels, transports, etc., en fait le guide indispensable pour la visite de l'Auvergne.

Le Gérant, ÉDOUARD MARBEAU.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 14398-7-96. — (Encre Lorilleux).

Digitized by Google

LE RETOUR DE NANSEN

Au moment où l'attention publique était fixée sur la petite île où l'explorateur Andrée attendait, pour prendre en ballon la route du pôle nord, un vent favorable qui n'est pas venu, la nouvelle s'est répandue tout à coup, exacte cette fois, du retour, du docteur norvégien Fritjhof Nansen, le hardi explorateur de l'intérieur glacé du Groënland. Celui-ci est, en effet, arrivé à Vardö (Norvège) le 13 août 1896, ramené par le navire anglais *Windward* qu'il avait rencontré. Cette nouvelle a été accueillie avec une satisfaction d'autant plus vive que depuis 3 années Nansen n'avait pas donné de ses nouvelles, et bien qu'on sût l'expédition parfaitement organisée et pourvue de vivres pour 5 ans on n'était pas sans inquiétude à son égard.

Nansen n'a pu atteindre le pôle, résultat si ardemment convoité depuis des siècles par bien des explorateurs ; mais s'il n'a pas atteint le but il s'en est cependant approché de près (il n'en était plus qu'à 420 kilomètres) dépassant la latitude la plus élevée atteinte jusqu'ici (1).

Nansen était parti dans les premiers jours de juin 1893 avec onze compagnons à bord du *Fram* (l'*En avant*), qui avait été construit spécialement pour résister à la pression des glaces. Depuis lors on n'avait plus entendu parler de lui ; au mois de février dernier, cependant, un vague télégramme, expédié du fin fond de la Sibérie par un commerçant russe, signalait d'après le récit fait par des indigènes, le passage d'un voyageur qui ne pouvait être que Nansen. Des recherches furent entreprises par le gouvernement russe, mais elles n'aboutirent pas.

Le *Fram*, après avoir quitté Vardö (Norvège), arriva le 29 juillet 1893, à Chabarowa, dans le détroit de Yougorski, au sud de la Nouvelle-Zemble et y reçut des chiens à traîneaux. Il quitta Chabarowa, dernier point d'où on ait eu de ses nouvelles, le 3 août 1893 et navigua vers les îles de la Nouvelle-Sibérie. Il y avait de la glace sur tous les points où Nansen a pu parvenir ; mais elle présentait de grandes ouvertures où la mer avait une profondeur de 3 à 800 mètres. Les 190 premiers mètres d'eau étaient froids, el il régnait plus bas une température de 1/2 degré au-dessus de zéro, ce qui provient probablement du courant

(1) Voir à ce propos dans la *Rev. Fr.*, t. XVIII, 1er et 15 déc. 1893, *l'État des mers arctiques, la Chronologie des explorations polaires*, etc., avec *cartes* des courants et des explorations au N.-Amérique.

Digitized by Google

du golfe. L'existence d'écueils inconnus jusqu'à présent a empêché le Dr Nansen de pénétrer dans l'embouchure du fleuve Oleneck avec le *Fram* pour prendre de nouveaux chiens à bord. Il en est résulté que le nombre des chiens a été insuffisant et que le dr Nansen a été obligé de rebrousser chemin après avoir atteint 86° 15' de latitude (1). S'il avait eu assez de chiens et de kaïaks (légers bateaux pour une seule personne), il aurait peut-être pu parvenir jusqu'au pôle.

A l'automne de 1895, Nansen s'est rendu à la côte septentrionale de la terre François-Joseph, où il a construit une maison en pierres et où il est resté pendant tout l'hiver, se nourrissant de viande d'ours et de lard de baleines. Nansen et son lieutenant Johansen avaient quitté le *Fram*, pris dans les glaces, le 14 mars 1895. par 84° lat. N. pour marcher plus au nord. Le navire a été depuis entraîné vers l'ouest et il est arrivé tout récemment en Norvège, quelques jours seulement après le chef de l'expédition.

Nansen déclare avoir trouvé la preuve que le nord de la Sibérie a été recouvert autrefois d'une mer intérieure d'une vaste étendue.

Les observations recueillies sur la fonction et le mouvement des glaces modifient les idées connues jusqu'ici sur les régions arctiques. Ainsi au 80° 3', en avril 1895, l'expédition a eu à souffrir cruellement du froid d'autant plus qu'elle avait abandonné ses fourrures pour diminuer son chargement. Les vivres manquèrent. Nansen dut faire égorger successivement la plupart de ses chiens pour nourrir ceux qu'il pouvait épargner. Par 81° 38' nord et 63° de longitude Nansen découvrit trois îles entièrement recouvertes de neige qu'il a baptisées des noms d'îles Blanches, et une terre inconnue formant la côte occidentale de la terre de François-Joseph.

Nansen et Johansen, après avoir abandonné le *Fram* et atteint le 86° 15' de latitude nord, s'efforcèrent d'avancer sur la banquise vers le Spitzberg, puis furent rencontrés par un autre explorateur, Jackson, sur un champ de glace au sud-est du cap Flora.

Enfin, le steam-yacht *Windward*, parti de Londres le 11 juin avec James Brown, John Crowther et 20 matelots pour porter des vivres à l'explorateur Jackson à la terre François-Joseph, rencontra aussi l'expédition Nansen et la ramena en Norvège (13 août).

(1) Lockwood s'était avancé en 1883 jusqu'à 83° 35' latitude nord. Avant Nansen, c'est lui qui tenait donc le « record » polaire.

Digitized by Google

Voici maintenant quelques passages de la relation du voyage de Nansen écrite par lui-même :

« La température descendit rapidement et resta uniformément basse tout l'hiver. Pendant des semaines, le mercure de nos instruments resta gelé. La température la plus basse observée fut de 52° 6′. Tous les membres de l'expédition restèrent en excellente santé. La lumière électrique produite par le moulin à vent que nous avions emporté répondit entièrement à notre attente. Le temps se passait agréablement sous tous les rapports ; la meilleure entente régnait à bord, et chacun accomplissait sa tâche avec joie. Il eût été difficile de trouver de meilleurs éléments pour une expédition polaire. Au sud du 79° parallèle nous avons sondé 90 brasses. Au nord, la profondeur variait de 1,600 à 1,900 brasses. Absence complète de vie organique au fond de la mer. Pendant tout le voyage, nous avons été dans d'excellentes conditions pour recueillir des observations scientifiques de grande importance.

Le lt Hansen, assisté de Johansen, a pris une série remarquable d'observations météorologiques, magnétiques et astronomiques. Le dr Blessing a fait des observations sur les aurores polaires. En outre, nous fîmes des recherches et des collections botaniques et zoologiques, des sondages en eau profonde, des observations sur la température sous-marine, sur la formation et les mouvements de la glace, etc.

Ces observations sont appelées à modifier bien des idées admises jusqu'ici sur les régions arctiques.

Sous l'eau glacée de la surface j'ai reconnu l'eau plus chaude et plus salée du Gulfstream, dont la température s'élevait jusqu'à + 0° 5. Selon notre attente, notre dérive vers le nord-ouest était plus rapide en hiver et au printemps qu'en été, époque à laquelle les vents du nord nous arrêtèrent presque complètement.

Le 4 et le 5 janvier 1895, le *Fram* fut exposé aux pressions les plus violentes que nous eussions éprouvées. Il était alors complètement pris dans la glace. A chaque instant d'énormes glaçons venaient s'amonceler avec fracas contre la glace qui l'entourait, menaçant constamment de l'ensevelir ou de le broyer. Nous portâmes alors sur la glace des provisions, nos kaïaks en toile à voile et une grande partie de notre équipement, nous apprêtant ainsi à abandonner le navire en cas de nécessité. Nous nous attendions à devoir continuer notre voyage en dérivant sur un glaçon, mais le *Fram* se montra plus solide que notre

Digitized by Google

confiance en lui. Alors que la pression se faisait sentir avec le plus de violence et que la glace amoncelée sur ses flancs en surplombait les bastingages, le *Fram* se dégagea lentement de son étreinte et monta sur la glace. Il n'avait pas une éraflure. Après cette expérience, je considère le *Fram* comme « invincible » par la glace.

Depuis lors, nous n'avons plus eu à subir de pressions. La dérive continua rapidement vers le nord. Prévoyant que le *Fram* allait bientôt atteindre le point le plus septentrional de sa dérive, au nord de la terre de François-Joseph, je pris la résolution de le quitter pour explorer l'Océan plus au nord. Johansen était décidé à m'accompagner, et il eût été difficile de trouver un meilleur compagnon de voyage.

Le 3 mars 1895, nous étions par 84° 4' N. Le 14 mars, Johansen et moi nous quittâmes le *Fram* par 83° 59' N. et 102° 27' de longitude E. de Greenwich. Notre but était d'explorer l'océan Arctique plus au nord, d'atteindre la plus haute latitude possible et finalement de rallier par la terre de François-Joseph le Spitzberg, où nous étions à peu près sûrs de trouver un bâtiment ou l'autre. Nous avions avec nous 28 chiens, 3 traîneaux et 2 pirogues ou kaïaks en toile à voile, pour le cas où nous aurions trouvé des passes navigables dans la banquise. La quantité de vivres que nous emportions était calculée pour cent jours pour nous, pour trente jours pour nos chiens. »

Après un voyage très pénible sur les glaces, Nansen se voit dans une situation très difficile :

« En juin, notre marche dans la glace devient difficile, plus pénible encore à cause de la neige humide dont elle était couverte et de ses aspérités sans nombre. Les chiens, nos patins et nos traîneaux enfonçaient dans la neige; nous n'avancions presque plus, mais nous n'avions qu'une chance de salut, c'était de marcher, de marcher toujours et quand même, tandis que nous étions forcés, d'autre part, de réduire nos rations aussi bien que celles des chiens au strict minimum. Nous nous attendions constamment à apercevoir enfin la terre, mais cet espoir ne se réalisait pas. »

Enfin Nansen et son compagnon découvrent la terre.

« Le 6 août 1895, nous découvrions, par 81° 38' N. et environ 63 longitude, trois îles entièrement recouvertes de neige que nous baptisâmes du nom d'îles Blanches. Nous naviguâmes en eau libre le long de ces îles et découvrîmes, le 12 août, une terre s'étendant du sud-est au

Digitized by Google

nord-est. Nous croyions alors nous trouver à la longitude du détroit Austria; mais comme la topographie de cette terre ne présentait aucun rapport avec celle figurée à cet endroit sur la carte de Payer, nous en conclûmes que notre longitude était absolument fautive et que nous étions arrivés sur la côte ouest (inconnue) de la terre de François-Joseph. »

Nansen crut prudent de s'arrêter et de passer l'hiver dans ces parages. On construisit avec de la terre, de la mousse, une cabane qu'on couvrit en peau de morse, et on se nourrit de la chair d'ours blanc et du lard de phoque. Et l'hiver se passa ainsi en bonne santé.

« Le printemps vint enfin, et avec lui les rayons de soleil. La mer était libre dans l'ouest et le sud-ouest. Nous espérions faire rapidement la traversée du Spitzberg. Nous nous confectionnâmes de nouveaux vêtements en peau, etc. Nous nous nourrissions à cette époque uniquement de viande crue d'ours blanc et de graisse de phoque, mais nous nous attendions à trouver du gibier en route.

Le 23 mai 1896, nous étions en eau libre de glaces par 81 5'.

Nous aperçûmes alors, par 81° de latitude, une grande terre dans l'ouest. Marche au sud, sur la glace, à travers un grand détroit et atteint ainsi, le 1er juin, la pointe sud de cette terre. La mer étant libre dans l'ouest, nous naviguâmes à la voile et à l'aviron dans cette direction pour atteindre la côte du Spitzberg. Mais, surprise agréable, nous rencontrâmes, le 18 juin, l'expédition Jackson établie à la côte et nous reçûmes dans son campement la plus cordiale hospitalité. Nous apprîmes alors que nous étions arrivés au cap Flora et que nous avions gouverné à travers un détroit situé à l'ouest du détroit d'Austria et plus large que celui-ci. »

Voici maintenant quelques renseignements extraits du journal du bord du capitaine Sverdrup, sur la marche du *Fram*, depuis le départ de Nansen.

« Le 14 mars 1895, Nansen et Johansen nous abandonnèrent. La glace était très tranquille. Vers la fin d'avril, nous fûmes entraînés vers l'ouest. Le 26 juillet, nous nous trouvions à 84° 50′ N. et à 73° E. longitude. Mais, pendant l'été, les vents du S.-O. et de l'ouest firent reculer le *Fram* vers l'est. Pendant l'hiver, les vents redevinrent favorables. Notre marche fut excellente jusqu'au mois de février 1896. C'est le 16 octobre 1895 que le *Fram* a atteint le degré de latitude le plus élevé qui ait été observé, à 85° 57′ N. et à 66° E. longitude.

Digitized by Google

A partir du 13 janvier 1896, le *Fram* revint lentement vers le sud. Depuis la fin de février et jusqu'à mi-juillet il ne changea presque pas de place. Le 17 juillet, il se trouvait à 83° 14′ de latitude. Les glaces avaient commencé à se fendre vers le 15 mai.

Le 2 juin, le *Fram* fut dégagé du glaçon qui l'entourait; mais ce n'est que le 19 juillet qu'il réussit à sortir de la région des glaces. Les glaces s'étendaient de 83° 14′ à 84° 32′ de latitude, et, à l'ouest, jusqu'à 11° 40′ de longitude E. La mer libre fut atteinte le 13 août. La mer avait partout des profondeurs de 3 400 à 4 000 mètres ; toutefois, vers le Spitzberg, il y avait beaucoup de bas-fonds.

La température était parfaitement supportable; elle n'est jamais tombée plus bas que pendant le premier hiver de notre expédition. Les températures de l'eau marine observées par nous ne différaient guère de celles que nous relevions alors que Nansen se trouvait encore avec nous. Toutefois, quand nous dérivions du côté de l'ouest, nous notions un léger changement provenant du courant chaud du Gulf Stream. Nous disposions en tas sur la glace, à côté du *Fram*, nos provisions de bouche, nos armes, nos munitions, de crainte qu'elles ne fussent détruites par un incendie ou tout autre accident.

Nous passions le temps fort agréablement. Notre principale occupation consistait dans le relevé des diverses observations. Puis, nous dormions, mangions et buvions copieusement, Notre santé était excellente.

Nous sortîmes définitivement des glaces le 13 août dernier, le jour même où Nansen et Johansen arrivaient à Vardö. Nous ignorions absolument le sort de nos compagnons et concevions à leur sujet de graves craintes. Notre anxiété prit fin le 20 août, à notre entrée dans le fiord de Kvanang : le télégraphe nous apprenait, quelques instants après notre débarquement, que nos camarades étaient arrivés avant nous. Quant à notre navire, le *Fram*, il est en parfait état et pourrait repartir tout de suite pour une nouvelle expédition. »

Du voyage de Nansen il paraît donc résulter qu'une barrière de glaces, presque infranchissable pour un navire, enserre le pôle nord. C'est donc en traîneaux qu'il semble possible d'atteindre le pôle, ou en ballon, comme se propose de le faire M. Andrée, l'an prochain. Mais des deux systèmes, le premier nous paraît le meilleur. Quoi qu'il en soit, le voisinage du pôle se présente de plus en plus sous l'aspect d'une région de mort et de désolation. A. P.

Digitized by Google

DAHOMEY [1]

PORTO-NOVO : COUTUMES ET FÉTICHES

Les terrains qui constituent le littoral du Dahomey appartiennent au système géologique qu'on retrouve à peu près partout le long du golfe de Guinée.

La mer et les fleuves se sont unis dans cette portion de l'Afrique pour accroître l'étendue des terres. Aussi trouvons-nous en ce point deux espèces de terrains absolument différents, absolument distincts. Tout le long de la côte, court, formée par la réunion des eaux de tous les fleuves de cette région, une lagune presque ininterrompue qui, tantôt s'ouvre sur la mer par des bouches plus ou moins larges et plus ou moins profondes, tantôt s'élargit pour former des lacs souvent très étendus. Entre cette lagune et la mer se trouve comprise une langue de terre quelquefois très étroite qui est tout entière composée des sables qu'apporte constamment le courant de Guinée. Sur l'autre rive, on ne trouve jusqu'à plus de 50 kilomètres dans l'intérieur qu'une argile sablonneuse rouge, appelée dans le pays *barre* et servant à la construction. Cette couche d'argile, d'une épaisseur de 10 à 15 et 25 mètres sur certains points, repose sur un fond de sable qu'on est obligé d'atteindre pour trouver l'eau potable.

C'est dans cette région, à une trentaine de kilomètres de la mer et de Cotonou qu'est bâtie Porto-Novo le long de la lagune, sur une surface de 3 kilomètres carrés environ. Les rives du fleuve sont basses et couvertes de plantes diverses dont les unes ont poussé sur place et dont les autres ont été apportées par le courant qui, pendant la saison des hautes eaux, charrie de véritables îles flottantes. Aussi, d'espace en espace, a-t-on creusé de petits chenaux, appelés dans le pays *botés*, petits havres qu'on protège contre l'envahissement des herbes et dans lesquels s'engagent les pirogues qui apportent les marchandises. C'est au bout de botés de ce genre que sont construites une dizaine de maisons européennes appelées là par leur commerce et par la situation qui fait de la rive le point le plus frais de la ville.

(1) La très curieuse étude de M. Marchoux, médecin de la marine, que nous reproduisons, est empruntée aux *Archives de médecine navale*.

Digitized by Google

Dès qu'on quitte le bord de l'eau, on débouche de suite dans de petites rues étroites, se succédant à l'infini, de chaque côté desquelles sont bâties de petites maisons basses construites en terre du pays, couvertes de paille et servant de logement aux indigènes. Au premier abord, et pour une ville noire, les rues semblent propres et les cases avec leurs parquets cirés à la bouse de vache et leurs murs noircis ont certainement bien plus d'aspect que les paillottes qu'on rencontre au Sénégal et ailleurs. De temps en temps du reste, on trouve sur son chemin pas mal de maisons mieux bâties, presque élégantes, avec un premier étage et dans lesquelles loge une partie de la population qu'on est convenu d'appeler créole. Elle est composée, en majeure partie, d'anciens esclaves du Brésil affranchis qui sont revenus dans leur pays où ils font pour le compte des grandes maisons de commerce l'échange direct avec le noir cultivateur.

Malheureusement, les rues, généralement défoncées par l'eau qui y a creusé de profondes ornières, longent de temps en temps de vastes trous, véritables précipices pour la plupart remplis d'une végétation touffue, entretenue par l'eau croupissante qui y séjourne pendant la plus grande partie de l'année. C'est de là que sont sorties toutes les maisons qui composent la ville.

Tout autour de cette grande cité, et rejoignant la lagune à chaque bout, s'étend un fossé, bordé d'un mur en terre. Cette ceinture de fortifications rudimentaires, qui est sans objet aujourd'hui, était jadis d'une grande utilité. En effet, au moment où le commerce des esclaves se faisait en grand sur cette côte et où chaque roitelet entrait sur les États de son voisin pour renouveler sa provision, les gens se groupaient en masses compactes et formaient des villes importantes dans lesquelles ils se retranchaient et d'où ils pouvaient plus facilement repousser les attaques de leurs ennemis.

En 1889, Porto-Novo était gouvernée, sous la surveillance d'un résident français, par le roi Toffa qui, encore à cette époque jouissait d'une grande autorité morale sur ses sujets. Quoique fils aîné du précédent roi, il était monté sur le trône en 1875 par droit de conquête. La royauté n'était point héréditaire; elle était alternativement dévolue à deux familles. C'était le chef de la famille des Mépons qui devait régner, mais Toffa qui ne manquait pas de partisans s'était mis à leur tête. Mépon demanda à l'Angleterre de le protéger et lui offrit en revanche d'occuper

Digitized by Google

le territoire d'Appa, pays d'origine de Toffa, situé en face de Porto-Novo entre la lagune et la mer. Les Anglais s'installèrent immédiatement et laissèrent battre leur allié.

Le premier soin du nouveau roi fut de faire disparaître les Mépons et leurs amis, Cette formule de gouvernement quelque peu brutale effraya quelques-uns des principaux chefs qui méditèrent de le renverser. Toffa appela à son aide le roi de Dahomey Gléglé qui châtia les mutins, mais se retira en emmenant un grand nombre d'esclaves. Mis en goût par un butin aussi commode, il ne tarda pas à revenir, sans y être appelé cette fois. C'est à la suite de ses incursions que le roi de Porto-Novo demanda en 1882 notre protectorat.

Il habite à peu près au milieu de la ville un amas de cases, sorte de cité entourée de murailles, dans laquelle logent aussi ses femmes, ses enfants et ses esclaves. Tout cela compose un personnel assez considérable, car Toffa s'est allié à toutes les familles un peu importantes de son royaume. Le nombre de ses femmes est de ce fait très grand; mais comme chacune d'elles doit travailler pour se nourrir elle et ses enfants, son budget ne souffre pas de l'accroissement de sa famille. Toutes habitent dans une série de cases disposées tout autour d'une grande cour, d'où elles peuvent sortir, mais où personne ne peut pénétrer. Le roi loge d'un autre côté dans une maison bâtie sur le modèle des habitations créoles. On accède dans cette portion du palais par une porte ou veille continuellement un lari.

Les laris, au nombre de 5 ou 6, sont d'anciens esclaves affranchis, attachés à la personne royale, et servant de ministres. Leurs têtes, couvertes de cheveux tressés d'une façon spéciale, sont la propriété du roi et de ce fait rendues inviolables. Le premier lari, nègre superbe, à l'air intelligent, sert d'introducteur lorsqu'on va voir le roi. Il conduit les visiteurs au travers d'une cour toujours encombrée par les solliciteurs et les gardes et parsemée de huttes basses recouvrant les fétiches royaux. Puis, par une porte fort étroite, il les fait pénétrer dans une nouvelle enceinte plus petite, remplie de ferrailles, de guenilles et de sacs de cauris. A gauche, sur un lit repoussant de saleté, devant lequel sont suspendues une masse d'amulettes, trône le roi.

C'était, à cette époque, un vieillard à la figure intelligente, mais dont les yeux injectés par l'alcool accusent des habitudes d'intempérance. Il était en général coiffé d'une casquette brodée ou d'un chapeau à plumes,

Digitized by Google

couvert d'un pagne de soie frangé d'or et chaussé de sandales portant son nom brodé d'or. Cette dernière portion de son costume n'est pas la moins importante. Il est le seul de son royaume à la porter. Tous ses sujets doivent aller pieds nus. Quand il reçoit un personnage de marque, il le fait asseoir sur une estrade à côté de lui, devant une table surchargée de bouteilles. Il est d'usage, en effet, que pour se donner une preuve de mutuelle confiance, le visiteur accepte toujours à boire et que l'hôte n'offre que des flacons entiers aux bouchons intacts.

Dans les grandes cérémonies toute la cour assiste à l'entrevue. Elle se compose d'une dizaine de nègres qui entrent silencieusement et se prosternent jusqu'à terre en produisant avec un doigt, duquel ils frappent dans le fond de la main, un signal particulier qu'ils recommencent par trois fois. Puis ils se relèvent et vont s'asseoir sur les marches de l'estrade ou sur le sol suivant leur rang.

Ce sont les cabécères qui composent l'aristocratie et sont revêtus chacun d'une dignité héréditaire. Le premier de tous, le grand-maître de la justice qui exerce en même temps les fonctions de bourreau, marche immédiatement après le roi et porte toujours un emblême particulier consacré par les fétiches et qui se compose des mâchoires inférieures des suppliciés. Après lui passe le grand-féticheur, puis les Yevoghans (chefs des blancs), les algorighans (chefs du commerce), etc., etc. Ce sont ces dignitaires qui, avec le premier lari, forment le conseil privé, qui assiste le roi dans les grandes circonstances.

Quand tout le monde est installé, le plus jeune se précipite et débouche toutes les bouteilles. Puis, quand le moment de boire est venu, il se retire suivi de tous les autres; personne, de par les fétiches, ne peut voir manger ni boire le roi. Le premier lari seul demeure et voile la face de Sa Majesté en détournant la tête.

Toffa parle assez volontiers de son armée qu'il estime à 8 000 hommes sans en être absolument sûr, et cela se comprend facilement, car les jours de gala les premiers venus s'enrôlent qui, au jour du danger ne se montrent pas. De temps en temps il passe la revue de ses troupes, mais ces revues sont rares, car elles lui coûtent cher; à l'occasion de chacune d'elles il distribue 50 sacs de cauris et 2 500 litres d'alcool.

Rien n'est plus curieux que ces fantasias militaires exécutées par des gens ivres. Un tapage infernal annonce de loin les soldats que le roi attend à la fenêtre de sa maison. Un instant après, débouche sur la place

Digitized by Google

une troupe de gens drapés de pagnes sales qu'ils s'empressent de faire glisser de l'épaule à la hanche suivant la formule de politesse locale. Précédés de tams-tams, environnés de gens qui soufflent à pleins poumons dans une dent d'éléphant creusée en forme de trompe, ils crient en brandissant qui un fusil, qui un sabre, ou même un bâton. Au milieu d'eux, marche un individu généralement plus vieux et plus malpropre, abrité sous un parasol multicolore, c'est le chef. La compagnie s'avance au pas de course, jusqu'à 20 mètres du roi, puis quelques guerriers courbés en deux, semblant se cacher, se portent à quelques pas en avant comme pour s'approcher de l'ennemi et se redressant brusquement jettent leurs armes avec un air de défi, pour les ramasser avec dédain. Revenus auprès des autres qui les attendent en dansant, ils se mêlent gaiement à leurs compagnons et toute la troupe s'élance pour disparaître par une rue voisine et faire place à d'autres qui se comportent de la même façon.

Toffa ne rend guère les visites qu'on lui fait; il se contente de faire porter sa canne. C'est là sa carte de visite. Cette habitude a du reste été prise par les Européens qui ne manquent pas dès qu'ils arrivent dans une des villes de la côte des Esclaves, de s'annoncer en envoyant leurs cannes chez toutes leurs connaissances.

Deux ou trois fois par an, le roi sort en grande cérémonie pour se rendre à sa résidence de Békong située à 2 kilomètres à l'est de la ville, le long de la lagune. Un nombreux cortège l'accompagne, guerriers, laris et dignitaires l'environnent de toute part. A ses côtés ses femmes portent le cendrier, le crachoir et les autres ustensiles de première nécessité; tout ce qui vient du roi est fétiche et ne peut tomber à terre.

C'est ainsi qu'on arrive à Békong qui ressemble trait pour trait à l'habitation royale de Porto-Novo. Deux choses seulement sont à citer : la salle du trône, pièce vaste et bien disposée dont les murs sont tendus de velours rouge et dont tout le fond est occupé par le trône entouré de tentures assez fraîches et bien drapées; la remise, qui renferme un joli landau capitonné de velours vert avec un dais frangé d'argent et d'immenses lanternes d'argent surmontées d'une couronne royale. Les chevaux qui devaient traîner la voiture sont morts : ils sont remplacés par deux laris qni traînent le monarque les jours de grande fête.

A côté de ce roi qui est le souverain véritable, s'en trouve un autre,

Digitized by Google

et ce n'est pas là une des choses les moins curieuses de ce pays, le roi de la nuit. Son rôle, considérablement amoindri depuis quelques temps, consiste à représenter l'autorité royale entre le coucher et le lever du soleil. Dès que le jour paraît il ne doit plus se montrer dans la rue. Les deux monarques ne se rencontrent que deux fois sur la terre : le premier et le dernier jour du règne de l'un d'eux. Ils se donnent mutuellement l'investiture et président l'un ou l'autre aux funérailles du premier disparu.

Zonou, — ainsi se nommait le roi de la nuit en 1889, — faisait une police nocturne très sévère. Ses agents, les Zambettos, devaient arrêter quiconque était dehors après 8 heures. Les Zambettos sont disposés par groupes dans les différents points de la ville. Chaque groupe se compose d'une dizaine d'hommes dissimulés à proximité d'un d'entre eux qui, caché sous un cône en paille qui le recouvre de la tête aux pieds, souffle à pleins poumons dans une conque dont le seul bruit fait frémir tous les noirs. Malheur à ceux d'entre eux qui passent à proximité ! ils sont fustigés et mis en prison d'où ils ne sortent qu'après avoir payé une amende proportionnée à leur situation pécuniaire. Aussi les vols sont-ils fort rares. Du reste celui qui se rend coupable d'un pareil délit ne tarde guère, grâce aux dénonciations, à être pris et puni. C'est la peine de mort qui l'attend.

Grâce à ce régime de fer, les Porto-Noviens sont d'un commerce agréable. Ils sont respectueux, doux, paisibles et travailleurs par instants. Les hommes sont grands et bien musclés, mais leur visage porte très accentués tous les caractères du visage nègre. Les femmes n'ont pas les traits plus séduisants quoiqu'elles se maquillent les yeux comme nos coquettes des boulevards. Elles s'enlaidissent encore en s'introduisant dans le lobule de l'oreille, percé et dilaté progressivement à cet effet. des rondelles de bougies coupées en tranches. La lèvre inférieure est souvent traversée d'un stylet en os. Les joues sont profondément tailladées de larges balafres, sorte de tatouage qui se continue sur le dos et sur la poitrine. Les hommes et les femmes ont les grandes incisives supérieures taillées en pointe de façon à laisser entre elles un espace triangulaire.

C'est quand ils ont huit ou neuf ans que les parents conduisent leurs enfants chez le féticheur spécialiste qui, entre deux pierres, d'un coup sec sur une lame d'acier, leur taille ainsi les dents. L'origine de cette

Digitized by Google

habitude doit être lointaine ; les nègres d'aujourd'hui n'en ont pas gardé le souvenir et ne voient à cette coutume d'autre raison que de leur permettre de cracher plus facilement par l'orifice ainsi ménagé.

Ils vivent en général le torse nu avec un pagne roulé à la ceinture. Quelques-uns se drapent le haut du corps dans une pièce d'étoffe qu'ils portent en écharpe. Leur tête est rasée. Chose curieuse, comme sur la côte d'Est d'Afrique et à Madagascar, ils ne laissent pousser leurs cheveux que lorsqu'ils sont en deuil.

Ils sont agriculteurs avant tout ; aussi toute la campagne est-elle couverte, dès que l'écartement des palmiers le permet, de champs qui deux fois l'an sont plantés en maïs ou manioc. On rencontre aussi quelques plantations de patates et d'ignames. Quelques cocotiers, dressant leurs panaches au-dessus des villages, rompent un peu la monotonie des forêts d'œleis. Le palmier à huile est, en effet, la richesse du pays, et la récolte des régimes suffit à faire vivre tout le monde. La pulpe qui entoure l'amande est foulée dans des bassins en terre pour en extraire l'huile de palme qui s'échappe en répandant une agréable odeur de violettes. Les amandes sont ensuite cassées et vendues telles quelles aux maisons de commerce qui payent en étoffes et en alcool. L'alcool est devenu un besoin pour les habitants de la Côte des Esclaves ; celui qui n'a pas d'argent travaille pour en acheter. C'est grâce à lui qu'on peut facilement trouver les bras.

Il ne faudrait cependant pas croire que les Porto-Noviens soient si ennemis du travail, qu'ils ne cherchent qu'à satisfaire leurs besoins. C'est là la supériorité des fétichistes sur les musulmans qu'ils recherchent la fortune. Nombreux sont ceux qui se livrent au commerce et arrivent ainsi à s'enrichir. Aussi devons-nous, dans ce pays-là au moins, nous opposer de toutes nos forces à la propagande musulmane et favoriser au contraire le développement du christianisme qui les encourage encore dans ces goûts. La base de la nourriture est le maïs. Après la récolte, il est écrasé dans des mortiers en grès et réduit en farine qu'on laisse fermenter et avec laquelle on compose une pâte appelée acassa.

L'acassa, ainsi que tous les produits de la terre et de l'industrie, est vendue sur la place du marché. Celle-ci est une grande place couverte d'une multitude de petits hangars où s'installent les vendeurs. Le marché se tient tous les deux jours, mais la grande foire n'a lieu qu'une fois sur deux. Ce jour-là c'est un brouhaha immense et une foule énorme au

Digitized by Google

travers de laquelle il est difficile de cheminer. On peut évaluer sans exagération à 10 ou 15.000 le nombre des gens qui se pressent en cet endroit. C'est qu'on trouve là tout ce qui se vend, tout ce qui s'achète dans le pays.

Ce sont d'abord les plantes médicinales qui se rencontrent en abondance et dont le monopole et le secret appartiennent aux féticheurs; puis les tissus de coton et de rafia; les chapeaux de paille, les paniers et, chez les marchands de bric-à-brac, les objets les plus hétéroclites, depuis des chauves-souris séchées au soleil, présents à offrir aux fétiches, jusqu'à du noir pour les yeux; puis encore les légumes, les calebasses ornées et les fétiches. De ceux-ci il y en a pour tous les goûts : fétiches du tonnerre, fétiches du serpent, fétiches pour avoir des enfants, pour n'en pas avoir, pour avoir des jumeaux, etc.. etc.

Marchands et acheteurs portent un panier rempli de cauris (cyprœa moneta) dont il faut 200 pour faire un sou. Toutes les transactions se font avec cette monnaie que les nègres comptent avec une rapidité extraordinaire tout en criant, vociférant, faisant un tapage au milieu duquel il est difficile de s'entendre. Devant toutes les boutiques, des quantités de gens, promeneurs, flâneurs qui s'interpellent ou causent dans l'un ou l'autre des deux dialectes qu'on parle indifféremment : le Djédje originaire du pays et le Nago provenant du Yorouba. Les indigènes ont du reste une remarquable facilité pour apprendre les langues : beaucoup d'entre eux savent le portugais qui est très répandu, l'anglais et le français.

Dans un coin spécial se vend le poisson qui joue un grand rôle dans l'alimentation et dont il se pêche des quantités énormes dans la lagune. La façon dont se fait cette pêche mérite d'être signalée. Une trentaine de pirogues se réunissent en un point du fleuve et forment un cercle qui va se rétrécissant de plus en plus, en même temps qu'un des deux noirs qui montent chacune d'elles frappe en cadence sur le bord de l'embarcation. Lorsque les poissons qui fuient devant eux sont ainsi rassemblés dans un espace restreint, les bateliers se lèvent et lancent deux, trois et même quatre éperviers; puis ils se séparent pour recommencer plus loin. De temps en temps ils rejettent à l'eau un de leurs poissons qu'ils sacrifient ainsi à la divinité protectrice.

La religion joue un grand rôle dans le pays; tout gravite autour d'elle. C'est par elle que s'exerce le gouvernement, c'est en son nom que sont

Digitized by Google

édictées toutes les lois. Aussi la première chose qui frappe quand on arrive dans le pays, c'est l'abondance des manifestations extérieures de l'idée religieuse. A la porte de chaque maison sont élevés des monticules en terre qui affectent les formes les plus bizarres et qui ont des prétentions à imiter la figure humaine. Ils représentent les parents défunts à qui l'on offre de temps en temps soit un poulet, soit de l'huile de palme ou des cauris pour les empêcher de revenir et les prier de protéger la famille. C'est peu, mais il est vrai qu'on leur a déjà donné le plus clair de l'héritage qu'ils ont laissé.

Après avoir enterré ses parents dans la maison et avoir versé sur leurs tombes les larmes d'usage, chaque fils réunit ses amis et va brûler avec eux, aux abords d'un petit bois, le bois fétiche, les défroques du mort. Ce sont des prétextes à distribution d'alcool : aussi les invités ne manquent pas. Le cortège marche en chantant sur un air plaintif et peu varié, accompagné de gens armés de fusils qui brûlent la poudre qu'on leur fournit en abondance. Arrivé au lieu du sacrifice, on allume un bûcher sur lequel on jette tout ce qui a appartenu au défunt, pendant que les femmes et les enfants chantent et dansent autour. Le ton baisse avec la flamme et les voix s'éteignent avec elle. Puis on disperse les cendres à coups de fusil.

Ces cérémonies se renouvellent périodiquement, d'autant plus fréquentes que la fortune de la famille est plus grande. Si la famille a ses dieux lares, la ville a son dieu terme. C'est un cône en terre, orné de fragments de bouteilles, élevé au génie protecteur du territoire non loin de chacune des portes de la ville.

Les chefs ont devant leurs portes une figure fabriquée avec un soin spécial, ornée de cornes et d'un priape immense. C'est le dieu du mal, le seul que les indigènes prient, le dieu du bien étant trop bon pour qu'on ait besoin de l'invoquer. A celui-là, au contraire, on s'adresse dans toutes les circonstances graves et de temps en temps on lui donne des fêtes que les féticheuses célèbrent par leurs danses grotesques. L'un et l'autre de ces dieux ont envoyé sur la terre des animaux qui les représentent et qui sont fétiches. Le dieu du bien est le père du vautour qui fait disparaître les immondices, et de la bergeronnette qui détruit les insectes. Le dieu du mal a pour enfants le caïman et le serpent.

Du vautour et de la bergeronnette, personne ne s'inquiète ; on se contente de ne pas leur nuire.

Digitized by Google

Il n'en est pas de même du caïman et du serpent, pour qui il y a des cérémonies particulières et au culte desquels sont affectés des prêtres et des prêtresses. Il y a même des couvents spéciaux où l'on enseigne à des femmes qui entrent là dès leur plus bas-âge, les rites en honneur auprès de chacun d'eux. Deux ou trois fois par mois, on peut rencontrer ces collèges marchant processionnellement dans les rues de Porto-Novo.

Ils se composent d'une vingtaine de personnes, dont l'aînée peut avoir trente ans et la plus jeune tout au plus six. Elles s'avancent l'une derrière l'autre en agitant une clochette qu'elles tiennent de leurs mains croisées derrière le dos. Leur costume se compose uniquement d'un filet dont chaque maille contient un cauris et qui les recouvre de la tête aux pieds. Précédées d'une vieille femme, la grande féticheuse, qui les surveille de près, elles vont à la lagune faire un sacrifice au caïman. Après un stage plus ou moins long dans ces maisons d'instruction, les féticheuses sortent et peuvent se marier, mais elles doivent toujours porter sur leurs pagnes l'image du caïman.

Le culte du serpent n'est pas moins en honneur et il n'est pas rare de rencontrer, dans les rues de la ville, un féticheur qui reporte pieusement dans la campagne un python enroulé autour de sa taille.

Le tonnerre, un des attributs du dieu du mal, est aussi honoré d'une façon particulière au pied des grands arbres qu'on lui consacre à chaque carrefour. Une mince construction en terre, une pièce de tissu suspendue par un fil de rafia, un peu d'huile de palme ou quelques-uns de ces objets fétiches qu'on achète au marché, témoignent des sacrifices offerts par les fidèles.

Au-dessus de toutes ces pratiques, planent les fétiches royaux dont on ne parle qu'avec terreur, car naguère encore on les arrosait de sang humain. Personne autre que les grands féticheurs ne peut assister à ces cérémonies. Elles se font en général la nuit et quand elles revêtent un caractère de grande solennité elles se pratiquent dans un petit village des environs de Porto-Novo, à Ajacen. Dans la journée qui les précède, le roi fait prévenir à son de trompe que la nuit sera mauvaise; cela suffit à éloigner les curieux, chacun rentre chez soi et n'en sort plus.

C'est à Ajacen qu'habite le grand féticheur, et sa maison se distingue par une grande hutte conique en paille sous laquelle sont renfermés

Digitized by Google

les objets réservés au culte. Plusieurs gardiens veillent nuit et jour autour de ce tabernacle dont la crainte suffit déjà à éloigner les gens.

Ces fétiches si terribles pour tout le monde, et dont la loi était surtout rigoureuse sur le territoire du Dahomey, imposent au roi lui-même certaines obligations. Une des plus curieuses est celle qui l'empêche de jamais aller sur l'eau. C'est pour cette raison que le roi du Dahomey ne partait en guerre qu'au mois de mars, au moment où la baisse des eaux lui permettait de franchir les fleuves à pieds secs. C'est à cette même cause qu'est due l'existence des deux villages lacustres d'Afotonou et d'Avansori, peuplés de gens qui, fuyant le Dahomey et la colère du roi, sont venus chercher un refuge au milieu du lac Denham.

MARCHOUX.

UN SÉJOUR A LA MECQUE

Des très rares Européens qui ont pu faire le pèlerinage de la Mecque, deux sont Français : Léon Roche, qui y est allé en 1841 et M. Gervais-Courtellemont en 1894. La *Revue Française* a déjà rendu compte de la façon particulièrement heureuse dont M. Courtellemont accomplit cet audacieux pèlerinage (1). Le récit de son voyage qu'il vient de publier (2) nous permet de donner de nouveaux renseignements sur cette mystérieuse cité. Nous ne reviendrons pas sur l'entrée dans la ville sainte du pèlerin français et les péripéties au milieu desquelles, après avoir fait d'un trait le voyage de Djedda à La Mecque, il accomplit ses dévotions dans la mosquée sacro-sainte.

Bien reçu par le métouf des Algériens (hôte, fonctionnaire religieux, courtier et cicerone tout à la fois), il ne tarda pas à se faire quelques amis en ville, ce qui lui permit de la visiter et de l'étudier en détail.

Parmi les nombreuses anecdotes qui émaillent le récit fort intéressant de son séjour dans la ville sainte, M. Courtellemont raconte comment il a pu prendre à la dérobée une photographie de La Mecque. Sur

(1) *Un Français à La Mecque*, *Rev. Franc.* janv. 1895, t. XX, p. 15.
(2) *Mon voyage à La Mecque*, par Gervais-Courtellemont, 1 vol. illustré, Hachette 1896.

Digitized by Google

les conseils de son guide algérien, Hadj Akli, il avait emporté un appareil assez considérable (13×18) et des plaques qui avaient été habilement dissimulées dans les bagages au milieu de livres arabes dont la forme masquait les boîtes et la chambre noire. Mais lorsqu'il eut constaté l'affluence énorme qui remplissait les rues de la Mecque, la surveillance dont on y est l'objet, il dut renoncer à utiliser, même un instant, un appareil photographique, dissimulé derrière un pilier ou dans l'angle d'une fenêtre, sous peine de courir au-devant d'un suicide. Heureusement pour lui il avait eu la précaution d'emporter une petite photo-jumelle dont la forme et les dimensions permettaient de donner le change en cas de soupçon de la part d'un croyant.

Un matin, avec son guide, M. Courtellemont fit l'ascension du Djebel-Gobbis, montagne qui domine la ville et au sommet de laquelle s'élève une petite koubba où les pèlerins vont faire leurs dévotions. Pour la première fois, il emportait sa photo-jumelle. Le danger était double : en effet, s'il gravissait la montagne et n'allait pas prier à la koubba, il risquait d'éveiller l'attention des gardiens du sanctuaire, toujours à l'affût de l'obole du pèlerin. D'un autre côté, pour faire une prière, il aurait fallu dérouler le tapis recouvrant la photo-jumelle, et il était impossible de cacher celle-ci autrement, les costumes légers des deux pèlerins étant de longs cafetans sans aucune poche. Il était donc impossible d'accomplir la moindre dévotion dans la koubba.

M. Courtellemont et son guide gravirent lentement la côte escarpée et vinrent s'asseoir au pied même de l'édifice. Le coup d'œil était admirable et l'atmosphère d'une extrême limpidité. En un tour de main M. Courtellemont sort sa photo-jumelle et prend rapidement quatre ou cinq vues formant le panorama de La Mecque qui se déroule à ses pieds, puis il se lève, et sans mot dire redescend avec son guide. Par un mystérieux hasard il n'avait pas été vu par les gardiens qui se tenaient de l'autre côté de la porte d'entrée.

D'après M. Courtellemont, la capitale religieuse de l'Islam renfermerait une population sédentaire évaluée à 100.000 âmes, en majorité composée d'Indiens. La ville est enserrée entre deux montagnes dans une étroite et longue vallée ; la rue principale la traverse dans toute sa longueur en faisant quelques détours et de cette voie partent toutes les rues adjacentes.

Les professions sont établies par quartiers comme dans toutes les

Digitized by Google

villes arabes. Les maisons de La Mecque sont, comme celles de Djedda, bâties en maçonnerie et consolidées par des poutres de bois ; elles ont ordinairement deux ou trois étages, quelquefois cinq, et sont ornées de moucharabiehs dont quelques-uns sont d'un travail fort délicat et présentent des avant-corps d'une forme très gracieuse. L'intérieur des maisons est aménagé surtout au point de vue du confortable. Les étages supérieurs sont les plus recherchés ; c'est là en effet que l'on peut respirer plus facilement. Comme dans toutes les villes arabes, les terrasses couvrent le dessus des maisons, mais l'ardeur du soleil ne permet de les utiliser que la nuit. Les rues sont bien entretenues et ne sont pas sans avoir une grande ressemblance avec celles de Damas ou du vieux Caire. Il n'existe aucun service de voirie et ce sont les habitants eux-mêmes qui se chargent des corvées de nettoyage, et organisent l'enlèvement des immondices qui est effectué à dos d'âne. Il est vrai de dire qu'en échange des soins de propreté auxquels les habitants s'astreignent volontairement, on ne paye à La Mecque ni impôt, ni patente, ni contribution d'aucune sorte.

MAISON ARABE DE DJEDDA.

Au sud-ouest de la ville se trouve un grand village nègre bâti avec le fer-blanc de bidons à pétrole, ce qui indique suffisamment la consommation considérable que l'on fait de ce combustible. Cela s'expliqne du reste par l'usage de laisser brûler les lampes toute la nuit, non seulement dans les rues et la mosquée, mais aussi dans les appartements particuliers.

A côté se trouve une petite oasis, arrosée par un filet d'eau, comprenant quelques hectares de jardins, une centaine d'arbrisseaux épineux et autant de palmiers. C'est là toute la végétation de ce pays torride

Digitized by Google

et calciné s'il en fut. Il faut cependant citer encore quelques rares palmiers ou grenadiers qui se trouvent à l'intérieur de La Mecque.

Le costume des femmes de La Mecque est le plus disgracieux qu'il soit possible de voir. « Dans la rue, écrit M. Courtellemont, elles ont la silhouette de ces espèces de sauterelles des prés que nous appelons les mantes religieuses. Leurs jambes, que le costume fait paraître toujours grêles, sont enserrées dans des caleçons, collant jusqu'à la cuisse, plus vilains encore que ceux des Tunisiennes et, de leur bizarre coiffure, tombe un voile de couleur sombre qui, s'arrêtant souvent à mi-jambe, complète la ressemblance avec l'insecte ridicule auquel je suis obligé de les comparer ».

L'esclavage subsiste encore au Hedjaz, et personne ne s'en plaint, car le sort des esclaves y est des plus doux. Ils sont traités comme des enfants et, la loi qui est formelle, interdit rigoureusement de les frapper ou de leur infliger un mauvais traitement. Avant d'acheter un esclave, il est d'usage de lui demander s'il veut servir son futur maître, et, si la réponse était négative, le marché ne pourrait se conclure. On voit que l'esclavage est réellement bien doux dans l'Arabie contemporaine et ne ressemble guère à celui de la côte d'Afrique.

Le combustible est très rare à La Mecque. Aussi y brûle-t-on beaucoup de fiente de chameau desséchée, parfois du bois et enfin un mauvais charbon fait de cassie sauvage.

Dans ses promenades à travers la ville, M. Courtellemont a observé avec soin les marchandises d'origine européenne. Presque partout les marques sont anglaises et hollandaises, parfois allemandes et italiennes, très rarement françaises (sucre de Marseille). Le marché de la Mecque est cependant considérable, et, à l'époque des pèlerinages annuels, on fait des échanges qui s'élèvent peut-être à plusieurs centaines de millions de francs. Presque tous les commerces sont entre les mains des Indiens et des Javanais établis à La Mecque et à Djedda. Ceux-ci trafiquent avec leurs parents restés au pays au plus grand profit des Anglais et des Hollandais. Il ne serait cependant pas impossible pour la France de prendre sa part de ce marché, car les navires sous son pavillon apportent tous les ans à Djedda un assez grand nombre de pèlerins algériens. Ce serait une occasion toute trouvée pour y importer en même temps quelques-uns de nos produits.

G. V.

Digitized by Google

COSTUMES DU HEDJAZ.

FEMME DE LA MECQUE.

LA MECQUE. — VUE PRISE DU DJEBEL-GOBBIS.

Digitized by Google

Digitized by Google

LA PIASTRE EN EXTRÊME-ORIENT

ET LA CRISE MONÉTAIRE

(Suite) (1).

Mon exposé vient de donner la situation du jour. Et sans trop vouloir préjuger de l'avenir, on peut affirmer que, sauf peut-être quelques modifications de détail, les dispositions actuelles fournissent l'unique solution qui ait des chances de durer aussi longtemps que dureront les présentes relations économiques entre l'Europe et l'Extrême-Orient. J'ajoute qu'elles persisteront même alors qu'un mouvement inverse viendrait à se produire au dehors quant à la valeur de l'argent.

Quelque paradoxale que cette dernière affirmation puisse paraître, elle n'en est pas moins vraie, ainsi que nous allons voir, et constitue, après ce que j'ai désigné par l'expression d'*affinité sinique*, le deuxième phénomène économique qui forcerait bien, lui tout seul, l'Extrême-Orient à garder l'étalon argent. Mais quel est ce phénomène? C'est la constance relative du prix des choses usuelles. Certes, la main-d'œuvre et les produits indigènes sont en hausse sur le bon vieux temps où l'Asie orientale restait fermée aux « sauvages d'occident »; ils sont même en hausse par rapport à des époques plus rapprochées. En 1869, la journée d'un coolie annamite valait 10 cents, en 1880 elle se payait 20 cents et aujourd'hui 25 des fois même 30. Mais cette hausse provient très naturellement de la différence des rapports entre l'offre et la demande de toutes choses d'aujourd'hui comparée à celle d'autrefois. La valeur des métaux précieux n'intervient en l'espèce que pour sa simple et très petite part.

Cela s'explique autrement mieux encore. Prenons au hasard un homme du peuple en Indo-Chine. Pour vivre, il lui faut comme à tout le monde, des aliments et des vêtements. Mais sa nourriture se compose essentiellement de riz, de poisson, de légumes et de fruits, produits tirés du pays même. Ses habits sont de cotonnade fabriquée en Indo-Chine ou venue du dehors et alors meilleur marché que le tissu indigène; la soie lui vient également du pays ou de la Chine; quant

(1) Voir *Rev. Fr.*, juil. 1896, t. XXI, p. 417.

Digitized by Google

aux objets de luxe, il les tire soit du Tonkin, soit de la Chine, soit du Japon. Comme on voit, l'industrie européenne ne lui fournit que peu, et presque toujours seulement des objets dont il sait très bien se passer lorsque sa bourse ne lui en permet pas l'achat. Ainsi donc voilà un homme qui, en réalité, n'a besoin que de produits asiatiques et qui les solde avec de l'argent asiatique. Or, cet argent, considéré de tout temps comme une marchandise, ne modifie son rapport de valeur avec les autres objets qu'en raison du double jeu de la production et de la consommation de toutes choses en général et du métal précieux en particulier. Mais, en Extrême-Orient, les pays de l'intérieur assument très énergiquement le rôle de régulateur par une absorption dont l'intensité croît presque en raison directe de l'affluence du métal. La dépréciation de l'argent monnayé ne saurait donc toucher l'indigène.

Qu'il me soit permis de faire ici une courte incidence au sujet des métaux précieux, simples marchandises pour les Asiatiques. Si les Fils du Ciel s'étaient avisés de frapper des pièces d'or ou d'argent au lieu de conserver les métaux précieux en barres, il est très probable que l'Extrême-Orient n'eût pas échappé à l'évolution et à la crise monétaire que nous traversons. Les Chinois auraient connu, à leurs dépens, la transformation du *numéraire-poids* en *numéraire-désignation*, ou le remplacement de la valeur réelle par la valeur nominale, ils auraient connu les altérations du titre de fin, ils auraient connu, enfin, les souverains faux-monnayeurs et le prix des illogismes : le bi métal.

Mais revenons au sujet. Cette « constance des prix », qui, en somme, n'offre à l'analyse rien que de très normal, a pourtant souvent été méconnue ou du moins si mal comprise, qu'elle a servi de thème aux plus étranges divagations.

Je n'en citerai qu'une, celle qui veut que le monométallisme-or soit parmi les grandes causes de la concurrence désastreuse que nous font les Asiatiques. C'est ainsi que M. Moreton Frewen nous dit : « La baisse insensée de l'argent dans ces dernières années a donné tous les avantages à l'homme jaune à monnaie blanche, pour terrasser son adversaire l'homme blanc à monnaie jaune; dans la lutte économique, ce dernier sera défait sans espoir, si ses législateurs ne le dotent pas de nouvelles armes; son or ne produit plus que le quart du travail de l'argent possédé par l'Asiatique. En fait, on peut les comparer à deux bataillons de force égale dans l'un desquels les hommes n'auraient

Digitized by Google

qu'une cartouche alors que dans l'autre ils en auraient quatre. En Occident, un dollar d'or ou 5 sh. ou 6 fr. 25 représentent une journée de travailleur, alors qu'en Orient on aura 4 ou 5 journées pour le même prix...

Il ne faut pas oublier que la *valeur européenne* du dollar, qui était de 4 sh. = 5 fr. en 1873, a, depuis, baissé de moitié, mais que rien n'a été changé pour les travailleurs asiatiques qui, après comme avant, ont toujours reçu pour un travail donné la même quantité de monnaie d'argent. L'Asie peut donc vendre à moitié prix ses produits à l'Europe! »

Il y a là une exagération manifeste, et l'assertion, en ce qui concerne le prix du travail, est complètement fausse ainsi que je l'ai fait remarquer précédemment. Il y a constance relative, non absolue. Quant à la baisse de l'argent, elle n'a que fort peu à voir dans la concurrence que nous fait l'Asie, et je vais le prouver.

L'industrie supporte en règle deux genres de frais : achat de matières premières et main-d'œuvre.

Pour les matières premières, que nous les tirions du dehors ou de l'intérieur, elles nous reviennent bien plus cher qu'aux Asiatiques; notre régime protectionniste et fiscal le veut ainsi. Mieux encore, que nous réglions avec de l'or ou de l'argent, dès que nous prenons au dehors, les conditions d'achat sont identiques pour nous et pour les Chinois — sauf des fois la question du transport. Mais dès que les produits sont rendus aux usines respectives, ils cessent d'avoir la même valeur; les impôts directs et indirects en ont élevé beaucoup plus le prix chez nous que chez les Asiatiques. Premier désavantage pour l'Européen, et qui, sûrement, n'a rien de commun avec le système monétaire employé.

Pour la main-d'œuvre, établissons d'abord que le minimum des salaires ne peut être au-dessous de la somme indispensable à l'homme pour manger et couvrir sa nudité. Or, voici quelques chiffres traduits en francs au taux actuel :

Le coolie indien consomme par jour environ un kilogramme de riz et quelques condiments légumineux, valeur *vingt centimes*. Avec dix mètres de calicot qu'il paie 5 francs, il se vêtira toute l'année.

Le coolie annamite mange une ration d'environ 700 grammes de riz, mais y joint du poisson, des crevettes, quelquefois un morceau de

Digitized by Google

porc, des légumes et des fruits. Sa nourriture journalière lui coûte *trente centimes*. Pour 5 francs il s'achète un costume complet plus les accessoires, et avec cinq costumes il fait largement son année.

Le coolie chinois, plus vigoureux que l'annamite, consomme aussi plus de nourriture. En Cochinchine, la provende quotidienne lui revient à *quarante centimes*. Les vêtements sont du même prix que ceux de l'Annamite. Dans son pays d'origine, les dépenses du coolie chinois sont légèrement plus faibles.

Le coolie japonais dépense à peu près comme le Chinois.

Le manœuvre français. Pour celui-là je ne suis pas très exactement renseigné, mais je ne pense pas qu'il puisse, en France, se nourrir à moins de *un franc* par jour, et sa seule paire de chaussure coûte plus que tout l'habillement d'un Asiatique. Mais si nous transplantons ce manœuvre en Asie (j'admets qu'il supporte le climat), il ne s'en tirera pas à moins de un franc par jour, vu qu'il ne saurait vivre exclusivement de nourriture indigène. Il lui faut de la viande, sinon du pain, car tout le monde ne s'habitue pas au riz, et nul Européen ne saurait fournir un travail pénible prolongé avec l'unique nourriture d'un Chinois.

La comparaison de ces seules dépenses fait voir la différence énorme qui doit exister entre le prix de la main-d'œuvre en Europe et en Asie, où l'immense quantité de bras constamment disponibles — qui rend l'offre bien supérieure à la demande — contribue à tenir les salaires très bas (1).

Et maintenant, encore une fois, je demande où est cette influence prépondérante que notre monnaie d'or exerce contre nous? Certes, il reste toujours un agent irréductible : le change.

Mais les négociants ont depuis longtemps, ainsi que nous l'avons vu, pris leurs dispositions, et ceux qui, aujourd'hui, accusent de lourdes pertes au change ne sont que d'affreux farceurs cherchant à exploiter la situation pour hausser leurs prix. Je n'ai, d'ailleurs, besoin que de rappeler ceci : du 1er juillet 1894 au 1er juillet 1895, la piastre n'a

(1) Voici le prix de quelques journées de travail au Japon : tailleurs de pierre 0 fr. 90; charpentiers de navire 0 fr. 85; scieurs de long, forgerons 0 fr. 77; charpentiers, maçons, papetiers 0 fr. 80; couvreurs, potiers, menuisiers 0 fr. 75; tailleurs pour vêtements indigènes à 0 fr. 60; tailleurs pour vêtements européens 1 fr. 22; agriculteur (homme) 0 fr. 47; agriculteur (femme) 0 fr. 30.

Digitized by Google

oscillé qu'entre 2 fr. 74 et 2 fr. 49 avec une variation de un à trois centimes par mois, sauf en décembre où elle a passé brusquement de 2 fr. 63 à 2 fr. 57.

Les seuls gens qui perdent encore sont les consommateurs et ceux qui *travaillent* pour les indigènes (avocats, géomètres, architectes, etc.), car ceux-ci reçoivent en échange de leur travail de l'argent du pays. Or, ils n'ont pas réussi à augmenter leurs honoraires proportionnellement à la baisse de la piastre. Le prix des levers géométriques, par exemple, au lieu d'avoir doublé en quinze ans, est à peine d'un quart plus élevé qu'autrefois. La raison ici est la même que celle fournie pour les impôts : l'indigène ne peut donner qu'une somme déterminée par son revenu, et ce dernier n'a pas augmenté dans la même mesure que l'argent a baissé.

Que l'homme de race blanche ne voie pas d'un œil favorable la concurrence colossale de son congénère jaune, cela se conçoit. Mais à qui la faute ?

Enfin, les faits sont là, inéluctables. Et plus nous avancerons, plus ils grandiront. Un moment viendra où les mesures restrictives les plus radicales ne nous en défendront plus. Si même nous prenions alors la place des Chinois du vieux temps et que nous leur interdisions l'accès de nos pays, nous ne pourrions pas les empêcher de travailler chez eux, ni de fabriquer aussi bien et beaucoup meilleur marché que nous. Ainsi, voici quelques prix saisis au hasard : une ombrelle de luxe que Londres ne peut fournir qu'à 6 piastres, est livrée par le Japon à 3 piastres. Shanghaï fabrique d'excellents pianos avec réduction du quart sur les prix d'Europe. Le Japon, qui fait de très beaux papiers, les offre, dès à présent, avec 32 0/0 de rabais sur les prix d'Europe ; et la bière japonaise, de qualité identique à nos bières européennes, se vend de 20 à 50 0/0 meilleur marché que les nôtres.

L'entière clientèle asiatique risque donc de nous échapper. Puis, comment faire pour empêcher des produits à si bas prix de venir supplanter notre industrie sur nos propres marchés ? Jamais nous ne pourrons élever les tarifs protecteurs à une hauteur efficace. Il nous faudrait recourir à la prohibition, remplacer la muraille chinoise par la muraille européenne, il nous faudrait accumuler folie sur folie, pour aboutir, en fin de compte... à la guerre. Mais après ?... Que nous soyons vainqueurs ou vaincus, nous n'aurons pas changé d'un seul point la

Digitized by Google

situation économique. Les *360 millions* d'habitants de l'Europe ne sauraient faire la loi aux *824 millions* d'habitants de l'Asie, qui par leur sobriété, leur endurance et leur esprit des affaires sont si puissamment armés pour la lutte économique. Pour supprimer leur concurrence, en suivant la voie des restrictions, il n'y a pas de milieu, il faut supprimer l'Asie. Telle est l'impossible solution qui nous est offerte.

Mais alors, me dira-t-on, indiquez-nous le remède si précieux que vous semblez tenir en réserve. Certes, je vais l'indiquer, mais c'est un remède héroïque que vous n'emploierez que lorsque des cataclysmes auront si violemment bouleversé notre état social qu'il ne vous restera plus que ce remède pour vous sauver.

Il faut faire baisser le prix de toutes choses en supprimant catégoriquement les droits d'entrée, sauf à garder comme ressource fiscale 1° le monopole d'État pour certains produits, qui alors seront à prohiber (1); 2° un droit de statistique prélevé sur tous produits, mais *ad valorem* (2).

Il faut réduire le change en n'usant que d'un étalon monétaire unique. Maintenant, cet étalon quel sera-t-il? Avec l'entrée du monde asiatique dans le concert discordant, mais universel, avec la diminution du prix de toutes choses, j'ai bien lieu de croire que dans un avenir assez rapproché et durant une longue période peut-être, il faudra se servir de l'étalon argent, car la production de l'or ne sera sans doute pas en rapport avec les besoins métalliques du monde entier. Ce qui n'empêchera pas de faire intervenir l'or dans les paiements et de la même manière dont on se sert de toute autre marchandise. Si cependant on voulait recourir à l'étalon fictif du *gramme or fin* (3), simple commune mesure pour les grandes transactions, on pourrait continuer avec l'étalon or, chaque pays conservant alors le numéraire de son choix. Lorsque le trafic du monde entier pourra se régler avec des

(1) Voir ce que l'auteur a déjà publié sur les monopoles d'État dans la *Revue Française* (oct.-nov. 1894) : *La colonisation en Cochinchine.*

(2) Ce droit ne doit pas être une source de revenus pour l'État, il ne doit viser que le double but de renseigner sur le mouvement commercial et de payer, en partie, les frais de douane. Car avec les monopoles d'État, qui eux constituent un rendement fiscal important, le personnel des douanes ne saurait être supprimé. Or, les frais de douane représentent actuellement environ 8 0/0 du montant des recettes. Il conviendrait donc de supprimer au moins 92 0/0 des droits de douane et de transformer la somme à percevoir en droit de statistique.

(3) Voir la *Revue Française*, juillet 1895, page 429.

Digitized by Google

effets établis selon une unité de valeur fictive, mais identique partout, il n'y aura jamais que les liquidations de compte à régler en espèces, et encore ce ne sera pas inévitable, car les liquidations pourront fort souvent elles-mêmes se faire avec des papiers de banque en *grammes or fin*. Et si une fois pour toutes, on ne veut reconnaître aux métaux précieux bruts ou monnayés que leur valeur marchande, le change du numéraire se modifiera peu d'un bout du monde à l'autre; il ne subira en temps ordinaire que de très faibles variations dues presque exclusivement à l'extraction des métaux précieux. Sans doute, de grands événements politiques, des révolutions, des guerres peuvent produire temporairement des mouvements de hausse et de baisse très accentués; sans doute, les traités de commerce continueront de supporter un change (qui est une des composantes de l'escompte), change plus ou moins élevé suivant l'offre et la demande et aussi selon le risque; mais à cet ordre de faits nous ne pouvons rien opposer. Il nous faudra le subir demain, tout comme nos adversaires économiques sont forcés de le subir aujourd'hui. C'est la partie irréductible du change, un des aléas du commerce universel.

Enfin, il faut encore autre chose. Il faut rappeler des millions d'individus de race blanche à une frugalité de nourriture, une rusticité d'existence qu'ils ne connaissent plus. J'entre souvent dans des maisons d'Annamites, mais qu'elles soient la demeure de hauts personnages ou de gens misérables, la couche offre partout le même mœlleux : c'est soit une claie de bambou, soit des planches, recouvertes d'une natte. Toutefois, n'allez pas croire que le luxe manque au riche. Il dort sur une planche, c'est vrai, mais elle est de bois rare. Son lit de camp s'orne d'un baldaquin et le tout est ciselé, laqué, doré, poli. Sa couche est une délicate œuvre d'art, mais elle reste toujours un lit de camp. Aussi, que cet homme soit ruiné demain, que simplement les circonstances le privent un temps de son bien, il ne sera pas plus malheureux pour ça. Qu'il couche, avec ou sans natte, par terre ou dans son lit, il dormira du même bon sommeil; qu'il mange son riz en beaux grains bien longs ou en brisures, peu importe, c'est toujours le même riz, et comme ses boissons habituelles sont l'eau et le thé — et ce dernier peu coûteux — il ne sentira nulle privation sérieuse alors que les condiments, le vin ou les spiritueux viennent à manquer.

Quelle différence avec nos pauvres gens d'Europe ! Le pain seul ne

Digitized by Google

peut pas les nourrir et quand ils n'ont plus de chaussures ni de matelas, ils périssent de faim et de misère. L'Asiatique, lui, ne peut mourir de faim que lorsqu'il n'a plus de riz et de sel à manger; quant à mourir de misére, je me demande comment il devrait s'y prendre. Mais allez donc dire ces choses à nos ouvriers, prêchez-leur la frugalité, vous serez bien reçu!

Maintenant, pour terminer, encore quelques mots sur la piastre du pays d'Extrême-Orient, Le Japon se sert aujourd'hui du yen d'argent (100 sen)de 26 gr. 956 au titre de 900 millièmes. Les monnaies subdivisionnaires (50, 20, 10 et 5 sen) sont au poids de 0 gr. 25 par sen et au titre de 800 millièmes.

La Chine (monnaie de Canton) se sert de la piastre de 26 gr. 900 au titre de 900 millièmes. Les monnaies subdivisionnaires (50, 20, 10 et 5 cents) sont au même poids par cent que la piastre. Quant au titre, il est de 866 millièmes pour les pièces de 50 cents et de 820 millièmes pour les pièces de 20, 10 et 5 cents.

Les Straits settlements, Hong-Kong et Labuan, d'après les deux ordres en conseil : *Hong-Kong (coïnage) order 1895* et *The british dollar order 1895*, sont en voie d'être dotés d'un dollar anglais (avec subdivision), d'après le poids et le titre de fin du dollar mexicain ou peso. Ce dollar a un poids de 27 gr. 073 et est au titre légal de 902,7; mais notre tarif ne lui reconnaît que 900 de fin. Le dollar anglais se trouvera sans doute dans les mêmes conditions puisque déjà, d'après le *Hong-Kong (coïnage) order*, la tolérance de fin pour les pièces divisionnaires est de 3/1000 (je n'ai pas pu me procurer le tableau annexé à l'ordre).

L'Indo-Chine française possède la piastre de commerce du poids de 27 gr. 215, avec ses subdivisions (50, 20 et 10 cents) au titre de 900 millièmes.

Ces quelques données nous permettent de voir clairement que de toutes les monnaies d'Extrême-Orient, c'est la nôtre qui va de préférence au creuset. Mais comment veut-on qu'il en soit autrement? nous acceptons le dollar mexicain pour une piastre de commerce! Et, vu la pénurie du numéraire, il nous est absolument impossible de faire autrement. Aussi notre argent suit le chemin connu de l'or : quand il sort du pays, il ne revient plus. Des premières piastres de commerce mises en circulation, il ne reste que quelques rares spécimens, et comme le Mexique n'a plus les mêmes achats à faire au dehors qu'au-

Digitized by Google

trefois, il ne déverse plus sur le marché asiatique une quantité suffisante de pesos, de là pénurie considérable de monnaies et pertes dans les transactions, car il faut acheter l'argent.

Aujourd'hui, il est question de nous donner une piastre de commerce de 26 gr. 956 au lieu de 27 gr. 115 ancien *trade dollar* américain, titre 900. Ce serait sage, et l'État lui-même y bénéficierait, puisque le contrat des *Messageries maritimes* oblige cette Compagnie à transporter les fonds publics gratuitement, tandis que nos concurrents sont obligés de payer le fret sur l'argent venu d'Europe. Il y aurait de ce fait près de 1 0/0 de bénéfice à réaliser, sans compter le gain sur la frappe qui se fait mieux et plus économiquement dans la métropole qu'en Asie.

Je termine par quelques considérations générales sur la situation monétaire en Indo-Chine, Comment nos ministres des finances n'ont-ils pas vu que la monnaie qu'il ordonnaient de frapper n'avait pas chance de vivre? Pensaient-ils faire la loi sur le marché extrême-oriental avec une faible poignée de dollars supérieurs? Pensée absurde; mais en écartant même l'affinité sinique, en admettant aussi que Cambodgiens, Laotiens et Moïs ne fondent pas nos monnaies ou ne les percent simplement d'un trou pour les suspendre au cou, il reste toujours la question du nombre.

Pour que la mauvaise monnaie ne chasse pas la bonne, il faut que cette dernière ait pour elle les gros bataillons qui seuls dominent tout. Or notre cas est loin d'être celui-là. La Cochinchine, et même toute l'Indo-Chine est à cette heure encore une colonie essentiellement exportatrice (par rapport à l'Extrême-Orient), pourvue d'une quantité infime de monnaie nationale. L'étranger nous solde donc avec de l'argent du dehors au milieu duquel notre numéraire est comme noyé. Il ne saurait faire la loi, et sans même admettre une exportation spéciale (elle a eu lieu) de nos piastres de commerce, il faut bien convenir que celles qui sortent mêlées aux dollars mexicains, sont soigneusement triées à l'extérieur et disparaissent de la circulation. Pour empêcher le *trade dollar* (1) d'être absorbé, il eût fallu en frapper proportionnellement aux besoins de tout l'Extrême-Orient et interdire alors la piastre mexicaine. Toutes mesures absolument impossibles à réaliser.

(1) La piastre de commerce avait été frappée exactement sur les données du *trade dollar* des États-Unis, qui, lui, a disparu comme elle de nos marchés.

Digitized by Google

La seule chose raisonnable que nous puissions faire aujourd'hui, c'est de mettre notre monnaie à l'unisson, ou avec celle de Hong-Kong, c'est-à-dire le dollar mexicain, ou (plus judicieusement) avec le yen japonais et d'en frapper de telles quantités que nous puissions avec la monnaie voisine tenir tête à toute infiltration du numéraire inférieur en poids ou en titre. Car si ce numéraire a pour lui le nombre, il triomphera du nôtre, tout comme le dollar mexicain a triomphé de la piastre de commerce, et toujours à notre détriment.

Quant aux monnaies subdivisionnaires, vu leur perforation et leur absorption par les peuplades de l'Indo-Chine centrale, il faut, pour n'y rien perdre, les établir à un titre de fin inférieur à la piastre (de manière à écarter le retrait et à couvrir les frais d'un monnayé sans cesse renouvelé) et de les frapper avec un trou excentrique qui permette de les enfiler ou de les suspendre. Ce sont, à mon avis, les deux seuls moyens pratiques, le dernier surtout, qui puissent empêcher notre petite monnaie d'être mutilée et soustraite pour toujours à la circulation.

Alfred Schreiner.

P.-S. — Au moment d'envoyer ces notes, je lis tardivement dans la *Liberté* que le *Journal officiel* a publié un décret ramenant la piastre du commerce au poids de 27 grammes. Est-ce une erreur d'impression ou est-ce le chiffre exact? Mais alors, pourquoi 27 et pas 27,073 ou 26,956? Si nous avons l'intention d'inonder l'Extrême-Orient de nos piastres de commerce et d'y faire ainsi la loi quant au numéraire, 27 grammes sont possibles. Sinon, c'est encore une finasserie qui ne se comprend pas. Les espèces vont au creuset du joailier selon le besoin de son industrie, c'est entendu. Donc, en Chine et au Japon, notre pièce, de même que la piastre mexicaine, passera encore toujours de préférence au creuset. Et à Hong-Kong, surtout si les Anglais frappent beaucoup de dollars, on ne voudra peut-être la recevoir qu'avec perte (n'oublions pas que c'est Hong-Kong qui donne généralement le ton sur le marché d'Extrême-Orient). Je le répète : 1° la monnaie trop légère risque de ne pas être admise (yen japonais refusé en Indo-Chine) et la monnaie trop lourde s'achemine vers le creuset; 2° pour qu'une pièce quelconque puisse rester sans perte, il faut qu'elle soit numériquement assez puissante, afin : *a*) de ne pas craindre la refonte, *b*) de jeter hors circulation le numéraire qui lui est inférieur.

Digitized by Google

LES VILLES DÉCORÉES[1]

L'invasion de 1814 avait pris en quelque sorte au dépourvu les départements de l'est de la France. Les soldats étaient peu nombreux, les armes manquaient parfois et l'organisation de la défense faisait surtout défaut. Cependant certaines municipalités préparaient la résistance, bien décidées à ne pas laisser l'ennemi s'avancer impunément au cas où la lutte serait possible. Les villes que baigne la Saône se distinguèrent particulièrement à cette occasion et c'est pour récompenser leur patriotique dévouement que Napoléon, pendant les Cent jours, décerna la croix de la Légion d'honneur aux trois villes de Châlon-sur-Saône, Tournus et Saint-Jean de Losne.

Voici le texte de ce décret, rendu à l'Élysée, et qui est commun aux trois villes susnommées :

Au Palais impérial, le 22 mai 1815.

Napoléon, Empereur des Français,

Voulant donner une preuve particulière de notre satisfaction aux communes de Châlon-sur-Saône, Tournus et Saint-Jean-de-Losne, pour la conduite qu'elles ont tenue pendant la campagne de 1814;

Avons décrété et décrétons ce qui suit :

Article premier. — L'aigle de la Légion d'honneur fera partie des armes de ces villes.

Art. 2. — Nos ministres de la guerre, de l'intérieur et notre grand chancelier de la Légion d'honneur, sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent décret.

NAPOLÉON.

Par l'Empereur :

Le ministre-secrétaire d'État,
DUC DE BASSANO.

CHALON-SUR-SAONE

Dès le mois de décembre 1813, la municipalité de Châlon décida la création d'une garde nationale urbaine, d'une compagnie franche et d'une compagnie d'artilleurs.

L'armée autrichienne, qui marchait sur Lyon en descendant la rive gauche de la Saône, ayant envoyé, dans les premiers jours de janvier 1814, quelques troupes d'avant-garde vers Châlon, la petite garnison de cette ville, qui n'était composée que d'un détachement du 144e de

(1) Voir *Rev. Fr.*, mai, juin, juil. 1896, t. XXI, p. 291, 348, 426.

Digitized by Google

ligne, formant dépôt, résista vigoureusement à l'attaque de l'ennemi. Grâce au concours de la garde nationale et des pompiers, les Autrichiens furent repoussés et poursuivis au delà du village de St-Marcel.

Surexcités par ce premier succès, les Châlonnais travaillèrent activement à la mise en état de leur ville. Le pont des Orlans, situé entre St-Marcel et Châlon fut coupé; des retranchements furent élevés au faubourg d'Echavannes et le long de la Saône. Mais l'ennemi, après s'être vainement présenté à plusieurs reprises devant le pont des Orlans, descendit la Saône par la rive gauche et occupa Mâcon.

C'est alors que fut organisée à Tournus, par le général Legrand, une colonne qui reprit Mâcon aux Autrichiens, après un brillant combat auquel prirent part les gardes nationaux de Châlon et la compagnie d'artilleurs de cette ville, qui, avec son canon, contribua vivement au succès de la colonne (23 janvier) (1).

Mais l'ennemi, de plus eu plus nombreux, ne tarda pas à reprendre l'offensive et Châlon fut de nouveau menacé. Le 3 février, le général Legrand passa en revue les troupes sous ses ordres et la garde nationale châlonnaise, qui firent serment de défendre la ville jusqu'à la dernière extrémité. Mais le général changea tout à coup de résolution. Ne croyant sans doute pas pouvoir résister avec succès aux forces supérieures qui s'avançaient, il ordonna à ses soldats de battre en retraite et de se retirer immédiatement dans la direction de Giny. A cette nouvelle, un vif sentiment d'indignation s'empara des Châlonnais abandonnés à eux-mêmes, et leur exaspération fut portée à un tel point que plusieurs des défenseurs de la ville firent feu sur le général Legrand, sans l'atteindre (2).

Le 4 février, la brigade autrichienne de Scheiter se présentait devant Châlon. Privés de tout appui, les Châlonnais enclouèrent leurs canons, pendant que la municipalité parlementait avec l'ennemi. La ville ouvrit ses portes; mais les Autrichiens, peu rassurés par l'attitude des habitants, n'osèrent pas loger chez ces derniers et bivouaquèrent sur les places et les promenades de la ville. Ils sentaient bien que si les Châlonnais avaient désarmé ils n'avaient point abdiqué, et que seul le départ des troupes, au dernier moment, les avait empêchés de lutter en désespérés et peut-être avec succès.

(1) Voir plus bas : *Tournus*.
(2) V. Fouque : *Histoire de Châlon*.

Digitized by Google

SAINT-JEAN DE LOSNE

La ville de Saint-Jean de Losne est surtout célèbre dans l'histoire par le siège qu'elle soutint contre les Impériaux, en 1636. A cette époque Gallas se préparait à envahir la Bourgogne avec une armée de 60.000 hommes, lorsqu'il fut arrêté dans sa marche par la petite place forte de Saint-Jean de Losne.

Ville de 1.300 habitants, n'ayant qu'une garnison de 150 soldats, Saint-Jean de Losne se trouvait dans des conditions défensives très défavorables. Elle semblait donc ne pouvoir opposer derrière ses murailles qu'une résistance d'un moment au flot des assaillants. Mais tous les habitants en état de combattre (environ 400) avaient pris les armes et secondés par les femmes et les enfants, ils se multiplièrent et résistèrent si bien (du 25 octobre au 3 novembre 1636), aux assauts furieux et incessants des Impériaux, qu'ils donnèrent le temps d'arriver aux secours que leur amenait Rantzau. L'héroïque défense de cette bicoque avait arrêté net l'invasion de l'armée de Gallas. En souvenir de cette mémorable défense, Louis XIII exempta la ville « de toutes charges et impôts », faveur bien rare qui ne se décerne plus à notre époque où elle serait cependant particulièrement appréciée.

Mais ce n'est pas à ce fait d'armes héroïque que Saint-Jean de Losne doit sa décoration. Lorsque les Autrichiens, après avoir envahi la Franche-Comté, en décembre 1813, envoyèrent leurs éclaireurs reconnaître le cours de la Saône, la municipalité de Saint-Jean de Losne se disposa à leur barrer la route. Deux arches du pont de bois qui traverse la Saône furent démolies et toutes les embarcations ramenées sur la rive droite, sur laquelle est bâtie la ville, afin d'empêcher le passage de la Saône par l'ennemi. Les gardes nationaux, aidés par les habitants, travaillèrent activement à l'établissement d'un poste à la tête du pont et à la construction de quelques travaux de défense.

Dans la nuit du 13 janvier 1814 des éclaireurs de Colloredo arrivèrent au village de Losne, situé sur la rive gauche de la Saône et invitèrent les habitants à se soumettre sans combat. Pour toute réponse on travailla aux travaux de défense avec un redoublement d'ardeur et d'activité.

Pendant que l'avant-garde autrichienne (200 chevau-légers) atten-

Digitized by Google

dait l'arrivée de ses colonnes, un détachement de 130 conscrits du 144e de ligne, arrivait d'Auxonne le 16 janvier au matin. Ce renfort inattendu détermina chez les habitants une explosion de patriotisme. Le conseil municipal aussitôt assemblé par le maire, M. Coste, décida de suspendre les travaux de destruction du pont et de rétablir immédiatement un passage afin de pouvoir attaquer l'envahisseur.

Sans perdre un moment, afin de profiter de la surprise que l'ennemi devait éprouver, les conscrits et les gardes nationaux se forment en ordre de bataille et se précipitent sur la passerelle qui vient d'être établie à la hâte. Le poste autrichien rapproché de la rive, prend les armes précipitamment et essaie de défendre l'entrée du village. Un feu de peloton bien dirigé jette le désordre dans ses rangs et le fait reculer. Chargés aussitôt par les assaillants les Autrichiens n'opposent qu'une courte résistance et prennent la fuite. Les cavaliers, qui campaient à l'extrémité de Losne, accourent au bruit de la fusillade. Arrivés trop tard sur le lieu du combat pour empêcher la déroute des leurs, ils chargent néanmoins nos soldats, leur chef en tête. « Le volontaire Million, dit une relation de ce combat (1), monté sur un cheval de labour, sans selle, sans étriers, un lambeau de serpillère noué autour des reins en guise de ceinture, distingue le commandant, et, sans calculer la disproportion de son équipement, court à lui. Ce volontaire, ne connaissant des lois de l'escrime que l'audace, imprime dans le visage de son ennemi une blessure qui lui emporte le nez et le renverse. »

A l'exemple de Million, gardes nationaux et conscrits rivalisent de courage et d'ardeur. Baïonnette croisée ils reçoivent la charge des hussards autrichiens qu'ils forcent à reculer. Ceux-ci cependant n'abandonnent pas la partie devant un adversaire dont ils ont reconnu la faiblesse. Ils chargent de nouveau mais sans succès. Tournés, fusillés de tous côtés, et finalement enveloppés, ils sont obligés de mettre bas les armes. Un petit nombre réussit cependant à s'échapper, ayant à leurs trousses cinq dragons, arrivant d'Auxonne, et qui, avec quelques habitants n'hésitèrent pas à se lancer à leur poursuite. Les Autrichiens perdirent dans cette affaire 20 morts, sans compter les blessés et les prisonniers (16 janvier). Les habitants de Saint-Jean de Losne enthousiasmés par leur brillant succès n'en travaillèrent qu'avec plus d'ardeur

(1) *Moniteur de la Côte-d'Or, 1855.*

Digitized by Google

aux préparatifs de défense de leur ville. Mais de si nobles efforts furent dépensés en vain. L'invasion, un moment arrêtée, se renouvela avec une intensité nouvelle. En présence des forces ennemies écrasantes, la Bourgogne dut, comme le reste de la France, subir la dure loi du vainqueur.

TOURNUS

L'armée autrichienne qui avait envahi la Franche-Comté à la fin de décembre 1813 et s'avançait sur la Bourgogne, avait détaché un de ses corps qui, le 13 janvier 1814, occupa Mâcon sans résistance.

A cette nouvelle, les habitants de Tournus résolurent de résister de vive force à l'invasion. Le maire Dunand fit construire des barricades dans les rues, élever des retranchements aux abords de la ville et placer des postes avancés sur la route de Mâcon.

Le 22 janvier, le général Legrand de Mercey arrivait à Tournus et passait en revue la garde nationale. Dans une allocution enflammée il lui proposa de chasser de Mâcon les Autrichiens qui ne s'y trouvaient qu'en petit nombre. Électrisés par ces paroles, les gardes nationaux résolurent aussitôt de marcher à l'ennemi et d'en délivrer le chef-lieu de leur département. Une colonne fut immédiatement formée. Elle comprenait 23 sous-officiers du 144e de ligne, 450 gardes nationaux et pompiers de Tournus, répartis en 3 compagnies, 1 compagnie de gardes nationaux de Saint-Gengoux, 30 pompiers de Chalon-sur-Saône avec 1 pièce de canon, 36 gardes nationaux de Sennecey, enfin quelques hommes et gardes nationaux de St-Jean-de-Losne. M. Bidat, ex-commandant d'infanterie, fut désigné comme chef d'état-major du général Legrand (1).

Le 23 janvier au matin, malgré la neige qui tombait à gros flocons, la colonne se mit en marche. A St-Jean-le-Priche elle mit en fuite quelques dragons qui se replièrent précipitamment sur Mâcon en signalant son approche. Vers 3 heures et demie du soir, le général Legrand arriva à Mâcon et reconnut l'ennemi qui s'était concentré sur le pont. Afin de le déloger et de le rejeter sur la rive gauche de la Saône, il fit placer les meilleurs tireurs dans les maisons situées sur le quai, d'où un feu nourri fut dirigé sur les Autrichiens à découvert. Fort éprouvés par

(1) *Histoire de Tournus*, par E. Meulien.

Digitized by Google

cette fusillade et ne pouvant guère riposter utilement contre des tireurs bien protégés, les Autrichiens faiblirent et reculèrent peu à peu jusqu'à l'extrémité du pont.

C'est alors que le général Legrand fit mettre en batterie, à la tête du pont, la pièce de canon du détachement de Chalon. Profitant de la confusion que produisirent plusieurs décharges dans les rangs de l'ennemi, le général fit avancer, baïonnette au canon, une colonne d'attaque qui se tenait en réserve. Ces troupes s'élancèrent au pas de course et aux cris de « Vive l'empereur » sur les Autrichiens qui furent culbutés en un clin d'œil dans le faubourg Saint-Laurent et mis en fuite jusqu'au hameau de la Madeleine. Les vainqueurs ne subirent que des pertes insignifiantes, tandis que, de leur propre aveu, les Autrichiens eurent 128 hommes hors de combat.

Le brillant fait d'armes de Mâcon ne pouvait malheureusement arrêter l'invasion. Le 8 février, la ville de Tournus était occupée par 400 cavaliers et 200 fantassins. Le commandant autrichien, M. de Saint-Quentin, entrant brutalement à la mairie, menaça de tout brûler au moindre mouvement des habitants. Mais tout coup il parut se troubler en entendant le carillon d'un baptême. Le maire, M. Dunand, profita habilement de cette diversion inattendue pour le menacer à son tour de faire sonner le tocsin dans toute la contrée et de jeter les Autrichiens dans la Saône. Grâce à la présence d'esprit, à la dignité et à la fermeté de leur maire, les habitants de Tournus ne furent pas inquiétés et continuèrent, malgré l'occupation, d'être administrés au nom de l'empereur des Français. Bel exemple de ce que peut produire une noble et patriotique conduite !

Pendant les Cent-Jours, une circulaire du ministre de la guerre du 3 mai 1815, donne comme exemple à toutes les villes de France la conduite de plusieurs d'entre elles lors de l'invasion de 1814 : « Que l'exemple de Tournus, de Chalon-sur-Saône, de Saint-Jean-de-Losne, de Langres et Compiègne enflamme l'émulation de toutes les cités; que toutes soient disposées à mériter, au besoin, les mêmes éloges du souverain, la même reconnaissance de la patrie ! »

Digitized by Google

ROANNE

Un corps autrichien, détaché de l'armée de Schwarzenberg et placé sous les ordres du général Bubna, avait occupé Mâcon et pris position sur les hauteurs situées entre Roanne et Lyon. La ville de Roanne, placée sous le commandement du colonel Gentil, n'avait guère que sa garde nationale ponr la défendre contre l'ennemi qui la menaçait et avait poussé son avant-garde jusqu'à Saint-Symphorien-de-Lay. Désireux de montrer leur dévouement à la patrie en danger, les Roannais résolurent de prévenir l'ennemi, qui restait immobile dans les positions qu'il occupait.

Le 26 mars 1814, le commandant Faure, avec une centaine d'hommes, se met en route pour attaquer le campement des cavaliers autrichiens de Saint-Symphorien. Partis vers minuit, les gardes nationaux roannais arrivent à la pointe du jour, le 27, à la Verpillière, et tombent sur l'ennemi, qui comprenait non seulement une escouade de hussards, mais encore (ce qu'ils ignoraient) un bataillon d'infanterie. En quelques instants les sentinelles sont enlevées et les hussards, qui protégaient le campement, faits prisonniers. Les Roannais se lancent aussitôt à l'attaque de l'infanterie ennemie. En raison de leur petit nombre, — ils n'étaient plus que 45 au moment de l'attaque — ils usent d'un stratagème. Dispersés en tirailleurs, ils placent ensemble, à leur gauche, les tambours qui battent la charge avec fureur et, appelant à grands cris à leur aide un renfort imaginaire, engagent vivement l'attaque. Les Autrichiens surpris, et croyant avoir affaire à des forces nombreuses, ne tiennent pas contre l'assaillant et s'enfuient bientôt en laissant leurs bagages et quelques prisonniers aux mains des vainqueurs.

Grâce à leur intrépidité et à leur résolution, 45 hommes en avaient mis 500 en fuite. Quelques jours plus tard, les Autrichiens revinrent en force devant Roanne et investirent la ville. L'ennemi exigeant la capitulation de la ville et deux heures de pillage, le maire, Populle, menaça de faire sonner le tocsin dans toute la contrée. Les parlementaires, que l'on fit habilement passer à plusieurs reprises devant des pièces d'artillerie que l'on déplaçait chaque fois, crurent la ville en bon état de défense. Le général autrichien Hardeg, intimidé, consentit

Digitized by Google

à la retraite de la garnison et à la simple occupation de la ville, qui se fit la veille de Pâques, 9 avril 1814 (1).

Les habitants de Roanne prétendirent qu'en raison de leur brillante conduite, Napoléon, à son retour de l'île d'Elbe, avait donné à leur ville le droit de porter dans ses armes la croix de la Légion d'honneur. Mais aucun acte officiel n'en fit mention pendant les Cent-Jours, et ce ne fut que sous Napoléon III que cette distinction fut accordée par le décret suivant :

Vu la requête présentée au nom de la ville de Roanne (Loire), tendant à obtenir l'autorisation d'ajouter à ses armes une croix de la Légion d'honneur ;

Voulant perpétuer le souvenir de la résistance énergique opposée, en 1814, par cette ville à l'invasion des armées étrangères ;

Sur le rapport de notre garde des sceaux, ministre de la justice et des cultes ;

Avons décrété et décrétons ce qui suit :

Art. 1er. — La ville de Roanne (Loire) est autorisée à ajouter à ses armes la croix de la Légion d'honneur.

Art. 2. — La ville de Roanne ne pourra faire usage desdites armoiries qu'après payement des droits du sceau attachés à cette addition.

Art. 3. — Notre garde des sceaux, ministre de la justice et des cultes, est chargé de l'exécution du présent décret.

Fait au palais des Tuileries, le 7 mai 1864.

NAPOLÉON.

Par l'Empereur,
Le garde des sceaux, etc.
J. BAROCHE.

A un demi-siècle de distance, les Roannais recevaient enfin un témoignage de récompense de leur patriotisme et de leur valeur.

Puissent ces patriotiques souvenirs, parfois exhumés de l'oubli des ans et de la poussière des archives, servir d'exemple aux générations à venir pour la défense du sol de la France !

Georges DEMANCHE.

(1) *En pays roannais*, par M. Dumoulin.

Digitized by Google

L'ABOLITION DE L'ESCLAVAGE EN AFRIQUE

M. A. d'Abbadie, de l'Institut, l'explorateur bien connu de l'Afrique orientale, a publié, dans le *Bulletin* de la Société des Études coloniales et maritimes, une étude, que nous résumons ici, sur l'esclavage africain.

L'esclavage est une institution légale dans tout l'intérieur de l'Afrique indépendante et la difficulté de le supprimer est considérable. Si un esclave cause un dommage à autrui, ce n'est pas à lui qu'on s'en prendra, mais à son maître et ce dernier peut, en vertu du droit de propriété, maltraiter et même tuer son esclave.

Mais souvent l'esclavage domestique est très supportable et les esclaves souffrent à peine de la privation de leur liberté. Le maître indigène inflige même très rarement la peine du fouet pour les fautes de son esclave ; il préfère le menacer de le mener au marché pour le revendre. M. d'Abbadie affirme même que, souvent, « le maître préfère jeûner plutôt que de refuser le dernier morceau de pain à son esclave. » Les marchands arabes ont aggravé le mal, en réduisant en esclavage, les tribus faibles, lorsqu'ils ne trouvaient pas d'esclaves sur les marchés. Ce sont eux qui ont inventé ces horribles caravanes où la marchandise esclave portait l'ivoire de l'Afrique centrale à la côte.

Il faudra beaucoup de temps pour abolir ce trafic. Savorgnan de Brazza a pu cependant persuader à des nègres anthropophages du Congo de ne pas se manger ni se vendre, et certains missionnaires ont obtenu des résultats analogues par une longue éducation. Mais l'Afrique est immense et le mal est profond. Il faudrait pouvoir faire des perquisitions dans toutes les huttes, chose impraticable, et encore ce moyen serait-il souvent insuffisant, car l'esclave est fréquemment le gage d'un prêt, le prix d'une dette ou d'un traité de paix entre tribus rivales, et certains esclaves questionnés répondent qu'ils sont libres ou bien qu'ils aiment leur maître et refusent la liberté, dont ils ne sauraient que faire. M. d'Abbadie se rappelle qu'en Afrique orientale bien des domestiques indigènes qu'il avait occupés ne voulaient plus se séparer de lui et demandaient à être ses esclaves.

Bien souvent même, la façon dont les Européens s'y prennent pour sauver les esclaves, abrège leur existence. En 1840, M. d'Abbadie a vu des esclaves qui avaient été délivrés, et qui, engagés sur un navire

Digitized by Google

anglais comme chauffeurs, y étaient astreints à un tel travail ininterrompu, mais volontairement accepté par eux, qu'ils mouraient deux ans après leur « délivrance ». Inutile d'insister aussi sur les inconvénients de ces mariages forcés que les Européens réalisent avec les noirs arrachés à l'esclavage, enrôlant les hommes dans les troupes indigènes et donnant les femmes aux soldats, unissant ainsi des êtres humains comme les animaux d'une basse-cour. Une anecdote citée à ce propos : Un roi nègre, ayant un jour fait venir ses esclaves, les maria sur-le-champ, en ordonnant les unions à sa fantaisie. Tous s'inclinaient devant cette brutale volonté, lorsqu'une jeune femme, mécontente de son lot, s'avança résolument vers le roi et se plaignit d'avoir reçu un mari inutile. Elle fit une description si originale de son époux difforme et déclara si énergiquement qu'il lui ferait perdre toute énergie et toute volonté pour le travail dû à son maître que celui-ci en souffrirait certainement. Séduits par des arguments si bien présentés le roi et sa cour se mirent à rire et permirent à la jeune esclave de choisir un époux à son goût.

La traite, ou commerce des esclaves, fut inaugurée par les Portugais, en 1481. En 1562, l'Anglais Hawkins, associé à plusieurs gentlemen, acheta 300 nègres à la côte de Guinée et les échangea avantageusement, dans l'île d'Haïti, contre des marchandises. En 1777, Raynal estimait qu'en près de 300 ans on avait enlevé à l'Afrique 9 millions d'esclaves.

L'Autriche, la première, abolit la traite en 1782; la France en fit autant en 1794, mais chez nous la traite continuait encore lorsqu'elle fut définitivement abolie par Napoléon, en 1815. L'Espagne suivit cet exemple en 1817, la Hollande en 1818, le Brésil en 1826. Pourtant, la traite se faisait encore par contrebande, sous l'appellation de cargaisons d'ébène. En 1860, on aurait débarqué encore 40,000 esclaves dans l'île de Cuba.

En juin 1857, le gouvernement français permit à l'armateur Regis de conduire aux Antilles des nègres libres, mais les abus firent retirer cette autorisation en janvier 1859. Ces engagements forcés de nègres, soi-disant libres, ont reparu de nos jours pour certains travaux de voies ferrées africaines.

En 1786, les Anglais exportèrent 42,000 esclaves. Wilberforce ne parvint à faire abolir la traite en Angleterre qu'en 1807. En 1856, on osa proposer, en vain, au Congrès des États-Unis, de rétablir la traite; mais, en 1862. les États-Unis signaient avec l'Angleterre une con-

Digitized by Google

vention abolissant solennellement ce trafic, que l'Espagne assimila, en 1865, à la piraterie.

Aujourd'hui, la traite des nègres existe encore sur les rivages de l'Afrique orientale, et la présence d'esclaves est tolérée sur territoire anglais, malgré les croisières anglaises chargées soi-disant de barrer la route aux marchands d'esclaves entre l'Afrique et l'Arabie, et que M. d'Abbadie n'a jamais vues d'ailleurs, dans son voyage de 1884-85.

En 1840, un navire arabe étant ancré dans le port d'Aden, les esclaves qui composaient l'équipage gagnèrent la terre ferme et refusèrent de retourner à bord, alléguant qu'il suffisait de se trouver en territoire anglais pour être libre ; le gouverneur anglais les fit pourtant reconduire par la force à leur bord.

En 1841, à Tadjourah, M. d'Abbadie vit un Amara chrétien qui, pour se soustraire à l'esclavage, avait cherché à atteindre à la nage un navire anglais où il pensait redevenir libre ; le capitaine anglais, auprès de qui M. d'Abbadie s'était interposé, refusa de le recevoir.

En 1884-85, M. d'Abbadie était sur un navire britannique qui reçut à son bord une esclave volée près de Massaouah et embarquée sous pavillon italien, et que son maître put revendre sans difficulté, au grand jour, à son débarquement à Souakim.

Les Anglais, comme les Italiens, tolèrent donc encore de nos jours, la vente des esclaves, et M. d'Abbadie pense que 20.000 esclaves d'Ethiopie, chrétiens, gens de couleur mais non nègres, traversent chaque année impunément la mer Rouge et sont transportés en Perse, en Arabie, en Turquie, où l'on en fait de force des musulmans.

L'Europe devrait décreter que tout africain entrant dans les ports devient libre par ce seul fait, et veiller soigneusement à l'exécution de ce décret. Les Anglais, tout en prohibant officiellement l'esclavage, savent admirablement le canaliser et en tirer le meilleur parti. C'est ainsi que les esclaves délivrés actuellement par les croiseurs anglais subissent une exploitation réelle ; on les conduit dans une possession anglaise quelconque où on les oblige à travailler à des prix dérisoires. C'est là, on en conviendra, une façon tout à fait ingénieuse et pratique de réprimer la traite.

L'Europe se devrait à elle-même, en libérant les esclaves, de les rapatrier dans leur pays d'origine et non de les expatrier ainsi. Ce serait un surcroît de dépenses, mais une plaie morale coûte toujours cher à guérir.

Digitized by Google

EXPLORATEURS ET VOYAGEURS

M. *Maurice Versepuy* est rentré le 28 août à Paris, après avoir traversé de l'est à l'ouest l'Afrique équatoriale, de Mombassa, sur l'océan Indien, à Boma, sur le Congo, en compagnie du baron de Romans et de M. Sporck, dessinateur. Leur voyage commença le 7 juillet dernier, avec une caravane de 150 porteurs et une escorte de 15 Ascaris armés, recrutés rapidement grâce à l'obligeance de feu le sultan de Zanzibar et du consul de France dans cette île. La mission parcourut les environs du lac Djypé et le versant septentrional du Kilimandjaro; mais elle ne put remonter vers le Kénia et le lac Rodolphe, car une insurrection des Wakamba et des Massaï l'en empêcha. Le 26 novembre 1895 une caravane fut complètement massacrée dans la vallée de Kédong à 40 kilomètres de Kikuyu. MM. Versepuy et de Romans essayèrent le lendemain de forcer le passage avec l'aide de 60 fusils indigènes. Les Massaï les attaquèrent; un Ecossais, M. Dick, fut tué aux côtés de MM. Versepuy et de Romans qui ne durent leur salut qu'à la rapidité de leur tir (XXI, p. 176). Les Massaï se retirèrent laissant 85 des leurs sur le terrain, et la mission put revenir à Kikuyu après une marche de plus de 20 kilomètres. Quelques jours après, les Massaï demandèrent la paix. L'expédition se dirigea ensuite vers le lac Victoria, traversa le Nil le 19 janvier 1896, et atteignit Mengo, capitale de l'Ouganda. La mission avait pour objectif de rejoindre ensuite le cours du Congo.

Après avoir traversé l'Ouganda, les explorateurs s'engagèrent dans le pays, entre les lacs Victoria et Albert-Edouard, où, malgré d'atroces souffrances, ils rectifièrent plusieurs erreurs commises par Stanley dans le tracé des affluents de ce dernier lac et dans son propre itinéraire qu'ils suivirent longtemps, en le contournant par l'est et le nord. Après avoir quitté Katoué, sur le lac Édouard, ils furent attaqués par un nombreux groupe d'indigènes dont 167 furent tués dans le combat. Ils descendirent ensuite l'Itouri, affluent du Congo, à travers la forêt équatoriale, où à toutes leurs épreuves vinrent s'ajouter de violentes attaques de fièvre. Enfin, ils arrivèrent à Bassoko, premier établissement belge sur le grand fleuve; là on leur fournit tous les moyens de descendre jusqu'à Boma et Cabinda, d'où ils gagnèrent Lisbonne sur le *Cabo-Verde*.

Digitized by Google

La mission Versepuy a traversé l'Afrique en un an, puisque, partie de Zanzibar sur l'océan Indien, en juillet 1895, elle est venue s'embarquer, à San-Thomé, sur l'Atlantique, en août 1896.

M. *Liotard*, commissaire français du haut Oubangui et du M'Bomou, poursuit l'exécution de la convention franco-congolaise du 14 août 1894. Les grands chefs azandés niams-niams sont venus rendre à nos représentants les hommages qu'ils avaient rendus aux officiers de l'État du Congo. C'est ainsi qu'ont agi les chefs de Rafaï et de Zémio. Plus à l'est, aux confins du bassin du M'Bomou, se trouvait le sultanat azandé de Tamboura. M. Liotard et le capitaine Hossinger se sont dirigés en février sur Tamboura, où ils ont signé une convention de protectorat. Les contingents de Sénégalais envoyés sur le haut Oubangui ne dépasseront pas d'une centaine d'hommes ceux d'il y a deux ans.

M. *Gentil* (XXI, 492), reprenant la direction générale suivie par la mission Maistre, s'était, à la fin de l'année dernière, dirigé dans la vallée de la Kémo et avait fondé un poste sur un affluent de droite de la Kemo, la rivière Tomi. La Tomi est navigable pendant toute l'année pour les pirogues, jusqu'à 5° 46′ latitude nord. C'est à ce point que M. Gentil a fondé le poste de Krebedgé. Pour les petits vapeurs, la navigation sur le même parcours dure environ quatre mois. Aux basses eaux, la Tomi a 30 mètres de large. Aux hautes eaux, et avec une crue de 5 mètres, elle a une centaine de mètres de largeur. On pouvait penser que M. Gentil arrivé sur la Tomi dans les premiers jours de janvier, aurait pu se rendre tout de suite avec son vapeur dans le bassin du Tchad. Mais le retard apporté dans l'expédition du complément de son matériel l'a obligé de séjourner à Krebedgé près de trois mois. Ce retard a été mis à profit pour la construction d'un poste qui servira de base d'opérations, et dans lequel M. Gentil laissera une partie de son personnel avant de se diriger vers le Chari.

M. et Mme *Littledale* sont, comme la *Revue* l'a annoncé (XXI, 242), revenus de leur long voyage en Asie centrale. Accompagnés de M. A. Fletcher, leur neveu, ils quittèrent Londres le 10 novembre 1894, se rendirent par Constantinople, Tiflis et Samarkand, à Kashgar (5 janvier 1895), au Turkestan chinois. Ayant engagé 3 Ladakhis et 4 Pathans, ils arrivèrent à Yarkand, puis traversèrent les déserts de Kéchel et arrivèrent à Cherchend (19 mars). La caravane, comprenant 250 chevaux, mules ou ânes, traversa l'Altyn-Tagh avec de grandes difficultés

Digitized by Google

provenant du froid, de la neige, de la glace et du manque de fourrage pour les animaux. Beaucoup d'animaux périrent, et on dut abandonner une grande partie des collections et des objets encombrants.

Le 26 juin, l'expédition vit les premières gouttes de pluie depuis novembre et le premier être humain depuis Cherchend. Le pays apparut de plus en plus peuplé, et l'on s'achemina ainsi rapidement vers Lhassa, la ville sainte du Tibet, où aucun Européen n'a pénétré depuis les PP. Huc et Gabet en 1844. Mais les fonctionnaires tibétains adjurèrent M. Littledale de ne pas pénétrer à Lhassa, sous peine d'avoir la tête coupée; puis l'expédition fut menacée d'une attaque à main armée. La maladie de Mme Littledale, survenue au moment où la mission était à 2 jours seulement de Lhassa, jointe aux embûches de toutes sortes accumulées par les autorités locales et à la difficulté du pays, obligèrent l'expédition à retourner sur ses pas (29 août).

Pendant que M. Littledale négociait avec les lamas, ceux-ci détruisaient les ponts jetés sur les rivières menant à Lhassa. De toute façon, il était donc impossible d'aller plus avant. L'expédition se décida alors à rebrousser chemin et à passer, non par la dangereuse route de l'Altyn-Tagh, mais par la région des lacs, beaucoup plus accessible, jusqu'à Cachemire. Les lamas fournirent des vivres, ainsi que des guides qui, selon l'habitude, abandonnèrent les voyageurs lorsqu'on n'eut plus à craindre leur retour. En pareille circonstance, les Tibétains fournissent abondamment de vivres les explorateurs; ils les leur font payer très cher quand ceux-ci ont de l'argent, ou les leur donnent pour rien quand ils n'en ont pas, trop heureux de pouvoir se débarrasser d'eux au plus vite. Après avoir parcouru en 2 mois les 1.200 milles qui les séparaient du Cachemire, les voyageurs arrivèrent à Ladak le 27 octobre 1895. Ils sont rentrés en Europe au commencement de 1896.

Le résident de France au Laos, M. *Boulloche*, et le chancelier de résidence Baudoin, partis le 15 février de Luang-Prabang, ont remonté le Nam-Hou et exploré la principauté de Muong-Hou; ils sont rentrés à Hanoï le 4 avril.

L'explorateur *Andrée* (XXI, 449) est revenu le 24 août à Tromsö (Norvège) avec le navire *Virgo;* il renonce cette année à se rendre en ballon au pôle nord à cause des vents contraires; pendant un mois il a vainement attendu une occasion favorable pour se mettre en route, et la saison ne se prête plus à une entreprise de cette nature.

Digitized by Google

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES ET COLONIALES

AFRIQUE

Maroc : *Influence anglaise.* — L'influence anglaise grandit chaque jour au Maroc. Sir Augustus Nicholson, au cours de son séjour à Mérâkech a obtenu un grand nombre d'avantages, notamment l'envoi, en Angleterre d'une mission pour faire d'importantes commandes. L'artillerie impériale, commandée jusqu'ici par un officier français, vient de passer en partie aux mains d'un officier anglais de Gibraltar, auquel on a conféré le titre de colonel. Ce personnage a fait acheter au sultan des mitrailleuses dont le fonctionnement a été lamentable ; malgré cela, le gouvernement marocain lui a conservé sa confiance en lui faisant une nouvelle commande importante.

Côte d'Ivoire : *Négociations avec Samory rompues.* — Samory se trouve actuellement à Kouronza (ou Kourounsa), sur le Comoé, par 8°, en amont de Mango. Son armée est établie sur les deux rives du fleuve. A l'ouest, il occupe le Djimini et le Diammala et a des postes avancés à Farako et Kouroukono, au nord de Satama-Soukoura. Les femmes de Samory sont dans un village du Djimini voisin de Dakhara et ses bandes occupent Kong et Kotiakofi, près de Bouaké, où M. Nebout rencontra les trois émissaires de l'almamy. A l'Est, Samory a des troupes dans le Bondoukou sous le commandement de Sanié Mori, son fils, et de son lieutenant N'Golo. Ces troupes ont été repoussées du Gourounsi par les bandes de Babatou et Issiaka.

Le capitaine Braulot, ancien compagnon de Binger, chef de la mission envoyée auprès de Samory, qui avait demandé à faire la paix avec la France, est arrivé le 10 mai, à Kodiokofi, notre poste militaire le plus septentrional, avec le sous-lieutenant Simonnot, le Dr Lasnet, le résident Delafosse et 24 tirailleurs. Il attendait une entrevue avec Samory pour négocier.

Le 14 mai, le capitaine Braulot se rendait à Bouaké, à 60 kilom. au nord de notre poste, et ayant réussi à gagner le chef de ce village il envoya de Bouaké 2 interprètes sénégalais à Samory, à Kourounsa, en demandant une entrevue en un point moins éloigné de notre poste de Kouadiokofi, où il revint le 21 mai.

Samory n'osa pas faire massacrer les parlementaires, mais leur donna une lettre pour le chef de la mission française, dans laquelle il disait :

« Je n'ai jamais eu l'intention de traiter avec personne, pas plus avec les Français qu'avec les Anglais. Retournez d'où vous venez le plus vite possible, si vous ne voulez pas qu'il vous arrive malheur. »

Aussi le capitaine Braulot, après être resté un mois à Kouadiokofi est-il rentré à Grand-Bassam le 13 juillet. Les négociations sont donc rompues.

Samory occupe toute la région de Kong, à la tête de plusieurs milliers de guerriers fort bien armés. Ce voisinage serait désagréable pour notre colonie de la Côte d'Ivoire, si elle n'était pas protégée par une forêt inextricable de 400 kilomètres de large.

Digitized by Google

On parle, d'autre part, d'une alliance qui aurait été contractée entre Samory et plusieurs tribus achantis, dans le but d'attaquer les Anglais à Coumassie. Le colonel Pigott, commissaire britannique à Coumassie, commande à 300 Haoussas, ce qui est considéré comme suffisant pour parer à toute éventualité.

Hinterland du Togo et Dahomey : *Allemands.* — D'après le *Deutsches Kolonialblatt*, le lt de Carnap a établi, au printemps de 1896, un poste à Sansanné-Mango, d'accord avec le chef de cette ville qui, depuis plusieurs années, est en relations amicales avec l'Allemagne. Ce chef a fourni au protectorat allemand des terres et le matériel de construction, et il lui a promis tout son concours. Le gouvernement du Togo a créé des relations amicales entre Sansanné-Mango et le sultanat de Yendi, dont la plus grande partie située en dehors de la zone neutre (de Salaga) est déjà placée sous le protectorat allemand. Un service régulier de courriers relie, par l'intermédiaire du sultan de Yendi, la station de Kété-Kratji à celle de Sansanné-Mango. Le commandement du nouveau poste a été confié au dr Gruner qui est parti de la côte à la fin de mai et se trouvait à Amedschove au milieu du mois de juin.

On sait que Sansanné-Mango, marché très important et passage des caravanes, est un des points sur lesquels les missions françaises du Haut-Dahomey nous ont créé des droits. L'établissement d'un poste allemand sur ce point est d'autant plus inquiétant pour notre extension dans cette partie de la boucle du Niger qu'il paraît être le commencement d'une action nouvelle et décisive des Allemands dans le Haut-Togo. Le choix du dr Gruner et du lt de Carnap, qui dirigent cette action et qui étaient les deux chefs de la mission de l'année 1895, ne peut qu'augmenter nos inquiétudes, car ces deux explorateurs connaissent parfaitement le pays.

Kameroun : *La ville de Garoua.* — D'après une étude publiée dans la *Deutsche Kolonialzeitung*, par le Dr Passarge, la ville de Garoua, située près du confluent de la Bénoué et du Mayo Kebbi, a une grande importance. Selon le Dr Siegfried Passarge, ancien membre de la mission d'Uechtritz, qui la visita en 1893, Garoua présente le grand avantage d'être située au point de croisement des routes de caravanes qui se dirigent vers Maroua au N.-E., vers Lamé et Lakka à l'Est, vers Boubandjidda au S.-E., vers Ngaoundéré et l'Adamaoua au Sud, et vers Moubi et le Bornou.

Cette ville peut être atteinte par de grands vapeurs. La Bénoué en effet, n'est pas navigable pendant la saison sèche (de novembre à avril), à cause de son peu de hauteur d'eau au delà d'Ibi. Mais à partir d'avril les pluies commencent et en août-septembre le fleuve a son niveau maximum, qui lui permet d'être remonté par les vapeurs de 800 tonnes et de 7 pieds de tirant d'eau jusqu'à Garoua. On peut aller en bateau de l'embouchure à Garoua, de juin à décembre, avec des bateaux de moindre importance. Le Dr Passarge propose l'établissement d'une station commerciale à Garoua.

Digitized by Google

Compagnie royale du Niger. — A l'assemblée générale de la Cie royale du Niger, qui a eu lieu à Londres le 17 juillet dernier, sir George Taubman-Goldie, son président, a lu un rapport que nous croyons devoir résumer.

Il en résulte que, depuis 8 ans, la Compagnie distribue un dividende de 6 0/0. M. Cecil Rhodes aurait parlé récemment d'un fiasco prochain de la Cie du Niger, par suite de l'impossibilité pour les Européens de vivre dans ses territoires. Sir George Taubmann-Goldie combat cette opinion et rappelle les progrès accomplis depuis que la Cie a obtenu sa charte. La Cie, dit-il, ne prétendait pas créer du jour au lendemain un État florissant, mais développer le commerce avec le Soudan central et établir pour cela des voies de communication. Quand la Cie aura accompli son œuvre, le gouvernement impérial pourra reprendre ses territoires, éventualité prévue quand la Cie sollicita sa charte.

Sir George Taubman-Goldie prétend que la Cie a été forcée, par les ambitions françaises et allemandes, d'étendre sa domination dans l'intérieur, alors que son but primitif ne devait se borner qu'à l'exploitation des territoires compris entre le golfe de Guinée, le moyen Niger et la Bénoué. Depuis la conférence de Berlin (1884-85), la Cie a étendu son action au nord de cette zone, sur le pays haoussa difficilement accessible, mais riche et très peuplé. Pour précéder l'Allemand Flegel, la Cie envoya, en 1885, MM. Joseph Thomson et Seago au Sokoto et au Gandou, auprès des sultans avec lesquels des traités furent conclus, ainsi qu'avec d'autres chefs du Niger et de la Bénoué. Depuis cette époque, la Cie, au dire de son président, a signé en tout plus de 400 traités avec les indigènes. Sir John Kirk envoyé en 1895 par le gouvernement anglais au Bas-Niger pour faire une enquête sur l'administration de la Cie, n'aurait rien trouvé à relever.

État du Congo : *Procès Lothaire.* — A la suite de l'exécution de l'aventurier anglais Stokes, le commandant Lothaire avait été, sur les instances de l'Angleterre, traduit devant le tribunal de Boma (Congo) pour avoir fait pendre le 15 janvier 1895 le mercanti britannique, coupable de trafic d'armes sans avoir laissé à celui-ci le temps de se pourvoir en appel. Le tribunal de Boma, dans son audience du 27 avril 1896, acquitta le commandant Lothaire.

Le ministère public ayant fait appel de ce jugement sur la demande du gouvernement britannique, Lothaire revint en Belgique et fut traduit devant le conseil supérieur de l'État du Congo, siégeant comme cour d'appel. Après quatre jours d'audience, la cour confirma le jugement du tribunal de Boma (6 août) en déclarant que si Lothaire avait omis, il est vrai, d'observer certaines formalités. il avait cependant agi dans la mesure de ses pouvoirs après une instruction au cours de laquelle Stokes, en audience publique, avait présenté ses moyens de défense par écrit, et qu'en faisant procéder à l'exécution dans les 24 heures, il avait été inspiré par la conviction qu'il remplissait son devoir de juge militaire responsable de la sécurité de ses troupes.

Digitized by Google

La *Revue Française*, qui a toujours approuvé la conduite de Lothaire, ne peut que se réjouir de l'acquittement de ce brave soldat, qui a agi comme il le devait en présence de l'ennemi. Quant aux Anglais, qui en auraient fait tout autant à le place de Lothaire, ils auraient mieux fait de laisser un voile sur les méfaits de leur compatriote, qui, comme ils devaient le savoir, n'était point un personnage recommandable.

Madagascar : *Révolte.* — Les derniers courriers ne signalent nullement l'arrêt du mouvement insurrectionnel qui, au contraire, gagne du terrain. C'est maintenant sur le versant occidental, dans le Bouéni, que la situation est troublée; mais là, ce sont les Sakalaves qui profitent de l'absence de nos troupes de ce côté.

Sur la route de Tamatave à Tananarive, les attaques sont continuelles. Le télégraphe a été coupé sur plusieurs kilomètres; les télégraphistes envoyés pour le réparer ont été assaillis par une bande et ont dû abandonner une partie de leur matériel. Le 16 juillet, la compagnie de tirailleurs haoussas Legrand a été reçue par une vive fusillade sur la rive droite du Mangoro; 2 tirailleurs ont été tués, les s-lieutenants Evrard et Calmon blessés ainsi que plusieurs tirailleurs. M. Pradon, résident inspecteur, qui se rendait à Ambohidatrino, s'est vu également attaquer. Le gouverneur hova, de la province Rainisimba, qui l'accompagnait, a été tué raide d'une balle dans la tête. Le 15 juillet, un détachement de milice, commandé par M. Engel, a enlevé d'assaut la position d'Ambohitrondrana. Le gouverneur hova d'Ambatomonjaka, qui le secondait, a été tué en conduisant l'avant-garde. On voit, par ces faits, que si l'élément hova entre pour une bonne part parmi les insurgés, il y a aussi un certain nombre de fonctionnaires hovas qui font leur devoir et meurent à leur poste. Cet état de choses sera général lorsqu'une main ferme aura pris la direction des affaires à Tananarive.

Français massacrés. — La mission Garnier et la caravane composée de MM. Ducrot et Cave, négociants à Majunga, de trois Anglais et d'un créole, a été attaquée par les fahavalos. Seuls MM. Oudinot, Cavalier et Bénévent, ce dernier grièvement blessé au cou, de la mission Garnier, ont pu, grâce à la rapidité de leurs montures, échapper à la mort. M. Garnier et tous les membres de la caravane Ducrot ont été victimes des Hovas révoltés aux environs d'Ambohipiana. Le 23 juin, la canonnière la *Vigilante*, venant de Marololo, apportait à Majunga la fatale nouvelle de l'assassinat de deux des meilleurs chefs de poste de la compagnie coloniale L. Suberbie et Cie, M. Haberer, inspecteur des postes à Ampassiry, et Derome, chef de poste au Mandraty. C'est dans ce dernier rova (poste fortifié) que tous deux ont été assassinés à quelques jours de distance. Les corps d'Henri Garnier, de Ducrot, de Cave, du créole et des trois Anglais ont été retrouvés par la colonne du colonel Gonard qui est parti de Suberbieville pour Tananarive, à la tête de 500 Soudanais. On a également découvert un neuvième cadavre, celui de M. Morel, ingénieur. Le corps d'Henri Garnier était coupé en morceaux et sa tête était plantée au bout d'une pique. Le malheureux avait été mutilé. Le capitaine

Digitized by Google

Dedouis, de la garnison de Mévatanana, est allé au poste de Mandraly et a retrouvé un corps qu'on croit être celui de Habérer. Il était entièrement carbonisé.

Situation. Renforts. — Le colonel Gallieni a été promu général de brigade (2 août). Le nouveau commandant en chef à Madagascar s'est embarqué le 10 août à Marseille, pour prendre possession de son commandement. On assure que dès qu'il sera au courant de la situation, il prendra par intérim la direction de la résidence, M. Laroche, dont l'administration est toujours vivement critiquée, devant rentrer en France en congé. Si cette nouvelle est exacte, on ne saurait trop y applaudir. Les qualités d'organisateur et d'administrateur dont le général Gallieni a fait preuve au Soudan et au Tonkin sont des gages certains de ce qu'il fera à Madagascar, et M. le ministre des colonies prendrait une heureuse décision en le nommant résident général.

— Le gouvernement des États-Unis a reconnu l'annexion de Madagascar à la France. Par suite, il a donné des ordres à son consul pour que celui-ci remette la juridiction de ses nationaux aux tribunaux français de Madagascar.

— Un décret du 11 juillet 1896 rend applicables à Madagascar les prescriptions des décrets des 27 janvier 1886, 3 février 1890, relatives aux pouvoirs militaires des gouverneurs. Un décret du 3 août institue un conseil d'administration près du résident général.

— Des renforts, composés de 4 compagnies de la légion étrangère, vont prêter main-forte au corps d'occupation dont les effectifs sont insuffisants pour dominer la révolte. Le 25 août, se sont embarquées à Marseille, pour Diégo-Suarez et Tamatave, 2 compagnies de la légion comptant 9 officiers, 26 sous-officiers et 284 hommes.

— Une 2e compagnie de conducteurs sénégalais, destinée à assurer les transports dans le Bouéni sera transportée de Dakar à Oran et s'embarquera sur le paquebot partant de France le 20 septembre. Elle sera forte de 150 sénégalais, 3 officiers et 20 sous-officiers ou soldats d'artillerie de marine.

— Le général Oudri, qui a fait toute la campagne comme colonel du régiment étranger, est arrivé à Marseille le 9 août.

— Le *Liban*, parti de Tamatave le 3 août, rapatrie 18 officiers et 399 hommes du régiment d'Algérie, 16 chasseurs d'Afrique et 9 convoyeurs kabyles, et à destination de France, 8 officiers ou assimilés et 94 hommes.

Annexion. Régime douanier. — Par une loi du 6 août 1896 « Est déclarée cslonie française l'île de Madagascar avec les îles qui en dépendent ». Cette loi a été promulguée au *Journal Officiel* du 8 qui a, de plus, publié l'avis suivant :

En conséquence de la loi d'annexion, le ministre des colonies porte à la connaissance de tous les négociants en relations d'affaires avec Madagascar les dispositions suivantes, qui sont signifiées par le courrier du 10 août courant à l'administration locale et recevront leur effet à dater de la promulgation de ladite loi dans l'île :

Digitized by Google

1° Les produits français importés dans l'île et venant soit de France, soit d'une colonie française, en droiture, *entreront en franchise*, cessant d'être frappés du droit de 10 0/0 *ad valorem* qui leur était appliqué antérieurement.

2° L'entrée en franchise à Madagascar des produits français est subordonnée à la présentation aux agents de service des douanes de Madagascar, par les négociants français intéressés, de *passavants* dressés par l'administration des douanes métropolitaines aux ports de départ et ayant pour objet d'établir que les produits sont d'origine française ou ont été francisés par le payement des droits.

3° Les marchandises expédiées de France à la *décharge de comptes d'admission temporaire* entreront en franchise à Madagascar jusqu'à la fixation définitive du régime douanier de la colonie.

4° En attendant cette réglementation définitive, tous les produits d'origine étrangère demeureront uniquement frappés du droit actuel qui est de 10 0/0 *ad valorem* à l'importation.

Missions catholiques. — Sur la demande de Mgr Cazet, le Pape a partagé entre les missions des jésuites et des lazaristes, la grande île de Madagascar. Les lazaristes, qui ont le district sud, ont débarqué le 7 avril à Fort-Dauphin, avec Mgr Crouzet, vicaire apostolique de Madagascar-Sud. Il y a 238 ans que MM. Naquard et Gondré envoyés par saint Vincent de Paul abordèrent eux aussi à Fort-Dauphin, pour évangéliser la région. Ils y moururent bientôt, mais pendant 25 ans leurs successeurs continuèrent leur œuvre. Ce n'est qu'en 1893 que des missionnaires sont retournés à Fort-Dauphin; ce furent les RR. PP. Campenon, Chenay et Caussèque; Ils durent partir au moment de la dernière guerre, laissant une construction provisoire que Mgr Crouzet va compléter par une église, une résidence et des écoles.

Transvaal : *Le procès Jameson à Londres.* — Après 6 mois d'enquêtes, d'interrogatoires, de comparutions devant la justice britannique, etc., le procès intenté au dr Jameson et de ses complices, pour avoir envahi le Transvaal à main armée, vient enfin d'aboutir. Après 7 audiences le jury a déclaré les accusés coupables d'avoir violé le « Foreign entlisment act » en préparant une expédition militaire contre une nation amie (le Transvaal) et en prenant part à cette expédition. Mais le président du jury a déclaré, comme il en avait le droit, que les jurés estimaient que l'état d'agitation qui régnait à Johannesburg, avait pu agir comme provocation sur l'esprit des accusés. En conséquence, le lord chief-justice a condamné : le dr Jameson, à 15 mois de prison, mais sans « hard labour » (travail forcé); le colonel sir John Willoughby, à 10 mois; le major White, à 7 mois; le colonel Raleigh Grey, le major Coventry, le colonel White, à 5 mois chacun.

Zanzibar : *Mort du Sultan. Troubles.* — Une dépêche de Zanzibar du 25 août annonce la mort du sultan Hamed-ben-Thwain-ben-Saïd, qui aurait été empoisonné. Agé de 38 ans, il était le neveu des précédents sultans Ali, Khalifa et Burghash; il succéda à Ali le 5 mars 1893. C'était un des nom-

Digitized by Google

breux prétendants au sultanat; le choix du gouvernement britannique se porta sur lui. Aussitôt que la mort du sultan a été connue, Saïd-Kaled, son oncle, que les Anglais avaient déjà empêché de monter sur le trône, a pris possession du palais et s'est proclamé sultan. Avec 700 Ascaris armés, il s'est barricadé dans le palais. Mais le gouvernement britannique, le considérant comme usurpateur, a refusé de le reconnaître et l'a sommé de livrer le palais et ses armes. Sur le refus de Saïd-Kaled, le bombardement du palais a commencé le 27 à 9 heures du matin; il a duré 53 minutes, pendant lesquelles une canonnade très nourrie a été dirigée contre le palais par le cuirassé *Racoon* et les canonnières *Thrush* et *Sparrow*. Le sindigènes étaient en force et bien armés; ils ripostaient derrière des barricades par un feu très soutenu, mais ils n'ont pas tardé à lâcher pied. Saïd Kaled s'est réfugié au consulat allemand et Hamoud, cousin du sultan décédé, a été proclamé sultan par le résident anglais. L'Angleterre a demandé que le prétendant lui soit livré, mais l'Allemagne s'y est refusé.

ASIE

Chine : *Télégraphes.* — Le général russe Venukoff a indiqué récemment l'état actuel du réseau télégraphique de la Chine occidentale, du Turkestan chinois et de la Dzoungarie. La grande ligne télégraphique qui traverse la Chine de l'est à l'ouest, part de Takou, sur le golfe de Petchili, passe à Tien-Tsin, Pékin, Pao-Ting, Taï-Yuan, Lan-Tchéou, Sou-Tchéou, Ngan-Si, Kami et Tourfan, où se trouve la station centrale d'où rayonnent les lignes télégraphiques de la Chine occidentale. Ce sont :

1° La ligne de Tourfan à Ouromtsi, Manas, Tchougoutcheki, qui se relie au réseau russe à Saïssan (Zaïsansk) et par suite à Sémipalatinsk, Omsk, Zlatooust, Moscou et à l'Europe entière.

2° La ligne de Tourfan à Kouldja et Khargos, sur le territoire russe, qui la met en communication avec Sémipalatinsk et l'Europe et avec Tachkent et le Turkestan russe.

3° La ligne de Tourfan à Kourla, Koutcha, Aksou et Kachgar, achevée en 1894.

Les Russes voudraient prolonger cette ligne de Kachgar à Osch, sur leur territoire, point terminus du télégraphe moscovite au Turkestan, mais les Anglais ont jusqu'ici empêché cette nouvelle soudure des réseaux chinois et russe, car ils voudraient tourner la ligne chinoise de Kachgar vers le sud par Yarkand et Ladak et la relier ainsi à leurs Indes.

AMÉRIQUE

Mexique. — *Population et étrangers.* — Les États-Unis mexicains ont environ 12 millions d'habitants, soit 5 habitants par kilomètre carré. Cette population comprend 5.500.000 indigènes, 2 millions de blancs et 4.500.000 individus de race mêlée.

Les colonies étrangères sont nombreuses au Mexique. La colonie française est formée surtout d'habitants des Basses-Alpes (les Barcelonettes) et

Digitized by Google

de Basques, c'est la plus riche après la colonie espagnole; elle possède le monopole des maisons de nouveautés et une grande part dans le commerce de la confiserie, des cafés-restaurants, etc.

La colonie espagnole se consacre à la vente des denrées alimentaires et au commerce de la commission et possède des maisons de prêts sur gage ou *empenos*.

Les Allemands s'occupent de commission et de banque et tiennent des bazars où l'on vend de la quincaillerie, des articles de ménage, des machines, etc. *(ferreterias)*, ainsi que des magasins de bijouterie (comme les Suisses).

Les Anglais et les Américains développent surtout les foies ferrées et exploitent les mines.

Chemins de fer. — Les principales lignes du Mexique vont de Veracruz à Mexico (424 kil.); de Mexico à Paso del Norte (1.771 kil.) et les États-Unis, avec embranchement sur Tampico; de Mexico à Laredo et les États-Unis; de Minatitlan à Tehuantepec, à travers l'isthme; de Mexico à San-Blas, sur le Pacifique. Cette dernière ligne est encore inachevée.

Le Mexique possède en tout 11.134 kil. de voies ferrées (au 31 déc. 1895) soit 174 kil. de plus que l'année précédente.

Le réseau télégraphique du Mexique atteint 43.524 kilomètres.

Commerce. — L'exportation mexicaine (60 millions de piastres) se compose de produits naturels et, en première ligne, de métaux précieux. Les principaux clients du Mexique sont les États-Unis (30 millions de piastres), l'Angleterre (15 millions), la France (6 millions), l'Allemagne (2 millions), etc.

Les importations au Mexique sont égales aux exportations (60 millions de piastres); elles sont, comme ces dernières, pour moitié, à l'actif des États-Unis (30 millions de piastres). Les pays qui vendent le plus au Mexique sont ensuite : la France (8.400.000 fr.). l'Allemagne (3.680.000), l'Espagne (2.600.000 fr.).

Bolivie : *Chemins de fer.* — La Bolivie a toujours dû son isolement, malgré ses grandes ressources, à son manque de voies de communication. Le seul chemin de fer existant est celui qui part du port d'Antofagasta (Chili), pénètre en Bolivie au delà de Ollagüe et se dirige sur Uyuni et Oruro. De la frontière à Uyuni, il y a 169 kilom.; d'Uyuni à Oruro, 314. Uyuni est à 3.660 m. d'altitude et Oruro à 3.694 mètres. Un embranchement de 33 kil. se détache à Uyuni et conduit à Palacayo, siège de la Cie minière d'Huanchaca; un peu avant d'arriver à Palacayo, la voie atteint sa plus haute élévation, 4.153 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Dans le reste du pays, les transports se font à dos de mules et surtout de lamas sur des routes dont seules de petites pyramides de pierres indiquent de distance en distance la direction. Il faut espérer que bientôt des routes réelles et des chemins de fer permettront à ce pays de prendre l'essor qu'il peut espérer.

Digitized by Google

La population des villes boliviennes est peu développée; voici la population des principales : La Paz, 60.000 habitants; Cochabamba, 20.000; Sucre, 18.000 hab.; Oruro, 12.000; Potosi, 12.000; Tarija 10.000.

Pérou et Brésil : *Contesté.* — Une insurrection s'est produite dans la province péruvienne de Loreto. Cette province n'appartient guère au Pérou, suivant le mot d'Élisée Reclus, que par « une fiction politique ». C'est ce qu'on appelle le « Pérou cisandin ». D'après certains Brésiliens, la limite naturelle entre le Brésil et le Pérou devrait être la chaîne des Andes, mais dans ce cas, l'État de Loreto, dont les villes principales sont sur l'Amazone ou sur ses affluents, deviendrait brésilien. C'est dans le but de préparer l'acquisition de cette région que le Brésil encourage d'une façon détournée la révolte des habitants d'Iquitos, de Pebas et de Caballo-Cocha contre le Pérou, qu'il voudrait, rattacher à l'état d'Amazonas. Le Brésil a donc empêché les Péruviens de diriger des troupes par la voie de l'Amazone, la plus praticable, malgré l'existence d'un vieux traité qui autorisait l'emploi de ce fleuve par le Pérou. Comme jusqu'ici la limite entre le Pérou et le Brésil n'a jamais été nettement fixée, il pourrait bien en résulter un grave conflit entre les deux républiques, dont l'une est déjà affaiblie par son démembrement par le Chili et dont l'autre, au contraire, aspire à dominer sur toute l'Amérique du Sud.

Brésil et Angleterre : *La Trinidad restituée.* — L'Angleterre consent enfin à restituer au Brésil l'île ou plutôt le rocher de la Trinité (ou Trinidad) qu'elle avait occupé l'année dernière pour en faire un point d'atterrissage pour un nouveau câble. Sur les réclamations du Brésil, héritier des droits du Portugal, la Grande-Bretagne proposa l'arbitrage que le gouvernement brésilien repoussa, son droit traditionnel sur l'île, située à 600 lieues de la côte brésilienne, lui paraissant incontestable. La médiation du Portugal fut substituée à l'arbitrage, et les bons offices de cette puissance ont abouti à une solution satisfaisante du conflit qui avait inspiré tout récemment le projet de suspension des relations diplomatiques du Brésil avec l'Angleterre par la suppression de la légation de Londres, signé par une quarantaine de députés brésiliens.

Cet abandon de la Trinidad par l'Angleterre serait dû bien moins à la conviction qu'elle accomplit un acte de justice internationale qu'à la constatation que cette île, ou plutôt ce petit groupes d'îlots, ne peut servir au but pratique que l'Angleterre s'était proposé en l'occupant. En raison de sa nature volcanique et de son accès difficile, la Trinité ne se prête pas, paraît-il, à l'établissement d'une station de câble télégraphique ; dans ces conditions, la Grande-Bretagne n'en avait que faire. Quant au gouvernement brésilien, il a l'intention d'y construire un phare.

EUROPE ET DIVERS

Allemagne : *Le cuirassé « Kaiser Friedrich III »*, qui vient d'être lancé à Wilhelmshaïen avait été jusqu'à son baptême, désigné suivant l'usage, sous

Digitized by Google

le nom d'*Ersatz Preussen*, parce qu'il a été construit en remplacement *(Ersatz)* du *Preussen* récemment déclassé. Ce bâtiment, dont l'Empereur a dit, en le baptisant, qu'il était égal aux plus puissants des autres marines européennes et supérieur à beaucoup d'entre eux, a été construit en 16 mois, ayant été mis sur chantier le 5 mars 1895. C'est un progrès notable comme rapidité de construction, par rapport aux derniers navires de même échantillon tels que le *Wörth*, le *Brandenburg* et le *Kurfürst Wilhelm*, qui demandèrent respectivement 32, 24 et 21 mois. Cependant les Allemands ne s'en montrent pas satisfaits, parce que les Anglais, disent-ils, vont encore plus vite. Ils constatent, toutefois, avec plaisir que, sous ce rapport, ils viennent immédiatement après nos voisins d'outre-Manche.

Ce nouveau cuirassé est un échantillon modifié du type *Brandenburg* dont il se distingue par un plus fort tonnage — 11.050 tonnes au lieu de 10.000, 115 m. de long et 20 m. 40 de large au lieu de 108 et 20, et par une vitesse plus grande (18 nœuds au lieu de 16). Il a 3 hélices mues par des machines et des chaudières distinctes, donnant 13.000 chevaux de force nominale. La cuirasse est en acier Martini Siemens durci. L'approvisionnement de charbon est de 700 tonnes.

Mais c'est surtout par l'armement que le nouveau bâtiment se distingue du type *Brandenburg*. Et la modification s'est effectuée dans le sens d'un allégement de l'artillerie. Le canon de 28 cm. est remplacé par celui de 24 fretté : 2 de ces pièces dans chaque barbette. A cela viennent s'ajouter 18 canons à tir rapide, disposés les uns dans des tourelles cuirassées rotatives, les autres dans des casemates, puis 12 autres canons à tir rapide de 8 cm. 8 et 12 mitrailleuses de divers calibres. Le *Brandenburg* n'avait que des canons à tir rapide de 8 cm. 8. Les 18 attribués au nouveau bâtiment, en plus de ceux-ci, et dont le calibre n'est pas indiqué, constitueront donc l'artillerie moyenne du *Kaiser Friedrich III*.

Quatre tubes lance-torpilles latéraux, un à l'avant et un à l'arrière, tous au-dessous de l'eau, excepté le dernier. — Equipage : 655 hommes. — Prix de revient total ; 20 millions de marcs (25.000 francs). Le bâtiment doit être achevé en 1898.

Tel est le navire dont l'empereur a dit, dans un discours prononcé au Casino des officiers de Wilhelmshaven, qu'il devait être le premier d'une série de plusieurs semblables. La question qui se pose encore dans la presse allemande est de savoir s'il pourra passer par le canal de Kiel. On ne connaît pas son tirant d'eau, mais il est probable — ou plutôt certain — que la possibilité d'utiliser le canal a été la première condition posée lors du calcul de ses dimensions.

Population de la terre. — La terre entière renferme près d'un milliard et demi d'habitants, dont 826 millions pour l'Asie, 357 pour l'Europe, 164 pour l'Afrique, 122 pour l'Amérique, et 11 pour l'Océanie.

M. Holt Schooling, dans l'*Economista*, évalue que, sur 1.000 êtres humains, 558 habitent l'Asie, 242 l'Europe, 111 l'Afrique, 82 l'Amérique, 7 l'Océanie

Digitized by Google

et les régions polaires. L'Australie, malgré une étendue se rapprochant de celle de l'Europe, n'a que 3 millions d'habitants, soit bien moins que la ville de Londres.

Comme densité l'Europe vient en tête avec 37 hab. par kil. carré, puis, se placent l'Asie avec 19, l'Afrique avec 5, l'Amérique avec 3 habitants en moyenne par kil. carré. La densité moyenne de la terre est de 11 habitants par kil. carré, c'est-à-dire que chaque habitant disposerait de 9 hectares de terrain; cette moyenne se réduit à 2,8 hectares en Europe et atteint 235 hectares en Australie.

En Europe, sur 1.000 habitants, 262 sont en Russie, 139 en Allemagne, 111 en Autriche-Hongrie, 107 en France, 106 en Angleterre, 84 en Italie, 48 en Espagne, 17 en Belgique.

La densité de la population est de 210 habitants par kil. carré en Belgique (maximum du monde entier), de 120 en Angleterre, de 107 en Italie, de 91 en Allemagne, de 71 en France, de 66 en Autriche-Hongrie, de 35 en Espagne et de 19 en Russie.

En Asie, sur 1.000 habitants, il y a 424 Chinois, 357 Indiens ou sujets anglais, 48 Japonais, 48 insulaires des Indes orientales, 23 sujets français, 13 Coréens, 11 Siamois, 9 Birmans, 9 Persans, etc.

Sur 1 milliard 1/2 d'habitants, 385 millions sont sujets ou protégés anglais, soit près du quart du genre humain.

Groënland : *Population.* — Le Groënland, presque aussi grand que la moitié de l'Europe, est constitué à l'intérieur par un vaste désert glacé et inhabitable, traversé seulement par Nansen en 1888.

La partie sud de la côte orientale est habitée par quelques tribus d'Esquimaux pêcheurs et chasseurs. La côte accidentale est plus peuplée surtout vers le sud.

La population du Groënland, évaluée à 10.000 habitants en 1721 et à 30.000 en 1730, fut décimée par la variole en 1733 et n'était plus que de 5.100 habitants en 1789. En 1802, on en comptait 5.865, en 1820 6.286, en 1840 8.128, en 1870 9.825.

D'après M. Charles Rabot, il y avait au Groënland 9 983 habitants en 1886. Le recensement de 1890 a donné 10.207 habitants, dont 4.821 seulement du sexe masculin et 5.386 du sexe féminin; il n'y avait que 309 Européens.

De 1881 à 1890, il y a eu 3.671 naissances contre 3.222 décès seulement.

La supériorité du nombre des femmes provient d'abord de la différence des sexes à la naissance, ensuites des dangers de mort auxquels les hommes sont plus fréquemment exposés au cours de leurs chasses ou de leurs pêches.

Colonies anglaises : *Commerce progressif.* — Tandis qu'en France on se plaint sans cesse que nos colonies sont surtout profitables au commerce étranger, en Angleterre, où nous nous plaisons souvent à aller chercher une comparaison tout à notre désavantage, on récrimine aussi et, fait plus curieux, la France est prise comme modèle! C'est M. Chamberlain, ministre

Digitized by Google

des colonies, qui déclare avoir été frappé de ce que le commerce des colonies anglaises avec l'étranger, et surtout avec les États-Unis, l'Allemagne, la France et la Belgique, a augmenté de 1881 à 1892, de près de 50 0/0, alors que leur commerce avec la Grande-Bretagne n'a augmenté que de 6 0/0 avec ses colonies. Les Chambres de commerce anglaises attribuent cet état de choses aux habitudes conservatrices des manufacturiers anglais qui ne seraient pas aussi inventifs que les étrangers. Or, ce sont précisément les mêmes défauts qu'en France on reproche à nos industriels. Mais tandis que les colonies françaises sont placées sous le régime d'un tarif protecteur, et malgré cela font *un commerce plus actif* avec l'étranger qu'avec la métropole, les colonies britanniques sont soumises au libre-échange, ce qui rend la lutte beaucoup plus difficile pour les commerçants anglais. De l'impulsion donnée par M. Chamberlain aux échanges interbritanniques, ne peut résulter qu'un nouveau danger pour l'écoulement des produits français.

Petites nouvelles. — Le 16 août a été inauguré à Grenoble, sous la présidence de M. André Lebon, ministre des colonies, un monument élevé en l'honneur de *Doudart de Lagrée*, qui en 1866-67, dirigea la grande mission qui remonta le Mékong jusqu'en Chine. De Lagrée succomba à la tâche, à 45 ans, et Francis Garnier ramena la mission. La *Revue Française* a souvent eu l'occasion, par la plume de M. de Ville mereuil, de rendre à Doudart de Lagrée la part qui lui revenait dans la reconnaissance du Mékong.

— Le commandant *Toutée*, ancien chef de mission sur le moyen Niger, a été nommé officier de la Légion d'honneur.

La Société de propagande coloniale, fondée à Paris, en 1894, et qui a pour but de faire connaître nos colonies, au moyen de conférences publiques et gratuites, a déjà vu plusieurs de ses membres se faire entendre à Paris et en province, notamment à Bourges, Bordeaux, Lagny, etc. Le Comité de la Société récemment constitué, est composé de MM. Félicien Michotte, Fernand Blum, baron de Romeuf, Georges d'Estrées, Edouard d'Aubréville, J.-L. Dufourcq, Gaston Dujarric, Paul Barré, Henri Sicre de Fontbrune, Henri Daffry de la Monnoye, Aristide Pottier, Bellais, Jules Forest aîné et Jules Grisard. Le prix de la cotisation est des plus modiques (membre actif, 5 fr.; membre adhérent, 3 fr. par an). Les adhésions doivent être envoyées à M. F. Michotte, président du Comité, 21, rue Condorcet, ou à M. Paul Barré, secrétaire, 114, rue Monge, à Paris.

— La librairie Hachette vient de publier une **carte** des itinéraires des missions Decœur et Baud, dans la **boucle du Niger**, dressée par les membres de la mission. Cette carte en couleurs à l'échelle de 1 : 500.000, exécutée avec le plus grand soin, fait connaître une région essentiellement nouvelle pour les géographes. Elle sera fort apprécié par tous ceux qui suivent les progrès de la France au Niger et les négociations entamées pour la fixation de notre hinterland au Dahomey. 1 feuille in-8°, 5 fr.

— A la même librairie : **Mon voyage à La Mecque**, par Gervais-Courtellemont (Voir plus haut, p. 521).

Le Gérant, ÉDOUARD MARBEAU.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 15424-8-96. — (Encre Lorilleux).

Digitized by Google

L'INSURRECTION DE CUBA

ET LES INTÉRÊTS DE L'ESPAGNE

L'insurrection qui, depuis 18 mois, désole la plus belle et la plus riche des Antilles espagnoles, sans amener d'autres résultats qu'un amoncellement de ruines de toute nature, en est arrivée à un point où le plateau de la balance doit fatalement pencher d'un côté ou de l'autre. L'Espagne fait un effort suprême, et la partie qui va se jouer à Cuba semble devoir être décisive. Si, dans la campagne qui va s'ouvrir à la fin de la saison des pluies, le général Weyler ne vient pas à bout des insurgés, ou ne remporte pas, tout au moins, des succès dont les conséquences soient indiscutables, la Perle des Antilles aura marché à grands pas dans la voie de la séparation d'avec l'Espagne. Celle-ci a fait et fait encore des sacrifices énormes en hommes et en argent pour maintenir sa domination, mais elle ne saurait les prolonger indéfiniment.

D'un autre côté le changement prochain de président aux États-Unis et par suite de politique, changement qui ne peut être que favorable aux insurgés cubains, précipiterait la solution dans le cas où l'Espagne ne serait pas en mesure de la dicter. Pour ces raisons on attache donc la plus haute importance aux événements qui vont se dérouler à Cuba. Quelques renseignements sur la situation de l'île, les débuts de l'insurrection et les intérêts de toute nature qu'a l'Espagne de conserver Cuba, ne sont donc pas hors de propos au moment où l'Europe et l'Amérique ont leur attention portée de ce côté.

D'après M. E. Reclus, l'île de Cuba avait 171.622 habitants en 1774; 1.360.000 en 1874; 1.631.687 en 1885. Elle en a plus de 1.700.000 actuellement.

La population de Cuba se ressent des nombreuses vicissitudes politiques qui ont pesé sur cette île. Quelques années à peine après sa découverte par l'Espagne, les Indiens qui l'habitaient avaient diminué dans des proportions considérables. Ils ne résistaient pas aux Expagnols, mais ils mouraient. Les uns succombaient à la peine, sous les durs travaux que leur imposaient les conquérants; les autres hâtaient leur fin

Digitized by Google

en mangeant de la terre et des cailloux. Vingt et un ans après la conquête, il ne restait plus que 4.000 Indiens à Cuba. C'est alors que les Espagnols commencèrent à introduire des nègres, mais la population noire ne prit réellement d'importance qu'à la fin du siècle dernier. A cette époque, les esclaves étaient un peu plus nombreux que le reste des habitants, mais la répresssion de la traite, la suppression de l'esclavage aux États-Unis, amenèrent l'Espagne à décider, en 1880, l'abolition graduelle de l'esclavage. En 1886, l'émancipation définitive fut proclamée; il ne restait d'ailleurs que 25.000 esclaves. Les noirs restèrent dans les plantations, le salaire remplaça seulement la nourriture et l'entretien.

Les esclaves de Cuba n'avaient pas trop à se plaindre, car ils avaient été mieux traités que ceux des colonies voisines; on leur avait, dit M. Élisée Reclus (1), garanti les « quatre droits », de se marier à leur convenance, de se chercher un nouveau maître quand le premier était trop dur, de racheter leur liberté par le travail et d'acquérir une propriété en vue de leur rachat.

Lorsque les planteurs eurent compris que l'émancipation des esclaves leur enlèverait une partie de leur main-d'œuvre, ils s'adressèrent à la Chine pour obtenir des travailleurs. Le recensement de 1877 établissait la présence à Cuba de 43.811 Chinois, presque tous célibataires.

L'île de Cuba et sa voisine Porto-Rico présentent un exemple intéressant de l'acclimatement de la race blanche dans les contrées tropicales. Presque tous les blancs de Cuba sont d'origine espagnole. Parmi les étrangers, les plus nombreux sont les colons d'origine française, provenant de Saint-Domingue, d'où ils émigrèrent à l'époque de la Révolution. Du mélange des sangs français et espagnol, les habitants de certains districts de Cuba, de Santiago notamment, ont tiré une grande finesse de traits et un air de distinction marqué. Actuellement le nombre des blancs l'emporterait sur celui des noirs et gens de couleur, phénomène peu ordinaire aux Antilles et qui montre bien de quelle force la race espagnole a marqué son empreinte à Cuba.

La grande insurrection qui éclata à Cuba, en 1868, prit naissance à Yara, district oriental qui a toujours été un foyer d'agitation. Le soulèvement des blancs eut ceci d'original, que les planteurs commencèrent

(1) *Nouvelle Géographie universelle*, t. XVII, Hachette, éditeur.

Digitized by Google

tout d'abord par mettre leurs propres nègres en liberté. Pendant dix années, les insurgés tinrent la campagne; il est vrai qu'à cette époque, l'Espagne était en proie à la guerre civile. 145.000 hommes furent envoyés de la péninsule pour réprimer l'insurrection, et dans ce nombre, près de 100.000, dit-on, périrent de maladie, de fatigue ou de blessures. Cette lutte cruelle coûta un milliard à l'Espagne. Malheureusement pour elle, elle ne lui servit pas de leçon.

Quand, au mois de février 1895, éclata l'insurrection actuelle, le capitaine-général de l'île croyait avoir facilement raison des Cubains. Puis, lorsque la gravité de la situation força d'envoyer le maréchal Martinez Campos sur le théâtre de ses anciens exploits, on escompta généralement les résultats de la pacification de la Perle des Antilles. Le maréchal lui-même était convaincu qu'il allait, renouvelant le plan de campagne qui lui avait si bien réussi près de vingt ans auparavant, en finir avec Maximo Gomez et Maceo, les deux principaux chefs, en une campagne de quelques mois, comme il avait, en 1877-78, terminé la guerre contre Manoël de Cespedes et Rafaele de Quesada. Mais cette fois, la situation était tout autre.

En 1877, les Cubains soutenaient la lutte déjà depuis dix ans, et malgré tous leurs efforts ils n'avaient pu rayonner au delà de la partie orientale de l'île; leurs ressources, que des secours du dehors n'alimentaient pas, s'épuisaient et la lassitude commençait à gagner les guerillas. Entremêlant habilement les négociations aux opérations militaires, le maréchal était arrivé, autant par la persuasion que par la force, à faire poser les armes à la majeure partie des partidas. L'année passée, la guerre était à son début et l'enthousiasme des Cubains était dans toute sa prime ardeur. Non seulement la province orientale, mais l'île entière était sillonnée de bandes, et des expéditions organisées clandestinement dans les ports des États-Unis partaient pour Cuba, apportant des armes, des munitions et des volontaires. Les réformes stipulées en 1878 n'avaient pas été mises à exécution et les différents cabinets qui s'étaient succédé à Madrid avaient tenu pour lettre morte les promesses du maréchal. Aussi, toutes les tentatives de ce dernier pour amener les chefs cubains à un *convenio* demeurèrent-elles infructueuses; d'autant plus que le gouvernement central se refusant à toute concession, tant que les Cubains n'auraient pas posé les armes, les négociations entamées par le maréchal devaient être frappées de stérilité.

Digitized by Google

Les opérations militaires ne furent pas plus heureuses.

Comme en 1877-78 le plan du maréchal était de chasser les guerillas de tous les points des côtes qu'elles tenaient, d'occuper solidement tous les endroits où elles auraient pu se ravitailler, d'isoler par des manœuvres rapides et finalement de cerner tous les foyers de la résistance. Mais par suite du système de « petits paquets » adopté en Espagne, le maréchal n'eut pas à sa disposition, dès son arrivée à Cuba, assez de troupes pour mener à bien son plan de campagne. La rapidité de mouvements de ses adversaires qui, habitués à évoluer dans les *potreros*, les *bosques* et les *maniguas* et sans impedimenta alourdissant leur marche, exécutaient avec une célérité incroyable des raids, laissant en arrière comme vitesse ceux fameux de la guerre de la Sécession, mit en défaut toutes les mesures du maréchal. De la province de Santa-Clara à celle de Puerto del Principe, l'île était en armes et la junte insurrectionnelle disposait de forces bien supérieures à celles que Cespedes et Quesada avaient jamais pu parvenir à organiser.

En désaccord avec le ministère à Madrid, aussi bien sur les questions militaires que sur les questions politiques, le maréchal demanda son rappel et fut remplacé par le général Weyler. Là où son prédécesseur avait voulu employer la conciliation, celui-ci usa de rigueur. L'effet n'a pas été meilleur. La preuve en est que la métropole doit faire aujourd'hui un nouvel effort et consentir de nouveaux sacrifices. Quand il a pris le commandement supérieur, le général Weyler disposait de 120.000 hommes, sans compter la garde nationale des « volontaires ». Il est vrai qu'entre l'effectif de 120.000 hommes, sur le papier, et l'effectif réel sous les armes il y avait une forte disproportion, par suite des non-valeurs et des pertes résultant du feu de l'ennemi ou des maladies. Dans la guerre de 1868 à 1878, celles-ci enlevaient au moins mille hommes par mois. Le chef du cabinet, M. Canovas del Castillo a décidé de porter l'armée de Cuba à un chiffre tel que jamais elle n'a eu, même au temps de Cespedes.

C'est le 24 févier de l'année dernière que la lutte a commencé. En comparaison de celle de 1868 qui s'est prolongée pendant dix ans, elle n'a encore été que de courte durée, mais elle a déjà coûté plus cher à la métropole. A la fin de février 1895, il y avait à Cuba 21.777 hommes de troupes. Du 8 mars 1895 à janvier dernier, 86.691 hommes ont été expédiés d'Espagne. A ces 108.468 hommes, il faut joindre 6 batail-

Digitized by Google

ANTILLES. — Nègre chasseur de serpents et négresse charbonnière.

Digitized by Google

Digitized by Google

lons d'infanterie et 3 escadrons de cavalerie organisés dans les Antilles espagnoles, un bataillon disciplinaire et les contre-guerillas, 10.918 hommes. Soit un total de troupes régulières de 119.386 hommes. En tenant compte des volontaires, au nombre de 63.000, on arrive à un chiffre de 182.386 hommes sous les armes. Pour commander ces forces, il y a quatre lieutenants-généraux, dix généraux de division et vingt-cinq généraux de brigade. Or, le général Weyler juge insuffisantes ces forces qui d'ailleurs, ont été bien diminuées par les combats et les maladies. Des renforts ne comprenant pas moins de 40.000 hommes ont, dans le courant de septembre, quitté l'Espagne à destination de Cuba et on espère à Madrid que le général Weyler va pouvoir, avec la saison de l'hivernage frapper un coup décisif. Un nouvel envoi de troupes, de même force, est en voie de formation dans la péninsule, au cas où le général Weyler le demanderait.

Malgré les talents militaires et diplomatiques du maréchal Martinez Campos, malgré l'énergie et la vigueur du général Weyler, malgré les merveilleuses qualités professionnelles du soldat espagnol, qui rivalise en bravoure et en adresse avec n'importe quel autre et qu'aucun peut-être, n'égale pour l'endurance et l'esprit d'abnégation, la guerre n'a pas été toujours à l'avantage de la métropole.

Quand les Cubains, rompant avec leur tactique familière de la guerre de guérillas, ont attendu de pied ferme les colonnes espagnoles et livré des combats en règle, l'issue en a été généralement favorable à celles-ci. Cependant ces victoires, qui se bornaient à ce que les troupes espagnoles restaient maîtresses du champ de bataille, n'avaient aucun résultat pratique. Elles mettaient en relief l'héroïque bravoure des officiers et des soldats, mais elles n'empêchaient nullement les raids des guerillas qui allaient toujours augmentant en nombre et croissant en forces.

C'est pourquoi on voyait périodiquement Cubains et Espagnols s'attribuer la victoire dans les rencontres qui se produisaient. Au fond les deux partis avaient raison. Au sens strict du mot, les Espagnols étaient fondés à se proclamer victorieux, leurs adversaires leur ayant abandonné le terrain. Au point de vue des conséquences, les Cubains pouvaient prétendre qu'ils n'avaient pas été vaincus, puisque le combat n'avait pu arrêter le mouvement stratégique qu'ils exécutaient ni exercer une influence quelconque sur leurs opérations ultérieures.

Rien ne démontre mieux la stérilité des succès remportés par les Es-

Digitized by Google

pagnols que l'audacieuse marche de 600 kilomètres à vol d'oiseau, exécutée en 35 jours, par Maximo Gomez, dans les mois de décembre 1895 et de janvier 1896. Ce cabecilla, parti de Trilladeras, a traversé les provinces de Santa-Clara et de Matanzas et a porté les guerillas cubaines à 20 kilomètres de La Havane. Battu à Trilladeras le 2 décembre par le général Suarez Valdès, Maximo Gomez n'en continue pas moins son mouvement vers l'ouest. Un nouvel échec que lui inflige, le 11, à Mabugina, le général Oliver, ne l'empêche pas d'envahir le district de Cienfuegos. Le combat de Mal-Tiempo, livré le 15 par le colonel Arizon est aussi inutile. Les Cubains filent vers le nord, tournent Colon, et après un combat soutenu, près de Coliseo, par leur arrière-garde contre le maréchal Martinez Campos lui-même, redescendent brusquement au sud, à Munga, puis font un crochet à l'est pour entraîner les colonnes espagnoles dans la province de Santa-Clara.

Ce résultat obtenu, Maximo Gomez rebrousse chemin le 28 à Cumanayagua et, bataillant avec les généraux Suarez Valdès, à Mangunto, Garcia Navarro, à Garimete, les colonels Ferera à Triumfana, Galvis, à El Estante, il pénètre, le 31 décembre, dans la province de la Havane. Le 7 janvier, il est à 20 kilomètres de la capitale de l'île. Le maréchal Martinez Campos rassemble 15.000 hommes entre La Havane, Guenajay et Batabano pour couper la retraite à Maximo Gomez et aux chefs qui, éclairent ou appuient son mouvement, Antonio Maceo, Lacret, Quintin Banderas, Zayas, Bermudez. Ceux-ci, sans s'inquiéter, poursuivent leur marche vers l'ouest et le 10, ils arrivent à San Cristobal et Paso Real, à 43 kilomètres de Pinar del Rio, point terminus de la ligne de l'ouest et presque de l'île.

Dès son arrivée à La Havane, tous les efforts du genéral Weyler ont tendu à bloquer Maceo dans la province de Pinar del Rio, au moyen de la *trocha* ou ligne fortifiée de Mériel à Majanaà, et à cerner Maximo Gomez dans la province de La Havane. Ce plan a échoué : non seulement les deux chefs ont réuni leurs forces, mais ils ont rétabli leurs communications avec les partisans qui opèrent dans la province de Matanzas.

Pour bien comprendre les difficultés auxquelles se heurtent les troupes espagnoles dans cette lutte contre un ennemi bien inférieur en nombre (les insurgés ne seraient que 30 à 40.000), il faut se faire une idée précise de la façon de combattre des bandes cubaines et des avantages

Digitized by Google

qu'elles savent tirer de la topographie du pays, du climat et des circonstances locales qui, presque toutes leur sont favorables.

Les côtes de l'île, parsemées d'îlots et de récifs inhabités, qui souvent les masquent complètement, recouvertes en plus d'une épaisse végétation de mangliers, rendent la surveillance très difficile. Il a suffi de petits voiliers, qui passent inaperçus avec leur chargement, pour traverser les actives croisières des vaisseaux de l'escadre espagnole aidée de petites canonnières à faible tirant d'eau.

Les armes sont encore le *machete*, qui devient, au moment de la charge un sabre redoutable, — dans la dernière guerre un canon de carabine fut coupé net d'un coup de *machete* — mais qui encore sert à se faire un chemin à travers la brousse, à couper le fourrage, à dépecer bœuf tué pour le repas. Les armes à feu réunissent les modèles les plus divers : des peabody, des rifles à répétition éclair, quelques mausers enlevés à des soldats tués, et surtout des remingtons. Les canons insurgés ont fait bien peu d'effet par suite de la maladresse de leurs servants. Il n'en est pas de même pour les balles explosives et la dynamite qui apparaissent suivant les arrivages. Il y a peu de temps un journal illustré de New-York représentait même des amazones insurgées cubaines. C'était un essaim de ravissantes jeunes filles en culotte bouffantes et en bottes, les cheveux au vent, qui galopaient sur de magnifiques chevaux tout en ajustant leurs rifles.

Le pays se prête merveilleusement à la guerre de guerillas. La canne à sucre équivaut au bois le plus fourré pour les embuscades, pour la fuite devant les troupes victorieuses. Les paysans isolés sont de gré ou de force de précieux agents de renseignements. Dans les sucreries il y a toujours un magasin de provisions et d'effets pour le nombreux personnel. Les insurgés y ont souvent puisé. Aussi a-t-on mis les usines en état de défense, avec une garde particulière payée par elles.

Pendant la saison des pluies l'action des troupes espagnoles est presque paralysée. Habitués à évoluer entre les haies serrées de plantes épineuses qui entourent les *potreros* (régions d'élevage), comme au beau milieu de ces herbages extraordinaires où l'herbe est si haute et si épaisse qu'un cheval et son cavalier y disparaissent en entier ; familiarisés avec les méandres des *canaverales* (canneraies) au sol marécageux et complètement inondé à l'époque des pluies — couvert de roseaux tellement touffus qu'on ne peut avancer qu'en se frayant un chemin à

Digitized by Google

coups de *machete*, les Cubains n'ont pas, pour suspendre les opérations pendant la saison pluvieuse, les mêmes raisons que leurs adversaires. Pendant les mois de juin, juillet et août, le pays devient impraticable pour les colonnes espagnoles embarrassées d'impedimenta, à qui il faudrait des équipages de pont complets pour franchir les arroyos transformés en véritables fleuves.

Sous ce ciel de feu, les hommes ne peuvent supporter que des vêtements très légers qui sont rapidement en lambeaux. Les courroies de l'équipement, indispensables pour porter avec soi un nombre suffisant de cartouches, font alors énormément souffrir parce qu'elles reposent sur la peau. Les souliers deviennent vite insupportables et les hommes en sont réduits à marcher pieds nus. Si l'on ajoute que les maladies qui, même dans la meilleure saison — qui va de novembre à février — ne cessent d'exercer des ravages dans les rangs, redoublent d'intensité dans les trois mois de la saison chaude, on conçoit sans peine que les généraux espagnols s'abstiennent prudemment d'opérations militaires qui n'aboutiraient qu'à décimer leurs troupes.

La destruction des plantations a été inévitable; mais les Cubains restent presque souriants, avec un petit haussement d'épaules, fatalistes devant l'incendie de leurs champs de canne. Ils savent que toute surveillance, pour rigoureuse qu'elle soit, est inutile. Les feuilles de la canne sèchent à mesure que la plante croît et forment à terre un épais matelas qu'une allumette, un bout de cigare suffisent pour enflammer. Au moindre vent une furieuse flamme pourpre s'élève et avance rapidement, faisant éclater les cannes mûres avec un bruit de fusillade pendant qu'une colonne de fumée sinistre obscurcit tout le ciel, emportant au milieu du vol affolé des oiseaux surpris des milliers de brins de paille carbonisés qui vont tomber à 10 kilomètres de là. De toute cette végétation il ne reste que des bâtons noircis fumant lamentablement. Un seul homme a pu brûler ainsi des lieues de terrain dans une journée. Mais la perte est petite, comme lorsque cette année les usines ne marchent pas. Quand la saison des pluies a humecté les racines restées intactes, les rejetons ont un pied de haut quinze jours après.

Ce que les paysans déplorent le plus c'est la perte de leur bétail, réquisitionné par les troupes ou enlevé par les insurgés. Avec tout ce bétail enlevé les insurgés ont formé des approvisionnements, de véritables villages cachés au fond des bois. Ils y ont construit des maisons de bois

Digitized by Google

et de feuilles de palme, ils y vivent avec leur famille. Ils ont monté là de petites fabriques de cartouches, de vêtements, de chaussures. Les colonnes de troupe, lorsqu'elles ont connaissance de ces villages, vont s'en emparer et y mettre le feu en ramenant le bétail. Les insurgés tirent fort mal et ont des armes défectueuses.

On leur a repris quelques mausers enlevés à des soldats tués et dont ils avaient coupé le canon pour en rendre le maniement plus commode à cheval. Ils s'appliquent surtout dans les combats à enlever leurs morts et leurs blessés. Il arrive que les colonnes trouvent, dans un coin perdu de savane, une fosse fraîchement creusée, avec des rangées de cadavres.

Souvent, après une poursuite active de plusieurs jours, découragés, exténués, plusieurs rebelles viennent se livrer aux troupes. Sous le commandement du maréchal Martinez Campos, tout individu qui se présentait était immédiatement amnistié; aussi plusieurs, trouvant la chose commode, venaient de temps en temps se reposer dans les villages, s'approvisionner de vêtements, changer de chevaux, puis repartaient quelques jours après, pour recommencer ensuite, et cela jusqu'à quatre et cinq fois. Le général Weyler laisse en liberté ceux qui, comme preuve de leurs bonnes intentions, se présentent avec leurs armes; les autres sont plus surveillés.

Malgré tous les obstacles provenant, soit de la nature, soit des habitants, l'Espagne est décidée à lutter jusqu'au bout. En s'imposant de si lourds sacrifices — dans la dernière guerre elle a perdu cent mille soldats et dépensé un milliard — l'Espagne ne cède pas, comme on pourrait le supposer trop légèrement, à un sentiment d'amour-propre, dicté par le juste désir de conserver les derniers restes de son empire colonial du Nouveau-Monde. Elle a un intérêt capital, au triple point de vue agricole, industriel et commercial, à conserver un marché dont les tarifs différentiels — qui pèsent si lourdement sur Cuba et sur Porto-Rico — assurent à la métropole l'exploitation presque exclusive. En 1894, l'Espagne avait exporté à Cuba pour 117.008.875 francs de marchandises, et l'année d'avant, pour 127.924.200. A Porto-Rico, l'exportation de la mère patrie se montait, pour les deux mêmes années, à 33.333.900 francs et à 24.108.925. Sur tous les produits manufacturés que l'Espagne exporte, les places commerciales étrangères ne reçoivent qu'une valeur de 25 millions : tout le reste est absorbé par les colonies.

Digitized by Google

Même dans les années où la récolte ne produit pas assez pour la consommation de la péninsule, l'Espagne envoie à Cuba et à Porto-Rico, du blé, de la farine, du maïs, du riz, etc., car les droits énormes dont sont frappés les produits similaires étrangers permettent de réaliser de grands bénéfices. Les céréales américaines, russes, etc., ne peuvent arriver à Cuba qu'après avoir été préalablement importées en Espagne d'où elles sont réexpédiées aux Antilles avec des prix majorés sur une grande échelle. En 1894, l'Espagne a importé de Cuba 38.643.100 fr. de produits coloniaux et, de Porto-Rico, 21.630.125 fr. Tout ce commerce d'exportation et d'importation se fait par des vapeurs et des voiliers espagnols, ce qui est un grand stimulant pour la marine marchande et contribue, pour la plus grande partie, à la prospérité de Barcelone, de Santander, de Cadix, de Malaga, de La Corogne, etc.

D'après Humboldt, Cuba exportait en 1816 seulement pour une valeur de 70 millions de francs. En 1892, d'après un rapport de la Chambre de commerce de Santiago de Cuba, elle a exporté pour une valeur de 450.000.000 de francs, c'est-à-dire que le commerce d'exportation de l'île de Cuba durant cette période a eu une augmentation de 600 0/0.

A peine la dernière guerre, en 1878, était-elle terminée, que commença pour Cuba une période de prospérité ; mais l'abolition de l'esclavage, le développement de la production du sucre de betterave en Europe, la baisse énorme du sucre et d'autres causes économiques amenèrent la crise sucrière.

Le gouvernement espagnol, voulant remédier à cet état de choses, conclut alors avec les États-Unis le traité du 28 juillet 1891 à l'avantage de Cuba mais au grand préjudice des intérêts métropolitains. Les droits d'importation que les douanes des États-Unis percevaient sur les provenances de Cuba, avant ce traité, s'élevaient à 166.948.175 fr., et, après le traité et en vertu de celui-ci, à 92.220.845 fr. ; c'est-à-dire que Cuba obtint un bénéfice de 74.727.330 fr. de ce côté. Les droits d'importation que les douanes de Cuba percevaient sur les provenances des États-Unis, diminuèrent également de 25.645.716 fr. de manière que le bénéfice total pour l'île fut de 100.373.046 francs.

Ce traité, éminemment favorable à Cuba pour l'intérêt exclusif duquel on le fit, non seulement pour faciliter son exportation, mais pour lui permettre d'acquérir aux États-Unis a meilleur prix une infinité d'articles qui contribuaient à rendre la vie meilleur marché, causa de

Digitized by Google

graves préjudices à diverses provinces d'Espagne qui fondaient en grande partie leur avenir sur le commerce de farine avec Cuba.

Voici quelques données statistiques sur ce point. L'exportation des États-Unis à Cuba, qui était de 11 millions et 1/2 de dollars, en 1889, et de 12 1/4 en 1891, s'éleva à près de 18 millions en 1892, et à 24.158.000 dollars en 1893. L'exportation de Cuba aux États-Unis, qui était de 52 millions, en 1889, et de 61 3/4 en 1891, atteignit près de 78 millions en 1892, et 78.706.000 dollars en 1893. On voit par ces chiffres que les États-Unis ont tiré du traité des avantages bien supérieurs à ceux de Cuba.

Presque tout le sucre qui s'importe en Espagne provient de Cuba. En 1892, on importa 53.416 tonnes, c'est-à-dire presque 75 0/0 de la consommation totale.

L'importation des tabacs de Cuba un Espagne qui, en 1877, fut de 1.564.768 tonnes. atteignit en 1893 le chiffre de 5.917.141.

Quoique les agriculteurs d'Espagne aient plusieurs fois demandé la liberté de la culture du tabac, qui est produit facilement dans quelques provinces de la péninsule, le gouvernement n'y a jamais consenti, toujours avec l'unique désir de ne pas porter préjudice à ses colonies des Antilles.

A Cuba on paie beaucoup moins de contributions qu'en Espagne. Selon des données publiées par le *Statesman's year book* en 1895, les frais du budget représentent en Angleterre 15,34; en France 17,70; en Belgique 11,78; à Cuba 12,20; en Espagne 8,46; mais il faut tenir compte de ce que le commerce extérieur représente dans la péninsule 18,57 dollars par habitant, tandis qu'à Cuba il équivaut à 109,70 par habitant. La différence en faveur de Cuba est donc énorme.

Cuba jouit, en outre, d'un autre avantage très grand : ses fils n'ont dû, à aucune époque, le service militaire.

Non moins importants que les intérêts commerciaux sont les intérêts financiers attachés pour l'Espagne à la possession de Cuba. Les emprunts cubains, les titres de la Banque cubaine, les obligations et les actions des chemins de fer cubains sont presque entièrement dans les mains des porteurs de fonds espagnols. En 1886, la dette de Cuba consolidée a été convertie en une émission de 375 millions d'obligations 6 0/0. En 1890-91, le gouvernement de Madrid a créé pour 875 millions de titres cubains à 5 0/0, également garantis par les revenus de l'île et le

Digitized by Google

trésor espagnol, avec le projet de convertir le reste des obligations 6 0/0 de 1886 et la dette flottante du trésor cubain. En fait 175 millions seulement sur les 875 millions ont été écoulés, en 1891; le reste est demeuré entre les mains du ministre des colonies et n'a pas été employé à la conversion des obligations de 1886, de sorte que les cabinets Sagasta et Canovas ont trouvé dans cette réserve les moyens de se procurer l'argent nécessaire pour subvenir aux dépenses de la guerre actuelle.

« Pour le présent, dit à ce propos l'*Economist* de Londres, on peut donc affirmer que les Espagnols y compris la Banque d'Espagne, celle de Barcelone, la banque Hispano-Coloniale, la grande Compagnie des vapeurs transatlantiques, postaux et autres, la Banque hypothécaire, les agents à Madrid des Rothschild de Paris, et ceux des maisons de moindre importance et les capitalistes nationaux possèdent un capital nominal de 1.250.000.000 de francs d'obligations cubaines 5 et 6 0/0, sans compter les actions et les titres d'une quantité d'affaires espagnoles et cubaines, dont la sauvegarde dépend de l'issue de la guerre. Les journaux espagnols et les économistes ont constaté qu'au bas mot, plusieurs centaines de millions de livres sterling du capital espagnol et de l'épargne sont engagés dans les emprunts cubains, dans leurs travaux publics, leur commerce et même leurs plantations. En outre, le sort de la rente monopolisée des fermiers des tabacs espagnols dépend en grande partie du résultat de la guerre. »

Et ce qui encourage le gouvernement et le peuple espagnols à ne reculer devant rien pour écraser les Cubains, comme à repousser avec la dernière énergie toute médiation ou intervention des États, c'est la conviction que la victoire obtenue, ils compenseront rapidement les sacrifices qu'ils doivent s'imposer actuellement.

En attendant, la condition économique de Cuba est des plus tristes. La production du sucre — industrie dont vivent les deux tiers de la population — est tombée à un chiffre dérisoire. En 1894, elle était encore de 1.050.000 tonnes; cette année elle n'a atteint qu'à 100.000 et la récolte totale n'était estimée qu'à 200.000. Le tabac, autre article de grande importance dans le commerce cubain, est dans une situation encore plus précaire que le sucre. De 450.000 balles, la production a baissé à 50.000. Une masse de gens se trouvent sans travail et sans moyen d'existence et ce sont autant de recrues toutes prêtes pour les guerillas

Digitized by Google

de Maximo Gomez et des autres chefs cubains. Encore une année de ce régime et la prospérité de la Perle des Antilles serait exposée à en recevoir une atteinte mortelle.

L'Espagne doit donc se hâter de porter un coup décisif si elle ne veut pas voir sa colonie transformée en une ruine fumante. Sans doute elle aurait déjà triomphé de l'insurrection si elle n'avait pas eu à compter avec l'aide effective, à peine déguisée, que les Américains du Nord donnent aux Cubains, et l'appui moral, hautement avéré, que leur prête la représentation nationale à Washington. Le parti républicain qui, selon toute apparence, remportera la victoire à l'élection présidentielle, a inscrit, parmi les principales revendications de son programme, la reconnaissance par l'Union aux Cubains de la qualité de belligérants. Ceci est gros de complications, car on peut prévoir que les États-Unis, engagés dans cette voie, ne s'en tiendront pas à une reconnaissance platonique.

La campagne que va engager le général Weyler doit donc avoir les plus graves conséquences, car l'Espagne est considérée comme jouant en ce moment sa dernière carte à Cuba. Victorieuse, elle assure sa domination. Vaincue, ou seulement impuissante à réduire les insurgés, elle amène leur reconnaissance à titre de belligérants par les États-Unis, prélude presque inévitable de leur triomphe final.

Digitized by Google

MADAGASCAR

L'HOSTILITÉ DES MISSIONNAIRES ÉTRANGERS

Lorsque le général Duchesne eût planté le drapeau français sur les murs de Tananarive, les missionnaires anglais se montrèrent pleins de déférence pour le chef du corps expéditionnaire, et quelques-uns même pleins d'une touchante sollicitude pour nos malades et nos blessés. Il semblait que l'hostilité, tantôt sourde, tantôt avouée, mais toujours cauteleuse et perfide, qui animait un grand nombre d'entre eux contre tout ce qui était français, eût subitement disparu et que même cet esprit malveillant par principe qui les remplissait, eût fait place à d'autres sentiments plus charitables et plus fraternels surtout quand ils émanent de ministres de Dieu.

C'était là une erreur ! Les missionnaires britanniques n'ont montré un esprit souple et flexible que par crainte de l'orage près d'éclater sur leur tête. Mais quand ils ont vu se dissiper les nuages amoncelés et le ciel redevenir serein, c'est-à-dire quand ils n'ont plus rien eu à craindre non seulement pour leurs personnes, mais pour leurs biens, leurs écoles et leur propagande, en voyant les gouverneurs hovas replacés, les missionnaires français tenus à l'écart et l'autorité du représentant de la France méconnue, ils ont vite repris la lutte avec autant d'animosité et de passion, mais avec encore plus de dissimulation et d'hypocrisie qu'autrefois.

On se plaisait jusqu'ici à représenter les missionnaires norvégiens (luthériens) comme animés de sentiments plus conciliants et même plus amicaux que les méthodistes anglais envers les missionnaires français. On verra que dans bien des cas il n'en est rien, d'après la lettre suivante que Mgr Cazet, vicaire apostolique à Madagascar, adresse aux *Missions catholiques* de Lyon, et qui apporte un important élément d'appréciation dans la lutte que nous soutenons pour implanter la domination de la France à Madagascar :

Tananarive, le 16 juin 1896.

Les lecteurs des *Missions catholiques* connaissent déjà le zèle, le courage, la persévérance qu'ont montrés durant la guerre la plupart de nos chrétiens, soit dans la province d'Imérina, soit dans celle des Betsiléos. Les écoles et les réunions des dimanches ont continué comme auparavant, grâce à l'action exercée par les comités particuliers, sous

Digitized by Google

la direction intelligente, sage, active du comité central de Tananarive. Aussi, en rentrant dans la mission après onze mois d'absence, nous avons rendu de grandes actions de grâces à la divine Providence qui a veillé sur notre cher troupeau et l'a délivré de bien des dangers, surtout avant l'arrivée des Français à la capitale.

Aujourd'hui, je vous parlerai des difficultés que les protestants anglais et norvégiens ont suscitées aux catholiques depuis l'occupation de Madagascar par la France. Elles ne vous étonneront pas, mais elles vous feront voir à quels moyens ils osent recourir pour entraver nos œuvres et l'influence française.

Une des armes les plus puissantes dont les protestants se servirent longtemps, ce fut la loi 296e, qui défendait à tout élève inscrit dans une école de passer dans une autre, sous peine d'amende pour lui et pour le professeur qui le reçoit. Tout le monde savait et voyait pratiquement que cela voulait dire que tout élève inscrit chez les protestants ne pouvait pas venir chez les catholiques; c'est le but que s'étaient proposé les Anglais en faisant promulguer cette loi en 1881.

Trois semaines après l'occupation de Tananarive par les troupes françaises, le R. P. Bardon arriva à la capitale et pria le général en chef d'abroger cette fameuse loi, contre laquelle nous avions si souvent protesté. Le général lui répondit : « Elle n'existe plus; désormais, il y a liberté pour tous. » Malheureusement, ce n'était qu'une parole, et quelque sincère qu'elle fût dans la bouche du brave général Duchesne, elle n'avait rien d'officiel : aussi resta-t-elle sans résultat dans la province des Betsiléos aussi bien que dans l'Imérina.

Dans les premiers jours de janvier, on écrivait de Fianarantsoa :

« Les difficultés surgissent tous les jours. Il est évident que les Betsiléos se portent en masse vers nous, mais les Anglais et les Norvégiens surtout font tous leurs efforts pour arrêter ce mouvement. Ils proclament de nouveau la défense de changer d'école et disent des Français tout le mal qu'ils peuvent. Ils ne se contentent pas de parler, mais ils se livrent à des actes de violence. Quatre fois au moins leurs envoyés sont entrés dans nos emplacements pour enlever de vive force des élèves qui viennent librement étudier chez nous. Dernièrement, du côté d'Ambohitraudrazana, ils ont enfoncé notre porte et ont blessé à la tête Casimir, notre maître d'école, et un chef de la réunion catholique. »

Digitized by Google

Quelques jours après, un autre missionnaire m'écrivait :

« Les dix à douze attentats déjà commis, soit contre nos maîtres d'école, soit contre le P. Delmont, sont tous restés impunis. Depuis, une bande d'une quarantaine d'élèves des Anglais a parcouru la campagne d'Ambohibarahena, garrottant les élèves, frappant le maître d'école catholique, etc. Nous avons porté plainte au gouverneur hova, mais il ne bouge pas. »

Ce pénible état de choses dura jusqu'au mois de février, époque où revint à Fianarantsoa M. Besson, en qualité de résident de France de 1re classe. Il y était déjà resté six ans comme vice-résident, et il avait su gagner l'estime et la confiance des Betsiléos. Cette fois, il y revenait avec un prestige nouveau ; il était la première autorité du pays : le gouverneur hova de la province est lui-même soumis à ses ordres.

Il tint à Fianarantsoa un *kabary* (assemblée) solennel, auquel les habitants assistaient en très grand nombre. Familiarisé avec la langue du pays, il fit un discours en très bon malgache, fit connaître le nouvel état de choses, promit que la justice serait désormais rendue conformément au droit, et non d'après le plus ou moins d'argent qu'on donnerait aux juges, proclama la liberté de religion et surtout la liberté d'enseignement, disant aux parents qu'ils pourraient choisir l'école qu'ils voudraient, etc.

Ce fut un grand sujet de joie et d'espérance pour les Betsiléos et les missionnaires français qui. depuis tant d'années, demandaient, mais en vain, qu'on rapportât la loi si contraire à la liberté et que les Anglais soutenaient de toute leur influence.

Mais, hélas! cette espérance ne s'est pas réalisée partout. Dans bien des endroits les parents ignorent encore les bienfaits de l'instruction et de l'éducation chrétiennes, et s'ils envoient leurs enfants à l'école, c'est souvent parce qu'ils y sont forcés. Le gouvernement malgache, qui connaissait cette disposition, avait décrété l'instruction obligatoire depuis l'âge de huit ans jusqu'à seize.

Malgré l'existence de cette loi, qu'ont fait les Anglais et les Norvégiens afin d'empêcher les élèves de les quitter et de passer chez les catholiques? Ils leur ont dit : Restez chez vous; et aux catholiques : Quittez les Français, vous serez inscrits sur nos registres, mais vous ne reviendrez pas en classe.

Beaucoup de parents, attirés par la promesse pour leurs enfants d'être

Digitized by Google

délivrés de la corvée de l'instruction, se sont empressés de suivre ce conseil. Depuis lors, les écoles protestantes sont fermées dans beaucoup de localités; quand l'autorité urgera pour l'observation de la loi, alors les Anglais et les Norvégiens bénéficieront de leur fraude, mais nos élèves, qui viennent de passer chez eux victimes de leur crédulité, ne pourront, aux termes de la nouvelle loi, rentrer chez les catholiques, s'ils le veulent, qu'à l'époque des vacances.

Des Betsiléos, passons à Betafo, chef-lieu d'une province dont on vient d'augmenter l'importance : on y a placé un résident français et un gouverneur général malgache, dont la juridiction s'étend sur plusieurs petites provinces. Quand, après l'expédition, le P. Félix alla reprendre possession de ce poste central, duquel dépendent environ soixante autres postes, les luthériens de Norvège recommencèrent la persécution avec plus d'audace que jamais.

Les deux faits suivants suffiront pour bien faire connaître les apôtres du pur évangile à Madagascar :

« Dans un village appelé Ankabahaba, notre professeur faisait la classe à ses élèves dans la chapelle catholique; tout à coup, une foule de gros gaillards luthériens envahit la chapelle pour saisir un ou deux de leurs élèves passés chez nous, et ils les frappent brutalement; les nôtres se défendent. On sort de la chapelle. Bientôt le combat recommence de plus belle dans la rue.

» Informé par plusieurs témoins oculaires, le P. Félix s'empresse de m'écrire les détails de cette attaque inqualifiable. J'envoie sa lettre au résident général, et celui-ci fait partir pour Betafo un fonctionnaire, chargé d'examiner l'affaire. Ce fonctionnaire se rend à Ankabahaba, où il avait convoqué les deux parties. Nos élèves racontent simplement comment les choses s'étaient passées; ils répondent, sans se contredire, aux questions inattendues qui leur sont posées. De leur côté, les ennemis, fidèles au mot d'ordre reçu, nient tout; ils ne sont pas entrés dans la chapelle, ils n'ont frappé personne, ils n'ont pas engagé de lutte dans la rue!... tout le monde ment; eux seuls disent vrai!... on les croit et on les renvoie impunis! »

Cette impunité fut un vrai triomphe pour l'hérésie.

« Hier, dimanche 15 mars, écrit le P. Félix, six postes luthériens étaient réunis à Mandrissara pour se réjouir de l'heureuse issue de leur mauvaise affaire. Pourquoi ce grand jour de réjouissance? C'est parce

Digitized by Google

qu'ils avaient échappé à une condamnation tellement méritée qu'ils n'avaient aucun espoir de l'éviter. »

Trois jours après cette manifestation victorieuse, le P. Félix m'envoyait le récit d'un nouvel exploit. Voici sa lettre du 18 mars :

« Hier matin, un nommé Rainivonialimanga allait à Ambohibary pour affaires, et il conduisait avec lui son fils Kotovao, enfant de dix à onze ans, notre élève, qui se rendait en classe. En chemin, il est accosté par Ravonimbahatra, pasteur chez les luthériens.

— Pourquoi, demande celui-ci, ton fils n'étudie-t-il pas chez nous ?

— Mon fils est élève chez les catholiques.

— Je veux qu'il étudie chez nous.

— Je te dis que mon fils est élève chez les catholiques ; il y restera. Avant de venir dans ce pays, nous étions à Vinaninkarena, et nous nous réunissions chez les catholiques. Depuis notre arrivée ici, il y a plusieurs années, nous avons toujours été avec les Pères, nous ne sommes pas entrés, même une seule fois, dans ton temple, et mon enfant n'est pas allé une fois dans ta classe : nous ne voulons pas changer.

» Alors Ravonimbahatra se jette furieux sur ce pauvre homme et l'assomme à coups de poing ; à la fin, il prend un bâton, et lui en assène un coup violent au-dessus de l'œil, où il lui fait une blessure que j'ai vue moi-même. Sur ce, il prend l'enfant et l'emmène de force chez lui.

» La terreur inspirée par les luthériens dans tout le pays et surtout dans cette contrée par ce faux pasteur est telle que notre homme n'a pas osé résister. Ce matin, six ou sept personnes m'ont raconté cette instructive histoire. J'ai adressé une plainte à Rabanona, gouverneur d'Antsirabé, dont dépend Kempona. Mais, quoi que fasse ce gouverneur, qui sera sûrement un peu embarrassé, je veux, dès à présent, vous faire connaître ce fait, afin que vous puissiez en suivre les diverses phases (1). »

J'aurais bien des détails à vous donner sur le district d'Ambositra, vous y verriez la même audace, la même mauvaise foi chez les protestants, la même mauvaise volonté chez les officiers hova pour terminer les affaires conformément à la justice ; mais ces détails m'amèneraient trop loin ; je me borne donc à vous citer une lettre du P. Fabre ; elle se passe de tout commentaire :

(1) Après bien des pourparlers et des hésitations, le gouverneur a puni le coupable.

Digitized by Google

« Ambositra, 1er avril.

» Je crois vous avoir dit que le gouverneur avait fait des avances pour renouer nos bons rapports, promettant de traiter sur le même pied catholiques et protestants. J'avais accepté avec joie ce rapprochement... Pendant une semaine on m'accabla d'égards et de démonstrations d'amitié. Tout cela n'était que de l'eau bénite de cour et n'avait pour but que de cacher tous les embarras qu'ils suscitaient sous main et ce qu'ils faisaient pour décourager et effrayer en public nos maîtres d'école et nos adhérents... L'inscription des élèves se faisait pendant que notre amitié semblait le plus sincère. Mais ils avaient eu soin auparavant de faire circuler le bruit que les Français conduiraient en France tous leurs élèves et leurs adhérents, que la guerre éclaterait entre Français et Anglais, et que ces derniers seraient à la fin maîtres de Madagascar... Ce bruit a presque vidé nos deux écoles d'Imady.

Le P. Fabre raconte ensuite comment il lui a été impossible d'obtenir la moindre satisfaction :

« Voici, continue-t-il, ce qu'une demoiselle anglaise, maîtresse d'école à Ambositra, a dit en plein temple dans son prêche du dimanche 15 mars, et cela en présence du gouverneur et des officiers hovas... : « Maintenant, la reine donne pleine liberté; chacun peut passer (où il veut), soit des adhérents, soit les élèves. Cependant, examinez par ses œuvres quelle est la vraie religion. Nous sommes venus ici, nous, Anglais, après avoir fait avec vous, Malgaches, un traité d'amitié, nous ne l'avons pas violé. Les Français sont venus aussi, et deux fois ils ont rompu leur traité, et, à la fin, le pays est tombé en leur pouvoir : par conséquent, pensez-y. » A ces mots, tous les Malgaches s'écrièrent d'une seule voix : « C'est vrai ! c'est vrai ! » J'atteste sur témoignage sûr, véridique, l'authenticité de ces paroles. »

Le P. Fabre termine sa lettre par un fait très instructif pour ceux qui ne veulent pas fermer les yeux à la lumière :

« Voici encore, dit-il, ce que m'a assuré M. Laroche, Mauricien, agent d'une maison américaine. Ces jours-ci, les employés des maisons de commerce furent invités au palais. On but d'abord à la santé de la reine, puis à celle du premier ministre. M. Laroche fit observer qu'il fallait boire avant à la République, et il en donna les raisons. Au toast porté à la République, plusieurs des Malgaches présents restèrent assis, mais ils furent invités à se lever. La femme de Ranaivo 10 Vtra ré-

Digitized by Google

pondit : » Nous autres, Anglais (c'est-à-dire partisans des Anglais), nous ne nous levons pas. »

Et dans la province de l'Imérina, du moins, en présence des autorités françaises et malgaches, avons-nous trouvé plus de liberté, plus de bonne foi, plus de tranquillité ? Pas toujours, pas partout, tant s'en faut, et l'exécution de la fameuse loi qui défendait à tout élève inscrit dans une école d'étudier dans une autre,était imposée avec une rigueur qu'elle ne comportait pas. Ainsi, pour ne citer qu'un fait, le 9 mars on nous écrivait que dans un village assez près de la capitale, le gouverneur (espèce de maire et de juge de paix) empêchait les grandes personnes aussi bien que les élèves de passer chez les catholiques.

« N'embrassez pas, disait-il à ses administrés, une religion qui n'est pas celle de la reine; ce serait une honte pour nous tous, et ne laissez pas vos enfants passer chez les catholiques. Du reste, quiconque passera chez eux sera condamné à une amende de trois bœufs et de trois piastres (quinze francs). »

Les Malgaches, crédules et timides à l'excès, sont effrayés par un pareil langage, surtout quand il est tenu par l'autorité militaire ou administrative. Depuis, la liberté pour tous a été solennellement proclamée par le résident général.... Sommes-nous parvenus à dissiper toutes les préoccupations ? Assurément non.

Du reste, ce qui se passe est bien de nature à entretenir cet état de choses. Les deux ministres calvinistes protestants français, arrivés en février, se sont vus aussitôt accablés d'honneurs; ils ont été reçus plusieurs fois par la reine, et la *Gazette officielle*, rédigée par la résidence, ne manquait jamais de signaler à ses lecteurs ces marques de considération dont ils étaient l'objet. Il font cause commune avec les missionnaires anglais, qui les ont promenés dans presque toute la province d'Imérina, et leur ont fait présider toutes les grandes réunions.

Dans l'interprétation de leurs prêches, les Anglais leur ont fait dire parfois tout ce qu'ils voulaient. Les Malgaches, aussi bien que les Français, colons et militaires, ne se gênent pas pour dire que c'est un scandale, et qu'il faut être bien naïf pour ne pas voir que par cette attitude on fait parfaitement le jeu de l'Angleterre protestante. On a beau faire, on ne changera pas l'idée reçue, ancrée dans Madagascar : *Qui dit catholique dit Français, qui dit protestant dit Anglais.*

Digitized by Google

EXPÉDITION DE MADAGASCAR

LA MARCHE DE LA COLONNE LÉGÈRE

Le *Journal officiel* vient de publier (12, 13, 14 septembre) le rapport, en date du 25 avril 1896, adressé par le général Duchesne au ministre de la guerre sur l'expédition de Madagascar. Ce très important document, après avoir rappelé les causes de l'expédition, relate d'une façon détaillée la formation et l'organisation du corps expéditionnaire, les difficultés de toute nature qu'il eut à vaincre sur le sol malgache, la marche sur Suberbieville et, après la prise d'Andriba, le raid de 200 kilomètres de la colonne légère sur Tananarive.

Ce rapport, véritable précis historique de l'expédition, est un modèle de sobriété et de clarté. Il retrace avec une poignante simplicité les souffrances et les exploits de nos soldats que rien ne rebuta sur cette terre ingrate, pas même l'effroyable mortalité qui remplaçait un ennemi presque invisible. La marche de la colonne volante, brûlant ses vaisseaux pour se lancer dans un inconnu où elle ne pouvait trouver que la victoire ou la mort, la prise de Tananarive par cette poignée de braves, que le nombre seul de ses adversaires, s'ils avaient été déterminés, eût suffi pour écraser, est une des plus belles pages de notre histoire coloniale.

Nous reproduisons *in extenso* le passage du rapport concernant cette marche de 17 jours sur Tananarive, qui est tout à la fois la partie la plus saillante et la moins connue de l'expédition.

5° Opérations de la colonne légère. — Prise de Tananarive (14-30 septembre 1895).

Le général en chef, frappé des difficultés chaque jour croissantes que présentait l'ouverture de la route carrossable et qu'offrait journellement la marche des échelons de ravitaillement, avait, dès les premiers jours d'août, reconnu la nécessité d'abandonner, à partir d'un point à déterminer entre Andriba et Maharidaza, le système de marche suivi jusqu'alors, qui permettait à peine de progresser de 2 à 3 kil. par jour; de former, en ce point, une colonne allégée, et d'en partir, suivi d'un convoi exclusivement constitué en animaux de bât, pour arriver en Émyrne par une marche moyenne, ininterrompue, de 14 à 15 kil. par jour.

Il avait, en conséquence, dès le 4 août, arrêté les bases de l'organi-

Digitized by Google

sation de cette colonne, en fixant le taux des rations et le poids des *impedimenta*, de manière à ne pas dépasser le rendement maximum de tous les animaux de bât disponibles dans le corps expéditionnaire (2.800 environ); il avait prescrit, en même temps, les mesures nécessaires pour la constitution, à la date du 10 septembre, sur le point à désigner, de l'approvisionnement nécessaire en vivres et en munitions et la réunion en ce point des animaux de bât.

A la date du 17 août, considérant le déchet journalier considérable que subissaient les troupes, l'état de fatigue des conducteurs européens ou kabyles, ainsi que des animaux, la réduction croissante du rendement des échelons de ravitaillement, la date avancée de la saison, enfin, la nécessité de brusquer un dénouement que les difficultés indiquées avaient déjà trop retardé, il décida de prendre la plaine d'Andriba pour point de départ de la colonne légère.

Ce fut seulement le 6 septembre que, la route étant devenue praticable jusqu'à Mangasoavina (extrémité sud de la plaine d'Andriba), les convois de voitures purent commencer à venir déverser en ce point, qui allait devenir la base de ravitaillement de la colonne, les 250 tonnes d'approvisionnements de toutes sortes, nécessaires à sa marche sur Tananarive.

Des ordres généraux, datés des 3 et 8 septembre, portèrent à la connaissance des troupes et des services les dispositions définitivement arrêtées pour la constitution de la colonne légère, ainsi que les fixations relatives aux taux des rations et au poids des bagages.

En raison des difficultés de terrain signalées par les reconnaissances, il était à prévoir que la colonne légère serait obligée, la plupart du temps, de marcher en file indienne et serait arrêtée fréquemment, par les obstacles naturels que lui présenteraient les accidents du sol et que l'ennemi s'efforcerait d'utiliser pour sa défense; d'où la nécessité, pour couvrir la marche des impedimenta et pour permettre aux éléments de queue d'arriver à l'étape chaque jour, avant la nuit, de subdiviser l'ensemble de la colonne légère en plusieurs échelons.

Les éléments qui composaient la colonne furent, par suite, répartis en 3 groupes, qui devaient, au départ de Mangasoavina, s'échelonner à un ou deux jours d'intervalle, savoir :

1° L'avant-garde, constituant l'échelon principal de combat et comprenant, outre le quartier général : 1 état-major de brigade; 1 état-

Digitized by Google

major de régiment; 3 bataillons; 1 peloton de cavalerie; 2 batteries (à 4 pièces); 2 compagnies du génie; 1 section d'ambulance.

En vue d'alléger, autant que possible, ce 1er échelon, il ne lui était affecté qu'un convoi représentant 5 à 6 jours de vivres;

2° Le gros, chargé de la protection du convoi général, sur lequel était prélevé le petit convoi affecté à l'avant-garde; il devait suivre le 1er échelon à une journée de marche et comprenait : 1 état-major de brigade; 1 état-major de régiment; 3 bataillons; 1 peloton de cavalerie; 1 batterie d'artillerie (à 4 pièces); 1 section d'ambulance; le convoi général (pour les 2 premiers échelons);

3° La réserve, faisant office d'arrière-garde, qui devait, au départ, suivre le gros à 48 heures d'intervalle; elle avait son convoi particulier et ne comprenait qu'un régiment de marche, à 2 bataillons.

Malgré les réductions apportées au taux des rations et à la quantité des bagages, il n'était possible d'emporter que 22 jours de vivres, 140 cartouches par homme (vivres et cartouches du sac compris) et un total de 1.116 projectiles, pour 12 pièces de 80 m/m de montagne.

Une instruction, datée du 10 septembre, fixa l'ordre normal de marche, arrêta dans ses détails l'organisation des trains régimentaires et des convois, la marche des troupeaux, le service des distributions et celui de la correspondance, le service médical, etc., et détermina les conditions suivant lesquelles seraient renvoyés vers l'arrière les mulets des convois, au fur et à mesure qu'ils seraient déchargés, par suite des consommations journalières.

Conformément aux prescriptions, très explicites et très rigoureuses du général en chef, une revue de santé minutieuse fut passée dans toutes les unités destinées à faire partie de la colonne légère et concentrées, dès le 9 septembre, à Mangasoavina, afin d'en éliminer, d'une manière absolue, tous les hommes malingres ou trop fatigués pour pouvoir fournir une marche ininterrompue de 18 à 20 jours.

Le 13 septembre, la constitution des approvisionnements se trouva assez avancée pour que le général en chef pût fixer le départ de l'avant-garde au 14, celui du gros au 15 et celui de la réserve au 17 septembre.

Pendant sa marche sur Tananarive, la colonne légère devait suivre très sensiblement la piste malgache qui relie le grand marché d'Andriba à la capitale de l'Émyrne. Cette piste, fréquentée seulement, en temps normal, par des porteurs indigènes, serait rendue muletière par les

Digitized by Google

compagnies du génie, qui marcheraient à l'avant-garde, en se relevant chaque jour pour prendre, alternativement, la tête de la colonne et aménager des passages aux points les plus difficiles.

Le terrain parcouru par cette piste, d'une longueur totale de 190 kil. environ, peut se diviser en trois zones distinctes :

1° De la plaine d'Andriba au massif des grands Ambohimenas (vallées du Firingalava, du Mamokomita et du Manankaso);

2° Du massif des grands Ambohimenas au massif de l'Ankarahara (vallées de l'Antoby et de l'Andranobé);

3° Du massif de l'Ankarahara à Tananarive (Émyrne).

1re zone. — La plaine d'Andriba est barrée, du côté du sud, par un massif rocheux, à travers lequel le Mamokomita et le Firingalava se sont frayé des passages fort étroits, pour venir réunir leurs eaux près de Mangasoavina. Ces deux rivières sont séparées par un massif dont les pentes, fort abruptes, sont couronnées par un plateau facilement praticable (plateau de Tafofo), qui domine le cours des rivières de 350 mètres environ.

Le Mamokomita prend sa source dans l'est et ne se dirige vers le nord qu'à hauteur de ce plateau. Le cours du Firingalava, qui descend des hauteurs de Kiangara, est, au contraire, orienté en entier du sud au nord. Cette rivière, depuis Kiangara jusqu'à son confluent avec le Mamokomita, coule dans une faille très étroite, formée par une ligne de crêtes rocheuses, aux pentes escarpées, le long desquelles tombent en cascade une infinité de torrents, aux eaux claires, dont les lits rocailleux gênent singulièrement la marche des animaux.

Les hauteurs de Kiangara, qui sont comme une avancée du massif des grands Ambohimenas, séparent les eaux du Firingalava de celles du Manankaso. Le massif des grands Ambohimenas, en raison de son altitude et de l'escarpement de ses pentes, constitue un très sérieux obstacle, que les porteurs malgaches franchissent en temps normal, en trois points distincts. Il sera dit plus loin le parti que les Hovas tirèrent de ces divers accidents du sol, entre Mangasoavina et les Ambohimenas, pour essayer d'arrêter la marche de la colonne légère.

2e zone. — Entre le massif des grands Ambohimenas et celui de l'Ankarahara, les ondulations du terrain s'adoucissent très sensiblement, les lieux habités sont plus rapprochés les uns des autres; les vallées s'élargissent et sont cultivées en rizières; les positions de défense

Digitized by Google

tactique sont moins bonnes que dans la région précédente. La marche des convois devient, ainsi, plus facile, malgré les difficultés que présentent le sol détrempé des rizières et les digues, étroites et mal entretenues, qui retiennent les eaux.

3e zone. — La chaîne de l'Ankarahara domine les vallées situées sur son versant nord de 200 mètres environ, mais les pentes sont douces et assez facilement praticables pour les animaux bâtés.

La région qui s'étend au delà de son versant sud est plus accidentée, tout en étant plus peuplée; les villages n'y sont pas éloignés les uns des autres de plus de 2 à 3 kilomètres et sont assez bien construits, pour la plupart, en briques séchées au soleil. Quelques-uns d'entre eux, comme celui de Babay, sont établis sur des pitons isolés qui se prêtent merveilleusement à la défense. Le mont Lohavohitra (1.700 mètres d'altitude), situé à l'est de la piste conduisant à Tananarive, peut aussi constituer, pour le défenseur, une excellente position de flanc.

A mesure qu'on se rapproche de la capitale de l'Emyrne, les rivières deviennent plus étendues; enfin, aux environs même de Tananarive, dans un rayon de 12 à 15 kil., au nord-ouest, à l'ouest et au sud, la plaine n'est qu'une vaste rizière, qui n'est franchissable que sur des digues fort étroites. La description détaillée des accidents du sol, dans cette 3e zone, trouvera sa place dans le compte rendu des opérations préliminaires à la prise de Tananarive.

Combat de Tsinainondry (15 septembre). — Chassés de leurs positions d'Andriba, le 22 août, les Hovas avaient essayé de prendre pied sur les pentes nord du plateau de Tafofo et avaient entrepris, sur les abords de ces pentes, des travaux assez importants.

Forcés par nos reconnaissances offensives d'abandonner ces fortifications, ils s'étaient reportés à une quinzaine de kilomètres en arrière. sur la position de Tsinainondry, position naturellement très forte, qui commande les deux sentiers venant de la plaine d'Andriba, l'un par la trouée du Firingalava, l'autre par celle du Mamokomita.

Le village même de Tsinainondry (boyau de mouton) est situé au point le plus étroit de la profonde coupure où coule le Firingalava. Il est construit à l'est de cette faille, sur un mamelon isolé qui la barre presque entièrement et la domine d'une centaine de mètres; lui-même est dominé par deux tables rocheuses, d'un commandement relatif de 150 à 200 mètres.

Digitized by Google

Sur ces escarpements, distants à peine l'un de l'autre de 2.500 mètres, les Hovas avaient, comme à Andriba, construit à l'ouest, sur les rochers d'Ambohibé, 3 batteries à embrasures, dont l'une casematée ; à l'est, sur un palier de la montagne et sur un piton culminant, 2 autres batteries. Le mamelon de Tsinainondry était lui-même couvert de deux fortins superposés. 9 ou 10 canons armaient ces sept ouvrages, derrière chacun desquels étaient des camps de paillotes très étendus. Enfin, l'ennemi avait barré le fond même de la vallée du Firingalava à l'aide de tranchées, de palissades et d'abatis.

Informé de ces dispositions par les reconnaissances dont il a été parlé, le général en chef avait décidé, au dernier moment, de renforcer l'échelon d'avant-garde (groupe Metzinger) de la colonne légère par le bataillon malgache du régiment colonial, fort de 500 fusils. Parti avec cet échelon, de Mangasoavina, le 14 septembre, le général en chef put atteindre le soir même l'extrémité sud du plateau de Tafofo et, de là, étudier à distance, sous la protection de la chaîne des avant-postes, la position de défense choisie par l'ennemi.

Après avoir reconnu l'impossibilité de s'engager dans le long couloir que forme la vallée du Firingalava, sans en avoir au préalable dégagé les flancs, il régla comme il suit le dispositif de combat pour la journée du 15. Le gros (3 bataillons, 2 batteries et 2 compagnies du génie), conduit par le colonel Oudri, sous la direction immédiate du général Metzinger, aurait pour objectif d'attaque le piton de Tsinainondry. Il suivrait. pour gagner ses positions d'attente, le chemin de Tafofo à Ampotaka, jusqu'à 2 kil, au N.-E. de ce village, déborderait ensuite à gauche, pour tourner, par leur tête, plusieurs profonds ravins qui alimentent les marais d'Ampotaka et, en profitant des nombreux angles morts qu'offre ce terrain profondément creusé par les eaux, gagnerait une petite crête, située à 2.000 mètres environ de la base du piton ; de ce point, il pourrait utilement, sans doute, battre par son artillerie le 1er et peut-être le 2e fortin hova. En outre, cette colonne détacherait, en arrivant à hauteur d'Ampotaka, un demi-bataillon de tirailleurs, qui s'élèverait, sans sacs, jusqu'au sommet de la crête rocheuse de l'est, afin de détourner l'attention et le feu des deux ouvrages qui flanquaient, à droite, ceux de Tsinainondry et de les enlever.

D'autre part, le bataillon malgache, partant avant le jour de son bivouac établi à la pointe sud-est du plateau de Tafofo, descendrait, à

Digitized by Google

l'ouest, par un ravin affluent du Firingalava, franchirait ce cours d'eau à 2 kil. au nord d'Antanjombato, et, gagnant la crête du rocher d'Ambohibé, s'efforcerait de déborder la gauche de la position ennemie, de façon à venir, si possible, en menacer les derrières.

Ces prescriptions furent exécutées de point en point. Toutefois, le mouvement du demi-bataillon de tirailleurs algériens contre les positions de l'est ayant offert des difficultés inattendues et la marche des 2 batteries ayant été également fort retardée par le fonds marécageux, et par certaines berges très escarpées à travers lesquels le génie eut beaucoup de peine à leur ouvrir un chemin, le 1er bataillon du régiment d'Algérie qui formait l'avant-ligne du gros, se trouva seul, en butte, tout d'abord, au feu concentrique des 7 batteries de l'ennemi et aux feux d'infanterie qui partaient du fortin inférieur de Tsinainondry.

Heureusement, le bataillon malgache, conduit avec une grande vigueur par le commandant Ganeval, arrivait à ce moment sur le premier sommet d'Ambohibé, au-dessus d'Antanjombato, y surprenait (8 h. et 1/2 du matin) deux forts détachements hovas qui se gardaient mal sur leur flanc, les attaquait à la baïonnette après avoir exécuté quelques salves et les rejetait, en grand désordre, vers les batteries de l'ouest, que leurs défenseurs évacuèrent précipitamment à l'approche du bataillon.

Dès lors, l'avant-ligne du gros, n'étant plus exposée qu'au feu des batteries de l'est et du centre, put se masquer sur la pente ouest du mamelon qu'elle occupait et où elle fut enfin rejointe, vers 10 heures, par les 2 batteries de montagne et par le reste de l'infanterie. Durant ce temps, d'ailleurs, le 1er bataillon du régiment d'Algérie était parvenu, par des feux de salve à 1.800 et 2.000 mètres, à déloger l'ennemi de la batterie basse de Tsinainondry; 2 hommes de ce bataillon (dont l'un mourut le soir même) furent grièvement blessés à ce moment de l'action.

L'artillerie venait de mettre en batterie ses 8 pièces (10 h. 1/4) et, dès ses premiers coups, avait atteint le parapet de la batterie haute du piton, dont le feu s'éteignit promptement. Changeant alors d'objectif, elle s'attaqua, à 2.600 mètres d'abord, à la batterie inférieure de la crête est, puis, quand celle-ci eut été également évacuée, à celle du point culminant, avec la hausse de 3.000 mètres. L'approche des 2 compagnies du 3e bataillon d'Algérie, qui venaient, enfin, de prendre pied sur la crête et s'avançaient, dès lors, rapidement en refoulant devant

Digitized by Google

elles quelques centaines de fantassins ennemis s'ajoutant à l'effet du tir de notre artillerie provoqua, à 11 h. 20, la retraite des défenseurs de ce dernier ouvrage. Durant cette dernière phase, le colonel Oudri avait poussé, avec les 2 premiers bataillons du régiment d'Algérie, vers le piton de Tsinainondry; quand il en atteignit la crête, l'ennemi, que le commandant Ganeval avait réussi à déborder selon ses instructions, s'enfuyait rapidement, en 3 colonnes, non par la route de la vallée, mais par les crêtes de l'ouest, vers Kiangara. Cependant, une de ses colonnes, serrée de trop près par le bataillon malgache, sut encore se reformer et remettre une pièce en batterie, à 4 kil. environ dans le sud de Tsinainondry.

En raison de l'heure avancée (1 h. 1/2) et de la fatigue des troupes, le général en chef donna l'ordre d'arrêter une poursuite qui ne pouvait être utilement continuée à travers le massif escarpé où s'était jeté l'ennemi. Cette heureuse affaire, qui ne coûta que 3 blessés (2 soldats du 1er bataillon d'Algérie, 1 du bataillon malgache), ouvrait la route à la colonne légère jusqu'au pied des grands Ambohimenas, Après avoir bivouaqué, le 15 au soir, près de Tsinainondry, le 1er échelon de la colonne légère, moins le bataillon malgache, qui attendit sur place le 2e échelon (général Voyron), poursuivit sa marche sans incident.

Il bivouaqua, le 16, à Ambohinore; le 17, après avoir franchi sans coup férir le col de Kiangara, où les Hovas avaient aussi construit des batteries et tranchées, qu'ils abandonnèrent avant l'arrivée de nos troupes, il alla camper à Antanétibé, au pied du massif des grands Ambohimenas, en occupant par ses grand'gardes l'avant-crête qui s'étend de Kinadji vers l'est-nord-est.

Passage des grands Ambohimenas (19 septembre). — Depuis plusieurs semaines, les Hovas avaient élevé dans ce massif de nombreux ouvrages destinés à nous barrer le passage. Les troupes battues à Tsinainondry, en se retirant, y avaient trouvé, outre un complément de vivres et d'artillerie, d'assez nombreux renforts, dont un fort contingent de la garde royale.

Trois sentiers principaux franchissent la montagne et aboutissent, tous trois, sur le versant sud, près du village de Maharidaza. La piste centrale et celle de l'est sont les plus directes et les plus fréquentées; celle de l'ouest, plus abrupte et plus difficile, n'était guère connue que des rares habitants du district.

Digitized by Google

En franchissant, le 17 septembre, avec l'avant-garde, le col de Kiangara, d'où l'on jouit d'une vue étendue sur la chaîne des grands Ambohimenas, le général en chef avait cru reconnaître que les Hovas avaient concentré tous leurs moyens de défense (14 ouvrages ou batteries) le long des deux sentiers du centre et de l'est, et avaient plus ou moins complètement négligé celui de l'ouest.

Une reconnaissance personnelle, à laquelle il procéda, le 18 au matin, sous la protection de fortes patrouilles poussées à plusieurs kilomètres dans le sud, confirma pleinement cette observation. Il lui parut évident, dès lors, que les Hovas n'avaient pas soupçonné la possibilité, pour nous, d'utiliser le sentier de l'ouest.

Le général en chef, qui devait être rejoint, dans la journée même du 18, par le 2e échelon de la colonne légère (général (Voyron), résolut aussitôt d'attaquer l'ennemi dès le 19, en y employant les 6 bataillons, les 3 batteries et les 2 compagnies du génie, qui formaient les 2 premiers échelons. A cet effet, les troupes reçurent l'ordre de prendre position, le 18 au soir, sur l'avant-crête des Ambohimenas : celles du général Metzinger, à gauche, vers le point de jonction des routes de l'est et du centre; celles du général Voyron, à 1.500 mètres plus à l'ouest, vers Kinadji. Conformément aux ordres du général en chef, l'attaque devait avoir lieu en deux colonnes.

La colonne de droite, sous les ordres du général Voyron, devait suivre le sentier de l'ouest. Sa mission était de déborder les ouvrages construits par l'ennemi sur les deux autres chemins; son objectif était un fortin établi au point culminant du massif, à la cote 1462.

La colonne de gauche, sous les ordres du général Metzinger, devait attaquer les ouvrages établis sur les chemins du centre et de l'est; son objectif était également le fortin de la cote 1462, où elle devait faire sa jonction avec la colonne de droite.

Les convois devaient rester campés à Antanétibé, sous la garde d'une compagnie du 2e échelon. Une autre compagnie du même échelon devait se porter, comme réserve et comme point d'appui, un peu à l'est de Kinadji.

Le 19, dès 4 h. du matin, c'est-à-dire en pleine nuit, le 3e bataillon du régiment d'Algérie (commandant Debrou), à qui, d'après les ordres verbaux du général Metzinger, incombait la mission d'exécuter un mouvement débordant, à petit rayon, sur les batteries du chemin du

Digitized by Google

centre et de relier, en outre, les deux colonnes principales d'attaque, descendit sans bruit dans un des profonds ravins dont les pentes, coupées et enchevêtrées, s'élèvent jusqu'au sommet de la chaîne. Presque en même temps, la colonne de droite s'engageait de même, sans avoir été aperçue, dans le chemin de l'ouest.

Au jour, le reste de la colonne de gauche vint se former, en position d'attente et bien en vue, dans l'angle des deux chemins de l'est et du centre, de manière à attirer sur elle toute l'attention de l'ennemi.

Les débuts du mouvement furent nécessairement lents, en raison des obstacles du sol et de la raideur des pentes; ils durent surtout le paraître aux Hovas, qui, dès l'apparition des éclaireurs du 3e bataillon d'Algérie (colonne intermédiaire), ouvrirent sur eux, hors de toute portée, un feu assez vif d'artillerie et de mousqueterie qui acheva de fixer le général en chef sur leur dispositif de défense.

Ce dispositif était d'apparence formidable; les 14 redoutes et batteries, déjà repérées la veille, furent reconnues presque toutes armées d'artillerie et l'on put aussi constater l'existence de plusieurs tranchées-abris, étagées, occupées par des tireurs armés de fusils.

Il était environ 7 h. 30, quand, du point de rassemblement de la colonne de gauche, le général en chef put apercevoir, déjà parvenue presque sur la crête de la montagne, à 6 kil. environ dans l'ouest du point culminant 1462, l'avant-garde du général Voyron, formée du bataillon malgache; ce bataillon, qui n'avait rencontré aucun obstacle sérieux, avait marché avec une rapidité surprenante, sans que l'ennemi eût paru se douter de son approche. Ne doutant plus, dès lors, d'un rapide succès, le général en chef prescrivit au général Metzinger de faire commencer l'attaque, contre les tranchées établies en travers de la piste centrale, par 3 compagnies du 1er bataillon du régiment d'Algérie; la 4e compagnie du même bataillon, sans sacs, dissimulant sa marche dans les ravins, devait, en même temps, essayer de déborder la première des batteries construites sur la piste de l'est.

Le général en chef prescrivit également d'appuyer ces mouvements et celui du 3e bataillon du régiment d'Algérie par le feu de l'artillerie; mais, ayant constaté, après quatre coups inutilement tirés, que les ouvrages ennemis étaient hors de portée, il fit cesser le feu et dirigea les batteries à la suite du 1er bataillon du régiment d'Algérie.

A ce moment, la 4e compagnie de ce bataillon abordait, par la gorge,

Digitized by Google

après une ascension des plus pénibles, la batterie inférieure de la piste de l'est; la trouvant évacuée, elle répétait l'essai qui avait réussi à Tsinainondry, en ouvrant des feux de salve, à 1.800 mètres, contre les ouvrages supérieurs. Quel a été le résultat de ces feux, qu'exécutait de front, en même temps, une autre compagnie du même bataillon? Il n'a pas été possible de le vérifier. Toujours est-il qu'ils coïncidèrent, presque immédiatement, avec une exode général des défenseurs de tous les ouvrages avancés, que menaçait, d'autre part, la marche, hardie et méthodique, du 3e bataillon d'Algérie vers la crête supérieure.

Brusquement, d'ailleurs (il était alors à peu près 8 h.), les Hovas venaient de prendre conscience du danger qui les menaçait vers l'ouest. Un détachement de 3 à 400 hommes d'infanterie envoyés de ce côté, venait de se heurter contre la tête du bataillon malgache, qui, suivant sa méthode ordinaire, poussa de l'avant presque sans tirer et les culbuta, en désordre, vers les ouvrages établis près du point culminant. Dès lors toute la défense, jusqu'aux ouvrages situés à 6 ou 7 kil. dans l'est, parut subitement désorganisée et, malgré l'habitude que nos troupes commençaient à prendre de la rapidité avec laquelle les Hovas rompent d'ordinaire le combat, elles eurent la profonde surprise de les voir abandonner complètement leurs formidables positions et battre en retraite de tous côtés.

La colonne de gauche n'avait plus, dès lors, à lutter que contre les difficultés matérielles de l'ascension; mais ces difficultés étaient telles que, bien que le feu eût entièrement cessé, il fallut aux hommes, cependant sans sacs des 1er et 3e bataillons du régiment d'Algérie, près d'une heure et demie pour atteindre, vers 11 h., le fortin de la cote 1462, qui constituait leur objectif.

Le bataillon malgache et la cavalerie suivis de près par le général Voyron, y étaient parvenus vers 9 h. et en avaient délogé les derniers défenseurs; puis, par une heureuse inspiration, le commandant du bataillon et le capitaine commandant le demi-escadron de cavalerie, s'étaient jetés sur les pentes sud de la chaîne, menant une poursuite très active aux 6.000 ou 7.000 Hovas, qui se précipitaient vers la vallée de l'Antoby, en quatre groupes principaux.

Malheureusement, la section d'artillerie de la colonne de droite, retardée par un très mauvais passage, n'avait pu suivre l'allure rapide des tirailleurs malgaches et dut renoncer à contribuer, par ses feux, à

Digitized by Google

la poursuite. Néanmoins, les Hovas écrasés par les feux de salve du bataillon d'avant-garde et par ceux de la cavalerie, puis, après la cessation du feu, poursuivis à coup de sabre par les cavaliers, rompirent tout ordre de retraite et laissèrent dans les ravins qui bordent la route une notable partie de leurs charges, notamment 3 canons Hotchkiss de 78 m/m, 4 affûts et plus de 30 caisses d'obus et de cartouches.

Au cours de ces diverses actions, qui ne nous coûtèrent pas un homme, nos troupes firent preuve d'un entrain et d'une vigueur dignes d'éloge. Le groupe du général Voyron, en particulier, parti le 15 de Mangasoavina, n'était arrivé que le 18, assez tard, à Kinadji, pour en repartir le 19 avant le jour. Il sut néanmoins mener à bien le mouvement tournant dont l'exécution lui avait été confiée, et l'on ne saurait douter qu'il fut le principal facteur du succès final.

D'un seul élan, les Hovas s'étaient enfuis jusque vers l'Ankarahara, à 45 kil. dans le sud et l'œil qui, du sommet des Ambohimenas, pouvait suivre jusqu'à ces hauteurs la trace de la piste malgache, n'apercevait plus, le 20 septembre, d'apparence d'ennemis dans toute cette vaste plaine. Néanmoins, malgré cette retraite désordonnée, l'ennemi, fidèle à sa tactique habituelle, avait encore incendié, en s'enfuyant, tons les lieux habités construits le long de la route. Cette destruction méthodique d'assez beaux villages indiquait que la résistance demeurait à l'ordre du jour dans les conseils du gouvernement hova.

Marche sur l'Ankarahara (21-22 septembre). — Dès le 19 au soir, le général en chef avait établi ses camps dans la plaine de Maharidaza, au pied sud des Ambohimenas, en les couvrant, en avant, par le bataillon malgache et la cavalerie, arrêtés au point où avait cessé la poursuite. Les convois rejoignirent le 20 et la marche fut reprise le 21, par le groupe d'avant-garde, constitué, pour cette seconde période, par le détachement que commandait le général Voyron. Quant au 2e échelon, formé du groupe du général Metzinger et du convoi général, il ne se mit en route que le 22, suivant le premier à une journée d'intervalle et suivi lui-même, à une journée d'intervalle également, par le 3e échelon (réserve), qui avait fait séjour, le 21, à Antanétibé.

L'avant-garde bivouaqua, le 21 septembre, à Talata, près d'Ankazobé, sur la ligne de faîte qui sépare les eaux de l'Antoby de celles de l'Andranobé et, le 22 septembre, sur les bords du versant septentrional de l'Ankarahara, dont elle gravit les pentes, le 23 septembre.

Digitized by Google

Pendant cette dernière marche, le bataillon malgache et le peloton de cavalerie, qui tenaient la tête, furent assaillis, à hauteur de Fihona, par le feu d'un groupe de Hovas, postés à mi-pente du massif. Ces troupes tournèrent vivement la position par la droite, pendant qu'une batterie se préparait à ouvrir le feu au premier ordre, ce qui suffit pour déterminer la retraite de l'ennemi. On sut, peu après, que ce parti formait les avant-postes d'un rassemblement important, campé sur le versant sud des monts Ankarahara et qui se retira, en même temps, vers le sud, pour s'établir sur le sommet et sur les pentes du mont Lohavohitra.

Le 23 au soir, le 1er échelon de la colonne légère établit son bivouac non loin du village de Fihaonana, au pied du Mahatsinje, à 8 kil. environ, à vol d'oiseau, du Lohavohitra. De ce bivouac, on distinguait nettement tous les mouvements des nombreux rassemblements ennemis, qui paraissaient vouloir prendre position et se fortifier dans ce massif aux pentes rocheuses et escarpées.

Opérations en Émyrne (24-26 septembre). — L'avant-garde de la colonne légère, en descendant de l'Ankarahara, avait pris pied en Émyrne, c'est-à-dire dans la région la mieux cultivée et la plus populeuse de l'île. Elle n'était plus, alors, qu'à 50 kil. environ de Tananarive, centre de la puissance hova; mais la guerre paraissait devoir changer de caractère.

L'ennemi, en battant en retraite dans cette zone supérieure, ne brûlait plus les centres habités. Les habitants, exclusivement hovas, fuyaient encore devant nos troupes; mais beaucoup semblaient se rejeter vers les flancs de la ligne de marche et les villages intacts, tous entourés de murs élevés et de fossés profonds, à bords escarpés, pouvaient offrir un abri à des partisans ennemis, disposés à se jeter, à l'improviste, sur nos convois. Ce n'étaient plus seulement des combats en ordre plus ou moins méthodique que la colonne légère aurait à livrer; elle aurait, aussi, à protéger ses longs convois contre les surprises et les attaques de flanc.

Ces considérations amenèrent le général en chef à faire serrer sur la tête les divers échelons de la colonne légère. Les convois s'étaient, d'ailleurs, allégés de plus de la moitié de leurs approvisionnements; une partie notable des mulets avait même été renvoyée vers l'arrière, ramenant à Mangasoavina les blessés légers et les malades ou éclopés

Digitized by Google

de la colonne. Il devenait, par suite, possible de faire marcher en un seul échelon l'avant-garde et le gros.

Le groupe du général Voyron fit, en conséquence, séjour, le 24, près de Fihaonana, pour y attendre le 2e échelon commandé par le général Metzinger. Il ne resta pas, cependant, inactif pendant cette journée.

Dans la matinée du 24, en effet, le général en chef dirigea deux reconnaissances, vers le massif du Lohavohitra et dans la direction de Babay, où les rassemblements ennemis, déjà signalés, paraissaient vouloir prendre position.

La 1re reconnaissance, effectuée par une compagnie de Haoussas, sous la conduite du capitaine Ditte, de l'état-major de la 2e brigade, fut accueillie par de nombreux coups de fusil, au moment où elle commençait à gravir les pentes de la montagne. La compagnie riposta immédiatement par des feux de salve bien réglés et put atteindre, sans perte, le sommet du Lohavohitra. Tous les rassemblements ennemis, parmi lesquels se trouvaient très probablement la plus grande partie des habitants des villages abandonnés, avaient déjà pris la fuite. Un détachement formant arrière-garde restait seul encore à portée de fusil des Haoussas, qui précipitèrent sa retraite par une série de feux de salve.

La 2e reconnaissance, qui contourna le pied de la montagne, dans la direction de la route à suivre, n'aperçut l'ennemi qu'à grande distance.

La région était donc libre et, le 25 au matin, les deux premiers échelons réunis reprirent leur marche en avant, suivis encore, à une journée d'intervalle, par l'échelon de réserve. Couverte par une compagnie de flanc-garde, qui longea, à mi-pente, le massif du Lohavohitra, cette marche s'effectua sans incidents.

A 1 h. du soir, la colonne établit son bivouac près du village d'Andavabary, au pied du piton de Babay. La cavalerie, qui, pendant la marche, avait formé la pointe d'avant-garde, ayant signalé un assez fort rassemblement ennemi à Sabotsy (à 4 kil. au sud) et sur les hauteurs situées à l'est et à l'ouest de ce village, le général en chef couvrit les bivouacs par de fortes grand'gardes qui furent établies sur un plateau allongé, dominant le camp de 50 mètres et qui le masquait entièrement aux vues des Hovas.

D'après le rapport de ces grand'gardes, l'ennemi occupa sa soirée à mettre la position qu'il occupait en état de défense, et à y construire des batteries et des tranchées.

Digitized by Google

Combats d'avant-garde de Sabotsy et d'Ambohipiara (26 septembre). — D'après les ordres du général en chef, la colonne devait continuer sa marche, le lendemain 26 septembre, dans les mêmes conditions que le 25, le groupe du général Metzinger en tête. L'objectif de la marche était d'atteindre la plaine située au nord-ouest du hameau d'Alakamisy et d'y camper le même soir.

La piste à suivre pour atteindre ce point a un profil très accidenté, Tout d'abord, elle se dirige droit sur le village de Sabotsy, dont il a été question plus haut; puis, à 1 kil. environ avant ce village, elle dévie vers l'est, en gravissant, à flanc de coteau, les pentes nord de l'Antanjombato, dont la croupe orientale domine, de 200 mètres environ, les rizières de la vallée de Manarano.

Après avoir descendu cette croupe, à flancs très escarpés, la piste traverse des rizières, puis s'élève de nouveau, pour gravir le versant septentrional du Fandrozana, qui domine, de 110 mètres environ, la plaine où devait camper la colonne. Cette plaine est fermée : au nord, par une ligne de crêtes, d'une hauteur moyenne de 200 mètres, qui s'étend vers l'est jusqu'au delà d'Ambohimanga; au sud, par une autre ligne de crêtes, de 150 mètres de relief environ, sur laquelle est construit le village d'Ambohipiara et qui se prolonge jusqu'au centre important d'Ambohidratimo; enfin, du côté de l'ouest, la plaine est limitée par une série de mamelons, d'une soixantaine de mètres de hauteur, sur l'un desquels se trouve le marché d'Alakamisy.

Conformément aux dispositions de l'ordre de mouvement pour la journée du 26, le groupe du général Metzinger marchait en tête, le 1er bataillon du régiment d'Algérie formant la tête d'avant-garde; venaient ensuite le 3e bataillon du même régiment, les 16e et 9e batteries et le 2e bataillon; puis le groupe entier du général Voyron. En raison de la très grande proximité de l'ennemi, la cavalerie marchait en arrière du bataillon de tête.

De l'emplacement des avant-postes où il s'était rendu dès 5 h. du matin, le général commandant l'avant-garde constata la présence de nombreux contingents ennemis sur les pentes de l'Antanjombato, dans le village de Sabotsy et jusque sur les crêtes rocheuses qui dominent ce village à l'ouest, et où se profilait un ouvrage avec embrasures.

Contrairement à son habitude, l'ennemi n'ouvrit pas le feu sur la pointe d'avant-garde au moment où elle déboucha en deçà de la ligne

Digitized by Google

des avant-postes. Ordre fut alors donné au bataillon tête d'avant-garde de gagner rapidement, en formation déployée et en échelons, un petit hameau situé à 600 mètres environ en avant du village de Sabotsy; à l'abri de ce couvert, il devait reconnaître le terrain et prendre ses dispositions d'attaque.

Les 2 premières compagnies arrivèrent au point désigné sans essuyer le feu de l'ennemi, qui n'était pourtant qu'à 400 ou 500 mètres de distance; mais, lorsque les 2 autres compagnies quittèrent la piste pour suivre la même direction, un coup de canon, parti de l'ouvrage dont il a été parlé plus haut, vint donner le signal d'un feu de mousqueterie très nourri, qui partit simultanément de toute la ligne de crêtes et de tous les rochers.

L'espace découvert qui séparait ces deux compagnies du hameau désigné fut franchi d'un bond, au pas gymnastique; les compagnies se déployèrent rapidement, ensuite, derrière les murs et ripostèrent, par des salves, au feu de l'ennemi, dont l'intensité allait croissant et qui blessa, presque immédiatement, six hommes du 1er bataillon du régiment d'Algérie, dont deux très grièvement.

Le général en chef, qui arrivait au hameau sur ces entrefaites, approuva les dispositions prises par le général Metzinger et fit prendre position aux batteries, dont les obus réduisirent bientôt au silence l'artillerie ennemie. Cependant, la fusillade, toujours très vive, ne pouvait se prolonger qu'à notre désavantage, puisque nous étions en partie à découvert vis-à-vis d'un ennemi posté et abrité. Ordre fut, alors, donné au commandant du 1er bataillon de lancer trois compagnies en avant, après leur avoir fait déposer les sacs, de façon à déblayer les abords de la position.

Ces compagnies exécutèrent vivement l'ordre, mais les Hovas n'attendirent pas l'assaut et s'enfuirent précipitamment, poursuivis par des feux de salve et des obus, les uns vers le sud, derrière le village de Sabotsy, les autres vers l'est, par la piste même que devait suivre la colonne. (Il était alors 6 h. 30.)

Le 1er bataillon et la cavalerie s'attachèrent aux premiers; ils les poursuivirent par Sabotsy jusqu'à Soavinimerina, les dispersèrent complètement et en rejetèrent le plus grand nombre sur la rive gauche de l'Ikopa. Le 3e bataillon du régiment d'Algérie fut lancé à la poursuite des seconds; mais, malgré sa diligence, il n'arriva sur l'Antanjombato que pour voir

Digitized by Google

les fuyards déjà parvenus de l'autre côté des rizières du Manarano, à peu près hors de portée de ses fusils. Heureusement, la 16e batterie, qui avait suivi le mouvement, put ouvrir le feu sur les groupes qui gravissaient les premières pentes du Fandrozana et acheva leur dispersion.

La marche générale fut reprise à 7 h. 30, le 3e bataillon d'Algérie en tête, suivi par les 2 batteries, le 2e bataillon du même régiment et le groupe du général Voyron. Après avoir traversé, non sans peine, les rizières du Manarano, la colonne s'engagea sur la piste qui serpente le long du versant nord du Fandrozana. Arrivée au sommet de cette hauteur, la pointe d'avant-garde fut saluée par une décharge. Le gros de l'avant-garde pressa le pas; dès qu'elle atteignit la crête, elle vit fuir à ses pieds 300 à 400 traînards hovas, auxquels ses feux de salve, à très bonne portée (400 à 600 m.), firent éprouver des pertes sensibles.

La descente du Fandrozana s'opéra sans incidents; mais, en arrivant à hauteur de Tsimahandry, la tête de colonne fut accueillie par le feu, très bien repéré, de 3 pièces d'artillerie en position sur les hauteurs d'Ambohipiara. Un obus, tombant sur une compagnie du 2e bataillon du régiment d'Algérie, tua net un caporal.

Mais les 2 batteries d'avant-garde prirent aussitôt position et ouvrirent le feu contre les hauteurs d'Ambohipiara, tandis que le 3e bataillon du régiment d'Algérie, ayant déposé ses sacs, se mettait en mouvement pour les aborder directement, et que le 2e bataillon du même régiment s'apprêtait à les tourner par l'est.

D'autre part, le 1er bataillon du régiment d'Algérie, revenant au canon, par la route de Soavinimerina, commençait à déboucher sur les derrières de la position de l'ennemi, et le groupe du général Voyron, descendu du Fandrozana, se massait à hauteur de Tsimahandry. C'était plus qu'il n'en fallait pour démoraliser l'ennemi, qui ne tarda pas à abandonner ses positions, bientôt occupées par les 2e et 3e bataillons du régiment d'Algérie.

A 3 h. du soir, la colonne dressait ses tentes dans la plaine indiquée la veille par le général en chef, à l'ouest du village de Tsimahandry. Quant aux avant-postes, ils prirent position à Ambohipiara, sur la crête d'Alakamisy et sur un des pitons de la crête qui limite la plaine du côté nord.

Les trois combats successifs qu'avait eu à livrer l'avant-garde dans

Digitized by Google

cette fatiguante journée, nous avaient coûté 1 caporal tué, 7 hommes blessés (dont 2 très grièvement) et 7 disparus.

Le 27, la colonne fit séjour au camp de Tsimahandry. Cet arrêt s'imposait pour donner un repos indispensable aux troupes des deux groupes principaux et pour permettre au 3e échelon (colonel de Lorme) de rejoindre les deux premiers, de façon que la colonne fût complètement concentrée pour attaquer l'ennemi dans ses derniers retranchements. Cette concentration de tous les éléments s'imposait d'une façon d'autant plus impérieuse que la colonne légère n'était plus, alors, qu'à 20 kil., à vol d'oiseau, de la capitale de l'Emyrne, qu'on apercevait distinctement des hauteurs d'Ambohipiara, mais dont la séparait la vaste plaine de rizières dont il a été parlé plus haut.

Dans ces conditions, attaquer Tananarive par le nord-ouest, suivant la direction générale de la ligne de marche, devait entraîner non seulement l'obligation de s'ouvrir à grand'peine un passage à travers les champs profondément défoncés et les digues qui les séparent, mais encore aurait pour conséquence d'obliger la colonne à défiler, en formation très mince, sous le feu de hauteurs isolées qu'occupait l'ennemi, à franchir le Mamba, affluent de l'Ikopa, près de son confluent, où il est large et très profond, enfin, à attaquer la place de bas en haut, avec une différence de niveau de plus de 150 mètres et sans qu'on pût disposer d'aucun emplacement favorable pour l'artillerie.

Ces considérations, qui préoccupaient de longue date le général commandant en chef, le déterminèrent à décrire autour de Tananarive, un grand arc de cercle, pour attaquer la place par l'est et le nord-est. malgré les difficultés que devait présenter une pareille marche de flanc, exécutée presque en vue et sous le feu de l'ennemi.

Le 27, dans la soirée, le 3e échelon rallia les deux autres groupes. Il fut immédiatement disloqué; le 3e bataillon du 200e fut rattaché au groupe du général Metzinger et le bataillon mixte de la marine à celui du général Voyron, ce qui permit de reconstituer séance tenante, le bataillon de Haoussas et le 3e bataillon d'infanterie de marine. Le colonel Bouguié, commandant du 13e régiment de cette arme, eut, ainsi, sous ses ordres le bataillon malgache et le 1er bataillon de son régiment, tandis que le colonel de Lorme commandait le 3e bataillon du même régiment et le bataillon haoussa.

Dans la matinée de ce même jour, le général commandant en chef

Digitized by Google

avait fait reconnaître par une compagnie du bataillon malgache, sous la direction d'un officier du service des renseignements (capitaine Martinie), qu'accompagnait un officier du génie, le sentier qui conduit à Ambohimanga, en suivant le pied des crêtes qui ferment la plaine au nord et en passant par Alakamisy, Fiakarana et Ambohidava, pour aboutir à Imerimandroso. Dans cette reconnaissance, la compagnie n'avait rencontré aucune troupe hova et la piste avait été reconnue à peu près muletière sur tout son parcours.

Combat d'arrière-garde, à Alakamisy (28 septembre). — Le général en chef s'étant décidé, comme il a déjà été dit, à tourner Tananarive par le nord et par l'est, le grand mouvement circulaire que comportait cette marche commença le 28 à la pointe du jour.

Une flanc-garde, composée du 3e bataillon du régiment d'artillerie et de la 16e batterie, sous les ordres du colonel Oudry, prit position sur les hauteurs d'Alakamisy, pour couvrir la colonne pendant sa marche; en outre, le 1er bataillon du régiment d'Algérie fut chargé de l'escorte immédiate du convoi et laissa à l'arrière-garde ses 1re et 2e compagnies.

L'avant-garde et le gros de la colonne arrivèrent sans incident, vers midi, à l'emplacement fixé pour le bivouac, à 3 kil. environ dans le sud-ouest d'Ambohimanga. Quant au convoi, dont la marche s'effectua d'abord tranquillement, il se vit, peu à peu, vers une heure de l'après-midi, serré par l'ennemi qui s'était insensiblement rapproché de l'arrière-garde, par petits groupes et bientôt, de toutes les crêtes, de tous les murs de villages, partirent de nombreux coups de fusil, qui obligèrent les deux compagnies d'arrière-garde à s'arrêter et à faire face.

Les Hovas parurent, d'abord, battre en retraite, mais ils revinrent bientôt à la charge derrière les 2 compagnies, qui durent se retirer par échelons; l'ennemi devint alors plus pressant, blessa six de nos hommes et chercha à gagner les flancs du convoi et du troupeau. Les 2 compagnies, dont les mouvements se trouvaient ralentis par la nécessité d'enlever les blessés et quelques traînards laissés par le convoi, se trouvèrent, un moment, presque enveloppées, et leur situation s'aggravait du fait qu'il ne leur restait plus qu'une petite quantité de cartouches.

A ce moment, une cinquantaine de conducteurs sénégalais du convoi et, bientôt après, le colonel Oudry, avec le 3e bataillon du régiment d'Algérie, arrivèrent à l'aide des compagnies d'arrière-garde, et l'intervention de ces nouveaux éléments, très vigoureusement conduits, réta-

Digitized by Google

blit promptement le combat. L'arrière-garde et le convoi dégagés reprirent aussitôt leur marche; mais l'arrière-garde ne put atteindre le bivouac qu'à 8 h. du soir.

La troupe ennemie qui avait poussé, contre nos derrières, cette vigoureuse attaque, était commandée par Rainianzalahy et comprenait environ 2.000 hommes. Cette troupe se maintint sur nos derrières et ne cessa, depuis lors, de nous inquiéter, jusqu'à la prise de Tananarive. Néanmoins, la nuit fut calme et, le 29, au lever du jour, la colonne reprit sa marche contre Tananarive.

Combats de Sabotsy-Amboniloha (29 septembre). — Dès qu'elle approcha de Lazaina, la colonne se heurta contre une partie de la garnison de la capitale. Quelques feux de salve suffirent, d'abord, à tenir l'ennemi à distance; mais, lorsque la tête d'avant-garde, formée du peloton de cavalerie, du 2e bataillon du régiment d'Algérie et de la 11e compagnie du génie, déboucha sur la place du village de Sabotsy, elle fut accueillie par une vive fusillade et par une canonnade, qui lui blessèrent 1 officier et 3 hommes.

Le bataillon se déploya immédiatement et gagna, sur son flanc droit, le hameau de Nametana, qu'il occupa, pendant que le 3e bataillon du 200e, qui formait la tête du gros, appuyait à gauche, de façon à déborder l'aile droite de l'ennemi et attendit, pour s'engager davantage, que l'artillerie eût pris position.

Les Hovas ayant alors battu en retraite sans attendre l'attaque, le général en chef, pour dégager les abords du village d'Ilafy, lança en avant jusque vers Amboniloha, 2 compagnies de tirailleurs malgaches et 2 compagnies du 1er bataillon d'infanterie de marine, avec une section d'artillerie, sous les ordres du commandant Borbal-Combret. Après une assez vive fusillade, qui ne nous coûta qu'un homme blessé, la colonne, restée maîtresse du terrain, put, vers midi, s'établir au bivouac, au point prévu par l'ordre de mouvement, dans une dépression de terrain au sud-ouest du village d'Ilafy, à 8 kil., à vol d'oiseau, du palais de la reine.

La dépression où le camp était établi est limitée : au nord et à l'est, par une ligne de crêtes, d'une hauteur de 150 mètres environ, jalonnée par les villages d'Ilafy et d'Ambohibé; au sud, par une série de mamelons d'une trentaine de mètres de relief, sur lesquels sont construits les villages de Mandrosoa et d'Ambatofotsy; à l'ouest, enfin, par des

Digitized by Google

collines de 60 mètres environ de hauteur, qui se raccordent vers Ambatofotsy, aux collines du sud. Les villages d'Ambohitrarahaba et d'Amboniloha, dont il a déjà été question, occupent une longue croupe qui descend de ces dernières collines dans la direction de l'ouest.

(A suivre.)

HONGRIE

L'EXPOSITION DU MILLÉNAIRE

Il faudrait un volume pour rendre compte de l'exposition nationale organisée à Budapest pour fêter le millième anniversaire de l'établissement des Hongrois dans les grandes plaines de la Pannonie. Déjà la *Revue Française* a parlé (1) de cette exposition qui va se clore le 31 octobre; mais il est utile de revenir sur un si vaste sujet et d'en saisir quelques parties plus particulièrement intéressantes, comme celle qui concerne la Bosnie et l'Herzégovine, les deux provinces occupées par l'Autriche-Hongrie depuis le traité de Berlin (1878), et que les lecteurs de la *Revue* connaissent d'ancienne date (2).

LA BOSNIE ET L'HERZÉGOVINE

Ces deux provinces, qui ont une superficie de 51.110 kil. carrés, c'est-à-dire un quart en plus de la Suisse, ne renferment guère que la moitié de la population de celle-ci, car elles ne comptent que 1 million 588.000 habitants. Elles ont, dans la monarchie austro-hongroise, une situation particulière, car elles ne relèvent pas davantage de Vienne que de Pest. Dans les premiers temps de l'occupation, ni la Hongrie ni l'Autriche ne désiraient voir les deux provinces augmenter, soit leurs dépenses, soit leur population slave. C'est alors qu'on prit un moyen terme : l'administration de la Bosnie fut confiée au ministre des finances communes de la monarchie et son budget fut soumis aux Délégations chargées de voter les dépenses communes aux pays cis et transleithan. C'est presque aussitôt après l'occupation que M. de Kallay,

---

(1) Voir *Rev. Fr.*, août 1896, p. 483.

(2) Voir notamment *Rev. Fr.*, juil., août 1885 : *Six années d'occupation austro-hongroise.*

Digitized by Google

ministre des finances communes, prit en mains les affaires de Bosnie et, grâce à ses hautes capacités ainsi qu'à la continuité de vues qui résulte d'une même direction imprimée pendant de longues années, les deux provinces ont accompli des progrès remarquables. Ce n'est pas à dire que tous les vœux des Bosniaques soient remplis, mais il est incontestable que depuis 18 années une paix profonde règne dans le pays et que le commerce et l'industrie y ont pris un essor considérable. Aussi, pour n'envisager que le point de vue matériel, les Bosniaques jouissent-ils d'une tranquillité et d'un bien-être qu'ils ne connaissaient pas depuis bien longtemps.

La situation particulière de la Bosnie explique sa participation à l'exposition nationale hongroise. Cette participation s'est faite dans de très bonnes conditions et, à voir les nombreux produits exposés, leur importance, leur bonne qualité, on est surpris de voir quel parti les Bosniaques ont pu tirer de l'aurore de leur liberté. Cette surprise est moindre cependant pour celui qui a visité cette petite Suisse avec ses plaines fertiles, ses riants coteaux et ses riches forêts — qui ne couvrent pas moins de 2.708.595 hectares — et qui sait que le sol est prêt à livrer ses trésors à ceux qui se donneront la peine de les récolter.

L'exposition bosniaque est répartie entre cinq bâtiments. Le principal, qui renferme l'ensemble des produits des deux provinces, est situé sur la grande artère qui traverse l'exposition. C'est une grande construction de style oriental, avec ses arcades mauresques et ses petites boutiques de marchands formant bazar. En arrière de ce palais de l'industrie bosniaque, qui ne mesure pas moins de 73 mètres de façade, se trouvent quatre petites constructions : un pavillon des chemins de fer, un pavillon forestier où se trouvent de superbes spécimens de la production arborifère et des échantillons des variétés fort abondantes de gibier, une maison bosniaque et un café bosniaque.

« La façade du palais de l'industrie est occupée par 13 boutiques dans lesquelles des industriels de Bosnie et d'Herzégovine exercent leur métier et vendent leurs produits, confectionnés sous les yeux d'un public toujours extrêmement nombreux. On y voit le coutelier (bitchakdjia) de Foca, un chaudronnier (bakardjia), un graveur de Bugojno (pirimadjia), un ouvrier en filigrane, et d'autres artisans, tous des maîtres dans leur spécialité. Dans un magasin d'antiquités on trouve des armes, des harnais et selles, des costumes d'Orient. Plus loin ce

Digitized by Google

sont des cordonniers, des bottiers et des tailleurs qui coupent et apprêtent *coram publico* des objets d'habillement comme on les porte là-bas. Les ouvriers des écoles professionnelles pratiques, entretenues par l'État, confectionnent leurs articles de luxe gravés, damasquinés, repoussés, dont certaines spécialités que l'on ne confectionne qu'en Perse et dans les villes espagnoles qui ont conservé les traditions mauresques. Dans d'autres magasins on vend des poteries et des objets en bois sculptés ainsi que les vues des régions les plus pittoresques de la Bosnie.

L'intérieur du palais n'est pas moins intéressante. L'exposition des forges de Vares, des charbonnages de Kreka, des aciéries de Zenica, des usines de clouterie de Sarajevo est imposante. Dans l'aile droite nous voyons des piles de volumes sortis de l'imprimerie nationale, et toute une série de cabinets remplis de spécialités extrêmement curieuses du domaine des arts industriels, spécialités qui dénotent les aptitudes extraordinaires de la population bosniaque. Les usines de la Bosnie exposent également leurs produits (ammoniac, soude, liqueurs, savons, alcools, conserves alimentaires, bougies, papier, sucre, etc.).

Au milieu se trouve l'exposition des nombreuses écoles primaires, secondaires et professionnelles et celle des ponts et chaussées. Nous y remarquons une belle carte qui fait ressortir (en distinguant les anciennes et les nouvelles constructions) la transformation radicale qui s'est opérée depuis une vingtaine d'années dans la ville de Sarajevo ».

Une maquette d'assez grande échelle représente le futur hôtel-de-ville de la capitale de la Bosnie qui, à l'extérieur, aura l'aspect d'un véritable palais oriental.

La section agricole n'est pas une des parties les moins intéressantes de l'exposition bosniaque; elle met en relief les produits du sol, aussi variés que nombreux, qui permettent de juger la richesse agricole du pays. Variés, ces produits le sont en effet, car ils diffèrent singulièrement selon qu'ils proviennent de la grande plaine de la Save, des coteaux de l'intérieur de la Bosnie ou des régions pierreuses et brûlantes de l'Herzégovine. Grâce à de très nombreuses cartes coloriées indiquant la région et la proportion de rendement de tous les grands produits agricoles, il est facile de se rendre compte de la richesse du sol et de la nature des produits de chacun des districts de la Bosnie et de l'Herzégovine.

Digitized by Google

C'est ainsi que le froment, l'avoine, le maïs, le millet proviennent surtout de la Croatie turque ou bosniaque, de la Possavina (vallée de la Save) et des districts de Dervent et Doboj. Ils ne sont guère produits par les régions assez arides qui avoisinent la Dalmatie et le Monténégro. Le seigle, au contraire, domine le long de la Croatie et du Monténégro. L'orge pousse un peu partout, mais sa culture est surtout répandue dans les districts herzégoviniens, de la frontière de Novi-Bazar à la limite de la Dalmatie. La rave, produit essentiellement local, ne se trouve que sur les bords de la Save et a son centre de culture dans le district de Dervent.

La vigne est surtout cultivée dans le district de Mostar, en Herzégovine, et quelque peu dans le nord de la Bosnie, près de Dervent et de Banjalouka. Le tabac ne se récolte qu'en Herzégovine, dans les districts de Mostar, Trebinjé principalement, près de Foca, sur la frontière du sandjak de Novi-Bazar. Ces deux cultures sont à peu près les seules qui conviennent au sol rocailleux mais bien exposé de l'Herzégovine.

Enfin il est un produit tout à fait spécial mais très répandu et très connu qui se récolte dans la partie septentrionale de la Bosnie : ce sont les prunes avec lesquelles on fait les pruneaux et cette eau de vie douce et légèrement sucrée qui porte le nom de slivovitz.

C'est dans la Possavina, et particulièrement dans les districts de Bjelina et de Tuzla, que les prunes se rencontrent en grande abondance. La Serbie en fait aussi une ample récolte. Bien préparés et conservés les pruneaux de Bosnie se trouvent sur tous les grands marchés d'Europe et même en Amérique. Depuis quelques années l'introduction d'un mode français de séchage des prunes en les passant au four, a donné les meilleurs résultats et a permis d'élever d'une manière sensible le rendement en quantité aussi bien qu'en qualité.

Sous le rapport de l'élevage du bétail il faut aussi envisager les ressources et situation des divers districts des deux provinces occupées.

Les bêtes à cornes sont répandues un peu partout. Il en est de même pour les moutons; cependant on constate la plus grande abondance de ceux-ci sur les terrains maigres de l'Herzégovine notamment dans e district de Mostar et le long de la frontière dalmate.

Les chevaux se rencontrent dans tous les districts mais principalement à Serajevo et Bjelina. Les mulets, les chèvres et les ânes, hôtes préférés des pays pauvres, sont, pour le plus grand nombre en Herzé-

Digitized by Google

govine et surtout sur la frontière du Monténégro. Quant aux porcs, ils abondent dans la Possavina où le maïs est un des éléments importants de leur alimentation.

Comme l'agriculture, l'élevage se développe d'une façon appréciable, et l'établissement de fermes modèles, fait depuis peu d'années par le gouvernement, ne peut que stimuler les indigènes encore bien en retard sous divers rapports.

La maison bosniaque, qui complète l'exposition de la section de Bosnie, représente l'intérieur d'un grand propriétaire bosniaque avec ses dispositions d'appartement, son mobilier, son ornementation et, en particulier, des tapisseries d'un genre fort original. Les chambres sont garnies de nombreux mannequins qui représentent les costumes très caractéristiques de la population catholique, orthodoxe et musulmane des deux provinces. C'est là un véritable petit musée ethnographique.

Afin de donner plus de vie à ce petit coin de la Bosnie, on a installé au rez-de-chaussée un véritable atelier de tissage, et de broderie où des jeunes filles du pays, en costume, façonnent sous les yeux du public des étoffes et des tapis fort estimés.

En terminant, faisons remarquer que dans la section de Bosnie presque toutes les inscriptions et légendes sont en 4 langues (dont le français), ce qui rend bien autrement fructueuse la visite du touriste ignorant de la langue magyare. C'est là sans doute un effet de la situation politique spéciale des deux provinces et ce qui les distingue, dans l'exposition, des autres sections où les inscriptions et notices sont à peu près exclusivement en magyare, langue officielle de tout le royaume de Hongrie.

Gabriel Vasco.

LA COLONISATION DE LA SIBÉRIE

Au mois de septembre 1895, Omsk, à 743 verstes de Tcheliabinsk, tête de ligne du transsibérien, a vu arriver le premier train venant directement de la Russie d'Europe. Cette année, la voie ferrée sera poussée jusqu'à Krasnoiarsk, à 2.100 verstes de Tcheliabinsk. Les grands ponts en fer qui traversent le Tobol, l'Ichim, l'Irtych, et l'Obi ne seront prêts que vers fin de l'année prochaine, autant par suite des difficultés

Digitized by Google

techniques de ces travaux, que par l'éloignement des usines métallurgiques qui sont chargées de leur exécution. Mais, d'ici là, on établira sur ces fleuves des ponts en bois, provisoires, qu'on démontera, au printemps et en automne, à l'époque des grands charriages de glace.

Comme on voit, la construction des chemins de fer de Sibérie marche si rapidement qu'on peut être certain qu'ils seront achevés bien avant l'époque primitivement indiquée. D'ailleurs, les événements dont l'Extrême Orient vient d'être le théâtre et qui, indubitablement, auront pour conséquence une évolution radicale dans l'organisme chinois, font un devoir impérieux à la Russie de hâter, autant que possible, l'établissement de son réseau transsibérien. Soit que la dislocation et le morcellement de la Chine donnent raison aux prévisions émises par lord Elgin en 1860; soit que la race jaune, entraînée par le Japon — vexé de s'être vu frustré du fruit de ses victoires par l'intervention des puissances occidentales — se rue contre l'Europe, il importe, au plus haut degré, à la Russie, d'être en mesure de porter, à un moment donné, tout le poids de ses forces sur les rives de l'Amour.

Mais, ce n'est pas tout que de lancer à travers les steppes et les forêts de l'immense territoire sibérien des voies ferrées qui le relieront à l'Oural et à la Russie d'Europe. S'étendant du 56° 15′ longitude est au 172° 4′ longitude ouest et du 42° 20′ au 77° 36′ nord, la Sibérie, pour une superficie de 12.757.864 kilomètres, ne compte que 6.215.000 habitants. La population y est donc très clairsemée et l'industrie qui, on peut le dire, va en raison de la densité des habitants, est encore dans la première phase de son développement. Ainsi que le faisait ressortir, en 1883, le rapport du ministre des finances, M. Witte. adressé au tsar Alexandre III, il est indispensable, pour que la construction du transsibérien donne les résultats féconds qu'on est en droit d'en attendre, de prendre, dès à présent, des mesures pratiques afin de peupler les espaces que les nouvelles lignes traverseront.

Dans cet ordre d'idées, le gouvernement russe, avec la science méthodique qui a toujours guidé ses procédés de colonisation s'est tracé le programme suivant. Pourvoir au peuplement des territoires agricoles, problème qui, indépendamment de son intérêt économique, répond à une nécessité militaire — l'agriculture fournissant les meilleurs soldats — et, pour cela, mettre des terres à la disposition des paysans de la Russie d'Europe qui, actuellement, en sont dépourvus.

Digitized by Google

Une décision du conseil de l'Empire, en date du 3 juin 1895 a ordonné de coloniser la zone frontière de la province de l'Amour au moyen d'une émigration de Cosaques. Ceux-ci, on le sait, forment une population à la fois agricole et militaire, qui — après avoir joué, dans le monde slave, un rôle qui, à un moment fut, on peut le dire, prépondérant — a fourni à la Russie un de ses éléments d'action les plus énergiques. Ce sont eux qui, à la fin du XVIe siècle, ont conquis la Sibérie pour les tsars de Moscovie et on leur doit la consolidation du pouvoir russe sur bien des points des frontières de l'Empire. Il s'agit maintenant de leur ouvrir une nouvelle arène, en provoquant leur émigration en Extrême Orient. L'instant est bien choisi, car dans les pays habités par les Cosaques la terre commence à ne plus suffire à la population dont le nombre va toujours croissant. L'émigration est devenue une nécessité et il convient de la diriger sur les contrées qui en ont le plus besoin. Un millier de familles sont parties, dernièrement, pour l'Oussouri et ce premier convoi n'est que le commencement de l'exode du trop-plein de la population cosaque.

Toutefois, ce n'est pas seulement par l'envoi de Cosaques ou de paysans que la colonisation de la Sibérie pourra s'effectuer de façon avantageuse, autant pour les émigrants que pour le gouvernement. Jusqu'ici l'État n'avait eu d'autre but que de peupler la Sibérie d'éléments capables d'assurer sa conservation à l'Empire, en tenant en échec les peuplades autochtones et en protégeant la frontière contre les empiètements des voisins. Ce qui manquait, c'était une classe supérieure indigène. La population russe de la Sibérie était composée de paysans, d'ouvriers, de marchands, peu aptes à participer à l'administration locale.

Cet état de choses ne pouvait durer dans une des plus vastes contrées du monde qui a son système orographique et hydrographique spécial, sa flore et sa faune particulières, ses steppes, ses chaînes de montagnes, ses mers et qui pourrait assurer l'existence de millions d'habitants. La société ne se composait que de deux classes : la classe rurale et la classe marchande. La noblesse terrienne y faisait absolument défaut et elle seule serait capable d'aider le gouvernement à administrer la contrée.

On sait quels services rendent, dans les provinces de la Russie d'Europe, les zemtsvos, assemblées analogues aux conseils généraux fran-

Digitized by Google

çais, qui se composent de grands propriétaires. L'introduction d'institutions semblables en Sibérie est, actuellement, impossible, vu l'absence des éléments nécessaires. Aussi, l'idée de la constitution d'une grande propriété foncière, au moyen de la distribution de terres à des gentilshommes, est-elle vivement soutenue par une importante partie de la presse. Dans la situation actuelle des choses en Russie, dans l'état de l'opinion publique, c'est la classe de la noblesse qui doit avoir la prééminence et c'est d'elle qu'on doit attendre le progrès à réaliser dans les diverses branches de l'agriculture et du commerce. C'est pourquoi ceux-là ont raison qui demandent que, dans l'attribution des terres du domaine de la couronne en Sibérie, on fasse une large part à des nobles qui prendraient l'engagement de résider dans leurs domaines.

Non seulement ces gentilshommes formeraient une classe dirigeante, qui deviendrait un moyen précieux d'arriver à l'administration du pays par lui-même, mais ils contribueraient à balancer l'influence des immigrants orientaux dont le nombre augmente chaque année. Parmi ces derniers, les plus nombreux sont les Coréens. Depuis l'époque où la Corée, vers le milieu du siècle, est devenue limitrophe de la Russie, le chiffre des Coréens passant sous la sujétion russe n'a cessé de croître dans des proportions considérables. Le premier village coréen, proprement dit, fut fondé dans l'Oussouri méridional en 1863. Quatre ans après, deux autres villages s'élevaient dans la même région. En 1869, une famine qui désola la Corée amena un flots d'émigrants que les autorités des deux pays ne purent contenir. Près de 5.000 Coréens parvinrent à déjouer la surveillance des gardes-frontière et à se réfugier sur le territoire russe.

Ce mouvement n'a pas cessé depuis, malgré le danger de mort auquel s'exposent les émigrants, que les autorités coréennes de la frontière pourchassent comme des bêtes fauves et massacrent sans pitié. Aussi, ceux qui échappent et réussissent à gagner la Sibérie arrivent-ils, généralement, dans un état de dénûment pitoyable. Les autorités russes ne peuvent, par humanité, repousser ces malheureux, et elles sont obligées de les installer dans le pays en leur fournissant les ressources nécessaires. Heureusement, les Coréens sont des gens honnêtes, sobres, travailleurs infatigables, agriculteurs excellents, qui savent faire fructifier la terre sur laquelle ils s'établissent. En outre, ils ont une faculté d'assimilation bien plus grande que celle des autres races orientales de

Digitized by Google

la contrée, nomades pour ne pas dire vagabondes. Les Coréens quittent leur pays parce qu'ils ne peuvent y vivre et considèrent la Russie comme une terre promise. Aujourd'hui, l'Oussouri méridional a été, en grande partie, colonisé par les Coréens et il a fallu diriger l'émigration sur la province de l'Amour.

Les éléments ne manqueront donc pas pour la colonisation de la Sibérie, et le transsibérien ne pourra qu'en favoriser le développement. Grâce aux mesures déjà prises par le gouvernement et à celles qui en seront la conséquence logique, on peut s'attendre à ce que, d'ici une vingtaine d'années, s'opère une transformation radicale dans les conditions économiques et sociales d'un pays dont les progrès viendront accroître la puissance de la Russie, non seulement pour son propre profit, mais pour la sécurité de l'Europe.

La Russie, en effet, il ne faut pas l'oublier, est le champion de la civilisation européenne dans l'Extrême Orient. C'est elle qui, le jour qu'un nouveau Timour-Leng lancerait les hordes célestiales sur l'Occident, serait l'avant-garde de l'Europe contre le péril jaune.

NANSEN ET SA RENCONTRE AVEC JACKSON

Un des épisodes les plus caractéristiques de l'aventureuse expédition de Nansen, est celui de sa rencontre avec Jackson, qui devait ramener sain et sauf le hardi nautonnier des solitudes boréales dans lesquelles il errait. Voici comment le *Morgenbladet*, de Christiania, raconte l'arrivée de Nansen en Norvège et sa découverte par l'expédition Jackson :

« Nansen est arrivé à bord du bateau de plaisance le *Oterio*, à Tromsoë, le 21 août, à 4 heures de l'après-midi, ayant avec lui les instruments qui lui ont servi dans son aventureuse expédition. On y voit deux « mayakker » ou petits bateaux à fond plat dont l'un est fabriqué par Nansen lui-même. Ce sont des morceaux de bambou complètement recouverts de toile cirée et goudronnés pour les rendre imperméables. Leur poids est de 8 à 10 kilos et leur longueur de 6 mètres.

Ces « mayakker » ont encore dans leurs flancs les oreillers ou sacs noirs et gras, sur lesquels les voyageurs dormaient ; une casserole, des

Digitized by Google

patins en bois (ski), des courroies en peau d'ours pour tirer ces mayakker qui forment traîneau sur la glace, des fusils et d'autres objets.

La casserole, qui est très primitive, contient encore un restant de soupe bouillie, composée de viande de phoque, de farine de maïs et d'eau salée, ce sont les restes du dernier repas des deux Norvégiens, quand, le 17 juin, ils ont été rejoints par l'expédition Jackson.

Ce jour-là, au matin, Nansen s'était levé de bonne heure, car c'était son tour de préparer le repas, tandis que Johansen dormait encore dans la hutte construite avec leurs bateaux et leurs voiles. A ce moment. Nansen entendit des aboiements éloignés de chiens. Il avertit aussitôt son compagnon de ce fait qui impliquait la présence d'étrangers non loin d'eux. Tout bruit ayant cessé, il fut décidé qu'après le repas, Nansen irait à la découverte pour s'assurer de la réalité de ce qu'il avait entendu.

Il venait à peine de partir que Johansen resté seul, à son tour entendit des aboiements. Il ne douta plus. Il y avait des étrangers sur leur terre. On peut se figurer sa stupéfaction et son émotion après quinze mois d'isolement et de fatigue dans les glaces.

Surmontant sa joie, il se hâta de planter dans la glace un bambou portant une chemise, qui devait servir de signal pour Nansen ou pour les étrangers. Il doutait de son efficacité, car le bâton peu élevé et les amoncellements de glace le masquaient.

Il attendit trois heures. Il aperçut alors au loin un homme qu'il jugea n'être point Nansen, car il était armé d'un fusil long et Nansen n'avait qu'un fusil au contraire très court. Il hissa aussitôt un drapeau norvégien à côté du premier signal. L'inconnu s'approcha ; et comme on peut le croire, l'entrevue fut cordiale bien qu'ils ne parlassent pas la même langue.

Ce voyageur était M. Schild de l'expédition Jackson. Peu d'instants après arrivèrent M. Armstage, le second du vaisseau, avec le botaniste Fischer, le docteur Ruttiz, et un Finlandais, Blomquist. Le docteur parlait l'allemand, langue connue de Johansen, de sorte qu'il leur fut facile d'échanger leurs impressions.

Mais il fut difficile à Johansen de pouvoir sur le moment répondre à toutes les questions qui lui furent posées. Le second versa un verre de porto à Johansen et pendant que tous se découvraient devant le drapeau norvégien, un « hourrah » neuf fois répété retentit dans les solitudes des glacées de la terre de François-Joseph.

Digitized by Google

Les nouveaux venus ne furent pas peu surpris lorsqu'ils connurent le projet formé par Nansen et son compagnon de retourner au Spitzberg par les glaces. Ces derniers avaient, le jour précédent, chassé et tué plusieurs oiseaux sauvages dont les dépouilles furent emportées par les marins anglais comme souvenir de leur rencontre. Ceux-ci rassemblèrent les objets de l'expédition et les emportèrent vers leur campement, empêchant Johansen de toucher à quoi que ce soit, de sorte que ce dernier put marcher sans fardeau comme il ne l'avait pas fait pendant de si longs mois.

Bientôt on retrouvait le campement ami composé de cinq huttes dont une grande, et le capitaine Jackson occupé à photographier Nansen qui était arrivé à rejoindre ses nouveaux amis.

Se faire une idée de la tournure de nos deux explorateurs est impossible. Ils avaient tous les deux la barbe longue de trente centimètres, les cheveux tombant sur les épaules; de se laver, il n'en avait pas été question depuis quinze mois. Leurs vêtements, composés d'une peau d'ours, étaient graisseux et imprégnés du sang des animaux qui leur avait fourni leur nourriture. »

Ces deux sauvages d'aspect étaient cependant deux civilisés dont les noms survivront à travers les siècles à côté de ceux des grands explorateurs polaires.

EXPLORATEURS ET VOYAGEURS

Le capitaine *M.-P. Deasy*, du 16e lanciers de la reine, a quitté l'Angleterre pour effectuer un voyage à travers le Tibet, de l'Ouest à l'Est. Il se propose de jeter, en route, de petites boîtes de fer-blanc contenant des notices en anglais et en français sur parchemin, dans toutes les rivières tributaires du Tsanpo et autres grands cours d'eau qu'il rencontrera. Il a l'espoir que quelques-unes de ces boîtes pourront être recueillies dans le Brahmapoutre, le Salouen et le Mékong, ce qui aiderait à résoudre le problème encore posé au sujet de l'origine de ces rivières et de leurs rapports entre elles.

M. *Bourne*, consul anglais à Canton, va diriger une mission commerciale en Chine, organisée par la chambre de commerce de Blackburn.

Digitized by Google

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES ET COLONIALES

AFRIQUE

Algérie : *Colonisation.* — La création de centres de population se poursuit régulièrement en Algérie. En 1895, 1.405 colons nouveaux sont venus s'y établir. Un nouveau centre a été créé à Turgot, dans le département d'Oran; 6 autres villages, créés en 1894, ont été complétés : Masséna et Bourbaki, dans le département d'Alger; Trézel et Frenda, dans celui d'Oran; Lafayette et Montcalm, dans celui de Constantine.

D'autre part, 2 anciens centres : Warnier, dans le département d'Alger, et Ténira, dans celui d'Oran, ont été agrandis et peuplés, en même temps qu'on a remplacé les vacances qui s'étaient produites dans le peuplement des centres agrandis en 1894; Malakoff et Lamartine, dans le département d'Alger, Oued-Taria, El Alef et Clinchant dans celui d'Oran.

Les créations nouvelles ont nécessité la concession de 19.000 hectares de terre, répartis en 342 lots de cultures et peuplés, comme il est dit plus haut, de 1.405 colons. La superficie moyenne des fermes a donc été de 55 hectares, et chaque famille se composait en moyenne de 4 personnes.

Les agrandissements ont amené la concession gratuite de 119 lots et la vente d'une parcelle représentant ensemble près de 5.000 hectares.

La dépense occasionnée par les achats de terres destinées à l'ensemble des améliorations a été de 521.512 francs.

Indépendamment des centres et agrandissements qui ont été livrés au peuplement, on a pourvu pendant cette année :

1° A l'attribution gratuite de 133 concessions agricoles, de 19 lots industriels et de 23 lots à bâtir avec jardin;

2° A l'attribution par vente de gré à gré de 35 lots industriels ou à bâtir.

Enfin, 17 nouveaux centres et 6 agrandissements sont en cours d'exécution : 5 dans le département d'Alger, 9 dans celui d'Oran et 9 dans celui de Constantine; 32.000 hectares seront mis de ce chef dans le domaine de la colonisation.

La dépense engagée s'élève à 293.404 fr. pour les achats de terrains et à 1.296.600 fr. pour les travaux d'installation; les deux tiers de cette somme doivent être employés en 1896; c'est dire que les travaux d'amélioration projetés ne sont pas loin d'avoir reçu leur entière exécution.

Population d'Alger en 1896. — La mairie d'Alger vient de publier les résultats détaillés du recensement du 29 mars 1896. La population totale est de 98.241 habitants, la population résidente de 96.886, la population présente de 96.642 et la population légale de 92.120. La population présente se subdivise en :

Français d'origine ou naturalisés.	46.651
Israélites naturalisés par le décret du 24 octobre 1870	4.299

Digitized by Google

Israélites nés de parents naturalisés par ce décret.	5.376
Sujets français (arabes, kabyles, m'zabites).	25.513
Étrangers (dont 956 Marocains ou Tunisiens)	16.803

Sur les 46.651 Français d'origine ou naturalités, 17.097 sont nés en France et 27.409 en Algérie, dont 20.224 à Alger même. Les principales catégories d'étrangers sont : Espagnols, 9.807; Italiens, 3.547; Anglo-Maltais, 1.168; Suisses, 374; Anglais, 235; Africains, 115; Allemands, 109; Turcs, 186; Belges, 78; Danois, 60; Russes, 47; Autrichiens, 36; Suédois, 26; Grecs, 22. Sur 16.803 étrangers, 4.510 sont nés en Algérie.

On compte 51.778 individus du sexe masculin et 44.864 du sexe féminin. La population loge dans 3.871 maisons; c'est une densité trop élevée dans un pays chaud et dans une colonie où l'espace ne manque point. Les maisons sont aussi plus hautes qu'il ne convient dans un pays sujet aux tremblements de terre.

Casamance : *Réseau télégraphique.* — MM. Bourrel et Magne ont achevé la pose du réseau télégraphique de la Casamance de décembre 1895 à mars 1896. On a posé 512 kilomètres de fils entre Kaolakh, sur le Saloum, Sine, sur la haute Gambie, et Sedhiou, sur la Casamance. En outre, 215 kil. ont été posés entre Sine et Sénoudébou, dans le Bondou. La ligne a été élevée sur une route de 6 mètres de large, avec le concours des populations.

Trois bureaux de plein exercice ont été créés à Sedhiou, Hamdallaye et Sine et deux postes secondaires à M'Baye et Goudiri. Ce réseau, qui a coûté 80.000 francs sera soudé à celui du Sénégal par une une petite ligne à établir entre Sénoudébou et Kayes, sur le Sénégal. En outre, Sedhiou est uni par le télégraphe à Carabane, à l'embouchure de la Casamance, et Kaolakh communique avec Joal et avec Dakar sur la côte.

Ces travaux n'ont pas seulement un caractère local; ils ont aussi une grande importance, car ils marquent un jalon de plus dans la voie de pénétration télégraphique de nos possessions ouest-africaines. Bientôt sans doute il sera possible de rattacher la Casamance, et par suite, le Sénégal, à la Guinée française. Et le jour où la Côte d'Ivoire et le Dahomey seront soudés à ce réseau, nos communications télégraphiques sur la côte occidentale d'Afrique ne seront plus entre les mains des lignes anglaises.

Guinée française et Sierra-Leone : *Travaux de délimitation.* — La délimitation de la frontière entre la colonie anglaise de Sierra-Leone et l'Afrique occidentale française, qui avait été fixée par la convention du 21 janvier 1895, a été déterminée sur le terrain, en 1895-96, par une commission franco-anglaise. La section française comprenait : les capitaines Passaga et Cayrade et le lt Millot, des troupes de la marine. La section anglaise comprenait le lt-colonel Trotter et les capitaines Tyler et Sharpe, auxquels fut adjoint le capitaine M'Key, du corps de police de la frontière.

Le travail comportait la détermination sur le terrain de la ligne de crête qui sépare les bassins du Niger des bassins côtiers de l'Atlantique, dans la

Digitized by Google

partie qui est comprise entre les sources du Niger et le 10°. De ce point il fallait relever la frontière conventionnelle qui relie cette chaîne de partage au thalweg de la Kolinte ou Grande-Scarcie : le reste de la frontière avait été fixé, il y a 4 ans, par une première mission technique franco-anglaise dont les opérations se sont trouvées arrêtées par suite de la divergence de vues des délégués des deux pays. Cette fois, il n'y a pas eu de conflit entre les commissaires, et l'œuvre a pu être menée à bonne fin.

Partis de France le 25 novembre 1895, dit *le Temps*, les délégués français se trouvaient réunis à leurs collègues anglais, le 13 janvier 1896, aux sources du Niger, à Tembi-Kounda. Là était l'amorce de la frontière. Des observations astronomiques furent effectuées. De leurs calculs résulta ce fait, que la position géographique de Tembi-Kounda devait être sensiblement modifiée. La carte la plus récente, celle du service géographique des colonies, donnait 9°15′ de latitude et 12°50′ O. de Paris. Or, la position réelle est 9°5′20″ lat. et 13°7′ long. O., ce qui la reporte à une vingtaine de kilomètres plus au sud et à 38 kil. plus à l'O.

Cette rectification a comme conséquence de modifier légèrement la frontière franco-libérienne, qui part, on le sait, des sources du Niger pour rejoindre le 13e méridien Sur les cartes actuelles, la ligne frontière se dirigeait vers l'O. Dorénavant, elle devra, sur une longueur de 13 kil., suivre à l'est le parallèle de Tembi-Kounda.

Des sources du Niger, la commission de délimitation suivit la ligne de faîte du bassin du Niger, dont elle effectua la triangulation. Ce travail dura près de deux mois : c'est, en effet, le 6 mars qu'on parvint au 10e parallèle, où devait commencer la fixation de la frontière conventionnelle. C'est là que les difficultés allaient apparaître. Sur l'énoncé d'anciennes relations de voyage, on avait cru pouvoir fixer au 10° la frontière qui devait séparer les pays placés sous l'influence des deux nations. La France, avec le Kokounia, le Houré et le pays des Houbbous, aurait conservé entièrement une route commerciale allant de la Guinée française au bassin du Niger, route qui aurait contourné au sud le Fouta-Djallon. Par contre, l'Angleterre avec le Kamouré et le Soulimanah, devait avoir la possession intégrale de la route suivie par Blyden en 1872.

Or, la commission de délimitation s'aperçut bientôt que les principaux villages situés sur la route française se trouvaient tous à proximité du 10°. Tel était le cas, entre autres, de Bibia, Simitia, Kidoya, Loukhoumbou et Yomaya. La détermination astronomique de la position de Bibia donna 10°0′01″5. La dernière case du village qui restait français, était à 150 mètres de la nouvelle frontière. Mais, par contre, Simitia fut trouvé à 900 mètres au-dessous du 10e parallèle. La route française passait ainsi sur le territoire anglais : c'était contraire à l'esprit des conventions. Aussi, les délégués des deux pays décidèrent-ils de neutraliser momentanément le village de Simitia jusqu'à ce que les deux gouvernements aient statué sur ce cas particulier.

Digitized by Google

Les autres villages sont décidément sur territoire français. Yomaya, qui est dans la vallée de la Kaba ou Petite-Scarcie, est à 1 kil. au N. de la frontière.

De ce point à Ouélia, les travaux de la commission ne furent pas trop difficiles. On rencontra une muraille presque verticale de 400 mètres, qui sera une excellente frontière géographique. Les commissaires, arrivés à la Petite-Scarcie le 29 mars, étaient, le 25 avril, à la Grande-Scarcie (Kolinte). Le 1er mai, l'œuvre était accomplie, et la dislocation était effectuée après la signature des derniers procès-verbaux.

La commission a édifié 206 bornes-frontières avec des matériaux du pays. Leur solidité n'étant pas à toute épreuve, elles devront être remplacées d'ici à peu de temps par des « témoins » construits avec des matériaux plus résistants. Les capitaines Passaga et Cayrade et le lt Millot ont rapporté plus de 200 clichés photographiques.

Les sources du Niger. — La commission franco-anglaise de délimitation, entre la Guinée française et la colonie anglaise de Sierra-Leone, a visité les sources du Niger. D'après le colonel anglais J. K. Trotter, « c'est une petite source sortant du flanc d'une colline, dans un ravin profond et boisé. Sur le rocher d'où jaillit le courant, on lit l'inscription : G. B. 1895. Ce sont les initiales du capitaine français Brouet ». Les indigènes redoutent l'eau de la source; ils croient que ceux qui la voient meurent dans l'année. Tembi-Counda est par 9°5'20" lat. N. et par environ 10°50' long. O. Greenwich, plus à l'ouest qu'on ne pensait. A moins de 250 yards de la source du Niger est la source d'une rivière courant au S.-E. vers Libéria, et à un demi-mille à l'est, est la source du Bagoué, qui coule vers Sierra-Leone.

Côte d'Ivoire : *Autonomie.* — Un décret inséré à l'*Officiel* du 27 sept. a détaché la colonie de la Côte d'Ivoire du gouvernement général de l'Afrique occidentale. C'est revenir à l'état de choses antérieur au décret du 16 juin 1895 qui avait créé cette organisation. L'expérience a démontré, dit l'exposé des motifs qu'il était possible de placer le gouverneur de la Côte d'Ivoire dans la même situation que son collègue du Dahomey. Le gouverneur de la Côte d'Ivoire devra seulement envoyer au gouverneur général un duplicata de tous ses rapports politiques et militaires.

La Guinée française reste attachée au gouvernement général, mais elle jouira de son autonomie administrative. M. Chaudié, gouverneur général rejoindra son poste à la fin d'octobre.

Côte d'Or : *Banque anglaise.* — Les Anglais viennent de créer pour la première fois une banque dans la Côte d'Or; c'est une succursale de la Bank of British West Africa établie, il y a trois ans, à Liverpool et à Lagos. On espère que cette création aura pour résultat d'accroître le commerce intérieur de la colonie et de permettre, par le fait même de la présence dans cette colonie de fonds importants, une extension commerciale très grande. En effet, on constate depuis la création d'une banque à Lagos un dévelop-

Digitized by Google

pement très considérable du commerce. La banque a importé, l'année dernière, à Lagos, près de 75 millions de francs par les vapeurs anglais.

Transvaal : *Commerce avec l'Allemagne.* — Le nombre croissant des Allemands établis au Transvaal a grandement développé les relations de l'Allemagne avec la République sud-africaine. Les Allemands détiennent de nombreuses actions de mines d'or transvaaliennes, et le chemin de fer de la baie Delagoa a été construit en partie avec des capitaux allemands. Les maisons Krupp (d'Essen) et Siemens (de Berlin) ont au Transvaal des succursales, et les fournitures en fer et en acier sont de plus en plus demandées à l'Allemagne. En 1889, l'Allemagne vendait au Transvaal pour 1.250.000 fr.; en 1894, ces ventes se sont élevées à 7.500.000 fr., comprenant surtout les produits chimiques, les fers et aciers, les machines à vapeur, les locomotives, les wagons. Le Transvaal, par contre, n'a vendu à l'Allemagne, en 1894, que pour 625.000 fr. (principalement du plomb et du cuivre). Les articles allemands pénètrent surtout par la voie de Delagoa. Ils se répandent aussi de plus en plus dans la colonie du Cap qui en a acheté pour 11 millions en 1894 (contre 4 millions en 1892).

Mozambique : *Commerce de Lourenzo-Marquez.* — Lourenzo-Marquez, sur la baie Delagoa, qui sert de port de transit entre l'Europe et le Transvaal, voit sans cesse progresser son trafic. L'avenir de ce port portugais est grand, quoique l'achèvement du chemin de fer de Beira à Fort-Salisbury menace de lui enlever une grande partie du commerce avec le Matabéléland, qui se fait actuellement par la baie Delagoa. Mais la distance, par le chemin de fer, entre Lourenzo-Marquez et Johannesburg est plus courte que celle de Durban (Natal) à cette dernière ville.

Le port de Lourenzo-Marquez a une grande profondeur d'eau et un ancrage sûr, qualités que ne possède aucun port de l'Afrique australe anglaise. Les besoins locaux sont très restreints, le pays environnant étant très désert et habité seulement par des tribus qui se nourrissent avec les produits du sol. C'est donc du trafic intérieur que doit s'enrichir ce port. Les Allemands s'apprêtent grandement à en profiter, et depuis deux ans leur commerce dans ces régions a plus que triplé, grace aux lignes allemandes qui relient les ports portugais à l'Europe.

Lourenzo-Marquez compte 1.700 Européens (dont 700 Portugais) et 6.000 indigènes. Malheureusement, la fièvre typhoïde y fait de nombreuses victimes; il faudrait, pour la combattre, drainer les marais avoisinants. La meilleure eau est celle recueillie dans des réservoirs pendant la pluie.

Lignes de navigation françaises. — Le développement extraordinaire du commerce du Transvaal a amené la Cie des Chargeurs Réunis à établir, depuis le 15 juillet dernier, un service régulier entre le Havre, Bordeaux et Lourenzo-Marquez, avec prolongation sur Madagascar.

Cet exemple vient d'être suivi par la Cie des Messageries Maritimes, qui, depuis longtemps déjà, étudiait la question. Une ligne mensuelle va relier

Digitized by Google

Marseille à la baie Delagoa en passant par Madagascar. Cette ligne sera inaugurée en octobre 1896, et les mouvements de l'*Alphée*, qui fera ce service, coïncideront avec l'arrivée à Majunga, le 10 de chaque mois, du courrier de France, et avec le départ de ce courrier à Diégo-Suarez. Les escales desservies seront Mozambique et Beira. La durée du trajet de Marseille à Lourenzo-Marquez sera de 28 jours. La création d'une ligne française entre le Transvaal et Madagascar peut avoir, ainsi que le faisait récemment observer la *Revue Française* (t. XXI, p. 401), de très grands avantages pour Madagascar.

Madagascar : *Révolte.* — Les nouvelles de Tananarive ne sont guère meilleures. Les arrestations de Hovas convaincus de complicité avec les rebelles continuent, et plusieurs ont été fusillés, sans qu'aucun changement se soit produit dans la situation. Les communications sont coupées à peu près partout; on ne trouve plus ni porteurs, ni filanzanes pour aller à Tamatave. Le pays des Antaimoros, sur le littoral sud-est, a été envahi et saccagé par des bandes. Au nord de Tamatave, le port de Foulpointe a été menacé. La résidence de Mandritsara, au nord du lac Alaotra, demeure un foyer de rébellion. Rabezavana et sa bande, forte de 4 à 5.000 hommes, ont passé de la vallée de Mangoro, entre Tananarive et Tamatave, dans le pays des Antsianakas où ils font le blocus d'Ambatondrazaka, ville située au sud du lac Alaotra. Le résident, M. Penel, et son escorte, ont dû se retirer dans le rova (fort).

Rappel du résident général. — M. Laroche, résident général, rappelé en France, quitte Madagascar. Le général Galliéni réunira entre ses mains les pouvoirs de résident général et de commandant en chef. M. P. Bourde, secrétaire général, rentre également en France; il est remplacé à Tananarive par M. François.

Ces décisions répondent trop bien au sentiment exprimé par la *Revue* (p. 553) pour ne pas être hautement approuvées. L'inexpérience et les maladresses de M. Laroche d'une part, l'aggravation persistante de la révolte de l'autre, rendaient indispensable la concentration en une seule main des pouvoirs militaires et civils.

Afrique orientale anglaise : *Chemin de fer.* – La Chambre des Communes, à une majorité de 180 voix, a voté une résolution déclarant qu'il était utile d'entreprendre la construction d'un chemin de fer entre Mombassa, sur l'océan Indien, et le lac Victoria, à l'entrée de l'Ouganda et des royaumes d'Ounyoro et d'Ousoga (qui viennent d'être rattachés définitivement au protectorat de l'Ouganda). Ce chemin de fer coûtera 75 millions. La pose du premier rail a eu lieu le 29 mai dernier à Kilindini. Un pont de 510 mètres a été construit. La ligne avance à raison de 800 mètres de rails par jour. Avec la rapidité que les Anglais mettent d'ordinaire à l'exécution de leurs grands projets politiques et économiques, il paraît certain que le chemin de fer britannique sera achevé à bref délai et devancera de beaucoup celui des Allemands.

Digitized by Google

Afrique orientale allemande : *Chemin de fer* (XXI, p. 247). — Les Allemands ont déjà ouvert, de 1894 à 1896, entre le port de Tanga, Pengoué, Muhesa et Korogoué, dans l'Usambara, une voie ferrée, qui sera prolongée jusqu'à Arusha (Kilimandjaro) et peut-être plus tard jusqu'aux lacs intérieurs. De Tanga à Korogoué il y a 90 kilomètres.

Pour contre-balancer l'influence du chemin de fer anglais vers le lac Victoria, un autre projet consiste à établir, plus au sud, une voie ferrée qui, partant du port de Dar-ès-Salam, aura un embranchement vers Bagamoyo, passera par Rogoro, Mpouapoua et Tabora. De Tabora, une petite ligne se dirigerait vers le lac Victoria, tandis que la grande ligne aboutirait à Ujiji, sur le lac Tanganika.

D'après les calculs faits sur place par M. Bormann, il y aurait en tout 1.773 kilomètres à construire. On commencera par la section de 291 kilomètres reliant la côte à Rogoro (dans l'Ukami), qui coûtera 14.812.000 fr. et sera achevée en 4 ans, avec un écartement de voies de 0m 75.

Le lt Schlobach estime que cette ligne aura une grande importance économique, car le pays traversé est dense, fertile en caoutchouc, cocotiers, coton, café, thé, cacao, vanille; le climat est bon. Actuellement, les porteurs qui font les transports ne prennent pas plus de 30 kilog. de charges, ne font pas plus de 20 kilom. par jour et reçoivent 60 roupies par jour. Si l'on ajoute les frais de surveillance, les pertes, etc., on arrive à estimer à 15 roupies par kilomètre le transport de 100 kilog., soit 15 fois autant qu'en Allemagne. L'économie qu'assurera le chemin de fer lui promet donc un bel avenir, mais l'argent manque pour entreprendre la ligne et le Reichstag n'est pas disposé à voter les crédits; il faudra donc compter exclusivement sur l'initiative privée allemande. Le lt Schlobach vient de repartir pour continuer l'étude de ces lignes.

Côte des Somalis : *Chemin de fer franco-abyssin.* — Depuis que les Italiens occupent Assab, Massaouah et le littoral abyssin de la mer Rouge, l'état de guerre intermittent qui règne dans ces parages a arrêté tout mouvement commercial. Le seul trafic qui subsiste se fait par Harrar et les deux ports de Djibouti, qui est français, et de Zeïla, qui est occupé par les Anglais. Les bonnes relations de plusieurs explorateurs et négociants français avec Ménélik vont avoir pour conséquence d'assurer à Djibouti la meilleure part de ce trafic, par suite de la création, entre l'Abyssinie et nos possessions, d'un chemin de fer dont la tête de ligne sera à Djibouti. En effet, aux termes d'un acte notarié, signé à Paris, le 7 août 1896, MM. Léon Chefneux, explorateur français et Alfred Ilg, ingénieur suisse, ont fondé une société anonyme, au capital de 2 millions de francs, pour la construction et l'exploitation de chemins de fer en Éthiopie.

MM. Ilg et Chefneux apportent à la Société : 1° Tous les droits à la concession accordée par S. M. Ménélik II, roi des rois d'Éthiopie, le 9 mars 1894, des lignes de chemins de fer de Djibouti à Harrar, de Harrar à Entoto, de Entoto au Kaffa et au Nil-Blanc; 2° L'autorisation accordée par le gouverne-

Digitized by Google

ment français de poursuivre sur les territoires dépendant de la colonie française, jusqu'au port de Djibouti, la ligne concédée par le gouvernement éthiopien.

Soudan oriental : *Expédition; occupation de Dongola* (XXI, p. 441). — Après une longue inaction employée à achever le chemin de fer, à mettre à flot des canonnières sur le Nil, à concentrer le corps expéditionnaire et à réunir des approvisionnements de vivres et de munitions, le sirdar (général Kitchener) a donné le signal, au commencement de septembre, de la reprise de la marche en avant sur Dongola. Les troupes anglo-égyptiennes, parties de Kocheh et d'Absarat, arrivèrent, sans rencontrer de résistance, à Fereig, point situé à 36 kilom. de l'avant-poste derviche de Kerma et à 85 kil. de Dongola. Aussitôt la concentration opérée à Fereig, le corps expéditionnaire reprit sa marche, se dirigeant sur Hafir (rive occid.) et Kerma (rive or.) occupés par les Mahdistes. Ceux-ci, ne se sentant pas en mesure de résister à Kerma, évacuèrent (18 sept.) leur camp pour aller se retrancher sur la rive occidentale du Nil, dans les forts d'El-Hafir. Le 19 au matin, après avoir occupé Kerma, le sirdar mit ses batteries en position et bombarda Hafir. Protégées par leur feu, les canonnières anglaises (commandant Colville), remontèrent le fleuve, balayèrent à coups de mitrailleuses les lignes de l'ennemi et dépassèrent la limite où s'arrêtait le feu des Derviches. Le combat d'El Hafir ne dura pas plus de quatre heures et ne coûta pas un homme au sirdar; mais les canonnières eurent 1 tué et 12 blessés.

Les Derviches évacuèrent El Hafir, le 20, à 3 h. du matin, abandonnant plusieurs bateaux chargés de grain. Ils se replièrent vers Dongola, pour s'y ravitailler et pour s'y opposer au passage du corps expéditionnaire qui, à ce moment, était encore sur la rive orientale du Nil. Mais les 3 canonnières anglaises, continuant de remonter le fleuve jusqu'à Dongola, y avaient devancé les Derviches et débarqué des soldats (20 sept.). En même temps, le sirdar Kitchener, laissant sa flottille filer vers le sud, avait passé avec les troupes égyptiennes sur la rive ouest et occupé El Hafir.

Après avoir établi son quartier général à Dongola, le sirdar a attaqué, le 23, les positions mahdistes à 6 kil. au delà. Une partie des Derviches seulement fit une courte résistance, mais ne put tenir et s'enfuit sur El Debbah, laissant 500 prisonniers aux mains des Égyptiens. Les Mahdistes ont abandonné à Dongola une grande quantité de grain, des bestiaux et 6 pièces de montagne. Le but de l'expédition, la prise de Dongola, paraît donc atteint, mais ce n'était là qu'un trompe-l'œil pour amorcer l'expédition, et la marche sur Khartoum et le haut Nil, que réclame la presse anglaise, n'est plus qu'une question de temps.

ASIE

Siam : *Commerce.* — Le Siam a une superficie de 250.000 milles carrés. Limitrophe de la Birmanie, du Tonkin, de l'Annam, du Cambodge, du golfe de Siam et des États malais, il est montagneux dans sa partie septentrionale

Digitized by Google

et forme une plaine très fertile dans le Sud. Le Siam produit surtout du riz. La population est estimée à 6 millions d'habitants.

La capitale Bangkok, renferme plus de 500.000 habitants; elle est traversée par le Ménam, la principale artère du pays.

Les deux rives du Ménam et les nombreux canaux qui en partent pour atteindre les points éloignés de l'intérieur, sont couverts de maisons flottantes et de bateaux. La majorité des habitations et des magasins récents à Bankok sont construits à l'européenne; une ligne de tramways électriques dessert la ville, qui est éclairée en partie à l'électricité. Bangkok est très cosmopolite; la colonie européenne et américaine comprend 600 membres et s'augmente sans cesse. Les principales maisons de commerce, les grands moulins à riz et les scieries de bois de teck sont aux Européens.

Les Chinois possèdent des petites maisons de détail et des boutiques et fournissent la main-d'œuvre. Les Siamois, paresseux, vivent aisément presque sans travailler, grâce aux végétaux et aux poissons dont pullule la contrée. Le paupérisme est inconnu au Siam. Les étrangers sont respectés au Siam, mais dans l'intérieur, les voleurs sont à craindre. L'anglais est la langue diplomatique et commerciale de tout Siamois bien élevé.

Les Anglais détiennent presque toutes les affaires européennes à Bangkok; les Allemands les suivent; viennent ensuite, par ordre d'importance, des maisons danoises, hollandaises, italiennes et françaises. Les Américains possèdent deux drogueries. Les Chinois, Indiens, Sénégalais, Malais et Javanais font beaucoup de commerce; les Japonais commencent à leur faire concurrence.

AMÉRIQUE ET DIVERS

Canada : *Ile d'Anticosti.* — D'après M. Paul Combes, qui a exploré l'an dernier en détail l'île d'Anticosti, située à l'embouchure du Saint-Laurent et qui appartient au Canada, cette île renferme un million d'hectares, soit 200.000 de plus que la Corse. Elle fut concédée jadis, à titre de fief, à Louis Jolliet, dont les descendants vendirent les titres de propriété, en 1878, a une Cie anglaise pour 800.000 francs, cette dernière, n'ayant pas prospéré, a rétrocédé l'île à un Français, M. Henri Ménier, pour 850.000 fr. Quelques familles françaises viennent de s'y établir.

L'île est basse et bordée d'écueils; 4 phares éclairent ses côtes. Il n'y a que la baie Gamache, où s'établit jadis Jolliet, qui soit un mouillage fermé. Dans la baie des Anglais, à l'ouest, sont quelques pêcheurs d'origine acadienne qui parlent le vieux français du XVIIe siècle; mais aucun habitant n'avait pénétré dans l'intérieur de l'île. Sur un million d'hectares, Anticosti en comprend 900.000 de forêts. Le sol est du calcaire recouvert d'une couche d'humus. Un second village se trouve à l'anse des Fraises; un troisième, habité par des Écossais, est à la baie du Renard. Si à ces trois villages on ajoute le personnel des phares et du télégraphe, on ne trouve, dans toute l'île que 250 habitants. Un câble, au nord, rejoint le Labrador et suit le pourtour de l'île sur toute sa côte sud.

Digitized by Google

Les forêts sont presque uniquement composées de conifères (mélèze, épicéa blanc, épicéa noir); ces bois facilement exploitables valent 50 fr. par hectare à Québec. Le climat est favorable; tous les animaux d'Europe y vivent. L'outarde s'y trouve à l'état sauvage. La morue abonde sur les côtes, ainsi que le homard. Le saumon et la truite peuplent les rivières. Il y a quelques gisements de pétrole.

Produits français. — Le Canada achète à la Belgique et à l'Allemagne un grand nombre de produits qui pourraient être fournis avantageusement par la France. Le tort de nos commerçants est, lorsqu'on s'adresse à eux, d'envoyer des prix trop élevés, dont bénéficient nos concurrents, malgré l'infériorité de leurs produits et la sympathie qui s'attache au Canada à tout ce qui est français. Ainsi, les ciments Portland, fournis à Montréal par des maisons belges au prix de 9 fr. le baril, sont proposés par nos nationaux au prix de 10 fr. pris en France!

L'Allemagne fournit au Canada du sucre brut de betteraves; la France ne fait rien pour la supplanter. La Norvège achète au Canada des pins, sapins et bois de construction qu'elle revend en France sous le nom de « bois de Norvège ». Pourquoi ne nous passerions-nous pas de ces coûteux et inutiles intermédiaires?

Brésil : *Allemands au Parana et au Rio-Grande.* — Les Allemands envahissent littéralement le Brésil du Sud. En 1886, le Parana, qui, sur 200.000 habitants, ne renfermait que 3.000 Allemands (dont 2.000 à Curityba), en possède maintenant 7.000 sur 330.000 habitants.

En outre, les Polonais et les Russes, évalués à 15.000, sont d'excellents clients pour le commerce allemand, et la presque totalité des produits importés au Parana, sont de provenance germanique. Le port de Paranagua est visité 4 fois par mois, par des navires allemands de Hambourg.

Il se publie à Curityba 2 journaux allemands.

L'élément germanique envahit aussi le Rio-Grande-do-Sul. La ville de Rio-Grande renferme 200 Allemands, chiffre qui a peu varié depuis 10 ans, mais de nombreuses colonies allemandes se sont groupées autour de Pelotas et de Porto-Alegre, et le commerce de cet État est aux mains des maisons allemandes. Deux compagnies de Hambourg établissent des services réguliers avec le port de Rio-Grande. Aucune compagnie française n'a essayé d'en faire autant. L'émigration allemande à Pelotas, dans le même état, progresse également et on n'y parle qu'allemand et les autorités brésiliennes sont forcées d'avoir des interprètes. Le commerce, l'industrie et la navigation sont aux mains des Allemands. La Cie française du Havre qui, il y a 10 ans, aurait pu monopoliser la navigation, s'est laissée, par sa timidité, battre par nos rivaux.

Les questions de frontières. — Le dr L. Cruls, directeur de l'Observatoire de Rio de Janeiro, a adressé au *Tour du Monde* une notice sur l'état des diverses questions de limites entre le Brésil et les états voisins.

Digitized by Google

Avec l'Uruguay, la frontière est délimitée, sur 152 lieues, entre Chuy et Quarahy.

Avec la République Argentine, le Président des États-Unis choisi comme arbitre pour le litige du territoire des Missions, a indiqué, en 1894, une démarcation qui a été acceptée par les parties, mais la délimitation n'a pas encore été effectuée sur le terrain.

Avec le Paraguay, le tracé de la frontière est achevé.

Avec la Bolivie, il reste à faire la démarcation entre les rios Madeira et Javary; les commissaires, réunis le 2 août 1895, ont suspendu leurs travaux le 7 novembre et devaient les reprendre en mai 1896.

Du côté du Pérou, le tracé de la frontière est terminé.

Le Brésil n'est pas d'accord avec la Colombie pour leur frontière commune; le traité de 1853 n'a pas été ratifié par le Sénat colombien, et depuis il a été impossible d'arriver à une solution, malgré les tentatives faites en 1870 et en 1883.

Avec le Venezuela, la démarcation a été faite depuis Mennachi jusqu'au Cerro Cuipy; de ce point vers l'est, elle n'a été faite que par la commission brésilienne.

Avec les Guyanes anglaise, hollandaise et française, il n'y a pas eu d'accord; mais il est convenu, en principe, de soumettre la question du contesté franco-brésilien à un arbitrage.

Pérou : *Vin et alcool.* — La vigne est cultivée, au Pérou, dans les vallées de la côte, entre Lima et la frontière chilienne; elle se développe rapidement, notamment aux environs de Lima, où l'on produit par an 400.000 litres de vin. Dans la vallée de Chincha, plantée exclusivement en vigne, la production monte à 4 millions 1/2 de litres, vendus en moyenne 5 centavos (0 fr. 125) le litre.

Dans le département d'Ica, on renonce peu à peu à produire de l'eau-de-vie, par suite de la concurrence faite par l'alcool de canne. On évalue à 2 millions 1/2 de litres la production du vin fabriqué par an avec 9° d'alcool. Les vallées de Mages et de Vitor, près d'Arequipa, donnent plus de 400.000 litres de vin et 800.000 litres d'eau-de-vie à 17 et 18°. Moquegua, avec 2.000 hectares plantés en vigne et où l'on fabrique le vin depuis 1870, fournit 1 million 1/2 à 2 millions de litres de vin et 2 millions 1/2 de litres d'eau-de-vie à 18 et 19°. Locumba et ses environs donnent 360.000 litres de vin et 300.000 d'alcool à 18 et 19°.

La production totale du Pérou est estimée à 10.500.000 litres de vin par an. La plus grande partie en est consommée dans le pays ou dans les provinces actuellement soumises au Chili ; le reste est exporté en Angleterre (30.000 litres), en Bolivie, à l'Equateur, en Colombie, au Chili. Le bas prix du vin indigène restreint à 6,80 0/0 de la consommation la proportion du vin étranger consommé dans le pays. Le vin péruvien améliore sans cesse sa qualité par l'introduction de cépages français ou italiens, mais il est encore mal préparé.

Digitized by Google

L'eau-de-vie blanche est, au contraire, d'une fabrication parfaite, et son prix peu élevé la met à la portée de la population péruvienne. Les eaux-de-vie d'Europe voient chaque jour, comme conséquence, diminuer leurs ventes.

Les plus grandes profondeurs maritimes. — Les plus grandes profondeurs des mers avaient été relevées jusqu'ici dans la fosse du *Tuscarora*, dans l'Océan Pacifique, et avaient donné 8.513 mètres au nord-est du Japon. Dans l'Océan Atlantique, la plus grande profondeur relevée n'avait atteint que 8.341 mètres au large des îles Bahama.

M. Balfour, capitaine du navire anglais *Penguin*, a relevé, en 1895, 8.960 mètres à l'est des îles Tonga, le long d'un plateau sous-marin sur le rebord duquel les sondages de l'*Egeria* avaient révélé une profondeur de 8.100 mètres.

Enfin, en 1896, on a constaté que des îles Fidji à la Nouvelle-Zélande, s'étend un soubassement de 2.000 à 4.000 mètres, supportant des îles de corail, des récifs volcaniques et de grandes îles. Le long de ce plateau, à l'est, se succèdent suivant une bande étroite, sur 14 degrés de latitude (1.600 kilomètres environ), trois fosses profondes de plus de 6.000 mètres. Par 17° 4′ lat. S., l'*Egeria* avait constaté 8.234 mètres. Par 31° 15′ le *Penguin* a encore trouvé 6.794 mètres. Dans cette série d'abîmes, on a trouvé 9.184 mètres par 23° 39′ lat. S.; 9.413 mètres par 28° 44′ et 9.427 mètres par 30° 28′ lat. S. Cette dernière profondeur de 9.427 mètres dépasse de près d'un kilomètre, celle de la fosse du *Tuscarora;* la plus haute montagne, le Gaurisankar, dans la chaîne indienne de l'Himalaya, n'a que 8.840 mètres d'altitude.

Les extrêmes du relief sous-marin, comme ses moyennes, dépassent donc de beaucoup le relief terrestre. Les abîmes de la fosse des Tonga côtoient une zone d'îles et de faibles profondeurs; de même les fonds de la fosse du Tuscarora sont voisins des îles Aléoutiennes et les grands fonds de l'Océan Atlantique sont proches des Antilles.

Petites nouvelles. — L'*Officiel* du 18 sept. 1896 a publié un décret portant fixation des cadres du personnel des services administratifs militaires aux colonies et application aux officiers et agents du commissariat des colonies de l'unification de la solde coloniale.

— Un décret inséré à l'*Officiel* du 19 sept. 1896 complète les décrets des 28 fév. 1890 et 13 janv. 1894 réglant l'organisation de la justice en Annam et au Tonkin. Ce décret, en 34 articles, précise la compétence des tribunaux français au point de vue territorial et au point de vue des personnes.

— L'*Officiel* du 20 sept. contient un décret modifiant celui du 29 mai 1890 portant organisation du conseil supérieur des colonies et un décret constituant une commission permanente de ce conseil.

— M. *Binger*, qui depuis 1 an avait quitté le gouvernement de la Côte d'Ivoire pour raison de santé, a été admis sur sa demande à faire valoir ses droits à la retraite. M. Binger connaissait mieux que personne la Côte d'Ivoire, et sa retraite est une perte pour l'administration coloniale.

Digitized by Google

Cyclisme militaire: *Obstacles.* — Une course d'obstacles en vélocipède vient d'avoir lieu en Autriche et cette course spéciale était exclusivement militaire. Voici, suivant la *Revue du Cercle militaire*, dans quelles conditions cette épreuve extraordinaire a eu lieu. Au cours de la série des courses vélocipédiques internationales de Graz, 12 élèves de l'école des cadets de Liebenau ont été appelés à montrer comment des vélocipédistes exercés savent triompher des obstacles qu'ils rencontrent. Les obstacles étaient : une différence de niveau de 2 mètres rendue accessible par une pente de près de 45°; une clôture en planches de 1 m. 50 de haut à laquelle il fallait s'arrêter pour faire passer la machine par-dessus; enfin un escalier de 8 marches.

Les concurrents effectuèrent une 1re fois le parcours en surmontant les obstacles; puis, au cours du 2e trajet, ils franchirent de nouveau la pente, firent halte à la clôture de planches, saisirent leurs carabines qui étaient fixées aux guidons, exécutèrent des feux, se remirent en selle et parcoururent deux autres fois la piste en sens inverse. Pour apprécier les résultats et attribuer les récompenses, on s'est attaché à tenir compte bien moins de la vitesse, que de la solidité des cyclistes en selle, ainsi que de la sûreté et de la précision de leurs mouvements.

Guide français de la Hongrie. — Singer et Wolfner, Andrassy-ut. Budapest. — L'exposition du millénaire a été un peu la cause de la publication en français de ce guide, fort utile à consulter pour le touriste qui désire visiter, non seulement les villes et les châteaux, mais encore les régions pittoresques de la Hongrie, comme celle des Tatras, où se trouvent des stations thermales très fréquentées. On trouve dans la préface de ce petit volume des renseignements sommaires sur l'histoire de la Hongrie et très détaillés sur la façon de vivre du pays, ses habitudes, sa cuisine, ses modes de transport, qui, pour Budapest notamment, seront très appréciés. Une grande carte d'ensemble, plusieurs esquisses, un plan de l'exposition et un fort joli plan de Budapest en 7 couleurs sont joints à cet ouvrage.

— Les mémoires de l'épopée napoléonienne ne cessent pas d'être en faveur et, parmi eux, ceux du général Lejeune sont particulièrement appréciés. C'est que Lejeune, en sa qualité d'officier d'état-major, a su se faufiler partout et, comme disait un de ses chefs « Napoléon lui en a plus dit en 2 heures, à lui qu'à moi, qui ne l'ai pas quitté pendant 15 années ». Il faut ajouter aussi que Lejeune savait à merveille faire une description pittoresque, ce qui le distingue d'officiers généraux qui ont assisté à des scènes plus grandioses, mais qui n'ont pas su donner à leurs recits le cachet que Lejeune leur imprime.

Dans son 1er volume : *De Valmy à Wagram* près de Napoléon, Lejeune raconte ses 1res campagnes, comment il est attaché au maréchal Berthier, puis à Napoléon qu'il suit en Allemagne, en Espagne, à Wagram. Son 2e volume : *En prison et en guerre* (1809-1814) n'est pas moins intéressant. Chargé de mission pour l'armée française qui assiégeait Cadix, Lejeune, à son retour, est enlevé par une bande de guérillas, presque pendu et ne revient en France qu'après avoir goûté des odieux pontons où l'Angleterre entassait ses prisonniers. Il prend part à la campagne de Russie, à celle d'Allemagne. Là s'arrêtent ses mémoires qui ont un véritable parfum anecdotique (Firmin Didot, éditeur).

Le Gérant, ÉDOUARD MARBEAU.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 18126-9-96. — (Encre Lorilleux).

Digitized by Google

LES RESSOURCES MILITAIRES DE L'ALGÉRIE

Les troupes d'Afrique venues en France à l'occasion de la visite du tsar Nicolas II ont été l'objet, tant à Paris qu'à la revue du camp de Châlons, de vives acclamations. On a admiré leur entrain, leur belle tenue et leur allure martiale. Les corps indigènes, turcos et spahis, par leur composition même ont été l'objet d'une attention plus marquée et, pendant que la foule se livrait à de bruyantes et enthousiastes manifestations, des esprits sérieux se demandaient pourquoi on ne tirait pas meilleur parti de cette race indigène qui avait depuis longtemps montré ses vertus guerrières et qui avait versé son sang sur maints champs de bataille en combattant sous les plis du drapeau tricolore.

Ses vertus guerrières remontent haut. Les Berbères ne sont-ils pas les descendants de ces Numides qui luttèrent avec tant d'énergie contre les légions romaines? Les cavaliers de Massinissa et de Jugurtha étaient réputés pour leur habileté, leur bravoure et leur hardiesse. Rome sut d'ailleurs les apprécier à leur juste valeur et elle en fit, une fois conquis, les meilleurs auxiliaires de ses robustes légions. Le siège de leur empire était à Cirta, la Constantine de nos jours.

Est-il besoin de rappeler qu'après la conquête d'Alger, la résistance à nos armes fut ardente et opiniâtre pendant 18 ans et ne céda que devant la supériorité de notre armement et de notre discipline? Les Kabyles, ces fiers montagnards, qui du haut de leurs cimes escarpées avaient défié plus d'une invasion, durent subir la loi du plus fort. Soumis et enrégimentés ils montrèrent successivement en Crimée, en France, à Madagascar qu'ils étaient dignes de leurs ancêtres. A l'Alma, ils bondissaient comme des panthères, suivant la pittoresque expression du général Bosquet. A Inkermann, ils contribuaient pour leur part, avec Bourbaki, à sauver d'un désastre les soldats de cette égoïste nation anglaise qui, aujourd'hui encore, ne sait évoquer comme souvenir qu'Azincourt et Trafalgar!

Au Mexique, les turcos prenaient une part active et glorieuse à l'expédition, et le 3e tirailleurs voyait son aigle décorée pour sa brillante

Digitized by Google

conduite dans ces combats où nos soldats luttaient souvent dans la proportion de 1 contre 10.

En 1870, à Frœschwiller, les tirailleurs algériens emportés par leur fougue et leur impétueux élan, renversaient l'aile droite du XIe corps allemand. Voici cet épisode trop peu connu de notre histoire militaire :

Forcé de préparer la retraite devant les masses allemandes qui débouchaient de toutes parts, le maréchal de Mac-Mahon songea à les arrêter quelques instants, par un effort désespéré, en jetant en avant ses réserves d'artillerie et le seul régiment qui lui restât sous la main. Alors, dit le commandant Rousset (1), le 1er tirailleurs, déjà si éprouvé à Wissembourg, mais qui dans cette terrible journée n'avait que peu donné, intervint, et montra que son dévouement était sans limites, comme son courage.

Au moment où la réserve générale d'artillerie se déployait, ce régiment était formé en bataille un peu en arrière d'Elsasshausen. « Lorsque les tirailleurs prussiens débouchant d'Elsasshausen, envahirent les batteries du 9e placées près du village, un frémissement d'impatience parcourut les rangs des turcos (2). Le 3e bataillon, commandant de Lammerz, se porte en avant contre les tirailleurs que suivaient de grosses masses sortant de tous les côtés des bois qui se trouvent au sud.

» Les Prussiens s'arrêtent à cette vue et hésitent à faire demi-tour. Les 2e et 1er bataillons, commandants Sermanson et de Coulanges, se portent vivement à hauteur du bataillon de Lammerz. Le régiment marchant en bataille, le cri « En avant ! » se fait entendre d'un bout à l'autre de la ligne. Les turcos, poussant leur cri de guerre, se précipitent sur l'ennemi et déterminent la retraite sans tirer un coup de fusil. Les Prussiens fuient en désordre et vont se réfugier dans le Petit Bois. »

Cette charge furieuse est un épisode inoubliable de notre glorieuse défaite. Les turcos « bondissent comme des chats, agitent leurs fusils au-dessus de leur tête et poussent de grands cris (3). Rien ne semble arrêter leur impétuosité sauvage. Ils refoulent les masses allemandes qui

(1) *Les Combattants de 1870*, par le commandant Rousset, tome Ier. — Paris, Librairie illustrée.

(2) *Wissembourg, Frœschwiller, retraite sur Châlons*, par le commandant de Chalus. — Paris, Dumaine.

(3) *La guerre de 1870-1871*, par A. Chuquet.

Digitized by Google

s'enfuient à travers Elsasshausen, jusque dans le Niederwald, à près de 1.200 mètres; ils reprennent les 6 canons du 9e; ils se ruent follement sur l'artillerie du XIe corps allemand. »

Mais alors éclate une fusillade terrible qui sème la mort parmi officiers et soldats. Débordés sur leurs flancs, par les Prussiens qui poursuivent l'accomplissement de leur mouvement tournant, les tirailleurs sont obligés de se jeter dans le Grosserwald, où ils bordent la lisière du bois pour arrêter la poursuite de l'ennemi. Ce n'est qu'après avoir épuisé toutes leurs munitions, et à bout de forces, qu'ils battent en retraite à travers la forêt, et regagnent la route de Frœschwiller à Reichshoffen.

Dans ce mouvement, dit le commandant de Chalus, qui causa une vive inquiétude aux Prussiens et qui fit l'admiration de tous les témoins oculaires, ennemis comme amis, le 1er turcos perdit, en un clin d'œil, 800 hommes, presque tous tués ou blessés. Il ajouta ainsi de nouveaux titres de gloire à ceux qu'il avait conquis à Wissembourg.

A Madagascar, où ils ont eu peu d'occasions de mettre en relief leur bravoure légendaire, les turcos ont montré du moins leur résistance au climat. Seuls, parmi les troupes blanches, ils ont eu un certain nombre de malades qui, après leur convalescence, ont pu rejoindre le corps expéditionnaire et prendre part à la marche sur Tananarive. Un dernier trait, qui montre bien leur folle témérité et leur esprit d'aventure, est l'odyssée toute récente de ces cinq tirailleurs qui, ne voulant pas être embarqués avec les troupes rapatriées, quittent leur corps avec armes et bagages et, sans cesse faisant le coup de feu dans la brousse avec les fahavalos, attaquant même par surprise un campement de rebelles où ils sèment l'épouvante et restent maîtres du terrain, remontent ainsi jusqu'à Tananarive après des semaines de marche à travers un pays perdu.

L'Algérie, qui produit ces aventureux soldats, renferme une population indigène qui, loin de décroître, comme on l'avait cru pendant quelque temps, et d'être refoulée au désert, ne fait qu'augmenter d'année en année. Elle s'élève actuellement à 4 millions d'habitants environ.

Il y a donc là une ressource en hommes très importante et qui est loin d'être utilisée comme elle le devrait, car 10 à 12.000 indigènes seulement se trouvent ensemble sous les drapeaux. Cela tient à ce que la conscription n'est pas établie en Algérie; les régiments indi-

Digitized by Google

gènes ne se recrutent que par voie d'engagements et ceux-ci varient chaque année selon les besoins du service. Robustes, sobres, résignés, habitués à se contenter d'un maigre salaire, ils ont tout ce qu'il faut pour constituer de bons soldats. La vie de caserne n'a pour eux — comme pour beaucoup d'autres du reste — que bien peu d'attraits, mais qu'il s'agisse de « faire parler la poudre », on les voit accourir en grand nombre et demander à s'engager pour pouvoir se battre. C'est ce qui est arrivé en 1870, c'est ce qui s'est renouvelé au moment de l'expédition de Madagascar.

Une fois libérés du service, les indigènes rentrent dans la vie civile sans être utilisés en quoi que ce soit pour la défense du pays, car pour eux il n'y a ni réserve ni armée territoriale. En cas de guerre, il serait donc impossible d'utiliser les anciens militaires indigènes car rien ne les obligerait à reprendre du service. C'est là une faute grave, une lacune considérable dans notre organisation militaire africaine. Qu'arriverait-il alors?

Non seulement la France serait obligée de se passer de 10 à 20.000 anciens soldats façonnés à notre esprit militaire, habitués à notre discipline, connaissant notre tactique et familiers avec le maniement des armes à tir rapide, mais il y aurait à craindre qu'en cas de grande insurrection et de réveil du fanatisme religieux, ces mêmes soldats, subissant l'influence de leur milieu musulman toujours hostile aux Européens, ne prissent rang parmi nos adversaires, leur apportant ainsi le précieux appui de leurs connaissances militaires. Non seulement nous n'aurions pas avec nous un élément combattant qui est loin d'être négligeable, mais nous l'aurions contre nous et nous serions obligés, pour lui tenir tête, de distraire de nos forces actives un nombre d'hommes au moins égal à celui que nous opposeraient ces adversaires. La question du service militaire des indigènes algériens a donc sa grande importance et tout dernièrement encore elle attirait l'attention d'un homme rompu dans la pratique des questions africaines, le général Philebert (1), dont la compétence est bien connue en pareille matière.

Les tirailleurs indigènes sont répartis dans nos possessions de l'Afrique du nord, en 4 régiments; mais l'un de ceux-ci, celui de Tunisie, est

(1) *Le partage de l'Afrique*, par le général Ch. Philebert. Lavauzelle, éditeur, Paris 1896.

Digitized by Google

constitué d'une façon bien différente des 3 autres. En effet, au lieu d'engagements, il se recrute par voie d'appels de classe, car une sorte de conscription existe dans la Régence. Cette conscription, très bénigne du reste, est parfaitement acceptée par la population musulmane; elle pourra servir de point de départ à l'établissement de plus en plus nécessaire d'un régime analogue en Algérie.

Les 3 régiments de tirailleurs algériens comportent, d'après le général Philebert, un effectif d'ensemble d'environ 11.000 hommes, chiffre qui peut varier selon les nécessités du service et les expéditions coloniales. Chaque année, il est libéré, en moyenne, un millier de soldats, sans compter un certain nombre d'hommes rengagés ou devenus sous-officiers. Et si l'on considère que les Arabes entrent jeunes au service (généralement vers 17 ou 18 ans), on peut admettre que de 20 à 30 ans — ce dernier âge étant considéré comme la limite des engagements militaires à imposer — il y aura chaque année 1.000 hommes utilisables après leur libération, — et actuellement inutilisés, soit 10.000 hommes environ. Et si ces 10.000 hommes, qui sont dans la force de l'âge et dans toute la puissance de leurs moyens ne sont pas dans nos rangs, ils peuvent être contre nous, ce qui nous oblige en cas de guerre européenne, à leur opposer des forces équivalentes, et nous prive, par suite, de 20.000 combattants.

D'après une étude publiée il y a quelques années, dans la *Revue du Cercle militaire*, par M. Salagnac, lieutenant au 1er zouaves, le chiffre des libérés annuels, défalcation faite des pertes et déchets de toute nature, ne serait que de 900. Il n'y a là qu'une faible différence, et le chiffre du général Philebert peut être considéré comme exact. Ainsi donc 1.000 hommes chaque année, soit 25.000 hommes, depuis 1870, auraient pu former une réserve précieuse en temps de guerre si cette réserve avait été créée. Que faudrait-il donc pour la constitner?

De tous les moyens proposés jusqu'ici, le plus simple, mais aussi le plus radical, serait d'établir la conscription parmi les populations indigènes de l'Algérie; non pas la conscription telle qu'elle existe en France, appelant sous les drapeaux tous les hommes non dispensés, mais la conscription telle qu'elle est appliquée en Tunisie, avec une grande modération, avec des tempéraments correspondant aux mœurs et aux usages de la population. Acceptée par les musulmans de Tunisie, pourquoi ne pourrait-elle pas l'être par ceux d'Algérie?

Digitized by Google

Sans doute il ne serait pas sage de la décréter tout d'un bloc et d'en faire une application générale et sans restrictions. Mieux vaudrait n'en introduire le principe que subrepticement en quelque sorte, en le faisant admettre peu à peu par certaines tribus plus assimilables, dans certaines régions du Tell voisines des grands centres européens où l'esprit de fanatisme et d'hostilité contre les conquérants s'est à la longue émoussé à notre contact. Puis, après avoir fait accepter ce régime nouveau par les populations du Tell, le gouvernement l'étendrait progressivement aux populations de territoire militaire, aux tribus sahariennes plus réfractaires à notre civilisation et plus difficiles à influencer et à faire agir. Ce serait là une question de tact et de mesure.

Pour faire produire d'heureux effets à la nouvelle organisation militaire, il faudrait laisser au gouverneur général de l'Algérie et à l'autorité militaire supérieure, le soin d'en régler l'application, et surtout ne pas avoir recours pour cela à la réglementation trop souvent brouillonne et mal éclairée, surtout en matière aussi délicate, d'un Parlement. C'est bien assez d'avoir, par le décret Crémieux, provoqué une insurrection générale des indigènes en 1871. La leçon a été assez sérieuse pour que nous sachions en profiter.

Sur quelles bases la conscription pourrait-elle être établie? Voici, à ce propos, le système proposé par le général Philebert, dans la brochure précédemment citée.

Des 4 millions d'habitants que possède l'Algérie, il y approximativement 2 millions d'indigènes sur le territoire civil et autant sur le territoire de commandement militaire. En prenant pour point de comparaison le service militaire tel qu'il est établi en France, on trouve que les 38 millions d'habitants de ce pays donnent une armée active de 500.000 hommes. Sans compter les officiers, sous-officiers et rengagés, ce chiffre représente 1/80e de la population totale.

En Algérie, sur la même base, les indigènes fourniraient un effectif de 50.000 soldats. C'est là plus qu'il n'est nécessaire et, en voulant atteindre ce chiffre, on arriverait à appliquer la conscription avec une rigueur qui pourrait amener les plus graves complications. Aussi le général Philebert propose-t-il de prélever seulement 1/2 pour 100 dans le territoire civil et 1/10e dans le territoire militaire, ce qui donnerait un contingent annuel de 12.000 hommes, dont seulement 2.000 provenant du territoire militaire. Avec 2 ans de service, on aurait

Digitized by Google

ainsi un effectif de 24.000 hommes. Ce serait là une entrée en matière très suffisante, pouvant être acceptée sans révolte par les indigènes, « surtout si la loi est très large et très coulante pour les remplacements et les substitutions de personnes ».

Une fois le principe accepté, l'application du système de recrutement pourra être étendue avec le temps, mais toujours avec modération, surtout à l'égard des tribus sahariennes qui ne s'y soumettront que très difficilement. Une autre conséquence de cette organisation serait de supprimer la prime en argent versée à tout engagé indigène et de réduire par suite, d'une façon appréciable, les charges de l'État sous ce rapport.

La conscription établie aurait pour conséquence d'augmenter sensiblement les forces actives indigènes; mais elle aurait un résultat bien plus appréciable encore, en permettant d'organiser une réserve importante, composée de vieux soldats formés à notre école, et susceptibles de pouvoir marcher au feu au premier appel. Et quelle serait la force de cette réserve?

« Si, dit le général Philebert, après leur temps de service de 2 ans on les maintenait seulement 5 ans dans les réserves, on aurait 12.000 × 5, soit 60.000 réservistes qui, en déduisant 25 0/0 de déchet, donnent encore 45.000 hommes; et, si on les maintenait 10 ans, ce qui ne leur ferait guère dépasser 30 ans, on aurait 120.000 hommes, moins 25 0/0; il resterait au moins 80.000 soldats, force considérable qui, bien employée, peut faire pencher la balance en notre faveur. »

Il ne faut pas croire cependant que cette force imposante serait promptement utilisable. Non, il faudrait un certain nombre d'années pour organiser, encadrer ces réservistes, et faire rendre à cette organisation nouvelle des résultats satisfaisants. Mais quand bien même cette organisation ne donnerait pas tout ce qu'on est en droit d'en attendre, il n'en faudrait pas moins se féliciter du pas considérable qu'elle aurait fait faire dans l'utilisation des ressources militaires de l'Algérie et dans le rapprochement qu'elle amènerait certainement entre Européens et indigènes, conséquence forcée du passage de ces derniers sous les drapeaux.

Afin de faire accepter plus facilement par les indigènes le système de la conscription, il y aurait lieu de leur faire certains avantages auxquels ils seraient certainement sensibles, tels que secours ou

Digitized by Google

retraites pour les blessés, selon la gravité de leur état, pensions aux veuves et orphelins des officiers tués, fonctions rétribuées réservées aux sous-officiers ayant accompli un certain nombre d'années de service, ainsi que cela se produit en France, attribution de distinctions honorifiques, etc.

Ces mesures auraient aussi une portée politique, car elles nous rattacheraient les populations musulmanes traitées parfois avec trop peu d'impartialité. Sans doute il faut qu'une main énergique et ferme se fasse sentir dans l'administration des affaires indigènes, prête à réprimer toute tentative de sortir du droit chemin. Mais sévérité n'exclut pas justice.

C'est ce qu'ont pensé les Russes quand ils ont conquis et soumis les peuplades mulsumanes de l'Asie centrale. Leur conduite à l'égard de ces peuplades est un modèle à suivre. Et de même qu'ils ont fait de leurs anciens adversaires au Turkestan et en Transcaspienne les auxiliaires les plus utiles pour le développement de leur puissance, de même nous devons faire de nos sujets musulmans algériens si résistans, si aventureux et si braves, les pionniers de cette marche progressive, — et qui devrait être ininterrompue — qui permettra, à un jour qu'il faut espérer prochain, de relier l'Algérie à Tombouctou et au Tchad à travers le Sahara.

Georges Demanche.

Digitized by Google

EXPÉDITION DE MADAGASCAR

LA MARCHE DE LA COLONNE LÉGÈRE *(Suite)* (1).

Prise de Tananarive (30 septembre). — Pour protéger le camp contre toute surprise et pour assurer, en même temps, à la colonne la possession de tous les débouchés dans la direction de Tananarive, le général en chef avait fait occuper par ses avant-postes les villages d'Ilafy et d'Ambohibé, au nord et à l'est, et ceux d'Ambohitrarahaba et d'Ambatofotsy, au sud et à l'ouest. Sous la protection des grand'gardes, il se rendit, de sa personne, sur la colline cotée 1.300, au nord d'Ambatofotsy, afin de reconnaître le terrain sur lequel devait se dérouler l'action définitive contre Tananarive.

La capitale de l'Emyrne est située sur un plateau rocheux, très étroit, allongé dans la direction du nord au sud, dont les pentes est et ouest sont, partout, fort abruptes et, en certaines parties, presque verticales. Ce plateau a la forme d'un Y dont les deux branches, dirigées vers le nord, se raccordent en pente douce avec le fond des rizières, tandis que la branche unique, dirigée vers le sud, se termine par une croupe escarpée.

Le palais de la reine, qui occupe le sommet du plateau (1.458 mètres), se trouve vers le centre de cette branche unique et domine le cours de l'Ikopa et les rizières avoisinantes de 200 m. environ.

Du côté de l'est et du nord-est, 3 chaînes de hauteurs se développent parallèlement au plateau de Tananarive. La 1re, distante de la capitale de 2,150 m. environ, est jalonnée, en partant du sud, par l'observatoire d'Ambohidempona (1.402 m.), par le village d'Andrainarivo (1.415 m.) et par deux groupes de masures en ruines, cotés, l'un 1.330 et l'autre 1.311 m. La 2e chaîne, moins longue et moins élevée que la première (collines de l'Ankatso), court, à 1.500 m. environ à l'est de la première. Enfin, la 3e chaîne est celle dont il a déjà été question, qui, partant du village d'Ilafy au nord, se dirige vers le sud en passant par le village d'Ambohibé (1.450 m. d'altitude).

Ces trois chaînes sont réunies par une ligne de faîte transversale et

(1) Voir *Rev. Fr.* oct., t. XXI, p. 581.

Digitized by Google

d'un niveau sensiblement inférieur, sur laquelle se trouvent les villages de Soamandrarina, d'Ambatomaro et d'Andraisoro.

Les Hovas occupaient fortement et en grand nombre la 1re chaîne, notamment l'observatoire et le village d'Andrainarivo. Ils avaient, en outre, établi des batteries sur les mamelons cotés 1330 et 1311. C'était évidemment sur cette avant-ligne que les Hôvas comptaient concentrer tous leurs efforts pour couvrir la ville même de Tananarive.

Après un examen attentif de la position, le général en chef arrêta comme il suit le dispositif d'attaque pour la journée du 30.

L'opération devait comprendre deux phases distinctes : 1° attaque et occupation de la première ligne de crêtes, qui s'étend de l'observatoire dans la direction du nord ; 2° bombardement et, s'il était nécessaire, assaut de Tananarive. La colonne devait effectuer ces opérations en deux échelons : l'un à gauche, commandé par le général Metzinger, serait chargé de l'attaque débordante par le sud et de l'attaque de front vers le palais de la reine ; l'autre, à droite, sous les ordres du général Voyron, formerait le pivot du mouvement et attaquerait par le nord-est.

L'échelon de gauche comprendrait les trois bataillons du régiment d'Algérie, le 3e bataillon du 200e et le bataillon malgache (chargé spécialement du mouvement débordant vers le sud), plus, les 9e et 16e batteries, la 13e compagnie du génie et la cavalerie ; l'échelon de droite, les 1er et 3e bataillons du 13e régiment d'infanterie de marine, le bataillon haoussa, la 8e batterie et la 11e compagnie du génie.

Le général Metzinger reçut l'ordre de se mettre en marche avant le jour, en dissimulant son mouvement, sur les pentes est de la 3e ligne de crêtes, pour gagner, par Saomandrarina et Ambotomaro la, 2e ligne de crêtes (l'Ankatzo), d'où il attaquerait, sur la première ligne, les deux pitons de l'observatoire et d'Andrainarivo.

Le général Voyron devait, de son côté, masser ses forces vers Ambatofotsy et, tout en protégeant les convois, rassemblés dans un vallon situé au nord-est de ce village, attaquer les pitons de la première ligne cotés 1311 et 1330, quand se dessinerait l'attaque du général Metzinger contre le sud de cette même chaîne.

Ce programme dut être légèrement modifié, le 30 au matin, par suite de la réapparition, vers Sabotsy, au nord d'Ilafy, du corps de Rainianzalahy, qui, avant 6 h. du matin, ouvrit (avec 2 canons) un feu très vif d'artillerie contre le convoi et son escorte. Le général commandant en

Digitized by Google

chef dut, dès lors, maintenir en arrière, à Ilafy, sous le commandement supérieur du colonel de Lorme, 3 compagnies du bataillon haoussa, avec 1 compagnie du 3e bataillon du 13e régiment d'infanterie de marine et envoyer 2 autres compagnies de ce dernier bataillon, l'une, à Ambohibé, l'autre, à Ambohitrarahaba, pour couvrir les flancs de l'échelon de droite.

Le mouvement du général Metzinger, par la ligne de crêtes, très accidentée, qu'il avait reçu l'ordre de suivre, fut nécessairement fort long, d'autant plus que son flanc gauche fut menacé, pendant cette marche, par de nombreux groupes de tirailleurs ennemis, embusqués dans tous les villages. Ce n'est guère qu'à 8 h. 1/2 que la tête de sa colonne put déboucher en face des crêtes rocheuses de l'Ankatso, que l'ennemi prévenu avait eu le temps d'occuper fortement.

Une section de la 16e batterie se mit aussitôt en batterie et ouvrit le feu (à 8 h. 45), contre l'Ankatso, pour appuyer le mouvement en avant que devait exécuter le bataillon malgache, soutenu par le 3e bataillon du régiment d'Algérie.

A 9 h. 30, le premier de ces bataillons occupait le sommet de l'Ankatso, pendant que le 3e bataillon du régiment d'Algérie s'établissait un peu en arrière du village d'Ambatomaro. Dans cette première attaque, la bataillon malgache avait eu un officier et un tirailleur blessés.

Les autres troupes de l'échelon de gauche vinrent alors se masser successivement à l'abri des hauteurs d'Ankatso, d'où la 9e batterie et une section de la 16e ouvrirent le feu (à 11 h. 45), d'abord, contre l'observatoire, puis, contre le village d'Andrainarivo. L'artillerie hova riposta vigoureusement et ce n'est qu'à midi 35 qu'elle renonça à la lutte, après avoir reçu 77 obus.

Pendant ce temps et aussitôt après la prise de l'Ankatso par la tête de colonne de l'échelon gauche, la 8e batterie de l'échelon de droite avait également ouvert le feu contre l'artillerie ennemie installée sur les pitons 1311 et 1330. Elle eut aussi quelque peine à éteindre le feu de cette artillerie, servie par des défenseurs beaucoup plus tenaces qu'à l'ordinaire et dont les projectiles couvraient les abords du pli de terrain ou étaient massés, hors de la vue de l'ennemi, les 1.300 mulets du convoi.

Dès le début de cette lutte d'artillerie, le bataillon malgache avait commencé son mouvement, à l'extrême gauche de la ligne, dans la

Digitized by Google

direction de l'observatoire; aussitôt que le feu des batteries hovas établies en ce point eut été à peu près éteint, il s'élança contre cette position et l'occupa, vers midi 45, ne perdant, dans cette attaque, que 2 tirailleurs blessés.

Malheureusement, à sa droite, le 3e bataillon du régiment d'Algérie, qui devait servir de pivot à l'attaque de l'échelon de gauche, avait prononcé avec trop de hâte son mouvement en avant. Deux compagnies de ce bataillon réussirent bien à enlever le village d'Andraisoro; mais quand elles voulurent déboucher de ce village, avant que leur attaque eût été préparée par l'artillerie, pour se porter contre le village d'Andrainarivo, elles furent accueillies par un feu des plus violents et durent se replier sur Andraisoro, ayant eu, dans cet engagement prématuré, 2 sous-officiers et 4 tirailleurs tués, 2 officiers et 17 tirailleurs blessés.

Une contre-attaque fut même tentée à ce moment par les Hovas contre Andraisoro; elle fut arrêtée par les feux de salve du reste du bataillon et par les feux de flanc de la 8e batterie de l'échelon de droite, qui, après avoir éteint le feu des pitons 1311 et 1330, s'efforçait d'appuyer le mouvement en avant du général Metzinger.

En même temps, d'ailleurs, le général commandant en chef avait prescrit au général Voyron de faire occuper, par 5 des 6 compagnies d'infanterie de marine qui restaient disponibles, les deux pitons dont il vient d'être parlé, ce qui fut exécuté avec un entrain et une rapidité remarquables. Une de ces compagnies put même ensuite appuyer, par le nord-est, l'attaque contre Andrainarivo et aider à l'occupation de ce point que couronna le 3e bataillon du régiment d'Algérie, suivi du 3e bataillon du 200e.

Aussitôt maître de l'observatoire, le bataillon malgache avait retourné contre Tananarive 2 canons qui y étaient tombés entre ses mains. Ces pièces, intelligemment et vigoureusement servies par quelques officiers et sous-officiers du bataillon, détournèrent l'attention de l'ennemi et facilitèrent également l'occupation d'Andrainarivo. A une heure et demie, la ligne entière de crêtes qui constituait la position de défense extérieure de Tananarive était en notre pouvoir. Il ne nous restait plus qu'à enlever la ville elle-même.

Celle-ci, qui était demeurée muette jusque-là, venait, à son tour, d'ouvrir, contre nos positions, le feu de 2 fortes batteries établies au palais et celui de plusieurs pièces disséminées sur divers autres points.

Digitized by Google

Le général en chef confirma alors (il était, à ce moment, 2 h.) ses ordres antérieurs, qui prescrivaient d'ouvrir contre les batteries de la ville un bombardement lent, avec projectiles à la mélinite, qui devait durer environ 1 heure; il fit, en même temps, former 6 colonnes d'assaut, de 2 compagnies chacune, qui, conduites par des guides choisis parmi les gradés et soldats de l'ancienne escorte du résident général et accompagnées de détachements de sapeurs munis de pétards, devaient aborder Tananarive, au nord et à l'est, en suivant six itinéraires indiqués, convergeant tous vers le palais de la reine et vers celui du premier ministre. L'artillerie devait, de son côté, appuyer le mouvement des colonnes d'assaut, en élevant successivement son tir, pour éteindre le feu de tous les centres de résistance qui se formeraient en avant de nos troupes.

Les 9e et 16e batteries avaient quitté leurs positions de l'Ankatso, à 1 heure; mais, retardées encore par les difficultés du terrain, elles ne purent arriver qu'à 2 h. 40 sur les hauteurs de l'observatoire. Par contre, la 8e batterie, de l'échelon de droite, avait pu gagner, vers 1 h., le piton 1330 et, de ce point, ouvrir un feu efficace contre une batterie ennemie établie dans le nord de la ville.

A 2 h. 55, le bombardement général commença. Le tir de l'artillerie fut rapidement réglé et chacune des 16e et 9e batteries tirèrent 5 obus à la mélinite sur les batteries ennemies établies sur la terrasse du palais de la reine.

Les dégâts matériels, les pertes subies et l'effet moral produit par ce tir sur les Hovas furent tels que, vers 3 h. 30, un pavillon blanc fut hissé sur le palais, en remplacement du pavillon de la reine. Les colonnes d'assaut étaient alors sur le point de se porter en avant; celle de l'extrême gauche (bataillon malgache), qui devait constituer l'aile débordante par le sud, avait même déjà gagné le pied des pentes et commencé à les escalader, quand un parlementaire, précédé d'un immense drapeau blanc, se présenta devant nos lignes.

Ce personnage était Marc Rabibisoa, 2e secrétaire et interprète pour le français du premier ministre; il n'avait, du reste, d'autre mission que de demander, de la part de la reine et de son gouvernement (dont il confirma la présence à Tananarive), la cessation immédiate du feu.

Le général en chef ne refusa pas de l'accorder, mais en donnant 45 minutes seulement au parlementaire pour aller chercher des négo-

Digitized by Google

ciateurs mieux qualifiés ou, du moins, munis de pouvoirs plus étendus, il ajouta qu'en toute hypothèse, de gré ou de force, il entendait occuper la ville le soir même.

Quelques minutes avant l'heure indiquée arrivait, en hâte, un fils du premier ministre, accompagné du soi-disant ministre des affaires étrangères; ils venaient apporter, non seulement l'assurance que nos troupes pouvaient pénétrer en ville sans avoir à craindre aucune résistance, mais encore la déclaration du gouvernement que les hostilités ne seraient pas reprises.

Le général en chef poussa aussitôt en avant, sous les ordres du général Metzinger, désigné d'avance pour être gouverneur militaire de Tananarive, 4 bataillons, 1 batterie et les 2 compagnies du génie. Lui-même resta, de sa personne, avec le groupe du général Voyron (4 bataillons, 2 batteries et le convoi) sur les crêtes de l'est, prêt à faire brûler la ville, comme il en avait marqué la résolution aux parlementaires renvoyés en avant de nos colonnes, si le général Metzinger se heurtait à quelque surprise.

Avant leur départ pour Tananarive, il avait annoncé aux négociateurs hovas qu'il entrerait en ville le lendemain, 1er octobre, à huit heures du matin, pour s'installer à la résidence générale de France et qu'il y recevrait, à 1 h. de l'après-midi, les représentants du gouvernement accrédités pour traiter de la paix. Il donna, enfin, des ordres pour la remise immédiate aux troupes du général Metzinger de tous les canons, fusils et projectiles restés en ville.

Pour ne pas interrompre le récit de la prise de Tananarive, on a tardé à faire mention d'un combat, très honorable, soutenu par l'arrière-garde que le général en chef avait laissée à Ilafy, sous le commandement du colonel de Lorme, avec l'ordre d'arrêter, à tout prix, le mouvement du corps de Rainianzalahy (2.000 hommes environ, avec 2 canons).

Le colonel de Lorme avait dû, d'abord, jusqu'à l'entier écoulement de la colonne et du convoi, rester sur la défensive, en butte aux coups de l'artillerie et à la fusillade de l'ennemi; des feux de salve exécutés par des compagnies de Haoussas, à bonne distance et avec un rare sang-froid, avaient suffi, du reste, pour arrêter les mouvements d'attaque de l'ennemi.

Mais, vers 1 h. du matin, quand le convoi eut fini de s'écouler et se trouva suffisamment protégé par les troupes du groupe de droite,

Digitized by Google

le commandant de l'arrière-garde, libre de ses mouvements, prit vigoureusement l'offensive contre le village de Sabotsy, centre de la lign ennemie. Deux compagnies de Haoussas, lancées en avant, tandis qu'une autre compagnie dessinait, à gauche, un mouvement débordant, gravirent brusquement, d'un seul élan, les pentes sur lesquelles est construit ce village, culbutèrent l'ennemi et enlevèrent à la baïonnette les 2 canons, vigoureusement défendus, cependant, par les artilleurs hovas, dont plusieurs furent tués sur leurs pièces. A midi et 1/2, l'arrière-garde restait maîtresse du terrain, l'ennemi ayant disparu dans la direction du nord et de l'ouest.

Cette affaire secondaire, qui coûta aux 3 compagnies de Haoussas 2 tirailleurs tués et 12 blessés, est de nature à leur faire grand honneur; leur calme sous le feu de l'artillerie, dont presque tous les coups portaient au milieu d'eux, n'a eu d'égal que leur élan quand ils se sont portés à l'attaque de la position ennemie.

La nuit du 30 septembre au 1er octobre s'étant passée sans incident, le général en chef fit son entrée à Tananarive le 1er octobre, à 8 h. du matin, ainsi qu'il l'avait annoncé, et, à 8 h. 45, le drapeau tricolore était hissé, avec les honneurs réglementaires, sur l'hôtel de la résidence générale, qui était demeuré presque intact.

A l'heure fixée, également, les hauts fonctionnaires hovas chargés de négocier la paix se présentèrent chez le général en chef. Le traité signé par eux, à 3 h. de l'après-midi, fut ratifié le jour même par la reine Ranavalo et rapporté au quartier général, à 8 h. du soir.

Le succès définitif de la colonne légère, quoique obtenu plus facilement qu'il n'était permis de l'espérer, nous avait, cependant, coûté des pertes relativement sensibles : officiers, 4 blessés; hommes de troupe, 10 tués, 52 blessés, 12 disparus. Il avait été consommé environ 81.000 cartouches d'infanterie et 362 projectiles d'artillerie.

Outre les 4 canons enlevés à l'ennemi dans la journée du 30 septembre, nous trouvâmes, répartis entre les divers emplacements de batteries de la ville, 74 canons ou mitrailleuses de divers modèles (dont 30 modernes) et une énorme quantité de munitions de toute sorte pour artillerie et infanterie.

Digitized by Google

DE L'OUBANGUI AU BAHR-EL-GHAZAL

EXPLORATION DE LA KÉTHULLE

Avant la signature de la convention d'août 1894 qui a définitivement limité au cours du Mbomou l'action de l'État du Congo, les Belges avaient cherché, par une prise de possession effective, à agir sur notre diplomatie par la force même du fait accompli. La géographie a recueilli largement les fruits de cette expansion, et la région située au nord de l'Oubangui jusqu'au Bahr-el-Ghazal (haut Nil-Blanc) nous est maintenant connue.

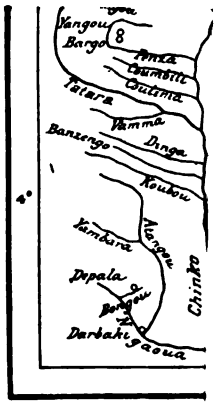
Parmi les explorations belges les plus intéressantes de cette période de lutte ardente (1890-94), où le « droit du premier occupant » était considéré par nos voisins comme devant détruire l'effet de tous les accords antérieurs, se place celle du lieutenant de La Kéthulle de Ryhove, qui réussit à pénétrer jusqu'à Hofrah-en-Nahas, dans le bassin du Bahr-el-Ghazal, aux confins du Ouadaï et du Darfour (1). Nous avons déjà indiqué sommairement (*R. F.*, t. XX, p. 53) l'ensemble de ce voyage; nous pouvons entrer aujourd'hui dans quelques détails, grâce au récit qu'en viennent de publier le *Bulletin de la Société royale belge de géographie* et le *Comité de l'Afrique française*.

Le lieutenant de La Kéthulle, chargé d'agir au nord du M'Bomou, arriva de Bomokandi sur l'Ouellé, le 11 mars 1892, à Yakoma, au confluent de l'Ouellé et du M'Bomou (qui forment l'Oubangui). Le 17, il rencontra le commandant G. Le Marinel et fit route avec lui jusqu'à Bangasso (19 mars) et au confluent du M'Bomou et du Shinko (5 avril), au village de Sandou, dont le sultan est frère et vassal du sultan Rafaï, qui réside en amont. Ce dernier vint au-devant des Belges et les reçut en grand apparat, se faisant même précéder d'un homme qui portait le drapeau de l'État du Congo, qui lui avait été remis précédemment par le commandant Milz, résident à Semio, à l'est.

Le sultan Rafaï est de forte taille, ses yeux sont vifs, sa démarche est fière; il était vêtu d'une tunique de velours noir serrée à la taille par

(1) Le lt Hanolet, reparti, en juin 1896, au Congo pour la 3e fois, avait pénétré aussi fort en avant dans cette région. En 1894-95, quittant le poste de Bangasso, il s'était avancé, avec M. van Calster, par Dabago (où était déjà le lieutenant Stroobant) et tout en explorant les rivières Kotto, Bali et Shinko, gagnait Bara, Belle et pénétrait dans le Runga jusqu'à Kouka, par 22° long. et 9°,40' latitude.

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

une écharpe de soie et d'un pantalon blanc flottant à la turque, ceint d'une cartouchière à pipeaux en peau de léopard et chaussé de pantoufles en cuir de buffle.

Son escorte était composée de soldats habillés de coton blanc et armés de remingtons et de fusils à piston à un ou deux coups; ils parlent tous l'arabe. Le sultan reçut les officiers sous un barza, les fit asseoir, s'assit à son tour sur une chaise en fer, tandis que les autres chefs et soldats formaient cercle et restaient débout; il déclara bénir leur venue, leur promit une large hospitalité et les traita de « frères » en leur baisant la main droite, puis la portant sur sa poitrine, sur ses lèvres et sur son front.

Le lendemain, M. de La Kéthulle partit avec le sultan pour la future résidence, tandis que M. Le Marinel retourna à Bangasso, à l'ouest.

A son arrivée à la zériba Rafaï, l'officier belge trouva l'armée du sultan sous les armes. Ces soldats noirs, dont les costumes sont d'une blancheur éclatante, faisaient un très bel effet au soleil avec leurs canons de fusils qui scintillaient et leurs bannières déployées. Autour était une foule bariolée revêtue de ses habits de fête. Les soldats exécutèrent des salves pendant que les tambours battaient et que les trompettes sonnaient, puis défilèrent devant les Belges dans un ordre parfait, grâce à leur grande discipline. Tout cela contraste avec les soldats presque nus, la tête ornée de plumes, le corps couvert de tatouages, affublés d'accoutrements grotesques, qu'on rencontre généralement dans l'Afrique centrale. Le village de Rafaï, situé par 5°,10' lat. N. et 24°,7' long. E. Greenwich, renferme 2.500 habitants.

Le lendemain, 8 avril, le sultan vint chez le lieutenant de La Kéthulle et lui remit un *salam* de 60 pointes d'ivoire, des chèvres, des poules, des paniers de farine, etc.; il signa ensuite un traité par lequel il acceptait le protectorat congolais. Ce sultan est cousin de Djabbir, Duaru, Bangasso et Engouëttra, autres chefs de la région; il a épousé l'une des filles de Singio. Il est musulman fervent, depuis que la domination égyptienne s'est autrefois fait sentir sur ces pays et que des relations ont été établies avec Zibber, Idris et les trafiquants arabes de l'Ouadaï, du Runga et du Bornou (lac Tchad). Beaucoup d'initiés savent lire et écrire l'arabe.

Les Mahdistes ont envahi en 1885 le Dar-Fertit, le pays des A-Bandas et se sont arrêtés au M'Bomou; à cette époque Lupton gouvernait pour

Digitized by Google

l'Égypte le Bahr-el-Ghazal, Emin le Bahr-el-Ghebel et Gessi le Darfour. Malgré les conseils des sultans Semio et Rafaï, Lupton se laissa duper par les Mahdistes qui, chez les Zenghés, le firent prisonnier par ruse. Gessi fut pris; seul, Emin parvint à conserver son indépendance dans sa province d'Equatoria jusqu'à l'arrivée de Stanley qui, à la suite de la révolte de ses soldats, le ramena à la côte (1889), de gré ou de force.

Devant l'invasion mahdiste, Rafaï se retira au sud du M'Bomou; plus tard, allié avec Semio, ils s'établirent de nouveau au nord du fleuve et occupèrent la région comprise entre le Babado, l'Uarra, le M'Bomou, le Shinko et la N'Gana. Sous Zibber et Lupton, Rafaï étendait son autorité depuis l'Ouarra, affluent du M'Bomou, jusque chez les Dendis, en y comprenant les Sakkaras.

Djabbir, qui s'était allié à l'État du Congo en 1890, était devenu suzerain d'anciens vassaux de Rafaï et avait étendu son autorité jusqu'à la rive gauche du M'Bomou. Rafaï, à cette époque, recueillait l'ivoire, qu'il expédiait à Khartoum par la voie de Dem-Zeber, dans le Bahr-el-Ghazal, résidence de Lupton; il fit une expédition jusque chez Pouata, sur l'Ouellé, au sud.

Les gens de Zibber et les Égyptiens avaient, avant l'invasion des Derviches, des postes (zeribas) sur l'Ouellé, à Ali-Kobbo, Abdallah, Hauash, Ali, etc.

Rafaï vit, lors de l'invasion mahdiste, son domaine se restreindre beaucoup et plusieurs chefs bandjias l'abandonnèrent pour accepter l'autorité de Bangasso. Sémio s'était allié à l'État du Congo et avait même accompagné le commandant Milz avec son armée pour prêter son concours à l'expédition du commandant Van Kerkhoven. Djabbir fit la guerre à Rafaï en 1890-91.

Au moment de l'arrivée de M. de La Kéthulle chez Rafaï, ce dernier recevait un tribut de plusieurs chefs Bandjias, des A-Bandas et Sakkaras. Au nord, le chef A-Banda établi sur la rive droite du Shinko, les chefs Kreischs du Dar-Fertit, les chefs de Katuaka et d'Hofra-en-Nahas faisaient le commerce avec les trafiquants arabes. Le sultan Rafaï émettait des prétentions sur les peuplades vidras et vassas et sur le pays compris entre le Bali et le Kotto supérieur.

Le lieutenant belge fonda une résidence de l'État à proximité de la zeriba Rafaï et des postes à Sandou, au confluent du M'Bomou et du Shinko, à Darbaki, au confluent des rivières N'Gaua et Atangou (rive

Digitized by Google

droite du Shinko) et à Dinda, au confluent du M'Bomou et de l'Ouarra. Tous ces points dépendaient de Rafaï, qui y avait une garnison, ainsi qu'à Aka (pays des Gabous) et à Dinda (pays des Akarés).

Le 9 mai 1892, le lieutenant de La Kéthulle partit de Rafaï pour Sémio et rencontra, au delà de l'Ouarra, les Akarés qui s'étendent jusqu'au M'Bomou.

Les Akarés sont absolument sauvages; ils sont anthropophages, laids, mal bâtis, sales. Ils mettent des petits bâtons en bois dans les lobes de leurs oreilles, s'ornent la tête de plumes de coq et s'entourent le cou d'une ficelle à laquelle ils suspendent de petits cylindres en bois ou un collier formé de dents de cochon sauvage. Les Akarés ont de l'analogie avec les Gabous, qui habitent plus au nord. Le sultan Rafaï domine sur les Gabous de l'ouest, le sultan Sémio sur ceux de l'est et sur les Akarès. Le pays est marécageux et d'accès difficile. Les villages, disséminés, possèdent chacun leur autonomie et chaque village est constitué par une famille gouvernée par un chef. Il n'y a pas de grand chef et les villages se font souvent la guerre, mais en cas d'attaque extérieure, les villages font alliance. Ces peuplades se défendent courageusement avec des lances et des javelots. Ils cultivent l'igname, le maïs, le sorgho et récoltent l'huile de palme.

A Sémio, le lieutenant belge fut bien reçu par le chef Yapati, qui remplaçait le sultan. Le sultan Sassa allait recevoir M. de La Kéthulle lorsque ce dernier apprit l'arrivée de M. Foulon, chargé de commander le poste de Sémio et de s'efforcer d'atteindre Dem-Zéber, ancien chef-lieu égyptien du Bahr-el-Ghazal.

Le 23 mai, M. de la Kéthulle reprit la route de Rafaï et y rentra le 30.

Les Bandjias, qui habitent les deux rives du moyen M'Bomou, sont de race a-sandé ou niam-niam (1), comme les Avungura. Les chefs Djabbir, Rafaï, etc., sont des Bandjias, tandis que les chefs Sémio, N'Doruma, etc., sont des Avungura. Les Bandjias sont grands et vigoureux, leur regard est intelligent et doux; ils se tatouent les bras et la poitrine et portent sur le front, parallèlement aux sourcils, des incisions; ils ont aussi sur les joues trois incisions horizontales. Leur coiffure consiste en petites tresses qui recouvrent les oreilles et la nuque.

La langue parlée est l'a-sandé, les chefs, les notables, beaucoup de

(1) *Niam-Niam!* qui veut dire : *Viande, viande!* est le cri de guerre de ces peuples, grands mangeurs de viande et de chair humaine.

Digitized by Google

soldats parlent l'arabe. Les A-Bandas et les Kreischs ont des dialectes très différents, mais l'arabe y est aussi très répandu.

Les Bandjias sont fétichistes et sont tous pourvus de talismans : colliers de dents d'animaux, sifflets pour éloigner les mauvais esprits ou les fléaux, etc. Le sultan, les chefs, les notables portent sur eux de petits carnets de cuir hermétiquement fermés et contenant parfois des versets du Coran et plus souvent du papier blanc.

Les Bandjias attribuent à certaines infusions de plantes des vertus surnaturelles; ils pratiquent l'épreuve du poison *bengné*. Le sultan est musulman et consulte l'oracle avant de rien entreprendre; quand il a donné du *bengné* aux poules, si elles survivent il est sûr de son succès; si elles meurent c'est le présage d'un échec.

Les Bandjias sont fiers de leur indépendance; ils sont hospitaliers, et une fois leur amitié acquise, on peut compter sur elle. Ce peuple aime l'art, le chant, la danse, les fantasias.

« La musique est tantôt mélancolique et plaintive, écrit M. de La Kéthulle, tantôt empreinte d'une sauvage grandeur et animée d'un souffle viril, comme c'est le cas pour le chant de guerre. Il y a des chanteurs de profession qui, nouveaux troubadours, s'en vont de village en village chanter complaintes et odyssées ; ils sentent profondément ce qu'ils chantent ; leur mimique et l'expression de leurs yeux sont curieuses à observer ; ils s'accompagnent au moyen d'un instrument appelé *condi*, tenant de la harpe et de la mandoline ; la caisse de résonance est en peau de buffle, d'éléphant, d'iguane ou d'antilope. Ils se servent également d'une sorte de piano xylophone, constitué par des tablettes de fer ou de bois placées sur des calebasses formant caisses de résonance ; ils frappent sur les tablettes au moyen de deux bâtonnets à l'extrémité desquels est fixée une petite boule de caoutchouc. Ce piano, qui s'attache au cou, est appelé *mensi*. Il faut encore citer la flûte en roseau, *rondo*, la trompe en ivoire, le gong en bois, les tambours de danse et les tambours de guerre. La fanfare du sultan renferme aussi des cornemusiers et un carillonneur. »

Le sultan est propriétaire du sol et exerce le droit de justice ; son fils aîné est son héritier présomptif, à moins qu'il ne soit jugé indigne ou inférieur à son rôle. Le fils et héritier de Rafaï, Hetman, a 15 ans ; il est sympathique et distingué ; son père veille à son éducation et à son instruction avec un soin tout spécial.

Digitized by Google

Pendant le voyage du résident à Sémio, le sultan Rafaï avait, sur sa demande, envoyé des émissaires aux chefs A-Bandas et Kreischs. Cette démarche provoqua, le 3 juin, la visite de ces chefs chez M. de La Kéthulle où ils signèrent des traités de protectorat. Le sultan Rafaï envoya chez les chefs Sango, Yanguba et Zouarra quelques-uns de ses soldats armés et habillés comme les soldats congolais.

Les A-Bandas sont établis depuis le Babado jusqu'au Dar-Runga ; ils comprennent plusieurs tribus indépendantes les unes des autres; ils sont intelligents et beaucoup parlent l'arabe. Le 30 juin, le chef Kreisch Bandassi vint voir le lieutenant en grand apparat, accompagné de musiciens et d'anciens derviches qui se plaignaient du traitement du khalife Abdullah ; il signa aussi un traité de protectorat, ainsi que d'autres chefs kreischs qui vinrent quelques jours après. Ils prêtèrent tous hommage à Rafaï. Les Kreischs manquent aussi d'union.

A la suite de ces divers traités, des soldats indigènes furent installés, revêtus des uniformes de l'État du Congo, dans les postes suivants :

Chez les Bandjias : Rafaï, Sandou, Darbaki, Dinka ;

Chez les A-Bandas Rango, Yanguba, Zouarra, Yangou ;

Chez les Kreischs : Bandassi, Alewali, Renogo, Kerenguegui, Méréké.

Ainsi, en octobre 1892, le domaine de l'État du Congo s'étendait jusqu'au 8° lat. nord.

En décembre 1892, le lieutenant de La Kéthulle poussa, avec Rafaï et quelques autres chefs, une pointe au delà du Bali chez les Vidras et les Vassas, où devait agir bientôt le commandant Balat. Rentré à sa résidence le 7 avril 1893, le lieutenant de La Kéthulle repartit de Rafaï le 8 février 1894, avec le commandant Nilis et les sous-lieutenants Gérard et Gonze, laissant la résidence au lieutenant Jacquemin. Marchant vers le nord, à travers le pays Kreisch, la mission belge atteignait 8 jours après le village de Sango sur le Vovorro affluent de gauche du Shinko, et où avait été établi depuis 4 mois un poste par le sergent houssa Salu. Le Vovorro a 50 mètres de large. Le pays est riche en iguames et en huile de palme.

Pendant que la mission continuait sa route, le lieutenant Gonze, laissé malade à Sango, y mourait quelques jours après, tandis que ses compagnons passaient le Shinko (Kpakhe) et arrivaient à Bandassi en mars, par 7° lat. et 22° 13′ long. Au sud, sont des montagnes de 550 mètres d'altitude; au nord est le mont Baféry (600 mètres). La

Digitized by Google

mission apprit là que les Madhistes avaient un poste à Chekka et occupaient dans le Darfour ceux de Darra, El-Fascher, El-Obéid, Dar Mossalat et Kalaka.

Les explorateurs traversèrent le Dar-Fertit, plusieurs affluents du Shinko, puis du Khotto et, après la traversée d'une plaine herbeuse, passèrent du bassin du Congo dans celui du Nil représenté ici par l'Ada et ses tributaires. Katouaka, sur l'Ada, atteint par la mission belge en juin 1894, est situé par 8°, 48′ lat. N. et par 22° long. Paris. On fut bien reçu par le chef qui arbora le drapeau congolais qui lui avait été envoyé quelques mois avant ; les habitants, anciens Arabes du Darfour, se sont retirés plus au sud pour se soustraire aux spoliations des Mahdistes ; au nord de Katouaka se profilent plusieurs chaînes montagneuses (600 à 900 mètres). A l'époque des hautes eaux, l'Ada, qui coule à 3 heures de marche au nord de la ville, déborde sur plusieurs kilomètres. L'Ada, à son lit, est large de 75 mètres. Les indigènes de ce bassin cultivent le millet *(doghen)* et le talboum ; le Chala, les Karas, le Dadjo confinent au domaine des mahdistes qui s'arrête au confluent de l'Ada et du Bahr-el-Fertit.

Le lieutenant de La Kéthulle arrêta sa marche un peu au sud de cette dernière rivière, à Hofrah-en-Nahas, qui renferme une population cosmopolite. Les explorateurs rentrèrent ensuite à Rafaï et le lieutenant de La Kéthulle quittait sa résidence le 2 juillet 1894 pour rentrer en Europe.

Depuis la convention franco-congolaise d'août 1894, les Belges ont dû évacuer Bangasso, Rafaï, Sémio, etc., et perdre le bénéfice de tous les traités signés au nord du M'Bomou, puisque cette rivière forme désormais la limite indiscutée entre l'État du Congo et les possessions françaises, On pourrait cependant se permettre de regretter que la France, mise enfin en possession de cette région qui, diplomatiquement, lui revenait depuis longtemps, tarde tant à s'étendre vers le nord. Ce que M. de La Kéthulle a pu faire en 1894, pourquoi la France ne le renouvelle-t-elle pas en 1896 ? Pourquoi le drapeau français ne flotte-t-il pas à Hofrah-en-Nahas et sur l'Ada ? Pourquoi, au moment où les Anglais agissent en Égypte et au Soudan avec le plus profond mépris du droit des autres, nous obstinons-nous dans une sagesse qui ressemble à un piétinement sur place et que nos rivaux exploiteront comme une défaillance ?

Digitized by Google

EXPLORATION HANOLET

La *Belgique coloniale* a publié le récit du voyage du lieutenant Hanolet dans le bassin du Kotto et vers le bassin du Chari. Ce voyage, joint à ceux de M. de la Kéthulle au Dar-Fertit, de MM. Vankerckhoven et Milz sur l'Ouellé et du capitaine Fiévez dans le Bahr-el-Ghazal, montre combien les Belges avaient agi énergiquement dans la région qu'ils ont dû laisser dans notre zône d'influence par la convention du 14 août 1894.

Voici le résumé de l'exploration que le lieutenant Hanolet accomplit en 1894.

Lors de son premier séjour au Congo, le lieutenant Hanolet avait déjà fait partie de l'expédition Van Gèle. En 1894, il repartit avec le lieutenant Van Calster, de la station belge de Bangasso, sur le Mbomou et par Dabago (ou Dambago) et le bassin du Kotto, il gagna M'Béllé, au N.-O. du Kotto où il fonda un camp, de même que MM. de La Kèthulle et Nilis avaient établi près du point extrême de leur voyage, le fort de l'Adda, près Katouaka, dans le bassin du Nil. La mission Hanolet pénétra enfin jusqu'à Kouka, dans le Dar Rounga, par 22° long. E. Greenwich et 9° 40′ lat., point extrême atteint dans cette direction par les officiers congolais.

De Dabago à Bara et Yango (1), on traversa le pays des Voundous (Wundu), plat et marécageux. A l'endroit où le Kotto fut traversé il n'avait que 25 centimètres de profondeur et 100 mètres de large, avec des rives escarpées hautes de 6 mètres; aux hautes eaux, la rivière déborde des deux côtés sur un kilomètre et est alors navigable en partie.

Les Voundous, les Védris et les Vassas qui peuplent la région sont misérables. Le chef de Bara possède 12 fusils, dont un à piston provenant de Ouadaï et portant la marque de la manufacture impériale de St-Étienne, ainsi que quelques pistolets; la poudre est importée par les Arabes et provient de Barmen (Prusse rhénane).

M. Van Calster, en quittant Yango, se dirigea sur le pays Ouadda où il fut mal accueilli, ayant été pris pour un Turc; aussi revint-il à Yango.

Les Ouaddas se retranchent dans de véritables forteresses constituées par des monolithes en forme de vaisseau, de cône tronqué, de bastion, de tourelle. etc. Ces forteresses ont des issues secrètes, des puits creusés

(1) Probablement Yangourou de la carte de La Kéthulle.

Digitized by Google

dans le roc, des magasins à provision. Les natifs sont armés de flèches en fer barbelé et de zagaies. Ils sont de race abanda et comptent environ 1.000 guerriers. Le pays est plat, marécageux et couvert de lianes et d'arbres à caoutchouc; il est arrosé par la rivière Pipi, affluent du Kotto.

La mission, quittant Yango, se dirigea vers l'est et atteignit Dooué, village adja, perché sur un monolithe de 30 mètres et situé sur la rivière Kommou; les habitants en sont pauvres, ils tissent le coton, possèdent quelques étoffes et armes arabes. De là, M. Hanolet se dirigea sur Kacha, dont les habitants misérables, perchés sur un rocher, présentant l'aspect d'une arche de pont, sont condamnés à disparaître par suite des incursions perpétuelles de leurs voisins. Il en est de même de Makbanda (ou Mokoubanda), où les indigènes cultivent le manioc, le sorgho, les fèves, les patates, les arachides. Ce village est bâti au pied d'un rocher à pic de 40 mètres, forteresse inexpugnable garnie de puits et de magasins bien gardés.

Toute cette contrée a souffert des invasions des Derviches, de Rabieh (Rabah) et de Zieber; les populations abandas y sont dans une anarchie complète.

De Makbanda, M. Hanolet se dirigea vers l'est pour entrer dans le bassin du Chari après avoir traversé de nouveau la rivière Pipi, large de 20 mètres.

La ligne de faite séparant les bassins du Congo et du Chari (lac Tchad) n'est formée que par quelques collines, dont l'altitude maxima observée ne dépasse pas 849 mètres.

La mission traversa le pays des Kreisch et les villages de M'Bellé et Alleouali. Les indigènes possèdent 300 fusils environ et marchent au son des tambours et des trompes; il sont en rapport avec les Arabes.

Le lieutenant Hanolet rencontra plus loin les gens du cheick Senoussi, qui ont provoqué le meurtre de Crampel et put correspondre par message avec ce cheick, ainsi qu'avec Rabah, qui lui répondirent par des lettres d'un sens vague. Un marchand tripolitain, Ibrahim, séjourne avec 150 hommes dans le Ouadaï et le Runda pour y faire du commerce.

Le cheick Senoussi (Al-Sunussi), depuis que Rabah a quitté la région, paye tribut au Ouadaï. El-Kouti, capitale du cheik, est à 10 jours à l'ouest de M'Bellé. Le cheik dispose de 500 fusils; ses soldats sont des

Digitized by Google

Égyptiens, des musulmans du Ouadaï, etc., la plupart déserteurs; il possède de nombreux esclaves, des chevaux et du bétail. Un taureau ne vaut que 5 francs dans le pays; on emploie cet animal, ainsi que le chemeau, aux travaux de culture et aux transports. Les chevaux sont l'apanage des chefs ou des indigènes de qualité et servent exclusivement de monture aux guerriers et aux parades; mais les cavaliers sont loin de se distinguer par leur habileté.

Le Dar Banda et le Dar Fertit, qui ont été traversés par l'expédition belge, étaient autrefois à l'Égypte. Le Dar Banda avait pour limites les rivières Chinko et Kotto; aujourd'hui, la plupart des Abandas, y compris les Kreischs, sont établis à l'ouest du Kotto et s'étendent jusqu'au 21° long. E. de Greenwich; au sud, la limite est descendue jusqu'aux 6° 1/2 de lat. N.

Le Dar-Fertit est habité, au nord, par les Bandjias, et les Sakaras, qui ont été refoulés vers le sud, par les invasions. Les Abandas occupent maintenant l'ancien Dar-Fertit; ils sont sous la domination nominale de Rabah; à son passage, le conquérant a marqué tous les habitants d'un signe caractéristique sur les deux joues; une loi fait marquer encore les nouveau-nés.

Au Ouadaï et au Bornou, le seigle est la principale culture. Au nord des Kédris, il n'y a plus de caféiers; la vigne est répandue chez les Kreischs. Le Dar Banda est imprégné de civilisation arabe; les habitants sont polygames. La femme travaille aux champs, tandis que l'homme est oisif. Le suicide est commun chez les Kreischs; leur religion est un mélange de fétichisme et de mahométisme dont les pratiques sont souvent fort bizarres.

La rivière Kotto a peu d'avenir comme voie de pénétration; aux eaux basses, sa profondeur est infime et il se forme beaucoup de chutes et rapides. Les affluents ont les mêmes caractères. Le haut Kotto déborde sur un kilomètre de largeur; aussi ses rives sont elles partout inhabitées. Quelques pirogues constituent tout le matériel de la navigation et servent surtout à passer d'une rive à l'autre. La pêche est presque inconnue, quoique le poisson soit abondant.

Paul Barré.

Digitized by Google

BAS LAOS

L'EAU DU SERMENT

L'homme qui, sincèrement croit, affirme le serment un lien sacro-saint que nul ne saurait rompre impunément, que la mort seule dénoue. La chose une fois jurée, rien n'y peut plus, et renouveler le serment pour cette même chose et dans les mêmes conditions, serait une incompréhensible superfétation.

Pour celui qui ne croit pas, le serment cesse d'être un gage sacré à Dieu et aux hommes; souventes fois — quoique pour des raisons très diverses — il refusera de le prêter, même alors que la formule expurgée ne mentionne plus ce Dieu qui le gêne.

Tout autre est l'état de celui qui croit peu ou qui croit mal. La solidité du serment devient alors une question de tempérament, de mémoire, et, comme un badigeon mauvais teint, il n'est bon que tant qu'il est neuf.

Tel est le cas du Laotien. Jurer, certes, il le veut, et lorsqu'il le fait, c'est en grande sincérité; mais après, quelques mois après? Ce n'est plus la même chose. Le temps a rendu son serment vétuste, sans vertu. Il lui faut le renouveler, ainsi qu'il renouvelle son sampot ou sa ceinture. Et c'est pour cela que, deux fois l'an, tout ce qui a autorité dans le pays, depuis le *chaû muong*, ou gouverneur de province, jusqu'au *phobane*, ou maire, tout dis-je, boit l'*eau du serment*. C'est à cette cérémonie que j'ai assisté à Attopeu, le 1er avril dernier, et que je vais relater.

Toute fête sérieuse a besoin d'une certaine préparation; des fois elle requiert un prélude en formes, vous le savez — les Laotiens aussi. Donc, avant l'heure solennelle, et trois jours durant, les uns ont bredouillé des oraisons, les autres en ont pleuré en chantant, ou chanté en pleurant; ce qui tout le long, ne les empêchait pas — bonzes compris — de chiquer du bétel et de fumer des cigarettes. Les laïques joignaient à ce passe-temps celui de vider force bouteilles d'eau-de-vie de riz, d'absinthe soi-disant authentique et d'autres mixtures à l'avenant. Vous voyez d'ici... l'état d'âme de ces braves gens. Un des hauts fonctionnaires était régulièrement gris au coucher du soleil, un second l'était

Digitized by Google

dès onze heures du matin, enfin un autre n'a cessé de l'être qu'à l'aube du troisième jour (il s'est rattrapé dans la soirée).

A neuf heures du matin, rendez-vous chez le commissaire du gouvernement. *Chaû muong*, *oppahat*, *ratsevont*, *ratsebout*, enfin tous les gros bonnets de la province sont là. A ce propos, quelques explications sur ces fonctionnaires laotiens. La *chaû muong*, qui était autrefois le chef de la principauté (maintenant province) portait le titre de *nha luong* (roi). Ses fonctions étaient héréditaires, ou, du moins, ne sortaient pas d'un certain groupe de familles. Il recevait l'investiture de la cour de Bangkok. A notre prise de possession, ceux des *chaû* qui ont été maintenus, ont reçu du gouvernement français une nouvelle investiture, et il appartient dorénavant au gouverneur général de l'Indo-Chine, de les nommer sur la présentation du résident supérieur du Laos.

A la mort du *chaû*, les insignes de sa charge (un collier de grains d'or, une aiguière en argent, une boîte à bétel renfermant elle-même une petite boîte à cigarettes, le tout d'argent) étaient renvoyés à Bangkok. Je crois savoir qu'en pareille occurrence, ils devront être déposés au commissariat du gouvernement.

Les fonctions d'*oppahat*, *ratsevont*, et *ratsebout*, tout comme celles de *chaû*, ne sortaient pas de certaines familles. Ces dignitaires recevaient l'exequatur de la cour de Bangkok sur la présentation de leur *chaû muong*, dont ils partageaient les fonctions administratives et judiciaires (sans séparation des pouvoirs) tout en étant dirigés par lui.

La différence de rang entre ces autorités se mesure à leur capacité gouvernementale. C'est ainsi que la dignité de *chaû* étant cotée 100, celle d'*appahat* équivaudra à 50, celle de *ratsevont* à 25, et celle de *raisebout* à 15.

Mais, revenons au serment. Les autorités laotiennes se mettent par rang de grade, de gauche à droite. Le premier rang s'assied sur des chaises, le reste s'accroupit par derrière. Les multicolores et inévitables flacons de liquides assortis sont sur la table Un boy, en grande tenue, verse des réconfortants à ceux qui vont jurer.

Nous, qui ne jurons pas, nous sommes obligés de boire aussi. Ah ! c'est qu'il faut bien trinquer. Et tout en trinquant, notre garde principal, sabre au flanc, jugulaire au menton, fait remarquer, très respectueusement à M. le résident que les fonctionnaires laotiens ne sont pas

Digitized by Google

à l'ordonnance. En effet, leurs croix de chevalier et d'officier du Dragon d'Annam, leurs écharpes tricolores, occupent des places très variées sur leurs poitrines. Un seul est bien, c'est le vieux *chaû muong*. Il en est fier et le regard que nous adresse sa tête chafouine est expressif au possible : « Moi, je sais, les autres sont des cruches. » C'est évidemment des « bonbonnes » qu'il aurait dû penser, mais je lui pardonne, ce genre d'ustensiles n'existe pas encore à Attopeu. Enfin, nous y mettons tous un peu la main, et, cinq minutes après, les croix sont à gauche, les écharpes suivent la diagonale réglementaire, et le cortège peut se former.

C'est, cela va de soi, le commissaire du gouvernement qui prend la tête, flanqué des quatre Européens présents dans le poste. Immédiatement derrière, viennent les autorités laotiennes, toujours par rang de grade, à la file indienne. Un peloton de milice ferme la marche.

A la pagode où nous sommes rendus, tout est prêt. On nous fait entrer dans un petit bâtiment carré de sept mètres de côté, aussi délabré du dehors que sordide du dedans. Au fond, dans chacun des deux angles, un petit autel poussiéreux; entre les autels, un bouddha de métal doré. A deux mètres en avant du bouddha sont placées quatre marmites de bronze à moitié pleines d'une eau où baignent des parcelles de tamarin. Le sol est tapissé de nattes sales.

On nous indique des sièges sur le côté gauche en entrant.

Les fonctionnaires laotiens s'accroupissent sur les nattes, toujours par rang de grade, le *chaû muong* à gauche au premier rang, lui sur un tapis de camelote, boîte à bétel d'un bord, crachoir de l'autre. C'est un vieillard ridé, cassé, perclus, aux seuls yeux vivaces et mobiles, qui donnent à sa physionomie quelque chose de simiesque : visage malicieux, méchant d'un vieux gorille.

L'étroit sanctuaire se trouve bondé, et si nous sommes fort serrés, en revanche nous avons bien chaud. Enfin, chacun s'est accommodé à sa petite place. Quatre bonzes font leur entrée et vont s'asseoir en tailleur derrière les marmites; le *muong sen* (secrétaire) s'agenouille à gauche et en avant du *chaû muong*. On allume de longues et minces bougies de cire jaune, qui sont collées sur le bord des vaisseaux.

La cérémonie commence par une courte prière du secrétaire évoquant les esprits. Les bonzes récitent ensuite la bénédiction de l'eau, une sorte de litanie qu'un seul paraît bien connaître; son voisin de gauche

Digitized by Google

bredouille, celui de droite affecte des étranglements avec sa chique de bétel, et le quatrième, au bout d'un instant, ne dit plus rien du tout. Après la litanie, nouvelle courte oraison du *muong sen*, qui invite les esprits à se rassembler. Puis les bonzes reprennent. Cette fois, c'est une antienne. Les autorités laotiennes disent les réponses. C'est l'invitation aux esprits d'écouter ce qui va être dit.

Toutes ces prières durent environ vingt minutes; puis le secrétaire donne lecture du serment dont voici la traduction :

« C'est avec respect, et des paroles aussi humbles que sincères, que nous venons tous aujourd'hui prêter à M. Félix Faure, Empereur des Français, le serment solennel de fidélité. Nous invitons tous les dieux, les esprits immortels, les saints, nos vénérés protecteurs, à attester la sincérité des paroles qui sortent de notre bouche. Nos ancêtres ont toujours suivi le chemin de la fidélité, nous les imitons aujourd'hui; nous suivrons toujours la voie qu'ils nous ont tracée.

» Nous excluons toutefois, de notre serment les gens de mauvaise foi, ceux qui sont malhonnêtes, ceux, en un mot, qui sont infidèles à l'Empereur des Français : nous les répudions, ceux-là; nous n'en voulons point parmi nous.

» C'est notre âme et notre corps que nous offrons en ce moment à M. Félix Faure, Empereur des Français. Nous lui jurons fidélité absolue, et comme notre cœur est bon, notre bouche s'exprime de même. Et si jamais il vient à nos oreilles que des gens malhonnêtes veulent se révolter contre la France, nous en informerons aussitôt son représentant pour qu'il prenne ses précautions et punisse de leur crime les fauteurs de désordre.

» Pour nous, qui sommes ici réunis, nous sommes tous fidèles à M. Félix Faure, Empereur des Français, à la vie, à la mort. Nous voulons éviter le mal et faire le bien, c'est la volonté de notre cœur; que le ciel et la terre le sachent, que nos saints protecteurs en soient les témoins ! Nous faisons le bien et non le mal. Qu'on nous offre de commettre un crime, qu'on nous impose le dernier supplice en cas de refus, nous choisirons la mort comme un honneur, plutôt que de vivre en faisant le mal. Et ainsi que nous le récitons aujourd'hui en prêtant ce serment, que la foudre nous écrase; que le fusil perce notre ventre; que le sabre ou la baïonnette enfonce notre corps; que le tigre nous dévore dans la forêt; que le crocodile dans le fleuve, le requin dans la

Digitized by Google

mer nous supprime; que nous mourions en une heure du choléra ou de la peste, nous et notre famille, si jamais nous trahissons.

» Nous offrons aujourd'hui notre âme et notre corps à l'Empereur des Français, notre esprit également. Les dieux, les esprits immortels, nos saints patrons en sont témoins. Ils entendent toutes nos paroles et les enregistrent. Nous prions le ciel de nous donner la force de tenir toujours notre promesse. Nous lui demandons pour tous les habitants la paix et la tranquillité, l'accroissement de la population, la richesse des récoltes, la préservation pour tous de la peste et du choléra, bonne santé et longue vie. Nous désirons servir M. Félix Faure jusqu'à notre mort et expirer entre ses mains. Nous désirons aussi l'aisance, la paix entre les époux, l'abondance des enfants. Nous souhaitons que les riches deviennent encore plus riches, et que l'aisance visite les pauvres : ainsi les habitants vivront en paix et heureux.

» Et, après la mort, que notre âme monte au ciel ! que plus tard lorsque nous reviendrons à la vie, nous soyons, comme au temps actuel, aisés, tranquilles et bien portants. »

Le lecteur a sans doute été frappé de la substitution de l'Empire à la République française. C'est que la langue laotienne ne possède pas le vocable *république*. Je dirai mieux, en ce pays, la chose n'existe pas plus que le mot, et l'esprit indigène se montre absolument réfractaire à l'intelligence d'une forme gouvernementale autre que l'absolutisme patriarcal exercé par le prince.

Un autre point n'a certainement pas échappé non plus au lecteur. C'est que divers passages sont d'une orthodoxie boudhique assez douteuse. Il peut y avoir, en l'espèce, un peu de la faute du traducteur (quoique l'on m'ait affirmé le contraire), tout comme il doit y avoir de la faute des lettrés laotiens eux-mêmes, qui ne paraissent pas connaître les principes essentiels de leur religion.

La population du Bas Laos a été convertie au boudhisme par des bonzes venus du Cambodge, il y a un siècle environ. Toutefois, les bonzes Khmers n'ont pas continué leur œuvre, et, aujourd'hui, si la forme subsiste encore tant bien que mal, le fond tend visiblement à s'altérer.

Toutes ces pièces durent environ 20 minutes, puis le secrétaire donne lecture du serment.

La lecture du serment faite phrase par phrase, est répétée tout aus-

Digitized by Google

sitôt par les fonctionnaires laotiens. Puis il prend le sabre du garde principal et le fusil d'un milicien, trempe le bout des deux armes dans chaque récipient. Le *ratsebout* décolle les lumières, les éteint en les plongeant et les remuant dans l'eau des vases de bronze; laquelle eau finit par être réunie en deux marmites qui sont présentées au *chaû muong*.

Ici se place un incident, léger, sans doute, pour l'homme habitant le sol natal, mais qui, du coup, nous fait oublier, et les grimaces de nos Laotiens, et l'apparat grotesque de la cérémonie. Le vieux *chaû muong*, après avoir puisé une tasse d'eau, s'arrête embarrassé, pour nous demander : « Où est la France ? » Nous lui indiquons l'Ouest. Il se tourne et, à genoux, lève la tasse de cuivre (1) au-dessus de la tête pour saluer notre patrie qui est désormais la sienne. Puis il boit une partie de l'eau puisée et se lave tant le visage que les mains avec le reste.

Après le *chaû*, viennent ses quatre lieutenants (2), à qui il présente lui-même l'eau du serment, et ceux-ci, à leur tour, font boire leurs sous-ordres. Il est gardé de l'eau pour les absents, qui prêteront serment devant leur chef immédiat.

La cérémonie se termine par une courte action de grâce des bonzes, dont la fin est de prier les esprits d'aller présenter le serment au juge du ciel.

L'acte est consommé, chacun se retire et, six mois durant, la France peut croire à la foi jurée.

Alfred Schreiner.

---

(1) L'aiguière d'argent faisant partie des insignes du *chaû* et avec laquelle il puise l'eau du serment, était brisée et avait dû être remplacée par un petit vase en cuivre

(2) Il y a exceptionnellement, en ce moment, deux *oppahat* dans la province d'Attopeu.

Digitized by Google

LA BATAILLE D'ADOUA

D'APRÈS UN RÉCIT ABYSSIN

Après les relations italiennes de la bataille d'Adoua, commencent à arriver des renseignements quelque peu détaillés de source abyssinienne, concernant la campagne de l'empereur Ménélik contre le général Baratieri. Voici notamment, d'après le récit d'un témoin qui se trouvait dans le camp de Ménélik, comment fut livrée la bataille d'Adoua. Ce récit est dépourvu de tout caractère technique, mais la forme épisodique ne donne que plus d'intérêt et de sincérité à la narration :

C'était le 1er mars 1896, un dimanche, vers quatre heures du matin. La nuit était noire et le silence profond. Le camp, étendu entre Adoua et la montagne, sommeillait. L'empereur et l'impératrice, déjà levés, quittaient leur tente sans apparat, pour se rendre au service divin. Raz Makonnen, raz Ouellé, raz Mikael assistaient à la messe dans l'église principale; j'étais au milieu d'eux, et nous étions plongés dans le recueillement et la prière. Peu à peu, les temples s'emplissaient de généraux, d'officiers, de soldats accomplissant leurs devoirs religieux et les cantiques s'élevaient vers le ciel.

Qui, en ce moment, pouvait supposer une attaque ? Qui aurait soupçonné Baratieri d'avoir conçu et exécuté son audacieux mouvement nocturne ? Tout à coup, une estafette accourt ventre à terre, et s'arrête devant l'empereur. Elle vient des avant-postes. Un grondement inusité, un brouhaha sourd de troupes en marche se manifeste entre Monte-Ralo et Chidana-Maharet. La nuit empêche de distinguer. On était tellement habitué à des alertes analogues depuis un mois que Djahnoï (l'empereur), souriant, hausse les épaules, congédie le cavalier et continue son chemin.

Second, troisième courrier. Ceux-ci viennent d'une autre route à gauche. D'après eux, le bruit des voix, le pas des mules se perçoivent distinctement au col de Rebbi-Arienni. Un quatrième, un cinquième annoncent l'ennemi approchant en force. Il a dû marcher toute la nuit, espérant nous surprendre à l'heure où nos soldats vont adorer Dieu. Beaucoup hésitent à croire à tant de hardiesse, mais la multiplicité des estafettes dissipe tous les doutes.

L'empereur saisit l'imminence du péril. Les ras sont prévenus. Les

Digitized by Google

trompettes spéciales chargées de donner l'alarme au moyen des trompettes sonores conquises autrefois sur les Égyptiens, reçoivent d'un aide de camp l'ordre nécessaire. Incrédules, ces trompettes restent muettes. Heureusement Makonnen, dont elles relèvent, paraît. L'assemblée est sonnée et exécutée en un clin d'œil.

Aussitôt, sur le front des différents corps, passent et repassent les longues théories des cophtes avertis. L'empereur, l'impératrice, les raz, les principaux officiers reçoivent la sainte communion. Les étendards vert, jaune et rouge, s'inclinent devant le crucifix. La masse des Abyssins courbés implore le Dieu des combats : « Pour la Patrie ! » « Pour l'Empereur ! » « Pour la Foi ! ». Et tout le monde, plein de confiance, électrisé, sûr de vaincre, court se serrer autour du chef et du drapeau. L'aube naissante anime cette scène impressionnante et grandiose de tumulte religieux et guerrier. Il est cinq heures et demie; l'armée s'ébranle aux cris accoutumés.

Djahnoï ne laisse à personne le soin du commandement. Tékia-Haimanat, roi du Goggiam, celui-là même auquel Baratieri prêtait l'intentention de ne pas se battre, se portera avec les 12.000 hommes de l'aile droite en avant de Gaddibaa, jusqu'à ce qu'il rencontre l'ennemi.

Raz Alula, raz Mangascia, les plus impitoyables adversaires des Italiens, les contiendront avec 13.000 Tigrins du côté de Mariam-Sciavitu.

Le centre se compose des gens du Harrar avec raz Makonnen, des Gallas avec raz Michael et de ceux de l'Amhara avec raz Ouellé, le frère de l'impératrice Taïtu. Ces 15.000 fusils voleront, au Chidana-Maharet, arrêter la marche de l'ennemi.

L'empereur et sa garde occuperont Abba-Garima. Chaque homme emporte 40 cartouches et sera ravitaillé, s'il y a lieu.

— Et la reine ?

— Sa Majesté accompagne Djahnoï jusqu'aux limites du camp et organise la défense de celui-ci au moyen de 5.000 hommes de garde personnelle. Ensuite advient ce qui fera sourire bien des chefs d'armée européens. L'impératrice rassemble les dix ou douze mille femmes du camp; elle fait aligner tous les *gombss* (amphores) qu'on peut réquisitionner et les leur distribue. L'on voit alors cette armée d'un nouveau genre s'échelonner le long des sources et des torrents, suivre les déplacements de chaque corps et porter à boire aux combattants, en quelque lieu qu'ils se trouvent.

Digitized by Google

Quelques centaines de femmes restent au camp et se préparent à soigner les blessés, dont la reine en personne dirige le transport. Lorsqu'elle voit des soldats se mettre à trois ou quatre pour relever ceux-ci : « Allez vous battre, leur crie-t-elle, ceci est notre affaire ! » Sa conduite pendant le jour fut très belle et très appréciée.

— Alors, au camp éthiopien, les femmes ne sont point considérées comme des *impedimenta* ?

— Loin de là ! Chez nous, elles vaquent en partie au service de l'intendance. L'homme s'occupe uniquement de son cheval et de ses armes : la femme, des vivres, de l'eau, du bois. C'est elle qui conduit les mulets d'approvisionnement, c'est encore elle qui, pendant l'action, courra, au mépris du danger, ravitailler le soldat et étancher sa soif. Service inestimable !

A 6 heures, il fait petit jour. Nos vedettes se replient devant les Ascaris d'Albertone. Celui-ci s'installe sur le flanc d'Abba-Carima. Un instant, il peut concevoir l'illusion du succès. Sa colonne pousse des cris d'allégresse, elle est en vue d'Adoua !... Hélas ! les canons antérieurement placés au-dessus du Chidana-Maharet par raz Mangascia, un rude homme celui-là ! suspendent tant d'élan. Et pendant une heure nos avant-postes supportent le feu très supérieur d'Albertone. Surviennent heureusement raz Makonnen, raz Ouellé et raz Michael. Une violente fusillade s'engage entre l'aile gauche italienne et notre centre. Les Ascaris savent qu'ils n'ont aucun quartier à attendre. Traîtres à leur patrie, traîtres à leur roi, ils ont persisté dans leur désobéissance malgré les proclamations de Djahnoï, sollicitant leur repentir ! Les Abyssins ont juré de les anéantir.

La mêlée prend chaque minute un caractère de plus en plus affreux. Ah ! ce n'est pas beau, la guerre ! Il faut s'y rendre lorsqu'on est appelé, et une fois appelé, il faut faire son devoir. Mais que la paix est un grand bien ! Oh ! non, ce n'est pas beau, la mêlée, c'est répugnant, hideux !

Albertone résistait vigoureusement. La garde, sur l'ordre de l'empereur, vint le prendre en flanc et le déloger de la forte position qu'il avait prise sur l'Abba-Garima. Les mitrailleuses du négus, les Wetterley, les Martini, les Remington, les Gras accomplissent leur œuvre de mort. Albertone ne cède toujours pas. Ses batteries opèrent de sanglants ravages. Nos soldats, indomptables, s'élancent à l'arme blanche. Ce

Digitized by Google

n'est plus une bataille, c'est une boucherie. Et Albertone est toujours debout !

L'empereur qui n'aime pas le sang et qui admire la valeur du général ennemi veut faire grâce à ses troupes. Impossible ! Ce sont des Ascaris, des transfuges payés par les blancs pour tirer sur leurs frères : pardonner ne se peut! Les Abyssins, pour empêcher toute fuite, acculent l'ennemi aux falaises et mettent le feu aux buissons. Bientôt les rochers derrière lesquels se réfugient les Italiens sont enveloppés de flammes et de fumée. Les hurlements plaintifs succèdent au canon. La lutte s'éteint ; la colonne n'est plus !

— Comment Albertone a-t-il été fait prisonnier ?

— Sa colonne était anéantie. Le général italien se défendait au revolver au milieu d'un faible groupe. Enveloppé de toute part, légèrement blessé, épuisé, il fut saisi par un Abyssin de vigueur peu commune et conduit à l'empereur. Djahnoï, ayant reconnu le grade et la personnalité du prisonnier, félicita avec émotion Albertone de son héroïque conduite, ordonna qu'on eût pour lui autant de soins que d'égards et le fit conduire au camp des officiers. Puis il décora de sa main le soldat qui l'avait capturé.

LES ILES PHILIPPINES

Situation géographique et population. — L'archipel des Philippines, situé au nord de la Malaisie, est formé par un groupe de 1.400 îles. Les plus importantes sont : au nord, Luçon et au sud, Mindanao. La superficie de l'archipel est évaluée à 295.000 kilomètres carrés, soit près des deux tiers de la péninsule ibérique. La population qui, en 1792, était de 1,400.000 habitants, s'élevait à 6.173.000 âmes en 1878. Elle serait aujourd'hui de 8.800.000 habitants, dont 16.000 Européens seulement et 175.000 Asiatiques. Les peuplades qui habitent l'intérieur des îles sont très nombreuses; les indigènes sont généralement féroces et rebelles à toute civilisation. La religion catholique est la seule officiellement reconnue; on évalue à 7.200.000 le nombre de ses adhérents.

La plus ancienne ville est Cebu, fondée par les Espagnols en 1571. La capitale est Manille, fondée la même année par Legaspi. Sa population est d'environ 300.000 habitants, dont 6.000 Espagnols, 1.500

Digitized by Google

Européens et 85.000 Chinois. Les rues, tirées au cordeau, sont larges ombragées, mais mal entretenues. L'eau y est abondante. Manille possède un réseau téléphonique et plusieurs lignes de tramways. La ville est éclairée à l'électricité.

Les principales villes sont reliées entre elles par des routes carrossables. Il n'y a que 2 lignes de chemins de fer. La principale, de Manille à Dagupan, a 196 kilomètres ; l'autre (à voie étroite) relie Manille à Malabon (7 kil.). Une 3e est projetée entre Manille et Santa-Cruz de la Laguna. Un câble doit être posé entre Luçon et Mindanao.

Les îles Mariannes et Carolines dépendent de la capitainerie générale des Philippines.

Les troubles insurrectionnels qui ont éclaté récemment aux îles Philippines, ont certainement, en grande partie, des causes politiques, et peut-être y a-t-il là une répercussion de l'insurrection cubaine; mais la situation économique de l'archipel, depuis quelque temps compromise, pourrait bien aussi avoir eu sa part dans ces événements qui augmentent grandement les embarras extérieurs de l'Espagne.

Le change sur l'Espagne était à 52 0/0 de prime, au 31 décembre 1894, et est monté à 66 0/0 en janvier 1895; il s'est abaissé en juin 1896 à 32 0/0. Une panique s'est emparée de la population de la colonie par suite de ce taux élevé du change, qui a provoqué des désastres financiers, auxquels se sont jointes d'autres causes défavorables, qui vont être exposées ci-dessous.

Agriculture. — La récolte de 1895, quoique inférieure à celle de 1894, était pourtant satisfaisante. Mais l'agriculture en est encore, aux Philippines, malgré trois siècles de domination espagnole, aux mêmes procédés de culture qu'il y a 100 ans. Ni les métis, ni les Indiens ne veulent modifier leurs systèmes surannés, et pourtant il y a des écoles d'agriculture à Manille et à Iloilo.

C'est ainsi que l'abaca, ou chanvre de Manille, a vu baisser son prix depuis quelques années, parce que les filaments ne sont pas préparés avec assez de soin. Pour ce travail, comme pour celui de la canne à sucre et bien d'autres encore, l'Indien refuse obstinément de suivre le progrès, préférant la sieste et le jeu à tout travail rémunérateur assidu.

D'ailleurs, prévoyant une hausse considérable des prix de vente du sucre et du tabac (par suite de la diminution de 1/3 de la récolte du tabac à Cuba, et de la rédution de 1 million de tonnes à 170.000 de la

Digitized by Google

récolte du sucre dans cette île), les habitants des Philippines ont cherché avant tout à profiter de cette situation, favorable pour eux. Mais, par suite de leur inertie, les avantages qu'ils ont retirés n'ont pas été aussi considérables qu'ils auraient pu être, et le jour où l'on pourra se fournir abondamment de sucre dans d'autres pays, les producteurs des Philippines ne pourront plus rien exporter, s'ils ne veulent pas raffiner leurs produits avec plus de soin. Des tentatives de création d'usines aux Philippines n'ont pu aboutir.

Les tabacs de la Isabela et de Cagagan, dans l'île de Luçon, ont pourtant bénéficié de la dévastation des plantations de Cuba. Mais les planteurs philippins récoltent les feuilles de tabac avant la maturité; ils se procurent ainsi des gains immédiats, mais inférieurs à ceux qu'ils obtiendraient en attendant un peu plus; ce sont surtout les Chinois établis dans le pays qui propagent ces habitudes déplorables.

Pour le coprah et l'huile de coco, des abus semblables sont à signaler, et une production hâtive ne donne que des produits inférieurs.

La production du café, arrêtée en partie par la maladie des caféiers, n'a repris que d'une façon bien lente, par suite des négligences des habitants.

L'indigo est falsifié par les indigènes, les peaux de buffles et de bœufs sont mal préparées. La culture du riz a été négligée par suite de l'élévation du droit de sortie de ce produit en 1895; pourtant il serait de toute utilité de développer cette culture, car les 8 à 9 millions d'habitants des Philippines se nourrissent surtout de morisqueta (riz bouilli sans sel) et donnent du palay (paddy ou riz non décortiqué) à leurs chevaux, en place d'avoine, et ils ont dû demander une partie de leur riz consommé à la Cochinchine. Les Indiens, qui se nourrissent avec 5 ou 6 centimes de piastre par jour, n'éprouvent pas le besoin de travailler au delà de leurs maigres besoins.

Les essais d'envois de colons à l'île de Mindanao n'ont pas eu de suite, car le climat de cette île est débilitant pour l'Européen, et les tentatives faites sur l'île voisine de la Paragua n'ont pas produit de résultats heureux.

Industrie. — Les produits de l'industrie locale sont presque tous défectueux.

Les principales fabrications sont celles de l'alcool de canne à sucre et de nipa (palmier) de Manille, celles des essencees d'Ilang-Ilang, de

Digitized by Google

cayaput, celles d'huile de coco, etc. La décortication du riz est pratiquée dans des usines, le long du chemin de fer de Manille à Dagupan, et l'île de Luçon renferme aussi des fabriques de cordages et câbles d'abaca, de tissus de buri, de sinamay, de coton, d'ananas, de jusi (soie), etc., de chapeaux, d'étuis pour cigares et cigarettes, de chaussures (faites par les Chinois de la colonie), de meubles en rotin et en bois du pays, de cigares et cigarettes, de sucre, de savons, de carrosserie, de harnais en cuir, de tuiles, briques, carreaux, vases, ciments, etc. La plupart de ces industries sont stationnaires.

Des mines de charbon sont exploitées à Cebu; l'or existe notamment à Mambulao, mais n'a pas encore été exploité, faute de capitaux pour entreprendre les travaux nécessaires.

Commerce. — La baisse de la valeur de la piastre a provoqué un accroissement des demaudes de l'étranger depuis trois ans.

Le total des importations et des exportations des îles Philippines, qui était de 51.500 milliers de piastres en 1870, s'était abaissé à 41.900 en 1882; il n'était encore que de 51.700 en 1892, mais il s'est élevé à 62.100 en 1893 et à 61.700 milliers de piastres en 1894. Ces dernières augmentations sont dues seulement aux exportations, par suite de la baisse des prix; une nouvelle augmentation a été constatée en 1895.

Les exportations des Philippines consistent surtout en sucre (3.700.000 piculs en 1895), abaca (1.665.000 p.), coprah (595.000 p.), tabac (126.000 p.), etc. Les principaux pays de destination sont, par ordre d'importance : l'Angleterre, les États-Unis et le Canada, la Chine et le Japon, l'Espagne, Singapour et les Indes, l'Australie, etc.

Les importations aux Philippines ne se développent guère. La première maison de commerce étrangère qui fut autorisée à s'établir à Manille, fut une maison anglaise (en 1809). En 1842, on comptait à Manille 39 maisons de commerce espagnoles, 8 anglaises, 2 américaines, 1 danoise, 1 française. Aujourd'hui, il n'y a plus qu'une trentaine de maisons espagnoles, tandis qu'il y en a une quinzaine d'anglaises (avec 2 banques), autant d'allemandes, 2 américaines, 1 suisse. Le commerce français n'y est représenté que par 3 magasins d'orfèvrerie, joaillerie, bijouterie et objets d'art. C'est peu, car le voisinage de la Cochinchine et l'existence d'une ligne française (annexe des Messageries maritimes) de Singapour à Manille, devraient assurer une meilleure situation au commerce français. B.

Digitized by Google

LES ANGLAIS AU SIAM

La *Revue française* a signalé dans son numéro du mois d'août dernier (p. 471), les avantages qui résultent, pour nos voisins d'outre-Manche, de l'accord du 15 janvier 1896, entre la France et l'Angleterre, au sujet du Siam ; parmi ces avantages, le plus important est la facilité donnée pour l'accès des marchandises britanniques au Yunnan et au Sé-Tchouen.

« Si de Moulmein, disions-nous, nos rivaux peuvent établir une voie ferrée jusqu'à Raheng qui est situé dans le Siam neutralisé, le chemin leur sera dès lors ouvert vers le Mékong, d'abord par les hautes vallées d'où se forme le Mé-Nam puis, soit par le Mé-Khok, soit par le Mé-Ing, que la convention a eu le soin de rendre intangible..... », et par la rive droite du Mékong, anglaise, l'accès est ensuite libre vers Muong-Ha-Hin, Szé-Mao et le Yunnan.

Pour profiter de ces avantages, les Anglais ne perdent pas leur temps. La réunion d'automne de l'association des chambres de commerce s'est occupée de la question ; le président, Sir Stafford Northcote, a déclaré dans son allocution, qu'il comptait sur l'appui actif du gouvernement, et en particulier du *Foreign-Office*, pour arriver à développer le commerce britannique avec le Siam et la Chine, par le moyen des voies ferrées.

Aussi apprenons-nous que déjà un syndicat anglais s'est formé pour la construction du chemin de fer vers la Chine centrale. Et le traité du 15 janvier 1896 paraît si favorable, grâce à la neutralisation de la zone médiane siamoise, que les initiateurs du projet ne se préoccupent plus de placer le point de départ des rails sur le territoire propre de sa Gracieuse Majesté ; de Moulmein à Raheng, il y aurait de grandes difficultés de construction, du fait des arêtes montagneuses ; d'autre part, la vallée de la Mé-Nam est sous la domination morale de la Grande-Bretagne. C'est donc de Bangkok à Xieng-Mai, que la concession est demandée ; nul doute qu'elle soit accordée par le roi Chulalongkorn, dont les sentiments et l'entourage anglophiles ne sont que trop connus.

Pendant ce temps, nous ne faisons rien au Tonkin, vers le Yunnan. Le protectorat, dira-t-on, n'a pas d'argent ; l'emprunt de 80 millions qu'il a fait n'est pas applicable à la pénétration du haut plateau Yun-

Digitized by Google

nanais. La raison est spécieuse et ne saurait vraiment être invoquée d'une façon absolue. Les Anglais ont-ils donc besoin d'un emprunt d'État pour aller de l'avant? L'initiative privée n'attend pas l'impulsion, elle entraîne le gouvernement.

Messieurs des chambres de commerce, agissez donc de même; formez un syndicat, et créez, sans plus attendre, la voie ferrée française vers la Chine centrale, par le Tonkin, le plus court chemin.

A. Salaignac.

CONGRÈS DE GÉOGRAPHIE

CONGRÈS DE GENÈVE

A l'occasion de l'exposition nationale suisse, un certain nombre de congrès se sont tenus à Genève; le congrès international de géographie a été particulièrement intéressant; nous en signalons les principales communications.

Le prince Roland Bonaparte a parlé des variations périodiques des glaciers français et fait l'historique de l'observatoire du mont Blanc.

M. le Dr F.-A. Forel s'est occupé des variations périodiques des glaciers suisses. Le Dr J.-H. Graf a parlé de la cartographie ancienne de la Suisse, et le colonel Lochmann de sa cartographie moderne.

M. Henry Moser a entretenu le congrès de la colonisation pacifique des Balkans et montré les progrès réalisés en Bosnie-Herzégovine, depuis que le traité de Berlin (1878) a placé cette région turque sous l'administration autrichienne. Aux luttes sanglantes entre chrétiens et musulmans ont succédé l'ordre et la paix. A l'absence de voies de communication, on peut maintenant opposer 800 kilomètres de chemins de fer et 7.000 kilomètres de routes. La principale ligne relie la Save à l'Adriatique. En 1894, les chemins de fer ont transporté 286.300 voyageurs et 624.500 tonnes. Le mouvement commercial est passé de 26 millions en 1882 à 30 en 1891. Les touristes visitent de plus en plus la Bosnie et l'Herzégovine depuis que le gouvernement autrichien y a fait établir des hôtels confortables, surtout dans la vallée pittoresque de la Narenta. La

Digitized by Google

station balnéaire d'Ilidzé (bains sulfureux chauds), à 15 kilomètres de Serajevo, est déjà très fréquentée. Le nombre des écoles primaires est passé de 5 en 1881 à 300. Dans 5 stations on enseigne la culture et l'élève du bétail.

M. de Saussure a parlé de ses voyages au Mexique, et M. E. Noville des fouilles de Deir-el-Bahari (Egypte).

M. Alfred Bertrand a raconté son voyage en Afrique, dans la pays des Barotsés; il a remonté la rivière Majili, affluent de gauche du Zambèze. Il se loue des missionnaires qu'il a rencontrés et du roi des Barotsés, Lewanika, qui lui ont facilité sa mission.

M. Pitard a présenté la division du globe en zones dans lesquelles se trouvent les mêmes familles animales.

M. Keller, de Zurich, a communiqué ses recherches sur les animaux domestiques de l'Afrique au point de vue des migrations des peuplades. Peu d'animaux sont réellement originaires d'Afrique; la plupart ont été importés d'Asie par les peuples qui, descendus de l'Arabie, ont traversé la mer Rouge ou le golfe d'Aden. Les animaux domestiques ont joué en Afrique un rôle très restreint: ce sont le chat, le chien, l'âne, le bœuf, etc. Les antilopes ont été l'objet de tentatives de domestication non poursuivies. Les autruches ont été apprivoisées à tel point qu'elles forment des troupeaux très dociles. Les bœufs bruns, si connus en Europe, seraient venus en Afrique par le Nil, les bords de la Méditerranée et l'Espagne.

M. Raoul Pictet a étudié les trombes de sable des déserts africains. Au Caire notamment, on voit souvent, vers 9 heures du matin, des colonnes noires se dresser, de préférence, sur des élévations du sol. Ces colonnes, prenant une forme conique de 10 mètres environ de diamètre dans leur partie étranglée, peuvent s'élever jusqu'à 4.000 mètres. Sur une région de 300 à 400 mètres, les objets légers, épars sur le sol, sont animés de mouvements analogues à ceux des souris, et bientôt ces objets sont tous rassemblés dans un petit centre. Ce mouvement giratoire augmente sans cesse de vitesse et enlève plumes, papiers, sable, etc. de plus en plus haut. La température de ces colonnes est de 38° à 50°, leur partie supérieure, qui s'élève à 4.000 mètres, atteint 400 à 600 mètres de diamètre. La hauteur maxima de la colonne est atteinte vers 2 heures de l'après-midi, mais souvent la phénomène persiste toute la journée.

Digitized by Google

M. Raoul Pictet estime qu'on pourrait utiliser la chaleur produite (car les sables s'échauffent parfois jusqu'à 75° centigrades) pour l'irrigation de l'Égypte. Il propose de construire, sur le sol, à l'aide de plaques de tôle noircies, d'immenses chaudières sous lesquelles on ferait passer de l'eau, laquelle atteindrait ainsi très vite la température de 65°.

CONGRÈS DE LORIENT

Le congrès national des sociétés françaises de géographie, qui s'est tenu à Lorient, a été remarquable par le nombre des assistants et l'importance des questions qui ont été traitées; les délégués des diverses sociétés participantes représentaient environ 30.000 membres. Voici les communications les plus importantes qu'il est bon de signaler :

M. Vermot, capitaine au 6e d'infanterie de marine, a rendu compte de l'exploration du commandant Decazes sur le haut Oubangui, à laquelle il a pris une part active.

M. Barbier, secrétaire général de la société de géographie de l'Est, M. Bouquet de la Grye et plusieurs autres membres ont traité de l'application du système décimal à la carte du monde, de la division décimale du temps et du cercle.

MM. Barbier et Castonnet des Fosses ont entretenu le congrès des moyens les plus pratiques de renseigner les émigrants sur les colonies où ils désirent se rendre. En dehors des quelques notices coloniales. rien de succinct et de substantiel n'a été publié jusqu'ici. L'initiative non officielle doit faire beaucoup dans cet ordre d'idées, surtout si elle provient des sociétés de géographie. De leur côté les colonies pourraient mieux faire connaître leurs avantages et avoir des agents commerciaux en France.

M. Moncelon, dans le mémoire qu'il a envoyé, préconise l'emploi, dans les régions marécageuses de Madagascar, de l'arbre appelé niaouli, connu en Nouvelle-Calédonie comme fébrifuge.

M. Turquan, continuant ses études sur les courants de migration à l'intérieur de la France, expose la répartition géographique des Bretons en France. C'est principalement vers Paris, la Normandie et les départements de l'Ouest, où ils trouvent une vie plus facile que sur leur sol si pauvre, que les Bretons émigrent. Le mouvement inverse est peu sensible et l'émigration française en Bretagne ne se produit guère que dans la Loire-Inférieure et l'Ille-et-Vilaine.

Digitized by Google

M. Thoulet expose le but et l'utilité de l'océanographie. Il est, par exemple, très nécessaire d'avoir une connaissance topographique complète des fonds sur lesquels doivent reposer les câbles sous-marins. Ainsi le câble poura s'user promptement s'il repose sur des arêtes vives, ou même se rompre s'il rencontre des dénivellations brusques. La connaissance de la nature des fonds, des courants, de la température des eaux est très utile pour la pêche, notamment pour les navires qui recherchent les grands bancs de poissons. C'est ainsi que les morues suivent généralement des courants de température variant entre 9 et 11 degrés. En dehors du côté économique, l'océanographie est encore précieuse au point de vue des richesses scientifiques qu'il s'agit de rechercher au fond des mers.

M. Castonnet des Fosses appelle l'attention sur les intérêts français dans le Levant, en Syrie particulièrement. Notre langue y perd peu à peu son influence. Aujourd'hui, sur 3 indigènes parlant une langue étrangère, 2 savent l'anglais et un seul le français.

M. Gaudefroy-Demonbynes, directeur de la médersa de Tlemcen, fait connaître l'enseignement donné dans 3 médersas (écoles secondaires musulmanes). Les élèves ayant le certificat d'études y sont admis de 16 à 20 ans et y restent 4 années.

M. Blanchet fait connaître le résultat de ses études dans le but d'étudier la colonisation dans le sud de la Tunisie par l'aménagement et l'utilisation des eaux superficielles et souterraines. Des 3 zones dans lesquelles se divise la région, la 1re, celle du Sahel de Sousse, compte 800.000 pieds d'oliviers plantés à raison de 24 mètres carrés par arbre; l'hectare de terrain de cette culture vaut environ 10 francs. La colonisation a fort peu pénétré dans la 2e zone, où les colonies romaines étaient cependant prospères. Quant à la 3e, celle des dattiers, elle n'est bonne qu'à l'élevage des moutons.

M. Lallemant, capitaine de frégate, traite la question de la pêche de la morue. A Terre-Neuve, cette pêche est très dure et les pêcheurs se nourrissent, le plus souvent, de têtes de morues mises en soupe. Ils sont exposés aux plus grands dangers dans les brumes si fréquentes de ces parages. Sur la côte occidentale d'Afrique, près d'Arguin notamment, la pêche présente des difficultés d'une autre nature, par suite de l'impossibilité de descendre à terre. D'une part la côte est sous domination espagnole jusqu'au cap Blanc; de l'autre les Maures, toujours pillards, ne

Digitized by Google

permettent pas de faire le séchage sur le littoral. Les morues pêchées se gâtent d'ailleurs très rapidement et, si l'on veut les sécher, le sable chassé par le vent du désert les rend immangeables.

Sur la question générale de la pêche, M. Legrand, de Lorient, fait ressortir la place importante qu'occupe la Bretagne dans les pêches de France. Sur un produit total de 128 millions de francs, la part de la Bretagne est évaluée à 42 millions de francs; mais ce chiffre est au-dessous de la vérité, et doit s'élever à environ moitié du revenu général de la pêche en France.

M. de Béhagle a exposé, dans ses grandes lignes, un projet de voyage dans l'Afrique centrale. Son but est d'amener les Tunisiens et les Algériens à prendre part au trafic qui se fait du Soudan vers le Maroc et la Tripolitaine. Le commerce transsaharien est évalué à environ 20 millions de francs, et la part de l'Afrique française du nord est absolument insignifiante. Les bénéfices de ce commerce vont pour la plupart aux Anglais, qui agissent, non par eux-mêmes, mais par l'intermédiaire d'indigènes plus aptes qu'eux-mêmes à vivre et à faire le séjour dans l'intérieur de l'Afrique. Ce que font ces indigènes est à la portée des Algériens et des Tunisiens qui pourraient facilement se créer des relations au Soudan. M. de Behagle se propose d'emmener quelques-uns de ceux-ci dans le bassin du Tchad, ainsi que quelques Soudanais installés en Tunisie. Mais pour trouver un appui efficace parmi les guides indigènes, il faut tenir les promesses qui leur ont été faites, ce qui n'a pas eu lieu, notamment pour les interprètes indigènes de Mizon, Clozel et Decœur, qui ne peuvent arriver à toucher les sommes qui leur ont été promises officiellement. Un tel déni de justice n'est pas fait pour faciliter les explorations, et ne peut que porter préjudice au bon renom de la France. V.

Digitized by Google

EXPLORATEURS ET VOYAGEURS

AFRIQUE

La mission hydrographique du Niger, dirigée par le lieutenant de vaisseau *Hourst* (XXI, 367), vient, d'après un câblegramme d'Akassa, d'arriver au-dessous des chutes de Boussa, dans les parages où le poste d'Arenberg, au coude du Niger, avait été établi par l'expédition du capitaine Toutée, venant de l'hinterland du Dahomey. La mission, qui était partie de la région de Tombouctou le 21 janvier 1896, a mis 8 mois à descendre le Niger, avec les 5 membres européens qui la composent : MM. Hourst, Baudry, Bluzet, le P. Hacquard et Tabaret.

Une dépêche de Lagos, 29 octobre, annonce l'arrivée de l'expédition sur la Forcados, l'une des embouchures du Niger, et son départ pour la France.

M. *Landereau*, qui revient de la haute Sangha, où il a passé deux ans, a vécu uniquement, pendant son voyage de retour, qui a duré 5 mois, avec les ressources du pays. Le sol est très fertile et produit les fruits et légumes des pays tempérés. Le climat est salubre et la température est inférieure à celle du nord de l'Afrique. Les indigènes quoique cannibales, sont relativement doux et paisibles.

M. *Maurice Versepuy* (XXI, 546) est mort à Chantilly (4 sept.), peu de jours après son retour en France, succombant aux atteintes des fièvres qu'il avait contractées dans la traversée de l'Afrique centrale. Il n'avait que 27 ans.

ASIE

Une mission russe, partie de St-Pétersbourg le 1er septembre 1896, sous la direction du général *Gloukhovskoï*, dans le but d'explorer à nouveau le cours de l'Amou-Daria (ancien Oxus), est arrivée à Tchardjoui (Turkestan) où elle va commencer ses travaux. Son but est de constater les modifications que ce fleuve et ses canaux ont pu subir et de résoudre la question de savoir s'il est possible de ramener le cours de l'Amou-Daria (qui se jette dans le lac d'Aral) vers la mer Caspienne,

Digitized by Google

par son ancien lit. Il s'agirait, non seulement de rendre la fertilité aux régions autrefois arrosées par le fleuve, mais aussi d'établir une communication ininterrompue par eau entre St-Pétersbourg et la frontière afghane.

M. *Chaffanjon* (XXI, 302), dont on n'avait pas eu de nouvelles depuis son départ d'Irkoutsk, où il avait passé l'hiver, est arrivé avec ses compagnons, MM. Gay et Mangini, à Vladivostok, où il devait s'embarquer pour le Japon. La mission, entrée en Chine par Kiatka, a traversé la Mongolie et la Mandchourie par Ourga, Kaïlar, Tsitsikar, Aïgoun et est arrivée, au commencement d'août, à Blagovetschensk, sur l'Amour, où elle a observé l'éclipse du soleil. Elle se proposait, avant de quitter le territoire russe, de visiter l'île de Sakhaline au point de vue géologique.

OCÉANIE

Un détachement du navire de guerre *Albatros* chargé de recherches scientifiques dans les montagnes de l'île Guadalcanar, au nord de l'Australie, a été attaqué le 10 août par les indigènes. Le géologue *Foulon-Norbeeck*, qui accompagnait l'expédition, l'aspirant Beaufort, 2 matelots ont été tués et 6 hommes ont été blessés. Beaucoup d'indigènes ont été tués mais les assaillants ont pris la fuite. Le baron Foulon était géologue en chef de l'Institut impérial géologique de Vienne (Autriche). Il était âgé de 46 ans; il avait fait de nombreux voyages d'outre-mer. L'île Guadalcanar appartient à l'archipel Salomon et est située à 160° long. E. et à 10° lat. S.

MM. *P. et F. Sarazin*, voyageurs suisses en Océanie, ont exploré pendant trois années la région des Célèbes. Ils ont reconnu le pic de Bontham, à l'est de Macassar, et gravi le Bawo-Karaïng et le Lompo-Batang (3.070 mètres), le plus haut sommet de l'île Célèbes : ils ont traversé cette île dans sa partie S.-O., du golfe de Mandar à celui de Boni et visité les lacs Matanna et Towuti.

L'expédition allemande *Otto Ehlers* (XXI, 50), qui a péri si malheureusement en Nouvelle-Guinée se composait, outre son chef, du sous-officier Piering, d'un boy et de 43 indigènes. La mission quitta l'embouchure de la rivière Franciska le 14 août 1895 et s'enfonça dans la forêt inhabitée. Les vivres étant venus à manquer, l'expédition en

Digitized by Google

fut réduite à manger des feuilles et de l'herbe. Plusieurs indigènes moururent pour avoir mangé des fruits contenant du poison; les autres eurent la dysenterie.

Le 30 septembre, après 11 jours de famine, on atteignit une rivière sur laquelle on s'engagea en radeau le 3 octobre. 150 mètres plus loin, le radeau heurta des rochers et chavira : Ehlers et Piering furent engloutis dans l'eau. Les noirs, abandonnés à eux-mêmes, n'étaient plus que 33; 11 périrent encore de faim ou de maladie. Le 21 octobre, les survivants rencontrèrent des indigènes et purent atteindre l'embouchure du Lakemoumou, ayant ainsi traversé la Nouvelle-Guinée.

M. James *Robertson* a parcouru, dans l'Australie occidentale, la région aurifère de Coolgardie; son itinéraire, au nord du mont Yule jusqu'au 28° lat. relie les itinéraires de Giles, de Forest et d'Elder, entre les lacs Goongawie, Barlee, Moon, Carey et Darlot.

M. *Edward A. Fitz Gerald* a, le premier, traversé les Alpes du sud de la N^lle^-Zélande, qui séparent les provinces de Canterbury et de Westland. Il était accompagné du guide suisse Mathias Zurbriggen. Partis en janvier 1895, les explorateurs escaladèrent une série de montagnes de 2.600 à 3.500 mètres et trouvèrent une passe à 2.190 mètres d'altitude entre les deux versants. Ils parvinrent à la rivière Douglas puis ayant rencontré M. Harper, qui explorait le domaine Scott, ils allèrent avec lui à Gillespie's Beach, puis au glacier de Tasman, d'où ils rejoignirent la côte ouest.

M. *Edward Fitzgerald*, de retour de la N^lle^-Zélande, est reparti pour l'Amérique du Sud, pour la région de la Cordillère et l'Aconcagua.

RÉGIONS POLAIRES

Le croiseur danois l'*Ingolf*, qui était parti il y a deux ans pour faire un voyage d'exploration dans les passes des parages de l'Islande, est rentré à Copenhague. L'expédition qui était dirigée par le commandant *Wandel*, a découvert une chaîne de hauteurs sous-marines dans la partie méridionale du détroit de Davis. Les résultats scientifiques sont excellents, surtout en ce qui concerne l'hydrographie et la zoologie; on a trouvé plusieurs nouvelles espèces d'animaux.

Le *Fram*, navire de *Nansen*, arrivé à Skjervö, en Norvège, avec le capitaine Sverdrup, quelques jours après le grand explorateur norvé-

Digitized by Google

gien, renfermait encore pour 3 ans de vivres et 500 tonnes de charbon. Le *Fram* a été, dans les divers ports norvégiens, l'objet d'une grande ovation. Les marins qui ont monté le *Fram* déclarent tous qu'ils n'ont rencontré ni baleines, ni phoques, ni ours, ni morses au delà de 83° nord. Par contre, ils ont aperçu des squales, genre *scymnus glacialis*, jusque par 85°. L'expédition a tué 29 ours.

M. *Jackson* a parcouru de 1894 à 1896 la terre François-Joseph (XXI, 109) où il a fait plusieurs découvertes avec les fonds fournis par M. Harmsworth. Le yacht *Windward*, qui a ramené Nansen en Norvège, avait quitté Londres en juin pour ravitailler l'expédition Jackson, qu'il avait portée à la terre François-Joseph en 1894. En quittant Vardö, le *Windward* navigua 20 jours entre les 55 et 57 degrés long. E., avant de rencontrer les glaces, puis arriva à 800 mètres du cap Flora. Après le débarquement des provisions, le retour s'est bien effectué; en 52 heures, le navire, en se tenant entre le 50° et le 55°, atteignit la mer libre.

L'explorateur *Peary* est retourné pour la 6e fois au Grœnland. Il est parti le 8 juillet 1896 de Sydney, au cap Breton, sur le steamer *Hope*, avec les professeurs Tarr et Burton. Après avoir touché le Labrador et la baie Melville, l'expédition se proposait de rapporter la pierre météorique trouvée par Ross en 1818 et revue par Peary au cap York dans sa précédente expédition; cette pierre, la plus grande trouvée jusqu'ici, pèse 50 tonnes. L'expédition est revenue à Sydney (cap Breton) sans avoir pu rapporter le météorite, l'appareil pour le soulever s'étant rompu au moment où l'aérolithe, transporté jusqu'au bord du navire, allait y être chargé. L'île dans laquelle il se trouve a été baptisée du nom d'île du Météore. Auprès de ce bloc s'en trouvent deux autres plus petits, l'un de trois tonnes et l'autre d'une tonne et demie. Ces météorites ont été de véritables mines de fer pour les Esquimaux, qui à l'aide de fragments de basalte taillés en détachaient les lames de métal dont ils ont fait de temps immémorial des couteaux et des armes de chasse. Aussi le bloc est-il entouré, sur une certaine étendue, de ces fragments de pierre accumulés par les Esquimaux du sud et de l'ouest du Grœnland.

Digitized by Google

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES ET COLONIALES

AFRIQUE

Tunisie : *Conventions franco-italiennes.* — Les négociations engagées entre la France et l'Italie pour la substitution, en Tunisie, d'un régime nouveau au traité conclu en 1868 entre la Tunisie et l'Italie, traité qui venait à expiration (1), ont abouti à la conclusion de nouvelles conventions signées à Paris, le 28 septembre 1896. Les actes signés par M. Hanotaux, ministre des affaires étrangères, et le comte Tornielli, ambassadeur d'Italie, sont au nombre de cinq, savoir : un traité de commerce et de navigation, une convention consulaire, une convention d'extradition et deux protocoles concernant des points spéciaux.

Au point de vue politique, les nouvelles conventions, signées par la France, tant en son nom qu'au nom de la Tunisie, sa protégée, confèrent aux consuls italiens et à leurs nationaux les mêmes prérogatives dont ils jouissent dans les divers pays d'Europe. Réciproquement l'Italie s'engage à appliquer un traitement analogue aux Tunisiens qui habitent la péninsule et dont les intérêts sont représentés par les agents diplomatiques français. Le *statu quo* est maintenu pour le régime des écoles italiennes en Tunisie et pour l'hôpital italien de Tunis, sous réserve des droits supérieurs de l'autorité locale. La personnalité juridique des associations et autres institutions italiennes est maintenue, à condition qu'elles soient autorisées légalement. En matière de droit civil, l'assimilation des Italiens aux citoyens de la nation la plus favorisée, y compris la France, est également maintenue.

Au point de vue économique l'Italie conserve, pour ses importations, le traitement de la nation la plus favorisée, mais une exception est faite pour l'éventualité du régime spécial qui sera appliqué à la France. Ce traitement de la nation la plus favorisée sera maintenu aussi longtemps que le *statu quo* garanti par le traité anglo-tunisien sera en vigueur. A l'expiration du *statu quo*, les importations italiennes, outre qu'elles jouiront du traitement de la nation la plus favorisée, ne pourront pas être assujetties à un droit supérieur à celui du tarif minimum français.

En résumé, les nouvelles conventions assurent à l'Italie une situation à peu près égale à celle qu'elle avait précédemment, soit au point de vue du commerce et de la navigation, soit au point de vue des droits civils des Italiens établis en Tunisie. Le seul avantage est la reconnaissance, par le fait même des conventions, de notre protectorat sur la régence et la disparition des capitulations. La situation particulière de la France en Tunisie est donc officiellement admise par l'Italie, et la France, en consentant au traitement de

(1) Voir *Rev. Fr.* sept. 1895, t. XX, p. 523.

Digitized by Google

la nation la plus favorisée en Tunisie, se réserve le droit d'occuper plus tard une situation privilégiée.

Les avantages que la France retire des conventions n'ont donc qu'un caractère moral. Le gouvernement, toujours généreux quand il s'agit de l'étranger, s'est montré des plus conciliants vis-à-vis de l'Italie et, pour une satisfaction purement platonique, car notre protectorat n'en aurait pas moins subsisté, malgré la mauvaise humeur de l'Italie, il n'a pour ainsi dire rien obtenu pour notre commerce en échange des concessions faites au cabinet italien. Les conventions resteront en vigueur jusqu'au 1er mars 1905, soit pendant une période de 9 années.

Des arrangements ont été conclus avec la Suisse, la Russie, appliquant à la Tunisie les conventions actuellement existantes entre ces pays et la France.

Maroc : *Piraterie au Riff.* — La barque française *Prosper-Corin*, longeant la côte du Riff, a été assaillie et pillée par des barques indigènes. Un bâtiment espagnol, ayant pu venir à son secours, a delivré le navire français, mais les pirates, en se sauvant, en ont emmené le capitaine. Après des négociations assez longues, ce dernier vient d'être mis en liberté. Les pirates appartiennent à la tribu des Bokioua dont le territoire est situé en face du préside espagnol d'Alhucemas.

Une indemnité sera certainement demandée au sultan du Maroc et accordée; mais comme ce souverain n'exerce qu'une suzeraineté nominale sur le Riff, où il n'a aucune autorité sur les populations, l'agression restera impunie, et la piraterie continuera. Un châtiment effectif et exemplaire doit donc suivre, et la répression doit non seulement ôter aux Riffains le désir de recommencer, mais leur en élever les moyens. C'est la 4e fois depuis quelques mois que les pirates du Riff se livrent à des agressions, qui, après avoir été fréquentes autrefois, étaient devenues fort rares depuis un quart de siècle. La France ne doit se laisser arrêter, dans les mesures qui devront être prises, par aucune considération, car sa situation de puissance limitrophe du Riff l'oblige à faire respecter rigoureusement son pavillon. Si le gouvernement de Charles X avait écouté les observations de l'Angleterre, les Algériens seraient peut-être encore les écumeurs de la Méditerranée. Souhaitons à la France beaucoup de ministres de la trempe de M. d'Haussez, dont l'énergique réponse à l'ambassadeur britannique n'est pas assez souvent imitée.

Yorouba : *Missions catholiques.* — Le Yorouba renfermait jusqu'ici deux missions catholiques, l'une à Abéokouta, à 100 kilom. de Lagos, l'autre à Oyo, à 150 kil. plus loin. Le R. P. Pied, des Missions africaines de Lyon (vicariat du Bénin), vient de fonder une station catholique intermédiaire à Ibadan, ville de plus de 150.000 habitants, la plus considérable du Yorouba, où existait depuis 40 ans une mission protestante, avec écoles et temples.

Les Ibadans, dont le pays est riche et fertile, étaient entourés de tribus pillardes, les Jébus au sud et les Egbas au S.-O., qui les empêchaient de commercer avec la colonie anglaise de Lagos, et les Ilorins musulmans, à

Digitized by Google

l'est, qui menaçaient de conquérir tout le Yorouba. Les Ibadans, en vue de se défendre, avaient établi un camp à Ikirun.

La seule route ouverte au trafic était celle du nord, et pour aller de Lagos à Ibadan, il fallait monter par Abéokouta, Eruwa et Eseado jusqu'à Isehin, à 225 kil., et redescendre par Oyo vers Ibadan. Ce détour de 330 kil. demandait 8 à 9 jours de marche, à travers un pays désert et privé d'eau. Ce sont ces circonstances et le manque de sécurité qui avaient empêché jusqu'ici la fondation d'une mission à Ibadan.

Occupation anglaise. — En mai 1891, le capitaine Denton, gouverneur par intérim de Lagos, sur la demande des Ibadans, partit du Jébu Odé avec une escorte de Haoussas pour visiter les chefs de l'intérieur; mais l'entrée du pays lui fut refusée.

En mai 1892, sir Gilbert Carter, le nouveau gouverneur, pour en finir avec cette opposition, déclara la guerre aux Jébus, et après une campagne de 15 jours annexa leur pays.

Au commencement de 1893, sir Gilbert visita Abéokouta, Ibadan, Oyo, Ogbomosho, Ilorin, etc., et passa des traités abolissant les sacrifices humains, mettant fin aux razzias, ouvrant les routes au commerce et facilitant l'établissement des missions.

Les Ibadans acceptèrent le protectorat anglais e abandonnèrent leur camp d'Ikirun; le *Balé* ou chef de la ville reçut 2.500 fr. par an, et le capitaine Bower s'installa près de la ville avec 50 Haoussas. Une route de 3 à 4 m. de large fut tracée de Jébu Odé à Ibadan; un service postal a été établi, et un chemin de fer est commencé entre Ibadan, Abéokouta et Lagos.

C'est avec l'aide du capitaine Bower et de son successeur le capitaine Moir-Byres que les Pères François, Dolci et Pied purent obtenir du *Balé* les 5 hectares de terrain nécessaires à la fondation de la mission, dont la direction a été confiée aux PP. Klaus et Oster.

D'autre part, il paraîtrait que le pays des Ibadans est de nouveau troublé, malgré et peut-être même à cause de l'occupation anglaise. Les Ibadans étaient récemment gouvernés par un chef ami des Anglais; mais, à la suite d'un soulèvement, celui-ci s'enferma dans sa maison avec ses esclaves, et se fit sauter en mettant le feu à sa provision de poudre. Le nouveau chef est très hostile aux Anglais; il a déclaré qu'il ne voulait pas entendre parler d'eux et qu'il tuerait leurs envoyés. On redoutait de sa part une attaque contre le poste anglais d'Otto Otin, nouvellement établi dans le pays des Ibadans, à une journée et 1/2 de marche de la capitale de ces derniers. Le poste a été renforcé par des troupes conduites par le capitaine Bower.

Le chemin de fer qui, de Lagos, doit atteindre Abéokouta, capitale des Egbas, et Ibadan, est commencé. On travaille au pont de fer devant relier l'île de Lagos à la terre ferme.

État du Congo : *Ouverture du chemin de fer* (XXI, p. 362) — Le 22 juillet 1896 a été inaugurée solennellement la première section du chemin de fer entre Matadi et Tumba (189 kilom.) en présence des autorités congolaises

Digitized by Google

et du commandant Klobb, représentant la France. Il y a actuellement 5.500 ouvriers sur les chantiers de construction. Lorsque la ligne aura atteint Stanley-Pool, c'est-à-dire vers 1900, une grande partie du trafic du Congo français sera drainée vers le Congo belge; il y aurait donc urgence à étudier définitivement la ligne projetée entre Loango et Brazzaville.

Rhodesia : *Chemins de fer.* — On poursuit activement la construction, longtemps retardée, de la ligne qui, de Mafeking, terminus actuel en venant du Cap, doit atteindre la capitale du pays des Matabélés. On assure que les travaux atteindront Palapye en janvier 1897 et que, si tout va bien, la locomotive arrivera à Buluwayo à la fin de 1897. Il sera alors possible de faire en 100 heures le voyage complet depuis le Cap. La cause des rapides progrès constatés depuis quelques semaines est due au gouvernement du Cap, qui a fourni une grande quantité de matériel pour l'extension des travaux. 2.400 hommes sont employés à ces travaux, et la plupart sont indigènes.

Transvaal : *Situation.* — Discutant la question d'octroi de la franchise électorale, le premier Raad a décidé, à une grande majorité, qu'il autorisait le gouvernement à accorder la franchise à toutes les personnes qui ont prêté leur assistance au Transvaal lors de l'invasion Jameson.

Le Volksraad a relevé le général Joubert de ses fonctions de superintendant des noirs et a nommé, à sa place, le commandant Cronjé, le vainqueur de Jameson à Doornkop.

La *Gazette officielle* du Transvaal du 15 octobre a publié le texte des projets de lois concernant; 1° l'expulsion des étrangers dangereux; 2° la réglementation de la presse. Les prescriptions de ce projet sont des plus sévères.

Les mesures prises au sujet du travail des noirs dans les mines n'ont pas amené les incidents qu'on redoutait. La mise en vigueur de la loi interdisant de vendre des alcools aux indigènes, la réduction, à partir du 1er octobre, de moitié des salaires des noirs employés dans les mines, n'ont causé que peu de suspensions de travail.

Le Cap et Transvaal : *Produits allemands.* — Depuis quatre ans, les envois de l'Allemagne au Transvaal et au Cap ont triplé. En 1892, l'exportation allemande dans la République sud-africaine était de 1.300.000 marks; elle a atteint 10 millions de marks en 1895. Pour le Cap, la valeur des exportations allemandes est passée de 7 à 14 millions de marks.

La plus-value pour ces deux pays est surtout constituée par les matières explosives et les produits chimiques (8 millions en 1895 contre 1 en 1892) et par le matériel des chemins de fer (7 1/2 et 4 millions de marks). Ces chiffres vont encore progresser, car les maisons allemandes se proposent d'établir à Johannesbourg de vastes dépôts avec exposition de produits et de se faire représenter en Afrique australe par des agents spéciaux.

Madagascar : *Révolte.* — Le général Gallieni a débarqué à Tamatave le 7 septembre. Il est parti le 8 pour Tananarive. En même temps que le général arrivaient 2 compagnies de la légion étrangère. Dès son arrivée à

Digitized by Google

Tananarive, le général a pris possession du commandement supérieur de l'île.

Le général Voyron, rentrant en France, a débarqué à Marseille le 28 octobre.

Après son départ de Tamatave le général Gallieni a été attaqué un peu avant Moramanga. Cette agression prouve la hardiesse des fahavalos qui ont osé attaquer un convoi nombreux fortement escorté.

Le colonel Le Camus, débarqué à Fénerife le 22 août, s'est mis en marche pour Ambatondrazaka, au sud du lac Alaotra, où le résident est bloqué par les rebelles. Le lieutenant Anthony a été tué par les fahavalos dans un engagement près d'Ambatondrazaka.

Les confiscations de biens des rebelles se poursuivent. Onze rebelles condamnés à mort par la cour criminelle pour avoir trempé dans l'assassinat de M. Duret de Brie et de ses compagnons ont été exécutés. Une liste de Hovas ayant passé aux rebelles a été publiée par la *Gazette officielle* de Tananarive. Elle contient 87 noms parmi lesquels 15 gouverneurs et un aide de camp de la sœur de la reine.

Un danger plus redoutable que les fahavalos, la famine, va bientôt surgir dans l'Imérina. En effet, 9/10es des rizières entourant Tananarive qui assuraient la nourriture des 100.000 habitants de la capitale et de sa banlieue, n'ont pas été ensemencés intentionnellement. Instruit de la situation M. Laroche n'aurait pas su prendre les mesures nécessaires pour faire procéder aux travaux.

D'ici 2 mois la famine sévira et, si l'on ne parvient à assurer la nourriture des indigènes la révolte prendra une extension redoutable, la faim et la misère poussant les habitants au brigandage.

Un nombre assez considérable de prospecteurs de mines et de spéculateurs ont quitté le Transvaal pour Madagascar; plusieurs maisons importantes y ont déjà envoyé leurs ingénieurs.

La concession de chemin de fer Coriolis. — On a fait grand bruit d'une concession de chemin de fer à un étranger. Cette concession a d'abord été démentie, puis reconnue exacte. Ce ne serait plus aujourd'hui qu'un contrat provisoire passé entre M. Laroche, résident général de France, et M. Gustave de Coriolis, surintendant des travaux publics et membre du conseil de gouvernement de l'île Maurice, pour l'exécution, sans subvention pécuniaire, ni garantie d'intérêt, d'un chemin de fer reliant Tananarive à la côte orientale de Madagascar. Bien que ce document présente quelque analogie avec les contrats similaires d'entreprises de transports en commun, notamment en ce qui concerne les tarifs et les classifications des marchandises, il ne contient aucune des clauses et conditions générales auxquelles cette industrie est soumise en France et dans les colonies françaises. En voici les conditions principales :

M. de Coriolis s'engage (art. 13) à créer une société au capital de 50 millions de francs dont les statuts seront conformes aux prescriptions de la loi française; il construira à ses frais (art. 18) et achèvera, dans un délai de six ans à compter de la date de la création de la société, un chemin de fer

Digitized by Google

à voie d'un mètre, reliant Tananarive à la côte. Ce chemin de fer, qui restera sa « propriété exclusive », devra aboutir à un point quelconque de la côte soit entre Tamatave et Andevourante, soit dans l'estuaire du fleuve Yaroka ou de l'un de ses affluents navigables par des bateaux calant au moins un mètre.

En garantie de ces engagements, la compagnie à créer par M. de Coriolis déposera (art. 34) un cautionnement de 2 millions de francs, produisant un intérêt de 3 0/0, dont un million serait remboursé après l'achèvement de la moitié de la ligne et le restant après l'achèvement total.

Telles sont sommairement exposées les obligations de la Société. En échange, elle demande : la concession (art. 1er) sur les terres domaniales situées à l'est de Tananarive : 1° 200.000 hectares de terrains à choisir par la Cie, soit en forêts, soit en terrains nus, dans le bassin des fleuves traversés par le chemin de fer; 2° 100.000 hectares de terrains nus et de libre parcours à prendre dans la vallée du Mangoro en un seul lot ou en lots d'au moins 20.000 hectares, au choix de la Cie.

Les forêts (art. 3). comme la propriété du sous-sol (art. 4), sont acquises à la Cie, qui pourra les exploiter « à son gré ».

Elle disposera des eaux traversant ces domaines (art. 7); elle pourra y ouvrir telles voies de communication qu'il lui plaira (art. 10), fluviales, ferrées ou simplement charretières, et percevra les droits « qu'il lui plaira » d'imposer aux tiers qui voudront s'en servir; elle sera autorisée à établir des docks-warrants (art. 12) aux gares et ports et consentir tels prêts sur dépôts de marchandises.

Le gouvernement (art. 17) devra continuer le percement du canal reliant les lagunes de la côte entre Tamatave et Andevourante. La Cie en aura le « libre usage », et si elle juge à propos d'améliorer une partie de ce canal, elle serait autorisée à le faire et percevrait, de ce chef, un « droit de passage » sur tout navire calant plus d'un mètre.

Par l'art. 22, le gouvernement s'interdit d'autoriser la construction de tout autre chemin de fer pouvant atteindre Tananarive par la vallée du Mangoro, et la compagnie serait autorisée (art. 27) à ouvrir sur « telle lagune ou tel lac qu'il lui conviendra » une communication avec la mer, y établir un port qui restera sa « propriété exclusive ». Enfin les articles 30, 31 et 32 fixent les tarifs de transports des marchandises, leur classification et le prix des billets des voyageurs.

La Réunion : *Le 1er recrutement militaire.* — La loi militaire du recrutement du 1er août 1895 vient d'avoir sa première application à la Réunion. Le conseil de revision a fonctionné dans l'île entière, sans difficulté. Les 3 classes de 1893, 1894, 1895, vont produire près de 3.000 hommes, dont 12 à 1.300 n'auront qu'une année à faire. La classe de 1895 compte 950 hommes. Presque tous, dit l'*Avenir militaire*, sont de bonne taille, vigoureux comme des athlètes antiques, agiles comme des montagnards, accoutumés aux longues marches dans les sentiers alpestres, qu'ils descendent avec de

Digitized by Google

lourds fardeaux portés sur la tête. Habitués à marcher nu-pieds dans les rochers volcaniques de l'île, ces petits créoles à peau jaune donneront une infanterie remarquable, lorsqu'ils seront instruits et disciplinés. Dans les régions basses et sur le littoral, les cas d'exemption sont plus nombreux que dans l'intérieur, mais sur les autres points de l'île, la proportion des « bons pour le service » atteint 85 0/0, moyenne énorme qui ne se voit en France que très exceptionnellement.

Depuis la loi du 1er août 1895, le contingent doit être dirigé sur une des colonies circonvoisines et encadré dans la troupe présente dans ces colonies. Pour la Réunion, ces colonies sont Madagascar, l'Indo-Chine, la Nouvelle-Calédonie. Pour Madagascar, les recrues de Bourbon seront une précieuse ressource, mais ne vaudrait-il pas mieux dans les circonstances actuelles, ne les y envoyer qu'une fois équipées et instruites? C'est une relève de 800 hommes que pourra fournir chaque année la Réunion, et, ces hommes, plus acclimatés que des troupes européennes, non seulement résisteront mieux au climat de Madagascar, mais encore reviendront à un chiffre de frais et d'entretien bien inférieur à celui de la relève européenne. Enfin, et cette considération a son importance, les soldats de la Réunion, une fois libérés, fourniront sans doute un appoint important à la colonisation française à Madagascar, car, si les familles créoles ont de nombreux enfants à la Réunion, le sol cultivable est assez restreint dans cette colonie et l'émigration est tout indiquée.

Égypte : *Navigation d'Alexandrie.* — En 1895, le port d'Alexandrie a vu entrer et sortir 4.732 navires jaugeant 4.411.631 tonnes, soit 40 navires et 11.400 t. de moins qu'en 1894. Cette différence porte exclusivement sur les voiliers. Les vapeurs ont été, en 1895, au nombre de 2.794 (contre 2.279 en 1890) jaugeant 4.148.551 t. (entrées et sorties) contre 3.025.091 t. en 1890. Les voiliers, qui étaient 1.760 (avec 217.000 t.) en 1890, sont 1.938 (avec 263.000 t.) en 1895.

Pour le tonnage des vapeurs, à l'entrée seulement, les divers pavillons se classent ainsi en 1895 : Angleterre (897.000 t.), France (286.000 t.), Autriche-Hongrie (234.500 t.), Italie (225.700 t.), Égypte (162.000 t.), Russie (317.000 t.), Suède et Norvège (48.850), Allemagne (42.700 t.), etc.

L'Angleterre est en diminution de 91.000 t. de vapeurs à l'entrée, par suite de la suppression d'un service anglais entre Alexandrie, Malte et l'Italie. D'autres diminutions se constatent, pour l'entrée des vapeurs, sur les pavillons français (6.000 t.), suédois et norvégien (10.000 t.). Tous les autres pavillons sont en augmentation. L'Autriche passe du 4e rang au 3e avec 40.000 t. de plus pour les vapeurs (à l'entrée) par suite des perfectionnements apportés par la Cie du Llyod autrichien à sa ligne Alexandrie-Trieste. L'Italie gagne 14.000 t. mais passe du 3e rang au 4e. L'Égypte gagne 30.000 t., l'Allemagne 9.000 t.

Pour la navigation à voile, les chiffres sont les suivants, à l'entrée, pour 1895 : Turquie 91.100 t., Grèce 30.000 t., etc.

Digitized by Google

ASIE

Transcaspienne : *Chemin de fer vers Hérat.* — Les Russes viennent de commencer la construction d'une voie ferrée de Merv à Kouchk, point extrême de leur domination dans la direction de Hérat; cette ligne, qui sera terminée dans 2 ans, remontera la vallée du Mourghab. Le poste de Kouchk est à 312 verstes de Merv, à 40 du poste afghan de Kara Tépé et à 140 de Hérat. Cette ligne a donc une grande importance stratégique, car elle permet aux Russes de se porter rapidement sur Hérat.

Perse : *Navigation du Karoun.* — Le fleuve Karoun, qui se jette dans le golfe Persique, à l'est des bouches du Tigre et de l'Euphrate (Chat-el-Arab), descend des collines Bakhtiari, à l'est d'Ispahan. Il passe à Shuster Ahwaz et Naseri et se termine à Mohammerah. Entre Ahwaz et Naseri, on rencontre des chutes formées par des rocs. Le haut Karoun, d'Ahwaz à Shuster peut être atteint par les petits vapeurs, et seulement de novembre à avril, au temps des crues, pendant lequel on peut franchir la barre.

La navigation sur le bas Karoun, de Mohammerah à Naseri est libre; il y a deux services de navigation à vapeur : 1° *The Euphrates and Tigris Cy*, dont le siège est à Londres, qui fait partir 2 fois par semaine un vapeur, lequel, de Bassora, se rend en 3 jours à Mohammerah et Naseri et peut porter 150 tonnes; 2° les vapeurs du gouverneur du district Karoun (pavillon persan), qui font des départs irréguliers.

Sur le haut Karoun, *The Euphrates and Tigris Cy* entretient un service bi-hebdomadaire au moyen d'un vapeur à roues entre Ahwaz et Stellelip (lieu de débarquement pour Shuster, où le Karoun cesse d'être navigable); le voyage dure 1 et 2 jours. Ensuite, un bateau persan à deux hélices, propriété du schah, a des départs irréguliers.

Le haut et le bas Karoun ont une jonction par terre pour le transport des marchandises par tramway. A Naseri, les indigènes font actionner leurs moulins par des chutes d'eau. Un fil télégraphique relie Naseri avec Shuster et Mohammerah, mais la dernière section ne fonctionne presque jamais. La ligne turque passe près de Fao à Mohammerah.

Les importations se font par la voie de Mohammerah. Bouchir, qui était jusqu'ici le port d'Ispahan, tend à être remplacé, du moins en partie, par Naseri; en effet, on met 28 jours pour le transport d'Ispahan à Bouchir et 15 à 20 seulement pour le transport d'Ispahan à Naseri. On importe surtout par le Karoun le sucre de Marseille, Gênes et Trieste, les étoffes de Manchester, le cuivre, le fer de Suède, l'étain, les allumettes, les chandelles, les fusils.

Les exportations consistent en blé, orge, riz, sésame, grains de laine, gomme, laine, coton.

Des maisons de commerce anglaises sont établies dans le district à Bassora, Bagdad, Shuster, etc. Il y a un vice-consul anglais à Mohammerah pour le district d'Arabistan.

Digitized by Google

Ceylan : *Cannelle.* — La cannelle de Ceylan, réputée pour son arome et sa qualité, se vend surtout en Espagne et en Italie. Dans l'Amérique du Sud, la cannelle est employée comme excitant; ailleurs, elle sert pour fabriquer des produits chimiques et dans la confiserie. On en récolte dans l'Inde, sur la côte de Malabar, à Manille, en Cochinchine, à Sumatra, aux îles Sous-le-Vent, à la Réunion, au Brésil, à Arakan, etc. Mais celle de Ceylan est la meilleure et se vend plus cher; les prix en ont cependant beaucoup baissé.

Le cannellier croît dans les plaines basses ainsi que dans les régions élevées de l'île de Ceylan, mais celui des terrains bas et sablonneux est bien supérieur en qualité. On ne laisse pas à l'arbre le temps de se développer et l'on coupe les jeunes tiges dès qu'elles ont 5 à 6 pieds. Les feuilles, d'abord rouge foncé ou écarlate, deviennent vert foncé en mûrissant. La fleur est blanche. Le fruit ressemble à un petit gland. Jadis, on faisait germer les noyaux pour obtenir de jeunes plantes; on préfère maintenant faire des boutures.

En cinghalais, la cannelle s'appelle *Kurundu* et on en distingue onze variétés. Longtemps cette culture a constitué un monopole du gouvernement, mais la dépréciation de cet article a provoqué la vente ou le louage des terrains, et beaucoup de ces plantations ont été remplacées par des cocotiers qui sont plus rémunérateurs.

Il y a deux récoltes ou saisons pour la préparation de la cannelle à Ceylan, de mai à août et de mi-octobre à fin décembre. A l'époque de la récolte, des bandes d'ouvriers se rendent aux plantations et coupent les jeunes tiges écorçables; d'autres bandes ramassent ces tiges, les mettent en bottes et les portent au hangar *(waduja)*. Là, les indigènes font des incisions sur toute la longueur de la tige, avec un couteau, et enlèvent l'écorce en bandes ou rubans. Ces bandes sont empilées et mises au frais, quelquefois même arrosées, puis des femmes et des enfants les raclent avec un couteau courbé, puis forment des tubes en mettant des bandes l'une dans l'autre et en remplissant avec des déchets. On laisse sécher, puis on envoie au marché sous forme de balles de 45 kg.

Les tiges non écorçables sont raclées et ces raclures, séchées au soleil, sont vendues sous le nom de cassures ou déchets. On obtient l'huile ou essence de cannelle au moyen de raclures des tiges non écorçables et des déchets. On produit une essence inférieure en traitant un mélange de râclures et de feuilles de cannellier.

Culture du thé. — M. H. Brenier, chef de la mission commerciale lyonnaise en Chine, a observé, à son passage à Ceylan, une transformation importante dans les cultures de cette île. Ceylan, dont la principale production était le café, a vu cette production, par suite de la maladie, tomber à un taux 30 fois plus faible. La culture du thé, par contre, a pris depuis 12 ans un développement considérable. Les pentes des montagnes fournissent un terrain excellent et le climat convient très bien à cette culture.

Digitized by Google

Depuis 1881, la surface cultivée en thé s'est élevée de 5.600 à 112.000 hectares et la production de 350.000 livres (de 0kg,453) à 92 millions. Le thé occupe à Ceylan 350.000 ouvriers, dirigés par 2.500 Européens. Une grande concurrence est ainsi faite au thé de Chine et à celui de l'Assam.

Birmanie : *Commerce maritime* (1). — Du 1er avril 1894 au 31 mars 1895, le commerce maritime de la Birmanie s'est élevé à 234.842.000 roupies (1 roupie = 1 fr. 40), dont 96.661.000 roupies aux importations et 138 millions 181.000 roupies aux exportations. Le commerce total par mer n'avait été que de 219.341.000 r. en 1893-94, mais il s'était élevé à près de 251 millions en 1891-92; en 1889-90, il n'était que 208 268.000 roupies.

Pour 1894-95, on constate une diminution considérable dans les importations de tous les pays, sauf celles de l'Inde, qui ont atteint moins de 35 millions de roupies, soit 17 millions de moins qu'en 1893-94. Les exportations, au contraire, ont atteint un chiffre inconnu jusqu'ici.

Les principaux produits importés en Birmanie par mer sont : les articles de coton manufacturé (8.753.000 r.), les produits alimentaires (3.014.000 r.), les fils de coton pour le tissage (2.900.000 r.), les tissus de soie (2 millions 603.000 r.), etc. Tous ces produits sont en diminution sensible.

Les principaux pays importateurs sont, pour 1894-95 : l'Inde (48.575.000 r.), l'Angleterre (22.507.000 r.), les Straits Settlements (7.530.000 r.), l'Allemagne (1.233.000 r.), la Hollande (1.054.000 r.), etc.

La France ne vient qu'au 8e rang avec 439.400 roupies, après les États-Unis et la Belgique ; en 1893-94, la France vendait pour 871.800 roupies à la Birmanie, mais seulement pour 31.500 r. en 1890-91 contre 76.700 r. en 1887-88. La France introduit surtout des eaux-de-vie (116.200 r.), des vins, les bougies, des articles d'habillement, etc.

Le principal produit exporté de Birmanie par mer est le riz, qui représente 83 °/o des exportations totales et se monte, pour 1894-95 à 1.420.000 tonnes. Les autres produits exportés sont le bois de teck, le cachou, les peaux, etc.

La Birmanie a vendu pour 16.908.000 roupies de riz aux Straits Settlements, 2.711.000 r. à l'Amérique du Sud, 973.000 r. au Japon, etc. La France a acheté en tout pour 275.000 roupies de produits birmans et il en est entré pour 38.532.000 r. aux Indes anglaises (dont 14.372.400 r.en riz).

En 1894-95, il est entré dans les ports birmans, en dehors des navires indiens, 150 vapeurs et 57 voiliers, jaugeant en tout 281.300 tonneaux ; à la sortie, on compte 341 vapeurs et 158 voiliers, jaugeant 572.200 tonnes. Le pavillon anglais constitue 94 °/o des entrées et 88 °/o des sorties. On n'a enregistré qu'un seul navire français (1.050 tonneaux). En outre, il est entré dans les ports birmans plus de 1.900 navires venant des ports de l'Inde, représentant plus de 575.000 tonneaux, et il en est sorti à peu près autant.

Formose : *Situation économique.* — L'île de Formose, que la Chine a dû céder au Japon, par le traité de paix de 1895, mais que ce dernier a

(1) Voir *Rev. Fr.*, juil. 496, p. 442, *Commerce de la Birmanie avec les pays voisins.*

Digitized by Google

dû conquérir sur les insulaires, en faisant une expédition en règle, est une région où presque tout est à faire pour en mettre les ressources en valeur. M. Yamada Taizo, député japonais, qui a récemment visité Formose en a tracé la situation actuelle, que nous résumons d'après lui.

Le système administratif, mis en vigueur par le Japon, le 18 avril 1896, n'existe en réalité que sur le papier. L'amiral Kabayama signait, en mars 1896, un arrêté supprimant les droits et impôts anciens et annonçant leur prochain remplacement par des taxes régulières; mais comme depuis, la question n'a pas été résolue, il en résulte, en attendant, que les Formosans ne paient pas d'impôts. L'abolition du monopole de l'indigo, en juillet 1895, n'a pas donné les résultats attendus. L'impôt foncier produisait autrefois environ 800.000 yen par an. On estime les revenus éventuels du camphre à 3 ou 4 millions, du thé à 3 millions, du sucre à 4 millions, du chanvre à 1 million de yen. On estime que les sables aurifères, près de Kelung, donneront une production annuelle de 1 à 2 millions. Le charbon abonde, l'extraction est facile, mais la qualité est inférieure.

Formose est habitée par des Chinois et des sauvages. Tandis que les indigènes construisent sous bois, les Chinois détruisent toute verdure autour de leurs maisons. Les Hakkas troublent souvent le pays. Un seul chemin de fer existe entre Kelung et Taipeh. Le télégraphe est réservé aux messages officiels. La pose du câble entre Formose et Kinshin doit être terminée à la fin de 1896. Les services postaux, les communications par steamers sont très défectueux.

D'une façon générale, les Chinois et les sauvages ne seraient pas trop mécontents maintenant de la domination japonaise. Les nombreux marchands japonais venus à Formose, ne songent qu'à gagner de l'argent pour retourner chez eux. Jusqu'à présent, les lois ou règlements émanant de l'autorité centrale ou locale sont envoyés au principal notable de chaque village, qui les fait connaître à ses administrés. Le gouverneur de Formose se propose avant tout d'ouvrir des voies de communication, de « japoniser » les Chinois habitant l'île, de fortifier les défenses militaires et d'encourager les industries.

Les convoitises du Japon. — D'après le *Dagblad*, journal de la Haye, le mouvement insurrectionnel aux Philippines est soutenu par le Japon, dont la politique historique est de s'emparer de la ligne des îles de l'Extrême Orient. Après s'être emparé de Formose et des îles Liu-Kiu, le Japon voudrait aider les Philippines à se faire indépendantes pour en avoir plus facilement raison dans la suite. Puis, ce serait le tour de Bornéo et des Célèbes.

Le professeur Blumentrit, qui connaît très bien les Philippines, estime aussi que le mouvement est dirigé et soutenu par le Japon, tout comme celui de Cuba l'est par les États-Unis. Et il croit que toutes les puissances européennes qui ont des colonies en Extrême-Orient et tout d'abord la Hollande, doivent avoir l'œil sur le Japon. Aussi le journal de la Haye espère-t-il que

Digitized by Google

le gouvernement hollandais ne regardera pas l'affaire des Philippines comme intéressant uniquement l'Espagne, mais y verra un avertissement pour la Hollande de renforcer et l'armée et la marine aux Indes, si l'on veut voir arriver avec tranquillité le jour où se produira le choc inévitable entre le Japon et la Hollande. « Ce moment sera sans doute assez éloigné pour nous permettre de faire nos préparatifs; peut-être, d'ici là, serait-il désirable que nous pussions nous associer avec d'autres, dans une lutte contre le Japon, afin d'assurer la sécurité de nos colonies, et il faut nous armer en vue d'une pareille éventualité. » Il est intéressant de noter ce mouvement de l'opinion, qui amènera, sans doute, à une entente en vue d'une action commune en Extrême-Orient, ces deux puissances jadis rivales : l'Espagne et les Pays-Bas.

Chine : *Commerce russe.* — Parmi les pays qui font le plus d'efforts pour accaparer une grande partie du marché de la Chine, la Russie se place au premier rang. La Russie possède aujourd'hui à Hankou, sur le Yangtzé, à Fouchou, dans le sud, et à Tientsin, des maisons de commerce qui, par leur chiffre d'affaires, peuvent rivaliser avec les plus importantes de la Chine. Elle est la seule puissance européenne qui possède des établissements commerciaux à Kalghan et à Ourga (Mongolie), et le commerce des laines et peaux, fait par ces maisons, prend de plus en plus d'extension.

La Russie, à l'exemple de l'Allemagne, a largement développé sa représentation consulaire en Chine. Jusqu'ici, elle n'était représentée, à Shanghaï, par exemple, que par un consul marchand; elle vient d'y créer un consulat général de carrière. Il y a deux ans, elle a installé à Chefou, à l'entrée du golfe du Petchili et à Hankou, d'autres consulats de carrière, et elle en fera bientôt de même à Tientsin. Ces consulats n'ont pas seulement un but politique, mais aussi un but commercial.

Depuis plus d'un siècle, il existe entre la Russie d'Europe et Pékin-Tientsin, un service de poste par voie de terre (1). Enfin, le gouvernement russe vient de créer à Shanghaï, une banque russo-chinoise, qui aura une agence à Tientsin.

La Russie, évidemment, n'est pas encore outillée suffisamment au point de vue industriel, pour devenir une rivale dangereuse aux puissances manufacturières d'Europe, d'autant plus qu'elle vend à la Chine des produits que les autres pays produisent peu ou point. Mais les richesses minérales de la Russie nous réservent bien des surprises pour l'avenir, et un jour, certainement, les produits sidérurgiques russes pourront pénétrer avec avantage sur le marché asiatique. Le chemin de fer transsibérien sera d'un grand secours à ce futur trafic. Déjà des délégués des grandes manufactures russes vont se rendre en Chine pour s'informer des produits russes qui auraient le plus de chance d'y être vendus.

(1) Vers la fin du règne de Louis XIV, les missionnaires jésuites français qui se rendaient à Pékin, accompagnaient le convoi qui partait tous les mois de Moscou et mettait six mois pour accomplir le voyage. Ce service, appelé poste lourde, est mensuel aujourd'hui et le trajet prend moins de deux mois.

Digitized by Google

Mais les autres puissances se remuent également beaucoup. L'Allemagne a installé des concessions à Hankou et à Tientsin, et un journal allemand vient d'être fondé pour propager les produits germaniques en Extrême-Orient. L'Angleterre détient et conservera longtemps la prédominance commerciale. La France a fait de grands efforts aussi et la mission commerciale lyonnaise développera certainement ses relations.

Sibérie : *Climat.* — D'après *Globus*, la température annuelle moyenne, qui est en Sibérie orientale de — 0,23, est de + 0,33 dans la Sibérie occidentale et de + 3 dans la Russie d'Europe. La température moyenne de l'été est de + 16,5 en Sibérie orientale, + 17,5 en Sibérie occidentale et + 17 en Russie d'Europe. Enfin, la température moyenne de l'hiver est de — 18 en Sibérie orientale, — 17 en Sibérie occidentale, — 11,5 en Russie d'Europe.

Dans le gouvernement de Yakoutsk, une des parties les plus froides de la Sibérie, la température moyenne annuelle est de — 8, la moyenne de l'été est de + 15, la moyenne de l'hiver — 33.

La ville de Verkhoïansk, pôle du froid habité. — Le point de la terre le plus froid qui soit habité est Verkhoïansk. La température y descend à 68° au-dessous de zéro. Pourtant ce district renfermait, en 1891, 10.500 habitants iakoutes et lamoutes; on y trouve aussi quelques fonctionnaires et exilés russes. Le district ou cercle (ocroug) se divise en 4 cantons : Verkhoïansk, dans la partie supérieure de la Iana; Oust Iansk, à l'embouchure de la rivière; Elgetski, le long de l'Indighirka; Jigonski, sur la rive gauche de la Léna. Le long de la Bitantaï et de la Léna, le froid est moins rigoureux, mais la neige persiste jusqu'à fin avril. Au nord du district, voisin de l'Océan Glacial, on va en traîneaux jusqu'à la fin de mai.

La grande sécheresse de l'air et l'absence de vent atténuent les effets de ce froid rigoureux. Serge Kovalik prétend que, par suite, une température de 40° au-dessous de zéro ne se sent pas; mais à l'est de Verkhoïansk, il souffle des vents et au nord, en hiver, éclatent des pourghi, tempêtes de neige terribles. Aussi, le long des routes, les Iakoutes ont-ils construit des abris avec poêle. L'hiver dure environ 8 mois. La Iana gèle fin septembre ainsi que le lac des environs. La rivière dégèle vers le 20 mai, mais le lac n'est libre qu'à la fin de juin. En été, pendant le jour, la chaleur arrive brusquement et en mai, le thermomètre monte à 30° à l'ombre, mais il gèle la nuit. Les pluies, rares au commencement de l'été, sont abondantes à la fin; il survient alors des alternatives de froid et de chaleur, des crues et des inondations. Tous les 5 ans, il y a des inondations violentes : les rivières recouvrent les prairies, l'herbe est entraînée ou recouverte de sable et les vaches ne pouvant plus se nourrir, les Iakoutes, qui ne vivent que de lait, sont en proie à une grande disette.

La végétation est très pauvre; il n'y a presque que des prairies qui ne donnent que 2.000 à 2.500 kilog. de foin, soit la moitié de la production française. On ne trouve pas d'arbres au feuillage touffu, mais des osiers et

Digitized by Google

des bouleaux. Le sapin ne pousse nulle part et les bouleaux n'ont pas un tronc plus gros que le bras; les saules sont encore plus petits. Le long de la Bitantaï et à la source du Dougolak croissent les peupliers.

Le pays renferme des mines de plomb et d'argent, mais on ne peut les exploiter à cause des frais d'extraction et de transport.

AMÉRIQUE

Canada et États-Unis : *Pommes.* — Tandis que la récolte des pommes en France a été, pour 1896, presque partout médiocre, elle a, au contraire, atteint au Canada et aux États-Unis, des proportions inconnues jusqu'ici.

Pour le Canada, la récolte totale est de 3 millions de barils, dont 500.000 dans le comté d'Huron (Ontario); les provinces d'Ontario, de Québec et de la Nouvelle-Écosse sont les plus productives. La consommation du Canada n'étant que de 1.500.000 barils par an, le pays pourra donc exporter cette année la moitié de sa récolte totale de pommes.

Aux États-Unis, les vergers donnent une très forte récolte surtout dans l'état de New-York, dans la Nouvelle-Angleterre, dans le Michigan, le Wisconsin, le Minnesota, l'Iowa et le Nebraska. La récolte est bonne aussi dans la Pennsylvanie, la Virginie, le New-Jersey et les états du sud, du centre et de l'ouest. La quantité de pommes à exporter est très grande.

États-Unis : *La question de l'argent.* — Depuis quelques mois il n'est parlé aux États-Unis que de la question de l'argent et du candidat des argentistes (un nouveau parti) à la présidence. Cette question domine les préoccupations intérieures des États-Unis, car l'élection présidentielle qui désignera le successeur de M. Cleveland a pour plate-forme la question du rétablissement de l'étalon d'argent et de la frappe libre de ce métal. Quelle est donc cette « question de l'argent »?

La valeur de l'argent, depuis 25 ans, par suite d'une production bien supérieure à la consommation, a beaucoup baissé. Pour venir en aide aux nombreuses mines argentifères de leur pays, les États-Unis s'engagèrent en 1878, par le *Bland act*, à acheter 2.250.000 onces d'argent par mois. Cette mesure fut insuffisante, et l'argent baissant toujours, les producteurs obtinrent, en 1890, par le *Sherman act*, que le gouvernement achèterait 4.500.000 onces d'argent par mois. Un instant arrêtée, la baisse de l'argent a néanmoins repris, car ce moyen factice ne pouvait longtemps empêcher les effets de la loi économique de l'offre et de la demande. Les producteurs d'argent, d'ailleurs, encouragés par les lois, forcèrent leur production, de sorte que l'argent n'eut plus que la moitié de son ancienne valeur.

Les États-Unis avaient frappé pour 370 millions de dollars d'argent de 1878 à 1890; du 14 juillet 1890 au 1er novembre 1893, il en fut acheté pour 155.930.940 dollars. Ne pouvant s'exposer, sans courir de risques graves, à entasser des réserves d'un métal de plus en plus déprécié, l'État abrogea la loi Sherman en novembre 1893. Le Trésor cessant ses achats, la libre loi de l'offre et de la demande régna seule.

Digitized by Google

Les partisans de l'argent, les *silveristes*, cherchent aujourd'hui à installer à la présidence M. Bryan, le candidat qui leur a promis la frappe illimitée du métal blanc. S'ils triomphaient du candidat monométalliste, le major Mac Kinley, l'auteur du tarif douanier prohibitif, voici, d'après le *Journal des Chambres de commerce*, quel en serait le résultat désastreux pour les États-Unis :

« Actuellement, il y a, dans la Grande République, pour 5 milliards de francs en papier-monnaie échangeable contre de l'or. Tout porteur de lingots d'argent aurait le droit de les échanger, au titre nominal de l'argent, contre des certificats qui, eux-mêmes, sont échangeables contre de l'or. Exemple : vous avez un lingot d'argent de 5 kilogr., dont la valeur conventionnelle est de 1.000 fr., alors que sa valeur réelle est seulement de 500 fr. Le Trésor des États-Unis vous donnera en échange un certificat de 1.000 fr. en papier-monnaie que vous avez le droit d'échanger contre 1.000 fr. d'or. Avec ces 1.000 fr. d'or, vous achetez 10 kilogr. d'argent, représentant 2.000 fr. de valeur admise par l'État, et vous recommencez la navette. »

En très peu de temps certainement, les réserves d'or des États-Unis auraient disparu. On en serait réduit à demander de l'or à l'Europe qui, pour préserver son encaisse de métal jaune, imposerait une prime sur l'or. La crise serait d'autant plus grave aux États-Unis que les caisses d'épargne (qui ont 9 milliards en dépôt) et les Cies d'assurances (48 milliards d'engagements) se sont engagées à payer en or.

EUROPE ET DIVERS

Armée allemande : *Etat sanitaire.* — D'après M. Werner, médecin en chef de l'armée allemande, l'état sanitaire de l'armée allemande a fait depuis 25 ans des progrès considérables, grâce à l'hygiène introduite.

De 1868 à 1894, le nombre des malades de toute catégorie a subi une réduction de 42 0/0. La mortalité dans l'armée était de 6,9 p. 1.000 en 1868 et de 2,4 p. 1.000 en 1894-95. Il y a 60 ans, il y avait 14 décès pour 1.000 soldats et 10 décès pour 1.000 habitants, de 20 à 30 ans, de population mâle. En 1893 la proportion est renversée, car les décès dans la population mâle de 20 à 30 ans, en Prusse, étaient de 6,38 p. 1.000 et dans l'armée allemande de 3 p. 1.000 seulement.

Les maladies épidémiques sont devenues très rares. La variole n'a donné que 2 décès depuis 1873; le fait est à signaler. La dysenterie en a causé 6,8 p. 1.000 en 1873-74, et seulement 0,39 p. 1.000 en 1893-94.

Pour la fièvre typhoïde, il y a eu 33,8 cas p. 1.000 en 1868 contre 2,4 p. 1.000 en 1893-94, et 2,2 décès p. 1.000 en 1868 contre 0,21 p. 1.000 en 1893-94. Là encore il faut signaler les résultats pour une maladie qui, dans l'armée française, fait encore des ravages.

La malaria présentait 27,6 cas p. 1.000 soldats en 1868 et seulement 0,81 p. 1.000 en 1893-94. L'ophtalmie contagieuse est descendue de 7 à 1,5 p. 1.000 pendant la même période.

Digitized by Google

Pendant la guerre de 1870-71, les Allemands eurent 26.562 soldats tués à l'ennemi, soit 33,77 p. 1.000, et 14.648 seulement morts de maladie, soit 18,6 p. 1.000, alors qu'ordinairement il meurt, dans ces guerres, plus de soldats de la maladie que du feu ennemi. En 1870-71, les soldats allemands n'eurent que 300 décès causés par la variole, parce que la vaccination était obligatoire dans l'armée depuis 30 ans; les soldats français eurent, au contraire, 23.400 morts de maladie!

Petites nouvelles : *Colonies.* — L'*Officiel* du 20 octobre 1896 a publié un décret portant réorganisation de la justice en Cochinchine; un relatif aux délégués au conseil supérieur des colonies. Le décret du 29 mai 1890 instituait un délégué pour les Rivières du Sud et dépendances. Les colonies de la Côte d'Ivoire et du Dahomey ayant été successivement séparées de la Guinée, il y aura désormais un délégué pour ces colonies. D'autre part, Nossi-Bé, qui possédait un délégué, faisant partie de Madagascar, il n'y aura plus qu'un délégué pour ces possessions.

— Un décret, publié à l'*Officiel* du 21 octobre, modifie le décret de 1890 relatif à l'organisation du corps de santé des colonies.

— Un décret paru à l'*Officiel* du 24 octobre porte organisatian du régime des mines à la Nouvelle-Calédonie et fixe le montant des droits prévus. Cette modification de la législation a pour but d'encourager l'exploitation des gisements miniers de la colonie.

La France aux colonies par M. Wahl, vol. in-8° illustré. May et Motteroz, éditeurs. — L'expansion française aux colonies occupe aujourd'hui une place importante dans notre histoire contemporaine. Aussi M. Wahl a-t-il jugé utile de condenser en un volume l'histoire de cette expansion, d'en rechercher les causes économiques et sociales. Après avoir rappelé la ruine de notre ancien domaine colonial, il nous fait assister à sa reconstitution par la conquête de l'Algérie, puis par l'œuvre de Faidherbe, prélude de la pénétration au Soudan et par la conquête de la Cochinchine, premier jalon de notre empire d'Indo-Chine. Puis suivent les conquêtes récentes : Tunisie, Dahomey, Tonkin, etc. Cet intéressant travail fait partie de la Bibliothèque d'histoire illustrée.

Pourquoi Flatters et ses compagnons sont morts, par H. Schirmer, brochure in-8°. Challamel, éditeur. — C'est en réponse aux bruits que l'on a fait courir de la captivité de plusieurs membres de la mission Flatters que M. Schirmer rappelle les conditions de la destruction de cette mission et de la mort de ses membres. A l'appui de sa thèse, il cite plusieurs pièces justificatives et expose la situation des Touareg Azdjer et Hoggar.

Le partage de l'Afrique, par le général Philebert, in-8°, Lavauzelle, éditeur. — Dans cette étude, le général Philebert fait voir l'Angleterre s'emparant de tous les points à sa convenance an Afrique: à Zanzibar, en Egypte, dans l'Ouganda, en Afrique australe. Il est fort curieux de suivre cette marche en avant qui fait contraste avec notre immobilité dans la région du Tchad. Le général Philebert fait ensuite ressortir les précieuses ressources de l'Algérie en soldats. Il en est parlé plus haut.

Le Gérant, ÉDOUARD MARBEAU.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 20152-10-96. — (Encre Lorilleux).

Digitized by Google

LES EXPLORATIONS POLAIRES EN 1896

L'année 1896 a été particulièrement favorable aux explorations polaires et, depuis des années, la moisson de renseignements rapportée par les voyageurs n'avait été aussi abondante et aussi fructueuse.

Dix explorations ont parcouru les régions glacées du pôle arctique au cours de cette année, et toutes, ainsi que l'a fait remarquer M. Charles Rabot, à Société de géographie de Paris, ont visité les régions comprises entre le Groënland et la Nouvelle-Zemble.

Au Groënland, M. Peary à fait un voyage de peu d'importance dont la *Revue Française* a déjà parlé (p. 672), et qui n'a pas donné de résultats.

EXPLORATIONS EN ISLANDE

En Islande, quatre missions ont visité l'intérieur ou les côtes.

Un naturaliste islandais, professeur à Reykiavik, M. Thoroddsen, qui depuis 15 ans a entrepris l'exploration scientifique de l'Islande, a parcouru cette année la région du littorâl nord jusqu'ici fort peu connue, puis il s'est enfoncé dans l'intérieur des terres. Cette partie de l'Islande est un immense désert où l'on rencontre d'âpres montagnes, de profonds ravins et des torrents impétueux qui rendent la marche d'autant plus difficile qu'il n'y a ni routes ni ponts. De temps à autre, on trouve dans ce nouveau Sahara quelques oasis n'ayant qu'une maigre végétation. Le pays étant complètement inhabité, le voyageur est obligé d'emporter avec lui tout ce qui est nécessaire pour établir son campement et pourvoir à sa nourriture.

M. Thoroddsen a fait, malgré un temps extraordinairement pluvieux et froid, d'importants levés topographiques qui apportent de nouveaux documents à la géographie de l'intérieur de l'île. Il a constaté notamment l'existence de plusieurs volcans jusqu'alors ignorés et a découvert plusieurs lacs et rivières dans le massif central.

Un officier de marine danoise a visité également la partie nord de l'Islande ; son exploration avait surtout pour but de chercher une rade dans laquelle on pût établir un port dans cette partie de l'île qui est complètement dépourvue de tout abri.

Un autre officier de l'armée danoise, visitant l'intérieur de l'île, a retrouvé les restes d'anciennes maisons fortifiées et est parti de ce point

Digitized by Google

pour démontrer la communauté d'origines qui rattache les habitants de l'Islande à ceux du Groënland.

Enfin une quatrième exploration dirigée par le commandant Wandel, avec le navire *Ingolf*, a eu surtout pour théâtre de ses recherches la région maritime qui entoure l'Islande. Après avoir poussé jusqu'à l'île Jean Mayen, le commandant Wandel a relevé les bancs fréquentés par la morue, et ses recherches sous ce rapport pourront être fort utiles aux pêcheurs. Il a ensuite étudié la disposition du sol sous-marin qui relie les îles Féroë à l'Islande. C'est en procédant à ces travaux hydrographiques que le commandant Wandel a relevé une crête rocheuse partant de la région méridionale de l'Islande, voisine de Reykiavik et s'étendant sur plus de 800 kilomètres en ligne droite, dans la direction S.-O.

Il résulte des travaux du commandant de l'*Ingolf* que la région maritime qui entoure l'Islande peut se diviser en quelque sorte en trois bassins principaux : l'un s'étendant entre le Groënland et la crête dont il vient d'être parlé ; un autre partant de cette ligne et se trouvant limité par le seuil qui va de l'Islande aux Féroë ; le troisième enfin comprenant toute la région s'étendant de l'Islande au Spitzberg.

AU SPITZBERG ET A LA TERRE FRANÇOIS-JOSEPH.

Au Spitzberg, trois missions ont séjourné au cours de l'été 1896.

M. Martin Conway, voyageur et alpiniste anglais, est le premier qui ait réussi à traverser le Spitzberg de l'ouest à l'est. Dans une lettre adressée à M. Rabot, qui avait été empêché de tenter cette traversée en 1892, M. Conway a donné des détails sur son exploration.

M. Conway arriva au Spitzberg dès le mois de juin 1896. Trouvant la Sassenbay obstruée par les glaces, il s'établit dans l'Adventbay et poussa jusqu'à la Van Mijen Bay (Belsound). Après cette excursion, remontant la vallée qui s'ouvre au fond de l'Adventbay, il arriva au pied de la montagne neigeuse, le Baldhead, puis au Sassendal, au pic Milne Edwards et à la base du glacier descendant de l'*inlandsis*. Ne pouvant faire avancer ses traîneaux, M. Conway revint en arrière, remonta le Sassendal et découvrit un glacier qu'il appela glacier Rabot. Après avoir suivi la vallée Fulmar, la mission se heurta à un immense mont de glace (Ivory glacier), qu'elle escalada, ce qui la conduisit à l'Agardhbay. M. Conway revint ensuite à la Sassenbay et à l'Advent-

Digitized by Google

bay, après avoir accompli plusieurs ascensions. Le voyage avait duré 35 jours.

L'expédition gagna alors, en steamer, les Sept-Iles et, par l'Hinlopenstrait, à l'est du Spitzberg, approcha de la terre du Roi Charles. Au retour elle visita la Wijde Bay et l'établissement de la mission Andrée à l'île des Danois.

Une mission scientifique suédoise, conduite par le baron de Geer, a visité également le Spitzberg et s'est livrée à l'étude des glaciers. On n'est pas d'accord, jusqu'à ce jour, dans le monde scientifique, sur l'origine de la formation des fjords. Les uns soutiennent que les fjords ont été creusés par des glaciers aujourd'hui disparus et s'appuient sur ce fait que plusieurs glaciers aboutissent encore à la mer. D'autres supposent qu'ils sont le résultat des affaissements de l'écorce terrestre, et c'est à cette opinion que se range le baron de Geer.

Celui-ci a profité de son voyage pour mettre en observation les glaciers du Spitzberg, suivant les moyens employés, depuis plusieurs années déjà, par le prince Roland Bonaparte, pour constater l'avancement ou le recul des glaces. D'après des observations antérieures, il a été possible de constater que l'un des glaciers avait avancé de 4 kilomètres en quelques années ; mais ce mouvement s'est arrêté, et s'est même traduit par un peu de recul. Cette augmentation sensible des surfaces glacées est un symptôme de l'aggravation de la température au Spitzberg.

La troisième expédition au Spitzberg a été celle de M. Andrée, dont il a été précédemment parlé (p. 449). M. Andrée, qui devait essayer de gagner le pôle nord en ballon, est arrivé un peu tardivement au Spitzberg et, après avoir passé plusieurs semaines à monter son aérostat, a dû attendre vainement, du 28 juillet au 15 août, une brise favorable pour se mettre en route. La saison s'avançant, M. Andrée a été obligé de renoncer à son entreprise ; il se propose, du reste, de la reprendre l'année suivante.

M. Jackson, qui s'est installé en 1894 sur la terre François-Joseph, vient d'y passer deux hivers consécutifs. Établi dans une maison solide et ravitaillé chaque année par un vapeur lui apportant ses approvisionnements, M. Jackson a mis son temps à profit pour explorer la région et a corrigé de nombreuses erreurs géographiques existant sur la carte de Payer. Il a signalé notamment l'emplacement d'une mer libre dans

Digitized by Google

le nord de la terre François-Joseph et a réussi à découvrir de nouveau la terre de Gilie. C'est grâce à la généreuse subvention de M. Harmsworth que M. Jackson poursuit le cours de ses explorations.

Enfin, de toutes les explorations de 1896, la plus remarquable est sans contredit celle de Fridjhof Nansen, que M. Jackson rencontra par hasard et rapatria en Norvège sur son navire, le *Windward*.

EXPÉDITION NANSEN.

On sait que, jusqu'ici, les tentatives de pénétration vers le pôle ont été faites de deux façons différentes : par le navire et par le traîneau. Le traîneau avec sa marche lente à travers les nombreuses aspérités des glaces, rendait les explorations excessivement fatigantes et peu fructueuses. En outre, lorsque les glaces se mettaient en mouvement, la banquise descendant vers le sud ramenait parfois les explorateurs à une latitude voisine de leur point de départ et rendait souvent leurs efforts complètement infructueux. Ce n'était donc un mode de transport à employer que faute de pouvoir procéder autrement. D'un autre côté, le navire était bien arrêté aussi par les glaces, mais il avait l'avantage d'offrir un abri sérieux aux explorateurs, et de leur permettre de revenir facilement sur la terre ferme, une fois rendus en mer libre.

De toutes les explorations tentées dans la direction du pôle nord, celles de Parry, en 1827, au nord du Spitzberg, de Nares et de Markham, en 1876, de Greely et de Lockwood en 1883, au nord du Groënland, furent celles qui s'approchèrent le plus du pôle.

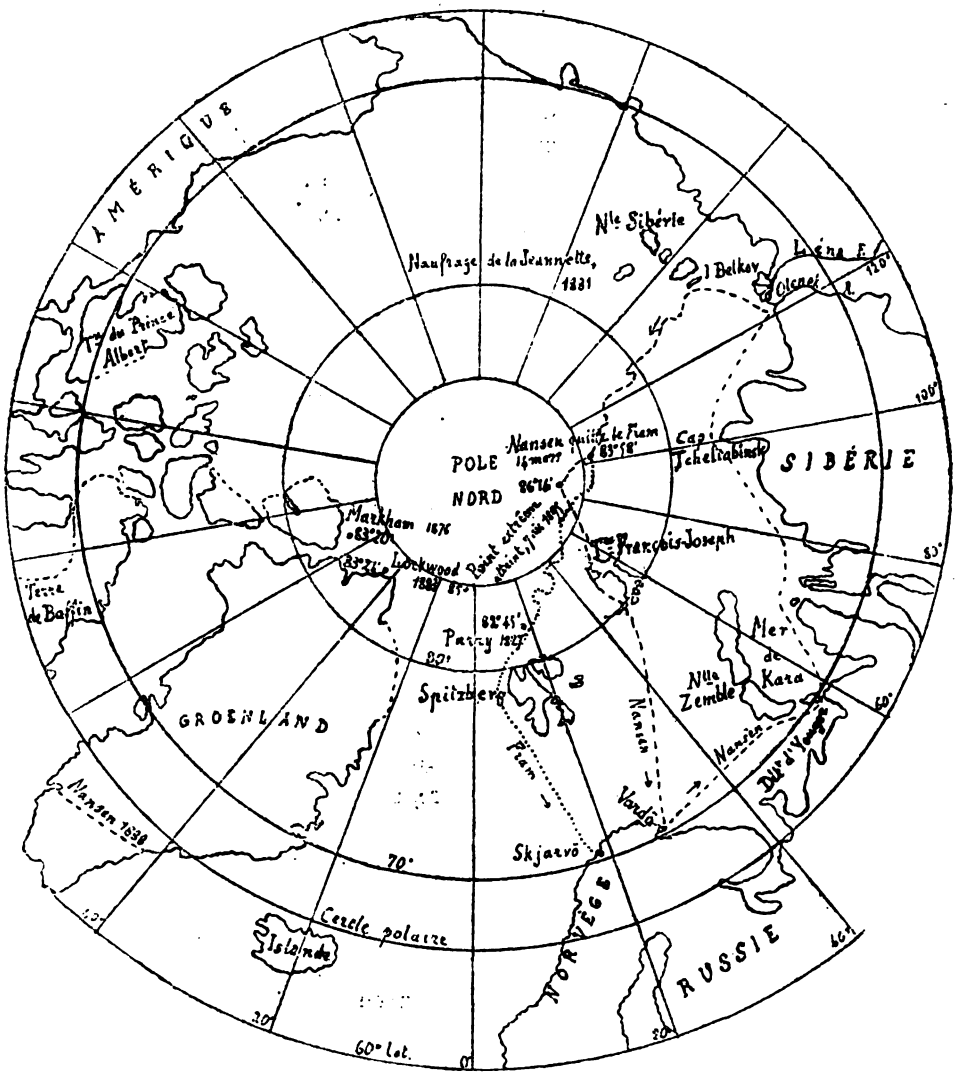
Les explorateurs autrichiens Payer et Weyprecht découvrirent la terre François-Joseph au N.-E. du Spitzberg, mais ne purent pousser plus avant (1874).

Nordenskiold (1878-1879) n'atteignit même pas la latitude de Parry. Son voyage eut pour résultat de démontrer la possibilité de se rendre de Norvège au Japon par la mer Glaciale.

L'expédition de la *Jeannette*, venant du détroit de Behring, fut désastreuse; mais ce fut elle qui provoqua l'expédition que Nansen vient d'accomplir, et le grand honneur de cette dernière est d'avoir découvert une nouvelle voie d'accès vers le pôle. En effet, la *Jeannette* avait été brisée et mise en morceaux (1881) ; trois ans plus tard, on trouvait sur la côte orientale du Groënland des débris authentiques de ce navire. Il existait donc un courant polaire partant des îles de la Nouvelle-Si-

Digitized by Google

bérie et poussant vers le Groënland. Ce fait venait, du reste, en confir-



POLE NORD : ITINÉRAIRE NANSEN.

mation avec des observations antérieures, car, à différentes reprises, des bois de flottage recueillis au Groënland avaient été reconnus par

Digitized by Google

des botanistes comme provenant de la flore sibérienne. Ce fut un trait de lumière pour Nansen, qui résolut de s'engager avec un bâtiment sur la voie suivie par les débris de la *Jeannette*.

Se trouvant à Londres à la fin de 1892, Nansen avait exposé son projet devant ses collègues de la Société royale de géographie. Grand fut l'émoi qui suivit cette communication. De tous côtés des objections s'élevèrent et la conclusion invariable était que l'expédition préparée sur ces bases courait irrémédiablement à sa perte. Le lieutenant Greely, dont l'expédition polaire fut si tristement éprouvée, publia un article dans lequel il déclarait sans ambages que le Dr Nansen courait au suicide de propos délibéré. Un autre explorateur arctique, Mac Clintock, déclarait que son navire devait être fatalement écrasé par les glaces.

Persistant dans ses projets avec une tenacité à laquelle les événements ont donné raison, Nansen, de retour en Norvège, ne s'occupa plus qu'à préparer son expédition. Grâce aux fonds votés par le Storthing norvégien et aux subsides de quelques riches particuliers, il put employer à la construction de son navire, le *Fram (En avant)*, toutes les ressources de l'ingénieur et de l'architecte. Les matériaux furent tous de premier ordre et la forme donnée au bâtiment devait lui permettre de résister à la pression des glaces. On n'oublia rien pour ménager à l'équipage un séjour confortable à bord.

Les expéditions antérieures avaient commis la faute d'emmener un personnel trop nombreux. Aussi Nansen résolut-il de ne prendre avec lui que 12 hommes. Si ses compagnons étaient peu nombreux, ses approvisionnements étaient, par contre, considérables, car il emportait des vivres pour 5 ans.

On connaît déjà les grands traits de cette expédition qui ont été publiés par la *Revue*. Nansen venant d'adresser à un journal anglais, le *Daily Chronicle*, le récit plus détaillé de son voyage, en attendant la publication du livre qu'il prépare, nous en détachons les parties les plus caractéristiques qui mettent bien en relief cette aventureuse entreprise.

Le 24 juin 1893, le *Fram* quittait Christiania pour se rendre à Vardö. Le 21 juillet, il partait de ce port, le plus septentrional de la Norvège, pour entreprendre son grand voyage polaire. Se dirigeant en droite ligne sur la Nouvelle-Zemble (Novaia Zemlia) il fut quelque temps gêné par les glaces. Mettant le cap au

Digitized by Google

sud pour franchir le détroit d'Yugor qui sépare le continent russe de l'île de Vaigatz. il fit escale à Chabarova, où il resta quelques jours et embarqua 34 chiens sibériens pour former ses attelages de traîneaux. Le 3 août, le *Fram* appareillait de nouveau, traversait la mer de Kara, et, après une navigation fort pénible au milieu des glaces flottantes, arrivait, le 10 septembre, à hauteur du cap Tcheliuskine, la partie la plus septentrionale de la Sibérie. Dans cette traversée Nansen constata combien les cartes de cette région étaient incomplètes et inexactes ; il fut obligé de naviguer avec autant de précautions que s'il s'agissait d'une première exploration dans ces parages, les roches et les îles inconnues se dressant à chaque instant sur sa route.

Ces obstacles continuèrent au delà du cap Tcheliuskine et les glaces flottantes devinrent encore plus nombreuses. Malgré toutes ces difficultés, Nansen, longeant la côte, arriva le 15 septembre à l'embouchure de la rivière Olenek, où un convoi de 36 chiens lui avait été préparé pour compléter ses attelages. Mais craignant de s'aventurer sur les bas-fonds formés par la Léna à son embouchure et de se voir emprisonné par les glaces en séjournant en cet endroit, il renonce à atterrir et met le cap sur les îles de la N^le^ Sibérie. Le 15 septembre il double l'île de Belkov et marche en ligne droite sur le nord. Mais au 77°4′ de latitude il se heurte à la banquise qui forme une barrière infranchissable. Ne pouvant aller plus loin Nansen amarre son navire à un glaçon (22 septembre) et se laisse emprisonner par les glaces par 78°50′ N. et 133°37 E. (méridien de Greenwich). Le courant entraîne tout d'abord le *Fram* dans la direction du nord et, le 29 septembre, le 79° est franchi. Mais peu après la dérive des glaces se produit en sens inverse et le *Fram*, redescendant vers le sud, est ramené jusqu'à 77°43′ de latitude. Le 8 novembre, le vent tourne et la marche vers le N.-O. reprend d'une façon plus régulière, mais avec des variations dépendant de l'action des vents et du courant.

Dès les premiers jours qui suivirent son emprisonnement, le *Fram* eut à subir la pression des glaces; mais il se comporta admirablement, et ses heureux débuts firent bien augurer de sa résistance pour la durée du voyage. Les blocs de glace projetés contre la coque du navire faisaient un bruit assourdissant; des craquements sinistres se faisaient entendre à chaque instant, surtout avec la marée de flot, mais n'avaient d'autre effet que de rendre la conversation très difficile à bord. Ceux

Digitized by Google

qui jouaient aux cartes faisaient des efforts extraordinaires pour arriver à saisir les paroles de leurs partenaires annonçant leurs points.

L'équipage s'était vite fait à la situation. L'organisation intérieure était si bien comprise qu'à bord on sentait à peine le froid. Et cependant, la température descendit jusqu'à 63 degrés au-dessous de zéro ! Malgré cela, on ne fit du feu dans le salon que le 1er janvier 1894. Tout le bâtiment était éclairé à la lumière électrique, un moulin à vent établi sur le pont mettant en mouvement les dynamos. Si le vent tombait, on n'avait plus l'énergie nécessaire pour actionner le moulin, on se contentait de simples lampes à l'huile. La lecture, le jeu, la musique (il y avait un piano à bord), occupaient de nombreux instants. D'autre part, les observations scientifiques de chaque jour demandaient beaucoup de temps.

Les sondages, qui furent entrepris fréquemment, donnèrent une profondeur de 2.900 à 3.500 mètres, et permirent de ranger la région où se trouvait le *Fram* dans la grande fosse sous-marine s'étendant au nord du Groënland et du Spitzberg. Ces sondages firent connaître que la vie organique sous-marine n'existait nullement dans ces parages. A une certaine distance de la surface, la couche liquide était plus chaude et plus salée.

Emprisonné comme il était dans les glaces, le *Fram* ne pouvait faire autrement que de suivre les mouvements de la dérive. Ces mouvements étaient assez capricieux, entraînant le navire tantôt vers le nord, tantôt vers le sud, mais toujours dans la direction de l'est à l'ouest. Le 18 juin 1894 il se trouvait à 81°52′; au cours de l'été, il redescendit vers le sud, mais, à l'automne, remonta vers le pôle. Le 21 octobre, il franchissait le 82° de latitude par 114°9′ de longitude, et, le jour de Noël, il atteignait le 83° par 105° de longitude. Quelques jours plus tard, il dépassait 83°24′, battant ainsi le record de la pénétration vers le pôle. En effet, Markham était arrivé à 83°20′ le 12 mai 1876, et Lockwood à 83°24′, en 1883, tous deux au nord du Groënland. C'était le point le plus septentrional atteint jusqu'à ce jour. Nansen venait de le dépasser, et son exploration suivait lentement sa marche vers le pôle.

Dans les premiers jours de janvier 1895, le *Fram* fut violemment assailli par les glaces, au point qu'il fut question de l'abandonner. Mais, grâce à la solidité de sa construction et à sa forme particulière, il résista admirablement à tous les assauts. La pression des glaces sou-

Digitized by Google

leva le *Fram* au point de mettre sa carène entièrement à nu et de le déposer en quelque sorte sur la banquise, mais rien ne put l'entamer, à la grande satisfaction de son équipage.

Cependant Nansen, voyant qu'il ne lui serait pas possible d'atteindre le pôle, d'après la marche suivie par son navire que la dérive entraînait trop à l'ouest, prit une détermination des plus audacieuses : il résolut de quitter le *Fram*, qui depuis 16 mois était emprisonné dans les glaces, et de s'avancer en traîneau vers le pôle aussi loin qu'il lui serait possible, puis de revenir vers la terre François-Joseph, où il espérait trouver quelque navire pendant la belle saison, car il ne pouvait pas espérer retrouver le *Fram* que le mouvement des glaces déplaçait sans cesse. L'entreprise étant des plus périlleuses, il avait résolu tout d'abord de la tenter seul; cependant, il se décida à s'adjoindre un compagnon en la personne du lieutenant Johansen, qui accepta avec enthousiasme, tant l'autorité et le prestige de Nansen étaient grands.

Pour sa nouvelle expédition, Nansen résolut d'emmener 6 traîneaux et 2 kayaks. Ces embarcations légères, longues de $3^{m},60$ et ne pesant que 40 livres, étaient confectionnées avec des bambous et de la toile à voiles. Des vivres pour plusieurs mois, des instruments pour les observations scientifiques, des armes et des munitions composaient tout le chargement.

Le 26 février 1895, Nansen dit adieu au *Fram*, dont il laissa le commandement à son second, Sverdrup, et se mit en route vers le pôle avec son convoi que traînaient 28 chiens. Ses premiers pas furent très pénibles car la glace, hérissée de difficultés, rendait la marche extrêmement lente. Dès qu'ils rencontraient un obstacle, les chiens s'arrêtaient et les deux explorateurs étaient obligés de pousser eux-mêmes les traîneaux afin de stimuler les chiens et de les lancer en avant. Au bout de 4 jours, Nansen reconnut qu'il s'épuisait en efforts à faire marcher un convoi aussi chargé. Il revint alors sur ses pas et fut assez heureux pour retrouver, par 84° 4′, le *Fram*, qu'il atteignit le 3 mars, au moment même où le soleil du printemps polaire se montrait à l'horizon.

Le 14 mars, par 83° 58′, après avoir allégé son convoi qui ne se composait plus que de 3 traîneaux, 2 kayaks et 28 chiens, Nansen se remettait en route avec Johansen. La neige, qui était tombée abondamment et qui avait durci, leur permit tout d'abord d'avancer avec une certaine rapidité. Le 22 mars, ils atteignaient 85° 19′; le 29 mars, ils parvenaient

Digitized by Google

non sans peine à 85° 30′, car la glace devenait de plus en plus tourmentée. D'autre part, la dérive qui poussait la banquise vers le sud faisait perdre aux explorateurs une partie de l'avance si péniblement acquise.

Le 3 avril, Nansen se trouvait à 86° 3′. Le 7, il atteignait 86° 14′ de latitude, par 95° de longitude. La glace devenait impraticable, la marche impossible et horriblement fatigante, les chiens refusant d'avancer dès qu'il y avait un obstacle à franchir et Dieu sait si l'on en rencontrait! Il fallut donc s'arrêter et renoncer, définitivement cette fois, à toute marche en avant vers le pôle. Mais avant de battre en retraite, Nansen voulut se rendre compte le plus possible de la nature du terrain où il se trouvait. Dans ce but, il partit seul en avant et fit l'ascension du plus haut monticule de glace qu'il aperçut. De son observatoire, il ne vit rien d'encourageant : partout des champs de glaces s'étendant à l'infini et hérissés d'obstacles; pas une île, pas un rocher, pas l'apparence d'une mer libre à l'horizon. Convaincu de l'inutilité de ses efforts, il rejoignit son compagnon et tous deux, tournant le dos au pôle, firent route en ligne droite vers le sud, dans la direction de la terre François-Joseph,

Au point où se trouvait Nansen, 86° 14′, il avait encore gagné près de 3 degrés sur les expéditions qui avaient le plus approché le pôle. En effet, Markham et Lockwood n'avaient pu dépasser 83° 24′. Ils étaient restés à environ 740 kilomètres du pôle, soit la distance de Paris à Avignon, tandis que Nansen s'en était approché jusqu'à 418 kilomètres, soit environ la distance de Paris à Mâcon. Il avait donc gagné plus de 300 kilomètres sur les précédents explorateurs.

Nansen et Johansen, qui avaient quitté le *Fram* aux premiers jours du printemps polaire, avaient laissé à bord leurs pelisses en peau de loup, la douceur de la température leur ayant laissé croire qu'ils pourraient se contenter de leurs vêtements de laine. Cette imprudence leur fit endurer de terribles souffrances. Pendant 3 semaines, le thermomètre descendit à 40° au-dessous de zéro! Le 1er avril il remontait à — 7°, mais peu de temps après il retombait à — 36°. Le vent soufflait parfois avec violence et leurs vêtements les protégeaient fort mal. Leur transpiration se congelait au contact de l'air, et les glaçons qui pendaient après leurs vêtements appesantissaient singulièrement leur marche.

Digitized by Google

La route qu'ils suivaient pour atteindre la terre François-Joseph devenait de plus en plus impraticable. Elle était fréquemment coupée par des canaux qu'une mince couche de glace ne permettait pas de franchir. Il fallait les tourner à l'aide de longs et pénibles circuits qui demandaient parfois une journée entière. Les provisions s'épuisaient et, contrairement à l'attente de Nansen, on ne rencontrait pas de gibier pour alimenter l'ordinaire qu'il fallut rationner de plus en plus. Les chiens étaient fort éprouvés, et leur nombre diminuait de jour en jour. Ceux qui succombaient étaient donnés en pâture aux survivants. Ceux-ci montrèrent tout d'abord quelque répugnance à manger leurs compagnons; mais ne recevant pas d'autre nourriture, ils finirent par s'y habituer si bien qu'ils se précipitaient avec fureur sur la chair qu'on leur donnait ainsi.

La glace devenant de plus en plus impraticable au moment de la fonte, Nansen dut attendre (22 juin) un mois sur place avant de pouvoir continuer sa route. Les obstacles étaient toujours nombreux. Un jour où Nansen mettait à l'eau son kayak pour franchir un canal, il entendit un violent grognement. Il vit alors Johansen se débattant avec un ours énorme qu'il tenait à la gorge. Nansen se précipita sur son fusil, mais au même moment son kayak tombait à l'eau avec tout son chargement. Il eut encore la force de le repêcher et de le hisser sur le bord pendant que Johansen faisait entendre un appel désespéré. Nansen arma en toute hâte son fusil et fit feu presque à bout portant sur l'ours, qui, atteint derrière l'oreille, tomba comme une masse. Dans sa précipitation, Nansen avait tiré au hasard l'un de ses deux coups, et il avait tué l'ours avec du petit plomb !

Le 4 juin 1895, Nansen était à 82°18′, mais la dérive des glaces le reportait ensuite vers le N.-O., et le 15 juin, il revenait à 82°20′. Son étonnement était grand de ne pas rencontrer de terre ; en effet, il pensait trouver, au nord de la terre de François-Joseph, la terre de Petermann, indiquée sur la carte de Payer ; mais cette terre était absolument introuvable.

Enfin, le 6 août, il aperçut un groupe d'îles entièrement recouvertes de glaciers ; au nord de ces îles, situées par 81°38′, la mer était libre ; Nansen et son compagnon mirent leurs kayaks à l'eau pour gagner ces îles, après avoir abattu les deux seuls chiens qui survivaient et qui ne pouvaient plus leur servir. Mais dès leur départ, la brume les

Digitized by Google

enveloppa, et un brouillard épais leur cacha l'horizon. Ce n'est que le 12 août qu'une éclaircie leur permit d'apercevoir une grande terre. Nansen était assez dérouté, car la carte de Payer n'indiquait absolument rien là où il se trouvait.

Le 18 août, le vent poussa la glace sur les deux voyageurs et les emprisonna. Au bout d'une semaine, ils purent reprendre leur marche en avant, mais bientôt, ils furent de nouveau bloqués. Renonçant alors à l'espoir d'atteindre le Spitzberg, ils résolurent d'hiverner là où ils étaient, c'est-à-dire par 81°13′ de latitude et 55°30′ de longitude.

Avant tout, il fallait construire une hutte et amasser des vivres pour toute la durée de la grande nuit polaire. Ils construisirent leur abri avec des pierres cimentées par de la terre, de la mousse et de la neige; une pièce de bois flotté, trouvée sur le rivage, leur servit de toiture; ils étendirent par-dessus quelques peaux de morses, puis recouvrirent le tout d'une couche de neige qui se congela rapidement. La cheminée fut construite en neige et en glace. Il fallut la refaire trois fois pendant l'hivernage, car elle fondait rapidement.

Leur hutte avait 3m,60 de long et 1m,80 de large; elle était assez haute pour leur permettre de se tenir debout. Leur couche était formée d'un lit de pierres et de leur sac de voyage.

L'abondance des ours et des morses leur permit de faire une ample provision de vivres. La graisse servait à l'éclairage et au chauffage, la viande formait leur nourriture et, avec la peau, ils se taillaient des vêtements. Leur menu était peu varié : le matin, de l'ours bouilli, le soir, de l'ours grillé dans un poêle d'aluminium. La température à l'intérieur ne descendit jamais au-dessous de zéro, grâce aux lampes qui brûlèrent sans cesse. Il va sans dire que les distractions étaient rares; quelques livres formaient seulement la bibliothèque des voyageurs. Ceux-ci dormaient le plus possible; parfois, ils faisaient une promenade autour de leur campement, mais la violence du vent les obligeait fréquemment à rester enfermés. Ils prenaient néanmoins la chose très philosophiquement, et Nansen déclarait que s'il avait eu des livres, un peu de farine et du sucre, il aurait vécu très confortablement.

A la fin de novembre, les ours avaient disparu; par contre, les renards blancs et bleus attirés par le fumet des jambons d'ours, venaient fréquemment se camper sur le toit de la hutte.

Ce fut avec joie que les explorateurs saluèrent le premier vol de pin-

Digitized by Google

gouins qui, avec la réapparition du soleil, leur annonça le retour du printemps. Avant de se mettre en route, ils refirent de leur mieux leur équipement et se nettoyèrent dans la mesure du possible. Comme le savon leur manquait, ils eurent l'idée de le remplacer par une combinaison de sang d'ours et de tampons de mousse.

Le 19 mai, ils reprirent leur marche vers le sud. Le vent soufflant du nord, ils montèrent des voiles sur leurs traîneaux et gagnèrent ainsi rapidement du terrain. Le 23 mai, ils trouvaient la mer libre ; le 12 juin, ils arrivèrent au sud d'un archipel. D'après ses observations, Nansen devait être sur la terre de François-Joseph. C'est là qu'il courut ses derniers dangers. Une fois, les kayaks démarrèrent subitement, entraînés au large par les glaces, Nansen dut se jeter à l'eau et ne put les rattraper qu'après des efforts inouïs. Une autre fois, un morse se jeta sur son embarcation et troua, avec ses défenses, le frêle esquif qui s'emplit d'eau immédiatement.

Nansen ne put se débarrasser de l'assaillant qu'en lui assénant sur le museau un vigoureux coup d'aviron ; il fallut en toute hâte tirer le kayak sur la glace et passer une journée entière à le réparer, pendant que les vêtements de Nansen et son appareil photographique, rempli d'eau salée, séchaient au soleil.

Le jour suivant, Nansen crut entendre de son campement les aboiements d'un chien ; il se crut d'abord le jouet d'une illusion, mais bientôt, distinguant de nouveaux aboiements, il chaussa rapidement ses *ski* (patins norvégiens) et s'élança dans la direction d'où venaient les aboiements. Peu après, il apercevait un homme qui venait à sa rencontre ; c'était l'explorateur Jackson qui, depuis deux ans, hivernait à la terre François-Joseph.

On peut se douter de la joie des deux explorateurs. Jackson employa immédiatement toutes les ressources de son installation à faire oublier à Nansen et à son compagnon, les dures fatigues qu'ils avaient endurées depuis les 16 mois qu'ils avaient quitté le *Fram*. Ce fut avec une volupté inouïe qu'ils prirent un bain chaud, se firent raser, couper les cheveux et purent faire, pour la première fois depuis longtemps, un bon dîner complété par du café et d'excellents cigares. Leur satisfaction fut au comble lorsque Jackson remplaça les peaux de bêtes huileuses et graisseuses qui leur servaient de vêtements par un moelleux complet en laine.

Nansen avait l'intention de se rendre au Spitzberg, mais Jackson l'en

Digitized by Google

détourna. le navire qui devait le ravitailler, le *Windward*, étant prochainement attendu. Les calculs de Nansen avaient été fort justes; il était arrivé, comme il le pensait, au cap Flora, à la côte sud de la terre François-Joseph, et les inexactitudes de la carte de Payer avaient seules pu lui faire croire qu'il s'était trompé dans sa route.

Le 7 août, après avoir débarqué son chargement, le *Windward* appareilla, emmenant Nansen et Johansen. Filant en ligne droite sur Vardö, il arrivait dans ce port le 13 août 1896 et annonçait à ses compatriotes son heureux retour.

Son étonnement fut grand de ne trouver aucune nouvelle du *Fram*. Au moment où il avait quitté le bâtiment (14 mars 1895), Nansen avait laissé pour instructions au capitaine Sverdrup de regagner l'Europe par le chemin le plus direct. Ce ne fut qu'au mois de juillet que le *Fram* put flotter en eau libre. Cela ne dura pas longtemps, car le mois suivant il était de nouveau emprisonné. Le 22 juillet il se trouvait à 84°50′ de latitude N. et 73° de longitude E.; mais les vents et les courants le firent remonter vers le nord et, le 16 octobre, il se trouvait à 85°57′, la plus haute latitude observée. Dans le courant de février 1896, il était revenu à 84°20′ N. et 24° E. et, le 19 juillet, il se trouvait à 83°14′ de latitude et 14° de longitude.

A cette date, voyant qu'il n'avait que peu d'espoir de sortir des glaces librement, le capitaine Sverdrup résolut de s'ouvrir un passage de vive force pour gagner la mer libre. A l'aide du coton-poudre, il commença par dégager les abords du *Fram*, puis, se fraya un passage à travers la banquise sur une longueur de 270 kilomètres.

Ce travail gigantesque faillit lui coûter la vie. En faisant sauter un obstacle, la glace céda sous ses pieds, au moment où il venait d'allumer une fusée. Il n'eut que le temps de se raccrocher à une aspérité et de se mettre à l'abri.

Enfin, le 13 août 1896, le jour même où Nansen arrivait à Vardö, le *Fram* sortait de captivité et trouvait la mer libre; quelques heures après, il rencontrait un schooner norvégien qui ne put lui donner des nouvelles de Nansen. Sverdrup eut un moment la pensée de rebrousser chemin jusqu'à la terre François-Joseph; mais, réflexion faite, il résolut de retourner tout d'abord en Norvège, où il pourrait avoir des nouvelles.

Dans la nuit du 20 août, le *Fram* jetait l'ancre dans le petit port

Digitized by Google

de Skjarvö, en Finmark. Sans perdre une minute, Sverdrup descendit à terre et courut au télégraphe. Il vit de suite qu'il était revenu en pays civilisé; en effet, après avoir frappé à tour de bras à la porte du bureau, il vit paraître à une fenêtre un employé qui lui fit observer que le bureau était fermé à cette heure et lui demanda pourquoi il ne le laissait pas dormir en paix. « Je m'appelle Sverdrup, répliqua l'interpellé, et je suis le capitaine du *Fram*. » Une exclamation retentit, et l'employé descendit en toute hâte recevoir la dépêche du capitaine. Il lui apprit en même temps que Nansen et Johansen étaient arrivés le 13. Surpris à son tour par cette communication, Sverdrup ne fit qu'un bond jusqu'au *Fram* pour annoncer la bonne nouvelle à ses compagnons. Ceux-ci, en signe de réjouissance, tirèrent alors le canon, et deux formidables détonations, répercutées par les échos d'alentour, réveillèrent en sursaut les paisibles habitants de Skjarvö.

Telle est cette mémorable exploration qui comptera dans les annales de l'histoire du pôle. Elle a pour résultat de renverser bien des théories sur le régime des mers polaires, et démontre que l'existence d'une mer libre n'est qu'un mythe, tout comme l'absence de profondeur des eaux glaciales.

A un autre point de vue, elle ébranlera, en Norvège, la fatalité qui s'attache sottement au nombre 13. C'est un 13 que Nansen est revenu, c'est un 13 que le *Fram* s'est dégagé définitivement de l'étreinte des glaces. Les voyageurs étaient au nombre de 13; non seulement tous sont revenus, mais encore aucun d'eux n'a été malade pendant ces 3 années de captivité polaire.

Nansen a été l'âme et la tête de l'expédition. A lui reviennent l'honneur et la gloire d'avoir mené à bien une si audacieuse entreprise.

A. P.

Digitized by Google

CHINE

L'EXPLORATION BONIN AU TIBET ORIENTAL

Nombreux ont été les explorateurs français qui, pendant les années 1895 et 1896, ont parcouru la Chine méridionale et occidentale. Parmi eux se trouve M. C.-E. Bonin, vice-résident de France au Tonkin, qui, après être entré en Chine par le Yunnan, a traversé la région du Tibet qui confine à cette province et à celle du Sé-Tchouen, et qui, poursuivant sa route dans le nord, vient d'effectuer la traversée du grand désert de Gobi jusqu'à Ourga, près la frontière sibérienne. Rebroussant ensuite chemin vers l'est, il a pris Pékin comme voie de retour, d'où il rentrera en France par la voie de mer.

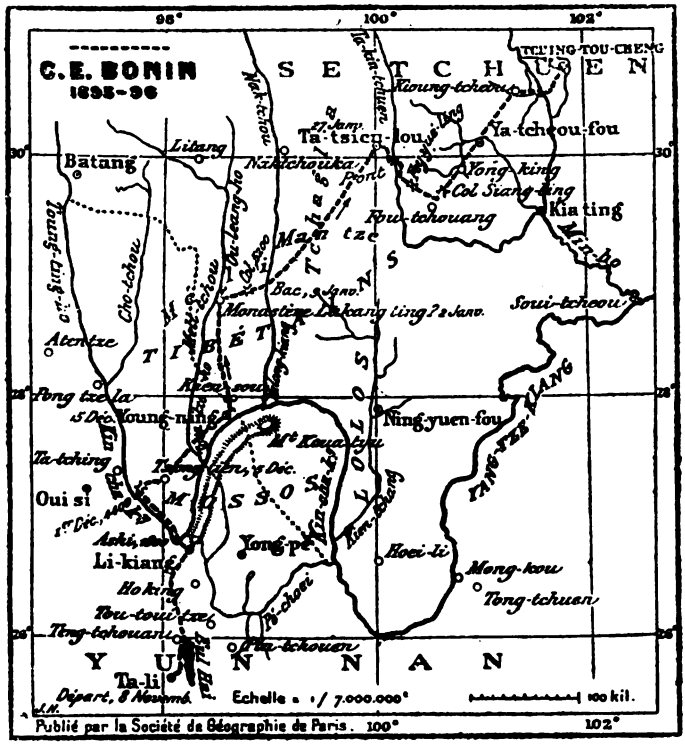
Le voyage de M. Bonin a eu pour résultat de faire connaître une région qui n'avait encore été parcourue par aucun Européen, région comprise entre Tali-fou, au sud, dans le Yunnan, Batang et Tatsienlou, au nord, dans le Tibet et le Sé-Tchouen. Un des résultats inattendus de ce voyage, a été d'apporter une modification très importante au cours du Yang-tsé-kiang ou fleuve Bleu. Jusqu'à présent on s'était accordé pour faire du Pé-choei, qui passe au sud de Yong-pé, le prolongement du Yang-tsé qui, à Li-kiang, prend le nom de Kin-chu-kiang. Or, il résulte des observations de M. Bonin que le Yang-tsé, en descendant près de Li-kiang, fait un coude brusque et remonte vers le nord à plus de 100 kilomètres, en faisant une courbe considérable. Quant au Pé-choei, ce n'est qu'un affluent qui prend sa source dans les montagnes qui barrent le passage au Yang-tsé.

M. Bonin, dans son voyage, a pu visiter des peuplades dont l'accès avait été jusqu'ici interdit aux Européens. Nous reproduisons ci-dessous les principaux passages de l'intéressante communication qu'il adresse, de Tchentou, 20 mars 1896, à la Société de géographie de Paris, et dans laquelle il raconte sa marche ininterrompue de 4 mois. au milieu de l'hiver, par une route suivie par les Tibétains seuls.

« Lorsqu'on étudie une carte de cette partie de l'empire chinois, on y remarque un vaste pallélogramme circonscrit au nord par la section de la route de Pékin à Lhassa, comprise entre les villes tibétaines de Tatsienlou et de Batang, à l'est par la grande route de la vallée du

Digitized by Google

Kien-tchang (Ning-yuan-fu) qui fait communiquer le Yunnan avec le Sé-tchouen, au sud et à l'ouest par le Yang-tsé-kiang (fleuve Bleu), qui, descendant du Tibet, décrit ici un grand coude à angle droit vers l'est. C'est là que vient finir une des principales chaînes qui forment la partie orientale du massif himalayen et qui, plus au nord, sépare le Tibet de la Mongolie sous le nom mongol de Bayan-Kara. La région ainsi délimitée est laissée en blanc sur les cartes les plus récentes;



seules, les routes indiquées plus haut, qui la circonscrivent, ont été parcourues par les voyageurs. Celle de Tatsienlou à Batang a été relevée par le capitaine Gill, en 1877, le capitaine Bower, en 1892, et d'autres explorateurs du Tibet. La route du Kien-tchang a été suivie par le consul anglais Baber, en 1878; le comte hongrois Bela Szechenyi, en 1880; Bonvalot et ses compagnons, en 1890, ont descendu de Batang à Tali, en suivant à l'ouest la vallée du Yang-tsé-kiang.

Digitized by Google

» La vaste région comprise entre ces différents itinéraires, restait jusqu'ici inconnue. On n'avait sur elle aucun renseignement en dehors de l'atlas des jésuites, établi au commencement du XVIIIe siècle, par ordre de l'empereur Kanghi. Or, les agents chinois que les jésuites envoyèrent dans cette direction n'y pénétrèrent pas, à cause des difficultés que leur opposaient le sol et les habitants; ils se contentèrent de renseignements vagues, absolument erronés, comme j'ai pu le constater par moi-même; aussi le croquis qu'ils en ont donné ne fait-il pas partie de l'atlas officiel de l'Empire. Il y avait donc là, pour la connaissance de la Chine, une lacune que je me suis efforcé de combler.

» Parti de Tali, le 8 novembre 1895, avec une caravane comprenant 32 chevaux ou mulets de charge et 18 hommes, je me suis dirigé directement vers le Yang-tsé-kiang, en passant par la vallée de Likiang, non visitée encore. Cette grande cité, où réside actuellement un préfet chinois, fut autrefois la capitale du peuple mosso, le moins connu et le plus intéressant des peuples qui forment ce qu'on peut appeler l'avant-garde de l'invasion tibétaine. Les descendants des anciens rois mossos, les Mou, résident encore à Likiang, où ils portent le bouton bleu des mandarins impériaux.

» A une journée, au nord de Likiang, et à sept journées de Tali, coule le Yang-tsé-kiang, qu'on traverse sur un grand pont de fer; la route qui passe par ce pont mène au Yong-pé et, de là, au Kient-chang : c'est la route suivie par les marchands et les mandarins chinois, entre Tali et le Sé-tchouen. Pour entrer au Tibet, comme j'en avais l'intention, il me fallut passer le Yang-tsé-kiang, en amont du pont, au bac d'Ashi, situé presque au coude brusque que fait le fleuve du nord à l'est; il est contraint à ce changement de direction par le grand pic aux neiges éternelles qui s'élève au nord de Likiang. A Ashi même, le fleuve Bleu coule à une altitude de 1.800 mètres environ; il avait en cette saison une largeur de 200 mètres, avec un courant violent de quatre nœuds à l'heure. Je dus remonter la rive gauche pendant plusieurs jours avant de trouver dans la muraille de montagnes qui descend à pic sur le fleuve, une brèche pour pénétrer à l'intérieur; enfin, le 1er décembre, je m'élevai jusqu'à un col situé à 4.400 mètres et couvert de neiges, par où l'on passe de la vallée du fleuve Bleu sur le plateau de Tsong-tien. Le Tibet commence là. Je n'oublierai jamais

Digitized by Google

cette première nuit passée en plein hiver à une hauteur presque égale à celle du sommet du mont Blanc; au matin, les tentes étaient tellement raidies par la glace qu'il fallut, pour les replier, attendre que le soleil, pénétrant à midi au fond de la gorge où notre camp était blotti, vînt les dégeler un peu.

» Tsong-tien, où j'arrivai quatre jours après, est une curieuse ville tibétaine où réside le dernier mandarin chinois de la frontière.
fait un commerce assez important avec le Tibet proprement dit; aussi tous les Tibétains qui conduisent leurs caravanes à Tali y sont-ils connus sous le nom générique de Koutsongs, qui est celui des habitants de Tsong-tien. La ville est neuve, ayant été rebâtie à la suite de sa destruction totale par l'expédition chinoise envoyée de Tali contre les Tibétains, il y a vingt ans. Une armée de 10.000 hommes, forte de trois pièces d'artillerie, sous la conduite du mandarin Tsang, lieutenant du fameux général Yang-yu-Ko, qui venait d'écraser dans Tali la rébellion musulmane, franchit alors le col par lequel je suis passé et s'empara de Tsong-tien, dont elle ne laissa qu'une seule maison debout. Depuis lors la ville s'est relevée de ses ruines, et un *gomba* (lamaserie) contenant 3.000 lamas, a été rebâti au nord de Tsong-tien, comme un défi. C'est néanmoins par les canons de Yang-yu-Ko que la première brèche a été faite dans les puissantes lamaseries tibétaines, et c'est par là que d'autres peuples pourront y pénétrer un jour.

» Le préfet chinois établi aujourd'hui à Tsong-tien, non seulement par sa largeur d'esprit, mais aussi à cause de sa situation difficile au milieu d'un peuple étranger et hostile, se montra pour moi un aide et un allié précieux. Lorsque je lui eus fait connaître mon intention de continuer ma marche vers le nord, il essaya d'abord de m'en détourner en me représentant les difficultés et les dangers de la route : les Chinois n'aiment pas voir les voyageurs étrangers s'engager au Tibet, où ils ne peuvent ni les protéger, ni exercer sur leurs faits et gestes leur méfiante surveillance. »

Cependant, sur l'insistance de M. Bonin, il lui fournit une escorte.

« De Tsong-tien à Yunning-tu-fu, j'ai mis 9 jours de marche par les pires chemins qu'il m'ait jamais été donné de rencontrer : c'est une succession de montagnes abruptes et de gorges resserrées où le sentier, large de 20 centimètres à peine, serpente à des hauteurs prodigieuses au-dessus des précipices; à de certains endroits on passe sur une

Digitized by Google

étroite corniche, tracée au flanc de la muraille de rochers qui plonge à pic sur le fleuve coulant à 1.000 mètres en contre-bas; en d'autres endroits on descend sur des amas de rochers tellement raides qu'il fallut réquisitionner la population de trois villages pour porter les charges à dos d'homme et tenir un à un les mulets, qui refusaient eux-mêmes d'avancer. Le passage des rivières et des torrents de montagne se fait le plus souvent à gué; celui du Tuatzé-ho, importante rivière descendant du nord, s'opère au moyen d'outres gonflées qu'un nageur, cramponné lui-même à une outre, pousse à travers le courant, aucune embarcation ne pouvant naviguer sur ces eaux torrentueuses.

« Le mauvais état de la route fut d'ailleurs compensé par le puissant intérêt qu'elle présentait au point de vue géographique; à un jour de Yunning-tu-fu, il me fut donné de marcher, dans les conditions décrites plus haut, au-dessus du lit du Yang-tsé-kiang, que toutes les cartes représentaient jusqu'ici comme coulant à près d'un degré, 100 kilomètres plus au sud. Le fleuve Bleu en effet, à partir du bac d'Ashi où je l'avais traversé, décrit une immense courbe vers le nord qui n'a été vue par aucun voyageur. Divers renseignements pris à Tali m'avaient mis sur la voie de cette découverte, que confirmèrent mes constatations *de visu*. Le Yang-tsé-kiang, rejeté au nord par le pic de Likiang, tourne ensuite autour d'un énorme massif montagneux, borné au sud par la montagne de Likiang, au nord par le mont Konatyu. Les sommets de cette arête, couverts de neiges éternelles, varient entre 5.000 et 6.000 mètres d'altitude. Après avoir contourné le mont Konatyu, le fleuve redescend ensuite vers Tali à travers le pays de Yong-pé, au sud duquel il reprend sa direction vers l'est, après avoir reçu comme affluent sur sa rive droite le Pe-shui-kiang; c'est cette rivière, descendue du massif de Likiang, qui a été considérée jusqu'ici à tort comme le cours véritable du Yang-tsé-kiang. Les constatations que j'ai faites changeront donc notablement le dessin du fleuve Bleu dans cette partie de son cours. »

Le 15 décembre, M. Bonin arrivait à Yunning-tu-fu, ville sans commerce et jusqu'ici inconnue. Il y réside un *tu-ssu* ou prince indigène, qui n'a auprès de lui aucun mandarin chinois.

« Pour rejoindre la route directe du Tibet, je me rendis à Kienson, important village mosso, situé à une journée au nord. C'est entre Kienson et Yunning-tu-fu que passe la frontière fictive séparant les deux

Digitized by Google

parties du Tibet qui relèvent nominativement l'une au sud du Yunnan et l'autre au nord du Sé-tchouen. Un autre tu-ssu est installé à Kienson ; par son intermédiaire je fis demander le passage libre au roi de Meli, dont le territoire s'étend de là jusqu'à la frontière du pays de Tatsienlou. Le royaume de Meli est resté jusqu'à ce jour le pays le plus fermé du Tibet ; entièrement entre les mains des lamas jaunes, il est connu en chinois sous le nom de *Houang-Lama*, qui signifie précisément « lamas jaunes ». Tandis qu'à Lhassa et dans les autres centres du Tibet, il y a des résidents et des postes chinois, le roi de Meli, qui est lui-même un lama, n'a auprès de lui ni fonctionnaire, ni soldat impérial. Jusqu'à ces derniers temps il s'était énergiquement refusé à laisser passer sur ses terres aucun marchand chinois. Cependant, depuis deux ans environ, le roi a consenti à tolérer, moyennant le payement d'un droit, le passage des caravanes des marchands mossos. En dehors d'eux, j'étais donc le premier voyageur se présentant pour traverser ce territoire, qui reste fermé aux mandarins chinois eux-mêmes.

» Au bout de quelques jours, grâce à l'appui du tu-ssu et des lamas du Kienson, la réponse arriva favorable ; je me mis en route immédiatement. J'arrivai le 2 janvier 1896, au gomba royal, auprès duquel une maison avait été préparée spécialement pour me recevoir. La première impression était saisissante : qu'on se représente une montagne de 4.000 mètres de haut dont le sommet est couvert de neiges et de glace, tandis que le pied baigne dans la rivière de Meli qui coule ici à 2.200 mètres d'altitude ; à mi-hauteur, c'est-à-dire à 3.000 mètres, est bâtie sur le flanc de la montagne la lamaserie, formée de maisons à trois étages, aux murs blancs percés de fenêtres à l'européenne, avec balcons, vérandas, toits aux faîtes d'or, qui donnent l'impression d'une ville du midi de l'Europe, égarée au milieu de ce désert tibétain. Le roi était absent. Après deux jours de négociations, je fus admis à continuer ma route dans la direction de Tatsienlou, et un chef lama avec ses cavaliers me fut donné pour me servir d'escorte.

» Sous la conduite du chef lama, dont je n'ai eu d'ailleurs qu'à me louer, j'arrivai le 9 janvier au Yalong-kiang, après avoir franchi une chaîne de montagnes, le Tsi-tseng-hou, qui fut passée par un col situé à 5,200 mètres d'altitude. Malgré la rigueur de la saison, j'y rencontrai des habitations occupées par les pâtres qui gardent les grands troupeaux de yaks (bœufs sauvages du Tibet). La plus élevée de celles

Digitized by Google

que je vis est à 5,050 mètres d'altitude; c'est très probablement la plus haute station habitée du globe, la mine de Tak-Yalong dans le Tibet occidental, considérée jusqu'à présent comme telle n'étant qu'à 4,800 mètres; encore cette dernière n'est-elle occupée que pendant la belle saison.

» Le Yalong-kiang, en tibétain Nagchu (l'eau noire), est le principal affluent de gauche du Yang-tsé-kiang; je le passai, non sur des outres gonflées comme le Tuatzeho, mais sur des troncs d'arbres accouplés et formant flotteurs; il y a là également un de ces ponts tibétains faits d'une simple corde au long de laquelle on se suspend en se laissant glisser d'une rive à l'autre, mais ce mode de passage n'est usité ici qu'au moment des hautes eaux.

» Du Yalong-Kiang, j'atteignis en quatre jours la frontière nord-est du royaume de Meli pour passer sur les terres du roi de Kiala, dont la capitale est Tatsienlou. La population du pays de Kiala appartient en majorité à la race mau-tzé, autre rameau et des plus importants, de la grande famille tibétaine. Les Mau-tzé ont une réputation de brigandage très justifiée, dont je n'ai pas eu personnellement a souffrir; il y a également parmi eux quelques Lolos sauvages, qui portent les cheveux ramenés en corne sur le front. L'explorateur anglais Colquhoun a vainement cherché dans tout le Yunnan ces Lolos à la corne dont il signale l'existence comme un mythe.

» Une fois entré sur le territoire du roi de Kiala, je me dirigeai directement sur la capitale, Tatsienlou, que j'atteignis seulement le 27 janvier 1896. Il me fallut pour cela franchir plusieurs séries parallèles de chaînes de montagnes plus élevées que toutes celles que j'avais traversées jusqu'ici. Les cols les plus hauts sont : l'un à 5,200 mètres d'altitude sur la rive gauche du Yalong-kiang, deux autres près de Tatsienlou à 5,300 mètres : 500 mètres plus haut que le sommet du Mont Blanc. De Tali à Tatsienlou, je venais de relever ainsi plus de 1,000 kilomètres en pays complètement nouveau par une marche ininterrompue d'un peu moins de trois mois, reliant les itinéraires des voyageurs du Yunnan, notamment ceux de Francis Garnier et du prince d'Orléans, à ceux des explorateurs du Tibet.

» Après un repos de 20 jours à Tatsienlou, bien nécessaire pour refaire bêtes et gens épuisés, je me remis en route pour gagner Tchentou, capitale du Sé-tchouen, où je suis en ce moment. La route de

Digitized by Google

Tatsienlou à Tchentou par les monts Feyuenling et Tasianling, les villes chinoises de Yatchéou et Kiongtchéou, m'a demandé 16 jours de marche ; elle est bien connue, la majorité des voyageurs l'ayant prise pour entrer au Tibet ou pour en sortir. »

En dehors de documents géographiques et ethnographiques, M. Bonin a pu se procurer un livre des *tompas* ou sorciers mossos qui présente le plus grand intérêt pour l'histoire des races et des religions. Ces livres sont d'une extrême rareté, il n'en existait jusqu'ici qu'un exemplaire en Europe, offert par le capitaine Gill au British Museum.

LES PROGRÈS ET L'AVENIR DU JAPON

L'empire du « Soleil Levant » que l'on représente déjà volontiers à cause de sa situation insulaire, comme une « future Angleterre », est arrivé à une période décisive de son histoire.

Le Japon était entré brusquement, depuis 20 ans, dans la voie du progrès ou mieux de l'imitation, parfois trop servile, des occidentaux. Il avait cherché à tout s'assimiler et grâce à l'intelligence de son peuple, à sa sagesse et à sa docilité, le Japon a pu devenir une grande puissance productive et militaire. Mais tout cela a peut-être été fait trop rapidement, sans transitions bien ménagées. Tandis que le Japon lui-même n'a pas trouvé dans sa transformation toutes les satisfactions qu'il en attendait, l'Europe voit dans cet empire rénové, un concurrent qui menace de devenir redoutable et qui peut se servir contre nous des fusils, des canons et des vaisseaux que nous lui avons vendus ou appris à construire. En même temps, il acclimate chez lui nos procédés industriels pour nous chasser de son propre marché et venir plus tard nous faire concurrence sur les marchés étrangers.

Le Japon doit craindre cependant les effets de cette science dont il s'est grisé et qui est une arme à deux tranchants, dont il ne sait pas encore neutraliser les mauvais effets. Quand la génération actuelle aura passé, les Japonais, élevés dans les idées nouvelles, ayant abandonné leurs traditions, leur culte religieux, leur respect du mikado, verront s'accentuer les divisions politiques et les ambitions personnelles qui se

Digitized by Google

font déjà jour. Le Mikado, depuis qu'il s'habille en général et qu'il se montre à son peuple, a perdu le prestige que gardent seules, en Extrême-Orient, les choses cachées.

Le parlementarisme introduit au Japon, précipite une crise politique dont l'issue est incertaine. Le suffrage universel n'est pas encore établi, et pourtant le Parlement a dû être dissous 3 ou 4 fois déjà depuis 1889, date de sa création, par suite de son opposition systématique et de l'anarchie qui régnait dans ses séances.

La guerre avec la Chine (1894-95), a sauvé le gouvernement de la crise, mais les dissensions vont renaître bientôt et la politique pourrait bien compromettre sérieusement le Japon.

Il faut se rappeler, comme le font remarquer les *Missions catholiques*, qu'il y a 25 ans, le Japon était une autocratie ou plutôt une théocratie absolue, que la féodalité y régnait comme en France au XIIIe siècle et qu'aujourd'hui le parlementarisme existe, que les *daïmios* ont été dépouillés de leurs fiefs et vivent dans leurs châteaux d'une simple pension accordée par le mikado, que les anciennes provinces ont été remplacées par des départements, qu'en un mot, à la suite d'un 1789, et d'une autre nuit du 4 août, le Japon a copié l'administration française et le parlementarisme allemand. La législation, modelée sur celle de la France, est due surtout à un Français, M. Boissonnade, agrégé de la Faculté de Paris, qui a passé 23 ans au Japon.

Des chemins de fer ont été établis partout, ainsi que des lignes télégraphiques. Le téléphone est plus répandu à Tokio qu'à Lyon et la capitale japonaise est éclairée à l'électricité, ainsi que d'autres villes.

Malgré ses étonnants et rapides progrès, le Japon est miné par le scepticisme ; se croyant aujourd'hui assez fort par lui-même, il cherche, après s'être largement ouvert aux étrangers pour étudier leurs idées et leurs moyens d'action, à se refermer peu à peu. Son avenir réel est encore bien incertain, mais à coup sûr nous ménage bien des surprises probablement plus désagréables qu'agréables.

Si, comme d'aucuns le prétendent, la Chine doit à son tour se jeter, par esprit d'imitation, dans la voie du progrès, il semble que l'Europe — impuissante — doive voir de plus en plus, lui échapper le sceptre de la domination universelle, par suite de la concurrence de l'Amérique et de la race jaune.

En face de cette formidable lutte économique qui se prépare, lutte

Digitized by Google

certainement plus probable qu'une invasion jaune en Europe, il y a un intérêt de premier ordre pour le monde civilisé à suivre la marche des choses en Extrême-Orient. Aussi, croyons-nous utile de résumer ici, notamment d'après un rapport de M. A. Klubukowski, consul général de France à Yokohama, la situation économique actuelle du Japon, au lendemain de sa victoire sur la Chine, ses ressources et ses projets.

Commerce. — Nous avons montré récemment (1) les progrès rapides du commerce japonais et les premières conséquences de la guerre sino-japonaise; nous renvoyons le lecteur à cette étude. Qu'il nous suffise de constater que le commerce extérieur total du Japon (importations et exportations réunies) qui était d'un peu plus de 137 millions de francs environ en 1872 s'est élevé successivement à 183 millions en 1882, à 442 millions en 1892 et à environ 719 millions de francs en 1895.

Les importations au Japon sont passées de plus de 71 millions de francs en 1872, à 80 millions 1/2 en 1882, à 194 millions 1/2 en 1892 et enfin à 352 millions de francs en 1895.

Les exportations japonaises qui, autrefois, étaient inférieures aux exportations, dépassent maintenant ces dernières. Le Japon a vendu, en effet, pour plus de 66 millions de marchandises en 1872, pour 102 millions 1/2 en 1882, pour 247 millions 1/2 en 1892 et enfin pour 367 millions de francs en 1895.

Depuis 24 ans, la valeur des importations a ainsi presque quintuplé et celle des exportations est de 5 fois 1/2 plus élevée.

En comparant simplement l'année 1895 à l'année 1894, on trouve une augmentation d'environ 32 millions de fr. aux importations et de 67 millions aux exportations. Pourtant, la guerre avec la Chine avait restreint, pour un moment, certains achats, mais sitôt la guerre finie, l'industrie a pris un essor qui dépasse toutes les prévisions.

Les importations anglaises au Japon ont monté de 32 millions 1/2 de francs en 1872 à 56 millions 1/2 en 1892 et à près de 123 millions en 1895. Celles de l'Allemagne ont passé de 5 millions 1/2 en 1872 à 17 millions 1/2 en 1892 et à plus de 33 millions en 1895. Enfin, les importations françaises du Japon qui, de 6.800.000 fr. en 1872, s'étaient abaissées à 4.080.000 fr. en 1882 pour remonter à 9.800.000 fr. en 1892, ont ratteint 15.200.000 fr. en 1895.

(1) Voir *Revue Française*, mai 1896.

Digitized by Google

Les importations de l'Inde anglaise qui étaient de moins de 540.000 fr. en 1889 sont montées à 32.600.000 fr. en 1895; ce sont celles dont la progression a été la plus rapide.

La revision avantageuse des traités qui établissent les rapports entre le Japon et les états civilisés lui fournira de nouveaux moyens pour prospérer.

En même temps qu'il développe ses moyens de communication et son outillage industriel, le Japon cherche à se passer d'intermédiaires pour son commerce avec l'étranger. La Chambre de commerce de Tokio réclame la création de banques (il n'y a qu'une banque japonaise à l'étranger), l'établissement de consulats japonais à l'étranger, la création de musées commerciaux, l'encouragement de l'enseignement industriel et commercial. Les Européens et les Américains détiennent encore les 9/10 du commerce extérieur et il n'y a à Londres que 3 maisons japonaises et 2 à New-York.

Industrie. — Le Japon renferme des matières premières et du charbon en abondance, le travail y est à très bon marché, le climat est tempéré, les habitants sont d'une remarquable habileté manuelle. Dans ces conditions, le Japon a toutes les tendances pour devenir une nation manufacturière et industrielle.

En mars 1895, il y existait 580 compagnies manufacturières disposant d'un capital effectif de 120 millions de francs. Depuis un an, le nombre de ces compagnies et leur capital ont augmenté de 20 0/0.

Il faut se rappeler qu'il y a 15 ans, le Japon n'exportait que la soie brute. Actuellement, non seulement ses manufactures expédient des quantités de plus en plus considérables de soie, mais les filés de coton dont le Japon s'approvisionnait en dehors sont manufacturés dans le pays qui en exporte à son tour, de même que les parapluies, la verrerie, les allumettes, le savon, les pendules, les chapeaux, les casquettes, les pompes à bras, la poudre, les wagons, la bière, etc.

C'est la filature qui a pris le plus d'extension ; elle est représentée par plus de 50 établissements avec plus de 800.000 broches ayant un capital de 36 millions de francs. Avant peu le Japon pourra exporter pour 600 millions de fr. de filatures. La plupart des élèves de l'école industrielle de Tokio se destinent à la profession d'experts dans la filature et le tissage.

Les seules industries chimiques de l'Empire étaient la fabrication du

Digitized by Google

saké (eau-de-vie de riz), la poterie, le laquage, l'indigo, le raffinage du camphre. Il faut y ajouter maintenant l'huile, l'acide sulfurique, le savon; la gomme, les engrais artificiels, les matières tinctoriales, les articles de toilette.

Deux compagnies sont en voie de formation à Osaka et Tokio pour la fabrication des mousselines de laine.

A Yokohama s'est fondée une grande compagnie d'assurances contre l'incendie et sur la vie.

De grands travaux d'adduction d'eaux sont entrepris à Tokio; la fourniture des conduites en fonte a été obtenue par une maison anglaise. La fabrique de papier d'Oji, la plus importante, vient d'augmenter son capital et plusieurs papeteries sont en train de s'installer.

Pour favoriser l'industrie, le gouvernement va supprimer les droits d'entrée sur la laine et sur le coton, afin que les manufactures japonaises puissent s'approvisionner à bon compte de ces produits et produire des lainages et cotonnades à très bon marché.

Élevage du mouton. — Le Japon espère plus tard ne plus avoir besoin d'acheter de la laine à l'étranger; dans ce but, il développe grandement l'élevage du mouton, déjà répandu dans le Hokkaido et les préfectures de Aomori, Akita, Iwaté, Gumma, Haraki, Chiba, Shidznoka, Siga, Nagasaki et Kagosima. Mais la production de la laine est encore insignifiante et la manufacture de draps de Senju doit demander sa matière première à l'étranger.

Le Japon a consommé pour 2.400.000 fr. de draps en 1894.

Métallurgie. — La fabrication des machines et instruments, des baleines de parapluies, des pendules, etc., se développe aussi, mais est entravée par la nécessité d'emprunter la matière première. Les Japonais se préoccupent de créer des hauts fourneaux et des fonderies et s'ils désirent tant posséder la Corée, c'est à cause de ses mines de fer.

Il entre, par an, 100.000 tonnes de fer au Japon.

Le Japon est tributaire de l'étranger pour le fer servant à la construction de ses navires, de ses armes et projectiles et de ses chemins de fer. Les chantiers de l'amirauté consomment, par an, 2.400 tonnes coûtant 520.000 francs, dont plus de la moitié représenté par l'acier, le reste par le fer ouvré et la fonte. Les arsenaux maritimes consomment aussi par an 530 tonnes de produits métallurgiques.

La plupart des navires de guerre sont fournis par l'étranger, mais un

Digitized by Google

certain nombre ont déjà été construits au Japon avec des matériaux étrangers.

Depuis 1885, sur 19 navires dont s'est augmentée la flotte, 12 ont été construits au Japon; en outre, il y a été construit 12 torpilleurs et fondu des projectiles de fort calibre; le tout a absorbé, depuis 1885, 34.500 tonnes de fer valant 17.430.000 fr.

L'armée emploie par an près de 3.000 tonnes en fonte pour ses arsenaux de Tokio et d'Osaka, ainsi que 450 tonnes de fer ouvré et 700 tonnes d'acier, d'un prix total de 1.100.000 fr.

Les chemins de fer (rails, ponts, locomotives, etc.), ont consommé 430.000 tonnes de fer d'une valeur de 94.800.000 fr. pour leur construction; il faut par an plus de 17.000 tonnes de fer (valant 3.660.000 fr.), pour leur entretien.

De 1888 à 1894, on a construit 147 navires ayant employé 5.335 t. de fer.

Le fer est encore importé sous forme de gueuses (85.000 t. et 4.262.000 fr.), de machines (10.900.000 fr.), de navires, véhicules, etc. (4.960.000 fr.).

Mines de fer. — La mine la plus importante est celle de Kamaïshi (préfecture d'Iwatè), dont le rendement est de 29 millions de tonnes. La mine de Sennin (préf. d'Iwatè) contient 500.000 t. de minerai, celle de Akaiwa (préf. de Niigata, 1.300.000 t. D'autres gisements existent dans les provinces de Iwaki, Shinano, Kinsin, etc.

Ces mines ont été jusqu'ici peu exploitées, mais déjà l'arsenal d'Osaka emploie la fonte japonaise.

Un projet de loi consacre plus de 12 millions de francs à la création d'une fonderie de fer devant produire 60.000 tonnes par an, c'est-à-dire la moitié de la consommation locale actuelle.

Constructions navales. — La position géographique du Japon l'oblige, s'il veut agir « à l'instar » des occidentaux, à développer ses forces navales. Mais désirant au plus tôt ne plus être tributaire de l'étranger pour cette branche comme pour les autres, le gouvernement japonais a décidé la création d'une chaire d'art de la construction navale à l'école technique d'Osaka. De plus, un projet de loi alloue une prime de 60 fr. par tonne et de 15 fr. par cheval-vapeur à tout bateau construit au Japon.

Le budget de 1896 comporte un crédit de près de 285 millions de

Digitized by Google

fr. qui sera réparti sur 7 années pour le développement des forces navales. Une manufacture d'armes coûtant plus de 100 millions sera achevée en 1901.

Marine de guerre. — Les navires de guerre projetés, dont le dernier devra être achevé en 1902, coûteront 141 millions 1/2. La flotte de guerre jauge actuellement 80.000 tonnes et en outre 24.000 tonnes représentent les navires en construction. En outre, on projette un cuirassé de 15.140 t., 2 croiseurs de 7.500 t. chacun, 3 croiseurs de 4.850 t. chacun, et des torpilleurs d'un tonnage de 1.200 t., ce qui fait en tout 45.890 t., et qui seront achevés en 1903.

De 1903 à 1906, on construira encore : 3 cuirassés de 15.140 t. chacun, 2 croiseurs de 7.500 t. chacun, 2 croiseurs de 3.200 t. chacun, et des torpilleurs jaugeant 7,950 t. On arrive ainsi, en 1906, à près de 225.000 tonnes, soit trois fois le tonnage actuel.

Armée. — Pour l'armée de terre, on vient de créer 5 nouvelles divisions représentant 58.353 hommes et 8.107 chevaux. Les 6 divisions existantes seront renforcées de 14.474 officiers et soldats et 4.311 chevaux.

L'armée active, qui compte aujourd'hui 77.168 hommes et 9.969 chevaux, aura avec les nouveaux effectifs : 149.995 hommes et 22.417 chevaux. Elle sera donc doublée.

Navigation. — Un projet de loi, dans le but d'encourager la navigation, accorde une prime aux navires battant pavillon japonais et appartenant *exclusivement* à des Japonais et naviguant en pays étranger. Tout navire primé peut être réquisitionné par le ministère des communications moyennant une redevance, dans l'intérêt public.

C'est seulement en 1868 que les Japonais ont été autorisés à posséder des navires de forme européenne. L'année suivante, ils en avaient déjà 46 avec 17.092 tonneaux ; en 1886, 970 avec 112.400 t. ; en 1895, 1.465 navires et 215.000 t.

La navigation japonaise ne s'étend guère au delà de l'Extrême-Orient, et même sur les côtes de l'empire une grande partie du fret passe aux étrangers. Actuellement, les navires étrangers qui entrent dans les ports japonais y sont dans la proportion de 88 contre 12 navires japonais seulement ; ces derniers n'ont qu'un tonnage de 10 quand celui des navires étrangers est de 90 0/0 du total.

De plus, la plupart des bâtiments possédés par les Japonais sont de

Digitized by Google

fabrication étrangère. L'industrie locale n'a livré depuis 5 ans que 115 bateaux jaugeant 28.000 t., tandis que l'étranger a fourni 71 bateaux jaugeant 139.300 t. Les chantiers japonais n'ont encore livré que 2 bateaux dépassant une jauge de 1.000 t.

Pour développer la navigation nationale, le gouvernement du mikado vient de décider d'établir des services maritimes vers l'Australie, vers Bombay, vers Vladivostock et vers Korsakoff; on emploiera 30 vapeurs de la « Nippon Yusen Gaïsha », qui vient d'inaugurer un service sur l'Europe, avec arrêt à Kobé, Hongkong, Colombo, Tuticorin, Bombay, Port-Saïd, Londres et Anvers. Une autre compagnie fera le service de Formose. Une troisième établira le cabotage de Nagasaki à Osaka.

Chemins de fer. — Le premier chemin de fer a été ouvert au Japon en 1872. Actuellement le pays renferme environ 3.000 kilomètres exploités. Ces lignes rapportent beaucoup; les compagnies distribuent de 10 à 15 0/0 de dividendes à leurs actionnaires. Près de 25 compagnies, disposant d'un capital de près de 200 millions, projettent la construction d'un grand nombre de nouvelles lignes. Une autre demande aussi à racheter le réseau de l'État.

Renchérissement des denrées. — Depuis un an, les choses nécessaires à la vie ont vu leurs prix s'augmenter de 30 à 40 0/0, tant à cause de la baisse du dollar (yen) qu'à l'affluence du numéraire et à la rareté des objets de consommation.

Budget de 1897. — Le budget du Japon, pour 1897, est fixé à 414 millions pour les recettes et 456 millions pour les dépenses, d'où un déficit de 42 millions de francs. Ce budget est en augmentation de 143.400.000 fr. sur les recettes et de 188.100.000 fr. pour les dépenses sur celui de 1896. Les causes de l'augmentation sont : la dette publique et le paiement de ses intérêts, conséquence de la guerre; les dépenses de la guerre et de la marine; les encouragements à l'industrie; le développement de l'instruction publique; l'extension des moyens de transport, etc.

Pour combler le déficit prévu pour 1897, de nouveaux impôts extraordinaires seront établis sur la fabrication du saké, sur les métiers, sur le tabac et sur l'enregistrement.

Le Japon s'achemine donc aussi vers les gros budgets, comme vers le fonctionnarisme, adoptant plutôt nos défauts, plus flatteurs à des esprits superficiels que nos qualités, qui se cachent davantage.

Digitized by Google

En résumé, le Japon copie l'Europe à tous les points de vue. Comme dans tout progrès il y a toujours le revers de la médaille, il faut s'attendre, si aucune circonstance ne vient arrêter sa marche dans cette voie, et si le Japon ne s'assagit pas, ne se tempère pas, à voir ce pays, qui était resté longtemps presque « sans histoire », et par conséquent à peu près heureux ou croyant l'être, dominé par le mal qui ruine la vieille Europe, la question sociale.

Avec ses dernières acquisitions de Formose et des îles Pescadores, l'empire japonais s'étend sur environ 420.000 kilomètres carrés et renferme 45 millions d'habitants.

Il a dû renoncer à la péninsule de Lia-Toung devant l'intervention européenne et a vu depuis l'influence russe se substituer à la sienne en Corée. Il semble donc que le Japon se soit vu, avec un soin jaloux, évincé par ses concurrents de toute installation définitive sur le sol du continent asiatique, et si son développement intérieur est si intense, son extension extérieure paraît à l'heure actuelle fort difficile.

Mais le Japon a encore du temps devant lui avant de trouver nécessaires de nouvelles conquêtes. Son analogie avec l'Angleterre le fera même sans doute rechercher bien plus l'accaparement économique de la Chine que l'annexion politique d'une partie de ce puissant voisin.

Le Japon vient de créer un ministère des colonies, mais il ne s'ensuit pas qu'il veuille rayonner sur la terre entière; l'île de Yéso, les Kouriles, Formose, les îles Bonin, Madjico-Sima, etc. sont de véritables colonies où le Japon a tout à créer. Il peut donc se mettre avec confiance à cette œuvre de civilisation et de progrès, certain de trouver dans une utilisation pratique de ses ressources locales, bien plus que dans une extension extérieure pleine de surprises, la satisfaction de son amour-propre national, l'amélioration sociale de ses habitants et une réputation durable de grande nation.

Paul Barré.

Digitized by Google

MADAGASCAR

LES DÉBUTS DU GÉNÉRAL GALLIENI

L'arrivée à Madagascar du général Gallieni était attendue avec impatience par les Français, avec crainte par les Hovas. La réputation d'énergie, de décision et de sévérité du nouveau commandant en chef des troupes d'occupation était, en effet, bien connue des Français qui l'avaient vu à l'œuvre au Soudan et au Tonkin, où il avait su tirer un merveilleux parti des faibles moyens d'action mis à sa disposition. Sa réputation s'était même récemment étendue chez les Malgaches qui se demandaient avec une anxiété non dissimulée quels allaient être les premiers actes de celui qu'ils appelaient le « méchant général ». Ce dernier n'a pas menti à sa renommée et, par sa conduite envers la reine, par l'exécution de grands personnages hovas, par les mesures énergiques prises en vue de rétablir l'ordre, a fait voir sans détours qu'il savait commander et se faire obéir.

Le 16 septembre, le général Gallieni faisait son entrée à Tananarive. Les premiers jours qui suivirent son arrivée se passèrent en négociations avec le résident général pour la transmission des pouvoirs, M. Laroche étant rappelé en France et le général devant réunir entre ses mains tous les pouvoirs civils et militaires. Le 10 octobre, M. Laroche quittait Tananarive avec Mme Laroche. Le général Gallieni, les fonctionnaires civils, un certain nombre d'officiers et de colons l'accompagnèrent jusqu'à la montagne d'Andrisora, pendant que les troupes lui rendaient les honneurs à son passage en ville. Avec M. Laroche prirent la route de Tamatave, le directeur de l'agriculture, le directeur des travaux publics et une partie du personnel civil dont les fonctions ne nécessitaient pas, pour le moment du moins, de titulaires. M. François, résident à Tamatave, exercera les fonctions de secrétaire général intérimaire (M. Bourde étant rentré en France), mais en restant à son poste, son influence devant surtout s'exercer sur la côte par suite de la mise en état de siège de l'intérieur.

Le 26 septembre, le général Gallieni reçut la colonie française qui venait l'assurer de son dévouement. En réponse à l'allocution de son doyen, il déclara en termes nets et précis que les colons pouvaient

Digitized by Google

compter sur sa protection et que son but était surtout de faire de Madagascar une colonie de colons. Afin de donner toute publicité à son allocution, le général en a ordonné l'insertion au *Journal Officiel* de Madagascar sous forme de lettre adressée « Aux membres de la colonie française établis à Madagascar ». Voici les pricipaux passages de cette lettre :

Messieurs,

Mon premier soin en prenant provisoirement les fonctions de résident général à Madagascar, conformément aux ordres de M. le ministre des colonies, est de me mettre en relations avec vous.

Je n'ai pas besoin de vous indiquer les sentiments qui m'animent vis-à-vis de nos commerçants et colons.

Dans tous les commandements coloniaux que j'ai eu l'honneur d'exercer, j'ai toujours considéré comme le premier de mes devoirs de fournir mon concours le plus complet à mes compatriotes, estimant que les colonies sont faites pour les colons français, n'ignorant pas les risques auxquels ils s'exposent en s'expatriant et en aventurant au loin leurs personnes et leurs fortunes, et applaudissant de grand cœur à tous les succès qu'ils peuvent obtenir.

J'ai toujours posé en principe cette vérité et je me suis efforcé de la faire admettre par mes subordonnés, à savoir que la réussite d'un colon français exerçait la plus heureuse des influences, la plus essentielle de toutes au point de vue de la colonisation française, car la nouvelle, avec les multiples moyens que nous possédons aujourd'hui, s'en répandait en France et déterminait aussitôt plusieurs de nos compatriotes à venir tenter à leur tour la fortune au loin, en apportant dans ces nouvelles terres françaises le concours de leur intelligence et de leurs capitaux.

Je compte ici rester fidèle à ce principe, qui est d'ailleurs conforme aux instructions que j'ai reçues de M. le ministre des colonies, et je m'efforcerai par tous les moyens à ma disposition de vous faciliter votre tâche.

Déjà, à Tananarive, j'ai créé auprès de moi un bureau commercial, qui sera chargé de centraliser tous les renseignements intéressant les colons à un titre quelconque, de les leur communiquer, de faire faire dans les points encore inexplorés de l'île les études nécessaires à l'extension de la colonisation, d'indiquer aux colons les endroits où ils doi-

Digitized by Google

vent se rendre, en un mot de les aider partout et toujours dans leurs entreprises de nature diverse auxquelles ils comptent se livrer.

Sous peu, un bureau semblable sera constitué à Tamatave et des instructions, rédigées d'après les mêmes principes, seront envoyées à tous les résidents, commandants de cercles, autorités civiles et militaires de l'intérieur et de la côte. D'autre part, des recommandations sont faites à tous les services intéressés pour que les nombreuses affaires en suspens, telles que concessions de terrains, de mines, exécution de travaux, etc., soient étudiées et résolues le plus rapidement possible. Bref, l'appui qui sera donné à tous nos colons français à Madagascar n'aura pour limites que les règles posées par le département des colonies, auxquelles j'ai pour devoir de me conformer strictement, et l'observation de la plus rigoureuse impartialité dans l'examen des demandes de chacun. »

Après la colonie, le général Gallieni a reçu la reine des Hovas (28 septembre). Rompant avec la tradition, il avait exigé, pour bien démontrer que la vraie souveraine était la France, que la reine vînt le saluer la première. On remarquera que le titre « reine des Hovas » remplace, désormais, celui de « reine de Madagascar ». Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, une simple question de mots; ce changement indique une orientation politique nouvelle. Les lecteurs de la *Revue française* se rappellent que nous avons toujours protesté ici contre ce titre de reine de Madagascar attribué à la reine Ranavalo, non seulement par le traité du 1er octobre 1895, mais encore par l'acte unilatéral du 18 janvier 1896. Ce titre impliquait la reconnaissance de l'autorité des Hovas sur l'île entière, ce qui était loin, bien loin même d'être la réalité, et laissait sous la domination de cette tribu, des peuplades comme les Betsiléos, les Betsimisarakas, etc., qui aspiraient à être délivrées de ce joug et ne pouvaient que nous être reconnaissantes de leur rendre, sinon leur indépendance, du moins leur autonomie administrative.

Les premiers actes de notre protectorat ne répondirent point à cette attente. Les fonctionnaires hovas furent presque tous maintenus en fonctions dans les tribus soumises et notre confiance fut même accordée à des « honneurs » connus pour nous être notoirement hostiles. Les troubles qui éclatèrent dans plusieurs provinces et la formation des premières bandes de fahavalos furent la conséquence de cette politique. Désormais, il n'en sera plus ainsi : la reine ne pourra plus prétendre

Digitized by Google

qu'aux hommages des Hovas, ceux-ci resteront confinés dans l'Imérina et se verront remplacer peu à peu dans tous les postes qu'ils occupent en dehors de leur tribu. Voilà ce que signifie la nouvelle appellation de reine des Hovas.

Pour recevoir la reine Ranavolo, le général Gallieni avait invité les délégués de la colonie à se joindre aux fonctionnaires et aux officiers de son état-major. La visite eut lieu le 28 septembre à 3 heures, au jour et à l'heure fixés par le général. Dans la cour du quartier général, une compagnie d'infanterie de marine et 12 clairons rend les honneurs. Les cadets et les princesses de la cour précèdent la reine qui arrive avec le drapeau français remplaçant le drapeau des Hovas. Fort émue, elle est reçue dans le grand salon par le général qui la fait asseoir dans l'un des deux seuls fauteuils qui s'y trouvent et se place à côté d'elle. Les allocutions sont alors lues en français, puis en malgache.

Voici le texte du discours du général Gallieni. Il ne manque ni de fermeté, ni de précision et constitue à lui seul tout un programme; aussi mérite-t-il d'être reproduit intégralement :

Madame,

Envoyé par le gouvernement de la République pour remplacer M. le général Voyron et exercer à Tananarive les pouvoirs militaires, civils et politiques, j'ai tenu à marquer par une cérémonie solennelle mon entrée en relations officielles avec Votre Majesté. Entouré des officiers de mon état-major et d'une délégation de nos colons français de Tananarive, je suis heureux de recevoir Votre Majesté et de lui témoigner les sentiments d'affection et de sympathie que la France et le gouvernement de la République éprouvent pour elle. Il ne saurait en être autrement, madame, car Madagascar est désormais une terre française. Il est de mon devoir de m'exprimer très franchement et très clairement à ce sujet, afin qu'il ne reste plus aucun doute ni équivoque sur ce point dans votre esprit ni dans celui des populations de l'Emyrne : l'île de Madagascar est maintenant une colonie française, et les populations qui l'habitent sont devenues sujets français. Les couleurs françaises sont les seules qui doivent flotter, désormais, sur les moindres villages de la grande île.

Ce point bien acquis, il m'est agréable de déclarer à Votre Majesté que mes instructions me recommandent de traiter le peuple malgache avec la plus grande bienveillance, comme un père traite ses enfants,

Digitized by Google

avec douceur et bonté, ne réservant ma sévérité que pour ceux qui, insensibles à vos bons conseils, se révolteraient contre l'autorité que je représente.

Je connais, madame, l'amour dont vous entoure votre peuple, le prestige que la dignité de votre conduite, votre haute intelligence et vos vertus exercent sur lui. Soyez certaine, madame, que cette autorité et cette affection, que vous avez su acquérir sur vos sujets, vont croître encore; car je suis bien décidé à faire respecter par tous, les ordres et la personne de Votre Majesté.

Vous trouverez chez moi le concours le plus bienveillant et, pourvu que vos actes ne soient point contraires à l'intérêt de la France et à celui de nos colons, vous me verrez toujours prêt à les appuyer de mon autorité. En un mot, je me tiens prêt à agir, en toute circonstance, d'accord avec Votre Majesté, pour le but commun que nous poursuivons tous deux et qui consiste à assurer le bonheur du peuple en donnant la satisfaction la plus complète aux intérêts de nos compatriotes, colons et commerçants.

Dès maintenant, je me propose d'arrêter avec Votre Majesté les mesures propres à réprimer les actes d'insoumission, de pillage et de sauvagerie commis par une partie de vos sujets, égarés par les mauvais conseils de quelques-uns. Je sais, madame, que je puis compter sur votre concours le plus complet et que ce concours se manifestera non par des paroles, mais par des actes, de manière que nos efforts communs puissent être rapidement efficaces. Car je ne vous cacherai pas, madame, que le cœur de tous les Français a saigné quand ils ont reçu la nouvelle des lâches et cruels assassinats commis sur un certain nombre de nos compatriotes. Votre Majesté doit avoir à cœur, comme moi-même, que ces horribles forfaits ne se renouvellent plus et que leurs auteurs soient poursuivis et punis comme ils le méritent.

Je vous remercie, madame, de l'honneur que vous m'avez fait en venant me visiter; je demanderai à Votre Majesté de vouloir bien me recevoir, demain dans son palais. Vous pouvez, de cette première entrevue, emporter la certitude que vous trouverez toujours en moi, en même temps qu'un serviteur fidèle et dévoué de la grande patrie française, un ami sincère et bienveillant de Votre Majesté et de son peuple, car nous allons travailler à la même cause et nos intérêts ne peuvent plus être divisés. »

Digitized by Google

La reine, dans son discours de réponse, a renouvelé ses protestations de dévouement et de soumission à la France :

« Vous avez dit, général, que vous traiteriez les Malgaches comme vos enfants ; moi je vous dis à mon tour que les Malgaches vous considéreront comme leur père et leur mère et seront pour vous des enfants soumis et dévoués. J'ai voulu moi-même donner l'exemple à mon peuple, en prenant définitivement à partir d'aujourd'hui pour emblème royal le drapeau tricolore.

Je serai heureuse, général, de vous recevoir demain dans mon palais, car je sens déjà que vous êtes pour moi et pour mon peuple, un ami bienveillant et sûr qui nous guidera dans une voie de paix et de progrès dont Français et Malgaches profiteront également. »

Après un échange de quelques paroles, la cérémonie est terminée. La reine se lève, tandis que le général reste un instant assis dans son fauteuil. Quel changement, pour la puissance, jadis si hautaine, des Hovas et quel contraste avec l'époque, encore peu éloignée, où le résident général n'avait même pas un tabouret pour s'asseoir au jour de la grande fête du Fandroana ou Bain de la reine!

Le lendemain, ainsi qu'il l'avait fixé, le général rendit sa visite à la reine. A son arrivée, le drapeau tricolore fut hissé au sommet du palais et appuyé de 21 coups de canon, tandis que le pavillon hova était amené et condamné à ne plus jamais reparaître, Madagascar étant désormais une terre française.

Dans cet ordre d'idées qui marque tous les actes du général Gallieni, la *Gazette malgache* a été transformée et est devenue *Journal Officiel*. La couronne royale qui en surmontait le titre a été supprimée.

La question des écoles et des cultes étant fort importante, le général Gallieni a indiqué très nettement aux résidents et commandants de cercle la conduite qu'ils auraient à tenir, tant au point de vue de la liberté d'enseignement que vis-à-vis des ministres du culte qui se permettaient des écarts de langage dans le genre de ceux que commirent naguère plusieurs pasteurs britanniques. Après avoir recommandé de conserver la plus stricte neutralité en matière de religion, le général ajoute :

« Vous devrez donc témoigner une égale bienveillance aux prêtres et pasteurs, mais en leur faisant en même temps comprendre que s'ils veulent étendre leur action en dehors du domaine spirituel, ce n'est

Digitized by Google

qu'à la condition qu'ils nous fournissent leur concours pour l'œuvre de civilisation et de pacification que nous avons entreprise à Madagascar. Tous actes, toutes paroles, qui seraient de nature à nuire au prestige et à l'influence du nom français, entraîneraient aussitôt la fermeture du bâtiment religieux où le fait aurait eu lieu et la punition du coupable.

» La question des écoles, en dehors de celle des missions proprement dites, doit appeler très particulièrement aussi votre attention. Madagascar est devenue aujourd'hui une terre française. La langue française doit donc devenir la base de l'enseignement dans les écoles de l'île.

» De plus, nous devons tenir la main à ce que l'ensemble des programmes d'enseignement soit remanié de manière à se rapprocher, autant que possible, de ceux de nos écoles similaires. Ces programmes devront naturellement être établis d'une manière très simple, à la portée des maîtres et des élèves, et surtout révéler un caractère professionnel permettant de fournir aussitôt que possible des auxiliaires à nos colons pour leurs entreprises industrielles et agricoles. »

Après avoir prescrit de consacrer la majeure partie du temps des classes à l'enseignement du français, le général Gallieni ajoute : « De plus, les jeunes Malgaches seront prévenus que dorénavant nul ne sera pourvu d'un emploi public s'il ne parle et écrit le français, et que, dans toutes les circonstances, celui qui connaît notre langue aura la préférence sur les autres indigènes. »

Pour qui connaît le goût des Malgaches pour les fonctions publiques, les prescriptions du général Gallieni ne tarderont pas à faire le vide dans les écoles anglaises. Sans mesure violente, sans léser aucun droit, le général a trouvé moyen d'assurer aux écoles françaises la suprématie qu'elles doivent avoir désormais.

Enfin le général Gallieni recommande d'utiliser le concours des sous-officiers et soldats pour ouvrir une école dans les villages voisins de nos postes qui n'en seraient pas pourvus.

Après avoir réglé ses rapports avec la reine, les colons, les résidents et commandants de cercle, le général Gallieni s'est occupé, en s'inspirant des mesures qui lui réussirent si bien au Tonkin, de mettre fin aux nombreux actes de pillage et d'incendie qui s'étendaient jusqu'aux portes de Tananarive. Dans une circulaire du 12 octobre, le général rappelle aux commandants de cercle « que leur mission comprend deux parties bien distinctes : 1° avec leurs postes avancés, gagner peu à peu

Digitized by Google

du terrain en avant, de manière à diminuer progressivement l'étendue des régions occupées par les insurgés; 2° organiser en même temps les zones en arrière en y rappelant les populations, en faisant reprendre les cultures, et surtout en mettant les villages et les habitants à l'abri des nouvelles incursions des fahavalos.

Cette 2e partie de leur mission doit appeler surtout l'attention des commandants de cercles, parce qu'elle est en même temps la plus délicate et la plus urgente. Actuellement, on peut dire qu'une anarchie complète règne en Emyrne et, tant qu'il ne l'auront pas fait cesser, ils ne peuvent espérer obtenir de résultats sérieux au point de vue de la pacification.

Leur premier devoir consiste à bien organiser le pays, de manière à assurer partout l'unité de direction et d'action. Ils doivent, dans ce but, en prenant pour base les divisions administratives indigènes, partager leurs cercles en un certain nombre de secteurs, chacun d'eux ayant à sa tête un officier, un sous-officier, un garde de la milice ou un fonctionnaire européen « responsable » vis-à-vis d'eux de la tranquillité et de la sécurité du secteur.

Ces commandants de secteurs ont sous leurs ordres et, pour les seconder dans leur commandement, les gouverneurs ou sous-gouverneurs, ainsi que les chefs de cent et de mille, « responsables » également de l'ordre et de tous les événements quelconques, survenus dans la subdivision administrative qui leur est confiée. « Ce n'est que par ce système de responsabilités bien établies que les commandants de cercles parviendront à prendre en mains la direction effective de leurs cercles, à ramener l'ordre dans ces régions si troublées et à saisir les coupables, à chaque fait de pillage. »

Afin de protéger les villages, trop éloignés de nos postes pour être mis à l'abri d'un coup de main, le général a décidé de les mettre progressivement en état de défense. Chacun d'eux recevra un nombre de fusils déterminé avec des munitions et sera responsable de la disparition des habitants et des armes. Les biens du disparu seront confisqués. Ce système qui a produit d'excellents effets sur la frontière chinoise ne réussira sans doute pas moins bien contre les fahavalos.

Le 13 octobre, la reine a tenu un grand kabary dans la grande salle du palais, en présence des fonctionnaires, officiers et cadets hovas, ainsi que de tous les Malgaches ayant rang de 10 honneurs. Dans une

Digitized by Google

proclamation, la reine déclare qu'elle est « maintenant » tout à fait d'accord avec les Français. Il n'en était donc pas ainsi du temps de M. Laroche? L'aveu est naïf, mais précieux à retenir. Voici les termes de cette proclamation :

Moi, Ranavalomanjaka III, ayant hérité au titre de mes ancêtres et sous la puissance de la République française, reine et protectrice des lois du royaume, ordonne ce qui suit à mes fidèles sujets :

L'insurrection désole le pays et ruine le royaume ; il faut que cela cesse et que tous les habitants rentrent dans leurs villages pour cultiver en paix leurs rizières et faire leur commerce.

Je suis maintenant tout à fait d'accord avec les Français et je suis moi-même Française, de même que tous mes sujets.

Tous les honnêtes gens et les bons travailleurs doivent rendre leurs armes à mes officiers et rester avec leur famille dans leurs villages. Il ne leur sera jamais fait de mal.

Tous ceux qui n'obéiront pas à mon ordre seront traités en ennemis par les troupes françaises, seront poursuivis et tués jusqu'au dernier homme et tous leurs biens seront confisqués.

Je veux que ces ordres soient exécutés de suite et je le veux ainsi pour votre intérêt et pour la richesse du pays.

Tananarive, 13 octobre 1896. Dit : Ranavalomanjaka III, reine.

Cette proclamation a été remise aux cadets qui ont reçu mission de la porter dans les provinces et de faire exécuter ses prescriptions.

EXÉCUTIONS CAPITALES.

Le coup le plus rude porté au parti hova et à l'influence britannique a été la mise en jugement de hauts personnages malgaches.

Le 11 octobre, le général Gallieni faisait arrêter Rainandriamapandry, 16e honneur, ministre de l'intérieur, le prince Ratsimamanga, 15e honneur, oncle de la reine, Rasendranoro, sœur de la reine, Ramazindrazana, tante de la reine, pour complicité avec les rebelles. En même temps, Rainitsimbazafy, premier ministre, était contraint de donner sa démission. Il ne sera pas remplacé ; son secrétaire, Rasanjy, expédiera les affaires.

Le ministre de l'intérieur était l'ancien gouverneur de Tamatave, qui défendit Farafate contre nos soldats en 1885 et en 1895. Depuis un an.

Digitized by Google

il était le bras droit du premier ministre. Les bons procédés du général Duchesne et de M. Laroche à son égard, loin de l'amener à de meilleurs sentiments envers nous, ne lui firent croire qu'à notre faiblesse. Aussi adroit que fourbe, il passait pour plusieurs comme notre ami dévoué, tandis qu'il était notre ennemi irréconciliable et un auxiliaire précieux pour les Anglais qui firent le possible pour sauver sa tête.

Ratsimamanga, oncle de Ranavalo et ancien boucher, était devenu, depuis l'avènement de sa nièce, un puissant personnage. Esprit borné, brutal et rapace, il était fort redouté. Il n'avait usé de sa situation que pour pressurer odieusement tous ses inférieurs. Rasendranoro, sœur de la reine, était connue pour ses emportements et son penchant pour l'ivrognerie. C'est elle qui invectiva un jour Mme Laroche et se précipita sur elle pour la frapper. Quant à la princesse Ramazindrazana, tante de la reine, elle était peut-être la plus coupable de tous. Ennemie acharnée et jamais désarmée de l'influence française, elle était l'âme damnée des Anglais. Elle jouissait d'un ascendant considérable sur la reine et sur les indigènes, auxquels elle donnait des ordres qui étaient strictement exécutés.

Les deux femmes ont été exilées et les deux « honneurs » traduits aussitôt devant le conseil de guerre qui a prononcé contre eux la peine de mort. L'ancien gouverneur de Tamatave a eu une tenue très digne et s'est défendu pied à pied. Quant à Ratsimamanga, il n'a pas tout d'abord compris que c'était sérieux et a cru qu'on voulait seulement l'effrayer. Il n'eut ensuite qu'une pensée : offrir de l'argent pour être mis en liberté.

Le 15 octobre, à 8 h. du matin, les condamnés sont conduits sur le lieu de l'exécution, place de la Résidence. Sur la colline voisine, la population indigène est massée en grand nombre. Rainandriamanpandry, assisté par un pasteur, paraît le premier, en redingote noire, propre et marchant d'un air assuré. Ratsimamanga le suit, assisté d'un missionnaire catholique, car il s'est converti la veille, espérant sans doute avoir ainsi la vie sauve. Il est complètement affaissé. On bande les yeux des condamnés et, quelques instants après, le peloton d'exécution a fait son office. Jusqu'au dernier moment, un officier s'est tenu près de l'ancien gouverneur de Tamatave, prêt à recevoir ses révélations s'il avait à en faire. Mais ce dernier a persisté dans son silence et est mort en soldat, sans en avoir rien révélé des intrigues qui se tramaient autour de lui.

Digitized by Google

Cette exécution a produit la plus salutaire influence sur les indigènes qui ont pu se convaincre que les plus puissants comme les plus humbles n'avaient qu'à marcher droit. Les habitants de Tananarive ont perdu leur air hautain et dédaigneux et accablent de formules de politesse les Français qu'ils rencontrent. Ils sentent qu'ils ont trouvé un maître et la crainte qu'ils éprouvent ne peut que contribuer à ramener l'ordre et la tranquillité : *initium sapientiæ timor ducis.*

Une autre décision de la cour martiale a produit une profonde sensation parmi les indigènes. Ramaniraka, ancien gouverneur, 15e honneur, avait été accusé de complicité dans la rébellion par 2 indigènes et un métis de Maurice. Le conseil de guerre, devant lequel il comparut, reconnut que ses dénonciateurs avaient été soudoyés et les fit arrêter.

Ramaniraka fut aussitôt acquitté et reconduit à son domicile, musique en tête. Cet acte d'équité a démontré aux Malgaches que la justice française, si elle savait châtier les coupables, savait aussi reconnaître les innocents.

A la suite de l'exécution des 2 personnages de la cour, le général Gallieni a fait publier, dans le *Journal officiel*, la proclamation suivante adressée au peuple malgache :

« Moi, général Gallieni, résident général par intérim de la République française à Madagascar, fais connaître à tous les habitants de l'île ce qui suit :

» De nombreux habitants sont en rébellion contre le gouvernement établi ; de hauts personnages du gouvernement malgache et de la cour d'Émyrne ont favorisé et favorisent encore l'insurrection et le brigandage.

» Il en résulte que les honnêtes gens et les travailleurs ne peuvent plus en paix cultiver leurs terres ni se livrer au commerce. Le peuple est trompé par les chefs qui l'excitent au fahavalisme, les classes inférieures en souffrent, tandis que les chefs coupables étaient, jusqu'ici, à l'abri de la répression.

» J'entends que ces faits cessent et que tous, grands comme faibles, rentrent dans le devoir. La justice est égale pour tous, et le gouvernement de la République française vient d'en donner la preuve en abolissant l'esclavage.

» Les anciens esclaves devenus libres seront traités avec la même

Digitized by Google

bienveillance que les nobles qui se conduisent honnêtement. Les nobles, s'ils se conduisent mal, seront punis avec la même sévérité que les bourgeois et les ouvriers.

» Je n'ai pas hésité à punir de hauts fonctionnaires convaincus d'avoir excité à la révolte, et je continuerai à agir avec la même rigueur, tant que l'ordre ne sera pas complètement rétabli.

» C'est ainsi que le conseil de guerre (tribunal français), dans sa séance du 12 octobre 1896, a condamné à mort Rainandriamampandry, 15e honneur, pour complicité avec les rebelles de la province dont il était le chef incontesté, et hostilité à l'égard de la France.

» Je me bornerai à prendre des mesures administratives à l'égard de la princesse Ramasindrazana, parce que c'est une femme.

» J'ai décidé, de plus, que les biens des condamnés seront confisqués. D'autres condamnations analogues seront prononcées jusqu'à ce que le pays soit calme, dans l'intérêt des honnêtes gens et des travailleurs.

» Dit : Général Gallieni. »

Le profond changement apporté à la direction des affaires, par le général Gallieni, commence déjà à porter ses fruits. La tranquillité la plus complète règne dans la capitale, la confiance renaît, quelques villages des environs commencent à se repeupler, les travaux de culture des rizières reprennent, et la rébellion paraît déconcertée par l'énergie déployée par le général. Sans doute elle est loin d'être domptée, ce qui ne peut se faire qu'avec le temps, mais elle semble arrêtée dans son développement. La situation s'améliore à vue d'œil, tant est grand le prestige de l'épaulette, et tant le principe d'autorité gagne à être mis entre les mains d'un homme d'action.

Gabriel Vasco.

Digitized by Google

LES PROJETS DE LA COMPAGNIE DU NIGER

Depuis quelque temps on se préoccupe beaucoup d'une grande expédition militaire que la Royal Niger Company, dont l'esprit hostile à la France est bien connu, prépare sur le grand fleuve soudanais. Une des causes de cette préoccupation est le mystère dont s'entoure la Cie, sur le but à atteindre; car, si les préparatifs sont connus et avoués, il n'en est pas de même des installations de la Cie qui, malgré toutes les interrogations dont elle est l'objet, se renferme dans un mutisme qui ne cache rien de bon pour les intérêts français.

Pour cette expédition on a recruté, à la Côte-d'Or, 4 à 500 Haoussas qui seront adjoints aux forces permanentes de la Cie. Des officiers de l'armée anglaise, au nombre d'une douzaine, ont été appelés à les commander. Le fait seul qu'ils ont obtenu un congé régulier indique bien que le gouvernement britannique est au courant des projets de la Cie et les approuve, ou tout au moins ne s'y oppose pas. Des canonnières armées de hotchkiss, et des mitrailleuses Maxim, dont le capitaine Lugard fit un usage trop connu dans l'Ouganda en massacrant des noirs désarmés, compléteront l'armement de la colonne.

Sur des indications données par la Cie, l'expédition aurait pour but le pays des Ilorins et coopérerait avec des troupes parties de Lagos. Cette explication paraît peu vraisemblable. Tout d'abord, à Lagos, il n'est nullement question d'envoyer une expédition chez les Ilorins. La raison, bien simple, est que les Ilorins ont récemment reconnu le protectorat britannique et ont fait leur soumission au capitaine Bower. Et si des troubles ont pu éclater dans leur pays, la répression en incombe à la colonie de Laos, et non à la Cie du Niger.

D'autre part, la Cie a fait publier une note destinée à calmer l'inquiétude soulevée en France par ses agissements mystérieux. Dans cette note elle déclare que les opérations de la colonne expéditionnaire « ne peuvent en aucune façon porter préjudice aux intérêts français dans l'ouest de l'Afrique, car elles seront limitées à la région incontestablement reconnue comme appartenant à la sphère d'influence britannique ». Or cette note ne fait qu'augmenter, par ses vagues déclarations, l'émotion qu'elle devait calmer; car la Cie a réclamé comme rentrant dans sa sphère des territoires que la France prétend siens, soit

Digitized by Google

par suite de traités, soit par suite de prise de possession. Pour la Cie du Niger, Yola n'est-il pas incontestablement dans la sphère britannique, ainsi que Badjibo-Arenberg, Boussa, le Borgou ?

Or, c'est justement ce qu'en France on conteste d'une façon absolue en vertu des droits résultant des traités et de l'établissement de postes d'occupation qui, malheureusement, n'ont pas été maintenus. La note de la Cie ajoute que l'expédition ne peut avoir pour but l'occupation de Badjibo, « cette mesure importante ayant déjà été prise pendant le mois de février, lors du voyage de sir G. Taubman-Goldie, à Boussa et dans le Borgou ». Mais, en admettant même que Badjibo (nom sous lequel les Anglais désignent sans doute le poste d'Arenberg) ait été occupé, il n'en est certainement pas de même pour le Borgou, ni pour Yola.

De quel côté la Cie dirigera-t-elle donc ses forces? sur le moyen Niger ou sur la Bénoué? Peut-être des deux côtés à la fois, car ce n'est pas uniquement pour soumettre une petite peuplade nègre que la Cie fait de si importants armements et fait appel aux officiers de l'armée régulière. Et, comme l'appétit vient en mangeant, il est probable que la Cie ne s'en tiendra pas aux rives du fleuve et poussera ses forces dans la direction du Sokoto.

Si, faisant un retour en arrière, on compare la situation actuelle de la France dans le bassin du Niger, à ce qu'elle était en 1895, on est frappé de l'amoindrissement qui résulte de ce parallèle. Il y a un an, la France avait, en quelque sorte, couvert de ses missions l'hinterland du Dahomey jusqu'au Niger. M. Ballot avait pénétré jusqu'à Boussa par le Borgou; le capitaine Decœur parcourait le Borgou, le Gourma, Say et le Niger; le capitaine Toutée fondait le poste d'Arenberg et remontait le Niger jusqu'au pays des Touareg; le lieutenant Baud réunissait l'hinterland du Dahomey à celui de la côte d'Ivoire; M. Alby pénétrait jusqu'au Mossi. Il n'y avait plus qu'à créer une chaîne de postes et à établir à demeure quelques résidents pour assurer nos droits de premier occupant. Au lieu de cela, M. Chautemps, le ministre des colonies d'alors, donne l'ordre d'évacuer Arenberg, ce poste si important qui nous assurait l'accès du Niger navigable! Le poste d'Yola est abandonné; le sergent Ahmed, qui gardait avec une inviolable fidélité le dépôt que lui avait légué Mizon, rentre en France, où on le décore pour compenser quelque peu ses déboires. Quant à l'hin-

Digitized by Google

terland du Dahomey, rien ne s'y fait; on y recule plutôt. A une année « d'emballage » colonial succède une année d'inertie, d'abandon et de faiblesse. Tous les avantages acquis se perdent successivement : les Allemands fondent un poste à Sansanné-Mango; la Cie du Niger envoie ses agents à Badjibo, à Boussa, au Borgou. Seule, la France reste longtemps les bras croisés, car ce n'est pas la mission « hydrographique » Hourst sur le Niger qui aura pu faire valoir nos droits antérieurs.

Sur le tard, cependant, un mouvement de réaction se produit. Comme rien n'est préparé au Dahomey, c'est du Soudan que part le réveil. Un détachement occupe Ouaghadougou, nous assurant le Mossi, sur lequel les visées allemandes se dessinaient. C'est là le seul résultat acquis de cette merveilleuse série d'explorations dans la boucle du Niger. Peut-être le mal qui est fait n'est-il pas irréparable; en tous cas, il importe de se hâter. On ne s'émeut généralement en France que quand il est trop tard. Comment alors peut-on s'étonner de réussir si mal aux colonies, en présence de l'activité et de l'esprit de suite de peuples rivaux, quand un pareil décousu préside à la direction de notre politique coloniale?

Georges Demanche.

EXPLORATEURS ET VOYAGEURS

La mission *Hourst* (XXI, 669), qui vient de descendre le Niger sur tout son cours, avait quitté Say le 5 septembre après un séjour de 5 mois et demi. Le sultan détrôné de Ségou, Ahmadou, se trouvait à environ 30 kilomètres de Say avec environ 500 fusils. Il n'a pas osé attaquer la mission. Celle-ci n'a pu trouver de pilote à Boussa; les agents de la Royal Niger Cy ont affirmé qu'ils n'y étaient pour rien. C'est donc avec ses propres ressources que la mission a pu franchir les rapides où l'on trouve des courants de 12 nœuds au moins et des lames de 1 m. 50 de haut. Elle a failli y perdre un de ses trois chalands, mais a pu cependant s'en tirer sans dommage. La carte hydrographique du Niger est levée au 1/50.000 de Tombouctou à Boussa. Modidon, chef des touareg Aouellimiden, a promis de protéger ceux qui vien-

Digitized by Google

draient chez lui par le fleuve. La mission quitte Dakar le 1er décembre pour rentrer en France.

Une lettre de M. *Foa* (XXI, 301) adressée de Minjali, Haut-Chiré, 12 mai, à la Société de géographie de Paris, fait connaître que pendant toute l'année 1895 il n'a pas eu un mois de repos ; c'est ce qui l'a empêché de faire parvenir de ses nouvelles. « En janvier, écrit-il, je suis allé revisiter la région houillère située au nord de Têté. J'ai remonté le Revougoué en chaloupe à vapeur presque jusqu'aux barrages rocheux qui coupent sa navigation au-dessous du confluent de la Nkoudedzi. La quantité d'eau à cette époque de l'année est suffisante. En redescendant, j'ai débarqué à l'embouchure du Moatize ou Moatidzi, petite rivière, affluent du Revougoué sur la rive gauche et dont le lit, à quelques kilomètres à l'est, traverse les gisements houillers. Ceux-ci sont considérables. Il en existe d'autres que j'ai ensuite visités tout à fait en face de Têté, sur la rive gauche du Zambèze et à quelques centaines de mètres du fleuve ; c'est là une situation précieuse, au point de vue des transports, tandis que les couches du Moatize, sont relativement loin dans l'intérieur. Une compagnie française est actuellement concessionnaire de ces gisements houillers. » De retour sur le Chiré en février, une inondation a failli ruiner totalement l'expédition.

En avril M. Foa quittait le Chiré, se dirigeant, à travers les pays des Magaudjas et des Atchékoundas, à la recherche des anciennes exploitations aurifères portugaises. Prévenu par des courriers de Têté, qu'un ingénieur, envoyé de Johannesburg avec des prospecteurs, désirait se joindre à lui, M. Foa rebroussa chemin en juillet. Les mois de septembre, octobre et novembre passèrent à parcourir la région située entre les pays de Mpescut, de Tchipeta et Makanga. L'explorateur fait à son retour une visite au sud-ouest du pays des Augouis. M. Foa est assez satisfait des chasses faites pendant l'année 1895 ; mais, pour ses itinéraires, ce sont, pour la plupart, ceux déjà parcourus.

La région aurifère située entre les 14 et 15° de latitude sud, étant appelée à faire parler d'elle sous peu, M. Foa en prépare une carte. Mais il faudra encore un voyage pour en fixer certains points. Le pays au nord de Katusa est nouveau pour la géographie ainsi que le nord du Mano. Une forte attaque de fièvre en décembre 1895 et janvier 1896 a été le résultat de cette année de fatigues excessives. M. Foa prenait ses dispositions pour un voyage chez les Augouis, sans perdre de vue le

Digitized by Google

but qu'il s'est donné, qui est de faire dans la région des lacs Nyassa et Tanganyika un voyage profitable pour la science.

M. *Madrolle* (XXI, 368) qui a fait un voyage assez mouvementé au Yunnan (XXI, 238), est rentré en France. Poursuivant son voyage dans la Chine méridionale il se dirigea, de la capitale du Yunnan vers le Tibet et franchit en plein hiver les régions montagneuses des Lo-lo. Arrivé à Ta-tsien-lou à plus de 2.500 mètres d'altitude il prit la route du Tibet, mais à cause des troubles qui y régnaient il dut se rabattre sur le Sé-tchouen. De Tchingtou, la capitale, il descendit le Pa-ho affluent du fleuve Bleu et rencontra à Ichang les premiers vapeurs. Au commencement de février 1896 il abordait à Schanghaï, d'où il se dirigea sur l'île d'Haïnan. Il séjourna pendant les mois de mars et d'avril dans cette île peu connue des Européens, visita les nombreuses tribus chinoises et aborigènes et dressa la carte de l'île. Haïnan est très pittoresque, surtout dans le sud. Les Célestes, d'origine différente, parlent plusieurs dialectes qui ne ressemblent point à ceux du continent chinois. Le chinois d'Haïnan, le lin-ko, le tantiao et l'ak-ka sont les 4 principaux dialectes en usage; il faut y ajouter de nombreux patois. Les habitants de l'île sont travailleurs; le terrain est propre à toutes les cultures et à l'élevage. M. Madrolle y a reconnu des gisements miniers de cuivre, d'argent, d'or et d'étain. Par sa position au nord du golfe du Tonkin, à 135 milles de nos possessions d'Indo-Chine, l'île d'Haïnan est un point stratégique qu'il importe de connaître et de ne pas perdre de vue.

La *Mission Lyonnaise* envoyée en Chine par la Chambre de commerce de Lyon (XXI, 494) a poursuivi son enquête économique, notamment sur le Sé-Tchouen. La mission avait été divisée, en juin, en plusieurs groupes. Un premier groupe a pénétré à l'ouest jusqu'à Ta-Tsien-Lou, au nord du Yunnan, en passant par Sou-Théou, Kiating, O'mei-Shan. Une autre fraction a remonté vers la frontière du Kan-Sou, en passant par Ho-Tchéou, Tchan-Tsin, Tsang-Ky, Chao-Hua, Lun-Ngan et Sung-Pan. Enfin, M. Brenier, directeur de la mission, après avoir descendu le Yang-Tsé jusqu'à Ouan-Hien, a étudié les centres soyeux de Soui-Ting-fou, Pasning-fou, Mien-Tchéou et Tchien-Tiou. A Tchen-Tiou, les diverses fractions de l'expédition se sont réunies le 24 septembre et sont rentrées, le 22 octobre, à Tchung-King en bonne santé. La mission devait quitter cette ville le 1er novembre et rentrer par le Yunnan et le Tonkin.

Digitized by Google

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES ET COLONIALES

Sahara algérien : *Le lt Collot massacré.* — Le 31 octobre un rezzou de Châamba dissidents s'est jeté sur la mission topographique du lt Collot qui se trouvait entre le fort de Hassi-Inifel et El Goléa, à proximité de la route de ravitaillement. Le lt Collot a été tué avec 3 soldats indigènes des troupes sahariennes qui se trouvaient à ses côtés. Les corps ont été retrouvés criblés de blessures. L'attaque a été si brusque que l'escorte, qui se trouvait dissimulée par un monticule de sable ne s'en est aperçue qu'après le massacre. Un goum a été envoyé à la poursuite du rezzou mais n'a pu retrouver ses traces. Quelques jours auparavant, le 26 octobre, un rezzou d'une vingtaine de Châamba avait poussé jusqu'au sud de Touggourt et enlevé impunément plusieurs centaines de chameaux. Ces actes de brigandage ne laissent pas d'être inquiétants, car ils se renouvellent depuis quelques années. En effet, le 9 septembre 1894, un rezzou s'attaquait à la colonne de ravitaillement du fort Mac-Mahon. Il était repoussé avec des pertes sensibles, mais non sans nous avoir tué 5 hommes dont 3 Européens et blessé 7. En 1895, au mois d'août, une bande de pillards venait enlever 70 chameaux du fort Mac-Mahon.

Cette situation regrettable dans le Sud-Algérien tient à notre inaction et à nos tergiversations. Après la construction de plusieurs postes fortifiés destinés à appuyer notre pénétration au Sahara, un arrêt de notre marche en avant a encouragé tous les coupeurs de route, qui pénètrent impunément entre nos postes. Tant que le Touat, ce refuge de tous les pillards, ne sera pas occupé, cet état de choses se perpétuera. Poursuivre des bandes de maraudeurs dans le désert est chose absolument impraticable; c'est au cœur, c'est à dire au Touat,qu'il faut frapper l'ennemi.

Soudan français : *Occupation du Mossi.* — En présence des visées des Allemands et des Anglais sur le Mossi, le gouvernement français s'est décidé à établir des postes pour assurer nos droits, et le lt Voulet, de l'état-major du Soudan français, vient d'occuper la capitale Ouagadougou avec une cinquantaine de tirailleurs.

D'après les récits de Binger, du dr Crozat et de Monteil, le Mossi occupe le centre de la boucle du Niger sur une superficie de 100.000 kil. carrés. Il est divisé en un certain nombre de confédérations dont les chefs ou *nabas* reconnaissent tous l'autorité du roi d'Ouagadougou ou naba des nabas : certains de ces vassaux sont souvent aussi puissants que le roi lui-même; mais la défiance réciproque de ces roitelets maintient le prestige de ce dernier, qui conserve religieusement à sa cour un cérémonial compliqué et des formes de politesse humiliantes. Le Mossi est un pays de culture et d'élevage, et il est riche et prospère. Les habitants vont commercer sur les divers marchés du Soudan. Les écrivains arabes ont transmis le récit de la prise de Tombouctou au XIVe siècle par les Mossis qui furent refoulés, cent ans après, par

Digitized by Google

les Songhays. Les Portugais envoyèrent au xve siècle une ambassade au roi du Mossi.

M. Binger, dans son premier voyage, entra le premier en 1888 à Ouagadougou, grâce à la protection de Bokary Naba. Mais l'accueil du naba des nabas, naba Sanom, fut très froid. Au bout de quelques jours, alors que M. Binger comptait signer un traité avec lui, il reçut brusquement l'ordre de quitter la ville; peut-être le naba était-il irrité du refus de notre envoyé de se prêter aux marques de respect en usage à sa cour. Quand le d^r Crozat alla à Ouagadougou en 1890, Bokary Naba, l'ami de Binger, était devenu roi d'Ouagadougou. Il fit assez bon accueil au d^r Crozat et il lui fit dire : « Le naba déclare faire alliance et amitié avec les Français. Ta venue à Ouagadougou lui fait plaisir; avec plaisir également il verra venir ici d'autres Français, à condition toutefois qu'ils ne soient pas trop nombreux. » La mission du d^r Crozat était accomplie. Néanmoins, l'année suivante, le naba d'Ouagadougou, effrayé par les sorciers qui lui prédisaient une mort certaine s'il voyait un blanc, ne voulut pas recevoir le colonel Monteil, qui avait été, cependant, fort bien accueilli par les autres nabas et avait conclu avec eux divers traités.

Notre domination était établie dès ce moment, en droit, sur le Mossi. Néanmoins, les Anglais de la Côte d'Or et les Allemands du Togo essayaient d'entrer dans ce pays riche qui les sépare du Yatenga ou pays des chevaux, et déjà, lors du voyage de Binger, les Mossis attendaient avec inquiétude l'arrivée du l^t allemand von François. Le nègre anglais Fergusson tenta, en 1895, d'aller au Mossi. C'est à ce moment que l'on se décida à avancer du Soudan français dans cette région. Le commandant Destenave, chef du cercle de Bandiagara, renouvela la plupart des traités déjà conclus avec les chefs du Mossi et, notamment avec le naba du Yatenga et du Yako. En même temps, M. Alby, administateur principal de la colonie du Dahomey, parvenait de Carnotville jusqu'à Boussourima, à la porte d'Ouagadougou.

Le naba des nabas n'avait pas voulu à ce moment laisser entrer les Français, et ce refus était d'autant plus dangereux que les Allemands reprenaient dès le commencement de cette année leurs tentatives vers le Mossi. Ces considérations ont précipité la création d'un poste français à Ouagadougou.

Le Mossi nous est désormais assuré. C'est un nouvel exemple de l'utilité de la création de postes pour assurer nos droits sur les territoires contestés de l'Afrique. Ce succès obtenu dans le nord de la boucle montre la gravité de la faute que nous avons commise en abandonnant, au cours des négociations franco-anglaises, les avantages acquis par les missions du moyen Niger sur le fleuve même.

Togo : *Pénétration allemande vers le Nord.* — Pendant que la France reste inactive au nord du Dahomey, les Allemands travaillent activement à pénétrer dans l'intérieur. Le l^t comte Zech, chef de la station de Kété-Kratji, a dirigé en mai dernier une expédition à Tariaso (Sariaso), Banyamso (Kayamso) et Akandim Daka (Akamelin), au confluent de la Daka, où com-

Digitized by Google

mence la zone neutre anglo-allemande. Il aurait constaté que les Anglais ont installé un village en face de ce confluent, sur la rive droite de la Volta; leur agent Fergusson a établi en ce point des gens de Salaga et fait construire une route pour détourner le commerce vers le territoire anglais. Ayant franchi la Daka, le comte Zech, à 2 jours de marche, atteignit Jeggi. A son retour, il fut attaqué par des Dagombas de l'entourage du roi de Pembi et les repoussa. Le comte Zech est rentré par Salaga, Dentemanso, Akandim et Bayamso. Le lt de Carnap, ancien second du Dr Gruner, vient en outre de parcourir le Mango, le Mossi, le Gourma; les Allemands cherchent ainsi à compléter leur extension vers le nord, si bien commencée par leur récente occupation de Sansanné-Mango, ville sur laquelle la France a pourtant des droits.

Rhodésia : *Fin du soulèvement des Matabélés* (XXI, 496). — Après plusieurs mois de négociations et de luttes partielles les tribus révoltées des Matabélés et des Machonas ont volontairement fait leur soumission ou ont été vaincues. L'insurrection peut être considérée comme terminée. Les courriers circulent maintenant librement. D'après le *Times* 8.000 indigènes auraient été tués, des centaines de Kraals (villages) brûlés et presque tous les troupeaux détruits. On voit que les Anglais, qui se posent toujours en humanitaires chez les autres, n'y vont pas de main morte dans leurs domaines. Ce qui est certain, c'est que des milliers d'indigènes ont été fauchés à longue distance par les mitrailleuses Maxim, ou autres, sans même pouvoir se défendre.

Projet de colonisation suédoise. — Les Suédois qui ont autrefois possédé dans les Antilles et en Afrique quelques colonies dont ils se sontdéfaits, ont une émigration considérable vers l'étranger.

Dans le but de réunir les émigrants scandinaves en un groupe unique, M. Nelson propose de fonder une colonie suédoise au Machonaland. Il a envoyé sur place pour étudier le projet M. Edgard Nelson et M. A. Nyman. Le projet consiste à installer en Rhodesia 10.000 fermiers suédois, afin d'éviter l'éparpillement des émigrants scandinaves aux États-Unis.

Madagascar : *Révolte.* — La situation est encore très troublée. Dans la région du lac Alaotra, le colonel Le Camus a délivré le prospecteur anglais Hutchison bloqué depuis la fin de juillet par les Fahavalos. La résidence d'Ambatondranzaka, où la révolte sévit avec intensité, a été supprimée; le commandant Rolland remplacera dans cette ville le résident Penel. Sur différents points, des escarmouches assez vives ont eu lieu. Au lieu de se trouver en présence des tirailleurs haoussas ou malgaches, qui sont assez mauvais tireurs, les rebelles ont eu affaire à la légion étrangère qui leur a infligé des pertes sensibles. Un brillant fait d'armes a eu lieu le 14 septembre à Ambohibolalona. Le capitaine Thévenin, avec 21 soldats du 13e d'infanterie de marine, a été attaqué par une bande de 700 insurgés. Malgré la disproportion du nombre — 1 contre 33 — les braves marsoins tinrent résolument

Digitized by Google

tête à l'ennemi et, par un feu bien dirigé, qui lui causa des pertes énormes, lui infligèrent un échec complet.

Afin d'assurer la sécurité de la ligne de ravitaillement de Tamatave à Tananarive, le général Gallieni a prescrit de déboiser les abords de la route dans les parties les plus exposées aux coups de main, aux environs de Beforona surtout. Les postes de protection ont été augmentés e des blockhaus sont en construction sur divers points. Ces mesures ont déjà produit de bons résultats, car les derniers convois ont passé sans être attaqués. Une partie des garnisons de Majunga et Diégo-Suarez a été envoyée à Tamatave et dirigée sur l'intérieur.

Les coolies annamites achèvent, sous la direction du génie, la construction d'une route muletière de Mahatsara à Maromby.

Création de cercles militaires. — Afin d'assurer plus efficacement la répression de la révolte, l'Émyrne, le Betsiléo et l'Ambatondra ont été mis en état de siège. Dans l'Émyrne, sont constitués quatre cercles militaires importants : 1° le cercle d'Arivonimam, sous les ordres du chef de bataillon Reynes; 2° le cercle d'Ambahidrabiby, sous les ordres du chef de bataillon Mougeot; 3° le cercle d'Ambohidratimo, sous les ordres du lieutenant-colonel Gonard; 4° le cercle d'Ambatomanga, sous les ordres du lieutenant-colonel Borbat-Gombret.

Le colonel Bouguié a été nommé gouverneur militaire de Tananarive. Les gouverneurs hovas sont placés sous les ordres immédiats de ces officiers et résident aux mêmes endroits qu'eux. A Ambatondrazaka, un cercle militaire, comprenant tout le gouvernement général d'Ambatondrazaka et la partie du gouvernement de Mandritsara occupée par les populations Antsianak, est créé sous les ordres du chef de bataillon Rolland du régiment colonial.

Abolition de l'esclavage. — Avant de remettre ses pouvoirs, M. Laroche a fait publier au *Journal officiel* de Madagascar le décret suivant, abolissant l'esclavage dans notre nouvelle colonie, à dater du 26 septembre 1896 :

Le résident général, dépositaire des pouvoirs de la République française à Madagascar, arrête et proclame :

Article 1er. — Tous les habitants de Madagascar sont personnes libres.

Art. 2. — Le commerce des personnes est interdit. Tout contrat, de quelque forme qu'il soit, écrit ou verbal, stipulant vente ou achat de personnes, est nul, et ses auteurs seront punis d'une amende de 500 à 2.000 fr., et d'un emprisonnement de 2 mois à 2 ans. En cas de récidive, ces peines seront triplées. Elles s'appliqueront également à l'officier public convaincu d'avoir enregistré le contrat ou prêté son concours pour en faciliter l'exécution.

Art. 3. — Le maximum des mêmes peines frappera toute personne qui aura usé de contrainte pour en entraîner une autre hors de sa province, en vue de la vendre, et l'officier public qui, informé de cette contrainte, n'aura pas usé de son pouvoir pour y faire obstacle.

Digitized by Google

Art. 4. — Les personnes rendues libres par le bienfait de la présente loi, mais qui se trouvaient auparavant dans la condition d'esclaves, conservent la légitime propriété des biens meubles ou immeubles qu'elles ont acquis de leurs deniers ou par héritage. Les immeubles et les meubles subsistant en nature qu'elles tenaient des libéralités de leurs anciens maîtres, pourront être repris par ces derniers.

Art. 5. — Les personnes rendues libres par le bienfait de la présente loi, mais qui se trouvaient auparavant dans la condition d'esclaves auprès de maîtres, dont elles désirent ne pas se séparer, pourront demeurer chez ces anciens maîtres, s'il y a consentement réciproque.

Art. 6. — La France s'interdit de frapper sur le peuple de Madagascar aucune contribution extraordinaire de guerre. Des secours, sous forme de concessions territoriales, pourront être accordés aux propriétaires dépossédés qui seraient reconnus dans le besoin.

Cette abolition de l'esclavage, immédiate et sans indemnité aux propriétaires, est généralement considérée comme pouvant créer de gros embarras. Beaucoup de jeunes esclaves ont aussitôt quitté leurs maîtres; mais les adultes et les vieux, qui étaient assurés de toujours trouver la nourriture chez leurs maîtres, ont préféré rester près d'eux. Mais ceux-ci n'ayant plus à leur service que des bouches inutiles, ont une tendance marquée à s'en débarrasser. D'autre part, ruinés et obligés de faire le travail de leurs esclaves, ils deviendront nos ennemis déclarés. Il en résultera fatalement une augmentation de misère et de brigandage qui ne profitera qu'au fahavalisme, et, à ce point de vue, la mesure actuelle ne saurait être plus inopportune.

Abyssinie : *Paix avec l'Italie.* — Les négociations entamées par le major Nerazzini, envoyé italien auprès de Ménélik, ont abouti à la conclusion d'un traité de paix signé, le 26 octobre, à Addis-Abeba, capitale du Négus. Ce traité, dont on ne connaît encore que le résumé télégraphique, reconnaît l'indépendance absolue de l'Éthiopie et l'abolition du traité d'Ucciali. Des délégués des deux nations, établiront dans le délai d'un an, la délimitation des frontières. D'ici là, le *statu quo ante* subsistera, c'est-à-dire la ligne Mareb-Belesa-Muna comme frontière. Jusqu'à la délimitation définitive, l'Italie s'engage à ne pas céder de territoire à une autre puissance et, si elle abandonnait une portion de territoire, celle-ci rentrerait sous la domination de l'Éthiopie.

Une convention a été signée le même jour pour la libération des prisonniers italiens. Ceux-ci sont déclarés libres et seront tous dirigés sur Harrar et Zeïla où se fera l'embarquement. Le plénipotentiaire italien ayant reconnu les fortes dépenses faites pour l'entretien des prisonniers, il est convenu que le remboursement en est dû au gouvernement abyssin. L'empereur s'en remet, pour la somme, à l'équité du gouvernement italien.

Digitized by Google

ASIE, AMÉRIQUE ET DIVERS

Laos : *Navigation sur le Mékong.* — Trois vapeurs des Messageries fluviales viennent d'être transbordés à Khône, sur le Mékong. C'est la première application de notre traité de 1893 avec le Siam et l'ouverture du Laos à notre pénétration jusqu'à la frontière chinoise. On se rappelle, disent les *Débats*, que le l[t] de vaisseau Simon a remonté l'an dernier le Mékong au delà de Luang-Prabang et jusqu'à la limite de la navigation. Ce brillant marin disposait de 2 petites canonnières de rivière à faible tirant d'eau dont la vitesse était juste suffisante pour refouler le courant du grand fleuve dans les passages des rapides; mais il avait ouvert la voie par sa belle exploration et complété l'hydrographie du Mékong. Nous sommes aujourd'hui en possession de bonnes cartes de ce fleuve, et c'est grâce à ses travaux qu'il a été possible de procéder à l'organisation d'un service commercial sur cet immense cours d'eau. Toutefois, il ne s'agissait plus de lancer sur le Mékong des bateaux à vapeur d'une vingtaine de tonnes; il fallait, pour assurer la remonte dans de bonnes conditions de vitesse et d'exploitation, mettre en ligne des navires plus forts. Or, une première difficulté se présentait : à Kkône, une véritable chaussée barre le fleuve; on a vaincu l'obstacle en faisant franchir le seuil aux 3 steamers le *Garcerie*, le *Trentinian* et le *Colombert* sur un berceau qui circulait sur une voie ferrée; et il s'agissait de bateaux pesant 60 000 kilogr.! Et quand on se souvient que le pays de Khône et les régions qui l'environnent ne présentent aucune ressource, qu'il a fallu prendre Saïgon pour base d'opérations, construire des ateliers, amener et nourrir sur les chantiers plus de 500 travailleurs, on ne peut que rendre justice à l'habileté et à la ténacité de ceux qui ont mené à bien cette entreprise. »

Les trois vapeurs ont été transbordés à Khône le *Garcerie*, le 15 octobre; le *Trentinian*, le 19 octobre; le *Colombert*, le 26 octobre.

Le *Garcerie* a commencé son service le 19, à 6 heures du matin; il dessert deux fois par semaine, au départ de Khône, les localités de Khong, Bangkok, Fea-Fay, Bassac, Ban-Sunang, Paksé ville qui se trouve à l'embouchure de la Sé-Don, Donko et Pak-Moun (1).

Le *Trentinian* et le *Colombert* desserviront, très prochainement, à raison de deux fois par semaine, les localités suivantes, au départ de Dong-Tane, Ban-Mouck, Savan-Nakek, Song-Khône, Panom, Lakhône, Dondone, Outhène (rive droite), Outhène (rive gauche), Saniaboury, Keng-Sa-Dok, Pak-San' Pak-Ngum, ville située à l'embouchure de la rivière Ngum qui parcourt un centre très peuplé et très riche, Pon-Pissay, Nong-Khay, Tabo, Vien-Tiane et Don-Khône-Khong, ville située au nord de Sampana.

Nous espérons qu'on pourra bientôt organiser des services jusqu'à Luang-Prabang et peut-être même jusqu'à Tang-Ho, point extrême atteint par le l[t] de vaisseau Simon, avec le *La Grandière*, et que l'Indo-Chine française prendra ainsi bientôt l'extension que souhaitent tous les vrais Français.

(1) Voir la carte du Mékong, *Rev. Fr.* 328 (juin 1896).

Digitized by Google

Postes. — La légion étrangère qui occupait jusqu'ici les postes du Laos en aval de Bassac a été définitivement relevée. Elle va être remplacée par des miliciens laotiens et annamites. Le commandant Tournier procède petit à petit à l'organisation des postes. Des milices locales instruites par des sergents de la garde civile sont placées, au départ des légionnaires dans les fortins construits sur les bords du Mékong.

Chemin de fer transandin. — Valparaiso et Buenos-Ayres, les deux grands ports chilien et argentin, situés, le premier sur le Pacifique, le second sur l'Atlantique, distants de 1.300 kilomètres, vont bientôt être réunis par le chemin de fer transandin. Alors qu'il faut 10 à 12 jours pour se rendre par mer de l'une à l'autre ville, la voie ferrée n'exigera que 48 heures et le prix sera réduit au tiers. Le chemin de fer transandin, proprement dit, comprend en tout 240 kil., dont 175 dans l'Argentine (à partir de Mendoza, à 724 mètres d'altitude, et 65 kil. au Chili jusqu'à Santa-Rosa, à 835 mètres).

Les concessions furent données, en 1874, à MM. J.-E. et Mateo Clark qui, après avoir terminé le chemin de fer de Buenos-Ayres à Mendoza, formèrent la Compagnie du chemin de fer transandin, en 1886. Les travaux furent commencés du côté de Mendoza en janvier 1887, et la ligne fut ouverte le 6 juin 1891, jusqu'à Rio-Blanco; aujourd'hui, elle est achevée jusqu'à Punta de las Vacas, sur 142 kil.

Du côté du Chili, les travaux furent commencés à Santa-Rosa, le 5 avril 1887; ils sont achevés jusqu'à Salto del Soldado, sur seulement 30 kil. Il reste donc à construire 68 kil., dont 33 du côté argentin et 35 du côté chilien.

A partir de Santa-Rosa (relié à Santiago et Valparaiso par voie ferrée), la ligne transandine suit le Rio Aconcagua, atteint le Rio-Colorado, puis court sous 4 tunnels de 55, de 14, de 47 et 70 mètres, qui conduisent aux rochers de la gorge du Salto del Soldado, traversés par 4 tunnels, dont un de 242 mètres. La station de Rio-Blanco, au kil. 33, est à 1.420 m. d'altitude. La ligne atteindra plus loin Juncal (kil. 51, au pied de l'Aconcagua, à 2.250 m. d'altitude). Là, se succéderont les tunnels de Juncal (1.220 m. de long.), de Juncalillo (1.165 m.), de Portillo (1.883 m. en spirale), de Cavalera (3.751 m.) et de Cumbre (2.500 m.). Ce dernier tunnel traversera, à l'altitude de 3.190 m., la frontière chilo-argentine; c'est le point culminant de la voie ferrée. La ligne pénètre dans l'Argentine par la vallée de Las Cuevas, passe les tunnels de Las Cuevas et de Navarro, atteint Puente del Inca, Punta de las Vacas, la rive droite du Rio Mendoza, les mines d'argent de Uspallata, et s'abaissant de plus en plus, atteint, après la traversée de plusieurs tunnels et viaducs, la ville de Mendoza.

Allemagne : *Canal de Kiel.* — Les résultats de la 1re année d'exploitation du canal de la Baltique à la mer du Nord, qui viennent d'être publiés, confirment ce que nous avons déjà dit (p. 381) du peu d'avantages pécu-

Digitized by Google

niaires et économiques que la nouvelle voie a donnés, malgré des prévisions très enthousiastes.

Pendant cette 1re année, le canal a vu passer 7.531 steamers, dont 642 appartenant à des lignes régulières. Il y a eu 266 passages de navires de guerre allemands et 2 passages de bâtiments de guerre étrangers.

9.303 voiliers se sont servis du canal, dont 8.477 allemands, 20 anglais, 265 danois, 2 français, 318 hollandais, 30 norvégiens, 162 suédois, 28 russes. Parmi les vapeurs, on en compte 164 anglais, 547 danois, 63 hollandais, 30 norvégiens, 174 suédois, 56 russes, 3 belges.

Les marines de l'ouest de l'Europe ont donc apporté un maigre appoint au trafic par le canal. Mais ce qui prouve surtout l'échec de cette voie au point de vue commercial, c'est que les recettes de l'année ne se sont élevées qu'à 897.741 marks, tandis que les prévisions les fixaient à 5 millions de marks. Cette différence devra être payée par le Trésor de l'Empire.

Le canal de la Baltique à la mer du Nord est une voie stratégique qui permet à la marine militaire allemande de se concentrer rapidement dans l'une ou l'autre mer, ce qu'elle a fait cette année dans les grandes manœuvres navales (30 navires de guerre ont pu passer en moins de 30 heures de Kiel dans la mer du Nord); mais sa valeur commerciale est bien restreinte et les navires préfèrent toujours la voie des détroits danois, par suite de l'économie pécuniaire qu'elle leur procure.

Les chemins de fer européens en 1895. — Au 31 déc. 1895 les chemins de fer d'Europe atteignaient un développement de 251.391 kil., en augmentation de 6,481 pour l'année. La France n'a gagné que 230 kil, tandis que l'Allemagne en gagnait 989 (plus 702 de chemins tertiaires à traction de locomotives), l'Autriche-Hongrie 861, la Suède 521, l'Italie 431, la Grande-Bretagne et l'Irlande 417, l'Espagne 295, la Russie 2.157. La France ne vient qu'au 8e rang, avant la Turquie, la Roumanie, Elle occupe le 7e comme longueur kilométrique proportionnelle à la superficie du pays et le 3e par rapport à la population.

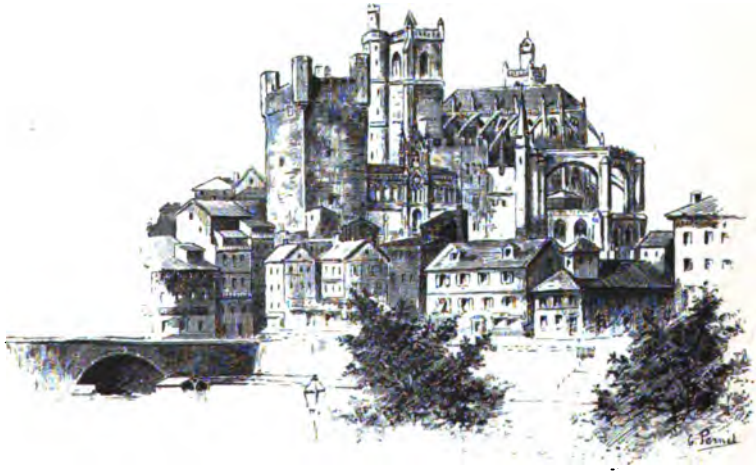
Français à l'étranger et étrangers en France. — On compte à l'étranger près de 600.000 Français, dont 200.000 en Europe, 150.000 dans l'Amérique du Nord, 150.000 dans l'Amérique du Sud, 50.000 en Afrique, 30.000 en Asie, 10.000 en Océanie. Les Français à l'étranger sont 3 fois plus nombreux que les Françaises, comme l'a fait remarquer M. V. Turquan.

Par contre il y a en France 1.130.000 étrangers (contre 760.000 il y a 30 ans), dont 466.000 Belges, 286.000 Italiens, 83.000 Allemands, 84.000 Suisses, 78.000 Espagnols, 40.000 Anglais, 31.000 Luxembourgeois, 15.000 Russes, 12.000 Austro-Hongrois, 9.000 Hollandais, 7.000 Américains du Nord, 5.000 du Sud, 3.000 Scandinaves, 2.000 Grecs, 1.800 Turcs, 1.700 Roumains, Serbes et Bulgares, 1.300 Portugais, 400 Asiatiques, etc.

Les étrangers sont surtout répandus dans le nord et dans l'est. Les départements qui en comptent le plus sont le Nord (296.000), la Seine (219.000), les Bouches-du-Rhône (92.000), les Alpes-Maritimes (65.000).

Digitized by Google

PERPIGNAN. — LE CASTILLET ET LES REMPARTS.

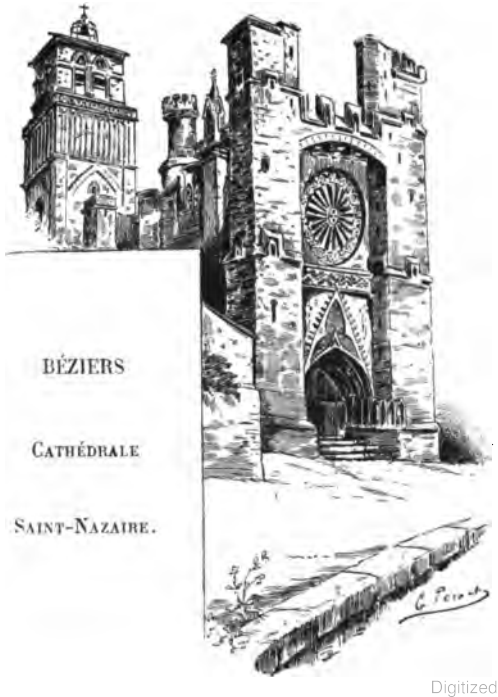


LES MONUMENTS DE NARBONNE VUS DES BORDS DU CANAL.

Digitized by Google

Digitized by Google

NARBONNE. — L'Hôtel de Ville.



BÉZIERS

Cathédrale

Saint-Nazaire.

Digitized by Google

Digitized by Google

Légion d'honneur : *Mission Pavie.* — Le gouvernement vient d'attribuer (17 nov.) les décorations suivantes aux membres des missions Pavie. Sont nommés : commandeur, M. Pavie; chevalier, MM. Lugan, Vacle, Macey, commissaires au Laos, Camille Gauthier, Mgr Vey, évêque de Bangkok, lt Le Myre de Vilers, lt de vaisseau Guissez, capitaines Seauve et Thomassin, Durousseaud de Coulgeans, vice-consul, dr Lefèvre.

BIBLIOGRAPHIE

Vingt jours sur les côtes de la Méditerranée *(de Marseille à l'Espagne).* — Sous ce titre, la collection des Guides-Albums du touriste vient de s'enrichir d'un volume de Constant de Tours, illustré de 130 dessins d'après nature (May et Motteroz, éditeurs). Tout le monde connaît aujourd'hui cette élégante collection qui passe en revue les côtes de France. C'est maintenant le tour de ce littoral méditerranéen si recherché pour ses stations hivernales. Faisons avec l'auteur, heureusement inspiré par son sujet, cette excursion qui fera, on ne peut mieux, goûter la saveur et l'agrément de cette existence toute en dehors, en plein air, en plein soleil.

Après un arrêt à Marseille, ville unique dans son brillant cosmopolitisme, et une visite à ses environs, nous explorons l'étang de Berre, où se reflète le beau ciel de Provence; la Crau, lit desséché de quelque grand fleuve, labourée par le mistral et le sirocco, nous attire par son étrangeté. Voici la ville d'Arles « patrie des troubadours », avec ses souvenirs de Marius, César et Constantin, ses ruines romaines, ses rues tranquilles, son célèbre cloître de Saint-Trophime et ses Arlésiennes au profil de camée antique. Traversant la Camargue, aujourd'hui terre fertile et plantureuse, nous arrivons aux Saintes-Maries-de-la-Mer, connues par les ferrades, farandoles et courses aux taureaux. Un coup d'œil à la moyenâgeuse Aigues-Mortes, puis nous entrons dans l'élégante et artistique ville de Montpellier.

Que de curiosités nous retiennent encore ! Cette, si heureusement située, avec son magnifique port de commerce ; Agde la volcanique ; Béziers, avec sa cathédrale-forteresse de Saint-Nazaire, avec ses monuments anciens ; Narbonne, vieille de vingt-cinq siècles, avec son hôtel de ville, son donjon et son ancien palais archiépiscopal avec ses grosses tours à plate-forme carrée; Perpignan, ville semi-catalane, Collioure, Port-Vendres, etc.

Le retour à Paris par les Cévennes, l'Auvergne et le Bourbonnais est semé d'étapes pittoresques, cimes neigeuses et ravins profonds, — sans oublier la Montagne qui glisse, — que l'on voit se dérouler en un saisissant panorama après avoir fait escale à Nîmes, pour les Arènes, la Cathédrale, la Maison-Carrée et la Nymphée.

La profusion de dessins de toute sorte, dont l'auteur est coutumier dans tous ses guides, tels que paysages, monuments, costumes, etc., fait de la collection des *Guides-Albums du Touriste,* de Constant de Tours, qui compte aujourd'hui 14 coquets petits volumes, une des plus attrayantes et des plus instructives que l'on puisse rêver.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES DU TOME XXI — 1896

Livraisons de 205 à 216

Les articles de fonds sont en *italique* et les noms d'explorateurs en CAPITALES.

Abyssinie *(Les Italiens et l' (carte)* . 26
— Défaite d'Amba-Alaghi 56
— Siège de Makallé 57 123
— Lac Zouaï 58
— *Les forces de Ménélik* 163
— Opérations. 185
— Défection de deux ras. 186
— *La bataille d'Adoua*. 222
— — *d'après un récit abyssin*. 656
— *Adigrat, Adoua, Axoum* . . . 228
— Négociations et rupture. . . . 313
— *A la cour de Ménélik* 344
— Adigrat débloqué et évacué . . 376
— Fin de la campagne . . . 377 440
— Procès Baratieri 440
— Chemin de fer projeté 618
— Paix avec l'Italie 741
Achantis : Anglais à Coumassie . . 119
— Anglais à Bondoukou. 307
Afrique : G. ROHLFS †. 447
— VERSEPUY † 546 669
— *Les explorations françaises en 1895 (cartes)*. 5 65
— *Les écoles françaises à la côte d'* 364
— L. FABERT †. 111
— Esclavage 543
— Possessions et population. . . 248
— Territoires à délimiter 315
Afrique australe (Voir Rhodesia)
Anglais 97
— Télégraphe. 182
— LUGARD 242
— Langues parlées 243
— Matabélès 245 265
Afrique occ^le française 12
Afrique or^le allemande : Chemins de fer. 247 618
— NUTT au lac Rikoua. 301
Afrique or^le anglaise : Esclavage. . 55
— VERSEPUY et DE ROMANS 176 368 548 669
— Chemin de fer. 617
— Voir Ouganda.
Afrique portugaise *(L') et ses ports* 146
Algérie *(L') en 1895*. 270
— Naturalisations. 117
— Poste d'El-Abiod. 11
— Colonisation 612
— Population d'Alger. 612
— *(Les ressources militaires de l')* 625
— Voir Sahara.

Allemagne : Commerce 126
— Canal de Kiel 381 743
— Cuirassé *Friedrich III* 557
— Etat sanitaire de l'armée . . . 687
Angleterre : Pêcheries. 60
— *Questions actuelles* 257
— Canal de Manchester. 381
Angola. 148
Arabie : Anglais 441
— C. LANDBERG. 493
— *Un séjour à la Mecque (grav.)*. 521
Argentine (Rép.) : Colonies juives . 380
— Chemin de fer transandin . . . 743
Arménie : Zeïtoun 249
Asie centrale : CHAFFANJON 111 302 670
— KOZLOFF et ROBOROWSKY. . 112 493
— J. DE CUVERVILLE. 176
— LITTLEDALE. 242 547
— SVEN HEDIN 368
— GLOUKHOVSKOÏ 669
— Chemin de fer vers Hérat . . 680
Australie : HUBBE. 177
— HORN 242
— Or. 377
— Concurrence favorisée en France 503
— Explorations de *l'Albatros*. . . 670
— ROBERTSON. 671
Belfort. 348
Belgique : Commerce 189
— Marine marchande. 190
Bibliographie : 61 128 191 256 320 383 448 504 560 624 688 745
Birmanie : Délimitation avec France 125
— Commerce. 442 682
— Chemins de fer projetés. . 457 493
Bolivie : Chemins de fer. 556
Brésil : Vins 255
— Question de frontières. 621
— Contesté avec Pérou 557
— La Trinidad restituée. 557
— Allemands au Parana et au Rio Grande 621
Calédonie (N^lle) : Commerce. . . . 188
— Colonisation 379
Cameroun : Ville de Garoua. . . . 550
Canada : Service direct avec la France 318
— *(Un changement de régime au)*. 477
— Elections. 501
— Ile d'Anticosti 620
— Produits français. 621
— Pommes. 686

Digitized by Google

Cap (Colonie du) : Produits allemands 676
Cap Juby : Cession au Maroc. . . . 12
Casamance : Télégraphes 613
Célèbes : SARAZIN. 670
Ceylan : Cannelle 681
— Thé 681
Châteaudun 426
Chemins de fer européens en 1895 . 744
Chili : Chemin de fer transandin. . 743
Chine : Télégraphes 555
— H. D'ORLÉANS 49 129 193
— *Du Tonkin aux Indes par le Yunnan (cartes)* 129 193
— A. MADROLLE . . 42 238 301 368
— *(Comment on reçoit les Européens en)*. 238
— Convention anglo-française . . 126
— Nouveaux ports ouverts. . . . 252
— Concession française de Canton. 253
— Commerce pour Mongtzé . . . 253
— Ouverture du Si-Kiang 254
— MISSION LYONNAISE 302 460 494 736
— *du Sud (La pénétration anglaise dans la) (carte)*. 455
— Yunnan (richesse du). 462
— BONIN 494
— DEASY au Tibet. 611
— M. MONNIER 494
— Commerce de Pakhoï. 500
— Commerce russe 684
— *Exploration Bonin au Tibet* . . 704
Cochinchine : Crise monétaire . 417 525
Colombie : J. DE BRETTES. 433
Colonies : Médaille coloniale. . . . 191
— (Ministère des). 191 383
— Gouverneurs. 191 383
— anglaises : commerce 559
— Organisation. 623 688
Congo français (Voir Oubangui).
— Exploration 72
— CLOZEL 72
— Commerce 243
— Ecoles. 365
— GENTIL 367 492 547
— Missions catholiques 495
— LANDEREAU. 669
Congo (Etat du) : Affaire STOKES et LOTHAIRE 50 367 434 551
— Sédition de Luluabourg. . 181 243
— Postes de l'Ouellé et du Nil. . 237
— P. DE DEKEN †. 241
— JACQUES 242
— *Les travaux du chemin de fer* . 362
— MIOT 368
— Chemin de fer 675
Congrès de géographie. 447
— *de Genève et Lorient (Les)* . . . 664
Corée : Japonais. 36
Côte française des Somalis : Nom. 376
Côte d'Ivoire : H. POBÉGUIN 70
— BAUD 70
— Gouverneur 192
— Samory 307 549
Côte-d'Ivoire : Ecoles 365
— NEBOUT 367
— BRAULOT. 432 549
— Autonomie. 615
Côte-d'Or : DONOVAN. 432
— Banque 615
Cuba *(L'insurrection de) et les intérêts espagnols (gravure)*. 561
Cyclisme : Record de la vitesse. . . 448
— militaire et obstacles 624
Dahomey (voir **Niger**) : BAUD. . . . 70
— D'ALBECA † 191
— Ecoles. 365
— Délimitation 370
— FORGET † et FONSSAGRIVES . . 432
— *Porto-Novo : coutumes et fétiches* 511
Danemark : Port franc de Copenhague 382
Ecoles françaises *(Les) à la côte d'Afrique* 364
Egypte (voir **Soudan**) : Traite . . . 187
— Caisse de la Dette et armée . . 247
— Navigation d'Alexandrie. . . . 679
Ephémérides *de 1895*. 113 178
Erythrée (voir **Abyssinie**).
— Derviches devant Kassala. . . 314
Esclavage en Afrique Or^le 55
— *(L'abolition de l')*. 543
États-Unis : *Un nouveau pays de l'or (Colorado)* 47
— *La doctrine de Monroë et le Vénézuéla* 76
— Chambre de commerce française de New-York. 318
— Développement. 379
— Sardines. 502
— Pommes. 686
— Question de l'argent. 686
Explorateurs *et voyageurs : Chronique* 49 111 175 241 300 367 432 491 546 611 669 734
— *français en Afrique, 1895* . . 5 65
Expositions en 1896 320
Fouta-Djallon : Occupation 307
France et Angleterre : *Questions actuelles*. 257
Français à l'étranger et étrangers en France 744
Gambie : Délimitation. 370
Groenland : Population 559
Guinée française : Ecoles 365
— Délimitation 613
Guinée portugaise. 147
Guinée (N^elle) : OTTO EHLERS † . 50 670
Guyane : *Conflit anglo-vénézuélien (carte)*. 76
— Contesté franco-brésilien . . . 187
Hongrie *(Le millénaire de la)* . . . 483
— *La Bosnie à l'Exposition* . . . 601
Indes anglaises : État sanitaire des troupes 250
Inde française : Gouverneur. . . . 191

Digitized by Google

Indo-Chine française (voir **Laos** et **Tonkin**).
— Convention avec l'Angleterre . 124
— Troupes 127
— BOULLOCHE. 548
Inscription maritime *(Le projet de loi sur l')* 166
Islande : THORODDSEN, WANDEL . . 689
Japon (le) *et la Corée* 36
— *Le commerce en 1894 et les conséquences de la guerre*. . . . 281
— Navigation. 287
— Industrie. 289
— Formose, situation 682
— Convoitises 683
— *Progrès et avenir du Japon* . . 711
Lagos : Délimitation. 370
La Mecque *(Un séjour à) (gravures)*. 521
Laos : Influence française 58
— Navigation sur le Mékong 59 124 742
— *Le « La Grandière » de Vien-Tian à Luang-Prabang* . . . 274
— *La mission G. Simon, en amont de Luang-Prabang (carte)*. . 321
— Occupation de Muong-Sing . . 500
— *L'eau du serment* 650
— Postes. 743
Légion d'honneur 504 560 745
Madagascar : Crédits. 54 309
— *et ses habitants (gravures)*. . . 15
— Décret d'organisation *(texte)*. . 53
— Tribunaux français 54
— Rapatriements, pertes, licenciements . . . 54 122 136 184 374
— Situation 73 121 183 246 309 436 500 553
— Rattachement de Mayotte, Nossi-Bé, Diégo, Ste-Marie. . . 127 185
— *Nécrologie de l'expédition*. . . 136
— *La domination des Hovas (carte)* 140
— Traité du 18 janvier 1896 *(texte)*. 182
— Immigration asiatique . . 183 500
— Résidents 184
— Origine des noms de lieux . . 246
— Brigandage. 309 372 437
— Révolte. . . . 499 552 617 676 739
— Lois sur les concessions et la propriété *(texte)* 310
— Ecoles. 366
— Annexion 371 438 553
— Français massacrés 372 552
— Protestants français. 374
— Missions catholiques 554
— Relève des troupes, renforts 375. 553
— Abolition de l'esclavage. . 438 739
— Régime douanier. 553
— COURMES et CHAUVEAU. 492
— Rainilaiarivony †. 498
— *L'hostilité des missionnaires étrangers*. 574
— *La marche de la colonne légère (rapport Duchesne)*. . . 581 633
— Rappel du résident général . . 617
Madagascar : Concession Coriolis . 677
— *Les débuts du gal Gallieni* . . . 720
— Cercles militaires. 739
Mahdisme (Le) *au Soudan (carte)* . 231
Malaise (Péninsule) : Anglais . . . 125
Marines de guerre *en 1895 (Les)*. . 169
— Cuirassé allemand *K. Friedrich III* 557
Maroc : Explorations 6
— Cap Juby (cession) 12
— Influence anglaise. 549
— Pirates du Riff 674
Matabélés *(Les) : conquête et révolte*. 265
— Soulèvement . . . 245 371 436 496
Maurice *(Les progrès de l'île)*. . . . 106
Mayotte 185
Médaille coloniale 191 383
Médecine (La) *et la pharmacie en Ext.-Orient* 155
Messageries maritimes : Services . 60
Mexique : Soieries japonaises . . . 59
— Vins. 255
— Population et étrangers. . . . 555
— Chemins de fer ; commerce . . 556
Mozambique : Ports. 151
— Défaite de Goungounhana . . . 182
— ED. FOA 242 301 735
— Chemins de fer. 153 245
— Commerce de Beira 498
— Commerce de Lourenzo-Marquez 616
— Lignes de navigation française. 616
Napoléon *et Alexandre* 218
Naturalisations en France 188
— aux colonies. 189
Niger *(La France recule au)* 41
— HOURST. . . . 65 241 367 432 669
— DECŒUR, BAUD, TOUTÉE . . 66 203
— MIZON et poste de Yola . 41 71 207
— Poste d'Arenberg 41 203
— Convention anglo-française . . 126
— *(Question du) et négociations avec l'Angleterre* 202
— ROBINSON 175
— LUGARD et Anglais 204
— Acte de navigation *(texte)*. . . 214
— TAUBMAN-GOLDIE 390
— Anglais et alcool. 495
— Cie royale 551
— Anglais et missions catholiques au Yorouba. 675
— *Les projets de la Cie du Niger* . 732
Nossi-Bé. 185
Nyssaland : Défaite des esclavagistes 497
Obock (voir **Côte des Somalis**).
Océanie : Ile intermittente Falcon. . 503
Oubangui : Postes français . . . 72 237
— Garnisons 127
— MARCHAND. 368 491
— LIOTARD 72 547
— *(De l') au Bahr-el-Ghazal : exploration de la Kéthulle et Hanolet (carte)*. 640 647
Ouganda : Police hindoue 439

Digitized by Google

Ouganda : Missions 439
Pêches maritimes : Enseignement. 382
Pérou : Contesté avec Brésil 557
— Vin et alcool. 622
Perse : Assassinat du schah 317
— Routes. 317
— Commerce allemand 317
— Commerce et navigation . . . 442
— Navigation du Karoun. 680
Peste au XIXe siècle 446
Philippines *(Les îles)* 659
Piastre (La) *en Extrême-Orient et la crise monétaire*. 417 525
Pôle Nord : *Hivernage Ekroll au Spitzberg* 44
— *Hivernage Jackson à la Terre François-Joseph* 109
— ANDRÉE 433 449 548 691
— *(Au) en ballon* 449
— *Le Retour de Nansen*. 505
— *Nansen et sa rencontre avec Jackson* 609
— *L'expédition Nansen* 692
— WANDEL. 671
— PEARY. 672
— JACKSON 672 691
— *Les explorations polaires en 1896* 689
Pôle sud : Dr COOK 50
Pont le plus élevé du monde. . . . 61
Population de la terre. 558
Profondeurs maritimes (Les plus grandes). 623
Rambervillers 291
Réunion : Ecoles 366
— 1er recrutement. 678
Rhodesia *(La)* 262
— Dr MOLONEY 301
— Soulèvement des Matabélés 245 265 371 436 496 739
— Démission de C. Rhodes . . . 436
— Peste bovine. 496
— Chemin de fer. 676
— Colonisation suédoise. 739
Roumanie : Commerce. 190 445
Russie : Napoléon et Alexandre . . 218
— Chemin de fer transcaspien . . 316
— Armée boër 120
— Allemands. 121 676
— Commerce avec l'Allemagne. . 616
— Travaux publics 244
— Procès des conjurés . 308 371 435
— Situation 308 435 676
— *(Le) en 1895 : Situation et mines d'or (carte)* 385
Sahara : F. FOUREAU *(carte)*. . 9 11 300
— France au Touat. 11 119
— Conflits de Touareg. 118
— *Le massacre de l'expédition Morès*. 408
— Commerce. 434
— FLAMAND. 491
— COLLOT (Ie) †. 737
Salon *du Champ-de-Mars* 296
Salon *des Champs-Elysées* 359
Sénégal : IMBERT au Tagant 13
— LECLER et VOLPESNIL †. . . . 175
— Ecoles. 364
Siam : *(Les Anglais au)* 663
— Convention angl.-française *(texte* 124 460
— Commerce et navigation, . 443 619
— Mines et chemins de fer . . . 444
Sibérie : WILKIZKI 369
— *(La colonisation de la)* 605
— Climat 685
— Verkhoïansk, pôle du froid habité 685
Sierra-Leone : Délimitation. . 370 613
Singapore : Commerce 251
Société de géographie de Paris. . 255
— du Cher. 248
— d'Alger 504
— de propagande coloniale . . . 560
Somalis : BOTTEGO 50 301 492
— DONALDSON SMITH. 111
— MAINWAIRING. 111
— (Côte française des). 376
— D. GHIKA 493
— P. WERSOWITZ †. 493
— Chemin de fer franco-abyssin . 618
Soudan français : Tombouctou et environs. 12 65
— Commerce de Tombouctou. . . 50
— DESTENAVE au Mossi 241
— RÉJOU à Tombouctou 300
— *Désastre de la colonne Bonnier : Rapport Nigote* 334
— Ecoles. 365
— HOURST (Voir Niger).
— Occupation du Mossi 737
Soudan oriental : *(Le Mahdisme au) (carte)* 231
— Expédition contre les Derviches 247 314 441
— Occupation de Dongola 619
Spitzberg *(Un hivernage au) : Ekroll* 44
— CONWAY 690
— GEER (de) 691
Suez (Navigation par) en 1895 . . . 440
Sumatra : ROD WEBER 242
Terre-Neuve : Commerce 254
Togo : GRUNER et DE CARNAP 301 550 738
— Poste à Sansanné-Mango . . . 550
— Pénétration allemande 738
Tonkin : Emprunt et travaux publics 252
— Famine 444
— Chemins de fer. 445
— BRIÈRE DE L'ISLE †. 448
— Pénétration au Yunnan 467
— Justice. 623
Touat 11 119
Transcaspien (Chemin de fer) : prolongement. 316
Transvaal : Etrangers et immigration 52 244
— *(Les Boërs au) (cartes)* 89
— JAMESON *et son procès*. . . 101 554

Digitized by Google

Tripoli : Cowper 175
Tunisie : Explorations. 7
— P. Blanchet. 8
— Naturalisations. 117
— Nouveaux impôts. 117
— Négociations anglo-françaises stipulées. 126
— Bizerte inutilisé 306
— *(Le commerce de la) en 1894*. . 402
— Escadre française à Bizerte . . 370
— Convention franco-italienne. . 673
Turquie : Chemins de fer 249
— Arménie. 249
— Marine française et fournitures anglaises. 315
Union coloniale française 60
Venezuela *(La doctrine de Munroë et le) (carte)*. 76
Villes décorées *(Les) Rambervillers* 291
— *Belfort (cartes)*. 348
— *Châteaudun (plan)*. 426
— *Châlon-sur-Saône, Saint-Jean-de-Losne, Tournus, Roanne*. 535
Voyage *(Un) de 80.000 kilom.: (carte)* H. Mager 303
Yorouba. (Voir Niger).
Yunnan *(Du Tonkin aux Indes par le)* : H. d'Orléans . . . 129 193
— *(Richesse et avenir du)* 460
Zanzibar : † Sultan. Troubles. . . 554
Zélande (N^lle) : Situation. 378
— Fitz Gerald 671

TABLE DES EXPLORATEURS ET AUTEURS

(Les noms en *italique* sont ceux des explorateurs.)

Albéca (d') † : Dahomey 191
Alby : Dahomey 203
Alvernhe (D^r) : Congo 72
Andrée : Pôle Nord . . 433 449 548 691
Arimondi (g^al) † : Abyssinie 227
Ballot : Dahomey 203
Baratieri (g^al) : Abyssinie 31 56 123 185 222 440
Barré (Paul) : Afrique portugaise. . 146
— Partage de l'Afrique . . . 248 315
— Japon 281 711
— Etats-Unis 379
— Bahr-el-Ghazal 640
Baud : Niger-Dahomey. . . . 67 70 203
Beeckmann (de) : Fouta-Djallon. . . 307
Binger : Côte d'Ivoire 623
Bizemont (de) : Chine du sud. . . . 455
Blanchet (P.) : Tunisie. 8
Bonin : Chine. 494 704
Bonnier (l^t-c^el). † : Tombouctou. . . 334
Boulloche : Indo-Chine 548
Bottego : Somalis 50 301 492
Bourne : Chine . . . . . 611.
Braulot : Soudan français . . . 432 549
Brettes (de) : Colombie. 433
Brière de l'Isle † : Soudan, Tonkin . 448
Briffaud : Chine. 129 201
Carnap (de) : Togo. 550 738
Cazet (M^er) : Madagascar 574
Chaffanjon : Asie centrale . 111 302 670
Chauveau : Madagascar 492
Clozel : Congo-Ouôm. 72
Collot (l^t) † : Sahara 737
Combes (Paul) : Anticosti. 602
Conway : Spitzberg 690
Cook (D^r) : Pôle sud 50
Courmes : Madagascar 492
Courtellemont (Gervais) : La Mecque. 521
Cowper : Tripoli. 175
Cuverville (J. de) : Asie centrale . . 176
Dabormida (g^al) † : Abyssinie. . . . 227
Deasy : Tibet 611
Decken (P. de) † : Congo. 241
Decœur : Niger 66 203
Demanche (G.) : Italiens en Abyssinie 26
— France au Niger . . . 41 202 732
— Boërs au Transvaal 89
— Villes décorées . . 291 348 426 535
— Massacre du m^is de Morès. . . 408
— Canada, régime. 477
— Algérie militaire 625
Destenave : Mossi 241
Donavan : Côte d'Or. 432
Duchesne (g^al) : Madagascar (rapport) 581 633
Duval (J.-B.) : Japon et Corée . . . 36
Dybowski : Tunisie 241
Ehlers (Otto) † : N^elle-Guinée . . 50 670
Ekroll : Spitzberg 44
Fabert (Léon) † : Afrique. 111
Flamand : Sahara 491
Foa (Ed.) : Zambèze 242 301 735
Fonssagrives : Dahomey 432
Forget † : Dahomey 432
Foureau (F.) : Sahara 9 11 300
Galliano (c^el) : Abyssinie. 123
Gallieni (g^al) : Madagascar . . . 617 720
Garnier † : Madagascar 552

Digitized by Google

Geer (de) : Spitzberg 691
Gentil : Congo. 367 492 547
Gérald (F.) : Nlle-Zélande 671
Ghika (D.) : Somalis. 493
Gloukhovskoï : Asie centrale 669
Godron : Gourara 11
Goldie (T.) : Niger 300
Grüner (Dr) : Togo. 301 550
Hanolet : Oubangui 640 647
Horn : Australie. 242
Hourst : Niger . 65 241 366 432 669 734
Hubbe : Australie 177
Imbert : Sénégal. 13
Jackson (F.-G.) : Pôle . 109 609 672 691
Jacques : Congo 242
Jameson : Transvaal 101
JOUBERT (Jos.) : Venezuela 76
Kéthulle (de la) : Bahr el Ghazal . . 640
Kitchener (gal) : Soudan. 247 441
Kozloff : Mongolie. 112 493
Landberg (C.) : Arabie. 493
Landereau : Sangha 669
LASALLE (C. de) : Matabélès. 265
— Transvaal 385
Lecler : Sénégal 175
Lecoy de la Marche : Tunisie 8
Leval : Sibérie 433
Liotard : Oubangui 72 547
Littledale : Asie 242 547
Lothaire (ct) : Congo . 181 243 367 434
Lugard : Niger 204
— Ngami. 242
Macey : Laos 58
Mackenzie (D.) : Est africain 55
Madrolle (Cl.) : Chine 112 238 301 368 736
Mager (Henri) : Océanie 303
Mainwairing (H. S.) : Somalis . . . 111
MARBEAU (Eugène) : Napoléon et Alexandre. 218
Marchand : Oubangui 368 491
MARCHOUX : Dahomey 511
Martinière (H. de la) : Maroc 7
MAUNOIR (Ch.) : Sciences géographiques en 1895 . . . . . 5 65
MICAUD (A.) : Salons 296 359
Miot : Afrique. 368
Mission lyonnaise : Chine 302 460 494 736
Mizon : Niger. 41 71 207
Moloney (Dr) : Zambèze. 301
Monnier (M.) : Chine. 494
Morès (de) †: Sahara 408
Nansen : Pôle nord 450 505 609 671 692
Nébout : Côte d'Ivoire 367
Nigotte : Tombouctou 334
NOGUES (A.) : Inscription maritime . 166
— France et Angleterre 257
Nutt (W.) : Lac Rikoua. 301
Orléans (pr. Henri d') : Chine (cartes) 49 129 193
Peary : Pôle nord 672
Pilkington : Ouganda. 439
Pobéguin (H.) : Côte d'Ivoire 70
Réjou (ct) : Tombouctou 300
Rhodes (Cecil) : Rhodesia. . . . 371 436
Robertson : Australie. 670
Robinson (Ch.) : Lac Tchad. 175
Roborovsky : Mongolie. 112 493
Rocher : Chine. 302 460 494
Rohlfs (G.) †: Afrique. 447
Romans (G. de) : Afrique centrale. . 176
Roux (lt) : Chine 129 201
SALAIGNAC (A.) : Yunnan et Siam. . 460
— Anglais au Siam. 663
Sarasin : Célèbes 670
SCHREINER (A.) : Piastre en Extrême-Orient 417 525
— Laos (eau du serment). 650
Scott (F.) : Achantis 119
Simon (G.) : Mékong. . 59 124 274 321
Smith (D.) : Somalis. 111
Stokes †: Congo 50 434
Sven Hedin : Asie centrale 368
Thoroddsen : Islande. 689
Toselli (ct) †: Abyssinie. . . . 32 56
Toutée : Niger. 42 67 203
VASCO (G.) : Madagascar . . 15 136 720
— Mahdisme 231
— Tunisie 402
— Hongrie, millénaire. . . . 483 601
Veber (Rod) : Sumatra 242
VERRIER (Dr E.) : Médecine en Ex.-Or. 155
Verseputy (M.) †: Afrique. 176 368 547 669
Volpesnil †: Sénégal 175
Wandel : Islande 671 690
Way : Birmanie. 493
Wersowitz (P.) †: Afrique orientale. 493
Wilkiski : Mer glaciale. 369

Digitized by Google

CARTES

Livraisons.		Pages.
205	Sahara : Itinéraire F. Foureau	9
205	Abyssinie : Théâtre des opérations au Tigré	33
206	Guyane : contesté anglo-vénézuélien	84
206	Afrique australe : Trekken des Boers	95
206	Afrique australe : Annexions anglaises successives	97
207	Madagascar : Carte ethnographique et politique, par H. Mager	140
207	Yunnan : Itinéraire du prince Henri d'Orléans	131
208	Du Tonkin aux Indes : Itinéraire du prince Henri d'Orléans	193
208	Territoires mahdistes	232
209	Itinéraire Henri Mager en Océanie	304
210	Mission hydrographique du Mékong (G. Simon) et région de Khône	328
210	Région de Belfort. — Plan de Belfort et des lignes de défense. . 351	353
211	Le Transvaal aurifère	390
211	Plan de Chateaudun en 1870	427
212	Chine du Sud et pénétration anglaise	447
215	Oubangui : Itinéraire de la Kéthulle	641
216	Pôle nord : Itinéraire Nansen	693
216	Chine : Itinéraire Bonin au Tibet	705

DESSINS

205	Madagascar : types d'habitants	16 à 25
213	Vue et costumes de la Mecque	523 et 525
214	Cuba : Nègre chasseur et négresse charbonnière	564
216	France : Vues du littoral méditerranéen	743

DOCUMENTS DIPLOMATIQUES ET STATISTIQUES

205	Madagascar, décret d'organisation (texte)	53
206 et 207	Ephémérides coloniales et étrangères de 1895 . . . 113	178
206	Indo-Chine : convention franco-anglaise du 15 janvier 1896 (texte)	124
207	Nécrologie de l'expédition de Madagascar	136
207	Marines de guerre en 1895	169
207	Madagascar : Traité du 18 janvier 1896 (texte)	182
208	Acte de navigation du Niger, 1886 (texte)	214
208	Population et superficie des zones européennes en Afrique	248
209	Madagascar : Lois sur la concession des terres et sur la propriété foncière	310
214 et 215	Rapport du général Duchesne sur l'expédition de Madagascar . 581	633
216	Madagascar : Proclamations, circulaires . . . 720	740

CONCORDANCE DES FASCICULES

N°s 205 : Pages 1 à 64	N°s 209 : Pages 257 à 320	N°s 213 : Pages 505 à 560
206 — 65 à 128	210 — 321 à 384	214 — 561 à 624
207 — 129 à 192	211 — 385 à 448	215 — 625 à 688
208 — 193 à 256	212 — 449 à 504	216 — 689 à 752

Le Gérant, ÉDOUARD MARBEAU.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 22046-11-96. — (Encre Lorilleux).

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

G. E. STECHERT & Co
(ALFRED HAFNER)
NEW YORK

Digitized by Google

3 2044 105 224 893

Digitized by Google